



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





George Binnick





# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE  
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,  
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

REDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

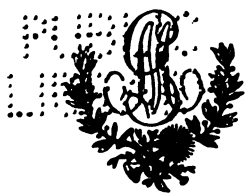
---

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts  
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur Œdipe.)

---

TOME TRENTE-SIXIÈME.

NEW YORK



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE - ÉDITEUR,  
PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1823.

# SIGNATURES DES AUTEURS

## DU TRENTE-SIXIÈME VOLUME.

MM.

MM.

B-T. BEUCHOT.  
 -C-R. AUGER.  
 B-T. ABEL-RENUCAT.  
 -T. H. AUDIFFRET.  
 -S. BÉGIN.  
 -R-J. BARRIER BEVEN.  
 -S. BEAULIEU.  
 -AS. CATTEAU-CALLEVILLE.  
 M. P. PILLET.  
 -V-R. CUVIER.  
 -S-S. DESOIS (LOUIS).  
 -C. DEPPING.  
 G-O. DE GÉRANDO.  
 -C-A. DESCENETTES.  
 -I-R. DELANGRE.  
 L. P. DE LA PLACE.  
 -S-C. DAUVOU.  
 -P-A. DU PETIT-LEFFRE.  
 -C. DUVAU.  
 -S-S. DEZOS DE LA ROCHETTE.  
 -D-D. ÉMÉRIC-DAVID.  
 -S. EYRIÈS.  
 P-T. FABIEN PILLER.  
 -T. FOISSET aîné.  
 -T-J. FOISSET jeune.  
 -CL. GENCE.  
 -S. GUILLON (Aimé.)  
 -SS. GUYARD.  
 LEFEBVRE-CAUCHY.  
 -S-S. LABOUDERIE.  
 -SA. LESTRADE.

L-M-R. LAMOTTE.  
 L-O. LÉO.  
 L-R-R. LA RECHAUDIERE.  
 L-S-R. LASALLE.  
 L-Y. L'ÉCUY.  
 M-I. MONMERQUÉ.  
 M-ON. MARRON.  
 M-T. MARGUERIT.  
 N-M. NAUZE.  
 N-O. NICOLLO-POULO.  
 P-C-T. PICOT.  
 P.D-T. PAUL DUPONT.  
 P-S. PONCE.  
 P. L. PRÉVÔT-LUTKENS.  
 P. P. P. PRÉVOST, professeur.  
 P-S. PÉRIÈS.  
 R-S-S. REINAUD.  
 R-S-S. ROGER.  
 S-D. SICARD.  
 S-M-N. SAINT-MARTIN.  
 S-R. STAFFER.  
 S-S-1. SIMONDE SISMOUDI.  
 St. S-N. SAINT-SURIN.  
 S-V-S. DE SEVELINGES.  
 T-D. TABARAUD.  
 T-NH. TANN (Le baron de).  
 V-S. VERGER.  
 V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.  
 W-R. WALCKENAEK.  
 W-S. WEISS.  
 Z. ANONYME.

MOY W33  
2.004  
YASU

# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.

---

### P

**PRADES** (JEAN-MARTIN DE), théologien, doit la sorte de célébrité qui s'est attachée à son nom, uniquement à une *Thèse* irréligieuse, qui fut comme le premier signal d'une agression ouverte contre le christianisme, jusqu'alors attaqué seulement par des ouvrages clandestins. Il était né, vers 1720, à Castel-Sarrazin, d'une famille noble. Comme ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, il vint continuer ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, et prit, avec les ordres sacrés, ses premiers degrés en théologie. Il forma, bientôt après, une liaison assez intime avec les principaux rédacteurs de l'*Encyclopédie*, et fournit à cet ouvrage plusieurs articles, tels que celui de *Certitude*. Il se présenta, vers la fin de 1751, pour recevoir le doctorat; et, après avoir rempli les formalités d'usage, il soutint, le 18 nov., en Sorbonne, une *Thèse* qui causa le plus grand scandale. On reconnut qu'il y avançait des propositions contraires à la doctrine de l'Eglise, sur l'essence de l'ame, sur les notions du bien et du mal moral, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle, et sur la religion révélée, sur l'économie des lois de Moïse, sur les miracles, etc.; enfin, qu'il poussait l'oubli des convenances au point de comparer les

guérisons opérées par Jésus-Christ à celles qu'avait pu faire Esculape. Elle fut censurée par la Sorbonne: plusieurs prélats s'empresèrent de la condamner; et le parlement de Paris décréta l'auteur. L'abbé de Prades, à qui le duc de Richelieu avait offert un asile avec des secours, crut plus prudent de se réfugier en Hollande; il y composa son *Apologie* (1752, in-8°), à laquelle Diderot joignit une troisième partie, qui renferme la réfutation d'un mandement que l'évêque d'Auxerre venait de publier contre la *Thèse* de l'abbé de Prades (V. DIDEROT, XI, 318). Cette *Apologie* fut, à son tour, réfutée par le savant père Brotier, en 1753 (V. BROTIER). Sur les recommandations de Voltaire et du marquis d'Argens, l'abbé obtint, quelques mois après, la place de lecteur du roi de Prusse, et se rendit à Potsdam, où il fut accueilli comme une victime de la persécution. Voltaire, qui reçut l'abbé de Prades à Berlin, et qui lui donna le surnom de *frère Gaillard*, le trouvait naïf, gai, instruit et capable de s'instruire, intrépide dans la philosophie, dans la probité, et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons (V. la *Correspond. générale*). Quoi qu'il en soit, l'abbé eut le bonheur de plaire à Frédéric; et il

en reçut, outre une pension, deux canonicats, l'un à Oppeln, et l'autre à Glogau : mais l'affection que lui témoignait le roi, ne pouvait manquer d'exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de Sept-Ans, l'abbé de Prades s'était retiré dans Magdebourg : accusé d'être en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, et de l'instruire des mouvements de l'armée prussienne, il fut mis aux arrêts dans sa chambre ; mais, comme Frédéric sut bientôt qu'il n'avait mandé que des nouvelles indifférentes, il eut la ville pour prison. A la paix, il reçut l'ordre de se rendre à Glogau, avec le conseil de ne pas sortir de cette ville sans nécessité, et surtout de ne s'y mêler et de ne parler de rien (Voyez les *Souvenirs de Berlin*, par Thiébaux, troisième édition, IV, 368). L'abbé de Prades obéit ; il s'était reconcilié depuis long-temps avec l'Eglise, par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa Thèse : il devint archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville, en 1782. Il est auteur de l'*Abbrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury* (supposé) traduit de l'anglais, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. pet. in - 8°. La *Préface*, comme on sait, est du roi de Prusse ; elle est remplie d'invectives contre le christianisme. On trouva, dans les manuscrits de l'abbé de Prades, une *Traduction complète de Tacite*, que l'académicien Mérian, chargé de l'examiner, jugea très-bien écrite, et aussi fidèle que pouvait l'être une traduction française : elle n'a cependant point été imprimée ; et l'on ignore ce qu'est devenu le manuscrit. On assure qu'avant sa sortie de France, l'abbé de Prades travaillait à un *Traité sur la vérité de la Religion* :

s'il a terminé cet ouvrage, il est également resté inédit. W—s.

PRADON, poète décrié, sur lequel il existe fort peu de détails positifs, naquit à Rouen (1). L'époque de sa naissance est ignorée. Le prénom de Nicolas qu'on lui donne généralement n'est peut-être pas le sien (Voyez J. - B. MICHAULT, 2<sup>e</sup> note). Il vint, d'assez bonne heure dans la capitale, où il fit jouer, en 1674, *Pirame et Thisbé*, avec un brillant succès, dont il fut redevable aux ennemis de la gloire de Racine. L'année suivante, *Tamér-lan* ou la *Mort de Bajazet*, qui valait un peu mieux, n'obtint pas les mêmes applaudissements ; ce qu'il ne manqua point d'attribuer aux efforts de l'envie. Sa réponse si connue à l'aîné des princes de Conti, en sortant de la première représentation, prouve, quand on la supposerait inventée par la malignité, quelle idée on se formait de son ignorance. Le prince lui ayant fait observer qu'il plaçait en Europe une ville située en Asie, il répondit : « Je prie » votre altesse de m'excuser, car je » ne sais pas trop bien la chronologie. » Quoi qu'il en soit, voici comment, dans un *Avertissement au lecteur*, il ose s'exprimer sur le mérite de sa pièce : « Peut-être vi- » vra-t-elle autant sur le papier que » certains ouvrages qui ne tirent leur » succès que de la déclamation, dont » les acteurs sont les maîtres, et qui » ne réussit que pour eux. » C'était désigner ouvertement Racine, qui prenait la peine de former ses acteurs ; c'était faire entendre que ceux-ci, pour lui plaire, s'attachaient exclusivement à bien jouer ses pièces.

(1) Sur la paroisse de Saint-Vivien, en 1632, selon les *Mém. biogr. et littér.* de M. Guibert, II, 285.

Ebloui par les encouragements d'une violente cabale, Pradon se fit un jeu de lutter contre le grand homme qui consolait la France de la vieillesse de Corneille. En 1677, il opposa *Phèdre et Hippolyte*, dont la composition lui avait à peine coûté trois mois, au fruit admirable d'un travail de plusieurs années. Le triomphe passager qu'il remporta, est, sans contredit, l'un des scandales les plus affligeants que notre littérature ait à déplorer. On connaît le sonnet que madame Deshoulières eut alors le malheur de composer (*Voy.* son article). Trop sensible à l'humiliation de paraître un moment vaincu par son indigne rival, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre condamna, pendant douze ans, son génie à une entière inaction, malgré les exhortations courageuses de Despréaux, consignées dans une de ses belles *Épîtres* (la septième). Racine le fils nous apprend quels furent les moyens employés par la duchesse de Bouillon et le duc de Nevers, son frère, pour rendre inévitable la chute de *Phèdre*. Ils dépensèrent quinze mille francs à retasser les premières loges pendant les six premières représentations de l'une et de l'autre pièce (*Mémoires sur la vie de Jean Racine*, 1808, page 66). Voulant donner le change au public, l'écrivain méprisable qui profitait des manœuvres de la haine, ne rougit pas d'élever la voix contre la persécution, et de signaler ses adversaires comme des intrigants de coulisses, accablés par « l'arrivée » d'un second Hippolyte à Paris. » Il se déclina surtout contre Despréaux, dont il parodia deux vers (2 de la manière suivante :

(1) La cabale en pâlit, et vit en frémissant  
 Dans le poudre du greffé un poète naissant.  
 . (*Épître* V, vers 115-116.)

La cabale en pâlit, et vit en frémissant  
 Un second Hippolyte à sa barbe naissant.

« La satire, dit - il ensuite, est une » bête qui ne me fait point de peur, » et que l'on range quelquefois à la » raison, etc. » C'est ainsi qu'il préludait aux critiques dont nous aurons lieu de parler. Subligny vanta le plan de Pradon, qu'il mit au-dessus de celui de Racine. Le *Dictionnaire historique* a confirmé sur parole ce jugement absurde dicté par l'animosité. C'est ce qui paraît avoir déterminé Laharpe à le réfuter, par une analyse à laquelle il n'y a rien à répliquer (*Cours de littérature*, 1821, tome V, pages 564-578). Voltaire s'est amusé à rapprocher la déclaration d'amour d'Hippolyte dans les deux pièces, pour faire connaître le style des deux poètes (*Préface de la première édition de Mariamne*). Si la description du monstre passe pour être trop poétique dans la bouche de Thérémène, assurément on ne fera point le même reproche au récit que Pradon met dans celle d'I-das. On peut s'en convaincre par ces vers-ci :

Sa forme est d'un taureau ; ses yeux et ses narceux  
 Répandent un déluge et de flammes et d'yeux.

« Toute la différence qu'il y a entre » Pradon et moi, c'est que je sais » écrire, » disait Racine. Cela est vrai ; mais, comme cette différence en suppose une très-grande dans la manière de sentir et de penser, elle établit un intervalle immense entre l'un et l'autre. Que l'on examine, en effet, les conceptions qui semblent leur être communes ; et l'on verra qu'elles sont aussi différentes que leurs facultés. Si l'on s'en rapporte à l'auteur le plus disposé à se flatter avec une excessive complaisance, la *Troade*, jouée en 1679, captiva l'attention particulière de Louis XIV. De

toutes ses pièces, *Statira* ( fille de Darius , veuve d'Alexandre ), est celle dont il se félicite le moins. Il espère cependant « que la lecture » pourra ~~rien~~ pas déplaire , puis- » qu'elle a paru assez bien écrite aux » plus délicats. » Les compilateurs d'anecdotes ont répété , d'après Vigneul Marville ( Bonav. d'Argonne ), que Pradon alla se placer dans la foule du parterre , afin d'entendre les jugements dont sa tragédie serait l'objet ; que , pour se mieux déguiser , il se réunit à ceux des spectateurs qui la sifflaient ; qu'un mousquetaire en prit la défense contre lui-même , sans le connaître ; qu'ayant persisté dans son improbation simulée , il perdit son chapeau et sa perruque , donna un soufflet , reçut plusieurs coups de plat d'épée , et gagna tristement la porte pour faire panser ses blessures. Ces détails ont bien l'air d'un conte imaginé à plaisir. Comment se persuader qu'un rimeur gonflé d'amour-propre siffle une de ses productions , et se batte contre l'un de ses plus chauds partisans. ? En 1688, *Regulus* eut vingt-sept représentations de suite ; aussi l'auteur , dans l'ivresse de sa gloire , qu'il croyait assurée , commence-t-il sa Préface par ces mots : « Le succès » de Régulus a été si grand , que son » titre seul pourrait servir d'apologie pour répondre à quelques critiques. » Lorsque le comédien Baron remit ; en 1722 , cette pièce au théâtre , elle n'y reparut pas sans éclat. Elle n'est dépourvue ni d'intérêt ni d'art dans la conduite : la diction en est faible , sans doute , mais elle est assez pure ; et quelquefois même elle a de la noblesse. Il serait possible d'en conclure que l'auteur , avec beaucoup plus de travail , avec beaucoup moins de présomption , au-

rait figuré peut-être au rang des écrivains qui méritent quelque souvenir. Il rend , à la vérité , son héros amoureux , suivant un vieil usage , alors trop généralement consacré. S'il n'a pas vu qu'il aurait été plus convenable de s'en écarter , il a du moins senti que son sujet ne lui permettait pas d'y déferer entièrement. Pour y avoir introduit peu d'amour , il se croit obligé d'employer une excuse : « Je n'y en pouvais , dit-il , mettre » davantage avec bienséance. » *Scipion l'Africain*, représenté en 1697 , est la seule pièce qu'il n'ait pas fait précéder d'une préface. Saint-Marc , dans son Commentaire sur Boileau , l'attribue à de Prades , sans toutefois appuyer d'aucune autorité une opinion contraire au sentiment commun , et démentie par des témoignages contemporains. Selon toute apparence , il a voulu parler d'*Arsace*, roi des Parthes , que le Royer de Prades fit jouer en 1666 , long-temps avant que Pradon fût en évidence , et que l'on donne mal-à-propos à celui-ci , comme le remarque Nicéron. Telles sont les sept tragédies publiées sous ce titre : les *Œuvres de Pradon*, divisées en deux tomes , nouvelle édition , corrigée et augmentée , Paris , 1744 , in-12. Le père Nicéron fait mention d'une *Antigone*, si mal reçue , qu'elle ne fut pas imprimée. *Electre*, *Germanicus* et *Tarquin* eurent le même sort. La seconde de ces trois pièces est la moins inconnue , à cause d'une épigramme de Racine. Quoique *Scipion* soit inséré parmi les œuvres de l'auteur , l'existence en serait ignorée sans une autre épigramme , qui est de J. - B. Rousseau. L'article PRADON , dans les *Anecdotes dramatiques* , offre un résumé dont il n'est pas inutile de rapporter les principaux passa-



ges. « On ne peut sans injustice, y » est-il dit, refuser à ce poète de l'es- » prit, de l'imagination, de la faci- » lité, etc..... Ceux qui ne pronon- cent point d'après les vers de Des- préaux, avouent qu'il » savait con- » duire régulièrement une tragédie, » en ménager les incidents, y placer » des peintures vives, des traits heu- » reux, des situations intéressantes, » quelquefois neuves; des mouve- » ments forts et véhéments. » Les éditeurs des *Annales poétiques* adop- tent à - peu - près cette décision. Ce concert d'éloges semble devoir être d'un certain poids; mais il démon- tre seulement que les faiseurs de re- cueils et de compilations trouvent bien plus commode de se copier, en prononçant sur la foi des an- ciens journaux, que de lire les ou- vrages soumis à leur examen. Il n'est point d'auteur tragique dont la lecture soit plus insipide que celle de Pradon. Pour la supporter, il faut s'être imposé l'obligation de le juger en conscience : si quelquefois il ré- veille l'attention fatiguée, ce n'est guère que par l'excès du mauvais goût et de la platitude. Ses moments d'ins- piration sont si rares, et si peu soute- nus par l'expression, qu'il serait diffi- cile de découvrir chez lui un morceau irréprochable. Nous exceptons Ré- gulus, dans lequel il s'est vraiment surpassé. L'abbé Sabatier avance qu'il avait surtout du talent pour la poésie légère, et que « l'on a retenu « plusieurs de ses madrigaux » ( *Les Trois siècles de la littérature fran- çaise* ). Il est cependant versificateur encore plus trivial dans ses poésies fugitives que dans ses pièces de théâ- tre. D'ailleurs, on ne cite de lui que ce quatrain, envoyé à une personne dont il ne pouvait toucher le cœur, ce qu'il voyait par les lettres qu'il

en recevait :

Vous n'écrivez que pour écrire;  
C'est pour vous un amusement.  
Moi, qui vous aime tendrement,  
Je n'écris que pour vous le dire.

Ce reproche aimable et délicat s'a- dresse, suivant Sabatier, à M<sup>lle</sup>. Ber- nard, auteur de la tragédie de *Brutus*. Pradon effectua la menace qu'il avait faite de se venger des traits lancés par Despréaux. Il publia d'abord un examen du Discours au roi, et des trois premières Satires, que sa mo- destie ordinaire lui fit intituler : le *Triomphe de Pradon*, 1684, in- 12. Dans le frontispice, il est repré- senté sous la figure de Mercure, qui fustige un satyre, par ordre de la justice. Ensuite il donna ses *Nouvelles Remarques sur tous les ouvrages du sieur D\*\*\**, 1685, in-12. Il y passe en revue les neuf premières Satires, les neuf premières Épîtres, l'Art poé- tique et le Lutrin. Le ressentiment l'égare au point de le faire presque toujours déraisonner et descendre au- dessous de lui-même. Ces deux opuscu- les, auxquels il n'a pas mis son nom, sans toutefois le cacher, sont curieux par la bassesse du langage, par l'ex- cès du ridicule, par une insigne mau- vaise foi. Saint-Marc lui attribue aus- si le *Satirique françois expirant*, Co- logne, 1689, volume de 58 pages qui roule uniquement sur la III<sup>e</sup>. Sa- tire, et suivant lequel on remarque plus de six mille fautes considéra- bles dans les ouvrages de Despréaux. Pradon exhale encore son animo- sité dans plusieurs pièces de vers contre ce dernier, ainsi que dans une comédie contre Racine, intitulée : le *Jugement d'Apollon sur la Phé- dre des anciens*. Nicéron, qui prend à la lettre les hyperboles du satiri- que contre les femmes, trouve fort judicieuse la réponse que lui fit Pra- don; réponse injurieuse et fort pla-

te. Il est divertissant de voir celui-ci, dans son *Épître à Alcandre*, insulter à l'amitié respectable de nos deux poètes les plus parfaits :

Si Boileau de Racine embrasse l'intérêt,  
A défendre Boileau Racine est toujours prêt;  
Ces rimeurs faux-filés l'un l'autre se chatouillent,  
Et de leur fada encens tour-à-tour se barbouillent.

Si Pradon s'était contenté de suivre la carrière dramatique, sans autre ambition que d'étendre la mesure de ses talents par le travail, on lui aurait peut-être accordé quelque estime pour des succès mérités; ou, dans le cas contraire, on aurait oublié sa fécondité malheureuse: mais une aveugle présomption lui fit croire qu'il pourrait, sans le secours de l'étude, s'élever au-dessus des plus hautes renommées. Il arma contre lui de redoutables adversaires; et la plus fâcheuse célébrité s'est, pour jamais, attachée à son nom. Son épitaphe fut probablement composée d'avance:

Ci-gît le poète Pradon,  
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,  
Fit, à la barbe d'Apollon,  
Le même métier que Corneille.

Suivant les biographies, il mourut d'apoplexie à Paris, en janvier 1698, dans un âge très-avancé. Il aurait eu soixante - six ans, d'après M. Guilbert, qui l'a fait naître en 1632; mais il doit être né postérieurement à cette date, puisque dans la préface de Tamerlan, imprimée en 1676, il parle de lui comme « d'un jeune auteur qui commence, » en se comparant, d'une manière indirecte, à Racine, qui avait alors trente - sept ans. St. S.—π.

PRÆPOSITIVUS, théologien du treizième siècle, est qualifié *Cremonensis*, dans quelques-uns des manuscrits de ses ouvrages. Albéric de Trois-Fontaines le dit né en Lombardie; et Tiraboschi l'a compris au nombre des Italiens qui ont cul-

tivé les lettres. On ignore la date de sa naissance; mais il avait probablement déjà fait un assez long séjour à Paris, lorsqu'il devint, en 1206, chancelier de l'église de cette ville: en cette qualité, il s'engagea à la plus exacte résidence, par un serment consigné dans un acte de l'évêque Odon, qui est daté de 1207, et dont Claude Héméré, du Boulay, Casimir Oudin, ont transcrit le texte latin, comme un monument des rapports du chancelier de la cathédrale avec les écoles. On a lieu de croire que Præpositivus n'a pas conservé longtemps cette dignité; car Albéric lui donne un successeur dès l'an 1209. Il faut qu'il soit mort en cette année-là, ou qu'il se soit retiré dans sa patrie, ce qui est moins probable. Cependant Ducange et Oudin le font vivre jusqu'en 1217, parce qu'Albéric reparle de lui après 1209; mais c'est à l'occasion des chanceliers qui lui ont succédé, et sans faire entendre qu'il vécût encore. Son principal ouvrage est une Somme de théologie, dont on n'a rien imprimé, sinon quelques pages à la suite du Pénitential de Théodore. Le surplus est inédit; mais les copies manuscrites en sont fort nombreuses, ce qui prouve qu'on a fait, au moyen âge, beaucoup d'usage de ce livre. Il s'en est retrouvé des manuscrits en Italie, en Angleterre, en diverses abbayes et cathédrales de France; dans les bibliothèques des maisons de Sorbonne et de Navarre; et il en subsiste plusieurs dans celle du Roi à Paris. Præpositivus, comme les autres docteurs de son temps, expliquait le Maître des sentences (V. LOMBARD, XXIV, 641-642), dans ses livres, et dans ses leçons publiques. Il a composé aussi un Commentaire du Psautier, que la bibliothèque du Roi possède

manuscrit, et qui, bien que tout-à-fait distinct de la Somme, est rédigé dans le goût et dans les formes de la scholastique. On conservait, à Saint-Victor, ses sermons qu'Alberic déclare excellents. Enfin, il a laissé un livre sur les Offices divins, que dom Pez a remarqué parmi les manuscrits d'une bibliothèque de Saltsbourg. Quoique admiré par Alberic, et cité honorablement dans la Somme de saint Thomas, Præpositivus n'occupe qu'un rang fort obscur parmi les théologiens : ses écrits n'ont excité aucune curiosité, parce qu'en effet ils ne contiennent rien qui ne se rencontre ailleurs sous les mêmes formes. D—N—U.

PRÆTORIUS (MATTHIEU), docteur luthérien, né à Memel en Prusse, vivait dans la dernière moitié du XVIII<sup>e</sup>. siècle. Il avait été quelque temps secrétaire de Jean Sobieski, roi de Pologne. Depuis il exerça pendant vingt ans, en qualité de ministre, les fonctions pastorales à Nibhudz. De longues études sur l'origine, les causes et la nature de la réformation de Luther, lui avaient fait entrevoir que la scission qui en fut le résultat, n'avait pas eu de motifs légitimes ; qu'en beaucoup de choses, les deux communions semblaient se rapprocher ; qu'il y aurait peut-être moyen des'entendre sur les points de division, et qu'il ne serait pas impossible de se réunir. Pénétré de cette idée, Prætorius composa un ouvrage intitulé : *Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente ecclesias, seu Discursus theologicus de unionis ecclesiarum*. Ce livre, publié, pour la première fois, à Amsterdam, en 1685, fut envoyé par l'auteur à l'université de Königsberg ; et l'on imagine bien qu'il ne manqua pas de docteurs protes-

tants qui en entreprirent la réfutation. Presqu'en même temps, ou peu après, un autre personnage s'occupait de ce projet de réunion sous des auspices plus imposants. Christophe Royas de Spinola, d'abord religieux de l'ordre de saint François, puis successivement évêque de Tina et de Neustadt, et confesseur de l'impératrice Marie Thérèse, femme de Léopold I<sup>er</sup>, travaillait dans les mêmes vues. L'évêque de Neustadt était habile théologien, et fort instruit dans les matières de controverse, surtout quant aux points qui divisent l'Eglise romaine de la Confession d'Augshourg. Il avait eu des conférences avec les protestants, et il sut leur inspirer de la confiance. L'empereur Léopold, à qui il avait fait part de son plan, l'approuva et investit l'auteur des pouvoirs nécessaires pour traiter cette affaire importante. On sait que Bossuet, à qui l'évêque de Neustadt en référa, prit part à la discussion, et qu'ensuite il s'établit, sur le même sujet, une correspondance entre l'évêque de Meaux et Leibnitz, laquelle malheureusement n'eut aucun résultat (V. MOLANUS, XXIX, 280). Il paraîtrait, d'après les dates, que l'initiative de cette œuvre désirable appartiendrait à Prætorius, quoiqu'on ne voie pas que, dans toute la correspondance, il ait été fait aucune mention de lui ou de son livre. Au reste il ne se contenta pas d'écrire et d'inviter les communions dissidentes à revenir à une religion si longtemps professée dans le pays où elles subsistent : il voulut donner l'exemple, et reentra dans le sein de l'Eglise ; il y reçut même le sacerdoce, obtint la cure de Strassbourg (en Prusse), et ensuite la prévôté de Weiherstadt en Poméranie. Il y mou-

rut, en 1707, avec la réputation d'un prélat vertueux et éclairé. Outre l'ouvrage ci-dessus, qui fut réimprimé à Cologne en 1811, on a de Prætorius : I. *Orbis Gothicus*, Oliva, 1684, 4 part., in-fol.; curieux et recherché. II. *Mars gothicus*, 1691, 1698, in-fol.; suite du précédent. III. Un Mémoire sur l'ancienne langue des habitants de la Prusse, inséré tom. 2 des *Acta Borussica*. IV. Une *Histoire de Prusse* demeurée inédite, mais dont on trouve quelques fragments dans l'*Erleuterte Preussen*. La *Tuba pacis*, etc., a été nouvellement traduite en allemand, par M. Biuterin, curé catholique à Bilk, près Dusseldorf, et publiée à Aix-la-Chapelle, sous le titre d'*Appel à la réunion, adressé à toutes les églises d'Occident qui diffèrent dans leur croyance*. Le traducteur y a joint une Préface et des Notes savantes. L—Y.

PRAM (CHRÉTIEN), poète danois, né en Norvège, en 1756, remporta, dès sa première jeunesse, des prix de poésie à la société royale des belles-lettres de Copenhague, qui fit imprimer les pièces couronnées, dans le Recueil de ses mémoires. En 1785, il fit paraître un poème épique en quinze chants, intitulé *Stærkadder*, d'après le nom du personnage principal, héros fameux dans l'histoire des temps héroïques du Nord. Ce poème n'est pourtant pas du genre sérieux; et Pram a été inspiré plutôt par la Muse de l'Arioste que par celle d'Homère. Les littérateurs danois conviennent que, quoique la verve du poète se ralentisse souvent, sa composition renferme de très-beaux passages. Il fit trois tragédies : *Damon et Pithias*, 1789; *Frode et Fingal*, 1790; *Olinde et Sophronie*, insérées dans

le Recueil dramatique de Rahbek. Ces pièces, trop froides pour le théâtre, mais bien versifiées, ont eu peu de succès sur la scène. Ses trois comédies, le *Nègre*, l'*Ecole du mariage* et le *Fuist*, n'ont pas été imprimées. Il a écrit aussi un opéra sérieux, *Lagertha*, imprimé dans la *Minerva* de son ami Rahbek, 1789, et un opéra comique, la *Sérénade* ou les *Nez meurtris*, 1795. Dans ses Contes en prose, il prit pour modèle le genre léger et badin de Voltaire; on estime ses héroïdes et ses idylles. Il coopéra, avec Rahbek, à la rédaction de la *Minerva*, qui fut long-temps le meilleur recueil périodique littéraire du Danemark, et qui a duré depuis 1785 jusqu'en 1807. Il a aussi fourni plusieurs morceaux intéressants aux Mémoires de la Société de littérature Scandinave, dont il était membre, tels qu'un Discours, avec des Notices, sur la statistique du Danemark, et un Mémoire sur la population de la Scandinavie. Pram était membre de l'administration générale du commerce et de l'économie publique à Copenhague, et avait le titre de conseiller-d'état. Dans sa vieillesse, il obtint un emploi plus lucratif dans l'île Saint-Thomas, aux Antilles, où il mourut, en décembre 1821, après moins de deux ans de séjour. D—G.

PRASLIN (CHARLES ET CÉSAR DU PLESSIS). V. CHOISEUL.

PRASLIN (CÉSAR - GABRIEL DE CHOISEUL, duc de), pair de France, lieutenant-général des armées du roi, ministre-d'état, etc., né à Paris, le 15 août 1712, de Hubert de Choiseul et de Louise-Henriette de Beauvau, remplaça, dans l'ambassade de Vienne, son cousin, le duc de Choiseul-Stainville, lorsque celui-ci fut appelé, en 1758, au ministère des affaires

étrangers. Deux ans après, il revint à Paris recevoir ce département même du duc de Choiseul, qui le lui remit, gardant, pour le moment, ceux de la guerre et de la marine. Ce fut M. de Praslin, alors appelé le comte de Choiseul, qui, après avoir négocié de concert avec son parent, signa le traité de 1763, par lequel fut terminée la malheureuse guerre de Sept-Ans : en la prolongeant, on n'eût fait qu'accroître les malheurs de la France, et s'exposer à la nécessité de recevoir des conditions plus rigoureuses. On céda le Canada, que l'on ne pouvait reconquérir ; et cet abandon fut compensé par la restitution de nos plus riches colonies. Dunkerque ne put être soustrait à la servitude qui lui avait été imposée en d'autres temps : mais à peine la paix en-elle été signée, que se préparèrent de toutes parts, dans nos ports, les moyens de balancer un jour la puissance navale de nos éternels rivaux, et de soulever leurs états d'Amérique. Le comte de Choiseul fut, à cette époque, créé duc et pair, sous le nom de duc de Praslin. Il rendit à son cousin le ministère des affaires étrangères, et reçut celui de la marine, qu'il a depuis conservé. C'est lui qui, avec une suite et un zèle que l'état de sa santé ne semblait pas permettre, répandit, parmi les officiers, un vif desir d'instruction, et exigea d'eux des connaissances positives. Les élèves furent soumis à des examens sévères : Borda fut admis dans le corps de la marine, auquel ses talents devaient être si utiles ; Chabert et Cardonnie furent chargés de lever, l'un la carte de la Méditerranée, l'autre celle des parages de Saint-Domingue. Deux grands voyages furent exécutés pour s'assurer de la perfection des nou-

velles montres marines de Leroi, et Berthoud, etc. Ce fut aussi le duc de Praslin qui conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, qu'un seul Français avait fait jusqu'à cette époque ; et, il ne négligea aucun moyen d'en assurer le succès, et de le rendre utile à la navigation et aux sciences (V. BOURGAINVILLE). Lorsqu'il fut disgracié, il s'occupait déjà depuis long-temps d'un code de législation pour les colonies, lequel aurait tendu efficacement, mais sans secousses, à rendre le plus bel hommage à l'humanité par une amélioration successive du sort des esclaves. Cependant la plus grande activité régnait dans les arsenaux : d'habiles ingénieurs soumettaient leurs procédés aux lois d'une théorie perfectionnée, et portaient l'art de la construction plus loin que les Anglais eux-mêmes. Quelques-uns de ces ingénieurs, demandés par la cour d'Espagne, allèrent à Cadix, à Carthagène, et jusque dans l'île de Cuba, donner à nos fideles alliés des leçons et des exemples. Lorsque le duc de Praslin partagea (24 déc. 1770) la disgrâce de son cousin (Voy. CHOISEUL, VIII, 433), il laissa dans nos ports soixante-dix vaisseaux de ligne, cinquante frégates, et, dans les magasins, les bois et tous les matériaux nécessaires pour accélérer de nouvelles constructions. D'immenses travaux avaient agrandi et fortifié le port de Brest ; et l'artillerie de la marine avait été entièrement régénérée. A l'époque où Louis XV exila ses ministres, tout était prêt pour commencer la guerre avec une supériorité due à des forces réelles, autant qu'à la fausse sécurité qu'on avait su inspirer à nos ennemis. Le duc de Praslin aussi simple, aussi

modeste que le duc de Choiseul était brillant, et confiant dans ses forces, passait assez généralement pour être soumis à l'influence de son cousin : et cependant il est très-vrai que jamais celui-ci n'a rien fait sans le consulter; qu'en toutes occasions, il lui montrait une déférence qui prouve combien il sentait l'utilité de ses conseils. Le duc de Praslin avait toujours aimé et cultivé les lettres; il écrivait avec noblesse et pureté : on en peut juger par un écrit qu'il publia au commencement de la guerre d'Amérique, pour réfuter une assertion révoltante. Beaumarchais, enivré des espérances de fortune que lui inspirait son commerce clandestin avec les insurgés, et se croyant, sans doute, déjà devenu une puissance, s'avisa, lors des premières hostilités, de publier en son propre nom, une espèce de manifeste contre la Grande-Bretagne. Il s'y indignait d'un prétendu article secret du traité de 1763, par lequel la France aurait consenti à limiter le nombre de ses vaisseaux. Rien n'était plus faux : non-seulement une telle condition n'avait jamais existé, mais les négociateurs anglais n'avaient même pas osé former une si odieuse prétention. Les deux ministres, auteurs du traité, crurent, avec raison, devoir protester contre une calomnie si injurieuse au nom français, et dont l'opprobre eût rejailli sur eux. Le duc de Praslin mourut le 15 octobre 1785 : il était membre honoraire de l'académie des sciences; et l'on a son Éloge par Condorcet. Z.

P'RA'T (DU). V. DUPRAT.

PRATEOLUS. V. DUPRÉAU.

PRATEUS. V. DESPRÉS (LOUIS).

PRATILLI (FRANÇOIS-MARIE), savant et laborieux antiquaire napolé-

litain, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Capoue, consacra sa vie entière aux recherches d'archéologie et à l'étude des inscriptions et des médailles, et mourut, en 1770, âgé d'environ soixante ans. Indépendamment d'une édition de l'*Historia principum Longobardorum*, enrichie de la Vie de l'auteur (V. Camille PELLEGRINI, XXXIII, 284); de Notes et de Pièces inédites, Naples, 1749-54, 5 vol. in-4°, dont les trois derniers contiennent de nombreuses Dissertations de Prati-lli, on a du savant chanoine de Capoue : I. Des *Lettres* sur différents objets d'antiquités, insérées dans la *Raccolta Calogerana* : *Lettera nella quale si spiega un antico marmo, in cui si fa memoria di Giove Ortense*, tome XXVIII; — *Lettera sull'indagine del sito dell' antico Equotutico negl' Irpini*, tome XXX; c'est aujourd'hui Foggia dans la Capitanate; — *Lettera nella quale, sulla spiegazione di un antico marmo di fresco scavato, si chiarifica l'esistenza della colonia di Bauli* (peuple de la Campanie), tome XXXIX; — *Lettera sopra una moneta di Guglielmo II, il Buono, monarca delle due Sicilie*, tome XLIV. II. *Della via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi lib. IV*, Naples, 1745, in-fol. Cet ouvrage est plein d'érudition, et orné de cartes qui représentent la voie Appienne (V. APPIUS CLAUDIUS, II, 335), et les plans des villes que traversait ce chemin, l'un des plus beaux ouvrages des Romains. L'auteur y a inséré un grand nombre d'inscriptions inédites et une foule de détails curieux, parfois éloignés de son sujet, mais qui attestent l'étendue de ses recherches. L'abbé Gesualdo lui re-

proche de n'avoir pas su profiter assez des Mémoires qui lui avaient été communiqués, pour donner à son livre toute la perfection dont il était susceptible. (Voy. les *Osservazioni critiche sopra la storia della via Appia*, Naples, 1756, in-4°.) On trouve deux longs extraits de l'ouvrage de Pratilli, dans le *Journal des savants* de 1750. III. *Lettera di una moneta singolare del tiranno Giovanni*, ibid., 1748, in-8°. C'est l'explication d'une monnaie unique du tyran Jouannes ou Jean, qui, s'étant fait proclamer empereur à Rome, en 423, après la mort d'Honorius, fut, bientôt après, assiégé dans Ravenne, et finit par tomber au pouvoir de Théodose-le-Jeune, qui lui fit trancher la tête, au mois de mai 425. IV. *De' consolari della provincia della Campania*, *Dissertazione*, ibid., 1757. V. *Della origine della metropoli ecclesiastica della chiesa di Capoa*, *Dissertazione*, ibid., 1758, in-4°. Pratilli s'attache à défendre les droits de la métropole de Capoue, et à démontrer sa prééminence sur celle de Bénévent, contre l'opinion de Pompée Sarnelli et d'autres écrivains. W—s.

PRATO (JÉRÔME DA), savant philologue, né, vers 1710, à Vérone. après avoir terminé ses études avec succès, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dite des Philippons (F. S. Philippe Neri), partagea sa vie entre l'enseignement et l'étude, et mourut en 1782. Il est principalement connu par l'édition qu'il a donnée de l'*Histoire* de Sulpice Sévère, Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4°, et qui est encore la meilleure édition de cet ouvrage. L'impression est très-belle; et le texte, revu sur les anciens manuscrits, passe pour être très-correct. Enfin le savant éditeur

l'a enrichie de Notes et de Dissertations, dans lesquelles il éclaircit plusieurs faits historiques, ou répond aux critiques de Jean Leclerc (Voy. SULP. SEVÈRE). Ce travail de Prato a été jugé très-rigoureusement par les rédacteurs des *Acta eruditorum Lipsiensium* (V. l'ann. 1759). On cite encore de lui : I. Une *Dissertation* sur l'építaphe de Pacificus, archidiaque de Vérone, insérée dans la *Raccolta Calogerana*, tomes XI et XIV (V. PACIFICUS, XXXII, 338). II. *De chronicis libris ab Eusebio Casariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo olim excerpta à Syncello*, Vérone, 1750, in-8°. W—s.

PRATT (CHARLES), comte CAMDEN, jurisconsulte anglais, dont le père était parvenu, en 1718, à l'emploi de président du banc du roi, naquit en 1713. Après avoir reçu une bonne éducation à Éton et à l'université de Cambridge, il fréquenta le barreau, et se fit recevoir avocat. Pendant plusieurs années, sa clientèle fut si peu nombreuse, qu'il se vit au moment d'abandonner cette profession. En 1754, il fut nommé au parlement par le bourg de Downton, dans le Wiltshire; cinq ans après il obtint la place de greffier ou juge-asseleur de Bath, et, la même année, celle de procureur-général du roi. Au mois de décembre 1761, il fut appelé à la présidence de la cour des plaids communs, et reçut le titre de chevalier; et en 1762, le grade d'avocat du roi (*serjeant at law*). Pratt présida la cour des plaids communs avec autant de dignité que d'impartialité, et montra une profonde connaissance de la législation civile et politique de son pays. Lorsque Jean Wilkes fut arrêté et conduit à la tour sur un war-

*rant général* (1), Pratt lui accorda un *habeas corpus* ; et lorsque Wilkes se présenta, le 6 mai 1763, devant la cour des plaids communs, ce magistrat, impartial comme la loi, le déchargea de son emprisonnement à la Tour, après avoir exposé l'affaire avec un rare talent. La conduite qu'il tint dans cette occasion, et dans l'affaire des imprimeurs du North-Briton, lui fit obtenir une grande popularité. Le lord maire, les aldermen et le conseil commun de la ville de Londres, lui offrirent les franchises de leur corporation dans une boîte d'or, et firent placer son portrait à Guildhall, avec une inscription honorable. Le corps (*the guild*) des marchands de Dublin, et la corporation des chirurgiens-barbiers de la même ville, lui adressèrent aussi leurs franchises. D'autres villes en agirent de même à son égard. En 1765 il fut créé pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de baron Camden; et, au mois de juillet 1766, il succéda à lord Northington, dans l'office de grand-chancelier. Quoiqu'il eût été élevé à la pairie sous l'administration Rockingham, il n'en soutint pas tous les actes dans le parlement; il se prononça au contraire avec la plus grande vigueur contre l'acte déclaratoire, qui reconnaissait au parlement le droit de faire des lois obligeant, dans tous les cas, les colonies. Quelque idée que l'on puisse se faire des opinions de lord Camden, on ne peut disconvenir qu'il ne conservât uniformément son indépendance. Il la poussa au point de parler en faveur de la suspension de la loi pour empêcher l'ex-

(1) Ordre d'arrestation conçu en termes généraux, sans désigner nominativement la personne ou les personnes qu'il concerne.

portation du blé à une époque où l'on craignait la disette, quoiqu'il sût bien qu'il encourrait par là la haine publique. Ayant, à cette occasion, fait une réponse sardonique à lord Temple, il fut vivement tancé par *Junius*; mais il ne donna aucune attention aux invectives de cet écrivain mystérieux (Lettre 60) (2). Il sut obtenir l'estime de tous les partis, dans l'exercice de ses fonctions de lord chancelier. Sa perspicacité, ses talents, sa connaissance approfondie des lois et de la constitution de son pays, la clarté avec laquelle il exposait ses opinions, et son extrême politesse, mêlée de dignité, faisaient obtenir à ses décisions le respect et la confiance: mais comme il persista dans son opinion contre la taxe des Américains, à laquelle il s'opposa fortement et publiquement toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il reçut en 1770 la démission de son emploi. Le parlement s'étant assemblé au mois de novembre de la même année, lord Camden s'éleva avec vigueur, dans la chambre haute, contre les principes professés par lord Mansfield, sur la liberté de la presse et les droits des jurés (*V. MANSFIELD*); et il s'engagea, d'après la loi et les précédents, à prouver publiquement, que, malgré l'approbation donnée par tous les juges du banc du roi aux doctrines de son adversaire, elles étaient en opposition avec la législation de l'Angleterre. Mais lord Mansfield refusa d'accepter le défi; et les hommes éclairés et impartiaux purent croire qu'il ne gardait le silence que parce qu'il n'avait aucune raison pérem-

(2) L'auteur des *Lettres de Junius*, dans la dernière Lettre qu'il a écrite, rend néanmoins justice aux grands talents et aux belles qualités de lord Camden.



toire à opposer à son antagoniste. Lord Camden continua de s'opposer aux mesures adoptées contre les Américains : mais , au mois de mars 1782 , le ministère ayant été renouvelé en conséquence des désastres éprouvés par les armes anglaises en Amérique , lord Camden fut nommé président au conseil , emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière ; si l'on en excepte , cependant , le court espace de temps que dura le ministère de la coalition. Il fut un des fermes appuis de W. Pitt , contre les principes désorganiseurs des révolutionnaires français. Nommé comte , au mois de mai 1786 , il mourut le 18 avril 1794. Des écrivains appellent lord Camden le grand boulevard de la loi anglaise. On lui attribue un pamphlet intitulé : *Recherches sur la nature et l'effet du writ d'habeas corpus , le grand boulevard de la liberté anglaise , etc. , etc.* Lord Camden avait épousé une fille de Nic. Jeffreys. D—z—s.

P R A T T ( SAMUEL - JACKSON ) , écrivain anglais , né à Saint-Yves , dans le comté de Huntington , le jour de Noël 1749 , d'une très-bonne famille , fut élevé à Felstead , collège du comté d'Essex. Abbot Roding , aîné de cette famille , situé dans le dernier comté , est connu dans l'histoire , pour avoir été la résidence de lord Capels , et pour avoir servi quelque temps d'asile à Elisabeth , poursuivie par la jalousie de sa sœur Marie. Pratt éprouva aussi très-jeune les vicissitudes de la fortune : ses parents n'approuvèrent point une inclination sur laquelle il avait fondé ses espérances d'établissement. Ces contrariétés , non-seulement lui occasionnèrent de grandes pertes d'argent en procès , mais nuisirent au développement de ses dispositions

naturelles. Cependant peu d'écrivains anglais ont plus que lui contribué à l'instruction et à l'amusement de leurs compatriotes ; ses nombreux ouvrages se font remarquer par la délicatesse des sentiments et par l'éclat de l'imagination. Aussi plusieurs des recueils , si abondants dans la littérature anglaise , sont ornés de morceaux choisis qui lui appartiennent. Il embrassa un instant l'état ecclésiastique , et il habitait Peterborough en 1771 , lorsqu'il envoya , à l'*Annual register* de Dodsley , une belle Élégie intitulée , les *Perdrix* , et trois autres petites pièces de vers qui décelaient un talent précoce. Le poème de la *Sympathie* , et celui des *Pleurs du génie* , furent très-bien accueillis : le premier eut six éditions en peu de temps ; et le dernier , composé au moment de la mort de Goldsmith , a été placé en tête d'une belle édition des poésies de ce dernier , après avoir été imprimé séparément. L'*Ombre de Shakspeare* , poème en l'honneur de Garrick , fut souvent récité sur le théâtre ; les personnages des pièces que cet acteur représentait le mieux , expriment leur douleur , dans ce poème , chacun selon son caractère. On distingua surtout le *Triomphe de la bienfaisance* , que Pratt composa dans l'intention de secourir le projet d'une souscription pour élever à Jean Howard une statue , que le modeste philanthrope refusa par deux lettres adressées aux souscripteurs. Dès 1774 , Pratt avait quitté l'état ecclésiastique pour le théâtre ; mais le peu de succès qu'il obtint dans les rôles d'*Hamlet* et de *Philaster* , quoiqu'il possédât supérieurement le talent de déclamer , le détourna de cette carrière. Il se mit alors à faire des livres , qu'il publia ,

tantôt sous le voile de l'anonyme, tantôt sous le nom de *Courtney Melmoth*, et composa en même temps des pièces dramatiques. Il tira aussi parti de son talent pour la déclamation, en donnant des séances publiques en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. Dans une de ces tournées, il se fixa quelque temps, vers 1782, à Bath, où il devint associé d'un libraire. Enfin, il voyagea sur le continent, pour y recueillir des observations et les publier à son retour. Pratt, ardent ami de l'ordre, a toujours manifesté de l'éloignement pour l'exagération des partis; il en donna des preuves dans l'année 1797, au moment de la révolte de la flotte, en composant deux Lettres, qu'il adressa *aux marins de la vieille Angleterre, et aux soldats anglais*. Ces lettres respirent l'énergie et le courage du véritable patriotisme: la première eut six éditions en quelques semaines. Il composa encore dans le même esprit une petite brochure intitulée: *Notre vieille forteresse sur le roc*. Pratt mourut à Birmingham, le 4 octobre 1814, après avoir éprouvé, comme on le voit, une grande variété d'événements dans sa vie. Ses autres ouvrages sont: I. *Observations sur les Nuits d'Young*, Londres, 1774, 1776, in-8°, en forme de lettres. II. *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence, contenant l'histoire de Benignus*, 1775-1777, 6 vol. in-12; nouvelle édit., 1783, 4 vol. in-12. L'auteur s'est peint lui-même sous le nom de *Benignus* ou du philanthrope. Il paraît avoir voulu imiter la singularité de Sterne, et il n'a fait que nuire à l'intérêt de son ouvrage. Les *Pensées libres* contiennent plus de philosophie, de richesse d'idées, de tableaux variés

que Tristram Shandy; mais si celui-ci fatigue par sa bizarrerie, son désordre et son obscurité, l'autre ne fatigue pas moins par la recherche, les longueurs et les répétitions. III. *Le Sublime et la beauté de l'Ecriture ou Essais sur des passages choisis des écrivains sacrés*, 1777, 2 vol. in-12. Les trois éditions qui ont suivi n'ont qu'un volume. IV. *Apologie de la vie et des écrits de David Hume*, 1777. V. *Voyages pour le cœur, écrits en France*, Londres, 1777, 2 vol., petit in-8°. VI. *L'Elève du plaisir*, Londres, 1779, 2 vol. in-12; trad. en français, par Lemierre d'Argy, Paris, 1787, 2 part. in-12. Cette critique des Lettres de Chesterfield a été jugée peu propre au but que l'auteur se proposait, de combattre les principes licencieux du seigneur anglais. Pratt composa un autre livre intitulé: *l'Elève de la vérité*, Londres, pour détruire l'impression qu'avait laissée le premier. VII. *Le Village de Shenstone, ou le nouveau Paradis perdu*, Londres, 1780, 3 vol. in-12. Le *Village de Shenstone* a pour objet de faire voir l'impossibilité d'établir une société utopienne, telle que le poète Shenstone l'avait imaginée. VIII. *Emma Corbett, ou les Malheurs d'une guerre civile*, Londres, 1781, 3 vol. in-12. Ce roman a eu neuf éditions; il a été traduit en français, d'abord par Sauseuil, sous le titre d'*Emilie Corbett*, Londres et Paris, 1783, 3 vol. in-12. Verlac en a donné une traduction abrégée sous le titre de *Hammon et Corbett*, Paris, 1789, in-12. IX. *Mélanges*, Londres, 1785, 4 volumes in-8°; recueil qui contient plusieurs des pièces de poésie dont on a parlé. X. *Le Triomphe de la bienfaisance*, 2° édit., Londres,

5, in-4°. On attribuait ce poëme qui est le chef-d'œuvre de l'auteur dans ce genre, à plusieurs écrivains distingués, avant que Pratt eût mérité l'honneur qui lui appartenait. XI. *Paysages en vers*. XII. *Humanité ou les droits de la nature*, poëme. Londres, 1788, in-4°. Ce poëme peut être considéré comme la suite de celui de la *Sympathie*. XIII. *L'Officier réformé*: trad. de l'anglais, Paris, 1788, 2 vol. in-12. Ce roman a été traduit de nou-veau par M. F. G. Lussy, mais pas si bien que la première fois, sous le titre de *L'Officier à la demi-solde*. Paris, Lenormant, 1803, 2 vol. in-12. XIV. *Glanures faites dans le pays de Galles, en Hollande, en Westphalie*, 1795; troisième édit., 1796; quatrième édit., 1803, 3 vol. in-8°. XV. *Glanures faites en Angleterre*, Londres, 1803, 3 vol. in-8°. XVI. *Tableaux d'une chaumière*, Poëme, 1803, in-12. Ces trois derniers ouvrages ont eu beaucoup de succès; mais on reproche au premier des détails prolixes. XVII. *Secrets de famille*, 1797, 5 vol. in-12. L'auteur a fait des retranchemens, l'année suivante, à une nouvelle édition, en 2 vol., de ce roman, qui a été traduit en français, par M<sup>lle</sup> Mary Gay-Allart, 5 vol. in-12. XVIII. *Moisson dans l'intérieur* (Harvest home), recueil composé de morceaux fournis par des auteurs, des lettres, et de pièces anonymes, 1805, 3 vol. in-8°. XIX. *Le grand Dame ou les loys aux tant de la chaumière*, poëme, 1805, contenant la *Sympathie*, nouvelle édition, les *Paysages en vers*, et les *Tableaux de la chaumière*. XX. *Poésies*, 1808, in-8°. XXI. *Le Contraste*, poëme, 1808, in-8°. XXII. *Le Cabinet de la poé-*

sie, contenant les meilleures pièces des poètes, depuis Milton jusqu'à Beattie, 1808, 6 vol. in-8°. XXIII. *The lower world*, poëme, 1810, in-12. XXIV. *Description de Leamington-Spa*, dans le comté de Warwick, in-12. XXV. *Poèmes et Recherches dramatiques de J. Brackct*, publiée avec sa vie, 1811, 2 vol. in-12. XXVI. Pièces de théâtre: la *Belle circassienne*, 1780, in-8°; cette tragédie, dans laquelle le principal rôle fut rempli par la comtesse de Derby, eut un grand nombre de représentations; — *l'École de la vanité*, comédie, 1785, in-8°; — le *Nouveau cosmétique*, 1790, in-8°; — le *Feu et la gelée*, opéra-comique, 1805, in-8°; — *Hail fellow, wellmet* (le *Compérage*), drame, 1805, in-8°. — *Épreuves de l'amour*, opéra-comique, 1805, in-8°. Quatre autres pièces n'ont point été imprimées. B-n j.

PRAUN (PAUL baron DE), célèbre amateur des arts, né, en 1548, à Nuremberg, d'une famille patricienne, annonça, dès sa jeunesse, le goût qui fit le charme de sa vie. Il se rendit en Italie, où il vécut dans l'intimité des peintres les plus distingués de cette époque brillante, tels que les Carrache, Lanfranc, Jean de Bologne, etc.; il parvint, pendant quarante ans, l'Italie et l'Allemagne, pour satisfaire sa curiosité, et parvint à former une collection de tableaux, digne d'un souverain. Elle venait d'être transportée à Nuremberg, où il se proposait d'achever, au milieu de sa famille, une vie que sa passion pour les chefs-d'œuvre des arts avait entièrement remplie; mais quelques jours avant celui qu'il avait fixé pour son départ, il mourut subitement à Bologne, le 16 juillet 1616. Sa collection, conservée

par ses descendants, a été décrite par de Murr, Nuremberg, 1797, in-8°, avec 7 planch. ce volume est orné du portrait de Paul de Praun (Voyez MURR, XXX, 456). Les amateurs recherchent encore le *Recueil d'estampes d'après les dessins du cabinet de Praun*, (gravé par Marcat et J. Théod. Prestel), Nuremberg, 1776-78, grand in-fol., contenant 48 pièces. — (George-André-Septime baron DE PRAUN), savant numismate, de la même famille que le précédent, né à Vienne, en 1701, fut ministre-d'état à la cour de Brunswick, et mourut le 29 avril 1786. Il est auteur de quelques ouvrages, en allemand, estimés surtout des amateurs de la science monétaire; ce sont : I. *Traité des monnaies*, et principalement des monnaies allemandes, anciennes et modernes, Helmstadt, 1739, in-8°, ibid., 1741, in-8°. : l'auteur y ajouta, en 1768, un supplément, tiré seulement à 50 exemplaires. Outre les monnaies allemandes, ce livre traite des monnaies françaises, espagnoles, hollandaises, anglaises et danoises. La troisième édition, que l'on doit à J.F. Klotzch, Leipzig, 1748, in-8°, est augmentée des monnaies suédoises, russes et polonaises. II. *Collection numismatique de Brunswick-Lunebourg*, ou *Recueil de monnaies*, tirées des différents cabinets de ce pays, Nuremberg, 1747, in-4°. III. *Bibliotheca Brunsvico-Luneburgensis, scriptores rerum Brunsv. Lun. justo ordine dispositos exhibens*, Wolfenbutel, 1744, in-8°. Ce livre, qui est écrit en allemand, nonobstant son titre latin, est rare (Voy. la *Bibl. curieuse* de Dav. Clément, v, 277). L'auteur y fit, depuis, un supplément considérable, demeuré inédit, aucun libraire n'ayant voulu

s'en charger. Le *Nouveau Mercure d'Altona* (1788, n°. 11, p. 88) en annonçait une nouvelle édition, totalement refondue par Wolfram, qui devait paraître à la foire de Pâques de la même année. IV. *Galerie complète des sceaux de Brunswick-Lunebourg*, 1779 et ann. suiv., 9 part. in-4°, tiré à 50 exemplaires. La seconde édition, donnée par A. Remer, professeur à Helmstadt, Brunswick, 1789, in-8°, est augmentée d'une *Vie de l'auteur*. V. En français: *Méditation sur l'excellence de la religion chrétienne*, 1767, in-8°. On lui a, mal-à-propos, attribuées *Anecdotes de la cour de France, sous Louis XIV et le régent, tirées principalement des lettres de la duchesse d'Orléans* (Charlotte-Elisabeth de Bavière), avec un *Essai sur l'homme au masque de fer*, Strasbourg (Brunswick), 1789, in-8°. (en allemand). Meusel nous apprend que ce livre est du comte Aug. Ferd. de Veltheim. W—s.

PRA XILLA de Sicyone cultiva la poésie avec distinction, et florissait, suivant Eusèbe, dans la LXXXII<sup>e</sup>. olympiade, quatre siècles et demi avant J.-C. Elle excella surtout dans la composition des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantait dans les festins, suivant Athénée, qui, sous ce rapport, la place au même rang qu'Alcée et Anacréon. Elle s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Le temps nous a privé de ses ouvrages. Tout ce qui s'en est conservé se réduit à un vers d'une Ode qui portait le nom d'Achille, à deux vers d'une autre Pièce, et à trois vers d'un de ses *Scolia*. Sur des fragments aussi courts, il est impossible de se former une idée du mérite de leur auteur. Antipater nomme Praxilla dans une deses épi-

grammes, consacrée à la gloire des femmes qui se sont illustrées par leur talent poétique. Tatien rapporte que sa statue fut faite par Lysippe.

Si—D.

**PRAXITÈLE**, statuaire grec, est un de ces maîtres éminemment illustres qui ont attaché leur nom aux grandes révolutions opérées dans les arts. Il n'est personne, disait Varron, quelque peu d'instruction qu'il ait reçue, qui ne connaisse Praxitèle. La plupart des auteurs anciens qui en ont fait l'éloge, le représentent comme s'étant distingué par une finesse dans les contours, par une grâce dans les attitudes, et surtout par une délicatesse dans l'expression des affections douces de l'âme, qui annoncent de nouveaux progrès dus à son siècle, et particulièrement à son génie. Une si puissante considération doit nous faire soigneusement rechercher l'époque à laquelle il appartient. Malheureusement aucun des écrivains qui ont parlé de ce célèbre sculpteur ne nous a fait connaître ni le lieu, ni l'année de sa naissance, ni le nom de son maître, ni la date de sa mort. Il est très-vraisemblable qu'il était Athénien : ce fait semble du moins se déduire de ce qu'il habitait Athènes dans sa jeunesse. Pline le place avec Euphranor à la civ<sup>e</sup>. olympiade. S'il avait entendu indiquer, par cette date, l'âge moyen de Praxitèle, comme on l'a pensé généralement, il se serait évidemment trompé. Winckelmann, adoptant cette opinion sans discussion, a supposé que, dans la civ<sup>e</sup>. olympiade, Praxitèle était sur le milieu de sa carrière. Il est résulté de cette fixation que, dans son système, ce maître a fleuri avant Lysippe. Praxitèle, suivant lui, a créé ce qu'il appelle le *beau style*, et

xxxvi.

c'est sous la main de Lysippe que cette manière a acquis ensuite sa plus haute perfection. Heyne, qui, dans son traité des *Epoques de l'art*, a relevé plusieurs erreurs de son illustre compatriote, place également Praxitèle à la civ<sup>e</sup>. olympiade. Ce maître s'est trouvé par-là plus ancien que des artistes auxquels il a réellement succédé, et dont les ouvrages laissaient encore voir des imperfections qui disparurent sous son ciseau. L'universalité des modernes s'est conformée à la doctrine de ces deux savants. Personne n'a remarqué que Pline lui-même assigne directement ou indirectement trois époques bien distinctes à Praxitèle. Il le place d'abord à la civ<sup>e</sup>. olympiade. Il dit ensuite, au chapitre deux du livre xxxv, que Praxitèle était contemporain du peintre Nicias, et qu'il n'était pas satisfait de ses ouvrages tant que Nicias ne les avait pas recouverts de son vernis encaustique. Or, Nicias était élève d'Antidote et celui-ci élève d'Euphranor. Il résulte de ce fait qu'il devait y avoir entre Euphranor et Praxitèle, bien que Pline les ait rangés sur la même ligne, une différence au moins de quarante ans, et que, par conséquent, si Euphranor appartient à la civ<sup>e</sup>. olympiade, Praxitèle doit être placé au plutôt, pour son âge moyen, à la cxii<sup>e</sup>. ou à la cxiii<sup>e</sup>. Ceci est conforme au texte de Pline, qui dit (liv. xxxv, ch. xi), que plusieurs écrivains plaçaient Nicias à la cxii<sup>e</sup>. olympiade; qu'il vivait encore sous Attale I<sup>er</sup>, roi de Pergame; que ce roi lui offrit soixante talents de son tableau représentant la descente d'Ulysse aux enfers; et que le peintre, déjà riche, aima mieux faire présent de ce tableau à la ville d'Athènes, sa patrie.

Cet auteur ajoute que ce Nicias est bien celui dont il a parlé à l'occasion de Praxitèle : *hic est Nicias de quo dicebat Praxiteles*, etc. L'assertion de Pline, au sujet d'Attale, renferme une erreur. Attale ne monta sur le trône que la seconde année de la cxxix<sup>e</sup>. olympiade. C'est Ptolémée Soter, lorsqu'il était roi d'Égypte, qui offrit à Nicias soixante talents de son tableau. Nous ne pouvons récuser à cet égard le témoignage de Plutarque et d'Ælien. Or, Ptolémée Soter ne fut déclaré roi que dans la cxviii<sup>e</sup>. olympiade. C'est par conséquent vers la cxviii<sup>e</sup>. que Nicias, déjà connu dans la cxii<sup>e</sup>., se trouvait parvenu au plus haut degré de sa gloire. Cet espace s'étend de l'an 332 à l'an 305 avant J. - C. Telle est aussi l'époque où florissait Praxitèle. Ce fait résulte non seulement de ces passages de Pline, mais de plusieurs autres points historiques. Pausanias dit que Praxitèle se rendit célèbre trois générations après Alcamène. Pline place Alcamène, avec Phidias, à la lxxxiv<sup>e</sup>. olympiade. Cette fixation n'est point exacte. Alcamène étant élève de Phidias, il faut admettre entre eux une différence au moins de quinze ou seize ans ; et cela nous place au plutôt, pour l'âge moyen d'Alcamène, à la lxxxviii<sup>e</sup>. olympiade. De plus, nous savons qu'après la rentrée de Thrasybule à Athènes, Alcamène exécuta les deux statues colossales d'Hercule et de Minerve, que cet illustre banni et ses compagnons consacrèrent à Thèbes, dans le temple d'Hercule, en mémoire de l'hospitalité qu'ils avaient reçue des Thébains. Or, le retour de Thrasybule date de la première année de la xciv<sup>e</sup>. olympiade : ce n'est donc pas trop

avancer l'âge moyen d'Alcamène que de le placer à l'olympiade lxxxviii<sup>e</sup>. Mais si, à ces quatre-vingt-huit olympiades nous en ajoutons vingt-trois, pour les trois générations qui séparent Alcamène d'avec Praxitèle, nous arriverons à la cxix<sup>e</sup>. olympiade ; et en effet, à cette époque, ce dernier était jeune encore, mais il pouvait déjà s'être illustré par de grands ouvrages. Rien n'est plus connu dans les anecdotes des arts que l'amour de Praxitèle pour Phryné. Sa liaison avec cette courtisane ne se bornait point à un simple commerce de galanterie : elle était fondée sur une passion réciproque, que Phryné ne désavouait point, et dont, au contraire, elle tirait vanité. Il dut par conséquent y avoir entre ces deux personnages des convenances d'âge, autant que des rapports d'esprit et de goût. Or, c'est dans la cxix<sup>e</sup>. olympiade que Phryné brillait de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. C'est dans la deuxième année de cette olympiade qu'Alexandre détruisit la ville de Thèbes ; et c'est aussi vers ce temps, que Phryné dut offrir de la reconstruire. Cette jactance, brillante à quelques égards, n'aurait dû paraître que honteuse et ridicule, si lorsqu'elle amusa la Grèce, Phryné eût déjà été sur le retour. C'est pareillement dans la cxix<sup>e</sup>. olympiade qu'Apelles vit cette beauté célèbre sortant des eaux de la mer, aux fêtes d'Eleusis, et qu'il peignit, d'après ce modèle, sa Vénus Anadyomène. Cette date est obligée en ce qui concerne Apelles ; car auparavant il était encore à l'école de Pamphile, où il n'entra, comme l'on sait, qu'après avoir reçu des leçons d'Ephore dans la ville d'Ephèse ; et il partit pour l'Asie, à la suite d'Alexandre, d'où, après la mort de ce

prince, il se rendit à la cour d'Antigone et à celle de Ptolémée. La passion de Praxitèle pour Phryné, doit dater de cette époque : elle continua les années suivantes, et donna occasion aux trois statues de Vénus, et aux deux statues de Phryné elle-même, que Praxitèle modela d'après sa maîtresse. Théophraste enfin, par son testament, que Diogène Laërce nous a conservé, légua aux philosophes Péripatéticiens un jardin où ils pourraient se livrer à leurs études, et dans lequel il voulut être inhumé. Auprès de ce jardin, il avait fait élever un temple et un musée, ornés de statues, de tables géographiques et d'autres monuments. Tous ces ouvrages ne se trouvaient pas terminés au moment de sa mort. Il ordonna qu'une statue d'Aristote, déjà exécutée, serait placée dans le temple. Il avait en outre demandé à Praxitèle une statue, grande comme nature, de Nicomaque, fils d'Aristote ; déjà il avait payé à cet artiste le montant du modèle en argile : le marbre n'était pas achevé ; il chargea ses exécuteurs testamentaires de faire terminer cette statue par le même sculpteur, et d'acquitter le restant de la dépense. Or, Théophraste, qui fut le successeur d'Aristote, comme chef de l'école des Péripatéticiens dans la cxiv<sup>e</sup>. olympiade, mourut la 3<sup>e</sup>. année de la cxxiii<sup>e</sup>. Rien ne peut faire présumer que son testament soit de beaucoup antérieur à sa mort : il est évident, au contraire, que Diogène Laërce n'aurait pas publié ce testament, si Théophraste eût exécuté lui-même les opérations dont il chargeait ses héritiers. On ne peut douter, d'un autre côté, que le Praxitèle dont il s'agit, ne soit bien l'auteur de la Vénus de Cnide ; car il n'a existé dans l'antiquité que deux

sculpteurs de ce nom, ainsi que nous le prouverons tout-à-l'heure par un passage d'une scholie de Théocrite, qui le porte textuellement ; et le second de ces deux maîtres, qui était en même temps ouvrier en argent, florissait au temps de Cicéron et de Pompée. Il est par conséquent certain que Praxitèle, l'auteur de la Vénus de Cnide, vivait encore dans la 3<sup>e</sup>. année de la cxxiii<sup>e</sup>. olympiade. Ces synchronismes assignent des dates à chacune des principales époques de sa vie. On peut placer sa naissance vers la 4<sup>e</sup>. année de la civ<sup>e</sup>. olympiade, c'est-à-dire, à l'an 361 avant J.-C. : c'est la date de sa naissance que Pline a prise pour son âge moyen. Dans la cxv<sup>e</sup>. olympiade, lorsqu'il conçut sa passion pour Phryné, il était âgé de vingt-six ans environ ; et en l'an 286 avant J.-C., lors de la mort de Théophraste, il en avait soixante-quinze. Si l'on veut comparer l'état des arts et de l'instruction publique, entre Athènes et Rome, on trouve que Praxitèle naquit l'an 393 de la fondation de cette dernière ville, et qu'il était parvenu vers la fin de sa carrière en l'année 468. La fixation de l'âge de Praxitèle nous montre pourquoi Alexandre lui préféra Lysippe, lorsqu'il choisit un sculpteur qui fût seul autorisé à représenter son image. Lysippe qui exécuta, dans la ciii<sup>e</sup>. olympiade, la statue de l'athlète Pyrrhus d'Elée, et qui vivait encore dans la cxiv<sup>e</sup>. lors de la bataille de Lamia, ne pouvait pas être âgé de moins de cinquante-neuf à soixante ans, lorsqu'Alexandre partit pour la guerre d'Asie ; tandis que Praxitèle n'en avait alors que vingt-sept ou vingt-huit ; et l'on conçoit qu'Alexandre dut préférer un maître illustré par plus de quarante ans de travaux, et jouis-

sant d'une immense réputation, à un jeune homme dont le nom était encore loin d'avoir un si grand éclat. Le fait rapporté par Pausanias, que les habitants de Thespies, après avoir consacré la statue de l'Amour, de Praxitèle, dans le temple de ce dieu, y placèrent une autre statue de la même divinité, de la main de Lysippe, ce fait ne change rien à la chronologie de ces deux maîtres, puisque Lysippe exerçait encore son art dans la cxi<sup>e</sup>. olympiade, lors du passage du Granique, et même dans la cxiv<sup>e</sup>. Un passage où Vitruve dit que Praxitèle sculpta un des quatre côtés du tombeau de Mausole, s'explique par lui-même; car l'auteur ajoute: *D'autres croient que ce fut Timothée*. Quelques-uns des ouvrages de Praxitèle se rangent, sinon d'une manière absolument certaine, du moins avec toute apparence de vérité, sous des dates qui correspondent à celles que nous venons d'établir. Les sculptures, apparemment en bas-relief, qui, suivant le témoignage de Strabon, couvraient presque en entier l'autel du temple d'Ephèse, ne furent exécutées, suivant les écrits du même auteur, qu'après que les reconstructions du temple eurent été achevées. Or l'incendie qui le ravagea, eut lieu la première année de la cvi<sup>e</sup>. olympiade. On voit que vingt-deux ans après, ou la seconde année de la cxii<sup>e</sup>, lorsqu'Alexandre alla y sacrifier à Diane, les travaux étaient terminés ou sur le point de l'être, puisque déjà on y avait placé une statue de Philippe, roi de Macédoine; mais ils ne durent pas être achevés long-temps auparavant. Nous pouvons donc admettre que les sculptures de Praxitèle, placées dans ce temple, appartiennent à la cx<sup>e</sup>. olympiade ou tout au plus

à la cx<sup>e</sup>. Le Satyre d'Athènes et le Cupidon de Thespies, furent aussi au nombre des productions de sa jeunesse. Il donna ce dernier chef-d'œuvre à Phryné (*Voyez ce nom*, XXXIV, 240); et par une suite de ces habitudes des Grecs, chez qui des idées élevées s'unissaient si fréquemment aux égarements des passions et aux excès même de la licence, elle en fit hommage à la ville de Thespies, sa patrie, qu'Alexandre venait de dévaster. Il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour; et grâce à cette destination religieuse, il devint une sorte de dédommagement pour une ville qu'avait ruinée le fléau de la guerre, et que, sous le gouvernement des Romains, des oppresseurs avides dépouillèrent successivement de tout ce qu'elle renfermait de précieux. Thespies n'est plus rien, dit Cicéron: mais elle conserve le Cupidon de Praxitèle; et il n'est aucun voyageur qui n'aille la visiter pour connaître cette belle statue. Cet Amour était en marbre: ses ailes étaient dorées; il tenait son arc à la main. Caligula le fit transporter à Rome; Claude le rendit aux Thespiens: Néron les en priva de nouveau; il fut alors placé sous les portiques d'Octavie, où, peu de temps après, un incendie le détruisit. Il paraît que Praxitèle exécuta deux autres figures de l'Amour, toutes deux en bronze, soit que ces figures fussent de simples répétitions de celui de Thespies, soit qu'il eût changé quelque chose dans la composition. Elles sont mentionnées, l'une et l'autre, dans les descriptions de statues antiques de Callistrate. La ville de Parium, dans la Propontide, possédait une autre statue de l'Amour, de la main de Praxitèle. Celle-ci était



en marbre, comme celle de Thespies : c'est celle qui enflamma , disait-on , la passion d'Architas de Rhodes. Lorsque Néron enleva celle de Thespies , les habitants en firent faire une copie aussi en marbre , par un sculpteur athénien , nommé Ménodore , à qui Pline attribue quelques autres ouvrages. C'est enfin une autre répétition en marbre de la statue de Thespies , et de la main de Praxitèle , que Verrès ravit à Heïus , riche citoyen de Messine , et dont il orna son musée. La multiplicité de ces répétitions nous dit assez quelle estime avait obtenue le monument original. Le Satyre ou le Faune auquel Phryné préféra le Cupidon , fut placé à Athènes , dans un temple situé sur la rue des Trépieds. Il était en bronze ; sa réputation , accrue de jour en jour , le fit surnommer *Périmobētos* ou le *Célèbre*. Ce fut sans doute , aussi , pendant la jeunesse de Phryné , que furent exécutées les deux statues de Vénus qui illustrèrent la ville de Cos et celle de Cnide. La première était vêtue , la seconde était nue. On sait quelle fut l'admiration de l'antiquité pour ce dernier chef-d'œuvre. Le Jupiter de Phidias , et la Vénus de Cnide , de Praxitèle , paraissent avoir été regardés , dans des genres différents , comme les deux productions les plus achevées de la sculpture grecque. Tout le monde connaît ce mot de Pline : *De toutes les extrémités de la terre , on navigue vers Cnide , pour y voir la statue de Vénus*. Le roi Nicomède offrit aux Cnidiens , s'ils voulaient la lui céder , d'acquitter , en échange , la totalité de leurs dettes , qui étaient fort considérables. Ils refusèrent cette proposition ; et c'est avec raison , ajoute Pline , *car ce chef-d'œuvre fait la splendeur de leur ville*. Une troi-

sième statue de Vénus , pareillement en marbre , se voyait dans la ville de Thespies. Les deux statues de Phryné datèrent à-peu-près du même temps , c'est-à-dire de la cxii<sup>e</sup> , de la cxiii<sup>e</sup> ou de la cxiv<sup>e</sup>. olympiade. Phryné devait être jeune encore , mais il fallait aussi que sa renommée l'eût dès long-temps ennoblie aux yeux de la Grèce , lorsqu'elle osa ériger elle-même sa statue dans le temple de Delphes. Cette statue était en bronze doré : elle fut placée entre celle d'Archidamas , roi de Lacédémone , et celle de Philippe , père d'Alexandre. Sur la base était tracée cette inscription : *Phryné , Thespienne , fille d'Epicleus*. Cratès disait que cette statue était un trophée de l'intempérance des Grecs. Plutarque ajoute , en rapportant ce mot , que Cratès n'aurait pas dû moins s'indigner de voir , dans le temple de Delphes , tant de statues honorer les guerres intestines par lesquelles la Grèce avait déchiré son propre sein , et Apollon entouré des honteux témoignages de l'avarice et de l'inhumanité des rois et des peuples. L'autre statue de Phryné était en marbre. Ce furent les habitants de Thespies qui l'érigèrent dans leur propre ville. Ils la placèrent dans le temple de l'Amour , auprès de la statue de Vénus , que nous venons de citer. Une des productions les plus considérables de Praxitèle , ce furent les sculptures dont il orna les deux frontons du temple d'Hercule , de la ville de Thèbes : elles représentaient les travaux d'Hercule. Il est assez vraisemblable qu'elles furent exécutées vers la deuxième année de la cxvi<sup>e</sup>. olympiade , lorsque Cassandre rebâtit réellement la ville de Thèbes. Mais on peut d'autant moins l'affirmer , qu'Alexandre ne détruisit aucun des tem-

ples, ni de Thèbes, ni de Thespies. C'eût été un sacrilège qui l'eût rendu infame aux yeux des Grecs. Quoi qu'il en soit, ces sculptures furent placées dans les frontons, bien longtemps après la construction du temple, puisque nous avons vu Alcamène orner l'intérieur de deux statues de sa main, dans la xciv<sup>e</sup>. olympiade. Ce fait prouve que les sculptures de Praxitèle étaient en ronde-bosse, comme celles du Parthénon d'Athènes; et il confirme l'opinion justement adoptée aujourd'hui, que les sculptures qui ornaient les frontons des temples grecs, étaient généralement en ronde-bosse. Les autres ouvrages de Praxitèle n'ont point de date précise; mais l'époque où florissait ce maître, se trouvant fixée, il ne s'agit plus, pour l'histoire de l'art, que de connaître ces chefs-d'œuvre, et d'en apprécier le mérite. On voyait à Mantinée, dans le temple de Latone et de ses enfants, les statues de Latone, de Diane et d'Apollon, posées sur le même soubassement. Autour de cette base étaient des bas-reliefs représentant une Muse et le satyre Marsyas qui jouait de la flûte. C'est ce monument que Pausanias dit avoir été sculpté trois générations après Alcamène. Dans le temple de Junon, de la même ville, était représentée Junon, assise sur un trône, ayant à ses côtés Hébé et Minerve. Dans le temple de Cérès, à Athènes, étaient placées, l'une auprès de l'autre, des statues de Cérès, de Proserpine, et d'Iacchus, ou de l'Enfant des mystères: celui-ci tenait en main un flambeau; sur le mur voisin était tracée cette inscription, qui d'abord honora l'artiste, et qui ensuite illustra le monument: *Ouvrage de Praxitèle*. Hors de la porte qui

conduisait d'Athènes à Phalère, était un tombeau au-dessus duquel se voyait un guerrier armé et debout, auprès de son cheval. Le nom de ce militaire était inconnu; sa figure et celle du cheval étaient de Praxitèle. Dans la citadelle on montrait une statue de Diane *Brauronia*, ou Diane de la Tauride, divinité de Brauron, bourgade de l'Attique, que la tradition attribuait au même artiste. La ville de Mégare possédait plusieurs ouvrages de sa main: c'était, dans le temple de la Fortune, une statue de cette déesse; dans celui de Latone, des statues de Latone, de Diane et d'Apollon, peut-être des répétitions du monument de Mantinée; dans le temple de Bacchus, un Satyre en marbre, placé auprès d'une statue de Bacchus, dont la consécration remontait aux temps héroïques: le Satyre tenait une coupe qu'il présentait au dieu; celui-ci était couvert de voiles, à l'exception du visage: il était honoré sous le nom de *Patroüs*, c'est-à-dire, *Divinité dont le culte vient de nos pères*; ce qui peut servir à prouver que le culte du Bacchus des mystères était plus ancien chez les Grecs que celui du Bacchus de Thèbes. Dans le temple de Vénus *Praxis*, ou Vénus *Pratiquante*, de la même ville, dont la statue était fort ancienne et en ivoire, Scopas avait élevé, auprès de la déesse, des figures de l'Amour, du Desir et de la Passion, génies dont le caractère répondait à celui de Vénus *pratiquante*. Praxitèle rendit ce monument plus dramatique; et, d'une représentation peu intéressante, il fit un ensemble moral: d'un côté de la déesse, il plaça *Pytho* ou la *Persuasion*, de l'autre, *Parégoro*, la *Consolation* ou la *Consolatrice*: évidente allégorie des jouissances illicit-

tes où la passion entraîne, expressives images des séductions qui amènent la faute, et du repentir qui la suit. A Platée, dans le temple de Junon, étaient une statue de Junon adulte, et une figure de Rhéc, tenant dans ses mains une pierre enveloppée de langes, toutes deux en marbre. A Lebadée, dans la Phocide, c'est une des branches des beaux-arts, que Praxitèle fut chargé d'honorer : dans un temple situé près de la ville, au milieu d'un bois sacré, il éleva une statue à Trophouius, célèbre architecte, réputé fils d'Apollon, un des deux frères qui avaient bâti l'ancien temple de Delphes, incendié la première année de la LVIII<sup>e</sup> olympiade. Ce personnage, regardé comme divin, à cause de ses talents, tenait en main un sceptre autour duquel étaient entortillés des serpents, emblèmes de la puissance de son génie et de sa supériorité dans son art. A Argos, dans le temple de Latone, se voyait une statue de Latone, de la main du même artiste : à Anticyre, ville de la Phocide, une statue colossale de Diane ; la déesse tenait, de la main droite, un flambeau ; son carquois était suspendu derrière ses épaules ; un chien était à ses côtés. Des ouvrages non moins précieux ornaient la ville d'Élis : dans le temple de Junon, c'était un Mercure en marbre, portant Bacchus enfant ; dans le temple de Bacchus, c'était ce dieu lui-même, statue de bronze, que Callistrate a décrite, et qu'il loue comme un chef-d'œuvre du premier ordre. Divers auteurs citent d'autres monuments, qui ne paraissent pas avoir été faits pour des temples : ce sont un groupe, vraisemblablement en bas-relief, représentant l'enlèvement de Proserpine ; une Cérès ramenant sa fille des

enfers, dite par cette raison *Catagussa*, ou *celle qui ramène* ; une figure de Pan, portant une outre, qu'on supposait pleine de vin, et appelée l'*Oënopore* ; une femme présentant une couronne, appelée *Stephusa* ; une femme vieille et malpropre, suivant le sens de sa dénomination, puisqu'on l'appelait la *Spilumène*, mais qui vraisemblablement, comme il s'agit de sculpture, était une femme mal vêtue, et peut-être la *Pauvreté* personnifiée ; une Niobé, souvent célébrée par les poètes ; des figures de nymphes, des Ménades, une Danaé. Plin cite d'autres ouvrages, statues ou bas-reliefs, qu'on voyait à Rome de son temps ; savoir : une Vénus, dans le temple de la Félicité ; un Triptolème, une Cérès, il nomme aussi une Flore, dans les jardins Serviliens ; une figure de la bonne Fortune, et un dieu *Bonus eventus*, au Capitole ; un Silène, un Apollon, un Neptune, dans les édifices d'Asinius Pollion ; et une des figures les plus ingénieuses pour la composition, les plus élégantes pour les contours, les plus curieuses dans sa signification mythologique que puisse avoir créées le ciseau de Praxitèle : nous voulons parler du jeune Apollon, appelé vulgairement au temps de Plin, le *Sau-roctone* ou le *Tueur de lézards*. La tradition attribuait enfin à Praxitèle des statues des douze Dieux, que l'on voyait à Mégare, dans le temple de *Diane protectrice*, et même deux chevaux en marbre, qui furent placés postérieurement sur la porte du Panthéon d'Athènes, construit par Adrien, et qu'on y voyait encore, auprès de beaucoup d'autres sculptures antiques, en l'an 1575. On sent que, dans une si longue énumération, il faut faire la part des traditions fausses, et

surtout celle de l'intérêt et de la vanité, dont le génie s'est appliqué, dans tous les temps, à donner de grands noms à leurs propriétés pour en accroître la valeur. Jamais notamment Praxitèle ne peut avoir composé une statue de Flore, divinité d'origine romaine, et que les Grecs de son temps ne connaissaient point. Mais il faut se rappeler aussi que les artistes grecs se livraient à l'étude de leur art de fort bonne heure, et que, lorsqu'ils remplissaient une longue carrière, s'ils avaient auprès d'eux, comme Polyclète, de nombreux élèves, ou, comme Praxitèle, des fils qu'ils associaient à leurs travaux, ils pouvaient facilement produire un très-grand nombre d'ouvrages. Le nom de Praxitèle, dans la sculpture, et celui d'Apelles dans la peinture ( nous avons vu que ces deux maîtres étaient parfaitement du même âge ), ces deux noms, disons-nous, signalent une époque trop brillante dans l'histoire de l'art grec, pour que nous ne devions pas nous appliquer à connaître exactement le genre de mérite du célèbre sculpteur qui est le sujet de cette notice. Les éloges que lui ont accordés les anciens, diffèrent essentiellement de ceux qu'ils ont donnés à Phidias, et à Polyclète, chefs des écoles précédentes. Ils admirent dans les ouvrages de Phidias, l'élévation de la pensée, la gravité, l'ampleur, la majesté du style. Dans ceux de Polyclète, quoique les personnages soient généralement plus jeunes, ils reconnaissent la même dignité, la même grandeur, accompagnées d'une correction plus habituelle, et surtout d'une élégance plus soutenue. Mais durant les cent quarante huit ou les cent-cinquante années écoulées de la mort de Phi-

dias à celle d'Apelles et de Praxitèle, l'art, abstraction faite du génie des maîtres, s'était honoré par de nouveaux progrès. La grâce et l'expression, objet particulier de l'attention de ce grand peintre et de ce grand sculpteur, s'étaient plus intimement associées à la beauté des formes. Trois qualités bien distinctes dans les portraits que les anciens nous ont tracés de Praxitèle, formaient l'attribut particulier de ce maître : l'une était une parfaite vérité dans l'imitation, ou en d'autres termes, une fidélité du ciseau, qui représentait l'extérieur du corps humain, simplement et noblement, et cependant avec toutes les inflexions qui sont le signe de la vie, qualité fondamentale dont la correction est inséparable, et qui n'est, à proprement parler, qu'une correction achevée; l'autre était une élégance, une délicatesse dans les contours, propres à embellir au plus haut degré les figures des déesses et celles des jeunes dieux; la troisième enfin était l'expression des émotions douces de l'âme. Le style de Praxitèle était fin, noble, soutenu; il n'avait rien d'austère, ni même de très-ressenti. On ne cite de lui aucune figure ni d'Hercule, ni de Jupiter. Il ne tenta point cette expression d'une douleur violente, où Agésander devait exceller trois cents ans après lui, et qui fut le dernier et le plus miraculeux effort du ciseau grec. Vérité, grâce, expression tempérée, tels furent les titres de gloire du rival d'Apelles, et tels furent aussi les riants objets auxquels ces deux grands maîtres attachèrent le goût et l'étude de leur siècle. « Lysippe et » Praxitèle, dit Quintilien se sont » rapprochés de la vérité au degré le plus » convenable. » Mot remarquable, par lequel Quintilien, en répétant une

opinion devenue générale, loue ces de-x maîtres de représenter fidèlement le vrai, en ne saisissant toutefois que le nécessaire ; de rejeter les détails inutiles et minutieux ; d'être animés sans cesser d'être tranquilles, expressifs sans cesser d'être grands. L'airain s'amollit sous la main de Praxitèle, dit Callistrate ; il s'anime, il devient une chair molleuse, il trompe les sens. Ce Bacchus, ajoute-t-il, ne marche point, mais on sent qu'il est prêt à marcher. Les prosateurs et les poètes s'expriment à cet égard dans les mêmes termes. « Vénus est vivante à Cnide, dit Maxime de Tyr ; elle respire dans le marbre. Les dieux, dit un poète, avaient changé Niobé en pierre : Praxitèle, animant cette pierre, a fait revivre Niobé. » Même admiration pour le style. « Toutes les beautés qui embellissent l'Amour, se retrouvent dans son image, dit Callistrate ; je reconnais ici le maître des dieux. — Pâris, Achille, Adonis, ont dévoilé mes charmes, disait Vénus ; mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ? — A l'aspect de la déesse de Cnide, Minerve et Jupiter non se dirent l'une à l'autre : N'accusons plus Pâris. » — Même enthousiasme pour l'expression des affections de l'âme. Suivant Diodore de Sicile, Praxitèle excelle à rendre sensibles les émotions du cœur : « dans les yeux de ce Bacchus, se manifeste le trouble de l'ivresse, dans son sourire le sentiment de la volupté. » C'est encore ainsi que s'exprime Callistrate. — « Sa Danaë est belle, dit un poète... mais ses nymphes inspirent la gaîté. — Dans la grâce de cette figure de Vénus, dit Plin, on reconnaît la cause de la passion de Praxitèle pour Phryné ; dans l'expression du

visage, le motif de son espérance. » D'accord avec les poètes, Cicéron regarde les têtes de Praxitèle, c'est-à-dire, l'expression qui les anime, *Praxitelia capita*, comme une des créations les plus admirables et les plus difficiles où puisse atteindre l'intelligence humaine. « On voit dans le temple de Cnide, dit encore Plin, un Bacchus de Bryaxis, un Mercure de Scopas : le plus bel éloge de Praxitèle, c'est qu'en présence de ces beaux ouvrages, on n'est occupé que de sa Vénus. » En admettant qu'il faille retrancher quelque chose aux exagérations des poètes, toujours est-il certain qu'il a dû y avoir, dans les ouvrages qui en étaient l'objet, un mérite particulier et transcendant, par où ils surpassaient tout ce qu'on avait le plus admiré jusqu'alors. Il paraît prouvé, par cette opinion unanime de l'antiquité, que Praxitèle s'éleva au-dessus de Phidias et de Polyclète, en deux points, savoir : la finesse des contours et l'expression des affections tempérées, qui offrent un caractère distinctif, telles que l'amour, le désir, la joie, la tristesse. Occupés des grandes améliorations qu'ils opéraient dans le dessin, Phidias et Polyclète n'avaient pas porté l'art jusqu'à cette imitation compliquée ; elle fit la gloire de Praxitèle. Après tant de louanges données à ce maître par les écrivains anciens, il est naturel de se demander si le temps a respecté quelqu'un de ses ouvrages : aucun ne paraît être parvenu jusqu'à nous. La Vénus de Cnide, ayant été transportée à Constantinople, y périt, en même temps que le Jupiter Olympien de Phidias, la figure de l'Occasion, de Lysippe, et un grand nombre d'autres statues, dans un incendie qui eut lieu vers l'an 475. Nous ne

connaissons jusqu'à présent que des copies des ouvrages de Praxitèle; mais l'authenticité en est incontestable. On regarde généralement le Cupidon du Vatican, conservé longtemps dans le Musée français, sous le n<sup>o</sup>. 63, comme une copie antique de celui de Thespies. J.-B. Visconti, père d'Ennius Quirinus, était plus porté à le croire une copie de celui de Paros (*Mus. Pio - Clem.*, tome 1, pl. xii). Il serait difficile de prononcer entre ces deux opinions. Seulement la multiplicité de ces imitations, toutes semblables l'une à l'autre, prouve qu'elles ont été exécutées d'après le même original, lequel ne peut être qu'un des Cupidons de Praxitèle, et vraisemblablement le plus célèbre. D'Hancarville cite une de ces copies antiques, qu'il dit la plus belle de toutes celles qu'il avait vues, et qui se trouvait, de son temps, en Angleterre, dans la collection de M. Towneley (*Rech. sur l'origine des arts de la Grèce*, tome 1, pag. 345). — Le Faune en repos, qu'on a vu aussi dans notre Musée, sous le n<sup>o</sup>. 50, et dont il existe un grand nombre de répétitions, est regardé comme une copie de son Faune ou de son Satyre *Péribœtos*, ou le *Célèbre*. Les Grecs désignaient par le nom de satyres les personnages agrestes que nous appelons des faunes; et ils ne donnaient des jambes de chèvres qu'aux panisques. Cette opinion sur le *Péribœtos* est celle de Winkelmann (*Histoire de l'art*, livre iv, chapitre 2), et de Visconti (*Musée Pio-Clementin*). On voit à Rome, dans le Musée du Vatican et dans divers palais, un grand nombre de statues qui sont évidemment des copies de la Vénus de Cnide. Il en a été publié une, dans le *Musée Pio - Clementin* (tome 1, pl.

xi). Elle a été gravée avec une draperie, qui n'est qu'une pièce de rapport. Nous possédons à Paris, dans le jardin des Tuileries, sur la terrasse du midi, une copie en bronze de cette statue du Vatican: elle est nue; mais l'artiste qui l'a moulée, a supprimé le vase sur lequel la Vénus de Cnide tenait sa draperie suspendue. L'authenticité de toutes ces copies est prouvée par leur ressemblance avec la figure de Vénus, représentée sur plusieurs médailles de la ville de Cnide. Nous possédons dans notre Musée royal (n<sup>o</sup>. 59), une Tête antique de marbre, que Visconti regardait comme ayant appartenu à une copie de la Vénus de Cnide, et qu'il trouvait, *d'une beauté divine*. Elle faisait partie de la collection Borghèse (*Stanz.* v, n<sup>o</sup>. 26). Le buste drapé auquel elle est adaptée est un ouvrage du dix-septième siècle. Les voyageurs et les antiquaires citent comme un chef-d'œuvre de la plus rare beauté, une Tête semblable à celle-là et en bronze, qui se voit en Espagne, au château royal de Saint-Ildefonse. La même Tête se retrouve, vue de face, sur deux beaux médaillons d'argent de la ville de Cnide, différents l'un de l'autre, tous deux très-rares, et vraisemblablement uniques. L'un des deux fait partie de la riche collection de M. Knight, à Londres; l'autre a été découvert tout récemment dans l'Asie-Mineure: il appartient à un amateur de Paris (1). Mais, de toutes les copies antiques des ouvrages de Praxitèle, il n'en est point de plus curieuse et de plus intéressante que celle de son jeune Apollon, appelé le *Sauroctone*. L'authenticité de ces deux dernières figures est indubi-

(1) M. Rollin, au Palais-Royal.

table, soit à cause de la description que Pline a faite de l'original, soit par la ressemblance qui existe entre elles. De plus, elles sont d'une conservation presque parfaite; elles n'ont été restaurées que dans quelques extrémités : les têtes, notamment, en sont antiques. Celle de bronze, qu'on voyait dans la villa Albani, ne saurait être l'original de Praxitèle, comme le présumait Winkelmann (*Monum. ined.*, n<sup>o</sup>. 40); elle laisse trop à désirer pour cela : mais elle a servi à constater la fidélité des autres copies. Celle que nous possédons dans notre Musée royal, et qui est en marbre (n<sup>o</sup>. 19 du Catalogue actuel), est une des mieux conservées; elle vient de la galerie Borghèse (*Stanz.* II, n<sup>o</sup>. 5). Il y en a une, aussi en marbre, dans le Musée du Vatican (*Mus. Pio-Clem.*, tome I, pl. XIII). Il en existe plusieurs autres. Quelques-uns de ces monuments sont habilement gravés dans le *Musée français*, publié par M. W. Robillard-Péronville et Laurent, et dans le *Musée des antiquités*, publié par M. Bouillon. Ces diverses copies ne reproduisent point sans doute les ouvrages de Praxitèle dans toute leur beauté; mais elles suffisent pour nous donner une idée des qualités qui distinguaient son style. La tête de la Vénus de Cnide, notamment, et l'Apollon dit *Sauroctone*, de notre Musée, malgré quelques imperfections qu'on remarque à regret dans cette dernière figure, nous mettent à même d'apprécier avec justesse l'élégance, la finesse et l'esprit que les anciens admiraient dans les chefs-d'œuvre de ce célèbre artiste. — Praxitèle eut deux fils, qu'il transmit dans son art, Céphissodote et Eubulus. Céphissodote ou Céphissaire, fut le plus illustre (V. Cé-

phissodote). Il paraît avoir travaillé à la cour des rois de Pergame. Le nom d'Eubulus, avec la qualification de *filz de Praxitèle*, se voit sur un Hermès, placé autrefois à la Villa Neroni (*Mus. Pio-Clem.*, tome VI, pl. 21, pag. 36; Caylus, *Académ. des inscript.*, tome XXV, pag. 333). Les deux frères travaillaient quelquefois en commun. Ils exécutèrent, notamment de cette manière, une statue de Bellone, placée par les Athéniens dans le temple de Mars, et une statue de Cadmus, dans la ville de Thèbes. Praxitèle forma aussi un élève, nommé Pamphile, auteur d'une statue de Jupiter hospitalier, qu'on voyait à Rome, au temps de Pline, dans les jardins d'Asinius Pollion. — Il y eut un second PRAXITÈLE, modelleur en argent, célèbre par la beauté de ses bas-reliefs. Pline le dit contemporain de Pompée. Nous savons d'ailleurs qu'il représenta, dans une de ses compositions, l'aventure qu'on racontait de l'acteur Roscius, contemporain lui-même de Pompée et de Cicéron : il s'agit de Roscius enfant, entouré, dans son berceau, par un serpent qui reposait contre son sein : c'est Cicéron qui rapporte ce fait. Théocrite (*Idylle cinquième*), place dans la bouche d'un de ses bergers, l'éloge d'un vase dont il attribue le travail à Praxitèle. Le scholiaste dit, à cette occasion, qu'il a existé deux artistes de ce nom : l'*ancien*, qui était, dit-il, statuaire; et le *nouveau*, qui était sculpteur d'ornements; et il ajoute que ce dernier vivait sous le roi Démétrius, et que c'est de celui-là que parle Théocrite. Il faut distinguer deux parties dans cette scholie, celle où l'auteur dit qu'il a existé deux Praxitèle, et celle où il paraît croire que Théocrite parle du

second. En distinguant deux Praxitèle, et en n'en distinguant que deux, le scholiaste confirme ce qui a été dit ci-dessus, que le Praxitèle, nommé dans le testament de Théophraste, est bien l'auteur de la Vénus de Cnide; et que, par conséquent, ce maître vivait encore la troisième année de la cxxiii<sup>e</sup>. olympiade, 286 ans avant J. C. Le système chronologique que nous avons voulu établir est par-là pleinement confirmé; et l'époque où florissait ce grand artiste, ne saurait présenter désormais aucun sujet de doute. Quant à ce que l'auteur ajoute, que le second Praxitèle vivait sous le roi Démétrius, et que c'est de celui-là que Théocrite a voulu parler, il y a dans ce passage une erreur évidente. Les deux Praxitèle vivaient l'un et l'autre sous un roi Démétrius, savoir, le statuaire, sous Démétrius-Poliorcète, fils d'Antigone, et contemporain de Ptolémée-Soter; et le sculpteur d'ornements, sous Démétrius III, qui était lui-même contemporain de Cicéron et de Pompée. Or, Théocrite, qui florissait sous Ptolémée-Soter, et sous Ptolémée-Philadelphie, ne saurait avoir parlé que du statuaire. Rien ne prouve, à la vérité, que celui-ci ait jamais sculpté de vases; mais comme le remarque très-justement le même scholiaste, le passage de Théocrite ne signifie point que le *cratère* dont parle le berger Comatas, existât réellement. Le poète emploie le nom de Praxitèle, pour relever le mérite du présent que ce berger veut offrir à sa maîtresse. C'est une manière détournée de louer un artiste qu'il pouvait avoir connu dans ses jeunes ans, et dont le nom excitait depuis long-temps l'enthousiasme de la Grèce (2). E.—c D—v.

(2) Cet article est extrait, ainsi que ceux de Ph-

PRAY (GEORGE), savant et laborieux historien, naquit le 11 janvier 1723, à Ersek-Ujvarini, dans le comté de Neytra, en Hongrie (1). Il embrassa l'institut de Saint-Ignace dès qu'il eut terminé ses études: il enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie, dans différents collèges, et se distingua surtout comme professeur de poésie au *Theresianum*, à Vienne. A la suppression des Jésuites, il fut nommé conservateur de la bibliothèque royale de Bude, et historiographe du royaume de Hongrie, avec un traitement honorable. Les talents dont il fit preuve, lui méritèrent bientôt d'illustres protecteurs: comblé des bienfaits de l'impératrice Marie-Thérèse, et du prince de Kaunitz, il fut nommé par l'empereur Léopold, chanoine du grand Varadin, et obtint de l'empereur François II (aujourd'hui régnant), la riche abbaye de Tormova. Pray mourut à Pesth, le 23 septemb. 1801. L'académie de cette ville fit célébrer ses obsèques avec la plus grande pompe. Outre quelques *Ouvrages* de polémique, et des vers latins, entre autres un Poème à l'impératrice de Russie, qui l'en récompensa par le don d'une médaille d'or, on a de lui: I. *De institutione ac venatu falconum libriduo*, Tyrnau, 1749, in-8°. Les critiques allemands parlent de ce poème avec éloge. II. *Annales veterum*

dias et des deux Polyclète, d'un ouvrage inédit de l'auteur intitulé: *Histoire Chronologique de la Sculpture ancienne confirmée par les monuments*.

(1) Les biographes allemands varient beaucoup sur la date et le lieu de naissance de ce savant jésuite: nous avons suivi la notice authentique donnée en 1816, par son confrère Caballero, dans l'*Appendix* au 2<sup>e</sup>. Supplément du *Bibliotheca scriptorum soc. Jesu*, d'après la biographie spéciale de Pray, composée par Michel Psittner.



*Hunnorum, Avarum et Hungarorum ab anno ante Christ. 210 ad annum Christi 997*, Vienne, 1761, in-fol. L'auteur déclare, dans la préface, qu'il a reçu de grands secours, pour ce travail, de son confrère le savant Erasme. Froelich; il a beaucoup profité de l'*Histoire des Huns*, par de Guignes. III. *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, ibid., 1774, in-fol. Ce volume contient des Dissertations, au nombre de dix, pleines de recherches et d'érudition. IV. *Annales regum Hungariæ ab anno Chr. 997 usque ad annum 1564 deducti*, ibid., 1764-70, 5 vol. in-fol. Ces trois ouvrages ne doivent point être séparés; mais le Recueil en est très-rare en France. V. *Epistola responsoria ad Dissertationem apologeticam Innocentii Desericii.... de initiis ac majoribus Hungarorum*, Tyrnau, 1762, in-8°. VI. *Epistola responsoria in partem primam Dissertationum Bened. Cetto*, ibid., 1768, in-8°. VII. *Vitæ sanctæ Elisabethæ viduæ et B. Margaritæ virginis*, ibid., 1770. VIII. *Dissertatio historico-critica de sacra dextra D. Stephani, primi Hungariæ regis*, Vienne, 1771, in-4°. IX. *Dissertatio de prioratu Aurantiæ*, ibid., 1773, in-4°. X. *Dissertatio de sancto Ladislao rege*, Pesth, 1774, in-4°. XI. *Dissertationes historico-criticæ de sanctis Salomone rege et Hemerico duce Hungariæ*, ibid., 1774, in-4°. XII. *Specimen hierarchiæ Hungariæ*, ibid., 1776-79, 2 vol. in-4°. XIII. *Index variorum librorum biblioth. universitatis Budensis*, Bude, 1780-81, 2 vol. in-4°. XIV. *Imposturæ 218 in Dissertatione.... Benedicti Cetto.... de Sinensium imposturis, detectæ et convulsæ*, Bude, 1781,

in-8°. On trouve à la suite, les lettres inédites du P. Hallerstein, missionnaire à la Chine. Dans une deuxième réponse à Cetto, publiée en 1789, Pray donna un précis de la controverse sur les rites chinois (V. MAIGROT); et il traita, peu après, le même sujet avec un grand détail, en allemand, Augsbourg, 1791-92, 3 vol. in-8°. XV. *Historia regum Hungariæ stirpis Austriacæ*, ibid. 1799, in-8°. XVI. *Historia regum Hungariæ cum notitiis præviis ad cognoscendum veterem regni statum pertinentibus*, ibid., 1801, 3 vol. in-8°. C'est l'abrégé du grand ouvrage de Pray; il est très-estimé. XVII. *De sigillis regum et reginarum Hungariæ pluribusque aliis syntagma*, ibid., 1805, in-4°. L'auteur a laissé un grand nombre d'autres ouvrages, et plusieurs manuscrits, qui ont passé dans la bibliothèque de l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. On trouvera les titres des uns et des autres dans la *Vie* de G. Pray, par Cl.-Michel Paitner, et dans le *Supplément* du P. Caballero, à la *Bibl. soc. Jesu.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 118 et suiv. L'Oraison funèbre de Pray, par l'abbé Léopold de Schaffrath, a aussi été imprimée. W—s.

PRÉAU (GABRIEL DU). *Voy. DU PRÉAU.*

PRÉCIPIANO (HUMBERT-GUIL LAUME, comte DE), l'un des plus illustres prélats du dix-septième siècle, naquit, en 1626, à Besançon, d'une noble et ancienne famille de Gènes, établie depuis plus de deux siècles dans le comté de Bourgogne. Après avoir fait ses premières études avec succès, il alla les continuer à Constance et à Louvain, et revint, à Dole, prendre ses degrés en droit et en théologie. Il fut bientôt pourvu

de riches bénéfices, et entre autres, d'un canonicat de la cathédrale de Besançon. Ses talents lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le revêtirent, en 1661, de la dignité de haut-doyen : mais la validité de son élection fut contestée par le Saint-Siège ; et il n'hésita pas à faire le sacrifice de ses droits au maintien de la paix. Peu après, il fut nommé conseiller-clerc au parlement de Dole, et en 1667, député, avec Ambroise-Philippe (V. ce nom), à la diète de Ratisbonne, où il se distingua par son zèle pour la défense des intérêts de la province. Il se rendit, en 1672, à Madrid, pour concerter avec le ministère espagnol les mesures propres à garantir la Franche-Comté d'une nouvelle invasion des Français. La capacité qu'il montra dans cette circonstance, le fit désigner membre du conseil suprême, chargé de la direction des affaires de Bourgogne et des Pays-Bas. Dix ans après, il fut récompensé de ses services par l'évêché de Bruges ; et ayant pris possession de son siège, il s'appliqua tout entier à gouverner son diocèse, dans lequel il fit fleurir les bonnes mœurs et les lettres. Son attachement pour le troupeau que la Providence lui avait confié, était si grand, qu'il fallut un ordre du souverain pontife, pour le forcer d'accepter, en 1690, l'archevêché de Malines. Il s'attacha surtout à préserver son nouveau diocèse des erreurs du *Quesnelisme*, publia plusieurs lettres pastorales pour mettre les fidèles en garde contre les novateurs, et employa tous les moyens de douceur et de persuasion pour ramener le P. Quesnel avant de condamner sa doctrine (V. QUESNEL). L'inépuisable charité de ce prélat envers les pauvres, et sa piété sincère, lui méritè-

rent l'affection de tout son diocèse, qu'il gouverna pendant vingt-un ans, avec un zèle et une prudence admirables. Il mourut à Bruxelles, le 9 juin 1711, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut transporté dans le tombeau qu'il s'était fait préparer dans le chœur de la cathédrale de Malines, à côté de celui de son frère Prosper - Ambroise PRÉCIPIANO, mort, en 1707, lieutenant-général des armées d'Espagne. On trouve son épitaphe dans le *Gallia christiana*. Ce prélat avait pour devise : *Non in gladio sed in nomine Domini*. Son portrait a été gravé par Van Someren, form. in-4°. W—s.

PRÉCY (LOUIS-FRANÇOIS PERRIN, comte de), d'une ancienne famille du Dauphiné que les guerres de religion forcèrent à se réfugier en Bourgogne vers le milieu du seizième siècle, naquit, le 15 janvier 1742, à Semur en Brionnais. Entré, dès l'âge de treize ans dans le régiment de Picardie, dont un de ses oncles était colonel, il fit, en Allemagne, les campagnes de 1755 à 1762. A la paix, il fut employé à l'instruction de son corps, dont il ne tarda pas à devenir aide-major. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Corse, en 1774. Lors de la formation des bataillons de chasseurs, en 1783, on lui donna le commandement de celui des Vosges, qui se fit remarquer par sa bonne tenue, par sa discipline, et surtout par le front d'airain qu'il opposa aux agitateurs du Midi, lors des premiers troubles de la révolution, dans les villes de Collioure, Lunel, Perpignan et Montpellier. Nommé, en 1791, colonel du régiment d'Aquitaine, Précy refusa cette élévation, voulant se rapprocher du Roi, auprès duquel seulement il croyait qu'on pouvait servir utilement la

e. Cette même année il fut appelé à Paris pour concourir, avec de Brissac, à former la garde nationale de Louis XVI, à laquelle il fut attaché, par le choix du monarque, en qualité de lieutenant-colonel. Cet emploi lui offrit l'occasion de donner chaque jour de nouvelles preuves d'habileté dans le service, et de dévouement à la famille royale. C'est à son insigne que l'on dut, en grande partie, l'esprit dont se montra bientôt cette nouvelle garde, mais les éléments disparates de son organisation. On s'aperçut qu'elle ne pouvait continuer les gardes-du-corps ; mais comme les chefs du parti révolutionnaire n'avaient détruit ceux-ci pour isoler le trône, ils ne tardèrent pas à se débarrasser d'une garde dévouée, qui en aurait déjoué les approches. La garde fut dissoute ; quelques débris en restèrent dans la capitale. Précý, qui, sous un titre apparent que son zèle, avait, par ordre de Louis XVI, exercé de fidèle surveillance auprès de ce prince et de sa famille, avait l'âme et le chef de ces débris. Le 10 août, il en avait réuni aux Tuileries, près de cent cinquante, auxquels s'étaient ralliés des royalistes. Il sollicita, mais en vain, la permission d'agir, et se retira de sa personne dans les rangs des Suisses. C'est là que, repoussé par Louis XVI, au moment où le prince quittait son palais pour ne plus rentrer, il en fut salué avec une exclamation « An ! FIDÈLE ! » (1) Échappé, comme par miracle, au massacre des Suisses, et à ses compagnons d'armes, dont

plus de cinquante périrent dans le château, Précý survécut à cette preuve de son dévouement ; mais fidèle à la loi qu'il s'était imposée de servir le roi, *au plus près possible*, il crut devoir attendre, au sein même de la France, de nouvelles occasions de tirer l'épée pour les jours de Louis XVI, ou pour les droits de sa couronne. L'attentat du 21 janvier ne lui laissait plus que ce dernier espoir, lorsqu'une circonstance inattendue et mémorable sembla lui offrir le moyen de le réaliser. La France était alors livrée aux mouvements irréguliers du fédéralisme, sorte d'insurrection incomplète et bâtarde de l'hypocrisie politique, contre l'anarchie révolutionnaire. Quoique, dans l'intention des meneurs de cette époque, il ne fût là question, à proprement parler, que de la dispute et de la conquête du pouvoir entre deux factions également coupables, mais diversément sanguinaires, il n'est pas moins vrai de dire qu'on pouvait, avec de l'habileté, en détourner les efforts, et en faire servir les masses au rétablissement de l'autorité légitime. Cette probabilité politique tirait une nouvelle force de la position particulière des Lyonnais, qui, par l'emprisonnement à main armée de leur municipalité jacobine dans la journée du 29 mai 1793, par l'exécution de Chalier (Voy. ce nom, VII, 628), à la suite de cette victoire, et surtout par la rupture de tous liens d'obéissance à la Convention, ne pouvaient plus en attendre qu'une guerre à mort, et se trouvaient par-là dans l'inévitable alternative de l'extermination ou du triomphe. Rendues plus graves encore par l'importance et l'étendue des moyens combinés qu'offrait la ligue

1 Louis XVIII vient d'autoriser la formation de Précý à placer ces paroles pour l'un de ses crimes.

offensive et défensive de trente-trois départements, ces considérations déterminèrent Précy à répondre aux vœux des Lyonnais, qui, cédant aux honorables souvenirs qu'il avait laissés dans leur ville, où son régiment s'était trouvé en garnison, en 1787, vinrent lui offrir, dans sa retraite de Semur, le commandement de l'armée fédérale, formée des contingents départementaux. Cette armée intérieure était destinée à agir, soit par la Bourgogne, pour l'attaque de Paris, soit par le Berri, pour y protéger, au besoin, la formation d'un sénat anti-conventionnel. Si ce n'était encore là que des préparatifs plus ou moins éloignés d'une restauration monarchique, on ne saurait disconvenir qu'en réunissant ainsi sous les mêmes drapeaux, des Français de tous les partis, nobles, plébéiens, républicains, patriotes, royalistes émigrés ou non, c'était du moins y marcher par le chemin le plus court; par le seul, au reste, dont les circonstances permettaient l'emploi. Éclater avant le temps, déployer le drapeau royal avant d'en avoir assuré l'honneur par la victoire, c'eût été tout compromettre en pure perte. Invariable sur ce point, comme dans tout ce qui tenait au plan de service et de fidélité qu'il s'était tracé à l'égard des Bourbons, Précy ne permit jamais le déploiement extérieur d'aucun des insignes du royalisme, dont le premier effet eût été de semer le mécontentement dans une partie de ses troupes. Travailler pour la royauté sous les formes de la république, tel était le caractère qu'il fallait conserver à une insurrection mixte dans ses éléments, afin de la rendre unanime dans ses résultats en faveur du trône. Tel est aussi le caractère dont

Précy marqua les divers actes de son autorité. Le premier usage qu'il en fit, fut d'armer une foule d'émigrés du dedans ou du dehors, dont Lyon était devenu l'asile ou le rendez-vous; de maintenir la permanence des sections; de consacrer l'autorité administrative de l'assemblée générale, investie des fonctions du gouvernement; de briser les fers de cinquante-sept prêtres catholiques, que les jacobins vaincus au 29 mai avaient destinés au massacre; enfin de rendre à la religion le plein exercice de son culte, liberté qui s'étendit pendant toute la durée du siège aux diverses parties de la province occupées par les détachements lyonnais. Réduit, par la défection des troupes fédéralistes à l'affreuse perspective d'un siège, pour lequel rien n'avait été complètement prévu, il se hâta de chercher des secours au-dehors. Des commissaires furent envoyés à la cour de Turin, à l'armée de Condé, et dans les cantons Suisses. La réponse du prince fut noble et chevaleresque, mais ne laissa aucun espoir: on n'obtint que des promesses en Helvétie; et des démonstrations généreuses, mais insuffisantes, de la part de la Sardaigne. Au lieu d'un secours de dix mille hommes, dont rien ne pouvait arrêter la marche jusqu'aux rivages du Rhône pour donner la main aux Lyonnais, on poussa mollement dans la Tarentaise une faible colonne de quelques bataillons sardes, que Kellermann fit attaquer, battre et refouler dans les montagnes, par des détachements tirés de son corps d'armée de Lyon. Bientôt le siège commence. Le 8 août 1793, le premier coup de canon fut tiré sur la ville, avant que, dans la circonvallation militaire de près

liens, on eût eu le temps de re-  
 la terre pour les retranchements  
 redoutes. On précipita les ap-  
 hes; et la place fut attaquée au  
 près par une armée de quarante  
 hommes (2). Instruits, dès les  
 ières rencontres, aux dépens  
 leurs troupes, de ce que pou-  
 la valeur des assiégés, et n'es-  
 nt plus d'en venir à bout par un  
 de coup de main, comme ils s'en  
 nt flattés d'abord, les procon-  
 campés sur les hauteurs de Mont-  
 , eurent recours à l'astuce, et  
 chèrent à semer la méfiance et la  
 sion entre les habitants et les au-  
 és civiles et militaires. Un mes-  
 insidieux, envoyé dans la place  
 , août, promettait clémence et  
 action aux habitants, pourvu que  
 une heure, la ville ouvrit ses por-  
 livrât ses chefs. La dépêche si-  
 Dubois - Craucé, Gauthier (de  
 ), François-Christophe Keller-  
 n, fut remise au général Précý,  
 'empressa d'en donner commu-  
 ion pleine et sincère au conseil  
 ouvernement de la Cité. Après sa-  
 ire, le général se lève : « Mes-  
 urs dit-il, j'ai ceint l'épée d'a-  
 ès le vœu du peuple de Lyon :  
 a dépose, jusqu'à ce que son vœu,  
 nouveau librement exprimé,  
 engage à la reprendre. » On  
 oque aussitôt les trente-deux sec-  
 de la ville; et, dans le court in-  
 alle de quelques heures, vingt  
 signatures, dont un trop grand  
 bre devinrent depuis des ar-  
 de mort, ratifient le pacte ju-  
 tre les soldats et leur général.  
 premier usage de cette con-

firmation de pouvoir, celui-ci ré-  
 pond à son tour aux *représentants*  
 par un message, muni de sa signa-  
 ture et de celle de plusieurs officiers  
 de son état-major; message par le-  
 quel il rend les membres du Comité  
 de salut public nominativement res-  
 ponsables, sur leur tête, de la sûreté  
 de la famille royale détenue au Tem-  
 ple. On sait que ce ne fut qu'après la  
 chute de Lyon, que fut ordonné  
 le supplice de la reine. Aux masses  
 toujours croissantes des assiégeants  
 soutenues par une nombreuse artil-  
 lerie, dont les feux ne se taisaient  
 ni le jour ni la nuit, Précý ne peut  
 opposer que quatre mille cinq cents  
 hommes de toutes armes, dont un  
 tiers, toujours hors des murs pour  
 protéger les arrivages, tient la cam-  
 pagne, et fournit, sur un rayon de  
 douze lieues, des détachements dans  
 Rive de Gier, Saint - Chamond et  
 Saint - Étienne. La trahison, pire  
 que les bombes et les machines in-  
 fernales de l'ennemi (V. MORAND),  
 réclamait en outre, dans l'intérieur  
 de la ville, une surveillance armée,  
 pour arrêter les ravages continuels du  
 feu, mais surtout pour contenir une  
 masse de vingt mille ouvriers, infec-  
 tés de jacobinisme. Après plus de deux  
 mois de cette lutte inégale, semée de  
 combats et de victoires, le général  
 Précý voit sa troupe réduite à quinze  
 cents combattants, parmi lesquels une  
 moitié seulement se montre disposée  
 à tenter avec lui les hasards d'une  
 sortie à travers l'armée assiégeante.  
 La trahison avait permis à cette ar-  
 mée, dans la journée du 29 septembre  
 1793, d'amener son canon aux por-  
 tes de la ville et sur les hauteurs qui  
 la couronnent : les sections parle-  
 mentaient avec le quartier - général  
 des assiégeants (Voy. COUTRON et  
 DUBOIS DE CRAUCÉ); on parlait d'ar-

L'armée conventionnelle, composée d'abord  
 de mille hommes, s'élevait à la fin du sie-  
 ge à mille hommes, dont trente-six mille de  
 de ligne, parmi lesquelles on distinguait  
 des vétérans, qui vœurent de capituler  
 à Autriche.

rangements, dont le premier effet eût été de livrer le général et ses compagnons d'armes dans les mains des proconsuls conventionnels : ajoutez à tout cela une population de cent trente mille âmes, qui, manquant de pain et de toute autre nourriture, rendait plus alarmants les projets des jacobins, dont l'audace croissait avec les angoisses du siège. Dans cet état désespéré, ne pouvant pas plus capituler avec la faim qu'avec la Convention, le général lyonnais se décide à la sortie. Forcé, par les embarras toujours plus compliqués de sa position, à l'exécuter en plein jour, sous le feu des assiégeants, il débouche, le 9 octobre 1793, sur la rive droite de la Saône, à la tête de sept cents hommes divisés en trois corps, dont les deux premiers traversent en combattant les lignes ennemies, mais dont le troisième, formant l'arrière-garde, sous les ordres du comte de Virieu, est taillé en pièces, ce qui laisse Précý sans ressources pour l'exécution de son plan. Il avait le projet de passer la Saône au-dessus de Trévoux, de gagner le département du Jura ; et, pénétrant en Suisse par les montagnes de Saint-Claude, d'aller se ranger avec sa troupe sous les drapeaux du prince de Condé. Trahi par le sort et proscrit par la Convention, il erre, pendant plusieurs jours, dans les bois, accompagné de deux de ses soldats qui lui servaient de guides (3), et trouve enfin, au village de Sainte-Agathe, dans les montagnes du Forez, une retraite assurée chez de bons cultivateurs (4), que n'intimida point

(3) Giroux et Gorgéret. Le premier est mort ; le second habite Paris. Il a été décoré de la croix de la légion d'honneur.

(4) Ligault et Modénier : ils furent présentés par M. de Précý, en 1814, à Monsieur le comte d'Artois. Ligault seul est vivant, et dans un état peu fortuné.

la peine de mort dont les décrets auraient puni leur généreuse hospitalité. Caché pendant neuf mois dans un souterrain, d'où, plus d'une fois, il entendit la voix des satellites que le Comité de salut public envoyait à sa recherche, il ne put effectuer sa sortie du royaume que six semaines après la chute de Robespierre. A son arrivée à Turin, le roi Victor-Amédée s'empressa de l'attacher à son état-major-général, avec le grade de colonel d'infanterie. Le brevet exprimait, selon la formule ordinaire, la condition d'un serment direct d'obéissance et de fidélité à S. M. Sarde. Précý, qui crut voir dans cette clause une atteinte portée à ses devoirs de sujet français, ayant repoussé respectueusement la faveur qu'on lui offrait, le monarque y mit le comble en le dispensant du serment. Le comte de Précý s'occupait, dans ce nouveau grade, de la levée d'un corps franc, d'après un plan concerté avec MM. Des Estôles, Wickham ministre d'Angleterre, et le comte de Maistre, quand des ordres de S. M. Louis XVIII l'appelèrent à Vérone, où l'attendaient l'accueil le plus flatteur, la confiance la plus honorable. Dans sa première audience de présentation, comme il s'était incliné avec respect pour baiser la main de son souverain : « Non, s'écria S. M. en le relevant avec bonté, et lui tendant les bras, le défenseur de Lyon, doit embrasser son roi. » Invité à dîner, un autre jour (c'était un vendredi), chez ce prince : « M. de Précý, lui dit S. M. en entrant, vous ne trouverez aujourd'hui que du maigre ; il faut être observateur zélé des lois de l'Eglise, pour mériter de Dieu un serviteur aussi fidèle que vous. » Précý fut bientôt admis à la connaissance des plans

de restauration monarchique, préparés au-dehors par nos princes, et dont l'exécution, confiée aux associations secrètes de l'intérieur, devait amener la contre-révolution par un mouvement national, dégagé de toute intervention étrangère. Il se livra, sous les ordres du roi, aux travaux de diplomatie, d'organisation et de correspondance qu'exigeait cette grande machine, dont, malgré son zèle et celui de plusieurs autres royalistes dévoués, l'intrigue et des vues particulières vinrent trop souvent déranger les ressorts, et compromettre les résultats. Il fit partie, avec Dandré, le marquis de Vezet, et l'abbé Lamarre, de la régence formée à Angsbourg, sous l'autorité immédiate du roi, pour diriger les opérations de l'*institut philantropique*, qui, par une chaîne d'associations dont il y avait le point central, étendaient l'organisation royaliste dans l'est et le midi de la France, depuis le Var jusqu'au Jura; et, par un commissariat-général, établi à Bordeaux, pouvait lier les mouvements de cette partie de l'ouest à ceux de la Vendée, comprise elle-même dans un autre plan, sous la direction immédiate de Monsieur, comte d'Artois. En 1796, Précý se rendit en Angleterre, pour remplir, auprès de ce prince, relativement à ces objets, une mission politique, qui le mit dans les rapports les plus honorables avec le gouvernement anglais, et lui facilita les moyens d'être utile à une foule de royalistes émigrés ou lyonnais, dont aucun n'implora jamais en vain son crédit et son zèle. Au retour de ce voyage, il visita la cour de Vienne, où il reçut de Madame Royale, un accueil digne de l'estime particulière que la reine avait eue pour lui, et que cette princesse lui

avait si souvent témoignée dans les temps malheureux qui précéderent la catastrophe du 10 août. L'archiduc Charles lui donna aussi, dans plus d'une occasion, des marques touchantes de la sienne: tout émigré tout proscrit, qui pouvait, auprès de ce prince, se réclamer du général des Lyonnais, obtenait une sauvegarde dans toute l'Allemagne. Au 18 fruct. (4 sept. 1797), Précý vint habiter le château de Burberg sur le lac de Constance, après avoir été forcé d'abandonner la Suisse, à l'approche des troupes du Directoire. Un grand nombre de *fructidorisés*, parmi lesquels se faisaient alors remarquer, par l'ardente vivacité de leur royalisme, MM. De Gérando et Camille Jordan, se réunissaient fréquemment chez lui dans sa retraite d'Uberlingen, où l'on s'occupait en commun des moyens de combattre cette révolution, qui, n'étant jamais attaquée que partiellement, devait long temps encore triompher de tous les obstacles. La Suisse, qu'elle bouleversait, voulut essayer du moins de périr dans une attitude guerrière. Le grand-avoyer Steiguer, cet homme au caractère et aux vertus antiques, appela à son secours le général Précý, qui ne se souvint alors des promesses mal gardées de plusieurs cantons Suisses, à l'époque du siège de Lyon, que pour montrer un empressement plus généreux à défendre ceux qui l'avaient abandonné: mais il n'était plus temps; Brune venait d'envahir la Suisse. Steiguer et Précý se rencontrent dans ces malheureuses circonstances: l'avoyer et le général se jettent dans les bras l'un de l'autre, et pleurent sur des maux qu'ils n'ont pu prévenir, qu'ils brûlent de réparer. Les progrès des armées françaises dans la Souabe, après la dé-

faite des Russes, forcèrent Précý à quitter la ville d'Angsbourg, où les affaires de l'agence royale l'avaient fixé pendant plusieurs années. C'est vers ce temps, qu'il eut de fréquentes entrevues avec Suwarow, dont il possédait l'estime, et qu'il se lia d'une amitié particulière avec Pichegru, échappé des déserts de Sinamari. Il vivait retiré à Bareuth, dans les états du roi de Prusse, sous la protection de ce monarque, avec sa femme et sa fille encore en bas âge, lorsqu'il fut arrêté en 1800, ainsi qu'un de ses neveux, et plusieurs de ses amis, à la demande du gouvernement consulaire, par l'entremise de Beurnonville qui était alors ambassadeur à Berlin (F. IMBERT-COLOMÈS (XXI, 201), et BEURNONVILLE au Sup.). Arrêté par des soldats Prussiens, l'illustre défenseur de Lyon fut jeté dans un château-fort. Il n'en sortit, au bout de dix-huit mois, qu'après avoir vu ses fers aggravés par les frais énormes d'une procédure criminelle, dont l'éclat, si humiliant pour le pays qui ne savait pas l'empêcher, fut peut-être alors la seule transaction possible, en faveur de la victime, entre les exigences de la force et les dégradations de la faiblesse (5). Le duc de Brunswick se hâta de réparer de parcs torts. Précý et sa famille reçurent dans ses états l'accueil le plus empressé : ils furent logés dans le château ducal de Wolfenbütel; et le vieux compagnon d'armes du grand Frédéric ne cessa d'honorer, par ses égards et sa noble familiarité, dans le défenseur

de Lyon, cette valeur dont ce prince allait bientôt être appelé à faire un dernier usage, si malheureux pour son pays, si fatal à lui-même. Les événements militaires qui coûtèrent la vie au duc de Brunswick, et laissèrent, après la bataille de Iéna, son pays ouvert à l'invasion française, forcèrent Précý de se retirer d'abord à Hambourg, et ensuite à Francfort, avec sa famille. C'est de là qu'il crut ne pas devoir repousser les offres qui lui furent faites par le maréchal Lefèvre, de négocier sa rentrée en France (6), dont le climat était devenu indispensable au rétablissement de sa santé, presque entièrement ruinée par ses longues traverses. En 1810, il lui fut permis de revenir dans sa patrie, sous la clause expresse de se tenir éloigné de Lyon, à une distance au moins de quarante lieues. Cette condition, d'abord sévèrement exigée, fut ensuite adoucie; et, vers 1812, Précý, après avoir habité Dijon, put revoir enfin ses foyers paternels. Il vivait à Marcigni-sur-Loire, au sein de sa famille, à l'époque de la restauration. Il vint à Paris en juin 1814, présenta au roi plusieurs officiers de la garde royale de Louis XVI, fut nommé lieutenant-général, et décoré du cordon rouge. En août, il reçut le commandement de la garde nationale de Lyon, où il fut accueilli avec un enthousiasme général, et que l'on peut regarder comme un hommage rendu moins encore à ses talents militaires, qu'à ses qualités morales. Le retour de Buonaparte en 1815, sembla, par une combinaison d'é-

(5) Buonaparte insistait pour l'extradition du prisonnier; et celui-ci ne dut son salut qu'aux démarches du comte de Hardenberg, son ami, et surtout à l'intercession de la reine de Prusse, auprès du roi son époux, qu'obéissaient fortamment les agents français à Berlin.

(6) Personne ne contribua plus au succès de cette négociation que le député Polliard, qui, au retour de son exil, par suite du 18 fructidor, ayant été nommé au corps législatif, demanda, à deux reprises, à Buonaparte lui-même, en pleine audience, le rappel de son illustre ami, dont il était aussi l'élève.



vénements bien singulière, l'appeler une seconde fois à la défense de leur ville. Aux premiers bruits de l'invasion, il réunit autour de lui les officiers de la garde nationale et les anciens du siège. On résolut de former un corps d'élite, pour lequel on obtint, en un jour, près de huit cents inscriptions volontaires, et de se porter à la rencontre de l'ennemi, en s'appuyant néanmoins sur la ville, dont on voulut même commencer à fortifier les approches. Toutes ces mesures, que semblait devoir couronner la présence de **MONSIEUR**, croulèrent en un instant, par les dispositions de la garnison, qu'on se trouvait dans l'impuissance de réduire par la force ou de gagner par des largesses. Il n'y avait plus qu'à fuir. **Précý** suivit le prince à Paris, où il fut d'abord arrêté, puis relâché sous surveillance. Rendu, par le retour du Roi, au commandement de la garde nationale lyonnaise, il en cessa les fonctions au mois d'août 1816, en vertu d'une ordonnance du roi, qui le nommait inspecteur honoraire des gardes nationales du département du Rhône; sorte de retraite gratuite, qui lui permit de quitter Lyon, et de revenir à **Marcigni**. C'est là que l'attendaient les soins de sa famille, et les épreuves d'une longue et douloureuse maladie, qu'il supporta sans faiblesse, et à laquelle il succomba, dans des sentiments religieux, le 25 août 1820, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait écrit dans son testament : « Je recommande » aux bontés du Roi, madame de » **Précý**, ma digne épouse, dont » l'âge et la modique fortune pour- » ront paraître à S. M. dignes de sa » munificence. » Circonstance qui révèle le désintéressement dont il fut

toujours honorer sa conduite. Lorsqu'en 1814 on conçut le projet de bâtir à Lyon une église expiatoire en l'honneur des victimes du siège, monument dont **MONSIEUR**, comte d'Artois, posa la première pierre, **Précý** fut nommé président du comité chargé de diriger cette pieuse construction, aujourd'hui entièrement achevée. C'est là que, le 29 septembre 1821, jour anniversaire d'un des faits d'armes les plus mémorables du siège, on a transporté son cercueil, avec tous les honneurs militaires, depuis **Marcigni** jusqu'à Lyon. C'est aussi dans son enceinte, que, par les soins réunis du conseil lyonnais et d'une commission formée à Paris, de plusieurs anciens officiers du siège, on élève actuellement, en marbre de Carrare, d'après les dessins de M. Cochet, architecte de la ville, un double monument funèbre en l'honneur du général et des soldats, dont, au moyen de fouilles nombreuses, on a recueilli les tristes restes dans un même ossuaire. D'une collection assez volumineuse de pièces relatives à l'histoire de notre temps, et que **Précý** avait eu le dessein de rassembler en un corps d'ouvrage, il n'avait pu sauver, lors de son arrestation à **Bareuth**, que deux écrits : l'un sur sa retraite militaire, à la tête des Lyonnais, le 9 octobre 1793; et l'autre sur les événements personnels de sa fuite et de sa proscription en France, jusqu'à sa sortie du royaume, en 1794. Confiés par sa veuve au secrétaire de la commission lyonnaise à Paris, ces deux précieux manuscrits feront partie de la nouvelle histoire du siège de Lyon, dont cette commission s'occupe depuis deux ans, et pour laquelle le conseil-général du Rhône et le conseil municipal de Lyon ont voté

quelques sommes, dans leur session de 1822.

L—DE.

**PREISLER (JEAN-JUSTIN)**, peintre et graveur à l'eau-forte, né à Nuremberg, en 1698, fut directeur de l'académie de Nuremberg. Il a gravé avec soin et intelligence plusieurs planches à l'eau-forte, parmi lesquelles on remarque une suite de cinquante pièces d'après les dessins de Bouchardon, représentant les plus belles statues antiques qui existent à Rome, mais surtout une partie des sujets qui composaient les plafonds peints par Rubens, dans l'église des jésuites à Anvers. Cette suite, qui renferme vingt pièces, y compris le frontispice et les portraits de Rubens et de Van Dyck, est d'autant plus précieuse, que l'église des jésuites ayant été détruite quelque temps après par un incendie, les gravures de Preisler sont tout ce qui nous reste de ces beaux ouvrages. Il mourut à Nuremberg, en 1771. — **George-Martin PREISLER**, son frère, né en 1700, se distingua dans le même art par plusieurs pièces destinées à faire partie de la galerie de Florence, et surtout par la gravure de quelques-unes des statues antiques de la galerie de Dresde. Les planches de cette collection, que l'on doit à G. M. Preisler, se distinguent avantageusement de celles des autres graveurs par la correction du dessin. Il possédait parfaitement cette partie si importante de l'art, et en donnait des leçons publiques à l'académie de Nuremberg, dont il était l'un des plus habiles professeurs. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le *Manuel de l'Amateur*, de Rost. Il mourut en août 1754. — **Jean-Martin PREISLER**, second frère des précédents, né en 1715, reçut les premiers principes de son frère George-Martin, et sé-

journa cinq ans à Paris, où son estampe de *David et d'Abigaïl*, d'après le Guide, lui fit une réputation honorable. Appelé ensuite à Copenhague, il y fut nommé graveur du Roi, et professeur à l'académie de peinture. Il y a travaillé avec succès d'après plusieurs maîtres français et italiens; et son estampe de la *Statue en bronze de Frédéric V*, par Sally, lui fait le plus grand honneur. Il mourut à Copenhague en 1794. — **Valentin-Daniel PREISLER**, autre frère des précédents, et le plus jeune des fils de Jean-Daniel, se livra, comme ses frères, à l'art de la gravure, surtout en manière noire. Né en 1717, il séjourna quelques années auprès de son frère Jean-Martin, à Copenhague, et vint s'établir à Zurich, où, sous le nom de S. Walch, il grava, d'après les dessins de Fuesli, le portrait de la plupart des bourgeois de Zurich. Il mourut à Nuremberg en 1765. — **Jean-George PREISLER**, fils de Jean-Martin, cultiva aussi la gravure. Wille, qui avait été l'ami de son père, se plut à lui donner ses soins; et le jeune Preisler fut reçu membre de l'académie de peinture de Paris, en 1787. Son morceau de réception fut sa belle gravure du tableau de *Dédale et Icare*. On peut voir, dans le *Manuel de l'Amateur*, de Rost, la description de son œuvre, qui renferme treize portraits et quatorze sujets historiques; entout vingt-sept pièces. C'est par erreur que, dans cette description, on attribue à Jean-George la gravure de la statue équestre de Frédéric V d'après Sally, qui est de Jean-Martin, son père. La pièce par laquelle cet artiste a terminé sa carrière dans la gravure, est la *Madona della Sedia*, d'après Raphaël.

P—S.

**PRÉMARÉ** ( Le Père JOSEPH-HENRI ). savant jésuite français , est celui des missionnaires de la Chine qui a fait les plus grands progrès dans la littérature de cet empire , et qui a le mieux approfondi la théorie de la langue et les antiquités chinoises. On ignore le lien et l'époque de sa naissance ; mais on sait qu'il était du nombre des jésuites qui partirent de la Rochelle , le 7 mars 1698 , pour aller prêcher l'Evangile à la Chine. Il fit son voyage en sept mois , sur le vaisseau l'*Amphitrite* , dans la compagnie des PP. Bouvet , Domenge , Baborier. Il y avait en tout , sur ce vaisseau , onze missionnaires jésuites , parmi lesquels plusieurs ont jeté beaucoup d'éclat sur la mission de la Chine. Le P. Prémare arriva , le 6 octobre , à Sancian ; et , le 17 février de l'année suivante , il écrivit au P. de la Chaise une relation de son voyage avec quelques détails qu'il avait recueillis au sujet du cap de Bonne-Espérance , de Batavia , d'Achen et de Malacca. Dans les premiers temps de son séjour , il dut s'occuper uniquement d'étudier la langue , pour se mettre en état de remplir ses fonctions dans les provinces. On apprend , par une lettre qu'il adressa au père Le Gobien , le 1<sup>er</sup> novembre 1700 , qu'il était , à cette époque , à Yuen-tcheou-fou , dans le Kiang-si ; et l'on aperçoit aisément qu'il était encore sous l'influence de ces impressions dont un voyageur a tant de peine de se garantir au premier abord , et de se guérir par la suite. La cote fautive des institutions chinoises l'avait uniquement frappé jusque-là ; et ces abus , inévitables dans l'ad-

ministration d'un vaste empire , et dont tant de voyageurs superficiels ont fait des tableaux plus ou moins rembrunis , étaient tout ce qu'il avait eu le temps de remarquer. Le savant missionnaire avait conçu des Chinois une opinion plus favorable , et il reconnaissait pleinement la fausseté de ses préventions , quand il écrivit la lettre (3) où il réfute si complètement les fables et les absurdités dont sont chargées les *Relations* traduites de l'arabe par l'alibé Renaudot , et dont les notes et les additions du traducteur sont loin d'être exemptes. Ce livre célèbre , dont plusieurs passages ne dépareraient pas la collection des Contes arabes , a , de tout temps , excité l'indignation des missionnaires de la Chine , parmi lesquels plusieurs se sont attachés à en relever les inexactitudes ; mais la réfutation du P. Prémare est la plus complète et la plus solide. Dès - lors ce savant s'était consacré à l'étude de la langue et de la littérature chinoises , non plus comme la plupart des autres missionnaires , dans l'unique vue de remplir les devoirs ordinaires de la prédication , mais en homme qui voulait , à l'exemple des plus illustres d'entre eux , se mettre en état d'écrire en chinois sur des sujets de religion , et chercher lui-même , dans les monuments nationaux , des armes pour repousser l'erreur , et faire triompher la vérité. Ses succès , dans cette nouvelle carrière , furent si marqués , qu'au bout de quelques années , il put composer en chinois des livres qu'on estime pour l'élégance du style. Ce fut en s'occupant de recherches approfondies sur les antiquités chinoises , que le P. Prémare se trou-

1. Lett. édif. t. XVI, p. 318.  
2. Lett. édif. t. XVI, p. 329.

3. Lett. édif. t. XXI, p. 182.

va conduit à embrasser un système singulier, qui avait séduit plusieurs des missionnaires de la Chine, et, ce qui est bien remarquable, précisément ceux qui avaient le mieux étudié les anciens auteurs chinois. Ce système, dont nous avons déjà dit un mot dans un autre article (*Voyez FOUQUET, XV, 357*), consistait à rechercher dans le *King* et dans les monuments littéraires des siècles qui avaient précédé l'incendie des livres, des traces de traditions qu'on supposait transmises aux auteurs de ces livres, par les patriarches fondateurs de l'empire chinois. Le sens quelquefois obscur de certains passages, les interprétations diverses qu'on en avait données à différentes époques, les allégories contenues dans le livre des Vers, les énigmes du livre des Sorts, l'analyse de quelques Symboles, étaient, pour les missionnaires prévenus de ces idées, autant d'arguments propres à les fortifier dans une opinion qu'ils regardaient comme favorable à la propagation du christianisme. C'était certainement dans cette vue, et non pour exciter une vaine curiosité, qu'ils s'attachaient à répandre ces notions extraordinaires (4). Mais la persévérance que le père Premare et les autres mirent à soutenir ces idées, et les conséquences outrées que quelques-uns d'entre eux voulaient en déduire, leur attirèrent beau-

coup de désagréments de la part de ceux qui ne partageaient pas leur manière de voir, et qui en rattachaient l'examen à la grande querelle des Jésuites et des Dominicains, sur l'esprit des rites et des cérémonies chinoises et sur l'athéisme prétendu des lettrés. Des hommes moins passionnés ne laissaient pas de désapprouver les opinions des Jésuites sur l'antiquité chinoise; et Fourmont, à qui le P. Premare avait fait part de ses idées à cet égard, avoue qu'elles ne lui avaient jamais paru vraisemblables, parce que, dit-il, les anciens Chinois n'étaient pas prophètes. Il était bien naturel d'accueillir avec défiance un système si étrange, et dont les suites pouvaient paraître si graves; mais, ce qui était moins juste, c'était de suspecter les lumières ou la bonne foi d'hommes respectables, qui n'étaient pas moins distingués par leur science que par leur probité. On eût mieux fait d'examiner les faits sur lesquels reposaient leurs assertions, et de voir si ces faits n'étaient pas susceptibles d'interprétations plus naturelles que celles qu'ils proposaient. C'est ce que peu de personnes pouvaient essayer à cette époque, et ce qui a été fait depuis, de manière à justifier complètement le P. Premare et ses compagnons, des allégations injustes dont ils avaient été l'objet. On a reconnu, en lisant sans préjugés ces mêmes livres, qu'ils contenaient en effet des vestiges nombreux d'opinions et de doctrines nées dans l'Occident, et qui avaient dû être portées à la Chine, à des époques très-reculées. Mais on a fait voir en même temps, que ces opinions et ces doctrines, où le P. Premare avait cru voir des débris des traditions sacrées, ou des notions anticipées du christianisme, appar-

(4) Le P. Premare, parlant d'un de ses ouvrages, dont il sera question plus bas, écrivait à Fourmont : « La fin ultérieure et dernière à laquelle je consacre cette Notice, et tous mes autres écrits, c'est de faire en sorte, si je puis, que toute la terre sache que la religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, et que le Dieu-homme a été très-certainement connu par celui ou ceux qui ont inventé les hiéroglyphes de Chine, et composé le *King*. Voilà, mon cher, l'unique motif qui m'a soutenu et soutient pendant plus de trente ans dans mes études, sans cela fort ingrates. »

ient à cette théologie orientale à celle de Pythagore, Platon, et l'économie des Néoplatoniciens ont de si nombreux emprunts (5). PP. Prémare, Bouvet, Fournier, plusieurs autres étaient donc aussi fondés à rechercher des idées et des dogmes analogues à ceux du christianisme, dans le Sing-li, le T'ai-ki, l'Invariable milieu, et dans les écrits de Tchouang-tseu, de Lao-tseu et de Hoai-nan-tseu, que l'auteur a été Eusèbe, Lactance et saint Cyrille d'Alexandrie à voir des preuves dans les livres du faux Orphée, ou d'Hermès le Trismégiste. Il est évident que ces rapprochements, qui attribuent à un faible ou à une erreur de travers d'esprit, montrent au contraire, dans ceux qui les ont faits, une vaste érudition et une solide connaissance des ouvrages philosophiques des Chinois. Les faits cités par le P. Prémare étaient vrais; sa manière de les expliquer sentait seule de l'influence sous laquelle il avait entrepris ses recherches.

Il y a lieu de croire que, d'après cette explication, on lira avec intérêt de la main d'un auteur très-estimé du même auteur, intitulé, *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-king, la mythologie chinoise*, et imprimé par Deguignes, à la tête du *Chou-king* traduit par le P. Gaubil, la forme d'un Discours préliminaire. Le P. Amiot a traité (6) avec beaucoup de sévérité cet ouvrage, le qualifiant de *faux* avec les courts extraits donnés des hautes rayes (Voy. ce nom),

où les personnes qui ne savent pas le chinois, puissent chercher quelques extraits des plus anciens livres sur les traditions fabuleuses de la Chine. Il en veut surtout aux nombreuses citations dont ces Recherches sont appuyées. On voit, selon lui, d'un seul coup-d'œil, que deux ou trois auteurs très-peu volumineux ont pu les fournir toutes. Cette innocente supercherie est effectivement facile à reconnaître, au peu de précision des indications, dans les Mémoires de plusieurs missionnaires, et notamment du P. Cibot et du P. Amiot lui-même; mais le P. Prémare n'avait pas besoin d'y recourir. Ses lectures immenses et la variété de ses connaissances en fait de livres chinois anciens ou modernes, sont trop bien attestées d'ailleurs; et il n'en faudrait d'autre preuve que sa *Notitia linguæ Sinicæ*, le plus remarquable et le plus important de tous ses ouvrages, le meilleur, sans contredit, de tous ceux que les Européens ont composés jusqu'ici sur ces matières. Ce n'est ni une simple grammaire, comme l'auteur le dit lui-même trop modestement, ni une rhétorique, comme Fourmont l'a donné à entendre; c'est un traité de littérature presque complet, où le P. Prémare n'a pas seulement réuni tout ce qu'il avait recueilli sur l'usage des particules et les règles grammaticales des Chinois, mais où il a fait entrer aussi un grand nombre d'observations sur le style, les locutions particulières à la langue antique et à l'idiome commun, les proverbes, les signes les plus usités; le tout appuyé d'une foule d'exemples cités textuellement, traduits et commentés quand cela était nécessaire. Quittant la route battue des grammairiens latins, que tous ses devanciers,

On peut voir les preuves et les développements de cette assertion dans un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Lao-tseu*, philosophe chinois du premier siècle avant notre ère, *Mémoire lu à l'Académie des sciences*, et qui fait partie du t. VII de ses *Mémoires*, p. 11, p. 12.

Varo, Montigny, Castorano, avaient pris pour modèles, l'auteur s'est créé une méthode tout nouvelle; ou plutôt il a cherché à rendre toute méthode superflue, en substituant aux règles les phrases mêmes, d'après lesquelles on peut les recomposer. Ce seul mot renferme à-la-fois l'éloge du travail du P. Prémare, et la seule critique fondée dont il offre le sujet. L'auteur a jugé les autres par lui-même; et il a cru que l'on consentirait, comme lui, à apprendre le chinois par la pratique, au lieu de l'étudier par la théorie. Il a peut-être, ainsi qu'on l'a dit ailleurs (7), trop considéré les cas particuliers, au lieu de les réunir en forme d'observations générales. Ces deux sortes de matériaux excellents pour un ouvrage à faire, plutôt qu'un ouvrage véritablement achevé. Cette forme que le P. Prémare a laissée à sa notice, est ce qui l'empêcha, dans le temps, de la faire graver à la Chine, et ce qui s'opposera toujours à ce qu'on la publie en Europe, parce qu'en trois petits volumes in-4<sup>o</sup>, elle ne contient guère moins de douze mille exemples, et de cinquante mille caractères chinois. On ne peut dire que le plan qui y est suivi, convienne à un livre élémentaire destiné aux commençants; mais quand on a déjà une teinture de la langue, on peut puiser dans cet ouvrage les notions de littérature qu'autrement on ne pourrait se procurer que par une lecture assidue des meilleurs écrivains chinois, continuée pendant de longues années. Le P. Prémare, qui, depuis 1727, entretenait avec Fourmont une correspondance suivie, et qui montrait, dans toutes ses lettres, le plus grand empressement pour fournir à cet acadé-

micien tous les secours qu'il réclamait de lui, dut croire qu'il lui causerait un plaisir singulier en lui annonçant, à la fin de 1728, qu'il lui envoyait une grammaire à l'aide de laquelle on pourrait, à l'avenir, faire de rapides progrès dans l'étude du chinois. Malheureusement, Fourmont avait aussi rédigé une grammaire; ou, pour mieux dire, il avait traduit de l'espagnol celle du P. Varo (8). Le fruit des peines qu'il s'était données, les mérites qu'il croyait avoir acquis, tout lui sembla anéanti en un moment par cette annonce d'un livre avec lequel il sentait bien que le sien ne pourrait soutenir la concurrence. Il faut voir avec quelle naïve désolation il raconte cet événement (9); car c'en fut véritablement un pour lui. Il se hâta de remettre lui-même, à la bibliothèque du Roi, avant l'arrivée de l'ouvrage de son ami, le manuscrit de la *Grammatica sinica*, de le faire coter et parapher par l'abbé Bignon; et quand la Notice du P. Prémare lui fut parvenue, il s'autorisa de ces précautions pour composer lui-même un examen comparatif des deux ouvrages, et faire voir qu'ils étaient d'accord sur les points importants, quoique le sien fût meilleur. Il publia ensuite le résultat de cette comparaison, dans la préface de sa *Grammaire*. Le P. Prémare n'existait plus à l'époque où parut ce livre; mais avant sa mort il avait eu connaissance des précautions que Fourmont prenait pour empêcher que sa Notice ne fût trop connue: « Vous dites (lui écrivait-il, en 1733), qu'on a fait tout ce qu'on

(8) Voyez les circonstances de ce plagiat, dans les *Élém. de la gramm. chin.*, préf. p. XIV.

(9) Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'afiné, p. 100.

(7) *Élém. de la gramm. chin.*, préf. p. X.

*pour vous tirer des mains ma-*  
*ce. Si c'est par envie, et pour*  
*ter la vôtre, cela est injuste ; si*  
*pour la voir et pour apprendre,*  
*est louable. Seulement les ter-*  
*tirer des mains, ne me plai-*  
*point. Quand je vous l'ai en-*  
*e, j'ai su à qui je me confiais ;*  
*n'ai jamais songé que vous seriez*  
*la lire. Je ne l'ai faite que pour*  
*re l'étude du chinois familière*  
*missionnaires futurs, et à tous*  
*avants de l'Europe, qui sont*  
*ne vous curieux des antiquités*  
*nises. »* (10) Mais Fourmont  
 l'envoya à son ami : l'ouvrage de  
 -ci fut perdu de vue ; et il est  
 oublié jusqu'à ce que l'auteur  
 et article en ait rappelé le sou-  
 -, en publiant les obligations  
 avait au P. Prémare (11). Le  
 décrit autographe du P. Pré-  
 -, que possède la bibliothèque du  
 est en trois petits vol. in-4<sup>o</sup>,  
 en pas en cinq, comme le dit  
 mont, sur papier de Chine,  
 double : les caractères sont d'une  
 chinoise ; l'écriture latine en  
 latine à lire en plusieurs en-  
 s. Il en a été fait, sur cet ori-  
 -, une copie très-exacte, ce qui  
 est de la crainte qu'on pourrait  
 -, qu'un manuscrit si précieux,  
 vraisemblablement ne sera ja-  
 imprimé, ne vienne un jour à  
 entre ou à se détruire. Outre  
 Grammaire, le P. Prémare  
 encore fait, en compagnie avec  
 Herson, un *Dictionnaire lan-*  
*guages*. Il avait mis en chinois  
 de tout ce qu'on trouve dans  
 -, sans oublier une seule phra-  
 -e pour aux mots un sens et un

usage nouveaux. Cet ouvrage formait  
 un gros volume in-4<sup>o</sup>. On ignore  
 s'il a été envoyé en Europe. Préma-  
 re avait aussi traduit du chinois, un  
 drame intitulé : *Tchao chi kou-eul*  
 (l'Orphelin de la maison de Tchao).  
 Cette pièce, qui a fourni à Voltaire  
 quelques situations dans son *Orphe-*  
*lin de la Chine*, a été recueillie par  
 Duhalde (12) ; et jusqu'à la publi-  
 cation de la comédie traduite en an-  
 glais, par M. Davis, c'était le seul  
 échantillon sur lequel on pût juger,  
 en Europe, du théâtre chinois. On  
 doit encore au P. Prémare l'acquisi-  
 tion d'un grand nombre de livres  
 chinois qu'il a envoyés à Fourmont  
 pour la bibliothèque du Roi, et par-  
 mi lesquels il faut distinguer la col-  
 lection de cent pièces de théâtre,  
 composées sous la seule dynastie des  
 Youan (13), les treize livres classi-  
 ques, plusieurs romans et recueils  
 de poésie, etc. La correspondance  
 du P. Prémare était fort étendue ; et,  
 à en juger par les quatre lettres en-  
 tières, et par divers extraits des au-  
 tres qui ont été publiés, elle devait  
 contenir beaucoup de détails intéres-  
 sants. Malheureusement Fourmont,  
 qui était celui auquel le missionnaire  
 écrivait le plus souvent, n'en a pres-  
 que conservé aucune, ou du moins  
 il ne s'en est trouvé qu'une seule  
 dans ses papiers. Nous connais-  
 sons trois ouvrages du P. Prémare,  
 écrits en chinois ; la *Vie de S. Jo-*  
*seph* (Catal. de Fourm. N. ccx. xxv),  
 qu'il avait composée en 1718 ou  
 1719 ; — le *Lou-chou chi-i*, ou  
 véritable sens des six classes de ca-  
 ractères (idem N. xx), ouvrage où  
 l'auteur expose, sur l'origine des ca-

10. *Notice de Fourmont, de Mauro, le 5*  
*fév. 1767, in-4<sup>o</sup>, p. 11.*  
 11. *Notice de Fourmont, de Mauro, le 5*  
*fév. 1767, in-4<sup>o</sup>, p. 11.*  
 12. *Notice de Fourmont, de Mauro, le 5*  
*fév. 1767, in-4<sup>o</sup>, p. 11.*

13. *Descript. de la Chine, t. III, p. 341, in-64*  
 (13) Cette dynastie n'a régné que sur une  
 1250 à 1268.

ractères chinois, ces hypothèses singulières dont nous avons parlé plus haut ; — enfin un petit Traité sur les attributs de Dieu, qu'il a inséré dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, comme un exemple de la manière dont on peut écrire en chinois sur les matières de religion. On possède encore à la bibliothèque du Roi quelques Traités en latin et en français, qui tous ont pour objet d'établir, de développer et de justifier les systèmes d'explication des caractères et des antiquités de la Chine, embrassés par les PP. Bouvet et Prémare. Plusieurs de ces traités sont de la main du P. Prémare, et composés par lui en partie sur les matériaux recueillis par le premier. On y trouve aussi les originaux de plusieurs de ses lettres, adressées au confesseur de Louis XV, et à d'autres personnes. On a vu plus haut que trois de ses lettres avaient été publiées dans le Recueil des *Lettres édifiantes*. Une quatrième, qui était restée dans les papiers de Fourmont, a été donnée par M. Klaproth, dans les *Annales encyclopédiques* : elle renferme un jugement très-sévère et très-fondé sur la Grammaire de Fourmont, adressé à Fourmont lui-même, et exprimé avec une candeur et une sincérité dignes d'éloges. Le P. Prémare avait eu trois attaques d'apoplexie, en 1731 ; et l'on craignait que la paralysie n'en fût la suite. On attribuait ces accidents à la trop grande ardeur avec laquelle il s'était livré à l'étude du chinois. Il survécut peu d'années aux premières atteintes de ce mal, et mourut à la Chine, vers 1734 ou 1735. Il est fâcheux de laisser des lacunes si multipliées, au sujet des dates et des autres circonstances de la vie d'un missionnaire aussi illustre. La faute en est aux rédacteurs des Let-

tres édifiantes, qui ont négligé de rendre au P. Prémare un hommage qu'ils ont payé à la mémoire de plusieurs de ses compagnons qui n'avaient pas rendu aux lettres de si importants services. A. R.—T.

PREMIERFAICT (LAURENT DE), né au village du même nom, dans les environs d'Arcis-sur-Aube, vivait à la fin du quatorzième siècle. Il mourut, en 1418, secrétaire du duc de Berri. C'est à cet auteur que l'on doit la première traduction française du Décaméron de Boccace, qu'il entreprit à la requête de Simon Du Bois, valet de chambre de Charles VI. Lenglet du Fresnoy prétend que cette version est de 1415. Comme Premierfaict ne savait pas l'italien, il fit d'abord traduire le Décaméron en latin, par le cordelier Antoine d'Arezzo. C'est sur cette version que fut entreprise la traduction française. Premierfaict ne borna pas là ses travaux : on avait déjà fait passer, dans la langue française, plusieurs ouvrages importants, grecs et latins : à ces traductions il ajouta celles des Économiques d'Aristote, des Œuvres de Sénèque le philosophe, des traités de Cicéron sur l'Amitié et sur la Vieillesse. La traduction du Décaméron parut en 1534, vers l'époque de l'impression des autres ouvrages de Premierfaict. Quelques autres de ses traductions n'ont pas été livrées à l'impression, telles que Le livre de Tullies (Cicéron) de la Vieillesse, écrit en 1405, et les Cas des nobles hommes et femmes, (de Boccace) traduits du latin en François, en 1409 : ces deux manuscrits sont conservés à la Bibliothèque de Genève. D.—S.

PRÉMONTVAL (ANDRÉ-PIERRE LE GUAY DE), littérateur, naquit en 1716, à Charenton, de parents aisés, qui ne négligèrent rien pour lui



une bonne éducation. Son père avait souhaité qu'il embrassât l'état ecclésiastique, ou qu'il se fit avocat; mais il se sentit autant d'attrait pour ces deux professions que de goût pour les sciences, et il finit par quitter la maison paternelle, et s'établit au centre de la ville sous le nom de *Prémontval*, qui devint son nom de guerre depuis. Il se fit bien-tôt connaître en annonçant un cours de mathématiques, science qui n'était alors peu répandue; grâce aux éloges des journaux, ce cours fut fréquenté par un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels on remarquait des dames étrangères; et il donna des leçons particulières, dont le produit lui servait à subsister. Les premiers succès de *Prémontval* avaient éveillé son amour-propre excessif; les éloges tranchants lui suscitèrent une foule d'ennemis. La plupart des écoliers l'abandonnèrent; son père l'avait déshérité: malgré tout, il eut bientôt épuisé ses ressources; il contracta des dettes, fut dans l'impossibilité d'acquiescer avec un secours de 1,200 francs qu'il reçut de la générosité de son père, dont il n'était pas content; il partit à pied pour Genève, où il fut reçu avec lui la fille du mécanicien, qui, de son école, devint sa maîtresse. De Genève, ils se rendirent à Fribourg, puis à Bâle, où ils se marièrent; et *Prémontval* embrassa, après, le protestantisme, l'espoir d'obtenir une chaire

de philosophie ou de mathématiques, qui lui fut refusée. Il séjourna aussi quelque temps à Morges, quitta la Suisse en 1749, parcourut avec sa femme l'Allemagne, la Hollande, composant des brochures pour les libraires, faisant le métier de correcteur dans les imprimeries, et trouvant à peine de quoi subsister par son travail. Sur la recommandation de quelques personnes charitables, madame de *Prémontval* obtint la place de lectrice de la princesse Guillemine de Prusse (3), avec un traitement de 200 écus. C'était, dans leur triste situation, une fortune considérable: ils se hâtèrent de partir pour Berlin; et, quelques mois après son arrivée (1752), *Prémontval* fut reçu membre de l'académie (4). Il ne tarda pas à se brouiller avec la plupart de ses confrères; et son humeur caustique s'exerça particulièrement sur *Formey*, celui de tous qui lui avait rendu le plus de services: mais il reconnut plus tard ses torts, et se réconcilia sincèrement avec ce savant. Il donna des leçons de grammaire, d'histoire et de mathématiques, et partagea son temps entre ses devoirs d'académicien et le soin de ses élèves, dont plusieurs lui firent beaucoup d'honneur. Les distractions de son ménage l'empêchèrent d'entreprendre aucun ouvrage de longue haleine; mais il publia un grand nombre de petits écrits contre la philosophie de *Wolf* (5. Ce nom), et un journal de gram-

de dix-sept ans, il avait adressé au P. Tourne mine, une suite de lettres contre le dogme de l'Eucharistie. Ces lettres furent imprimées, sans son aveu, Londres, 1750, in 8°.

(3) C'était l'épouse du prince Henri.

(4) Denina prétend que *Prémontval* fut admis à l'académie, sans pension; mais Thiersault (*Souvenirs de Berlin*), dit au contraire que *Manpertuis* fit ajouter au titre d'académicien, une pension de 200 fr.

lettre de Beauzee, insérée au *Journal de Paris* 1778, nous apprend avec quelle exactitude rendit service à *Prémontval*. La reproduction dans son *Dictionnaire des sciences* de la 2<sup>e</sup> édition.

voici ce que Denina, *Hist. littér. de la France*, dit de *Prémontval*: « avant de partir pour le protestantisme, et de s'éta-

maire, dans lequel il n'épargna pas les critiques aux Français réfugiés. Cet ouvrage eut beaucoup de succès en Allemagne; et Prémontval se flattait d'être nommé à la chaire de langue française que le roi de Prusse venait de fonder à l'école militaire de Berlin : mais ayant appris qu'elle avait été donnée à Toussaint, dont il s'était fait un ennemi sans le connaître personnellement, il fut tellement accablé de cette nouvelle, que la fièvre le prit. Il tomba dans le délire, ne parla et ne rêva plus que de Toussaint, demandant à tous ceux qui l'approchaient, *s'il était vrai qu'il arrivât ?* Il mourut au bout de quelques jours, le 3 septembre 1764 (5). Prémontval avait des connaissances variées, et ne manquait pas d'esprit; mais son caractère bizarre, et son humeur difficile, empêchèrent ses contemporains de lui rendre justice : d'ailleurs il n'a laissé aucun ouvrage qui puisse recommander son nom à la postérité. Outre des *Mémoires* et des *Dissertations* sur différentes questions métaphysiques, insérés dans le *Recueil* de l'académie de Berlin, on cite de lui : I. *Discours sur l'utilité des mathématiques*, Paris, 1742, in-12. II. *Discours sur la nature des quantités que les mathématiques ont pour objet*, ibid., 1742, in-12. III. *Discours sur la qualité du nombre*, 1743, in-12. IV. *Discours sur diverses notions préliminaires à l'étude des mathématiques*, 1743, in-12. V. *L'Esprit de Fontenelle*,

(5) Cette date est celle que Denina, qu'on doit supposer bien informé, donne à la mort de Prémontval; et son témoignage est confirmé par celui de Thiebault, qui dit que Prémontval était mort cinq ou six mois avant son arrivée à Berlin, où l'on mit qu'il se rendit vers la fin de 1764. Cependant la *France littéraire* retarde la mort de notre académicien jusqu'en 1767; et cette erreur a été reproduite dans le nouveau *Dict. hist. crit. et bibliogr.*

la Haye (Paris) 1744, 1753, in-12. « Je n'ai en garde, dit l'a d'associer mon nom à celui de tenelle, sur le frontispice de l'ouvrage; mais j'ai fait mettre, à l'ce, une vignette qui n'est autre que mon cachet, un *pré*, une *tagne* et une *vallée*, le tout sur té d'un soleil qui dissipe les nu avec cette devise : *Illuminat e cundat* (Voy. le *Dictionnaire Anonymes* de M. Barbier, 6<sup>e</sup> me édition, n<sup>o</sup>. 5369). VI. *Mesures* pour servir à l'histoire de Prémontval, la Haye, 1749, Suivant Hirsching, ils sont assignifiants, et pleins de rétic de déclamation et de charlat VII. *Panagiana panurgica, faux évangéliste*, ibid., 1758<sup>o</sup>. C'est une critique très-vir de l'ouvrage des *Mœurs*, que saint avait publié sous le no *Panage* (Voy. TOUSSAINT). bé d'Artigny la trouvait exce VIII. *Pensées sur la liberté*, in-8<sup>o</sup>. IX. *La Monogamie, c nité dans le mariage*, 1751, in-8<sup>o</sup>. Il y prouve, par toutes de raisons, d'autorités et d'ples, que la pluralité des femr contraire à la religion et à la politique. X. *Du hasard sous pire de la Providence*, 1754, XI. *Le Diogène de d'Alen ou Diogène décent*, 1754; d me édit., augm. d'un tiers, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. D'Alembert avane sait pourquoi, souhaité à c siècle un Diogène, mais plus et plus décent que celui d'Al Prémontval s'empara de cette mais, si l'on en croit l'abbé tier, l'esprit d'indépendance, ne des hommes, et l'impiété l. décidée, forment, dans cet o ge, un délire perpétuel. (Voy

siècles de la littérat. ) XII. *le bizarre ou Pièces d'un procès siastico-civil*, 1755, in-8°. *Œuvres philosophiques ou Projections et déclarations sur les principaux objets des connaissances humaines*, 2 vol. in-8°. 1757-58.

*Préservatif contre la corruption de la langue française en Algérie*, Berlin, 1759 à 1764, 7 en 2 vol. in-8°. Les deux dernières parties sont intitulées : *Projet d'assemblées publiques sur l'éducation*, dans le cinquième volume des *Mémoires* de l'académ. de Berlin ; et M. François de Neufchâteau *Notice* sur cet écrivain, dans le *Nécrologe des hommes célèbres* pour l'année 1770. W—s.

PRÉMONTVAL (MARIE-ANNE-ÉLISE PIGEON D'OSANGIS DE), née le 24 du précédent, née à Paris, 1724, était fille d'un habile médecin (1). Elle annonça, dès son enfance, des dispositions pour les sciences, que son père cultiva lui-même avec soin : il lui faisait lire les ouvrages des auteurs, et s'appliquait, au même temps, à former son jugement.

Prémontval, qui avait reçu l'éducation de Pigeon, se chargea, par sa naissance, de continuer l'éducation de sa fille ; mais bientôt il fut saisi pour elle d'une passion violente, et lui persuada de le suivre dans les pays étrangers (2). L'article le plus intéressant de sa vie est celui de sa liaison avec la comtesse Guillemine de Prusse, en 1750. Mme. de Prémontval s'acquittait

ta de cet emploi de manière à mériter la bienveillance de son auguste protectrice. Elle avait beaucoup d'esprit, et était aussi aimable que son mari l'était peu. A l'élégance de ses manières, on aurait cru, dit Denina (*Hist. littéraire de la Prusse*), qu'elle avait toujours habité la cour. Elle ne survécut que peu de mois à son mari, et laissa la réputation d'une femme savante et vertueuse. Cependant, quelque temps après sa mort, un jeune homme (2) vint à Berlin, avec une petite fille de sept à huit ans, qu'il prétendit avoir eue de Mme. de Prémontval ; et en conséquence il attaqua le testament par lequel elle avait institué son légataire Guill. de Moulins, le traducteur des *Écrivains de l'Histoire Auguste* et d'*Ammien Marcellin* (V. MOULINS) : il fut renvoyé de sa demande, n'ayant pas pu fournir de preuves de son allégation ; mais la réputation de Mme. de Prémontval en souffrit. Outre la part qu'elle eut à plusieurs des ouvrages de son mari, elle a publié une Vie intéressante de son père, sous ce titre : *le Mécanisme philosophe*, ou *Mémoires concernant plusieurs particularités de la vie et des ouvrages de Jean Pigeon*, la Haye, 1750, in-8°. W—s.

PRESLES (RAOUL DE), premier du nom, appelé ailleurs Paul de Prayères, avocat du quatorzième siècle, vint exercer sa profession de laon à Paris. Dans sa déposition au procès des Templiers, en 1309, il

(1) Pigeon d'Osangis, membre de la société de médecine à Douai en 1700, mort le 20 mai 1750. *Portrait* très-remarquable, qu'on voit maintenant au cabinet du roi. Le mécanisme en est expliqué dans une notice. Description d'une sphère mouvante globe monte d'une façon particulière et veut plaire pour les distances et les des planètes, le tout selon l'hypothèse de Copernic, par Jean Pigeon, Paris, 1754, in-12.

(2) Cet aventurier se nommait, suivant Denina, Sauty, mais selon Thiebault (*Souvenirs de Berlin*), c'était le librais Zuchane, il est assez singulier que les deux seuls écrivains qui aient parlé de cette anecdote, ne s'accordent pas sur le nom du principal personnage. Le premier paraît douter de la vérité des faits qu'il rapporte, mais Thiebault est entre dans des détails allégués pour l'honneur de Mme. de Prémontval, par suite de sa haine contre Moulins, qu'il ne prend pas la peine de dissimuler.

prend le titre de jurisconsulte et d'avocat de la cour du roi, que lui donnent aussi les Chroniques de Saint-Denis. Les héritiers d'Enguerrand IV de Couci lui firent présent de la terre de Lizi, au diocèse de Meaux, en 1311; et Philippe-le-Bel l'attacha, la même année, à sa personne, en qualité de son secrétaire. Les services rendus par Raoul à la reine Jeanne de Navarre, et à son fils Louis-le-Hutin, semblaient lui promettre, sous le règne de ce prince, un accroissement de fortune et d'honneurs; mais Louis, prévenu, le fit jeter dans une prison, comme complice de Pierre de Latilly, chancelier de France, dans l'empoisonnement de Philippe-le-Bel. Les formes furent violées à l'égard de Raoul, et la confiscation générale de ses biens fut prononcée. Son innocence éclata enfin par le résultat de l'enquête dirigée contre lui; et le roi, reconnaissant son erreur, ordonna la restitution de ses biens, et lui en accorda de nouveaux. Philippe-le-Long l'anoblit, et le nomma conseiller au parlement, en 1319. Raoul vivait encore en 1325, mais il était mort en 1331. Il consacra une partie de ses richesses à des fondations pieuses, et procura, en 1313, l'établissement du collège qui porta son nom, à Paris, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ses biens passèrent, à défaut d'enfants légitimes, à Raoul de Presles, son neveu, qui exerçait la profession des armes. A la postérité de ce dernier appartenait sans doute Jeanne de Presle, fille d'un sieur de Lizi, et maîtresse de Philippe-le-Bon, dont elle eut, en 1421, Antoine, bâtard de Bourgogne, tige des seigneurs de Beures. F—r.

PRESLES (RAOUL DE), troisième du nom, fils naturel de Raoul

I<sup>er</sup>. et de Marie Desportes, fut élu pendant la détention de son père et le perdit à l'âge de dix ans. Il chercha des ressources dans la profession du barreau, s'y acquit une honneur, et s'appliqua, en même temps aux lettres. Une pièce latine intitulée la *Muse*, le fit connaître à Charles V; et ce prince jeta sur les yeux, pour traduire la *Cité de Dieu*, de saint Augustin : une somme de quatre cents livres d'or, donnée ensuite à six cents, fut attachée à cette entreprise, et continuée à Paris après qu'il l'eut terminée. En 1371, Raoul fut nommé maître des requêtes et le roi ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Raoul ne survécut que deux ans à son bienfaiteur, étant mort le 10 novembre 1383, de soixante-sept ans. On a prêté, par erreur, qu'il dirigea la construction de Charles V; ce prince ne se confia jamais, à cet effet, que de religieux de l'ordre de Saint-Dominique : le roi de conseiller des marchands de la mer, à Paris, que par Raoul, et un passage sur le chapitre 36 du livre 15 de sa traduction de la *Cité de Dieu*, passage d'où l'on peut inférer qu'il était marié, posent même à la supposition qu'il fut engagé dans les ordres. Les manuscrits conservés de cet écrivain sont : I. La *Cité de Dieu*, traduite et accompagnée d'un commentaire chargé d'une érudition très-recherchée pour le temps. Raoul la mença à la Toussaint de 1371, l'avait achevée la veille de la Saint-Martin d'hiver, en 1375. Elle fut imprimée à Abbeville, en 1481, 2 vol. in-fol., et réimprimée à Paris dans le même format, en 1571. Trente manuscrits furent collationnés pour la perfection de cette édition, dont le Commentaire fait

quelques notions précieuses pour notre histoire. II. *Compendium morale de republica*, ouvrage de jeunesse, demeuré manuscrit. III. La *Muse*, dont nous avons parlé, fut également composée par l'auteur dans sa jeunesse; car il y fait mention des compagnies d'aventuriers qui ravageaient la France, de manière à indiquer la date de 1365. C'est une allégorie très-compiquée, très-bigarrée, sur les malheurs de son temps. IV. *Discours sur l'Origine de l'homme*. C'est, sous un titre trompeur, la paraphrase d'un verset de la Bible, et une pieuse allocution à Charles V, qui venait de déclarer la guerre à l'Angleterre, en 1369. V. *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*, abrégé du *Songe du Fergier*, dont l'auteur élague les digressions (V. Ch. LORVIER). On l'a cru aussi le rédacteur de ce *Songe*, sur le fondement que le roi le chargeait comme il le dit lui-même, d'ouvrages secrets; mais ce raisonnement est insuffisant. Nous avons par la traduction du *Roi pacifique*, par Raoul de Presle, et ses *Chroniques*, depuis le commencement du monde, jusqu'au règne de Tarquin le Superbe. On lui attribue encore la traduction de la Bible, que d'autres donnent à Oresme. V. dans le tome I du Recueil de l'Académie des inscriptions deux Mémoires de Lancelot Raoul de Presles. Pasquier a consacré le père et le fils. F—T.

PRESSAVIN, chirurgien à Lyon, avait formé un cabinet anatomique, dans lequel ses ennemis ne virent, plus tard, qu'un Lycée dans le genre de l'*Académie*. Lors de la révolution, Pressavin, comme tant de gens de son état, embrassa les principes avec chaleur et remplit les fonctions d'officier municipal et de procureur de la com-

mune. Le 9 septembre 1792, jour des massacres à Lyon, il se rendit au château de Pierre-en-cise, et parvint, ainsi que ses collègues, à sauver momentanément de la fureur des assassins quelques officiers du régiment de Royal-Pologne. Un long trajet était à parcourir; et les magistrats imaginèrent de couvrir de leur écharpe les prisonniers. Ils entraient à l'hôtel-de-ville, où devait être leur sûreté, lorsque les brigands massacrèrent précisément l'officier que conduisait Pressavin; circonstance malheureuse qui lui fut amèrement reprochée, et dont il paraît injuste de lui faire un crime. Pressavin fut député à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Hors cela, il n'attira jamais sur lui l'attention publique. Resté dans l'obscurité, il était de cette majorité saine de la Convention, qui laissa faire le mal; et l'on doit conclure du moins qu'il faisait partie de ceux qui ne l'approuvaient pas, puisqu'en septembre 1793, il fut expulsé de la société des Jacobins. Demeuré membre de la Convention, sans avoir été ni proscrit, ni proscripteur, il ne fut pourtant pas réélu pour les Conseils que créait la constitution de l'an III; mais en l'an VI (1798), il fut nommé membre du Conseil des 500 pour deux ans, par le département du Rhône. Il ne retourna pas à Lyon; et l'on ignore où et comment il a fini son existence. On a de lui: I. *Traité des maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12; réimprimé sous le titre de *Nouveaux principes des vapeurs*, ou *Traité des nerfs*, 1771, in-12; traduit en allemand, Nuremberg,

1772, in-8°. II. *Traité des maladies vénériennes, où l'on indique un nouveau remède*, 1773, in-8°, de 384 pag. Dès 1767, il avait déjà annoncé son nouveau moyen curatif. III. *L'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8°; traduit en espagnol, Madrid, 1799, in-8°. A. B—T.

PRESTET (JEAN), prêtre de l'Oratoire, était fils d'un huissier de Challon sur-Saône. Il entra jeune au service du P. Malebranche, qui s'appliqua à cultiver ses heureuses dispositions pour les sciences, le mit en état de donner des leçons de mathématiques, et le fit admettre dans sa congrégation, en 1675. Prestet était alors âgé de vingt-sept ans, et venait de publier la première édition de ses *Eléments* de mathématiques. La seconde édition, augmentée de moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4°. Il s'en fit une troisième en Hollande, en 1694, sous la rubrique de Paris; mais elle est très défectueuse. La préface contient une réfutation de Wallis, qui accusait le P. Prestet d'avoir dérobé à son compatriote Hariot toute la partie de l'algèbre. L'auteur suit, dans son ouvrage, les traces de Descartes; mais, comme ce grand philosophe n'avait écrit que pour les savants, il explique, et met à la portée des commençants, les principes trop succincts de son modèle. Aussi l'ouvrage est-il recommandable par un grand nombre de problèmes curieux, destinés à exercer les jeunes mathématiciens. Chargé, par ses supérieurs, d'aller prendre possession d'une chaire de mathématiques qu'on venait d'établir au collège de Nantes, on lui suscita tant de tracasseries, par la crainte que ce nouvel établissement ne nuisît à la chaire d'hydrographie, récem-

ment fondée par les états de Bretagne dans la maison des Jésuites, qu'il fut obligé de renoncer à sa mission. Il se rendit alors à Angers pour le même emploi, et s'en acquitta avec beaucoup de distinction. Son discours d'ouverture est imprimé à la suite de ses *Eléments* de mathématiques. Le père Prestet, tourmenté sans fondement par l'idée que ses confrères n'avaient pas pour lui tous les égards qui lui étaient dus, parce qu'il avait été au service du P. Malebranche, sortit de l'Oratoire en 1689; mais il y rentra l'année suivante, et fut envoyé à Marines, près Gisors, où il mourut, l'année même de sa rentrée (le 8 juin 1690). T—D.

PRESTON (GUILLAUME), né le 28 juillet 1742, à Edinbourg, étudia à la haute école, et ensuite à l'université de cette ville. Ses parents le placèrent chez l'imprimeur Ruddiman, dont le frère, Thomas, célèbre grammairien, l'ayant occupé à copier ses ouvrages, commença sans doute à lui donner le goût de la littérature. Il vint à Londres dès l'âge de dix-huit ans, muni d'une lettre de recommandation pour G. Strahan, imprimeur du roi, qui l'employa d'abord comme compositeur, et ensuite comme correcteur. Preston consacrait ses heures de loisir au culte des muses, et à des recherches sur la franc-maçonnerie, qui finit par devenir chez lui une véritable passion, à laquelle il sacrifia beaucoup de temps, son argent et sa santé. Il eut le désagrément de voir la loge de l'*Antiquité*, dont il était Maître, rejetée du sein de la franc-maçonnerie; mais enfin une reconciliation eut lieu; et la loge de l'*Antiquité* fut rétablie au premier rang qu'elle occupe encore. Il voulut, à sa mort, y fonder

une chaire qui avait existé pendant sa maîtrise. Sa passion pour l'art maçonique ne le détourna point cependant des devoirs de son état, qu'il remplit avec distinction pendant cinquante-cinq ans. Il mérita et obtint la confiance de G. Strahan, qui lui donna la direction de son grand établissement, et lui fit, en mourant, une pension viagère. Le fils de cet imprimeur eut la même confiance en Preston, et se l'associa dans une branche importante de son commerce. Ses talents, comme correcteur, furent souvent utiles aux Hume, aux Gibbon, aux Johnson et aux Blair. Il mourut le 1<sup>er</sup> avril 1785, laissant une fortune considérable, qu'il partagea judicieusement entre ses amis et ses domestiques. Preston fit à la société des franc-maçons un legs de 32,500 fr. consacrés, dont 12,500 fr. furent affectés à une école de charité pour le sexe. Ses ouvrages écrits en anglais, sont : I. *Elargissements sur la Franc-Maçonnerie*, Londres, 1772, in-12; 2<sup>e</sup> édition de cet ouvrage par S. Jones, en 1821, in-12. II. *Calendrier du Franc-Maçon* : ce calendrier fut établi par Preston. III. *Chronique de Londres* : il fut directeur de ce journal, et y fit paraître un grand nombre d'articles. IV. *Catalogue des Livres de Rudolphe*, in-8°. — Un autre PRESTON (Gérard), né en Irlande, et mort vers 1780, a laissé une traduction anglaise des *Argonautiques* de Valerius Flaccus, 3 vol. in-12; des *Poèmes*, 2 vol. in-18; et un assez grand nombre de bons articles de littérature, insérés dans les *Transactions de la Société irlandaise*, dont il était membre. B—H j.

PRESTRE SÉBASTIEN LE J. V.  
V. 1715

PRETI (MATHIAS), ou LE CALABRESE, peintre, naquit en 1613, à Taverna, petite ville de Calabre. Ses dispositions pour la peinture s'annoncèrent dès son enfance. À l'âge de dix-sept ans, il vint à Rome, rejoindre un de ses frères, nommé Gregorio, qui cultivait le même art avec assez de succès pour avoir obtenu le titre de prince de l'académie de Saint-Luc. Gregorio lui fit étudier les plus belles figures antiques et les tableaux les plus célèbres de Rome; et il mérita ainsi la protection du pape Urbain VIII. Le Guerchin ayant, à cette époque, envoyé à Rome son fameux tableau de *Sainte Pétronille*, ce chef-d'œuvre (qui a figuré pendant plusieurs années au Musée du Louvre) n'eut pas plutôt frappé les yeux du jeune Preti, qu'il se hâta de se rendre à Cento, où se trouvait le Guerchin, pour y prendre des leçons de cet habile maître, dont il ne tarda pas à mériter l'amitié. Jaloux de se perfectionner dans son art, il ne voulut commencer à peindre que lorsqu'il serait profondément versé dans la science du dessin : c'est à l'âge de vingt-six ans seulement qu'il prit les pinceaux pour la première fois. Il peignit une *Madeleine* d'une manière si parfaite, que le Guerchin lui-même la faisait admirer à ceux auxquels il la montrait. Mais ce n'était pas assez pour Preti. Il parcourut une partie de l'Europe, pour y étudier les plus belles productions des différentes écoles. Après une absence de six ans, il revint à Rome; et les premiers ouvrages qu'il y exécuta furent, un *Christ devant Pilate*, et une *Pénélope chassant ses amants du palais d'Ulysse*. Ils furent trouvés si beaux, qu'on les attribua d'abord au Guerchin. Les protecteurs que

lui avaient attirés ses talents , obtinrent du pape son admission dans l'ordre de Malte. A peine avait-il été reçu en qualité de chevalier de justice , qu'une aventure dans laquelle il blessa grièvement un spadassin que protégeait l'ambassadeur de l'empereur , le força de quitter Rome , et de se réfugier à Malte , où il acquit la bienveillance du grand-maître en faisant son portrait , et en peignant pour lui un tableau représentant la *Décollation de saint Jean*. Cette protection ne dura pas long-temps. Comme il était en course , suivant les statuts de l'ordre , sur une galère de la religion , avec plusieurs chevaliers , l'un de ces derniers le plaisanta sur sa noblesse. Preti , piqué , le frappa si rudement , qu'il le laissa presque pour mort : condamné à la prison pour ce délit , il se sauva sur une felouque qui se rendait à Livourne. Il trouva dans cette ville le nonce que la cour de Rome envoyait à Madrid ; et ce prélat l'emmena en Espagne , où Preti se fit connaître avantageusement. Le nonce étant retourné à Rome après la mort du pape Urbain VIII , Preti revint avec lui dans cette capitale , où Lanfranc et Piètre de Cortone occupaient le premier rang. Il n'y fut occupé que de travaux peu importants. C'en fut assez pour le décider à se rendre à Bologne , et à Cento , où il revit le Guerchin , son maître : il travailla quelque temps à Modène et à Florence. Ayant appris la mort de Lanfranc , il se rendit en toute hâte à Rome , pour obtenir d'être chargé de terminer les peintures de Saint-Andrea della Valle , que le Dominiquin avait commencées , et que Lanfranc n'avait pu achever. Preti fut préféré à ses concurrents ; mais un de ses rivaux éconduits ayant critiqué ses peintures , il se battit

avec lui , le blessa dangereusement , et fut obligé d'aller chercher un asile à Naples. La peste venait de ravager cette ville ; et il était défendu , sous les peines les plus sévères , d'y laisser pénétrer les étrangers. Ignorant cette défense , il arrive ; la garde s'oppose à son passage , et un soldat le couche en joue. Preti le jette mort sur la place , et en désarme un second qui le menaçait ; on parvient cependant à le saisir , et à le mettre en prison. Le vice-roi , auquel on rapporta cet événement , connaissant le mérite de l'artiste , le sauva d'un jugement , et lui imposa , pour toute punition , de peindre sur les huit portes de la ville les saints , protecteurs de Naples. Les temps n'étaient pas favorables ; et il n'eut d'abord que peu d'ouvrages : mais quelques tableaux , qu'il exécuta pour deux riches particuliers , le mirent bientôt en vogue. Les religieux de San-Pietro à Majella , le chargèrent de peindre un des soffites de leur église. Cette entreprise devait comprendre plusieurs tableaux tirés de la vie de sainte Catherine. Il avait établi son atelier dans le bas de l'église : calculant l'effet que produirait son ouvrage lorsqu'il serait en place , il le peignait à grands traits et d'une manière heurtée. Les moines , qui ne voyaient dans ce tableau qu'une ébauche grossière , refusaient de l'accepter. On nomma des arbitres qui décidèrent qu'il fallait le placer. Lorsque l'ouvrage put être vu à sa véritable distance , il fut déclaré excellent ; et les moines eux-mêmes furent les premiers à l'admirer : ils prièrent le Calabrese d'achever les autres tableaux qui restaient à faire ; il refusa d'abord , et consentit enfin à finir , sur les lieux , ceux qui représentaient la *Dispute de la Sainte avec cinquante docteurs* , et son *Marty-*



re. Ce n'est qu'à Malte qu'il exécuta les autres; et c'est de là qu'ils furent envoyés à leur destination. Le grand-maître le chargea des peintures de la cathédrale: il mit treize ans à les terminer. L'Ordre en fut tellement satisfait, qu'il lui accorda la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. Preti revint encore à Naples, puis retourna à Malte, où il exécuta quelques derniers ouvrages, bien inférieurs à ceux qu'il avait déjà produits. Son barbier l'ayant blessé en le rasant, la gangrène se déclara; et il mourut en 1699, après deux mois de souffrance, âgé de quatre-vingt-six ans. L'âge avait entièrement changé son caractère: dans les dernières années de sa vie, il ne travaillait plus que pour les pauvres; et lorsqu'on lui représentait qu'un travail aussi obstiné ôterait sa santé, il répondait: *Que devenaient les pauvres, si je ne travaillais point?* Il possédait à fond la science du dessin; mais dans cette partie, il se distinguait plutôt par la vigueur que par la grâce et la délicatesse; quelquefois même il tomboit dans la pesanteur. Son coloris non plus n'avait rien d'aimable, mais il était fortement empâté: il sait, par le moyen du clair-obscur, faire détacher tous les objets; et ses tableaux ont un ton cendré, qui semble fait pour les sujets tragiques et mélancoliques: aussi peignait-il de préférence des martyres, des pestes, des actes de repentir. Sa méthode était de prendre au premier coup, sans jamais toujours d'après nature, mais avec une grande importance à la correction et à l'expression des sentiments. C'est en cela qu'il s'écarte de l'école des Carraches, et s'en rapproche de celle du Dominiquin et de Raphaël, et que l'on voit qu'il ap-

partient à une époque où les artistes commençaient à dédaigner les vrais modèles. La longueur de sa vie, son activité, sa rapidité au travail, expliquent le nombre presque incroyable de vastes fresques et de grandes compositions à l'huile qu'il a exécutées, malgré le temps qu'ont dû lui dérober ses voyages multipliés. Il n'est presque pas de ville en Italie, qui ne possède de ses tableaux; ils sont communs en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le Musée du Louvre en contient deux; le *Martyre de saint André*, et *Saint Antoine abbé, visitant dans le désert saint Paul Ermite*. Le même établissement renfermait un troisième tableau du même maître, représentant le *Reniement de saint Pierre*, qui provenait de la galerie de Vicence; il a été rendu en 1815. P—s.

PRÉTOT (E. A. PHILIPPE DE). V. PHILIPPE. XXXIV, 183.

PREUSCHEN (AUGUSTIN-THÉOPHILE), né, en 1734, à Diethart en Basse-Hesse, entra dans l'état ecclésiastique, et eut la charge de diacre, d'abord à Grunstadt, puis à Carlsruhe, où, en 1792, il fut promu au rang de conseiller ecclésiastique. Il est auteur de plusieurs écrits sur la théologie, l'histoire et la politique; entre autres, des *Monuments des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8°, et du *Précis des principales révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains*, ibid., 1788: mais ce qui a fait la réputation de Preuschen, c'est son invention de la typométrie, dont il a rendu compte en allemand, dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Biele, 1778, in-8°, et dans un autre ouvrage intitulé: *Mo-*

*nument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783 ; il en avait donné le premier aperçu en français, sous ce titre : *Essais préliminaires sur la typométrie, ou le moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlsruhe, 1776, in-8°. La typométrie est l'art d'imprimer des plans à l'aide de types mobiles. Sans avoir jamais pratiqué la typographie, Preuschen conçut le projet de cette méthode d'impression, et en fit part à Haas, fondeur de caractères à Bâle : celui-ci l'aida, par des observations pratiques, à perfectionner son procédé, et fut le premier à l'exécuter. Il fonda, en forme de types parallépipèdes, toutes les figures employées dans les plans et les cartes, en donnant la forme de prismes aux caractères destinés à être placés obliquement. Une précision mathématique était nécessaire pour que ces types, de formes diverses, se joignissent parfaitement. Preuschen eut le bonheur de réussir, après quelques essais, quoique le typographe Breitkopf, à Leipzig, qui, lors des premières nouvelles de cette invention, en réclama l'honneur pour lui-même, et fournit en effet quelques échantillons, ait prétendu qu'il était impossible d'adapter les types les uns aux autres, de manière à faire ce qu'on appelle, en termes d'imprimerie, une forme. L'exécution d'une carte du canton de Bâle en 1776, et d'une carte de la Sicile en 1777, ne laissèrent pas de doute, sinon sur l'utilité de la typométrie, du moins sur la possibilité de l'exécution. Haas le fils a perfectionné ce procédé (V. HAAS). Preuschen mourut le 24 mars 1803. D—G.

PRÉVILLE (PIERRE-LOUIS DUBUS, dit), Comédien Français,

naquit à Paris, le 17 septembre 1721, de parents pauvres, qui le destinant à l'état ecclésiastique, le firent recevoir dans une paroisse de cette ville, en qualité d'enfant de chœur. Mécontent de ses chefs, le jeune Dubus prit le parti de s'enfuir pour courir le monde ; et, ayant bientôt vu la fin d'un pain de quatre livres, son unique avoir, il se trouva trop heureux d'être accueilli par des maçons que ses joyeuses manières avaient divertis. Peu de temps après, il fut retrouvé, et ramené à la maison paternelle, puis placé chez un procureur. Par malheur, ou plutôt par bonheur, tout ce qui est du ressort de la chicane ne lui déplut guère moins que la truelle : il s'échappa de nouveau, et alla s'engager en province dans une troupe de mauvais comédiens. Un assez bon acteur de la comédie Italienne, nommé Dehesse, lui avait donné quelques conseils ; et la nature eut bientôt fait pour Préville (qui dès-lors adopta ce nom), beaucoup plus que n'auraient pu faire les plus habiles professeurs. Nous ne le suivrons pas dans ses voyages qui durèrent environ quinze ans. Il suffit de dire qu'après avoir quelque temps végété parmi de véritables histrions, il obtint successivement des succès sur les théâtres de Dijon, Rouen, Strasbourg, et qu'il était devenu directeur de celui de Lyon, lorsque les gentilshommes de la chambre l'appelèrent à Paris pour y débiter. Il s'était déjà montré dans cette capitale, quelque temps auparavant, mais sur une scène trop peu digne de lui, celle de la foire Saint-Germain, dirigée alors par Munnet ; et il n'avait pas voulu s'y fixer. Ce fut le 20 septembre 1753, qu'il parut pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Française. Il fut ap-

plaudi dans le *Crispin* du Légataire, et dans celui des Folies amoureuses, dans le *Sganarelle* du Médecin malgré lui; mais aucun de ces rôles ne le fit briller autant que celui de *La Rissole* du Mercure galant. Il fut assez heurieux pour y vaincre toutes les préventions qu'avaient conçues contre lui et les amis de Poisson, dont la mort toute récente causait de justes regrets, et les partisans d'Armand, excellent acteur qui avait alors, en chef, l'emploi des comiques. Il faut, toutefois, rendre justice à ce dernier: loin de vouloir nuire à Prévillle, dont le talent aurait pu lui porter ombrage, il se fit un plaisir de lui être utile; et l'on raconte même qu'au moment de jouer devant le roi, à Fontainebleau, les principaux rôles du *Mercury galant*, il eut la générosité de feindre une indisposition, afin de procurer au jeune débutant l'occasion de se produire à la cour. Louis XV fut tellement satisfait du nouvel acteur, qu'il voulut qu'on lui expédiât, le soir même, son ordre de réception: « Jusqu'ici, » dit le roi au maréchal de Richelieu, « j'ai reçu beaucoup de comédiens pour vous, Messieurs les gentilshommes de la chambre: je reçois celui-ci pour moi. » Ce fut le 20 oct. 1753, que Prévillle obtint cette faveur, ou plutôt cette justice si bien confirmée dans la suite par les suffrages unanimes du public, suffrages qu'il eut le bonheur de mériter jusqu'à l'époque de sa retraite, qui eut lieu trente-trois ans après (le 1<sup>er</sup> avril 1786). Ce jour dut causer d'autant plus de regrets qu'il fut aussi marqué par la retraite de madame Prévillle, de Brizard et de mademoiselle Fanier. Ces quatre sujets, dont la perte était

si difficile à réparer, firent ensemble leurs adieux au public dans la partie de chasse de Henry IV. « Ils étaient tous les quatre assis à la même table, au troisième acte de cette comédie; et le public, en voyant ainsi rassemblés quatre talents qu'il chérissait, et dont il jouissait pour la dernière fois, leur donna les marques du plus profond attendrissement. » Cette scène, en effet, fut extrêmement touchante: elle ne s'effacera jamais du souvenir des amateurs qui, comme l'auteur de cet article, en furent témoins. Prévillle se retira dans la ville de Senlis, avec une pension d'environ cinq mille francs. Il y vivait heureux et tranquille au sein de sa famille, lorsqu'en 1791, les comédiens français, faisant mal leurs affaires, le supplièrent de venir à leur secours. Il y consentit; et l'on peut juger de l'empressement avec lequel tout Paris se porta au théâtre du faubourg Saint-Germain, pour revoir cet acteur chéri. Mais Prévillle avait alors plus de soixante dix ans; et s'il n'avait presque rien perdu de son talent, ses forces physiques, du moins, ses forces physiques, du moins, commençaient à trahir son zèle. Il retourna dans sa retraite en 1792, aux approches de la terreur; et, deux ans après, lorsque ses anciens camarades, incarcérés comme suspects, furent rendus à la liberté, il entendit encore leur voix. Ce vieillard rentra de nouveau au théâtre, pour y rester jusqu'au 11 février 1795, jour plus fatal pour lui sans doute que ne fut, quelques années après, le jour même de sa mort. Au milieu de la représentation du *Mercury-Galant*, où il avait été vivement applaudi, il donna subitement quelques signes d'aliénation mentale; et, quoique les spectateurs ne s'en aper-

gussent pas, il sentit avec une extrême affliction l'impossibilité de pousser plus loin sa carrière théâtrale. En effet, de retour à Senlis, où des chagrins domestiques achevèrent de désorganiser sa tête, il n'eut presque plus de moments lucides. Sa fille aînée, la seule qui lui restât, le reçut alors chez elle, à Beauvais, où il mourut, le 18 décembre 1799, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge. Tous les auteurs dramatiques, tous les acteurs, tous les hommes de goût qui ont vu Préville, le considèrent comme celui des favoris de Thalie qui, chez nous, a le plus approché de la perfection. Goldoni s'est plu à lui rendre un hommage public d'estime et d'admiration. Dorat lui a consacré des vers flatteurs, dans le poème de la déclamation théâtrale; Molé prononça l'éloge de Préville vivant, dans une séance publique du Lycée des Arts, le 11 août 1793, à l'occasion d'une cérémonie où l'on couronnait le buste de cet excellent comédien. Cet éloge, qui est très-épathique, a été imprimé, ainsi qu'une *Notice* beaucoup plus simple, sur Préville, qui fut lue par Dazincourt au Lycée, le 6 janvier 1800, et imprimée dans la même année. Laharpe, dans sa correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie, a déclaré que la perte de Préville serait peut-être irréparable. Garrick s'était lié d'amitié avec ce dernier, et l'appelait familièrement l'enfant gâté de la nature. Enfin l'auteur du *Vieux comédien*, M. Picard, a voulu reproduire ce célèbre comique dans le principal rôle de la pièce qui porte ce titre, et a dit, à ce sujet, dans la préface : « Quand je » rencontre des amateurs de la bon- » ne et vieille comédie, qui n'ont

» pas vu Préville, je ne peux m'em- » pêcher de les plaindre. J'ai vu » des acteurs naturels, mais froids ; » j'en ai vu d'autres pleins de cha- » leur, mais souvent outrés ; Pré- » ville réunissait au naturel, la cha- » leur, l'esprit, la grâce et la verve. » Jamais comédien n'est mieux en- » tre dans la pensée de l'auteur. » Il faut avouer aussi qu'aucun comé- dien français n'a été plus honoré que lui, du moins après sa mort. Un des préfets du département de l'Oise (Cambry) lui a fait élever un monument à Beauvais. La gravure et la sculpture ont, à l'envi, reproduit les traits de son visage ; et, en 1800, une jolie pièce de MM. Chazet et Dupaty a été jouée en son honneur au Théâtre-Français, sous le titre du *Buste de Préville*. Ce célèbre acteur était d'une taille médiocre et d'une figure agréable. Son visage rond, habituellement doux et riant, prenait, avec une facilité surprenante, les caractères les plus opposés. Sa voix était claire et sonore ; et il en variait les inflexions avec un naturel parfait, surtout dans le *medium*. Sa prononciation n'avait pas originairement toute la netteté desirable ; mais outre que les habitués du théâtre s'étaient facilement accoutumés à son grasseiement, il avait eu l'art de mettre à profit jusqu'à ce léger défaut pour donner plus de comique à sa diction. Néanmoins, jamais le travail ni la moindre affectation ne se faisaient sentir dans son jeu. Il s'identifiait tellement avec ses personnages, qu'on cite plusieurs circonstances où certains spectateurs furent entièrement dupes de l'illusion. Une fois, se préparant à jouer le rôle de La Rissole, qui est, comme on sait, celui d'un soldat ivre, il se sentit fortement arrêté dans la coulisse par un

factionnaire, qui ne voulait pas le laisser entrer sur la scène : « Camarade, lui disait cette sentinelle, au nom de Dieu, ne passez pas : vous me ferez mettre au cachot ! » On assure qu'il devait à Garrick une partie de ce talent si vrai avec lequel il savait peindre progressivement tous les degrés de l'ivresse ; et l'on rapporte, à ce sujet, une anecdote assez curieuse dont nous retranchons à regret les détails. Prévillo, dans une partie de campagne qu'il faisait avec le Roscius anglais, eut la fantaisie de jouer une scène d'ivrogne, et s'en acquitta fort habilement. Quelques heures après l'on dina ; et Garrick, au sortir de table, feignant à son tour, d'avoir bu trop de vin, joua si admirablement la maladresse d'un cavalier ivre qui se laisse tomber de cheval après mille et mille extravagances, que Prévillo poussa un cri d'effroi, et se précipita pour le relever, convaincu qu'il devait au moins être fracassé ! Garrick, alors, éclata de rire ; et Prévillo, stupefait, avoua que de sa vie il n'avait reçu une meilleure leçon. On raconte qu'à l'époque où il jouait à Rouen, Prévillo n'avait pu se défendre d'un peu de penchant à la charge, et qu'il y était, chaque jour, encouragé par le mauvais goût du public. Un petit bossu de la ville eut la gloire de le ramener dans la bonne voie, en affectant de faire éclater le plus grand mécontentement toutes les fois que les spectateurs prodiguaient à l'acteur en vogue des marques de satisfaction. Surpris et même piqué au vif, Prévillo voulut enfin avoir une explication à l'amiable avec ce juge sévère ; et celui-ci, homme plein d'esprit, n'eut pas de peine à lui faire reconnaître la vérité de cet axiome : *Pien n'est beau que le vrai*. Doué

d'une extrême mobilité d'esprit et de visage, et d'une rare agilité, il excellait à jouer tous les rôles de valets sans exception, y compris Figaro, qu'il établit, le premier, au théâtre ; et personne ne l'a égalé dans l'art de saisir avec une finesse exquise, cachée sous les apparences de la bonhomie la plus naturelle, le côté comique des choses. Le brillant succès avec lequel il remplit des rôles d'un tout autre caractère, tels que le *marquis de Clainville*, le *Bourru bienfaisant*, le *père d'Eugénie*, le *Michau* de la *Partie de chasse*, *Freeport*, *Antoine*, nous autorise à dire qu'aucun genre tenant à la comédie ou au drame ne lui était étranger. Son admirable talent ne se refusait même pas à l'expression du pathétique. Quant à son caractère dans le monde, plusieurs comédiens nous l'ont représenté incliné à la domination et à la tracasserie : mais quel acteur, membre d'un comité, ou plutôt d'un tripot comique, n'a pas été plus ou moins l'objet de ce reproche banal ? A l'époque où les comédiens obtinrent, des héritiers de Voltaire, la statue en pied de cet homme célèbre, Prévillo, dit-on, s'opposa à ce qu'elle fût placée dans le foyer public de la comédie, et la fit reléguer au garde-meuble, d'où elle ne sortit que pour passer dans le vestibule, qui est la place des laquais. Les admirateurs de Voltaire firent grand bruit de cette petite affaire ; et Prévillo fut longtemps en butte à leur ressentiment. On peut croire, pourtant, que l'intention de Prévillo n'était nullement d'insulter à la mémoire d'un poète illustre. Uniquement voué au culte de Thalie, qu'il plaçait, par cette raison, fort au-dessus de celui de Melpomène, il tenait à honneur

d'empêcher qu'un auteur tragique fût représenté en pied dans un lieu où le père de la comédienne figurait qu'en buste. Son motif, du moins, était excusable. Prévile, au surplus, était bon, sensible, et surtout généreux : sa libéralité allait même trop loin, puisqu'elle l'a toujours empêché de mettre de l'ordre dans ses affaires. Sans être précisément lettré, et sans afficher le bel-esprit, il se faisait rechercher des gens de lettres par l'agrément de sa conversation ; et quelques auteurs lui ont été redevables des conseils les plus salutaires. On lui attribue généralement ce mot épigrammatique sur Dazincourt : *C'est un bon comique, plaisanterie à part*. Quoique jovial et bon convive, il ne s'est jamais abaissé au métier de bouffon de société. Ayant été invité à souper chez un riche financier, qui paraissait compter sur lui pour l'amusement d'une compagnie nombreuse, il joua à ce moderne Turcaret le tour de souper sans dire mot, et de s'en aller au dessert. Cet acteur était membre de l'Institut : long-temps avant la révolution, il avait été mis par le roi à la tête d'une école de déclamation ; et il fut nommé professeur à la formation du Conservatoire. La *Vieillesse de Prévile*, comédie, représentée sans succès, au théâtre de l'Odéon, le 3 janvier 1818, avait pour sujet une anecdote des plus douteuses, mais à coup sûr très peu comique, puisqu'elle rappelait l'horrible temps de la terreur. Cette pièce est de l'auteur de la *Petite Ville*. On représente, depuis quelques années, au théâtre des Variétés, sous le titre de *Prévile et Tacconnet*, une petite comédie en vaudevilles, qui ne manque ni d'esprit, ni de gaieté. Une fille de Prévile avait épousé l'infor-

tuné de Charnois (rédacteur du Journal des Théâtres, et ensuite du Modérateur), qui fut, en 1792, une des victimes de septembre. (Voy. CHARNOIS.) — M<sup>me</sup>. Prévile (Madelène-Angélique-Michelle Drouin), femme de notre grand acteur, était elle-même attachée au Théâtre-Français, où elle remplissait, avec beaucoup de succès, les premiers rôles de la comédie, et ceux de l'emploi des mères nobles. Elle s'y distinguait surtout par l'esprit, la grâce et la noblesse de son jeu. Cette actrice se retira, en même temps que son mari, en 1786, et mourut deux ans avant lui. Il est à remarquer, en outre, que deux frères et un neveu de Prévile ont suivi assez heureusement la carrière du théâtre : l'un, *Hyacinthe Dubus*, premier danseur à l'opéra ; l'autre, *Dubus de Champville* ou *Soli*, chargé des rôles d'amoureux au Théâtre-Italien. Le fils de ce dernier (Champville) a joué près de vingt ans, à la Comédie-Française, les troisièmes comiques ; et il est mort en 1802. Il s'était fait une sorte de réputation dans le rôle de Pourceaugnac. On a publié, en 1813, des *Mémoires de Prévile*, 1 vol. in 8°, orné d'un portrait, et, en 1823, une nouvelle édition de ce même livre, arrangée dans un meilleur ordre par M. Ourry. Ces *Mémoires* ne sont pas l'ouvrage de Prévile ; ils ont été rédigés, d'après quelques notes de cet acteur, par M. Cahaisse, que ces seules initiales K. S. désignent au public.

F. P—r.

PREVOST (RENÉ), né à Doullens, en 1664, embrassa l'état ecclésiastique ; il prit, en mars 1705, possession de la cure de Saint-Maurice, près Amiens, et mourut le 21 décembre 1736. On a de lui, les *Fa-*

*bles de Phèdre traduites en françois, avec le latin à côté, augmentées de huit fables, expliquées d'une manière très-facile, avec des remarques*, 1702, in-12; 1728, in-12; 1776, in-12. Le P. Daire (dans son *Hist. de Doullens*) dit que Prevost a laissé un Phèdre et un Tércence chargés de Notes nombreuses.—Claude PREVOST, chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, à Paris, né à Auxerre le 22 janvier 1693, fit profession, le 23 novembre 1710; puis, après avoir enseigné la philosophie et la théologie, fut chargé du soin de la bibliothèque. Il remplissait ces dernières fonctions lorsqu'il mourut, le 15 octobre 1752. Il n'a rien publié; et l'on présume que ce qui restait sa plume, fut l'exemple des disgrâces qu'eut à essayer le P. Le Courayer. Il avait cependant fait d'abondantes collections : 1°. une *Bibliothèque des chanoines réguliers*; 2°. un *Recueil des Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*, par ordre chronologique; 3°. *Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers*. Il avait même à peu près fini une *Histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève*; et presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le tome VII du nouveau *Galla christiana*, en a été tiré. Il avait fourni des matériaux à l'abbé Lefebvre, pour le Catalogue des écrivains Auxerrois, qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre*. La *France littéraire* de 1769, tome II, page 65, lui attribue la traduction de *Phèdre*, qui est de René Prevost.

A. B.—r.

PREVOST (ISAAC-BÉNÉDICT), médecin et naturaliste, naquit à Auxerre, le 7 août 1755, de parents peu favorisés de la fortune. Sa pre-

mière éducation fut très-irrégulière : il ne prit pas goût aux études du collège; on le plaça dans une pension d'une petite ville voisine, où il ne pouvait recevoir qu'une instruction très-bornée. Il entreprit successivement deux apprentissages; l'un de gravure, à peine commencé; l'autre de commerce, qui lui offrait des espérances flatteuses, mais auquel il renonça pour cultiver les sciences avec autant de succès que d'ardeur. Après quelques vains essais de sa vocation littéraire, il trouva, enfin, une place assortie à ses goûts, et où ses dispositions naturelles purent recevoir le développement dont il éprouvait le besoin. M. Delmas de Montauban, respectable chef de famille, lui fit proposer de se charger de l'éducation de ses fils. Bén. Prevost accepta, et se rendit, en octobre 1777, dans cette ville, qui devint pour lui une seconde patrie. Il avait, à cette époque, peu de science acquise; mais il était facile de reconnaître son aptitude à en acquérir, et en particulier son talent et son goût pour les mathématiques. En peu d'années il y fit de grands progrès. En même temps qu'il satisfaisait ses goûts studieux, il ne négligeait pas des devoirs d'une autre nature. De ses économies, il acquittait quelques dettes, et faisait à sa sœur et à ses parents des dons pris sur ses propres jouissances. Il en usa de même dans la suite, et remplit toujours, avec autant de zèle que de délicatesse, les devoirs de frère et de fils. Dans son ardeur pour l'étude, il ne voulut point écouter quelques propositions qui lui furent faites pour améliorer sa situation, se bornant à donner des leçons dans des pensionnats particuliers. Vers la fin de sa carrière studieuse, il s'attacha principale-

ment à la physique et à l'histoire naturelle. Malgré l'irrégularité de ses premières études, et le défaut de secours pour y suppléer, il sut se frayer seul la route qu'il avait résolu de suivre, et devint bientôt un excellent observateur. Il vécut près de l'habile astronome Duc La Chapelle, et se lia d'amitié avec lui. Compté parmi les fondateurs de l'académie des sciences de Montauban, et affilié à plusieurs autres sociétés savantes (1), il correspondit avec quelques-uns de leurs membres les plus distingués, en particulier avec ses compatriotes Le Sage, Senebier, Gosse, Jurinc, Huber, Maunoir. Mais sa plus ancienne et plus constante liaison fut celle qui l'unit jusqu'à la mort à son parent Pierre Prevost, qui lui avait voué toute son estime, et qu'il envisageait comme un frère. En 1810, il fut appelé à la chaire de philosophie dans la faculté de théologie protestante de Montauban, et remplit avec zèle les devoirs que lui imposait cette place. Ses disciples le trouvèrent toujours prêt à seconder leurs efforts, et lui étaient attachés comme à un père et à un ami. Il vécut dans le célibat, de son modique revenu, sans autre ambition que de se rendre utile et de contribuer à l'avancement de la science par ses travaux assidus. Bénédicte Prevost mourut à Montauban, le 18 juin 1819, à la suite d'une courte maladie, dans le sein de sa famille adoptive, qui était celle de ses premiers et plus chers élèves. On n'a de lui qu'un ouvrage publié séparément, et qui a fort peu d'étendue, mais qui seul aurait suffi pour lui

(1) Bénédicte Prevost était membre de la société de physique et d'histoire naturelle de Genève; correspondant de la société galvanique et d'électricité de Paris; des sociétés médicales et de médecine pratique de Montpellier; de celles des amateurs des sciences de Lille, et d'émulation de Lausanne.

assurer l'estime des naturalistes et la reconnaissance des cultivateurs. Il est intitulé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des bleds, et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris, 1807. Il y prouve, par de nombreuses expériences, variées avec beaucoup de sagacité, que le sulfate de cuivre est le meilleur préservatif de ce fléau des moissons. Le nombre des Mémoires que B. Prevost a insérés dans divers recueils scientifiques est considérable; voici les titres des principaux : — *Sur divers moyens de rendre visibles à la vue les émanations odorantes* (Annal. de chimie, 1797.) — *Observations sur un insecte aquatique* (ibid.) — *Mémoire sur la rosée* (ibid., 1802.) — *Sur le ralentissement des corps légers dans l'air* (ibid., 1819.) — *Remarques sur l'araignée des jardins* (Bibl. britann., 1801.) — *Sur le mode d'émission de la lumière* (ibid., 1815.) Parmi ses manuscrits, dont le catalogue se trouve dans la *Notice de sa vie et de ses écrits* (2), on distingue ses divers journaux d'observations, et son *Cours de philosophie rationnelle*, malheureusement incomplet. En général, les écrits de ce savant portent une empreinte d'originalité, qui leur donne du prix, et qu'il faut attribuer, sans doute, à la manière dont il avait acquis les connaissances qu'il possédait. Il avait été son propre maître presque dans tous les genres.

P. P. p.

PRÉVOST (PIERRE), peintre de panoramas, naquit à Montigni, près de Châteaudun, en 1764. Ses parents étaient des cultivateurs jouissant d'une sorte d'aisance, mais non

(2) *Notice de la vie et des écrits d'Isaac-Bénédicte Prevost*, à Genève, chez Paschoud, 1820.



assez riches pour lui donner l'éducation qu'aurait exigée le goût qu'il manifestait pour les arts. Cependant son inclination était tellement prononcée, que son père se détermina à faire un sacrifice, et à l'envoyer à Paris. Lorsque Prévost arriva dans la capitale, il avait déjà passé la première jeunesse; mais il eut le bonheur de trouver dans Valenciennes un maître qui se plut à cultiver ses rares dispositions. Cet habile professeur ne cessait de lui recommander l'étude de la nature, et celle du Poussin et de Claude Lorrain. L'élève faisait son profit de ces sages leçons, et se perfectionnait chaque jour dans son art. Mais, dénué de fortune, et desirant venir au secours de sa famille, il s'imposa, pendant plusieurs années, toutes sortes de privations. Sa persévérance fut enfin récompensée; et les ouvrages qu'il exposa au salon du Louvre commencèrent à le faire connaître avantageusement. Il sembla destiné, sous le rapport de l'exécution, à maintenir en France le genre du paysage à la hauteur où le Poussin l'avait élevé. Il paraissait annoncer la même sagesse dans la composition, la même grandiose dans les lignes, la même noblesse dans le style. Cependant, malgré un talent incontestable, il n'eût peut-être obtenu que le second rang parmi les peintres de paysage, si une découverte nouvelle ne fût venue lui faire embrasser un genre de peinture dans lequel il est demeuré sans rival. Il s'agit de l'invention des panoramas. Ce n'est point ici le lieu de discuter si cette découverte a été importée en France par l'Américain Fulton, ou si, comme on le prétend, Prévost est en droit de la réclamer pour son propre compte. Dans les beaux-arts, les véritables créa-

teurs sont ceux qui les portent à leur plus haute perfection; et, sous ce point de vue, personne ne peut élever de plus justes prétentions que Prévost à une découverte qui l'a illustré. Paris fut d'abord le premier tableau qui le fit connaître. Depuis cette époque, il en a exécuté dix-sept autres, où l'on a vu souvent se perfectionner graduellement, et arriver enfin à cette maturité au-delà de laquelle il est difficile d'imaginer quelque chose de supérieur. Parmi ces panoramas successifs, les plus remarquables sont ceux de Rome, de Naples, d'Amsterdam, de Boulogne, de Tilsitt, de Wagram, d'Anvers, de Londres, de Jérusalem et d'Athènes<sup>(1)</sup>. Toujours fidèle imitateur de la nature, c'est sur les lieux mêmes qu'il allait copier les tableaux, qu'il rendait ensuite avec une si rare perfection; et il devait être doué, à un bien haut degré, de la mémoire des yeux, puisqu'il se contentait de prendre sur les lieux de simples croquis, d'une grande exactitude linéaire il est vrai, et que tous les détails existaient seulement dans sa mémoire; souvent même il les exécutait long-temps après les avoir dessinés. C'est dans l'intention de reproduire la vue des lieux les plus célèbres de la Grèce et de l'Asie, qu'il s'embarqua, en 1817, avec M. de Forbin; et nous devons à

(1) A ne parler que du panorama de Rome, c'est, comme dans celui de Paris, plus encore le paysage et le fonds qui produisent une véritable illusion, que les fabriques, surtout celles des devant. Le lieu d'où est pris le point de vue, soit à Paris le Louvre, soit à Rome le Capitole, étant au centre du tableau circulaire et sous l'œil du spectateur, la cour du Louvre et le Campo Vaccino paraissent petits et resserrés. Ce sont seulement les deuxième et troisième plans qui se développent à mesure qu'ils s'éloignent, par l'effet de la dégradation; de sorte que les objets les moins distincts sont uniquement ceux qui semblent les plus étendus. Il en résulte que de grandes ensembles de grands masses sont vues seulement sous un petit angle, et manquent leur effet, dans les premiers plans des Panoramas. — C. F.

ce voyage les deux beaux panoramas de *Jérusalem* et d'*Athènes*. Prévost s'occupait de la peinture de celui de *Constantinople*, lorsqu'une fluxion de poitrine, qu'il avait contractée en peignant le panorama d'Athènes, l'enleva, le 9 janvier 1823, à l'âge de cinquante-neuf ans. Depuis son voyage, sa santé n'avait fait que s'altérer. Il avait emmené avec lui son neveu, le jeune Cochereau, tout-à-la-fois son élève et son ami, et dont les premiers essais promettaient un peintre d'un grand talent. Il eut le malheur de le perdre dans la traversée. Le chagrin qu'il en ressentit, le frappa dans son existence. L'entreprise des Panoramas, dans laquelle il était doublement intéressé, et comme artiste et comme capitaliste, lui avait fait contracter des dettes considérables, qu'il était parvenu à éteindre. Son projet était de consacrer désormais les fruits de son pinceau au soulagement des indigents. La mort ne lui permit pas de réaliser ses vues bienfaisantes. Peu de peintres ont su, avec autant de talent que lui, rendre les différents aspects de la campagne, et reproduire sur la toile, avec une vérité aussi frappante, la nature dans tous ses détails et sous toutes ses formes. Jamais l'illusion n'avait été poussée plus loin. Sa manière varie suivant les objets ou les sites qu'il représente. Ainsi, le ciel de Tilsitt n'est pas celui de Jérusalem ou d'Athènes; l'aspect nébuleux de Londres forme un contraste avec celui de Naples. Il n'est pas jusqu'à la plaine de Wagram, où la fumée de l'artillerie, celle de l'incendie de plusieurs villages qui brûlent, se distinguent parfaitement des nuages qui parcourent le ciel, et des vapeurs qui indiquent le cours lointain du Danube. Jamais

l'exactitude n'est sacrifiée à l'effet; et c'est par la seule vérité qu'il cherche à être piquant. Un de ses talents fut de choisir, pour l'aider dans ses travaux, que leur étendue ne lui permettait pas d'exécuter seul, des artistes dont le mérite était en harmonie avec le sien. Il suffit de nommer MM. Bouton et Daguerre. Comme peintre de paysages, ses tableaux à l'huile prouvent que le travail de ses Panoramas n'avait point appesanti sa main; ils sont peints avec une grande légèreté, et remarquables par le charme et la vérité du coloris: c'est surtout dans la gouache, qu'il a porté l'exécution au dernier degré de perfection.

P—s.

PREVOST DE LAJANNÈS (MICHEL), magistrat et jurisconsulte, issu d'une famille ancienne originaire de Bretagne, naquit à Orléans, en 1696. De bonnes études, au collège des Jésuites de sa ville natale, le firent assez remarquer pour que ses maîtres desirassent se l'attacher comme collègue. Entré dans le noviciat de cette congrégation, la faiblesse de son tempérament ne lui permit pas d'en supporter long-temps les travaux et les austérités; mais dès lors il forma des liaisons et des relations littéraires avec des religieux dont il appréciait le mérite, sans adopter toutes leurs opinions. Pourvu, en 1720, d'une charge de conseiller au présidial et au châtelet d'Orléans, il s'assit sur les bancs que son père honorait encore. Entraîné par goût et par devoir vers l'étude de la jurisprudence, Prévost de La Jannès desira réunir à l'application des lois comme magistrat, leur enseignement comme professeur. Il obtint, en 1731, la chaire de droit français en l'université d'Orléans, où déjà, depuis 1725, il possédait une

de docteur agrégé. Il se livra alors, avec plus d'ardeur encore, à l'étude du droit, que cependant il alliait avec celle des lettres et des sciences. Nourri de la doctrine de Domat, il avait pris pour base de ses travaux, ce principe si fécond en bonnes conséquences : que la jurisprudence ne peut être bien conçue, utilement enseignée, qu'autant qu'elle se rattache aux préceptes du droit divin et aux règles de l'équité naturelle, unique fondement de toute législation. Considérée sous ce point de vue, elle lui paraissait aussi susceptible de démonstration que les mathématiques et les autres sciences exactes, puisque les idées du juste et de l'injuste ne sont pas moins immuables que celles des figures et de l'étendue. Cette pensée une fois saisie, ses leçons de droit se voyaient tracées d'après un plan d'architecture neuf, que, quelques années plus tard, devait perfectionner son collègue et son ami, l'abbé de la Jannès, pour le surpasser. Le succès d'une nouvelle classification des lois du Digeste s'était aussi offert à son esprit observateur. Prévost de la Jannès, qui l'avait conçue en grande partie. C'est particulièrement qu'il avait apprécié toutes les difficultés d'une semblable entreprise ; et parce qu'aussi modeste que zélé, il avait reconnu dans un autre toute l'étendue de talent et de persévérance indispensables pour la conduire à une issue heureuse, qu'il confia ses essais à l'oubli, dès qu'il vit de Pothier à se charger de cette noble tâche. Honoré de l'estime de la correspondance du chancelier d'Aguesseau, Prévost s'empressa de mettre le Papien français en relation avec ce ministre, dont les judicieuses observations et la haute

protection furent si utiles à la restauration des Pandectes. Prévost ne cessa, tant qu'il vécut, d'aider Pothier de ses conseils, de ses recherches, de ses encouragements ; et son nom restera inscrit avec honneur sur la liste des savants qui ont eu quelque part à la plus sublime conception qui ait existé en jurisprudence (V. POTHIER). Prévost de la Jannès était persuadé qu'il pouvait rester fidèle au culte voué à Thémis, sans abandonner la culture des belles-lettres, de la philosophie et des mathématiques, et que même des études de ce genre devaient tourner au profit de la science des lois. Il agit toujours d'après cette conviction. De là, sans doute, cet esprit d'ordre et d'analyse, cette pureté de style et cette grâce de diction, qui caractérisent toutes ses compositions, même celles de droit. Il conserva toute sa vie d'intéressantes relations avec les savants et les littérateurs distingués de son temps, et fut l'un des membres les plus assidus et les plus laborieux de la Société littéraire de sa ville natale. Prévost de la Jannès, comme tous les magistrats de la même époque, se montra aussi bon chrétien que juge intègre et professeur éclairé. Il vécut célibataire, et mourut à Orléans, le 20 octobre 1749, laissant, sur des matières de droit et sur divers sujets de littérature, des manuscrits auxquels une mort prématurée l'a empêché de donner la dernière main. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Coutumes d'Orléans, avec les notes de Fournier et de Dumoulin, et des Observations nouvelles*, en commun avec Pothier et Jousse, Orléans, 1740, 2 vol. in-12. Le Discours historique sur les coutumes en général et sur celles d'Orléans en particulier ; l'éloge de Delalande, réimprimé aussi

dans les *Mémoires du P. Niceron*, tome XLIII; le *Traité des profits et droits seigneuriaux*; et les *Notes sur les titres des tutelles, des servitudes des prescriptions, des donations et des testaments*, appartiennent à Prévost de la Jannès seul. II. Les *Principes de la jurisprudence française, exposés suivant l'ordre des diverses espèces d'actions qui se poursuivent en justice*, Paris, 1750, 2 vol. in-12; le même ouvrage, Paris, 1771, 2 vol. in-12. Cette nouvelle édition, donnée par Boucher d'Argis, contient, de plus que la première, trois Discours de Prévost sur des sujets de jurisprudence, et une table des matières. III. Parmi ses manuscrits, on distinguait : une *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean Domat*, qu'en 1742, Prévost était dans l'intention de publier; mais l'impression éprouva divers obstacles, dont le principal était l'opposition du censeur royal Hardiou, qui, taxant, on ne sait trop sur quel fondement, l'ouvrage, de jansénisme, exigeait de nombreuses corrections, qu'il eussent défiguré, et, par-dessus tout, le retranchement absolu de tout ce qui, dans cet écrit, avait trait à Pascal, compatriote et intime ami de Domat. Cet Éloge, réuni à deux ouvrages inédits de Prévost, faisait partie de la bibliothèque publique de la ville d'Orléans. Ce recueil, indiqué au Catalogue de 1777, par D. Fabre, a disparu, ainsi que plusieurs autres, lors du désordre momentané qui exista dans cet établissement, à l'époque des troubles révolutionnaires. Le rédacteur de cette Notice possède quelques manuscrits d'ouvrages inédits de Prévost de La Jannès, dont les plus remarquables sont : IV. *Mémoire à monseigneur le chancelier* (d'Aguesseau), sur le projet d'un

nouveau *Traité du droit français*, 1731;—*Exposition abrégée du système général du droit français, ou Plan des lois civiles de France, mises dans leur ordre naturel*;—*Plan du Traité des principes du droit français, rapportés au droit naturel et aux lois romaines*. V. *Dissertation sur les principes de la distinction des deux puissances, spirituelle et temporelle, et sur le véritable fondement de l'appel comme d'abus*. Cette Dissertation est suivie d'un excellent Extrait des meilleurs auteurs qui ont écrit sur le droit des souverains, touchant l'administration de l'Église. VI. *Discours sur la nécessité de fixer la jurisprudence par des lois qui étendent ou resserrent les dispositions du droit naturel, suivant l'utilité des citoyens*. VII. *Discours sur les devoirs qui concernent l'usage de la parole, où l'on examine particulièrement la question de savoir s'il est permis, dans quelque cas, de parler contre sa pensée*. VIII. Plusieurs *Discours en latin et en français*, prononcés, en diverses occasions solennelles, à l'université d'Orléans, de 1725 à 1749. D. L. P.

PRÉVOST-D'EXILES (ANTOINE-FRANÇOIS), l'un des plus féconds écrivains du dix-huitième siècle, vu le jour à Hesdin, place-forte de l'Artois, en 1697. Son père, procureur du roi au bailliage, avait cinq fils, et savait concilier les devoirs de sa charge avec les soins qu'il donnait lui-même à leur éducation : Prévost, le second de ses enfants, fut, au sortir de ses mains, confié aux Jésuites qui dirigeaient le petit collège d'Hesdin. On sait combien ces pères s'efforçaient d'attirer dans leur société les sujets dont la capacité leur était connue, et avec quelle

intelligence ils se prévalaient de leur ascendant sur l'esprit de ceux qu'ils avaient distingués parmi leurs élèves. Prévost, séduit par les discours de ses maîtres, commença presque en même temps son adolescence et son noviciat. Mais l'effervescence de son âge et de son imagination ne tarda guère à changer d'objet : on le vit avec étonnement passer, à seize ans, dans les rangs de l'armée comme volontaire. La rigueur de la discipline, la perspective trop éloignée de son avancement, enfin l'amour de l'étude, lui firent reporter ses regards sur la société qu'il avait quittée. Il se jeta de nouveau dans les bras des Jénites, qui l'accueillirent, non comme un coupable repentant, mais comme un enfant chéri. Cet engouement fut encore de courte durée, et s'évanouit devant une passion impérieuse. Les émotions des sens poursuivirent le jeune novice sous les parvis du cloître ; son cœur ouvert à toutes les illusions, et son tempérament combustible, le sollicitaient à chercher la liberté. Il se lança, pour la deuxième fois, dans la carrière des armes, ravi d'échanger les entraves d'une règle religieuse contre la vie plus animée des jeunes militaires. Il ne pouvait douter qu'il s'exposait à une véhémente improbation de la part de sa famille ; il en prévint les éclats en rompant toute communication avec elle. L'amabilité de son caractère, les agréments de son esprit et de sa figure, furent pour lui d'heureux titres de recommandation dans la société, surtout auprès des femmes. Il ne se refusa point à la multiplicité des jouissances qui lui étaient offertes : il épuisa tous les transports de la jeunesse ; il céda à tous les mouvements de la dissipation. Un violent amour,

trahi, vint bientôt désenchanter son existence et empoisonner ses plaisirs. Assailli de réflexions mélancoliques, il se réfugia, à vingt-deux ans, dans l'ordre des bénédictins de Saint-Maur, comme dans le seul asile où il pût désormais respirer en paix. La nouvelle destinée à laquelle il se consacrait, ne fut connue qu'après la prononciation de ses vœux. Elevé à la prêtrise par l'évêque d'Amiens, il remplit d'abord les fonctions de l'enseignement. La ville d'Évreux demanda aux bénédictins un prédicateur, pour le carême ; le choix tomba sur Prévost. La froideur, qui est le plus grand défaut dont ceux qui parlent en public aient à se garantir, ne pouvait être le sien : l'élégance de ses discours, l'éclat des images qu'il y mêlait sans négliger la solidité du raisonnement, produisirent une vive impression sur le nombreux auditoire qui venait jouir de son talent ; et, lorsqu'il partit après avoir recueilli des applaudissements unanimes, la ville qui l'avait appelé lui exprima son regret de ne le point posséder dans son sein. Prévost fut ensuite envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où l'élite de la congrégation était renfermée. Là de savants religieux, mettant en commun leurs recherches, entreprenaient d'immenses travaux d'érudition, qui auraient effrayé l'homme de lettres le plus courageux, abandonné à ses propres forces. Dom Prévost fut associé à leurs veilles, et coopéra, sans être soutenu par son goût, à ces vastes monuments qu'élevait la patience de ses confrères. Un volume presque entier du *Gallia christiana* est de sa main. Il se délassait de ce travail, en improvisant, dans les longues soirées des bénédictins, et à leurs instances, des récits et

des fictions qui le rattachaient, par ses souvenirs, au vaste théâtre dont il s'était éloigné. Ce fut au milieu de la poussière des bibliothèques et des manuscrits d'un genre bien opposé, qu'il composa les deux premiers volumes des *Mémoires d'un homme de qualité*. Le commerce de ses doctes confrères ayant pour lui peu d'attraits, il se retirait fréquemment dans sa cellule, où il se mettait en communication avec *les morts*, c'est-à-dire avec ses livres. Cette solitude réveilla la faiblesse de son cœur : comme saint Jérôme dans sa retraite de Bethléem, il était assiégé par les images du monde auquel il s'était dérobé; et les passions recommençaient à remuer le cœur de cet esclave fugitif, qui n'avait fait que se donner d'autres chaînes. Il desira de rentrer dans la société; mais l'indissolubilité de ses vœux lui enlevait cet espoir. Il fallut se contenter d'être transféré à l'abbaye de Cluni, dont la règle était plus douce. Le bref de translation fut accordé par la cour de Rome : une dernière formalité, celle de fulminer ce bref, devait être remplie par l'évêque d'Amiens. Ce prélat était favorable à Prévost; mais, se laissant dominer par une volonté étrangère, il prit la résolution de ne fulminer le bref, qu'après que le concessionnaire aurait allégué de meilleures raisons que la vague inquiétude de son caractère. Cependant dom Prévost était sorti secrètement de Saint-Germain-des-Prés, comptant sur le succès de sa translation : des lettres qu'il avait laissées dans l'abbaye, avertissaient ses supérieurs des motifs de son évasion. Quel fut son étonnement après cette démarche, lorsqu'il fut informé des intentions de l'évêque d'Amiens, dans les dispositions duquel il avait

pleine confiance! Atterré de ce coup, il s'enfuit en Hollande, résolu d'y fixer son séjour. Le commerce étendu des libraires de ce pays en livres français, lui offrait une existence à-la-fois conforme à ses goûts et utile à sa gloire. Il y acheva les *Mémoires d'un homme de qualité*, dont la publication (1729) obtint le plus grand débit. Les chagrins qui, dans la culture des lettres, sont trop souvent la compensation des succès, vinrent encore le traverser dans cet asile. La Hollande était pleine de familles françaises qu'y avaient poussées les persécutions religieuses : il était naturel que Prévost contractât des liaisons avec plusieurs de ses compatriotes réfugiés. Il eut l'occasion de connaître à la Haye une jeune protestante que sa naissance, sa beauté, son esprit et ses talents agréables n'avaient point sauvée de l'indigence; et, avec cette délicatesse qui double le prix du service, il offrit et fit accepter ses secours. La belle protestante, touchée de ce procédé, laissa croître dans son cœur un sentiment qu'elle pouvait confondre avec la reconnaissance. Elle proposa sa main à l'ami qui y avait tant de droits; mais il lui déclara que les principes de l'honneur humain, non moins que sa conscience, lui défendaient de rompre les liens dans lesquels il était engagé; et que de plus cette union lui interdirait à jamais le retour dans sa patrie, à laquelle il ne se sentait pas capable de renoncer. L'amante ne fut point ébranlée par ces franches représentations, et voulut le suivre en Angleterre, où il passa, quelque temps après. L'abbé Lenglet-Dufresnoy, écrivain négligé, accoutumé, dans ses écrits, à une causticité insuffisante pour racheter l'incor-

rection, la pesanteur et la maussaderie de son style, profita de cette circonstance pour se venger de Prevost, qui avait refusé de rendre hommage à la vérité d'une de ses remarques. Le satirique abbé, altérant cette aventure, s'efforça de jeter de la défaveur sur les mœurs de l'ex-bénédictin, l'accusa de refuser son assentiment à toute croyance religieuse, et même d'avoir manqué aux lois de la probité. L'offensé se défendit avec une modération égale à l'animosité de son adversaire; et les gens de bien applaudirent à sa justification. Le troisième reproche tourna même à sa gloire, en le mettant dans la nécessité de révéler qu'il avait fait quelques dettes pour secourir des infortunés, et qu'il était sur le point de se libérer de ces emprunts honorables. Pendant cette polémique, sa plume ne resta point oisive; il publia successivement à Londres : *Cléland ou le Philosophe anglais*, (1732) et *l'Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut* (1732). Il entreprit en même temps une feuille périodique intitulée le *Pour et le contre*, dont la manière n'était point calquée sur les ouvrages du même genre. Fidèle à son prospectus, et ade de son extrême facilité, il conduisit ce recueil jusqu'au vingtième vol. 1 C'est un assemblage d'anecdotes, de récits, de traductions, de jugements sur les productions de la littérature anglaise : tous ces mor-

ceaux sont disposés avec un désordre qui en rendait la lecture encore plus piquante; et l'impartialité du critique ne s'y dément jamais. Prevost nourrissait un désir très-vif de revoir sa patrie. Mais avant de remettre le pied sur le sol de la France, la prudence lui conseillait de se tenir en garde contre ses ennemis, qui, réduits jusqu'alors à exhaler leur haine dans des libelles, saisiraient avec joie le moment d'exercer contre lui une persécution plus active. Il voulut se mettre à couvert sous des noms respectables : le prince de Conti et le cardinal de Bissy lui obtinrent l'autorisation de reparaître sans crainte, et de porter le costume ecclésiastique séculier. Le prince lui donna un témoignage de plus de son estime, en lui faisant accepter, par des instances obligeantes, le titre de son aumônier. Ses travaux littéraires se multiplièrent avec une incroyable rapidité. Il publia, en 1735, le *Doyen de Killerine*, que suivirent neuf autres productions, à des intervalles très-rapprochés. Compromis par un nouvelliste qu'il secourait de sa bourse, et dont il corrigeait les feuilles, il faillit payer de sa liberté la part que lui attribuait faussement ce misérable à des articles qui avaient indisposé l'autorité, et il fut obligé de fuir à Bruxelles; mais l'orage se dissipa promptement, et son retour fut sans danger. Quelque temps après, il entreprit, sur les instances du chancelier d'Aguesseau, de rédiger en un même corps d'ouvrages le précis des Voyages dont il existait des relations, à partir de l'époque de la découverte du Cap de Bonne-Espérance jusqu'à nos jours. Le travail de l'abbé Prevost ne fut d'abord qu'une traduction libre d'une Collection analogue que publiait une société de sa-

1 Les 20 volumes se composent de 2971 numéros : le fin de tome X est une table des 10 premiers volumes ; le fin de tome XX, une table des 10 derniers ; l'abbé Prevost ayant interrompu deux fois ce travail, le plus grande partie des tomes II et XXII, et tout le tome XVIII ne sont pas de lui. Sur la fin du tome XVIII, on lit même par M. de M. (dans le tome XXI c'est au n°. 240 que commence le travail de Lefèvre de) Saint-Marc, qui est le supplément de Prevost. A. B—T.

vants anglais. C'était à leur nation que semblait appartenir par préférence l'honneur d'un tel monument : cependant ils s'arrêtèrent au septième volume in-4°, rejetant sur le gouvernement l'abandon de leur tâche. Prévost, marchant seul désormais, et n'ayant à subordonner son plan qu'à ses propres conceptions, eut besoin de faire de plus laborieuses recherches : mais le public y gagna doublement. Les matières furent disposées dans un ordre plus satisfaisant ; les voyageurs de toutes les nations trouvèrent place dans le tableau général des mœurs, des usages, des lois, des monuments, des arts et de l'histoire naturelle des divers pays ; les répétitions et les longueurs disparurent. Mais c'est surtout lorsque l'auteur arrive au douzième volume, et à l'Amérique, qu'on prend une idée avantageuse des améliorations qu'il était capable de procurer à l'ensemble de l'ouvrage. Ce sont ces quatre derniers volumes qui justifient le compliment que la duchesse d'Aiguillon fit à l'auteur : « Vous pourriez faire mieux ; mais » personne ne pouvait faire aussi » bien. » L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail, en naturalisant parmi nous les romans de Richardson. *Paméla*, *Clarisse*, *Grandisson*, furent reproduits dans notre langue par sa plume élégante. Il rendit à l'original le service d'en élaguer les détails surabondants ; et, quelque humeur qu'en témoigne Diderot, ces suppressions, conseillées par le goût, ont très-bien dissimulé aux lecteurs français le plus grand défaut des compositions de ce romancier, jusque-là peu connu. Grâce au traducteur, elles firent plus de fortune en France que dans le pays qui les avait vues naître. L'abbé Pré-

vost, dans les dernières années de sa vie, avait dit adieu au monde, qui lui devenait indifférent depuis que le ressort des passions avait cessé de l'animer. Possesseur d'une petite maison à Saint-Firmin, près de Chantilli, il aimait à s'y recueillir ; et faisant un retour sur sa vie aventureuse, il projetait d'y finir ses jours dans d'austères pratiques, et de purifier sa plume, trop long-temps occupée d'écrits frivoles, en composant des ouvrages utiles à la religion. Un fragment, trouvé dans ses papiers, apprend quels étaient ces ouvrages qui devaient consumer ses dernières forces. Le premier aurait eu pour objet de prouver la religion par ce que les connaissances humaines ont de plus certain ; le deuxième aurait retracé la conduite constante de Dieu pour le maintien de la foi chrétienne ; le dernier enfin aurait développé l'esprit de la religion dans l'ordre de la société. Une mort tragique, aussi extraordinaire que les événements de sa vie agitée, mit un terme à ses dernières pensées littéraires. Le 23 nov. 1763, comme il traversait la forêt de Chantilli, une apoplexie soudaine le renversa au pied d'un arbre. Des paysans relevèrent ce corps privé de mouvement, et le remirent au curé le plus voisin. La justice fut appelée pour constater la découverte et l'état du prétendu cadavre. L'officier public, descendu sur les lieux, agit avec une précipitation déplorable, et ordonna l'ouverture du corps. Quelle consternation se peignit sur tous les visages, lorsqu'un cri déchirant de la victime eût révélé son existence ! La main glacée de l'opérateur s'arrêta ; mais le fer meurtrier, enfoncé dans les entrailles, y avait attaqué les sources de la vie. Les yeux de l'infortuné ne se rouvri-



rent un moment que pour le convaincre de l'horreur de son sort. Il succomba presque sur-le-champ au coup dirigé par une erreur si cruelle : il était dans sa soixante-septième année. Il serait trop long d'énumérer tous ses ouvrages, qui forment plus de cent-soixante-dix volumes : il suffit de mentionner ceux qui lui font le plus d'honneur ; et ils sont encore assez nombreux (2). Son *Histoire des voyages*, continuée par Querlon et Surgy, a paru de 1745 à 1770, et comprend vingt volumes in-4°, avec la table. Une deuxième édition, fort augmentée, fut publiée, de 1747 à 1780, en vingt-cinq volumes, même format. Il existe une seule édition in-12, en quatre-vingts volumes. On doit savoir gré à Laharpe, d'avoir retouché cette histoire, d'en avoir mieux coordonné les faits, et d'avoir resserré le tissu un peu lâche de la composition primitive. Les romans de Prévost composent, après ce volumineux travail, la plus grande partie de sa fortune littéraire. Les peintures sombres et déchirantes plaisaient à son imagination : on s'est accoutumé à le reconnaître comme le Crebillon du roman. Il a ouvert en ce genre une école opposée à celle de Lesage : celui-ci a porté, dans ses légères fictions, la comédie et son genre observateur ; Prévost a donné aux siennes le caractère du drame. Tous deux sont variés, fidèles au naturel ; l'un a, tout-à-la-fois, plus d'art et plus d'originalité ; nul ne l'a surpassé dans la manière qui lui est propre : il n'a guère fait, il est vrai, que dérouler des scènes à tiroir,

mais il ne permet pas à l'intérêt de languir. L'autre, plus fécond, doué d'une plus grande facilité d'invention, ménage trop peu la vraisemblance, s'embarrasse dans des longueurs, pèche le plus souvent dans l'enchaînement des parties de son plan, ou plutôt paraît s'abandonner à sa verve sans être guidé par le fil d'un plan antérieurement tracé : chez lui l'action est trop fréquemment ralentie par les réflexions démesurées qui chargent ses récits ; enfin plusieurs de ceux qui lui ont succédé, l'ont effacé dans le talent de disposer les ressorts des passions. Quoi qu'il en soit, les *Mémoires d'un homme de qualité*, le *Doyen de Killerine*, *Cléveland* et *Manon Lescaut*, conservent un grand nombre de lecteurs. Cette dernière production, dégagée des défauts que la critique a signalés dans les autres romans de Prévost, est sans contredit son chef-d'œuvre. Il était impossible de mieux graduer l'intérêt, et d'inspirer les plus tendres émotions en faveur de deux héros de mauvaises mœurs, et dont les sentiments sont continuellement exposés à des épreuves dégradantes. *Cléveland* avait fait les délices de J.-J. Rousseau ; et les impressions d'un pareil juge répondent assez du mérite attachant de ce livre. Le *Monde moral* n'offre que des esquisses agréables, et n'a pu être achevé par l'auteur, qui se proposait d'y fondre des études importantes du cœur humain. Les *Campagnes philosophiques*, l'*Histoire d'une Grecque moderne*, l'*Histoire de la jeunesse du commandeur de \*\*\**, les *Mémoires d'un honnête homme*, sont des compositions faibles ou defectueuses, bien inférieures aux premières : on voit aisément qu'elles ont été dictées par une

1. En 1715, en public, sous le nom de Prévost, le *Mémoires d'un comte et de son fils*, qu'il donna.  
2. Tout récemment on a pu le voir sous titre pour sa réimpression du public sur la *Riviera de Têlé-*  
-phie, 4 volumes in-12. A. B.—G.

spéculation mercantile. On regrette que, sollicité par des motifs semblables, l'abbé Prévost ait consacré sa plume à la traduction de trois ouvrages anglais aussi médiocres que les *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*; *Almorán et Hamet*, et les *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*. La *Vie de Cicéron*, par Middleton, fut une importation plus heureuse dans notre littérature. L'abbé Prévost ne s'astreignit pas au rôle de simple traducteur : il modifia les formes de ce morceau biographique, sacrifia les digressions et les réflexions inutiles ; et l'on put s'enquérir, avec un plaisir constant, de toutes les particularités qui font ressortir l'écrivain illustre et le grand citoyen. A cet ouvrage se rattachaient comme complément, les *Lettres de Cicéron à ses amis* : Prévost traduisit (1745), celles qui sont écrites à Brutus, et celles que l'orateur romain adresse *ad Familiares*, les mêmes que le public a nommées *familiales*, avec la même impropriété d'expression, qui lui a fait appeler *Lettres provinciales*, le chef-d'œuvre de Pascal. La correspondance de Cicéron peut être considérée comme un excellent morceau d'histoire sur une époque mémorable : le traducteur l'a reproduite avec autant de rapidité, d'aisance et de naturel, que s'il eût confié au papier sa propre pensée ; ce mérite ne permet pas de s'apercevoir de quelques inexactitudes et de légères incorrections échappées à une plume dont le trait est presque toujours pur et d'une élégante simplicité. Les notes qui accompagnent le texte se font lire avec le même plaisir : elles ont été fournies, pour la plupart, par Middleton. Prévost a traité l'histoire, mais d'une manière trop passagère et trop peu soignée,

pour se placer parmi nos historiens au rang que son talent pouvait lui assigner. Son *Histoire de Marguerite d'Anjou*, qui retrace les sanglantes discordes des maisons d'York et de Lancastre ; celle de *Guillaume-le-Conquérant*, fondateur d'une nouvelle dynastie, à-la-fois grand et barbare, sont des sujets intéressants, mais où il ne s'est pas assez conformé à la sévère gravité et au ton élevé du genre. La critique crut y reconnaître les habitudes du romancier ; et quoiqu'il répétât qu'il avait dépouillé les vieilles chroniques, et qu'il avait puisé aux sources les plus pures, il resta soupçonné d'avoir été aussi peu scrupuleux que Saint-Réal et Vertot, et fut compté parmi les écrivains de leur école. On fit un tout autre reproche à l'*Histoire de la maison de Stuart*, par Hume, qu'il fit passer en notre langue ; ce fut lui qui créa en France la réputation du célèbre historien écossais, comme il avait fait celle de Richardson. Mais cette fois son style avait perdu de son coloris, et il avait écrit presque avec la même négligence que M<sup>me</sup>. Belot, qui nous a donné les autres parties de l'ouvrage de Hume (3). Il voulut aussi s'exercer sur l'histoire de notre président De Thou ; mais il n'acheva que le premier volume de cette entreprise, qui fut abandonnée à la rédaction hâtive de quelques spéculateurs littéraires. Parmi les obligations de notre littérature à l'abbé Prévost, il faut rappeler qu'il répandit la connaissance des productions étrangères, et qu'en familiarisant les Fran-

(3) Cette Traduction a été depuis soigneusement revue sur le texte anglais, corrigée d'un bout à l'autre, et réimprimée en 1819, 10 volumes in-8°, suivis de 12 autres qui contiennent la continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, par Smollett, Adolphus, et M. D.

et ces surcroît de richesses, il fut point à corrompre la dévotion nationale par des théories opposées aux traditions consacrées; à point d'autels au mauvais sens les neuf premiers volumes du *Journal étranger*, comme *Pour et le Contre*, sa critique judicieuse, inoffensive, et sur des objets qui méritaient l'attention. On sait avec quels ménagements il repousse les hostilités de l'épique, et avec quelle impudence songueux folliculaire, révoquant en secret, lui écrivait : « Allongerait de faire, s'il vivait avec ses ennemis. » Il n'eût pas à lui de couper les vivres à ses ennemis. En se confiant dans l'accueil que faisait le public aux produits de sa plume, et allant avec moins de précipitation, il eût défilé une critique laide. Mais il écrivait avant son plaisir, et s'inquiétait de ne point parvenir avec un gage à la postérité. D'ailleurs, la facilité extraordinaire que lui départit la nature, on se rarement à composer avec lui, et l'on revient encore volontiers sur le résultat d'une libre inspiration. Cette facilité, qui minait l'abbé Prévost était prouvée par l'assurance qu'il pouvait se tenir une conversation sans que sa plume ralentie pour la composition l'ordre de ses idées interrompues. Il était franc, d'un caractère ouvert, d'une bonté à toute épreuve, gardé, des amertumes de sa humeur mélancolique, le désir de plaire lui faisait confier en lui-même. Lorsque les autres l'eurent laissé à ses goûts, il ne connut rien de plus utile que le repos de son cabi-

net et le commerce de l'amitié. Il sut toujours apprécier les convenances; et au milieu des irrégularités qui marquèrent sa vie, il se tint en garde contre des écarts scandaleux. L'exercice d'une bienfaisance active, et la décence dont il s'environna depuis son retour dans sa patrie, couvrirent ce qu'avait eu de turbulent et désordonné la première moitié de sa carrière; et même dans ses torts, il ne cessa pas de mériter l'indulgence. Sa plume était devenue tout son patrimoine; et on doit l'excuser si, au détriment de sa gloire, il mit son talent au service d'un libraire. D'ailleurs il mérita les plus grands éloges par son parfait désintéressement. Le fermier-général Laboissière, qui l'aimait, lui offrit de faire les frais d'impression de l'Histoire des voyages. Ces avances auraient produit à l'auteur un bénéfice de près de cent mille francs : il ne voulut point y consentir. Le même financier le pressa encore en vain d'accepter une pension viagère : il opposa une constante résistance à ces offres répétées; et voyant les enfants de Laboissière indisposés contre lui, il s'éloigna, avec dignité, de cette maison, où il devenait un objet de jalousie. On a donné plusieurs éditions des Œuvres choisies de l'abbé Prévost, sans y comprendre son Histoire des voyages : une des meilleures est celle qui porte l'indication de Paris et d'Amsterdam, 1783-85, 39 v. in-8°. : elle a été reproduite, en 1810, par les presses de l'imprimeur Leblanc, qui a mis à la tête une Notice étendue sur l'auteur. Prévost a encore attaché son nom à une traduction de Cléopâtre, tragédie anglaise, et à un *Manuel lexique*, comprenant les mots techniques de la langue, ouvrage utile, souvent réimprimé, et

qu'a fait oublier le *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Lunier. On a donné sous son nom un recueil posthume de *Contes, aventures et faits singuliers*, 1764, 2 vol. in-12 (tirés du *Pour et Contre*). Ses *Pensées, précédées d'un abrégé de sa Vie*, ont été publiées la même année, in-12, par M. Dupuis. F—T.

PREVOST D'EXMES (FRANÇOIS LE), prit, suivant les uns, son surnom du lieu de sa naissance, près d'Argentan, en Normandie; il était né, suivant d'autres, à Coudehard, village voisin de ce bourg, le 29 septembre 1729. Après avoir achevé ses classes, il étudia quelque temps le droit, qui ne fut pas de son goût. Il préféra l'état militaire, et fut reçu dans les gardes du corps de Stanislas, roi de Pologne. Le Prevost y connut Tressan, Boufflers, Saint-Lambert, et d'autres personnes distinguées de la cour de Lunéville. Une Ode qu'il envoya au concours de l'académie de Nanci, obtint une mention honorable; et ce succès augmenta son goût pour les lettres. Plusieurs fois, Stanislas le chargea de composer des divertissements pour les fêtes de sa cour; mais, ennemi de la souplesse et de l'intrigue, Le Prevost ne sut pas profiter des circonstances pour améliorer son sort: il quitta le service, revint dans son pays, s'y maria, et remplit une place de judicature, dont il fut bientôt dégoûté. Des chagrins domestiques le décidèrent à quitter la Normandie; il vint alors à Paris. Le cardinal de Rohan lui confia l'administration des revenus d'une de ses abbayes, dans l'Artois. Le procès du collier, qui renversa le cardinal, priva aussi Le Prevost de cette place, et le réduisit à vivre de sa plume. C'était une triste ressource: après plusieurs an-

nées de travaux et de peines, alla mourir dans l'hôpital de la Pitié, en 1793. On a de lui : *Thessaliennes*, ou *Arlequin bat*, comédie en prose, 1752. II. *La Revue des feuilles de la semaine*, 1756, in-12. Cet ouvrage, qui est une harpe attribuée à l'abbé de La Harpe (Voy. PORTE, xxxv, 456), est devenu célèbre par la *France littéraire* de 1769 (Voyez HÉBRAIL, 548) surnommée, par erreur, Lucien. III. *La Nouvelle récréation*, comédie en un acte et en vers, 1758, in-12. IV. *Trois Rivaux*, opéra comique en un acte et en vers, 1758, in-12. V. *Arlequin aux enfers*, ou *l'Enlèvement de Colombine*, comédie, 1760, in-8°. VI. *La Réunion de l'amant à la nature et de la reconnaissance*, pièce en un acte, 1763, in-4°. VII. *Réflexions sur le système des philosophes*, 1761, in-8°. VIII. *Le Nouveau Spectateur*, ou *l'Examen des nouvelles pièces de théâtre, avec les ariettes*, 1775, 3 cahiers in-8°. IX. *l'Homme heureux*, 1776, in-8°. X. *Le Temple de l'Amour et de l'Hymen*, 1778, in-8°. XI. *Julien Leroy*, in-8°, sans date, de 32 pages; c'est une Notice sur un horloger célèbre. XII. *Lully*, in-8°, sans date, de 4 pages; destiné, ainsi que le précédent, à servir de Biographie d'artistes. C'est évidemment par faute d'impression que le nom de Prevost, page 16, est écrit (au lieu de Harny) le collaborateur de Favart et Laujon. XIII. *Entretiens philosophiques*, ou le *Philosophe à Luxembourg, sur les académies, le jeu, sur les journalistes, sur les spectacles du boulevard, sur la société de Paris*, 1785, in-12.

*Examen des jugemens opposés, portés par MM. le marquis de Ximenès, Daunou et le chevalier de Cubières, sur la question suivante : De l'influence de Boileau sur la littérature française, 1787, in-8°. XV. Critiques sur le salon de peinture, 1787, in-8°. XVI. Trésors de littérature étrangère, 1784, tome 1, en 2 parties, in-12. Ce Recueil devait paraître par livraisons, à la fin de chaque mois; il n'en a été publié que deux livraisons. XVII. Vies des écrivains étrangers, tant anciens que modernes, 1781, 1787, 2 vol. in-8°. Le premier contient les Vies de Lockman et de Pilpai, suivies d'un Éloge de Métastase; le second contient la Vie du Dante, suivie de la Chasteté de Joseph, scène française, qui n'y a pas grand rapport; c'est encore un recueil qui a été discontinué. Prevost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Etrennes du Parnasse*, a coopéré à quelques Journaux, et avait traduit plusieurs Romans de l'anglais. Ces manuscrits ont disparu, ainsi qu'une *Histoire de la dernière guerre de l'empereur contre les Turcs*. Desessarts et M. Ersch disent que Grainville a composé un *Eloge de Prevost d'Exmes*, sans indiquer s'il est imprimé: nous l'avons cherché vainement; mais Desessarts doit en avoir eu communication, car l'article que, dans ses *Siècles littéraires*, il a donné à Prevost, contient des renseignements qui ne peuvent venir que de bonne source, et font regretter que les articles de ce genre soient si rares dans les *Siècles littéraires*.*

A. B—T.

PREVOST SAINT-LUCIEN (ROCH-HENRI), né à Paris, le 16 janvier 1740, fut reçu avocat au parlement de Paris, le 3 février 1767, et mourut le 4 juin 1808. Il

avait quitté le barreau pour les lettres. On a de lui : I. *Plusieurs pièces de théâtre imprimées, et non représentées*; c'est ainsi que s'exprime l'Annuaire intitulé les *Spectacles de Paris* (années 1782 à 1787). Dans les années 1778 à 1781, cet Almanach donne les titres de quatre pièces; mais trois paraissent appartenir à Prevost d'Exmes. L'*Opéra manqué*, 1769, in-18, ne lui est pas contesté; voici les titres de quelques autres : les *Plaisirs de Francoville*; *Salut aux trois cousines*; le *Tableau inspirant*; le *Retour du couvent*; la *Fable est notre histoire*; la *Bonne aventure*; l'*Amant et l'Amitié*, allégorie. Aucune de ces pièces ne se trouvait dans la collection de Pont-de-Weyle. II. *Divers Mémoires et contestations dans quelques procès*. III. *Moyens d'extirper l'usure, ou Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*, 1775, in-12; 1778, in-12. C'est à l'effet produit par ce livre que l'on attribue l'établissement du Mont-de-Piété, qui prête, comme on sait, au prix modique d'un pour cent par mois. Mais les intentions de Prevost n'en sont pas moins louables. IV. *Moyens très-simples de convoquer les états généraux sans qu'il en coûte un sol au roi*, 1789, 2 vol. in-18. L'auteur prenait déjà le titre d'*ancien avocat*; c'était annoncer qu'il avait renoncé à son état. V. *De la nécessité d'établir un jury constitutionnel pour le maintien de la déclaration des droits de l'homme et de la constitution française*, in-8°. Cet opuscule doit être de 1795 ou 1796. C'est par erreur qu'on lui assigne quelquefois la date de 1799; car il est mentionné dans le tome III de la *France littéraire* par M. Ersch, volume qui est de 1798. On pour-

rait croire que c'est cette brochure qui a donné l'idée du sénat-conservateur institué par la constitution de l'an 8 : nous avons vu ce corps, établi pour veiller au maintien de cette constitution, être consulté à chaque violation et la sanctionner bassement. VI. *Formules pour parvenir au divorce, et Décisions des principales questions qui peuvent s'y rencontrer*, 1797, in-8°. VII. *Observations sur le mode de divorce pour incompatibilité d'humeur, sur la nécessité de le conserver comme le seul mode de divorce, et sur l'unique réforme à faire à la loi du divorce*, 1797, in-8°. VIII. *Des divers modes indiqués par la loi pour parvenir au divorce, avec les formules usitées à Paris*, 1799, in-8° ; quatrième édition, in-12, sans date. IX. *Principes élémentaires de la grammaire française*, 1800, in-12 ; la 4<sup>e</sup>. édition est de 1807. X. *L'Arithmétique simple, démontrée en six leçons* ; opusculé contenant les quatre règles, et dont la 4<sup>e</sup>. édition est aussi de 1807. XI. *La Grammaire française et l'Orthographe apprises en huit leçons*, in-12 ; la 4<sup>e</sup>. édition est de 1798 ; la 12<sup>e</sup>. de 1807. XII. *La Syntaxe française, apprise en huit leçons*, in-12 ; la 4<sup>e</sup>. édition est de 1807. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous le titre de *la Grammaire, l'Orthographe et la Syntaxe de la langue française*, 13<sup>e</sup>. édition, 1807, 2 volumes in-12. Le second volume fut même réimprimé en 1813 sous le titre de 15<sup>e</sup>. édition. C'est le cas de remarquer qu'il y a au moins un peu de charlatanerie dans toutes ces annonces d'éditions. XIII. *Méthode nouvelle par laquelle un enfant ou un étranger peuvent connaître et écrire correctement tous les mots*

*de la langue française en huit jours*, 1798, in-8°. XIV. *De la nécessité de réformer la loi du 17 nivôse an 2, quant au mode de la dévolution des successions*, 1799, in-8°. XV. *De la nécessité de rendre au peuple français le droit d'émettre son vœu par des cahiers*, etc., 1799, in-8°. XVI. *L'Arithmétique composée, rapprochant l'ancienne et la nouvelle manière de calculer*, 1800, in-12. XVII. *Pétition sur l'arrêté des Consuls rendu le 28 messidor an ix, sur la question de savoir si les prospectus d'ouvrages, etc., peuvent être considérés comme avis imprimés, et comme tels assujétis au timbre*, 1801, in-8°. XVIII. *Projet de règlement pour l'organisation d'une nouvelle administration des Monts-de-Piété*, 1804, in-8°. XIX. *Histoire de l'Empire français sous le règne de son premier empereur Napoléon Bonaparte*, 1805 ; trois livraisons seulement. XX. *Histoire de la conquête faite en soixante-trois jours (du 1<sup>er</sup> octobre au 2 décembre 1805) par l'empereur Napoléon*, 1805, in-8°. XXI. *Logique du premier âge de la raison*, 1807, in-12. XXII. Des articles dans divers journaux, par exemple dans le *Journal encyclopédique*. Enfin il a coopéré à l'*Art de faire et d'employer le vernis*, par Watin, 1772, in-8°, imprimé aussi sous le titre de l'*Art du peintre-doreur-vernis*seur. A. B—T.

PRICE (JEAN), né à Londres, en 1600, d'une famille originaire du pays de Galles, fit, au collège de Westminster, ses premières études qu'il alla continuer à Oxford, dans celui de Christ. Après avoir embrassé la religion catholique, il s'attacha à la famille d'Arundel, et passa ensuite à Florence, où il fut reçu doc-

l'empire civil. A son retour en France, il suivit le comte de , nommé viceroy d'Irlande, et eut des liaisons avec le sabbatier. La disgrâce de son père l'obligea de revenir en France. Quelques écrits, publiés par lui, de la cause royale, lui valurent une longue détention. Étant à Florence, le grand-duc le fit garder au cabinet des médailles et des antiques, puis professeur de grec, à Pise. Il se rendit quelque temps après à Venise, dans le dessein d'y publier le *Lexicon antiquæ*, projet qui n'eut point d'effet. De là il se rendit à Rome, où il mérita la faveur du cardinal Barberini, et mourut, dans le couvent des Augustins, où il avait passé les dernières années de sa vie. C'était un critique habile dans la littérature sacrée et profane, mais il manque souvent de justesse dans ses raisonnements. On lui a dit R. Simon, une grande utilité dans les ouvrages de critique, de scholiaste. Il semble même avoir affecté, faisant venir souvent à son secours, les auteurs profanes, tant grecs que latins. Il a imité, en quelque chose, la méthode de Grotius, dont l'éloge, bien qu'il l'ait reçu en plusieurs endroits. Il s'est justifié en beaucoup de choses contre Bèze, et contre les nouveaux traducteurs, ainsi que l'ancien interprète latin, mais néanmoins l'épargner lorsqu'il a jugé que sa version n'était pas exacte. » On a de lui : *et Observationes in apocalypsi*, Paris, 1635, in-8°. *Votæ in II lib. metamorphoseos Apuleianæ meta-*

*morphoseos lib. Annotationes yberriores*, ibid. IV. *Index scriptor. qui in Hesychii græco vocabulario laudantur*, à la suite du Lexique de Schrevelius, édit. de 1668. V. *Mathæus ex sacra paginæ sanctis Patribus græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustratus*, Paris, 1647, in-8°. VI. *Annotationes in Epist. Jacobi*, ibid., 1646, in-8°. VII. *Acta Apostolor. ex sacra paginæ, sanctis Patribus, græcisque ac latinis gentium scriptoribus illustrata*, ibid., 1647, in-8°. VIII. *Annotationes in lib. Psalmorum*, Londres, 1660. IX. *Comment. in varios N. T. libros*, ibid. ; et dans le cinquième tome des Critiques, édit. de Londres. X. *Lettres en latin et en anglais.* T—p.

PRICE ( CHARLES ), aventurier anglais, était fils d'un fripier de Londres. Dès son enfance, il montra son penchant pour la ruse et la tromperie, exerça cette funeste adresse chez son père et ses amis, et fut chassé de la maison paternelle. Étant entré ensuite, en qualité de valet de chambre, chez un gentilhomme anglais, il fit avec lui le tour de l'Europe. Il se trouvait à Copenhague au moment où le procès de Struensee et de la reine y fut instruit. Cette affaire l'intéressa si vivement, que, tout domestique qu'il était, il écrivit une brochure pour défendre l'innocence de Mathilde. Ce fut peut-être la seule action honorable de sa vie. De retour à Londres, il essaya toutes sortes de professions, et fut successivement comédien, changeur, colporteur de billets de loterie, brasseur et marchand ; mais, ayant fait banqueroute, il fut mis dans la prison du banc du roi, où pourtant il ne resta pas long-temps. Il en sortit pour devenir le plus grand escroc de

Londres. Il s'associa, d'abord, avec une femme qui partageait ses honteux penchants, et dont il séduisit et épousa la nièce. Dès qu'il fut sûr d'être bien secondé, il médita un grand plan de filouterie. Il fit croire à sa femme que la tante venait de mourir : mais il établit cette dernière dans un quartier solitaire de la ville ; et ce fut chez elle qu'il forma une fabrique de faux billets de banque, dont il exécuta toutes les parties lui-même. Pour les débiter ensuite, sans être découvert, il employa son adresse extraordinaire dans les travestissements, dont il avait peut-être fait les premiers essais chez son père le fripier. Ses billets, reconnus faux par la banque, jetèrent l'alarme, d'autant plus que les déguisements variés que Price employait, empêchaient de donner son vrai signalement. Il se montrait quelquefois chez les changeurs comme un gouteux, ayant les jambes très-enflées, et le visage à moitié caché sous un grand chapeau et dans une vieille redingote. Il affectait d'ailleurs le baragouinage d'un étranger. Quand il était déguisé, Price avait tant d'assurance, qu'il osait se présenter même chez les personnes de sa connaissance pour les tromper. Il vint acheter chez un pharmacien un remède, et donna une bank-note, sur laquelle il se fit rendre le surplus du prix. Le billet était faux. L'apothicaire, ayant rencontré, quelques jours après, dans un café, Price, qu'il connaissait et qui alors n'était pas déguisé, lui conta le tour qu'on lui avait joué. « Il faut avouer, dit Price, en faisant l'étonné, qu'il y a » d'adroits coquins dans le monde. » Il se présenta chez un marchand de sa connaissance, mais avec le visage et les mains jaunes, comme s'il avait la

jaunisse. Le commis lui indiqua un remède contre ce mal : Price le remercia, revint ensuite avec son teint naturel, donna une bank-note au commis pour le récompenser, et le pria de lui en changer quelques autres. Elles furent toutes déclarées fausses par la banque. Le marchand vint raconter à Price ce qui s'était passé dans sa boutique ; et Price témoigna beaucoup de curiosité de connaître tous les détails de l'affaire. Le changeur, qui d'abord avait escompté les billets, eut un procès avec le marchand : Price alla voir celui-ci, pour s'informer de la marche de la poursuite. Cependant, enhardi par ses succès, il poussa l'audace si loin, qu'à la fin il fut reconnu par les agents de la banque et arrêté. On fit des perquisitions chez lui, sans rien trouver. Sa femme n'était instruite de rien. La crainte que la justice ne parvint à découvrir son atelier, engagea le coupable à tout avouer à sa femme, et à l'envoyer chez sa tante, pour qu'on détruisît les outils, qui seuls pouvaient prouver son crime. Tout fut détruit en effet : cependant, tourmenté par des remords, il se pendit dans sa prison, en 1789. On l'avait vu, pendant ses friponneries, sous quarante-cinq déguisements et rôles divers. D—G.

PRICE (RICHARD), ministre dissident, et écrivain politique anglais, naquit, le 23 février 1723, à Tynton, dans le comté de Glamorgan, au pays de Galles. Son père, ministre d'une congrégation calviniste, lui fit donner une éducation soignée, quoiqu'il le destinât à suivre la carrière du commerce, et mourut en 1739. Le jeune Price termina ses études à Londres, et s'appliqua, comme il le disait souvent lui-même, avec ardeur et ravissement, aux mathématiques,



l'osophie et à la théologie. Il fut placé auprès d'un M. Streat et y resta près de treize ans, son chapelain et son ami. Intervalle, il officiait de temps en temps dans plusieurs congrégations dissidentes. En 1757 ou 1758, paraît sa *Revue des principales questions et difficultés en morale* ; il revint une troisième édition de cet ouvrage lui fit obtenir une réputation comme métaphysicien. En 1766, il réunit en un ouvrage, et sous la forme de dissertations, les différents sermons qu'il avait prêchés, et les publia en 1767, avec trois autres Discours sur la Providence, sur les Miracles, sur la Réunion des hommes dans un état à venir. Ses dissertations lui procurèrent, en 1768, la chaire de premier maître en théologie à l'université de Londres, à cette époque, il fut élu chancelier de la ville de Londres. Price qui avait auparavant été élu à des chaires de morale et de théologie, se fit inscrire quelques mois plus tard dans les registres philosophiques de la société de Londres, qu'il avait admise en 1765, au nombre de ses membres. L'application qu'il apportait à ses études, était si vive, qu'on ne pouvait lui voir que ses cheveux qui étaient devenus en peu de temps entièrement blancs. En 1769, il publia son Traité sur les tontines (*Reversionary payments*) ; il traitait, outre une grande variété d'objets, la solution de plusieurs questions sur la doctrine des assurances, des plans pour établir sur des principes, des associations mutuelles âgées et de veufs ou de jeunes, et un exposé des imperfections des sociétés de cette espèce,

que l'on créait continuellement à Londres, et dans d'autres parties du royaume. Cet ouvrage est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Vers la fin de 1769, l'université de Glasgow lui conféra le degré de docteur en théologie, sur la demande de quelques-uns de ses amis de Londres, qui acquittèrent, à son insu, les droits que ce corps savant prélevait, afin de laisser croire au docteur Price, qu'il avait été nommé gratuitement à cause de la haute opinion que l'on avait de son mérite. Son ouvrage sur les tontines fut suivi, en 1772, de son *Appel au Public sur la dette nationale*. Le but principal de ce livre était de rétablir le fonds d'amortissement, qui avait été éteint en 1733 ; et quoique cette proposition rencontrât alors beaucoup d'opposition, on l'a vue, quelques années plus tard, adoptée par le parlement, et devenir l'un des principaux boulevards du crédit public. Mais la manière dont il envisageait les affaires de l'état, et ses craintes exagérées de voir diminuer la population, n'étaient point fondées sur les faits, et n'ont point été confirmées par l'expérience. Les mêmes opinions, et d'autres d'une espèce plus générale, le portèrent à s'opposer aux mesures qui se terminèrent par la guerre d'Amérique. En 1775, il publia ses *Observations sur la Liberté civile, sur la justice et la politique de la guerre avec l'Amérique*, qui furent suivies, en 1777, d'une brochure conçue dans le même esprit, et intitulée : *Observations sur la nature du gouvernement civil*. Les principes que Price émit dans ces deux ouvrages, furent accueillis diversement. Tandis que les uns les vantaient comme des chefs-d'œuvre, les autres prétendaient qu'ils étaient tout-à-

fait chimériques, dangereux en théorie, et tendant, dans leurs effets, au renversement de tous les gouvernements. Quelque opinion qu'on se forme de ces ouvrages, on ne peut disconvenir qu'ils exercèrent une grande influence. Le dernier lui valut les remerciements de la *Cour du Conseil commun*, qui déclara que ses principes étaient les seuls avec lesquels on pût défendre l'autorité législative suprême de la Grande-Bretagne sur les Colonies. Il reçut en même temps une boîte d'or de la valeur de 50 livres sterling. Après la publication de ces deux brochures, Price avait résolu de ne plus se mêler des discussions politiques; mais il avait résolu plus qu'il ne pouvait tenir. Toutes les fois que le gouvernement prescrivait un jeûne, il profitait de l'occasion pour exprimer, dans des Sermons, ses sentiments sur la conduite de la guerre, et sur les conséquences fâcheuses qui devaient en résulter. Ces digressions lui attirèrent un nombre immense d'auditeurs; car, amis et ennemis, tous voulaient entendre ce qu'il disait sur un sujet aussi important. Le congrès, touché de tant de zèle en faveur de l'Amérique, invita Price à venir résider chez un peuple qui savait apprécier ses talents; mais il ne jugea pas à propos d'accepter cette offre. Un *Essai sur la population de l'Angleterre*, qu'il publia en 1779, manque d'exactitude, faute de renseignements suffisants. Le docteur Priestley ayant publié des Recherches sur la matière et sur l'esprit, Price, qui ne partageait pas toutes ses opinions, fit paraître quelques Observations à ce sujet; ce qui occasionna entre eux une correspondance amicale, qui fut publiée sous le titre de *Discussion libre des Doctrines du matérialisme*,

et de la nécessité philosophique le même temps, il adressa des observations importantes à la *Société pour les assurances équitables* se trouvent dans l'introduction d'un ouvrage de M. Morgan, son ami, sur la *Doctrine des annuités* pour les services que Price et Morgan rendent à cette société, sont généralement reconnus. Après la cessation des hostilités, et la mort du marquis de Rockingham, lord Shelburne fut mis à la tête de l'administration; il offrit à Price la place de son secrétaire particulier, que celui-ci refusa. On aurait tout aussi bien pu lui offrir la place d'écuyer cavalier; mais il a dit un ami de Price. Pendant le temps de son ministère, lord Shelburne employa les talents de Price à rédiger un projet pour la réduction de la dette nationale, et présentait sa résolution à ce sujet à la chambre des lords. Mais comme il ne pouvait pas à quitter l'administration, le projet fut momentanément abandonné. L'auteur le fit néanmoins connaître au public, en publiant *l'Etat des dettes publiques et des finances, en janvier 1783, avec un plan d'emprunt pour le rachat des dettes publiques*. Pitt, s'étant engagé à présenter au parlement un bill pour réduire la dette de l'Angleterre, consulta le docteur Price, et de lui trois plans distincts; l'un indiquait la forme de l'acte pour réduire la dette publique, adopté en 1786, et qui a contribué, plus que toute autre mesure, à élever le crédit de son administration. Les amis du docteur reprochent à Price d'avoir suivi le plan le moins efficace des trois qui lui avaient été fournis, et de ne pas avoir reconnu publiquement les obligations qu'il avait à ce savant ( *Voy. Price* ).

4, Price publia des *Observations sur l'importance de la religion américaine, et sur les moyens de la rendre utile au monde*, à la suite, une lettre adressée au roi, et le Testament de l'Ordre (Voy. MATHON de La Motte) qui présente une application nouvelle de l'exposé fait par le Price, de la puissance de la religion composée, et des usages à en faire : on peut l'appliquer pour le genre humain. En 1786, un volume de sermons sur des pratiques et sur des doctrines religieuses : dans le dernier, Price défend avec chaleur, contre les Ariens, à laquelle lui-même attaché, contre les Unitaires d'une part, et les Unitaires de l'autre. Il fut vivement blessé de la conduite du docteur Priestley et de M. Price, qui s'attribuaient exclusivement la qualification d'*Unitaire* : elle appartient également aux Mahométans, et traitée avec mépris les opinions de ceux qui ne partageaient pas celles qui avaient été adoptées. Les *Sermons* eurent du succès : ils traitaient pour sujet la *Sécurité et la bonté d'une conduite vertueuse ; l'existence de Dieu ; et la Résurrection de Lazare*. Les autres publications de Price qui méritent d'être citées, sont, un *Sermon sur l'Evidence d'une période à venir d'atonie dans l'état du genre humain, avec les moyens et l'opportunité d'en rapprocher le terme*, prononcé, en 1787, devant les professeurs et les professeurs du collège des dissidents, à Hackney, un *Discours sur l'Amour divin*, prêché, le 4 novembre 1787, devant la société réunie pour

célébrer la révolution de 1688. Dans ce dernier Discours, Price déploya son zèle accoutumé pour ce qu'il appelait les grands principes de la liberté civile et religieuse : en le terminant, il prit tout-à-coup un air d'inspiration et de triomphe, fixa l'attention de ses auditeurs sur la révolution de France, et la présenta à leurs yeux comme le commencement d'une nouvelle ère de bonheur pour le monde. Il proposa en même temps de former une étroite liaison entre les meneurs de la révolution française et le peuple anglais : mais ses vaines théories, qu'il eût été impossible de mettre en pratique dans quelque société d'hommes que ce fût, et qui en offrant des modèles fantastiques à l'imagination, tendaient à rendre ses sectateurs mécontents des gouvernements sous lesquels ils vivaient, ne produisirent que peu d'effet. Pitt était ministre ; et Burke écrivit un chef-d'œuvre qui anéantit les dangereux sophismes de Price. La majorité des hommes de lettres d'Angleterre favorisaient, il est vrai, les innovations qui s'opéraient en France ; et en lisant les invectives que Price opposait aux solides raisonnements de son éloquent adversaire, il eût semblé que ce dernier était le seul qui envisageât d'un œil peu favorable la révolution française. Cependant tous les correspondants intimes de Price ne partageaient pas ses opinions exagérées. Son biographe cite, à ce sujet, un personnage qui ne saurait être suspect ; c'est le célèbre John Adams, qui, après avoir été ambassadeur des Etats-unis à Londres, devint vice-président et ensuite président de cette réunion de républiques. Dans une longue lettre qu'il écrivit au docteur Price pendant ses discussions

avec Burke, loin de le féliciter sur ses principes et sur les opinions dont il se constituait le défenseur, John Adams s'exprime en termes de mépris en parlant de la révolution française; et après avoir demandé quel bien on pouvait attendre d'une nation d'athées, il conclut en prédisant la destruction d'un million d'êtres humains comme une conséquence probable de cet événement (1). En 1791, Price fut atteint d'une maladie cruelle dont il avait été menacé depuis plusieurs années, et qui le mit au tombeau, le 19 mars. Ses divers ouvrages politiques et religieux doivent être appréciés différemment suivant qu'ils sont, ou non, infectés de ces principes qui, en exagérant les vraies et excellentes doctrines de liberté, sont devenus, dans ce siècle, le fléau de la société humaine. Il paraît que Price écrivait de bonne foi; mais il n'avait pas assez de sagacité pour découvrir le mal qui pouvait résulter de la propagation des principes dont il s'était fait le promoteur. Lors qu'il ne prenait pas pour base des documents erronés, il étoit ingénieux, habile, et souvent profond. Ses manières étoient douces et sociables; et tous ceux qui conversaient avec lui, ou qui parcouraient ses écrits, ne pouvaient s'empêcher d'être frappés du contraste étonnant qui existait entre lui et les écrivains controversistes avec lesquels il marchait ordinairement. Les *Mémoires* de sa vie ont été publiés, en 1815, par son neveu, William Morgan, membre de la so-

(1) Quelques années plus tard, John Adams, dans son ouvrage intitulé, *Histoire des principales républiques du monde, et Défense des constitutions des États-unis contre les attaques de Turgot*, s'éleva fortement contre les principes de Price, et prouva que la démocratie pure étoit le pire de tous les gouvernements.

ciété royale de Londres, un vice-chancelier. On sent qu'ils ne doivent être consultés qu'avec défiance. D

PRIDEAUX (JEAN), théologien anglican, évêque de Exeter, naquit en 1578, à Sta dans le Devonshire. Après lui appris à lire et à écrire, son père qui étoit chargé d'une nom famille, et qui n'étoit pas riche, le présenta, pour la place d'enfant chœur ou de clerc de paroisse, à un certain borow; mais il fut supplanté par un concurrent. Cependant le jeune Prideaux obtint, d'une dame puis des secours pour faire quelque latin et apprendre le latin. En 1600, il fut admis au collège d'Exeter à Oxford, et se distingua par de rapides progrès. La force de son esprit, dit Bayle, lui permit de s'appliquer autant qu'il voulut à la bonté de sa mémoire lui fit recevoir promptement et amplement le fruit de son application. Trois ans après, il prit le degré de bachelier-ès-lettres. En 1602, il fut associé aux professeurs de ce collège; et en 1612 devint recteur par la mort du recteur Holland. Il remplit ces fonctions pendant trente-deux ans, d'une manière si distinguée, qu'il y eut un grand nombre d'écouliers; et il poussa tellement au travail, que la plupart d'entre eux devinrent capables de servir honorablement l'Église. Robert Abbot ayant été nommé à l'évêché de Salisbury, Prideaux le remplaça dans la chaire de professeur royal de théologie, occupa près de trente-sept ans avec la plus grande sagesse, pendant les temps les plus difficiles, le milieu des discordes civiles et religieuses. Il fut, jusqu'à cinq fois, chancelier de l'université. En 1660, le marquis d'Hamilton, qui avoit

lève, le fit nommer à l'évêché  
orcester; mais, bientôt après, le  
arque ayant été renversé, le  
dominant excommunia Pri-  
; et le priva de ses revenus.  
é royaliste se vit réduit à une  
létresse, qu'il fut obligé de se  
de sa précieuse bibliothèque  
sa subsistance Il mourut en  
, à Bredon, dans le comté de  
ester, leguant à ses enfants,  
toute succession, une *honora-  
uvreté, la crainte de Dieu,  
recours de ses prières*. On a  
docte prélat: I. *Tabule ad  
maticam græcam introduc-*  
Oxford, 1608, in - 4°. *Pro-  
ocinium ad syllogismum con-  
tum, necnon heptades logicæ,  
onita ad ampliores tractatus  
luctoria*, imprimés avec la  
maire grecque. Ce sont, au ju-  
t de quelques Anglais, les meil-  
ouvrages de Prideaux. III. *Cas-  
u cujusdam circulatoris, qui  
Andreæ Eudemon Joannem  
uum soc. Jesu seipsum nun-*  
*opposita insus calumniis in*  
*læ Isaaci Casauboni ad Fron-*  
*Ducæum*, Oxford, 1614,  
2. Cet ouvrage polémique est  
d'amertume, comme tout ce  
e Protestants ont écrit con-  
s Jésuites. IV. *Viginti duæ  
rs de totidem religionis cas-  
s præcipuè hoc tempore con-*  
us, Oxford, 1618, in-fol. V.  
*ecum Orationes inaugurales et*  
*opuscula*, Oxford, 1618, in-  
dans le même volume que les  
s de théologie. VI. *Fasciculus  
versuarum theologicarum, ad  
rum aut occupatorum captum  
ligatus*, Oxford, 1619, 1651,  
1. VII. *Conciliarium synopsis*;  
ouvrage précédent. VIII. *Scho-*  
*æ theologiæ syntagma mne-*

*monicum*, Oxford, 1651, in - 4°. Les articles IV, V, VI, VII et VIII ont été recueillis par Jean Henri Heidegger, et réimprimés à Zurich, 1672, in - 4°, avec une Préface de l'éditeur, et un *Examen théologique* du sentiment de Prideaux sur l'origine des évêques, la juridiction temporelle du clergé, le divorce, et l'anéantissement du monde, par Samuel Desmarest. IX. *Manuductio ad theologiam polemicam*, Oxford, 1657, in - 8°, publié par Thomas Barlow, depuis évêque de Lincoln. Le docteur Prideaux a composé quelques autres ouvrages de théologie et de littérature, qui ne sont plus recherchés maintenant; et un grand nombre de Sermons, imprimés pendant sa vie et depuis sa mort. L.B.X.

PRIDEAUX (HUMPHREY), sa-  
vant historien et antiquaire, naquit,  
en 1648, à Padstow, dans le comté  
de Cornwall, d'une famille honora-  
ble, et qui a produit plusieurs hom-  
mes distingués. Ses parents, qui le  
destinaient à l'état ecclésiastique, l'en-  
voyèrent dans les meilleures écoles  
du comté, et ensuite à Wetsminster,  
où il fit de grands et rapides progrès  
dans la connaissance des langues et  
de l'antiquité. Admis à l'académie  
d'Oxford, à l'âge de vingt ans, il  
fut reçu bachelier, en 1672; et, par  
le conseil du doyen Fell, il publia,  
la même année, une édition de *Flo-  
rus*, avec des notes très-utiles. Il en  
préparait une de la *Chronique* de  
Jean Malala; mais il interrompit ce  
travail pour s'occuper de l'explica-  
tion des fameux marbres d'Arundel,  
dont lord Howard venait de faire  
présent à l'académie d'Oxford (Foy.  
ARUNDEL, II, 557). Il fut promu,  
peu après, au grade de maître-ès-  
arts; et, en 1679, le comte de Not-  
tingham lui donna la cure de Saint-

Prieur est insignifiante. Ellies-Dupin reproche à cet éditeur d'avoir ajouté de nouvelles fautes à celles de ses prédécesseurs, et de n'avoir jamais consulté les manuscrits. IV. *Animadversiones in librum Præadamitarum, in quibus confutatur nuperus scriptor, et primum omnium hominum fuisse Adamum, defenditur*, Elzevir, 1656, petit in-12. Cet opuscule est presque toujours joint à l'ouvrage dont il est la réfutation. On l'a souvent confondu avec un autre qui porte à-peu-près le même titre, et qui est du père Dormay. Le faux nom d'*Eusèbe Romain*, sous lequel il a paru, a été une source d'erreurs pour la plupart des bibliographes. La première édition du *Dictionn. des Anonymes*, n°. 11, 150, l'attribuait à dom Mabillon. V. *De literis canonicis Dissertatio, cum appendice de tractoriis et synodicis*, Paris, 1675, in-8°. Cette Dissertation, qui n'est qu'un extrait d'un immense travail que l'auteur avait fait sur l'histoire ecclésiastique, ne manque pas d'intérêt; elle est pleine d'érudition. Nous avons puisé, dans un *Avis au lecteur*, le peu que nous racontons sur Le Prieur. Voyez les *Mélanges de littérature tirés des lettres de Chapelain*, où l'on apprend que Le Prieur travaillait, en 1659, à l'édition des *Glossaires grecs* recueillis par Ch. Labbé.

L—B—E.

PRIEZAC (DANIEL DE) naquit, en 1590, au château de ce nom, dans la paroisse de Saint-Salve, en Bas-Limousin, à peu de distance de Brives. Il fit ses études à Bordeaux, se distingua dans le barreau, fut reçu docteur-régent de la faculté de droit en 1615, et y professa, pendant dix ans, avec beaucoup de succès. Ses plaidoyers, et quelques dis-

cours prononcés en de grandes occasions, portèrent sa réputation jusque dans la capitale. M. Séguier, étant devenu chancelier, l'attira, en 1635, à Paris, et lui procura une charge de conseiller-d'état ordinaire. Il fut reçu de l'académie française, en 1639, et mourut en 1662, après avoir donné au public les ouvrages suivants : I. *Discours prononcés par M. Daniel de Priezac*, Bordeaux, 1621, in-8°. Les trois premiers, qui sont en français, furent prononcés à la réception du marquis de Vil'eroi, en qualité de sénéchal de Guienne, à celle de M. de Barreaux, sénéchal du Bazadois, et, à la première entrée du duc de Maïenne, au parlement de Bordeaux. Le quatrième, en latin, a pour titre : *Oratio solemnis habita in scholis utriusque juris academice Burdigalensis quâ Papiniani natalitia ex veteri Justiniani instituto renovavit*. Il a été réimprimé, avec quelques légers changements, dans ses *Mélanges*. II. *Vindiciæ Gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum*, Paris, 1638, in-8°; Amsterdam, la même année, même format; réimprimé dans ses *Mélanges*; traduit en français par Jean Beaudoin, sous ce titre : *Défense des droits et des prérogatives des rois de France*, etc., Paris, 1639, in-8°. Cet ouvrage fut composé par ordre de la cour, pour répondre à celui de Jansénius, depuis évêque de Ypres, qui avait paru, en 1636, sous le nom d'*Alexander patricius Armachanus*; et sous ce titre : *Mars Gallicus seu de justitiâ armorum et fœderum regis Galliæ*. L'auteur flamand, sujet du roi d'Espagne, contre lequel la France avait fait des alliances avec les princes protestants, attaquait ces alliances sur un

Clément. Prideaux, dont la réputation croissait de jour en jour, fut nommé presque dans le même temps professeur d'hébreu au collège de Christ-Church, et pourvu de plusieurs bénéfices. Enfin, après avoir reçu le doctorat en théologie, il s'établit dans la prébende de Norwich, et se trouva bientôt engagé dans des disputes de controverse, qui produisirent divers écrits; il combattit avec zèle l'esprit d'indifférence religieuse qui s'était introduit en Angleterre à la suite des troubles politiques, et il défendit les droits du clergé, montrant la nécessité de suppléer par des taxes à l'insuffisance des revenus ecclésiastiques. La mort d'Ed. Pocke laissa vacante la chaire d'hébreu de l'académie d'Oxford: on l'offrit à Prideaux, qui la refusa; mais il s'en repentit dans la suite. Tourmenté, depuis plusieurs années, par les douleurs de la pierre, il se soumit, en 1710, à l'opération: elle fut faite par un chirurgien mal-habile, et jamais il ne put se rétablir entièrement. Il reprit cependant les travaux qu'il avait été forcé d'interrompre; et malgré l'affaiblissement de sa santé, il vint à bout de terminer l'*Histoire des Juifs*, ouvrage qui mit le sceau à sa réputation. Prideaux mourut, doyen de Norwich, le 1<sup>er</sup> novembre 1724, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et fut enterré dans la nef de la cathédrale. Outre plusieurs livres de controverse, qui ne peuvent offrir aujourd'hui qu'un faible intérêt, et la traduction latine des deux Traités de Maïmonides, *De jure pauperis et peregrini apud Judæos*, in-4<sup>o</sup>, avec le texte hébreu et des notes, on a de lui: I. *Marmora Oxoniensia ex Arundellianis, Seldenianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford,

1676, in-fol. Cette édit. est défigurée par de nombreuses fautes typographiques; mais elle est encore recherchée, parce qu'elle contient quelques savantes Dissertations qu'on ne trouve pas dans les éditions beaucoup plus correctes et plus belles, publiées par Maittaire et Chandler (V. ces noms). II. *Vie de Mahomet*, 1697: elle est savante, mais moins estimée que celle de Gagnier (V. ce nom). Il en parut trois éditions dans la même année: elle a été traduite en français par Daniel de Larroque, Amsterd., 1698, in-8<sup>o</sup>. figur.; et avec des augmentations, Paris, 1699, in-12. III. *Traité de l'origine du droit des dîmes* (en angl.), 1709. IV. *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de Jésus-Christ* (en angl.), Londres, 1715-18, 6 vol. in-8<sup>o</sup>; cet ouvrage eut un succès prodigieux en Angleterre: il y en eut dix à douze éditions dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est celle de Londres, 1720, 2 vol. in-fol. On a retranché de la traduction française les passages dans lesquels l'auteur s'exprimait d'une manière trop peu mesurée contre les catholiques; mais elle est augmentée de deux *Dissertations* du P. Tourne- mine: l'une sur la ruine de Ninive et la durée de l'empire Assyrien; et la seconde, sur l'autorité des livres de l'Ancien-Testament que les protestants n'admettent pas comme authentiques. Cette traduction, que l'on doit à deux écrivains anonymes, a été imprimée, pour la première fois, à Amsterdam, 1722, 5 vol. in-12: mais les éditions les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1728. 6 vol. in-12, ou 1744, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. Les curieux recherchent aussi les

gr. p., qui sont fort rares, de de Paris, 1742, 6 vol. in-8, dans cet ouvrage, un onfusion; et le style n'en est réable: mais on ne peut trop l'erudition de l'auteur, l'é-t l'abondance de ses recher-la sagacité avec laquelle il : une foule de points restés malgré le grand nombre nentateurs des livres saints. ge que le docteur Shuckford pour servir d'*Introduction* ire des Juifs, par Prideaux, obtenu le même succès. Le 1. de Chaufepie contient un ur Prideaux, rédigé sur les ements fournis par le fils de it.

W—s.

RIAS (SILVESTRE). *Voy.* 11.

STLEY (JOSEPH), savant en et célèbre physicien an- en 1733, à Fieldhead, près s, était fils d'un marchand issait la religion calviniste bytérienne. Doué de dis- s très-heureuses, il s'ap- l'abord, dans les écoles où laccé. à l'étude de diver- ues, et notamment de l'hé- montra du penchant pour me, et se pénétra dès-lors de e des ouvrages d'Hartley; qui eut de l'influence sur uons. Au sortir de ses clas- obtint l'emploi de ministre able congrégation à Need- larket, en Suffolk, et trois is un emploi pareil à Nampton, en Cheshire. Il se livra dès-lors ignement de la jeunesse, et le temps à des expériences ique, science pour laquelle conçu une sorte de passion, a trouvé ses véritables ti- estime publique. Une gram-

mairé anglaise, composée sur un nouveau plan en faveur de ses élèves, et qui est encore en usage aujourd'hui, le fit connaître comme auteur, en 1761 : il y relevait dans les ouvrages de David Hume, quelques incorrections de style, que ce grand historien fit disparaître dans les éditions suivantes. Sur la renommée du savoir et des talents de Priestley, les chefs de l'académie dissidente de Warrington le choisirent pour y enseigner les langues : il joignit bientôt à ses leçons des cours d'histoire et de politique générale; et plein des objets qui l'occupaient journellement, il confia au papier le fruit de ses méditations. De ce travail résultèrent son *Essai sur le gouvernement*, un *Essai sur un cours d'éducation libérale*, et ses *Tablettes biographiques* (*Chart of Biography*), dont l'idée et l'exécution ont été généralement approuvées (1). Un voyage qu'il fit à Londres l'ayant mis en rapport avec B. Franklin, Watson et Price, ces savants l'encouragèrent dans le dessein de donner une *Histoire de l'Electricité*. Cet ouvrage parut en 1767 : à la suite d'un exposé clair et bien fait de l'origine et des progrès de cette branche de la science, on y trouvait décrites plusieurs expériences nouvelles et ingénieuses, prémices heureuses de cet esprit inventif et pénétrant qui depuis a si fort distingué Priestley dans le domaine de la physique. Réimprimé plusieurs fois, traduit dans les langues étrangères, ce livre ouvrit les portes de la Société royale à son auteur, qui fut par la suite atta-

(1) Chantreaux donna cette notice en français à la suite de sa traduction des *Tables chronologiques* de Jacqu. Blair, 1745, in-8°. Au reste la grande *Charte* historique de Priestley n'est guère qu'une imitation de la *Mappe-monde historique* publiée en France, des 1-50, 7. BARBEAU DE LA BRUYÈRE, III, 136.



ché à presque toutes les académies des sciences. Après un séjour de sept années à Warrington, Priestley alla s'établir à Leeds ; et cette translation donna une direction nouvelle à ses pensées. Mis à la tête d'une congrégation de dissidents, il reprit avec ardeur ses études théologiques ; et la lecture d'un opuscule du docteur Lardner le rendit socinien. Un grand nombre d'écrits de controverse se succédèrent rapidement sous sa plume. Heureusement cependant la théologie n'absorba point toute son attention. Le moyen qu'il employait pour prolonger, sans fatigue, le travail, était d'en varier l'objet ; et la physique ne fut pas négligée. Habitant dans le voisinage d'une brasserie, il se mit à examiner les effets que produit, sur les animaux et sur la flamme des bougies, ce fluide gazeux qui s'échappe de la bière en fermentation, qu'on appelait alors *air fixe*, et qu'on nomme aujourd'hui *gaz acide carbonique* : ses expériences le conduisirent à construire un appareil simple destiné à imprégner l'eau de ce fluide, appareil qu'il rendit public en 1772. Dans un Mémoire, lu la même année à la Société royale, et qui obtint la médaille de Copley, destinée au meilleur travail de physique produit dans l'année, il annonça, entre autres découvertes, celle du gaz nitreux, et l'application qu'il en faisait pour éprouver la pureté des airs différents. Après avoir reconnu que l'air commun vicié par la combustion, la fermentation, la respiration, la putréfaction, était constamment rétabli dans son état naturel par la propriété qu'ont les végétaux de lui rendre ses principes vivifiants, il parvint, en 1774, en appliquant la chaleur d'un verre ardent à des

chaux de mercure, à obtenir pure et isolée cette portion, la seule respirable, de l'air atmosphérique, que les animaux consomment, que les végétaux restituent, que les combustions altèrent. Il la nomma l'*air déphlogistique* ; c'est ce que nous nommons *oxygène*, et ce que la chimie moderne a reconnu comme le principe de la combustion et de la respiration, ainsi que l'élément essentiel à presque tous les acides. Priestley prouva lui-même, par ses expériences lues à la Société royale, en 1776, que l'oxygène agit sur le sang au travers des vaisseaux du poumon, et que c'est à son action qu'est due la couleur rouge du sang artériel. La théorie de Lavoisier se fonde principalement sur les expériences de Priestley et sur celles de Cavendish ; cependant Priestley ne voulut jamais l'adopter, et persista à soutenir celle du phlogistique, malgré les réfutations les plus péremptoires. Le succès qu'avait obtenu son *Histoire de l'Électricité* lui donna l'idée de traiter sur le même plan celle de quelques autres sciences ; et, en 1772, il publia, par souscription, *l'Histoire et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, in-4°. Mais l'ouvrage ayant été froidement accueilli du public, ce contretemps lui fit tourner ses vues d'un autre côté. Après une résidence de six années à Leeds, il accepta l'offre que lui fit le comte de Shelburne ( depuis marquis de Lansdown ) de venir habiter près de lui en Wiltshire, à titre de bibliothécaire : mais le vrai but de ce seigneur, en se l'attachant, était de jouir de la société d'un homme instruit. Une position aussi avantageuse laissait à Priestley assez de loisir pour ses occupations favo-

Ce fut là, en effet, qu'il étendit son influence comme physicien. Il remporta de beaucoup la Dissertation qui avait été couronnée par la société royale, et en dédia, en 1774, à lord Shelburne une seconde édition. Il en a publié successivement trois volumes, les trois premiers sous le titre d'*Expériences sur les différentes espèces d'air*; les trois autres sous celui d'*Expériences sur différentes branches de la philosophie naturelle*. Dès l'apparition de ces premiers volumes, Priestley se vit entouré d'honneurs littéraires : heureux, il n'eût pas été détourné de ses travaux par ces succès, récompensés par des découvertes importantes, pour se livrer à des spéculations vagues de la métaphysique.

En 1775, il publia un *Examen de la doctrine du Sens commun, que ne concevaient les docteurs Beattie et Oswald*; il y traitait avec une dédaigneuse arrogance, dont il se repentit, dit-on, en suite. Cet examen n'était que l'aveu du dessein qu'il avait de se séparer dans un plus grand jour la doctrine d'Hartley sur l'entendement humain; ce qu'il effectua peu de temps après : mais les hommes sages lui reprochèrent peu de gré d'avoir rendu rebutante l'exposition d'un système aussi peu démontré qu'autre, et dont un esprit faux tirerait des conséquences dangereuses. Déjà il avait avancé publiquement la doctrine de la nécessité philosophique; ce fut dans une Dissertation en tête de l'ouvrage d'Hartley qu'il commença d'exprimer son doute sur la spiritualité de l'âme humaine. Accusé, à cette occasion, d'incrédulité et même d'athéisme, il n'en fut pas effrayé : il prit pour principe constant de sou-

tenir, sans ménagement, ce qui lui paraissait la vérité, quels que pussent être les résultats d'une telle conduite. Il crut devoir faire un aveu plus positif de sa conviction d'une âme matérielle, et publia, en 1767, ses *Recherches sur la matière et l'esprit*, où il donna l'histoire des doctrines concernant l'âme, et produisit hardiment le système qu'il avait adopté. Ce volume fut suivi d'une *Défense de l'unitarisme*, ou de la simple humanité du Christ, en opposition à sa préexistence, avec une *Défense de la doctrine de la Nécessité*. On peut présumer que la défaveur attirée sur lui par ces écrits, fut la cause du refroidissement que lord Shelburne lui témoigna vers ce temps. Ils se séparèrent peu après, mais sans éclat; et, suivant une convention antérieure, Priestley toucha exactement, depuis ce jour jusqu'à sa mort, une rente annuelle de cent cinquante livres sterling. Il alla s'établir alors à Birmingham, déterminé, sans doute, par la facilité que ce séjour lui offrait de disposer d'ouvriers habiles pour la construction de ses appareils de physique, et par l'avantage d'y trouver réunis plusieurs chimistes et mécaniciens distingués, notamment Watt, Withering, Bolton et Kier. Des amis de la science, qui partageaient aussi ses opinions religieuses, se cotisèrent pour subvenir aux frais de son nouvel établissement. On le choisit bientôt pour occuper une place de pasteur dans la principale église dissidente de la ville; et cette circonstance ramena, plus que jamais, son attention sur les matières théologiques. Il publia son *Histoire des corruptions du Christianisme*, et l'*Histoire des premières Opinions concernant Jésus-Christ*, ouvrages qui le

mirent vivement aux prises avec M. Badcock et le docteur Horsley. Il réclama, avec beaucoup de chaleur, en faveur des dissidents, les droits qu'on leur refusait, écrivit jusqu'à vingt volumes pour proclamer leurs plaintes, n'obtint rien pour eux, mais se fit au moins regarder comme le plus habile et le plus dangereux des adversaires de la religion dominante. Aussi était-ce une grande recommandation aux bienfaits du gouvernement, que d'avoir combattu les opinions de Priestley : on dit que plus d'un ecclésiastique en fut récompensé par l'épiscopat. Il disait assez plaisamment à cette occasion : *C'est donc moi qui ai la feuille des bénéfices d'Angleterre !* Ses *Lettres familières aux habitants de Birmingham* exaspérèrent ses ennemis peut-être moins encore par le caractère des opinions qu'il exprimait, que par le ton de plaisanterie ironique qui y régnait. C'est ainsi qu'il s'était, pour ainsi dire, signalé lui-même à l'animadversion populaire, quand la diversité des opinions relatives à la révolution française vint augmenter l'irritation. On dut le supposer favorable à ce grand événement. Aussi les chefs de notre république le proclamèrent *citoyen français*, et membre de la Convention, pour prix de la réponse, en forme de *Lettres*, qu'il fit aux célèbres *Réflexions* d'Edmund Burke sur les suites probables de la révolution française. S'il ne put exercer les fonctions de conventionnel, il se para du moins toujours du titre de citoyen français, qu'il ne devait sans doute qu'à une méprise, puisque l'écrit qui le lui procura est uniquement en faveur des dissidents anglais. Au contraire de ce qui se passait ailleurs, les émeutes, à Birmingham, menaçaient

les révolutionnaires ; mais ils n'en célébrèrent pas moins, par un banquet, l'anniversaire de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1791. Le docteur Priestley évita de s'y trouver : on l'accusa cependant d'avoir provoqué cette bravade ; et la populace, après avoir détruit le lieu de réunion des convives, se dirigea vers sa maison, où tout fut, en peu de moments, la proie des flammes et du marteau. Il perdit, en cette occasion, une riche bibliothèque, son cabinet de physique, une foule de papiers précieux. Les maisons de plusieurs de ses amis eurent le même sort ; et le désordre dura trois jours. On fit une enquête ; quelques dédommagements lui furent alloués : mais l'intérêt et la libéralité de ses admirateurs firent davantage pour le consoler de sa catastrophe. Étant allé à Londres, il obtint la place de ministre de la congrégation d'Hackney, que la mort de son ami le docteur Price venait de laisser vacante. La ressource, inappréciable dans toutes les fortunes, d'un goût vif pour l'étude, aurait pu lui faire oublier ses malheurs, s'il n'avait pas éprouvé aussi dans la capitale les mauvais effets de l'animadversion publique, qu'à la vérité son caractère n'était pas propre à adoucir. « Comment les préventions des » Anglais, dit un écrivain qui paraît impartial, auraient-elles pu » cesser, lorsque contre toute raison il accusait les magistrats, le » clergé, et même le gouvernement, » de ce qui avait été commis par » une populace effrénée, et qu'il appelait du peuple et des lois de » l'Angleterre à des associations » étrangères ! » Priestley, harcelé dans son pays, résolut d'aller chercher le repos en Amérique. Il choisit

accusé à Northumberland, ville de la Pennsylvanie; et, voulant désormais se consacrer aux travaux du cabinet, refusa une chaire de chimie, qu'on lui offrait à Philadelphie. Les derniers temps de son séjour dans ce monde, furent moins heureux, quelquefois qu'il ne l'avait espéré, à cause de la défiance; mais il ne fut autrement quand M. Jefferson occupa la présidence. Aussi écrivait-il son *Histoire ecclésiastique*, laquelle il travaillait depuis longtemps. Une maladie qu'il essuya, et que l'on a attribuée au refroidissement extrême de ses organes; et, de ce moment, plus que languir. Son esprit ne perdit presque rien de sa force et de son activité. C'est dans la nuit qu'il s'éteignit, depuis son départ, graduel jusqu'à sa mort, le 6 février 1804, qu'il compta entre autres écrits : *Jésus et ses contemporains*; et *Comparaison des différents systèmes des philosophes avec le Christianisme*. Quelques minutes avant d'expirer, il demanda qu'on le transportât dans une chaudière, et l'exprima, jusqu'au dernier moment, sa persuasion d'un état futur de punition ne sera que corrépondre, et où les êtres raisonnables finiront par être tous heureux. Nous en peu de mots le disons du Dr. Priestley, comme un homme et comme savant. On est à penser qu'il était naturel et bienveillant : il l'était envers les animaux, ainsi qu'on le verra par la joie qu'il témoignait qu'il découvrit que l'air nouveau, dans les expériences pour éprouver la pureté des gaz, remplacer les animaux dont il causait à re-

gret les souffrances. La constance de son amitié pour le docteur Price, malgré la différence de leurs opinions, et quoiqu'ils aient souvent écrit l'un contre l'autre, est honorable pour tous deux. On le trouvait habituellement doux, facile et modeste. Il n'était point jaloux, même de sa propre gloire : il lui suffisait que le bien se fit, n'importe par qui. Il est affligeant de voir la société humaine mise en péril par des hommes tourmentés d'un faux zèle philanthropique; mais cette conséquence est assez commune. Comme physicien et comme chimiste, les talents de Priestley furent du premier ordre. Ses recherches et ses écrits ont beaucoup contribué à l'avancement de la science. Il sut d'abord très-peu de chimie; et c'est à son ignorance, sur ce point, que lui-même attribuait l'originalité de ses résultats : plus instruit, il se fût borné commodément à suivre quelque route tracée, au lieu qu'il fut obligé de s'en frayer une, en redoublant les efforts de son esprit investigateur. « On peut affirmer, » dit Aikin, que la chimie pneumatique ne doit à aucun savant » isolé autant qu'à Priestley, dont » les découvertes ont donné à cette » branche de la science une face » nouvelle, et ont, dans un haut degré, contribué à en faire la base » d'un système qui éclipsa tous les » systèmes antérieurs, et qui ouvre » un champ sans borne aux progrès » dans la connaissance de la nature, et les procédés de l'art. » Du reste, dans ses écrits scientifiques, il ne faut chercher que le fond : il ne songeait pas d'abord à composer un livre méthodique; il voulait que le public jouît promptement du fruit de ses veilles. Com-

me théologien, ses ennemis même ont reconnu son érudition et son habileté dans la controverse; doué surtout d'une extrême fécondité, il ne laissa jamais aucune attaque sans réponse: mais ses écrits, comme le dit le docteur Johnson, « sont propres à tout ébranler, et n'établissent rien. » (2) Le nombre de ses ouvrages, dans la liste donnée par Rotermund, s'élève à cent quarante-cinq; et leur collection forme 70 volumes in-8°. Parmi ceux dont nous n'avons pas encore parlé, nous citerons: les *Institutions de la religion naturelle et révélée*, 1772-74, 3 vol. in-8°; des *Notes sur l'Écriture*, 4 vol.; et un grand nombre de morceaux insérés dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Monthly Magazine*, le *Médical Repository*, le *Journal de Nicholson*, etc.;—*Essai sur le phlogistique*, trad. en français par Adet, Paris, 1798, in-8°;—Des *Leçons sur l'histoire*;—*Leçons sur l'art oratoire et la critique*. Ses *Expériences sur les différentes espèces d'air*, ont été traduites en français, par Gibelin, 1777, 9 vol. in-12, fig. Dans sa *Réponse à l'Age de la raison*, de Th. Payne, il se montre l'admirateur de Robespierre. Sa Grammaire anglaise a été traduite en français par F. M. Bayard,

(2) Zélé pour l'unitarisme, Priestley voulut donner à sa petite église un culte, des prières et une liturgie. Ce fut l'objet d'un de ses écrits, où il permet à chacun indifféremment d'administrer la cène. Il rédigea un journal (*Theological repository*, 1777-88, 6 vol. in-8°), et il invitait à lui envoyer des recherches sur la religion. Quoique son christianisme se réduisit à peu de chose, il publia néanmoins des *Lettres à un philosophe incrédule*. Il adressa des lettres aux Juifs, pour les presser de reconnaître J.-C. pour le Messie, et écrivit contre Gibbon, contre les disciples de Svedenborg, contre l'*Age de la raison* de Th. Payne, contre Volney et son livre des *Ruines*, contre l'*Origine des cultes*, de Dapuis, etc. Chaque année voyait éclore de lui des ouvrages où il soutenait d'une main la révélation, et l'autre la fauter.

1796, in-8°. Ses *Lettres en aux Réflexions de Burke*, également, 1791, in-8°. (blié, en 1806, en anglais, *moires du docteur Prie* vol. in-8°, continués jusqu'à sa mort, par son fils Jos. Prie. *Observations sur ses écrits*, Cooper et Wm. Christie. par J. Corry, a paru en 1811, in-8°. Son *Éloge historique* à l'Institut, en 1805, par de cet article. C—

PRIEUR (PHILIPPE LE tin Priorius, naquit à Saint-Pierre (pays de Caux), au commencement du dix-septième siècle; il étudia les belles-lettres, les mathématiques, la théologie, les langues orientales, l'histoire, le canon, et s'y rendit assés habile. Il fut nommé professeur à l'université de Paris; mais, comme il fut contraint, pour des motifs que nous ignorons, de quitter sa chaire, et de se retirer dans une province où il eut beaucoup à souffrir. Après quatorze ans, il revint dans sa patrie, et y mourut en 1688. On a de lui: I. *Tertullianum cum variorum commentariis*, Paris, 1664 et 1675, in-8°. II. n'y a de Le Prieur qu'une Dissertation, quelques sommaires et quelques Notes. II. *S. Cyprianus cum notis Rigaltii et aliorum*, Paris, 1666, in-fol. III. *S. Cyprianus opera: accedunt Facundi Hagensis episcopi opuscula, criticis et observationibus variorum*, Paris, 1676, in-fol. La préface

ton très-vif. L'auteur français mit la même chaleur dans sa réponse. III. *Observations sur un livre intitulé « Philippe le Prudent, fils de » Charles-Quint, vérifié roi légitime » de Portugal, et composé en latin » par Jean Caramuel, »* Paris, 1640, in-8°. C'est encore ici un ouvrage de commande, composé par ordre de la cour, en faveur de la maison de Bragance, contre le roi d'Espagne. IV. *Paraphrase sur les Psaumes*, Paris, 1643, in-12. Cette Paraphrase en vers n'est que sur cinq psaumes, et sur l'hymne *Ave maris stella*. V. *Les Privilèges de la Vierge mère de Dieu*, in-8°, trois tomes, 1648-50 et 51. VI. *Six Discours politiques*, Paris, in 4°, deux tomes, 1652 et 54. VII. *Miscellaneorum libri duo*, 1658, in-4°, publiés par son fils. Ces Mélanges contiennent : *De Themiidis oraculis*. — *De Romanorum legum in Gallia acceptatione*. — *Qualis expetendus sit juris canonici professor*. — *Papiniani natalitia ex prescripto Justiniani celebrata*. — *Quæstio regia, utrùm reus postulatus qui ad principem externum confugit, nativo suo principi hunc reposcenti dedit ac tradi debeat, ad Innocentium X.* — *Disputatio legitima in controversiâ motâ inter apostolicæ cameræ cognito-rem, actorem, et E. Card. Barberinum, excellentissimumque urbis Romæ præfectum defensorem*. — *Vindicie*, etc. VIII. *Le Chemin de la gloire*, Paris, 1660, in-12. IX. *Tribonianus à censurâ sospes*, Paris, 1660, in-4°. Tous ces ouvrages prouvent la variété des connaissances de l'auteur. Les *Vindicie* offrent des recherches curieuses sur l'origine de la monarchie française, sur la loi salique, et sur divers autres points intéressants de notre his-

toire. — Son fils, Salomon de PRIEZAC, est connu par les ouvrages suivants : I. *Campestre Gallia miraculum, seu fons Bellausius* (Fontainebleau), Paris, 1647, in-4°. II. *Histoire des éléphants*, Paris, 1650, in-12, avec un frontispice gravé. III. *Lætitia publica, seu faustus Ludovici xiv in Lætitiam reditus*, Paris, 1649, in-4°. IV. *Icon Christina reginæ*, Paris, 1655, in-4°. Dans l'*Avertissement*, l'auteur se plaint du silence que cette reine avait gardé envers lui, après qu'il lui eut fait présent d'un de ses ouvrages. V. *Dilucida de coloribus dissertatio*, Paris, 1657, in-8°. VI. *Icon asini*, Paris, 1659, in-4°. VII. *J. Card. Mazarini Iconis historica specimen*, Paris, 1660, in-4°. VIII. *Dissertatio de bello et pace ad E. C. Mazarinum*, Paris, 1660, in-4°. IX. *Mons Valerianus*, Paris, 1661, in-4°. X. *Dissertation sur le Nil*, Paris, 1664, in-8°. Toutes ces pièces sont en prose. On conservait, à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, divers manuscrits des deux Priezac. T—D.

PRIGNANO (BARTHELEMI DE). V. URBAIN VI, page.

PRIELESZKY (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Prilevz, en Hongrie, le 16 mars 1709, docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'université de Tyrnau, était, en 1773, directeur du collège de Cassovie, ou Kaschau. L'on ignore l'époque de sa mort. Il est connu par plusieurs ouvrages relatifs à l'Histoire ecclésiastique, parmi lesquels on distingue : *Acta sanctorum Hungariæ ex J. Bollandi continuatoribus, aliisque novem scriptoribus excerpta*, Tyrnau, 1744. — *Notitia SS. Patrum, qui duobus primis Ecclesiæ seculis floruerunt*, ibid., 1753, in-8°.

*riani Carthaginensis acta, omnia in summam redacta*, 1761, in-fol. — *Acta S. Theophili patriarchæ et M. Minutii Felicis in redacta*, etc., *ibid.*, 1764, *Justiniana et scripta antebis illustrata*, Caschau, 4°. — *Acta et scripta SS. Neocesariensis, Dionysii et Methodii Lycii illustrata*, 1766. On connaît de lui autres ouvrages de moindre x. Le P. Prileszky, était, professeur émérite de philosophie à l'université de Tyrnau, de ses élèves, le comte Eszterhazy de Galantha, fit à Vienne, en recevant le docteur en philosophie, le ouvrage du P. Frölich, intitulé *compendiarii regum et riarum, numis veteribus illustrati ab obitu Alexandri L. Cn. Pompeii in Syriam, cum amplis prolegomenis* le comte Eszterhazy fit les frais de cette édition, on ne le nom du véritable ouvrage; on se contenta, en celui du protecteur, d'ajouter : *Ex prælectionibus J. Prileszky à societate Jesu*, etc. ont fait croire à l'abbé De qui a rédigé la Table des Savants, que le P. Prileszky effectivement l'auteur de la pourrait penser au moins a été rédigé d'après ses *prælectionibus*; mais l'ap- du P. Antoine Vanossi, tête de cette première édition pour lever tous les doutes sur ces mots : *Annales xrii*, etc., à P. Erasmo à *societate Jesu compositis memoratis societatis*

*patribus de more revisi*. Cet ouvrage fut réimprimé à Vienne, en 1754, un vol. in-fol., avec le nom de son véritable auteur, qui y fit quelques légères additions ou corrections, et y joignit une table des monogrammes ou abréviations qui se trouvent sur les médailles grecques (V. FROELICH). S. M.—N.

PRIMAT (CLAUDE-FRANÇOIS-MARIE), archevêque de Toulouse, était né à Lyon en 1747. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et il résida à Douai lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, à l'exemple d'un grand nombre de ses confrères. Le premier fruit qu'il retira de cette démarche, fut d'être nommé curé constitutionnel de Saint-Jacques de Douai. A cela ne se borna point sa fortune ecclésiastique, dans l'ordre du parti auquel il s'était voué. Bientôt il fut élu évêque du département du Nord, dont le siège avait été fixé à Cambrai; et, le 10 avril 1791, il reçut la consécration épiscopale. Sa prise de possession et son installation eurent lieu au mois de mai suivant. Quelques scrupules néanmoins lui survinrent; il sentit que sa mission n'était point canonique, et il regretta de s'être laissé aller à de mauvais exemples: mais les temps étant devenus plus orageux encore, il fut effrayé du système de terreur qui dominait, et remit ses lettres de prêtrise à la Convention, dans la séance du 30 brumaire an 11 (20 novembre 1793). En 1798, Primat assista au concile des évêques constitutionnels, tenu à Paris, dans l'église de Notre-Dame: on l'y transféra à l'évêché de Rhône-et-Loire (Lyon). Il eut, en 1802, sa part dans les nominations qui se firent à la suite du concordat, et il fut nommé archevêque de Toulouse.

Favorisé par Buonaparte, et protégé par un des anciens confrères de l'Oratoire, alors tout-puissant (Fouché), il fut, le 29 mai 1806, appelé au sénat-conservateur, et il y siégea jusqu'à la restauration. Pendant les cent-jours, (1815) une chambre des pairs ayant été créée, il en fut nommé membre; mais il n'y parut point, étant resté dans son diocèse où, dès-lors, il ne s'occupa plus que de ses devoirs d'évêque et du soin de son troupeau, auquel il devait bientôt être enlevé. Il mourut à Toulouse, le 10 octobre 1816, à la suite d'une attaque d'apoplexie, dont il avait été frappé à Villemur, où il était allé pour administrer la confirmation. Après avoir parlé de ce que la carrière ecclésiastique de Primat peut avoir offert de reprehensible, il serait injuste d'omettre ce qu'il a fait pour réparer ses torts. Aussitôt après sa nomination à l'archevêché de Toulouse, il s'empres- sa d'écrire au pape, pour le prier d'agréer son repentir et sa soumission, et sollicita sa réconciliation avec l'Eglise. Il soutint, depuis, cet acte de rétractation, par une conduite qui ne s'est jamais démentie, vécut estimé, et fut regretté, dans son diocèse, pour sa piété et sa bien-faisance. Il était membre de l'académie de Toulouse, et de celle des jeux Floraux. L—Y.

PRIMATICCIO (François), ou PRIMATICE, peintre, naquit à Bologne, en 1490, et fut successivement élève d'Innocenzio da Imola et de Raminghi, surnommé le Bagnacavallo. Mais ce fut surtout pendant les six années qu'il passa, sous la conduite de Jules Romain, à Mantoue, qu'il fit les progrès les plus rapides. C'est sous la direction, et d'après les dessins de ce grand maître

qu'il exécuta, dans le château du T, deux frises en stuc, représentant l'*Ancienne Milice romaine*, qui firent connaître tout ce dont il était capable. François Ier., qui voulait réunir à sa cour les hommes habiles dans tous les genres et de tous les pays, ayant demandé au marquis de Mantoue un peintre capable de diriger les embellissements de son château de Fontainebleau, ce prince lui envoya le Primatice, qui, au premier abord, sut gagner la confiance du roi. Le Rosso, ou maître Roux, qui l'avait précédé en France d'une année, était alors intendant des bâtiments de la couronne. Primaticcio ne put voir sans jalousie la faveur dont jouissait un artiste qu'il regardait comme un obstacle à la sienne. Chaque jour quelque nouvelle marque d'animosité signalait la haine qui existait entre les deux rivaux. Le roi, fatigué des scènes scandaleuses qu'une habitude de neuf années semblait accroître chaque jour, prit le parti de renvoyer le Primatice dans sa patrie : mais, toujours généreux, et ne voulant pas que ce renvoi eût l'air d'une disgrâce, il le chargea de parcourir l'Italie, pour y recueillir quelques statues antiques dont il voulait enrichir la France. Pendant l'absence de Primaticcio, le Rosso mourut; et aussitôt le roi jeta les yeux sur le premier pour lui donner la place d'intendant des bâtiments. Il revint en toute hâte, rapportant avec lui cent vingt-cinq statues, et un nombre considérable de bustes antiques, ainsi que les moules du *Laocoon*, de la *Vénus de Médicis* et de l'*Ariadne*, qui furent jetés en bronze et placés dans les jardins de Fontainebleau. Il avait également rapporté les creux de la colonne Trajane. Le roi crut ne pas pouvoir le



penser trop dignement; et c'est  
 n'il lui donna la riche abbaye  
 nt-Martin de Troyes. Il sem-  
 que la mort de son prédéces-  
 t du éteindre sa jalousie; mais  
 et trop enracinée chez lui; et  
 tète de faire diverses amé-  
 ms au château de Fontaine-  
 il fit abattre plusieurs des  
 ctions que le Rosso avait éle-  
 commença dès-lors ses grands  
 t de peinture dans l'intérieur  
 teau. Tant que François I<sup>er</sup>,  
 il conserva la faveur de ce  
 ue : Henri II ne lui témoigna  
 ins de considération. Fran-  
 le nomma commissaire-gé-  
 es bâtiments de l'état, dans  
 étendue du royaume. Ce n'é-  
 s seulement comme peintre  
 imaticio dirigeait tous les  
 relatifs aux beaux-arts :  
 mêlait également comme ar-  
 t. C'est lui qui donnait les  
 et les dessins de tous les ou-  
 de sculpture, d'ornements,  
 blement, de fontaines, d'or-  
 et même de spectacle, qui  
 taient à la cour. Cette su-  
 ie qu'il exerçait sur les arts  
 souvent l'amour-propre  
 istes dont il prétendait di-  
 s ouvrages; et les détails  
 avent Cellini, l'un d'entre  
 me, dans ses Mémoires, des  
 sous du Primatice, n'en sont  
 e des parties les moins pi-  
 s : à travers l'exagération bien  
 lle à la vanité blessée d'un ar-  
 on aperçoit dans le Primatice  
 adulte que le talent même ne  
 toujours justifier. Ce n'est pas  
 donna les dessins du tom-  
 François I<sup>er</sup>, à Saint-Denis,  
 le prétendent tous ses histo-  
 des documents authentiques,  
 s archives de la Chambre des

comptes, prouvent que la France  
 n'avait pas besoin de recourir à des  
 étrangers, pour élever ce beau mo-  
 nument. Ce fut Philibert de Lorme  
 qui en donna les plans : Germain  
 Pilon et d'autres artistes également  
 français furent chargés de l'exécu-  
 tion. On sait que c'est le Primatice  
 qui avait construit, pour le cardinal  
 de Lorraine, le premier château de  
 Meudon, abattu depuis pour faire  
 place à celui que l'on construisit pour  
 le Dauphin, fils de Louis XIV. C'é-  
 tait surtout dans le château de Fon-  
 tainebleau qu'il avait déployé tout  
 son talent, comme peintre. La *Ga-*  
*lerie d'Ulysse* surtout était regardée  
 comme un des plus beaux ouvrages  
 de ce genre qui existât en France.  
 Les fresques dont il avait orné la  
 salle des Cent-Suisses, dans le mê-  
 me palais, et qui représentaient aus-  
 si des sujets tirés de la vie d'Ulysse,  
 en faisaient le plus bel ornement.  
 Le temps n'a rien épargné de ces  
 peintures; et sans les gravures qui  
 en ont été faites, il ne resterait pas  
 de trace de ces compositions, dans les-  
 quelles on reconnaît un talent éminem-  
 ment poétique. Les attitudes de ses  
 figures sont savamment contrastées :  
 on y reconnaît le style léger et gra-  
 cieux, quoique parfois un peu manié-  
 ré, du Parmesan; mais cette manière  
 n'est point dépourvue de noblesse, et  
 le grandiose y domine toujours. En  
 général, sa touche est vive et franche;  
 et son ton de couleur ne manque pas  
 de cette vérité historique qui ne re-  
 pousse pas la sévérité. La rapidité  
 avec laquelle il travaillait, l'a peut-  
 être porté à négliger quelques parties  
 de ses tableaux : mais la correction  
 qu'il sut mettre dans ses principales  
 figures, prouve qu'il aurait pu la  
 mettre également dans les moindres  
 accessoires. On ne peut nier que son

exemple n'ait contribué à maintenir le bon goût des arts en France, pendant tout le temps qu'il en dirigea les travaux; mais c'est pousser l'exagération trop loin que de dire avec Vasari, ou même avec Félibien, que sous lui tout devint excellent, et que les artistes les plus habiles que possédait la France, changèrent de manière pour adopter la sienne. Les ouvrages de Jean Cousin, de Germain Pilon, et surtout de Jean Goujon, répondent suffisamment à cette assertion. Le Primatice, comblé de faveurs et de richesses par quatre rois successifs, mourut octogénaire, à Paris, en 1570. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître: l'un représente *Scipion rendant à Allucius son épouse*, l'autre est une *Composition allégorique* dont le sujet est inconnu. Ses dessins, arrêtés ordinairement d'une manière nette et précise, offrent des beautés égales à celles du Parmesan, et se font reconnaître aussi par un peu de manière qui rappelle l'école Florentine. Le Musée du Louvre en possède six, dont quatre avaient été exécutés dans le château de Fontainebleau. (*V. Notice des dessins, émaux, etc., que renferme la galerie d'Apollon.*) On a beaucoup gravé d'après ce maître: nous citerons seulement la *Galerie du château de Fontainebleau*, représentant les travaux d'Ulysse, dessinés par Primatice, peints par Nicolo (*V. ABBATE*), gravés par Théodore Van Thulden, avec l'explication morale à chaque sujet, 58 pièces in-fol.

P—s.

PRIMEROSE (JACQUES), médecin habile, mais systématique, naquit, vers la fin du seizième siècle, à Saint-Jean-d'Angeli, selon Eloy (*Diction. de médecine*), ou à Bordeaux, selon Astruc (*Maladies des*

*femmes*) et M. Portal (*Hist. de l'anatomie*), de parents écossais. Il était fils d'un ministre de la religion réformée, qui ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Après avoir achevé ses études de philosophie à Bordeaux, où il reçut le degré de maître - ès - arts, il se rendit à Paris, pour suivre les cours de la faculté de médecine. Une pension, que lui faisait le roi Jacques, son souverain, fournissait à toutes ses dépenses, et le mit en mesure de voyager, pour fréquenter les savants et entendre les plus illustres professeurs. Il reçut le bonnet de docteur à Montpellier, en 1617, et partit sur-le-champ pour l'Angleterre, où sa réputation l'avait précédé. Il se fit agréger au collège de médecine d'Oxford, s'établit dans l'Yorkshire, et s'y fit promptement connaître par des succès multipliés dans la pratique de son art. Les différents ouvrages qu'il publia depuis, annoncent un homme instruit et un assez bon observateur; mais il eut le tort impardonnable de nier la circulation du sang, démontrée récemment par Guill. Harvey (*V. ce nom*), et de pousser l'entêtement jusqu'à se refuser à l'évidence, opposant des raisonnements aux expériences des plus habiles anatomistes. Primerose nia de même l'existence des vaisseaux chylifères, prétendant que ces vaisseaux sont invisibles, et qu'ils n'ont pas de tronc apparent (*Voy. l'Hist. de l'anatomie*, par M. Portal, II, 512). Ce médecin mourut, vers 1660, dans un âge avancé. Parmi ses nombreux ouvrages, on se contentera de citer: I. *Exercitationes et animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversus Gul. Harveum*, Londres, 1630; Leyde, 1630, in-4°. II. *Academia Mons-*

*ensis et laurus Monspelica*, Ox-  
l., 1631, in-8°. ; rare. III. *De  
gi erroribus in medicina libri 17*,  
sterdam, 1639, in-12; réimprimé  
plusieurs fois en Hollande; trad.  
anglais, par Robert Witie; et en  
français, par de Rostagny, Lyon,  
1709, in-8°. Cet ouvrage, comme  
on voit, eut beaucoup de succès :  
quoiqu'il contienne des remar-  
curieuses et intéressantes, il est  
aujourd'hui presque oublié, tandis  
qu'on recherche toujours le Traité  
de Joubert sur les *Erreurs  
laïques* (V. JOUBERT). IV. *En-  
dion medico-practicum*, Am-  
sterdam, 1650 ou 1654, in-12. V.  
*pharmaceutica*, ibid., 1651,  
2. VI. *De morbis mulierum et  
stomatidis libri 7*, Rotterdam,  
1651, in-4°. Cet ouvrage, fruit de  
l'expérience et de la longue pratique  
de l'auteur, est fort estimé. VII.  
*Instructio fundamentorum medi-  
cine*, Fortun. Plempii, ibid.,  
1651, in-4°, fig. (V. PLEMPIUS).  
Joubert ne pouvait pardonner à  
ce célèbre médecin d'avoir fini par  
maîtriser la circulation du sang,  
et en avoir douté. VIII. *De fe-  
bris libri 17*, ibid., 1658, in-4°.  
*De morbis puerorum*, ibid.,  
1659, in-12. W—s.  
PRIMUS (MARCUS-ANTONIUS),  
général romain, naquit à Toulouse,  
de famille patricienne. Il porta,  
de sa jeunesse, le surnom de *Bec-  
not* celtique ou gaulois, qui s'est  
conservé dans notre langue (Voyez  
notre *Vie de Vitellius*, ch. 18);  
quelques auteurs modernes ont  
pu en conclure qu'il était  
gaulois. Il réunissait les  
vertus et les défauts les plus propres  
à séduire la multitude. Brave et gé-  
néreux à l'excès, d'une activité et  
d'une patience infatigables, mais es-

prit entreprenant et audacieux, ca-  
chant son ambition sous le voile du  
bien public, il ne voyait, dans les  
dissensions civiles, que le moyen  
d'accroître son crédit et ses riches-  
ses. Une faute grave, mais qu'on ne  
doit pas juger trop sévèrement, puis-  
qu'il la commit sans intérêt person-  
nel (1), l'avait fait exclure du sénat.  
Il y fut rappelé par Galba, lors de  
son avènement à l'empire; et ce  
prince lui donna le commandement  
d'une des légions stationnées dans  
la Pannonie. Il offrit ses services à  
Othon contre Vitellius; et il se dé-  
clara l'un des premiers pour Vespas-  
sien. Son éloquence vive entraîna  
toutes les légions de la Pannonie; et  
il décida ses collègues, incertains sur  
le parti qu'ils devaient prendre, à  
porter la guerre en Italie. Primus se  
chargea de leur en ouvrir les che-  
mins: avec un petit corps d'infante-  
rie et de cavalerie, formé à la hâte,  
il s'empara d'Aquilée; et, profitant  
du premier moment de surprise, il se  
rendit maître de tout le pays jusqu'à  
Vérone, dont il fit le centre de ses  
opérations. Les légions qu'il avait re-  
çues de la Pannonie et de la Mœsie, lui  
donnaient les moyens de continuer  
sa marche; mais, forcé de remettre  
le commandement de l'armée à deux  
consulaires, il allait être privé de la  
gloire d'exécuter le plan qu'il avait  
conçu. Deux séditions, dont Primus  
fut sans doute le secret instigateur,  
le débarrassèrent de ses rivaux; et  
le choix des soldats le rendit seul  
chef d'une armée qu'il promettait de  
conduire à la victoire. Jaloux de jus-  
tifier la confiance des troupes, il se  
hâta de marcher sur Crémone, avant  
que les lieutenants de Vitellius aient

(1) Il avait eu le coupable et déplorable de signer  
comme témoin un traitement supposé, fait au lince-  
sue d'un de ses amis.

eu le temps de réunir leurs forces. Un combat sanglant et long - temps indécis, l'amène sous les murs de la ville. Les soldats, à qui l'espoir du butin fait oublier leurs fatigues et dérobe le danger, demandent à l'attaquer sur - le - champ, et, malgré la résistance des assiégés, l'emportent d'assaut. Quatre jours après, cette cité florissante et peuplée ne présentait plus que des ruines teintes de sang (2). Primus ne put supporter lui-même cet horrible spectacle. Il ramena dans l'Illyrie ses soldats chargés de dépouilles odieuses, et dépêcha des courriers à Vespasien, ainsi que dans la Germanie et dans les Gaules, pour y annoncer sa victoire. L'hiver l'obligea de quitter les plaines humides du Pô. Il partit, emmenant avec lui une partie de ses légions; traversa l'Apennin, sans trouver d'autres obstacles que ceux que lui opposaient les neiges et la difficulté des chemins, et vint camper à Carsula, pour y attendre le reste de son armée. Les troupes de Vitellius, postées à Narni, n'avaient aucune confiance dans leurs chefs. Primus se ménagea des intelligences dans leur camp, séduisit les officiers, par l'espoir des récompenses de Vespasien; ébranla la fidélité des soldats, en leur montrant l'inutilité de la résistance, et les vit bientôt se ranger sous ses ordres avec leurs enseignes et leurs drapeaux. Il distribua ces légions, dont il se méfiait encore, dans les villes de l'Ombrie; et, laissant des forces suffisantes pour les contenir, il s'avança vers Rome. Il avait prévenu Vitellius de sa marche, en l'invitant à quitter volontairement un trône

qu'il ne pouvait plus défendre. Mais tandis que le faible empereur négocie, dans l'espoir d'obtenir des conditions moins rigoureuses, les soldats de Primus, qu'il ne peut retenir, s'emparent de Rome, et massacrent l'empereur (*Voyez VITELLIUS*). Primus, accueilli comme un libérateur, fut décoré, par le sénat, des ornements consulaires, et vint habiter le palais impérial, qu'il dépouilla de ses richesses. Il commanda, pendant quelques jours, en maître; et rien ne se fit que par ses ordres : mais, à l'arrivée de Mucien, tout changea de face. On ne tarda pas à s'apercevoir que le favori de Vespasien, jaloux du succès de Primus, cherchait à l'éloigner; et chacun l'abandonna. Primus se flatta que Vespasien, plus juste, se montrerait reconnaissant des services qu'il lui avait rendus; mais ce prince, prévenu contre lui, le reçut froidement, et ne fit aucun effort pour le retenir à sa cour. Primus alors prit le parti de se retirer dans le lieu de sa naissance, et d'y chercher, dans la culture des lettres, l'oubli de ses rêves ambitieux. Il vécut plus de trente ans dans cette retraite, qu'il avait embellie, n'entretenant de relations à Rome qu'avec quelques personnes qui partageaient son goût pour les lettres. On apprend, par une Épigramme de Martial (liv. I, 23), que Primus était parvenu, tranquille et heureux, à l'âge de soixante-quinze ans; et qu'il voyait s'approcher sans crainte le terme de sa vie. Ainsi, l'on peut conjecturer que, né sous Tibère, il mourut au plutôt l'an 99, la première année du règne de Trajan. Dans plusieurs autres de ses Épigrammes (liv. IX, 101; et X, 32, 73), Martial, son ami, fait un grand éloge des vertus et des talents de Primus, dont il avait oublié les torts de

(2) Tacite a décrit la prise de Crémone et les événements qui la précédèrent, avec beaucoup de détails, dans le livre III de son *Histoire*; et il n'ajoute pas à Primus des reproches trop mérités.

, expiés par une conduite ir-  
able. On croit que Primus  
imposé plusieurs ouvrages ;  
ne connaît de lui que deux  
nts de ses allocutions aux  
de la Pannonie , conservés  
ite.

W—s.

CE (LE). V. LE PRINCE.

NGLE (JEAN), l'un des  
s les plus distingués du der-  
le, naquit à Stickel-House,  
e Roxburg, dans le nord de  
erre, le 10 avril 1707. Pré-  
la culture des belles-lettres,  
à Leyde, étudier sous Boer-  
et présenta, en 1730, pour  
docteur en médecine, une  
tion qui avait pour titre : *De*  
*senili*. Venu à Edinbourg,  
attention de pratiquer la mé-  
Pringle y fut nommé pro-  
djoint de philosophie mo-  
le pneumatique, dénomina-  
laquelle il faut entendre ici  
physique. En 1742 il devint  
ordinaire d'armée, fut ra-  
t promu au grade de méde-  
chef d'hôpitaux, et enfin à  
premier médecin des ar-  
servit, en Flandre et en Alle-  
usqu'en 1745, et, depuis 1746  
1749, en Angleterre et en  
Pringle courut des dangers  
ville de Dettingue, et montra  
-froid qui plut aux troupes.  
encore plus d'honneur en  
ant une convention, d'après  
les hôpitaux furent consi-  
omme neutres par les com-  
des différentes nations. Il  
procuré des topographies  
taillées ; ce qui le mit à mé-  
épandre des instructions pour  
s positions où l'armée pou-  
rouver. La maladie que Prin-  
t le plus à redouter, en Flan-  
n automne, était la dysen-

terie, tantôt aiguë, et plus souvent  
encore d'une longue durée. Ce fut  
contre cette ennemie qu'il dirigea tous  
ses efforts. Il observa judicieusement,  
ce que n'avait point fait Sydenham,  
que la dysenterie est fort souvent  
contagieuse ; et partant de cette im-  
portante donnée, il a indiqué les  
précautions à prendre, et les mesu-  
res qu'il convient d'adopter pour  
s'opposer à la propagation de cette  
maladie. Ce fut en 1749 que Pringle  
vint s'établir à Londres avec le titre  
de médecin du duc de Cumberland,  
second fils du roi George II. En  
1752, il publia la première édition  
de son traité des maladies des ar-  
mées, qui fit beaucoup de sensa-  
tion, et fut également bien accueil-  
li dans le monde savant et dans  
l'armée. La société royale de Lon-  
dres lui adjugea, la même année, la  
médaille fondée par Copley, pour  
ses expériences sur les antisepti-  
ques. En 1750, Pringle avait adres-  
sé à Mead, et publié, une lettre fort  
remarquable sur la fièvre des prisons,  
maladie très-dangereuse, qui avait  
déjà fixé l'attention publique lors-  
qu'elle se développa en 1757 aux  
assises d'Oxford, et qui venait de  
reparaître aux sessions de l'Old Bay  
ley. On attribue justement cette ma-  
ladie, qui est contagieuse, à l'entas-  
sement des hommes sains, à plus forte  
raison à celui d'hommes souffrants  
ou malades. Pringle donna une his-  
toire fort exacte de l'invasion de  
1750, et rappela, à cette occasion,  
ses propres observations dans les  
armées, et celles d'Huxham dans les  
hôpitaux de Plymouth. Ayant dé-  
finitivement quitté, en 1758, le ser-  
vice de l'armée, il s'établit à Lon-  
dres, fut d'abord agrégé au collé-  
ge des médecins, puis membre ordi-  
naire et associé d'un grand nombre

d'académies étrangères. Il occupa, à la cour, des places honorables, et finit par être premier médecin du Roi, qui le décora du titre de baronnet, déjà héréditaire dans la branche aînée de sa famille. Entré dans la Société royale depuis 1745, Pringle, membre du conseil, en 1755, 1765, 1770 et 1772, fut, vers la fin de cette même année, nommé président, place constamment occupée par des hommes de la plus haute considération. Il se distingua dans cette magistrature littéraire, par six discours prononcés sur divers travaux auxquels la Société royale avait adjugé le prix fondé par sir Godfrey Copley pour encourager le perfectionnement des sciences. La Société royale se trouva divisée d'opinions comme toute la nation, au sujet de la guerre d'Amérique. Pringle, qui désirait l'émancipation des colonies, essuya des contrariétés, à la suite desquelles il donna sa démission de la présidence dans les derniers jours de 1778. Il appartenait aux plus célèbres corporations savantes de l'Europe, et accueillait chez lui, avec empressement et urbanité, les savants de tous les pays. Sa santé s'étant altérée, il partit pour Edinbourg dans l'intention de s'y fixer, et revint à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Il fut enterré avec de grands honneurs, et on lui éleva un mausolée dans l'église de Westminster, à côté des bustes de Freind, de Mead et de Hales, ses amis. Les ouvrages de Pringle, qui eurent une grande vogue de son temps, sont encore fort estimés aujourd'hui. La plupart doivent être continuellement médités par les officiers de santé militaires. En voici les principaux : I. *Dissertatio inauguralis de mar-*

*core senili*, Leyde, 1730, grand in-8°. II. *Several accounts of the success of the vitrum ceratum antimoni* (Essais de médecine d'Edinbourg, 5°. v.) III. *Observations of the nature and cure of hospital and goat fevers, in a letter to Dr. Richard Mead*, Londres, 1750 et 1755, in-8°. IV. *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine, in several papers read before the royal Society*. Ses expériences sont insérées dans le volume des Transactions philosophiques pour 1751 ; et elles ont été publiées de nouveau avec l'ouvrage suivant : V. *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8°. Une cinquième édition parut en 1765 in-4°, et la dernière du vivant de Pringle, en 1768. Cet ouvrage a été publié en français sous le titre suivant : *Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons, avec des Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*, Paris, 1755, in-12 ; ibidem, 1771, même format, édition revue, corrigée et augmentée. VI. *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Londres, 1776, in-4°. Pringle légua de nombreux manuscrits au collège de médecine d'Edinbourg, aux conditions expresses qu'ils ne seraient point publiés, et ne sortiraient jamais de la bibliothèque. Ce savant praticien était ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardait comme trop vague et trop peu avancée. Il paraissait envisager l'empirisme, c'est-à-dire, la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disait un

de ses confrères : *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle ; *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté*. Il avait embrassé à-la fois presque toutes les sciences physiques, la philosophie spéculative, l'érudition, la théologie même : il aimait à rassembler autour de lui les savants les plus célèbres. Il avait adopté, comme Newton, l'opinion des unitaires rigides ; mais il n'adoptait en entier aucune des communions chrétiennes. On a imprimé de lui une Lettre sur le sens des prophéties de Daniel ( *V. MICHAELIS*, XXVIII, 542 ). Voyez sa Vie en anglais par Kippis, à la tête des six discours dont nous avons parlé ; et son Éloge en français par Vieq d'Azir, et par Condorcet.

D—G—s.

**PRIOLO ( BENJAMIN )**, historien, né, le premier janvier 1602, à Saint-Jean d'Angeli, descendait d'une famille patricienne de Venise, qui a donné des doges à la république. Ant. Priolo, son bisaïeul, vint fort jeune en France, épousa la fille d'un gentilhomme de Saintonge ; et ce mariage, dans lequel il n'avait consulté que son inclination, n'ayant point eu l'aveu de ses parents, qui le deshéritèrent, il se fixa dans le pays de sa femme. Julien, l'un de ses petits-fils, fut le père de Benjamin ; il avait embrassé la réforme, et dépensé la plus grande partie de son bien dans les guerres de religion : en mourant, il laissa son fils presque sans fortune. Benjamin n'avait que quinze ans lorsqu'il perdit, à quelques mois de distance, son père et sa mère. Doué d'heureuses dispositions, et surtout d'un goût très-vif pour l'étude, il passait déjà les jours et les nuits à lire les auteurs grecs et latins. En quittant Orthez, où il avait été élevé, il vint à Montauban, et se rendit en-

suite à Leyde, attiré par la réputation de Dan. Heinsius et de Vossius ; et pendant trois ans qu'il séjourna dans cette ville, il mit à profit les leçons de ces habiles maîtres. Il alla, de Leyde à Padoue, étudier la philosophie sous César Crémonini, et Fortunio Liceti ; mais auparavant il fit un voyage à Paris pour voir le célèbre Grotius, et lui demander des conseils. Après avoir terminé ses cours, il revint en France réclamer les petites sommes qui lui étaient dues, et repartit pour l'Italie, dans le dessein d'aller à Venise, se faire reconnaître comme un descendant des Priuli. Après avoir justifié de ses titres au sénat, il fut créé chevalier ; mais il ne put obtenir d'être rétabli dans les prérogatives dont avaient joui ses ancêtres. Obligé, par défaut de fortune, de tirer parti de ses talents, il gagna la confiance du duc de Rohan, qui était alors au service des Vénitiens, fut chargé, par ce prince, de négociations avec la cour d'Espagne, et le suivit dans la Valteline, où il signala son sang-froid et sa valeur dans différentes rencontres ( *V. ROHAN* ). Après la mort de son illustre protecteur, Priolo, marié depuis quelques mois, prit le parti de se retirer, avec sa femme, dans une petite terre qu'il avait achetée à Sacconai, près de Genève : il y demeura dix années, goûtant un repos qu'il dut regretter dans la suite, et partageant son temps entre l'étude et l'éducation de ses jeunes enfants. Le duc de Longueville, appréciant le mérite et la capacité de Priolo, le demanda pour secrétaire, en 1648, et le conduisit au congrès de Munster. L'année suivante, l'riolo revint à Genève, régler ses affaires, et amena sa famille en France, où le duc de Longueville désirait le fixer. En passant à Lyon, il

eut, avec le cardinal Barberini, quelques conférences, qui le déterminèrent à rentrer dans le sein de l'église catholique, et il fit son abjuration avec toute sa famille. Outre une pension de 1200 liv. que lui donna le duc de Longueville en récompense de ses services, il obtint différentes gratifications, et il aurait pu jouir d'un sort tranquille; mais Priolo, entraîné par son admiration pour le grand Condé, s'unit aux mécontents pendant les troubles de la Fronde, et, malgré les efforts du cardinal Mazarin et de la reine, persista dans le parti qu'il avait embrassé, dont il partagea les revers. Déclaré rebelle par un arrêt du parlement, ses biens furent confisqués, et il fut obligé de prendre la fuite pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis. Quand les princes eurent fait leur paix avec la cour, Priolo, compris dans l'amnistie, oublia ses rêves d'ambition, et, après avoir recueilli les débris de sa fortune, ne songea plus qu'à vivre tranquille dans un doux commerce avec les muses. Ce fut alors qu'il écrivit l'histoire des événements dont il avait été le témoin, et quelques autres ouvrages, dont on parlera tout-à-l'heure. Les liaisons qu'il avait conservées à Venise, le firent choisir pour y remplir une mission secrète; mais, en se rendant en Italie, il mourut d'apoplexie, à Lyon, en 1667, à l'âge de soixante-cinq ans. A beaucoup d'esprit naturel, Priolo joignait des connaissances variées; mais il avait trop de penchant pour les idées paradoxales, et il affectait, en matière de goût, une indépendance d'opinion, qui lui faisait porter des jugements singuliers sur le mérite des grands écrivains de l'antiquité. Il préférait Sénèque à Cicéron, Lucain à Virgile, et Catulle

à Horace. Son admiration pour Tite-Live était si grande, que, désespérant de pouvoir jamais atteindre, même de loin, à la perfection de son style, il prit Tacite pour modèle, en écrivant son Histoire des guerres de la Fronde. Elle est intitulée: *Ab excessu Ludovici XIII, de rebus Gallicis historiarum libri VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4°. , avec le portrait de l'auteur (1). Parmi les autres éditions, on distingue celle d'Utrecht, 1669, in-12, sortie des presses d'Elzevier, et celle de Leipzig, 1686, in-8°. , publiée par Chr. - Fred. Francken, qui l'augmenta de quelques lettres et de notes instructives: cette Histoire est écrite, suivant Bayle, avec une liberté fort éloignée de la flatterie; et le style en est vif et plein de feu. Cependant elle est tombée dans l'oubli, peut-être parce que nous avons de meilleurs livres en français sur cette époque. Priolo laissa plusieurs ouvrages en manuscrit: *Vitanda in vitâ seu de stultitiâ humanæ gentis libri IV*. — *Quæstionum naturalium seu de re plantariâ veterum et recentiorum libri III*. Priolo nous apprend que cet ouvrage était le fruit de trente années d'application; et il se plaint que quelques personnes, par un coupable abus de confiance, cherchassent à lui ravir l'honneur qu'il avait droit d'espérer d'un travail qui lui avait coûté tant de fatigues et de soins. — Enfin, outre sa propre *Vie*, il avait écrit celle du duc de Rohan, son bienfaiteur, et celle de César Crémonini, dont il avait suivi les leçons dans sa jeunesse à

(1) Priolo, pour sonder le goût du public, avait publié, en 1662, les cinq premiers livres de son Histoire: dans la préface de l'édition de 1665, il répondit aux critiques qu'on avait faites de son ouvrage; mais il ne songea pas à en profiter pour le perfectionner.



Padoue; et enfin le *Jugement sur les auteurs grecs et latins*, etc. On a la *Vie de Priolo*, en latin, par Jean Rhodius, Padoue, 1662, de 6 pag.; et Paris, même année, in-4°. Bayle s'en est servi pour rédiger l'article qu'il lui a consacré dans son *Dictionnaire*. On peut, en outre, consulter les *Mémoires* de Nicéron, tom. xxxix.

W—s.

PRIOR (MATTHIEU), poète et diplomate anglais, naquit le 21 juillet 1664 (vieux style), à Winburn, dans le Middlesex, suivant le docteur Johnson, et à Winborne, dans le comté de Dorset (1), suivant d'autres écrivains. A la mort de son père, qui exerçait, dit-on, à Londres, la profession de menuisier, le jeune Prior fut confié aux soins de Samuel Prior, son oncle, qui tenait près de Charing-Cross, la taverne de la *Rasade* (*Rummer tavern*), où s'assemblait le club des savants. Samuel Prior envoya son neveu à l'école de Westminster, où l'élève se fit remarquer par son application et ses succès. Après y être resté quelque temps, Prior revint dans la maison de son bienfaiteur, pour l'aider dans ses travaux et apprendre sa profession : c'est ce qui a fait dire, avec peu d'exactitude, à Voltaire, que le poète anglais était originairement un garçon cabaretier. Dans ses heures de loisir, Prior s'attachait à l'étude des classiques latins, et fut bientôt distingué par les personnes du grand monde qui fréquentaient la taverne où il demeurait. Un jour que le comte de Dorset y était venu avec d'autres seigneurs, il s'éleva une discussion littéraire sur une ode d'Horace, auteur favori de Prior; et la compagnie ne pouvant s'accor-

der à ce sujet, l'un des seigneurs dit à ses compagnons : « Nous sommes » divisés sur nos critiques; mais si » je ne me trompe, il y a ici un jeune » garçon qui est en état de nous mettre dans la bonne voie; » et il nomma Matthieu Prior. On le fit venir, et il donna une explication qui satisfut complètement. Le comte de Dorset, frappé de la modestie et du savoir de ce jeune homme, résolut, dès ce moment, de lui faire parcourir une carrière qui fût plus en harmonie avec ses talents et son génie, que celle qu'il avait embrassée. Il le plaça, en 1682, dans le collège de Saint-Jean, à Cambridge; et Prior y fit des progrès si rapides, qu'en 1680, il fut élu membre de cette corporation, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Par suite d'une coutume établie dans le collège de Saint-Jean, on envoye tous les ans au comte d'Exeter, quelques pièces de vers sur un sujet religieux, en reconnaissance d'un don fait à cet établissement par un des ancêtres de ce seigneur. Ce fut à cette occasion que Prior fit paraître, en 1688, un poème intitulé la *Divinité*. Quoique cet opuscule n'ait pas un mérite transcendant, il servit à faire connaître son auteur. La pièce de vers que Prior adressa, la même année, à la comtesse d'Exeter, pour célébrer son talent sur le luth, et ses vers sur le fameux tableau de *Sénèque mourant dans un bain*, font supposer qu'il était plus ou moins en rapport avec la famille de cette dame. La même année (1688), suivant les uns, ou même en 1687, suivant l'*Annual register*, et la *Vie de Prior*, par Samuel Humphrey, il publia, avec Charles Montaign, depuis lord Halifax, qui étudiait dans le même collège, et était devenu son ami intime, la *Biche* et la *Panthère métamor-*

(1) Voyez ce sujet le *Gentleman's magazine*, t. xlv. p. 202.

*phosées en rat de ville et en rat des champs*, pour tourner en ridicule la *Biche* et la *Panthère*, satire virulente que Dryden avait fait paraître contre l'église anglicane, et en faveur du catholicisme (2). Spence prétend que Dryden parut très-sensible à cette attaque; ce qui semble peu probable. « Dryden, dit John- » son, était trop habitué aux hosti- » lités, pour que son repos pût être » troublé par de semblables adver- » saires. Si l'on pouvait supposer » que cette critique lui eût causé » quelque chagrin, il n'en aurait » rien fait paraître. » Ce poème néanmoins produisit à son auteur des avantages plus solides que le plaisir de tourmenter Dryden; et Prior, en venant à Londres, attira tellement l'attention, qu'en 1691 il fut envoyé au congrès de la Haye, en qualité de secrétaire d'ambassade. Prior avait été l'ennemi de Dryden, quelques années avant la révolution, et n'avait pas craint de représenter ce grand écrivain comme un misérable prosateur, dans une satire anonyme, à laquelle il ne songea probablement pas avec beaucoup de satisfaction, dit Malone, lorsqu'il fut lui-même devenu Tory. Cette satire, et celle qu'il écrivit *sur les poètes modernes*, en 1687 ou 1688, sont les seules qu'il ait publiées. Il paraît d'après la préface d'un *Traité sur le savoir*, resté manuscrit, et qui était autrefois en la possession de la duchesse douairière de Portland, qu'il s'abs-

tint, par prudence, de ce dangereux emploi de ses talents. Dans le manuscrit que nous venons de citer, Prior parle ainsi de lui-même : « Quant à » moi, je me sentis de très-bonne » heure entraîné vers la poésie, et » j'éprouverai toujours cet entraîne- » ment, tant que je pourrai penser. » Tout ce que je me rappelle de ma » première jeunesse, c'est que je faisais des vers. Je choisis Guy de » Warwick, pour mon premier héros, et je tui Colborn le géant » avant que je fusse assez grand pour » être envoyé à Westminster. Mais » il m'arriva deux accidents qui » m'empêchèrent d'être complètement dominé par ma muse. Je fus » élevé dans un collège où la prose » était plus à la mode que les vers; » et aussitôt que j'eus pris mes premiers degrés, je fus envoyé à la » Haye comme secrétaire du roi. Là, » j'avais assez à faire à étudier mon » français et mon hollandais, et à » changer le style français en celui » des articles et des conventions. » Ainsi cette poésie, qui par la pente » de mon esprit, pouvait devenir » l'affaire de ma vie, en fut seulement l'amusement, par le bonheur » de mon éducation, et d'après la » perspective de quelque petite fortune à faire et l'amitié de personnes élevées à cultiver. Je ne » me lançai pas beaucoup dans la » satire, parce que, quelque agréable » qu'elle soit aux écrivains et à ceux » qui l'encouragent, les résultats en » sont fort souvent dangereux. » Ces maximes prudentes paraissent avoir servi de guide à Prior, pendant la plus grande partie de sa vie. Sa conduite à la Haye fut si agréable au roi Guillaume, qu'à son retour, il le nomma l'un de ses gentilshommes de la chambre. Ces fonctions lui donnat

(2) Cette pièce de vers ne se trouve pas dans la quatrième édition des Œuvres de Prior, publiée à Londres, en 1751, 2 volumes in-12, par Samuel Mumpley, et que l'auteur du *Plutarche anglais*, indique néanmoins comme la meilleure. Cet éditeur a pris la singulière liberté de mêler aux poésies de Prior, non-seulement des pièces de vers de sa façon, mais de petits poèmes composés par d'autres auteurs, et dont quelques-uns sont d'une indécence rivoltante. Il a mis en tête du second volume une vie de Prior, et a donné que la table des matières de ce volume.

peu d'occupations, on suppose que Prior passa quelques années à cultiver la littérature. En 1695, il écrivit, sur la mort de la reine Marie, une ode fort longue, qui fut présentée au roi. Deux ans après (1697), il fut employé de nouveau dans les affaires publiques, et nommé secrétaire d'ambassade auprès des plénipotentiaires anglais envoyés au congrès de Ryswick. Il fut chargé d'apporter en Angleterre le traité qu'ils avaient conclu, et reçut à cette occasion un présent de deux cents guinées. Plusieurs auteurs anglais, dont Chauffepié a adopté l'opinion, prétendent que Prior fut nommé, la même année (1697), secrétaire-d'état pour l'Irlande. Ce qu'il y a de certain, c'est que le docteur Robert Freind le dit positivement, dans l'épithaphe latine composée par lui en honneur du poète, et gravée sur le monument qui lui a été élevé dans l'abbaye de Westminster. L'*Annual register* place à l'an 1699 la nomination de Prior à ce poste important. En supposant qu'il l'ait réellement occupé en 1697, ce qui nous paraît douteux, quelque respectable que soient les autorités qui affirment ce fait (3), ce ne fut que fort peu de temps, puisqu'en janvier 1698 il accompagna, comme secrétaire d'ambassade, le comte de Portland, ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de France. On raconte qu'un jour qu'il examinait les appartements de Versailles, la personne qui lui servait de guide, lui fit re-

marquer les tableaux de Lebrun, représentant les victoires de Louis XIV, et lui demanda si le palais du roi d'Angleterre avait de semblables décorations. « On voit partout, fait-on répondre à Prior, les monuments des actions de mon maître, excepté dans son propre palais. » Lorsque la mission du comte de Portland fut terminée (juillet 1698), Prior se rendit en Hollande, auprès du roi. A la suite d'une longue audience, dans laquelle on assure qu'il donna d'utiles conseils à Guillaume III sur les moyens de rendre le parlement favorable aux traités de partage de la succession d'Espagne, qui venaient d'être arrêtés entre la France, l'Angleterre et les Provinces-unies; il fut envoyé à Londres avec des délégués importantes. A son arrivée, il devint sous-secrétaire d'état dans le département du comte de Jersey; poste qu'il ne conserva pas longtemps, le comte de Jersey ayant bientôt après reçu sa démission. Prior en fut presque aussitôt dédommagé par la place lucrative de commissaire du commerce. On assure qu'à la même époque, Guillaume, dont il avait su gagner la confiance, le chargea de plusieurs négociations secrètes auprès de Louis XIV. En 1700, il fut créé maître-ès-arts, et publia l'une de ses compositions les plus longues et les plus remarquables, le *Carmen sæculare*, dans lequel il emploie tout son talent pour célébrer les grandes actions du règne de Guillaume : il faut croire qu'il pensait alors tout ce qu'il écrivait. Il représenta East-Greenstead, dans le comté de Dorset, au parlement qui se réunit en 1701; et il y vota pour la mise en accusation des lords qui avaient conseillé au roi les traités de partage, traités dans lesquels il avait

(3) Nous pensons que les auteurs cités par Chauffepié, et les rédacteurs de l'*Annual register*, ont confondu le poste de sous-secrétaire-d'état, que Prior occupa en 1699, sous le lord Jersey, avec celui de secrétaire-d'état pour l'Irlande. Gordon, qui a écrit l'histoire de ce royaume, ne dit pas un mot de Prior; et il n'est sans doute fait mention de lui, s'il eût réellement rempli les fonctions qu'on lui attribue. Chauffepié partage l'opinion que nous émettons ici.

été lui-même officiellement employé, quoique ses partisans prétendent qu'il ne les avait jamais approuvés. (V. PORTLAND, XXXV, 471.) L'Angleterre ayant obtenu des succès contre la France, après l'avènement de la reine Anne (1702), Prior exerça ses talents poétiques pour célébrer la gloire de son pays, dans une *Épître à Boileau, sur la victoire de Blenheim*, remportée par Marlborough, en 1704. Voltaire ne trouve de bon, dans ce petit poème, qu'une apostrophe à Boileau, qu'il a ainsi traduite :

*Satyrique flatteur, toi qui pris tant de peine  
Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin.*

Les mots que nous avons soulignés ne se trouvent pas dans l'ouvrage de Prior, qui reproche seulement à Boileau d'avoir invoqué les neuf Muses dans son *Épître* IV<sup>e</sup>, pour dire que Louis XIV n'avait point passé le Rhin. Après la bataille de Ramillies (1706), Prior fit paraître une Ode que Johnson considère comme la seule des compositions produites par cet événement, dont on ait conservé le souvenir. Vers la même époque, Prior publia un volume de ses Poésies, avec le Panégyrique de son premier Mécène, le comte de Dorset, mort depuis quelque temps. Ce Recueil commence par l'*Exercice de collège*, et finit le Poème d'*Henri et Emma*, imité de la *Fille aux cheveux châtains*, (Nut-brownmaid), ancienne ballade de Chaucer. « *Henri et Emma*, dit Johnson, est le plus long » des essais érotiques de Prior : c'est » un dialogue long et ennuyeux, qui » n'inspire ni estime pour *Henri*, » ni intérêt pour *Emma*. L'exemple » de cette dernière, qui se résout à » épouser un meurtrier condamné » à mort, et à le suivre dans tous » les lieux où la crainte du supplice

» et le desir de commettre de nouveaux crimes pourraient le conduire, ne saurait être donné pour » modèle ; et l'épreuve à laquelle » Henri, qui se trouve être ensuite » le fils d'un roi, soumet la cons- » tance d'*Emma*, est ridiculement » choisie. » Ce poème a été traduit en français, 1764, in-12. Prior, qui avait été nommé par les Whigs, l'un des commissaires de la douane, au commencement du règne de la reine Anne, et destitué ensuite par le même parti, comme trop attaché aux Torys, se réunit ouvertement à ces derniers après sa disgrâce. Le but des Torys était de mettre un terme à la guerre, et de renverser leurs antagonistes. Pour y parvenir, ils déclamaient contre la dilapidation des deniers publics, l'avarice et la rapacité des généraux : ils cherchaient enfin à rendre impopulaires, et la guerre, et ceux qui la dirigeaient. Il paraît que Prior les aida de sa plume, en faisant insérer différents morceaux dans l'*Examiner*, ouvrage périodique, publié par les aigles du parti Tory : on cite, entre autres, sa critique des vers adressés à Godolphin, par le D. Garth, à l'occasion de la chute de ce ministre arrivée en 1710. Addison défendit ce dernier, à ce sujet, dans le *Whig examiner*, et taucha sévèrement Prior. Les Torys, qui tenaient en ce moment les rênes du gouvernement, résolurent de profiter de leur position pour procurer la paix à l'Europe ; et comme Prior jouissait de la confiance du comte d'Oxford (Harley), premier lord de la trésorerie, on l'envoya suivre à Paris, sans caractère officiel, (juillet 1711), les négociations déjà entamées par l'abbé Gaultier (Voy. ce nom) : mais ses pouvoirs étaient tellement restreints, qu'il n'était au-

se qu'à entendre les propositions a cour de France, et à les transmettre aux ministres de la reine. On pouvait parfaitement de lui dans la cour étrangère, où il avait su se faire estimer pendant le séjour qu'il avait fait en qualité de secrétaire d'ambassade des comtes de Portland et de Jersey. Mais voyant qu'il ne pouvait rien discuter, ni arrêter, son rôle était tout-à-fait passif, le marquis de Torcy, alors ministre des affaires étrangères de France, fut indispensable d'envoyer, avec pleins-pouvoirs, en Angleterre, un négociant, homme habile, en matière de commerce surtout (Voyez son nom). Cet agent s'y rendit au mois d'août 1711, accompagné de lord et de l'abbé Gaultier. Dès son arrivée, Prior instruisit la reine d'une venue du négociateur français. La première conférence, à laquelle lord et l'abbé Gaultier assistèrent, eut lieu, le 26 août, chez le comte de Torcy. Ce fut ensuite dans la maison même de Prior que les ministres français jugèrent convenable de tenir d'autres conférences, afin de ne pas donner l'éveil aux ennemis de la France. Lorsqu'on fut convenu des points principaux, Bolingbroke, qui était chargé, en Angleterre, du portefeuille des affaires étrangères, alla à Mesnager que Prior serait allé à l'évêque de Bristol et au comte de Stafford, en qualité de troisième plénipotentiaire de la reine au congrès qui devait se tenir à Utrecht. Ce ne fut cependant pas, « parce que », dit Torcy, les ministres anglais y trouvèrent apparemment trop d'obstacles qu'ils n'osèrent franchir ; et la place demeura vacante. » Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que l'évêque de Bristol et le comte de Stafford n'avaient pas le

secret de la reine sur l'article d'Espagne, la première condition fondamentale de la paix, et qu'il avait été confié à Prior. Ce dernier joua, dans cette grande affaire, un rôle fort important. On peut s'en faire une idée, ainsi que de l'opinion qu'on avait de ses talents, par ce que Bolingbroke disait de lui dans une lettre qu'il écrivait à la reine : « Le lord » trésorier ( Oxford ) proposa, et » tous les lords furent du même avis, » que M. Prior devait être ajouté à » ceux qui avaient pouvoir de signer, » par le motif, qu'ayant traité personnellement avec M. de Torcy, » il est le meilleur témoin que nous » puissions produire du sens dans » lequel les engagements préliminaires ont été arrêtés. D'ailleurs comme c'est de tous les serviteurs de votre Majesté qui ont été initiés au secret, celui qui est le plus versé dans les affaires de commerce, si vous jugez convenable de l'employer dans le futur traité de commerce, il sera important qu'il ait été partie intervenante dans la conclusion de la convention qui doit être la règle de ce traité. » Des relations directes s'établirent ensuite entre le marquis de Torcy et Bolingbroke ; et les conférences d'Utrecht commencèrent le 1<sup>er</sup> janvier 1712. Mais elles avançaient si lentement que le ministre anglais fut envoyé à Paris, au mois d'août de la même année, pour arranger les différends avec moins de formalités ; et une suspension d'armes fut bientôt conclue ( 19 août 1712 ). Prior, qui avait accompagné lord Bolingbroke à Versailles, eut, après son départ ( octobre 1712 ), le titre, et remplit les fonctions de ministre plénipotentiaire ( 4 ),

( 4 ) Sa commission avait été signée par la reine Anne, le 13 ( 24 ) septembre 1711.

bien que plusieurs écrivains anglais prétendent à tort qu'il n'avait pas de caractère officiel. Il se rendit néanmoins en Angleterre presque en même temps que lord Bolingbroke, afin de mettre sous les yeux de la reine, des dépêches que Louis XIV adressait à cette souveraine, pour lui annoncer la résolution qu'il avait prise, quoique avec une extrême répugnance, d'abandonner aux Hollandais la ville importante de Tournai, sous la condition que cette cession trancherait nettement et déciderait les difficultés de la négociation. Prior revint à Paris, au mois de décembre 1712, porteur d'une convention qui prolongeait, de quatre mois, la suspension d'armes, et d'une lettre par laquelle Anne annonçait au roi de France, la nomination du duc de Shrewsbury comme son ambassadeur extraordinaire, en remplacement du duc d'Hamilton, qui venait d'être tué dans un duel. La mission du duc de Shrewsbury n'était que temporaire : lorsqu'elle fut terminée et qu'il revint en Angleterre (août 1713), Prior resta en France avec son ancienne qualité de ministre plénipotentiaire. On peut donc regarder comme extrêmement douteux le refus attribué au duc de Shrewsbury d'être associé avec un homme d'une aussi basse extraction que Prior. Pendant tout le temps que dura la mission de ce seigneur, Prior ne joua qu'un rôle secondaire, bien que ses talents, joints à l'extrême confiance que lui accordaient le comte d'Oxford, Bolingbroke, et même Louis XIV et le marquis de Torcy, empêchassent qu'il pût jamais être totalement éclipsé. D'ailleurs, même à cette époque, il traitait souvent, en son nom personnel, des affaires très-

graves qui intéressaient les deux cours ; et Louis XIV l'envoya plusieurs fois en Angleterre, soumettre à la reine Anne des dépêches secrètes d'un intérêt majeur. Quelques honorable que fût le poste que Prior occupait, il paraîtrait, d'après sa correspondance avec lord Bolingbroke, que le traitement qu'on lui avait alloué ne suffisait pas pour soutenir convenablement sa dignité (5), et qu'il ne cessait de solliciter son rappel. Le 29 sept. (v. st.) 1713, Bolingbroke lui annonce que le comte d'Oxford a enfin réglé la récompense de ses services, qu'il va revenir à Londres, et que le marquis de Torcy est prévenu qu'il sera remplacé par le général Ross. Cette récompense promise à Prior, était probablement l'une des places de commissaires de la douane, qui rapportait 1500 louis, et qui, étant devenue vacante par la nomination de M. Withworth à la légation de Bade, lui fut effectivement donnée. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir si Prior retourna réellement en Angleterre : mais, s'il quitta son poste à la cour de France, ce ne peut être qu'au commencement de 1714 (avril ou mars) et pour très-peu de temps, puisqu'on le voit figurer, au mois de juin, avec son ancienne qualité de ministre plénipotentiaire de la reine, dans les négociations qui se suivaient à Versailles, pour la démolition des fortifications de Dunkerque et la suspension des travaux du canal de Nardick. Il paraît que Prior, qui n'avait pas été initié dans les démarches faites par les ministres de la reine Anne en faveur du chevalier de Saint-George (le

(5) Prior fait allusion à sa position difficile, dans une épître adressée à la reine pour lui faire connaître qu'il manquait de vêtements plats.

ant), démarches aux quel-  
 our de France et cette sou-  
 elle-même n'étaient pas  
 res, en eut connaissance, en  
 ou 1713, et qu'il ne s'y  
 pas contraire. Mais le re-  
 mel que fit ce prince mal-  
 d'embrasser la religion an-  
 et la mort de la reine sa-  
 irent évanouir sans retour les  
 pérances qu'il avait dû con-  
 Ce fut le 12 août 1714, que  
 cessa de vivre, quatre jours  
 a disgrâce du comte d'Ox-  
 immédiatement suivie du court  
 he de Bolingbroke, alors  
 parti Tory (6). L'avènement  
 orge I<sup>er</sup>. n'apporta d'abord  
 changement dans la situation  
 r, quoique ce prince, en mon-  
 le trône, eût commencé par  
 les Torys de tous les em-  
 pour les donner exclusivement  
 higs. Prior continua de rem-  
 France les fonctions de minis-  
 nipotentiaire, et de suivre les  
 ations entamées entre les deux  
 jusqu'au mois de janvier 1715,  
 comte de Stairs, nommé pour  
 placer, dès le 22 novembre pré-  
 , se fut rendu à son poste (7).  
 ). Après beaucoup d'hésita-  
 après avoir résolu alternati-  
 t de revenir en Angleterre,  
 à les dangers qui l'y atten-  
 , puis de rester en France  
 attendre les événements (sans  
 de dernière résolution paraisse  
 de l'effet d'une contrainte pour  
 , comme Chalmers l'a pré-  
 , Prior quitta enfin Versailles  
 mars 1715. Arrivé à Boulo-

gne, il feignit d'être malade, afin  
 d'attendre les réponses d'un exprès  
 qu'il avait envoyé à Londres, et n'ar-  
 riva dans cette ville que le 4 avril.  
 Le 20 juin suivant (7), il fut mis en  
 état d'arrestation dans sa propre  
 maison, sous la garde d'un sergent,  
 sans que les mesures sévères qu'on  
 prenait à son égard diminuassent sa  
 gaité naturelle. On lui fit subir, quel-  
 ques jours après, un interrogatoire,  
 à la suite duquel il fut surveillé de  
 plus près. En juillet, un comité se-  
 cret du conseil privé, présidé par  
 Robert Walpole, se rendit chez lui,  
 et l'interrogea avec la plus grande  
 sévérité : mais il soutint qu'il ne  
 savait autre chose que ce que l'on  
 avait trouvé dans ses lettres. Con-  
 duit par un messenger devant lord  
 Townshend, il reçut de ce seigneur  
 les épithètes les plus injurieuses (co-  
 quain, scélérat), parce qu'il persistait  
 dans ses dénégations, et ne voulait  
 pas rendre témoignage contre le com-  
 te d'Oxford. Robert Walpole, whig  
 ardent et vivement animé contre  
 Prior, proposa contre lui un acte  
 d'accusation, qui n'eut cependant au-  
 cune suite. En 1717, George I<sup>er</sup>.  
 accorda une amnistie, dont les en-  
 nemis de Prior le firent excepter  
 (8) ce qui ne l'empêcha pas d'é-

(7) Quelques auteurs anglais, parmi lesquels nous  
 citerons Chalmers, prétendent que Prior arriva en  
 Angleterre dans le mois de mars; que, le 25 de ce  
 même mois, on leura un warrant contre lui, et que,  
 le 30 juin, Robert Walpole proposa contre lui un  
 acte d'accusation. Nous sommes à-peu près certains  
 qu'il y a ici deux erreurs de date : ce qui est surtout  
 constant, c'est que Prior ne quitta Boulogne que  
 dans les premiers jours d'avril.

(8) Lorsque Prior remit au comte de Stairs qui  
 venait le remplacer à Versailles, tous les papiers de  
 la légation, il fit la faute grave de ne pas les exami-  
 ner auparavant : il en résulte que la correspondance  
 privée, et souvent fort licencieuse, que Bolingbroke  
 avait suivie avec lui, et qui comprenait un grand  
 nombre de dames anglaises de haut parage avec les-  
 quelles ce dernier avait des intrigues galantes, s'y  
 trouva comprise. Lord Stairs ne garda pas le secret;  
 et Prior s'attira ainsi des ennemis acharnés qui em-  
 ploierent tous les moyens pour le perdre.

à dans par observer que plusieurs écrivains  
 et d'autres Chalmers, dans son *General  
 ed. Dictionary*, prétendent que, le 1<sup>er</sup>,  
 , arriva la chute des Torys, et que Prior  
 vint.

tre mis en liberté quelque temps après, sans avoir été soumis à un jugement, ni par conséquent à aucune peine. Ce fut pendant son emprisonnement, qu'il écrivit l'*Histoire de l'ame* (Alina), poème divisé en trois chants, et le seul ouvrage de Prior dont Pope désirait être l'auteur. Voltaire en fait un grand éloge dans ses *Lettres philosophiques* ou *Mélanges de littérature*, fondus quelquefois dans son *Diction. philosophique* : « Cette histoire, dit-il, est la » plus naturelle qu'on ait faite jus- » qu'à présent sur cet être si bien » senti et si mal connu. L'ame est » d'abord aux extrémités du corps, » dans les pieds et dans les mains des » enfants; de là elle se place insensi- » blement au milieu du corps dans » l'âge de puberté; ensuite elle mon- » te au cœur, et là elle produit les » sentiments de l'amour et de l'hé- » roïsme; elle s'élève jusqu'à la tête » dans un âge plus mûr, elle y rai- » sonne comme elle peut; et dans la » vieillesse on ne sait plus ce qu'elle » devient : c'est la sève d'un vieil ar- » bre qui s'évapore et ne se répare » plus. Peut-être cet ouvrage est-il » trop long : toute plaisanterie de- » vrait être courte; et même le sé- » rieux devrait bien être court aus- » si. » Johnson en porte un juge- ment plus sévère : « L'*Histoire de » l'ame*, dit cet écrivain, est écrite » à l'imitation d'*Hudibras*, et a quel- » que ressemblance avec cet ouvra- » ge. *Hudibras* manque de plan, » parce qu'il a été laissé imparfait ; » et l'*Histoire de l'ame* est impar- » faite, parce qu'il semble que son au- » teur lui-même n'a jamais eu de » plan. » Prior était rendu à la liberté; mais c'était tout ce qu'il possédait. Quelque considérables qu'eussent pu être les profits qu'il avait retirés de

ses emplois, il ne lui restait rien; et, avec tout son talent, il se trouvait, à cinquante-trois ans, en danger d'être plongé dans la détresse, n'ayant pour subsister que sa petite place (*fellowship*) au collège de Saint-Jean, qu'on lui avait souvent reproché d'avoir conservée pendant son élévation. « Elle me servira peut-être » un jour à vivre, » disait-il à ceux qui lui en parlaient. Comme il était généralement connu et estimé, on le pressa d'ajouter de nouveaux poèmes à ceux qu'il avait déjà imprimés, et de les publier par souscription. L'expédient réussit par les soins de quelques amis, qui firent circuler son prospectus, et par le moyen que d'autres amis employèrent en retenant l'argent des souscriptions afin qu'il ne le dissipât point. Le prix de chaque exemplaire était de deux guinées; et toute la collection en produisit quatre mille. Lord Harley, fils du comte d'Oxford, dont Prior avait toujours été l'ami et le partisan, joignit à cette somme une somme égale pour l'achat de la terre de *Down-Hall* : Prior devait en avoir la jouissance pendant sa vie; et, après sa mort, elle devait revenir à lord Harley. Prior possédait alors l'*otium cum dignitate*, dont les beaux-esprits et les philosophes ont si souvent désiré jouir. « Mais il semble, dit John- » son, que les hommes qui ont oc- » cupé des emplois, vivent rarement » long-temps dans un état complet » de repos. » Il est du moins certain, à l'égard de Prior, que, dès cette époque, sa santé alla toujours en déclinant. Il se plaint de sa surdité, qu'il attribue à ce qu'il a pris trop peu de soin de ses oreilles, lorsqu'il n'était pas sûr de conserver sa tête sur ses épaules. Il avait formé



besoin d'écrire l'*Histoire de son temps*; mais cet ouvrage était avancé, lorsqu'une fièvre de l'empporta, le 18 sept. 1721, à cinquante-huitième année de sa vie. Il mourut à Wimple, résident du comte d'Oxford, auprès de son fridg, et fut enterré dans l'abbaye Westminster, où on lui érigea un monument à ses propres frais; car il mit à part, pour cet objet, la somme de cinq cents livres sterling. Plusieurs de ses poèmes furent publiés après sa mort: en 1740, parut l'*Histoire de son temps, compilée d'après les manuscrits originaux de Prior*. Cette compilation, disent les écrivains anglais, est digne de lui; et l'on est porté à croire qu'elle a été falsifiée en partie, même elle ne l'a pas été en totalité. Prior légua au collège de Saint-Albans, comme pour le dédommager du qu'il avait conservé les émoluments de la place qu'il y occupait, un portrait peint en France par La Fontaine, et dont Louis XIV lui avait fait présent; et en outre, des ouvrages à la valeur de deux cents livres sterling, avec la faculté de les choisir parmi tous ceux qui composaient la bibliothèque. « Quelque éminent fût Prior, dit Johnson, par ses talents et par la position qu'il occupait, ses contemporains nous ont transmis sur lui peu de renseignements. Il est donc fort difficile de tracer son caractère particulier, et de faire connaître sa manière habituelle d'exister. Il vivait à l'époque où la rage de chaque homme dévoilait dans ses adversaires tout ce qu'il aurait été de lui-même; et par conséquent, il n'est pas étonnant qu'il ait dit peu de mal de Prior, on ne peut en conclure qu'il y en avait peu de connu. Il ne craignait pas

de provoquer la censure; car lorsqu'il abandonna les Whigs, sous le patronage desquels il était d'abord entré dans le monde, il devint un Tory si ardent et si déterminé, qu'il ne fréquentait pas volontiers les hommes qui professaient une opinion différente. » Il était un des seize Torys qui se réunissaient chaque semaine, et qui étaient convenus de se donner l'un l'autre le titre de frère (9). Suivant l'opinion de Pope, Prior n'était bon qu'à faire des vers: il le trouve encore moins propre aux affaires qu'Addison lui-même. On a pu se convaincre, par ce que nous avons dit des travaux de Prior et de la considération dont il jouissait, combien ce jugement est peu fondé. Addison, placé dans un rang élevé, y montra une incapacité complète, et fut obligé de le quitter presque avec ignominie. Prior, au contraire, fut chargé, sous les règnes de Guillaume, d'Anne, et même de George I<sup>er</sup>, par des hommes très-capables d'apprécier son mérite, et dans des circonstances où l'on avait besoin d'hommes de talent, de suivre des négociations de la plus haute importance et hérissées de difficultés; et l'on n'eut jamais que des éloges à lui donner. Nous avons vu l'opinion

(9) « Dans les dernières années du règne de la reine Anne, dit Voltaire, le docteur Swift forma le dessein d'établir, dans la société royale de Londres, fondée en 1660, une académie pour la langue, à l'imitation de l'académie française. Le comte d'Oxford et Holingbroke appuyèrent ce projet. Les membres qui devaient composer cette académie étaient tous des gens de mérite: c'étaient Swift, Prior, Pope, Congreve, etc., etc. Mais la reine mourut subitement; les Whigs se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'académie, ce qui porta un coup mortel aux belles-lettres. » Il est probable que cette académie ne saute dont parle Voltaire, est la même chose que la réunion dont il est fait mention dans l'extrait de Johnson, que nous avons cité. On trouve, dans les pièces officielles du temps, que Prior faisait partie des vingt-un membres composant la société pour récompenser le mérite. On n'avait choisi que des grands seigneurs ou des gens de lettres, qui pussent par eux-mêmes protéger ou admettre des personnes de talent.

que Bolingbroke, excellent juge en ces matières, énonce formellement sur l'habileté supérieure de Prior dans les questions de commerce. On sait d'ailleurs qu'il exerçait une grande influence sur le marquis de Torcy, ministre fort éclairé, connaissant parfaitement les hommes, et dont la maison était presque devenue celle de Prior, qui y soupait presque tous les soirs, et semblait être un des membres de la famille. Cette intimité dans laquelle il vivait aussi avec le comte d'Oxford et lord Bolingbroke, et l'estime qu'il avait su inspirer à Louis XIV, avec lequel il causait souvent et familièrement, nous font regarder comme fort suspectes les accusations de quelques auteurs anglais, qui ont écrit qu'il menait, dans sa vie privée, une conduite fort irrégulière, et ne fréquentait que la mauvaise et même la basse compagnie. Suivant Johnson, dont les critiques ont été trouvées un peu sévères, les poésies de Prior offrent, en général, peu d'imagination, mais une grande correction, de la facilité, de l'esprit et beaucoup d'art. Il lui accorde le talent de rajeunir une vieille histoire, de manière à procurer un nouveau plaisir. « Prior ne tombe jamais, dit-il; mais il est rarement sublime : on sent que ce n'est qu'à force de travail qu'il s'élève au-dessus de la médiocrité. Il a des vers pleins de vigueur, mais peu de vers heureux; ils roulent, mais ne coulent jamais de source. » Plusieurs de ses Poèmes sont écrits en rimes irrégulières. On ne peut pas dire de la collection de ses ouvrages, de ses contes surtout, que

La mère en procuroit la lecture à sa fille.

Sa réputation paraît reposer principalement sur son *Salomon*, ou la *Vanité du monde*. Ce poème, que

Cowper regarde comme le n ouvrage que Prior ait écrit, s l'on considère le sujet ou l tion, a plus de deux mille se vers, quoique Voltaire, qui tente de dire qu'il est trop lo lui en donne que quinze cent divisé en trois livres, ayant tres : la *Science*, le *Plaisir* *Puissance*. « L'auteur, dit J l'a beaucoup travaillé. Quelq ceaux sont pleins d'élégance tres s'élèvent jusqu'au sublim il manque d'intérêt, qualité: quelle les autres ne sont rien lui dont on ne saurait se d eu le lisant, provient, non d formité du sujet, car il est su ment diversifié, mais de l'ort tinn et uniforme de la na Malgré ses défauts, plusieurs ges du *Salomon* procureront truction et du plaisir à celu parcourra. Dans d'autres, l apprendra à écrire, et le phil à raisonner. » Ce poème a été en latin, par G. Dobson. On que Prior avait fait cinq Di des Morts, que la duchesse d land possédait en manuscrit. vrages poétiques de Prior on grand nombre d'éditions. D-

PRIORATO. Voy. GUAR

PRISCIEŒ (PRISCIANUS), grammairien, de Césarée, fl au commencement du quatri cle. Il eut pour maître Thé qu'il nomme l'honneur de l'élo (omnis eloquentiæ decus), et après Dieu, il se reconnaît ble de ses progrès dans la cul lettres. Il avait embrassé le c nisme, comme le prouvent p passages de ses écrits. On ign particularités de sa vie; mais dore nous apprend qu'en 52 cien dirigeait, à Constantinop

ement fameuse par le grand l'élève qu'elle avait produit. Son principal ouvrage est un grammaire en dix-huit livres, dédiée, non pas à l'empereur, comme Augustin Dati et autres l'ont avancé, mais Julien, son protecteur, le fut-elle à qui l'on doit la langue latine de l'*Abrégé des auteurs*, dit un philologue, est parmi les grammairiens, autant que nous les avons jusqu'à présent, un des plus importants; la simple inspection de l'*Index auctorum* fait voir une considérable d'auteurs cités, et copiés en partie littéralement, et plupart sont perdus pour nous. Son ouvrage n'a traité la grammaire avec autant de développement, il a connu et consulté tous les grammairiens antérieurs, depuis Verrinus Flaccus, jusqu'à Nonius Marcellus; et il a écrit et transcrit leurs opinions. L'ouvrage est l'examen philologique de la langue, sous celui de la grammaire, des règles grammaticales, de la sagacité, des connaissances, du style, il surpasse tous les autres, sur lesquels il a l'avantage de connaître la langue grecque; ce qui l'a mis à portée de faire un parallèle continu entre le grec et le latin: mais ce qui est surtout précieux, c'est qu'il a réuni une grande quantité de fragments d'auteurs grecs qu'il nous a transmis. Sa Grammaire a servi l'enseignement de la langue grecque jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres: aussi la plupart des auteurs du moyen âge, tels

que Jean de Garlande, Alexandre de Villeneuve, etc., n'ont guère fait que l'abrégé. Elle a été imprimée, au moins six fois, dans le quinzième siècle, avec la plupart des autres ouvrages de Priscien. L'édition qu'on regarde comme la première, est sortie, en 1470, des presses de Vindelin de Spire, à Venise: cet habile imprimeur en donna, deux ans après, une seconde, également in-folio. Le P. Andiffredi en cite une édition qu'il croit imprimée à Rome, par Hulric Han, vers 1471 (Voy. *Catal. Romanar. edit.* p. 394). Enfin, il en existe deux de Venise, de l'année 1476. Les éditions postérieures à cette date, ne sont point recherchées; et parmi celles du seizième siècle, qui sont très-nombreuses, on ne fait cas que des éditions de Florence, Giunti, 1525, in-4°, et de Venise, Aldes, 1527, même format. Toutes sont faites d'après des manuscrits défectueux, et laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la correction. Le savant Elie Vinet, qui se proposait d'en donner une meilleure, avait cherché pendant vingt-cinq ans, sans pouvoir le trouver, un ancien manuscrit qui contient les mots grecs dont s'est servi Priscien. Putschius a publié, dans les *Grammaticæ latinæ auctores antiqui* (Hanau, 1605, in-4°), la plupart des ouvrages de notre auteur, avec les corrections de Jos. Scaliger, de Gruter, de David Hoeschel et de Rittershusius; et cette édition, supérieure aux précédentes, a long-temps été estimée des savants: mais on sait actuellement qu'elle est très-fautive (2); on y trouve: I. De

(2) P. Boudam avait déjà signalé, en 1759 (*Var. Lect.*), l'incorrection de cette édition, en prouvant par une multitude d'exemples, que de tous les auteurs contenus dans le recueil de Putschius, Priscien était celui qui avait le plus souffert de la négligence de cet éditeur. (Voy. *Bibl. Ossuensis*, II, 20.)

octo partibus orationis libri 16, de-  
que constructione earumdem libri 2.  
II. *Partitiones versuum XII Æneï-  
dos principalium*. C'est un Commen-  
taire grammatical sur le premier  
vers de chaque livre de l'Énéide. III.  
*De accentibus liber*. IV. *De declina-  
tione nominum liber*. V. *De versi-  
bus comicis liber*. VI. *De Præexerci-  
tamentis rhetoricæ ex Hermogene  
liber*. Ce petit Traité, publié pour la  
première fois, à la suite de l'ouvrage  
de Jean Sulpitius, *De componendis  
et ornandis epistolis*, Rome, 1491,  
in-4°, a été inséré par Pithou dans  
les *Rhetores latini*, 1559, in-4°,  
etc. Dans l'édition la plus récente  
des œuvres de Priscien, dont nous  
allons parler tout-à-l'heure, le texte  
grec d'Hermogène, publié pour la  
première fois par Heeren, a été mis  
en regard de la traduction latine de  
Priscien. VII. *De figuris et nomi-  
nibus numerorum et de numis et  
ponderibus liber*. Elie Vinet a publié  
cet Opuscule, avec ses corrections,  
dans un Recueil de petits traités sur  
les poids et mesures des anciens,  
Paris, 1565, in-8°; il a été réim-  
primé avec l'ouvrage d'Hotmann :  
*De re numaria Romanorum*, ibid.,  
1585, in-8°, et inséré par Græ-  
vius dans le tome XI du *Thesaur.  
antiquit. Romanar.* Lindemann a  
donné, à Leyde, en 1818, une édi-  
tion entièrement revue, des *Opera  
minora* de Priscien, 1 v. in-8°. Au res-  
te le petit Opuscule *De ponderibus  
et mensuris*, publié sous le nom de  
Fannius, n'est qu'une mauvaise com-  
pilation absolument sans critique :  
elle n'a pu qu'égarer les commenta-  
teurs qui lui ont attribué quelque  
confiance, au lieu de s'en tenir aux  
classiques grecs et romains (3). Onat-

tribue à Priscien : *Expositio in  
phrastum de sensu, phanta-  
intellectu*; inséré dans un Re-  
traités philosophiques, publié  
Aldes, 1497 et 1516, in-fol. I-  
duit, en 1087 vers latins he-  
tres, le poème de Denys le po-  
(V. DENYS, XI, 115); et cel-  
sion, moins poétique et plus  
que celle d'Avienus, offre qu-  
additions (4), quoiqu'elle ait u-  
taine de vers de moins que l-  
On trouve une pièce de v-  
notre grammairien sur l'a-  
mie, dans l'opuscule de Be-  
ratione computi. Une édition  
plète des Œuvres de Priscien  
lationnée sur les manuscrits a  
a été publiée récemment, av-  
notes, à Leipzig, par M. I-  
*Prisciani Cæsariensis opera*,  
20, 2 vol. in-8°. Le phil-  
Schneider a jugé sévèrement  
nouvelle édition, exécutée il-  
avec un peu de rapidité. Cep-  
elle a de grands avantages  
précédentes par les correction-  
au texte, d'après la comp-  
des meilleurs manuscrits; c-  
tions qui sont importantes, s-  
quand il s'agit des fragment-  
teurs anciens cités par Prisci-  
peut voir, dans la Gazette litté-  
Iéna, mois de décembre 182-  
234-36, une analyse très-d-  
de cette édition. Nicol. Frisc-  
publié une comédie satirique  
le titre de *Priscianus vapi*  
contre les mauvais grammairi-  
son temps. — Théodore Pau-  
médecin grec, vivait à la c-  
Constantinople, vers l'an 38-  
ouvrages, sur la diète, sur l-  
ladies des femmes, etc., ont c-

(3) *Considér. génér. sur l'évaluat. des monnaies  
grecq. et rom.*, par M. Letroune.

(4) Sainte-Croix, *Mém. sur les petites g-  
anciens*, n° 42 (*Journ. des Sav.*, avril,  
1755).

is par lui-même en latin, et insé- dans les *Medici antiqui* des Al-, 1547, in-fol. La meilleure édi- est celle qu'a donnée J.-M. Bern- d, Anspach, 1791, in-8°.—Jean ndorp ( *V.* ce nom ) a fait con- redans son *Onomasticon Roma-* s, plusieurs autres PRISCIENS : yran de ce nom, sous Antonin- ieux; un jurisconsulte auquel est ssé un rescrit d'Elagabale, in- i au Code-Justinien; un philoso- du temps de l'orateur Symma- ; PRISCIE le lydien, commen- ur du livre de Théophraste *De sa*, contemporain de Simplicius; x évêques, dont un assista au cou- de Constantinople en 381.

D—G et W—s.

RISCILLIEN, hérésiarque du trième siècle, était Espagnol, e famille noble et riche, réunis- à ces avantages un naturel heu- t, de l'esprit, de l'éloquence, et connaissances très-étendues. Sa était régulière, ses mœurs aus- s, et sa réputation honorable- et établie. Un nommé Marc, ptien de la ville de Memphis, Manichéen, étant venu en Es- se, y eut pour disciple Aga- femme de quelque distinction. ue des erreurs du manichéisme, séduisit un rhéteur nommé El- ms, et tous deux communiquè- le poison de l'hérésie à Priscil-. Les bonnes qualités de celui-ci aient pas sans mélange. Priscil- était vain. Il paraît qu'il fut flat- devenir chef de secte, et de don- son nom à celle qui commençait tablir. Il usa de tous ses moyens r la propager, et employa pour son crédit et ses richesses. ercha d'abord à s'attacher des ames d'un haut rang, et il y reus- Bientôt il eut des disciples des

deux sexes, de toutes conditions; et compta même parmi eux des évêques, entre autres, Instantius et Salvien, qui furent les premiers et les prin- cipaux soutiens de la nouvelle doc- trine. Aux erreurs du manichéisme, elle joignait celles des gnostiques, des sabelliens, et d'autres sectes nou- velles. On y enseignait que l'ame hu- maine était de la même substance que la Divinité; qu'à chaque partie du corps, que l'on divisait en douze portions, présidait un des signes du zodiaque. On y condamnait l'usage de la chair des animaux; parce que, disait-on, elle n'était point l'ouvrage de Dieu, mais des anges. Le démon n'avait point été créé. Principe du mal, il était sorti du chaos et des ténèbres. Jésus-Christ n'avait pas pris la nature humaine: il n'était né et n'avait souffert qu'en apparence. Ces sectaires proscrivaient le ma- riage, qu'ils regardaient comme une union illégitime, dont ils rompaient les liens; mais, dans des assem- blées nocturnes, où ils priaient nus, ils se livraient à toute sorte d'im- puretés. Ils autorisaient le mensonge et même le parjure, quand cela était nécessaire pour couvrir les secrets de la secte. Ils ajoutaient aux saintes Écritures, qu'ils interprétaient à leur manière, de faux actes, tels que ceux de saint Thomas, de saint André, etc., etc. Tout le midi de l'Espagne se trouvait infecté de cette hérésie, lorsqu'Hygin, évêque de Cordoue, effrayé de ses progrès, en aver- tit Idace, évêque de Mérida (1), qui la déféra au concile de Sar- ragoce, en 380. Priscillien, El-

(1) Quelques auteurs prétendent que c'est pour avoir mal compris le sens de Sulpice Sévère, qu'on donne à Idace le titre d'évêque de Mérida, et qu'en lieu d'*Emerita civitatis*, il faut lire, *emerita ata- tis*, ce qui signifie seulement qu'Idace était d'un âge avancé. *Vie des Pères*, par Godenard, Vermeil, 1811, p. 88.

pidius, et les deux évêques Instantius et Salvien y furent cités ; mais ils n'osèrent s'y présenter. Un décret y condamna leur doctrine, et excommunia Hygin, qui, après avoir le premier dénoncé l'hérésie, avait admis les hérétiques à sa communion. On chargea de son exécution Idace, et Ithace évêque de Sossube (2). Cette condamnation, au lieu d'intimider les nouveaux hérétiques, les irrita, et les rendit plus hardis. Priscillien n'était que laïc ; Instantius et Salvien le consacrèrent évêque d'Avila, croyant par-là fortifier leur parti. Ce n'était ni le courage ni la volonté qui manquaient à Idace et à Ithace, pour poursuivre les coupables ; la suite prouva même qu'ils ne mirent à cette poursuite que trop d'ardeur et de passion : mais voyant que les priscillianistes n'étaient point effrayés de l'anathème lancé contre eux, ils eurent l'imprudence de s'adresser à l'autorité séculière, et d'y porter une cause réservée au jugement de l'Eglise. Ils obtinrent de l'empereur Gratien un rescrit qui bannissait les hérétiques. Obligé de fléchir, Priscillien résolut de se rendre à Rome, près du pape Damase, pour essayer de se justifier. Il partit avec Salvien et Instantius. En passant par l'Aquitaine, ils y répandirent leurs erreurs, et y firent quelques prosélytes. A Auch, ils débauchèrent Euchrocie, femme de Delphidius, orateur et poète célèbre, et sa fille Procula, *de qua*, dit Salpice-Sévère, *fuit in sermone hominum, Priscilliani stupro gravidam, sibi graminibus partum abegisse*. Les trois hérétiques, ar-

rivés à Rome, sollicitèrent en vain une audience du pape : Damase refusa de les voir. Salvien mourut à Rome. Priscillien et Instantius revinrent par Milan, et ne reçurent pas de saint Ambroise un meilleur accueil. Repoussés partout, ils eurent recours à Macedonius, maître des offices ; et, l'ayant gagné par des présents, ils obtinrent, par son crédit, un nouveau rescrit du prince, qui annulait celui qui avait prononcé leur bannissement, et qui les réintégra dans leurs sièges. Alors ils poursuivirent l'évêque Ithace comme les ayant persécutés injustement. Ithace, obligé de fuir, se retira à Trèves, près de Gregoire, vicaire du préfet du prétoire, qui le prit sous sa protection. Cependant Gratien avait été détrôné et mis à mort : cette révolution avait appelé Maxime à l'empire, et l'avait rendu maître des Gaules. Ithace qui, outre la commission dont l'avait chargé le concile de Saragocce, avait des injures à venger, porta ses plaintes au nouvel empereur, et en fut écouté. Maxime ordonna que Priscillien, Instantius et leurs principaux adhérents, se présentassent à Bordeaux, devant un concile, qui se tint en 384. Instantius, interrogé le premier, y fut condamné. Priscillien, en ayant appelé à Maxime, fut conduit à Trèves, où l'empereur tenait sa cour. Ithace y renouvela ses accusations, avec toute la violence qu'inspire la haine. Il ne s'agissait plus d'une punition simplement canonique, mais de la peine capitale. Quoique saint Martin qui se trouvait alors à Trèves, détestât l'hérésie, il crut devoir reprocher à Ithace son acharnement, et refusa de communiquer avec lui et ceux de son parti, connus depuis sous le nom d'*Ithaciens*. Les ins-

(2) Sossube, ville d'Espagne, que l'on ne connaît point, dit Fleury. Il paraît que c'est Ossobona, anciennement siège épiscopal de la Lusitanie, aujourd'hui Estombar, dans le royaume des Algarves. (*Ibid.*)

saint ne purent empêcher  
 lien et plusieurs de ses par-  
 assent condamnés à mort.  
 tin supplia Maxime d'é-  
 leur sang; et ce prince le  
 : mais après le départ du  
 es instances des Ithaciens,  
 e fut exécutée. Cette ri-  
 eignit point l'hérésie. Les  
 de Priscillien emportèrent  
 nts, lui firent de magnifi-  
 illes, et l'honorèrent com-  
 rtyr. Sa doctrine prévalut  
 g-temps en Espagne, mal-  
 ombreuses condamnations  
 int frappée. Outre les deux  
 tés ci-dessus, il s'en était  
 an à Tolède, en 400, où  
 a un formulaire que de-  
 ascrire ceux qui deman-  
 se rétracter. En 407 ou  
 pereur Honorius avait pu-  
 is sévères contre les Pris-  
 . Cependant ils étaient en-  
 and nombre en 447. Tur-  
 ue d'Astorga, en écrivit à  
 ; et ce pape, dans une  
 réponse ( la quatre-vingt-  
 te celles qu'on a de lui ),  
 toutes les condamnations  
 it été portées contre eux.  
 oncile de Brague, en 563,  
 ore le même sujet en consi-  
 On y lut la lettre de saint  
 rès quoi on condamna de  
 doctrine de ces sectaires,  
 dèrent pas à disparaître.

L—Y.

ET DE MOLIERE. *Voy.*

FALCONIA. *V. FALCO-*

IS ( MARCUS - AURELIUS-  
 ), né dans l'Illyrie, à qui  
 devait déjà deux chefs il-  
 laude II et Aurélien, attira  
 nesse les regards de Valé-

rien, qui le créa tribun, quoiqu'il  
 n'eût pas l'âge requis par les régle-  
 ments militaires. Vainqueur des Sar-  
 mates, il se signala successivement  
 en Afrique, dans le Pont, sur le  
 Rhin, près du Danube, du Nil et  
 de l'Euphrate. Il fit, pour Aurélien,  
 la conquête de l'Égypte, et tempéra  
 souvent, par sa mâle fermeté, la  
 cruauté de cet empereur. Tacite lui  
 confia le commandement de l'Orient.  
 Probus fut proclamé auguste, par les  
 troupes, après la mort de ce prince,  
 malgré l'usurpation passagère de  
 Florianus. Le sénat, flatté par ses  
 déférences, confirma le choix des  
 soldats, l'an 276. Probus était dans  
 sa quarante-quatrième année. Il pro-  
 tégéa les frontières de la Rhétie, con-  
 fina les Sarmates dans leurs déserts,  
 détruisit un grand nombre de forte-  
 resses dans le pays des Isauriens,  
 et apaisa des troubles dans la Hau-  
 te-Égypte. La Gaule, long - temps  
 en proie aux ravages des Germains,  
 fut délivrée par ses victoires. Il pé-  
 nétra chez ces barbares, et les ré-  
 duisit à se soumettre aux conditions  
 qu'il leur imposa. Il fit élever, pour  
 servir de barrière à leurs excursions,  
 une large muraille, fortifiée de tours,  
 et embrassant un circuit de deux  
 cents milles, depuis le Rhin jusqu'au  
 Danube. Il mêla aux troupes nation-  
 ales le contingent de soldats qu'il  
 avait exigé des barbares, ayant soin  
 de les disséminer en petits détache-  
 ments, et établit sur les frontières,  
 des colonies formées des fugitifs et  
 des prisonniers des nations vaincues,  
 dans la double vue de garnir de  
 soldats et d'agriculteurs les points  
 menacés. Ces moyens artificiels ne  
 lui réussirent pas toujours; et le goût  
 des barbares pour l'indépendance  
 lui donna souvent à combattre des  
 ennemis intérieurs, incorporés par

lui-même à ses sujets. Saturnin, qui s'était révolté dans l'Orient, Bonose et Proculus, qui avaient imité cet exemple dans la Gaule, cédèrent à son génie infatigable et constamment heureux. Presque tous ces succès étaient l'ouvrage de sa valeur personnelle. Il en dut d'autres à des généraux habiles, dont plusieurs régnerent après lui, tels que Carus, Dioclétien, Maximien, Constance et Galère. Pacificateur de l'empire, il parut à Rome dans toute la pompe d'un triomphateur, l'an 281. La paix pour lui ne fut point oisive. Comme il avait autrefois fait exécuter en Égypte un grand nombre d'ouvrages d'utilité publique, il exerça les bras de ses soldats à couvrir de vignes les côtes de la Gaule et de la Pannonie, et à opérer des dessèchements dans son pays natal. Enfin sa sévérité et des paroles imprudentes qu'il laissa échapper sur la possibilité prochaine de licencier des troupes trop considérables, indisposèrent contre lui les légions : elles se révoltèrent, comme il présidait à leurs travaux, près de Sirmium, et le percèrent de mille coups. Revenue de ses mouvements de fureur, cette armée regretta son chef, et lui érigea un monument honorable, l'an 282. V., dans les Recueils de l'académie des inscriptions (tome XIII, pag. 437, M.), les Recherches de Bimard de la Bastie, sur la durée de l'empire de Probus, d'après quelques médailles de ce prince. F—T.

PROBUS (ÆMILIUS). Voy. CORNÉLIUS NÉPOS.

PROCACCINI (HERCULE), surnommé l'Ancien, peintre d'histoire, naquit à Bologne, en 1520. La juste célébrité des Carraches ne lui permettant pas d'espérer, dans sa patrie, les mêmes succès que ces habi-

les maîtres, il se transporta, avec sa famille, à Milan, où ses fils, déjà savants dans la peinture, ouvrirent une école, qui est devenue célèbre. C'est surtout à Parme et à Bologne qu'Hercule a donné des preuves de son habileté; et c'est principalement le Corrège qu'il cherchait à imiter. A l'exemple des Florentins, son dessin est un peu minutieux dans les détails, et son coloris manque d'éclat; mais, dans les autres parties, il est gracieux, soigné et aussi exact que les meilleurs peintres de son temps. Le soin extrême qu'il apportait à ses ouvrages a pu le préserver de ce style maniéré vers lequel l'art commençait à incliner, et le rendre propre à faire un excellent professeur, dans lequel doivent surtout dominer la sagesse et le bon goût. Aussi est-il sorti de son école une foule d'élèves, parmi lesquels il suffit de nommer un Sommacchini, un Sabbatini, un Bertoja, et surtout ses trois fils, Camille, Jules-César, et Charles-Antoine, père d'Hercule le Jeune. Ce chef d'une illustre famille vivait encore en 1591. — Camille PROCACCINI, fils aîné du précédent, naquit à Bologne, en 1546, et reçut de son père les premières leçons de son art. C'est particulièrement dans les airs de tête et dans l'arrangement des tons, que l'exemple paternel se fait apercevoir. Néanmoins, dans les ouvrages qu'il a soignés davantage, il montre plus de vivacité et de saillie, et sait employer les demi-teintes avec plus d'artifice. Cependant il sentit que les leçons de son père ne lui suffisaient pas; et, si l'on doit en croire quelques-uns de ses historiens, il en reçut, à Rome, de Michel-Ange et de Raphaël lui-même. Mais ce fut surtout le Parmesan qu'il s'efforça d'imiter; et beaucoup de ses ouvrages découvrent



la conformité de génie qui existait entre ces deux artistes. Il eut une fécondité d'invention surprenante, et une grande facilité de pinceau. Ses compositions brillent par un naturel, une douceur, un piquant, qui flattent toujours les yeux, s'ils ne satisfont pas également la raison. Mais cela ne doit pas surprendre : ayant secoué, presque au sortir de sa première éducation, le frein que son père avait imposé jusqu'alors à la fougue de son imagination, et ayant fait à lui seul l'ouvrage de dix peintres, à Bologne, à Ravenne, à Reggio, à Plaisance, à Pavie et à Gènes, cette activité lui a mérité le surnom de Vasari et du Zuccaro de la Lombardie, quoiqu'on puisse dire, sans crainte de se tromper, qu'il les surpasse, et pour la douceur du style et pour la force et l'éclat du coloris. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvrages les plus considérables ; mais tous ne sont pas d'un égal mérite. Les uns peuvent être regardés comme ses chefs-d'œuvre, tandis que les autres ne peuvent avoir un certain prix qu'aux yeux de ceux qui se laissent éblouir par les noms. Parmi les premiers sont les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe* et quelques traits de la vie du roi-prophète. Cependant Milan ne renferme de lui rien qui soit comparable au *Jugement dernier* dans l'église de Saint-Procolo de Beggio. Cette peinture passe pour une des plus belles fresques que possède la Lombardie. On peut en dire autant du *Saint Roch guérissant les pestiférés*, dont s'effrayait tant Annibal Carrache lui-même, quand il fut chargé de faire un pendant pour ce tableau. Les peintures qu'Hercule a exécutées dans le dôme

de Plaisance, par ordre du duc de Parme, et en concurrence avec Louia Carrache, sont belles, et peintes avec plus de soin que ses autres ouvrages ; elles représentent le *Couronnement de la Vierge*. Cependant malgré l'éclat qui brille dans cette belle composition, le voisinage du rival avec lequel il était en concurrence, semble le rapetisser. La nouveauté des idées du Carrache ne sert qu'à faire voir combien les siennes sont communes, et il paraît froid quand on le compare avec son concurrent. Mais Procaccini reprend tout son avantage lorsqu'il n'a plus à le disputer avec Carrache, et il se montre un des premiers artistes de son époque. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de ce maître : l'un, représentant la *Vierge assise sur un trône élevé, offrant Jésus aux hommages de saint Jérôme, de saint George et de saint François-d'Assise*, provenait de Modène ; l'autre, dont le sujet était une *Descente de Croix*, venait de la galerie de Vienne. Ils ont été rendus tous deux à l'Autriche, en 1815. Camille s'est aussi amusé à graver à la pointe ; et ses estampes, d'une exécution libre et savante, sont très-recherchées des connaisseurs. Les têtes de ses figures ont souvent la finesse de celles du carmesin, et les autres extrémités sont dessinées avec précision. Ces pièces, au nombre de cinq, représentent, le *Repos en Égypte*, traité de trois manières différentes ; un *Saint François recevant les stigmates* : il porte la date de 1592 ; et enfin, une *Transfiguration*. Cette dernière estampe, d'une très-grande dimension, est divisée en deux planches. Il est extrêmement difficile d'en trouver de belles épreuves, attendu que l'eau-forte n'a pas bien mordu sur la planche supé-

rieurs. Camille mourut à Milan, en 1626. — Jules-César PROCACCINI, frère du précédent, et le plus habile peintre de cette famille, naquit à Bologne, en 1548, et dut à son père les premiers élémens du dessin. Après avoir, pendant quelque temps, exercé la sculpture avec distinction, il résolut de se livrer à la peinture, dont l'exercice était moins fatigant. Il fréquenta, dans Bologne, l'atelier des Carraches; et l'on raconte que, piqué par une plaisanterie d'Annibal, il le frappa et le blessa: cet accident l'obligea de quitter Bologne; et c'est alors que toute la famille des Procaccini alla fixer sa demeure à Milan, où elle ouvrit son école de peinture. Jules-César étudia spécialement les ouvrages du Corrège; et l'opinion de tous les connaisseurs est que personne n'a su aussi bien que lui saisir la manière de ce grand maître. Dans les tableaux d'appartement, composés d'un petit nombre de figures, et où l'imitation est moins difficile, on l'a souvent confondu avec son modèle, quoique chez lui la grâce ne paraisse point innée, comme dans le Corrège, et que sa couleur ne soit pas aussi vigoureusement empâtée. Une *Madone*, de sa main, qui existe à Rome, dans l'église française de Saint-Louis, a été gravée récemment par un artiste habile, comme une production du Corrège. Mais c'est surtout dans les palais Sanvitale, à Parme, et Careghi à Gènes, qu'il s'est le plus rapproché de son original. Quelquefois le désir de donner de la grâce ou du mouvement à ses figures, le jette dans l'affectation. C'est le défaut qui se fait remarquer dans son *Martyre de saint Nazaire*, tableau qui satisfait par l'ensemble, par l'harmonie, par la grâce, mais dans lequel le mouvement du bourreau

paraît un peu exagéré. On a de Jules-César un grand nombre de vastes compositions, telles que le *Passage de la mer Rouge*, dans l'église de Saint-Victor à Milan, et celles surtout qu'il a laissées à Gènes, et dont on peut voir la description dans le Soprani. Mais ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est que dans cette quantité presque innombrable d'ouvrages, il s'est toujours montré exact dans le dessin, varié dans l'invention, étudié dans le nu et dans les draperies, et d'un grandiose où se découvre évidemment le génie des Carraches. Dans la sacristie de Notre-Dame de Saronà, on voit une de ses peintures représentant *Saint André, saint Charles et saint Ambroise*, qui a tout le sublime de cette école, à moins qu'on ne dise qu'à l'imitation des Carraches, il a tiré ses inspirations des magnifiques compositions dont le Corrège a orné la ville de Parme. Le Musée du Louvre avait de ce maître un *Saint Sébastien*, provenant de l'église de Saint-Celse, à Milan (Notice de l'exposition de 1798); et il possède encore un tableau représentant *la Vierge, l'Enfant-Jésus, saint François d'Assise, saint Jean-Baptiste et ste. Catherine* (1). Comme son frère Camille, il a cultivé la gravure à l'eau-forte; mais on ne connaît de lui, en ce genre, qu'une seule pièce in-4<sup>o</sup>, représentant une *Petite Vierge et l'Enfant-Jésus*. Il mourut à Milan, en 1626, la même année que son frère Camille. — Charles-Antoine PROCACCINI, le dernier des fils d'Hercule (2), se livra d'abord à la musique; mais,

(1) Ce tableau a été gravé par Henriques. Le Musée du Louvre a aussi exposé, en 1802 et 1811, quatre dessins à la plume, de Camille et de Jules-César Procaccini.

(2) Le nouveau Dictionn. historique, critique et biogr. (tom. XXII, p. 387), a fait deux personnes

entraîné par l'exemple de ses frères, il voulut étudier la peinture; et, comme il commença un peu tard à s'y adonner, il ne fut jamais un habile peintre de figures. Il n'en est pas de même comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits. Il fit un assez grand nombre de tableaux de ce genre pour plusieurs galeries de Milan, qui plurent à la cour d'Espagne, à laquelle cette ville appartenait à cette époque. On lui demanda pour ce royaume un grand nombre de tableaux. — Hercule PROCACCINI surnommé le *Jeune*, pour le distinguer de son aïeul, naquit à Milan, en 1596. Il fut d'abord élève de son père, puis de Jules-César, son oncle. Lorsqu'il produisit ses premiers ouvrages, l'art commençait à décliner; tout était d'une déplorable uniformité, nul caractère, nulle beauté dans les proportions, nulle vivacité dans l'expression, nulle grâce dans le coloris. Hercule ne contribua pas peu à cette décadence; et le seul côté par où il soit recommandable, c'est une imitation (éloignée) du style des Carraches, qu'il tenait de son oncle, et l'on ne peut nier, toutefois, qu'il n'ait fait preuve d'un véritable talent dans plusieurs de ses tableaux, tels que l'*Assomption* qu'il a peinte à Sainte-Marie-Majeure de Bergame: il y a manifesté une manière grandiose, du génie, et une heureuse imitation du style du Corrège. Son père l'avait laissé héritier d'une fortune considérable. Il put donc se livrer à la générosité de son caractère; et son amabilité et sa longue vie durent lui donner une assez grande in-

fluence sur les artistes de Milan, pour que tous ceux qui venaient étudier le nu à l'académie qu'il avait ouverte dans sa maison, se soient empressés d'adopter sa manière. Il fit plusieurs tableaux pour la galerie de Turin; et le duc de Savoie le décora d'une chaîne d'or. Le Musée du Louvre a possédé un tableau de ce maître, représentant le *Mariage de la Vierge*: il a été rendu à l'Autriche, en 1815. L'auteur mourut à Milan, en 1676, âgé de quatre-vingts ans. — André PROCACCINI, peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Rome, en 1667. Rien n'indique qu'il ait été de la famille précédente. Il fut élève de Carle Maratti, nommé directeur de la manufacture de tapisseries établie à l'hospice de Saint-Michel à Rome, et l'un des artistes choisis par Clément XI, pour peindre un des douze prophètes, dont ce pape avait chargé les plus habiles peintres de Rome, d'orner l'église de Saint-Jean de Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel*. Il a montré dans cet ouvrage qu'il était un des meilleurs élèves du Maratti; et ce travail lui fit tant d'honneur, qu'il fut appelé à la cour d'Espagne, en 1720, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. André orna les palais royaux d'un grand nombre d'ouvrages des plus recommandables, pendant les quatorze années qu'il demeura dans ce royaume. Il mourut à Saint-Ildephonse, en 1734; et l'on voit son tombeau chez les Franciscains de Ségovie. Il avait cultivé la gravure à l'eau-forte, d'après ses propres compositions et celles de Raphaël et de Carle Maratti. Les pièces qu'on a de lui sont au nombre de sept.

P—s.

PROCIDA (JEAN DE), gentilhomme napolitain, chef de la conjura-

tion contre les Français, connue sous le nom de Vêpres siciliennes, naquit, vers l'an 1225, d'une famille noble de Palerme. Il suivit les écoles de médecine, longtemps célèbres, de cette ville; et jusqu'à la fin de sa vie, il conserva, dans une carrière bien différente, la réputation d'un savant médecin. L'empereur Frédéric II, qui aimait et protégeait les talents, approcha Jean de Procida de sa personne, et lui accorda sa confiance. Ses fils, Conrad IV et Manfred, le comblèrent de bienfaits; et ce gentilhomme, témoin des brillantes qualités de ces princes allemands, qui s'efforçaient d'attirer les Musulmans en Italie (1), et de la défaveur que le clergé leur portait par ce motif, avait conçu pour ces princes un amour enthousiaste. La mort de Manfred, et la conquête des Deux-Siciles par les Français, causèrent à Procida une vive douleur; et la conduite hautaine, avide et cruelle de Charles d'Anjou et de ses officiers alarma sa haine contre ce monarque et toute sa nation. Lorsque Conradin entra en Italie pour recouvrer l'héritage de ses pères, Jean de Procida prit les armes en faveur de ce jeune prince. Tous ses biens furent confisqués après la victoire de Charles; lui-même il se retira auprès de Constance, fille de Manfred et reine d'Aragon, dernière héritière de la maison de Hohenstauffen. Il y fut reçu comme un sujet fidèle et un ami zélé; et il fut créé baron du

royaume de Valence, seigneur de Luscen, Benizzano et Palma. Ce n'étaient pas des siefs ou des richesses qui pouvaient faire oublier à Procida la mort tragique de Manfred et de Conradin, le malheur de sa patrie, et l'oppression de ses concitoyens. Les correspondances qu'il avait conservées dans les deux royaumes ne l'entretenaient que des vexations des Français, de leur injustice, de leur cruauté, et surtout du mépris qu'ils affectaient pour les Italiens : elles nourrissaient sa haine et son désir de vengeance. Il instruisit Constance et Pierre III, roi d'Aragon, son mari, des plaintes des Siciliens, qui, plus éloignés du trône, étaient abandonnés par Charles d'Anjou à ses lieutenants, et vexés d'une manière plus cruelle. Il somma Constance, comme seule héritière de la maison de Hohenstauffen, comme invoquée par Conradin sur son échafaud, de recueillir sa succession, et de venger son supplice; et lorsqu'il vit qu'elle et son mari hésitaient à entreprendre sans alliés une guerre aussi hasardeuse, il vendit tous les biens qu'il tenait de leur libéralité, pour en employer le prix, dans ses voyages, à susciter des ennemis à Charles, d'un bout à l'autre du monde alors connu. Il parcourut d'abord les Deux-Siciles, en 1279; il reconnut bientôt qu'il ne pourrait soulever les provinces deçà le Phare, que les armées françaises parcouraient chaque jour, et que l'œil du maître observait sans cesse. Mais il trouva la Sicile lasse de l'oppression : les barons, les habitants des villes et les paysans, étaient également disposés à tout oser. Chaque outrage nouveau qu'ils avaient à supporter, pouvait faire éclater la rébellion; et Procida, en préparant ses

(1) Aux témoignages des historiens arabes qui attestent ce fait, et que nous avons indiqués à l'article PIERRE DES VIGNES (XXXIV, 348, not. 4), on doit ajouter celui de Makrizi : cet écrivain, dans sa Description de l'Égypte (art. Damiette), dit positivement que Frédéric II envoya secrètement au sultan Malek-Salch, un député déguisé en marchand, pour lui annoncer le prochain départ du roi de France, et que ce fut cet avis qui engagea le sultan à partir précipitamment de la Syrie pour l'Égypte (Voy. l'Hist. des Croisades, VII, 709.)

yens à la vengeance, fut con- le les retenir, pour attendre ion favorable, et pour concer- s efforts. Il sentit, avant tout, ité de procurer des armes à la et d'obtenir, pour les ache- subsidies de quelque prince. l'Aragon avait besoin de tou- ousources pour lever l'armée uelle il seconderait la révol- Siciliens : mais Jean de Pro- rendit à Constantinople, au- l'empereur Michel Paléolo- e Charles d'Anjou était alors point d'attaquer. Il reçut de somme d'argent considéra- nt il employa la plus grande i pouvoir d'armes ceux des i sur le zèle desquels il pou- plus compter. Il se servit du à la cour de Rome, dont il dé- tenir l'aveu pour son entre- l se présenta au pape Nicolas us l'habit de moine francis- il portait toujours dans ses ; et il s'assura que ce pontife irait pas moins que lui après ent où l'Italie serait délivrée des Français. Malheureuse- icolas III mourut peu de se- après cette entrevue. Procida a en Grèce, pour tirer de eur de nouveaux subsides. r, il en rapporta vingt-cinq ces d'or, qui servirent à ter l'armement du roi d'Ara- rès lui avoir remis cette som- revint encore en Sicile; et il ut cette île sous divers dégui- , pour communiquer à ses riores cette haine profonde et ble contre les Français, qui t lui - même. Il ramena les i Palerme, pour qu'ils pus- iger le mouvement populai- qu'un nouvel outrage des l'exciterait; et, sans for-

mer de complots, sans fixer d'avan- ce un jour pour l'explosion de la haine du peuple, il attendit un évé- nement qui devait naître de lui-mê- me, et qui ne pouvait pas tarder. En effet, Procida n'eut point une part directe au massacre des Fran- çais, commencé à Palerme, le 30 mars 1282 (2), pendant que les vé- pres sonnaient, et continué pendant tout le mois suivant dans les autres parties de l'île. L'insolence d'un sol- dat, nommé Drouet, qui voulut fouil- ler une jeune femme sous ses habits au sortir de l'église, en fut la cause immédiate. Mais Jean de Procida avait disposé le peuple à ne suppor- ter plus aucun outrage; il étendit de proche en proche un incendie que le hasard avait allumé; il réunit les communautés insurgées, et leur fit promettre de se défendre mutuelle- ment; enfin, il tourna contre le mo- narque même, la vengeance nationa- le, qui n'avait d'abord pour objet que les subalternes. Il courut auprès de Pierre III, avec les syndics de toutes les communautés de Sicile, pour lui déferer la couronne, et implorer ses secours; et depuis ce moment, de concert avec Roger de Loria, gentilhomme calabrois, qui avait quitté son pays lorsque les Français en avaient fait la conquête, il fut le conseiller fidèle des monar- ques Aragonais, qui se succédèrent en Sicile. Il dirigea leurs efforts pour la défense de sa patrie; et sa prudence déjoua souvent les em- bûches de leurs ennemis. Lorsque Jacques, second fils de Pierre III, qui lui avait succédé en Sicile, vou-

(2) C'était le lendemain de Pâques. Voltaire se trompe également, dans la première édition de son *Histoire générale*, où il place cet événement le di- manche, et dans ses *Annales de l'Empire*, où il le met le mardi. Cette dernière date semble cependant confirmée par le témoignage de Fœnell.

lut, en 1296, s'assurer la couronne d'Aragon, en abandonnant cette île aux Français, Procida déclara que les Siciliens ne le reconnaissaient plus pour roi; et il engagea ses compatriotes à offrir la couronne à Frédéric, le troisième frère, qui, par sa bravoure, assura la liberté de la Sicile. Procida vécut assez long-temps pour voir ses compatriotes recueillir le fruit de ses travaux, et la paix rétablie, en 1302, entre les deux royaumes, qui demeurèrent indépendants. Parvenu à la dernière vieillesse, il donna encore ses soins, comme médecin, à Gaultier Caraccioli, un des courtisans de Charles II, qui, atteint d'une maladie dangereuse, demanda permission à son maître d'aller se faire traiter par le même homme qui avait renversé Charles I<sup>er</sup>. d'un de ses trônes, et mis des bornes à l'ambition et à la puissance de la maison d'Anjou. Voyez les *Eclaircissements sur les Vêpres Siciliennes*, par Bréquigny, publiés par Sainte-Croix, dans le *Magasin encyclop.*, 1<sup>re</sup>. année II, 499-513.)  
S. S.—1.

PROCLUS, philosophe grec, naquit le 8 février de l'an 412 de l'ère vulgaire : on le conclut de divers renseignements, et surtout de son thème natal, que son historien Marinus a rapporté, et que Fabricius explique. Il mourut le 17 avril 485; il y avait eu, en l'année précédente, une éclipse de soleil, marquée en effet, dans les tables astronomiques, au 13 janvier 484. Selon ce même Marinus, Proclus a vécu soixante-quinze ans; calcul qui, au premier coup-d'œil, semblerait inexact : mais il s'agit d'années lunaires, usitées alors chez les Grecs, et un peu plus courtes que les années juliennes. On a commis, sur l'époque de

sa naissance, deux erreurs plus vives. Les uns l'ont fait vivre deuxième siècle de l'ère chrétienne, trompés par le nom de Proclus, l'un de ses maîtres, qu'ils mal-à-propos, confondent avec Proclus de Chéronée (1). Les autres, particulièrement Lambecius, disent, au contraire, sa naissance qu'à l'an 443, et sa mort au 518 ou 519, parce qu'ils supposent sur la foi de Zonaras, qu'il battait la flotte de Vitalien avec des soldats ardents, à la manière d'Archimède sur la foi de Théophraste et de Platon, qu'il prédit, en 518, la mort de l'empereur Anastase. Ou ces dates sont chimériques, ou il faut les rapporter à quelque autre Proclus, car celui dont nous parlons n'était déjà eu, dans son école, deux siècles, Marinus et Isidore, et Anastase régnait. Proclus est souvent surnommé Lycien, et comme natif de Xanthe; mais en croyons Marinus, il naquit à Byzance, où ses parents étaient de Syrie, fixer leur séjour, il reçut la première éducation, sa mère s'appelait Marcella, son père Patricius, à moins que ce nom ne désigne une dignité. De Constantinople ou de Xanthe, il fut envoyé fort jeune encore, à Alexandrie, où il suivit les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, deux maîtres alors renommés. Il fréquenta aussi les écoles que les Byzantins avaient dans cette ville, et y acquit la jurisprudence, étude que lui recommandait son père, à qui il avait, dit-on, valu beaucoup de considération et de crédit. Léon

(1) Il s'agit de Plutarque fils de Nestorius, qui a écrit un commentaire sur les trois livres de *De Animal.* cite par Simplicius, mais qui n'était Attique.

Le jeune Proclus : il l'admettait dans sa société la plus intime et à il le traitait comme son fils : aller à Byzance, il le prit comme un compagnon de voyage ; et l'éleva à la satisfaction de revoir sa patrie, sans cesser de profiter de ses soins et des soins de son maître. Dans Alexandrie, Proclus y enseigna la philosophie éclectique ou néoplatonisme, sous Olympiodore (2), qui comprenait parfaitement la philosophie, mais était à peu près inintelligible à presque tous ses auditeurs : il retenait et ne comprenait pas une leçon entière, dont pas un mot n'avait pu se fixer dans l'esprit de ses condisciples. Hérodore, second de ce nom (V. XX, 1), lui enseigna une plus véritable philosophie, une philosophie plus élevée, les mathématiques. Cependant d'Alexandrie perdait son élève : Syrianus avait quitté cette ville, s'était retiré dans Athènes, sa patrie des arts et des sciences, pour aller succéder, pour l'enseignement du platonisme, à Plutarque de Nestorius. Proclus, à l'âge de vingt ans, s'y rendit, et s'acquiesça d'une réputation honorifique : l'accueillit avec une faveur. Plutarque lui expliqua le platonisme et quelques livres de Platon, et le recommanda, en particulier à Syrianus. Celui-ci le consacra à l'aristotélisme et du platonisme, la théologie et à la science des mystères. Proclus, à l'âge de vingt ans, écrivit un commentaire sur le Timée. Depuis, Asclépiade de Plutarque, lui apprit les mystères magiques des Chaldéens ; et le point à se faire initier aux mystères d'Eleusis. Ils s'occupaient aussi

d'études politiques, et passait pour habile dans cette matière : il donnait des consultations aux magistrats et aux cités. Syrianus, en mourant, le désigna pour son successeur : l'école qu'il lui léguait, était devenue fort lucrative, à ce que nous apprend Damascius, dans Photius. Outre cinq leçons par jour, Proclus tenait encore des soirées littéraires, en sorte qu'il lui restait fort peu de temps à consacrer à la composition de ses livres : il en écrivit néanmoins un grand nombre, où il associait ses propres doctrines à celles d'Orphée, de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. On distingue entre ses nombreux élèves, Hiérius, fils de Plutarque, Asclépiodote, Zénodote, Hégius, et Marinus, qui a écrit sa vie, et qui lui a succédé dans sa chaire de philosophie. C'était sans doute en la prenant après Syrianus, vers l'an 450, que Proclus avait reçu le surnom de διὰ δόχου, qui veut dire successeur. Il ne paraît pas qu'il l'ait constamment occupée durant les trente-cinq années suivantes ; car son historien parle de persécutions qui l'obligèrent de sortir d'Athènes : il fit un voyage en Asie, et en profita pour étudier les rites de ces contrées. Après un an de séjour en Lydie, il revint en Grèce, et recommença d'instruire les Athéniens. Il mourut dans leur ville, à l'âge de soixante-quinze ans, comme nous l'avons dit : il avait été souvent malade, particulièrement de la goutte, et ne s'était jamais marié. Tels sont les faits les plus vraisemblables de sa vie : nous avons cru devoir les séparer des contes que Marinus y entremêle. L'Opuscule de Marinus est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur

le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de cardinales, mais de celles encore que l'école d'Alexandrie avait distinguées par les noms de physiques, morales théorétiques et théurgiques. Il suit de là que la succession chronologique des faits n'est pas toujours bien établie dans cette Notice; et c'est par conjecture seulement, que nous avons, à l'exemple de Brucker, placé, entre la mort de Syrianus et celle de Proclus, le voyage de celui-ci en Asie, et son séjour en Lydie. Du reste, les fables racontées par Marinus sont aussi à recueillir, parce qu'elles servent, ainsi que l'a observé le même Brucker, à expliquer et à caractériser les doctrines de ces philosophes. Il faut donc savoir que Proclus, attaqué, dans sa jeunesse, d'une maladie jugée incurable, en fut guéri par Apollon, qui lui apparut et lui toucha la tête; qu'avant de repartir de Byzance avec Léonas, il eut des entretiens nocturnes avec Minerve, qui lui conseillait d'aller à Athènes; qu'il retourna pourtant, quelque religieux qu'il fût, à Alexandrie; mais que, peu de temps après, il se souvint de l'avis de la déesse, et déserta les leçons d'Olympiodore, pour se transporter auprès de Plutarque et de Syrianus; qu'au moment où il entra dans Athènes, le portier de la ville lui dit: *J'allais fermer les portes si vous n'étiez venu*, paroles qui présageaient évidemment qu'il rétablirait l'éclat de l'école socratique. Il se préparait par des jeûnes aux apparitions d'Hécate et de plusieurs autres divinités; il jeûnait surtout le dernier jour de chaque mois, et célébrait les nouvelles lunes. Il avait une petite sphère, au moyen de la-

quelle il attirait la pluie, tenait la chaleur, péchait les tremments de terre, et opérait des risons miraculeuses, pour lesquels néanmoins il employait aux hymnes et des prières. Un jour ayant mal au pied, il y mit un plâtre qu'un oiseau vint enlever, comprit que c'était un heureux présage; mais il osa demander un oracle plus rassurant, et pendant son sommeil, un dieu vint lui baiser le pied et lui rendre la santé. Un jour, sans qu'il fût malade, lui-même se montra à ses disciples, tendit vers lui la main droite et déclara, d'une voix haute et avec l'honneur de la ville d'Athènes, si arriva-t-il qu'un personnage portant, nommé Rufin, sur ses épaules, milien d'une leçon de Proclus, une auréole autour de sa tête, prosterna religieusement devant lui. Ce Rufin lui offrit des trésors, mais il refusa; et Marinus admire ce dévouement, plus qu'il ne peut-être: car Proclus était modeste et pauvre; Nestorius lui avait offert de l'argent, mais il le refusa; et Marinus lui avait offert un legs considérable, et son père lui rapportait beaucoup d'argent. Brucker a relevé plusieurs contradictions dans cette légende; Proclus méprise la douleur; qu'il ressent l'indisposition légère, il a recours à des remèdes, à une bonne femme, à des enchantements, à des formules. On le loue pour son célibat; et l'on avoue qu'il n'a point une continence parfaite, exempt de toutes les faiblesses humaines, et cependant colérique, porté, insatiable de louanges. Mais que la vérité, et il mêle à ces autres divinités, les superstitions plus grossières. Mais enfin son esprit resplendit de rayons célestes.



et il renoncera à l'usage des si Plutarque ne lui avait con-  
 muer pour fortifier son tem-  
 et, et pour vivre avec plus  
 sté : telle est, en un mot, la  
 on que ses lumières et ses  
 aspirent, que, lorsqu'on l'en-  
 se le tombeau de son maître  
 s, toute la ville d'Athènes  
 ses funérailles, et le pro-  
 plus heureux des mortels.  
 tice de Marinus a pour second  
 à *εὐδαιμονίας*, (De la félicité):  
 destinée à montrer que le pla-  
 perfectionné est le souverain  
 ne n'avait été qu'incomplé-  
 publiée avant l'édition que  
 se en donna en 1700; on  
 à M. Boissonade, depuis  
 une édition plus correcte et  
 ante. Cette Vie fournit la clef  
 trines professées par Pro-  
 ses maîtres, par ses dis-  
 imaginées surtout pour être  
 opposition au christianis-  
 ils étaient ennemis déclarés.  
 est un hiérophante plutôt  
 philosophe : il aspire à être le  
 de toutes les religions de l'u-  
 chant tous les dieux, excepté  
 chrétiens. Il puise, le plus  
 et, dans les livres d'Homère,  
 s, de Zoroastre, productions  
 ment supposées, qu'il prend  
 pour authentiques. Il s'effor-  
 c'attacher les institutions de  
 ses, les dogmes de Platon, et  
 quelques-unes des observations  
 de, et d'en composer un sys-  
 i néanmoins demeure si con-  
 on n'a point réussi encore à  
 ter un exposé complet, clair  
 odique. Ce qu'on y voit d'a-  
 plus positif, c'est, comme l'a  
 le Fréret, la résolution de  
 rendre des Orphiques et non  
 piens, les doctrines de Pytha-

gore, de Timée de Locres et de Pla-  
 ton. Il répète après les Orphiques,  
 que le sceptre de l'univers fut d'a-  
 bord entre les mains de Phéon, c'est-  
 à-dire de Bacchus, passa dans celles  
 de la Nuit, puis d'Uranus, puis de  
 Saturne, ensuite de Jupiter, qui rè-  
 gne depuis qu'il a, dit-on, détrôné  
 son père, mais qui sera forcé de cé-  
 der la place à Bacchus, premier et  
 dernier souverain du monde. Cette  
 mythologie est du moins fort claire :  
 il s'en faut que la métaphysique de  
 Proclus le soit autant. On sait que  
 la philosophie alexandrine fait tout  
 dériver d'un principe unique : en  
 conséquence, Proclus enseigne que  
 la pluralité ne saurait précéder l'u-  
 nité ; que l'une et l'autre n'ont pu  
 commencer d'exister en même temps ;  
 que l'unité est essentielle et produit  
 d'abord la dualité, puis toutes les plu-  
 ralités, le fini et l'infini. De là pro-  
 viennent toutes choses, par voie de  
 mélange : de là diverses *triades*, tant  
 réelles que rationnelles : l'être, la  
 vie et l'intelligence ; ou bien la vie,  
 l'intelligence et l'ame ; l'infini, le fi-  
 ni et la vie ; ou bien l'essence, l'iden-  
 tité et la variété ; ou bien encore la  
 limite, l'illimitation et le mélange :  
 car on rencontre çà et là ces diffé-  
 rentes expressions dans les livres de  
 Proclus, soit qu'elles répondent aux  
 mêmes conceptions, soit qu'elles  
 aient chacune un sens particulier. A  
 ses yeux, les idées sont des essences  
 pures et immortelles, subsistantes  
 en elles-mêmes, et non en autre  
 chose : leur mixtion exprime le *grand*  
*hyménée des êtres* (3) ; mais la sub-  
 stance universelle, genre de toutes  
 les substances, est l'être absolu, le

(3) Cette expression, et celles qu'on lire en caractères italiques dans les lignes suivantes, sont employées par M. De Gérando, dans un exposé de la doctrine de Proclus.

*point culminant de tous les êtres réels.* Bien avant Proclus, on avait recommandé à l'homme de se connaître lui-même ; c'est le commencement de toute étude : en s'emparant de cette maxime, Proclus dit que la parfaite connaissance de nous-mêmes consiste à *juger des facultés par l'essence, et des actes par les facultés.* Il distingue cinq ordres de fonctions dans l'âme : les sensations, puis le sentiment que l'âme acquiert d'elle-même comme unie au corps, et comme distincte de lui ; ensuite les lumières supérieures par lesquelles elle corrige les notions imparfaites ; en quatrième lieu, le retour de l'âme sur elle-même, pour considérer sa propre essence et y découvrir l'image du monde ; enfin ses rapports avec les autres âmes quelconques. Les connaissances se divisent aussi en cinq ordres, selon qu'elles ont pour objet, ou les choses matérielles, ou les caractères communs aux objets sensibles ; ou l'unité, autrement dite l'absolu, conduisant à la recherche des causes par déduction de conséquences ; ou la contemplation immédiate des êtres et des essences ; ou en dernier lieu, les choses supérieures à l'entendement. Cette cinquième science est la plus élevée ; aussi prend-elle le nom d'exaltation ou de *μαρία*. Ce dernier progrès a manqué, dit-on, à plusieurs philosophes, par exemple, à Aristote ; mais Platon y tendait : Ammonius Saccas, Plotin, et surtout Proclus, y sont parvenus. Cet aperçu général de la doctrine de ce dernier auteur nous dispensera d'entrer dans un examen particulier de chacun de ses livres. L'énumération seule en serait déjà fort longue, si nous l'étendions à tous ceux qui sont aujourd'hui perdus ; ils sont au nom-

bre de plus de vingt, entre nous ne rappellerons que d sur la mère des dieux, sur la logie d'Orphée, sur les or Commentaires sur les deux d'Homère, sur les Énéades tin, et sur le *Phædon*, le et les *Lois* de Platon. Les Proclus contre le christian aussi disparu, à l'exception qu'en a transcrit Jean Phil les réfutant. Le Commenta Harmoniques de Ptolémée mais il est resté manuscrit aux ouvrages dont on a pu le texte grec, ou seulement sions latines, ou de six traits, quelques-uns apparten aux belles-lettres, la philosophie. Dans la première se présentent d'abord des au Soleil, aux Muses, et d nus. Brunck, en les insérant de ses *Analecta*, y a joint petites pièces, l'une de huit l'autre de quatre. Les Hymnes paru à la suite des poèmes à Orphée, chez les Juntæ, à en 1500, in-4°. ; chez les Venise, in 8°. , en 1517 ; clus avait composé beaucoup de poésies, qui ne se plus. Sa Chrestomathie grecque et poétique n'est connue que par les extraits qu'en a donné On les a imprimés à part la Version latine d'André de Francfort, en 1590, in 4°. tiennent une Notice sur la mère, que Léon Allatius a insérée dans son livre *De patriâ Homæ*, 1646, in-8°. Ce qui reste de Proclus, sur le I des œuvres et des jours d'Hésiode, publié à Venise, in-4°. , à Bâle, en 1544, in-8°. ; de, in-4°. , en 1603. En i

e de George Chærophosus , figures poétiques, Frédéric Morel a écrit une Dissertation de Proclius sur la poésie (gr.-lat. Paris, 1615). Le même Morel a mis au jour, 7. in-4°. , le texte grec, sans l'auteur, d'un Traité du style aïre, que depuis, en 1507, elin a imprimé in-8°. , sous le e Libanius, avec une Version : les intitulés de quelques ma-s attribuent à Proclus cet de, qui ne vaut guère la peine revendiqué pour lui ni pour ne. Ses livres de philosophie ité beaucoup plus de curiosi-me ceux qui ne sont connus r des traductions en latin. Tel bord son Traité de la Provi-, du destin et de la liberté, L'autreizième siècle, par Guil-de Morbeka, et dont Fabricius erit 53 chapitres dans sa Bi-que grecque ( t. ix, de l'édi-e Charles ). C'est le premier ar- du Recueil des œuvres de Pro- que M. Cousin a entrepris, en et dont il a paru quatre vo- , a Paris, chez Éberhart, in-clus, après avoir distingué violence, de la destinée, distin-ssi la sensibilité organique et e, de l'intelligence, qui s'élève egrés jusqu'à l'enthousiasme ; se veut pas non plus que l'on nde avec les notions imparfai-requises par les sensations, ni ence qui procède par analyse r synthèse, ni surtout les exta- i illuminations intellectuelles,uelles on aperçoit immédia- la vérité. Intermédiaire en-ieu, qui ne choisit pas, parce est absolument bon, et la ma-ri ne peut choisir, parce qu'elle erte, l'homme jouit d'une li-vrétable, quoique limitée. Le

même Guillaume de Morbeka a traduit les réponses de Proclus, à dix objec-tions ou questions sur la Providence ; opusculé dont Fabricius n'a donné qu'un sommaire, et qui est imprimé pour la première fois en entier dans le tome 1<sup>er</sup>. del'édition de M. Cousin. Il en est de même du traité des maux, intitulé par le traducteur du treiziè-me siècle : *De subsistentiâ malo-rum*. Selon Proclus, ce qu'on appelle mal physique est un bien, un résultat de l'ordre général. Le mal n'existe ni dans les dieux, ni dans les anges, ni dans les démons, ni dans les hé-ros. Il ne consiste, à l'égard des ames, que dans la faiblesse qui les fait descendre vers les choses maté-rielles. Les biens dérivent d'une cau-se unique, nécessaire, éternelle ; ils sont réels, ils ont une *hypostase* ; les maux naissent de mille causes in-déterminées, et ne sont que des priva-tions. On peut s'étonner que l'ortho-doxe Guillaume de Morbeka ait aus-si traduit l'Institution théologique de Proclus ; car, en certains articles, elle se rapproche beaucoup des dog-mes d'Arius ; et ce n'est point la seule occasion où l'on remarque des res-semblances entre l'arianisme et le néo-platonisme. La version de Guil-laume est demeurée manuscrite ; celle d'Émile Portus accompagne le texte grec dans l'édition in-folio de Ham-bourg, en 1618 ; et l'on a de plus une traduction latine de Fr. Patrizi, imprimée sans le texte, dès 1583, à Ferrare, in-8°. L'ouvrage contient les preuves de 211 propositions, dont la plupart sont fort obscures ou très-inexactes. Il ne faut pas le confondre avec une théologie plato-nique, en six livres, qui toutefois offre à - peu - près les mêmes idées : c'est un tissu de vaines controverses, auxquelles Platon n'a jamais songé ;

on y reconnaît les traces des disputes qui venaient d'agiter l'Orient, au troisième et au quatrième siècle. Lambecius assure qu'il existe une version manuscrite de ces livres, par le même Guillaume de Morbeka; mais ils ont été retraduits par Émile Portus, et ont paru ainsi en latin en même temps qu'en grec, à Hambourg, en 1618, avec l'ouvrage précédent. C'est dans le troisième de ces livres que se trouve un passage sur l'ame des bêtes, que Bayle a discuté (Dict. art. *Pereira*), et qui accorde aux brutes, non pas une ame raisonnable, mais une ame sensitive, capable de mémoire et d'imagination. Le commentaire sur le *Timée* de Platon, que Proclus chérissait comme son meilleur ouvrage, quoique ce fût, à ce qu'il semble, son premier essai, a péri en grande partie. Les cinq livres qui en restent, sont joints aux Œuvres de Platon, dans les éditions de 1534 et 1566, in-folio. Ce commentaire est fort savant : beaucoup d'anciens auteurs y sont cités. De tous les livres de Platon, le *Timée* est celui où il a le plus développé son système sur la nature des choses, sur l'univers sensible et l'univers intelligible; mais l'explication de Proclus s'arrête au tiers de ce livre, et y ajoute plus de difficultés qu'elle n'en éclaircit. Dans les deux éditions qui viennent d'être citées, on a mis, à la suite de ce Commentaire, ce qui reste des observations de Proclus sur le *Traité de la république*. Son travail sur le premier *Alcibiade* n'était connu que par des extraits, et par une version latine, très-incomplète, de Marsile Ficin : M. Cousin vient d'en publier le texte grec dans les tomes II et III de son édition de Proclus. Des manuscrits de la bibliothèque du Roi lui ont fourni ce texte;

il a recueilli des variantes de Venise et de Milan; il les extraits latins de Marsile ce qui se retrouve d'une veine d'Hermann Gogava, quicuis avait indiquée, et qui dite. Dans son quatrième M. Cousin a donné les deux livres du *Commentaire* de sur le *Parménide*, d'après manuscrits de la bibliothèque de Paris, avec des fragments traduction latine de Gogava de la bibliothèque de Vienne encore n'avait été publié dementaire, ni en grec ni M. Frédéric Creuzer a complété, une édition de ouvrages de Proclus; mais celle de M. Cousin, quand complète, qui propagera la sance des écrits de cet auteur jettera toute la lumière, sur l'intérêt dont ils sont susceptibles. La Préface générale et les I les particuliers de chaque I recommandent par une langue, par un style animé, et saine érudition. Aux quatre publiés par M. Cousin, il I dre celui qu'on doit aux ches de M. Boissonade, paru à Leipzig, en 1820, sous le titre d'*Extraits des de Proclus sur le Cratyle* d scholies dont il n'avait été primé jusqu'alors : le savant les a tirées de trois manuscrits Vatican, et les deux autres bliot du Roi, tous trois peu Les autres livres de Procluent aux sciences physiques thématiques, et ne sauraient aujourd'hui aucune notion ble. Deux livres, intitulés I vement, sont principalement traits de la physique d'I

ils ont été imprimés en grec, à Bâle, en 1531, in-8°.; et avec la version latine de Velsius, en 1545, in-8°., dans la même ville : il en existe une traduction française par Forcadel, à Paris, 1565. Proclus a laissé, sur le premier livre des *Éléments* d'Euclide, des scholies que Barocci a traduites en latin (Padoue, 1560, in-fol.); et Th. Taylor, en anglais (Londres, 1788 et 1789, 2 vol. in-4°.), et dont le texte grec accompagne celui d'Euclide, dans l'édition de Bâle, in-fol., 1533, et dans celle d'Édouard Bernard, qui y joignit une version latine (Voy. le *Journal des savants*, 1707, p. 394) (4). Le *Traité de la sphère*, de Proclus (qui n'est qu'une copie littérale de plusieurs chapitres de Geminus), a paru, réuni à d'autres anciens livres d'astronomie, dans le volume in-folio, imprimé par Alde, à Venise, en 1499; il a eu pour traducteurs, en latin, Th. Linacer, Élie Vinet, Jean Lauremberg, M. Hopper, Jean Bainbridge (Londres, 1620, in-4°.); en italien, Ignace Danti (Florence, 1523, in-4°.), et Tito Scandianese (Venise, 1556, in-4°.) Son *livre des Positions astronomiques*, avant de paraître en grec, à Bâle, en 1540, in-4°, était connu par une version latine de George Valla, imprimée in-folio, à Venise, en 1498 (5). On lui attribue de plus, un écrit

sur les éclipses, qui n'a été publié qu'en latin, à la suite des tables astronomiques de Jeau Schroeter, à Vienne, in-4°, 1551. Enfin l'on a un monument de son goût pour l'astrologie, dans une Paraphrase du *Tétrabible* attribué à Ptolémée : Mélancthon a mis au jour le texte grec de cette paraphrase, en 1554, à Bâle, in-8°. Telles sont les diverses productions de Proclus (6). A considérer l'étendue de ses connaissances et la variété de ses travaux, il occupe un rang distingué dans l'histoire littéraire du cinquième siècle. Peut-être à une époque plus heureuse, eût-il recueilli et répandu de vives lumières. Il eût donné des directions plus utiles à ses vastes études, à l'activité de son imagination, à la puissance de sa pensée. Il a excité, parmi ses contemporains, un enthousiasme qui, depuis trente ans, semble se renouveler en Allemagne, en Écosse, et même en France. M. Cousin l'a éloquemment loué : MM. De Géraudo, Buhle, Tennemann, Tiedemann, etc., ont exposé ses doctrines, et les ont jugées dignes d'attention. Diderot, au contraire, l'avait déclaré le *plus fou de tous les écoliers*; et auparavant, le judicieux et savant Brucker n'avait guère vu dans ses livres qu'un tissu de visions ou d'impostures. Burigny, qui a écrit (*Mém. de l'acad. des*

(4) Ce commentaire, divisé en quatre livres, est d'une lecture fatigante, mais on y apprend plusieurs choses curieuses concernant l'histoire des mathématiques, on y voit, par exemple, qu'Euclide est le quatrième nom, chez les Grecs, qui ait donné des éléments de géométrie. D—L—F.

(5) Dans cet ouvrage, plus considérable que le *général*, quoique assez médiocre, Proclus expose la doctrine de Ptolémée sur les parallèles, les éclipses et les orbites des planètes. Il y paraphrase les données que Ptolémée nous a laissées de ses instructions. L'édit grec, que M. l'abbé Halma vient de donner en 1820, avec une traduction française, a été fait sur les manuscrits 2363 et 2392 de la bibliothèque du Roi. La traduction latine, donnée

par Valla, est fort inexacte, défigurée par des fautes pressenties, et surtout par la licence qu'il a prise de changer plusieurs passages, par exemple, lorsqu'il a substitué à la description de l'astrolabe, qui servait aux observations astronomiques, celle d'un autre astrolabe, qui est une projection stéréographique de la sphère céleste sur un plan. C'est, comme l'autre astrolabe, une invention d'Hipparque, et Valla nous en indique la construction d'après un ouvrage de Philoponus, mathématicien d'Alexandrie. D—L—F.

(6) Harles cite de plus un traité des vertus morales et civiles, et des facultés de l'âme, dont on a imprimé à Rome, en 1542, in-8°, non le texte, mais une version latine, par Raphael Mambia, composée d'extraits des livres philosophiques de Proclus.

*inscript. et belles-lettres*, t. xxxi) une Notice sur sa vie et sur trois de ses ouvrages, ceux qu'on ne possède que traduits en latin, par Guillaume de Morbeka, trouve que son style est obscur; sa manière d'écrire, très-confuse; l'ensemble de ses livres, un chaos de matières mal digérées; sa science fausse, et son système absurde. Mais ni la sévérité de ses censeurs, ni le désordre de ses propres livres, ne font autant de tort à la mémoire de Proclus, que l'histoire de sa vie, telle que l'a écrite Marinus, son élève et son successeur: elle ne laisse en doute que la question de savoir si les syncrétistes, depuis Ammonius Saccas jusqu'à Proclus, ont été des fourbes, ou seulement des illuminés. D-N-V.

PROCLUS (SAINT) avait été secrétaire de saint Jean-Chrysostome; il fut nommé, en 426, évêque de Cyzique, et n'exerça point cette fonction, quoiqu'il soit qualifié *episcopus Cyzicenus*, dans l'intitulé de la version latine de ses Homélies. Pour récompenser son zèle et son éloquence, on le fit archevêque de Constantinople, en 434. Il a occupé et honoré cette dignité jusqu'au 12 juillet 446, époque de sa mort. Tillemont, qui a écrit son histoire (*Mém. ecclésiastiq.*, t. xiv, p. 704-710), préfère cette date du 12 juillet à celle du 24 octobre, jour de la fête de saint Proclus. Ce fut pendant son épiscopat que s'introduisit l'usage de chanter le *Trisagion* (Trois fois saint). La plupart de ses écrits ont été publiés en grec et en latin, par Elmenhorstius, à Leyde, en 1617, in-8°, et moins complètement à Rome, en 1630, in-4°; en latin dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon; et en français (par N. Fontaine), à la

suite de Saint Clément d'Alex. Paris, 1696, in 8°. Ils consistent en vingt-neuf Homélies, un Opus sur la liturgie, une Épître sur une Épître synodique en fa saint Athanase, et quelques Lettres ou fragments. Léon et Richard Simon doutent de l'authenticité de l'opuscule ou si sur la liturgie ou la messe. Ses homélies on distingue un saint Jean Chrysostome, qu'on ne possède que mu en langue latine; trois Sur la fête de Pâques; deux de Noël, et un sur la Sainte ou l'hérésie de Nestorius est. Des citations faites par les siècles suivants nous app que Proclus avait composé p autres Discours, qui se sont. Mais les catalogues de la B. Bodléienne et de Montfaucon buent à tort des éléments de th c'est la Théologie platonique clus Diadochus, qu'on a pu un ouvrage de l'archevêque c tantinople. — Il y a eu plusieurs PROCLUS, Proculus ou l Fabricius en compte environ cinq, la plupart antérieurs losophe successeur de S. Nous n'en indiquerons que ci tychiens *Proclus*, grammair deuxième siècle, né à Sicca, que, précepteur de l'empereur nin, qui le fit proconsul. V et Trebellius Pollio font me lui, et n'apprennent que ce c venons d'en dire. — PROCLUS de Naucrète, professeur d'él à Athènes, élève du sophiste et maître de Philostrate, q de lui: ce Proclus, dans ses gues, imitait Hippias et Go avait conservé jusqu'à l'âge tre-vingt-dix ans, une mémo

euse, supérieure à celle de Suidas. Il est mort dans le cours du sixième siècle de l'ère vulgaire. — *Procopius*, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à mort l'an 10 de l'ère de cet empereur (389). Il fut fait élever en trente-deux jours belisque dans l'hippodrome de la ville : c'est le sujet d'une inscription grecque, insérée au livre iv de l'Anthologie grecque, et traduite en quatorze vers latins, par Hugues Grotius. Après le philosophe Proclus, on trouve le *Proclus* *gustatorius*, que Plinius, Cedrenus, et, sur leur autorité, Lambecius, ont confondu avec lui. C'est ce Proclus, intermédiaire des songes, qui brûla une once de Vitalien, non avec des pierres, mais avec du soufre, à ce que dit Jean Malalas. On raconte qu'il prédit la mort de l'empereur Valérien. — Procope, Suidas, et, d'autres, Banduri, parlent d'un *Procopius*, jurisconsulte sous l'empereur Justin II, au sixième siècle; une statue lui fut élevée au bas de laquelle se lisaient six vers grecs, recueillis au livre iv de l'Anthologie.

D—N—C.

**PROCOPE**, historien grec, natif de Césarée, en Palestine, vers le commencement du sixième siècle. Après avoir professé la rhétorique dans sa patrie, il vint s'établir à Constantinople, où il donna des leçons de rhétorique, et plaida plusieurs causes. On distingua ses talents : il fut appelé à remplir des fonctions publiques. Attaché, comme secrétaire, à l'empereur, il le suivit dans les guerres de Sicile, d'Afrique et d'Italie. Pour récompenser les services de Procope, Justinien l'anoblit par le titre de comte, le fit sénateur, et enfin préfet de Constantinople, en 562, comme le Chronographe de Théopha-

nes. Il paraît néanmoins avoir essuyé quelques disgrâces : il se plaint d'être mal payé de ses travaux ; on lui en retenait le salaire : il était même resté sans emplois durant plusieurs années. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie ; il mourut à l'âge de plus de soixante ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin-le-Jeune succéda, en 565. Les savants modernes ont agité les deux questions de savoir si Procope était chrétien, et s'il a exercé la médecine. Eichel et La Mothe le Vayer, qui le déclarent païen, sont obligés d'avouer qu'en plusieurs endroits de ses livres, et surtout de son *Traité des édifices*, il parle le langage des chrétiens de son siècle ; mais ils allèguent d'autres passages, qui annoncent tantôt la crédulité d'un idolâtre, tantôt l'indifférence d'un sceptique. C'est tirer des conséquences trop rigoureuses de quelques expressions légèrement employées, et d'ailleurs inconciliables entre elles. L'ensemble de ses ouvrages laisse l'idée d'un écrivain qui professait le christianisme, sans l'altérer même par aucune des hérésies de son temps : c'est ainsi qu'en jugent Vossius, Fabricius, Harlès et Meusel ; seulement il serait permis de penser avec Nic. Alemanni et Guillaume Cave, que sa croyance n'était point assez scrupuleuse pour lui interdire, en toute circonstance, les opinions ou les paroles qui pouvaient accidentellement offenser les dogmes ou les pratiques de l'Église. Cave dit plus : selon lui, Procope n'était ni tout-à-fait païen, ni tout-à-fait chrétien : avec les chrétiens, il méprisait les superstitions des gentils ; avec les païens, il croyait que la vertu et la vérité pouvaient se rencontrer encore hors du christianisme ; avec les uns et les autres,

il adorait un seul Dieu, créateur de l'univers. On a remarqué dans ses livres des détails si exacts sur les maladies et sur les remèdes employés contre elles, il a surtout si habilement décrit la peste qui ravagea Constantinople, en 543, qu'on a prétendu qu'il exerçait l'art de guérir. Nos docteurs modernes l'ont en quelque sorte reçu médecin : ils lui ont consacré des articles dans les histoires de cette profession. Le jurisconsulte Tiraqueau l'a créé médecin en chef de l'armée de Bélisaire; Freind a pris soin d'extraire de ses écrits tout ce qui semble annoncer une connaissance approfondie de l'art médical : à ce titre, Procope occupe une place dans le Dictionnaire historique de la médecine, d'Eloy; dans l'Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, de M. Portal (t. 1, p. 120), etc. On n'a cependant aucune preuve positive qu'il ait exercé cette profession; on le voit homme de lettres, homme d'état, homme public, secrétaire, historien, sénateur, préfet: qu'il ait été de plus médecin, Fabricius, Harlès, Tiraboschi et bien d'autres n'en veulent rien croire. Ses Œuvres consistent en huit livres historiques, un livre d'Histoire secrète, et six Discours ou livres sur les édifices. Le premier de ces trois ouvrages est divisé en deux parties; l'une intitulée *Guerre des Perses*; et l'autre *Guerre des Goths*; chacune en quatre livres. Mais il n'y a véritablement que les deux premiers livres qui aient pour objet les guerres soutenues contre les Perses, depuis l'an 408 jusqu'en 553 : les deux suivants racontent les expéditions des Vandales et des Maures en Afrique, depuis 395 jusqu'en 545. A l'égard des livres v, vi et vii, ils ne concernent réellement

que les guerres contre les Goths, guerres dont l'Italie fut le théâtre, et qui, commencées en 487, finissent, dans Procope, à la mort de Taias, en 552; le viii<sup>e</sup>. est une sorte de supplément général, qui embrasse diverses matières. Ces huit livres intéressent par la vérité des récits, par une peinture fidèle des mœurs de ces nations barbares, et par l'élégance du style, malgré quelques incorrections. On trouve une analyse des deux premiers dans Photius; et de tous les huit dans la préface de la continuation qu'en a faite Agathias (V. ce nom, I, 280). Le ix<sup>e</sup>. et le x<sup>e</sup>. livre de la Guerre des Goths, servent à rectifier plusieurs détails donnés par Paul Diacre : Gaillard en a fait cet usage dans un Mémoire inséré parmi ceux de l'académie des inscriptions et belles lettres (t. xxxii). L'ouvrage de Léonard Bruni d'Arezzo, mis au jour sous ce titre : *De bello italico adversus Gothos gesto libri quatuor* (Foligno, 1470, in-fol.), n'est, en grande partie, qu'une traduction de Procope, que Bruni n'avait point nommé, et dont il croyait posséder l'unique manuscrit. Paul Jove, La Mothe le Vayer et d'autres critiques ont reproché ce plagiat à Léonard Arétin, qu'Apostolo Zeno a essayé d'en justifier (V. Bruni, VI, 120-121). Un second ouvrage de Procope, considéré quelquefois comme le ix<sup>e</sup>. livre du précédent, est intitulé : *Anecdotes*, ou Histoire secrète. Contraint à beaucoup de réticences dans ses huit premiers livres, l'auteur déclare, en commençant celui-ci, qu'il va révéler les faits qu'il a dû taire, et développer les causes de ceux qu'il a pu rapporter. Craignant de n'être pas cru quand ses récits auront vieilli, il invoque le témoigna-



les contemporains, dont plusieurs ont vu Théodora et Justinien, il va les dépeindre. Ces Mémoires contiennent en effet de très-correctifs aux éloges que Procope prodiguait à Justinien; et ce qui concerne Théodora est d'un caractère, que les éditeurs du dixième siècle ont cru devoir enlever plusieurs articles, publiés par La Monnoye, dans *Magiana*. L'évêque de La Rava ( *Acad. des inscript.*, t. XXI ), Montel ( *Préf. de Bélisaire* ), ont tenu que Procope n'était point l'auteur de cette production scandaleuse. Suidas, disent-ils, est le premier à la lui ait attribuée, six cents ans après le règne de Justinien : mais au sixième siècle, et Phocas au neuvième, ne l'avaient point connue, en faisant mention de ses écrits. On n'y veut reconnaître son style, surtout son caractère. On ajoute qu'il est peut-être avant Justinien, qu'il lui a dû son sort peu survécu, tandis que les autres Anecdotes semblent dire le contraire que les personnages qui y sont parlés ont depuis assez longtemps cessé d'exister. La Rava conjecture que cet auteur est un évêque, dénoncé d'un évêque par Justinien, ainsi qu'on le voit à la fin de ce livre même. Dès le septième siècle, Guyet, Fichet, et La Mothe-le-Vayer avaient des doutes sur l'authenticité de l'*Histoire secrète*; et l'on aime à regarder comme apocryphe, la production d'un libelliste anonyme, un livre où Bélisaire, tant préconisé ailleurs par Procope, est presque aussi maltraité qu'un mauvais empereur dont ce général défendait la cause. Cependant ce n'est pas vrai de dire que personne,

avant Suidas, n'ait attribué cette composition à Procope : il en avait été déclaré l'auteur, non à la vérité par Évagre, quoique Vossius l'assure, mais par Eudoxie, qui vivait et régnait au milieu du onzième siècle. C'est d'ailleurs encore aujourd'hui l'opinion commune : elle a été professée par Montesquieu, Gibbon et Harlès, de même qu'auparavant par Nic. Alemanni, Maltret et Fabricius. Un point sur lequel on s'accorde, c'est que ce livre si fameux fait peu d'honneur à Procope, surtout lorsqu'on le lit après ceux où il a rendu à Justinien de si magnifiques hommages : le malheur d'avoir loué, décrédité, sinon la satire, du moins le satirique; et l'on risque peu de se tromper, en supposant que des mécontentements personnels ont dicté ces palinodies. Tour-à-tour courageux ou servile, dit Gibbon, enivré par la faveur, ou aigri par la disgrâce, Procope écrivait des invectives après des panégyriques. Trop d'exemples apprennent que la contradiction la plus scandaleuse entre ces deux genres d'écrits, n'est point une raison de douter de l'authenticité des uns ni des autres. La vérité intrinsèque de cette histoire secrète de Justinien ( *V. ce nom*, t. XII, 178-186 ), a été l'objet d'une contestation plus sérieuse. Thomas Rive, Gabr. Trivor, J. Eichel ( *V. ce nom*, XII, 592, 593 ), La Mothe, le Vayer, Ludewig, Invernizzi, ont pris la défense de l'empereur contre l'historien. Si l'on en croit Eichel, protestant zélé, Procope faisait sa cour au pape, en dénigrant un prince trop peu soumis à l'autorité pontificale. Nic. Alemanni, au contraire, a prétendu que ces Anecdotes, dont il se faisait l'éditeur, méritaient une pleine croyance; et Montesquieu a donné

du crédit à cette opinion. Ce grand écrivain déclare cependant qu'il eût été naturellement peu disposé à l'adopter, parce que les éloges que Procope a faits de Justinien dans ses autres ouvrages, affaiblissent son témoignage dans celui-ci, où il le peint comme le plus stupide et le plus cruel des tyrans : mais ajoute Montesquieu, « deux choses » sont que je suis pour l'Histoire » secrète ; la première, c'est qu'elle » est mieux liée avec l'étonnante fa- » blesse où se trouve l'empire à » la fin de ce règne..... L'autre » est un monument qui existe en- » core..... les lois de cet empereur, » où l'on voit, dans le cours de quel- » ques années, la jurisprudence va- » rier davantage qu'elle n'a fait..... » en 300 ans.... Ce prince vendait » également ses jugements et ses » lois. » Gibbon aussi, tout en mé- prisant un auteur qui se fait d'adula- teur libelliste, parce qu'il se voit frustré d'une partie des récompenses promises à ses flatteries ; tout en écartant des fables absurdes et de grossières invectives, par exemple, que Justinien était un âne, un démon, qui avait pris, comme sa femme Théodora, une figure humaine pour détruire le genre humain ; Gibbon admet la plupart des Anecdotes recueillies par Procope, et même les plus honteuses ; il les trouve prou- vées par leur nature même, et par des témoignages authentiques. Quoi qu'il en soit, ce livre ne paraît pas complet : apparemment de nouvelles faveurs obtenues par l'auteur, l'auront déterminé à l'interrompre. Il l'écri- vait l'an 26 du règne de Justinien, c'est-à-dire en 553. Son *Traité des édifices construits ou réparés sous les auspices de cet empereur*, se com- pose de six Narrations, discours ou li-

vres, production fastidieuse, quoi- qu'on en puisselouer l'exactitude. Les huit premiers livres d'histoire n'a- vaient pas pleinement satisfait l'or- gueil du monarque ; Belisaire y paraî- sait avec trop d'éclat : pour obtenir une récompense, ou même un par- don, Procope décrivit les édifices im- périaux, et y exalta la piété, la ma- gnificence de son prince, bien supé- rieures, disait-il, aux vertus *puéri- les* des conquérants et des législa- teurs païens. C'est, comme nous l'avons dit, le plus chrétien des ou- vrages de Procope ; mais c'est aussi celui où il se montre le plus courtisan. Conrad Gesner fait mention des *Orai- sons* de Procope, imprimées à Maïen- ce, en 1538, in-8°. C'est peut-être une Version latine des harangues, directes et indirectes, trop fréquen- tes dans ses livres d'histoire, ou bien son *Traité des édifices*, souvent annoncé comme un *Recueil de six discours ou oraisons*. Quant aux *Épîtres* qui lui ont été quelquefois attribuées, elles sont de Procope de Gaza, ainsi qu'il sera dit dans l'ar- ticle qui suivra celui-ci. On ne con- naît donc de Procope de Césarée, que les trois ouvrages dont nous venons de parler, et dont les principaux manuscrits, les éditions et les tra- ductions vont être indiqués. La Bi- bliothèque royale de Paris possède des copies manuscrites du *Traité des édifices*, et des huit livres sur les guerres des Perses, des Vandales et des Goths. Ces huit livres se retrou- vent réunis aussi en des manuscrits d'Angsbourg et de Rome. On con- serve des copies particulières des quatre premiers à Venise et à Flo- rence ; des quatre derniers, à Flo- rence, à Milan, à l'Escurial ; de la Description des édifices, à Florence et à Angsbourg. Les manuscrits des

se secrète sont plus rares. Le manuscrit du Vatican en renferme un, que Baronius, quoique à ce dépôt, ne connaissait pas jusqu'il regrette (*Ann.* 548, la perte de cet ouvrage. Les huit livres d'histoire n'ont été imprimés qu'en latin; les quatre premiers par Rastrelli à Volterra, les quatre autres par Christophe Persona, Rome, in-fol. Déjà l'on avait lu, avoir, une très-grande part aux qui concernent la guerre des Perses, dans l'ouvrage de Léonétin sur ce sujet. C'était en latin seulement, qu'on réimprime ces huit livres à Bâle, en 1576, avec Zosime, en 1576, in-fol. Ce texte n'a paru qu'en 1607, par les soins de David Hoeschel (*V.* , xx, 447), d'après divers manuscrits, et spécialement d'après Augsbourg, ville où cette édition a été publiée; elle est en format in-fol. Un court fragment de ce texte avait été imprimé, en 1579, avec une Version de Pierre Pithou, à la tête du *Visigoths*. Hugues Grotius, publiant, en 1655, son *Histoire des Goths, des Vandales et des Huns*, y fit entrer une nouvelle Version latine de six livres de l'histoire, et de quelques extraits de notes. L'édition la plus complète des œuvres de cet écrivain est celle du P. Maltret, en 1729, en latin, 2 vol. in-fol., imprimée au Louvre, en 1662 et 1663, et partie de la collection des *Œuvres Byzantines*. Elle comprend l'histoire secrète, dont le texte grec a été publié, pour la première fois, à Lyon (et non à Leyde), en 1576, avec une Version latine, les Notes savantes, quoique

un peu partiales, de l'éditeur Nic. Alemanni (*V. cenom.* I, 481, 482). Il ne manque dans cette première édition, comme dans celle de Maltret et dans celle de Venise, en 1729, que les deux passages obscènes insérés, en 1715, au tome premier du *Menagiana*. Le *Traité des édifices* se trouve joint aux autres ouvrages de Procope, dans quelques-unes des éditions que nous venons d'indiquer; savoir, dans celles de 1531, de 1607, de 1663 et de 1729. On a des Traductions françaises de la *Guerre des Perses*, par Guill. Paradin, Lyon, 1578, in-8°, et par Mauger, Paris, 1669, in-12; des huit livres d'*Histoires*, et des six livres des *Édifices*, par Martin Fumée (*V. cenom.* XVI, 182), Paris, in-fol. 1587; de divers morceaux de Procope, par le président Cousin (X, 125, 126), dans son *Histoire de Constantinople*, Paris, 1672, in-4°. et in-12. Benedetto Egio, de Spolète, a traduit en italien les huit livres d'histoire, et la description des édifices, Venise, in-8°, 1544 et 1547. La version anglaise des huit premiers livres, par Holcroft, Londres, 1633, in-8°, a été suivie, en 1674, de celle de l'*Histoire secrète*, à Londres aussi, et dans le même format. J. Paul Reinhardt a enrichi de Notes sa Traduction allemande des *Anecdotes*, Leipzig, 1753, in-8°. Entre les Notices modernes de la vie et des ouvrages de Procope de Césarée, les plus étendues et les plus instructives sont celle de La Mothe le Vayer, dans ses *Jugements sur les historiens grecs*, et celles de Fabricius dans le tome vi de la *Bibliothèque grecque*, et de Harlès, son continuateur, dans le t. vii de la nouvelle édition du même ouvrage.

D—m—v.

PROCOPE DE GAZA, rhéteur et théologien grec, naquit, vers la fin du cinquième siècle, dans la ville de la Palestine dont le nom se joint au sien pour le distinguer de plusieurs autres Procodes. Il exerçait sa profession de rhéteur, ou, comme on disait, de *sophiste*, vers l'an 520, sous le règne de Justin I<sup>er</sup>. ; et il prolongea sa carrière sous celui de Justinien. On n'a point d'autres renseignements sur sa vie, quoiqu'on possède l'Oraison funèbre où ses talents ont été célébrés par Choricus (V. ce nom, VIII, 446) son disciple et son successeur. Fabricius a publié cet Eloge dans le tome VIII de l'ancienne édition de sa Bibliothèque grecque. Procope de Gaza avait pris dans Homère les textes de plusieurs Oraisons ou déclamations, qui sont perdues, excepté deux qui ont été publiées, l'une par Villoison, dans ses *Anecdota græca*; l'autre, par Iriarte, dans le Catalogue des manuscrits grecs de Madrid : la première est un éloge de l'empereur Anastase; et la seconde, une monodie ou lamentation sur la ruine de l'église de Sainte Sophie à Constantinople, renversée par un tremblement de terre. Soixante lettres du même Procope se lisent, en grec, dans la collection d'Épîtres publiée par Alde, à Venise, en 1499, in-4<sup>o</sup>.; en grec et en latin, dans celle de Genève, in-fol., 1606: mais il en existe environ soixante autres dans des manuscrits de Madrid et de Florence. (Voy. Bandini, *Catal. mss. græc. Bibl. Laur.* II, 185, 351, etc.) L'un des personnages à qui Procope de Gaza écrit, s'appelle Jérôme; et Isaac Vossius en a voulu conclure que Procope était contemporain du docteur de l'Église célèbre sous ce nom, et mort en 420: cette erreur a été réfutée

par dom Martianay, qui se trompe néanmoins en disant que saint Jérôme n'est jamais allé en Egypte (V. la *Biblioth. choisie* de J. Leclerc, XXVII, 143-146). Comme Procope de Césarée a été aussi qualifié *sophiste*, on l'a cru quelquefois l'auteur de ces Épîtres; mais les manuscrits qui les contiennent portent expressément le nom de Procope de Gaza. Les autres ouvrages de celui-ci sont des Commentaires sur la Bible; savoir sur l'Octateuque, sur le Cantique des cantiques, sur les Proverbes, et sur Isaïe. On désigne par ce nom d'Octateuque les huit premiers livres de l'Ancien-Testament; mais, comme l'observe Cas. Oudin, le terme d'heptateuque conviendrait mieux, puisqu'il s'agit des cinq livres de Moïse et des deux suivants, intitulés Josué et les Juges. Il est vrai que Procope a laissé aussi des scholies sur les quatre livres des Rois, et sur les deux livres de Paralipomènes; mais, à ce compte, ce sont en tout treize livres et non pas huit. Les Commentaires sur les sept premiers et sur le Cantique des cantiques, n'ont paru que traduits en latin, par Conr. Clauser, et Hartm. Hamberger, à Zurich, en 1555, in-fol.: cette version est peu estimée. Meursius a donné en grec, et avec la traduction latine de Louis Lavater, ou plutôt de Hamberger, les Scholies sur les Rois et les Paralipomènes, Leyde, 1620, in-4<sup>o</sup>. et dans le recueil des Œuvres de Meursius, in-fol., tome VIII, col. 1-124. L'explication des Proverbes de Salomon est restée manuscrite, et se trouve à la Bibliothèque du roi à Paris; mais le commentaire sur Isaïe a été publié, en grec et en latin, par J. Courtier, à Paris, en 1580, in-fol. Photius, en reprochant à Procope de

un peu de prolixité, loue son r et sa diction, -plus pure et ornée, dit-il, qu'il n'appartient commentateur. On cite ses *travaux bibliques*, comme l'un des *premières exemples* des recueils appelés *manuscr.*, ou des scholies plus *anciennement* composées sont réunies *de former* qu'un même tissu ; *quant* Mosheim a observé, avec *raison*, que Procope de Gaza n'est *qu'un* simple compilateur ; il jette *ailleurs* dans son travail plusieurs *qui* lui sont propres. Quoiqu'il *ait* goût pour les explications *mystiques*, il s'attache souvent à *éclaircir* le sens littéral. Ses écrits, depuis *temps* négligés, ne sont pas d'un *manuscr.* sans talent et sans instruction. (Voyez les Notices qu'en ont *écrits* G. Cave, *Hist. littér. eccl.*, I, 504 ; C. Oudin, *Comment.ript. eccles.*, I, 1372 ; dom Ceil-*land*, *Hist. des ant. ecclés.*, XVI, Fabricius et Harles, *Bibl. gr.*, VIII, 563-565, etc.) — *En* autres PROCOPEs, au nombre *de* dix, on peut distinguer *Procope*, martyr sous Dioclétien au commencement du 4<sup>e</sup>. siècle — *Procope d'Edesse*, préfet en *Asie*, sous Anastase 1<sup>er</sup>. , et *Procope* de Césarée fait mention dans le 5<sup>e</sup>. livre des Edifices ; *Procope diacre*, auteur de quelques *panégyriques* de saints, restés *manuscrits*, à l'exception de celui de *St. Marc*, qui a été inséré dans la *collection* des Bollandistes et dans la *bibliothèque* des prédicateurs de *Paris* ; — *Procope prêtre*, qui passe pour le véritable auteur d'un *Traité* des douze apôtres et les soixante *disciples* de J. C., souvent attribué à Dorothee, évêque de Tyr, *Dorothee*, XI, 505) ; — et *Procope*, archevêque de Césarée,

en Cappadoce, qui prit parti pour Photius dans le concile tenu à Constantinople, en 879. D—N—U.

PROCOPE CÔUTEAU (MICHEL COLTELLI, plus connu sous le nom de), médecin, né à Paris, en 1684, était fils de François Procope, noble palermitain, qui le premier établit en France un café, où se réunirent bientôt les novellistes et les littérateurs (1). Destiné d'abord à l'état ecclésiastique (2), il y renonça pour étudier la médecine, et, après avoir terminé ses cours avec succès, reçut le doctorat en 1708. Quoique contrefait, petit et d'une figure peu agréable, Procope eut le secret de se faire aimer des femmes, qui contribuèrent beaucoup à sa réputation. La vivacité de son esprit, sa complaisance et son intarissable gaîté, le faisaient rechercher avec empressement. Il s'occupait très-peu de médecine ; mais il fréquentait assidûment les spectacles, jugeant les pièces nouvelles, et donnant aux acteurs des conseils dont ils se trouvaient fort bien. Procope fut marié deux fois : sa seconde femme était une Anglaise, qui possédait une grande fortune ; ce qui lui permit de se livrer à son goût pour la dépense. Par la mort de cette femme, il tomba dans un état voisin de l'indigence, mais sans perdre sa gaîté : il mourut à Chaillot le 21 déc. 1753. Outre plusieurs *Pièces de vers*, insérées dans les Journaux et les Recueils du temps, on a de Procope : *Arlequin Balourd*, comédie en cinq actes et en prose, jouée à Londres, en 1719 ; — *l'Assemblée des Comédiens*, comédie en un acte, 1724, non imprimée. — Avec Romagnesi, les *Fées*, comé-

(1) Le café Procope devint célèbre dans le dix-huitième siècle ; c'était le lieu où se réunissaient les beaux-esprits et les amateurs de la littérature.

(2) A l'âge de neuf ans il prêcha dans l'église des Cordeliers, un sermon grec de sa composition.

die, 1736; — *Pygmalion*, comédie, 1741. — Avec Lagrange, la *Gauleure*, 1741; — et enfin avec Guyot de Merville, les *Deux Basiles*, ou le *Roman*, comédie, 1743. On cite encore de Procope : I. *Analyse du système de la trituration*, décrit par Hecquet, dans son *Traité de la digestion*, Paris, 1712, in 12. C'est une critique assez vive de l'opinion de Hecquet. Le médecin Bordegaraye en ayant pris la défense, Procope lui répliqua par un *Extrait des beautés et des vérités contenues dans la Réponse de Bordegaraye*, 1713, in-12. II. *Lettre sur la maladie du Roi* (à Metz) 1744, in-8°; écrit contre La Peyronie. III. *Discours sur les moyens d'établir une bonne intelligence entre les médecins et les chirurgiens*, prononcé aux écoles de médecine, le dimanche 16 janvier 1746, in-4°. C'est une facétie. IV. *L'Art de faire des garçons*, Montpellier (Paris), sans date (1748), 2 part., in-12. Cet ouvrage dont on trouvera l'analyse dans les *Cinq Années littéraires* de Clément (tom. 1<sup>er</sup>., Lettres III et V), contient l'examen des différents systèmes sur la génération : il est écrit d'une manière assez agréable. Quant au moyen que Procope y indique, c'est un badinage que Millot a eu le tort de prendre au sérieux, et de développer dans *L'Art de procréer les sexes à volonté* (V. Jacq. - André MILLOT, XXI<sup>e</sup>, 54). Giraud a publié un poème comique en 6 chants, intitulé : *La Procopiade* ou *l'Apothéose du docteur Procope*, 1754, in-12 (V. Cl.-Mar. GIRAUD). W-S.

PROCOPIUS ANTHEMIUS, empereur d'occident. V. ANTHEMIUS, II, 247.

PROCOPIUS (DÉMÉTRIUS), natif de Moscopolis, en Macédoine,

florissait au commencement du dix-huitième siècle. C'était un homme fort instruit, plein de zèle pour les lettres, et d'amour pour sa patrie. Il composa, dans l'année 1720, un excellent ouvrage connu de tous les philologues, intitulé : *Επεταμύνη επαριθμηται*, etc., c'est-à-dire, *Énumération abrégée des savants grecs du siècle passé, et de quelques uns du siècle présent*. C'est à Fabricius que nous devons la publication de cet ouvrage. Ce savant bibliographe en ayant reçu une copie de Bukarest, l'inséra, en 1722, dans le 11<sup>e</sup> volume de sa *Bibl. græca.*, avec une traduction latine. Les *Notices* qu'il renferme, au nombre de 99, sont fort courtes, la plupart sans aucune date, et rangées sans ordre apparent. Eugenius Bulgari, savant prêtre grec, auteur d'un grand nombre d'ouvrages (V. son article, XIII, 491), faisait tant de cas de celui de Procopius, qu'il le copia presque tout entier lorsqu'il composa l'introduction de sa fameuse *Logique*, ouvrage plein de profondeur et d'érudition, écrit en grec ancien. Un négociant grec établi à Pesth, nommé Zavira, homme très-instruit, mort il y a quelques années, a composé un *Supplément* à l'ouvrage de Procopius. Ce supplément reste encore inédit; mais il en existe plusieurs copies en Grèce. On dit beaucoup de bien de ce travail. N—o.

PROCOPOWITZ (THÉOPHANE), archevêque russe, né à Kiov, en 1681, d'un marchand, fit ses études à l'académie de cette ville, dont son oncle était recteur, et séjourna trois ans à Rome, pour s'appliquer à la théologie, à la philosophie et aux langues. De retour en Russie, il fut appelé par le métropolitain de Kiov, à la chaire de poésie. Ayant fait, en

des vœux monastiques, il remonta de Théophane, sous lequel onna dès-lors : les années suivantes, il professa la rhétorique, la philosophie, la métaphysique, la physique, et même la physique et les mathématiques. Appelé depuis à enseigner la théologie, qu'il avait étudiée avec un esprit différent de celui des théologiens russes, et qu'il produisit d'ailleurs avec une éloquence remarquable, il y acquit une grande réputation. Obligé, en qualité de préfet d'académie, de haranguer le czar Pierre, lors de son passage par Moscou en 1706, Théophane plut à ce czar, qu'il loua ensuite en diverses occasions solennelles, telles que la prise de Pultava, la première flotte russe, le retour du czar, etc. Il fut plusieurs fois devant lui, l'accompagna dans l'expédition contre les Turcs; et à son retour, Pierre le nomma, ou abbé du monastère de Ratakov, et recteur de l'académie de Kiev. Théophane fut consulté de plusieurs affaires importantes, en 1718, au siège de Pleskov et Narva; et après, il lui donna l'archevêché de Novogorod, dignité dont Iovitz n'exerça les fonctions qu'après la mort de son bienfaiteur. Il fut l'un des membres les plus distingués du clergé russe, et il fut à toutes les vues de Pierre pour diminuer l'autorité et l'influence du sacerdoce. Il pensait d'une religion très-indépendante sur les choses religieuses, se montrait tolérant envers les autres cultes, sur-tout envers les protestants, et il travailla sans cesse à guérir les Russes de leurs préjugés les plus grossiers. Son Histoire ecclésiastique, qu'il écrivit à prouver que la religion catholique a été mêlée de dogmes étran-

gers. Il rédigea une instruction religieuse à l'usage du peuple. Les cours qu'il avait professés, ayant été écrits par ses auditeurs, circulaient en manuscrit dans toute la Russie. Théophane était le premier orateur ecclésiastique que la Russie eût produit. Ce qui a nuï à l'éloquence de son style, c'est d'avoir été trop imité de l'ancien slavon, et des divers dialectes de cette langue. Ami des lettres, Théophane avait formé une des plus grandes bibliothèques qu'on eût vues dans cet empire, et qui passa ensuite à l'université de Novogorod. Il fit recueillir, dans les guerres dévastatrices de Livonie, les collections de livres abandonnés par les savants en fuite; et ces trésors littéraires allèrent grossir les bibliothèques russes. Il réforma l'instruction publique, et même le clergé, fonda un séminaire à Novogorod pour cent soixante élèves, fit traduire en russe de bons livres étrangers, éleva de beaux édifices, aida de ses moyens pécuniaires les étudiants et les maîtres indigents. Ce fut lui qui rédigea la réponse du clergé russe, à l'exposé que la Sorbonne avait présenté au czar pendant son séjour à Paris, pour l'engager à contribuer à l'union des églises grecque et latine (V. PIERRE, XXXIV, 336). Les impératrices Catherine et Anne lui donnèrent leur confiance. Occupant la première dignité ecclésiastique en Russie, il fut appelé à sacrer successivement trois souverains, l'impératrice Catherine I<sup>re</sup>, en 1724, Pierre II, en 1728, et l'impératrice Anne, en 1730. Il mourut le 8 septembre 1736. Plusieurs de ses ouvrages théologiques furent imprimés en Allemagne, après sa mort; ce sont : I. *Miscellanea sacra*, Breslau, 1745. II. *Christiana orthodoxa doctrina de gratui-*

*tâ peccatoris per Christum justificatione*, Breslau, 1768-69. III. *Tractatus de processione Spiritûs Sancti*, Gotha, 1772. Il y adopte les opinions des Protestants sur la justification des pécheurs. IV. *Christianæ orthodoxæ theologiæ*, tom. 1-v, Königsberg, 1773, et ann. suiv. Pour préparer les esprits à la suppression du patriarcat et aux réformes que le czar méditait au sujet de la juridiction ecclésiastique, Théophane fit paraître un écrit intitulé : *Disquisitio historica bigæ questionum*, etc., Pétersbourg, 1721, in-4°, où il peint vivement le danger qui résulte de la trop grande autorité du clergé lorsqu'elle n'est pas soumise à l'autorité civile. Parmi ses autres écrits, nous citerons encore un *Traité sur le mariage*, réfutant l'opinion alors commune des Russes, qui ne regardaient pas comme légitime le mariage d'une personne de la religion grecque avec une personne d'une autre religion. On a de lui des *Mémoires politiques*, des écrits polémiques, des pièces de vers latins, même des satires. C'était un esprit universel, digne de seconder les grands projets de son maître pour la réforme de son empire encore barbare, mais trop dévoué peut-être aux volontés despotiques du czar. L'explication de la singulière loi fondamentale par laquelle Pierre I<sup>er</sup>. prétendit régler à sa fantaisie la succession au trône, est de Théophane : elle parut en 1722, sous le titre de la *Vérité de la volonté Souveraine*. Il avait rédigé aussi par ordre de Pierre, une Ordonnance au sujet des moines avec un Règlement pour le clergé et le synode : elle ne fut promulguée qu'en 1721, sous l'impératrice Catherine. Après la mort de Pierre I<sup>er</sup>., il publia en russe

et en latin, sous le titre de *Lac Roxolana*, Reval, 1726, l'oraison funèbre et le récit de la dernière maladie de cet empereur; on l'a traduit en français dans le *Journal des Savants* de décembre 1726. Le peu étudié par le clergé russe, lui était familier; il avait fait paraître les deux langues, le sermon prononcé sur la bataille de Pultava, *l'Essai de l'Histoire de Nowogorod* par Lizakevitz, Copenhague, 1726.

PRODICUS, célèbre sophiste dans l'île de Céos (1), florissant viron quatre cents ans avant Christ. Il fut disciple de Protagoras; qu'il égala par son éloquence; ses talents lui méritèrent l'estime de ses compatriotes, qui l'envoyèrent plusieurs fois en ambassade dans les principales villes de la Grèce; tout il se fit de nombreux disciples. En arrivant à Athènes, il posa le sujet de sa mission d'expliquer les discours qui, malgré les vices de son débit, fut couvert d'applaudissements unanimes. Profitant de la disposition favorable des esprits, peu de temps après son arrivée, où s'empressèrent d'aller le voir les hommes les plus distingués, il visita ensuite Thèbes, Lacédémone, et dans ces deux villes, il remporta de grands honneurs. Depuis que les sophistes, à l'exemple de Protagoras (2), avaient mis un prix à leurs leçons, ils cherchaient mutuellement à s'enlever leurs élèves. Prodicus, plus avide ou plus adroit, l'emporta sur tous : il avait des espè-

(1) A Iulis ou Ionis, l'une des quatre îles de Céos (aujourd'hui Zée.)

(2) Selon Gartner (*Dissert. sur le Sophisme*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. 2, p. 209), ce fut Prodicus qui, le premier, mit un prix à ses leçons; mais cette opinion est contredite par des témoignages non moins respectables.



rs chargés de lui trouver des es parmi les jeunes gens des ches familles ; et d'ailleurs on 'il faisait payer ses leçons de eux oboles jusqu'à cinquante es, suivant leur importance rtune de ses auditeurs. Il ne jamais sans préparation : orment il écrivait ses discours ntentait de les réciter ; mais , e donner l'apparence de la , il avait traité tous les sujets s rhéteurs nomment *lieux us* ; et il partageait , même rotagoras et Gorgias , l'hon- e les avoir , le premier , mis re et distribués par classes. us , d'une santé délicate , était lese ménager continuellement. Platon feint-il qu'un jour So- e trouva dans son lit , enve- d'un grand nombre de peaux couvertures ( *Foy. le Protas* ). Xénophon nous a conservé *orabil. lib. 11* ), une espèce ogue de Prodicus , regardé par itiques comme un des mor- les plus précieux de l'antiqui- st Hercule entre le vice et la . figurés par deux femmes qui it , à l'envi , de l'attirer. Ce su- le pinceau et la gravure ont it plusieurs fois , a été imité cien dans la pièce intitulée le s. Il nous reste encore , dans ochus de Platon , l'extrait ou yse d'une harangue dans la- : Prodicus se proposait de ras- ses auditeurs sur la crainte mort. Le style de ce sophiste par. simple , noble et élégant. ut fait une étude spéciale de la ble signification des mots , et ut déterminé le sens avec une itude minutieuse. Outre un Trai- s *synonymes* , il avait composé les différentes parties de la *Rhé-*

*torique* , divers ouvrages dont on doit regretter la perte. Prodicus pas- sait pour un savant consommé dans la physique , science qui comprenait alors toutes les choses divines et hu- maines. Les magistrats d'Athènes en ayant interdit l'enseignement public comme dangereux pour la religion , Prodicus , ainsi que les autres so- phistes , prit le titre fastueux de pro- fesseur de vertu , et , pendant long- temps , eut le secret d'échapper à ses ennemis ; mais tourné en ridicule par Aristophane ( dans les *Nuées* et les *Oiseaux* ) , il fut enfin traduit en justice et condamné à boire la ciguë , comme corrupteur de la jeunesse. La mort de Prodicus est postérieure de quelques années à celle de Socrate , que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer que le sophiste de Céos , mourut dans un âge avancé. Tout ce qu'on sait de sa doctrine religieuse se trouve dans un passage de Cicéron ( *De naturâ Deorum* , 1 , 42 ) , par lequel on voit que Prodicus pensait que la recon- naissance des hommes avait peuplé le ciel de toutes les choses qui leur sont utiles. Dans des temps posté- rieurs , on a noirci sa mémoire , en l'accusant des plus infames débau- chos ; mais Hardion remarque qu'on n'aperçoit ni dans Aristophane , ni dans Platon , ni dans Xénophon , rien qui puisse confirmer cette accu- sation ; et il en conclut que Prodicus pouvait bien n'avoir pas été plus coupable à cet égard que Socrate qui , de son vivant , essuya les mêmes re- proches. Outre le *Dict. de Bayle* , on peut consulter la *Dissertation sur l'origine et les progrès de la rhéto- rique dans la Grèce* , par Hardion , dans le *Recueil de l'académie des inscrip.* XXI , 158 et suiv. , et celle de G. A. Cuzens , intitulée : *Xeno-*

*phontis Hercules Prodicus et Sili Italici Scipio, perpetuâ notâ illustrati, præmissâ de Prodicto dissertatio-*  
ne, Leipzig, 1797, in-8°. W—s.

PRODROMUS. V. THÉODORE.

PROPERCE (SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS), le moins connu, mais non le moins célèbre des élégiaques latins, était né, suivant l'opinion la plus commune, à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna (duché de Spolète). Quelques critiques font remonter sa naissance à l'an de Rome 690 : M. Schœll en fixe l'époque, avec plus de vraisemblance, à l'an 702, 52 ans avant J.-C. Son père, chevalier romain, proscrit avec les restes du parti d'Antoine, fut égorgé, dit-on, sur l'autel de Jules-César ; et s'il est vrai, comme l'ont cru tous les biographes, que cet ordre barbare ait été donné par Octave, il est difficile de pardonner à Properce les louanges qu'il a prodiguées au vainqueur. L'héritage paternel avait été dévoré par les guerres civiles. Le jeune Properce vint à Rome, où l'appelaient les études et les exercices du barreau : mais, à peine a-t-il revêtu la robe virile, qu'une passion impérieuse vient lui révéler qu'il est poète ; et les vers brûlants que lui inspire la courtisane Hostia, le désignent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs de son maître. Ces faveurs n'étaient point désintéressées. Cependant Properce refusa toujours d'abaisser l'épopée à ces adulations qu'il laissait tomber sans scrupule dans des élégies où le nom du triumvir qui fut heureux à Actium, n'est presque jamais séparé de celui de Cynthia : c'est le nom sous lequel le poète a immortalisé sa maîtresse. Cette femme ne nous est connue que par les vers de son amant ; et, lors-

qu'il vante en elle le talent de sie ou celui du chant, il est de ne pas le croire entièrement parole. Des liaisons plus hon remplirent le reste d'une vie courte comme toutes celle abandonne au plaisir. Tous vaux de Properce, Tibulle, Gallus, le second Mécène de d'Auguste, partagèrent avec Ponticus et d'autres poètes porains, l'amitié du chanthe. Rien n'empêche de con que la confiance des premier de l'Énéide ne lui fut pas refi dernière élégie du 11<sup>e</sup>. livre magnifique hommage rend poème et au génie de Virgile. de la mort de Properce a di critiques comme celle de sa ce. La 10<sup>e</sup>. élégie du 14<sup>e</sup>. li Tristes ne permet guère de qu'il n'ait survécu à Tibulle ; y parle en termes exprès de mité avec Properce, et se pl les destins lui aient envié cella rival, qu'il place formellem Properce, dans l'ordre des or nous savons que les Muse rèrent en même temps Til Virgile, dont on fixe la l'an de Rome 735 ; il faut d culer celle de Properce jusq 742 (12 avant J. C.) On avoir retrouvé son tombe 1722, à Spello (1), à six m Bevagna, sous une maison q pelle encore la maison du po Nous n'avons de Properce Élégies, distribuées en quatre Un mot de Martial, qui les

(1) L'ancienne Hippellum, l'une des d'Ombrie, qui se disputent l'honneur d'en le jour à Properce.

(2) Voy. les Mémoires de Trévoux, an 823-43, et la Dissert. de F.-C. Conradi : critica de monumentis Propertii, etc. de eruditiorum, de 1725, p. 363.

« *de la jeunesse de Properce* pourrait être invoqué à l'appui des conjectures qu'a fait naître un attribué à Properce, par Fulcrille, et qu'on a cherché vainement dans les poésies de l'ami d'Otelles qu'elles nous sont parvenues. Mais il ne faut pas se hâter de regarder ces conjectures comme des preuves suffisantes de la valeur d'une partie des poésies de Properce. Celles dont nous jouissons suffisent à sa gloire; et bien peu de propositions du siècle d'Auguste sont plus dignes d'être étudiées par nous que celles de l'antiquité. L'élégie, née à Rome par Catulle, avait aux chants un peu âpres de Catulle, et surtout à la pureté des accents si vrais et si mélodieux du mélodique Tibulle. Properce voulut être le premier dans l'élégie passionnée. Quintilien, qui paraît préférer l'entre de Delie, avoue que son partageait de son temps les suffrages; et la postérité a long-temps partagé entre ces deux poètes, comme les Romains et les Grecs entre Phéacide et Callimaque, comme les cris du dernier siècle, entre deux amis, dont il n'est plus possible de séparer les noms de ceux de Properce et de Tibulle : Bertin et Y. Aujourd'hui les rangs sont égaux; et la place de Properce est placée un peu au-dessous de Tibulle, mais beaucoup plus près de celle d'Ovide, leur ami commun. Son style, fort de mouvements et d'images, plein dans sa précision, et sa précision même un peu obscurcie, manque trop souvent, nous ne sommes pas de naturel, mais de ce mol don qui nous charme quand nous lisons Tibulle. Il est vrai que la

lyre de Tibulle n'a qu'un ton; et, si Properce a moins de sentiment, il est plus varié, plus riche en idées. « Né pour la haute poésie, dit Parny, il a peine à se renfermer dans les bornes du genre élégiaque : » il met trop souvent entre Cynthia et lui, tous les dieux et tous les héros de la fable. Ce luxe d'érudition a de l'éclat : mais il fatigue et refroidit parce qu'il manque de vérité. L'âme, préoccupée d'un seul objet, se refuse à tant de souvenirs étrangers : la passion ne conserve de mémoire que pour elle-même. » On a essayé de le justifier, en disant que ces allusions continues à la mythologie, qui sont de l'érudition pour nous, étaient pour les Romains des souvenirs de tous les jours. Mais ceux qui savent lire Properce ne peuvent s'empêcher de reconnaître un peu d'ostentation dans toute cette science dont il surcharge ses élégies; et l'on ne doit pas oublier que le même reproche a été encouru par Callimaque, celui de tous les Grecs qu'il affectait le plus de suivre comme modèle, puisqu'il se glorifie du titre de *Callimaque romain*. Le caractère même de la diction décèle fréquemment dans Properce, l'étude des poètes grecs. Sa versification se distingue par le retour presque habituel d'un mot polysyllabe à la fin de ses pentamètres. Ovide et Tibulle terminent presque toujours leurs distiques par un iambique; et, si l'on peut s'en fier au jugement d'une oreille étrangère, cette chute a bien plus de grâce et d'harmonie. Properce a mérité un reproche plus grave, celui d'avoir outragé plus d'une fois, dans ses Élégies, cette décence que Tibulle respecte toujours. On a blâmé ce dernier de n'avoir pas été fidèle à des courtaises.

nes; mais Propertius ne nous apprend-il pas lui-même que ses vers furent beaucoup plus fidèles à Cynthia que son amour? N'est-ce pas la volupté qui le ramène sans cesse auprès d'elle? Il chante ses sensations plutôt que sa maîtresse; et cette fougue ardente qui le caractérise, est bien plus dans son imagination que dans son cœur. C'est cette imagination qui l'entraîne à des mouvements vraiment lyriques, soit lorsqu'il célèbre les triomphes d'Auguste, soit lorsqu'il prie pour Cynthia malade, ou lorsqu'il gémit sur le naufrage de Pétnus, soit dans son Dithyrambe à Bacchus (l. 3, el. 17), ou dans l'Hymne qu'il chante à la gloire d'Hercule (el. 9, l. 4). C'est encore à l'imagination flexible de Propertius que l'antiquité doit les deux plus beaux modèles qu'elle nous ait transmis dans l'Héroïde, celle de Cornélie à Paulus et celle d'Aréthuse à Lycotas (3<sup>e</sup>. et 11<sup>e</sup>., l. 4). L'édition *princeps* des Poésies de Propertius porte la date de février 1472, petit in-4<sup>o</sup>., sans autre désignation. La seconde, en faveur de laquelle on a réclamé la priorité (*Sexti Aurelii Propertii Eleg.*, l. iv, in-4<sup>o</sup>., de 164 p., sans date), paraît avoir été imprimée avec les caractères de Th. Ferrand de Brescia, vers 1473. Le manuscrit sur lequel avaient été faites les copies qui ont servi à ces éditions, était fort altéré par le temps. Turnèbe, Muret, Passerat et d'autres zélés commentateurs, se sont efforcés de rétablir le texte primitif, encore mutilé par les corrections de Scaliger. Mais la diction du poète, hérissée d'allusions aux traits les moins connus de la Fable et d'ellipses qui ne laissent presque jamais entrevoir les idées intermédiaires dont il craint d'em-

barrasser sa marche, a plusieurs fois rebuté ses admirateurs; peut-être le moins lu de tous siques. Nous citerons encore de Barth, Leipzig, 1777, celle de Burmann, publiée par Santen, 1780, in-4<sup>o</sup>., et Kuinoel, Leipzig, 1805, 2 8<sup>o</sup>. Les *Elégies* de Propertius pagnent ordinairement les de Catulle. Parmi ses traductions en prose, nous nommerons ceux de Champ, dont la version française publiée en 1772, a été réunie avec des éclaircissements très utiles à l'intelligence du texte, en 1818 in-8<sup>o</sup>.); il est difficile de vaincre les difficultés avec plus de bonheur — La Houssaye, 1785; — 1801. La traduction en vers de Baron a paru en 1814; J.-P.-Ch. de Saint-Amand a annoncé comme la plus complète vers français. Les *Elégies* de Propertius, réduites à trois livres, ont aussi été traduites en vers français par M. Mollevaut de l'académie des inscriptions, qui en a donné une seconde édition in-18, en 1821; Propertius a fourni des traits d'une heureuse imitation à André Chénier et Bertin. F.

PROSPER (SAINT), surnommé d'Aquitaine, pour le distinguer de quelques autres personnages de ce nom, était né dans cette province en 403, selon l'opinion la plus commune. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude des belles-lettres et de la poésie, et y fit de très grands progrès. Il se retira dans la Provence; et l'on présume qu'il vint à Marseille, lorsque saint Augustin adressa au clergé de cette ville un livre de la *Correction* et de la *ce*. Ces deux ouvrages ayant été traduits amèrement par quel-

astiques, comme tendant à dé-  
re le libre arbitre, saint Prosper  
devoir informer l'évêque d'Hip-  
e de ce qui se passait à Mar-  
e : il fut confirmé dans cette ré-  
tion par Hilaire, homme pieux  
struit, avec lequel il s'était lié  
e étroite amitié; et saint Augus-  
sur répondit, en leur envoyant  
vres de la *Prédestination* et de  
*Persévérance*, qui contiennent  
réfutation solide de toutes les  
ctions de ses adversaires. Après  
ort de l'évêque d'Hippone, saint  
per fit, avec Hilaire, le voyage  
tome, pour instruire le pape  
progrès des semi-pélagiens; et  
stin, qui occupait alors le siège  
ifical, s'empressa de combat-  
es nouvelles erreurs dans une  
dogmatique aux évêques des  
les. Cédant aux instances d'Hi-  
, saint Prosper entreprit aussi  
inter une doctrine qu'il jugeait  
ereuse; et ce fut alors qu'il  
posa le *Poème contre les in-*  
i, c'est-à-dire contre les sémi-  
iens, qui se montraient ingrats  
s la grâce de Jésus-Christ.  
ouvrage, indépendamment du  
te du sujet, est écrit avec une  
nce et une chaleur assez remar-  
les. Sur l'invitation du pape  
Léon-le-Grand, saint Prosper  
à Rome vers l'an 440, et ache-  
l'écraser le pelagianisme, qui  
mmençait à lever la tête dans  
pitale du monde chrétien. Plus  
auteurs assurent que saint  
le prit pour secrétaire; mais  
amici regarde ce fait comme  
nissible, à raison de la diffé-  
qu'on remarque entre le style  
s et nerveux de saint Prosper,  
ui des lettres qu'on a sous le  
de saint Léon (*V. Buonamici*,  
*Laris pontificiarum epistolar.*

*scriptoribus*). La contestation qui  
s'éleva (444), touchant le jour au-  
quel on doit célébrer la fête de Pâ-  
ques, fournit à saint Prosper l'occa-  
sion de montrer l'étendue de ses con-  
naissances dans les mathématiques  
et la chronologie. Il composa même  
à ce sujet un *Cycle* paschal de quat-  
vingt-quatre ans; mais ce curieux  
monument ne nous est point parve-  
nu. D'après la chronique de Mar-  
cellin, on conjecture que saint Pros-  
per vivait encore en 463. L'Église  
célèbre sa fête le 25 juin. Les ou-  
vrages de saint Prosper ont eu un  
grand nombre d'éditions; les meil-  
leures sont celles de Paris, 1711, in-  
fol., publ. par Mangeant et Le Brun  
des Marettes, (et celle de Rome,  
1752, donnée par Foggini, sur la-  
quelle a été faite celle de Paris, 1760,  
ainsi que la Traduction française,  
ibid., 1762, avec des notes.) Les sa-  
vants éditeurs l'ont enrichie d'un  
Index très-ample, et d'une Vie de  
saint Prosper, tirée du tome xvi  
des *Mémoires* pour servir à l'His-  
toire ecclésiastique, par Tillemont.  
Elle contient : les *Lettres* de saint  
Prosper et d'Hilaire à saint Augus-  
tin et à Rufin, avec les deux *Traité*s  
de l'évêque d'Hippone, qui servent  
de réponse. — Le *Poème contre les*  
*ingrats*, dont on a déjà parlé : il a été  
trad. en vers franç. par Le Maître de  
Sacy, Paris, 1646; souvent réimprimé;  
1650, etc., avec la trad. en prose,  
par le même, de la lettre à Rufin.  
— L'*Épithaphe* des hérésies de Nesto-  
rius et de Pélagie, suivie de quelques  
autres petites pièces de vers. — *Plus-*  
*sieurs Réponses* aux partisans du  
pelagianisme, entre autres à Cassien.  
— Une partie d'un *Commentaire sur*  
*les Psaumes*, abrégé de celui de  
saint Augustin. — Un *Recueil de*  
*sentences tirées des ouvrages de ce*

saint docteur, en prose, et traduites en vers latins; et enfin une *Chronique* qui finit à l'an 455 (1). Les autres ouvrages qui font partie de cette édit. ne peuvent point être attribués à saint Prosper d'Aquitaine, dont les OEuvres (authentiques) ont été trad. en français par Lequeux, Paris, 1762, in-12. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire de la France*, II, 378-406. — PROSPER TIRO, poète que l'on a souvent confondu avec le précédent, était né dans les Gaules, et peut-être même dans la province d'Aquitaine, vers la fin du quatrième siècle. On conjecture qu'il tenait un rang distingué dans le monde par sa naissance, par ses richesses, ou par les charges qu'il exerçait. Les ouvrages qu'on lui attribue annoncent un esprit très-cultivé, et un talent remarquable pour la poésie. Dom Rivet, qui l'appelle un grand homme, regrette que l'antiquité ne nous fournisse pas de lumières sur un écrivain qui paraît avoir fait en son temps l'ornement de son pays (*Hist. littér. de la France*, II, 326 : il regarde Tiro comme le véritable auteur de quelques ouvrages publiés avec ceux de saint Prosper d'Aquitaine, entre autres du petit Poème adressé par un mari à sa femme (*Poëma conjugis ad uxorem*), que quelques critiques attribuent à saint Paulin. On a, sous le nom de Tiro, une *Chronique* imprimée plusieurs fois à la suite de celle de saint Prosper, dont elle n'est guère qu'un abrégé; mais elle en diffère par plu-

sieurs passages qui semblent prouver que l'auteur partageait les reurs du séimpélagianisme. — I PER D'AFRIQUE, ainsi nommé lieu de sa naissance, florissait lement dans le cinquième siècle avait fait ses études à Carthage. échapper à la persécution des dales, il passa dans l'Italie, où conjecture qu'il se fixa. Il est auteur de divers ouvrages attribués à Prosper d'Aquitaine, et imprimés dans le Recueil de ses œuvres, que le *Traité de la vocation gentils*, et l'*Epître à La F. Démétride*, etc. (2) W-

PROSPER-ALPIN. V. ALPIN  
PROST (JEAN-CLAUDE), nommé le capitaine Lacuson, Longchanmois, près Saint-Clément, a laissé, dans son pays, une réputation qui a, pour ainsi dire, pas proverbe. La tradition attribue choses les plus extraordinaires les plus atroces à ce militaire au service d'Espagne, qui fit la guerre de partisan en Franche-Comté de 1635 à 1659. La terreur qu'il inspira aux habitants de la province de Jura, et de la Suisse romande, était telle, qu'il avait perpétué jusqu'à nos jours une oraison qui, assimilant Lacuson à la peste, leur était ennemie, servait à demander à Dieu de les préserver de ces deux fléaux. Une enquête faite par le parlement de Dole, sur la conduite de Prost, l'a justifié complètement des crimes qu'on lui imputait. En 1792, vingt communes, représentées chacune par trois députés, des magistrats, des docteurs en droit, des médecins, attestèrent sa généralité, ainsi que sa bravoure. Pour qu'il

(1) Cette Chronique et celle de Prosper-Tiro ont beaucoup occupé les savants. Outre les auteurs cités par Fabricius (*Bibl. lat.*), et dans la *Bibl. histor. de la France*, tom. II, n°. 16005-7, on peut consulter l'ouvrage de Jean Vaucler Hagen, intitulé : *Observationes in Prosperi Aquitanici Chronicon integrum ejusque 84 annorum cyclum*, 1733, in-4°.

(2) Voy. Jos. Antelmi, *De veris operibus Leonis M. et Prosperi Aquitanici diss. critica*, Paris, 1689, in-4°.

loge fût complet, *certain*s juges le louèrent même de les avoir aidés dans l'instruction du procès de plusieurs sorciers. Lacuson défendit successivement, contre les armées de Louis XIV, les principaux châteaux du premier plateau du mont Jura : mais sa résidence favorite était le manoir de Saint-Laurent-la-Roche (près de Lons-le-Saunier), dont les ruines dominent les vastes plaines de la Bresse et le duché de Bourgogne. C'est de là qu'il partait souvent pour s'emparer des convois faiblement escortés, et pour rançonner les petites villes environnantes. Un monument singulier, que l'on voit encore à Cuisseaux, rappelle une de ses entreprises. Sur l'un des panneaux de la boiserie en chêne de l'église paroissiale, on remarque un renard dans une chaire, prêchant des poules qui ouvrent un large bec : ceci, d'après un ancien titre et la tradition, rappelle qu'un soldat de Lacuson, déguisé en capucin, introduisit, par surprise, ses compagnons dans cette ville qu'ils pillèrent, et dont les habitants se vengèrent par cette allégorie. Cet aventurier mourut au siège de Milan, dans les rangs espagnols. Z.

**PROST DE ROYER** (ANTOINE-FRANÇOIS), né à Lyon le 5 septembre 1729, fils d'un avocat, fut lui-même destiné au barreau, et, après avoir achevé ses études dans sa patrie, vint entendre, à Paris, Cochin et Lenormant. Il n'avait pas vingt ans quand il revint à Lyon, et fut chargé de prononcer le discours pour l'installation des nouveaux magistrats. Il se distingua bientôt dans son état; mais, en même temps qu'il défendait des intérêts privés, ils'exerça sur des matières d'intérêt public. La confiance de ses concitoyens le

nomma administrateur des hôpitaux, puis échevin, en 1773 et 1774, et président du tribunal de commerce. Devenu lieutenant-général de police, en 1772, il se montra administrateur habile et magistrat désintéressé. Vainement lui offrit-on un jour mille louis s'il consentait à conserver le monopole pour la vente du grain. Il refusa également une somme de vingt mille écus, qui lui fut proposée pour qu'il permit la vente de bleds avariés. Cependant, alors, sa fortune avait beaucoup souffert de son dévouement au bien public. En 1780, sa commission fut révoquée; et Prost de Royer, rentré dans la vie privée, se chargea d'une nouvelle édition du *Dictionnaire des arrêts de Brillon*. Le cinquième volume était sur le point de paraître, quand le rédacteur mourut, dans le besoin, le 21 septembre 1784. On ne trouva chez lui qu'une pièce de vingt-quatre sous. M. Moulin prétend même que sa misère était extrême, et que son boucher lui refusa du pain. Lyon se porta en masse à ses funérailles. La ville avait tenu sur les fonts baptismaux sa fille, qui fut, en conséquence, nommée *Lionne*. Prost de Royer était, de son temps, le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Turgot en faisait beaucoup de cas; Voltaire et le prince Henri de Prusse lui écrivirent: c'était l'homme que la ville de Lyon présentait aux voyageurs distingués. L'empereur Joseph II, le grand-duc de Russie, depuis Paul I<sup>er</sup>, le roi de Suède, etc. On a de lui : I. *Lettre à monseigneur l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent*, Avignon (Lyon, 1763), in-8°. Le commerce de Lyon était alar-

mé des principes que l'on répandait sur le prêt à intérêt, qui était qualifié d'usure. Prost de Royer prit la plume, et traita la question sous six rapports : 1°. le droit naturel ; 2°. l'état des choses et les conséquences ; 3°. le droit divin ; 4°. les opinions humaines, et la doctrine de l'Eglise ; 5°. le droit civil ; 6°. le droit civil particulier au commerce de Lyon. Des théologiens de Lyon écrivirent, en même temps que Prost de Royer, les uns dans le même sens que lui, les autres dans un sens opposé : mais le prêt à intérêt subsista, et subsistera long-temps ; c'est l'âme du commerce (1). Voltaire, à qui Prost de Royer avait envoyé son Opuscule, l'en remercia par une lettre très-flatteuse ; et, six ans après, il fit entrer cet écrit dans un Recueil qu'il publia sous ce titre : *Les Choses utiles et agréables* (1769-1770, 3 vol. in-8°.) ; on le comprit même dans les ouvrages de Voltaire (*Nouveaux Mélanges*, neuvième partie) ; mais, dans ces deux éditions, le nom de l'auteur est imprimé tout au long, avec la qualité de *Procureur - général de la ville de Lyon*, que n'a jamais eue Prost de Royer. Dans ces deux dernières éditions, on a supprimé un préambule de dix à onze pages. On a quelquefois attribué à Voltaire la *Lettre à l'archevêque de Lyon*. M. Ersch, qui la comprend parmi les ouvrages de Prost de Royer, ajoute toutefois après, le mot *supposé* : il est hors de doute cependant, d'après les recher-

ches que nous avons faites et les renseignements obtenus en conséquence, que cette Lettre appartient à Prost de Royer. » L'édition de 1763 porte pour signature les deux lettres D. R. (de Royer). II. *Lettre sur l'administration municipale de Lyon*, 1765, in-12. III. *Mémoire sur la conservation des enfants*, 1778, in-8°. IV. *De l'administration des sermes*, 1782, in-8°. V. *Dictionnaire de jurisprudence et des arrêts, ou Jurisprudence universelle des parlements de France et autres tribunaux, par feu M. Brillon, nouvelle édition, augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens, etc.*, tomes I-V, 1781-84, in-4°. On donnait cet ouvrage comme une nouvelle édition de celui de Brillon ; mais Camus a très-bien remarqué que les deux ouvrages ont peu de ressemblance. Prost de Royer avait cru devoir prendre le titre du Dictionnaire de Brillon, pour pouvoir, à l'abri de ce nom, développer des idées hardies, et qu'on l'eût empêché d'émettre autrement. L'ouvrage devait avoir vingt-quatre volumes : il contient des articles de Letrosne, Portalis et autres jurisconsultes distingués de cette époque. Mais le principal collaborateur était Jean-François-Armand Riolz, né à Rhodéz en mars 1742, mort le 28 déc. 1815. Riolz avait même pris le titre de continuateur de Prost de Royer ; après avoir mis au jour le cinquième vol. qui était prêt à la mort de Prost de Royer, Riolz a publié un sixième, puis un septième volume : le dernier mot est *Assignation*. Barou du Soleil a prononcé, le 30 novembre 1784, l'éloge de Prost de Royer, imprimé en 1785, in-8°. M. Moulin, qui, sous le nom de Onuphre, a fait imprimer, en 1815, une *Notice nécrologique*,

(1) Dans ces dernières années la question a été de nouveau agitée : de part et d'autre les écrits se sont multipliés ; et le journal *l'ami de la religion et du roi* (n°. 542, 545, 546) en a donné une liste fort nombreuse : nous n'indiquerons que le *Prétendu mystère de l'usure dévoilé*, par M. l'abbé Baronnat, 1832, 2 vol. in-8°.; et les *Dissertations sur le prêt de commerce*, par le feu cardinal de La Luzerne, en trois volumes, dont le premier a été publié en avril 1833. Ces deux ecclésiastiques se déclarent en faveur du prêt à intérêt.



*servir à l'éloge de M. J. - F. iol: , y parle beaucoup de Prostoyer, et même a mis à la suite Dissertation sur le célèbre M. de Royer et le fameux M. de Douai. M. Lemontey avait, premier, honoré la mémoire de l'astre compatriote, par un ardaté de Lyon, le 21 octobre, et inséré dans le Journal de du 7 novembre 1784. A. B-T. OTADE ( SAINT ), évêque de ion, d'une famille illustre, suivant quelques critiques, fils i moins très-proche parent de de, maire du palais de Bour- . Il se consacra de bonne heure vice des autels, et mérita, par tect par ses lumières, l'affection vèque Nicet, qui l'admit dans ntimité. Protade lui succéda, an 612 ou 613. sur le siège de ion: il s'attacha constamment interir la discipline dans son ie, dont il bannit les simonia- et qu'il parvint à garantir des us dangereuses qui infestaient ays voisins. Le zèle du saint t etendit au loin sa réputation: Clotaire II le consultait sou- et à l'exemple de ce prince les grands seigneurs avaient recours umières. Protade, pour mettre a disputes des clercs touchant érémonies, composa un *Rituel*, continue d'être cité sous le nom : prelat, quoique les nombreux zements qui y ont été faits dans te des temps, l'aient rendu un e entièrement neuf: il a été e par Dunod dans les *Preuves* histoire de l'église de Besançon, viii-LXI à la suite de l'*Histoire emier royaume de Bourgogne*, res un manuscrit du douzième e. qui a disparu des archives de etropole de Besançon, ainsi qu'un*

grand nombre d'autres monuments précieux. Protade mourut en 624, le 10 février, jour où l'Eglise célèbre sa fête. On conserve la plus grande partie de ses reliques dans l'église Saint-Pierre, où il était inhumé à côté de son prédécesseur; et elles sont exposées à la vénération des fidèles dans les calamités publiques. Sa *Vie* par P. Fr. Chifflet a été insérée dans les *Acta sanctorum*; et D. Rivet lui a consacré une Notice dans l'*Histoire littéraire de la France*, III, 531. W—s.

PROTAGORAS, célèbre sophiste, était né dans Abdère, vers l'an 488 avant J.-C., qui répond à la LXXIII<sup>e</sup>. olympiade. On ne s'accorde point sur le nom de son père: les uns le nomment Méandre, d'autres Artémon. L'extrême pauvreté l'avait réduit, dans sa jeunesse, à faire le métier de portefaix. Un jour qu'il apportait à la ville une charge de bois fort pesante, Démocrite aperçut avec surprise que ses bûches étaient placées de manière à diminuer le poids, ou du moins l'embarras du fardeau. Ne pouvant croire que ce jeune homme eût pu trouver lui-même cet arrangement géométrique, il le pria de délier sa charge, et de la refaire dans la même forme. La promptitude avec laquelle Protagoras répondit à son désir, accrut l'étonnement du philosophe, qui l'admit dès-lors au nombre de ses disciples, et ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Protagoras fut bientôt en état de se passer de ses leçons; et, après avoir enseigné quelque temps, dans les environs d'Abdère, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique, il ouvrit une école dans Athènes. Son premier soin fut de persuader aux jeunes gens, qu'ils devaient tout quit-

ter pour s'attacher uniquement à lui, s'ils voulaient faire de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu. Sur la foi de ses magnifiques promesses on court en foule à ses leçons. Périclès lui-même fut curieux de l'entendre, et, comme les autres, il fut séduit par son éloquence et par la singularité de sa doctrine. Deux choses contribuèrent beaucoup à la grande réputation de Protagoras : la première c'est qu'il mit un prix à ses leçons (1); et l'on dut en conclure qu'il était supérieur à tous les autres sophistes, puisqu'il vendait très-cher ce que ceux-ci donnaient gratuitement. La seconde c'est qu'il ne parlait jamais que d'une manière énigmatique; méthode qu'il tenait de Démocrite son maître, d'Héraclite surnommé le *ténébreux*, et de quelques autres philosophes, qui s'étaient persuadés qu'on ferait moins de cas de leur doctrine s'ils la rendaient trop intelligible. Quoi qu'il en soit, Protagoras amassa de grandes richesses : selon Platon, ce philosophe avait plus gagné, lui seul, que n'auraient pu le faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles. Platon, son ennemi déclaré (V. le *Dialog.* intitulé *Protagoras*), convient que ce sophiste avait l'imagination vive et féconde, une mémoire heureuse et une rare éloquence. A ces qualités brillantes, il joignait un esprit souple, et savait captiver l'attention de ses auditeurs, ou la réveiller par quelques traits inattendus que lui fournissait sa vaste érudition : personne n'était plus habile dans l'art de discuter, dont on le regardait comme l'inventeur, mais qu'il avait au moins perfectionné; et

il réduisait presque toujours ses adversaires au silence. L'étude approfondie qu'il avait faite des poètes, lui fournissait sans cesse des exemples et des citations; mais il les entendait le plus souvent fort mal, supposant de la finesse dans leurs moindres mots. D'un autre côté, Protagoras était vain, hardi, présomptueux : il parlait de ses rivaux avec mépris, et de lui-même avec une confiance qui le faisait admirer de la multitude, mais qui déplaisait aux gens sages. Nous avons le précis de la doctrine de ce sophiste dans le *Théétète* de Platon; il en avait donné lui-même le sommaire au commencement de son *Traité de la nature*, sous cette espèce d'énigme : *L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas.* De ce principe, dont on trouvera l'explication et le développement dans la Notice de Hardion, citée à la fin de cet article, il résultait que toutes les opinions étaient vraies, puisque chaque homme restait le juge des siennes; qu'ainsi tout devenait arbitraire et sujet à la fantaisie, les lois, la vertu, le juste et l'injuste; que l'on pouvait par conséquent soutenir le pour et le contre sur quelque sujet que ce fût; et même, si l'on voulait, contester la possibilité de disputer pour et contre. Il fallait bien en effet que l'éloquence de Protagoras fut très-séduisante, pour qu'elle fit supporter à ses auditeurs de pareilles absurdités, que Platon a pris la peine assez inutile de réfuter dans celui de ses *Dialogues* que l'on vient de citer. Après avoir acquis beaucoup de renommée et de richesses, Protagoras visita les principales villes de la Grèce, pour y continuer son trafic; il passa dans

(1) Il paraît que ce fut Protagoras qui fit le premier payer ses leçons. On dit qu'il n'exigeait pas moins de cent mines (environ 5000 fr.) de chacun de ses élèves.

icelle, où il demeura long-temps, à la grande Grèce. Ce fut qu'à la prière des habitants de rium, il donna des lois à cette république. Il revint enfin dans nes la première année de la xc<sup>e</sup>. piade ( 420 ans avant J.-C. ), d'un grand nombre d'étrangers attirait après lui par les charmes de son éloquence. Peu de temps s, ayant lu publiquement un de ouvrages, dans lequel il disait ne pouvait s'expliquer sur la re des Dieux, ne sachant s'il y vait ou s'il n'y en avait pas, il dénoncé comme impie par un me Pythodorus, et condamné à t, ou selon d'autres, au bannissement. Il s'enfuit sur une barque, pendant quelques jours, erra d'île e; mais, surpris par une tempête fit naufrage, et périt à l'âge de inte-dix ans, dont il en avait é quarante, dit Platon, à faire éter d'empoisonner les ames. agoras avait composé divers ités sur la rhétorique, la physique et la politique; mais ses ouvrages dont Fabricius rapporte les ti- (*Bibl. græca*, lib. II, cap. 23 ), et recherchés avec le plus grand, et brûlés, par l'ordre des magistrats, dans la place publique, de e qu'il n'en reste aucun. Saint ment d'Alexandrie a voulu dis- er Protagoras du reproche d'as- me: tout son crime, dit-il, était oir pénétrer plus avant que le man des hommes dans les ténè- de l'idolâtrie. Les plus célèbres ples de ce sophiste furent Euris- et Prodicus. Diogène Laërce rit sa Vie; mais on consultera utilement la Notice intéressan- Hardion : *Dissertat. sur l'ori- et les progrès de la rhétori-*, dans le tome XV des *Mémoi-*

res de l'acad. des inscriptions, p. 148-150. W—s.

PROTAIS ( SAINT ), frère de S. GERVAIS, suivant les actes de saint Vital, était fils de ce dernier et de sainte Valérie, morts martyrs vers l'an 62, l'un à Ravenne, l'autre à Milan. Une Épître aux évêques d'Italie, attribuée à saint Ambroise, donne, sur la vie et le martyre des SS. Gervais et Protas, dans un style barbare, des particularités qui ne conviennent ni à l'esprit, ni au caractère de ce prélat, et qui ont fait rejeter cette lettre comme apocryphe par les Bénédictins éditeurs de ses Œuvres. L'Épître de ce Père à Marc- celline, sa sœur, est le seul acte authentique où l'on puise quelques détails, sur les circonstances, non de la vie et de la mort, mais de l'exhumation du corps de ces saints. D'après le motif qu'Ennodius avait placé sous Néron le martyre de saint Nazaire, et vu le petit nombre de victimes de la foi que l'église de Milan pouvait compter, on a cru devoir mettre saint Gervais et saint Protas au rang des plus anciens martyrs de Milan. Le Ménologe des Grecs et les Bollandistes ont suivi le même sentiment. ( Voy. aussi J.-Ant. Sassi, *Dissert. apologet.*, Bologne, 1709.) Ce qui est certain, c'est qu'on avait perdu la mémoire de ces martyrs, comme celle de leurs noms, quand on découvrit leurs corps au quatrième siècle. C'était à l'époque où l'impératrice Justine, mère de Valentinien, persécutait, à la suscitation des Ariens, la foi catholique, et Ambroise qui la défendait. Une nouvelle église avait été édiflée par les soins du prélat; mais il désirait trouver des reliques de martyrs pour la consacrer selon l'usage. Une vision, rapportée par Paulin son secrétaire et l'auteur de sa

vie, lui révéla, suivant saint Augustin, en quel lieu étaient les reliques des SS. Gervais et Protas. Un vif pressentiment porta soudain l'évêque à faire fouiller la terre devant les tombeaux des SS. Félix et Nabor. On trouva, en effet, dans cet endroit, deux squelettes, très-grands et entiers, dont les os étaient dans leur situation naturelle, sauf la tête séparée du corps, avec des marques de sang, qui annonçaient des martyrs décapités : on ne dit pas si leurs noms étaient inscrits sur leur tombe. Les corps furent transportés, le jour même, à la basilique de Fauste, aujourd'hui saint Vital, et le lendemain, au milieu d'un grand concours de peuple, à la basilique Ambrosienne. C'est durant cette translation, comme l'atteste saint Ambroise, et comme le témoignent Paulin et saint Augustin, qu'arriva le miracle célèbre d'un aveugle connu à Milan, sous le nom de *Sévère*, qui, ayant touché le brancard où étaient portées les reliques, recouvra la vue, et resta depuis attaché au service de la basilique, comme une preuve vivante de cet événement. Saint Ambroise, à ce sujet, adressa au peuple, en l'honneur des martyrs, un discours sur la foi catholique, qu'il a inséré dans la Lettre à sa sœur. Les Ariens furent confondus malgré leurs railleries ; et les violences exercées à leur instigation contre l'évêque de Milan et les Chrétiens fidèles, s'arrêtèrent. La fête des deux saints est célébrée, dans l'Église latine, le 19 juin, jour où leur translation eut lieu, en 386, selon Tillemont ; mais l'Église grecque les honore au 14 octobre, époque où elle présume qu'ils furent décapités. Parmi les églises anciennes établies sous leur invocation, celle de Rome, élevée dès le cinquième

siècle, fut due au legs d'une dame romaine. Celle de Paris, sous les mêmes noms, existait dès le temps de Saint-Germain, vers 550. Ce fut onze cents ans après, lors de la renaissance de l'art, que fut retracée, d'après la tradition, l'histoire de saint Gervais et de saint Protas, dans les six tableaux qui décoraient la nef de cette église. Le premier, de Lesueur, nous montre les deux saints, suivant la lettre attribuée à saint Ambroise, conduits, par l'ordre d'Astasius, devant la statue de Jupiter, pour sacrifier aux idoles. (V. l'article *LESUEUR*, où est caractérisé ce beau tableau, dont l'estampe, exécutée par Baquoy, en 1817, a fait oublier l'ancienne gravure en thèse.) — Le second, du beau-frère de Lesueur, d'après l'esquisse de ce dernier, représente, selon la même Épître, saint Gervais expirant sous les coups de fouets plombés, quoique les deux frères eussent été décapités. — Le troisième tableau, la *Décollation* de saint Protas, est de Sébastien Bourdon. Ce peintre devait être chargé de l'exécution des six tableaux ; mais la manière libre dont il parla des miracles des saints Gervais et Protas fit révoquer cette commission. Voy. son article, et les *Considérations sur la vie et les ouvrages de Bourdon* (par Xavier Adger), in-8°, Paris, 1818. — Les trois autres tableaux : l'*Apparition* des Saints à Ambroise, l'*Invention* des reliques, et leur *Translation*, sont de Philippe Champagne. Des six tableaux dont les copies, en tapisseries, sont restées à la même église, la Notice du Musée en désigne quatre, au Louvre, deux de Champagne, et deux de Bourdon et de Le Sueur, tous différant pour la vérité, la couleur ou l'expression. G—CR.

**PROTH ou PÉRROT (JEAN)**, né 1420, au village de Brottes, de Chaumont en Bassigni, fit vœux au Val des Écoliers, en 1430. Envoyé aussitôt à Paris, dans la maison de Sainte-Catherine, il fit ses degrés en Sorbonne. Après avoir reçu la prêtrise, il quitta Paris, en 1452, pour revenir au Val des Écoliers, où, l'année suivante, il fut élu prieur, d'une voix unanime. Ce n'est qu'en 1454, que Proth convoqua le chapitre général de l'ordre, et y fit adopter des statuts relatifs à la réforme de la discipline. En 1456, les décrets lui conférèrent extraordinairement la juridiction de la maison de Sainte-Catherine, à Paris, où il se fit aussitôt. Reçu docteur de Sorbonne, le 11 janvier 1462, il y commença, dès le lendemain, ses leçons de théologie, qui furent très-applaudies, et lui méritèrent la protection du roi Louis XI, roi de France, et de Jean, roi de Sicile. Ce dernier prince le fit son confesseur, son confesseur, son prédicateur. C'est pendant le cours de la même année, que le pape Paul II confirma au Val des Écoliers les privilèges que cet ordre avait reçus en 1463; il l'exempta de la juridiction des évêques, et institua à Saint-Germain, conservateur de ces immunités. Fixé dans les ordres du roi René, Proth mourut à Meulan, le 17 juillet 1474. Maître, prieur de Sainte-Catherine, qu'il eût eu des démêlés assez vifs avec Proth, lui fit une épitaphe honorable. D—B—S.

**PROTOGÈNES**, peintre grec, a vécu vers la cinquième olympiade, 336 avant Jésus-Christ. Cette époque est par le degré de perfection que tous les arts atteignirent dans la Grèce, vit briller surtout des peintres qui furent sans modèles et sans

imitateurs dignes de balancer leur réputation. Cicéron range, dans cet ordre élevé, Apelles, Protogènes, Nicomaque et Aëtion. Protogènes était né à Caune, ville de Carie, soumise aux Rhodiens. Suidas seul le fait naître à Xanthe, ville de Lycie. Ses commencements furent obscurs, et la pauvreté les rendit sans doute difficiles; on ignore quel fut son maître, et la nécessité le contraignit long-temps à s'occuper de travaux indignes de son génie: réduit à peindre les ornements des vaisseaux, il passa cinquante années de sa vie, sans éclat, sans fortune, sans réputation. Sa constance et ses talents triomphèrent enfin des obstacles que le sort semblait lui opposer; et peut-être la justice que lui rendit Apelles, qui se trouvait alors au faite de la gloire, contribua-t-elle à le tirer de son obscurité. Sachant que les tableaux de Protogènes n'étaient ni recherchés, ni payés, il en acheta un, cinquante talents, et laissa même croire qu'il voulait le revendre comme son propre ouvrage. Les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite; et ses succès s'accrurent avec rapidité. Apelles, étant venu à Rhodes, se rendit chez lui, pendant qu'il était absent; et ayant obtenu d'une servante de l'introduire dans son atelier, il traça, sur une toile qui s'y trouvait toute préparée, un trait (1) d'une précision remarquable, et se retira sans se faire connaître. Protogènes, de retour, s'écria qu'Apelles seul avait pu faire une pareille esquisse: mais, sur le

(1) Ce mot a beaucoup exercé les commentateurs, dont la plupart ont cru qu'il ne s'agissait que d'une simple ligne. M. Quatremère de Quincy a fait voir qu'il fallait l'entendre d'un dessin au trait. (Voyez *Mém. de l'Inst. et Acad. des Inscriptions*, t. 7, p. 219, et *Journ. des Sav.*, avril 1803, p. 219, et le *Magnanum cyclop.*, de 1808, IV, 153 et 407.)

trait même de son rival, il essaya de dessiner un contour plus parfait, et recommanda qu'on le fit voir à Apelles. s'il revenait encore, ce qui arriva. Celui-ci, jugeant son dessin inférieur au trait de Protogènes, profita de la place qui restait pour exécuter un troisième croquis plus parfait encore; et Protogènes, en le voyant, s'écria qu'il était vaincu. Il courut au port, chercha son émule avec empressement; et, de ce jour, l'amitié la plus étroite les unit, sans que la rivalité de succès et de talents leur donnât la moindre jalousie. Cette toile, mémorable par cette circonstance singulière, fut conservée long-temps comme un monument de l'amitié et des talents de ces grands artistes; elle fut placée par la suite à Rome dans le palais des Césars. Plin<sup>e</sup> annonce qu'on l'y voyait avec ravissement au milieu des plus beaux ouvrages, quoiqu'il n'y parût que quelques traits déjà bien effacés. Elle périt dans l'incendie qui dévora cet édifice et tous les chefs-d'œuvre qu'il contenait. Au surplus, ce récit a donné lieu à de longues discussions sur ce qu'on devait entendre par les lignes et les traits que Protogènes et Apelles avaient ainsi tracés successivement sur la même toile; et nous avons que le sens dans lequel nous avons rapporté cette anecdote, quoique vraisemblable, peut être contesté, en prenant à la lettre, les expressions du texte latin. Protogènes, devenu célèbre dans la Grèce, n'oublia pas sa modeste origine, et se plaisait même à la rappeler. Ayant peint, dans les Propylées d'Athènes, un tableau de Nausicaa, il mêla dans les ornements de la bordure, des attributs de vaisseaux pour désigner à-la-fois l'artiste et son ancien métier. Suivant quelques critiques, il paraît

qu'il représenta, dans ce même vestibule de l'Acropolis, deux navires sacrés, nommés le *Paralus* et l'*Ammoniades*. Il semble, au reste, que le sort des ouvrages de Protogènes fût de préparer pour les siècles à venir des sujets d'interminables discussions. Les écrivains de l'antiquité ont cité comme son chef-d'œuvre le tableau qui représentait Ialysus; mais de ce Ialysus on a fait un dieu, un héros, un fleuve, une ville même, enfin un chasseur. Quoi qu'il en soit, Protogènes employa sept années à terminer ce tableau; et pour avoir l'esprit plus libre en y travaillant, il ne prenait qu'une nourriture très-légère, et vivait de lupins cuits dans l'eau. Il avait à peindre, dans cet ouvrage, un chien écumant de fatigue et de chaleur: vingt fois, il recommença sa gueule béante sans pouvoir l'exprimer avec vérité. Enfin le hasard le servit au moment où, avec une éponge, il effaçait, de dépit, ce qu'il avait fait. Le même trait est attribué à Apelles pour l'écume d'un cheval; et probablement l'une de ces deux anecdotes a été copiée sur l'autre. Suivant Plin<sup>e</sup>, Protogènes peignit ce tableau, avec quatre couches de couleur, disposées de manière à ce que l'une étant détruite par le temps, la suivante devait reproduire l'ouvrage dans toute sa beauté; ce qui paraît également difficile à comprendre. Du reste, en le voyant, Apelles lui-même fut muet d'admiration: il s'écria enfin que le travail était merveilleux et l'ouvrage incomparable; mais ce qui le consolait, c'est que les siens l'emportaient par la grâce, qui leur donnait un mérite divin. Le tableau de Ialysus devint l'honneur de Rhodes; et, s'il faut croire un fait rapporté par plusieurs historiens avec quel-

res variations, cette ville e son salut à la possession de son chef-d'œuvre. Démétrius, qui l'assiégeait, se préparait à brûler un faubourg qui lui servait d'approches de la place, et il vit que le tableau de Lalysus, un des édifices destinés à être sacrés aux flammes ; il aimait à renoncer à son entreprise, que l'on reprocher une perte si grande pour les arts. Pendant que Protogènes habitait tranquillement sa petite maison placée au milieu des lignes des assiégeants. Pour sa sécurité, Démétrius le consulta, et lui demanda comment il pouvait rester ainsi avec confiance dans des murs : « Je sais, répondit Protogènes, que vous faites la guerre aux Rhodiens, et non pas à moi. » Démétrius prit à cœur de lui rendre l'asile du peintre, et y mit tout pour le protéger. Cette crainte augmenta encore la valeur du tableau que Protogènes avait peint ainsi au milieu du bruit de la guerre. Pour que le contraste fût plus grand, il avait pris pour sujet un homme reposant et jouant sur ses luths, près de lui, était un fût de bois sur lequel une caille s'était posée. Elle était peinte avec tant de vérité, que lorsque l'ouvrage fut exposé au regard du public, les yeux se portèrent sur le Satyre, quelque admiré qu'il fût, n'attira ni l'attention, ni les regards. Bientôt des cailloux pris dans ce lieu, se jetèrent pour secouer celle que Protogènes avait si bien peinte. Il sentit qu'il avait mis trop de soin et de passion à ce qui ne devait être qu'un jeu ; et il effaça lui-même le tableau, dont l'effet avait été si grand. Parmi les principaux ou-

vrages de Protogènes, on citait encore, Cidippe, Tlepolème : Philiscus, auteur tragique, dans l'attitude d'un homme qui médite ; un Athlète, le roi Antigone, la mère d'Aristote, enfin, Alexandre, et le dieu Pan. Il paraît aussi qu'il peignit à Athènes, dans le conseil des Cinq cents, plusieurs législateurs. Sous le règne de Tibère, on voyait, à Rome, des dessins et des esquisses de Protogènes, qu'on regardait comme des modèles du beau idéal. Son tableau de Lalysus fut enlevé de Grèce, et placé à Rome au temple de la Paix, où il périt dans un incendie. Protogènes fut de plus très-bon modèleur ; et il avait coulé plusieurs belles statues de bronze. Suidas rapporte qu'il avait écrit deux livres sur la peinture et sur les figures.

L—s—E.

PROTOSPATA. Voy. LUTUS.

PROUSTEAU (GUILLAUME), jurisconsulte, né à Tours, en 1626, d'un marchand, étudia sous les Jésuites à la Flèche, et au collège de Louis-le-Grand, fit ses cours de droit à Poitiers et à Orléans, et se fixa dans cette dernière ville, où il suivit le barreau pendant quatre ans. Le désir d'augmenter ses connaissances en jurisprudence, le fit voyager en Hollande, en Allemagne, en Italie et en Espagne, où, pendant les années 1660 et 1661, il se mit en relation avec la plupart des jurisconsultes éclairés que possédaient ces diverses contrées. De retour à Orléans, il y obtint au concours une chaire de droit, en 1668. Sa philosophie pratique, la solidité de ses leçons, et l'usage qu'il faisait de sa fortune, lui procurèrent la réputation la plus honorable. En 1709, il mérita, par ses largesses dans une disette, le surnom de *Père des pauvres*. Prousteau était, en outre, un bibliophile

éclairé. Il employa la succession d'un frère, mort dans le commerce, à l'acquisition de la bibliothèque d'Henri de Valois; et fit imprimer à Leyde, en 1682, les Notes de ce savant sur le Lexique grec d'Harpocraton, et les Observations de Maussac, notes dont le manuscrit était tombé dans ses mains avec les livres de l'auteur. En 1694, Prousteau légua sa collection aux bénédictins de Bonne-Nouvelle d'Orléans, à condition qu'elle serait ouverte au public trois jours de la semaine. Léon Méry, conservateur de cette bibliothèque, en publia le catalogue en 1721, Orléans, in-4°; réimprimé avec des additions, en 1777 (V. FABRE, XIV, 23). On lit au-devant divers éloges du donateur (1). Prousteau mourut d'apoplexie, à Orléans, le 19 mars 1705, sans avoir été marié. On a de lui : I. *L'Eloge funèbre de Desmahis, chanoine d'Orléans*, in-12 (en latin). II. Trois discours latins sur la *Pénitence*, Orléans, 1680, in-4°. III. *Recitationes ad legem 23 contractis, ff. de regulis juris*, ibid., 1684, in-4°. Il y réfute Saumaise, qu'il assure s'être montré, dans son *Traité de Mutuo*, plus philologue que jurisconsulte. La partie de la jurisprudence, dans le Catalogue précité, fait beaucoup d'honneur à Prousteau, par la méthode et l'exactitude qui y ont présidé. Voy. aussi le Catalogue des *Manuscrits de la biblioth. d'Orléans*, par A. Septier, 1820, in-8°.

F—T.

PROVANCHÈRES (SIMÉON DE), médecin, né vers 1540, à Langres,

(1) Cette bibliothèque contient environ 25,000 volumes : M. Petit-Radel (*Recherches sur les bibliothèques*, p. 353) en compte en France vingt-quatre plus nombreuses : ce qui n'empêche pas le nouveau *Dict. hist. crit. et bibliogr.* de dire qu'elle était considérée comme la plus riche après celle de Paris; et ce n'est pas la seule balourdise que renferme l'article qu'il a consacré à Prousteau.

de parents alsés, alla continuer ses études à Montpellier, où il prit le grade de docteur : il visita le Languedoc et la Provence, et vint à Paris, résolu de s'y fixer. Cependant les observations de quelques médecins le firent changer d'avis, et il s'établit à Sens, y fit un séjour très avantageux, et acquit de la réputation par son habileté dans la pratique. Des services rendus lors d'une épidémie, lui méritèrent le titre de médecin du roi; et il fut député à la ville de Sens aux états-généraux en 1614. Étant retourné quelque temps après à Paris, il y mourut le 10 de juillet 1617. Ses restes furent rapportés à Sens, sa patrie, et inhumés à la cathédrale, où l'on voyait son tombeau décoré d'épithaphe. Les vers que les habitants de la province s'empressèrent de composer à sa louange, furent recueillis par J.-B. Arnould, sous ce titre : *Simeon. Provençal mulus à variis poetis erectus*, 1617, in-4°. de 81 pag.; tiré à 500. Ce médecin était fort instruit dans le temps, et bon praticien et mauvais observateur. On a de lui : Des *Traductions* de la *Chirurgie* de Jacq. Houllier, Paris, 1576, in-8°, et de la *Chirurgie* de Ferrius, avec des brièves annotations, méthode chirurgique, To. 1567, in-8°. II. *Le Prodigesant pétrifié de la ville d'Orléans*, avec une légère et briève problématique des causes de la pierre, de l'induration d'icelui, traité en latin (de Jean Ailleboust) (accru de l'opinion du traducteur), Sens, 1582, in-8°. fig. Il s'agit d'un cas très remarquable de chirurgie. Un fœtus, reconnu féminin, fut extrait du corps

(1) J. Ailleboust, d'Autun, médecin à Sens, vint premier médecin du roi Henri III.



de soixante-huit ans, qui, vingt-huit, éprouvait tous les ômes d'une grosseesse. Il est probable que nos deux obscurs prirent l'ossification des solides de ce fœtus pour une pétrification. L'ouvrage a été dans un recueil d'opuscules *diuturnâ graviditute*, Amsterdam, 1662. III. *Aphorismorum præcis enarratio poetica*, ibid., in-8°. de 57 pag. A la suite de traduction en vers latins des épiques, Provanchères a publié *Opinion* (en latin) sur l'enfant. IV. *Histoire de l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde*, de son désistement de manger, quatre ans onze mois et de sa mort, ibid., 1616, de 45 feuillets. Toutes les éditions intérieures sont plus ou moins défectueuses; et l'on doit joindre à ce livre : *Cinquième discours apologique d'un enfant de Vauprofonde, sur les causes surnaturelles de son tence*, ibid., 1617, in-8°. de 112 feuillets. Cet ouvrage, recherché par les curieux, suffirait pour prouver que l'auteur n'avait pas le talent d'écrire, puisqu'il n'a pu trouver pour sa nature une cause plausible du mal qu'il avait eu sous les yeux pendant toute sa durée. La critique publia de cet ouvrage un extrait, caché sous le nom de *Progyne*, n'apprend également rien, mais les médecins liront avec intérêt : *Histoire véritable d'un enfant de Vauprofonde, si rare que merveilleuse*, ibid., in-8°. de 38 pag. Provanchères a traduit en latin les *Quatrains* de

Pibrac, in-8°.; et il a laissé en manuscrit la *Traduction* de quelques morceaux des poètes grecs. La *Notice* sur ce médecin, insérée dans le *Magasin encyclopédique* (an VII, 1799, tome VI, p. 476), contient quelques inexactitudes qu'on a évitées dans cet article. W—s.

PROVINS (LE P. PACIFIQUE DE). Voy. PACIFIQUE.

PROYART (LIEVAIN-BONAVENTURE), historien, était né, vers 1743, dans la province d'Artois. Après avoir achevé ses études au séminaire de Saint-Louis, à Paris, il embrassa l'état ecclésiastique, et résolut de se consacrer à l'enseignement. Long-temps, il remplit les fonctions de sous-principal au collège de Louis-le-Grand; et il fut ensuite chargé d'organiser le collège du Puy, qui devint bientôt, sous sa direction, l'une des écoles les plus florissantes du royaume. Quelques ouvrages, publiés par l'abbé Proyart, l'avaient déjà fait connaître d'une manière avantageuse, quand la révolution éclata. Il se réunit au petit nombre d'écrivains restés fidèles aux principes de la monarchie, et combattit avec courage les projets des novateurs. Son zèle fut récompensé par un canonicat de la cathédrale d'Arras; mais il en jouit peu de temps. Condamné à la déportation pour avoir refusé de prêter un serment qui répugnait à sa conscience, il se retira dans les Pays-Bas, où les malheurs et les privations de l'exil ne ralentirent point son ardeur pour le travail. L'abbé Proyart eut l'honneur de complimenter, au nom des prêtres français, l'empereur François II, à son arrivée à Bruxelles; et il reçut de ce prince les éloges dus à sa fidélité. La guerre l'ayant obligé de chercher un nouvel

asile dans la Franconie, il y fut accueilli par le prince de Hohenlohe-Bartenstein, qui le nomma son conseiller ecclésiastique, et le chargea spécialement de la distribution des secours aux soldats français que le sort des combats avait rendus prisonniers. Il s'acquitta de cette mission avec un zèle admirable, brave, ainsi que les collègues qu'il avait associés à cette œuvre de charité, les dangers de la contagion qui moissonnait nos malheureux soldats. Le concordat, signé par le gouvernement français avec le Saint-Siège, ayant permis aux ecclésiastiques de revoir leur patrie, l'abbé Proyard revint en France, s'établit à Saint-Germain; et ayant mis en ordre les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés sur l'histoire de la révolution, fit paraître l'ouvrage intitulé : *Louis XVI et ses vertus*, dont il adressa le premier exemplaire au chef du gouvernement. Malgré cette précaution, l'ouvrage fut saisi par la police (17 février 1808); et l'auteur enfermé à Bicêtre, où, manquant de tout, pendant un hiver rigoureux, il ne tarda pas d'être attaqué d'une hydropisie de poitrine. Ses amis, informés de sa situation, obtinrent, à force de démarches, qu'il serait transféré au séminaire d'Arras, où il pourrait recevoir les secours que réclamait son état. L'abbé Proyard, mourant, fut conduit à Arras sous la garde d'un gendarme; mais la voiture n'étant arrivée que dans la nuit, il ne put être remis au lieu de sa destination. On le déposa chez une de ses parentes; et il y expira, quelques jours après, le 22 mars 1808, à l'âge de 65 ans. Ses obsèques furent célébrées avec toute la pompe que permettaient les circonstances. Outre quelques brochures qui

n'offrent que peu d'intérêt, on a l'abbé Proyard : I. *L'Ecole tueux*, ou Vie édifiante d'un de l'université de Paris (Decal 3<sup>e</sup> édit., 1778, et souvent primé depuis. II. *Histoire de go, Kakongo et autres rois d'Afrique*, 1776, in-12, avec carte; trad. en allemand et dois. Il rédigea cet ouvrage Mémoires de MM. Belgarde corviers, ses condisciples missionnaires dans la Cochinchine. La 1<sup>re</sup> partie contient une description du pays et des mœurs de tant, suivie de quelques détails leur langue; la 2<sup>e</sup> renferme l'histoire de la mission française 1766 à 1773. III. *La Vie de Louis XVI*, in-12 (Voyez Louis, xxv, Proyard donna aussi, pour le proposé par l'académie française un *Eloge* du même prince. *Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1783, 2 vol. in-12 (V. BENE, v, 376). V. *Histoire Stanislas, roi de Pologne*, Lorraine et de Bar, 1784, in-12, ouvrage intéressant écrit : le portrait de Charles qui termine le 3<sup>e</sup> livre, est cité comme un modèle en ce de composition historique. *L'Education publique et des moyens d'en réaliser la réforme*, dans la dernière assemblée de France, 1785, in-12 (1. *La Vie de Louis-Gabriel D'Artois, évêque d'Arras*, 1788, in-12 (V. DORLÉAN, 589). VIII. *Le Modèle des gens, dans la vie de Claude Lorrain*, mort le 3

(1) Cet ouvrage ne fait point partie complète annexes à la fin de l'article.

i (2). IX. *La Vie de Madame Louise de France* (Voyez *ss*, xxv, 262). X. *Vie de la Leczinska, reine de France* (Voy. MARIE, xxvii, 71). *Louis XVI, détrôné avant d'être roi*, Londres, 1800, in-8°. (4)

*Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, Paris, 1808, 5 vol. in-8°. Les derniers ouvrages sont utiles à consulter, quoique moins bien écrits que les premières productions de l'auteur, qui d'ailleurs y montre quelquefois un peu trop de crédulité. Le dernier surtout renferme des digressions sans fin; et près de six volumes y sont employés à combattre les philosophes, les jacobins et les francs-maçons. *Oeuvres complètes* de l'abbé de La Harpe ont été publiées à Paris, 1822, 17 volumes in-8°. On trouve, à la tête du second volume, une notice sur l'auteur, dans laquelle on attribue une *Histoire de Rome*, restée sans doute inédite; on ne la voit indiquée dans aucune bibliographie. On cite encore de lui *l'Éloge de Louis XVI*, Mannheim, 1793; Paris, 1803; et il a donné une

édition de l'*Histoire abrégée de l'Église*, par Lhomond, continuée jusqu'au concordat de Pie VII, Lyon, 1806, in-12. W—s.

PRUDENCE (AURELIUS PRUDENTIUS CLEMENS), poète chrétien, né l'an 348, dans la province Tarragonaise, en Espagne, reçut une éducation soignée, et s'appliqua surtout à la culture des lettres et de la poésie. Dans sa jeunesse, il exerça la profession d'avocat, et fut ensuite nommé juge, ou, selon Tillemont, gouverneur de quelques villes. Il quitta la toge pour les armes, et vint à la cour de l'empereur Honorius, qui le revêtit d'une charge honorable; mais c'est par erreur que quelques écrivains supposent qu'il fut créé consul. Loin d'augmenter sa fortune dans ces emplois, il l'avait beaucoup diminuée par ses largesses; et d'injustes procès que lui suscitèrent ses ennemis, le dépouillèrent de la plus grande partie de ce qui lui restait. Le malheur n'abattit point son courage; et s'il regretta sa fortune, c'était pour la partager avec les pauvres. Des motifs, qu'on n'a pu deviner, l'obligèrent de recourir à la protection de l'empereur: il fit le voyage de Rome, en 407 (suivant Tillemont), et profita de son séjour dans la capitale du monde chrétien pour visiter les tombeaux des saints martyrs. Dès qu'il eut terminé ses affaires, il retourna dans la solitude qu'il s'était choisie en Espagne: il y passa le reste de sa vie dans la prière, la pratique des actes de piété et la culture des lettres; mais on ignore l'époque de sa mort. Dans sa jeunesse, il avait partagé les excès et les dérèglements qui sont l'écueil de cet âge; mais il reconnut enfin les erreurs de sa conduite, et les expia par un repentir sincère. Il nous apprend qu'il

Cette date, constatée par le *Mercure* de juillet, 4 et rectifiée celle qui se trouve à Paris, *THÉOLOGIE*, t. XXXIII, p. 270, note.

L'auteur éprouva, pour l'impression de ces lettres, les obstacles insurmontables de la censure romaine, ainsi que de la difficulté d'en faire passer les manuscrits à Paris. On trouve, dans la Vie de l'abbé de La Harpe, dans une notice sur l'auteur, qu'il mourut en 1788, mais l'erreur est corrigée dans aucune édition de ses Œuvres complètes de Paris.

La 1<sup>re</sup> édition, qui est la plus grande, contient 13 volumes in-8°. L'auteur avait, sous le pontificat de Benoît XIV, demandé à rentrer en France, mais il ne put obtenir la permission qu'il lui fallait, des retranchements à son livre. Ce n'est que par l'édition de Paris, 1822, in-8°, que l'auteur de la notice a pu le faire connaître.

avait cinquante-sept ans, quand il prit la résolution de ne plus exercer que sur des sujets chrétiens son talent pour la poésie. Tillemont croit que Prudence avait déjà publié les deux livres contre Symmaque, dans lesquels il combat, avec un généreux courage, son projet de relever l'autel de la Victoire, détruit par Gratien, et réclame l'abolition des spectacles de gladiateurs, qui paraissent, en effet, avoir été supprimés dès l'année 403 (1). Des cantiques, des hymnes, et la réfutation des hérésies de son temps, composent les autres ouvrages de Prudence, qui portent tous des titres grecs. Il a réuni, sous celui de *Cathemerinon*, des prières pour les différentes parties de la journée, et des hymnes, dont l'Eglise a consacré quelques-unes dans ses Offices. Le livre intitulé *Apotheosis* renferme diverses pièces contre autant de sectes d'hérétiques; celui qui a pour titre, *Hamartigenia*, c'est-à-dire, de l'origine des péchés, contient la réfutation des erreurs des Marcionites (V. MARCION). Le *Peristephanon*, c'est-à-dire Des couronnes, est un Recueil d'hymnes à la louange des martyrs, et principalement de ceux d'Espagne. La *Psychomachia*, ou le combat de l'ame, est la description des assauts que nous livrent les passions; et enfin le *Dittochaion* ou le manuel, est un recueil de traits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, exprimés en autant de quatrains. Gennade, qui cite ce dernier ouvrage parmi ceux que l'on doit à Prudence, lui en attribue encore deux qui sont perdus: une *Exhortation* au martyre; et, sous le titre d'*Hexameron*, un commentaire sur les premiers chapitres de la

(1) D'après les calculs de Tillemont, Prudence n'avait alors que cinquante-cinq ans.

Génèse. Jean Leclerc (*Biblioverselle*, tome XII), et Bay (*historique*), reprochent à d'avoir avancé quelques opinions qui ne sont point orthodoxes: il doit l'excuser de s'être trompé sur des matières dont il n'avait fait qu'une étude approfondie; et d'ailleurs, il est impossible de douter de la pureté de sa foi. Quelques critiques ont reproché à son style un peu rude, et plusieurs fautes qu'il a commises contre la prosodie: mais il convient que ses différentes positions respirent un véritable enthousiasme, et qu'aucun poète n'a montré plus de connaissances dans l'histoire et les antiquités. On existe un très-grand nombre de éditions des poésies de Prudence; la plus savante est celle de Fabricius en 1704, avec son exactitude ordinaire. La *Bibl. latina* et dans la *Bibl. et infimæ latinitatis*. On se donne donc à citer ici les principales: la première est un petit in-4°. 166 feuillets, sans date et sans nom d'imprimeur, mais que l'on croit être de la presse de Rich. Pannetier, vers 1492 (V. le *du libraire*, par M. Brunet). Les *Oeuvres de Prudence* sont publiées par *Poëtæ christiani*, imprim. Aldes, à Venise 1501 - 2; prétendue édition que l'on attribue à ces habiles typographes en 1518, in-8°, annonçant une affectation dans le Catalogue de Pannetier, n'est qu'une édition sans date, qui doit avoir été imprimée vers 1502. Parmi les éditions postérieures, les curieuses recherchent surtout les sui-

(2) Le Recueil d'hymnes intitulé, *Cathemerinon*, a été imprimé séparément à Vienne, au fin du quinzième siècle. Cet ouvrage, très-rare.

1, 1613, in-8°, avec des notes de divers auteurs, et publiées par Jean Weitz; — Amsterdam, Elsevier, 1667, deux tomes en 2 vol. in-12, avec les notes de Heinsius; — Paris, 1687, avec les notes d'Étienne Chastel: c'est l'un des plus rares volumes de la collection, *Ad usum uni*; — Cologne, 1701, petit in-8°: elle fait partie de la collection *Prudentium*; — Avec les notes de Christ. Cellarius, Halle, 1703 ou 1704, in-8°. — Rome, 1788-89, 2 vol. in-4°: cette belle édition due aux soins de Fr. Arevalo, fait partie du Recueil des Œuvres des poètes latins; — Parme (Bodoni) 1789, 2 vol. gr. in-8°, édition revue sur les manuscrits du Vatican, augmentée de variantes et de diverses leçons: la plus complète. Outre les notices, on peut consulter la *Vie de Prudence*, dans les *Mémoires de M. de Montmorin*, t. I, 560-66. W—s.

**PRUDENCE (SAINT) le Jeune.** ALINDO, XVI, 332.

**PRUDENT (JOSEPH-HIPPOLYTE-ANTOINETTE VAUCHOT, plus connu sous le nom de Père),** capucin, naquit, le 13, à Faucogney, petite ville de Franche-Comté; il embrassa la vie religieuse à seize ans, et, après avoir terminé ses études théologiques et reçu les ordres sacrés, fut chargé de l'instruction des novices. Bientôt, sur les conseils du P. Dunand, son supérieur (P. DUNAND), il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire, et se mit sur les rangs pour disputer les prix que proposait l'académie de Besançon. En 1776, il remporta le prix d'éloquence, par l'*Eloge* de Nicolas Perrenot, chancelier de l'empereur Charles-Quint (Voy. *PRÉVOST*); et, l'année suivante, obtint deux: celui d'histoire,

par une *Notice* sur les monuments romains dont il existe des vestiges en Franche-Comté; et celui d'agriculture, par une *Dissertation* sur les causes et les caractères d'une maladie qui affligeait plusieurs vignobles de la province. Cette Dissertation fut imprimée aux frais du gouvernement (Besançon, 1778, in-8°), et distribuée avec profusion dans les campagnes: mais le triomphe du P. Prudent fut de peu de durée. Un anonyme contesta la justesse de ses observations, dans une brochure intitulée: *Réflexions d'un vigneron* (Vesoul, 1778, in-8°), et versa le ridicule à pleines mains sur l'auteur et l'ouvrage couronnés. Le P. Prudent découvrit que le malin vigneron cachait l'abbé Baverel (1); et, n'osant lutter contre un adversaire que sa causticité rendait redoutable, il prit le parti de dénoncer l'écrit anonyme, comme injurieux à l'académie et à l'ordre entier des Capucins. Cette démarche, blâmée de tout le monde, n'eut pas le résultat qu'il espérait. Le parlement refusa d'interposer son autorité dans une querelle toute littéraire; et l'abbé Baverel, par un nouveau pamphlet, plus mordant que le premier (*Observations sur la Dissertation*, etc., 1779, in-8°), acheva de désoler son adversaire, qui cessa d'ambitionner les palmes académiques, qu'il eût payées trop chèrement, en les achetant de son repos. Le P. Prudent se renferma dès-lors dans les devoirs de son état, qu'il remplissait avec beaucoup de zèle. A la suppression des ordres monastiques, il se retira dans sa famille, et mourut à Fontaine, près de Luxeuil, le 28 août 1792. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* et

(1) L'abbé Baverel est mort à Besançon, le 18 septembre 1822. (Voy. son article au *Supplément*.)

de *Dissertations* dans le *Recueil* de l'académie de Besançon, il a laissé, manuscrits, un *Cours de Langue latine*, plusieurs *Traité de théologie*, des *Sermons*, des *Panegyriques*, etc., que l'on conserve dans sa famille. Les deux seuls ouvrages qu'il ait publiés, sont : I. *Dissertation qui a remporté le prix, au jugement de l'académie de Besançon*, en 1777, sur le sujet : Quels sont les caractères et les causes d'une maladie qui commence à attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, et les moyens de la prévenir ou de la guérir, Besançon, 1778, in-8° ; elle est citée avec éloge, dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, éd. de 1804. II. *Vie de sainte Claire*, Paris, 1782, in-12. W—s.

PRUSIAS, roi de Bithynie, et fameux par son dévouement servile au sénat romain, était surnommé *Cunégos* ou le *Chasseur*. Polybe a fait de lui un portrait que dom Thuillier et Rollin traduisent ainsi : « Ce » roi de Bithynie, du côté du corps, » n'avait rien qui prévint en sa faveur ; il n'était pas mieux avantage » gé du côté de l'esprit. Ce n'était » par la taille qu'une moitié d'homme, et qu'une femme par le cœur » et le courage. Non-seulement il » était timide, mais mou, incapable » de travail ; en un mot, d'un corps » et d'un esprit efféminés, défaut » qu'on n'aime nulle part dans les » rois, mais qu'on aimait moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles-lettres, la philosophie, lui étaient parfaitement inconnues. Enfin il n'avait nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit et jour » il vivait en vrai Sardanapale. » Pour déterminer l'époque où commence son règne, on doit distinguer plusieurs Prusias. Strabon en indique

un, contemporain de Cyrus et de Crésus, au sixième siècle avant l'ère vulgaire ; et Sévin, dans son premier Mémoire sur les rois de Bithynie (*Acad. des inscript.*, t. XII), ne convient pas que ce passage de Strabon soit aussi altéré que l'a prétendu Paulmier de Grantemesnil. Toutefois ce n'est point à ce prince que Sévin, dans son troisième Mémoire (*ibid.*, t. XVI), applique le nom de *Prusias premier*, mais au fils de Ziélas. Les Gaulois avaient mis à mort ce roi Ziélas, vers le milieu ou la fin de la cxxxv<sup>e</sup>. olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 238 avant J.-C. Prusias I<sup>er</sup>. régna sur les Bithyniens depuis ce temps jusqu'à l'an 190, selon Vailant (*Achaemen. Imp.*, II, 321) ; jusqu'en 188, selon Sévin. C'était donc ce premier Prusias qui, en 220, et durant les années suivantes, s'alliait avec les Rhodiens contre les Byzantins, et taillait en pièces les Gaulois qui infestaient la côte de l'Hellespont (*Polyb.*, liv. IV et V). C'est lui encore que Tite-Live nous montre menaçant, en 207, les frontières du royaume de Pergame, et forçant ainsi Attale I<sup>er</sup>. (*V.* ce nom, II, 619) de renoncer à la conquête de l'Étolie. Le même Prusias est compris, en 204, au nombre des rois alliés du peuple romain ; il est invité, en 196, à se conformer aux dispositions du traité conclu avec le roi de Macédoine, Philippe, dont il avait épousé la sœur Apamée. Quelque temps après, Antiochus, roi de Syrie, lui envoya des ambassadeurs pour lui représenter que les Romains songeaient à détruire toutes les monarchies, et à fondre dans leur empire tous les empires de la terre : déjà Nabis et Philippe avaient subi le joug ; on attaquait maintenant Antiochus ; le tour de Prusias viendrait

Ces réflexions ébranlaient le thynic, et l'auraient entraîné contre Rome, sans les mes- les lettres qu'il reçut de cette ne. C'est à tort, lui écrivaient ions, qu'on accuse Rome ennemie de la royauté : An- et Masinissa ne lui doivent- u contraire l'affermissement trônes et l'accroissement de sance? Les roitelets qui nous idéles en Espagne, ne sont- evenus des rois? *Regulos se in fidem in Hispaniâ reges* ( Tite-Live ). L'ambassa- rius survint, et ajouta qu'en- ioehus et les Romains, la ne serait jamais incertaine, y avait peu de profit à re- r l'amitié des vaincus. Pru- mit la plus exacte neutralité; s, si nous en croyons Ap- se déclara pour les Romains. 'en veut pas convenir, d'a- rce que, dans le dénombre- s auxiliaires de Rome con- oclus, il n'est fait mention rusias, ni de troupes Bithy- ; ensuite parce qu'après la dé- roi de Syrie, celui de Bi- lut dépossédé de l'une de ses es, par un décret du sénat. Il it de la Phrygie, qu'on adju- Eumènes, roi de Pergame, et sias s'abstint de revendiquer. l'exilé ( V. ce nom, II, 212- e voyait forcé de sortir des Antiochus : il se retira d'a- ans l'île de Crète, puis en Ar- enfin en Bithynie, à la cour ias, qui mourut peu de temps — Il suit de là que ce monar- doit pas être confondu avec *Prusias II* ou Cunégos, qui ta sur le trône qu'en 190, ou 188, mais à qui pourtant les maires historiques, et le nou-

vel Art de vérifier les dates avant J.-C., attribuent presque tous les faits que nous venons d'indiquer. C'est une erreur qui remonte à Sigo- nius, et que Henri Valois a victorieu- sement combattue : elle a été relevée aussi par M. Schweighæuser, dans son excellente édition de Polybe ( t. VIII, p. 141 ). Outre que le premier de ces rois est distingué par son surnom de Boiteux ( γαλός ), et le deuxième par celui de Chasseur ( κυνη γός ), il faudrait, pour les confon- dre en un seul, supposer un règne d'environ quatre-vingt-dix ans, qui n'est aucunement admissible. Ainsi, c'est à Prusias II, fils de Prusias le Boiteux, et petit-fils de Ziélas, que s'appliquera la Notice qui va suivre. Il avait épousé la fille de Philippe, roi de Macédoine, nièce de sa pro- pre mère. Parvenu au trône, il prit les armes contre Eumènes, roi de Pergame, et l'emporta, secondé par Annibal, plusieurs victoires sur mer et sur terre. Un jour qu'il hésitait à livrer une bataille, parce que les en- trailles des victimes n'annonçaient rien d'heureux : « Eh quoi ! lui dit » le héros de Carthage, comptez- » vous plus sur le foie d'une vache » que sur les conseils et le bras d'An- » nibal ? » Les Romains qu'alarm- aient les succès du roi de Bithynie, et dont les ressentiments contre le général carthaginois étaient impla- cables, enjoignirent à Prusias de leur livrer ce grand capitaine, ou de le tuer ; et cet ordre allait être exé- cuté, quand Annibal le prévint en s'empoisonnant. Cette lâcheté de Pru- sias a été exposée sur la scène fran- çaise par plusieurs poètes, spécia- lement par Thomas Corneille et par Marivaux. M. Firmin Didot a com- posé, sur le même sujet, une tragé- die non représentée, où il a réuni

à rendre moins ignoble, et par conséquent plus dramatique, le caractère du roi de Bithynie : mais l'incorruptible histoire a couvert ce prince d'un opprobre éternel. Malgré ses complaisances et sa docilité, les Romains n'eurent aucun égard aux humbles prières qu'il leur adressa en faveur du roi de Macédoine Persée, son beau-frère. A l'époque du détronement de Persée, et de la destruction du royaume de Macédoine en 167, Prusias s'empessa de venir se prosterner devant le sénat romain : revêtu d'un costume abject, et la tête rasée, il baisa le seuil de la salle, se déclarant l'affranchi de Rome, et saluant les pères conscrits comme ses dieux sauveurs : un roi ajoutait à l'art des courtisans, des infamies encore nouvelles. Polybe raconte ces détails ; mais Tite-Live, qui cite ici cet historien grec, rapporte auparavant ce qu'en disent les historiens latins : *Hdc de Prusiæ nostri scriptores*. Or, selon ces écrivains, le roi de Bithynie, reçu à Capoue par le questeur Scipion qu'on avait envoyé à sa rencontre, entra dans Rome, suivi d'une troupe nombreuse, gagna le Forum, et, monté sur le tribunal du questeur Cassius, dit à la foule qui l'environnait, qu'il était venu pour saluer les dieux, le sénat et le peuple de Rome, pour les féliciter d'avoir vaincu le roi Persée, et soumis à leur empire les Macédoniens et les Illyriens. Des maisons avaient été préparées pour le recevoir, lui et sa suite : il passa deux journées à visiter, conduit par le questeur, les temples, la ville et les principaux citoyens : le troisième jour, il se présenta devant l'assemblée des sénateurs, les complimenta sur leurs triomphes ; il retraça ce qu'il avait fait lui-même dans cette guerre,

et demanda qu'on lui permit de sacrifier au Capitole, en l'honneur des succès de Rome ; et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui, en le gratifiant d'un territoire pris sur Antiochus, et occupé sans titre par les Gaulois. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat. On accueillit ses demandes : seulement on lui annonça que des commissaires envoyés sur les terrains qu'il réclamait, verraient si l'on pouvait les lui remettre sans blesser la justice. Congédié avec cette réponse et avec des présents considérables, il fut reconduit, toujours par le questeur Scipion, jusqu'à ses vaisseaux. Ce récit déshonore un peu moins Prusias ; mais la plupart des historiens modernes s'en tiennent à celui de Polybe, persuadés sans doute que l'assassin d'Annibal a dû descendre au dernier degré d'abjection. Vers l'an 156, il attaqua le roi de Pergame, Attale, successeur d'Euménès, le vainquit, entra dans sa capitale, pilla les temples, enleva ou brisa les statues des dieux, renversa et brûla tout ce qui se rencontrait sur sa route. Diodore de Sicile raconte que le ciel punit ces sacrilèges par des maladies mortelles, qui affligèrent les troupes bithyniennes, et qui épargnèrent leur monarque bien plus coupable. Attale, dans sa détresse extrême, eut recours aux Romains, à qui les succès de Prusias donnaient déjà de l'ombrage, et qui l'invitèrent en effet à rentrer dans les anciennes limites de son royaume. Comme le roi de Bithynie ne se pressait pas d'obéir, ils prirent un langage plus impérieux ; et il fallut non-seulement restituer au roi de Pergame ses états, mais encore s'engager à lui fournir vingt galères portées, et à lui payer en vingt ans cinq



cents talents, outre les cent qu'Attale devait recevoir à l'instant même, comme indemnité des pertes qu'il venait de souffrir. Ces conditions pouvaient sembler dures à Prusias; mais Rome traitait ainsi les rois sujets. Celui-ci, en 149, chargea son fils Nicomède, d'aller offrir au sénat romain de nouveaux hommages, en réclamant toutefois une réduction des sommes à payer au roi Attale. Néanmoins cette mission n'était qu'apparente : un officier appelé Ménas, qui accompagnait le jeune prince, avait ordre de l'assassiner. Par cet attentat, Prusias voulait favoriser d'autres fils qu'il avait eus d'un second hymen, et qu'il faisait élever dans Rome. Nicomède, averti par Ménas lui-même, échappe au péril, et revient en Bithynie. Appien et Justin fournissent ces détails : le texte de Justin a été traduit par Pierre Corneille, dans la préface de sa tragédie de *Nicomède*, où le courage et les talents de ce personnage contrastent si heureusement avec l'extrême ignominie du roi son père. Mais il ne faut point encore chercher là l'histoire; Nicomède est un autre tyran qui monte sur le trône par un parricide (F. NICOMÈDE, XXXI, 260) : ligué avec des étrangers, particulièrement avec Attale, et soutenu par le plus grand nombre des Bithyniens, auxquels Prusias s'est rendu odieux, il le chasse de son palais, et le force à se réfugier dans un temple, où ce prince expire, l'an 148, près de l'autel de Jupiter, sous le fer des assassins; et, à ce qu'assurent Diodore de Sicile, Justin, Appien, Zonaras, et l'auteur de l'Építome du cinquantième livre de Tite-Live, sous les coups de son propre fils. Ainsi périt ce prince lâche, superstitieux et sanguinaire, qui avait trahi ses alliés, opprimé ses sujets, ordonné

la mort de son fils, et avili la majesté royale. Son histoire est recueillie dans les divers auteurs classiques, cités en cet article : elle n'a été rassemblée nulle part ; elle est éparse en plusieurs volumes de Rollin ; et Sévin, qui avait entrepris des Annales complètes des rois de Bithynie, ne les a conduites que jusqu'à la mort de Prusias 1<sup>er</sup>. ou le Boiteux : il n'a pas achevé le Mémoire qui devait éclaircir les détails du règne de Prusias II ou Cunégos. D—N—U.

PRUSSE. Voy. HENRI et WILHELMINE.

PRYCE (GUILLAUME), médecin anglais, né en Cornouailles, et mort vers la fin du dernier siècle, croyait à l'alchimie, et faisait des opérations pour atteindre le but de ses rêves; mais il s'occupa d'une manière plus utile, en complétant les travaux de son compatriote Borlase (Voy. ce nom, V, 187), par la composition de deux ouvrages importants : l'un est la minéralogie de sa province, *Mineralogia Cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol. ; et l'autre, une Grammaire et un Vocabulaire de la langue de ce pays, qu'il voulait aider à conserver, mais qui de nos jours a cessé d'être une langue vivante. Cet ouvrage est intitulé : *Archæologia Cornu Britanica; or an essay to preserve the ancient cornish language*, 1790, in-4°. D—G.

PRYNNÉ (WILLIAM), juriconsulte anglais, plus fameux par son courage que par ses nombreux écrits, naquit, en 1600, à Swanswick, dans le comté de Somerset. De l'école de Bath et de l'université d'Oxford, il passa au collège de jurisprudence de Lincoln's-Inn, à Londres. Malgré les connaissances qu'il acquit dans la science des lois, ce ne fut pas sous ce rapport qu'il commença

de se faire connaître. Il montrait une grande rigidité de principes et de mœurs ; et les prédications d'un puritain distingué le gagnèrent facilement à cette secte. Bientôt il se mit à écrire contre ce qu'il appelait les désordres du siècle, tels que la frisure des cheveux, l'usage de boire à la santé, le papisme et l'arminianisme. Ses écrits contre l'arminianisme et la juridiction des évêques, indisposèrent fortement contre lui Laud et d'autres prélats, qui, s'il faut l'en croire, éprièrent l'occasion de lui faire éprouver les effets de leur haine. Cette occasion se présenta vers 1633. Il venait de mettre au jour un volume in-4° de 1000 pages, intitulé *Histriomastix*, (*le fouet des comédiens*), dirigé contre les spectacles et les acteurs. On y lisait, à la table des matières seulement, un mot outrageant pour les femmes qui se produisent sur le théâtre. Les ennemis de l'auteur ne manquèrent pas d'insinuer au roi que ce passage tombait expressément sur la reine, qui récemment avait joué un rôle dans une pastorale exécutée à Somerset-House; et bien qu'il fût constant que la publication du livre avait précédé de six semaines le divertissement royal, le malheureux Prynn, cité devant la *Chambre étoilée*, fut condamné à payer une amende de 5000 livres, à sortir de l'université, à être attaché au pilori en deux endroits différents, en perdant une oreille à chaque station, et à garder une prison perpétuelle. Ce supplice, trop rigoureux, même quand il eût été mérité, il le subit avec la fermeté que peut donner le sentiment d'une conscience pure : mais son ressentiment s'exhala, en prison, dans des pamphlets virulents, contre ses persécuteurs. Un de ces pamphlets,

intitulé, *Nouvelles d'Ipswich*, où il les traitoit d'*évêques de Lucifer*, *exécrables traîtres*, *leurs dévorants*, fut l'objet d'une nouvelle poursuite devant le même tribunal, qui le condamna à payer une amende de 5000 livres, à perdre le reste de ses oreilles, et à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. La sentence fut exécutée en 1637. Mais l'âme de Prynn était à l'épreuve des tourments. Transféré successivement à Caernarvon-Castle, et à l'île de Jersey, il continua d'exercer sa plume jusqu'en 1640, lorsqu'éclata la révolution politique qui le rendit, avec beaucoup d'autres, à la liberté. Il entra dans Londres comme en triomphe (Voyez BASTWICK et BURTON). Elu membre du parlement par Newport, en Cornouailles, il y combattit vigoureusement l'épiscopat. Quand Laud fut mis en jugement, Prynn put se donner le plaisir de la vengeance ; car ce fut lui principalement qui conduisit ce procès. Après la victoire des parlementaires, il fut un des commissaires visiteurs de l'université d'Oxford, et il déploya beaucoup de zèle pour l'établissement du presbytérianisme : lorsqu'il vit les indépendants prendre le dessus, tout son intérêt se tourna vers le parti vaincu ; et il employa son crédit pour faire goûter les propositions du roi : mais l'effet du discours qu'il prononça dans cette occasion, fut neutralisé par l'intervention de l'épée ; on sait comment l'armée empêcha la pacification désirée. Prynn fut un des membres des communes qui exprièrent, dans les cachots, une généreuse opposition. Le refus de payer les taxes, et l'audace qu'il eut de braver la puissance de Cromwell et les siens,

ses publications, le firent davantage, en 1650. Le crire, qui était en lui de passion, semblait le e sa captivité : on comp- duisit, de 1655 à 1660, six Traités différents sur de religion et autres. La l'ingratitude du gouverne- ateur le faisaient soupirer :tauration de la monar- de pour le retour de Char- mpatient, et s'exprima en si indiscrets, que le géné- crut devoir le réprimer. Bath choisit Prynne pour ntant au parlement répa- 660. La restauration ac- eut, entre autres emplois, ardien des archives de la ndres, place qui conve- out comme à sa capacité. blait destiné à ne jamais :pos : ayant été reconnu i écrit publié en 1661, ill relatif aux corpora- vit obligé de demander a chambre des commu- éviter un châtiment plus ré à Lincoln's - Inn, il le 24 octobre 1669. Son r était le fruit d'une in- atience et d'une grande ie, par malheur, le juge- ompagnait pas assez. On ar ces traits. De tous les rochés à Néron, le plus yeux de l'auteur de l'*His-*, était d'avoir fréquen- et joué la comédie. Sui- raque pas de danse est un 'enfer. Il n'avait de la lois, suivant Clarendon, la lecture peut en donner. s plus infatigables écri- puisse citer. Wood sup- depuis qu'il atteignit l'âge

d'homme jusqu'à sa mort, Prynne a dû écrire une feuille chaque jour de sa vie. Il a laissé 40 vol. in-fol. et in-4°. : bagage littéraire, qui n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il n'eût pas mérité d'être transmis à la postérité par son dévouement et ses souffrances pour la cause de la liberté. Les moins inconnus de ses ouvrages sont : I. *Exact chronological vindication*, etc., ou Preuves de la suprématie des rois d'Angleterre en matière ecclésiastique, Londres, 1666-68, 3 vol. in-fol. Ce livre, connu sous le nom de *Records* ou Extraits d'archives, est recherché à cause de sa rareté, les deux premiers volumes ayant péri, à la réserve de 70 exemplaires, lors de l'incendie de 1666. II. Une édition améliorée de l'*Abrégé des archives de la Tour*, de sir Rob. Cotton, in-folio. III. *Observations sur la 4<sup>e</sup> partie des Institutes des lois anglaises*, par Coke, in-fol. IV. *P<sup>r</sup>its ou Édits parlementaires*, 4 vol. in-4°. Prynne méritait à trop juste titre une place parmi les auteurs malheureux : l'Anglais Israeli lui a consacré quelques pages dans son piquant ouvrage intitulé : *Calamities of authors*. On peut lire aussi, sur sa condamnation, l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, trad. eu français (1819, in-8°.), tom. VII, p. 384 et suiv. I.

PRZYBILSKI, savant polonais du dernier siècle, professa long temps la littérature ancienne à l'université de Cracovie. On a de lui des Traductions, en polonais, des Poésies d'Hésiode, et de plusieurs ouvrages anglais. Stanislas-Auguste lui donna une médaille d'or pour sa Dissertation sur l'excellence et l'utilité de la chirurgie.

C—AU.

PSALMANAZAR (GEORGE) est le nom supposé d'un savant dont la

vie fut partagée en deux portions qui semblent n'avoir pu appartenir au même individu. Dans la dernière moitié de sa carrière, et pendant un demi-siècle, il s'est fait chérir par sa piété et sa vertu, s'est illustré par des travaux aussi solides qu'importants, et a joui de l'estime universelle et de la considération la mieux méritée. Dans la première partie de son existence, après avoir reçu une éducation distinguée, il s'est successivement et volontairement laissé dégrader jusqu'à dans les derniers rangs de la société; il a ramené dans les plus vils emplois : couvert des haillons de la pauvreté, et rongé de la lèpre des misérables, il se montre à nous sous un aspect hideux et dégoûtant; et sa bassesse et son hypocrisie le font juger indigne de la pitié qu'il inspirait. Nous n'avons pas besoin ici de travailler à démêler le vrai au milieu des exagérations et des fictions contradictoires de l'amitié ou de la haine : celui auquel il a été donné de présenter un si étrange contraste, nous apprend lui-même toutes les circonstances de sa vie. Nous pouvons nous fier aux Mémoires qu'il nous a laissés. Dans ses pages sincères, on n'aperçoit jamais l'homme qui s'excuse, mais toujours le chrétien qui s'accuse. De lui seul nous apprenons tout ce qu'il y a de plus honteux pour sa mémoire; et ce qu'elle offre de glorieux, il faut le chercher dans le témoignage des contemporains et dans le grand monument littéraire dont il fut le principal auteur. Son respect pour son père et sa mère lui a fait dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance; le voile dont il s'est enveloppé à cet égard, n'a point été soulevé, et ne le sera probablement jamais. On sait seulement,

par ses récits, qu'il naquit de catholiques, dans le midi de ce, sous le beau ciel du Languedoc ou de la Provence, et en 1679. Sa famille était ancienne et déchuë. Il n'avait que cinq ans que son père fut obligé de s'en aller et d'aller vivre à près de deux lieues de son domicile. Si, malgré l'abandon de son patrimoine et peu de fortune, n'ayant que deux fils, consacra tous ses moyens à donner la meilleure éducation qu'il put être possible. Envoyé à un collège voisin, tenue par deux religieux de l'ordre de Saint-François, il fit voir une aptitude surprenante et une prodigieuse facilité pour l'étude. En peu de temps, il devint l'un de ses condisciples. Ce succès lui fut un malheur : il exalta le jeune homme à la vanité qui lui était née; il inspira, en sa faveur, à ses parents une indulgence qui lui fut fatale. L'envoya ensuite dans un collège des Jésuites, situé dans une ville où se trouvait le siège d'un archevêché, pour qu'il pût de l'école où il avait reçu sa première instruction. La réputation qu'il avait acquise, et les éloges de ses premiers maîtres, le firent placer dans une classe beaucoup plus forte pour son âge et pour ses connaissances. Il eut à lutter contre des condisciples plus âgés et plus savants : il ne put de rester en arrière lui fit faire des progrès extraordinaires; il parvint non à les surpasser, du moins à les suivre. Comme eux, et à leur exemple, il fut, au bout de quelque temps, nommé à l'examen, les examens nécessaires pour entrer en rhétorique. Ce succès fut encore pour lui un malheur : il ne lui rendit que plus inquiet et plus timide, mais il le plaça sous la protection d'un de ses condisciples, de changer tous

de rhétorique. Si notre liant n'était pas venu avant cette classe, il aurait évité arrêté dans ses progrès. Aue, les Jésuites cherchaient dans leur société trois personnes : les nobles, les sages riches. Le professeur de dont il est ici question, appartenait à cette dernière classe ; il l'un marchand opulent. Il temps à rire et à badiner élèves ; et, pour déguiser son, au lieu de leur expliquer, l'aurait dû, les orateurs il n'entendait pas, il entre-ur montrer le blason, la ie, les fortifications. Notre lier perdit ainsi, sous lui, e l'étude des langues et de ttérature : il acquit une v notions incohérentes, qui r la suite une fatale influen-conduite. Il vit qu'il était avec de l'audace, de par-eaucoup de choses sans titre, et de se donner, ail, l'apparence du savoir. ui écrivit pour lui appren-e supérieur d'un petit cou-ominicains allait ouvrir un philosophie, et elle l'enga-ir le suivre. Le jeune hom-ermina d'autant plus facile-ils'apercevait bien qu'il per-mps au collège des Jésuites : , et entraîna avec lui quatre arades. La philosophie d'A-e saint Thomas-d'Aquin et e-Grand, enseignée par les ins, lui parut beaucoup plus t surtout moins amusante, ons qu'on lui avait données : lieu, dans son collège. Ce- : dominicain, qui le consi-nme son meilleur élève, le ffection, et voulut le faire

entrer dans son ordre. Il aurait cédé à ses instances, si sa mère ne s'y fût opposée. Elle consentit seulement, par déférence pour le professeur, à envoyer son fils étudier la théologie sous un maître dominicain, dans une université voisine. Transplanté tout-à-coup, à l'âge de quinze ans, dans une ville populeuse, qui lui offrait le spectacle nouveau du luxe, des richesses, de la dissipation et des plaisirs, il acheva de perdre le goût qu'il avait eu pour le travail, et ne fut plus animé par le noble desir de se distinguer. Il suivit cependant d'abord les leçons de son maître de théologie : mais il eut la mortification de se trouver avec des condisciples bien plus âgés que lui, qui déjà suivaient ce cours depuis deux ans. Jusqu'alors il avait toujours été à la tête de ses camarades : sa vanité fut profondément blessée de se voir relégué dans les derniers rangs. Il cessa bientôt d'assister aux leçons du professeur, et se mit à parcourir la ville où il était, à dessiner des vues de ses environs, à se promener avec des jeunes gens de son âge, et même avec des femmes. C'est ainsi que se passa, dans l'oisiveté la plus complète, mais sans aucune action coupable, l'année de sa théologie. Il avait écrit à sa mère le peu de progrès qu'il faisait dans ses études ; elle lui envoya de l'argent, et lui ordonna en même temps de se rendre à Avignon, chez un riche conseiller, qui consentait à le prendre pour précepteur d'un de ses neveux, encore enfant. Il y resta peu de temps, et obtint une place plus lucrative, toujours en qualité de précepteur, dans une famille plus riche. On lui confia un élève plus grand et même plus âgé que lui, et qui, par sa taille, le surpassait de toute la tête, mais qui, pour apprendre, manquait

également de volonté et d'aptitude. Aussi notre jeune précepteur, au lieu de se fatiguer à l'instruire, passait avec lui tout son temps à jouer de la viole ou de la flûte. Il le quitta bientôt pour entrer, avec des appointements plus considérables, chez un homme riche et d'une grande naissance, qui lui confia ses deux enfants, dont le plus âgé avait sept ans. Leur mère les gâtait : c'était une femme jeune, jolie, vive et spirituelle, dont le mari était lourd et adonné à l'ivrognerie. Elle vit avec plaisir auprès de ses enfants un jeune professeur docile à toutes ses volontés, complaisant pour toutes ses faiblesses. Mais, loin de chercher à la séduire, il crut se donner à ses yeux de l'importance, en affectant une dévotion outrée et une chasteté inébranlable, qui n'étaient point dans son cœur. Il déguisait la pauvreté de ses parents, et exagérait l'antiquité de sa race : mais son habillement chétif, son dénûment, résultat de sa mauvaise économie et de sa négligence, démentaient ses discours. Celle qu'il voulait tromper, le pénétra facilement. Au lieu de la considération qu'il avait espéré obtenir par sa dissimulation et ses mensonges, il n'excita en elle que la pitié et le mépris. Cependant, comme il était d'une figure agréable, le goût qu'elle avait pour sa personne surmontait le dédain que lui inspirait la folle vanité du jeune homme ; et elle lui fit des avances. Sa gaucherie, son inexpérience, l'embarras de déposer le masque de vertu dont il s'était paré, les rendirent inutiles. Après diverses tentatives, renouvelées par intervalles, pendant l'espace de six mois, et toujours infructueuses, elle changea tout-à-coup à son égard, et ne lui témoigna que la plus froide

de indifférence ; puis elle annonça l'intention de partir et d'emmenager ses fils avec elle, sans dire à leur précepteur s'il devait les accompagner, ou si elle le laisserait avec son mari, ou enfin si elle le renverrait. Il ne comprit pas que cette conduite n'était qu'un nouveau moyen pour triompher de lui. Quand elle vit que sa ruse ne répondait point à l'effet qu'elle en attendait, elle lui fit dire par son mari, qu'elle gouvernait à sa volonté, qu'on n'avait plus besoin de ses services. Quoique le précepteur eût prévu ou craint cet événement, il en parut très-affligé. La dame voulut en profiter, et fit sur le jeune pédagogue, la nuit même de son départ, un dernier essai de ses charmes, qui fut infructueux. Alors, outrée de dépit, elle lui fit signifier son congé définitif, par une femme de chambre, qui ne lui laissa pas ignorer l'opinion que sa maîtresse avait de lui, et la cause de son expulsion. Il se rendit de nouveau à Avignon, où il se vit bientôt dénué de tout, ne recevant rien de sa mère, à laquelle il avait écrit. Il alla à Beaucaire, dans le moment de la foire, et emprunta de l'argent de plusieurs marchands de sa connaissance : il reçut des secours de quelques moines, qu'il parvint à intéresser à son sort, en se faisant passer pour un jeune homme de famille protestante, converti à la religion catholique, et, pour cette raison, persécuté par son père. De retour à Avignon, il réussit à se faire délivrer par le supérieur d'un couvent, un certificat qui constatait qu'il était un jeune étudiant en théologie, Irlandais d'origine, obligé de quitter son pays, et qui allait à Rome en pèlerinage. Il aperçut, dans une chapelle, un accoutrement complet de pèlerin :

de la statue d  
 l'ait consacré : il s'en  
 it de l'église et de la ville,  
 déguisé, il prit le chemin  
 . Demandant l'aumône, en  
 tous les religieux qu'il ren-  
 il recueillit quelques som-  
 quand sa bourse se trouvait  
 cessant de mendier, non  
 e, mais par indolence, et  
 son argent dans les aub-  
 s plus de facilité qu'il ne  
 quis. Lorsqu'il n'en avait  
 se remettait à mendier. La  
 fil suivait, le conduisit à  
 l'istance du lieu où résidait  
 Il ne put résister au desir  
 voir ; néanmoins crai-  
 être reconnu, il n'osait pas  
 ire dans sa ville natale :  
 son, comme un coupable,  
 eur de la nuit ; et ce fut  
 aussi qu'il entra dans la mai-  
 rielle. Sa mère l'accueil-  
 tendresse : cependant, au-  
 deux ou trois jours, elle  
 à se rendre auprès de son  
 i pourrait peut-être, disait-  
 procurer des ressources.  
 opposition l'étonna d'autant  
 son père était fort éloigné,  
 commerçant de la ville avait,  
 ent, rapporté qu'il se trou-  
 s un état peu prospère. No-  
 pèlerin pensa qu'un de ses  
 , pour lequel sa mère témoi-  
 nait beaucoup d'affection, avait une  
 grande dans le conseil qu'el-  
 le faisait. Celle-ci, s'apercevant  
 pression fâcheuse que faisait  
 il sa proposition, n'épargna  
 le persuader de la tendresse  
 il portait, et lui dit qu'en l'en-  
 à faire ce voyage, elle desi-  
 nait qu'il allât vérifier par  
 e la condition où se trouvait  
 ; mais s'il n'était pas satis-

fait de l'état de sa fortune ou de sa  
 générosité envers lui, elle lui re-  
 commanda de revenir et de ne pas  
 rester plus d'un an éloigné d'elle,  
 à moins que ce ne fût pour son  
 avantage. Il consentit à tout, re-  
 vêtit de nouveau l'habit de pèlerin,  
 et se rendit, par le secours des au-  
 mônés qu'il recueillait, dans cette  
 partie de l'Allemagne qu'habitait son  
 père. Cette contrée avait été ravagée  
 par la guerre. Il rencontrait sou-  
 vent, sur les routes, des cadavres  
 rongés par les chiens, ou suspendus  
 par douzaines à des gibets : c'étaient  
 de ces soldats licenciés, qui, après la  
 paix de Ryswick, n'ayant plus ni feu  
 ni lieu, parcouraient le pays en bandes  
 nombreuses, pillaient les villes  
 comme les villages, et dont on fai-  
 sait prompte justice quand on pou-  
 vait s'en saisir, les laissant ainsi ex-  
 posés après leur mort, pour épou-  
 vanter ceux qui auraient voulu les  
 imiter. Cette vue remplissait de ter-  
 reur l'âme de notre jeune pèlerin : il  
 courut de grands dangers. Cepen-  
 dant il parvint, sans accidents fâ-  
 cheux, à rejoindre son père, qui le  
 reçut avec tendresse, mais qui, par  
 sa pauvreté, était hors d'état de lui  
 offrir aucun moyen d'existence. Il  
 songea donc à revenir auprès de sa  
 mère. Son père le détourna de ce  
 projet, par des raisons sur lesquelles  
 il a cru devoir garder le silence. En-  
 gagé, par les conseils paternels, à  
 chercher l'instruction et la fortune  
 en parcourant l'Europe, il imagina,  
 quoique seulement âgé de dix-sept  
 ans, un moyen de déguisement plus  
 propre, selon lui, à lui attirer de la  
 considération et des secours que ce-  
 lui de pèlerin irlandais. Les leçons  
 de géographie de son professeur jé-  
 suite lui avaient fait pressentir com-  
 bien on savait peu de choses sur la

Chine, le Japon et les contrées les plus orientales de l'Asie. Il résolut de se faire passer pour un Japonais natif de l'île de Formose, qui avait été converti à la religion chrétienne. Il imagina un nouvel alphabet, une nouvelle grammaire, une nouvelle division de l'année en vingt mois, une nouvelle religion, et tout ce qui était propre à accrédi ter le rôle qu'il voulait jouer. Il s'habituait à écrire avec les caractères qu'il avait inventés, et se fit un certificat calqué sur celui d'Avignon, et avec les mêmes signatures, qu'il contrefit. Il se garda bien de confier son projet à son père, homme d'honneur, qui aurait eu horreur de cette fourberie; et il le quitta, en lui persuadant qu'il allait suivre ses avis. Il se dirigea sur l'Alsace, passa à Cologne et ensuite à Landau, où il devint suspect, par le récit qu'il faisait aux soldats de ses aventures et de son origine japonaise. On le prit pour un espion; on le jeta dans un cachot, et il fut sur le point d'être fusillé: mais on se contenta de le chasser de la ville, avec injonction de n'y jamais rentrer, sous les peines les plus sévères. Cette leçon ne le corrigea point. Il erra ainsi en Allemagne, en Brabant, en Flandre, trouvant partout des hommes insoucians ou incrédules, recueillant quelques aumônes, qui étaient promptement dissipées. De plus, les habitudes indolentes et avilissantes qu'un tel genre de vie lui faisait contracter, le rendirent insensible à la honte. Il ne songeait pas au besoin de renouveler ses vêtements et son linge; et, par sa malpropreté et le mauvais état de ses haillons, il devint plus repoussant que les mendiants les plus dénués. Il en résultait qu'on n'ajoutait pas foi à l'éducation qu'il disait avoir reçue,

ou que, s'il parvenait à en des preuves à des personnes elles se défiaient de lui, car quelqu'un dont l'abaissement vait s'expliquer que par le Lorsqu'arrivé dans une grande il demandait refuge dans un sans égard pour ses certificat ne lisait point, on le plaçait parmi les plus misérables et endroits les plus sales. Il se couvrit de vermine, et infecta tout le corps d'une gale virulente se félicita, dans ses Mémoires dernier fléau, parce qu'il l'eût de devenir l'instrument du nage. Dans diverses grandes de Brabant, il y avait de ces de religieuses non claustrales nommées Béguines, qui parcouraient les rues et les maisons visiter les pauvres et leur fournir des ressources. Des femmes il se cachant sous cet habit ridicule, cherchaient quelquefois la classe des vagabonds, de gens bien faits, qu'elles emmenaient avec elles, sous prétexte de connaître à des dames pieuses et ritables, qui devaient les servir tandis qu'elles les conduisaient des dames d'un autre genre un tout autre but. Notre faubourg fut plusieurs fois choisi entre-metteuses; et les tracasseries maladie honteuse, que sa nudité hissaient, le faisaient aussitôt repousser. Quoiqu'il fût resté jusqu'au commencement de tout commerce criminel les femmes, il avoue que la misère lui auraient rendu impossible s'il avait été mis à l'épreuve. Dans l'abîme de misère où il se trouvait plongé, il se vint de sa mère, et eut un instant projet de l'aller rejoindre; mais la vanité se révolta de l'idée de



dans l'état où il se trou-  
vait mieux périr que d'é-  
soulagement à ce prix.  
il était à Liège, où il re-  
hôpital, la pitance du pau-  
rit qu'un recruteur, logé  
faubourgs de la ville ap-  
Hollandais, engageait  
gens pour le service des  
mies. Il détermina une  
de ses compagnons men-  
aller offrir à ce racco-  
ette taille et sa grande  
i faisaient croire qu'il se-  
: il l'espérait même ;  
né dans une ville de gar-  
vait conçu, dès son en-  
l'aversion pour le métier  
Mais, à sa grande surpri-  
seur, après l'avoir inter-  
rda, tandis qu'il se défit  
s autres recrues, en faveur  
officiers dont il était l'a-  
procura de la nourriture  
ments décents. Il essaya,  
ns, des saignées, des fric-  
guérir de la gale, et ne  
venir. Il l'emmena néan-  
x-la-Chapelle, où il tenait  
un billard, dans une des  
parties de la ville, et em-  
e faux Japonais à la-fois  
ronde café et comme pré-  
pour enseigner à lire à son  
sonadier fournissait aussi  
pour les salles de bal et  
ées, tout ce qui était né-  
x rafraîchissements ; il y  
lusieurs fois le faux Ja-  
ni eut, par-là, occasion de  
la première fois, le beau  
as tout son éclat. Il fut tel-  
rappé de cette vue, qu'elle  
un projet qui tenait, dit-  
travagance et de la folie,  
bstient de mentionner dans  
ires, par la crainte de la

mauvaise impression qui pouvait en résulter pour les esprits faibles et sceptiques. « Mais, tant que je vivrai, » ajoute-t-il, je ne l'oublierai jamais; » et je remerciai toujours la Provi- » dence de m'avoir détourné de l'exé- » cution de mon idée. J'aurais suc- » combé à la tentation, si j'avais été » envoyé seulement une fois de plus » dans un de ces lieux si dangereux » pour moi; mais ma maladie euta- » née, dont on voyait des traces sur » mes mains, détermina mon maître » à m'en interdire l'entrée. » Ainsi, il fut deux fois préservé, par le fléau dont il était affligé, de mal- » heurs plus grands, selon lui, que tous ceux qu'il a subis. Une circons- » tance fortuite le fit sortir de chez ce- » lui qui l'avait, à la vérité par inté- » rêt, sauvé de la misère. Celui-ci se » trouvait absent, et était allé à Spa; » sa femme avait besoin de lui faire » dire dans un délai déterminé, de » revenir sur-le-champ : elle envoya, » malgré lui, notre aventurier, qui » s'égara sur la route, et qui, craignant » d'être grondé par sa maîtresse, d'a- » voir mal rempli sa commission, prit » le parti de s'évader, non sans éprou- » ver quelques remords de son ingra- » titude envers son maître; mais il les » fit disparaître, en formant la réso- » lution de retourner vers son père, et » ensuite vers sa mère, par le même » chemin qu'il avait déjà parcouru. » Malheureusement, en passant à Co- » logne, il se laissa engager, avec une » inconcevable étourderie, dans les » troupes de l'électeur; et les soldats, » ses camarades, ajoutant foi à ce qu'il » leur disait, il se fit passer, non plus » pour un Japonais converti, mais » pour un Japonais encore païen, et » adopta le nom de Salமானazar, qu'il a » légèrement altéré depuis, pour le ren- » dre moins semblable à celui du Livre

Cyrus le jeune, frère de ce prince. Cet officier, quoique Persan d'origine, était né à Memphis : il crut donc trouver un asile auprès de Psammitique, comptant d'ailleurs sur le souvenir des services qu'il avait rendus autrefois au prince égyptien. Les trésors que Tamus apportait, tentèrent la cupidité de Psammitique, qui, joignant la cruauté à la plus odieuse ingratitude, fit périr le satrape d'Ionie, avec toute sa famille, et s'empara de sa flotte et de ses richesses. C'est là tout ce que nous savons de ce Psammitique. Il eut pour successeur Néphérîtès I<sup>er</sup>, qui régna, en 397 av. J.-C., comme prince indépendant, et fut le premier roi de la vingt-neuvième dynastie, nommée des Ménédiens. — Aristote nous a conservé le souvenir (1) d'un autre Psammitique, dont le nom suffit pour révéler un fait important, resté entièrement inconnu jusqu'à présent. Il était fils de Gordius ou Gorgias, frère de Périandre, tyran de Corinthe, et il fut son successeur, selon le même Aristote, qui nous apprend encore qu'il gouverna Corinthe pendant trois ans et demi. Nous profiterons de cette occasion pour suppléer, en peu de mots, à ce qui a été dit dans l'article PÉRIANDRE, sur l'époque de la mort de cet homme célèbre. Ce point de chronologie ne présente pas, à beaucoup près, toutes les difficultés dont La Nauze, Larcher, Clavier, et plusieurs autres savants l'ont environné, en se laissant guider plutôt par des systèmes particuliers, que par les faits et les autorités qu'ont allégués les anciens; de sorte qu'en cette circonstance, comme en bien d'autres, ils ont jeté dans l'histoire ancienne de

la Grèce, une confusion et une incertitude qui n'y ont jamais. Le chronologiste Sosicrate de (2) mettait la mort de Psammitique quarante ans avant Crésus, c'est-à-dire avant la prise de Sardes, et cet auteur à l'an 545 avant la quatrième année de la olympiade. Cette date, quise dans la chronique d'Eusèbe, place donc la mort de Périandre à l'an 585 avant J.-C. : en cette date, les années de l'ère et de Cypselus son père, la durée du gouvernement des Prytanies, me des règnes réunis des Corinthiens jusqu'à Aletès, le temps entre lui, et le retour des Hippias, puis l'espace compris entre la prise de Troie, tous inconnus, dont la durée est connue, se trouve une lacune, jusqu'à la véritable date de ce grand événement. Quelques difficultés de détail qu'il y a encore, s'expliquent aussi et par de simples distinctions. La mort de Psammitique, donc en l'an 585 avant J.-C. Psammitique succéda, sur le trône de Corinthe, à son oncle Périandre. Comme, selon Aristote, trois ans et demi, c'est en l'an 585 avant J.-C. qu'il faut placer probablement la fin de son règne; et le gouvernement républicain, interrompu pendant la dynastie des Cypselides, fut rétabli à Corinthe. Nous ignorons donc cette révolution s'opéra-t-elle, ce qu'il importe de renvoyer à la date de ce prince de la race de Cypselus, et de la dynastie particulière à la dynastie qui occupa alors le trône d'Egypte, à la date de la dynastie dont les fréquents rapports avec les Grecs sont

(1) *Arist. Polit.*, lib. v, cap. 12.

(2) *Apud Diog. Laert. in Periand.*, li.

(3) *Euseb. Chronic.*, p. 332, édit. M.

berté du commerce avec l'Égypte surtout très-avantageuse de Corinthe, qui était à une des cités les plus riches de la Grèce. C'est sous son règne qu'elle parvint au plus haut degré de splendeur, et que les des Cypselides acquirent célébrité. Il est vraisemblable qu'ils durent à leurs fréquentes relations avec l'Égypte : le nom du Périandre est, sans doute, celui d'une alliance plus étroite entre les deux pays; et Psammitique selon Diodore de Sicile (4) éleva ses enfants à la manière des Grecs, avait bien pu donner sa fille à Gorgias, frère de Périandre, qui appartenait à l'une des illustres familles de la Grèce. Cette circonstance, dont la vérité est assez évidente, que Gorgias aurait dû le nommer Psammitique, qui serait alors celui de son aïeul maternel, comme on voit assez souvent chez les Grecs cette alliance entre la race de l'Égypte et la famille des rois de Corinthe, dut s'effectuer sous le règne de Périandre (625-585 av. J.-C.), l'empereur même du grand Psammitique (625-614 av. J.-C.), qui était sous vingt-neuf ans, quand le même nom, que nous regardons comme son petit-fils, monta sur le trône de Corinthe. S. M.—N. PSAMMUTHIS, 464<sup>e</sup> roi d'Égypte, de la 26<sup>e</sup> dynastie des Thébains, 23<sup>e</sup> des races royales de l'Égypte, successeur et peut-être successeur, occupa le trône pendant dix années comptées, ou années révolues, depuis le 16<sup>e</sup> jusqu'au 14<sup>e</sup> du même mois J.-C. Il eut pour successeur

un personnage nommé *Zet*, que nous avons de fortes raisons de croire avoir été sa fille. S. M.—N.

PSAMMUTHIS, roi d'Égypte, est le 3<sup>e</sup> de la 1<sup>re</sup> dynastie ménésoïenne, révoltée contre les Persans : tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il succéda en l'an 380, avant J.-C., à Achoris, dont il était sans doute fils, et qu'il n'occupa le trône qu'un an seulement : Néphéritès II fut son successeur. S. M.—N.

PSAUME (NICOLAS), en latin *Psalmus*, pieux et savant prélat, né, en 1518, à Chaumont-sur-Aire, dans le Barrois, était fils d'un pauvre laboureur. Il fut élevé par les soins d'un oncle, qui, voyant en lui de véritables dispositions, lui fit continuer ses études dans les universités de Paris, d'Orléans, et de Poitiers; et lui résigna, en 1538, son abbaye de Saint Paul de Verdun. Deux ans après Psalme embrassa la règle des Prémontrés; ayant été ordonné prêtre, il revint à Paris faire un cours de théologie, et soutint plusieurs thèses, qui commencèrent sa réputation. Au chapitre général de la congrégation, il réunit la majorité des suffrages pour la place de supérieur; mais il ne fut point confirmé dans cette dignité, par suite de quelques intrigues. Il alla, peu de temps après, à Rome, solliciter la canonisation de saint Norbert (V. ce nom); et à son retour, il passa par Trente, où le concile venait d'être convoqué: il fit part à cette assemblée des mesures qu'il jugeait les plus propres à arrêter le relâchement de la discipline dans les communautés religieuses. En 1548, le cardinal de Lorraine, qui connaissait les talents de Psalme, lui donna l'évêché de Verdun, privé depuis long-temps d'un pasteur. Psalme assista, l'année suivante,

## PSA

ynode de Trèves ; et , en fut député au concile de où il prononça deux discours sur l'abus des bénéfices en commendé , et l'autre sur la constitution divine dans la perdes apôtres. Ce fut alors , dit les réflexions de quelques prélatiens provoquèrent la fameuse nse de Danes ( Voy. ce nom ) ; tres auteurs attribuent cette rése à Psaume lui-même. Les bes de son diocèse l'obligerent d'y venir à la fin de la session ; et il ne gligea rien pour le préserver de hérésie. L'empereur Charles-Quint , ayant assiégé Metz , en 1552 , les habitants de Verdun effrayés résolurent le rétablir et d'augmenter les fortifications de cette ville. Leur évêque donna , dans cette circonstance , l'exemple des sacrifices pécuniaires , et se mit lui-même à la tête des travailleurs , portant , comme un simple ouvrier , des matériaux dans une hotte. La démolition de l'antique abbaye de Saint-Paul , située sous les remparts , ayant été jugée nécessaire à la défense de la ville , il y donna son consentement , quoiqu'à regret , et la fit reconstruire à ses frais dans l'endroit où naguère elle subsistait encore. Rien n'égalait le zèle et la vigilance de ce prélat : il déjoua tous les projets des séditeux , et sut les contraindre enfin à respecter le calme dont jouissait son diocèse. Les fauteurs de l'hérésie ayant tenté de surprendre Verdun , dans la nuit du 2 au 3 septembre 1562 , Psaume prit si bien ses mesures qu'ils furent repoussés avec perte d'un grand nombre des leurs. Il retourna , la même année , avec le cardinal de Lorraine , au concile de Trente , et fut nommé secrétaire de la congrégation

## PSL

chargée de présenter les la réforme des évêques. A ture du concile , il se hâta dans son diocèse , pour re désordres qui s'y étaient pendant son absence , et voir le concile , dont il pub dans un recueil dédié au Lorraine. Ce digne pré le 9 août 1575 , et fut e son église cathédrale , où son tombeau décoré d'u qu'il s'était composée. *Ou tions des Statuts du syn ves , des Actes du concile du Missel et de quelques à l'usage de son diocèse ,* I. *Exposition de la Me* II. *Préservatifs contre ments de religion* , Verd in-8°. III. *Le Vrai et na de l'Eglise catholique* , R in-8°. IV. *Medulla voto tentiarum Patrum conc ni super præcipuis mate tis in congregationibus card. Lotharinginci cu Gallis ad finem concil des opérations du con blié par Hugo , abbé d le tome 1<sup>er</sup> du recuei cra antiquitatis mor cédé d'une Vie de l'au reproche à l'abbé d retranché près de li nuscrit qu'on lui av et que l'on conserv Saint-Vannes ( *V. L raine* , p. 778 ). C de Nicolas Psaume crits. On peut ce ce prélat , dans l' ( par Roussel ) , PSELLUS ( célèbre et le plus grecs du onziè Constantinople*

mais déchu de sa première  
ar. Sa mère eut de la même  
trois enfans, deux filles et  
un. Psellus nous apprend  
venant au monde, il ne jeta  
de larme; et il assure que, dans  
le cours de sa vie, il conserva,  
dans les circonstances les plus  
tristes, l'œil sec et le visage riant  
mis dans une école à l'âge de  
ans; et la lecture devint bientôt  
un amusement qu'il préfé-  
rait les jeux et à tous les plai-  
sirs de l'enfance. La rapidité de ses  
études détermina sa mère à s'im-  
poser des sacrifices pour cultiver en  
lui ces heureuses dispositions.  
A la philosophie, la théo-  
logie, les mathématiques, la méde-  
cine contribua beaucoup par son  
zèle à ranimer le goût des lettres  
sciences parmi ses compatriotes.  
Ses talens et son zèle restèrent  
sans récompense. Il se fit  
maître de l'empereur Michel  
le Prieuré, qui le revêtit de la dis-  
tinction de sénateur, et le députa vers  
l'empereur, que le choix de l'ar-  
chevêque au trône de l'Orient  
avait appelé. Psellus sut se ménager la  
bienveillance d'Isaac; et, malgré les  
envies de la cour, il conserva la  
confiance de Constantin Ducas, qui le  
chargea de l'éducation de son fils Mi-  
chael, nommé depuis *Parapinac-*  
*te*. Psellus reproche, avec raison,  
à son élève d'être plus occupé de  
son élève un savant gram-  
mairien, que de le former à la science  
gouvernement. Lorsque Michel  
monta sur le trône (1071), Psellus  
fut son principal conseiller; mais  
il n'était point assez habile ou assez  
modeste pour conjurer le danger qui  
menaçait l'un et l'autre. Michel  
abusé par Nicéphore Botaniatès;  
celui-ci, dépouillé de ses biens et

de ses dignités , fut relégué dans un monastère , où il mourut , peu de temps après ( vers 1079 ) , dans un âge très-avancé. Il est auteur d'un grand nombre d'opuscules , dont Fabricius a rapporté les titres dans le tome V de la *Bibl. græca* , ( et Harlès , tom. x de la nouvelle édition. ) Comme la plupart traitent de matières théologiques ou métaphysiques , qui ne présentent plus aucun intérêt , on doit se borner à rappeler les principaux : I. *Paraphrasis in Aristotelis librum peri hermenias* ( *de interpretatione* ) gr. , Venise , Alde , 1503 , in - folio , à la suite du commentaire d'Aminonius sur le même ouvrage ( *Voy. AMMONIUS* ). II. *Commentarii in octo libros Aristotelis de physicâ auscultatione* , ibid. , Alde , 1554 , in-fol. : le texte grec est encore inédit. Cette trad. latine est de J. B. Camozi. III. *De lapidum virtutibus* , gr. et lat. , Toulouse , 1615 , in 8°. Cette édition a été publiée par le savant Maussac ( *V. ce nom* ) ; J. Et. Bernard en a donné une seconde , plus correcte , et augmentée d'un *Fragment* sur la couleur du sang , d'après l'opinion des médecins persans , Leyde , 1745 , in-8°. IV. *De victis ratione , deque facultatibus et succi qualitate libri duo*. Le texte est inédit ; mais la traduction latine , qu'on doit à Laur. Valla , a été souvent réimprimée , dans le seizième siècle. Ce n'est qu'une compilation. V. *De quatuor mathematicis scientiis : arithmeticâ , musicâ , geometricâ et astronomiâ , compendium* , gr. , Venise , 1532 , in-8°. : cette éd. , publiée par Arsène , archevêque de Monembasie , est la première du texte grec ( *V. le Man. du libraire* , par M. Brunet ). L'*Abbrégé* d'arithmétique a été réimprimé séparément , Paris , Wéchel , 1538



les dynasties égyptiennes, successeur d'Osochor, régna neuf ans, le 5 mai 1021, jusqu'au 3 du mois 1013 avant J.-C., commencement de la première année de Psusennès II, qui le remporta le trône. S. M—N.

ISENNÈS I<sup>er</sup>, 447<sup>e</sup>. roi d'Éthiopie de la 21<sup>e</sup>. dynastie, successeur de Smenès, le même que le 1<sup>er</sup> Osmendyas, fut roi pendant trente-un ans, depuis le 19 mai 1077 jusqu'au 9 mai 1037 J.-C., première année royale de son successeur Nephthys II. — Nephthys II, 7<sup>e</sup>. et dernier roi de la 21<sup>e</sup>. dynastie, remplaça Psinès et régna trente-cinq ans, depuis le 13 mai 1013 jusqu'au 25 avril 978 J.-C., qu'il fut remplacé par Psusennès II, le fondateur de la 22<sup>e</sup>. dynastie des Bubastites, qui est le premier roi de la 22<sup>e</sup>. dynastie.

S. M—N.

PTOLÉMÉE I<sup>er</sup>, surnommé Soter, fondateur de la dynastie macédonienne, qui rétablit la monarchie en Égypte détruite par Cambyse, fils de Lagus, simple garde-du corps de Philippe, père d'Alexandre, comme sa mère avait été la maîtresse du roi, qui fit épouser à Lagus lorsqu'elle était enceinte, Ptolémée passa à être réellement fils de Philippe et ainsi frère d'Alexandre. Il appartenait à la race des Séleucides, à laquelle il se rattachait par sa mère, Arsinoé, fille de Lagus, issu du sang royal. Sans doute à cette illustre origine, tant qu'à ses belles qualités, et l'amitié d'Alexandre et le roi lui jouit à la cour de ce prince. Ptolémée ne reconnut cependant d'autre père que Lagus ; et lui que ses descendants ont

reçu le nom de *Lagides*. Déjà sous Alexandre, la compagnie des gardes que Ptolémée commandait, était appelée *Lagée*. Il naquit vers l'an 360 avant J.-C., dans l'Eordée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Chez les anciens, l'origine des grands hommes est toujours accompagnée de circonstances extraordinaires. On raconte donc qu'après sa naissance, Ptolémée fut exposé par sa mère sur un bouclier d'airain. Un aigle le couvrit aussitôt de ses ailes, pour le défendre des ardeurs du soleil et des injures de l'air, et s'empessa de pourvoir à sa nourriture. C'étaient-là des présages certains de la future grandeur que les dieux réservaient à cet enfant. S'il fût né quelques siècles plus tôt, il ne nous en faudrait peut-être pas davantage pour révoquer en doute son existence, et pour le reléguer parmi les personnages appelés mal-à-propos mythologiques, parce que leur histoire est mêlée de quelques circonstances fabuleuses et assez indifférentes par elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, Ptolémée, adopté par Lagus, fut élevé, dès son enfance, à la cour de Macédoine ; et il y remplit auprès d'Alexandre les fonctions domestiques réservées aux enfants des familles les plus distinguées, qui contractaient ainsi, dès l'âge le plus tendre, une étroite amitié avec l'héritier du trône. Aussi l'attachement de Ptolémée pour Alexandre fut-il très-grand : il en montra aussi beaucoup pour la reine Olympias. Lorsque peu avant sa mort, Philippe se brouilla avec cette princesse, et qu'il la répudia, Ptolémée embrassa avec ardeur le parti d'Alexandre, qui avait pris à cette occasion les armes contre son père ; et quand la paix fut faite, appréhendant le courroux de

Philippe, il resta dans l'Épire, où il s'était retiré, et ne revint en Macédoine qu'après la mort du roi. Dès qu'Alexandre fut monté sur le trône (en 337 avant J.-C.), il s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, en l'admettant parmi ses gardes intimes, qui n'étaient qu'un nombre de sept. Cette faveur fut pour lui le gage de la constante amitié d'Alexandre; et Ptolémée ne cessa de lui donner, en toute occasion, de nouvelles preuves de sa fidélité. Il suivit son maître sur les bords du Danube, contre les Triballes, sous les murs de Thèbes; et enfin, dans la guerre d'Asie. Sa valeur se signala sur les bords du Granique. Blessé devant Halicarnasse, Alexandre lui confia le gouvernement de la Carie, et lui laissa un corps de troupes pour achever la conquête de cette province. Ptolémée ne tarda pas à triompher d'Orontobates, qui la défendait: puis il la remit à la reine Ada, qui en était la légitime souveraine; et il se hâta d'aller rejoindre Alexandre, qu'il trouva en Cilicie peu avant la bataille d'Issus. De ce moment il ne quitta presque plus le héros macédonien, vit avec lui les remparts de Tyr, les rives du Nil, les sables de la Libye. Revenu en Asie, il combattit encore dans les plaines d'Arbelles, où la victoire et l'empire de l'Asie restèrent à Alexandre. Depuis lors, l'expédition de ce conquérant ne fut plus qu'une marche triomphale. Babylone, Suse et Persépolis se rendirent sans résistance. La conquête de cette dernière ville fut célébrée par des fêtes magnifiques et des sacrifices solennels. Mais, au milieu des transports de joie et des chants de triomphe, les Grecs animés d'une soudaine fureur à la vue des palais bâtis par les mo-

nares qui avaient livré: mes les temples et les cités de Grèce, s'abandonnent aux ports d'une vengeance insatiable. Bientôt la ville de Cyrus, qu'un monceau de cendres bre courtisane Thais, mais Ptolémée, et Athénienne de ce, fut la première à donner signal de l'incendie. Alexandre mit aussitôt en route pour la ruine de Darius: mais bientôt la trahison de Bessus n'eut plus qu'à venger la mort de son infortuné rival. Bessus, si trop faible pour résister au fuyait vers l'Oxus, où se joindre aux Scythes qu'il avait promis de combattre pour le roi de Macédoine détacha Ptolémée avec un corps de d'élite pour le gagner de lui. Celui-ci mit dans cette entreprise une célérité incroyable. Un de dix journées de marche lui en coûta quatre jours, et le traître Bessus fut ramené captif. Les guerres opiniâtres soutint ensuite contre les Scythes les Indiens fournirent encore à Ptolémée de nouvelles occasions de signaler ses talents et sa vaillance. Les passages difficiles, des plaines désertes comme inexpugnables enlevées de vive force. En son bouillant courage, à l'escalade seul les murs de des Oxydraques: il est blâmé; et sa mort était inévitable, si Ptolémée n'eût vu son corps le héros imprudent général commandait une grande division de la flotte d'Alexandre; il la conduisit jusqu'à l'embouchure de l'Hydaspe et le fleuve dans l'Océan. Ptolémée



le gouvernement, et de la région maritime, qui s'étendait de l'Indus. Quand il eut réuni les Orites, les Arabites, et les autres peuples barbares, il s'embarqua pour rejoindre Alexandre, qu'il trouva jusqu'à Suse, où le roi, pour sceller l'union qu'il voulait entre ses sujets Grecs et Perses, célébra, avec grandes solennités, le mariage de la plupart de ses fils avec les filles des princes Persans et Mèdes. Il reçut pour épouse Artacane, fille d'Artabaze, illustre par sa fidélité qu'il avait montrée à son souverain légitime. Il eut pour beau-frère d'Euménès, le fils d'Artonis, autre fille d'Artabaze. Peu après, Ptolémée suivit Alexandre dans l'expédition contre les Perses. Ce peuple soumis, il vint à Babylone, où il mourut le 22 juin 323 avant J.-C. Ce règne est une époque remarquable dans la vie de Ptolémée : il lui donna l'honneur de servir et de régner sous un roi aussi puissant, et tel capitaine, avait été sa mission ; nous le verrons maintenant occupé du soin de gouverner d'abord, et de conserver le fruit des vastes conquêtes que son père avait contribué, pour la Grèce, à une domination durable. Ce guerrier, il joignait trop de belles qualités pour ne pas laisser dans une telle entreprise transmettre à ses descendants un royaume florissant, qui subsistât longtemps qu'aucun des rois des Perses par les Macédoniens ne prévoyait, en expirant, que ce serait le signal de grands maux : il connaissait trop bien, en effet, les généraux qui avaient été ses triomphes, pour croire

qu'ils pussent obéir à d'autres que lui. Mourant, pour ainsi dire, sans enfants (car son fils Hercule, né de Barsine, fille de Darius, n'avait que quelques mois), environné de guerriers tous pleins de génie et de valeur, son orgueil était peut-être flatté des sanglantes funérailles que lui préparaient tant de vaillants capitaines se disputant un empire que lui seul avait fondé. C'est là l'idée qui l'occupait sans doute quand il remit son anneau à Perdicas, en prononçant ces mots devenus si célèbres : *Au plus digne*. Alexandre avait à peine fermé les yeux, que déjà la discorde était dans sa cour et dans son armée ; déjà chacun de ses officiers songeait à s'assurer, par les armes, une portion de ses états. Sept jours s'écoulèrent sans que l'on pensât à rendre les derniers devoirs au roi. Enfin l'infanterie macédonienne mit un terme à ces démêlés, en proclamant roi Arrhidée, fils de Philippe, né d'une courtisane thessalienne. Les généraux, et toute la cavalerie, voulurent s'y opposer ; Ptolémée proposa même de partager aussitôt l'empire. Cet avis ne fut pas adopté. Les deux partis finirent par s'entendre. On arrêta qu'Arrhidée serait reconnu roi, en prenant le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et qu'il partagerait la couronne avec Hercule, et le fils qui pourrait naître de Roxane, femme d'Alexandre, qui était enceinte. Arrhidée était incapable de régner par lui-même : on confia donc le gouvernement et la tutelle des rois à Perdicas, qui se trouvait ainsi tenir le premier rang dans l'empire. On procéda bientôt après au partage des provinces ; et Ptolémée obtint l'Égypte avec la Libye, ainsi que plusieurs parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de

l'Égypte. Cléomènes à qui Alexandre avait confié le soin d'achever la construction d'Alexandrie, était alors chargé de l'administration de ces régions. Malgré cet arrangement, il était difficile que la bonne harmonie subsistât long-temps ; Perdiccas ne tarda pas à manifester son ambition : jaloux de voir Ptolémée si bien partagé, il tenta, par de secrètes manœuvres, de le dépouiller de son gouvernement. Celui-ci, informé de toutes ces menées, et sachant d'ailleurs que son lieutenant Cléomènes était un partisan de Perdiccas, quitta précipitamment Babylone, pour aller prendre possession de l'Égypte, et il tua Cléomènes, qui voulait l'en empêcher. Le premier soin de Ptolémée fut de s'attacher les cœurs des Égyptiens : l'humanité et la justice qu'il montra envers eux, ainsi que sa générosité, lui acquirent de nombreux partisans ; il réunit des troupes, contracta des alliances avec les rois ses voisins, et bientôt il n'eut plus rien à craindre. Cependant, pour mieux se mettre à l'abri des entreprises de Perdiccas, il envoya des ambassadeurs à Antipater, gouverneur de Macédoine, qui redoutait, comme lui, l'ambition de ce général. Le mariage de Ptolémée avec Eurydice, fille d'Antipater, rendit cette alliance plus intime. Il est à croire que la première femme de Ptolémée était morte quand il contracta ce nouveau mariage. Il serait possible cependant qu'à l'imitation d'Alexandre, Ptolémée ait eu plusieurs femmes en même temps : il est au moins certain qu'il en fut ainsi par la suite, et que cet usage fut assez commun parmi les successeurs d'Alexandre. Libre de toute inquiétude, Ptolémée ne s'occupa plus que de terminer les monuments et les édifices d'Alexandrie, et

de régler l'organisation de l'Égypte. Un événement vi contribua puissamment à sa domination. Les citoyens de Cyrène, chassés de leur patrie par une émeute, vinrent chercher un asyle en Égypte. Ophellas fut envoyé avec un corps de troupes pour le dans leurs possessions. Pour résister, les démocrates de Cyrène conclurent la paix avec le parti d'exilés Cyrénéens, qui étaient venus de Crète, où ils avaient dans leur querelle un général, Thimbron. Réunis avec les partisans de Thimbron, ils allèrent à Cyrène. Les deux partis se bécotèrent contre Ophellas, soldes de Thimbron, qui fut pris et mis à mort. Ophellas fut chassé de tout le pays : Cyrène fut libre, et fut réunie à l'Égypte. Pendant que Perdiccas poursuivait ses projets ambitieux, il lut faire périr Antigone, pour dépouiller de son gouvernement le roi de Macédoine. Celui-ci s'enfuit auprès d'Antipater, et la guerre avec les Étoliens fut bientôt faite ; et des troupes se rendirent en Égypte. Ils pressèrent Ptolémée de se joindre pour la défense commune, qu'il fallait combattre, Perdiccas résolut de marcher d'abord contre Ptolémée. Une prédiction du faux orateur Aristandre de Telmisse, qui promettait un bonheur sans mélange à la patrie, et une éternelle indépendance à la personne, devait posséder le corps d'Alexandre. Comme tout le monde était persuadé de s'assurer un si précieux trésor, fut le sujet d'une grande dispute. Perdiccas voulait faire transporter en Macédoine les restes du roi, et Ptolémée désirait qu'ils fussent déposés en Égypte dans la

a nom. Arrhidée, autre i était du même sentiment, peut-être dans les intérêts se, partit de Babylone, rimée considérable, pour Damas, et de-là en Egypte : d'Alexandre dont il était vainquit, en route, Portisan de Perdiccas, qui l'arrêta dans sa marche. qui s'était avancé pour le la tête d'une armée, re-gypte, où il fit déposer nent les restes d'Alexan-mphis, dans un magnifi- au, en attendant qu'on à ce grand homme un igne de lui, dans la ville fondée. Perdiccas arriva amas ; et il fit tant, qu'il idée, frère d'Alexandre, avec lui contre Ptolémée. exandre, fils de Roxane, Hercule, étaient aussi dans c'était donc au nom des se pour soutenir les droits s héritiers d'Alexandre, as entreprenait cette ex- rrvé devant Peluse, il arer de cette place im- il en fit le siège, mais succès ; un ancien canal, établi pour défendre son uisit tous ses ouvrages. gement et la désertion rmi ses soldats. On pré- manières douces et gé- : Ptolémée, à la dureté ur de Perdiccas. Celui-ci ntes effets d'une plus lon- t, résolut de brusquer les , et de pénétrer, sans s le cœur de l'Egypte. Il nuit ; et une marche for- promptement devant une ppelée le *Mur des Cha-* ut repoussé par Ptolémée

qui l'attendait. Ce contre-temps ne le rebute cependant pas encore : il continue sa marche, en remontant les rives du Nil, et parvient ainsi jusqu'à la hauteur de Memphis. Là, il veut tenter le passage du fleuve, pour s'emparer d'une île située en face de cette ville : il est de nouveau repoussé avec une perte considérable. Cet échec porte au comble l'exaspération de son armée ; et Perdiccas est immolé par ses propres soldats, qui, sous les ordres de Python, se réunissent aux troupes de Ptolémée. Ainsi périt Perdiccas, en l'an 322 avant J.-C. Ptolémée aurait pu facilement lui succéder dans la tutelle des rois qu'il avait en son pouvoir ; mais il préféra la puissance qu'il avait acquise, à ce frivole honneur. Cette charge fut donnée à Python, et à Arrhidée, celui même qui avait livré à Ptolémée les restes inanimés d'Alexandre. Débarrassé d'un rival si redoutable, Ptolémée n'eut plus rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues. Un nouveau partage, ordonné par Antipater, vint lui en confirmer la possession. Il voulut y en ajouter d'autres ; et il tenta, par des offres très-brillantes, d'engager Laomedon, qui avait obtenu le gouvernement de la Syrie, à lui abandonner cette région. Sur son refus, Nicanor y entra suivi d'une puissante armée. Laomedon fut vaincu et pris ; mais peu de temps après il parvint à s'échapper, et trouva un asyle en Carie, auprès d'Alcétas, frère de Perdiccas. Ptolémée prit part en personne à cette expédition ; et pendant que son lieutenant Nicanor s'emparait de la Syrie, il se rendait maître de la Phénicie et de la Judée. Il soumit Jérusalem, dont il renversa les murailles ; et il emmena en captivité trente mille Juifs, qu'il incorpora dans son armée. De nou-

veaux événements attirèrent vers l'Asie, l'attention du maître de l'Égypte. Antipater était mort ; et Polysperchon était devenu tuteur des rois. Réuni avec Euménès, beau-frère de Ptolémée, dont on craignait la valeur et l'audace, il commençait à devenir redoutable à tous les officiers qui s'étaient partagé l'empire d'Alexandre. Cassandre, peu content de la charge de *chiliarque* qu'il avait à la cour des rois, voulait être remis en possession de la Macédoine, que son père avait gouvernée. Il ne tarda donc pas à ouvrir des négociations secrètes avec Antigone et Ptolémée; et une alliance fut conclue. Ptolémée devait envoyer sa flotte dans l'Hellespont : bientôt elle fut en mer ; il se rendit lui-même à Zéphyrium en Cilicie, où il tenta vainement d'ébranler la fidélité des soldats et des officiers d'Euménès. Trompé dans ses espérances, il quitta ce lieu, en envoyant Nicanor combattre, dans l'Hellespont, Clitus, amiral de Polysperchon, tandis qu'avec une autre partie de sa flotte, il appareilla pour la Phénicie afin des'opposer à Euménès, qui avait fait une irruption dans la Syrie. L'arrivée inattendue de Ptolémée, et la nouvelle de la défaite de Clitus, arrêtrèrent la marche d'Euménès, qui renonça sur-le-champ à son entreprise et se porta vers les satrapies supérieures. Ptolémée, ne trouvant plus d'ennemis, se contenta de renforcer les garnisons des places de Phénicie, et s'en revint en Égypte, en l'an 317 avant J.-C. La guerre continuait plus vivement que jamais en Asie et en Europe; elle fut signalée par de grands et mémorables événements : mais Ptolémée évita d'y prendre une part active. Tranquille dans ses états, il s'occupait d'embellir la ville d'Alexandre, d'aug-

menter ses troupes, de renforcer ses flottes et ses places formidables; avait trop de prudence pour, sans nécessité, aux chances de la fortune et aux hasards de la guerre, les états qu'il avait su acquiescer se ménageait en silence les moyens de se mettre pour jamais à l'abri des événements, et fut merveilleusement servi par la situation des places qui lui étaient échues : partout où il y avait des déserts les séparant de la guerre; et ses états étaient si sûrs, qu'il fut assuré pour tous ceux de ses compagnons que les revers de la fortune obligèrent de chercher asyle en Égypte. L'ambition ne força en fin Ptolémée de prendre encore une fois aux sanglantes déchirures l'empire d'Alexandre. Pour éviter le sort d'Égypte de Python et de plusieurs autres rois macédoniens, Séleucus traita d'abandonner Babylone de cinquante chevaux seulement atteignit l'Égypte, où il fut accueilli par Ptolémée, en l'an 312 J.-C. Séleucus ne tarda pas à conclure une alliance intime avec Cassandre et Lysimaque pour résister de concert à leur ennemi commun. Quand Séleucus fut informé de cet accord, il craignait les conséquences, et resserrer les liens d'amitié avec ces rois. Sur son invitation, les rois de ces deux alliés vinrent le rejoindre à Mallus en Cilicie, où il se préparait à entrer en Syrie supérieure. Ces rois envoyaient la Cappadoce et la Phrygie pour Cassandre, la Phrygie pontique pour Lysimaque, la Syrie supérieure pour Ptolémée, la Babylonie pour Séleucus. Ils conclurent en outre le partage des trésors

vés à Euménès, sans quoi la guerre était inévitable. Ces propositions furent rejetées avec mépris par Antigone, qui vint aussitôt mettre le siège devant Tyr, en l'an 314 avant J.-C. Dans le même temps, Séleucus parcourait les côtes de l'Asie-Mineure, à la tête d'une flotte de cent voiles, inspirant partout la terreur aux alliés d'Antigone. Celui-ci, pour se faire de nouveaux partisans, reconnut l'indépendance absolue des villes grecques : il ne retira cependant pas de grands avantages de cette démarche, parce que Ptolémée et ses alliés ne tardèrent pas à faire une déclaration semblable. Peu après Cassandre, satrape de Carie, embrassa le parti des alliés, et leur fournit des troupes, et une flotte considérable, commandée par Polyclitus. Elle opéra sa jonction avec les forces navales qui étaient sous les ordres de Ménélaus, frère de Ptolémée. Les deux généraux firent alors voile de concert vers la Pamphylie, pour y combattre Théodore, amiral d'Antigone, et Périlaüs qui commandait une armée de terre. Ils remportèrent une victoire complète : Théodore fut tué, et Périlaüs fait prisonnier. La flotte victorieuse se porta ensuite vers l'île de Chypre ; et de là elle vint à Peluse, où Ptolémée combla d'honneurs les officiers qui l'avaient si bien servi. Informé de ce revers, Antigone abandonne le siège de Tyr, dont il laisse le soin à son fils Démétrius, et il retourne dans l'Asie-Mineure pour y combattre le satrape de Carie. Cependant Démétrius surnommé depuis *Poliurcetes* ou le *preneur de villes*, pressait avec vigueur la ville de Tyr, qui fut forcée de se rendre, après une résistance de quinze mois, en 313 avant J.-C. La garnison et les parti-

sans de Ptolémée obtinrent, par la capitulation, la faveur d'aller rejoindre l'armée de ce prince, qui occupait encore la Célésyrie, qu'elle ne tarda pas d'abandonner pour rentrer en Egypte. Comme la révolte des Cyrénéens suivit de près la prise de Tyr, Ptolémée ne put défendre la Syrie : il fut obligé d'envoyer une armée et une flotte du côté de la Libye. Quand cette guerre fut terminée par la soumission des rebelles, il quitta l'Egypte, et vint avec sa flotte attaquer l'île de Chypre, dont les princes étaient presque tous attachés au parti d'Antigone. Cette expédition était de la plus haute importance pour Ptolémée, parce que cette île commandait les côtes de la Phénicie, et que c'était avec les forces navales qu'il en avait tirées, qu'Antigone avait conquis ce dernier pays. Les rois de Chypre furent vaincus et dépouillés de leurs états, que Ptolémée donna à Nicocréon, roi de Salamine, le seul d'entre eux qui fût attaché à son parti. Ptolémée ne borna pas là son expédition ; il fit une descente sur la côte de Cilicie, où il prit Mallus et plusieurs autres villes. Démétrius, averti de cette subite invasion, quitta aussitôt la Phénicie, pour repousser l'ennemi ; mais il arriva trop tard : Ptolémée était déjà reparti pour l'île de Chypre. Démétrius revint alors dans ses cantonnements de Phénicie, que ses troupes n'avaient jamais cessé d'occuper, tandis que Ptolémée cinglait vers l'Egypte. Au printemps de l'an 312, ce prince fit un armement formidable pour recouvrer la Phénicie et ses possessions en Syrie. Il partit de Peluse à la tête de son armée, et vint camper à Gaza, en présence de Démétrius, un peu inférieur en forces. Ses amis lui conseillaient d'éviter

veaux événements attirèrent vers l'Asie, l'attention du maître de l'Égypte. Antipater était mort ; et Polysperchon était devenu tuteur des rois. Réuni avec Euménès, beau-frère de Ptolémée, dont on craignait la valeur et l'audace, il commençait à devenir redoutable à tous les officiers qui s'étaient partagé l'empire d'Alexandre. Cassandre, peu content de la charge de *chiliarque* qu'il avait à la cour des rois, voulait être remis en possession de la Macédoine, que son père avait gouvernée. Il ne tarda donc pas à ouvrir des négociations secrètes avec Antigone et Ptolémée ; et une alliance fut conclue. Ptolémée devait envoyer sa flotte dans l'Hellespont : bientôt elle fut en mer ; il se rendit lui-même à Zéphyrium en Cilicie, où il tenta vainement d'ébranler la fidélité des soldats et des officiers d'Euménès. Trompé dans ses espérances, il quitta ce lieu, en envoyant Nicanor combattre, dans l'Hellespont, Clitus, amiral de Polysperchon, tandis qu'avec une autre partie de sa flotte, il appareilla pour la Phénicie afin des'opposer à Euménès, qui avait fait une irruption dans la Syrie. L'arrivée inattendue de Ptolémée, et la nouvelle de la défaite de Clitus, arrêrèrent la marche d'Euménès, qui renonça sur-le-champ à son entreprise et se porta vers les satrapies supérieures. Ptolémée, ne trouvant plus d'ennemis, se contenta de renforcer les garnisons des places de Phénicie, et s'en revint en Égypte, en l'an 317 avant J.-C. La guerre continuait plus vivement que jamais en Asie et en Europe ; elle fut signalée par de grands et mémorables événements : mais Ptolémée évita d'y prendre une part active. Tranquille dans ses états, il s'occupait d'embellir la ville d'Alexandre, d'aug-

menter ses troupes, de re flottes et ses places formid avait trop de prudence pou sans nécessité, aux chanc fortune et aux hasards de la les états qu'il avait su acc se ménageait en silence les m se mettre pour jamais à l événements, et fut merveil servi par la situation des q qui lui étaient échues : parto et des déserts les séparaient d de la guerre ; et ses états étai fuge assuré pour tous ceux ciens compagnons que les re fortune obligèrent de che asyle en Égypte. L'ambition ne força en fin Ptolémée de pr encore une fois aux sangla lés qui déchiraient l'empire dre. Pour éviter le sort d'I de Python et de plusieurs a néraux macédoniens, Séleuc traint d'abandonner Babyl de cinquante chevaux seul atteignit l'Égypte, où il fut accueilli par Ptolémée, en l'a J.-C. Séleucus ne tarda pa cider à conclure une allianc time avec Cassandre et Ly pour résister de concert à leur ennemi commun. Quar fut informé de cet accord craignait les conséquences, resserrer les liens d'amitié vaient uni autrefois avec ce Sur son invitation, les d deurs des alliés vinrent le à Mallus en Cilicie, au où il se préparait à entre Syrie supérieure. Ces env mandaient la Cappadoce et pour Cassandre, la Phrygi pontique pour Lysimaque, supérieure pour Ptolémée, bylonie pour Séleucus. Ils e en outre le partage des trés

bandonner Babylone, qu'il avait reconquise sur Séleucus, pour voler à la défense de cette place importante. La subite arrivée de Démétrius contraignit Ptolémée de repasser la mer. D'autres succès, qui suivirent celui-ci de près, amenèrent bientôt la paix entre toutes les parties belligérantes, également fatiguées. Cette paix, ou plutôt cette trêve, dans laquelle on ne comprit pas Séleucus, fut de courte durée. On reprit les armes en l'an 310 ; et Ptolémée en donna le premier signal. Sous prétexte qu'Antigone continuait de tenir des garnisons dans plusieurs villes grecques déclarées libres, il fit faire une descente dans la Cilicie, où diverses places furent conquises. Cette entreprise n'eut cependant aucune suite : Léonide, qu'il avait faite, ne put résister à Démétrius ; et il fut contraint de se rembarquer avec perte. Ptolémée craignit que ce revers n'entraînât la défection de l'île de Chypre, où il savait que Nicoclès, roi de Paphos, était partisan d'Antigone. Pour conserver cette île si importante, il résolut de se débarrasser du prince qui le trahissait. Un corps de troupes investit, par ses ordres, le palais du roi sans défense ; et ce malheureux prince périt dans cette catastrophe, avec toute sa famille (V. NICOCLES, XXXI, 225). C'est ainsi que Ptolémée s'assura la paisible possession de cette île. En l'an 309, il fit un grand armement maritime pour venger les revers que ses généraux avaient éprouvés en Cilicie ; et il se mit en mer au printemps pour soumettre les côtes de l'Asie-Mineure. Il s'empara de Phaselis en Pamphylie, et passa de là en Lycie, où il n'eut pas de moindres succès. Xanthus fut prise ; Caunus et Myndus, en Carie, se rendirent

également ; et l'île de Cos lui fut livrée par Ptolémée, neveu d'Antigone. C'est à cette époque et en cette île que naquit Ptolémée Philadelphie, qui devint dans la suite roi d'Égypte. Sa mère, Bérénice, avait voulu suivre son mari dans cette expédition. Cette femme, veuve d'un Macédonien obscur, dont elle avait des enfants, était arrivée en Égypte avec la fille d'Antipater, sa cousine, quand celle-ci y vint pour épouser Ptolémée. La beauté et les mâles qualités de Bérénice lui gagnèrent le cœur de ce dernier, qui en fit à la fin sa femme : elle prit tant d'empire sur lui, qu'Eurydice, son autre épouse, fut obligée d'abandonner l'Égypte ; Bérénice le décida même à préférer pour sa succession les enfants qu'elle lui donna, à ceux qui étaient nés de la fille d'Antipater. Cependant Ptolémée ne perdait point de vue le soin de terminer l'expédition qu'il avait entreprise. Des députés de la Grèce vinrent le trouver dans l'île de Cos, pour l'engager à passer en Europe : il fit voile vers les Cyclades, où il s'empara d'Andros ; Megare, Corinthe et Sicyone lui ouvrirent leurs portes. Il parcourut tout le Péloponèse ; mais bientôt, mécontent des Grecs, qui ne lui avaient point fourni les vivres et les subsides promis, il fit avec Cassandre un accord, par lequel ils renonçaient à rendre la liberté aux villes grecques, chacun devant conserver celles qui étaient en son pouvoir. Il mit alors des garnisons dans Corinthe, dans Sicyone, et partit pour Alexandrie. Sa présence était nécessaire en Égypte ; la révolte d'Ophellas, gouverneur de Cyrène, lui causait quelques inquiétudes, qui ne furent cependant pas de longue durée. Ophellas fut entraîné par Agathoclès,

songer à la retraite; Antigone s'en retourna en Syrie, avec le dessein de revenir attaquer l'Égypte dans une saison plus favorable. Ptolémée ne l'inquiéta point dans sa retraite : satisfait de voir le royaume qu'il avait fondé délivré d'un aussi redoutable ennemi, il rendit de solennelles actions de grâces aux dieux; et ils s'empressèrent de faire savoir aux rois ses alliés, les désastres d'Antigone, et l'accroissement que ses forces avaient obtenu par les soldats de son ennemi, qui étaient passés sous ses drapeaux. Après cette malheureuse expédition, les deux rois se firent la guerre avec moins de fureur. Ptolémée ne tenta pas de recouvrer la Phénicie et les provinces qu'il avait possédées en Syrie; et Antigone, trop occupé en d'autres pays, ne songea plus à porter ses armes en Égypte. Pendant deux années, ils ne firent aucune entreprise l'un contre l'autre. Ptolémée, tranquille dans ses états, se borna seulement à envoyer aux Rhodiens quelques secours en hommes et en vivres. Sans ces secours, les Rhodiens, vivement pressés par le redoutable Démétrius, n'auraient pu opposer la glorieuse résistance qui a rendu si célèbre le siège qu'ils soutinrent alors (V. DÉMÉTRIUS, XI, 31). Tout en leur fournissant des secours de toute espèce, Ptolémée engageait les Rhodiens à ne pas négliger les occasions qu'ils pourraient trouver de faire la paix avec Antigone : ils profitèrent de cet avis. Démétrius, lassé d'un siège si long et si opiniâtre, leur offrit des propositions qui furent agréées; et la paix fut conclue, à la condition que les Rhodiens, qui, par ce traité, devenaient les alliés d'Antigone, ne seraient pas tenus de prendre les armes contre Ptolémée. Les deux rois trou-

vaient également leur compte à la neutralité de cette république, à cause du commerce immense qu'elle faisait avec leurs états. Une ambassade solennelle fut envoyée au temple de Jupiter Ammon, pour consulter l'oracle, et lui demander s'il ne convenait pas de révéler Ptolémée comme un dieu? Sur la réponse affirmative de l'oracle, plusieurs édifices publics lui furent consacrés. C'est de cette époque, selon plusieurs auteurs, que date le surnom de *Soter*, qui sert à distinguer le premier des Lagides; et il l'aurait dû, selon eux, à la reconnaissance des Rhodiens. Pour nous, nous pensons qu'il en était décoré depuis qu'il avait pris le titre de roi, selon l'usage des Égyptiens, qui distinguaient ainsi chacun de leurs souverains par des surnoms destinés à rappeler la divinité qu'ils leur attribuaient; et les Rhodiens furent peut-être les premiers des Grecs qui se conformèrent à cette coutume. Cependant les relations des rois, successeurs d'Alexandre, restaient toujours sur le même pied. L'état de guerre subsistait sans qu'on y mît beaucoup d'ardeur. Ptolémée ne prenait qu'une part bien indirecte à tous ces événements; il ne semblait pas songer à recouvrer les provinces qu'il avait perdues : Antigone étendait son empire; et Démétrius, qui était passé en Europe, affranchissait toutes les villes grecques, et chassait du Péloponnèse toutes les garnisons de Ptolémée. A la fin, l'arrogance et les prétentions d'Antigone s'accrurent à un tel point, que les rois songèrent à s'unir plus étroitement, et à agir avec plus de vigueur pour l'intérêt commun. Lysimaque et Cassandre, qui étaient menacés d'une ruine prochaine, envoyèrent des ambassadeurs à Séleucus et à Ptolémée, qui s'engagèrent



es vaisseaux de Ptolémée furent tous pris ou détruits. Ce fut un que Ménœtius, envoyé par ère, parvint à triompher d'Anes, et à sortir du port : il ar trop tard, l'affaire était déci- t il n'eut rien de mieux à faire e rentrer. Après cette défaite, née regagna Citium, avec huit ents, les seuls qu'il eût sauvés. d'état désormais de rétablir faires dans ces parages, il fit pour l'Égypte, tandis que son rendait à Démétrius la ville de ine, et tout ce qui lui restait ats et de vaisseaux. Pour Dé- us, il se montra vainqueur aussi ux, qu'il avait été guerrier ha- vaillant : content de son triom- de l'importante conquête qu'il d'achever, il rendit la liberté ses prisonniers, parmi les- étaient Léontiscus, fils de Pto- , et son valeureux frère Mé- ; et il les renvoya en Égypte, s de présents magnifiques. Antigone reçut la nouvelle de oire et des exploits de son fils, ransporté d'une telle joie, que at sa puissance à l'abri des du sort, il ceignit le dia- et le premier entre tous les seurs d'Alexandre, il osa pren- titre de roi, qu'il s'empressa rtager avec Démétrius. Pi- une telle audace, et pour faire u'un revers aussi terrible n'é- s capable d'abattre son coura- lémée n'hésita point à prendre e dont il ne se croyait pas digne. Il se déclara donc roi, a 307, après avoir possédé at dix-sept ans l'Égypte, e gouverneur. Cet exemple ntôt imité par Séleucus, par aque et par Cassandre. An- se disposait cependant à pro-

siter de sa victoire ; et, l'année sui- vante, il résolut de porter ses ar- mes en Égypte. Ses troupes se réuni- rent à Antigonia, ville qu'il avait fondée non loin des lieux où Antio- che fut bâtie quelques années après : quatre-vingt mille hommes d'in- fanterie, dix mille chevaux et qua- tre-vingt-trois éléphants se mirent en marche pour l'Égypte, et vinrent camper à Gaza, tandis que Démé- trius longeait la côte avec cent cin- quante bâtiments de guerre et cent vaisseaux de transport. Cette flotte eut beaucoup à souffrir des mauvais temps : plusieurs navires furent jetés sur les côtes de Syrie ou d'Égypte. Ce revers n'arrêta cependant pas Antigone : son armée, abondam- ment munie de vivres, franchit le désert et arriva sur les bords du Nil. Avec l'aide de sa flotte, il vou- lut forcer les bouches du fleuve et remonter son cours ; mais il ne put y parvenir : Ptolémée était sur ses gardes ; il avait pourvu à la sûreté de son royaume : toutes les côtes de la mer, toutes les rives du fleuve, étaient garnies de troupes ; et partout il déjoua les entreprises de ses ad- versaires. Démétrius, ayant voulu forcer le *Pseudostoma* ou la *Fausse embouchure*, fut repoussé avec perte. Il éprouva un pareil échec devant la bouche Phathmétique. Voyant alors qu'il était impossible d'obtenir aucun avantage sur une côte défen- due partout par des marais et des bas-fonds, il prit le parti de se reti- rer, laissant à l'armée de terre le soin d'achever seule cette entreprise. Pour comble de malheur, l'inonda- tion survint alors ; elle arrêta toutes les opérations ; les vivres manquè- rent : la désertion se mit dans l'ar- mée, et y fit en peu de temps des progrès si alarmants, qu'il fallut

songer à la retraite; Antigone s'en retourna en Syrie, avec le dessein de revenir attaquer l'Égypte dans une saison plus favorable. Ptolémée ne l'inquiéta point dans sa retraite : satisfait de voir le royaume qu'il avait fondé délivré d'un aussi redoutable ennemi, il rendit de solennelles actions de grâces aux dieux ; et ils s'empressa de faire savoir aux rois ses alliés, les désastres d'Antigone, et l'accroissement que ses forces avaient obtenu par les soldats de son ennemi, qui étaient passés sous ses drapeaux. Après cette malheureuse expédition, les deux rois se firent la guerre avec moins de fureur. Ptolémée ne tenta pas de recouvrer la Phénicie et les provinces qu'il avait possédées en Syrie ; et Antigone, trop occupé en d'autres pays, ne songea plus à porter ses armes en Égypte. Pendant deux années, ils ne firent aucune entreprise l'un contre l'autre. Ptolémée, tranquille dans ses états, se borna seulement à envoyer aux Rhodiens quelques secours en hommes et en vivres. Sans ces secours, les Rhodiens, vivement pressés par le redoutable Démétrius, n'auraient pu opposer la glorieuse résistance qui a rendu si célèbre le siège qu'ils soutinrent alors (V. DÉMÉTRIUS, XI, 31). Tout en leur fournissant des secours de toute espèce, Ptolémée engageait les Rhodiens à ne pas négliger les occasions qu'ils pourraient trouver de faire la paix avec Antigone : ils profitèrent de cet avis. Démétrius, lassé d'un siège si long et si opiniâtre, leur offrit des propositions qui furent agréées ; et la paix fut conclue, à la condition que les Rhodiens, qui, par ce traité, devenaient les alliés d'Antigone, ne seraient pas tenus de prendre les armes contre Ptolémée. Les deux rois trou-

vaient également leur compte à la neutralité de cette république, à cause du commerce immense qu'elle faisait avec leurs états. Une ambassade solennelle fut envoyée au temple de Jupiter Ammon, pour consulter l'oracle, et lui demander s'il ne convenait pas de révéler Ptolémée comme un dieu ? Sur la réponse affirmative de l'oracle, plusieurs édifices publics lui furent consacrés. C'est de cette époque, selon plusieurs auteurs, que date le surnom de *Soter*, qui sert à distinguer le premier des Lagides ; et il l'aurait dû, selon eux, à la reconnaissance des Rhodiens. Pour nous, nous pensons qu'il en était décoré depuis qu'il avait pris le titre de roi, selon l'usage des Égyptiens, qui distinguaient ainsi chacun de leurs souverains par des surnoms destinés à rappeler la divinité qu'ils leur attribuaient ; et les Rhodiens furent peut-être les premiers des Grecs qui se conformèrent à cette coutume. Cependant les relations des rois, successeurs d'Alexandre, restaient toujours sur le même pied. L'état de guerre subsistait sans qu'on y mit beaucoup d'ardeur. Ptolémée ne prenait qu'une part bien indirecte à tous ces événements ; il ne semblait pas songer à recouvrer les provinces qu'il avait perdues : Antigone étendait son empire ; et Démétrius, qui était passé en Europe, affranchissait toutes les villes grecques, et chassait du Péloponnèse toutes les garnisons de Ptolémée. À la fin, l'arrogance et les prétentions d'Antigone s'accrurent à un tel point, que les rois songèrent à s'unir plus étroitement, et à agir avec plus de vigueur pour l'intérêt commun. Lysimaque et Cassandre, qui étaient menacés d'une ruine prochaine, envoyèrent des ambassadeurs à Séleucus et à Ptolémée, qui s'engagèrent

aller avec toutes leurs forces 302 avant J.-C., Antigonos obligé de soutenir la guerre sur trois points. Lysimaque passe le Bosphore, et l'attaqua le printemps. Antigonos quitta aussitôt la Syrie pour aller combattre Lysimaque, informé de son approche, résolut d'éviter la bataille jusqu'à l'arrivée de Séleucus. L'attendant, il prit ses quartiers d'hiver. Antigonos profita de son absence pour rappeler Démétrius, encore dans la Grèce. Comprimé de repasser la mer, il fut arrivé à Ephèse. Il reconquit l'Ionie, d'où il fit partir ses troupes de Lysimaque. Une lettre mandée par Cassandre, le fit partir à le suivre en Asie : Démétrius l'attaqua, et le battit en plusieurs rencontres ; mais il ne put aller rejoindre, à Hélicon, les forces de Lysimaque. De ce côté, Ptolémée était sorti de la mer, avec une puissante armée, et avait rapidement la plupart des villes de la Célésyrie : Sidon, Tyre, pendant long - temps. Une nouvelle que Séleucus avait vaincu par Antigone, le fit obligé de s'enfermer dans les murs d'Héraclée, et que le roi revenait défendre la Syrie, lui accorda aux Sidoniens une trêve de cinq mois, et se hâta de retourner en Egypte, où il passa l'hiver. Mais que Séleucus, descendant des montagnes supérieures, était venu camper dans les cantonnements en Capadocie au retour du printemps, en tous les rois furent en mesure de combattre Antigone, réuni à Démétrius. Les armées, presque égales en nombre, se rencontrèrent en présence dans les plaines de la Phrygie. Cette bataille se termina sans retour les desti-

nées des successeurs d'Alexandre. Antigone y périt à l'âge de quatre-vingt - six ans, après avoir perdu presque toute son armée. Démétrius ne conserva que cinq mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, avec lesquels il se retira dans Ephèse. Mais les vainqueurs se brouillèrent, quand il fallut partager les provinces conquises. Séleucus se réunit alors à Démétrius, qui trouva, dans cette alliance, les moyens de conserver une partie de sa puissance. Pour Ptolémée, il s'unit avec Lysimaque, et il lui donna en mariage sa fille Arsinoé. Il reconquit une portion de l'île de Chypre, recouvra la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qu'il avait autrefois possédées en Syrie ; mais Salamine, Tyr et Sidon restèrent encore au pouvoir de Démétrius, qui avait conservé l'empire de la mer. En l'an 300, Magas, fils de Bérénice et beau-fils de Ptolémée, reconquit Cyrène, qui s'était révoltée depuis quelques années, et qu'on n'avait pas jusqu'alors eu le loisir de soumettre. L'année suivante, Démétrius et Ptolémée firent la paix, par l'entremise de Séleucus, qui était devenu gendre de Démétrius ; et Ptolémée maria sa fille Ptolémaïs à ce dernier, qui envoya de son côté à la cour d'Alexandrie, son ami, le jeune Pyrrhus, héritier du trône d'Épire, pour y être garant de la paix qu'il avait jurée. Les belles qualités de Pyrrhus lui concilièrent sans peine l'amitié de Ptolémée et de Bérénice, sa femme. On lui donna pour épouse Antigone, née du premier mariage de la reine ; et on lui fournit des troupes et de l'argent pour remonter sur le trône de son père, ce qui arriva en 298 avant J.-C. Pyrrhus, pour témoigner sa reconnaissance

envers le roi d'Égypte, donna le nom de Ptolémée au premier de ses fils, et fit bâtir, en Épire, une ville appelée Bérénice. C'est dans la même année que le roi d'Égypte jeta les fondements du phare d'Alexandrie, regardé comme une des merveilles du monde, et en confia la construction à l'architecte Sostrate de Gnide. Cependant le caractère remuant de Démétrius ne lui permettait pas de garder bien fidèlement la paix : des actes d'hostilité la troublèrent plus d'une fois. Ptolémée d'ailleurs désirait recouvrer les villes maritimes de Phénicie, et Salamine de Chypre, restées au pouvoir de Démétrius. La mort de Cassandre, roi de Macédoine, arrivée en 297, et les divisions de ses fils, fournirent bientôt une nouvelle occupation à génie entreprenant de Démétrius, qui en profita pour agrandir ses possessions en Grèce. Quant à Ptolémée, il accorda sa fille Lysandra, qu'il avait eue d'Eurydice, à Alexandre, fils de Cassandre, maître d'une partie de la Macédoine. La flotte qu'il conduisit à son mari fut chargée de secourir en même temps Lacharès, tyran des Athéniens, qui avait imploré l'assistance du roi d'Égypte, et était alors assiégé par Démétrius. Cette tentative n'eut aucun succès. Patrocle, amiral de Ptolémée, n'avait que cent cinquante vaisseaux ; et Démétrius, maître de la mer, lui en opposait le double. Il fallut donc se retirer, et abandonner Athènes, qui tomba au pouvoir de l'ennemi, en 296. Pendant que Démétrius s'occupait d'enlever la Macédoine aux enfants de Cassandre, il oubliait de défendre ses possessions orientales, dont Ptolémée se rendait maître peu-à-peu. Enfin, en l'an 294, celui-ci s'empara de Salamine,

laissée sans secours ; il y trouva sa femme Eurydice, ainsi que Phila, femme de Démétrius, et ses enfants. Content d'avoir recouvré l'île de Chypre, Ptolémée ne voulut pas retenir ces illustres captifs ; mais il les renvoya chargés de présents à Démétrius, devenu roi de Macédoine parla mort des fils de Cassandre, Antipater et Alexandre. Les autres places que Démétrius possédait encore sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie-Mineure, ne tardèrent pas à tomber entre les mains de Ptolémée, qui les réunit à ses états. Depuis lors Ptolémée n'eut plus ni l'occasion, ni sans doute la volonté, de prendre part aux événements qui agitaient encore le monde. Cette partie de son règne présente une lacune mal remplie par quelques faits de médiocre importance, échappés au silence de l'histoire. Pendant cette longue paix, il put s'occuper à loisir de l'organisation du beau royaume qu'il devait à sa sagesse et à son courage. C'est sans doute alors qu'il termina les palais, les temples et les autres édifices d'Alexandrie, tels que le tombeau d'Alexandre, le Phare, l'Heptastade, l'Hippodrome, et le *Serapeum*, qu'il fit construire pour un nouveau dieu, que, sur la foi d'un songe, il envoya chercher jusqu'à Sinope. C'était plutôt une nouvelle statue qu'une nouvelle divinité : car il est permis de croire que Sérapis, dont le nom est bien égyptien, était révééré depuis long-temps en Égypte ; et peut-être voulut-on que la translation merveilleuse d'une statue venue d'un pays si lointain, rendit le nouveau temple plus respectable aux yeux du peuple. Les historiens n'ont pas manqué de nous apprendre la date d'un événement aussi important pour les Alexandrins, dont Sé-

ut toujours la principale divi-  
est en l'an 289 que Ptolémée  
demander à Scydrothémis,  
de Sinope, la statue tant de-  
et ce n'est qu'en 286, après  
de négociations, qu'elle par-  
fin à Alexandrie. Cependant  
dont Ptolémée jouissait, fut  
point d'être troublée. Démé-  
se contentant pas du trône de  
oine, dont il était tranquille  
seur, fit, en l'an 290, un im-  
armement pour passer en A-  
pour recouvrer les pays qui  
t appartenu à son père. Plus  
t mille combattants et cinq  
vaisseaux étaient prêts pour  
expédition. Comme elle mena-  
lement Lysimaque, Séleucus  
émée, les trois rois contractè-  
re nouvelle alliance: ils enga-  
Pyrrhus dans leur ligue; et  
t ils se mirent en mesure de  
ir leur ennemi. Lysimaque et  
as se préparèrent à faire une  
dans la Macédoine, tandis  
tolémée paraissait dans les  
le la Grèce, avec une flotte  
onsidérable. La double entre-  
de Lysimaque et de Pyrrhus  
plein succès: Démétrius, vain-  
t, en très-peu de temps, dé-  
é du royaume de Macédoine;  
s grande partie de ses soldats  
ent au service de Pyrrhus. En  
bercha-t-il à se maintenir dans  
ce: bientôt réduit à s'embar-  
avec les débris de son armée, il  
dans l'Asie-Mineure, où il fit  
es entreprises dans la Lydie et  
ie. Une attaque contre la Cili-  
t sans succès: vaincu et pris  
n gendre Séleucus, il ne recou-  
us sa liberté, et fut gardé pri-  
jusqu'à sa mort, dans le fort  
ersonesus, en Syrie. Ptolémée  
alors jouir, dans ses états,

d'une paix, qui ne fut plus inter-  
rompue. Déjà parvenu à un âge très-  
avancé, le fils de Lagus s'occupa de  
régler tout ce qui était relatif à sa suc-  
cession, pour mettre son royaume à  
l'abri des révolutions qui avaient tour-  
menté la Macédoine après la mort de  
Cassandre, et des sanglants démêlés  
qui déjà commençaient à troubler la  
famille de Lysimaque. Il ne voulut pas  
laisser à la fortune la décision d'un  
objet aussi important. Deux de ses  
femmes lui avaient donné des en-  
fants mâles; l'aîné de tous, Ptolé-  
mée, surnommé *Céraunus*, ou le  
*Foudre*, à cause de son bouillant  
courage, était né d'Eurydice, fille  
d'Antipater. Ptolémée lui préférait  
l'aîné des enfants qu'il avait eus de  
Bérénice. Son amour pour la mè-  
re, associée depuis long-temps à  
sa puissance, et admise à partager  
le titre de *dieux sauveurs*, ΘΕΟΙ ΣΩ-  
ΤΗΡΟΙ, qui les distingue entre tous  
les souverains de l'Égypte, contri-  
bua sans doute autant à cette pré-  
férence que l'aversion que pouvait  
lui inspirer le caractère emporté de  
Céraunus. Ptolémée, surnommé de-  
puis *Philadelphie*, fils de Béréni-  
ce, fut donc déclaré héritier du  
trône, malgré l'avis contraire du  
célèbre Démétrius de Phalère, que  
le roi avait consulté à ce sujet.  
Cette décision irrita tellement Cé-  
raunus, qu'il se retira aussitôt chez  
Lysimaque, avec Méléagre, son frère.  
Ptolémée ne se borna pas à cette  
préférence. Voulant donner au fils  
qu'il avait choisi une marque plus  
particulière de son amour, en ab-  
diquant la couronne, il descendit  
volontairement du trône, en l'an  
285 avant J.-C., après avoir pos-  
sédé l'Égypte pendant trente-huit  
ans: d'abord, pendant dix-sept ans,  
comme simple gouverneur, et pen-

dant 21 ans avec le titre de roi. L'inauguration du nouveau prince se fit avec une pompe magnifique. Athénée (1) nous a conservé, d'après l'historien Callixène, le récit des cérémonies qui se célébrèrent en cette occasion. Ptolémée survécut deux ans à son abdication, et mourut, en l'an 283 avant J.-C., âgé d'environ 80 ans, laissant la réputation d'un prince aussi distingué par son génie que par les hautes qualités de son âme, et digne d'avoir fondé et transmis à ses descendants un florissant empire. Déjà révére de son vivant, sous le titre de *Soter ou Dieu sauveur*, on continua, depuis sa mort, de mettre son nom dans tous les actes publics, après celui d'Alexandre. Cet usage dura autant que la monarchie. Sous le règne de Ptolémée, les savants et les philosophes aborderent de tous les côtés en Egypte, où ils étaient sûrs d'être bien accueillis par un prince qui était lui-même fort instruit. Il avait composé en effet une Histoire de la vie et des expéditions d'Alexandre, dont on ne saurait trop regretter la perte. Elle existait encore du temps d'Arrien, qui en fit un grand usage, et qui la cite fort souvent. Ptolémée était aussi en commerce de lettres avec le philosophe Théophraste. L'accueil que ce monarque fit aux savants, et la fondation du Musée, donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui eut une si grande influence sur les sciences et sur les lettres. C'est encore à Ptolémée qu'on attribue la fondation de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, établie selon d'autres par Philadelphie. Si, comme l'assurent quelques écrivains, Démétrius de Phalère fut chargé de la garde de cette bibliothèque, après Zé-

nodote d'Ephèse, précepteur d'enfants de Ptolémée, ce serait la preuve assez forte en faveur de la première opinion; car il est insensé que Démétrius, détesté de Philadelphie pour l'avis qu'il avait donné à son père, ait jamais occupé une telle place sous le règne de son fils. Il fut au contraire exilé dans l'île de Cos, par le roi, comme un homme de malice. Il me Busirite. Ptolémée avait eu quatre femmes. Artacama, fille d'Antiochus et sœur d'Arthonis, femme de Ptolémée Ier, ne lui donna pas d'enfants. De la courtisane Thaïs, avec Ptolémée Ier, naquirent Leontiscus, Lagus, et Irène, mariés à un roi de l'île de Chypre. D'Antipater, fille d'Antipater, il eut Ptolémée Céraunus, Méléagre et Démétrius. De Lysandre, femme de Poliorcetes, et Lysandra, mariée d'abord à Alexandre, fils de Cassandre, puis à Agathocle, fils de Séleucus. Pour Bérénice, quand elle épousa Ptolémée, elle avait déjà deux enfants, et elle lui en donna encore deux autres. Les premiers étaient Ptolémée, depuis roi de Cyrène; et Agathocle, femme de Pyrrhus, et Agathocle, femme d'Agathocle, roi de Syracuse. Les autres furent: Philadelphie, qui hérita du trône, et Arsinoé, d'abord mariée à Lysimaque, puis de son fils, roi d'Egypte, et Philotéra.

PTOLEMÉE II, surnommé *Philadelphie*, né dans l'île de Cos l'an 309 avant J.-C., avait environ vingt-quatre ans quand son père lui céda la couronne d'Egypte. Il posséda trente-huit ans, depuis la mort de son père, et mourut à six ans. Ses années royales commencèrent le 2 novembre 285 avant J.-C. jusqu'au 24 octobre 247, époque où son fils Ptolémée Evergète, prince n'était pas doué, eut le trône de son prédécesseur, des vertus

1) Lib. V, § 20.

temp. souvent nécessaires  
 adier les empires. La nature  
 t donné un tempérament fai-  
 malade, qui ne lui permet-  
 de supporter les fatigues de  
 u, dont il remit toujours le  
 e généraux. Mais si Phila-  
 l'avait pas la valeur et le gé-  
 ner, on voit au moins, par  
 que l'antiquité nous a trans-  
 i, qu'il était amplement doué  
 té qui conservent, étendent  
 sur les états. Sous lui, l'em-  
 pisme maintint dans le rang  
 qu'il devait à son fondateur;  
 tous le firent respecter au-  
 landis qu'une paix rarement  
 que et une sage administra-  
 tion au plus haut degré sa  
 té intérieure. Les sciences  
 stries, encouragées par ce  
 brillèrent du plus vif éclat ;  
 arts, protégé et facilité, ré-  
 mèrent ses bienfaits ; des ci-  
 viles s'élevèrent sur tous les  
 e royaume ; des forteresses  
 dirent les approches ; l'an-  
 i phénicienne d'*Acé*, actuel-  
 ière, fut agrandie, et déco-  
 nom de *Ptolemaïs*. D'autres  
 me la Cyrénaïque, portèrent  
 nom ; on bâtit *Philadel-*  
 me la Célésyrie ; plusieurs  
 m témoignage de l'attache-  
 il avait conservé pour sa  
 parent le nom de *Bérénice* ;  
 p de lieux, en plus grand  
 more, eurent le nom d'*Ar-*  
 i leur et sa femme bien ai-  
 ex villes de la Cyrénaïque,  
 le de Cypre et une quatrième  
 ilicie, furent aussi appelées  
 ainsi que Patara dans la Ly-  
 on est encore une autre à  
 té du golfe Arabique : mais  
 nissante de toutes fut celle  
 iolophe bâtit sur les bords

du lac Morris, et qui donna son nom  
 au nome *Arsinoïte*, qui répond au  
*Faïoum* des modernes, région en-  
 vironnée partout de déserts, et qui ne  
 communique avec la grande vallée  
 du Nil que par une langue de terre  
 fort étroite. Cette dernière ville fut  
 décorée par un grand nombre de  
 monuments. Le roi y fit ériger un  
 superbe obélisque de quatre-vingts  
 coudées de hauteur, que Nectanèbe  
 avait fait tailler autrefois ; et il re-  
 compensa magnifiquement l'archi-  
 tecte Satyrus, qu'il avait chargé de  
 cette opération. Content des états  
 dont il avait hérité, et qui étaient  
 fort considérables, ( car, outre l'E-  
 gypte, la Cyrénaïque, la Phénicie,  
 et les contrées de l'Arabie et de la  
 Syrie limitrophes de l'Égypte, il  
 possédait encore l'île de Cypre, plu-  
 sieurs des Cyclades, ainsi que pres-  
 que toutes les côtes méridionales  
 de l'Asie-Mineure, et le littoral de  
 la Thrace ), il ne parait pas que  
 Philadelphie ait fait aucune tentative  
 pour y ajouter : il ne prit les armes  
 que pour les défendre, et dirigea  
 ses vues vers un but plus réel et plus  
 utile à son peuple ; ce fut vers les  
 sources du Nil, vers les régions  
 intérieures de l'Afrique, et sur les  
 rivages de la mer Erythrée. Son  
 amiral Timosthènes, et plusieurs  
 autres officiers, parmi lesquels on  
 distingue Aristocréon, Bion, Basilis  
 et Simonides, furent chargés de re-  
 monter le Nil, et d'explorer ou de  
 soumettre la Nubie et tous les autres  
 pays qui bordent les rives du fleuve,  
 jusqu'à une très-grande distance dans  
 le sud, pour reconnaître les pro-  
 ductions du sol et les forces ainsi  
 que les mœurs des barbares, et les  
 ressources commerciales de toutes  
 ces régions inconnues. En soixante  
 jours, Timosthènes parvint de Syène

jusqu'à Meroé; et Aristocréon s'avança plus loin en tournant vers l'occident, tandis que d'autres pénétraient plus au sud, dans des contrées restées inconnues aux voyageurs modernes. Toutes ces tentatives n'empêchèrent pas Philadelphie de s'occuper beaucoup du commerce maritime de l'Égypte avec l'Inde et les autres régions situées dans les mers orientales. Il fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique avec la Méditerranée. Philadelphie avait reconnu sans peine toute l'utilité d'une communication qui rendait l'Égypte maîtresse du commerce du monde. Ce canal était abandonné depuis le règne de Darius fils d'Hystaspes, qui avait voulu le faire réparer; le roi d'Égypte le fit dégager des sables qui l'avaient obstrué, et il le mit en état de recevoir des bâtiments chargés, de sorte que, sans aucun débarquement, les marchandises de l'Inde pouvaient passer dans la Méditerranée. Strabon (lib. xvii, p. 805) donne cent coudées de largeur à ce canal. Il s'étendait depuis les environs de Bubaste, où il se jetait dans la branche Pélusiaque du Nil, jusqu'aux lacs amers, auprès de l'enfoncement septentrional de la mer Rouge, et communiquant avec cette mer. C'est auprès de cette issue que fut bâti le fort de *Clysmas*, ainsi nommé sans doute des écluses et des barrières qui étaient dans son voisinage, pour s'opposer à l'irruption des eaux de l'Océan Arabique dans la Méditerranée, dont l'infériorité de niveau est un fait maintenant bien reconnu. Il avait de même été remarqué par les anciens. C'est aussi sur ce canal et assez près de son embouchure, non loin d'Héroopolis, que Ptolémée Philadelphie avait fait

construire *Arsinoé du Grand*. L'ouverture de cette grande communication commerciale ne fut pas l'entreprise de ce genre exécutée par le prince. Pour l'avantage des habitants de la Haute Égypte, qui, trop éloignés du golfe, n'en retiraient que peu de profit, il fit tracer une double route qui conduisait à travers le désert, du Nil de la mer Rouge, de Syène, sur le fleuve, jusqu'au golfe de Myos-hormos et de Bérémy. Philadelphie employa beaucoup aux travaux de cette route une garnie de bâtiments disposés en distance pour les servir les voyageurs, avec des citernes creusées à de très-grands profondeurs. Tous les rois de la race des Ptolémées ont eu toujours une grande impulsion aux voyages de découvertes et de pèlerinages lointains. C'est à ces rois que les anciens durent toutes les connaissances géographiques qu'ils ont sur le golfe Arabique et l'Inde, et dont il ne nous reste qu'une portion bien incomplète et bien confuse. C'est à ces rois qu'il faut attribuer la rigueur de tous ces noms géographiques semés sur les plages orientales, qu'aux extrémités du monde que les navigateurs et les officiers envoyés par eux se plaisaient à transposer des régions éloignées, les noms de la patrie; et ils aimaient à donner aux nouvelles terres qu'ils découvraient, les noms de leurs compagnons ou de leurs compagnes. C'est à eux que des témoignages immortels de belles entreprises qu'il n'y a rien de moins glorieux de concevoir et d'exécuter. Les îles de Diomède, d'Agathocles, de Timagène



crats, de Straton, de Myathon, de Diodore et de Philopotes de Serapion, d'Antipyrthangélus; les promontoriaux et Diogenes, nous nement conservé les noms navigateurs, depuis longtemps, mais qui furent aussi dans les siècles où ils vécurent sont parmi nous les Cook, l'île, les La Pérouse. Titus, qui avait déjà remonté jusqu'à Meroé, fut aussi chariladelphie d'explorer le golfe Arabique. Des missions furent confiées à Aristyrus et à Eudème. Le roi ne se borna pas à ces navires déjà fort utiles par elles-mêmes; il fit partir des flottes qui couraient le long des côtes de la Troglodytique, de l'Éthiopie, d'établissements maritimes, ou de colonies et marchandes, destinées à protéger ou à étendre sa puissance; ces parages si éloignés de la patrie. Le premier de ces établissements fut la ville de *Philotéras*, sur la rive septentrionale de la mer Rouge; fondée par Satyrus, qui avait pour but de reconnaître les côtes troglodytiques et les lieux propices à la chasse des éléphants: il lui donna le nom d'une sœur du roi. Plus au sud, au fond du golfe Charandra, était arrosée d'un canal qui reçut le nom de *Charandra*; elle n'était pas bien éloignée de *Yos-hormos*, autre établissement du même genre encore plus au sud. Plus récemment, dont on a cru récemment retrouvé les ruines, fut la ville de *Théophraste*, dionysienne des villes élevées au bord du désert qui sépare la Troglodytique du Nil, de la mer Rouge. Plus loin au sud, sur la Troglodytique, on trou-

vait la ville de *Ptolémaïs*, surnommée *Epithéras*, située dans une presqu'île, non loin d'un lac appelé *Monoléus*: comme elle était bâtie au milieu même du pays où se faisait la chasse aux éléphants, elle tira de cette circonstance son surnom d'*Epithéras* (c'est-à-dire pour la chasse). Elle fut fondée par Eudème, qui avait été envoyé après Satyrus, pour faire ces établissements de chasse. Les barbares du voisinage voulurent le repousser; Eudème fut obligé de recourir aux armes: des fortifications le mirent d'abord à l'abri de leurs attaques; il parvint ensuite à gagner la confiance de ces peuples, et il finit par faire alliance avec eux. Une chaîne non interrompue d'établissements, de forts, de stations commerciales qui s'étendaient bien loin au sud-est, jusqu'au détroit de Bab-el-mandeb, et même bien au-delà, assuraient aux Grecs la possession et le commerce exclusif de toutes les côtes africaines. Parmi toutes ces villes, dont les ruines attestent peut-être encore, sur ces plages lointaines, tous les efforts du génie entreprenant des Grecs, on remarquait une autre ville de *Bérénice*, située dans un canton habité par des Sabéens, qui étaient sans doute venus de la côte opposée. C'est cette ville que Pline appelle (lib. VI, c. 29) *Bérénice Panchrysos*, surnom qu'elle devait probablement aux abondantes mines qui se trouvaient dans son voisinage. Plus loin était encore une autre *Arsinoé*, et enfin une nouvelle *Bérénice* surnommée *Epidiré*, parce qu'elle était placée dans la partie la plus resserrée du détroit qui unit le golfe Arabique avec la mer Érythrée, auprès du cap *Diré*, qui commandait la sortie de ce détroit. L'or, l'argent, les perles, les pierres précieuses, l'ivoire, les

aromates, en un mot toutes les productions rares et précieuses de ces régions, appartenaient alors aux Grecs, qui les portèrent dans le reste du monde; et elles ne contribuèrent pas peu à élever au plus haut degré la splendeur et la puissance de l'empire des Ptolémées. Il ne paraît pas que les Grecs aient tenté, à cette époque, de faire des établissements sur la côte orientale du golfe Arabique, ou dans les mers plus lointaines : les indigènes étaient sans doute trop puissants et trop civilisés pour le souffrir. Ces côtes furent reconnues, mesurées, explorées et décrites; et les Grecs se bornèrent à y négocier avec les Sabéens, les Minéens, les Homérites et les Indiens. Ils durent en retirer de plus grands avantages, que s'ils avaient voulu s'y établir à main armée. Ce sont-là les entreprises qui distinguent éminemment le règne de Ptolémée Philadelphé, entre ceux de tous les autres princes Lagides; et ce sont précisément les faits que les modernes ont négligé le plus de recueillir, quoiqu'il soit absolument nécessaire de les connaître pour se faire une juste idée de la puissance des rois grecs en Égypte. De plus, c'est un moyen de comprendre plusieurs points de l'histoire de l'empire égyptien avant l'invasion de Cambyse; car c'est à l'exemple des anciens rois que Philadelphé fit rouvrir le canal des deux mers, creusé autrefois, à ce qu'on raconte, par Sésostris; et c'est encore en les imitant, qu'il couvrit les côtes de la mer Rouge de ses flottes et de ses colonies militaires et commerciales. De nombreuses colonies égyptiennes s'étaient anciennement répandues dans ces parages. Partout les officiers de Philadelphé trouvèrent d'antiques monuments des rois ses prédéces-

seurs, ils virent, au-delà de Bab-el-mandeb sur la sylitique, des colonnes tri-qui y subsistent peut-être et qui étaient destinées à le terme des conquêtes de vers ces plages lointaines. I du temps, les navigateurs firent que rétablir d'anciens sements égyptiens, dont il possession, en relevant les et en leur imposant de noms. Les successeurs de phe surent parfaitement l'importance de ces établissements qui ne furent jamais abandonnés pendant leur règne. Plusieurs rois, et tes II entre autres, y donnèrent une attention particulière. Il ne que les Romains, après la Cléopâtre, aient pris l'une de ces dépendances si de l'Égypte : elles se conservèrent pendant; et elles furent visitées par les navigateurs grecs et romains qui négociaient dans les mers. Un prince aussi avide de de et de connaissances nouvelles que Ptolémée Philadelphé, devait être très-attentif à son nom est encore en honneur parmi ceux des princes qui se succédèrent : ils accordèrent la plus haute et la plus noble protection aux savants. L'histoire ne peut lui reprocher la rigueur dont il usa envers Démétrius de Phalère (*Forster*, XI. 42). Sous le règne de Philadelphé, la bibliothèque d'Alexandrie, fondée par ses prédécesseurs, fut achevée. Il n'épargna rien pour ses recherches, ni les dépenses pour réunir une immense quantité de monuments littéraires, qu'il fit copier dans les pays les plus éloignés. C'est alors, si l'on croit une tradition très-ancienne, que fut exécuté

rsion des Livres saints en grecque. Quoique le récit de l'entreprise, que l'antiquaire a laissé (V. ARISTÉE), ne soit pas vrai dans toutes les circonstances, il peut néanmoins nous donner un certain nombre d'indices exactes sur l'origine de son œuvre fameuse, la seule qui eût été par les fidèles pendant les siècles de l'Eglise. Comme, que même de la fondation de Jérusalem, les Juifs vinrent en grand nombre s'établir dans cette ville, ils y obtinrent de grands succès sous Ptolémée Soter, et ils se multiplièrent beaucoup, attirant l'attention de Philadelphus d'une manière particulière; et la langue grecque était répandue parmi eux, rien ne leur faisait de croire que, sous le règne de ce prince, ils n'aient eu eux-mêmes besoin de traduire les Livres saints en un idiome qui leur était inconnu. Ce n'est pas en se bornant à traduire, à grands frais, une œuvre de livres, que le roi d'Égypte manifesta son amour pour les sciences; sa munificence ne se signala que par un éclat en faveur des lettres et de tous les hommes distingués par un mérite ou des talents. Ses bienfaits allaient se répandre partout; et une multitude de savants et de philosophes vinrent à sa cour, de toutes les parties de la Grèce. Parmi eux se trouvait Straton de Lampsaque, qui fut son précepteur, Theophraste d'Erythræ, Callimaque, Lygdamis de Chalcis, les autres poètes formaient la célèbre *pleiade* d'Alexandrie, le fameux Zoïle, et beaucoup d'autres antiquaires qui nous ont conservé

une quantité de faits suffisante pour donner une assez juste idée des choses glorieuses entreprises par Philadelphus afin d'étendre la prospérité de son empire, ne nous a transmis qu'un très-petit nombre de renseignements isolés sur les événements politiques au milieu desquels il se trouvait. Il est facile de juger que, sous son règne, l'Égypte garda toute la prépondérance que Ptolémée Soter avait su lui donner; mais il nous est difficile de voir d'une manière bien nette la part qu'elle prit dans les sanglants démêlés qui continuaient de diviser les successeurs d'Alexandre. Tandis que l'Égypte conservait la paix dont elle avait joui les dernières années de Soter, des haines et des crimes atroces troublaient la cour de Lysimaque. La fuite de Ptolémée Céraunus, frère de Philadelphus, en avait été le signal. Céraunus avait cherché un asyle chez le roi de Thrace, parce que sa propre sœur Lysandra avait épousé Agathocles, fils de ce prince. Arsinoé, femme du vieux Lysimaque, également sœur de Céraunus, mais née d'une autre mère, de Bérénice qui avait aussi donné la naissance à Philadelphus, craignit d'être un jour victime de la haine qui divisait les deux frères. Des crimes dont on peut voir ailleurs le détail (Voy. PTOLÉMÉE CÉRAUNUS, pag. 260 ci-après), amenèrent la mort d'Agathocles et une nouvelle fuite de Céraunus, qui se retira auprès de Seleucus, avec sa sœur Lysandra. Le roi de Syrie résolut, sur ses instances, de faire la guerre à Lysimaque, et s'engagea de plus à le placer sur le trône d'Égypte, après la mort de son père. C'est alors que Philadelphus sollicita et obtint la main d'Arsinoé, fille de Lysimaque, et qu'il contracta une intime alliance avec ce

prince. Soter mourut vers la même époque; et les hostilités entre Seleucus et Lysimaque ne tardèrent pas à commencer. La guerre fut bientôt terminée par la mort du roi de Thrace, qui périt sur le champ de bataille. Alors Céraunus pressa Seleucus d'accomplir sa promesse: mais ses délais ou ses refus irritèrent tellement le bouillant fils de Soter, qu'il assassina Seleucus, sept mois après la mort de Lysimaque. Tous ces événements mirent Arsinoé, veuve de ce dernier roi, entre les mains de son implacable frère. Cette princesse s'était retirée dans Cassandree, la seule des villes de son royaume qui n'eût pas subi le joug du vainqueur. Céraunus sut l'en tirer par de feintes démonstrations d'amitié. Quoique le caractère perfide et cruel de ce monarque fût bien connu d'Arsinoé, elle fut trompée par ses promesses insidieuses, et elle consentit à l'épouser. A peine cette malheureuse princesse et ses enfants furent-ils en la puissance de Céraunus, que celui-ci, foulant aux pieds les terribles serments qu'il avait prononcés devant les dieux de leur commune patrie, et guidé par sa cruelle ambition autant que par la haine profonde qu'il ressentait pour sa sœur et pour la race de Lysimaque, s'abandonna à tous les transports de sa fureur. Les noces étaient à peine achevées; Arsinoé venait d'être décorée du diadème avec ses deux fils Lysimaque et Philippe, quand Céraunus se rendit avec son armée dans Cassandree, qui avait été le lieu de refuge de cette famille infortunée. Aussitôt il s'empare de la place, et, jetant le masque, il ordonne le meurtre des enfants de Lysimaque. Ils furent immolés dans les bras mêmes de leur mère, qui, livrée au plus violent désespoir, alla se réfugier dans

l'île révérée de Samothrace, trouva au pied des autels contre les fureurs de son frère. Elle resta dans ce lieu jusqu'à ce que Philadelph demandât à Sosthènes, qui la Macédoine après la mort d'Arsinoé, et l'expulsion de Méléas, avait cherché à monter sur le trône après lui. Après tant de revers et d'infortunes, Arsinoé goûta le repos et le bonheur à la cour de son frère qui l'aimait tendrement. Cette amitié si vive excita la jalousie de la fille de Lysimaque, qui avait épousé Philadelph; et de complot avec Amyntas et Chrysippe son frère, elle forma le projet de faire mourir son mari. Ses complices exécutèrent leur mort ce criminel dessein. La reine, Philadelph se vengea en la répudiant, de la déposition de son titre suprême, et de la ruine de son royaume. Elle se retira dans la Thébaidé, et, tard, elle reçut la mort par la main de son mari. Bientôt après la mort de son mari, elle se réfugia à l'empire et épousa sa sœur. Il avait déjà trois enfants de sa première femme: il n'eût pas de sa sœur, trop âgée pour être encore mère. La mort de son frère lui tinrent lieu de fils qu'elle avait perdus: pour eux toute la tendresse d'une mère. C'est sans doute vers cette époque, qu'une conspiration fut découverte, frère de Philadelph, et punie. Une entrevue avec le fils de son autre frère, qui, après son expulsion de la Macédoine, avait obtenu un asile à l'île de Chypre, n'eut pas plus de succès. Vainement ce Méléas essaya de soulever cette île; il fut puni de sa tentative à mort. Sous le gouvernement de Philadelph, l'Egypte et la Palestine furent longtemps étrangères au

litiques qui agitaient la monde. Après la mort de roi d'Epire, qui fut tué en l'an 272, la Grèce entra sur le point d'être envahie par les armées d'Antigone, fils de Déios de Macédoine; et elle implora l'assistance de Ptolémée. Patrocle fut chargé d'aller secourir, avec une armée considérable, le roi de Laodicée, Aréus, chef des Grecs libérés des Macédoniens. Antiochus fut en guerre avec les Gaulois; mais ils remportèrent donc, quelques succès; mais le prince revint triomphant, et ne put lui résister, et firent promptement leur retraite. Antiochus attaqua les Athéniens, et leur demanda du secours à Philadelphie; et Patrocle repassa la mer pour l'obtenir. Aréus se remit aussitôt en campagne; leurs armées réunies firent lever le siège de Laodicée. Aréus battit les troupes de Patrocle; mais il ne put sauver la ville, et fut contraint, par le manque de vivres, de songer à la retraite. Athènes, obligée de recevoir une garnison macédonienne, n'en espérait guère qu'en 256, lorsqu'Antiochus envoya ses soldats pour résister à l'invasion faite en Macédoine par le roi de Syrie, fils de Pyrrhus. Par reconnaissance envers Philadelphie, les Romains donnèrent alors le nom de *Antiochus* à une de leurs tribus. En 246, le roi d'Egypte eut à soutenir une guerre plus sérieuse, mais cependant n'eut aucun résultat pour son royaume. Son frère utérin, gouvernait la Judée, depuis la mort d'Onias; il était resté long-temps avec son beau-père, et ensuite à Jérusalem; mais excité par sa femme, la fille d'Antiochus Soter, roi

de Syrie, il se révolta, et prit, à ce qu'il paraît, le titre de roi, puis marcha contre l'Egypte, avec des forces considérables. Il s'empara de Parétonium, ainsi que de presque toute la Libye maritime; et déjà il touchait aux frontières de l'Egypte, quand la nouvelle de la révolte des Marmarides le contraignit de retourner à Cyrène. Cependant Philadelphie était en mesure de se défendre: il attendait de pied ferme les Cyrénéens, et il se préparait à poursuivre Magas dans sa retraite, lorsque la rébellion de ses troupes mercenaires vint l'arrêter dans sa marche. Quatre mille Gaulois, qui étaient à son service, voulurent se rendre maîtres de l'Egypte, et il se vit obligé de tourner ses armes contre eux; il réussit enfin à les renfermer dans une des îles du Nil, non loin de la bouche Sebennytique, où il les fit tous périr. La guerre ne tarda pas à se rallumer entre Philadelphie et Magas: celui-ci fut encore l'agresseur, et il parvint à engager dans sa querelle son beau-père Antiochus Soter. Cette diversion ne lui fut pas d'une grande utilité; car Philadelphie se hâta de prévenir le roi de Syrie, en faisant attaquer les états de ce prince par tous les peuples barbares qui étaient ses voisins. Les entreprises de Magas n'eurent pas, de leur côté, beaucoup plus de succès. La guerre traîna en longueur: Magas proposa de marier sa fille unique Bérénice, au fils de Ptolémée, de manière à réunir, après lui, l'Egypte et la Cyrenaïque sous un même monarque; mais il mourut avant la conclusion du mariage. Sa veuve Apamée, qui n'avait consenti qu'à regret à cette union, s'empressa d'envoyer en Macédoine offrir la couronne et la main de sa fille à Démétrius, frère

re d'Antigone, né du célèbre Demétrius Poliorcètes, et de Ptolémaïs, fille de Ptolémée Soter. Ce prince arriva bientôt à Cyrène. Sa beauté lui gagna le cœur de la reine; mais sa hauteur le rendit odieux au reste de la famille royale, aux grands et à l'armée. Tout le monde fut contre lui; et Bérénice, qu'il était venu épouser, se mit à la tête du complot. Les conjurés vinrent l'attaquer dans le palais, et l'immolèrent dans le lit même de la reine, qui faillit périr elle-même en voulant le défendre: sa fille Bérénice eut beaucoup de peine à la tirer de leurs mains. Après une aussi terrible catastrophe, Apamée se retira en Syrie, auprès de son frère Antiochus le Dieu; et Bérénice alla épouser, à Alexandrie, le fils de Philadelphie. La fuite d'Apamée amena entre les rois d'Egypte et de Syrie une guerre qui fut longue et cruelle, mais dont on ne connaît pas les circonstances. A la fin, les deux rois, également las d'une lutte désastreuse, convinrent de faire la paix. Philadelphie donna sa fille Bérénice pour épouse à Antiochus, qui avait déjà des enfants de Laodice sa femme, encore vivante; et il y joignit la condition que la couronne de Syrie reviendrait aux enfants de sa fille. Cette clause semble indiquer que, dans cette guerre, l'avantage avait été pour le roi d'Egypte. Ptolémée dota richement sa fille, et la conduisit lui-même par mer à Séleucie-sur-l'Oronte, où ses noces avec Antiochus furent célébrées avec la plus grande magnificence. La reine Arsinoé, femme de Philadelphie, mourut peu après son retour. Le roi chargea l'architecte Dinocrate de lui élever un temple magnifique à Alexandrie; et cet édifice n'était pas achevé quand il mourut lui-même, en l'an 247, à l'â-

ge de soixante-trois ans, après un règne de trente-huit ans, laissant d'Arsinoé, fille de Lysimaque, trois enfants, Ptolémée Evergetes, son successeur, Lysimaque et Bérénice. Il avait eu un grand nombre de maîtresses, Didyma, Biblystiche, Agathoclée, Stratonice et beaucoup d'autres. Plusieurs belles médailles d'or, frappées, sans doute, sous le règne d'Evergetes, nous présentent les traits de Philadelphie et d'Arsinoé, et au revers les images de Soter et de Bérénice. D'un côté, on lit la légende ΘΕΩΝ ΣΩΤΗΡΩΝ, *des dieux sauveurs*, et de l'autre, ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ, *des dieux frères*; telle est la manière constante de désigner Philadelphie et Arsinoé sur les monnaies de l'Egypte. C'est probablement à la tendre amitié qu'il avait pour sa sœur, que le second des Ptolémées dut le surnom de Philadelphie, qui fut, à ce qu'il paraît, en usage de son temps, comme nous en avons, au reste, la preuve irrécusable dans une belle médaille d'or de la reine Arsinoé, qui porte la légende ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ, *d'Arsinoé-Philadelphie*, et la date l'an 33 ΛΑΓ du règne de son mari. Cette date qui se rapporte aux années 252 et 251 avant J.-C., ne peut s'appliquer qu'à la seconde des femmes de Ptolémée. On peut induire de là que toutes les autres médailles, sans date, qui présentent la même tête et la même légende, appartiennent à la même reine, et non à la première Arsinoé, fille de Lysimaque. Il n'est guère probable qu'une femme qui avait partagé si peu de temps le trône, qui avait voulu attenter aux jours de son mari, et qui avait été mise à mort par ses ordres, ait jamais pu participer aux honneurs divins réservés, en Egypte, à tous les souverains

morts, même sous le règne de Ptolémée Evergetes, son propre fils. Sur la fameuse inscription d'Adulis, ce prince se dit bien positivement  *fils des dieux Adelphe, enfants des dieux Soters*, de manière à laisser peu de doute à cet égard. Il est probable aussi que la prêtresse ou *canéphore* d'Arsinoé-Philadelphie, mentionnée dans l'inscription de Rosette, et dans les actes publics de l'Égypte, exerçait son ministère en l'honneur de la même princesse, et non de la première Arsinoé, comme le pensent quelques personnes qui croient que cette institution fut fondée par Evergetes I<sup>er</sup>, en l'honneur de sa propre mère. Cette opinion ne peut être définitivement admise ou rejetée, que quand on aura découvert des monuments des premières années de Philadelphie, qui, en nous instruisant des surnoms que portait alors ce prince, nous apprendront ceux que sa première femme a pu porter. S. M.—N.

PTOLÉMÉE III, surnommé *ÉVERGÈTES* (le Bienfaisant), fils du précédent, avait épousé sa cousine Bérénice; fille de Magas, roi de Cyrène. Il était âgé d'environ trente-six ans, quand il monta sur le trône : ses années royales comptèrent du 24 oct. 247 avant J. - C., jusqu'au 18 octobre 222, qui marque le commencement du règne de Ptolémée Philopator son fils. Evergetes avait à peine placé sur sa tête la couronne d'Égypte, qu'il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre, contre le roi de Syrie. Aussitôt que Philadelphie fut mort, Antiochus II, rappelé auprès de sa première femme par l'amour qu'il avait conservé pour elle, s'empressa de répudier Bérénice, sœur d'Evergetes : mais bientôt Antiochus périt

empoisonné, dit-on, par Laodice qui redoutait un nouveau changement de son mari ; et elle fit déclarer roi son fils aîné Séleucus, surnommé *Calinicus* au préjudice du fils de Bérénice, qui, par le traité conclu avec l'Égypte, devait hériter du trône. Bérénice prit alors la fuite avec son fils, et s'enferma dans Daphné, auprès d'Antioche, où elle fut assiégée par les troupes de Séleucus. Cependant, comme le siège traînait en longueur, que beaucoup de provinces se déclaraient pour Bérénice, et que son frère le roi d'Égypte, se préparait à venir à son secours, on employa la ruse. Une paix trompeuse livra Bérénice et son fils à leurs ennemis, qui les firent assassiner l'un et l'autre. Cependant les femmes de Bérénice feignirent que cette princesse avait été seulement blessée ; une d'entre elles joua le personnage de la reine : elles s'enfermèrent dans le palais, et y résistèrent aux attaques des partisans de Séleucus, tandis que par leurs lettres elles pressaient Evergetes de venir délivrer sa sœur. Ce stratagème fut très-utile au roi d'Égypte, qui se mit en effet en campagne avec une puissante armée, une nombreuse cavalerie, et une grande quantité d'éléphants. Une flotte était, en outre, destinée à seconder les opérations militaires. Croyant marcher à la délivrance de sa sœur, il entra en Syrie, et envahit toutes les régions situées en deçà de l'Euphrate. Toutes les villes de ces provinces embrasèrent son parti ; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie-Mineure. De rapides succès accompagnèrent partout ses armes. N'ayant pu sauver sa sœur, il voulut au moins la venger, passa l'Euphrate, et conquit la Mésopotamie, la

Babylonie, la Susiane et la Médie. Si l'on admet à la lettre le témoignage de la célèbre inscription d'Adulis, Evergète aurait encore envahi la Perse et tous les pays jusqu'à la Bactriane, de sorte qu'il se serait rendu maître de presque tout l'empire des Séleucides. Les auteurs anciens ne nous fournissant aucun détail sur cette guerre, il nous est bien difficile de nous en faire une juste idée. Rien ne peut remplir cette grande lacune historique. Quoi qu'il en soit, il paraît que, sans des troubles survenus en Égypte, Evergète aurait achevé la ruine de son ennemi. Ce prince, en revenant dans ses états, garda la Syrie, et céda la Cilicie à Antiochus surnommé *Hierax*, frère de Séleucus, qui s'était joint à lui contre son frère. Des garnisons égyptiennes restèrent dans la plupart des villes de l'Asie-Mineure. Les provinces au-delà de l'Euphrate furent laissées à un général nommé Xantippe, chargé de les défendre. Pour le roi, il rentra en Égypte avec d'immenses dépouilles; et parmi ses trophées, on distinguait les statues des dieux de l'Égypte, que Cambyse avait autrefois transportées en Perse. En passant par Jérusalem, il fit, dans le temple, des sacrifices et de magnifiques offrandes au vrai Dieu. La retraite d'Evergète donnant à Séleucus l'espérance de recouvrer ses états, il équipa une puissante flotte pour soumettre les villes qui l'avaient abandonné; mais ses vaisseaux furent détruits par la tempête. Ce désastre lui procura ce qu'il n'aurait peut-être pas dû à la force des armes : toutes les villes qu'il voulait réduire, se soumirent volontairement. Après un tel retour de fortune, Séleucus se crut assez fort pour pousser avec vigueur la

guerre contre le roi d'Égypte. trompait; il fut vaincu : Ptolemaïde rentra dans la Syrie, dont Séleucus s'était emparé, envahit la Phénicie, prit Damas, Orthosia, et d'autres villes, ce qui contraignit le prince égyptien à se retirer précipitamment vers Antioche. Dans cette extrémité, ce dernier fit offrir à son frère Antiochus la souveraineté des provinces de l'Asie situées au-delà du Taurus, à la condition qu'il joindrait ses forces aux siennes, pour combattre, de concert, au roi d'Égypte. Cette ligue arrêta Ptolémée, qui ne voulait pas avoir à lutter contre deux princes à-la-fois, conclut avec Séleucus une trêve de dix ans. Après cet accord, la guerre recommença entre les deux frères avec une nouvelle fureur. Ptolémée en profita pour rompre plusieurs fois la trêve et pour ordonner des incursions dans la Syrie, et jusque dans la Médie. C'est dans une de ces conditions qu'un des généraux de Séleucus, nommé Andromachus, surpris par les troupes de Ptolémée poursuivant Antiochus. De nouveau revers de fortune contraignirent lui-ci de fuir de la Cappadoce; il avait été chercher un asile, et se réfugia en Égypte, où il trouva un protecteur dans le roi Ptolémée. Mais ce prince ne put le punir de l'avoir échappé d'achever la ruine de Séleucus, en unissant ses forces à celles de son frère, le traita en ennemi et le garda long-temps prisonnier. Antiochus, cependant, parvint à s'échapper, au moyen d'une courtisane qui l'aimait beaucoup, et se rendit en Asie-Mineure, où il continua à faire la guerre à son frère, à son oncle, le roi de Pergame, et à tous les



ins de cette région. C'est  
 ère turbulent et auda-  
 oit le surnom d'*Ilieras*  
 r, qui sert à le distin-  
 nus les princes de la ra-  
 cides, désignés par le  
 Il est difficile de fixer la  
 ces événements ; ils ar-  
 tre les années 245 et  
 .-C. Jusqu'à la décou-  
 version d'Éusèbe en ar-  
 sin était presque le seul  
 nous en eût conservé le  
 son récit est trop concis  
 fus pour que l'on puisse  
 comme un guide bien  
 velle Chronique contient  
 et la date de plusieurs  
 connus jusqu'à présent,  
 aient contribuer à éclair-  
 obscur de l'histoire an-  
 Pendant que l'Asie était  
 ces guerres sanglantes,  
 ui les entretenait, jouis-  
 il paraît, d'un profond  
 mée Évergètes passait ses  
 les festins et les plaisirs ;  
 nom populaire de *Try-*  
 lui est donné par plu-  
 rains. Ce n'en était pas  
 rince courageux et doué  
 grand et généreux ; et l'on  
 e le compter parmi les  
 trèrent la race des Ptolé-  
 s lui, le trône d'Égypte  
 occupé que par des prin-  
 tous indignes de régner.  
 cour d'Alexandrie con-  
 e toute la splendeur dont  
 brillé sous son père et  
 Les sciences et les let-  
 at cultivées ; les savants  
 s y furent comblés d'hon-  
 récompenses. Ce monar-  
 chie ne pas non plus les

établissements commerciaux et mi-  
 litaires que son père avait fondés  
 sur les côtes de la mer Érythrée. La  
 belle et célèbre inscription trouvée  
 dans le sixième siècle à Adulis, port  
 de l'Éthiopie sur la mer Rouge, et  
 copiée par le moine Cosmas *Indico-*  
*pleustes*(2), est un témoignage irrécu-  
 sable de la domination d'Évergètes  
 sur cette côte, et de l'intérêt qu'il pre-  
 nait à en conserver la possession.  
 Comme la dernière partie de cette  
 fameuse inscription contient le ré-  
 cit d'une expédition militaire dans  
 l'intérieur de l'Afrique, et les noms  
 presque tous inconnus d'un grand  
 nombre de peuples et de pays vain-  
 cus ou subjugués, on en avait conclu  
 que Ptolémée Évergètes était le con-  
 quérant célébré dans cette partie de  
 l'inscription, et qu'il avait en person-  
 ne porté ses armes dans ces régions  
 lointaines. Il est à-peu-près certain  
 maintenant que la fin de l'inscrip-  
 tion d'Adulis est relative à un prince  
 différent de celui qui est mentionné  
 dans le commencement, et qui vivait  
 plus de cinq siècles après Évergè-  
 tes. C'est mal-à-propos que le moine  
 Cosmas a réuni deux monuments qui  
 n'avaient aucun rapport ensemble.  
 Il paraît que c'est principalement  
 dans la vue de se procurer des élé-  
 phants de guerre, que Ptolémée  
 Évergètes fixa son attention sur les  
 établissements que son père avait  
 fondés sur les côtes du golfe Ara-  
 bique. Simmias, un de ses prin-  
 cipaux officiers, fut chargé, pour  
 cet objet, de visiter les régions  
 maritimes de l'Arabie et de l'E-  
 thiopie ; et peut-être est-ce à lui que

(2) Cette inscription a été publiée, pour la pre-  
 mière fois, par Leon Allatius, d'après le manuscrit  
 de Cosmas (Voy. ce nom), sous ce titre : *Ptolemæi*  
*Evergetis III, Agypt. regis Monumentum Adu-*  
*litinum*, Rome, Mancardi, 1631, in-4°, de 8 pag. ;  
 très-rare.

l'on doit l'érection du monument d'Adulis. Le roi d'Égypte prenait bien, comme nous l'avons vu, une part, tantôt directe, tantôt indirecte aux guerres qui tourmentaient l'Asie; mais comme le résultat de ces dissensions était de procurer à ses états une tranquillité que rien ne pouvait troubler, Évergetes ne négligeait aucun moyen de conserver l'influence que les rois ses prédécesseurs avaient eue dans la Grèce Européenne. Il se déclarait le protecteur de la ligue des Achéens, et il lui fournissait des secours pour résister aux Macédoniens. Une guerre survenue entre les Achéens et Cléomènes, roi de Lacédémone, ayant porté Aratus, chef de la république, à rechercher l'alliance d'Antigone, régent de Macédoine, de préférence à celle du roi d'Égypte, qui était trop éloigné pour le servir utilement, Cléomènes devint l'allié d'Évergetes. Celui-ci avait voulu d'abord reconcilier le roi de Sparte avec les Achéens; il l'exhorta fortement ensuite à ne pas s'engager inconsidérément dans une lutte inégale contre les Macédoniens; il refusa même d'accorder les secours qu'il lui avait fait demander, lui conseillant de renoncer à une entreprise insensée. Cléomènes ne répondit à ces sages avis que par des paroles pleines d'arrogance, et il marcha contre les Macédoniens. Complètement défait à Sellasie, il ne lui resta plus d'autre ressource, après la prise de Lacédémone, que de faire voile vers l'Afrique, où il fut très-bien reçu par le roi d'Égypte. Quand ce prince connut toutes les belles qualités de Cléomènes, il se reprocha de n'avoir pas mieux soutenu un tel homme; il le traita magnifiquement, et lui promit les vaisseaux et les

sommes nécessaires pour qu'il pût recouvrer ses états. La mort empêcha Évergetes de tenir sa parole; il périt de maladie bientôt après, à la fin de l'an 222, ou au commencement de l'an 221 avant J.-C., la vingt-sixième année de son règne. La plus grande partie du pouvoir étoit alors entre les mains de Sosibius, son premier ministre; et c'est par ses conseils qu'il avait consenti à faire périr son frère Lysimaque, qui avait voulu exciter des troubles en Égypte. Évergetes laissa trois enfants : deux fils, qui furent Ptolémée, son successeur, et Magas; et une fille appelée Arsinoé, qui monta aussi sur le trône en épousant son frère. Ptolémée III, ainsi que sa femme Bérénice, qui lui survécut, sont distingués sur les monuments et les actes publics de l'Égypte, par la qualification de *Dieux Évergetes* ΘΕΩΝ ΕΥΕΡΓΕΤΩΝ. Sous le nom d'*Athlophore*, on institua, pour Bérénice, un sacerdoce particulier, analogue sans doute à la *Canéphore* d'Arsinoé-Philadelphie, et destiné, à ce qu'il paraît, à conserver la mémoire des victoires olympiques, et des autres avantages remportés dans les jeux publics, par Bérénice, qui avait beaucoup de goût pour ces sortes de triomphes. Cette princesse est aussi distinguée spécialement par le surnom d'*Evergetis*. S. M—n.

PTOLÉMÉE IV, surnommé *PHILOPATOR*, sans doute à cause de l'attachement qu'il avait conservé pour la mémoire de son père, dont on l'accuse cependant d'avoir causé la mort, occupa le trône pendant dix-sept ans : ses années royales comptèrent du 18 octobre 222 jusqu'au 13 octobre 205 avant J.-C., époque du règne de Ptolémée Éphphane, son successeur. *Philopator*

une quand il prit les rênes  
 ment ; et comme d'ail-  
 peu d'aptitude aux affai-  
 tre Sosibius conserva sous  
 influence dont il avait joui  
 ne d'Evergetes. Ce mi-  
 ux de conserver le pou-  
 occupait qu'à plonger  
 lus le jeune prince dans  
 plaisirs, et à l'entretenir  
 sions les plus honteuses ,  
 ner des affaires. Le jeune  
 tout son temps en festins et  
 lles débauches : couronné  
 célébrait les orgies ou les  
 e Cybèle, à la manière  
 ou prêtres de cette dées-  
 e qu'il reçut du peuple  
 ie le honteux surnom de  
 pendant, pour conserver  
 ce, Sosibius ne cessait  
 des craintes à son maî-  
 : se débarrasser de ceux  
 tait. Magas, frère du roi,  
 mit des troupes étrangè-  
 ent au service de l'Égyp-  
 allut pas davantage pour  
 redoutable au ministre,  
 a pas à obtenir sa mort.  
 nes'arrêta point là; ceci  
 fut que le prélude d'un  
 plus atroce. Le courage,  
 n, et les grandes qualités  
 mère, étaient un obstacle  
 ble aux vues ambitieuses  
 ; la mort de cette prin-  
 me résolue: le conseil la  
 t le roi, aussi lâche que  
 consentit. C'est avec dou-  
 voit figurer parmi les  
 d'un crime aussi affreux,  
 acédémone qui était ve-  
 er un asile à la cour  
 . C'est sans doute à cau-  
 r qu'il avait de s'assu-  
 d'un ministre tout puis-  
 Cléomènes prit part à un

tel crime. Il en fut mal récompensé.  
 Antigone, régent du royaume de  
 Macédoine, venait de mourir, et le  
 sceptre se trouvait entre les mains  
 d'un jeune homme de quinze ans.  
 Cléomènes voulait profiter de ce  
 changement pour recouvrer ses é-  
 tats : il ne cessait de presser le  
 roi de lui fournir les secours qui  
 lui avaient été promis. Le roi et  
 son ministre différaient toujours ; ils  
 s'étaient seulement contentés d'ad-  
 mettre dans le conseil un prince dont  
 la capacité et l'expérience dans les  
 affaires étaient généralement recon-  
 nues. Mais indigné de la défiance  
 qu'on lui témoignait, et impatienté  
 des retards affectés que l'on mettait  
 sans cesse à effectuer les promesses  
 qu'on lui avait faites, Cléomènes  
 s'emporta en propos injurieux, fut  
 mis aux fers, trouva moyen de s'é-  
 chapper, tenta de soulever la ville  
 d'Alexandrie, échoua dans cette  
 entreprise et se donna la mort (V.  
 CLÉOMÈNES, IX, 59). Ainsi périt le  
 dernier roi de Lacédémone, en l'an  
 220 avant J.-C. Philopator était alors  
 à Canope, non loin d'Alexandrie, où  
 il se livrait aux plaisirs et à la dé-  
 banche. Il en revint aussitôt pour  
 accabler d'outrages le corps du mal-  
 heureux Cléomènes, qu'il fit écor-  
 cher et mettre en croix. Pour satis-  
 faire sa vengeance, la mère, la fem-  
 me et les enfants de cet infortuné,  
 furent contraints d'assister à ce spec-  
 tacle, dont ils soutinrent toute l'hor-  
 reur avec un courage admirable ; et  
 il les fit égorger ensuite dans le  
 même lieu. Cratésilée, mère de  
 Cléomènes, fut immolée la dernière.  
 Cependant, depuis quelques années,  
 Antiochus le Grand, fils de Séleu-  
 cus Callinicus, avait remplacé, sur le  
 trône de Syrie, son frère Séleucus  
 Céraunus. Quoique fort jeune en-

core, il était doué de la plupart des qualités qui font les grands rois : il crut que la mollesse et la lâcheté de Philopator lui offriraient les moyens de venger la Syrie des maux qu'Évergètes lui avait fait éprouver, et de se rendre maître des provinces que les rois d'Égypte possédaient encore en Asie. Il ne tarda pas, en effet, à faire entrer ses troupes dans la Célésyrie, pour en chasser les garnisons de Ptolémée. Il ne fut pas heureux dans cette première tentative : l'Étolien Théodote lui résista dans la ville de Gerra, et le contraignit d'ajourner ses projets, qui étaient d'ailleurs traversés par la révolte de Molon et d'Alexandre, gouverneurs des satrapies supérieures. Antiochus fut donc obligé d'abandonner l'Égypte, et de marcher vers l'Orient. Pendant que le roi de Syrie était occupé loin des frontières de l'Égypte, Philopator préparait les moyens de lui résister, en contractant une alliance avec Achæus, qui s'était déclaré roi dans les provinces de l'Asie-mineure situées au-delà du Taurus. Philopator lui renvoya son père Andromachus, qui avait été fait prisonnier sous le règne d'Évergètes, et qui était resté depuis ce temps en Égypte. Après avoir pacifié l'Orient, Antiochus était incertain s'il combattrait d'abord Achæus ou Ptolémée; enfin, sur l'avis de son médecin, il se décida à venir mettre le siège devant Séleucie, ville située non loin d'Antioche, à l'embouchure de l'Orontes, et qui était occupée par une garnison égyptienne, depuis la conquête qu'Évergètes en avait faite, près de trente années auparavant. Elle fut prise, en l'an 218 avant J.-C. Aussitôt après, Théodote, qui lui avait résisté avec tant de succès lors de sa première expédition,

mécontent de l'ingratitude de mée, trahit son souverain, et à Antiochus les provinces qu'il mandait, avec les places importantes de Tyr et de Ptolémaïs; et le Syrie se mit en marche avec ses forces pour en prendre possession. La nouvelle de cette trahison obligea Ptolémée d'envoyer un autre général et une nouvelle armée en Phénicie. Ce général, nommé Nicolas, était Étolien: il alla assiéger Ptolémaïs; mais lorsque l'armée d'Antiochus arriva, il se porta vers les défilés de la Syrie, pour les défendre: il y fut bientôt attaqué, et mis dans une route complète; et tout le pays qu'aux frontières de l'Égypte soumis à Antiochus. Cependant les forces de Ptolémée rassemblées à Peluse; et les richesses Nilavaient été mises en état de défense. Les préparatifs étaient si faibles, que le roi de Syrie renoua le moment à attaquer l'Égypte. La lâcheté de Philopator ne servit pas dans cette circonstance: il ne put l'arracher à ses hontes; et il ne parut pas à son armée: il laissait à ses ministres tout de défendre son royaume. Achæus et Sosibius crurent qu'il était prudent de faire traîner la guerre en longueur, et d'amuser Antiochus par des négociations trompeuses, pendant lesquelles on préparait les moyens de se défendre avec une nouvelle armée. Une ambassade solennelle fut envoyée vers Antiochus; les députés Rhodiens, des Byzantins, des Lyciens et des Éoliens s'y rendirent, pour être médiateurs entre les deux rois. Le prince Syrien fit de ce stratagème. Il perdit un temps précieux, que les ministres de Ptolémée mettaient à profit. D'im-

nts se faisaient dans toute ; des troupes mercenaires de la Grèce et de toutes les de la Grèce : on y réunit p de soldats thraces et gaulibyens, et vingt mille Égyptommandés par Sosibius. Antiochus était alors occupé au siège de Sidon : cette ville, défendue par Nicolas, lui opposait depuis longtemps une vigoureuse résistance. L'hiver approchait, et le roi consentit à accorder aux Égyptiens de Ptolémée une trêve de trois mois, promettant, si on le leur permettait, de traiter à des conditions raisonnables. Antiochus croyait avoir trop heur de l'obtenir, et il ramena toutes ses troupes en Syrie, se contentant de laisser garnisons dans les places qu'il avait conquises, et dans celles que le roi lui avait livrées : il ne pensa qu'il fût encore obligé d'entreprendre campagne pour en conserver la possession. L'hiver se consuma dans des opérations infructueuses, pendant lesquelles les ministres de Ptolémée travaillaient sans relâche à augmenter les moyens de défense : à la fin, les ambassadeurs égyptiens se montrèrent si difficiles, qu'Antiochus reconnut qu'il fallait encore une fois se préparer à la guerre. Il rassembla toutes ses forces de terre et de mer, pour envahir les portions de la Syrie et de la Phénicie, qu'il n'avait encore occupées. Les Égyptiens, en mesure de combattre les hostilités : toutes leurs troupes de terre étaient réunies à Alexandrie sous les ordres de Nicolas, commandée par Périgènes, et à la mer sous le commandement de son frère ; et bientôt ils se précipitèrent sur l'étroite côte de la Phénicie, pour arrêter la marche d'Antiochus. Ce prince avait déjà

soumis Marathus, Arad, Béryte et beaucoup d'autres places ; et son armée, divisée en trois corps, qui occupaient toute la largeur de la Phénicie, continuait de s'avancer, protégée sur son flanc droit par sa flotte. Elles rencontrèrent, à la hauteur de Sidon, les Égyptiens ; on en vint aux mains. Sur mer, l'avantage fut disputé ; mais sur terre, les troupes d'Antiochus furent victorieuses. Théodote vainquit Nicolas, qui s'enfuit dans Sidon avec les restes de son armée. Antiochus ne jugea pas à propos d'attaquer cette ville : il passa outre, s'empara de Scythopolis, de la Judée, et d'une partie de l'Arabie. C'est alors qu'il fut joint par les généraux Chéréas et Hippolochus, qui abandonnèrent le service de Ptolémée. Après toutes ces conquêtes, il vint passer l'hiver à Ptolémaïs. Au retour du printemps, en l'an 216 avant J.-C., les deux rois résolurent de pousser la guerre avec vigueur. Ptolémée, vaincu par les instances de ses ministres, s'était enfin décidé à se mettre à la tête de son armée : il partit de Péluse avec soixante-dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, et soixante-treize éléphants. Antiochus lui opposait soixante-douze mille hommes de pied, six mille chevaux, et cent-deux éléphants. Les deux rois furent bientôt en présence sous les murs de Raphia, entre Gaza et Péluse. Après qu'ils se furent observés pendant cinq jours, l'engagement commença. Antiochus obtint l'avantage du côté où il combattait : ses éléphants mirent en fuite ceux de Ptolémée ; et ce prince pusillanime, frappé de terreur, se retira aussitôt du combat. Sa femme Arsinoé, qui l'avait accompagné, se montra la digne fille de Bérénice : les cheveux éparés, elle parcourait les rangs, exhortant

les soldats à faire leur devoir. Les généraux Andromachus et Sosibius résistèrent encore pendant quelque temps ; mais, à la fin, ils lâchèrent pied. Antiochus s'abandonnant inconsidérément à la poursuite des fuyards, ne s'aperçut pas que les Égyptiens avaient mis ses troupes à la gauche et au centre, dans une déroute complète ; il fut donc obligé de s'arrêter, et de venir rejoindre les débris de son armée vaincue. Sa perte avait été si considérable, qu'il fit aussitôt sa retraite vers Raphia, tandis que Ptolémée, remis de sa frayeur, fut bientôt maître de cette place, et de toutes les autres villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie qui avaient été conquises. Pendant ce temps-là, Antiochus continuait sa retraite vers Antioche ; et une ambassade, envoyée par les Romains, venait offrir à Ptolémée des secours dont il n'avait plus besoin. Le roi de Syrie, hors d'état de recommencer la guerre, et qui ne voyait pas sans inquiétude Achæus maître de toute l'Asie-Mineure, fit demander la paix à Ptolémée, qui lui accorda une trêve d'un an. Ptolémée, ravi de s'être tiré glorieusement d'une entreprise aussi difficile, et qui fait exception dans sa vie, quitta promptement la Phénicie, dont il laissa le gouvernement à Andromachus d'Aspende, et se hâta de revenir à Alexandrie, pour s'y replonger dans toutes les infâmes voluptés dont il s'était arraché à regret. Irrité de ce que le grand-prêtre des Juifs avait refusé de le laisser entrer dans le *Saint des Saints*, quand il était allé à Jérusalem, il persécuta cruellement les Juifs d'Alexandrie, et donna des ordres à tous les gouverneurs, pour qu'on en fit autant dans les provinces. Rien

ne pouvait plus tirer Ptolémée de la honteuse indolence à laquelle il était livré. Sourd aux murmures de son armée, impatiente de poursuivre la guerre contre Antiochus ; et obligé de réprimer, par les armes, des révoltes intérieures, il se contenta d'envoyer à Achæus quelques secours insuffisants ; et ce chef, qui menaçait depuis si long-temps l'empire de Syrie, se comba sous les efforts réunis d'Antiochus et d'Attalus, roi de Pergame. Philopator était entièrement gouverné par une de ses maîtresses nommée Agathoclée, dont le frère Agathoclès partageait le pouvoir avec Sosibius : guidé par cette indigne créature, il s'abandonna plus qu jamais à ses débauches, et il y joignit les plus atroces cruautés. La reine Arsinoé, long-temps stérile, donna enfin le jour, vers l'an 209 avant J. C., à un héritier du trône. Cet événement, qui rendait cette princesse plus chère aux peuples de l'Égypte, réveilla la haine de la maîtresse favorite, qui, dès lors, mit tout en œuvre pour perdre son infortunée souveraine. Elle y réussit ; et Sosibius, déjà souillé du sang de la reine Bérénice, ne balança point à conseiller le meurtre de sa fille, qui était devenue odieuse au roi par ses reproches et ses représentations. Ptolémée ne survécut pas long-temps à sa sœur : perdu de débauches et de mollesse, il mourut de maladie, en l'an 205 avant J.-C., encore à la fleur de l'âge, et au moment même où Antiochus, débarrassé des longues guerres qu'il avait été obligé de soutenir contre les Parthes et contre le roi de la Bactriane, se préparait à attaquer l'Égypte avec des forces considérables. Le fils de Philopator, âgé seulement de cinq ans, fut déclaré roi sous la tutelle d'Agathoclès.

vers monuments ont ré-  
 vélé connaître (1) que le  
 les Ptolémées, outre le  
*Philopator*, avait aussi  
 l'*Eupator* (né d'un père  
 ne inscription découverte  
 ar M. de Hammer (2),  
 : l'expression d'un vœu  
 nus par les habitants de  
 l'honneur de leur roi,  
*stor*, a fourni les moyens  
 un texte difficile de Jo-  
 qui donne le même sur-  
 nommé *Philopator*. Le pro-  
 ntrat grec découvert de-  
 publié pour la première  
 Böckh, et celui du ma-  
 abinet du Roi, apporté  
 ti, confirment ce fait, en  
 même surnom à la reine  
 i est appelé *Philopator*  
 tion de Rosette (4). Sous  
 a marine créée par ses  
 s, reçut quelque aug-  
 l'on admira, sous son  
 isseaux d'une grandeur  
 prodige. Plutarque (*Vie*  
*us*) décrit une de ses  
 vait 40 rangs de rames,  
 de longueur, et 48 d'é-  
 poupe: cette ville flot-  
 ait 4000 rameurs, et en-  
 soldats destinés à com-  
 arque convient, il est  
 ne put jamais se servir  
 le bâtiment. S. M—N.  
 ÉE V, surnommé *ÉPI-*  
 nta sur le trône d'Égypte  
 iron cinq ans: il fut roi  
 gt-quatre ans. Les années

de son règne comptèrent du 13 octo-  
 bre 205, jusqu'au 7 du même mois  
 de l'an 181 avant J.-C., première  
 année de Ptolémée *Philométor*. La  
 mort de Philopator fut tenue secrète  
 pendant plusieurs jours. Agathoclès  
 voulait s'assurer les moyens de con-  
 server le pouvoir: enfin, après avoir  
 bien pris toutes ses mesures, il fit con-  
 naître au peuple la volonté du roi, qui  
 lui avait conféré la tutelle de son jeu-  
 ne fils; et le vieux Sosibius conserva la  
 principale part dans l'administration  
 des affaires. Désormais libres de toute  
 inquiétude, le tuteur et son impudi-  
 que sœur se livrèrent avec une nou-  
 velle fureur à la vie scandaleuse qu'ils  
 avaient menée avec le dernier roi:  
 leur licence ne connut aucune borne,  
 et l'indignation du peuple et de l'ar-  
 mée fut portée à son comble. Aga-  
 thoclès se brouilla, pour son malheur,  
 avec Tlépolème, ministre de la  
 guerre. Celui-ci était jeune, brave,  
 et emporté, très-propre aux entre-  
 prises militaires, mais de peu de ca-  
 pacité pour les affaires: il ne tarda  
 pas à communiquer au peuple la  
 haine qui l'animait contre Agatho-  
 clès. Le tuteur tenta d'engager les  
 Macédoniens dans sa querelle. Ses  
 efforts furent vains: ils se joignirent  
 à Tlépolème; et tous ensemble vin-  
 rent assiéger le palais où Agathoclès  
 et sa sœur s'étaient retirés avec le jeu-  
 ne roi. Agathoclès, sans moyen de dé-  
 fense, fut contraint de livrer le roi, et  
 de renoncer à sa tutelle. La fureur de  
 ses ennemis ne se calma cependant  
 pas encore. On parvint à forcer les  
 portes du palais, et à s'emparer de sa  
 personne: on prit aussi ses sœurs,  
 sa mère, tous ses parents, et ses  
 partisans; et on les conduisit en les  
 abreuvant d'outrages, devant un  
 tribunal qu'on avait dressé à la hâte,  
 et sur lequel on avait placé le jeune

(1-Martin, *Notice sur les Papyrus*  
*Journal des savants*, 1822, p. 560.  
 ierches pour servir à l'histoire de  
 Grecs et les Romains, p. 124, 25.  
 sche Ansicht, Vienne, 1811, p.

, lib. XIII, cap. 3, § 3.

(2-Martin, *Journal des savants*,  
 1822, p. 560.

Ptolémée, qui fut obligé de prononcer la mort de tous ceux que l'indignation et la haine du peuple avaient condamnés d'avance. A peine la sentence fut prononcée, que le peuple, s'abandonnant à tous les transports de sa fureur, livra aux plus horribles supplices le coupable Agathoclès et tous ses partisans. C'est contre sa sœur Agathoclée, que la rage de la populace, des femmes surtout, se signala par les raffinements de la plus affreuse cruauté : elles voulaient venger sur cette malheureuse le meurtre de la reine Arsinoé, dont elles chérissaient la mémoire. Polybe nous a conservé les épouvantables détails de cette révolution : ils peuvent faire connaître toute la barbarie et toute la dépravation de la cour et du peuple d'Alexandrie. Tlépolème, maître du gouvernement, ne fut pas longtemps d'accord avec Sosibius, qui avait vu avec regret la chute d'Agathoclès. La capacité de ce vieux ministre, et sa longue habitude des affaires, qui lui donnait un grand crédit dans le conseil, faisaient ombrage à Tlépolème. Celui-ci triompha encore de ce rival redoutable : il le força de lui remettre l'anneau royal, ce qui lui donna presque la plénitude du pouvoir souverain. Cependant, par ses débauches, et surtout son incapacité, Tlépolème se montra bientôt tout-à fait indigne du haut rang qu'il avait usurpé : il compromit le salut de l'état par son imprudente conduite ; et, à la fin, il fut obligé de remettre le pouvoir à Aristomènes qui avait été l'ami d'Agathoclès. Ces sanglants démêlés, et la longue minorité de Ptolémée Épiphanes, offraient bien des chances de succès au roi de Syrie, qui, déjà sous le règne de Philopator, voulait porter la guerre en Égypte, pour venger

la défaite de Raphia. Antiochus donc alliance avec Philippe, Macédoine ; et de concert ils cèrent sur tous les points les sessions égyptiennes. Antiochus tarda pas à envahir la Cilicie tandis que Philippe se rendait maître des villes de la Chersonnèse du littoral de la Thrace, qu'il prit pendant le règne de Philadelphus, toujours été occupées par des troupes égyptiennes. Cependant l'ancien stratège d'Étolie, qui était attaché au service de Ptolémée, passa en Grèce pour y faire lever des troupes : il en ramena des forces considérables, avec lesquelles il se mit en marche pour aller combattre Antiochus, et, en une campagne, il reprit la Phénicie et la Judée, qui avaient été conquises par Antiochus. L'année suivante, 199 avant J.-C., Antiochus revint attaquer la Cilicie ; et Scopas, vaincu sur le bord du fleuve Panios, dans une bataille long-temps disputée, fut obligé de se retirer à Sidon, où il fut assiégé et vivement pressé par les troupes de Syrie. Vainement les meilleurs généraux de Ptolémée, Érope, Nicanor et Damoxène, tentèrent de lever le siège ; Scopas, privé de ses troupes, fut obligé de se rendre. Antiochus s'empara ensuite de Gaza, de Samarie et de Jérusalem, et, quoiqu'il ne resta plus rien au roi d'Égypte dans cette partie de l'Asie. L'année suivante, deux fils d'Antiochus, avec une puissante armée de terre, accompagnée d'une nombreuse flotte, s'emparèrent successivement de toutes les places que les rois de Syrie avaient conservées sur les côtes de la Cilicie, de la Pamphlie et de la Lycie, tandis que Ptolémée roi de Macédoine, s'empara de la Carie. Antiochus s'était brouillé



avec Philippe ; et comme il se proposait d'attaquer la république romaine , il e , pendant son absence , les se fissent une incursion en solut donc de faire la paix menès , ministre de Ptolé-ut conclue à la condition 'Égypte épouserait Cléo- u roi de Syrie , qui devait dot les provinces de la la possession était contes-nce séleucide ne devant la moitié des revenus. seulement la conclusion ge et l'exécution de cette use , au temps où le jeune atteint l'âge convenable. le nouveaux troubles me-ncore de compromettre de l'empire des Ptolé-aiens causés par la haine le tuteur Aristomènes et Scopas soutenu par tous s au service de l'Égypte. s éclatèrent sur plusieurs ville de Lycopolis , plus d'aucune autre , fut assié-roi en personne ; et il s'en tre , après une longue ré- l'an 197 avant J.-C. , en année de son règne , se- gnage de l'inscription de s troubles ne furent pas : la soumission de cette erre civile éclata même ndrie ; et Scopas forma oi une conspiration , qui et causa la perte de son auteur. Scopas , arrêté ir pu mettre son dessein , fut jugé et condamné à plusieurs de ses partisans ; Éoliens furent renvoyés de l'Égypte. Pour préve-veaux troubles , Aristot- devoir faire couronner

Ptolémée avant l'âge fixé par les lois. Ce jeune prince avait alors douze ou treize ans. Les cérémonies de son inauguration se célébrèrent avec une grande solennité , en la neuvième année de son règne , comme nous l'apprend l'inscription de Rosette , et , à ce qu'il paraît , le 18 du mois égyptien de méchir , qui répondait alors au 4 xanthicus macédonien , et au 27 mars 196 avant J.-C. Cependant l'entreprise téméraire de Scopas avait donné naissance à la fausse nouvelle de la mort de Ptolémée : elle parvint jusqu'aux oreilles d'Antiochus , qui était en Thrace , et qui résolut de se rapprocher de l'Égypte ; ce n'est qu'à Patara en Lycie , qu'il fut désabusé. Il voulut alors attaquer l'île de Chypre ; mais sa flotte , battue par la tempête , fut jetée sur les côtes de la Cilicie. Cependant Antiochus , sur le point de commencer avec les Romains une guerre qu'il méditait depuis long-temps , voulut mettre à exécution le traité qu'il avait conclu , depuis six ans , avec Aristomènes. Il conduisit sa fille Cléopâtre à Raphia , où Ptolémée l'épousa , en la treizième année de son règne ( 193-192 avant J.-C. ) ; et il prit possession des provinces qui formaient sa dot , et dont le roi de Syrie s'était réservé la moitié des revenus. Bientôt après , Antiochus commença les hostilités contre Rome. Malgré l'étroite alliance que Ptolémée venait de conclure avec le roi de Syrie , il ne cacha pas son amitié pour les Romains ; et sa femme elle-même montra , en cette occasion , plus d'attachement pour les intérêts de la famille dans laquelle elle venait d'entrer , que pour la sienne propre. Ses ambassadeurs traversèrent la mer , pour solliciter les généraux romains de passer en Asie , et

leur offrir toutes sortes de secours , que ceux-ci n'acceptèrent pas. Les premières années du gouvernement de Ptolémée avaient été heureuses. La défaite d'Antiochus par les Romains , et sa mort , qui la suivit d'assez près , donnaient à l'Égypte l'espoir d'une assez longue paix : elle n'eut plus , il est vrai , de guerres étrangères à redouter ; mais la mauvaise administration , et la tyrannie de Ptolémée Epiphanes , qui , occupé du seul plaisir de la chasse , se laissait gouverner par ses flatteurs , lui firent éprouver des malheurs peut-être plus terribles. Les avis et les remontrances de son ancien tuteur Aristomènes lui devinrent insupportables. Il se débarrassa , par le poison , d'un censeur incommode. Après ce premier crime , Épiphanes , marchant sur les traces de son père , ne mit plus de bornes à sa cruauté et à sa tyrannie ; et des rébellions sérieuses éclatèrent dans plusieurs parties de ses états. La ville de Lycopolis se révolta encore une fois , ainsi que les pays environnants. Polycrates , général habile , pressa les rebelles avec tant de vigueur , qu'ils s'abandonnèrent à la clémence du roi. Pausiris , Athinis , Chesuphus et d'autres chefs égyptiens , imitèrent leur exemple : ils vinrent trouver le monarque à Saïs , et se remirent entre ses mains , croyant obtenir leur pardon. Ptolémée abusa lâchement de leur imprudente confiance ; il les fit tous périr dans de cruels supplices. Au rapport de Polybe (1), ce prince avait alors vingt-cinq ans ; ce qui porte la date de cette guerre civile vers l'an 185 avant J. - C. Nous ignorons presque tous les événements de la fin du règne d'Épiphanes : on sait seulement qu'à cette épo-

que il renouvela les traités avec les Achéens. Il mourut bien au moment même où il se disposait à faire la guerre à Séleuc d'Antiochus - le - Grand. Ses rassemblements pour combattre les rebelles de son royaume réunirent un grand nombre de soldats venus de la Grèce : et de ses généraux s'étonnaient avec des finances épuisées , d'avoir une aussi forte armée , il disait : *Les richesses de mes amis ne m'ont pas servi à moi ?* C'en fut assez pour répandre la terreur parmi les rebelles , et ils se débarrassèrent du roi par le poison. Épiphanes , âgé de vingt-huit ans ; il en avait guagné vingt-quatre. Il laissait une fille , sous la tutelle de Cléopâtre de Syrie. Outre l'inscription *trilingue* que Ptolémée V portait comme qualification d'*Euchariste gracieux*. Lorsque le décret des égyptiens , en faveur d'Épiphanes , qui nous a été conservé par le monument de Rhodé , ce prince n'avait épousé la fille d'Antiochus , donc partager les titres de roi ; déjà : aussi voyons-nous Ptolémée et sa femme Cléopâtre appelés *dieux Epiphanes et Eucharistes* , sur une inscription de l'Antæopolis , et sur un monument publié récemment. Il est assez probable que c'est à la fin de son règne , que l'Égypte joignit le surnom d'*Epiphanes* à celui d'*Euchariste*.

PTOLÉMÉE VI ,  
PHILOMÉTOR , était âgé de

(1) *Enceps. de viro. et viri.* , p. 119 , ed. Vales.

(2) Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte sous les Grecs et les Romains*.

and il succéda à son père. trône pendant trente-cinq années royales comptées le 7 octobre 181 jusqu'au 146 avant J.-C. Le règne de Philométor ne fut pas sans coup près, aussi agitée que celle de son père ; et l'État redevable à la prudence maternelle, Cléopâtre de Syrie. Le frère de cette princesse, pendant qu'il profitait de la jeunesse de son neveu pour recouvrer la souveraineté de la Phénicie et de la Célésyrie ; mais la mort le surprit au milieu de ses préparatifs, en 170 avant J.-C. : il fut empoisonné par le ministre Héliodore. Les hostilités de Séleucus contre la reine Cléopâtre à propos de son fils la protection des Romains, suprêmes arbitres des querelles, depuis les défaites de la bataille de Magnésie et d'Antiochus ; et le vainqueur donna pour tuteur à son fils, Lepidus, grand pontife, déjà été envoyé en ambassade à Alexandrie, sous le règne d'Antiochus. La mort de Séleucus fut la plus grande confusion de l'empire de Syrie : son fils était en otage à Rome ; et Héliodore qui s'était emparé du trône, voulait le congédier. Antiochus, frère du roi, qui s'approchait, soutenu par les forces d'Euménès, roi de Pergame, et d'Égypte, issu, par sa mère, du sang des Séleucides, des partisans. Antiochus, parvenu à Éphèse, parvint à surmonter tous les obstacles pour monter sur le trône de Syrie. À la même époque, sa sœur, Cléopâtre, mourut ; et le peuple d'Antiochie déféra la régence à son fils, et à Lénæus. Ceux-ci

voulurent presque aussitôt revendiquer la pleine possession de la Phénicie et de la Célésyrie, tandis que de son côté Antiochus réclamait la tutelle de son neveu. Une ambassade des Romains vint alors pour renouveler les traités de Ptolémée avec la république ; mais elle ne fit rien pour apaiser ces différends : les deux partis se préparèrent donc à la guerre. Ptolémée avait pris depuis peu les rênes du gouvernement. Avant de commencer les hostilités, Antiochus fit partir pour l'Italie une ambassade chargée d'exposer au sénat la justice de ses griefs, et les raisons qu'il avait pour envahir les provinces contestées. Mais les Romains, trop occupés de la guerre qu'ils soutenaient contre Persée, roi de Macédoine, évitèrent de se mêler de ces débats. Antiochus n'eut donc aucune peine à se rendre maître de la Célésyrie, de la Phénicie et de la Judée, jusqu'aux frontières de l'Égypte. Ce prince se trouvait à Tyr, quand l'île de Chypre lui fut livrée par Ptolémée, surnommé le Maigre, qui en était gouverneur. Ce traître fut admis au nombre des conseillers d'Antiochus, et reçut pour récompense le commandement des provinces conquises sur le continent pendant cette campagne. Enhardi par la timidité des ministres et des généraux de Philométor, Antiochus se décida à entrer en Égypte, en l'an 170 avant J.-C. Une flotte partit de Tyr, pendant qu'il se mettait en route avec une puissante armée, et un grand nombre d'éléphants. Ptolémée marcha aussitôt à sa rencontre, et vint le combattre à Péluse, pour défendre l'entrée de son royaume. Les troupes égyptiennes furent mises dans une déroute complète. Antiochus se conduisit, dans cette

affaire, avec une grande humanité. Il témoigna beaucoup de compassion pour l'extrême jeunesse de Philométor, et le traita avec toute sorte d'égards. Il se rendit ensuite à Memphis, où il se fit déclarer roi, annonçant que son dessein était de conserver le trône à Philométor. Sous ce prétexte, il s'empara de plusieurs des places importantes de l'Égypte. Quand les Alexandrins virent que leur souverain était entre les mains d'Antiochus, ils s'empressèrent de créer roi son jeune frère Ptolémée, qui fut surnommé Evergète. Comanus et Cinéas se mirent à la tête des affaires, et envoyèrent une ambassade au monarque syrien, pour connaître ses intentions. Tous les députés des républiques grecques qui étaient à Alexandrie se joignirent aux ambassadeurs, et vinrent au camp d'Antiochus, où ils furent bien traités; mais ce prince se contenta de leur exposer les justes motifs qu'il avait eus pour reprendre les provinces d'Asie, et entrer en Égypte, se réservant de déclarer ses volontés ultérieures quand il serait devant Alexandrie. Il se rendit à Naucratis; et bientôt il fut sous les murs de la capitale. Les habitants lui fermèrent leurs portes, et se mirent en mesure de lui résister. En même temps Evergète et sa sœur Cléopâtre envoyaient demander des secours aux Romains. Ainsi Antiochus fut obligé d'assiéger Alexandrie: des députés rhodiens vinrent encore le trouver pour traiter de la paix; il les congédia, en leur répondant que Philométor était le seul légitime roi d'Égypte, et qu'il ne consentirait pas à reconnaître Evergète. Cependant le siège traînait en longueur, et une révolte des Juifs, qui s'étaient soulevés sur la fausse nouvelle de la mort du roi de Syrie, le força de reve-

nir en Asie. Avant de partir, il envoya des ambassadeurs à Rome, menant Philométor à Memphis, laissant garnison dans Pélus, et marcha contre Jérusalem, prise et livrée au pillage. Atteignant qu'en son absence les frères épuiserait, dans une acharnée, les ressources du royaume: ils soupçonnèrent ses intentions, et bientôt ils furent d'accord par la médiation de leur sœur Cléopâtre, partagèrent le trône; et les deux règnes datèrent d'octobre 170 avant J.-C.; la 12<sup>ème</sup> année de Philométor, et la première d'Evergète. Les deux rois se préparèrent à résister, de concert, aux nouvelles tentatives qu'Antiochus pourrait faire en Égypte. Cependant les prières envoyées d'Evergète et de Cléopâtre avaient décidé le sénat romain à partir des commissaires chargés de régler les différends du roi d'Asie avec les princes Égyptiens. Ces envoyés passèrent par la Bithynie et la Thrace, ils restèrent fort long-temps en route. Pendant ce temps, les généraux des deux rois avaient fait partir la flotte d'Antiochus d'Asie, et ceux d'Evergète, par des négociations, ils tentèrent d'engager les Achéens à leur offrir un secours de cavalerie et de fanterie, commandé par leur roi, et par l'historien Polybe: mais ils échouèrent de ce côté. Quoiqu'il en soit, la demande eût été fortement appuyée dans le conseil général de la nation, les Achéens se seraient offerts leur médiation. Au printemps de l'an 168 avant J.-C., Antiochus rassembla ses troupes pour aller encore une fois en Égypte. Il fut arrêté à Rhinocorura, sur la frontière des deux royaumes, l

ander pourquoi il ven-  
sien ennemi un prince  
a couronne. Antiochus  
: lui répoudre qu'il ne  
as, si on ne lui livrait  
et le territoire situé  
ives du Nil, autour de  
quelques jours de dé-  
: en marche en suivant  
euve, et il soumit tout  
i'à Memphis; puis il  
à Éleusis, bourg à  
l'Alexandrie. Les am-  
ue le sénat envoyait  
us, entraient pres-  
emps dans la ville : ils  
u pour passer en Égyp-  
certaine de l'entière  
sée, roi de Macédoine :  
it aussitôt le Nil, et ils  
le camp d'Antiochus.  
rance, et tend la main  
ias, qui avait été un  
Rome; celui-ci, sans  
, lui présente un écrit  
les conditions impos-  
sénat. Le roi y jette  
*n conférerai avec mes*  
ondit - il. Popilius te-  
une baguette; il trace  
e cercle autour du roi :  
*retir, lui dit-il, il me faut*  
*sur le sénat.* Antiochus,  
tte audace, hésite un  
*en, j'obéirai au peuple*  
aussitôt il donne à son  
al du départ. Popilius  
e la main, et le traite  
Persée n'avait pas été  
permis de croire qu'An-  
ait pas cédé si facile-  
ussi les Romains n'au-  
iblement pas montré  
eur. Depuis-lors, les  
atiques ne furent plus  
contestation : elles res-  
de Syrie. Il fallait en-  
vi.

core faire restituer l'île de Chypre  
aux Égyptiens. Popilius s'y rendit;  
les généraux d'Antiochus y luttèrent  
avec avantage contre ceux de Ptolé-  
mée : l'ambassadeur leur fit poser  
les armes et évacuer l'île tout en-  
tière. Les rois d'Égypte délivrés ainsi,  
sans combattre, d'un aussi redou-  
table ennemi, en témoignèrent leur  
reconnaissance aux Romains par de  
solennelles ambassades. Malgré l'é-  
loignement du roi de Syrie, la paix,  
si heureusement établie en Égypte,  
ne fut pas de longue durée : les deux  
rois se brouillèrent; et la guerre ci-  
vile éclata. Nous en ignorons les dé-  
tails; nous savons seulement qu'É-  
vergète fut contraint de quitter l'É-  
gypte, et d'aller à Rome implorer  
la protection du sénat. Cet événe-  
ment dut arriver en l'an 164 avant  
J.-C. Les deux frères avaient régné  
ensemble pendant six ans : depuis  
cette époque jusqu'à sa mort, Philo-  
mète fut seul roi. Ce second règne  
fut de dix-huit ans. Il paraît que  
c'est vers la même époque que Phi-  
lomète épousa sa sœur Cléopâtre.  
Cependant Évergète était parvenu à  
déterminer les Romains à intervenir  
dans les différends qu'il avait avec  
son frère : des commissaires arri-  
vèrent en Égypte, et ordonnèrent  
qu'Évergète conserverait le titre de  
roi avec la possession de Cyrène et  
de la Libye, tandis que Philomète  
aurait l'Égypte et l'île de Chypre.  
Évergète ne fut pas satisfait de cette  
décision : après avoir pris possession  
des états qui lui étaient échus en  
partage, il quitta Cyrène, dont il  
laissa le gouvernement à un Égyp-  
tien nommé Ptolémée Sympetis; et  
il retourna à Rome pour demander  
que l'île de Chypre fût jointe à son  
apanage. Philomète, de son côté,  
envoya aussi des ambassadeurs char-

gés de défendre ses droits. Évergètes obtint cette fois plus de faveur auprès du sénat. T. Torquatus et Cn. Mérula furent expédiés pour réconcilier les deux frères, et faire donner l'île de Cypre au plus jeune. Celui-ci, après avoir quitté Rome, s'était rendu dans la Grèce, où il avait fait des levées, avec lesquelles il voulait s'assurer, par la force, de l'île dont il revendiquait la possession. Ses troupes étaient à Side, en Pamphylie, prêtes à s'embarquer, quand les envoyés romains, qui voulaient terminer cette affaire sans recourir à la voie des armes, l'engagèrent à faire passer ses soldats en Libye, pendant qu'ils iraient à Alexandrie pour décider Philométor à obtempérer au jugement du sénat. Évergètes se rendit en Crète, et de là en Afrique; les ambassadeurs allèrent en Egypte, et n'y eurent aucun succès : ils revinrent auprès du jeune Ptolémée, qui déjà s'avancait le long de la mer, pour attaquer avec son armée le royaume de son frère. Au moment où il se préparait à y entrer, il apprit que le gouverneur qu'il avait laissé à Cyrène, et les habitants, s'étaient révoltés : il fut donc obligé de retourner sur ses pas. Les Libyens, qui s'étaient joints aux rebelles, lui fermaient le passage : il prit alors le parti de faire embarquer plusieurs corps de troupes, destinés à opérer une diversion, pour qu'il pût combattre, avec plus d'avantage, les ennemis qu'il avait en tête. Après en avoir triomphé, il parvint en sept jours devant Cyrène, qui ne se soumit qu'après une longue résistance; tant cette ville avait d'horreur pour la domination dure et tyrannique d'Évergètes. Philométor, au contraire, était très-aimé de ses sujets. Sa valeur et ses talents

rappelaient les premiers princes de sa race, dont il aurait peut-être égalé la gloire si son royaume eût été placé dans des circonstances si favorables; mais la puissance de Rome ne permettait plus aux princes de l'Asie que des vertus pacifiques s'ils voulaient conserver le repos de leurs états. La résistance de Philométor devait paraître assez étrange aux Romains, accoutumés à l'obéissance de la part des rois de l'Orient. De nouveaux députés vinrent, de part et d'autre, débattre la même question devant le sénat. Le crédit d'Évergètes porta Menythillus, envoyé de Philométor, eut ordre de quitter son pays en cinq jours; et son nom fut retranché de l'alliance de la république. D'autres commissaires allèrent porter à Cyrène cette décision; et Évergètes fit aussitôt des préparatifs militaires pour envahir l'île de Cypre. Vers le même temps, une tentative d'assassinat, dans laquelle ce prince faillit périr, dont il regarda son frère comme l'auteur, lui fournit de nouveaux motifs pour attacher plus fortement la république à ses intérêts. Il rendit encore une fois à Rome demander vengeance. Vainement Philométor essaya-t-il de se justifier; il refusa d'entendre ses représentations; et le sénat lança un décret qui autorisait tous les alliés grecs et asiatiques à fournir des secours à Évergètes. Philométor fut donc obligé de braver le courroux des Romains, et de se préparer à la guerre. Sans perdre de temps, il partit de Cypre, où son frère vivait en exil, et battit : bientôt leurs forces furent réunies, et Évergètes fut complètement vaincu. Contraint de s'enfuir dans Lapithus, il y fut as-

et réduit à la dernière extrémité. Philométor, maître de le traiter en ennemi, préféra lui pardonner : il exigea seulement de lui qu'il se contenterait de la Cyrénaïque ; il eut de plus la générosité d'y joindre quelques villes de l'île de Chypre, et une certaine quantité de blé : enfin il promit de lui donner sa fille pour épouse. La bonne harmonie ainsi consolidée entre les deux frères, ne fut plus troublée depuis. L'Égypte jouit, pendant plusieurs années, d'une profonde paix ; et elle se rétablit, sous l'heureux gouvernement de Philométor, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. La trahison d'Archias, gouverneur de Chypre, qui entreprit de livrer cette île à Démétrius I<sup>er</sup>, surnommé *Soter*, roi de Syrie, vint rallumer la guerre ; mais cette trahison n'eut aucun succès, et le traître Archias prévint, par une mort volontaire, le châtimeut qu'il avait mérité. Pour se venger de cette tentative, Philométor appuya secrètement les mécontents de Syrie, et favorisa les manœuvres d'Héraclides, autrefois ministre d'Antiochus Épiphanes, qui produisit alors un fils naturel de son ancien souverain, nommé Alexandre Bala, et parvint, en l'an 153 avant J.-C., à le faire reconnaître pour roi de Syrie, par le sénat romain. La garnison de Ptolémaïs, secrètement gagnée par le roi d'Égypte, livra cette place importante au nouveau prétendant. Celui-ci, renforcé par les soldats qui avaient abandonné le parti de Démétrius, et par ceux qu'il recevait de Philométor, fut promptement en état de se mesurer avec son compétiteur. Une première affaire ne fut pas heureuse pour lui ; mais bientôt après, renfor-

cé par les secours qu'il reçut, soit de l'Égypte, soit d'Attale, roi de Pergame, d'Ariarathe, roi de Cappadoce, et de Jonathas, pontife des juifs, Alexandre reprit l'offensive, et vint présenter la bataille à Démétrius, qui fut vaincu et périt en combattant vaillamment. Aussitôt qu'Alexandre se vit maître du trône de Syrie, il demanda en mariage Cléopâtre, fille de Philométor, qui conduisit lui-même sa fille à Ptolémaïs, où les noces se célébrèrent avec la plus grande solennité. Alexandre eut de ce mariage un fils nommé Antiochus, qui, trois années après la mort de son père, fut reconnu comme roi de Syrie ; il est désigné sous le nom d'Antiochus *Dionysus*. Quoiqu'Alexandre ne fût dépourvu ni de courage, ni de talents, dès qu'il n'eut plus de rival à combattre, il s'abandonna à la mollesse, laissant tout le soin des affaires à son ministre Ammonius. Cet homme cruel et ambitieux fit partager à son souverain la haine qu'il inspira bientôt à tous les peuples de la Syrie. Des révoltes éclatèrent sur plusieurs points ; et en l'an 147 avant J. - C., Démétrius, surnommé *Nicator*, fils aîné de Démétrius, vint à la tête d'un corps de troupes crétoises, pour reconquérir la couronne qui avait appartenu à son père. En peu de temps, il fit de rapides progrès. Dans cette extrémité, Alexandre réclama le secours de son beau-père, tandis que de son côté, il ordonnait des levées et se préparait à résister. Philométor ne tarda pas à se diriger vers la Syrie, avec une puissante armée de terre et de mer ; il soumit Azot, Joppé, et toutes les villes de la Palestine, jusqu'à Ptolémaïs ; Jonathas, grand-pontife des Juifs, vint le visiter à son passage, et retourna com-

blé de présents à Jérusalem. Comme Philométor mettait des garnisons égyptiennes dans toutes les villes où il entra, Ammonius conçut des soupçons sur ses vues. Persuadé que son but était moins de secourir Alexandre, que de s'agrandir aux dépens de la Syrie, il tenta de le faire périr à Ptolémaïs. Ses machinations furent découvertes ; et le roi d'Égypte écrivit aussitôt à Alexandre, en lui demandant le châtimement du perfide Ammonius. N'obtenant ni réponse, ni satisfaction, il crut que son gendre avait partagé le crime de son ministre, et il lui déclara la guerre, continuant sa marche, et soumettant toutes les villes de la Phénicie, et des côtes de la Syrie, jusqu'à Séleucie, à l'embouchure de l'Orontes. Là il résolut de rompre tous les liens qui l'attachaient encore à l'ingrat Alexandre ; il rappela sa fille Cléopâtre, et envoya des ambassadeurs offrir à Démétrius son alliance et ses secours pour remonter sur le trône paternel. La proposition fut acceptée sans peine : Démétrius prit pour femme la fille de Philométor, et il réunit aussitôt ses forces à celles de son beau-père, pour combattre Alexandre. Philométor était toujours à Séleucie, assez près d'Antioche, capitale de la Syrie. Il se dirigea vers cette ville, qui lui ouvrit ses portes sans résistance. Les habitants le saluèrent roi, et ornèrent son front d'un double diadème. Soit par modération, soit par la crainte d'exciter les soupçons des Romains, Philométor refusa le royaume qu'on lui livrait, pour le laisser au jeune Démétrius, dont il se déclarait le protecteur. La fortune donnait alors au roi d'Égypte, le rôle qu'Antiochus Epiphane avait joué autrefois à Memphis.

Toutefois il eut beaucoup de peine à triompher de la répugnance que les habitants d'Antioche et les soldats de Syrie avaient pour la domination de Démétrius, à cause de la haine qu'ils avaient conservée contre la mémoire de son père. Ils consentirent cependant à placer sur la tête du jeune prétendant, la couronne qu'ils avaient offerte au roi d'Égypte. Les deux princes se disposèrent ainsi à marcher contre Alexandre, qui, à la tête d'une puissante armée, arrivait de la Cilicie, où il était allé soumettre des rebelles. A peine fut-il entré en Syrie, qu'il mit à feu et à sang le territoire d'Antioche. Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de l'Oenoparas, dans les environs d'Antioche ; Alexandre fut vaincu, et contraint de s'enfuir avec cinquante hommes seulement : il alla chercher un asyle chez un chef arabe, nommé Zabdiel, déjà chargé par lui de garder le fils qu'il avait eu de Cléopâtre. Trahi par ce perfide, il fut assassiné ; et quelques jours après sa tête fut portée à Philométor. Quant à ce prince, il avait trouvé la mort aux lieux mêmes qui venaient d'être le théâtre de sa victoire. Son cheval, effrayé des cris d'un éléphant, l'avait jeté à terre ; et il s'était si grièvement blessé, qu'il expira peu de jours après, au moment où les médecins se préparaient à le trépaner, et lorsqu'on lui eut annoncé la mort de son ennemi. Il avait, depuis la mort de son père, régné trente-cinq ans, pendant lesquels il occupa six ans le trône avec Evergète. Il laissa trois enfants, un fils encore fort jeune nommé Ptolémée, sa fille Cléopâtre mariée à Démétrius, et une autre Cléopâtre promise à Evergète. Ce fut sous son règne qu'Onias, fils du pontife juif Osias, réfugié à



Alexandrie, obtint de Philométor la faculté de faire édifier, en Égypte, un temple semblable à celui de Jérusalem. Philométor voulait peut-être séparer les Juifs d'Égypte qui étaient fort nombreux, de leurs frères de Syrie, qui dépendaient des rois Séleucides, et se les attacher davantage; aussi accéda-t-il sans peine à la demande d'Onias. Il lui abandonna un ancien temple à Bubaste. Onias le fit raser; on en purifia le sol, et l'on y construisit un nouvel édifice, desservi par des prêtres et des lévites. Ce temple devint rival de celui de Jérusalem: il subsista fort long-temps, et fut connu sous le nom d'*Onion*; il était situé sur un tertre peu éloigné d'Héliopolis, du côté de l'orient: il est nommé actuellement *Tell iahoudieh*, c'est-à-dire, la *Colline des Juifs*.

S. M.—N.

**PTOLÉMÉE** (1), surnommé *EUPATOR*, fut le successeur immédiat de Ptolémée Philométor. La découverte d'un contrat grec, dressé autrefois en Égypte, et publié pour la première fois par M. Böckh (2), nous a fait connaître un prince de la race des Ptolémées, resté inconnu jusqu'à présent dans l'histoire. Ce n'est pas que les anciens nous aient, à proprement parler, laissé tout-à-fait ignorer son existence; mais aucun ne nous avait appris qu'il eût reçu un de ces titres divins, réservés aux souverains de l'Égypte. Les auteurs mentionnent bien un fils de Philométor, sacrifié à la jalouse ambition de son oncle Évergète; mais il était réservé

au monument dont nous venons de parler, de le faire connaître plus particulièrement. Ce contrat, comme tous les actes publics de l'Égypte, contient d'abord l'énoncé des titres de tous les souverains qui avaient occupé le trône avant les princes régnants, qui étaient Cléopâtre, veuve d'Évergète II, et son second fils Ptolémée Alexandre I<sup>er</sup>. Cette liste nous présente, entre le dieu *Philométor* et le dieu *Evergètes*, son frère, un autre personnage divinisé sous le nom d'*Eupator*, qui ne peut être que le jeune fils de Philométor, reconnu roi, et ensuite mis à mort par Évergètes. Il est probable qu'Évergète ne put, ou peut-être n'osa pas, ôter du catalogue divin le malheureux fils d'un roi aussi aimé que l'avait été Philométor. Il craignait, sans doute, d'irriter les Alexandrins, qui furent toujours redoutables à leurs souverains, mais plus encore à Évergète II qu'à tout autre. Le surnom d'*Eupator* (né d'un père illustre) donné au fils de Philométor, serait lui seul la preuve de l'attachement que l'on conservait à la mémoire de ce prince. Il dut, à cet attachement, l'honneur d'être déclaré roi, et d'être ensuite, long-temps après sa mort, mentionné dans les actes publics. C'est, sans doute, en l'an 145 avant J.-C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée Eupator fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre; et c'est du 29 septembre 146 précédent, qu'il dut, suivant l'usage égyptien, compter la première et certainement la dernière année de son règne éphémère, qui se perdit dans la durée de celui de son successeur. On verra, dans l'article de ce dernier, le peu de faits qui intéressent Ptolémée Eupator. Le même prince est mentionné dans un

(1) Si nous n'appelons pas Ptolémée VII, ce nouveau roi d'Égypte, c'est afin de ne pas changer les dénominations numériques adoptées jusqu'ici pour distinguer les Ptolémées, et qui se trouvent indiquées dans plusieurs articles de la Biographie universelle.

(2) *Erklärung einer ägyptischen Urkunde auf Papyrus in griechischer Cursive vom Jahre 146 vor der Christlichen Zeitrechnung*, Berlin, 1821, m. 4<sup>o</sup>.

autre contrat d'Égypte, écrit en grec, et encore inédit, qui se trouve à la bibliothèque du Roi (3). S. M—N.

**PTOLÉMÉE VII**, surnommé **ÉVERGÈTES II**. Quand la nouvelle de la mort prématurée de Philométor fut parvenue en Égypte, sa veuve Cléopâtre, et les grands de l'état s'empressèrent de déclarer roi son jeune fils. Cléopâtre fut chargée de sa tutelle. Lorsque le même événement fut connu à Cyrène, où régnait Évergètes, frère de Philométor, on y prit des mesures pour s'emparer de l'Égypte. Évergètes commença par réclamer la tutelle de son neveu; mais la reine Cléopâtre rassemblait des troupes, et se préparait à lui résister. Parmi ceux qui, dans cette circonstance, montrèrent le plus d'attachement à la mémoire de Philométor, on remarquait Onias, le pontife des juifs établis en Égypte, qui vint offrir ses services à la reine, avec un corps de troupes de sa nation. Cependant Évergètes approchait avec son armée, et bientôt il assiégea la capitale. Cette guerre ne fut pas de longue durée: un traité rapprocha les deux partis. On convint qu'Évergètes, en prenant la tutelle du jeune Eupator, épouserait la reine-mère. A peine fut-il entré dans Alexandrie, qu'il justifia sa réputation de cruauté, en faisant massacrer tous les partisans de son neveu, et en égorgeant lui-même cet enfant dans les bras de sa mère, le jour de son mariage avec elle. Des meurtres continuels marquèrent ensuite chacun des jours de sa puissance: il fit massacrer plusieurs des Cyrénéens qui étaient venus avec lui en Égypte, parce qu'ils s'étaient permis quelques plaisanteries au sujet de la courtoise

Irène, qu'il aimait passionnément. Les soldats étrangers qu'il avait amenés, vivaient à discrétion dans Alexandrie. Pour se les attacher davantage, il leur donnait pleine licence. Pendant les cérémonies de son intronisation qui eut lieu, comme de coutume, à Memphis et selon les rites égyptiens, il lui naquit un fils, qui reçut, de cette circonstance le nom de *Memphitès*. Il résulte de là, que c'est environ un an après l'élevation de ce prince, en 145 ou 144 avant J.-C., que s'accomplit cette formalité indispensable. Évergètes fit ensuite mettre à mort les principaux citoyens d'Alexandrie, et tous les personnages de la cour qui avaient été élevés avec son frère Philométor. Enfin las de sa sœur, dont il n'était devenu l'époux que pour s'emparer de la couronne, il voulut s'en séparer, et mettre sur le trône sa nièce, fille de la reine et nommée aussi Cléopâtre, celle-là même que Philométor avait promis autrefois de lui donner pour femme. Il fit violence à cette princesse, et, après cet outrage fait à la fille, il répudia la mère. Il ne paraît pas toutefois qu'Évergètes ait songé à ôter à celle-ci le titre de reine, le droit d'être mentionnée dans les actes publics, et sans doute un certain pouvoir dans l'état. Nous en avons au moins la preuve par un contrat égyptien et grec, daté du 28 athyr de l'an 36 d'Évergètes, qui répond au 22 décembre de l'an 135 avant J.-C. On y voit, dans la partie égyptienne (1), que les deux Cléopâtres, mère et fille, étaient nommées concurremment dans les actes publics, et

(1) *An Account of some recent Discoveries in hieroglyphical literature and Egyptian antiquities, including the author's original alphabet, etc.*, by Thomas Young.

(2) *Journal des savants*, 1822, p. 556 et 559.

la mère avait toujours conservé le premier rang. Sous le règne du roi Evergète, Alexandrie devint libre; tout le monde fuyait le joug du tyran aussi insensé que sanguinaire: il fut obligé d'y appeler, par ses promesses, des étrangers, qu'aucun régime encore ne pouvait décider à venir vivre sous ses lois. Des ambassadeurs romains, chargés par le roi de visiter les royaumes alliés, parmi lesquels était Scipion Émilien, vinrent en Égypte. La capitale dans l'abandon et la solitude: l'horreur de son indigne monarchie. Tout en lui justifiait la haine et le mépris de ses sujets. Sa mollesse et son intempérance égalaient sa vanité: toujours plongé dans les honteuses voluptés, au milieu des fêtes de tous les genres, son aspect devenu aussi repoussant que sa suite était détestable. Posidonius, le philosophe stoïcien, qui avait accompagné les ambassadeurs romains, nous a conservé le portrait de sa difformité. Fort petit de taille, l'énormité de son ventre était telle, qu'il pouvait à peine marcher. C'est à cette infirmité, produite par son intempérance, qu'il a donné le surnom de *Physcon* ou le ventre-gros. Les Alexandrins, peuple léger, et presque aussi corrompu que ses rois, ne manquaient jamais de désigner, par un sobriquet, ceux d'entre eux qui avaient mérité sa haine ou son mépris. Tout paraissait odieux dans Evergète: son nom lui-même, qui semblait annoncer la dérision, n'était, dans l'opinion du peuple, qu'une ironie. Aussi l'appelait-on volontiers *Cacergetes* (le mal-faisant), au lieu d'*Evergetes* (le bien-faisant). C'est ce qui explique seulement qu'un roi si méprisé ait régné si long-temps. Un

seul homme soutenait tout le fardeau du gouvernement; et l'estime qu'on lui portait, était la sauve-garde de son indigne souverain. C'était Hiérax, gouverneur d'Alexandrie, officier expérimenté, très-populaire, et doué des plus belles qualités. Plusieurs fois, il survint, avec ses ressources particulières, à la pénurie du trésor épuisé par les prodigalités du roi: il retint ainsi, sous les drapeaux du prince, les mercenaires, son seul appui, qui étaient prêts à le quitter. A la fin cependant l'indignation se manifesta avec fureur. C'était en la dix-septième année de son règne, depuis la mort de son frère, par conséquent en l'an 130 (2): le peuple mit le feu au palais, et Evergète n'eut que le temps de s'enfuir en Cypre avec Cléopâtre la jeune. Il paraît que Cléopâtre la mère fut le principal mobile de ce soulèvement; car aussitôt qu'on eut brisé les statues et les images d'Evergète, on conféra le gouvernement à cette princesse. A cette nouvelle, la rage du roi exilé ne connut plus de bornes: appréhendant que la reine ne fit proclamer le fils qu'elle avait eu de lui, et qui était assez grand, il le fit venir de Cyrène, puis il donna ordre de l'égorger, et de placer ses membres dans une corbeille, qui fut portée à Alexandrie, et présentée à la reine le jour même que l'on y célébrait la fête de sa naissance. Cet horrible spectacle glaça d'épouvante la cour et le peuple tout entier, qui vit ce que lui réservait un prince capa-

(2) M. Letronne est entré dans de longs détails (Recherches sur l'Hist. de l'Égypte, etc., p. 32) pour déterminer la date de cet événement. Quoique son résultat soit précisément conforme à celui des auteurs qui s'étaient occupés avant lui de discuter ce point d'histoire, nous croyons devoir nous en écarter par la raison que cette opinion est fondée sur un passage de Diodore mal entendu, cité inexactement par Vaillant, et depuis toujours admis de confiance.

ble d'une telle atrocité. Des deux côtés, on se prépara à la guerre. Evergètes rassembla de grandes forces dans l'île de Chypre; et bientôt il les fit passer en Égypte. Hégélochus, son général, y battit Marsyas, qui commandait les troupes de Cléopâtre, le fit prisonnier, et l'envoya au roi qui le traita avec bonté. Evergètes espérait, par cet acte de clémence, auquel on ne s'attendait pas, ramener vers lui les peuples de l'Égypte. Cependant Cléopâtre se défendait toujours dans Alexandrie. Elle implora le secours de son gendre Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui était depuis peu de retour de sa longue captivité chez les Parthes : elle lui offrait même la souveraineté. Celui-ci réunit aussitôt des troupes, et vint mettre le siège devant Péluse; mais il ne tarda pas à le lever pour marcher contre Antioche qui venait de se révolter. Déjà les rebelles avaient fourni des secours à Evergètes. La retraite de Démétrius laissant Cléopâtre sans espoir de délivrance, elle chargea toutes ses richesses sur ses vaisseaux, et alla chercher un asyle en Syrie, chez sa fille, la femme de Démétrius. Alexandrie se rendit alors. Lorsqu'Evergètes fut rétabli sur son trône, voulant se venger de Démétrius, il suscita contre lui un aventurier (V. ALEXANDRE ZABINAS, I, 509), qui le détrôna : Démétrius complètement défait, chercha un asyle à Tyr, où sa femme le fit assassiner, l'an 126 avant J.-C. (V. DÉMÉTRIUS NICATOR, XI, 40.) Cléopâtre devint alors reine de Syrie, et elle continua la guerre contre Alexandre (Voy. CLÉOPÂTRE, IX, 67). Cet usurpateur avait su se concilier l'affection des peuples : il résista courageusement, et crut pouvoir se pas-

ser du roi d'Égypte, son protecteur. La lutte désavantageuse dans laquelle la reine de Syrie se trouvait engagée, la porta à rechercher l'appui de son parent, qu'Alexandre dédaignait. Par l'entremise de sa mère Cléopâtre, autrefois femme d'Evergètes, et qui s'était, à ce qu'il paraît, réconciliée avec son mari, elle sollicita des secours et l'alliance de son fils Antiochus avec Tryphène, fille d'Evergètes II, et de Cléopâtre la jeune. La négociation eut un plein succès, le mariage fut décidé, des secours furent envoyés; et Alexandre vaincu fut réduit à se donner la mort. Evergètes, rétabli sur son trône, y resta en paix, jusqu'à l'époque où il cessa de vivre. L'histoire ne nous a rien transmis sur ce qui se passa pendant ce laps de temps. Nous savons seulement qu'avant sa mort, il voulut unir l'ainé des fils qu'il avait eus de Cléopâtre la jeune, avec sa fille Cléopâtre, que ce jeune prince aimait passionnément. La reine avait beaucoup d'aversion pour son fils aîné, et lui préférait le cadet, nommé Alexandre : elle conseilla donc à son mari d'envoyer les nouveaux époux en Chypre, non pour y régner, mais dans une sorte d'exil, afin qu'à l'époque de la mort du roi, Alexandre pût monter sur le trône, se trouvant seul dans la capitale. Evergètes II cessa de vivre à la fin de l'an 117, ou au commencement de l'an 116 avant J.-C., vingt-neuf ans après la mort de son frère Philométor. Comme avant de régner seul en Égypte, ce prince avait déjà été déclaré roi, et qu'il avait partagé le trône pendant six ans avec son frère; que, depuis cette époque, il n'avait jamais cessé d'être roi de nom et d'effet, il compta les années de son règne, de son premier avène-

pas en sommes assurés par le témoignage de Porphyre dans Eusèbe, ainsi tous les monuments de son règne, qui, avec le nom d'un Ptolémée, sans autre désignation, date qui dépasse la durée d'un long règne, qui est de trente ans, appartiennent incontestablement à Evergète II. Les années qui doivent donc se supputer à partir du 5 octobre 170 avant jusqu'au 21 septembre 117, l'espace de cinquante-trois ans, implis, de sorte qu'il peut être trouvé des monuments de l'année 54, qui fut aussi la dernière de Ptolémée Soter II, son frère. Evergète II laissa, en effet, cinq enfants nés de sa nièce : Ptolémée Soter II, qui fut son successeur; Ptolémée Alexandre également; Cléopâtre abondamment à Soter, puis à Antiochus, roi de Syrie, Cyzicénien, roi de Syrie, femme d'Antiochus et Sélène, aussi femme d'Antiochus II, puis du même Antiochus. On croit qu'il eut aussi une fille, Cléopâtre, mariée à son frère Alexandre I<sup>er</sup>. (4); mais elle montre l'existence de cette fille. De sa maîtresse Irène, Evergète II eut un fils naturel, Apion, qui devint, par la suite, souverain de la Syrie. En mourant, Evergète II couronna à sa femme Cléopâtre, qui fut libre d'aprouver ce qu'elle voudrait de son prince si cruel, et dont la mort fut si désastreuse pour l'Égypte, mais qui n'aimait cependant pas les lettres :

il avait hérité de ce goût particulier aux princes de sa race; peut-être même eut-il encore plus d'ardeur qu'aucun de ses prédécesseurs : il en reçut le surnom de *Philologue*. Le célèbre grammairien Aristarque avait été son précepteur. Il augmenta considérablement la grande bibliothèque d'Alexandrie, et fonda plusieurs établissements du même genre. Il étendit partout ses perquisitions pour se procurer soit des originaux, soit des copies de manuscrits précieux : il n'épargnait aucune dépense pour y parvenir. En donnant quinze talents d'argent aux Athéniens, il acquit la faculté de faire copier divers ouvrages de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle. Quand des étrangers arrivaient dans ses états, le roi ne manquait pas de chercher à obtenir des copies des livres qu'ils connaissaient, ou de ceux qu'ils possédaient. Les savants devaient se ressentir d'un amour aussi vif pour les livres : beaucoup d'entre eux eurent, en effet, part à ses bontés. Au surplus, comme il ne se contentait pas d'aimer les lettres, et qu'il les cultivait lui-même, l'amour-propre d'auteur a pu, plus d'une fois, se confondre avec la générosité royale, et la munificence du prince fut peut-être la récompense d'une admiration adulateur, plutôt que celle d'un véritable talent ; d'ailleurs l'amour des livres et des lettres n'est pas toujours associé à un génie ou à un goût supérieur : c'est alors une manie ridicule, plutôt qu'une qualité louable ; et c'est peut-être dans cette dernière catégorie qu'il faut placer les passions littéraires d'Evergète. Avec une telle faiblesse, il est rare que les encouragements ne soient pas souvent mêlés de tracasseries ; de plus, au milieu des révolutions causées par l'am-

*apud Euseb. Chron.*, p. 117, edit.

*Recherches pour servir à l'hist. de l'Égypte*, p. 107-108.

bition ou la cruauté de ce prince, il est difficile de croire que beaucoup de gens de lettres ne se soient pas trouvés parmi ses adversaires : il est certain, du moins, que sa haine poursuivait tous ceux qui avaient été honorés de la protection de Philométor. Le nombre des gens de lettres persécutés par Évergètes fut si considérable, selon Athénée, que ces fugitifs suffirent pour rallumer à Athènes et dans le reste de la Grèce, le goût des lettres, qui s'y était presque éteint au milieu des guerres civiles et étrangères. Évergètes avait composé vingt-quatre livres d'histoire, plusieurs fois cités par Athénée, qui leur donne le titre d'ἱστοριῶν, ou *Mémoires*. D'après les indications qui nous ont été conservées par cet auteur, nous voyons que cet ouvrage embrassait des objets assez variés, et que ce devaient être des espèces de *Mélanges* relatifs, en grande partie, à l'histoire naturelle. La même passion qui portait Évergètes à réunir tant de monuments littéraires, dut lui faire ordonner, à l'imitation de Ptolémée Philadelphe, des voyages de découvertes dans les pays lointains. Il paraît effectivement qu'il commanda quelques entreprises de ce genre, et que, sous son règne, les établissements maritimes de l'Égypte ne furent pas négligés. Il désirait particulièrement acquérir des connaissances sur le cours du Nil dans les régions intérieures de l'Afrique. Le hasard ayant jeté, sur les côtes de la mer Érythrée, un Indien dont tous les compagnons étaient morts de faim dans la traversée, les gardes-côtes l'amènèrent au roi : on n'entendait pas son langage; mais quand il eut appris un peu de grec, il raconta les circonstances de son voyage, parla de son pays, et offrit de guider les officiers que le roi vou-

drait y envoyer. Eudoxe de Cnide, homme assez instruit et prestant, qui se trouvait en Égypte où il cherchait à se procurer des renseignements sur l'intérieur du pays, fut chargé de cette expédition : il partit avec une forte cargaison de marchandises, et des présents de pierres précieuses, et une multitude d'objets rares et curieux, et ne retira pas le profit qu'il espérait, parce que le roi, qui avait ordonné l'expédition, s'appropriait les faibles renseignements que Pline nous donne dans Strabon sur le premier voyage d'Eudoxe de Cnide, ne peuvent suffire pour faire reconnaître les pays qu'il visita. Il est seulement très-vraisemblable qu'il alla plus loin que les navires envoyés par Philadelphe. Un voyage dans des régions déjà visitées, l'on avait des établissements commerciaux qui n'avaient pas été donnés, n'aurait certainement excité un si vif intérêt. Il est probable qu'Eudoxe visita la patrie de son guide. Les autres voyages qu'il entreprit dans les mers, ont fourni matière à de nombreuses discussions : les uns ne peuvent conclure, des notions anciennes nous ont transmises par des expéditions, qu'Eudoxe avait fait par mer le tour de l'Afrique, d'autres ont regardé ce navigateur comme un imposteur, et les récits concernant comme des fables de toute confiance (Pline, XIII, 468). Pour ne pas de ce que rapporte Posidonius, nous semble justifier de tout cela. On n'y voit pas, il

(5) Lib. II, p. 98.

et ait fait le périple de l'Asie les détails qu'il présente de chose de si simple, de si naïf; en un mot ils si conformes à la nature et aux vraisemblances, riche vainement ce qui a lieu à cette incrédulité (6).

S. M—N.

**ÉNÉE VIII**, surnommé, fils d'Evergète II. Son courroux, avait laissé la couronne à sa femme Cléopâtre, en lui laissant la faculté de choisir qui elle voulait de ses deux fils pour le placer sur le trône. Cette femme ambitieuse n'était pas la plus jeune; elle aurait voulu l'associer au pouvoir: mais le couple d'Alexandrie la couronne ne pouvait donner la couronne à celui qui n'était alors dans l'île de Chypre que comme on l'a vu plus haut. Elle fut donc obligée de le laisser sur son grand regret, et de se retirer avec lui. Les infortunes furent voir que, dans la suite, elle se réserva le premier nom fut toujours placé le premier dans les actes publics (1). Ils furent en même temps les fondateurs de leur double règne, ainsi qu'il est prouvé par un contrat sur papyrus, dans la bibliothèque du Roi, en 1821. Cet acte est daté du 9

*épiphie de l'an 17 de la reine Cléopâtre et du roi Ptolémée, dieux Philometors et Soters* (2); ce qui correspond au 25 juillet de l'an 113 avant J.-C. Les années des deux souverains datèrent du 21 septembre 117 avant J.-C. Le même acte et d'autres monuments font voir que Ptolémée VIII portait, outre le surnom de *Soter*, celui de *Philometor*, qui tous deux lui étaient communs avec sa mère. En rappelant son fils aîné de l'île de Chypre, la reine le contraignit d'abandonner sa femme Cléopâtre, avec laquelle il était marié depuis quelques années, pour épouser Séléné, une autre de ses sœurs, qu'elle croyait sans doute plus disposée à lui obéir. On ne voit pas que cette princesse ait joui de l'honneur d'être mentionnée dans les actes publics. La première femme de Soter resta donc dans l'île de Chypre, dont il paraît qu'elle garda le gouvernement. Bientôt après, sans le consentement de sa mère, elle épousa Antiochus le Cyprien, l'aïda de toutes les forces militaires de son île, dans la guerre qu'il faisait à Antiochus Grypus, auquel il disputait le trône de Syrie, et fut mise à mort dans Antioche par les ordres de sa propre sœur Tryphène. Malgré toute la déférence que Soter conservait pour sa mère, cette princesse n'en était pas moins animée de la même haine. L'abandon de l'île de Chypre par sa fille Cléopâtre lui fournit l'occasion de se rendre encore plus redoutable. En envoyant son cher Alexandre dans cette île, avec le titre de roi, elle se réservait par-là les moyens de pouvoir expulser un jour son autre fils. Cependant Ptolémée Soter, qui avait conservé

Il paraît constant qu'il n'y a, dans son récit, rien de tout le détail de l'Asie, une grande distance dans le sud, des renseignements, de qu'il se croit qu'il y avait une sorte de doute par rapport à l'authenticité. Pour vérifier cette assertion, de retour dans sa patrie, il se rendit, dans le but d'explorer la côte de la même partie du monde. Il put observer de navigation, qu'il des lieux peuplés qui parlaient la même langue, qu'il avait vu dans sa première expédition par le sud, et que quel que chose de son état de l'Asie, les expéditions par le sud, et il est probable qu'il avait obtenu d'autres renseignements.

Il n'y a rien d'autre dans le *Journal des savants*, p. 236.

(2) *Journal des savants*, 1822, p. 535 et 536.

un tendre attachement pour la mémoire de sa sœur Cléopâtre, avait pris part aux troubles civils de la Syrie, et envoyait des secours au mari de cette princesse, pour qu'il pût la venger; et bientôt après, Triphène périt sous les coups d'Antiochus de Cyzique. ( V. CLÉOPÂTRE, IX, 68 - 69. ) Antiochus Grypus, réfugié à Aspende en Pamphylie, fit demander en Égypte des secours, qui lui furent accordés par la reine-mère, tandis que, dans le même temps, son fils Soter faisait partir pour la Syrie de nouvelles troupes destinées à soutenir Antiochus le Cyzicénien. Un traité, suivi du partage des derniers restes de l'empire syrien entre les deux frères, mit, pendant quelque temps, un terme à ces calamités. Soter continuait de témoigner une amitié particulière pour Antiochus le Cyzicénien. Ce dernier ayant été battu par Hyrcan, grand-pontife des Juifs, qui pressait avec vigueur le siège de Samarie, ville dépendante de la Syrie, s'adressa au roi d'Égypte, et en obtint aussitôt six mille hommes. Ce dernier acte de souveraineté acheva de brouiller Cléopâtre avec son fils : elle résolut donc de le chasser du trône. Pour y parvenir, elle prétendit que Soter avait voulu la faire assassiner, et produisit plusieurs de ses eunuques les plus dévoués, couverts de blessures reçues en la défendant. Il n'en fallut pas davantage pour animer tout le peuple d'Alexandrie contre le roi. Ce prince, sans moyen de résistance, fut obligé de s'enfuir en Cypre, la dixième année de son règne, en l'an 106 avant J.-C. La reine fit alors venir son autre fils Alexandre, qui, peut-être instruit d'avance de cette révolution, était déjà à Péluze, d'où il se rendit dans la capitale, où sa mère le fit déclarer

roi. Ptolémée Soter, forcé devant son implacable mère par son exil, roi de l'île de Chypre, mais la haine de la reine ne le rendait pas encore satisfaite. Elle avait levé à Soter une épouse qui ne lui convenait; il fut encore séparé de sa mère, de sa seconde femme Cléopâtre, et Soter soutenait toujours Antiochus le Cyzicénien : Cléopâtre, attendant que ce prince ne devînt assez puissant pour pouvoir lui opposer à son tour des secours à Syrie, se borna pas seulement à donner des troupes à Grypus, son rival, mais à affliger davantage son fils, en épousant Séléné au prince syrien. ( V. CLÉOPÂTRE SÉLÉNÉ, IX. ) En l'an 103 avant J.-C., les habitants de Ptolémaïs, vivement mécontents par Alexandre Jannée, roi de Judée, et sans espoir d'être secourus par les rois de Syrie, qui se faisaient la guerre, envoyèrent en Cypre implorer l'assistance de Soter, mettant qu'il serait aidé par les habitants de Gaza, les Sidons, le tyran Zoïle, qui régnait à Liban, et la Phénicie. Soter se préparait à partir pour l'expédition, quand une armée romaine descendit, par l'ordre de son père, dans l'île où il s'était réfugié. Soter n'opposa aucune résistance, mais, au reste, à cause de l'infériorité de ses forces que lui inspirait son respect pour une mère si puissante, d'un tel sentiment : il passa à Liban, avec une armée de six mille hommes, pendant que les négociations de Cléopâtre s'engageaient à Cypre. La nouvelle de l'arrivée de cette île changea complètement les dispositions des habitants de Ptolémaïs. Sur l'avis de Cléopâtre, citoyen fort influent à Ptolémaïs, ils résolurent de fermer les portes à Soter, et de pro-



Cléopâtre, pour ne pas  
 re eux les forces de l'É-  
 que Soter fût infor-  
 rangement, il n'en con-  
 soins sa route, et vint  
 Sycaminos, non loin au  
 mais, où il fut joint par  
 ile et par les Gazéens.  
 suffit pour décider la  
 Juifs, qui levèrent le sié-  
 ais. Cléopâtre, effrayée  
 fils si près de l'Égypte  
 es considérables, fut tel-  
 e contre les généraux qui  
 sésortir de l'île de Cypre,  
 : mettre à mort. Cepen-  
 ongeait à s'établir soli-  
 la Phénicie. Après avoir  
 n traité d'alliance avec  
 Cyzicénien, il laissa un  
 pes chargé de continuer  
 tolémaïs, et il porta ses  
 la Judée, afin de punir  
 Alexandre Jannée, qui,  
 nusant par de fausses  
 n'avait cessé de sollici-  
 l'alliance et l'appui  
 . Alexandre leva, pour  
 une armée de quatre-  
 hommes. Soter n'hésita  
 attaquer avec des forces  
 es; et il s'avança vers la  
 conquit, un jour de sab-  
 Asochis, dans laquelle il  
 mille prisonniers. Il se  
 e maître de Sepphoris;  
 ha vers le Jourdain, où  
 attendait, auprès d'Aso-  
 toute l'armée juive. La  
 ong-temps disputée; les  
 endirent avec beaucoup  
 ais à la fin ils furent  
 céder. Plus de trente  
 s restèrent sur le champ  
 t Ptolémée parcourut la  
 queur, répandant par-  
 ur, pendant que ses gé-

néraux prenaient de vive force Pto-  
 lémaïs. Cléopâtre concevant alors de  
 vives inquiétudes, ordonna un grand  
 armement de terre et de mer, dont  
 elle donna le commandement à Chel-  
 cias et Ananias, fils d'Onias, qui  
 avait fondé le temple israélite de Bu-  
 baste. En même temps elle envoyait  
 dans l'île de Cos les enfants de son  
 fils, ses trésors et son testament,  
 pour les mettre en sûreté. Comme  
 Soter était dans la Célésyrie, où  
 il avait fait une invasion, Ptolé-  
 mée Alexandre, par l'ordre de sa  
 mère, parut devant Ptolémaïs, avec  
 une flotte, tandis que Chelcias arri-  
 vait à la tête de l'armée de terre.  
 Soter, informé de leur approche,  
 quitta la Célésyrie; et, par un  
 autre chemin, il se dirigea vers  
 l'Égypte, qu'il croyait sans défense.  
 Il se trompait; car il rencontra une  
 armée assez forte pour l'arrêter  
 dans sa marche, et le contraindre  
 à la retraite. Cléopâtre prit alors  
 l'offensive; et, à la tête de ses trou-  
 pes, elle vint assiéger Ptolémaïs,  
 qui se rendit. Elle conclut ensuite à  
 Scythopolis une alliance avec Alexan-  
 dre Jannée, roi des Juifs. Soter s'é-  
 tait retiré à Gaza, où il passa l'hiver;  
 au retour du printemps, ne voulant  
 pas faire la guerre à sa mère, il prit  
 le parti de retourner en Cypre,  
 dont il se remit en possession assez  
 facilement; et Cléopâtre revint en  
 Égypte, abandonnant les côtes de  
 la Syrie au roi des Juifs, qui profita  
 de cette occasion pour s'emparer de  
 Gaza. Il punit cruellement cette ville  
 d'avoir imploré l'assistance de Soter.  
 Il lui fallut une année pour prendre  
 Ptolémaïs, qui avait recouvré sa li-  
 berté, et qui se défendit avec vigueur.  
 La paix semblait rétablie entre Cléo-  
 pâtre et son fils, et celui-ci vivait  
 tranquille dans l'île de Cypre, tandis

que les guerres civiles continuaient de tourmenter la Syrie. Les enfants des deux Antiochus rivaux, avaient hérité de toute l'ambition et la haine de leurs pères, et ils se disputaient avec la même fureur les derniers restes du royaume. Un nouveau trait de la haine que la reine d'Égypte conservait contre son fils, porta celui-ci à passer encore une fois en Syrie. Séléne, qui avait été femme de Ptolémée Soter, après la mort de Grypus et d'Antiochus de Cyzique, qu'elle avait successivement épousés, contracta une nouvelle alliance avec Antiochus X, surnommé Eusèbes, fils de son dernier mari. Le nouveau mariage de son ancienne épouse ne plut pas, à ce qu'il paraît, à Ptolémée Soter, qui amena de Cnide, le quatrième fils de Grypus et de Tryphène, nommé Démétrius, dont il fit un compétiteur redoutable pour Antiochus Eusèbes, en lui fournissant un puissant corps de troupes, avec lequel il le fit déclarer roi de Syrie, à Damas, en l'an 95 avant J. - C. Cependant, de nouvelles révolutions survenues en Égypte avaient causé la mort de Cléopâtre, suivie, bientôt après, de la fuite du parricide Alexandre. Ce dernier événement arriva en la dix-neuvième année après l'expulsion de Soter, par conséquent vingt-neuf ans après l'époque où il avait été reconnu roi pour la première fois : ainsi c'est vers l'an 88 avant J.-C., que s'effectua la révolution qui le rétablit sur le trône. Les Alexandrins furent à peine délivrés du second fils de Cléopâtre, qu'ils envoyèrent en Chypre, pour offrir l'Égypte à Soter. La conduite que ce prince avait tenue pendant son exil, le respect et la déférence qu'il avait plusieurs fois témoignés pour son indigne mère, son

horreur pour la guerre par laquelle il se trouvait engagé, qu'il avait montré en occasions, et toutes les qu'il avait fournies d'autres pravaient gagné l'estime et des peuples de l'Égypte, et ciens sujets désiraient vivre remontât sur le trône. L'a le peuple d'Alexandrie mon le revoir, lui fit donner le de Ποσειδώνος, *Pothinus*, c'e le *Desiré*. Il paraît qu'il y core celui de *Philadelphie* avait assez mérité, soit parence qu'il avait témoigné injustes volontés de sa mersayant pas de ravir à Alexandre la couronne d'ait dépouillé lui-même, la constante amitié qu'il pour ses deux sœurs, q successivement épousés. rement, il avait reçu de drins, le surnom populaire rus ou le *Pois chiche*, qui vraisemblablement, à que particulier de son visage. riens le désignent souvent nom. Les Alexandrins nep facer le nom d'Alexandre où ils inscrivaient les rois rent aucun compte de son supputèrent les années de S me s'il n'avait jamais cessé le trône; on a encore sur témoignage formel de Por Soter était à peine arrivé drie, que son frère, réfugié fit une tentative pour s'e l'île de Chypre, qu'il ven donner. Cette entreprise e succès : Alexandre péri combat naval, où il fut

(3) Letroune, *Recherches pour en d'Égypte*, p. 113.

(4) *Apud Eusebii Chron.*, p. 112.

**Chéreas.** Soter fut ensuite le faire la guerre aux habitants de Thèbes, l'ancienne métropole de l'Égypte, qui lui résistèrent : elle fut prise, après ce sacrifice de temps, et livrée à ses horreurs de la guerre. Depuis, elle resta dans un état de ruine qu'elle ne s'est jamais relevée. Le gouvernement de Soter, l'Égypte qui n'était pas déchue sous le règne de sa mère Cléopâtre, reprit son honneur parmi les puissances de l'Orient : elle le dut à l'état de sa marine, et à l'appui qu'elle trouva, ou plutôt son appui, en Asie, à-la-fois par le grand roi de Pont et par les Romains. Soter ne put ouvertement le parer de Pont : il ne voulait sans doute, renoncer à l'amitié de Rome ; mais il laissa faire, dans son royaume, des enrôlements pour le service naval de ce monarque. Lorsque, en l'an 85, Lucullus, par les pirates, vint lui demander secours de sa flotte pour qui assiégeait, dans Athènes, les troupes d'Archelaüs, général de Mithridate, le roi d'Égypte avec beaucoup de distinction romain : mais il se crut trop puissant pour se refuser à sa demande ; et la république, trop occupée, n'osa pas se venger de ce roi. Depuis que Soter était paisible possesseur de l'Égypte, la guerre avait continué d'être déchirante entre les discordes sanglantes des Séleucides : à la fin les peuples de ce pays, lassés de toutes ces guerres, résolurent de se choisir un souverain ; plusieurs d'entre eux allaient appeler au trône Mithridate, roi de Pont : Ptolémée, qui était le proche parent de la famille des Séleucides, avait aussi un puissant parti.

On ne se décida ni pour l'un, ni pour l'autre. On rejeta Mithridate parce qu'il était en guerre avec les Romains, et Ptolémée, parce qu'en prenant parti dans les démêlés des Séleucides, il s'était montré ennemi de la Syrie : on choisit donc Tigrane, roi d'Arménie, alors le plus puissant monarque de l'Orient. Le second règne de Ptolémée Soter II, après son retour à Alexandrie, fut de sept ans et six mois ; ce qui, avec son premier règne et le temps de son exil en Chypre, forme un espace de trente-cinq ans et six mois, comptés dans la liste des rois, pour trente-six ans, par la raison que sa fille Cléopâtre, veuve de Ptolémée Alexandre I<sup>er</sup>, qui lui succéda, n'occupa le trône que six mois environ. Les années royales de Ptolémée Soter II sont donc comprises entre le 21 septembre 117 et le 12 du même mois de l'an 81 avant J.-C. ; et c'est certainement en cette dernière année qu'il cessa de régner. Sa fille Cléopâtre, nommée par quelques écrivains Bérénice, lui succéda : elle était la seule personne du sang royal, qui se trouvât en Égypte ; c'était le seul enfant légitime qui restât encore à Soter : il n'avait plus que des enfants naturels, qui héritèrent, par la suite, de ses états ; savoir Ptolémée XI, surnommé *Neo-Dionysus*, et Ptolémée qui fut roi de Chypre. S. M.—N.

**PTOLÉMÉE IX** (surnommé *ALEXANDRE I<sup>er</sup>*), était le deuxième fils d'Évergète II et de Cléopâtre. Après la mort d'Évergète II, sa veuve aurait voulu placer sur le trône son second fils Alexandre ; mais le peuple d'Alexandrie la contraignit à donner la couronne à l'aîné. Cependant, trois ans après, en l'an 114 avant J.-C., Cléopâtre parvint à faire donner l'île de Chypre, et le

titre de roi à Alexandre. Sept ans plus tard, en 107, elle lui procura la couronne d'Égypte, tandis que Soter, chassé d'Alexandrie, était obligé de se contenter de l'île que son frère abandonnait. C'est à l'expulsion illégale de Soter, que Ptolémée Alexandre dut le surnom de *Parisactus* ou le *Substitué* (1). Ce n'est pas de ce moment que ce dernier compta les années de son gouvernement : comme depuis sept ans, il régnait en Cypré, la première année de son nouveau règne fut considérée comme la huitième, tandis que la reine mère continuait de dater comme Soter II, de la mort d'Evergète II, était alors dans sa onzième année. Cette combinaison nous est attestée par le témoignage de Porphyre (2). Le papyrus grec, publié par M. Böckh, a fourni une nouvelle preuve de l'exactitude de cet écrivain sur ce point. Cet acte est daté du 29 tybi de l'an 12 de Cléopâtre, la neuvième de Ptolémée Alexandre, (βασιλευόντων Κλεοπάτρας καὶ Πτολεμαίου υἱοῦ τοῦ ἐπικλυμένου Ἀλεξάνδρου, ἔτους ΙΒ τῶν καὶ Θ), ce qui répond au 13 février 105 avant J. - C. Outre le surnom de *Parisactus*, qu'il devait, sans doute, à la populace d'Alexandrie, ce prince portait encore, comme son frère, les surnoms légaux de *Philométor* et de *Soter* : ils sont relatés sur le contrat que nous venons de citer (3). La vive amitié de Cléopâtre pour son fils, ne fut pas suffisante pour qu'ils véussent long-temps en bonne intelligence : peut-être Alexandre ne se montrait-il pas assez docile à ses volontés. A la

fin la tyrannie et les cruautés de sa mère lui inspirèrent tant d'horreur, qu'il prit le parti de se retirer en Cypré, préférant une vie tranquille et assurée, à un pouvoir accompagné de tant de périls : *Periculoso regno securam ac tutam vitam anteponeas*, dit Justin (4). Alexandre s'enfuit vers l'époque de la conquête de l'île de Cypré par les généraux de Cléopâtre, quand Soter passa en Syrie. Comme ce dernier menaça, bientôt après, d'envahir l'Égypte, un intérêt commun rapprocha la reine et son fils : rappelant alors Alexandre, elle lui donna le commandement d'une flotte dont il se servit pour attaquer Ptolémaïs. Après cette expédition, Alexandre revint en Égypte, où il continua de régner avec Cléopâtre ; mais sans y mettre plus d'accord que par le passé. A la fin, Cléopâtre résolut de le faire périr, pour régner seule : mais elle fut prévenue par Alexandre, qui, instruit de son projet, se délivra d'elle par un parricide, en la dix-huitième année, depuis l'expulsion de Soter II. Alexandre fut ainsi le seul maître du pouvoir, qu'il ne garda pas long-temps. L'un des premiers actes de son autorité fut de violer le tombeau d'Alexandre, le fondateur de l'empire (5). Le corps de ce conquérant avait été déposé par Ptolémée, fils de Lagus, dans un cercueil d'or, qui tenta la cupidité du nouveau roi : il s'en empara donc, et y fit substituer un cercueil de verre. Ce sacrilège ne lui fut pas d'une grande utilité ; car, bientôt après, son armée indignée du meurtre de sa mère, et peut-être aussi de cette profanation, se révolta, et le chassa d'Alexan-

(1) Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, t. II, p. 220.

(2) *Apud Euseb. Chron.*, p. 117. éd. Mediol.

(3) *Journal des savants*, 1821, p. 536 et 537.

(4) *Lib. XXXIX, cap. 4.*

(5) *Strab. lib. XVII, p. 794.*

Clémée voulut en vain réunir les forces pour punir les révoltés dans un combat naval. Le général Tyrrhus, il fut obligé de s'enfuir à Myra en Lycie. Sa femme Cléopâtre, fille de Ptolémée II, et avec sa fille : c'est les Alexandrins rappelleront Alexandre était dans la dixième année de son règne en 81 et il y avait vingt-sept ans qu'il avait le titre de roi, depuis qu'il avait reçu la couronne de Cyrenaïque de son règne entier. Il mourut donc du 21 septembre au 14 du même mois 80 avant J.-C. Le roi détrôné partit aussitôt après de la Lycie, pour l'île de Chéréas; et il fut tué dans l'île, laissant un fils nommé, Ptolémée Alexandre, qui à ce moment dans l'île de Cos, son oncle, l'avait enlevé seize ans auparavant. S. M. N. ÉMÉE X (ALEXANDRE II) d'Alexandre I<sup>er</sup>. Tous les historiens modernes l'ont fait régner dix années en Égypte, et ils ont son existence pendant un siècle, bien long-temps après qu'il avait réellement cessé de vivre, tandis que les historiens accordent à nous apprennent qu'il fut massacré par le peuple d'Alexandrie, après avoir occupé le trône pendant dix-neuf ans (1). Les uns le font régner à Tyr, après un règne de dix ans (2); d'autres ne le laissent régner que sur le trône pendant dix ans, mais ils le font occuper pendant seize ans à Tyr

(1) Sartorius, *Nouvelles Recherches sur l'Époque d'Alexandrie*, etc., p. 97-103.  
(2) *Historia Ptolemaeorum Aegypti regum*, p. 134.

(3); d'autres enfin le font mourir en Égypte, après un règne effectif de huit ans (4), dont il n'existe pas le moindre indice dans toute l'antiquité, comme on en va juger par l'indication de toutes les sources originales qui seront mentionnées dans cet article. A l'époque de la mort de Ptolémée Soter II, en l'an 81 avant J.-C., il n'existait plus qu'un seul rejeton mâle de la race légitime des Lagides : c'était le fils d'Alexandre I<sup>er</sup>. Vingt ans environ avant cette époque, au moment où Soter II était en Syrie, et qu'il menaçait l'Égypte d'une invasion qui aurait pu lui rendre son trône, sa mère Cléopâtre avait envoyé dans l'île de Cos les enfants d'Alexandre I<sup>er</sup> avec ses trésors, et ce qu'elle avait de plus précieux (5). Alexandre II était alors un jeune enfant, et il était encore dans cette île quand son père fut tué en l'an 89 avant J.-C. Bientôt après, en 87, Mithridate, roi de Pont, se rendit maître de l'île de Cos, où il s'empara des trésors de Cléopâtre et d'Alexandre I<sup>er</sup>. Le jeune Alexandre tomba aussi au pouvoir de Mithridate, qui l'emmena et eut pour lui tous les égards dus à sa naissance (6). Quelques années après, en l'an 84, Alexandre abandonna le roi de Pont, et passa dans le camp de Sylla. Ce général le prit sous sa protection,

(3) Visconti, *Iconographia graecae*, t. III, pag. 251, 52.

(4) Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, t. II, p. 240-248.

(5) Josephus, *Antiq. Jud.*, lib. XIII, c. 1, Appian, *Mithrid.*, § 23, t. I, p. 675, edit. Schweighauser.

(6) Κχι τὸν Ἀλεξάνδρου παῖδα τοῦ βασιλεύοντος Αἰγύπτου, ... ἐν Κῷ καταλειμμένον, παρελαβὼν, ἔτριψε βασιλικῶς. Appian., *Mithrid.*, § 23, t. I, pag. 675; et *De bell. civil.*, lib. I, § 102, tom. II, pag. 145.

et l'emmena avec lui à Rome, quand il eut fait la paix avec Mithridate. La mort de Soter II, arrivée en 81, laissant la couronne d'Égypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre I<sup>er</sup>, Sylla conçut le projet de faire monter sur le trône son protégé, qui devait avoir une trentaine d'années, et qui était le dernier descendant mâle de la race des Ptolémées. Sylla crut que c'était une excellente occasion pour tirer de l'Égypte de grands trésors; il était alors consul: il fit donc déclarer roi Ptolémée Alexandre (7), par un décret du sénat. Le nouveau roi partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle mère; mais il se conduisit avec tant d'insolence et de cruauté, qu'on ne tarda pas à se révolter contre lui. A peine revêtu du pouvoir, il fit assassiner la reine, qui n'avait consenti qu'avec regret à cette alliance; et le peuple, ainsi que les soldats, également indignés de ce meurtre, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de dix-neuf jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre (8). Leurs expressions sont trop précises pour

(7) Καὶ συνήχη γενόμενον, ἐφηρί-  
σατο βασιλεύειν Αλεξανδρέων... ἐλπί-  
σας χορηγεῖσθαι πολλὰ ἐκ βασιλείας  
πολυχρότου. Appian., *Bell. civil.*,  
lib. 1, § 102.

(8) Ἀλλὰ τὸν θε μὲν οἱ Ἀλεξανδροῖς,  
ἐννεακαιδικάτην ἡμέραν ἔχοντα τῆς αἰ-  
χῆς..... ἐξηγούμενον, ἐς τὸ γυμνάσιον  
ἐκ τοῦ βασιλείου προαχρόντες ἔκτει-  
ναν. Appian., *Loco suprâ laudato*,  
l. II, p. 145. Ἐννεακαίδεκα διεγνο-  
μένων ἡμερῶν ἀνέβλεν αὐτὴν, καὶ αὐ-  
τὸς ὑπὸ τῶν ἐνόπλων ἐν τῷ γυμνασίῳ

laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes qui ont soutenu une opinion différente, ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelques autres auteurs, qu'ils entendaient mal, et dans lesquels il est parlé d'un roi d'Égypte qui avait déposé ses richesses à Tyr, en laissant, par son testament, l'Égypte aux Romains. Comme il n'est pas douteux que, dans ces passages, il est question de Ptolémée Alexandre II, ils crurent pouvoir en conclure que ce prince n'avait pas été tué après un règne de dix-neuf jours, mais seulement chassé (d'autres, comme on l'a déjà vu, lui donnaient un règne plus long). Ils supposaient donc qu'Alexandre s'était, après son expulsion, retiré, avec ses trésors, à Tyr, où il était mort, et qu'il avait alors donné son royaume aux Romains. C'est pour n'avoir pas fait attention aux circonstances qui précédèrent et amenèrent l'élévation d'Alexandre II, qu'on s'est trompé sur ce point. La qualité d'ami et d'allié des Romains, que Cicéron et Suétone donnent à Alexandre, a fait présumer qu'un roi décoré de ces titres avait dû nécessairement occuper le trône pendant quelques années, comme si le fait même de la nomination de ce prince, par Sylla et par le sénat, n'en rendait pas pleinement raison. On a pensé aussi qu'Alexandre n'avait pas été tué, mais seulement chassé, parce qu'il est dit, dans un des Prologues de Trogue Pompée: *Ut post Lathyrum filius Alexandri regnaret, expulsoque eo, suffectus sit Ptolemaeus Nothus*; et que, dans Suétone, on trouve: *Quod Alexan-*

διὰ τὴν μικροῦν συνελόμενος ἀπώ-  
λετο. Porphy., *apud Euseb. Chron.*,  
pag. 120, edit. Medioli.

*regem suum, socium atque n à senatu appellatum, ex-ut.* Ces deux passages, déjà incluant par eux-mêmes, qu'ils sont placés dans des lieux propres à faire connaître leur véritable sens, n'indiquent aucune, au fond, que ce mouvement populaire qui ôta la couronne à Alexandre. Comme dans il est question des trésors et héritage d'Alexandre, déposés on s'est empressé d'en croire le roi d'Égypte, chassé de son trône, s'était retiré dans cette contrée, tandis qu'il aurait fallu exad'abord si le texte de cet auteur assurait que jamais Alexandre n'alla à Tyr : car enfin, ses trésors devaient y être, sans qu'il y allât personnellement, au moins qu'il eût reçu la couronne d'Alexandrie. Le texte de Cicéron n'est rien de pareil ; il s'exprime ainsi : *um, quando Alexandro mortuo, Tyrum misimus, qui ab eorum depositam nobis re-rent.* On y voit qu'Alexandre n'avait déposé des trésors à Tyr, avant qu'il y fût mort. Il faut à faire attention que Ptolémée, éloigné de l'Égypte qu'il n'avait jamais vue depuis sa tendre enfance, nommé roi par le sénat, vint à Tyr, sans être appelé par les habitants, ni par la reine Bérénice ; plus, c'est avec répugnance que la princesse consentit à s'unir à lui. La conduite d'Alexandre justifia que trop son aversion. Sans la protection de Sylla, rien n'aurait pu empêcher l'insolence du nouveau roi. Il n'est pas venu pour partager avec elle le trône avec Bérénice ; si ne tarda-t-il pas à l'immoler en Égypte sous de tels prétextes et avec de telles intentions,

Alexandre dut prendre ses précautions en cas d'événement. Les fréquentes révolutions d'Alexandrie, l'expulsion de son père, sa mort tragique, le soin que sa mère Cléopâtre et lui avaient eu de mettre leurs trésors en sûreté hors de l'Égypte, durent porter Alexandre à prendre des mesures par lesquelles il est donc bien naturel de croire qu'avant d'aller à Alexandrie, et encore incertain sur l'avenir, il avait déposé ses trésors à Tyr : *ab illo pecuniam depositam*, où ils restèrent après sa mort, *quando Alexandro mortuo legatos Tyrum misimus*, et où les Romains les envoyèrent chercher. Toutes ces autorités bien entendues prouvent que Ptolémée Alexandre II, nommé roi d'Égypte par la faveur de Sylla, reconnu comme ami et allié des Romains, vint à Alexandrie, après la mort de Soter II, y épousa, malgré elle, sa belle-mère Bérénice, qui régnait depuis six mois, et la fit égorger, après avoir partagé la couronne avec elle pendant dix-neuf jours. Ce forfait indigna tellement le peuple d'Alexandrie, qu'il se révolta contre cet indigne protégé de Sylla. On l'arracha du palais, et on le traîna dans le gymnase, où il fut massacré. Cicéron avait prononcé un discours intitulé : *De rege Alexandrino*, en faveur de Ptolémée Aulète, successeur d'Alexandre II, à qui les Romains refusèrent long-temps le titre de roi, parce qu'on l'accusait du meurtre de son prédécesseur. Ce discours n'était pas venu jusqu'à nous ; mais l'abbé Mai en a trouvé récemment des fragments considérables, ainsi que de l'ancien Commentaire d'Asconius Pédianus. Après les avoir lus, on ne peut plus douter qu'effectivement Alexandre II n'ait été immolé

par le peuple d'Alexandrie, révolté contre lui. Rien n'est plus clair que ces paroles : *Atque illud etiam constare video, regem illum, cum reginam sororem (9) suam, caram acceptamque populo, manibus suis trucidasset, interfectum esse impetu multitudinis*. Asconius Pédianus y ajoute encore, en disant : *Congestis valde præparationibus fidem facit, ut hanc cædem à populo magis Alexandrino factam probaret, non Ptolæmo jubente commissam*. Dans le même Discours, Cicéron parle aussi des trésors qu'Alexandre avait mis à l'écart à Tyr, où les Romains les envoyèrent chercher : *Ac primo quidem illo tempore, quo pecunia repetita esse ab Tyro et advecta Romam videbatur, seposita jam nuper ab Alexa rege*. Le mépris que les Alexandrins montraient pour la puissance romaine, en massacrant un roi donné par le sénat, mit l'Égypte dans un état de guerre avec la république, qui dura fort long-temps. Les Romains refusèrent de reconnaître le roi nommé par les Alexandrins. Ils se portèrent héritiers du prince leur allié; et, en cette qualité, ils envoyèrent chercher à Tyr les trésors qu'il y avait laissés. Ils supposèrent aussi que, par son testament, Alexandre avait disposé de l'Égypte en leur faveur; et plusieurs fois on agita, dans le sénat, la question de savoir si l'on occuperait militairement l'Égypte.

(9) C'était l'usage en Égypte, de donner sur les monuments et dans les actes publics, le nom de *Sœur* aux reines épouses des rois, soit qu'elles fussent ou ne fussent pas parentes de leur mari. Ainsi Bérénice, femme de Ptolémée Evergète 1<sup>er</sup>, est appelée sur les monuments *Sœur* de ce prince, quoiqu'elle ne fût que sa cousine. Le même titre est donné à Cléopâtre, femme de Ptolémée Épiphane, dont elle n'était pas même parente. Alexandre II était beau-fils de Bérénice, que Cicéron appelle sa *sœur*. Voyez à ce sujet M. Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte*, p. 7-11.

Cette commission fut plus d'une fois briguée par les avides généraux qui décidaient alors des destinées de Rome. Il est à croire que, si le sénat avait cru cette entreprise facile, ou s'il avait réellement existé un testament d'Alexandre en faveur des Romains, il n'aurait pas balancé à en poursuivre l'exécution : leur conduite en d'autres occasions semblables en est un sûr garant. Malgré les longs débats que cette affaire produisit dans le sénat, rien n'est plus problématique que l'existence de ce testament : il suffit, pour en être convaincu, de lire ces paroles de Cicéron, qui s'exprimait ainsi, dix-sept ans après la mort d'Alexandre : *Dicent enim decemviri, id quod dicitur à multis et sæpè dictum est; post eosdem consules, regis Alexandri testamento, regnum illud populi Romani esse factum*. Mais d'autres niaient l'existence de cette pièce; et Cicéron n'en voyait pas d'autre preuve que le fait d'envoyer chercher à Tyr les trésors du roi. *Quisenim vestrum hoc ignorat*, dit-il, *dici illud regnum, testamento regis Alexandri, populi Romani esse factum?.... video, qui testamentum factum esse confirmet: auctoritatem senatus est tunc hereditatis aditæ sentio, tunc, quando Alexandro mortuo legatos Tyrum misimus, qui ab illo pecuniam depositam nobis recuperarent..... Dicitur contra, nullum esse testamentum: non oportere populum Romanum omnium regnorum appetentem videri*. Nous ignorons les surnoms que Ptolémée Alexandre II put prendre ou recevoir pendant la durée de son règne éphémère. Cicéron l'appelle *Alexas*, ce qui était sans doute un diminutif en usage parmi le peuple d'Alexandrie. Son père avait été nommé de la même manière, selon



ge de St. Epiphane et de o). Le règne d'Alexandre orphyre (11), ne fut pas la liste des rois d'Égypte celui de sa belle-mère cause de leur peu d'étendue confondus dans la même et dernière année de 3 septembre 82-12 septembre J.-C.). Toutefois il l'urée de leur domination en peu les bornes de l'antique égyptienne, dans laquelle durut; sans quoi les antiques Aulètes, successeur de II, auraient daté du 13 tandis qu'elles partent du avant J.-C. S. M—N. PTOLEMEE XI fut nommé, par Alexandrie, Aulètes, ou Aulète, à cause de la passionnée qu'il avait pour la musique, et qui était telle, que fois il se donna en spectacle devant les musiciens de profession. Ce surnom dérisoire, il porte encore, sur ses titres de *Philopator*, et *Neodionysus*. C'est en mémoire de son père le premier surnom; pour il est à présumer qu'il en amitié pour son frère reine Bérénice, immolée de II. Quant au dernier, *Dionysus*, qu'on a rendu mal-à-propos par le nom de *Denys*, il veut dire *Bacchus*, ou plutôt *iris*, car les Grecs consacraient ordinairement ces fêtes. Il paraît que c'est

plus tard qu'il prit ce nouveau surnom (2), peut-être autant afin de témoigner sa dévotion pour Bacchus, (assez prouvée, au reste, par son goût pour les orgies bachiques), que pour rehausser la divinité dont il était revêtu comme tous les autres monarques égyptiens. Ptolémée Aulètes porte encore dans Trogue Pompée, le surnom de *Nothus*, ou *Bâtard*. Après la mort de Bérénice et d'Alexandre II, il ne restait plus en Égypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Alors le peuple d'Alexandrie donna la couronne à un fils naturel de Soter II. Nous ignorons comment cet événement eut lieu: nous savons seulement, par Cicéron, que ce prince se trouvait en Syrie. *Cum ille rex sit interfectus, hunc puerum in Syria fuisse* (3). Il ne faut pas prendre le mot *puer* dans un sens trop absolu: il paraît que Ptolémée était déjà un jeune homme en âge de régner par lui-même (4). Un frère plus jeune encore fut déclaré roi de Chypre. Il paraît aussi qu'Aulètes se maria vers la même époque: le nom et l'origine de son épouse nous sont également inconnus. Un prince élevé au trône sans l'agrément des Romains, substitué à un roi envoyé par le sénat et décoré des titres d'ami et d'allié, ne devait pas s'attendre à être reconnu facilement; trop heureux encore de n'être pas dépouillé de la couronne qu'il avait obtenue. Aussi, malgré l'élévation d'Aulètes, les Romains regardèrent-ils le trône d'Égypte comme vacant, et ce royaume comme dévolu à la république, en

an. De mens. et ponder. Oper. omu.,  
Lecten., t. I, p. 166.  
Arab. Chron., p. 117, ed. Mediol.  
on-Eigenc, Annales des Lagides,  
miv.

(2) Letronne, Recherches pour servir à l'hist.  
d'Égypte, p. 144.

(3) Saint-Martin, Nouvelles recherches sur l'épo-  
que de la mort d'Alexandre, p. 109 et suiv.

(4) Letronne, Recherches pour servir à l'histoire  
d'Égypte, p. 142.

vertu du testament réel ou supposé d'Alexandre II. Cependant le sénat ne prit aucune mesure pour occuper l'Égypte, se bornant à faire venir de Tyr les trésors qu'Alexandre y avait déposés. Les descendants légitimes de la race des Lagides qui existaient encore en Syrie crurent donc qu'ils pourraient être facilement préférés à Aulètes par les Romains. Tigrane, roi d'Arménie, était à cette époque maître de la Syrie, dont il avait dépouillé les Séleucides; mais la reine Séléne, sœur de Soter II, et veuve d'Antiochus le Cyzicénien, avait encore conservé la possession de quelques villes, de Ptolémaïs entre autres. En l'an 74 avant J.-C., elle envoya, en Italie ses deux fils, Antiochus et Séleucus, nés d'Antiochus Eusèbe, pour y réclamer une couronne qui leur appartenait du chef de leur mère. Aulètes, informé du but de leur voyage, fit partir pour Rome des emissaires secrets, chargés de traverser le projet des princes syriens, et de procurer des amis à leur maître dans le sénat, à force d'argent. Antiochus et son frère consumèrent deux ans à Rome en démarches inutiles; enfin, en l'an 71, ils résolurent de retourner en Syrie. En passant par la Sicile, ils furent rançonnés par le préteur Verrès, comme nous l'apprend Cicéron. Cependant Aulètes restait toujours dans la même situation à l'égard des Romains: plusieurs fois la question de savoir si l'on occuperait l'Égypte fut débattue dans le sénat; les amis d'Aulètes eurent assez de crédit pour la faire écarter, mais pas assez pour faire décerner à leur protégé le titre de roi, titre dont il se montrait d'ailleurs bien peu digne, étant continuellement plongé dans la mollesse

et dans la débauche. La guerre que Rome soutenait alors contre Mithridate, détourna pendant long-temps l'attention du sénat; mais quand les armes de la république prévalurent contre les efforts du roi de Pont, on s'occupa encore du sort de l'Égypte; elle excita de nouveau la cupidité des sénateurs romains. Crassus, dont on connaît l'avarice, voulut, pendant sa censure en l'an 65, rendre l'Égypte tributaire; mais son collègue Catullus s'y opposa énergiquement, et il s'ensuivit entre ces deux magistrats, une division telle qu'ils furent obligés de se démettre de leur dignité. Jules-César, qui était alors edile, tenta aussi de se faire donner l'Égypte par un plébiscite: ses démarches n'eurent pas plus de succès; les partisans de Ptolémée l'emportèrent encore. L'année suivante, 64 avant J.-C., le tribun Rullus mit de nouveau en péril l'existence d'Aulètes; mais, heureusement pour lui, Cicéron, au commencement de son consulat, fut assez puissant pour faire révoquer la loi qui ordonnait la réunion de l'Égypte, et qui avait été adoptée par le peuple. Des démonstrations si peu amicales ne devaient pas attacher Ptolémée à la cause des Romains: aussi paraît-il que s'il ne fournit pas des secours à Mithridate pendant sa dernière guerre contre la république, au moins entretenit-il des relations avec lui. En effet, quand ce grand roi mourut, en 63, ses filles Mithridatis et Nyssa étaient fiancées avec Ptolémée Aulètes et le roi de Chypre son frère. Cette alliance n'eut pas lieu, parce que ces deux princesses furent enveloppées dans la dernière catastrophe de leur père. Cette circonstance nous donne lieu de croire que Ptolémée Aulètes était veuf alors; sa femme n'était pas encor

au mois de mesori de l'an 12, règne (5 août-4 septembre 69 J.-C.), comme le prouve une pte de la même époque, qui mentionne de cette princesse (5). On sait que le roi d'Égypte se rendit ensuite, puisqu'il laissa, à sa des enfants en bas âge; mais sa femme nous est aussi connue que la première (6). Après la mort de Mithridate, Pompée, lassé de poursuivre ce prince dans les montagnes et les déserts de la Scythie, avait quitté le mont Caucase, et était allé porter ses armes dans la Syrie. Là qu'il apprit la mort du plus terrible ennemi de Rome. Dans sa prochaine expédition, Pompée s'avança aux frontières de l'Égypte; et aussitôt s'empressa de lui envoyer de riches présents. Il pria même Pompée de lui fournir des secours pour réduire des rebelles qui troublaient ses états; mais celui-ci ne put d'y entrer, malgré toutes les offres brillantes qui lui furent faites. Mais n'indisposa pas le roi d'Égypte; au contraire, il s'efforça en vain de gagner la bienveillance de Pompée, et il y réussit à la fin. Le général romain faisait alors la guerre à Aristobule roi des Juifs; et Aristobule résistait avec opiniâtreté. Pendant la durée de cette guerre, les Romains fournirent aux Juifs de tout de toute espèce, en argent et en vivres; et Pompée en fut si touché, que depuis il se montra toujours bon au roi d'Égypte: il parvint à lui concilier la bienveillance, et fut avec lui tel qu'il était alors uni;

1890. 1891. 1892. 1893. 1894. 1895. 1896. 1897. 1898. 1899. 1900.

L'histoire de cet *«Hick»* est assez curieuse. Il est né à New York, le 12 septembre 1904, sous le nom d'André, et se rappelle qu'il a été élevé dans une atmosphère d'art et de littérature. Il a été cependant prisonnier de son père, depuis une seconde adolescence, jusqu'à son mariage, en 1928, et a eu avant et après plusieurs enfants en bas âge, dont aucun n'est encore né.

et c'est à la faveur de ce dernier, qui avait voulu autrefois lui ravir sa couronne, qu'Aulètes dut d'être enfin reconnu par le sénat, ce qui arriva en l'an 59 avant J.-C. Cette faveur ne fut pas gratuite : ce n'est qu'à force d'argent que ses ambassadeurs Sérapion et Dioscorides purent amener la conclusion de cette affaire. La race des Lagides payait bien cher cette grâce du sénat : car, peu après le décret qui conférait à Aulètes le titre d'ami et d'allié des Romains, un acte du même genre fut provoqué par Clodius, tribun du peuple, pour dépouiller de la dignité royale le frère de Ptolémée ; et l'île de Chypre fut réunie aux possessions de la république. Cette usurpation excita l'indignation du peuple d'Alexandrie, qui avait conservé plus que ses rois le sentiment de la dignité de leur empire : il exigea de son souverain un acte de vigueur dont il n'était guère capable ; c'était de renoncer à l'alliance de Rome, en défendant par les armes les biens de sa famille, ou d'obtenir par ses ambassadeurs que les Romains lui laissassent l'île de Chypre, et annullassent le décret de Clodius. Aulètes ne fit ni l'un ni l'autre : alors le peuple, accablé déjà de toutes les charges qu'il avait supportées pour procurer à son roi une amitié aussi onéreuse et aussi illusoire que celle des Romains, se révolta contre lui. Aulètes n'ayant ni troupes, ni argent, ne put résister aux rebelles ; il prit le parti de quitter secrètement l'Égypte, et d'aller mendier, en personne, l'assistance des amis qu'il croyait avoir à Rome, afin de réduire à l'obéissance un peuple dont il n'avait pas osé partager la généreuse indignation. Ce fut un an après avoir été reconnu par le sénat, que Ptolémée s'enfuit.

Caton, qui avait été nommé questeur, et qui se préparait à occuper l'île de Chypre, était alors à Rhodes; Aulètes vint le trouver, espérant obtenir de lui qu'il suspendît l'exécution de cette mesure. Caton le traita avec assez de dédain; cependant il lui donna des avis utiles, dont Aulètes n'eut ni le courage, ni la prudence de profiter. Caton lui fit des reproches d'avoir quitté son royaume, pour réclamer les secours des Romains, après avoir essuyé tant de peine et d'opprobres pour acheter la bienveillance des chefs de la république. Il le pressa de remonter sur ses vaisseaux, offrant de le conduire lui-même en Égypte, et de le réconcilier avec son peuple. Aulètes voulut d'abord suivre les avis de Caton; mais il en fut ensuite dissuadé par ses conseillers, et il fit voile pour Rome. Cependant les Alexandrins ignoraient que leur roi était passé en Italie : ils le crurent mort, et placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice; puis ils envoyèrent une ambassade en Syrie, pour engager Antiochus, cousin des deux princesses, à venir régner avec elles en Égypte. Antiochus avait été roi de Syrie après l'expulsion de Tigrane; mais depuis il avait été dépouillé par Pompée, et il n'était plus qu'un simple particulier. Il mourut presque aussitôt de maladie, avant d'avoir pu profiter des offres des Alexandrins. Les ambassadeurs s'adressèrent à son parent Philippe, qui avait été aussi roi de Syrie, et qui était fils d'Antiochus Grypus et de Tryphène, princesse lagide. Philippe avait accepté, et il allait partir pour l'Égypte quand Gabinus, lieutenant de Pompée, qui commandait en Syrie, mit obstacle à son voyage; et bientôt

après, le prince séleucide mourut. Il fut remplacé par son cousin Séleucus, frère d'Antiochus. Celui-ci partit pour l'Égypte. Ce pays n'avait plus alors qu'une reine : Cléopâtre-Tryphène était morte après un an de règne environ, et le pouvoir était entre les mains de Bérénice, qui épousa Séleucus. Elle en fut promptement dégoûtée, et le fit étrangler. Séleucus fut remplacé par Archélaüs, pontife de Bellone à Comane dans la Cappadoce. C'était au prince brave et habile, qui passait pour fils du grand Mithridate Eupator, mais qui était né réellement d'Archélaüs, général de ce monarque. Porphyre (7) donne deux années de règne à Bérénice : il en résulte que Ptolémée fut absent de l'Égypte pendant trois ans environ. Les trois années royales des deux princesses, filles d'Aulètes, comptèrent du 7 septembre 58 av. J.-C., au 6 septemb. 55. Durant cette espèce d'inter règne, Aulètes intriguait à Rome pour obtenir les moyens de recouvrer ses états. Reçu dans la maison de Pompée, il employait le crédit de son patron, qui l'appuyait fortement dans le sénat. Lentulus Spinther, qui était consul, et qui devait avoir, l'année suivante, le gouvernement de la Cilicie, fut désigné pour reconduire Ptolémée dans son royaume. Les passions, les haines, qui divisaient le sénat, ne permirent pas que cette décision fût exécutée. Sur ces entrefaites, Pompée fut éloigné de Rome; et Ptolémée y resta sans appui. De leur côté, les Alexandrins s'occupaient de traverser les démarches de leur roi; une ambassade fut chargée de l'accuser : mais celui-ci trouva le moyen de faire assassiner la plupart des députés; et Dion, leur

(7) Euseb. Chron., p. 118, édit. de Malm.

truyé ou gagné, n'osa se présenter au sénat. Cette action fournissait de nouvelles armes vraies de Pompée et de sa. On mit tout en œuvre pour le rétablissement de ce prince. On recourut aux prodiges, aux oracles, à l'autorité même des livres fut invoquée; on leur fit dire que le roi d'Egypte venait à l'assistance des Romains, qu'il le traitait en ami, mais non en ennemi d'une armée. Personne ne fut dupé de cette supercherie : cependant pour arrêter les progrès d'Aulètes, ennuyé enfin de délais, se borna à demander l'avis à Pompée de le reconquérir l'Egypte, avec deux lieutenants. Le sénat, qui ne redoutait pas trop l'ambition de ce général, n'avait pas envie de remettre en sa position les ressources d'un empire tel que l'Egypte. On préférait cet empire épuiser et pervertir dans des agitations intestines. Ptolémée prit alors le parti de se retirer à Ephèse, laissant son fils à l'affaires, Ammonius, pour défendre ses intérêts auprès du sénat. Pendant son absence, il y eut encore de vives discussions; Cicéron, Cato et Lucullus voulaient que l'on rétablît Aulètes en allant à son gouvernement; d'autres rejetaient toute intervention; d'autres voulaient que cette affaire fût laissée à Pompée: enfin, après bien des débats, les consuls et le sénat s'en tint à un terme moyen, sans prendre une décision précise. Il ne fut rendu de sénatus-consulte que, par une simple lettre, la diabolisation de l'entreprise à la discrétion de Spinther, qui, étant en Cilicie, était plus à portée de savoir ce qu'il convenait de faire. Le tribun

Caton vint mettre de nouveaux obstacles à l'exécution de cette résolution. Ces discours inspirèrent des craintes à Spinther, qui ne voulut pas prendre sur lui les risques de l'expédition; et Ptolémée, n'espérant plus rien du sénat, fut encore obligé de recourir à Pompée, son constant appui. Celui-ci était consul cette année-là (55 avant J.-C.) : il prit le roi d'Egypte sous sa protection spéciale, et le fit partir pour la Syrie, en lui donnant des lettres pour son lieutenant Gabinus, qui commandait dans cette province. Ce général se préparait à traverser l'Euphrate, dans le but de rétablir sur le trône des Parthes, Mithridate III, qui avait été détrôné par son frère Orodès. Ptolémée vint lui proposer une expédition semblable, mais plus facile. L'or qu'il lui prodigua, et celui qui fut promis, achevèrent de le convaincre. Malgré la loi qui interdisait aux gouverneurs de faire la guerre hors des limites de leur province, Gabinus résolut d'aller en Egypte: il laissa le soin de la Syrie à son fils, et prit son chemin par la Judée, menant avec lui Aulètes. Hircan et Antipater, princes des Juifs, lui fournirent des secours de toute espèce. Bientôt Marc-Antoine, qui dans la suite fut triumvir, arriva devant Peluse à la tête de la cavalerie romaine; et secondé par les Juifs qui habitaient dans cette ville, il s'en rendit maître presque sans coup férir. Il se concilia l'attachement des peuples en les préservant de la vengeance de Ptolémée, qui voulait tout faire passer au fil de l'épée. Cependant Archélaüs, le mari de Bérénice, était préparé à cette attaque. Ce prince, qui n'avait pas moins de courage que de talents, avait rassemblé une flotte considérable; et, à la tête d'une forte armée

de terre, il s'avavançait contre Gabinius, qui s'était réuni à Antoine dans les murs de Peluse. Les Egyptiens furent battus; et l'armée romaine s'avavança dans l'intérieur du pays, tandis que la flotte, après avoir forcé les bouches du fleuve, remontait le Nil. Quoique les Alexandrins eussent la plus violente haine contre leur roi, dont ils redoutaient d'ailleurs le ressentiment, ils se montrèrent dans cette circonstance tels qu'ils avaient toujours été, amis des troubles et des séditions, et aussi prompts à se révolter qu'à se laisser abattre par le moindre revers. Archélaüs voulait résister dans Alexandrie: quand le peuple vit qu'il se préparait à soutenir un siège, les murmures éclatèrent; mais lorsqu'il fallut le suivre hors de la place pour en défendre les approches, qu'il fallut creuser des fossés, tracer des lignes, le mécontentement fut sans bornes. Pour ces hommes énervés, de tels travaux étaient plus pénibles que la mort elle-même. La position d'Archélaüs devint bientôt très-critique: il fallut combattre; il le fit avec courage, mais sans succès. Il fut vaincu et tué dans le combat, et Ptolémée redevint souverain de l'Egypte. Il n'y avait que six mois qu'Archélaüs y régnait. Des liens d'hospitalité l'avaient autrefois uni à Marc - Antoine; aussi celui-ci, afin de témoigner toute l'estime qu'il avait conservée pour sa mémoire, fit rendre de grands honneurs aux restes de ce malheureux prince. Après cette victoire, Aulète entra dans Alexandrie, et y fit mettre à mort sa fille Bérénice, qui avait usurpé la couronne. Toutes les personnes les plus distinguées et les plus riches de la ville subirent le même sort, pour que leurs biens aidassent à payer les

services des alliés d'Aulète. Gabinius reprit ensuite le chemin de Syrie, comblé de richesses; partant, il laissa un corps de troupes gauloises à Ptolémée pour garder sa garde et le défendre son peuple, dont il ne fut pas aimé que par le passé. Gabinius écrivit point à Rome pour y faire d'une expédition entreprise au vu du sénat, et relativement à laquelle on lui intenta plus tard des procès sérieux, dont il ne se tira qu'avec le crédit réuni de César et de Pompey. Ptolémée régna encore trois ans environ, après avoir été réélu roi par Gabinius: nous ignorons les événements qui arrivèrent en Egypte pendant cet espace de temps. Ce prince mourut, dans un âge peu avancé, au commencement de son règne malheureux de vingt-neuf ans. Les années de son règne commencent depuis le 12 sept. 81, jusqu'au 52 avant J.-C. Il paraît qu'il mourut vers l'époque du renouvellement de l'année civile des Egyptiens; voir, par les lettres de Cicéron, que le bruit de sa mort se répandit à Rome, vers le 1<sup>er</sup> août, 52, sous les consuls Sulpicius et Marcel. (52 ans avant J.-C.); et le mois romain répondait alors aux mois de septembre et d'octobre julien. Les deux filles dont nous avons parlé, Ptolémée laissa encore deux enfants, deux filles et deux fils; les deux filles étaient les plus jeunes. À sa mort, il avait envoyé à Rome deux ambassadeurs, chargés d'exécuter son testament. Pompée en fut le dépositaire. Une autre copie en fut déposée à Alexandrie. Il y disposa son trône en faveur de l'aîné de ses fils et de l'aînée de ses filles, dans la condition qu'ils se marieraient.

(5) *Epist. ad Famil.*, lib. VIII, ép. 4.

auraient l'âge convenable, et régneraient conjointement. Il fit aussi leur tutelle au peuple romain, et il les mettait sous la sauvegarde du traité qu'il avait conclu avec la république. Le célèbre antiquaire Baudelot de Dairval a publié l'histoire de ce prince, Paris, 1712. Quoique encore estimés par les savants, ce livre contient des erreurs assez graves. S. M.—N.

**PTOLÉMÉE XII**, l'aîné des fils d'Antiochus, n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée, par le testament de son père, à régner conjointement avec lui, avait déjà dix-sept ans, et était en âge de gouverner elle-même. Cette différence d'âge les plaça dans une situation toute contraire. On tarda pas à causer des dissentiments. Cléopâtre fut reine; et son père et ses tuteurs, qui furent naturellement ennemis du pouvoir de son père. Pothinus, nourricier du prince, et le précepteur Théodote de Rhodes, le général Achillas, étaient ses tuteurs. Comme, par son testament, Antiochus avait placé ses enfants sous la tutelle du peuple romain, Cléopâtre et Ptolémée furent admis au nombre des rois alliés. Cependant la guerre civile entre César et Pompée vint à éclater. César crut pouvoir compter sur les partisans, les enfants d'un roi qu'il avait placé sur le trône. Pompée vint à passer en Grèce, envoya son fils aîné, et Cornélie, son épouse, afin d'y les rejoindre. En témoignage de reconnaissance envers le général romain, Cléopâtre lui fournit des vaisseaux en abondance; et le fils de Pompée partit bientôt d'Alexandrie avec une flotte de soixante

voiles et les cinq cents Gaulois ou Germains que Gabinus avait laissés autrefois en Égypte. Tous ces actes d'autorité irritèrent, contre Cléopâtre, les tuteurs de Ptolémée. Ils trouvèrent qu'il serait honteux de rester plus long-temps sous les lois d'une femme, et ils excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie. Cléopâtre fut obligée de s'enfuir en Syrie, avec sa jeune sœur Arsinoé, pour y lever une armée. Pendant que la flotte égyptienne était en station dans les eaux de Corcyre avec toutes les forces navales de Pompée, le sort de ce grand homme se décidait dans les plaines de Pharsale. Dès qu'ils furent informés de sa défaite, les Égyptiens mirent à la voile pour Alexandrie; et bientôt après, Ptolémée en partit pour aller combattre sa sœur: leurs armées n'étaient plus qu'à une petite distance l'une de l'autre, sur les frontières de la Syrie, quand on signala les vaisseaux qui amenaient Pompée. Il croyait trouver un sûr asile chez un prince qui lui devait sa couronne. Il se trompait: soit par mépris, soit par la crainte que Pompée vaincu pouvait inspirer encore, soit enfin pour se concilier la faveur de César, Ptolémée le fit lâchement assassiner (V. POMPEE, XXXV, 300). Cependant, comme on l'avait prévu, César parut bientôt à la hauteur d'Alexandrie: sa flotte portait deux légions et huit cents chevaux. Le roi d'Égypte était encore dans les environs de Peluse; mais il se hâta de retourner dans sa capitale, où la nouvelle de la mort de Pompée avait causé le plus grand désordre. Le premier objet qui s'offrit aux regards de César en débarquant, fut la tête de son malheureux rival, présentée par Théodote, ministre de Ptolémée. Ce triste spectacle lui arracha des lar-

mes ; et il ne put s'empêcher de témoigner toute son horreur contre les auteurs d'un aussi infame assassinat. Après la mort de son adversaire, César n'avait aucun motif de prolonger son séjour en Egypte : il était au contraire pressé de passer en Afrique, où les débris du parti de Pompée commençaient à se réunir. Les vents contraires, ou plutôt l'amour qu'il avait conçu pour Cléopâtre, le retinrent dans ce pays. Les Alexandrins, qui voyaient déjà de mauvais œil une armée étrangère dans leurs murs, s'indignaient encore que les honneurs consulaires effaçassent, dans leur ville, la dignité royale. La fierté nationale était blessée de ce que les Romains intervenaient si souvent dans les affaires d'un état indépendant. Leur mécontentement fut au comble, quand César voulut régler lui-même, avant son départ, les différends du roi avec sa sœur Cléopâtre. Comme c'était sous son consulat que leur père avait été reconnu par le sénat et admis dans l'alliance de Rome, il prétendit devoir être seul arbitre, et il donna ordre à Ptolémée et à Cléopâtre de congédier leurs troupes. Les ministres du roi furent également indignés de ces prétentions ; et ils mirent tout en œuvre afin d'animer le peuple d'Alexandrie, déjà fort exaspéré contre César. Celui-ci, toujours épris d'amour pour Cléopâtre, montrait une si grande partialité en sa faveur, que Ptolémée s'échappa du palais, en implorant l'assistance de son peuple contre les Romains : la position de César, qui n'avait pas beaucoup plus de trois mille hommes avec lui, devint très-périlleuse, au milieu d'une ville aussi populeuse qu'Alexandrie. Ses soldats eurent bien de la peine à faire rentrer le roi dans le palais as-

siégé. Il prit le parti de lire le testament du dernier roi, qui avait disposé de sa couronne en faveur de l'ainé de ses fils, à épouser Cléopâtre, l'ainée des filles, et à partager le pouvoir avec elle : de plus, César s'engagea, en qualité de dictateur, à donner le Cypre aux deux autres enfants, Arsinoé et le jeune Ptolémée. La sédition fut momentanément apaisée, mais la guerre ne tarda pas à éclater : Pothin, et les autres favoris du roi, mécontents de cette paix, se concertèrent avec les généraux romains, qui commandaient l'armée cantonnée sous les murs de la ville. L'armée romaine, composée de six mille hommes, se mit en marche, à l'effet d'écraser César à Alexandrie. Cette armée, composée de vingt-deux mille hommes, arriva à Alexandrie, le 19 août. Les Romains, après avoir expérimenté, arrivés dans la capitale, la résistance qu'elle leur opposa, et l'animée qu'elle contre les Romains, et César fut assiégé dans le palais. Il avait eu la précaution de s'assurer du roi, qui envoya son ordre, sommer Achilles de retirer. Ce général n'eut aucun scrupule pour les volontés de son roi, et se fit captif : il fit massacrer tous les Romains qu'on lui avait envoyés, et prépara à presser la guerre avec vigueur. Forcé de se défendre, cette armée soutenue par la population d'Alexandrie, résista à ses dispositions : il tenait le port, où Achilles vint l'attaquer par terre et par mer. Un premier combat, aussi sanglant qu'opiniâtre, tout à l'avantage de César, ne put se servir des galères égales, qui étaient dans le port, à un petit nombre de ses soldats livrer aux flammes. Vers le soir, Arsinoé, sœur du roi, vint à s'échapper du palais, et fut suivie par Ganymède ; et aussitôt



reine, par la ville et l'ar-  
 ndant César envoyait cher-  
 ecours à Rhodes, en Cili-  
 Syrie : il demandait des  
 Domitius Calvinus, son  
 dans l'Asie-Mineure ; il  
 alchus roi des Nabathéens,  
 oyer de la cavalerie. Ces  
 arrivaient pas ; et, sans es-  
 traite, il lui fallait résister,  
 ibles ressources. Les rues,  
 l'Alexandrie, furent le théâ-  
 bats fréquents et acharnés :  
 édifices furent détruits ; et  
 bibliothèque, fondée par  
 Philadelphie, qui contenait  
 nt mille volumes, fut la  
 flammes. Enfin, craignant  
 voir résister, César engagea  
 s'entremettre entre lui et  
 cette démarche fut encore  
 ns le même temps, la divi-  
 it parmi les assaillants ;  
 t Achilles se brouillèrent :  
 t assassiné ; et le comman-  
 t donné à Ganymède, qui  
 attaques avec une nouvelle  
 l fit couper les canaux qui  
 l'eau du Nil dans les parties  
 e occupées par César. La  
 e celui-ci devint alors plus  
 t ses troupes n'eurent plus  
 ce, que celle qu'on leur  
 par mer. Le décourage-  
 : général, quand il apprit  
 de la trente - septième lé-  
 oyée par Domitius Calvi-  
 e des vivres et des muni-  
 te légion, formée de sol-  
 ivaient servi sous Pompée,  
 rre sur la côte d'Afrique,  
 d'Alexandrie : César alla la  
 en personne, avec toute sa  
 son retour, il fut attaqué  
 rees navales que Ganymède  
 emblées ; mais l'expérience  
 iens qui montaient ses vais-

seaux, le tira d'affaire, et le renfort  
 entra dans le port d'Alexandrie. Ce  
 revers ne découragea pas Ganymède.  
 Un nouvel armement naval fut bien-  
 tôt en état de combattre César, qui  
 obtint encore la victoire, grâce à la  
 valeur du Rhodien Euphranor. L'île  
 du Phare devint ensuite l'objet de  
 combats opiniâtres, où l'avantage,  
 long-temps disputé et chèrement ache-  
 té, resta enfin à César. Une ambassade  
 des Alexandrins vint alors le trouver :  
 ils offraient de traiter, pourvu qu'on  
 rendit la liberté à leur roi. César  
 soupçonna que cette demande ca-  
 chait une perfidie ; mais, aimant  
 mieux faire la guerre à un roi, qu'à  
 une populace insurgée, il laissa par-  
 tir Ptolémée. Ce prince fut à peine  
 en liberté, que sa fureur contre les Ro-  
 mains ne connut aucune borne ; et la  
 guerre recommença par mer et par  
 terre. Il est difficile de prévoir quelle  
 eût été la fin d'une lutte aussi inégale,  
 si Mithridate de Pergame, fils du  
 grand Mithridate, général brave et  
 expérimenté, qui était uni d'une  
 étroite amitié avec César, n'était enfin  
 arrivé après avoir pris Péluze d'as-  
 saut, avec les secours qu'il avait ras-  
 semblés en Cilicie, en Syrie et en Ju-  
 dée. Quand Ptolémée fut instruit de  
 son approche, il détacha une partie de  
 son armée pour lui disputer le passa-  
 ge. Les Egyptiens firent une vigou-  
 reuse résistance ; et Mithridate ne  
 dut la victoire qu'à la va'eur d'An-  
 tipater et des Juifs qu'il comman-  
 dait. Ptolémée et César furent in-  
 formés aussitôt l'un que l'autre de  
 cette bataille ; et tous deux ils se  
 mirent en route pour prendre part  
 aux événements. Ptolémée, secondé  
 par sa flotte, fut plus tôt en pré-  
 sence de Mithridate. César, qui ne  
 voulait pas avoir un combat naval  
 à soutenir, fut contraint de faire un

long détour, en passant au-delà du lac Maréotis, pour aller rejoindre ses alliés. Le roi était retranché non loin de là, dans une forte position; et les Romains furent obligés de traverser un bras du Nil, pour en venir aux mains. Malgré la résistance opiniâtre des Egyptiens, leurs retraits furent emportés et leur camp forcé : tous ceux qui purent échapper au carnage, montèrent sur des barques pour regagner la capitale. Il se précipita tant de monde dans le bâtiment où était le roi, qu'il fut submergé. Ainsi périt Ptolémée : son corps, jeté par les flots sur le rivage, fut reconnu à sa cuirasse d'or. César se rendait dans le même temps maître d'Alexandrie. Ce grand événement, qui termina la guerre la plus difficile peut-être où César ait jamais été engagé, celle où il courut, par son imprudence, de plus grands dangers, arriva le 6 des calendes d'avril, ou 26 mars, qui répondait alors au 6 février julien, 47 avant J.-C. Cette date incontestable fait voir que le douzième des Ptolémées avait compté quatre années révolues de règne (5 septembre 52—4 septembre 48 avant J.-C.), et qu'il mourut dans la cinquième (4 septembre 48—4 septembre 47), qui fut aussi comptée à son successeur, selon l'usage constant de l'Egypte : cela confirme le témoignage de Porphyre (1), qui donne à ce prince quatre ans de règne, tandis qu'un savant moderne (2) voudrait ne lui accorder que trois ans et sept mois : cette opinion, qui, au reste, n'est pas nouvelle, paraît insoutenable. Les antiquaires sont convenus de donner au fils aîné d'Aulète, le sur-

nom de *Dionysus*. On ne dans aucun auteur anciens symboles de Bacchus, ren quelques médailles qu'on lui mais qui appartiennent, p à son père, appelé *Nomachus*, sont les seuls fond cette opinion. Nous igne quel fut le surnom royal d prince. S.

PTOLÉMÉE XIII, fricesseur du précédent, était me fils de Ptolémée Aulète aurait bien voulu donner Cléopâtre seule : mais crai cette décision n'irritât enco le peuple, et ne rallumât il fit déclarer roi le jeune l'âge seulement d'une douz nées. Peu après, ce com obligé de partir, bien à r Alexandrie, où son amour pâtre le retenait, et d'aller Pharnace, fils du grand te, qui avait envahi une p sie-Mineure. Il était resté dans cette ville : il se fit une seule légion toute com térians, et en laissa trois da drie. Il emmena aussi Ars de Cléopâtre, pour que ne causât plus de troubl royaume. Cette princesse duite à Rome, où elle se ner le triomphe de Cés cette époque, tout le p à Cléopâtre : et son mai le vain titre de roi. En les deux souverains firent de Rome, où ils furent nombre des alliés de la ( Voyez CLÉOPÂTRE, On ignore quelles furent le Ptolémée XIII, et les sur adopter : il mourut, trop je voir pu prendre part aux a la huitième année du règne

(1) *Apud Euseb. Chronic.*, p. 118, ed. Mediol.

(2) Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, t. II, p. 333.

bre 45—3 septembre 44  
(1) Il fut, dit-on, empoi-  
sonné par les ordres de cette prin-  
cesse la quatrième année de son règne,  
comme l'atteste Porphy-  
re. Les années royales furent  
calculées depuis le 4 sept. 48  
septembre 44 avant J.-C.

S. M—N.

MÉE XIV, prince connu  
sous le nom de *Césarion*, mais réelle-  
ment *Ptolémée*, comme Dion-  
Cassius l'atteste, était fils de Ju-  
lius César et de Cléopâtre, la dernière  
reine de l'Égypte. Il naquit en  
l'an 47 avant J.-C., peu de temps  
après que César eut quitté l'Égypte,  
et l'Égypte d'Alexandrie fut ter-  
minée. Cléopâtre se glorifiait toute-  
ment de la naissance illégitime de  
son fils, et ne faisait pas difficulté de  
lui donner le nom de César ; et dès-  
lors, elle se préparait à lais-  
ser son nom de ses aïeux au fils  
de César. Peut-être même était-ce  
pour assurer, qu'elle fit périr  
Ptolémée XIII, son frère et en même  
temps son mari. Elle obtint enfin  
ce qu'elle désirait, en l'an 42 avant  
J.-C., les triumvirs, héritiers et ven-  
deurs de César, reconnurent pour  
roi le dictateur avait eu de César.  
Cette princesse comptait  
la sixième année de son règne.  
Les événements viennent, au reste,  
les témoignages de l'his-  
toire nous en donnent encore dans les ruines  
du temple de Denderah, des  
inscriptions en caractères hiérogly-  
phes qui rappellent le souvenir de  
son règne. Les écrivains modernes  
ont mis au nombre des souve-  
rains de l'Égypte. Il y est nommé  
avec les surnoms de *Néô-*

*César* ou *Nouveau César*, d'*Eternel*,  
selon l'usage consacré en Égypte, et  
de *Bien-aimé d'Isis* (3). Le surnom  
de *Néô - César* répond, sans aucun  
doute, au nom plus vulgaire de *Cé-  
sarion*, que les historiens nous ont  
transmis. Marc-Antoine, le triumvir,  
ne montra pas moins d'amitié pour  
le jeune fils de Cléopâtre, qu'il avait  
d'amour pour la mère : il le reconnut  
pour le véritable fils de César, pré-  
tendant que Cléopâtre avait été fem-  
me légitime du dictateur ; peut-être  
voulut-il, en agissant ainsi, blesser  
l'amour-propre d'Octave, qui n'é-  
tait que le fils adoptif de ce grand  
homme. Il est au moins certain que  
quand ils furent tout-à-fait brouillés,  
Octave lui reprocha d'avoir intro-  
duit dans la famille de César, le fils de  
Cléopâtre. En l'an 32 av. J.-C., après  
le meurtre d'Artavazde, roi d'Armé-  
nie, ce jeune prince fut déclaré *Roi des  
Rois*, dans le temps même où sa mè-  
re reçut le titre de *Reine des rois*,  
et que les enfants d'Antoine appelés  
aussi au rang suprême, recevaient de  
superbes apanages. C'est à cette épo-  
que qu'appartient la médaille latine  
qui offre d'un côté la tête de Cléopâ-  
tre, avec la légende : *CLEOPATRAE  
REGINAE REGVM FILIORVM REGVM* ;  
et de l'autre la tête d'Antoine, avec  
une tiare arménienne au-dessus, et la lé-  
gende : *ANTONI. ARMENIA DEVICTA*.  
Cléopâtre et le fils de César eurent,  
pour leur partage, l'Égypte, l'île de  
Chypre et plusieurs cantons de la Sy-  
rie et de l'Arabie, qu'Antoine avait  
déjà donnés à Cléopâtre. L'amitié  
d'Antoine fut bien funeste au dernier  
des Ptolémées. Quand le triumvir  
eut été vaincu à Actium, en l'an 31  
avant J.-C., et que, poursuivi  
par son vainqueur, il fut réduit

sch. Chron., p. 118, édit. de Milan.  
II, 531, t. I, p. 513, éd. Reimar.

(3) Champollion jeune, *Lettre à M. Dacier*, p. 21.

à s'arracher la vie ; Cléopâtre songea à placer le fils qu'elle avait eu de César, hors des atteintes et à l'abri de la vengeance d'Auguste : elle confia des sommes considérables à son précepteur Théodore, afin qu'il le conduisit en Éthiopie, et de là dans l'Inde ; mais ce traître préféra le conduire à Rhodes, le ramener ensuite en Egypte, et le livrer à Auguste, qui, sentant combien un fils, même illégitime, de Jules César, était redoutable pour lui, le fit aussitôt mettre à mort, en l'an 30 avant J.-C., peu de temps après la mort de Cléopâtre : il avait alors environ dix-huit ans. S. M.—κ.

PTOLÉMÉE, surnommé *Philadelphie*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré, par son père, en l'an 32 avant J.-C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie, et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont, dans le même temps que son frère Alexandre recevait le titre de roi d'Arménie, et de tous les pays à conquérir jusqu'aux frontières de l'Inde, et que sa sœur Cléopâtre obtenait la Cyrénaïque. Ptolémée ne jouit jamais des états qui lui avaient été assignés : il fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune de son père. Il n'éprouva cependant pas le sort de Césarion : un fils d'Antoine était moins à craindre qu'un fils de César. Auguste crut donc pouvoir se montrer clément sans inconvénient. Ce prince, son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, furent amenés à Rome, où ils subirent une dernière humiliation, celle de figurer parmi les captifs qui suivaient le char d'Auguste. Les deux frères accompagnèrent ensuite, en Numidie, leur sœur Cléopâtre, qu'Auguste donna en mariage à Juba, fils de ce Juba auquel il avait restitué

le royaume de ses pères, pour compenser des services qu'il reçus dans la guerre d'Égypte l'an 25 avant J.-C., Juba échangea de ce royaume, la Libye toute entière ; il paraît que les frères de sa femme l'y suivir ignorent quel fut leur destin cette époque. S. M.—κ.

PTOLÉMÉE, roi de la Libye, né de Juba II et de Cléopâtre, fille de Marc-Antoine, la dernière Cléopâtre d'Égypte monta sur le trône, vers l'an 19 avant J.-C., sous le règne de Tibère. Il pour un prince adonné à ses passions et qui laissait à ses affranchis le soin des affaires, se borna à montrer, en toute occasion, un attachement à l'empire. Il fournissait secours aux généraux romains chargés de réduire le rebelle Tacfarinas prince numide, qui avait une grande partie de l'Afrique récompenser Ptolémée de ce service, le sénat lui accorda, en l'an 20, sous le règne de Tibère, des honneurs triomphaux. Il vivait sous Caligula, qui était son cousin, descendant comme Marc-Antoine, par son aïeul Ptolémée. Ce tyran fut irrité de la crainte que le peuple témoignait pour la robe de pourpre du roi de Judée. L'inquiétude que cette crainte d'intérêt lui causa, et le désir de s'emparer des trésors considérables que Ptolémée avait amassés firent résoudre de le perdre. Ce prince fut assassiné en tournant dans ses états ; et les Mauritanies devinrent provinciales en l'an 40. Ce ne fut pas sans résistance. Edès de ses affranchis, voulut la mort de son souverain, et alla guerrier qu'on eut bien de la

Nous savons, par le témoignage de Pausanias que la statue de ce roi de Mauritanie, et celle de son père Juba, se voyaient dans le gymnase d'Athènes, bâti par Philadelphus. La base de ce monument, élevé par la reconnaissance des Athéniens, subsiste encore et a été vue par plusieurs voyageurs qui ont copié l'inscription qui se trouve sur elle : (Stuart, *Antiquities of Rome*, III, pl. 58). On connaît aussi de nombreuses médailles latines de ce prince, rejeton de la race des Julio-Claudiennes. Elles ont pour légende EVS REX, et, au revers, la tête d'Auguste avec la légende AVGVSTVS DIVI F.; et au revers, le nom de C. Laetilius Apalus quinquennal (C. LAETILIVS Q. V. Q.), qui exerçait sans interruption dans une des commanderies de la Mauritanie : une partie de plus le nom de ce prince : REX PROL. au milieu duquel se trouve une étoile. Ce monument peut-être lieu de croire que ce prince date d'une époque antérieure aux années 19 ou 20 avant J.-C., puisqu'Auguste ne mourut qu'en l'an 15. On pourrait croire que ce prince avait été associé au trône par son père, si l'on voit sur une médaille décrite par M. de Mallet (1), et qui offre la tête du roi Juba, avec la légende REX IVBA REGIS IVB. F.; et au revers un aigle avec les mots : A. XVII. Le roi Ptolémée, si c'est lui, s'il s'agissait des années 17 avant J.-C., ce serait une médaille

commémorative qu'il aurait fait frapper en l'honneur de son père : mais, comme cette date pourrait se rapporter aux années de Juba, il en résulterait que Ptolémée aurait prolongé fort loin sa carrière; car on connaît des médailles de la quarante-huitième année de Juba, et rien ne prouve que ce prince n'a pas régné davantage. En rapprochant ces dates de la durée du règne de Ptolémée, qui fut au moins de dix-neuf ans, on en inférerait que ce dernier roi de la Mauritanie aurait pu naître vers l'an 20 avant J.-C., et peut-être plutôt, d'où il suivrait qu'il aurait eu environ soixante ans à l'époque où Caligula le fit assassiner. S. M. N.

PTOLÉMÉE surnommé *Apion*, c'est-à-dire le *Maigre*, roi de la Cyrénaïque, était fils de Ptolémée Evergète II, et de sa maîtresse Irène. Il devint souverain de Cyrène et de toute la partie de la Libye qui dépendait de l'Égypte, en l'an 117 avant J.-C., par le testament de son père, qui démembra ainsi ces provinces au préjudice des héritiers légitimes. L'histoire ne nous a conservé le souvenir d'aucune des actions de ce prince, non plus que celui d'aucun événement arrivé dans la Cyrénaïque sous son gouvernement. Il mourut après un règne d'environ vingt ans; et, par son testament, il laissa tous ses états aux Romains. Les Lagides perdirent alors la possession de la Cyrénaïque. Cet événement eut lieu sous le consulat de Cn. Domitius Ænobarbus, et de C. Cassius Longinus, en l'an 96 avant J.-C. Le sénat ne voulut cependant pas profiter de cette disposition: il donna la liberté à toutes les villes de la Cyrénaïque. Ce ne fut qu'une vingtaine d'années plus tard que, pour faire cesser les troubles qui agitaient

Gall. A. p. 117

ces petites républiques, on les réduisit en provinces. On attribue à Ptolémée Apion quelques médailles de la Cyrénaïque qui portent le nom d'un roi Ptolémée, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, que rien ne désigne d'ailleurs.

S. M—κ.

**PTOLÉMÉE**, roi de l'île de Chypre, fils naturel de Ptolémée Soter II, devint souverain de Chypre, dans le même temps que son frère aîné, Ptolémée Aulète, montait sur le trône d'Égypte, en l'an 81 avant J.-C., après la mort de Ptolémée Alexandre II. De même que son frère, il devint roi sans l'agrément des Romains; mais il n'imita pas son exemple: il ne fit aucune démarche auprès du sénat pour être admis dans l'alliance de la république. Il tenait même assez peu de compte des Romains, comme il le prouva en l'an 66. P. Clodius ayant été pris par des pirates en allant de Syrie en Cilicie, ceux-ci firent offrir au roi de Chypre de rendre la liberté à Clodius, pourvu qu'il payât sa rançon. Ptolémée ne voulut pas leur donner plus de deux talents (environ douze mille francs), que les pirates refusèrent. On attribue à l'avarice la conduite du roi de Chypre. Ce prince, en effet, était aussi économe, que son frère le roi d'Égypte était prodigue; mais il paraît qu'il fut plutôt dirigé dans cette occasion par son aversion pour les Romains, que par le sentiment qu'on lui suppose. En effet, il était alors, ainsi que son frère, en relation avec le grand Mithridate, qui devait lui accorder en mariage sa fille Nyssa, tandis qu'Aulète aurait épousé son autre fille Mithridatis. Ces deux princesses moururent avec leur père en l'an 63. Lorsqu'Aulète eut été reconnu roi en l'an 59,

et admis dans l'alliance de Rome, le roi de Chypre ne fit rien pour rechercher une semblable faveur. Il eut à s'en repentir. L'année suivante, P. Clodius, qu'il n'avait pas voulu retirer des mains des pirates, mais qui avait été mis en liberté sans raison par ces brigands, était alors tribun du peuple; et il profita du crédit que lui donnait cette place pour se venger de Ptolémée. Il rappela le prétendu testament de Ptolémée Alexandre II, et présenta au peuple une loi pour réduire l'île de Chypre en province, et mettre à l'encan les biens du roi. Ce plébiscite passa sans difficulté. Clodius, pour éloigner de Rome Caton qu'il détestait, lui fit déléguer la commission d'exécuter une mesure que celui-ci désapprouvait. Caton fut donc nommé questeur, et investi, à son grand regret, de la puissance prétorienne, pour aller prendre possession de l'île de Chypre. Ainsi, sans déclaration de guerre, et contre le droit des nations, on dépouilla de ses états un prince qui n'était pas, il est vrai, reconnu pour ami de la république, mais qui n'en était pas non plus l'ennemi. L'indignation fut générale en Égypte, quand on y connut la loi portée par Clodius: sans la lâcheté d'Aulète, la guerre aurait éclaté entre les deux empires; et Rome n'eut pas consommé, au moins sans éprouver de résistance, cette odieuse injustice. Cependant Caton ne se pressait pas d'accomplir les ordres dont on l'avait chargé; il s'était arrêté à Rhodes, d'où il avait envoyé en Chypre, son ami Canidius, pour décider Ptolémée à résigner volontairement son royaume, promettant de lui faire conférer, par le peuple romain, la haute dignité de grand pontife de Vénus à Paphos. Aulète vint à Rhodes vers le même temps

réter la spoliation de son  
 ette démarche fut inutile.  
 pouvait se dispenser d'exé-  
 ordres du sénat. Ptolémée,  
 t délaissé par son frère et  
 yptiens que divisait la guer-  
 et n'ayant aucun moyen de  
 prit la résolution de renon-  
 ne plutôt que d'abandonner  
 rement ses états ; il s'em-  
 . C'est ainsi que les Romains  
 t les maîtres de l'île de Cy-  
 ton n'y arriva qu'après la  
 Ptolémée ; il rassembla tou-  
 ichesses de ce prince, qui  
 onsidérables, et les envoya à  
 our les Cypriens, ils comp-  
 e déclarés libres et reconnus  
 mis et alliés des Romains, et  
 it vu avec plaisir la chute de  
 ; mais ils furent trompés  
 rs espérances : Caton fit de  
 une province, qu'il annexa  
 ernement de Cilicie. S. M.-N.  
 EMÉE surnommé *Alori-*  
 de Macédoine, fils naturel  
 tas III, devait son surnom  
 és à une peuplade macédo-  
 chez laquelle il fut sans  
 évé, ou à laquelle il appar-  
 ut-être par sa mère. Il jouit,  
 il paraît, d'une grande consi-  
 dans la Macédoine sous le  
 e son père, dont il avait  
 une fille légitime appelé Eu-  
 La reine Eurydice, femme  
 tas, fut tellement éprise de  
 e, son beau-fils, qu'elle our-  
 trame pour faire périr son  
 blacer sur le trône Ptolémée,  
 quel elle eût partagé la puis-  
 sa fille Euryone dévoila le  
 à Amyntas. Après la mort  
 ince, Ptolémée fit de nou-  
 ntatives pour s'emparer de la  
 e, et fut encore soutenu par  
 Eurydice. De concert avec

un grand nombre de seigneurs ma-  
 cédoniens, il se révolta contre Alexan-  
 dre II, fils d'Amyntas. Celui-ci de-  
 manda du secours aux Thébains,  
 qui envoyèrent Pélopidas en Macé-  
 doine, afin de terminer ce diffé-  
 rend. A peine fut-il apaisé, et  
 l'armée thébaine retirée, qu'A-  
 lexandre périt assassiné, en l'an  
 371 avant J.-C. Son frère Per-  
 diccas lui succéda sous la tutelle  
 de sa mère Eurydice ; mais la cou-  
 ronne lui fut disputée par Pausa-  
 nias, prince du sang royal, et par  
 Ptolémée Alorités. Pausanias fut  
 battu et chassé par Iphicrate, gé-  
 néral athénien, dont la reine avait  
 imploré l'assistance. Bientôt après  
 Perdiccas fut obligé de soutenir la  
 guerre contre Ptolémée, qui parvint  
 à se faire reconnaître dans toute la  
 Macédoine, dont il fut roi pendant  
 trois ans environ ( 371-368 ). Per-  
 diccas ne conserva qu'une très-petite  
 portion du royaume. Vainement il  
 demandait du secours aux Athéniens  
 et aux Thébains : ces peuples étaient  
 trop occupés pour songer à le défen-  
 dre. Cependant, en l'an 368, Pélopi-  
 das vint en Macédoine sans ordre  
 de sa république, suivi d'un corps  
 de volontaires. Sa présence suffit  
 pour rétablir Perdiccas sur son trô-  
 ne. Ce général était si redouté, que  
 Ptolémée n'osa lui résister, et qu'il  
 remit à sa discrétion le jugement  
 des différends qu'il avait avec son  
 frère. Pélopidas déclara que la cou-  
 ronne appartenait à Perdiccas ; et  
 Ptolémée se soumit à cette décision.  
 Cependant, comme le héros thébain  
 craignait qu'il ne s'élevât de nou-  
 veaux troubles après son départ, il  
 emmena en otage à Thèbes, le  
 frère de Perdiccas, Philippe, qui  
 fut père d'Alexandre, et Philoxène,  
 fils de Ptolémée. La paix fut ainsi

rétablie dans la Macédoine. Depuis cette époque, il n'est plus question, dans l'histoire, de Ptolémée Alorités.

S. M—N.

**PTOLÉMÉE**, surnommé *Céraunus*, ou le *Foudre*, roi de Macédoine, était le fils aîné de Ptolémée Soter, premier roi d'Égypte de la race des Lagides, et d'Eurydice, fille d'Antipater. Irrité de ce que, malgré les avis de Démétrius de Phalère, son père lui avait préféré les enfants qu'il avait eus de Bérénice, ce prince abandonna l'Égypte où il ne voulait pas être sujet, et se retira auprès de Lysimaque, dont le fils aîné Agathocle avait épousé sa sœur Lysandra, née comme lui d'Eurydice. Il paraît que Lysandra partageait le ressentiment dont son frère était animé contre Ptolémée Soter et les enfants de Bérénice. Aussi la fille de cette princesse, Arsinoé, qui était en même temps sœur et belle-mère de Lysandra, à cause de son mariage avec Lysimaque, père d'Agathocle, conçut-elle de vives inquiétudes de l'arrivée de Céraunus. Elle craignait pour les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque, si jamais ils devaient être dans la dépendance du mari de Lysandra. Elle tenta donc de faire empoisonner Agathocle : ce crime n'ayant pas réussi, elle accusa le prince qu'elle voulait perdre, d'avoir voulu attenter aux jours de son père ; et Lysimaque, trompé, fit périr son fils innocent. Alors sa femme Lysandra quitta la Thrace, avec ses frères Ptolémée Céraunus et Méléagre, ses enfants, et Alexandre, fils de Lysimaque et d'une femme Odrysiennne. Ils allèrent tous à Babylone, auprès de Séleucus Nicator, roi de Syrie. Ce prince les reçut avec honneur, et promit à Céraunus de le rétablir sur le trône d'Égypte,

mais seulement après la mort de son père, avec lequel il était lié par un traité. Ces événements durent arriver en l'an 284 av. J.-C. Ptolémée Philadelphie, informé de l'accueil que son frère avait éprouvé à la cour de Syrie, et des promesses que Séleucus lui avait faites, voulut se fortifier par l'alliance de Lysimaque, qui lui donna en mariage sa fille Arsinoé. Cependant Céraunus et sa sœur Lysandra ne cessaient de presser Séleucus de faire la guerre à Lysimaque. Séleucus s'y préparait quand il fut prévenu par Lysimaque, qui, informé des intrigues des fugitifs, voulut avoir l'avance, et passa en Asie, où il pénétra jusque dans la Phrygie. Les deux rois se rencontrèrent dans les plaines de Couroupédium. Ces deux anciens compagnons d'Alexandre étaient les seuls qui vécussent encore, car Ptolémée Soter venait de mourir ; l'un avait soixante-dix-sept ans, et l'autre soixante-quatorze. Ils combattirent comme des jeunes gens. Lysimaque fut vaincu, et resta sur le champ de bataille, l'an 281 avant J.-C. Ses états tombèrent au pouvoir de Séleucus ; et Céraunus réclama l'exécution de la promesse que ce prince lui avait faite avant la guerre. Mais Séleucus, qui avait déjà peut-être appris à connaître le caractère violent, emporté et perfide de Ptolémée, et qui d'ailleurs ne songeait qu'à prendre possession des royaumes de Thrace et de Macédoine qu'il venait d'acquérir par la mort de Lysimaque, était impatient de revoir son pays natal, dont il était devenu souverain : il opposa des réponses évasives aux sollicitations de Céraunus, alléguant que lui et Ptolémée Soter s'étaient réciproquement promis de ne jamais faire la guerre à leurs en-



fants. Céraunus , trompé dans ses espérances , n'attendit qu'une occasion pour se venger ; il la trouva bientôt. Malgré le refus de Séleucus , il était resté dans le camp de ce prince , qui se préparait à passer dans la Macédoine , où il voulait terminer ses jours. Lorsque Séleucus eut traversé l'Hellespont et qu'il allait à Lysimaachie , dans la Chersonèse de Thrace , il fut assassiné par Ptolémée Céraunus , sept mois après la mort de Lysimaque. Céraunus se rendit à Lysimaachie , où il prit le diadème ; et , suivi d'une nombreuse escorte , il revint promptement vers l'armée , par laquelle il fut salué roi. Lorsqu'Antigonus Gonatas , fils de Démétrius Poliorcètes , fut informé de la mort de Séleucus , ce prince , qui régnait dans la Grèce , voulut se mettre en possession de la Macédoine , où son père avait régné , et il y fit une invasion. Ptolémée , qui avait à sa disposition toute la flotte de Lysimaque , y parut aussitôt que lui ; il arriva par mer dans la Macédoine. Antigonus fut vaincu , et obligé de se retirer dans la Béotie. Céraunus vainquit ensuite un fils de Lysimaque , nommé Ptolémée et Monunius roi d'Illyrie , qui lui firent la guerre , et il demeura maître de tout le royaume de Macédoine , à l'exception de la ville de Cassandree , où sa sœur Arsinoé , veuve de Lysimaque , s'était retirée avec ses enfants. Le nom de son père Ptolémée Soter , et la vengeance qu'il avait tirée de la mort de Lysimaque , avaient concilié à Céraunus l'affection des peuples. Il voulut aussi obtenir l'amitié des fils de Lysimaque , en épousant leur mère , qui était sa sœur , et en les adoptant pour ses héritiers. Comme il était déjà en guerre avec Antigonus Gonatas et avec le roi de Syrie Antio

chus , dont il avait assassiné le père , il ne voulait pas avoir au commencement de son règne un troisième ennemi à combattre : il envoya donc une ambassade à son frère Ptolémée Philadelphe , pour lui déclarer qu'il avait oublié tous ses sujets de ressentiment , et faire la paix avec lui. Appréhendant qu'Antiochus , qui depuis peu avait été battu par Antigonus Gonatas , ne se joignît à ce prince et à Pyrrhus afin de lui faire la guerre , il se porta médiateur entre ces trois monarches. Il contracta lui-même une alliance avec Pyrrhus , et lui donna en mariage sa fille , dont le nom est inconnu. Comme ce prince guerrier se préparait alors à porter ses armes en Italie pour soutenir les Tarentins , qui lui avaient demandé du secours contre les Romains , Céraunus engagea Antiochus à lui donner de l'argent , tandis qu'Antigonus lui fournissait des vaisseaux , et que lui-même lui prêtait , pour deux ans , un corps auxiliaire de cinq mille hommes d'infanterie , quatre cents chevaux , et cinquante éléphants. Céraunus , n'ayant plus aucune inquiétude sur la possession du royaume que la fortune lui avait donné , songea à se débarrasser des fils de Lysimaque , qu'il n'avait épargnés jusque-là que par politique. Nous avons raconté ailleurs ( Voy. page 208 ci-dessus ) avec quel raffinement de cruauté et de perfidie , Céraunus exécuta ce crime odieux , et comment sa sœur Arsinoé , après le meurtre de ses enfants qui avaient été immolés entre ses bras , se réfugia dans l'île de Samothrace , sous la sauvegarde des dieux qui y étaient révérés. Tous ces attentats ne restèrent pas long-temps impunis ( Justin ,

lib. xxiv, c. 3); et les Gaulois furent les vengeurs de tant de crimes. Ces peuples répandaient alors la terreur dans l'Europe et dans l'Asie, qu'ils menaçaient d'une conquête prochaine. Leur nation surchargée d'une trop nombreuse population avait voué aux dieux *un printemps sacré*; et un essaim de jeunes guerriers avaient abandonné leur patrie pour chercher de nouvelles demeures. Divisés en deux corps, les uns ravageaient l'Italie, tandis que les autres s'étaient portés dans l'Illyrie, dont ils soumirent les peuples. Ils se préparèrent alors à pousser plus loin leurs exploits. Ils désolèrent la Grèce, la Macédoine et la Thrace par leurs fréquentes invasions. La terreur qu'inspirait le nom Gaulois, était si grande, que les rois mêmes qu'ils n'avaient point attaqués, s'empressaient d'acheter la paix à prix d'argent. Ils ne tardèrent pas à passer en Asie, où ils ne furent pas moins redoutables; et, pendant près d'un siècle, ils soumirent à des tributs, ou épouvantèrent de leurs armes, les successeurs d'Alexandre. Ptolémée Céraunus apprit seul sans terreur l'arrivée des Gaulois. *Solus rex Macedoniæ*, dit Justin, *Ptolemæus adventum Gallorum intrepidus audiuit*. Ces peuples qui avaient déjà fait plusieurs invasions dans la Macédoine, qui étaient toujours cantonnés sur les frontières du royaume, et qui avaient alors pour chef Belgius, envoyèrent demander la paix et un subside à Céraunus. Celui-ci, pensant que la crainte seule les portait à faire cette démarche; traita leurs envoyés avec le plus grand mépris, et refusa de leur accorder la paix, à moins qu'ils ne livrassent leurs armes et qu'ils ne donnassent leurs chefs en otage.

Céraunus refusa même un secours de vingt mille hommes que lui offrait le roi des Dardaniens, prétendant que les enfants des vainqueurs du monde n'avaient pas besoin d'alliés. Les Gaulois ne tardèrent pas à lui faire voir combien il s'était trompé: peu de jours après ils furent en présence des Macédoniens; et Céraunus, vaincu, tomba percé de coups sur le champ de bataille. La vue de sa tête, placée au bout d'une lance, acheva la défaite de son armée, qui fut presque toute détruite. Ptolémée Céraunus mourut en l'an 280 avant J.-C., après avoir occupé, pendant un an et cinq mois, le trône de Macédoine: son frère Méléagre lui succéda; mais, deux mois après, il fut chassé par les Macédoniens, qui furent en proie aux discordes civiles pendant plusieurs années, tandis que les Gaulois ravageaient impunément leur pays.

S. M— R.

PTOLÉMÉE, fils de Mennéus, l'un des petits souverains qui se partageaient la Syrie après la chute des Séleucides, était dynaste de la Chalcidène. Cette région, située dans le mont Liban, comprenait les villes d'Héliopolis et de Chalcis, et s'étendait à l'orient jusqu'au désert d'Arabie, environnant, au nord et à l'occident, le territoire de Damas. Ptolémée possédait encore la plaine de Marsyas, au milieu du Liban, et l'Iturée, région limitrophe de la Judée. Il est probable qu'il tenait de son père la souveraineté de toutes ces contrées. Nous ignorons à quelle époque il lui succéda. Il régnait déjà vers l'an 86 avant J.-C., date probable de la mort d'Antiochus XII, roi de Syrie. Il faisait de fréquentes incursions sur le territoire de Damas: ceux qui gouvernaient cette ville, alors sans sou-

appelèrent Aréthas, roi des Séens, et le reconnurent pour leur prince, à la condition qu'il les aidât contre les courses de Mithridate. Aristobule, roi des Juifs, exaspéré, fut aussi envoyé par Pompée pour le combattre ; mais il eut aucun succès dans cette guerre. Quelques années après, quand Mithridate, vainqueur de Syrie en l'an 63, Ptolémée trouva le moyen de faire sa paix avec Pompée, et évita le sort de son parent Diodotus, tyran de Tripoli, qui fut mis à mort ; et il conserva ses états en l'honneur de Pompée la somme de mille talents (environ six millions). Dans l'an 58, Ptolémée prit le parti de Mithridate contre Aristobule, que Pompée dépouilla de la souveraineté des Juifs. Il donna un asile à ses états aux frères d'Alexandre, d'Aristobule, qui, vaincu et prisonnier par le lieutenant Labienus, avait eu la tête tranchée à Antioche, en l'an 49 avant J.-C. par les ordres de Métellus Scipion, partisan de Pompée. Il envoya à Ascalon son fils Philippion, pour y mener dans ses états la veuve d'Aristobule, son fils Antigone et ses frères. Philippion conçut de l'amour pour l'une d'elles, qui s'appela Alexandra, et il l'épousa. Ce fut la cause de sa perte. Ptolémée devint jaloux de cette princesse : pour la posséder, il fit périr son fils, et exila Alexandra. Plus tard, il se reconcilia avec Marion, tyran de Carie, et avant J.-C., il reconduisit la Palestine. Antigone, dont il était devenu le beau-frère. Il mourut bientôt après, laissant ses états à son fils Lysanias, qui fut dépouillé et mis à mort, en l'an 37 avant J.-C., par Marc-Antoine. On l'accusa d'avoir embras-

sé le parti des Parthes lors de l'expédition faite en Syrie par Pacorus. Ses états furent donnés en possession à Cléopâtre. Il existe quelques médailles, sur lesquelles ce prince syrien prend le titre de *grand-prêtre*, comme plusieurs autres dynasties qui régnaient à la même époque.

S. M—N.

**PTOLÉMÉE**, prêtre égyptien de la ville de Mendès, avait écrit une histoire d'Égypte, divisée en trois livres. Cet ouvrage, cité par Clément d'Alexandrie, Eusèbe et Tactien, était chronologique, à ce qu'il paraît ; au moins c'est ce qu'on est fondé à inférer de ces paroles de Clément d'Alexandrie : *ὡς ἐν τοῖς χρόνοις ἀνέγραψεν ὁ Μενδήσιος Πτολεμαῖος*. Ces auteurs le citent au sujet d'Amosis, ancien roi d'Égypte, qui chassa les pasteurs de son royaume, et de la sortie des Israélites de l'Égypte, événement qui semble avoir été confondu avec l'expulsion des pasteurs, par quelques anciens écrivains. Il y a lieu de croire que plusieurs dates importantes et fort exactes, rapportées dans S. Clément d'Alexandrie, et relatives à l'histoire des Égyptiens, viennent de cet auteur ; celle de l'Exode en particulier. Nous ignorons à quelle époque vivait Ptolémée de Mendès. Le Père de l'Église déjà cité rapporte que le célèbre grammairien Apion avait allégué son témoignage dans le quatrième livre de son histoire d'Égypte : il est donc probable qu'il vivait au moins sous le règne d'Auguste, puisque Apion écrivait sous Tibère.

S. M—N.

**PTOLÉMÉE (CLAUDE)**, ou *Κλαυδῖος Πτολεμαῖος*, le plus célèbre, sans contredit, mais non le plus véritablement grand astronome de toute l'antiquité, était, dit-on,

natif de Péluse (1); mais il est constant maintenant qu'on ne sait pas exactement le lieu de sa naissance (2). Il fleurit vers l'an 125 et jusqu'à l'an 139 de l'ère vulgaire (3).

(1) C'est par erreur que l'on a donné à Ptolémée, le surnom de *Pelusiota*, et qu'on lui a assigné pour patrie la ville de Péluse. Cette erreur, qui est devenue générale, a été produite par les premiers éditeurs ou interprètes de cet astronome, qui travaillaient sur des originaux arabes. Ils ont mal lu le nom peut-être mal écrit de *Claudius*, qui portait Ptolémée. On voit en tête de la première édition de son *Almageste* : *Almagestum Cl. Ptolemai Pheludien- sis Alexandrini, astronomorum principis*, etc. Avec un manuscrit arabe, rien n'était plus facile que de se tromper, pour peu qu'il fut écrit négligemment. Il suffit de l'absence seul d'un point diacritique pour lire *Feludieh*, un mot qui doit se lire, et qui se lit effectivement chez les Arabes *Keloudieh*. Ce n'est pas autre chose que le prénom romain de Claudius. On peut consulter, à ce sujet, une note que M. Causin a placée à la suite de son *Mémoire sur l'Optique de Ptolémée* (*Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI, p. 40-43). Les savants, trompés par cette mauvaise lecture, prenaient aussa communément que le surnom de *Pelusiota* avait été donné à Ptolémée, parce qu'il avait observé à Péluse. Il est constant maintenant que jamais Ptolémée n'a fait ses observations en ce lieu. Rien ne prouve absolument que cet astronome n'a pas observé quelquefois à Canope, auprès d'Alexandrie, comme le pense M. l'abbé Halma, dans sa Préface de la traduction française de l'*Almageste*, p. 62, se fondant sur le témoignage d'Olympiodore. Cette opinion et cette autorité ont été combattues par M. Letronne (*Journal des savants*, 1818, p. 200 et suiv.), qui pense que c'est uniquement dans *Alexandrie* que Ptolémée a fait toutes ses observations. S. M.—N.

(2) Selon Théodore Mélianiote, Grec du moyen âge, auteur d'une *Introduction à l'Astronomie*, publiée par Boulliau, Ptolémée était né en Thébarde, dans la ville grecque nommée Ptolémaïs d'Hermias, métropole de cette province. Il est probable que Théodore avait puisé cette indication dans quelque auteur aujourd'hui perdu, et il serait possible qu'elle nous fit connaître la véritable patrie de Ptolémée. S. M.—N.

(3) Il est impossible de déterminer l'époque de la mort de Ptolémée : elle est nécessairement postérieure à la date de la dernière observation astronomique consignée dans son *Almageste*, qui est du 7 pachon de l'an 888 de Nabonassar, répondant au 22 mars 151 de la 45<sup>e</sup> année égyptienne d'Antonin le Pieux. Il est constant que Ptolémée a composé sa *Géographie* après son *Almageste*, puisqu'il exprime dans ce dernier ouvrage l'intention où il étoit de s'occuper de cet autre livre : il est donc probable qu'il a vécu encore assez long-temps après l'époque dont nous venons de parler. On ne peut invoquer, pour résoudre cette question, l'autorité du canon chronologique de cet auteur, qui se termine par Antonin, au rang duquel il assigne une durée de vingt-trois ans, pour croire qu'il soit mort après cette époque, qui répond à l'an 159. Le fait est très-possible ; mais il faudrait un autre garant que ce Canon, continué par tous les successeurs de Ptolémée, et prolongé jusqu'à la prise de Constantinople, sans qu'on puisse indiquer ce qui appartient réellement à Ptolémée et à chacun de ses continuateurs. S. M.—N.

Nul n'a été loué avec plus d'exagération. Dans une Épigramme grecque, en quatre vers, qu'on a mise en tête de son ouvrage le plus important, on lui fait dire, en parlant de lui-même : « Je sais que je suis » mortel, et que ma carrière ne peut » être de longue durée ; mais quand » je parcours, en esprit, les routes » des astres, mes pieds ne touchent » plus la terre. Assis près de Jupiter » même, comme les dieux, je me » nourris de la céleste ambrosie. » Ses contemporains et ses commentateurs joignent toujours à son nom les adjectifs *admirable*, *étonnant* et même *divin*. L'école d'Alexandrie, illustrée par ses travaux, est qualifiée, par Synésius, d'école *divine*. Il avait donné à son *Traité d'Astronomie* le titre modeste de *Composition* ou *Syntaxe mathématique*. Ses éditeurs ont changé ce titre en celui de *Grande Composition*. Entre les mains des traducteurs arabes, cette *Composition* est devenue la *Très-grande* (ἡ Μεγίστη, *Almagesti*) ; et le nom d'*Almageste* lui est demeuré. Il faut avouer que Ptolémée avait de quoi justifier, jusqu'à un certain point, cette espèce d'idolâtrie. Son livre était le seul dans son genre : tous ceux d'Hipparque avaient disparu. On trouvait, dans la *Syntaxe*, une exposition claire du système du monde, de l'arrangement des corps célestes et de leurs révolutions ; un *Traité* complet de trigonométrie rectiligne et sphérique ; tous les phénomènes du mouvement diurne, expliqués et calculés avec une précision bien remarquable, surtout si l'on considère les longueurs et les embarras de l'arithmétique et de la trigonométrie grecques. On y lisait encore la description de tous les instruments nécessaires à un grand obser-

, instruments qu'il disait avoir  
ou perfectionnés. Il y par-  
ces armilles célèbres au  
desquelles il avait observé  
ité de l'écliptique, les équi-  
et les solstices. L'une de ces  
s était placée dans le plan du  
en, et lui servait à déterminer  
linaisons de tous les astres.  
, placée dans le plan de l'é-  
; lui avait donné les équinoxes  
ngueur de l'année; le jour el-  
en outre un excellent cadran  
, et la nuit un cadran sidéral,  
oins utile. Il avait imaginé un  
e-cercle mobile, qu'il pouvait  
à volonté vers tous les points  
rizon. Avec cet instrument,  
ndait avoir mesuré un arc du  
ercle du globe terrestre, sans  
cé, comme ses prédécesseurs,  
iriger dans le plan du méridien  
donnait la première descrip-  
l'équatorial, ou de la machi-  
illactique. Ensuite, pour des  
ations plus délicates, il s'était  
é une espèce de secteur d'un  
us grand rayon, qui lui per-  
de diviser le degré en un  
ede parties beaucoup plus con-  
de que ne l'avait fait aucun  
onomes précédents. A l'exem-  
ipparque, et sans avoir vu  
ment de ce grand astronome,  
it construit un astrolabe pour  
ser un nouveau catalogue d'é-  
et suivre commodément le  
lu soleil, de la lune et de tou-  
planètes. A l'imitation d'Hip-  
, il s'était également procuré  
optre pour comparer les dia-  
du soleil et de la lune. Pour  
erches astronomiques de tous  
s, il avait construit un globe  
à pôles mobiles, sur lequel  
: placé toutes ses étoiles, sui-  
urs longitudes et leurs latitu-

des. Ce globe tournait autour de deux  
pointes diamétralement opposées,  
que l'on pouvait déplacer à volonté,  
pour amener les deux pôles de l'é-  
quateur à toutes les positions qu'ils  
avaient pu successivement occuper;  
ce qui mettait l'astronome en état  
de vérifier, sans travail, tous ces le-  
vers et couchers mentionnés par les  
poètes et les autres écrivains. On sait  
que, dans ces premiers temps, ces  
phénomènes formaient le seul calen-  
drier qu'on eût pour régler les divers  
travaux de l'année et les temps favo-  
rables à la navigation. Jusqu'ici nous  
n'avons encore vu que le calculateur  
exact et l'observateur industrieux.  
Pénétrons plus avant : il nous expo-  
sera clairement la théorie des mou-  
vements inégaux du soleil : il rappor-  
tera les temps des équinoxes et des  
solstices ; il nous calculera, de la  
manière la plus simple, toutes ces  
observations, pour en déduire de  
combien le centre de la terre est éloi-  
gné du centre de ce cercle dans le-  
quel il suppose que le soleil avance  
chaque jour d'un mouvement par-  
faitement uniforme ; il déterminera  
les lieux et les temps où le soleil se  
trouve à la plus grande et à la plus  
petite distance de la terre ; il fixera  
la longueur de l'année, et donnera des  
tables d'après lesquelles nous pour-  
rions, en quelques lignes, calculer,  
pour un jour et pour un instant quel-  
conque, le lieu que le soleil occupe-  
ra dans le ciel, sa hauteur méridien-  
ne, et la longueur des ombres d'un  
gnomon. Il est vrai que, dans ces cal-  
culs, nous pourrions nous tromper  
d'un diamètre du soleil ; mais il n'en  
dit rien : il ne s'en doute pas lui-mê-  
me ; et personne n'en avait le moind-  
re soupçon. Si vous passez au livre  
de la lune, votre étonnement redou-  
blera ; car ce qui précède, était déjà

dans les ouvrages d'Hipparque. Par les éclipses anciennes, Hipparque avait reconnu dans les mouvements de la lune une inégalité de cinq degrés, qui suffisait pour ces éclipses, mais non pour expliquer toutes les anomalies du cours entier de la lune. Faute d'observations assez nombreuses, ou plutôt parce qu'il aurait voulu représenter également bien toutes les observations qu'il avait faites dans tous les points de l'orbite lunaire, Hipparque n'avait pu déterminer les lois d'inégalité trop nombreuses. Ptolémée, en se bornant à trois positions principales tirées d'Hipparque, imagine une hypothèse qui les représente parfaitement, au moyen d'une seconde inégalité de deux degrés et deux tiers, qui est à son *maximum* dans les quadratures, c'est-à-dire, dans les premier et dernier quartiers. Satisfait de ce succès, bien remarquable en effet, quoique bien facile, il n'examine pas si la théorie qu'il donne de son heureuse découverte, n'a pas d'ailleurs quelque inconvénient très-grave, qui le forcerait à chercher une autre explication d'une inégalité que toutes les recherches postérieures ont confirmée : la parallaxe qu'il en déduit est trop forte de deux tiers de degré ; il n'y fait aucune attention. Il en résulterait aussi, pour les instants des quadratures, un diamètre apparent dont l'erreur se remarquerait à la vue simple : il n'aperçoit pas cette conséquence, ou bien il la dissimule ; et jusqu'à Copernic, aucun astronome n'y prit garde, ou du moins ne sut y remédier. Ptolémée est plus exact et plus géomètre dans le calcul des éclipses : il est vrai que, dans ce livre, il ne fait que copier Hipparque, dont l'ouvrage est perdu ; mais il a la bonne foi de le citer par-

tout. Les méthodes qu'il enseigne nous connaissons par lui seul, son commentateur Théon, sans amélioration sensible, jusqu'au temps de Kepler, qui n'y qu'une chose, mais bien importante, le moyen de faire servir les observations de soleil à déterminer les longitudes des méridiens entre les lieux où la même éclipse a été vue. Quant aux étoiles, Ptolémée assure positivement qu'il a commencé toutes les observations avec un astrolabe semblable à celui d'Hipparque. D'après une observation unique, qu'il indique sans développer les détails, il affirme depuis le temps d'Hipparque, que les étoiles se sont avancées de deux degrés et deux tiers en longitude, il en conclut un mouvement annuel et général de 36 secondes par année. Hipparque, en comparant ses propres observations avec celles d'Aristille et de Timocharide, avait trouvé, pour ce mouvement, des vitesses différentes, depuis 42" jusqu'à 58" ; par un milieu, il aurait conclu que, suivant les probabilités, ce mouvement annuel était de 50", tel qu'il est aujourd'hui ; mais les observations d'Hipparque étaient trop grossières pour en tirer avec certitude un point exact. Hipparque se borne donc à dire que certainement la précession ne saurait être au-dessous de 30" par année, Ptolémée, moins circonspect, ne voit pas la difficulté : il adopte la valeur sérieuse posée par Hipparque, et son erreur ne fut découverte 700 ans plus tard, par les observations de Tycho, parce que, dans l'intervalle, ce n'avait produit aucun effet. Ptolémée appuie son système téméraire d'une foule de faits qui ne prouvent réellement

me, qu'il n'entend rien à  
 ie; et l'autre, que la pré-  
 réellement de 50'' envi-  
 de 36, comme il le répè-  
 e fois qu'il termine un de  
 is calculs. Aucune de ces  
 aujourd'hui si évidentes,  
 remarquée jusqu'ici, par-  
 sonne n'avait pris la pei-  
 re ces calculs suivant des  
 exactes : tant était gran-  
 iance que Ptolémée avait  
 r des calculs plus heureux,  
 els il suivait pas-à-pas la  
 ée par Hipparque; au lieu  
 l'incertitude où il était sur  
 é précise de la précession  
 le, ce père de l'astrono-  
 t pas cherché à déterminer  
 tement les variations qui  
 n résulter pour les décli-  
 s diverses étoiles. Dans ce  
 ne les planètes, Ptolémée  
 re et parut plus admirable  
 et surtout plus original.  
 e n'avait pu recueillir que  
 rations trop peu nombreu-  
 p grossières : il avait du  
 combien cette théorie était  
 ie. Il s'assura qu'il était  
 e de s'y contenter de l'ex-  
 qui lui avait suffi pour le  
 ie cet excentrique ou que  
 serait insuffisant, s'il était  
 monça, et c'est Ptolémée  
 apprend, que l'on n'y pour-  
 ir sans combiner ensemble  
 ypothèses : ce moyen avait  
 ous les succès de Ptolémée  
 tables de la Lune : il l'em-  
 si pour les planètes. Hippar-  
 travaillé pour laisser à ses  
 rs des observations plus  
 es, plus exactes et en  
 ordre. Pendant plus de  
 t cinquante ans, aucun as-  
 ne se présenta pour re-

cueillir ce précieux héritage. Pto-  
 lémée fut plus hardi ; mais, ce qui  
 paraît vraiment étrange, il ne fait au-  
 cun usage de ces observations d'Hip-  
 parque, dont il vient lui-même de  
 nous faire sentir toute l'importance.  
 Pour chaque planète, comme pour  
 la lune, il se contente de trois ob-  
 servations, souvent assez grossières,  
 et parfois très-désavantageusement  
 placées. Il en conclut les lois de deux  
 inégalités principales : une quatrième  
 observation, la plus ancienne qu'il  
 peut rencontrer, lui sert à détermi-  
 ner le mouvement moyen de la pla-  
 nète. Pour en représenter plus exac-  
 tement les inégalités, il imagine de  
 rapporter ces mouvements à trois  
 centres différents. L'un était le centre  
 des mouvements apparents et iné-  
 gaux ; le second, celui des mouve-  
 ments vrais et uniformes ; le troi-  
 sième, placé à égale distance entre  
 les deux autres, était le centre des  
 distances constantes, c'est-à-dire le  
 centre du cercle dans la circonféren-  
 ce duquel l'épicycle de la planète se  
 mouvait réellement, mais d'un mou-  
 vement dont il se dissimule l'inéga-  
 lité ; manquant ainsi volontairement  
 à cet axiome fondamental de l'an-  
 cienne astronomie, renouvelé depuis  
 par Copernic, que tous les mouve-  
 ments devaient se faire dans des cer-  
 cles, et d'une manière parfaitement  
 uniforme. Copernic lui en fit un  
 grave reproche, et trouva moyen de  
 parer encore à cet inconvénient pré-  
 tendu. Cette conception, très-singuli-  
 ère, mais très-ingénieuse, de Ptolé-  
 mée, prépara les voies à l'ellipse de  
 Keppler : elle avait été critiquée très-  
 vivement par l'arabe Alpétrage, mais  
 reçue avec admiration par tous les  
 contemporains, par tous les com-  
 mentateurs et par tous les astrono-  
 mes jusqu'à Copernic, qui eut la mo-

difier, et Keppler qui, plus habile, osa la renverser. Elle régna dans toutes les écoles, et se répandit partout, dans l'Asie comme dans l'Afrique. On se persuada, pendant 1400 ans, que Ptolémée avait découvert le secret de la nature. Alphonse, roi de Castille, fut le seul qui, en admettant, comme tous les autres, la vérité du système, se permit de le désapprouver, lorsqu'il exprima le regret que *Dieu ne l'eût pas appelé à son conseil à l'instant de la création*. Les planètes offraient cependant les phénomènes singuliers des stations et des rétrogradations; on les voyait, presque chaque année, s'arrêter, retourner sur leurs pas, s'arrêter de nouveau, puis reprendre leur marche directe. Apollonius de Perge avait démontré que ces anomalies étaient des conséquences mathématiques, des suppositions auxquelles on était forcé de recourir pour calculer leur marche inégale dans les autres parties de leurs révolutions. Il avait donné, pour déterminer ces irrégularités, des théorèmes qui se trouvent identiques aux règles dont nous nous servons encore aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient qu'approximatives, parce que ces phénomènes, dont on a tant fait de bruit, ont perdu toute leur importance depuis qu'on en connaît bien les causes, et surtout depuis qu'on fait un usage plus général de ces éphémérides, où les lieux apparents des planètes sont marqués pour tous les jours de l'année, ce qui dispense de chercher directement à quels instants elles sont ou stationnaires ou rétrogrades. Ptolémée, qui nous a conservé les théorèmes d'Apollonius, nous dit que la démonstration en était fort obscure; et elle devait l'être beaucoup si elle était plus encore

que celle qu'il a mise à la place. On attribua cette obscurité à culté du problème; et Ptolémée encore le mérite d'avoir rendu solution dans des Tables, qui ne sont pas d'une grande peine en rendent au moins le calcul facile. Une chose bien plus ou et réellement plus difficile, anciens, était la théorie des apparentes des planètes. Pour représenter, Ptolémée se voit multiplier les inclinaisons, qu'il attribue entre ses excentriques épicycles; de rendre ces inclinaisons variables, en attachant un de ces épicycles à la circonférence d'une roulette qui, venant à frotter, fait hausser ou baisser l'extrémité du diamètre auquel elle est attachée. Cette hypothèse si compliquée, Ptolémée ne donne aucune preuve, et rapporte à l'appui aucune observation quelconque; et cependant il faut qu'il en eût de bien variées, en bien grand nombre, pour un pareil système. On le croit, comme sur tout le point, l'aveuglement dura jusqu'à ce qu'il fut donné, de ces phénomènes, une explication simple et naturelle, qui ne laissa plus désirer: elle avait échappé à Copernic, et Tycho voulut jamais l'adopter. Il donna donc la *Syntaxe mathématique* numériquement précieuse encore aujourd'hui, puisque seul il renferme l'avérée de la science, et ce de ces temps tout entière plus: Ptolémée est encore moins passé pour être l'auteur d'un ouvrage extrêmement curieux: *Planisphère de Ptolémée*, pendant lequel aucun auteur grec n'avait fait honneur: Synésius, adepte enthousiaste du divin Ptolémée.



*vieil Hipparque* (παρμα-  
nt il parle d'ailleurs assez  
t. Quoi qu'il en soit, cet  
est un Traité de la projec-  
nomme aujourd'hui *sté-  
rie*. C'est l'art de repré-  
un plan tous les cercles de  
; d'observer et de rendre  
aux yeux tous les mouve-  
rnes ; de trouver l'heure  
l, soit par le soleil, soit  
oiles. Cette théorie, due  
it à Hipparque, a été  
t simplifiée à quelques  
les modernes : mais les  
tions d'Hipparque, égale-  
ureuses, reposent sur un  
plus élémentaire, qui se  
is les *Éléments* d'Euclide,  
e les démonstrations mo-  
ont la première idée est de  
ino, s'appuient sur un théo-  
des *Coniques* d'Apollo-  
projection d'Hipparque est  
nous nous servons encore  
r les mappemondes sur le  
grand cercle quelconque,  
rocédés du premier inven-  
sert également pour les  
ielles, quelque grande ou  
tite qu'en soit l'étendue.  
grec est perdu ; nous ne  
que la traduction latine,  
version arabe de *Maslem*.  
re que c'est ce Maslem qui,  
onnaitre le véritable au-  
cru pouvoir donner à Pto-  
ue celui-ci n'a jamais fait ;  
ius, le dernier élève un  
de l'école d'Alexandrie,  
ement que personne, de-  
rque jusqu'à lui Synésius,  
occupé de cette théorie,  
e Proclus, Philoponus et  
Grégoras, pour ne parler  
Grecs, se sont exercés de-  
un autre traité, non moins

curieux, intitulé *De l'Analemme*,  
dont le texte est également perdu ;  
nous ne le connaissons encore que  
par une traduction latine, faite d'a-  
près l'arabe. Il porte le nom de  
Ptolémée ; et nous n'avons aucun  
motif pour lui en contester la pro-  
priété. L'auteur y traite de deux au-  
tres projections de la sphère sur un  
plan. L'une est connue aujourd'hui  
sous le nom de projection *gnomo-  
nique* : les arcs y sont représentés  
par leurs tangentes, ou leurs ombres,  
comme disent les Arabes. L'autre  
s'appelle la projection *orthographi-  
que*, et les arcs y sont représentés  
par leurs sinus versés. Dans toutes  
ses constructions comme dans toutes  
ses démonstrations, l'auteur fait uni-  
quement usage des sinus, sans jamais  
parler des cordes des arcs doubles,  
ou de ces doubles sinus sur lesquels  
Hipparque avait fondé toute sa trigo-  
nométrie. Si Ptolémée est véritable-  
ment auteur de l'*Analemme*, il est  
bien singulier que jamais il n'ait eu  
l'idée si naturelle de faire entrer  
ces sinus dans la trigonométrie,  
dont il aurait ainsi considérablement  
simplifié toutes les opérations. Il est  
encore assez extraordinaire qu'il n'ait  
pas même eu l'idée bien nette de ces  
tangentes qui jouent un si grand rôle  
dans la projection *gnomonique*,  
et qu'il ait laissé à Albategnius et  
Aboul - Wefa, le mérite, si grand  
et pourtant si facile, d'introduire  
ces deux espèces de lignes dans les  
calculs trigonométriques. Il est éga-  
lement remarquable qu'Albategnius,  
qui nous a donné les premières ta-  
bles des sinus, n'ait fait aucun usage  
des tangentes ni des cotangentes, dont  
cependant il a donné des formules et  
même des tables, mais appropriées  
aux usages de la *gnomonique*. Ces  
changements importants, les seuls

au reste que les Arabes aient faits aux théories de Ptolémée, n'ont été connus en Europe que 700 ans plus tard ( V. PEURBACH, J. MULLER et JOACHIM ) Le traité de l'*Analemme* est d'ailleurs un ouvrage où se trouve consignée toute la théorie gnomonique des Grecs. Il renferme des règles sûres et géométriques pour tracer les cadrans des heures antiques et même équinoxiales, sur un plan quelconque. Athènes possède encore aujourd'hui, à la tour des Vents, huit cadrans divers, monuments précieux de la science des Grecs en cette partie; et ces cadrans, dont les figures et les mesures exactes ont été publiées par Stuart, calculés de nouveau par les méthodes de Ptolémée et par des formules modernes, ont été reconnus d'une exactitude frappante. On a donc raison de s'étonner que Montucla ait décidé si témérairement que la gnomonique des Grecs était entièrement perdue; et cette assertion est d'autant plus inconcevable, qu'elle est consignée dans l'ouvrage même où Montucla nous offre une espèce d'extrait de l'*Analemme* de Ptolémée, dont sans doute il n'avait pas lu même les premières lignes. Un troisième traité, perdu comme les deux autres, et dont nous n'avons qu'une mauvaise traduction latine, d'après un manuscrit arabe très-incomplet, se rapporte plus directement à l'astronomie, puisque Ptolémée y donne, de la réfraction astronomique, l'idée la plus complète qu'on ait eue jusqu'au temps de Kepler. Il en expose la nature, la cause et les principaux effets, sans entreprendre d'en mesurer la quantité; ce qui n'a été fait qu'imparfaitement par Kepler, auquel il manquait un théorème essentiel, découvert vingt ans plus tard, et dont

D. Cassini a su profiter, beaucoup mieux. L'ouvrage de Ptolémée a pour titre l'*Optique*, jamais été publié. La bibliothèque d'Italie en possède une copie plus correcte, dont M. nous fait espérer la traduction. On trouve des tables de la réfraction dans la lumière, à son entrée dans le verre. Ces tables d'une exactitude remarquable pour cet article en a déduit les sinus des inclinaisons de la même manière que Newton a déduit de ses expériences un temps où l'on croyait que Ptolémée avait perdu pour ( V. l'*Hist. de l'astron. anc.* p. 429 ). Ce traité d'optique est le seul ouvrage que nous ait laissé, dans lequel on trouve une trace de physique expérimentale, car les Grecs, grands disciples des métaphysiciens subtils, ont toujours dédaigné l'expérience. La *Géographie* de Ptolémée, malgré des erreurs est encore un ouvrage très-utile parce qu'il est le dépôt le plus complet des connaissances de ces siècles. Toutes les latitudes sont fausses, au moins d'un degré, parce qu'on les détermine par les ombres d'un gnomon, qu'on ne prend pas au lieu du bord supérieur, mais au centre. Cette erreur, remarquable en des mathématiques, fut remarquée pour la première fois par les Arabes, qui la commit lui-même sur celle d'Alexandrie, sur celle de Constantinople, prétendant avoir fait un si grand nombre d'observations, avec des instruments qui n'avaient pas d'erreur. Les longitudes

ent être bien plus défectueux : on n'avait rien de sûr les déterminer, que les lune, dont les temps ne donnés qu'en heures, en tout au plus en quarts de sorte que les différences ne peuvent être exactes, dix ou quinze degrés la pour les lieux déterminés par des observations : qu'on juge à quoi attendre pour les positions, précédentes d'après des grossiers. Mais ces dernières ne peuvent être imputées à une qui, n'étant jamais à la ville, était réduit à un très mauvais parti possible aux des voyageurs (4). On approcherait avec plus de mauvaise construction de la fondées sur les principes géométriques ; ce qui à croire que, loin d'être un *Planisphere* qui porte il n'avait pas même lu cet où Hipparque avait posé ses et tracé toutes les règles géographiques se servent de la construction de leurs tables et de toutes leurs cartes. Nous ne parlons pas des cartes qui servent à la navigation dont l'invention est toute dans tous les ouvrages que nous mentionnés, étaient destinés à des us et principalement aux astronomes. En faveur des astrologues calculateurs d'almanachs, nous avons rédigé une édition abrégée

et commode de ses tables astronomiques ; et pour la distinguer de la première, il l'intitula *Tables manuelles* (\*). On en trouve un extrait dans l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, tome II. Les manuscrits de la bibliothèque du Roi en offrent une explication, qui est sous le nom de Ptolémée, mais qui paraît l'ouvrage d'un pédant qui n'aurait travaillé qu'à se montrer bien savant en se rendant inintelligible. Théon, commentateur de Ptolémée, en a donné une explication beaucoup plus claire et plus complète, qu'il a mise à la portée de ceux qui voudraient employer ces tables à composer leurs horoscopes, leurs thèmes de nativité, et autres folies judiciaires. À cela près, dans tout ce qu'il a écrit pour les astrologues, Ptolémée n'a pas mis un seul mot ni de trigonométrie, ni d'astronomie ; comme on lui doit cette justice que le mot d'*astrologie* ne se rencontre pas une seule fois dans ce qu'il a écrit pour les astronomes. Il est vrai que le mot *comète* n'y paraît pas davantage ; mais alors les comètes n'étaient pas du domaine de l'astronomie : Aristote les avait rangées dans la classe des météores. Le plus grand ouvrage de Ptolémée sur l'astrologie judiciaire porte le titre de *Tetrabible* ou *Quadripartitum*. Proclus Diadochus a commenté le *Tetrabible*. Sa paraphrase a été traduite en latin, par Léon Allatius ; et nous en avons, dans les deux langues, une jolie édition sortie des presses d'Elzevir, en 1635. C'est un honneur dont la *Syntaxe mathématique* n'a pas été jugée digne. Nous avons encore de Ptolémée le *Centiloquium*, c'est-à-dire, les *Cent maximes* ou *théorèmes*

Article MARIN de Tyr, XXVII, 151, et aussi, pour voir ce que la géographie de Ptolémée, et ce que Ptolémée doit à l'ouvrage de M. Gosselin, intitulé : *Les Grecs analysés*, et le 2<sup>e</sup> vol. de son *la Géographie systématique des*

(\*) Voyez la note 6 ci-dessus, pag. 277 et 278.

*mes astrologiques*, recueillis de ses divers ouvrages. Boulliau a publié de Ptolémée (Paris, 1663), un *Traité du jugement et de l'empire de l'ame*, auquel il a joint des extraits d'auteurs grecs, dans lesquels nous lisons que Ptolémée demeura quarante ans dans les *Ptères* ou *ailes* du temple de Canope; qu'il y grava, sur des colonnes, les résultats de tous ses travaux, avec cette inscription : *Au Dieu sauveur, Claude Ptolémée* (consacre) *ses éléments et ses hypothèses mathématiques*. Nous avons, sous ce même titre d'*éléments* et d'*hypothèses*, un *Traité* fort succinct, qu'on attribue à Ptolémée, et qui pourrait être curieux, par les *variantes* qu'il contient pour les éléments et même pour les hypothèses; mais Ptolémée, dans ce même écrit, nous dit lui-même qu'il a travaillé pour les artistes qui, en composant leurs planétaires, cherchent moins les nombres les plus exacts, que les approximations propres à faciliter le travail. Nous avons de Ptolémée les trois livres des *Harmoniques*, dont Wallis, dans le tome III de ses *OEuvres*, nous a donné une édition grecque et latine, enrichie de notes. Enfin Ptolémée avait composé un *Traité des trois dimensions des corps*, dans lequel il parla le premier de ces trois axes rectangulaires, auxquels la géométrie moderne rapporte la position d'un point quelconque de l'espace. Nous avons exposé fidèlement, avec franchise et sans aucune réticence, les titres nombreux que Ptolémée pouvait avoir à ces sentiments d'admiration que, pendant si longtemps, il avait inspirés à tous ses lecteurs. A la vue de tant d'ouvrages importants, et uniques, chacun dans leur genre, en se rappelant les connaissances précieuses que seul il nous

a transmises, et dont on le comme l'unique auteur, il possible de le considérer a que comme un homme prod sentiment était tellement e que Keppler, qui, mieux que sentait tout ce qu'il y avait dre dans les hypothèses d nome grec, Keppler obligé nir que les observations de ne peuvent s'accorder ni a d'Hipparque, ni avec celle dernes, aime mieux supp est arrivé des perturbation rables dans les mouvement que d'admettre qu'un si gra ait pu se tromper, ou v induire en erreur. Mais, et fidèle, il nous est impossibl muler les reproches que, d de cent ans, ne cessent d' Ptolémée des savants un prévenus en sa faveur. Ha les *Transactions philosoc* n°. 204, p. 913, reprocl tegnius la préférence qu'i aux observations de Pto celles d'Hipparque, *quoiqu aucune comparaison à fa à l'autre du côté de l'ha l'industrie, pour ne pas l bonne-foi. Les équinoxes mée ne peuvent se conc ceux d'aucun astronom les abandonner comme si NON OBSERVÉS. Ailleurs d'avoir déguisé des faul étaient bien connues, et observations qui auraient l'erreur de ses tables. La dans le *Discours prélimin. Institutions astronomique* que Ptolémée ne se soit pe donner une *histoire géé l'astronomie*; car s'il eu et recueilli fidèlement to pouvait servir à constate*

orbites, il est certain que ce serait plus avancée l'est aujourd'hui : mais songé à rendre sa Syntaxe aux astronomes, qu'à la portée du commun des hommes comme le vrai moyen de ces sortes d'ouvrages, d'utiliser toutes les observations y être contenues, même qu'à l'exception de ce qu'il fut obligé d'employer à la construction de ses Tables, les astronomes ont le seul. Almageste s'étant du, et la lecture des années, qui étaient d'un plus grand, ayant été presque négligée. Lalande dit (44) : On est persuadé que ce n'était pas observée tirée d'Hipparque et qui l'ont précédé, tout de bon dans ses ouvrages il renvoie aux Mémoires de l'Académie, 1757, p. 420 ; p. 152 ; aux Éléments p. 196 et 467. Ailleurs sous ceux qui ont voulu un point quelconque, ont toujours été fondés donner Ptolémée, sur des points dont ils avaient fait l'articulation. Tout récemment une Histoire de l'Astronomie, l'auteur de cet ouvrage consacré un volume entier à la doctrine de Ptolémée : ses calculs sans en excepter partout il a été conduit par Halley, Lemonnier. Ce qu'il y a de bon et visible dans la Syntaxe, c'est la trigonométrie, la partie purement sphérique, la théorie mathématique des arcs dans toutes ces parties, Pto-

lémée n'a fait que copier Hipparque, qui avait résolu tous ces problèmes avant lui. Il suit les mêmes méthodes, il calcule tous les exemples pour le parallèle de Rhodes, où demeurait Hipparque ; il n'en donne aucun pour le parallèle d'Alexandrie, qu'il habitait lui-même, et qui est de cinq degrés plus austral. D'où viendrait un choix si extraordinaire, s'il ne copiait des exemples tout calculés pour s'épargner la peine et les incertitudes d'un nouveau calcul ? Ce n'est pas qu'il ne sache calculer très-correctement : on en juge par tout ce qu'il a fait pour les planètes. Si l'on n'y remarque ni un homme fort adroit, ni un génie bien inventif, on reconnaît au moins un homme dont la marche est sûre ; on ne trouve à cela d'autre exception que ce qu'il a fait pour déterminer la précession, ou du moins pour tâcher de démontrer qu'elle n'était que de 36". Dans toutes ses autres opérations Ptolémée se montre exact, quoique toujours prolix et verbeux. Ses calculs pour la lune présentent un tel accord, que tous les astronomes sont persuadés qu'il a modifié les observations pour les faire cadrer avec sa théorie. Cet accord si soutenu n'est pas celui qu'on peut espérer d'un bon calcul comparé à une bonne observation : c'est celui qui existe nécessairement entre deux bons calculs faits sur les mêmes tables. Ptolémée se vante d'avoir imaginé plusieurs instruments : il assure qu'il s'en est servi pour atteindre à plus d'exactitude ; mais il ne rapporte aucune de ses observations. Il nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré. Il ne donne le rayon ni de ses armilles, ni de son quart-de-cercle, ni même de son astrolabe. Il donne, à la vérité, celui de son

secteur, qu'il nomme ses *règles parallactiques*, sans rien dire des divisions de la troisième règle, qui tenait lieu de limbe. Deux fois seulement il paraîtrait s'être servi de ce dernier instrument pour connaître la parallaxe de la lune; il a donc négligé de l'employer à la mesure de l'obliquité, et à la vérification de la hauteur du pôle, sur laquelle il se trompait d'un quart de degré : il ne pouvait cependant pas ignorer que ces deux quantités entrent comme données dans le calcul que l'on compare à l'observation pour en conclure la parallaxe. Avec ces éléments vicieux, il arrive, en effet, à une parallaxe dont l'erreur excède deux tiers de degré. La dioptre était percée d'un trou suffisant pour laisser voir la lune *tout entière*. Il ne dit pas si c'est la lune périgée ou apogée. Mais le diamètre de la lune a des variations proportionnelles à celles des parallaxes. Ptolémée fait varier la parallaxe depuis  $53' 34''$ , jusqu'à  $104'$ . Une ouverture de 54 parties, qui aurait suffi pour enfermer la lune apogée, aurait été bien insuffisante pour le diamètre périgée, qui en eût exigé 104. Une ouverture de 104 parties aurait renfermé la lune en tout temps; mais dans l'apogée la lune n'eût couvert que 54 de ces parties : elle n'eût guère rempli que la moitié du champ de la dioptre. Dans le fait, les différences sont bien loin d'être si considérables : une ouverture de 64 parties aurait suffi pour contenir la lune en tout temps : la lune apogée eût couvert 53 de ces parties. Comment Ptolémée n'a-t-il pas aperçu que les variations du diamètre, et par conséquent celles de la parallaxe, étaient beaucoup moindres que ne l'exigeait son hypothèse. Voilà ce qui serait incompréhensible, et voilà

pourquoi Halley l'accuse d'*avoir des fautes qui lui étaient bien nues, et qui auraient dévoilé l'origine de ses tables*. Ptolémée a osé donner ses fausses parallaxes, qui peuvent être sensibles que pour qui calcule : nulle part il n'emploie les diamètres apparents de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, et sans aucun instrument. Nulle part il n'emploie les diamètres réels, partout il suppose qu'on a vu la lune au centre de la lune, ce qui est toujours plus ou moins difficile à observer. Ce sont ces mauvaises parallaxes, jointes à beaucoup d'autres remarques, qui ont fait dire que jamais Ptolémée n'avait rien observé, que les observations qu'il rapporte ne sont que des calculs faits sur ses tables, et qu'il emploie ces observations réelles pour n'y introduire que les éléments qui les lui ont fournis. Il est évident qu'il n'a fait que copier les tables solaires d'Hipparche, emprunte de cet astronome le mouvement moyen de l'année, et par conséquent le mouvement moyen : il a dit-il, comme Hipparque, 12 h., et 92 j. 12 h. pour les intervalles entre le solstice d'été et les déclinaxions voisines. Aucune des observations n'est sûre à plusieurs années près : comment serait-il possible qu'à 260 ans de distance, les climats divers, avec des températures différentes, deux astres se fussent trompés précisément des mêmes quantités? Avec ces données identiques, Ptolémée doit nécessairement retrouver et trouve en effet les éléments parfaitement les mêmes : l'excentricité et le même mouvement pour l'apogée. C'est sur ces tables qu'il a calculé ces faux équinoxes, et prétend avoir observés; et ce sont ces tables qui ont dû en effet lui rendre la

observés par Hipparque. moins évident qu'il s'est Catalogue d'étoiles formé que, et qu'il a gâté ce Catalogue en ajoutant à toutes les longitudes 40', au lieu de 30 41' dû ajouter. Il a pris à l'équation principale de la déclinaison de l'orbite : il qu'après avoir calculé ses planètes d'après les idées d'Hipparque, il a ces tables trois longitudes pour chacune des planètes ; il s'en est servi pour les éléments arrêtés d'aujourd'hui comme il n'avait pu faire à toutes les observations d'Hipparque, tant à cause de la théorie qu'à cause des observations, il a un profond silence sur les observations originales, qui parlent pour toujours. Tous les astronomes qui dressent aujourd'hui des tables, ont soin de les comparer avec un grand nombre d'observations ; ils se font un devoir d'en corriger même les erreurs. Ptolémée dispensé de ce soin : il ne se souciait que les trois observations qu'il croit, lui avaient fournies. Personne n'a fait ces observations sans doute parce que les observations d'Hipparque étaient très-peu nombreuses. Pendant six ou sept cents ans les tables de Ptolémée ont servi pour la composition des almanachs : elles étaient suffisamment bonnes pour ; elles n'étaient que trop utiles pour les opérations de l'astrologie judiciaire. Pendant tout ce temps la confiance n'a pu être rétablie sur la réputation de l'auteur s'est maintenue. Mais dès que les Arabes commencèrent à faire des observations, on sentit le besoin

de nouvelles tables. Nombre d'astronomes en composèrent à l'envi de moins mauvaises, et qui étaient encore très-imparfaites, parce qu'en changeant les nombres de Ptolémée, on avait conservé toutes ses théories. Keppler les changea ; Newton apprit à ses successeurs à calculer les effets des attractions avec plus d'exactitude qu'il n'avait pu les déterminer lui-même : c'est depuis ce temps que les tables ont pu rivaliser d'exactitude avec les bonnes observations ; mais depuis ce temps aussi, nous ne voyons pas qu'aucun astronome fasse le moindre usage des prétendues observations de Ptolémée. Si véritablement il eût exécuté ce qu'il annonce, s'il nous eût transmis fidèlement un certain nombre des observations qu'il avait recueillies, il serait encore possible d'en tirer un parti quelconque pour certains éléments qu'on ne peut connaître qu'avec des intervalles de plusieurs siècles, tels que les mouvements moyens des longitudes, des aphélies et des nœuds, la diminution séculaire de l'obliquité, et des inclinaisons planétaires. Après tout, nous lui avons encore de très-grandes obligations. Il n'est pas très-sûr qu'il ait tout expressément fait disparaître les observations d'Hipparque : elles ont pu se perdre par la négligence des admirateurs exclusifs de Ptolémée ; il est bien plus certain que, sans la *Syntaxe mathématique*, nous serions bien moins avancés : probablement nous n'aurions eu ni Keppler, ni par conséquent Newton. Ptolémée n'a pas été un grand astronome, puisqu'il n'a rien observé, ou que du moins il ne nous a transmis aucune observation à laquelle on puisse accorder la moindre confiance : il n'a travaillé que pour sa propre gloire,

et pour le *commun des hommes*, comme l'a dit Lemonnier. Mais il fut un savant laborieux, un mathématicien distingué; il a rassemblé en un corps de doctrine ce qui était disséminé dans les traités particuliers de ses prédécesseurs. Il n'a donné à son grand ouvrage que le simple titre de *Syntaxe*, qui n'annonce que le projet de réunir et de coordonner des choses connues; il se montre instruit de tout ce qui a été fait avant lui; il se montre professeur habile, quoique souvent prolixe; il s'arrête à démontrer longuement des théorèmes peu ou point utiles; il nous traîne péniblement dans tous les détours de ses calculs numériques. Il aurait pu être plus sobre de détails et d'exemples, et s'étendre davantage sur les observations et sur nombre de renseignements qui sont à jamais perdus. Voilà les reproches qu'il a mérités, et les éloges qui lui sont dus. Quant à ce qui le concerne personnellement, et à l'histoire de sa vie, nous n'en connaissons aucune particularité. Quelques écrivains prétendent qu'il était de la race royale des Ptolémées, et que, peu ambitieux, et d'un caractère tranquille, il avait borné ses desirs à se faire un nom dans les sciences; qu'il avait vécu dans la plus profonde solitude, dans les pères d'un temple. Tous ces récits paraissent apocryphes: mais que nous importe? il a fait la *Syntaxe mathématique*; on lui doit ou on lui attribue le *Planisphère*; l'*Analemma*, l'*Optique*; il a composé sa *Géographie*: ces titres sont assez importants pour que son nom ne tombe jamais dans l'oubli. Il vivra, ne fût-ce que par le système qui porte ce nom, quoiqu'il ne fût pas son ouvrage, mais le système de tous les astronomes ses prédécesseurs. Pto-

lémée n'a su trouver aucune raison plausible pour l'appuyer: il n'a pu opposer aucune objection raisonnable au système contraire. Il se met à son aise en se bornant à dire que ce système (du mouvement de la terre) est trop ridicule pour mériter un examen sérieux. Ainsi, quand on dit encore aujourd'hui le *Système de Ptolémée*, il faut entendre tout simplement le système qu'il a supposé dans tous ses écrits. Ces écrits ont eu pour la plupart de nombreuses éditions. En voici les principales: 1. *Almagestum Cl. Ptolemæi Phludiensis Alexandrini, astronomorum principis, opus ingens ac nobile, omnes cælorum motus continens. Felicibus astris eat in lucem ductu Petri Liechtenstein Colonien-sis Germani, anno virginæ partus 1515, die decimâ ja. Venetiis, ex officinâ ejusdem litterariâ, cum privilegio*. Cette édition, en caractères gothiques, a conservé beaucoup de mots arabes, termes techniques dont le traducteur ignorait sans doute les équivalents latins. Hipparque y est partout nommé *Abrahis*. — *Ptolemæi Almagestum, ex versione latinâ Georgii Trapezuntii*, Venise, 1525, in-fol. Lalande nous prévient qu'il n'a jamais pu voir cette édition, non plus que celle de Paris, 1556, in-8°. — *Ptolemæi Almagestum, editum à Lucâ Gaurico*, Paris, 1527. Lalande n'en a jamais vue. — Le même, Venise, 1528, in-fol., *opus planæ divinum*. — *Ptolemæi mathematicæ constructionis libri edente Reinholdo*, Paris, 1560, in-8°. — *Ptolemæi regulæ artis mathematicæ*, avec des notes de Reinhold, 1569, in-8°. — *Κλινδίου Πτολεμίου* etc., édition grecque avec le commentaire de Théon, Bâle, 1538, in-fol. — Idem:



*ius græcè cum versione*, Wittenberg, 1549. — Édition grecque et française 12, Paris, 1813-15, 2 vol. *Ptolemæi opera omnia, geographiam latinè versam* trouve ni le Planisphère, (nme), Bâle, 1541. L'édition de Rechenfuchs est de 1551, 81. (Voy. MONTIGNOT). *mæus de Analemmate, erici Commandini com-*, Rome, 1562, in-4°. ; 2, in-4°. IV. *Ptolemæi rium, sphaeræ atque astelleium ratio, natura et âle*, 1536, in-4°. ; Veni-in-4°. V. *Liber Quadri-lemæi... Ejusdem centi-* Venise, 1484, in-4°. ; 493, in-fol. — *Centum*, Venise, 1519, in-4°. *m aphorismi*, Cologne, 16. VI. *Ptolemæus de pri-* *s astronomicis seu qua-* *m græcè et latinè*, Bâle, 8°. — *Quadripartitum juum*...., Prague, 1610, 1. *Ptolemæus de hypothe-* *etarum, Procli sphaera*, 1610, in-4°. VIII. *Pto-* *er de apparentiis inerran-* *Pétau, Paris, 1630, in-fol.* *mæi de judicandi facul-* *imi principatu*.... *inscrip-* *i in Serapidis templo*, Pa-1, in-4°. X. *Geographia*, 1475, in-fol., en latin, 855 ; Amsterdam, 1618, et les cartes de Mercator ; 35 ; Bâle, 1541. L'édition

purement grecque de Bâle, 1533, petit in-4°, porte le titre dont voici la traduction : *Les huit livres de la géographie de Claude Ptolémée d'Alexandrie, philosophe des plus savans, imprimés avec toute l'exactitude possible* (Voy., pour plus de détail, les articles BERTIUS, BUCKING, BRONCHORST, MARCO BENEVENTANO, MERCATOR, RAIDEL et SERVET). XI. Les *Harmoniques* en trois livres, ont été imprimés à part, en 1682, in-4°, grec-latin. On les trouve au tome III des œuvres de Wallis, en grec et en latin, avec des notes, Oxford, 1699. Kepler vit avec ravissement que le livre III tout entier est employé à la contemplation de l'harmonie des corps célestes. Kepler croit avoir surpassé son modèle : c'est en effet dans ses harmoniques, qu'il a donné sa fameuse règle des carrés des révolutions, et des cubes des distances (G).

D—L—E.

(G) Cet article serait incomplet si nous ne parlions pas du *Canon chronologique des rois*, dont l'utilité pour la chronologie est connue et bien appréciée de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire ancienne.

Ce canon fait partie d'un recueil intitulé *πρόλογος 2296935*, c'est-à-dire *Tables manuelles*, composé par Ptolémée, et commenté par Théon d'Alexandrie, et par plusieurs autres astronomes. Ces tables, destinées à faciliter les calculs ou les combinaisons astronomiques, et qui ne sont fort souvent que des extraits de l'Almageste, étaient restées inédites jusqu'à nos jours. Il n'en est pas de même du *Canon chronologique* : depuis long-temps, il avait été extrait des manuscrits de Ptolémée, et publié plusieurs fois. Le Synelle l'avait déjà inséré dans sa *Chronographie*, il fut tiré par Scaliger, de cet ouvrage encore inédit, et inséré par lui dans son édition des fragments grecs de la Chronique d'Eusebe, et dans ses autres ouvrages chronologiques. Pétau l'en tira de nouveau, et le reproduisit dans son grand ouvrage, avec toutes les fautes qui y avaient été introduites par le Synelle et par Scaliger. Calvinus, qui en avait reçu d'Angleterre une copie prise dans un manuscrit de Ptolémée, le plaça dans les deux éditions de sa Chronologie, qu'il donna en 1618 et 1619. Dans le même temps, le savant mathématicien Baidridge en donna une édition plus correcte, à la suite du traité de la Sphère de Proclus, Londres, 1610, on en eut encore une autre quelques années après, et on la dut au P. Pétau, qui, en 1634, inséra ce précieux fragment de chronologie, dans son *Rationarium temporum*. Enfin, en 1684,

édition princeps : Celle de Bologne, sous le nom de Dominique de Lupo, sous la fausse paratitres de répub. C'est le sentiment. Les deux autres les *Observationes de la Géographie de Ptolémée* (cité in-1 dans le 1<sup>er</sup> liv. de l'ouvrage de Bartolomeo, 1540, 1541, in-4° de 10 pag.

**PTOLOMÉE.** Voy. **PTOLÉMÉE** et **TOLOMEE**.

**PUBITSKA** (FRANÇOIS), historien, né, en 1722, à Commotau, dans la Bohême, embrassa l'institut des Jésuites, et fut chargé successivement d'enseigner la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire nationale. Lors de la suppression de cette société, il remplissait

les fonctions de bibliothécaire à tow. Il professait l'histoire 1772, au collège de Saint-Clément à Prague. Le reste de sa vie fut partagé entre l'enseignement et les recherches historiques : il mourut le 5 juin 1807, à l'âge de quarante-cinq ans. Les ouvrages de Pubitska, peu connus en France, sont : I. *Series chronologica rerum Bohemicarum, ab ipso indurum in Bohemiam adventu usque baptismum Borsivoi* (en 894) *nostra usque tempora*, Prague, 1758 ; 2<sup>e</sup> édit., augm., V, 1768-69, in-4°. II. *Histoire chronologique de la Bohême* (en allemand), Prague, 1770, et ann. 6 vol. in-4°. On annonçait, en cet ouvrage (*Mag. encycl.*, IV, 418) ; mais sa mort fit évanescer cette espérance. III. *De antiquissimis sedibus Slavorum*, Leipsig, 1771, in-4°. Cette Dissertation si que la suivante, fut composée par la société littéraire fondée par le prince Jablonowski. IV. *Disquisition de l'énédis et Enetis*, Opatowitz, 1772, in-8° ; Leipzig, 1773. Les Venedes et les Windes des peuples de la Sarmatie, par

Bodwell donna une édition plus ample et plus exacte que les précédentes ; il y ajouta toutes les variantes qu'il put recueillir, et il y joignit un commentaire considérable ; le tout fut imprimé à la suite de ses Observations sur saint Cyprien. Depuis, M. Fabbé Halma en a publié une nouvelle édition, en 1819, avec une traduction française, en tête de plusieurs opuscules anciens et modernes destinés à faciliter l'intelligence des écrits de Ptolémée, ou à faire connaître l'astronomie des anciens. On retrouve l'un et l'autre dans l'édition princeps des *Tables manuelles* qu'il a données, en 1822. Il convient maintenant de faire connaître en peu de mots ce monument qu'on doit regarder comme un des plus importants que l'antiquité nous ait transmis, soit à cause de son exactitude, hors de toute discussion, soit à cause des faits auxquels il se rattache. La partie de ce Canon qui appartient incontestablement à Ptolémée, contient cinquante-cinq règnes, jusques et compris Antonin-le-Pieux : vingt appartiennent aux rois de Babylone, dix aux rois de Perse, treize aux souverains grecs qui gouvernèrent l'Égypte, et le reste aux empereurs romains. Pour faire un emploi légitime de ce monument, et ne pas en tirer des conséquences qui sembleraient contraires au témoignage de l'histoire, il faut faire attention que Ptolémée ne l'a pas rédigé dans un but historique, mais seulement pour l'utilité des astronomes, et pour calculer facilement les intervalles de temps écoulés entre les diverses dates des observations astronomiques, consignées dans son ouvrage. Pour éviter les erreurs et diminuer les difficultés de l'opération, il fallait une sorte d'année très-simple, et composée constamment d'un même nombre de jours. Comme l'année des Égyptiens présente cet avantage, elle obtint la préférence. Ptolémée réduisit donc en années de cette sorte, et exprima en mois égyptiens, toutes les dates de ses observations et celles des astronomes grecs ou chaldéens qui l'avaient précédé. Alors on put connaître avec la plus grande exactitude et bien promptement, la position absolue et relative de chacune de ces dates. Mais on sent que cette méthode, excellente pour le but que se proposait Ptolémée, peut avoir quelques inconvénients dans une application historique. La chose est facile à concevoir : en supputant selon les années vagues de l'Égypte, les règnes des souverains babyloniens, persans, grecs et romains, qui se réglaient sur des manières de compter fort différentes, il doit nécessairement en résulter quelques inexactitudes. Les véritables années de ces souverains, calculées selon la méthode de leur pays, devaient avancer ou retarder de quelques jours ou même de quelques mois sur les années dénombrées d'une façon uniforme dans le Canon de Ptolémée. Il ne peut être exact que pour les princes Lagides, qui supputaient précisément de la même manière les années de leur puissance. Mais pour les empereurs romains, la différence passait

déjà quarante jours au temps de Ptolémée, s'astreignant à calculer les années de ces princes selon la méthode usitée alors en Égypte, ainsi, à plus forte raison, pour les empereurs persans, babyloniens et persans. On ne voit dans ce Canon, hors tout ce qui se rapporte à des faits astronomiques, que des indications natives, et non des déterminations historiques : ce n'était pas le but de l'auteur. Ce monument qui a donné naissance à l'ère de N. Comme le Catalogue des observations astronomiques, qui était à la disposition de Ptolémée, remontait pas plus haut que la première année princière babylonienne, Ptolémée a pris pour de départ, l'année égyptienne qui encoeur tombait dans cette première année, c'est à dire constance tout-à-fait particulière, qu'il fait l'origine de cette ère célèbre, toute astronomique et qui n'eût jamais rien d'historique (*J. N. SAR*).

prenait la partie orientale de la mer et une portion de la Russie d'Europe.

W—s.

**PUBLICOLA** (PUBL.-VALERIUS), l'un des fondateurs de la république romaine, descendait d'une famille du nom des Sabins, qui s'était établie à Rome peu de temps après la fondation de cette ville, et il y jouissait d'une influence qu'il devait uniquement à ses vertus. Il s'unit à Brutus pour expulser les Tarquins; et, après l'abolition de la royauté, il demanda le consulat : mais le peuple lui refusa Collatin, mari de Lucretie, persuadé que le souvenir de son injustice garantirait de toute séduction. Valérius, piqué qu'on ne l'eût pas jugé capable de la même fermeté, refusa d'assister aux assemblées du peuple, et de prendre aucune part aux affaires publiques. Cependant, Brutus ayant convoqué les sénateurs pour leur faire jurer une haine implacable aux Tarquins, Valérius, dit Publique, descendit avec un bon vin, sur la place, et fut le premier qui jura qu'il n'épargnerait et ne trahirait rien pour la défense de la république. La conspiration qui s'ourdit bientôt après, en faveur de l'ancien roi, fut découverte à Valérius, par un esclave nommé Vindex; et, dès qu'il eut recueilli les preuves nécessaires, il vint lui-même la dénoncer aux consuls. Brutus, étouffant les murmures de la nature, prononça la condamnation de ses deux fils reconnus coupables : mais, après ce grand exemple, il se hâta de quitter le tribunal. *V. BRUTUS*, VI, 167; et *Collatin*, resté seul, aurait sauvé tous les autres conjurés, si le peuple, excité par Valérius, n'eût ordonné qu'ils fussent tous mis à mort le jour même. La faiblesse que Collatin avait montrée, et les soupçons répandus

sur sa fidélité, l'obligèrent de se démettre du consulat (*V. COLLATINUS*, IX, 252); et Valérius lui succéda. Son premier soin fut de récompenser Vindex du service qu'il venait de rendre à la chose publique : il l'affranchit, et, par une faveur spéciale, lui permit de choisir sa tribu. Voulant ensuite donner au peuple une preuve de la haine qu'il portait aux Tarquins, il abandonna leurs richesses au pillage, et distribua leurs terres aux citoyens les plus pauvres. Dans la guerre qui suivit, Brutus ayant été tué, Valérius prit le commandement de l'armée, acheva la défaite de l'ennemi, lui fit un grand nombre de prisonniers, et rentra dans Rome en triomphe. Le lendemain, il s'occupa des funérailles de son collègue, dont il avait rapporté le corps, et prononça son oraison funèbre. Valérius habitait une maison située sur le Mont Velia, d'où il dominait la ville. Il ne paraissait pas songer à se donner un collègue; et le peuple, toujours soupçonneux, disait : « Il loue Brutus; mais il imite Tarquin. » Instruit de ces murmures, il fit raser sa maison, et la reconstruisit au bas de la montagne. Il supprima les haches des faisceaux qu'on portait devant les consuls, et ordonna qu'on les baissât devant le peuple : il diminua l'autorité des magistrats, en permettant d'appeler de leurs jugements. Toutes ces mesures rendirent Valérius si agréable aux Romains, qu'on lui décerna le surnom de *Publicola* (1), qu'il transmit à ses descendants. Avant d'adjoindre un collègue, il rendit encore plusieurs lois favorables à la multitude; porta le nombre des sénateurs jusqu'à cent soixante-quatre, et fit un règlement

(1) Publique ou Populicola, qui loue le peuple.

pour la perception des deniers publics, qui furent déposés dans le temple de Saturne. Il nomma consul Spurius Lucretius (le père de Lucretèce), et lui céda les faisceaux, à cause de son grand âge. Mais Spurius étant mort peu de jours après, le peuple élu à sa place Marc. Horatius, avec qui Valérius eut une contestation pour savoir auquel des deux consuls appartiendrait le droit de dédier le temple de Jupiter Capitolin (2). Ce fut Horatius qui l'emporta. Valérius était consul pour la troisième fois, lorsque le roi d'Etrurie déclara la guerre aux Romains afin de les obliger à rétablir Tarquin dans ses droits. On peut voir les détails de cette guerre mémorable, aux articles PORSENNA, COCLÈS, SCÆVOLA, CLÉLIE et TARQUIN le Superbe. Il suffit de dire ici que Valérius la termina par le seul ascendant de ses vertus sur un prince digne de les apprécier. Pendant son quatrième consulat, il défait complètement les Sabins, et obtint une seconde fois les honneurs du triomphe. Il mourut peu de temps après, l'an de Rome 251 (av. J.-C. 501), si pauvre, que ses funérailles furent célébrées aux frais du public. On déposa ses cendres dans un tombeau qui fut élevé dans l'intérieur de la ville, distinction que l'on n'accordait que rarement. Les dames romaines portèrent le deuil de Publicola pendant un an. Plutarque a écrit la *Vie* de Valérius, qu'il met en parallèle avec Solon.

W—s.

**PUBLIUS SYRUS**, poète mimique, florissait à Rome l'an 44 avant J.-C. ; il était encore enfant lorsqu'il fut enmené esclave à Rome : le nom de Syrus lui fut sans doute donné

(2) On peut voir, pour les détails de cette contestation, Tite-Live et Plutarque.

parce qu'il vit le jour en Syrie maître, que quelques-uns nomment Domitius, charmé de sa gentillesse autant que de sa figure et de son esprit, lui donna une éducation soignée, et l'affranchit : ce fut que Syrus dut prendre le nom de Publius. Il se livra à la composition de mimes, comédies burlesques que les Grecs aimaient beaucoup, qui ne consistait d'abord qu'en des grotesques et en grimaces. L'art de ces acteurs était de imiter. Ils joignirent à leurs danses le burlesque de la comédie, et produisit ce que nous appelons aujourd'hui des parades en a. Les mimes n'eurent jamais de régularité, ni la finesse, ni la grâce de la comédie : ce n'étaient des scènes sans intrigue, sans son et sans dénouement. Mal à propos, on leur a reproché la licence que les mimes empruntèrent de l'ancienne comédie. L'objet principal fut cependant de faire rire par le naturel avec lequel ils imitaient les défauts et les vices des hommes connus. Il paraît que les cortèges funèbres des Romains voyaient une troupe d'acteurs mimiques dont le chef, nommé *mimus*, contrefaisait les gestes du mort (V. VESPASIANUS). Publius Syrus, après avoir obtenu de grands applaudissements dans plusieurs villes d'Italie, vint à Rome pendant les fêtes que donna César. Il provoqua à un concours littéraire les poètes qui travaillaient alors pour les jeux scéniques, et tous furent vaincus. Jules-César lui accorda la préférence sur Labérius, le poète latin (V. LABÉRIUS). Syrus tempéra la licence de ses mimes par des traits nobles et de morale. Plusieurs témo

rouvent que ce poète haute réputation dans siècles de la littérature. Sénèque lui donne de , et saint Jérôme dit is le lisaient dans leurs s (*Epist. ad Lætiam*). es pensées morales, c une précision très-ans un seul vers iam- haïque , composent e Publius Syrus ; elles conservées par Anlu- e et Sénèque. On les a nprimées à la suite de fables de Phèdre. La édition citée par Fa- lle qu'Érasme publia le , in-4°.), d'après de Cambridge. Les tions sont celles de ercamp et de Zwin- sseur a donné , en L'Huillier, in-8°.) ce poète mimique, s explicatives dans lles de Jean Bond. onforme à celui de avercamp , avec les posées par l'ingénieux les éditions précé- nces de Labérius et ent confondues avec . Le tout, rangé ordi- ordre alphabétique , t quatre-vingt-deux le édition ne conserve blius Syrus ; et l'édi- une traduction litté- ). Enfin l'édition la st celle de J. C. Orel- 822, in-8°. *cum no-*

en vers français, de senten- l'autres auteurs, précédé de r Cabon, avec le texte latin , in Portefeuille d'un rentier, e St Simon), Paris, 1790,

*tis variorum*, et avec la traduction grecque de Scaliger. Z.

PÜCCI (FRANÇOIS), d'une famille noble et ancienne de Florence , annonça, dès son enfance, une grande disposition pour l'étude ; ce goût le suivit à Lyon , où il s'était rendu pour entrer dans le commerce. Il y recherchait la société des gens de lettres , et se plaisait surtout aux controverses des théologiens catholiques et protestants. Naturellement curieux et avide de nouveautés , il adopta insensiblement , du moins en partie, les opinions des derniers. Dès ce moment , il abandonna son état de commerçant, passa en Angleterre, et alla se mettre sur les bancs de théologie à Oxford , où il prit , en 1574, le degré de maître-ès-arts. Son *Traité De Fide in Deum, quæ et qualis sit*, où il combattait ouvertement les dogmes du parti calviniste, qui dominait dans l'université, lui attira de nombreux ennemis, et lui fit manquer une chaire de professeur ; ce qui l'obligea de se retirer à Bâle, où il fit connaissance avec Fauste Socin, dont il accueillit les opinions. Les théologiens de cette ville le forcèrent de la quitter, à cause de son sentiment sur la grâce universelle, qu'il exposa dans des thèses intitulées : *Universum genus humanum in ipso matris utero efficaciter particeps esse beneficiorum Christi et vitæ immortalis et beatæ*, etc. Pucci crut trouver plus de tolérance à Londres ; mais à peine y fut-il arrivé que ses opinions exotiques, manifestées avec trop de licence, le firent mettre en prison. Après en être sorti, il se réfugia en Hollande, et entretenit une correspondance avec Fauste Socin, qu'il combattit cependant sur certains points, dans son *Traité De Immortalitate naturali primi hominis ante peccatum*. Il eut,

à Anvers, des disputes avec les théologiens de toutes les religions : à Cracovie, il trouva deux alchimistes anglais, qui l'initierent dans leurs mystères, espérant tirer parti de sa réputation et de son savoir. Ils lui persuadèrent, que, par leur commerce avec certains esprits, ils avaient le privilège de découvrir beaucoup de choses inconnues au reste du genre humain. La lettre latine qu'il leur adressa, en 1585, atteste jusqu'à quel point il était leur dupe ( Voy. DEE et KELLEY ). Mais enfin, ayant ouvert les yeux, il eut des conférences avec l'évêque de Plaisance, nonce du pape à Prague, et fit une rétractation publique de ses erreurs, en 1595. Quelques années auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII l'ouvrage suivant : *De Christi Salvatoris efficacitate omnibus et singulis hominibus quatenus homines sunt, assertio catholica*, etc., Gouda, 1592, in-8°. L'auteur se proposait d'y prouver par la raison, par l'Écriture et par les SS. Pères, que Jésus-Christ, en mourant, a satisfait pour tous les hommes, de manière que tous ceux qui ont une connaissance naturelle de Dieu, seront sauvés, quoiqu'ils n'aient aucune connaissance de Jésus-Christ, opinion directement contraire à la parole même du Sauveur, qui dit que personne ne peut aller au Père que par le fils, et que ceux qui ne croiront point au fils seront condamnés ( *Joann. XIX*, 6; *Marc XVI*, 16 ). Pucci, après avoir fait pénitence de ses erreurs, fut ordonné prêtre. Il devint secrétaire du cardinal Pompei d'Aragon, chez lequel il mourut, en 1600. Il avait fait les deux vers suivants, qui attestent la sincérité de sa conversion, pour être gravés sur sa tombe :

*Inveni portum, spes et fortuna, 1  
Nil mihi vobiscum ; ludite au*

Cet article a été rédigé d'après qui a travaillé sur des originaux. On n'y trouve puisse justifier ce que dit le *Dictionn. histor. critiq. et l* que Pucci, étant revenu à sa fut arrêté par ordre de l'é Saltzbourg, qui l'envoya à B il fut brûlé. On peut consulter la Dissertation d'Ittig : *De nisino*, et la Dissertation de Gaspari : *De vita, factis, et opinionibus Fr. Pucci* dans la *Nuova Raccolta Cal* tome 30, Venise, 1776.

PUCCIO. Voy. CAPARR

PUGELLE ( RENÉ ), abb bigni, conseiller au parlement Paris, le 1<sup>er</sup> février 1655. d'un avocat, et neveu, par du maréchal de Catinat. Il bord au service, et fit quelques pagnes comme volontaire des instruire l'engagea en su ger ; il visita l'Italie et l'A De retour à Paris, il se donna la magistrature ; et après a quelque temps au séminaire Enfants, il prit le soubre acheta une charge de conseiller au parlement. Sa conduite d'un magistrat intègre, exact à remplir tous ses passa, en 1702, à la grand et se fit remarquer, lors mort de Louis XIV, le prit quelque part à l'admin des affaires de l'état. Le léans le nomma membre de conscience. L'abbé Pu alors une assez grande influence sa compagnie. Outre sa ca les affaires, il avait le ta parole, la répartie vive, manier les esprits. Dévo

de son corps, et enclin à enlever les prérogatives, il se montra toujours inflexible contre la tyrannie des ministres. On le regarda comme le chef d'une opposition qui se forma, peu-à-peu, au sein du parlement, et qui fut par la faiblesse et les vices du ministère : cette opposition fut surtout nourrie par les relations élevées alors dans l'État et la direction que prit l'abbé dans ces disputes, tenait à son caractère, à ses liaisons, et à ses idées assez frondeuses. S'il se fit en 1720, à l'accommodement de la cour, on le vit toujours favorisant le parti opposé à la cour, et luttant, avec plus ou moins de succès, contre la marche du ministère. Les Recueils de Pucelle contiennent ses discours, et ont souvent une extrême valeur. L'abbé Pucelle, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, eut la faiblesse d'éclairer pour les miracles du Pâris, et de vouloir entraîner sa compagnie à en prendre la délicate chaleur qu'il montra dans l'occasion, lui attira un exil. Il revint, en 1732, de se retirer à Maye de Corbigni, au diocèse de Sens. De retour à Paris, lorsque l'arrêt eut été fait entre la cour et le parlement, il déploya la même vivacité jusqu'à ce que l'âge et les infirmités l'obligeassent à se retirer des affaires ; mais il ne se défit point de sa passion, et mourut nonagenaire, le 17 mars 1745 : il était doyen des seigneurs-clercs, et le plus distingué de sa compagnie. Les contemporains lui ont décerné, à l'envi, des éloges ; et il est vrai que ce magistrat avait des talents et des qualités qui donnaient droit à l'estime ; mais il épousa trop vivement une

cause qui flattait son esprit d'opposition, et qui l'entraîna, dans sa vieillesse, à des démarches assez voisines du ridicule. L'abbé Pucelle était resté soudiacre ; on a publié de lui des lettres à M. Soanen, évêque de Senlis : elles prouvent entre elles une entière conformité de sentiment.

P—C—T.

PUENTE (DE LA). Voy. PONT et PONZ.

PUFENDORF (SAMUEL), un des plus grands publicistes et historiens du dix-septième siècle, et, selon Buhle, le premier qui ait donné une forme systématique à tout l'ensemble du droit naturel, s'éleva, par son seul mérite, à la faveur des princes et à la fortune. Fils d'un pasteur de Dippoldswald, village de la Misnie, et né le 8 janvier 1632 (1), il reçut de son père la première instruction. Il étudia ensuite les humanités à l'école de Grimma, la théologie à Leipzig, et la philosophie sous Weigel, à Jena : ce fut, de toutes ses études, celle qui lui plut davantage. Par bonheur pour lui, son maître, au lieu de conduire ses élèves sur le terrain aride de la scholastique, leur enseignait une science plus raisonnable, et qui méritait mieux le nom de philosophie : il leur apprenait surtout à raisonner avec la précision des géomètres. Étant mis une fois sur cette route, le jeune Pufendorf y fit plus de chemin que son maître, et tira, dans la suite, d'heureux fruits de la méthode de Weigel ; mais peut-être fut-elle aussi la cause de la sécheresse qui règne dans les écrits de Pufendorf, où il eût dû substituer quelquefois à

1. Suivant Jercher, il naquit à Thobe, près de Chemnitz, mais des recherches ultérieures nous apprennent que son lieu natal fut le bourg même de Chemnitz, où son père était pasteur, en 1632. Voyez les *Acta philosophorum*, part. 1<sup>re</sup>, pag. 949 et suiv.

l'exactitude de la démonstration les fleurs de l'imagination ou le mouvement des actions dramatiques. Plein de la philosophie de Descartes, de la jurisprudence de Grotius, qu'il lut avec avidité, et de la méthode rigoureuse de Weigel, il offrit ses services à sa patrie : mais, étant sans protection, et n'ayant encore donné aucune preuve de talents, il n'essuya que des refus ou de vaines promesses, et s'estima heureux d'obtenir, en 1658, une place d'instituteur auprès du fils du ministre de Suède, baron de Coyet, près la cour de Danemark. Mais, arrivé, avec la légation, à Copenhague, au moment de la rupture entre les cours de Danemark et de Suède, il fut arrêté, lui et toute sa famille, et demeura captif pendant huit mois. Ce malheur devint la source indirecte de son élévation future. En effet, dans les loisirs de sa captivité, il approfondit les principes de Grotius, d'Hobbes et de Cumberland sur la société humaine et sur les rapports des hommes entre eux. Il lui parut que cette matière importante n'avait pas encore été envisagée sous toutes les faces, et qu'elle était susceptible de nouveaux développements. Il jeta ses pensées sur le papier; mais, ayant encore des souvenirs récents de la méthode de Weigel, il procéda par axiomes, théorèmes et corollaires, et parla en géomètre des plus hauts intérêts de l'espèce humaine. Il se rendit, en 1660, avec son manuscrit, dans la patrie de Grotius, le fit imprimer à la Haye, sous le titre d'*Éléments de jurisprudence universelle*, et le dédia à l'électeur palatin, Charles Louis. Ce prince reconnut, à travers l'aridité du style d'un mathématicien, des pensées profondes et un ensemble de grandes vues : il conçut l'idée

de créer, pour Pufendorf, une chaire de droit naturel et de enseignement dont il n'existait encore de modèle, par la chose bien simple, que jusqu'à la scission du xvi<sup>e</sup> siècle, le droit divin, ce dogme conservateur de l'ancien régime, formait en quelque sorte le droit public de l'Europe, et dominait toutes les écoles. En 1661, Pufendorf commença ses cours à Altdorf, et eut bientôt un auditoire nombreux. Encouragé et récompensé, il se livra depuis, avec une nouveauté, à l'investigation des droits naturels et des devoirs et obligations des hommes réunis en société, et rassembla les matériaux de ses grands ouvrages. L'éditeur l'engagea aussi à jeter quelques lumières sur l'origine du corps à cent têtes, qu'on appelait l'Empire germanique, et qui était un assemblage bizarre de princes, de petites républiques, de seigneurs et de chevaliers, tous plus ou moins souverains. Cet état de choses n'avait toujours paru si sacré, que n'avait songé à en montrer l'infirmité. Tout au plus avait-on permis de Westphalie d'y apporter quelques modifications. Pufendorf eut le courage de remonter à l'origine de cet assemblage informe, d'en montrer les droits, d'en montrer les faiblesses et les défauts, et de proposer des remèdes aux grands maux qui s'y étaient glissés. Cependant, voyant la rumeur que son ouvrage allait produire dans le pays, le pape romain, il envoya l'ouvrage à son frère Isaïe, ambassadeur de Suède à Paris, qui le fit imprimer sous ce titre : *statu imperii Germanici*, par le rui Monzambano de Véronne. La rumeur fut grande en France, et l'Empire, à l'apparition de



e pouvait revenir de son au sujet de la témérité qui prétendait porter la loi dans la chancellerie germanique. Pufendorf dit son livre, sans oser nommer l'auteur : son *Traité de droit naturel* à Vienne; on dit le bourreau eut ordre. Depuis ce temps, d'autres ont mieux éclairé Pufendorf les droits et les membres du corps germanique que personne ait osé dire : tant la différence est grande. Son ouvrage moins réimprimé et traduit : mais, pour l'auteur, il crut pas en sûreté en ce qu'il accepta volontiers le droit naturel, que, en 1670, le roi de Suède, XI, qui venait de fonder l'université à Lund, en Suède, porta les fruits de ses mérites : ce fut à Lund qu'il mit, 10 ans après sa arrivée, *droit de la nature et des devoirs* plein de réflexions et de maximes d'une manière lumineuse enchaînées avec ordre. Grotius, ni Pufendorf ne peut-être assez avant, car, pour pouvoir expliquer les droits des hommes, l'autre eurent le mérite de raisonner sur des définitions barbares, car ils n'avaient rien. Il y a, selon cette différence entre Grotius et celui de Pufendorf, le premier est rempli d'érudition classique, et le second est la portée de tous les lecteurs; Grotius s'occupait peu des détails, que Pufendorf y revenait; que le livre du premier

est bon à consulter, et que celui du second présente un *Traité* plus susceptible d'être lu d'un bout à l'autre; enfin que Pufendorf a quelquefois réfuté, avec succès, son prédécesseur, mais que Grotius a l'avantage d'avoir pénétré, sous quelques rapports, plus profondément dans son sujet. On peut ajouter qu'il montre plus de modération que Pufendorf dans ses préventions contre l'Église romaine. (2) « En recherchant ce principe des droits et des devoirs de l'homme, dit Buhle dans son *Histoire de la Philosophie moderne*, Pufendorf distingua le premier la raison et la révélation comme deux sources de connaissances essentiellement différentes. C'est-là un des principaux services qu'il rendit à la science. Il admit, avec Grotius, que la sociabilité est le principe naturel des droits et des devoirs : aussi donne-t-on le nom de *Socialistes* à ses sectateurs. La religion ne doit entrer en considération, dans le droit naturel, que parce qu'elle resserre encore davantage les liens de la société, et qu'en prescrivant à l'homme des devoirs envers lui-même et envers les autres, elle le rend plus apte à remplir le but de la société..... Pufendorf croyait que les idées fondamentales de la morale peuvent être déterminées avec une certitude *apodictique* d'après des principes indubitables, et que la

(2) Quoique Pufendorf montre peu de modération lorsqu'il parle de l'Église romaine et des souverains pontifes; il convenait cependant que « la suppression de l'autorité des papes a jeté dans le monde des germes infinis de discordes; car n'y ayant plus d'autorité souveraine pour terminer les disputes qui s'élevaient de toutes parts, on a vu les protestants se diviser entre eux, et de leurs propres mains déchirer leurs entrailles, faire des protestants la rançon de leurs vaincus » (Pufendorf *De monarch. pont. rom.*). L'auteur est précieux quand il sort de la bouche d'un ennemi avoué luthérien. — G.—B.

» méthode mathématique leur est  
 » par conséquent applicable. Il dé-  
 » veloppe donc les principes et les  
 » caractères des actions morales ;  
 » détermine le rapport de la raison  
 » à la moralité ; explique la cons-  
 » cience, l'ignorance, l'erreur, etc.  
 » Puis il fixe la loi générale pour la  
 » moralité des actions, et discute ce  
 » qu'on doit entendre par maxime,  
 » loi, droit, obligation, action bonne  
 » ou mauvaise, etc. Dans le second  
 » livre, il traite du rapport de la na-  
 » ture humaine à la légalité, et fait  
 » voir que l'anarchie, ou l'état de  
 » nature admis par Hobbes, est en  
 » contradiction totale avec elle. Mais  
 » le droit de nature n'a pas nécessai-  
 » rement besoin d'exister avant la  
 » loi : il ne repose pas non plus sur  
 » le consentement unanime des peu-  
 » ples, ou sur l'utilité, ou sur le té-  
 » moignage de la conscience ; il est  
 » uniquement le fruit du besoin na-  
 » turel de l'homme, qui donne nais-  
 » sance aux droits et aux obliga-  
 » tions. Dans le troisième livre, Pu-  
 » fendorf examine les principes du  
 » droit des hommes entre eux : n'of-  
 » fenser personne, réparer le mal  
 » qu'on a causé, etc. Le quatrième  
 » renferme les principes du droit sous  
 » le rapport de la manifestation de  
 » nos sentiments, la vérité, le men-  
 » songe, le serment. Ensuite il s'oc-  
 » cupe du droit de propriété. Le cin-  
 » quième livre traite du prix des  
 » choses, des conventions, etc. Dans le  
 » sixième on trouve des recherches  
 » sur l'origine du droit de domina-  
 » tion, des droits du mariage, des  
 » relations entre parents, et entre  
 » maître et serviteur. Ces objets con-  
 » duisent Pufendorf à développer  
 » le droit politique dans le septième  
 » livre. Le huitième enfin est  
 » consacré aux principaux objets du

» droit politique, aux qualités  
 » saires des lois sociales, au  
 » du pouvoir souverain sur les  
 » les biens des citoyens, aux  
 » de la guerre et de la paix, et  
 » par occasion, à quelques  
 » du droit des gens ». Cet ou-  
 » qui fut traduit, réimprimé et  
 » menté dans presque toute l'Eu-  
 » irrita si fort deux hommes de  
 » le professeur Beckmann et le p-  
 » Schwarz, qu'ils le dénoncèrent  
 » de l'évêque, vieillard presque  
 » en enfance, et le firent condamner.  
 » Pufendorf se vengea dans un  
 » chure où il rendit ses adversai-  
 » dicules ; mais il ne put se sou-  
 » aux censures acerbes des écri-  
 » y eut même un échange d'injur-  
 » preint de toute la rudesse de  
 » tes emportés (3). Le gouver-  
 » suédois imposa silence aux de-  
 » tagonistes de Pufendorf ; ils a-  
 » rent pas, et furent bannis du royaume.  
 » Une année après avoir donné son  
 » té du droit naturel, il en fit  
 » tre une espèce d'abrégé qui n'eut  
 » moins de succès, et qui est con-  
 » France, par la traduction de  
 » beyrac. On jugea qu'un savant  
 » avait débrouillé les éléments d'un  
 » primitif, serait très-propre à  
 » l'histoire : en conséquence, il  
 » pelé à Stockholm, et revêtu  
 » charge de secrétaire-d'état et  
 » toriographe. Toutes les archi-  
 » furent ouvertes ; il fut à portée  
 » consulter les hommes qui

(3) Beckmann commença l'attaque par  
*titima defensio contra Sam. Pufendorfium  
 fictis ac calumniis quibus illa contra con-  
 stantem et justitiam, ut cornutus diaboli-  
 larum mendaciorum artifex, per falsam  
 moraliam (diabolicam puto) toto honesto et  
 hi multitudine et ignominiose imponere volu-  
 fendorf respondit à ce déshonneur d'un  
 confère par une Epistola ad virum fam.  
 Nic. Beckmannum, totius Germaniae con-  
 et calumniatorem longe impudentius  
 precautioni de ne lâcher cette réplique so-  
 que sous le nom de P. Damm.*

, ou acteurs, dans les  
ont il avait à faire le  
t en latin l'histoire de  
is la guerre de Gus-  
en Allemagne jusqu'à  
la reine Christine; et  
autre ouvrage à la vie  
-Gustave. Ce sujet of-  
te, de grands événe-  
ailles, des exploits ex-  
des guerres générales,  
ication d'une reine non  
bre qu'étonnante; rien  
l'historien: cependant  
n faible parti de cette  
et variée. L'écrivain est  
rhodique: mais il man-  
et de mouvement. Les  
s plus faits pour exciter  
tions, le laissent froid:  
sans peindre; et, com-  
me qui, au lieu de voir,  
oui dire, les lecteurs  
voient pas: sa narration  
jours d'un mouvement  
le part des pensées vi-  
ondes ne viennent rom-  
iformité, » ajoute son  
nisch. Aussi l'on a dit  
qu'il était sec, dur et  
une proposition de  
e. Dans quelques pas-  
nt, on reconnaît d'heu-  
ions de la manière des  
-être les devoirs d'his-  
le la cour ont-ils impo-  
ne à un auteur habitué  
e sa pensée; mais il ne  
ne Pufendorf ait possé-  
l'histoire: il réussissait  
ire un enchaînement de  
ts neufs et inattendus,  
des événements. Cepen-  
utation de l'historien  
e en lui celle du publi-  
eur de Brandebourg. Fré-  
me, l'appela, en 1686,

à Berlin, pour lui faire écrire l'his-  
toire de son règne, peu riche en grands  
événements: on sait que cet électeur,  
qui se piquait d'imiter Louis XIV en  
tout, voulait, comme lui, avoir des  
maîtresses et des historiographes.  
Pufendorf, nommé conseiller au-  
lique, puis conseiller intime et as-  
sesseur, remplit néanmoins sa tâ-  
che, et la finit sous le règne de Fré-  
déric III, successeur de Frédéric-  
Guillaume. Cette Histoire n'eut point  
de succès. On lui demanda aussi d'é-  
crire la vie de l'empereur d'Allema-  
gne, Léopold; mais il s'y refusa,  
dit-on, avec beaucoup de fermeté,  
soit qu'il se ressouvint du mau-  
vais accueil fait à Vienne à son  
livre sur l'Allemagne, soit qu'il fût  
las d'écrire la vie de souverains  
qui n'avaient pas fait de grandes  
actions. Il eut, en Prusse, un trai-  
tement de deux mille écus, et ses fil-  
les obtinrent une pension. Le roi  
de Suède l'éleva au rang de baron;  
mais il ne retourna plus en Suède:  
il mourut à Berlin, le 26 octobre  
1694. Suivant ses biographes, Pu-  
fendorf était un homme de mœurs  
sévères, exempt de vanité, et très-  
laborieux, même au milieu des fa-  
veurs des cours. Le grand nombre de  
ses écrits fait foi de cette ardeur  
pour le travail. L'académie de bel-  
les-lettres et d'histoire de Stock-  
holm, ayant proposé, au concours,  
l'éloge du publiciste allemand qui  
avait fait tant d'honneur à la Suède,  
décerna, en 1797, le prix à M. Ie-  
nisch, de Berlin. Cet éloge, écrit en  
latin, est inséré dans le septième vo-  
lume des Mémoires de cette acadé-  
mie, Stockholm, 1802. Pour l'in-  
dication des ouvrages de Pufendorf,  
nous ne suivrons qu'en partie la No-  
tice qui se trouve à la fin de l'Eloge  
composé par M. Ienisch, en divi-

sant ses travaux en philosophiques, politiques, philologiques, et mélanges. D'abord, œuvres philosophiques : I. *Elementa jurisprudentiæ naturalis methodo mathematicâ*, la Haye, 1660. Pufendorf convenait lui-même que ce premier ouvrage se ressentait de sa jeunesse. II. *De existimatione*, Heidelberg, 1667. III. *De jure naturæ et gentium, lib. VIII*, Lund, 1672, in-4°. ; *cum notis variorum à Gottl. Mascovio*, Leipzig, 1744, 2 vol. in-4°. ; trad. en français avec des notes par Barbeyrac, Amsterd., 1729, 1740, 3 v. in-4°. ; 1754, in-8°. , 2 vol. in-4°. IV. *De officio hominis ac civis libri II*, Lund, 1673, in-8°. C'est l'abrégé de l'ouvrage précédent ; il a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à Cambridge, 1701, in-12 ; Edinbourg, *cum notis Carmichael*, 1724 ; Londres, 1735, et 1758, *cum notis variorum et Johnstoni*, in-8°. ; Leyde, 1769, *cum not. var.*, 2 vol. in-8°. Barbeyrac l'a aussi traduit en français. V. *Specimen controversiarum circa jus naturale*, Upsal ou plutôt Osnabruck, 1678. VI. *Eris Scandinavica*, Francfort, 1686, in-4°. C'est le pamphlet qu'il composa au sujet de ses démêlés avec Beckmann. On y trouve tout ce qui a rapport à cette querelle — OŒuvres politiques : VII. *Severini Monzambani Veronensis de statu Imperii germanici*, 1660 ; trad. en français, Amsterdam, 1669, in-12. Ce ne fut qu'après la mort de Pufendorf qu'on acquit la certitude qu'il était l'auteur de cet ouvrage. VIII. *Dissertationes academicæ selectæ, sive Analecta politica*, Lund, 1675, in-8°. ; Amsterdam, 1698, in-12. IX. *Dissertatio de fœderibus inter Sueciam et Galliam*, la Haye, 1708, in-8°. ; trad. en français, *ibid.*, 1709. X.

*De habitu religionis christiæ rempublicam*, Brème, 1688. XI. *Politische Betrachtung geistlichen Monarchie des Rom*, Halle, 1714 (4). X *quisitio de republicâ irre* Lund, 1669, in-12. XIII. *tatio de formâ reipublicæ* naë, 1669, in-4°. — Ses philologiques consistent dans des tions qu'il a données de *miscellanea laconica*, Ams 1661, in-4°. ; du *Ceraminus*, Utrecht, 1663, et de *Laurembergii Græqua*, Amsterdam, 1661. — Ses ouvrages historiques XIV. *Georgii Castriotæ begi historia*, Stade, 1684. XV. *Commentarii de rebus ab expeditione Gustavi usque ad abdicationem Ch* Utrecht, 1686, in-fol. XVI. *gestis Caroli-Gustavi Suec* Nuremberg, 1695, 1729 in-fol. C'est le plus estimé des ouvrages. XVII. *De rebus ge derici Wilhelmi magni Brandenburgici*, Berlin 1733, in-fol. On a cru à la dernière édition avoir été du moins Oelrichs, dans pléments aux historiographes de bourgeois, assure que pression est en tout conforme. XVIII. *De rebus ge derici III electoris, post commentariorum libri III* 1784. Cet ouvrage posthume au jour par le comte d'F XIX. *Einleitung zur Geschichte europæischen Staaten* fort, 1682, in-8°. ; trad.

(4) Cette Description historique et l'empire du pape se retrouve dans 1742 de son introduction à l'histoire pour l'état de l'Europe. Il y règne une utilité.

Rouxel, 1710, 4 v. in-12., et é par Ohleuschläger. La Mar publia une continuation fran- Amsterdam, 1722; repro- vec l'ouvrage original, sous pompeux d'*Introduction à re générale et politique de s*; édition revue et augmen- De Grace, Paris, 1753 et 8 vol. in-4°. : ce livre écrit yle lourd et d'une sécheresse ite, est, pourtant, malgré les itudes et les erreurs qui y do-, une des meilleures produc- : l'auteur. Parmi les écrits sur sujets, nous citerons seule- XX. Les *Epistolæ amœbæ lorfii et Groningii de com- pacatorum ad belligeran- sérées dans le Bibliotheca alis librorum juridicorum de ingius*, Hambourg, 1703, in- Isaïe PUFENDORF, frère aîné uel, était également un sa- un politique habile : il fut de missions diplomatiques cours de Danemark et de Suè- nt pendant quelque temps mi- de Suède à Paris; il re- a ensuite la même puissan- tatisbonne, où il mourut en On a de lui divers ouvrages, s principaux ont été recueillis P. Ludwig (*Essai Pufendor- cula à juvenelucubrata*) avec ie de l'auteur, Halle, 1700, On y distingue une Dissertation *ibus salicis*, et une autre *De bus*. On lui attribue aussi les *otes de Suède*, ou *Histoire : des changements arrivés la Suède sous le règne de s XI*, la Haye, 1716. — Ses dants existent encore dans le re : l'un d'eux, Frédéric-Isaïe PFENDORF, vice-président du il de Celle, mort en 1785, a

publié plusieurs ouvrages sur le droit, entre autres : *De jurisdictione germanicâ*, Lemgo, 1740, 1786; et *Observationes juris universi*, Celle et Hanovre, 1744-76, 4 vol.; 1780-84. Samuel n'a point laissé de descendants directs.

D—c.

PUGATSCHEFF. Voyez POUCHÉW.

PUGET (PIERRE), qui fut en même temps célèbre statuaire, constructeur de vaisseaux, peintre et architecte, naquit à Marseille, le 31 octobre 1622. Sa famille se fait descendre d'une maison déjà illustre à la cour des comtes de Provence de la première branched'Anjou; elles'y rattache par Christol de Puget, troisième fils de Jean, lequel Jean fut quatre fois premier consul de la ville d'Aix, en 1541, 1550, 1559 et 1570. Simon, petit-fils de Christol, et père du statuaire, était architecte. Il paraît qu'il mourut jeune, et ne laissa qu'un faible patrimoine. L'éducation de Pierre Puget fut extrêmement négligée. Il s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts; mais il les étudia mal. A l'époque de sa jeunesse, les établissements créés par Louis XIV pour en aplanir la route au génie, n'existaient point encore. L'Italie, lorsqu'il alla y puiser de l'instruction, était tombée dans une décadence d'autant plus funeste, qu'elle croyait avoir fait de nouveaux progrès vers la perfection. Trompé dans la peinture, par un maître dont il dut, dans la suite, abjurer les leçons; sans guide dans l'architecture, non plus que dans l'art statuaire; dominé par une âme sensible mais ardente, par un caractère brusque et impétueux, il se montra pathétique, gracieux, grand, énergique, sublime, mais irrégulier, par la force de cette impulsion inté-

rieure qu'on ne lui apprît point à modérer. La nature l'avait fait artiste; et il fut artiste, comme le voulait la seule nature. A l'âge de quatorze ans, il fut placé auprès d'un constructeur de galères, nommé Roman, qui était aussi sculpteur en bois. A peine un an s'était écoulé, que Roman, ne trouvant plus rien à lui enseigner, se reposa entièrement sur lui de la construction d'une galère. Puget ne se borna point à en diriger les travaux; il en exécuta, en grande partie, les sculptures, de sa propre main. Il était âgé de seize ans quand ce bâtiment fut lancé à la mer. A dix-sept ans, il était en route pour l'Italie: il voyageait à pied. Arrivé à Florence, il fut réduit à solliciter des travaux pour subsister. Sa jeunesse, et peut-être aussi sa qualité d'étranger, lui fermaient tous les ateliers. Déjà ses hardes étaient en gage, lorsqu'il parvint à se faire présenter chez un sculpteur en bois, qui exécutait des meubles pour le grand-duc. Il lui fallut supporter plus d'une humiliation, avant qu'on lui permit de dégrossir un bout de bois. Quand ce travail fut terminé, il demanda la permission d'exécuter un *scabellon*. Le maître jette sur lui un regard moqueur, en lui disant: « En serez-vous capable? » Puget s'était contenu jusqu'à ce moment; la patience enfin lui échappe: il saisit un crayon; et, sans répondre un seul mot, il improvise des projets de meubles, de figures, d'enroulements, d'ornements de divers genres, avec tout le feu qui le caractérisait. Le maître le regarde avec étonnement: le dédain se change en admiration; et bientôt l'estime qu'il concevait pour ce jeune homme est si grande, qu'oubliant les usages de l'Italie, il le loge dans sa maison, l'admet à

sa table, et le traite comme son fils. Au bout d'un an, Puget est parti pour Rome: il voulait être peintre, et y apprendre son art. Son maître lui donna des recommandations pour un ami du Cortone, qui jouissait alors d'une réputation colossale (V. CORTONE, X, 19). Puget fut sollicité par le maître florentin, cet ami accueillit Puget comme un père, et le présenta au Cortone; lequel, ayant visité ses portefeuilles, le reçut auprès de lui avec empressement. Le jeune peintre ne tarda pas d'être employé dans les travaux de son maître. La tradition désigne encore, dans le plafond du palais Barberini, deux figures de Tritons, regardées comme son ouvrage. Le Cortone, appelé à Florence pour exécuter des plafonds dans le palais Pitti, emmena dans cette ville un si précieux élève. Son attachement pour lui croissait de jour en jour. Mais le besoin de revoir ses parents et son pays commençait à se faire sentir dans l'âme du jeune Marseillais. Son amour pour sa patrie est la plus vive passion que ce grand homme paraisse avoir éprouvée. Si nous en croyons des récits qui se perpétuent encore, le Cortone, qui avait une fille unique, et qui possédait de grands biens, lui fit en vain les offres les plus brillantes. En 1643, Puget était de retour à Marseille. Sa première production fut un Portrait de sa mère, esquisse rapide, où l'on retrouve trait pour trait, sa propre image: ce Portrait existe dans le cabinet d'un amateur de la ville d'Aix. A peine Puget fut-il arrivé que des officiers de marine, instruits du génie précoce qu'il avait manifesté en construisant une galère à l'âge de seize ans, et ayant vu des dessins de vaisseaux, qu'il tra-

ir son amusement, par les talents avec tant d'admiration le duc de Brezé, amiral de France, que celui-ci l'appela auprès de Toulon, et le chargea de dessiner de faire exécuter le vaisseau le plus magnifiquement de son imagination pourrait le faire. Ce fut alors que Puget, âgé de 21 ans, inventa ces poupes ornées d'un double rang de figures saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qu'on trouve promptement dans divers vaisseaux qui ont fait long-temps l'orgueil des vaisseaux de toute l'Europe. L'invention des armes et le système de décoration des vaisseaux de mer avait dû changer. Les constructeurs ne s'occupèrent plus que de les défendre, autant qu'il était possible, contre les chocs des vaisseaux ennemis. Bientôt cependant ils furent plus hardis; et déjà, avant qu'on avait établi à la poupe une saillante. Plus audacieux encore le jeune maître conçut l'idée de faire à ce premier essai toutes les figures propres à former un vaisseau majestueux et imposant. Le vaisseau qu'il exécuta portait soixante canons. La poupe était ornée de deux galeries, l'une au-dessus de l'autre, de quatre figures colossales de ronde-bosse et de plusieurs figures en bas-relief : cette décoration comprenait des allégories en l'honneur d'Anne d'Autriche, devenue reine de France. Ce bâtiment, nommé *Reine*, fut terminé en 1646. Peu de temps après, un religieux de l'abbaye de Fenouillet, chargé par l'archevêque d'aller faire exécuter une suite de dessins d'après les monuments antiques les plus célèbres de tous les genres, le prit avec lui pour l'aider dans ce travail. L'ob-

servation attentive des édifices de l'antiquité développa chez le jeune Puget un sentiment dont il ne s'était pas encore rendu compte. Sa passion pour l'architecture devint si vive, qu'il voulut en faire son art favori. On ne lui connaît point de maître dans cet art, non plus que dans la sculpture en marbre : son génie lui en tint lieu; mais les emprunts qu'il a faits à l'antique montrent combien il l'avait étudié. Dans ses projets de travail, il devait être principalement architecte; la peinture devait remplir ses moments de loisir : la sculpture était ce qui appelait le moins son attention. La fortune en disposa autrement. Revenu à Marseille en 1653, il fut d'abord invité à peindre un grand nombre de tableaux d'église. Ses ouvrages de ce genre se succédèrent rapidement. Les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers, de la Ciotat, s'embellirent de ses productions, tandis que quelques petits tableaux se répandaient dans les cabinets de divers amateurs. L'*Annonciation* et la *Visitation* de la ville d'Aix, dont les figures sont grandes comme nature; le *Sauveur du monde*, de la même proportion; et les petits tableaux représentant le *Baptême de Constantin* et celui de *Clovis*, aujourd'hui dans le Musée de Marseille, ainsi qu'un *Portrait de lui*, peint de sa main, qui se trouve à Marseille dans un cabinet riche de ses ouvrages, (celui de M. le marquis de Panisse) appartiennent à cette époque. Ces tableaux, indépendamment de ceux dont il nous reste à parler, suffisent pour faire apprécier son talent tout entier. Vers la fin de l'année 1655, Puget ayant été frappé d'une maladie grave, ses médecins lui conseillèrent de quitter la peinture. Il se livra, dès ce moment, à

la sculpture en marbre, dont aucun monument public ne prouve qu'il se fût occupé jusqu'alors d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvrage. Ce monument est entièrement de lui : il en a été l'architecte et le sculpteur. Le contrat qu'il fit à ce sujet, avec les consuls, porte la date du 19 janvier 1656. Son travail fut terminé dans le courant de la même année. Le balcon, qui sert de couronnement à la porte, est soutenu par deux *Termes* ou *Atlas*, dont l'effort met en contraction tous les muscles, ce qui fait apparemment allusion aux travaux exécutés dans l'arsenal par les malheureux que la loi condamne à ce genre de peine. Le Bernin, lorsqu'il vint en France (1665), eut la générosité de dire qu'il s'étonnait d'avoir été appelé, puisque le roi possédait un si habile artiste. C'est une opinion assez générale, à Marseille, que la façade de la maison commune, ou de la *Loge* de cette ville, est un ouvrage de Puget. Cette tradition, adoptée par Piganiol de La Force et par d'autres auteurs, paraît dénuée de fondement. Ce fut le 7 septembre 1653, que le conseil administratif de la commune délibéra de faire démolir l'ancien hôtel de ville, et d'en construire un nouveau. La première pierre du nouvel édifice fut posée le 25 octobre suivant. Cette promptitude donne lieu de croire qu'il y avait déjà auparavant un architecte choisi et des plans arrêtés. Nous avons dit que Puget revint de Rome, la même année. A peine arrivé, il s'occupa d'un projet de façade beaucoup plus riche et incomparablement plus belle que celui qui a été exécuté. Ce projet se voit à Marseille, dans

le cabinet d'un amateur (M. Rollandin). Mais, soit que la dépense parût devoir être trop considérable, soit que les administrateurs eussent contracté un engagement définitif, son plan ne fut point adopté. L'auteur du monument est, jusqu'à présent, inconnu : il paraît n'en avoir été fait mention nulle part, dans les archives de la ville. Une semblable négligence a quelque chose d'étonnant : mais les exemples n'en sont pas rares dans notre histoire. Le buste de Louis XIV, qui orne la façade, est d'un sculpteur nommé Morel, qui habitait Marseille. Les quatre bas-reliefs sont de Garavague, que Guys, dans son ouvrage intitulé *Marseille ancienne et moderne*, dit élève de Puget, et membre de l'académie royale. Ils n'ont été exécutés qu'en 1718. Il n'y a de Puget, dans tout ce monument, que l'écusson aux armes de France, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Du reste, la gloire de ce maître s'accroît peu par l'invention de cette façade, quel que puisse en être le mérite. Elle est hors de sa manière ; et il s'y montrerait au-dessous du grand caractère qui lui est propre. A peine la porte de l'hôtel-de-ville de Toulon venait d'être achevée, que Puget fut appelé en Normandie, par le marquis de Girardin. Il exécuta, pour ce seigneur, dans sa terre de Vaudrenil, deux statues ou deux groupes, de huit pieds et demi de haut, en pierre de Vernon, dont l'un représentait *Hercule*, l'autre *Janus et la Terre*. C'est alors qu'il vint à Paris, pour la première fois. Il y fut connu de Le Pautre, architecte, à l'occasion d'un bas-relief dont il avait modelé l'esquisse : celui-ci en fit l'éloge à Fouquet, qui, dès ce moment, conçut



jet de le charger de toutes les constructions destinées à l'embellissement de son château de Vaux-le-Vicomte, et de l'envoyer d'abord, à Paris, choisir les marbres nécessaires pour ces importants travaux. Mazarin, qui entendait de lui, voulut se l'attacher, et Mazarin Colbert, alors son secrétaire, de l'engager à quitter le service, pour se vouer à son art. Puget n'était pas homme à refuser un engagement : les offres les plus brillantes furent rejetées. Peut-être Colbert a-t-il eu le tort de se ressouvenir, étant ministre, d'une négociation où il avait échoué avant de le devenir. Puget vint de Paris pour Carrare, en Italie, bâtissait, à Marseille, l'hôtel de ville : on s'occupait aussi de l'alignement de la rue d'Aix, du boulevard de la rue de Rome, sur des terrains qui se trouvaient auparavant hors de la ville. Puget fut consulté : il osa de donner plus de largeur à la rue d'Aix ; ce qu'on ne fit point. Il dessina des projets de façade pour les maisons centrales, et pour les angles de chacune des îles formées ; et, heureusement, quelques-uns de ses dessins furent suivis. À gauche du cours, en allant du nord au midi, à partir de la rue de l'Arbre, les maisons qui portent les numéros 2, 4 et 6 ; et ensuite, commençant à l'angle de la rue de la République, celles qui portent les numéros 3, 5, 7, 9, sont regardées comme son ouvrage. Ces édifices offrent en effet des formes grandioses qui le distinguent. Les cinq maisons particulières, qui suivent la rue de Noailles, nos 1 à 9, coordonnées entre elles de manière qu'elles paraissent former qu'une seule, présentent, réunies, un ensemble plein de

grandeur et de majesté, et bien digne d'une des principales villes du monde. L'idée première de ces bâtiments consiste en deux pilastres ioniques ou corinthiens, qui, du dessus du rez-de-chaussée, s'élèvent aux deux extrémités latérales, et montent jusqu'au faite. Un balcon en saillie, soutenu par des Tritons ou des Sirènes, couronne la porte principale ; et une corniche, qui règne dans toute l'étendue de l'édifice, complète le beau système de cette décoration. Malheureusement les propriétaires ne respectent pas toujours ces inventions de génie. Le cours de Marseille a déjà éprouvé plusieurs dégradations dans les édifices de Puget, qui en sont le plus bel ornement. Depuis peu de temps, cet habile maître avait établi sa demeure à Gènes, lorsque Fouquet fut disgracié. Les Génois ne lui permirent pas de retourner en France. Les travaux et les honneurs se succédèrent, et le retinrent dans cette ville, qui fut pour lui une seconde patrie. Au moment de la disgrâce de Fouquet, il avait commencé la statue dite l'*Hercule français*. M. Guillaume Sublet des Noyers en fit l'acquisition. Cette statue se voit aujourd'hui dans une des salles d'assemblée de la Chambre des pairs : elle est en marbre, et de six pieds et demi de proportion. Il exécuta ensuite les ouvrages qui ornent la ville de Gènes : ce sont, la statue colossale du bienheureux *Alexandre Sauli*, et celle de *Saint Sébastien*, de l'église de Carignan ; le groupe de l'*Assomption*, de l'hospice dit l'*Albergo* ; la figure de la *Vierge*, du palais Balbi ; celle du palais Carréga ; la statue de *Saint Philippe Néri* ; le Tabernacle, et les Anges en bronze doré de l'église de Saint Syr ; l'autel de Notre-Dame-des-Vignes ; le groupe de l'*En-*

*lèvement d'Hélène*, du palais Spinoza. Il sculpta, pour le duc de Mautouze, un grand bas-relief, représentant aussi l'*Assomption*. Tandis qu'il était prieur de la confrérie de l'Annonciade, on reconstruisit une des chapelles de cette église, sous le titre de Saint Louis. Constamment attaché à son pays, Puget composa tous les dessins, et paya lui seul la moitié de la dépense. Suivant le témoignage du père Bougerel, qui cite Tournesfort et Jean de Dieu, ce fut le Bernin, qui, ayant vu les sculptures de Gênes, et la porte de l'hôtel-de-ville de Toulon, manifesta auprès de Colbert tant d'admiration pour ces ouvrages, qu'il décida ce ministre à rappeler un artiste qui illustrait sa patrie dans l'étranger d'une manière si distinguée. En effet, Colbert invita Puget à rentrer en France : mais au lieu de l'appeler à Paris, il le nomma *directeur de la décoration des vaisseaux*, à Toulon, avec trois mille six-cents francs d'appointements. Puget jouissait, à Gênes, de l'existence la plus brillante. La maison Doria l'avait chargé de la construction d'une église paroissiale, dont les dessins étaient déjà tracés. La famille Sauli et la famille Lomellini le gratifiaient chacune d'une pension de trois mille six cents francs, et lui payaient en outre ses ouvrages. Le sénat venait de le choisir pour peindre en entier la salle du grand-conseil. Rien ne put le retenir. Arrivé à Toulon, au commencement de 1669, après un séjour à Gênes de sept à huit ans, il fut sur-le-champ employé par le duc de Beaufort, alors amiral, à la décoration du vaisseau-commandant (le *Magnifique* de 104 canons), que ce prince montait dans la malheureuse expédition où il perdit la

vie, le 25 juin de la même année. Cette construction fut exécutée avec une extrême précipitation. Comme le duc manifestait un jour du mécontentement de ce que les travaux ne s'achevaient pas aussi rapidement qu'il l'aurait voulu, Puget, impatienté à son tour, lui dit : « Monseigneur, si mes services ne sont pas agréables à V. A., je la prie de me donner mon congé. — Le roi, répondit le prince, ne retient personne malgré lui. » A ce mot, Puget rentra dans son logis ; et déjà il était occupé à faire une malle pour retourner à Gênes, lorsque le prince, lui envoya un de ses pages, et le fit inviter à revenir. Dès qu'il le revit, il fit un pas vers lui, l'embrassa, le pria d'oublier le passé, et lui donna des marques sincères de son estime (Bougerel). Ce trait rappelle Jules II à Bologne, disant à Michel-Ange : *il m'a donc fallu te venir chercher !* (V. MICHEL-ANGE, XXVIII, 580) ; mais il honore d'autant plus le jugement du duc de Beaufort, que l'artiste français était encore loin d'avoir obtenu l'immense et juste réputation du célèbre Buonarroti. La poupe du *Magnifique* était ornée de plusieurs figures en ronde-bosse, de vingt pieds de haut. Ce vaisseau périt dans l'expédition où le duc de Beaufort fut tué. Puget exécuta ensuite les décorations de plusieurs galères, notamment de celles qu'on appelait la *Commandante*, la *seconde Commandante*, la *Victoire*, et de quelques autres vaisseaux. On conserve, dans l'arsenal de Toulon, deux *Renommées*, deux *Tritons*, la figure d'un *Sauvage*, tous en ronde-bosse, et divers bas-reliefs, représentant le *Soleil*, les *Quatre Eléments*, les *Quatre Saisons*, les *Quatre Parties*

et d'autres sujets, qui provenaient de ces différents bâtiments. is qu'il s'occupait de ces sculptures, il faisait exécuter une machine son invention, propre à dématé les plus grands vaisseaux. Cette machine a été employée le port de Toulon, jusqu'au milieu siècle dernier. Il construisit une maison pour son habitation : elle est située au voisinage port, sur un angle formé par de l'Hôtel-de-ville et par celle du carbon. L'idée en est à-peu-près semblable à celle des maisons du port de Marseille, sur une moindre échelle. Puget orna le plafond des salles, d'une peinture représentant les *Trois Parques* : il y a aussi son Portrait, peint par lui-même. Le tableau des *Parques* a depuis peu d'années : le Portrait maintenant à Paris. Quelques églises de Toulon s'embellirent de ses ouvrages. Il sculpta en marbre, pour le sanctuaire des Minimes, deux statues d'enfants, que nous avons vues au Musée des monuments français le n°. 552 ; et, pour l'autel de la chapelle dite de *Corpus Domini*, cathédrale, deux Anges en adoration, appelés les *Aldorateurs*, aujourd'hui existants dans cette église. Un projet bien plus important l'occupait : c'était la construction d'un palais. Aucun genre de bâtiment ne venait mieux à un génie de cette espèce. L'intendant des galères, le duc de Vendôme gouverneur de la ville, le ministre même, avaient approuvé ses plans : une salle d'art avait déjà construite. L'intendant voulut surmonter des difficultés : il attendit une nouvelle décision de la cour. Dans l'intervalle, les concurrents de Puget employèrent

un moyen plus expéditif que les réclamations : ils mirent le feu à la partie déjà élevée ; tout devint la proie des flammes, et, par d'autres machinations, le projet fut abandonné (Bougeret). Navré de douleur, Puget sollicita sa retraite, et revint dans sa ville natale. Son premier travail fut d'y construire une maison, où il s'établit avec sa famille. Cet édifice est situé dans la rue de Rome, sur l'angle formé par cette rue et par celle de la Palun. La façade la plus étroite, c'est-à-dire, celle qui se présente sur l'angle, est la principale. Elle se compose, au-dessus du rez-de-chaussée, de deux pilastres composites, accompagnant un balcon en saillie, et surmontés d'un fronton qui forme le faîte de l'édifice. Ce qui n'est pas moins à remarquer, c'est le caractère religieux de la décoration. On dirait que Puget ait voulu y déposer l'empreinte du sentiment douloureux dont il était pénétré quand il construisait ce monument. Dans l'architrave, et dans une portion de la frise, au-dessus de la fenêtre du premier étage, est taillée une niche ronde, où était consacré un buste du Sauveur, remplacé aujourd'hui par une copie. Dans la frise est tracée cette inscription : *Salvator Mundi, miserere nobis* ; et dans le couronnement qui surmonte la corniche de la porte-fenêtre du balcon, se lit cette devise, dont Puget paraît avoir fait la sienne : *Nul bien sans peine*. Ce monument, plein de goût et d'élégance, a été dégradé lors de l'établissement d'une boutique, par l'enlèvement du chambranle et de la corniche de la fenêtre du rez-de-chaussée ; mais il est connu par un ancien dessin qui subsiste enca-

re (1). Un édifice plus important occupait Puget à la même époque, c'était la halle au poisson du quartier des Acoules, dite aujourd'hui la *Halle-Puget*. Il en avait obtenu l'adjudication, en 1672, pour le prix de huit mille trois cent cinquante livres. Cet édifice se compose de vingt colonnes isolées, d'ordre ionique, disposées sur un carré-long, au nombre de cinq sur deux côtés, et de sept sur chacun des deux autres. Les colonnes sont élevées sur des stylobates, entre lesquels règnent trois rangs de marches. Les arcs reposent directement sur les chapiteaux; la saillie du toit sert de corniche. Toutes ces parties, habilement combinées, forment un ensemble singulièrement élégant. Puget aimait, dans l'architecture, les pensées neuves, hardies, grandes, originales: mais cet amour de la singularité était guidé par un sentiment judicieux qui le trompait rarement. Le trait distinctif de l'édifice dont nous parlons, ce sont les colonnes en nombre impair sur chaque façade. L'antiquité offre des exemples d'une semblable licence. L'habile maître a senti que des colonnes en nombre pair auraient donné aux façades une gravité mal assortie avec l'esprit d'un monument où la foule du public qui monte et descend les marches, se présente sans cesse en état d'agitation. C'est au nombre impair des colonnes, que ce bel édifice doit, en partie, la piquante légèreté qui le distingue. La sculpture occupait Puget en même temps que l'architecture. En 1673, les échevins lui demandèrent un écusson aux armes de France, soutenu

par deux anges enfants, destinés à décorer le portail de l'hôtel de ville. Il éprouvait une si grande satisfaction à orner enfin sa ville natale d'une production de son ciseau, qu'il exécuta celui-ci pour quinze cents livres, somme inférieure à ses déboursés. Ce groupe se voit sur la façade de l'hôtel de ville, toujours digne de ce grand statuaire, quoiqu'il ait été mutilé plusieurs fois dans les orages de la révolution. Pendant son séjour à Toulon, Puget avait obtenu de Colbert trois blocs de marbre, destinés pour Paris; et, dans des moments de loisir, il avait commencé à sculpter, sans aucune destination, le groupe colossal de *Milon*, et le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*. Aucun sujet ne pouvait mieux convenir à la sculpture, et aucun n'était mieux approprié au génie particulier de Puget, que celui de *Milon déchiré par un lion*. Son ciseau plein de feu trouvait, dans une scène si dramatique, l'occasion de développer tout ce qu'il possédait de force et de grandeur dans le style, de vivacité dans la pantomime, de chaleur et d'énergie dans l'expression des affections les plus passionnées de l'âme. Ami de l'art de la sculpture, qui a produit, sans contredit, des ouvrages plus achevés, n'en a-t-il enfanté aucun qui saisisse le spectateur avec autant de promptitude, et qui le touche plus profondément. Ce groupe, qui n'avait été commencé que pour la jouissance personnelle de l'artiste, obtint une juste réputation avant même d'être terminé. Le Nôtre, ayant eu occasion de le voir, en fit un si digne éloge à Colbert, à Louvois, et au roi lui-même, que Puget reçut l'ordre de le terminer, et de l'envoyer à Versailles. La caisse qui le renfermait, y arriva au printemps de

(1) Ce dessin a été retrouvé par M. Pouchand, architecte du département, de qui le rôle pour la conservation des anciens monuments régle l'hallé.

en 1683, et fut ouverte en présence de Louis XIV et de sa cour. Les historiens ont rapporté l'excitation échappée à la reine Marie-Louise, à l'instant où la figure se dévoila : *Ah ! le pauvre homme* ! Le cri de la pitié ne fut pas le seul donné, dans cette occasion, chef-d'œuvre de la sculpture française. Lebrun, qui se trouvait à cette scène, en fit connaître les détails à Puget, dans une lettre qu'il lui écrivit, en date du 19 mai 1683. « Lorsque Sa Majesté, lui dit-elle, me fit l'honneur de me demander mon sentiment, je tâchai de faire remarquer toutes les beautés de votre ouvrage. Je n'ai pu en cela que vous rendre justice ; en vérité, cette figure m'a paru très-belle dans toutes ses parties, et travaillée avec un grand talent. Je vous témoignais (dans ma précédente lettre) l'estime que j'ai de votre mérite, et vous en rendais part en votre amitié ; tant plus de cas de l'affection que je vous en ai, tant plus de cas de la personne de vertu que vous en avez, que de celle des plus qualifiées de notre cour. » (Bougerel, pag. 35, 36.) Nous avons dû rapporter cette lettre presque en entier, qu'elle prouve que Lebrun ne fut point envieux de Puget, comme on l'a faussement supposé, et qu'il n'y a pas vrai que celui-ci ait abandonné la capitale à cause des dédains que le premier peintre lui faisait. On y voit, en outre, que Puget n'avait pas quitté sa repaire pour venir solliciter des louanges à Paris, et qu'il était demeuré à son lieu de ses travaux, tandis que Lebrun venait former le plus beau jardin des jardins de Louis XIV, trait de caractère qui dément tout sup de fausses chroniques, et

qui ne devait pas nous échapper. Le roi, satisfait de la beauté du *Milon*, chargea Louvois de demander à Puget s'il avait commencé quelque figure, qui pût servir de pendant à celle-là, et de s'informer en même temps de son âge. La réponse de Puget, en date du 20 octobre 1683, renferme des mots naïfs, qui nous offrent le portrait le plus fidèle de l'esprit et du caractère de ce grand homme. Il propose d'abord son groupe d'*Andromède*, auquel il avait déjà travaillé pendant cinq ans. « Je suis dans ma soixantième année », dit-il ensuite au ministre ; « mais j'ai des forces et de la vigueur, Dieu merci, pour servir encore longtemps. Je suis nourri aux grands ouvrages ; je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. » — Il fait, après cela, une description abrégée de quelques ouvrages dont il a conçu l'idée pour l'embellissement de Versailles : puis oubliant l'*Alexandre Sauli*, le *Saint Sébastien*, le *Milon*, et tant d'autres belles figures, il ajoute, avec la candeur qui le distinguait : « Tous ces ouvrages, Monseigneur, avant que de penser à aucun autre ouvrage, je crois, sauf votre bon plaisir, qu'il faudra attendre que mon *Andromède* soit posée à sa place ; et j'espère qu'alors vous serez plus persuadé de ma suffisance. » (Bougerel, pag. 38 à 43.) Louis XIV, en effet, lui fit demander le groupe d'*Andromède*, qui fut placé dans le parc de Versailles, en 1685. Puget ne quitta pas plus la ville de Marseille, dans cette occasion, qu'il ne l'avait fait lors de l'envoi du *Milon*. Il chargea François Puget, son fils, de présenter ce monument au roi. Ce fut à François que

Louis XIV adressa ces nobles paroles : « Votre père est grand et illustre ; il n'y a personne dans l'Europe qui le puisse égaler. » Mais cet hommage rendu au génie par un roi digne de l'apprécier, n'eut point d'autre effet que celui de proclamer le mérite d'un artiste qui approchait du terme de sa carrière. Puget ne reçut d'ailleurs aucune récompense, aucune distinction. Le groupe d'*Andromède* ne lui fut payé que quinze mille francs. Sept ans après, il exposait encore au roi, que le marbre lui coûtait, avec les frais de transport, neuf mille cinq cents francs ; qu'il avait, en outre, payé des ouvriers, supporté d'autres frais, et qu'il ne lui restait presque rien pour un travail de six années : son placet demeura sans réponse. En 1685, il travaillait encore au bas-relief de *Diogène*, et il exécutait des dessins et des modèles de plusieurs figures qu'il avait annoncées à Louvois, pour l'embellissement de Versailles. C'était, entre autres, une statue équestre de Louis XIV. Il s'agissait aussi d'une figure d'Apollon, de trente-huit pieds de haut, qui aurait été élevée au-dessus du canal, et portée de chaque côté par des rochers où se seraient groupés des Tritons et des Sirenes. Quelques tableaux de Puget prouvent, par l'époque à laquelle ils appartiennent, qu'il n'avait pas totalement abandonné la peinture. Il n'avait pas cessé non plus d'exécuter de ces dessins à l'encre de la Chine, où il a représenté, avec tant d'esprit et de vivacité, des sujets de marine de divers genres, des vaisseaux amarrés ou flottants, des orages, des combats maritimes, des poupes de navires enrichies de divers ornements. Tandis qu'il s'occupait des projets de Versailles, la ville de Marseille vou-

lut ériger une statue équestre en bronze, à Louis XIV, et con-  
 une place qui serait consacré  
 monument. Puget fut d'abord  
 tant pour donner les plans de-  
 sines, que pour exécuter la  
 La place devait occuper un  
 alors obstrué par des bâtime-  
 parc royal, et qui font aujour-  
 partie de celle de la Canébière  
 de deux ans furent employés à  
 les dessins, et à faire un mo-  
 la statue dans de petites propo-  
 Le cheval était représenté au-  
 il devait être soutenu, s'il le  
 par des figures de soldats en-  
 morts ou mourants ; ce qui  
 été le premier exemple d'une  
 équestre dans un semblable  
 ment. Le prix était fixé à ce-  
 quante mille livres ; l'artiste so-  
 sait tous les matériaux (*Arché-  
 Marseille*). Déjà était dressé  
 lier pour l'exécution de la fig-  
 grand. Tout-à-coup, sous le pr-  
 d'une économie de douze mille  
 que faisait espérer un sculpteur  
 nommé Clérion, l'exécution fut su-  
 due ; le contrat fait avec Puget  
 regardé comme non avenu, le  
 projet de Clérion adopté. Que-  
 uns ont prétendu qu'un éche-  
 qui la maison devait se trouver  
 quée par les nouveaux bâtim-  
 fut cause de cette détermination.  
 D'autres ont dit que Puget av-  
 fusé à cet administrateur une  
 pour ses jardins. On sent com-  
 douleur de ce grand homme d-  
 vivre. Il partit sur-le-champ  
 Paris, à l'effet de réclamer l'ex-  
 tion de son contrat. Louvois  
 senta à Louis XIV. Ce prince  
 péta les paroles honorables  
 avait adressées à son fils, à l'oc-  
 du groupe d'*Andromède*, et lui  
 na, de sa main, une médaille

légende les mots : *Felli*. Mais sa réclamation eut peu d'effet. Après six mois d'attente, sans succès, il se résigna à aller à Paris, où il était arrivé l'année 1688, il repartit pour sa patrie, sans avoir rien obtenu. Son projet ne réussit pas dans sa patrie, et il occupa que du besoin de sa patrie par de ses concitoyens. Il bâtit une maison située hors de la ville, où il occupait aujourd'hui la *Troisième Calade*, où il bâtit une maison qui la bordent au nord, la partie supérieure, la *Porte*, était l'édifice imposé d'une salle ronde, un dôme, et accompagnée de pavillons. Dans la cour, sur la rue de la ville, construisit une chapelle, une fondation pieuse. L'emplacement était des plantations. Un des bâtiments encore, semblait à la noblesse du style, à l'antique entourée d'édifices (dans l'enceinte de la *Troisième Calade*, numéro 27). C'est dans son lieu que Puget passa ses années, travaillant sans cesse, par l'excellence qu'il léguait à la postérité, concevable indifférence pour les contemporains. L'énergie de son talent jusqu'à la fin de sa vie, de l'an 1689 à 1694, visita l'église de l'hospitalité. Une nef ovale, onze colonnes d'ordre qui soutiennent un tambour, également ovale et trois chapelles, pour de cette nef, l'un

en face de l'autre, en forme de croix : telles sont les parties principales dont se compose l'intérieur de cet édifice. Le dehors, isolé de toutes parts, est décoré, dans tout son pourtour, de pilastres corinthiens. Le tambour et la coupole, élevés au dessus de ce premier ordre, font admirer une noblesse et une gravité éminemment convenables à la maison de piété que ce petit temple décore. Puget ne vit point terminer ce monument. Ce fut son fils qui en dirigea la construction après lui. Le portique extérieur, qui devait être orné de quatre colonnes, n'a point été achevé. La dernière production du ciseau de ce grand maître, fut un de ses plus beaux ouvrages. Tout ce que sa jeunesse avait imprimé dans le marbre, de feu et de mouvement, s'y trouve réuni; Jamais il n'avait donné à la pierre plus de souplesse, à une scène dramatique plus de vérité, à l'expression de la douleur plus de justesse et d'énergie. Cet admirable ouvrage est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille, dans la salle du conseil de la Santé. Puget l'avait commencé pour M. de la Chambre, curé de la paroisse de Saint-Barthélemy, de Paris. Il ne vécut pas assez pour le terminer entièrement; et ce travail est demeuré dans un état d'imperfection, dont on s'aperçoit à peine. Les administrateurs l'ont acquis du petit fils de Puget, moyennant 10,000 liv., et une rente viagère de 500 liv. Il a cinq pieds de haut, sur trois et demi de large, et renferme quinze figures de diverses proportions. A tous les arts du dessin, Puget joignait le talent de la musique. Il chantait, et jouait habilement de divers instruments. Cet amusement embellit

sa vieillesse. Son casin de la rue *Fontgate*, animé par sa présence, était devenu le temple de tous les beaux-arts. C'est là que ce grand homme cessa de vivre, après une courte maladie, le 2 décembre 1694. Il a produit trop d'ouvrages pour que nous puissions les mentionner tous. Aux tableaux que nous avons déjà cités, nous joindrons, parmi ceux dont les figures sont grandes comme nature, une *Sainte-Famille*, tableau d'un dessin noble et d'une bonne couleur, où la figure de Saint-Joseph paraît être le portrait de Puget (à Aix, chez M. Boyer de Fonscolombe); la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et Saint-François* (dans l'église cathédrale de Toulon); une *Annonciation* (tableau retouché, dans la même église); une *Vocation de Saint-Matthieu* (dans l'église de Château-Gombert, au terroir de Marseille); un *Saint Jean-Baptiste dans le désert* (autrefois dans la galerie du Palais-royal); une *Adoration des Bergers*, esquisse vendue publiquement à Paris, vers les années 1804 ou 1806. Parmi les tableaux de petite dimension, nous ne devons pas oublier une *Vierge regardant l'Enfant-Jésus couché sur un coussin*, tableau singulièrement remarquable par le bel empâtement et l'énergie de la couleur (dans la collection de M. le marquis de Panisse, au château d'Entrevènes); un tableau d'un ton fin et transparent, représentant l'Intérieur d'une chapelle que Puget devait construire dans l'église cathédrale de Toulon, et où il a reproduit son tableau de l'*Annonciation* (à Aix, dans le beau cabinet de M. le marquis Magnan de la Roquette); une *Sainte-Famille*, d'un coloris qui tient de celui du Cortone, mais fin et riant, qu'on

voyait dans le cabinet de feu Fourmy, architecte; une *Visitant à lire à l'Enfant*, une *Fuite en Egypte*, qui fait partie de la collection de Bagnilles, et qui ont été gravés par Coëlmans (V. BOYER, V. une *Education d'Achille*, *luge universel*, etc., etc. l'ouvrages de sculpture, nous citer un *Portrait de Louis* en médaillon, et une statue *ne*, l'un et l'autre en marbre M. de Panisse); une *Tête veur*, aussi en marbre, et provenir de la collection d'Aguilles (à Marseille, chez le monde); un bas-relief en marbre représentant *Saint Jean-Baptiste* un modèle en terre cuite de *équestre de Louis XIV*, pour la ville de Marseille, le cheval est représenté au modèle du *Milon*, aussi en terre cuite (à Aix, dans le cabinet de M. Magnan de La Roquette); en cire de la statue équestre *XIV*, projetée pour Versailles, le cheval porte sur trois p forinément à la lettre de Puvois (à Marseille, chez M. de Panisse, etc. M. de Panisse, que nous avons cités plusieurs fois, possède sans représentant la *Poupe* seau nommé la *Reine*, et c *gnifique*, ainsi que ceux de la Royale projetée pour la ville de Marseille. Dans la belle suite de M. le marquis de La Gvoit un de la main de Puget, représentant une *Chapelle du crement*, projetée pour l'usage de Toulon. M. de Bour Fabregoule, à Aix, possède sa riche collection, le de bernacle projeté pour l'église nonciade de Gènes. Le



me plusieurs dessins de s'entrouve dans divers ca- révolution a causé la per- reurs grands tableaux de Pu- retrouve plus à Toulon, un ; à la Valette, un *St.-Her-*, un *St.-Jean écrivant l'A-* ; une *Agonie de St.-Jo-* et, comme tous les hom- d'un génie original et irré- été diversement apprécié. ont cherché dans ses ou- pureté des contours anti- out voulu y reconnaître en, par la raison qu'ils y ntré rarement ce goût ex- cette correction achevée. frappés de ses écarts, mais le la vérité qu'il imprime méplats des chairs, l'ont *Rubens de la sculpture.* enfin, admirant la variété ents, sa lierté, sa grandeur, que expression, l'ont sur- : *Michel-Ange de la Fran-* n de ces rapprochements faitement exact : Puget ne : à personne. Les chairs que ciseau sont pénétrées d'une lont l'art de Rubens n'ap- oint, malgré la magie de ce intre. Recherche-t-on dans ure l'expression des affec- l'ame ? Puget se montre au gal de Michel-Ange, et peut- : surpasse. Considère-t-on tieulement la noblesse et e du style ? Michel-Ange, aire, est supérieur à Puget. peinture, celui-ci soutien- ement la comparaison. Mi- ge est grand par son savoir; it davantage à son organi- tout, ou presque tout, en : produit du sentiment. Ses : le dirigeant, plutôt que la le l'art : on peut même dou-

ter qu'il se soit jamais fait une théo- ric ; mais son ame élève son ciseau, parce qu'elle est elle même forte et élevée. Dans la composition des ta- bleaux, il est généralement simple : il se livre aussi moins habituelle- ment que dans la sculpture à son effervescence naturelle. On dirait quelquefois que la crainte de tomber dans le fracas de son maître, a re- tenu sa main. Il y a, par cette rai- son, du choix à faire dans ses ou- vrages. Si une affection vive le rend à lui-même, en reprenant son caractère propre, il retrouve sa grandeur. Il redevient expressif et touchant, dès qu'il s'abandonne à la nature. Quant au coloris, il n'a aucune manière habituelle. Tantôt, il offre dans ses teintes une lucidité, une finesse, qui rappellent ce que le Cortone présente de plus brillant : tantôt il est gris et monotone ; tan- tôt, au contraire, son pinceau dé- ploie une richesse de tons, une force de clair-obscur, dont le Caravage, ou le Guide dans ses meilleurs ouvrages, offrent à peine des exemples. Tel est le tableau du *Sauveur*. Les anges en- fants, groupés dans des nuages aux pieds de la figure principale, sont aussi admirables pour la couleur que pour le dessin. Un de nos plus ha- biles artistes du siècle dernier, Pierre Julien, disait en présence de ce ta- bleau : « Puget est aussi grand pein- » tre que grand sculpteur ». Dans la sculpture, comme dans la peinture, il varie son style avec ses sujets. Mais il a souvent le tort de ne pas appor- ter assez de sévérité dans le choix de ses modèles. Avidé du grand par une disposition naturelle, il recherche en même temps la vigueur des for- mes, pour rendre plus facilement l'é- nergie des affections de l'ame ; et, dans ce desir d'atteindre à une expression

vive, il sacrifie souvent l'élégance à la force. La nature lui paraît belle aussitôt qu'elle est ample et robuste. En ce qui concerne ses incorrections, elles n'atteignent jamais les lignes centrales de ses figures. L'ensemble en est toujours juste; les mouvements en sont toujours précis. De là cette apparence de vérité qui saisit, dès qu'on les aperçoit, malgré ce qu'elles peuvent offrir d'incorrect. Si dans la violence de l'expression, un muscle trop contracté s'écarte de sa position naturelle, l'imitation de la chair produit, même dans ce moment, une illusion qui dédommage de l'altération des formes : la beauté se place encore à côté du défaut. Un des caractères distinctifs de Puget, c'est la disposition qui le porte vers des sujets tragiques. Plus la scène est pathétique, plus son génie, qui se retrouve dans son élément, s'élève et acquiert de nouvelles forces. Si dans une semblable occasion, la grandeur du style s'unit à la chaleur de l'expression, comme dans le *Milon*, il touche, il étonne, il devient sublime. C'est sous cet aspect qu'il faut juger ce grand maître pour l'apprécier dignement. Quand on se place avec lui à cette hauteur, on lui pardonne ses imperfections, parce qu'on reconnaît que le génie peut difficilement s'élever si haut, sans acheter sa sublimité par quelques écarts. Une droiture que rien ne pouvait ébranler, un désintéressement à toute épreuve, de la naïveté, de la bonté, de l'emportement, tel était son caractère : il ne savait endurer ni les exigences, ni la hauteur. On cite quelques mots de lui, qui achèvent de nous faire connaître son caractère fier et indépendant. Mansard s'étant permis de lui dire que, s'il voulait exécuter la statue du roi au prix proposé par Clérion, on

lui donnerait la préférence » comparer à Clérion, dit » ne puis être mis en parallèle » les cavaliers l'Algarde et Louvois, qui marchandait : raires au sujet d'un des proposés pour Versailles que le roi ne payait pas » un général d'armée : « » viens, repartit l'artiste » roi n'ignore pas qu'il peut ment trouver des généraux » le grand nombre d'excels » ciers qu'il a dans ses troupes » qu'il n'y a pas en France » Puget. » Toutefois, il faut souvenir que Puget parlait dans un moment où il était le sentiment de l'injustice qui souffrait : il rentrait dans lui-même, quand on se jugeait si mal. On trouve dans la collection de Boyer d'Aguilles, un portrait de Puget, peint de sa main, présenté à l'âge d'environ vingt ans, il est gravé à la manière Hardoin Coussin, natif de Toulon, peint aussi par lui-même, appartient à M. de Panisse, à l'eau-forte, in-8°. ; il porte les lettres L. C. F. Celui de sa jeunesse, est inédit. Un portrait, peint par son fils, se trouve dans les dernières années de sa vie. On le voit à Paris, chez la descendante d'un de ses ancêtres, gravé par Jeaurat, le buste en terre cuite, de Veyrier, et qui le représente plus de soixante ans, avec une bonne exécution, orne la collection de M. de Bourguignon. L'académie de Marseille a fait son éloge pour un sujet de 1801. Le prix a été décerné en avril 1807. Ce concours a été précédé de plusieurs discours qui

1<sup>o</sup>. Éloge, etc. sans nom ( par M. Duchesne l'aîné employé au cabinet des estampes, à Paris ); 2<sup>o</sup>. L. D. Feraud ; 3<sup>o</sup>. par onse Rabbe. Le prix a été un Discours (encore inédit) tiré de cet article. Un autre a suivi ceux-là ; il est intitulé : *sur la vie et les ouvrages de Pierre Puget*, par Zénon Iris, 1812, in-8<sup>o</sup>. La Vie de Puget, écrite par le père, de l'Oratoire, que nous avons, se trouve dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence* rendu par l'académie de Marseille, a appelé une attention sur ce grand artiste. En 1807, l'administration municipale fit élever au-devant de la rue de Rome, une colonne surmontée de son buste, exécuté par Chardin, et portant cette inscription : *A Pierre Puget, sculpteur, peintre et architecte, Marseille, patrie, qu'il embellit et* etc. Cette colonne est posée sur une fontaine qui existait dans le même emplacement. Puget n'eut qu'un fils, nommé Jean, architecte, et assez bon dessinateur. On voit un tableau de lui dans la collection du Roi : ce sont huit figures vues à mi-corps, qui sont des portraits de Puget, de Quinault, et de plusieurs autres artistes du siècle de Louis XV, au nombre desquels l'au-tre a été placé lui-même. François, 1<sup>er</sup>, 707, n'a eu qu'un fils, nommé Pierre-Paul, qui a été architecte. On lui a voué une sorte de culte public. Il habitait sa maison, à Marseille, et il y avait établi une collection très richement ornée d'ouvra-

ges de Pierre Puget. C'est à son décès qu'un grand nombre de ces ouvrages se sont distribués dans divers cabinets. Pierre-Paul est mort sans enfants. La branche issue de Gaspar, frère de Pierre, subsiste encore. Puget forma plusieurs élèves, ce sont : Chabert, constructeur de vaisseaux et sculpteur en bois ; Baptiste, sculpteur en bois ; Veyrier ; De Dieu ( Jean ) ; Chabry ( Marc ) ; Solaro ( Andréa ) ; on lui donne aussi Du Parc et Garavague, tous statuaires. On a peu gravé d'après Puget : presque tous ses ouvrages sont inédits. La Halle au poisson de Marseille, se trouve sur un plan de cette ville, exécuté en 1787, et dans l'ouvrage de Durand, intitulé : *Recueil et Parallèles d'édifices anciens et modernes*, pl. 14. — Le tableau du *Sauveur*, a été gravé à l'eau-forte, in-fol. par Marchand, artiste de Marseille, Cette estampe, exécutée vers 1785, n'a point été rendue publique. — Le *Milon* a été gravé par Desplace ; on le retrouve, ainsi que le groupe d'Andromède, dans les *Annales du Musée*, de M. Landon, tome ix, pl. 63, tome xi, pl. 40. Le bas-relief de la Peste a été gravé négligemment, in-4<sup>o</sup>, par Morcau. — Depuis longtemps le public regrettait de voir le groupe de Milon et celui d'Andromède, exposés aux intempéries des saisons dans le parc de Versailles. Le Milon a été récemment transporté à Paris ; il doit orner un musée de sculpture moderne, qu'on prépare dans le Louvre. On assure qu'il sera placé au centre d'une des salles.

E—C D—D.

PUGET ( Louis DE ), fils d'un procureur du roi au siège présidial de Lyon, né dans cette ville, en 1629, annonça, de bonne heure, de grandes dispositions pour les sciences.

ces, qu'il cultiva toute sa vie avec succès et agrément. Sa fortune lui permit de se monter un cabinet d'histoire naturelle, qui devint le plus riche de l'Europe en aimants et en microscopes. Ses découvertes sur le double courant de l'aimant, et sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, lui valurent de la réputation, et en même temps une querelle avec Joblot. Puget ne s'était pas borné à l'étude des sciences : il cultivait aussi les littératures grecque et latine ; il avait même traduit plusieurs odes d'Horace en vers français. Boileau a fait l'éloge de son talent pour la poésie ; mais il faut tout dire : Puget avait composé des vers en l'honneur du satirique français. Lors de l'apparition du rhabdomancien, Jacques Aimar (V. AIMAR-VERNAY, I, 350), Puget combattit les prétendues merveilles de la baguette divinatoire. Il n'était pas moins charitable que savant. Dans l'hiver même de sa mort, il vendit sa vaisselle, afin de pouvoir donner plus de secours aux malheureux. Il mourut le 16 décembre 1709 ; il avait légué sa bibliothèque au petit collège des Jésuites de sa patrie, après avoir distribué à ses amis les raretés et les pièces de prix de son cabinet. Puget était membre de l'académie de Lyon. On a de lui : I. *Observations sur la structure des yeux de divers insectes, et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8°. C'est de cet ouvrage que Boileau fait l'éloge dans sa Lettre à Brossette, du 15 juillet 1706. II. *Lettres de M. Puget de Lyon à M. Joblot, sur l'aimant*, 1702. III. *Lettres écrites à un philosophe sur le choix d'une hypothèse propre à expliquer les effets de l'aimant*, 1702, in-12. IV. *Lettres au P. Lami*, où il lui rend compte de di-

verses expériences qu'il a le microscope (dans le *J Savants* de 1704). Son l'abbé Tricaud de Belmon primé dans le *Journal de* septembre 1710, pag. 12. Le P. Vanière lui avait une épitaphe latine, dont tion, en vers français, pa a été imprimée dans le *Jourrique* (de Verdun), juin 17 Binet, jésuite, avait comp la mort de Puget, une *Éclo* qui fut imprimée en 1710, e en vers français par Du M académicien de Lyon. G Moulceau paraissent être auteur.

PUISIEUX (PIERRE B marquis DE), homme d'é fils du chancelier Brulart ry (Voyez SILLERY). A avantages extérieurs il joig coup d'esprit, d'instruction grande capacité pour les Pourvu, dès l'âge de dix d'une charge de secrétaire parla protection de Nic. de dont il épousa la petite-fil envoyé en Espagne, ave d'ambassadeur extraordinaire conclure le mariage de L avec l'infante Anne d'Aut après avoir rendu compte sion, il retourna cherche velle reine, qu'il eut l'av saluer le premier. Cepend réchal d'Ancre, qui redo vère probité de Puisieux, le faire éloigner de la cour il y fut rappelé l'année et il continua d'être emp dant la faveur du duc de soumit, en 1621, à l' royale, la ville de Montpel tée ; et Louis XIII, pour penser de ce service impo

es ordres; mais la bon-  
roi resta sans effet, et  
it jamais reçu (1) : la  
e Médicis, qui voulait  
conseil le cardinal de  
son protégé, s'unit  
is de la Vieuville pour  
Sillery. Puisieux était  
quelques jours, quand  
(le 4 fév. 1624), en  
qu'à son père, l'ordre  
ris. Il demanda la per-  
ustifier : on lui accor-  
l voulut, à condition  
sur-le-champ aux or-  
n partant pour ses ter-  
sa disgrâce avec beau-  
neté. Puisieux refusa  
la finance de sa charge  
l'état, pour laquelle le  
jusqu'à deux cent mil-  
son rang dans le con-  
sade de Rome. Désa-  
le, il ne voulut plus  
nouvelles intrigues, et  
avril 1650, à l'âge de  
t ans, laissant la répu-  
comme ferme et intègre.  
Lettres de ce minis-  
ueil des *Ambassades*  
ie (Voyez LAFÈVRE,  
9). Il n'avait point eu  
on mariage avec Mlle.  
près la mort de sa pre-  
il épousa Charlotte

Louis XIII avait le projet de créer  
un, mais que celui-ci refusa cet  
son esprit de modération.

Jamais aucun rapport avec Ri-  
chevalerie, c'est l'ambassadeur sur-  
us le nouveau *Dictionnaire*, t. 1,  
CXXI, 485, est contraire. Pui-  
tun pour l'épouse avec le car-  
il survint une épidémie de, qu'on  
craintes. Richelieu fut condamné  
dne de la dévotion et paya en  
entre ses dits. Tous les circon-

Le mar. Richelieu l'embodit,  
rtit et qu'il fut près de le part,  
ement la première lettre, et la  
Vallée de la belle qui tient sur  
craie domage de l'empereur.

d'Estampes Valencey, morte en 1675,  
dame de beaucoup d'esprit, connue  
par ses relations avec M<sup>me</sup>. de Sé-  
vigné, qui la nomme plusieurs fois  
dans ses *Lettres*. W—s.

PUISIEUX ( PHILIPPE - FLO-  
RENT DE), littérateur, né en 1713, à  
Meaux, se fit recevoir avocat au par-  
lement de Paris; mais il abandonna  
le barreau pour se livrer à la culture  
des lettres, et en particulier au genre  
de la traduction. Il eut le bon esprit  
de s'attacher à ne faire passer dans  
notre langue que des productions  
utiles, et par-là mérita, non une ré-  
putation, qu'il paraît n'avoir point  
ambitionnée, puisqu'il n'a mis son  
nom à la tête d'aucun de ses ouvra-  
ges, mais l'estime et la reconnais-  
sance de ses lecteurs. Puisieux mou-  
rut à Paris, au mois d'octobre 1772.

Outre quelques *Romans* de Fielding  
et d'autres bons auteurs, il a traduit  
de l'anglais : *La grammaire géo-*  
*graphique* de Gordon, 1748, in-8°.

— *La grammaire des sciences phi-*  
*losophiques* de Benj. Martin, 1749,  
1764, 1777, in-8°. (V. B. MARTIN,  
XXVII, 311.) — *Dissertation* où  
l'on prouve que la femme n'est pas  
inférieure à l'homme, 1750, in-12.

— *Le Calendrier des jardiniers*, de  
Bradley, avec une description des  
serres, 1750, in-12. — *L'Histoire*  
*navale de l'Angleterre*, de Lediard,  
1751, 3 vol. in-4°.

— *La géogra-*  
*phie générale*, de Varenus, aug-  
mentée par Jurin, 1755, 4 vol. in-  
12. — *Eléments des sciences et des*  
*arts littéraires*, de Benj. Martin,  
1756, 3 vol. in-12. — *Nouvelles ob-*  
*servations physiques et pratiques sur*  
*le jardinage*, par Bradley, 1756,  
3 vol. in-12. — *Les voyageurs mo-*  
*dernes*, 1760, 4 vol. in-12; c'est  
une compilation. — *Voyage en*  
*France, en Italie et aux îles de*

*l'Archipel*, par Maihows, 1763, 4 vol. in-12; cet ouvrage avait paru l'année précédente, sous le titre de *Lettres écrites de divers endroits de l'Europe et du Levant*. — *Expériences physiques et chimiques* sur plusieurs matières relatives au commerce et aux arts, par Lewis, 1769, 4 vol. in-12. Puisieux a traduit en outre du latin: *Les Consultations de médecine*, de Hoffmann, 1754-55, 4 vol. in-12. — *Les Observations physiques et chimiques* du même auteur, 1754, 2 vol. in-12; — et les *Avis et préceptes de médecine*, du docteur Mead, 1758, in-12. Enfin, de l'italien: *Recueil de pièces de médecine et de physique*, par Cocchi, 1762, in-12, dont on a extrait le *Régime de Pythagore*, 1762, in-8°.

W—s.

PUISIEUX (MADELÈNE D'ARSAINT DE), épouse du précédent, née à Paris en 1720, cultiva la littérature à son exemple, mais avec plus de zèle que de succès. Elle parvint à un âge avancé, puisqu'elle se trouve comprise pour une somme de deux mille livres dans la répartition des secours accordés aux gens de lettres, par le décret du 4 septembre 1795: mais depuis long-temps elle avait cessé d'écrire, et l'on n'a pu découvrir l'époque de sa mort. M<sup>me</sup>. de Puisieux ne manquait ni d'esprit, ni d'une certaine facilité de style; mais elle n'avait point d'imagination, point de chaleur, et toutes ses productions sont marquées au coin de la plus déplorable médiocrité. On a de cette dame: I. *Conseils à une amie*, 1749, in-12. Ce sont des préceptes d'éducation pour une jeune demoiselle. L'ouvrage eut du succès: il fut même traduit en anglais; mais le traducteur l'attribua, par inadvertance, à une dame qui n'y avait eu

aucune part. II. *Les Caractères*, 1750, in-12; nouvelle édition mentée, 1755, 2 v. in-12. Il lui reprocha, dans le temps, d'avoir oublié celui de la *Femme belle*. III. *Réflexions et Avis* sur les fautes et les ridicules à la mode, 1751, in-8°. IV. *Le Plaisir et la Volupté*, conte allégorique, in-12. On en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des Romans*, 1787. V. *Zamor et Almanzor*, l'inutilité de l'esprit et du bon sens, 1755, in-12: mauvais roman dont le titre prêtait trop à la plaisanterie pour que l'auteur pût y échapper. (Voy. l'art. de M<sup>me</sup>. de Pons.) VI. *Les Trois siècles de la littérature*, par l'abbé Sabatier, 1755, 2 vol. in-12; traduit de l'italien. VII. *Alzarac*, ou la vanité d'être inconstant, 1762, in-12. VIII. *Histoire de M<sup>me</sup>. de Terville*, in-12, six parties; traduite de l'allemand. IX. *Mémoires d'un homme de bien*, 1768, in-12, trois volumes. X. *La Porte*, trad. en allemand. XI. *La Porte* a donné une analyse étendue des ouvrages qu'on voit citer, dans le tome v de l'*Histoire littéraire des femmes françaises*. On attribue encore à M<sup>me</sup>. de Puisieux: le *Marquis à la mode*, 1763, in-12; et l'*Histoire de Charles VII*, 4 v. citée dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, et par la plupart des bibliographes, dont aucun ne date de cet ouvrage, qui, peut-être, n'a existé qu'en projet.

PUJOULX (JEAN-BAPTISTE), littérateur aussi modeste qu'ambitieux, naquit, en 1762, à Macaire, dans la Gascogne, et

à Paris, et se fit connaître par ses articles de journaux, qui avaient de la facilité, du goût, et des connaissances dans les arts du dessin. Il devint l'un des rédacteurs du *Journal de littérature française étrangère*, qui s'imprimait à Deux-Port, et continua de fournir des articles aux journaux littéraires de Paris. Il composa, pour les différents théâtres une foule de pièces, dont plusieurs annonçaient un talent d'observation remarquable, et obtinrent un succès mérité. Sans avoir d'une fortune médiocre, il n'eut pas tous les emplois qui lui furent offerts pendant la révolution, à laquelle il resta constamment étranger, se bornant, comme il le dit lui-même, à tout voir, tout observer de loin, dans son donjon, tour-à-tour gémissant et espérant, donnant des consolations à ceux de ses amis qui, plus irascibles ou moins prudents, descendaient dans l'arène, et revenaient bientôt également froissés d'une cour où chacun d'eux tendait vers un but différent (Voyez *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, p. 3). L'écrit sur l'histoire-naturelle, occupa Pujoulx dans ses dernières années. Il prit part à quelques entreprises littéraires, et, entre autres, au *Journal de l'Empire*, et à la *Biographie universelle*, à laquelle il a fourni plusieurs articles de compositeurs, d'acteurs et d'auteurs dramatiques. Il est mort à Paris, le 17 avril 1821. Il fut, depuis quelque temps, secrétaire du Théâtre de la Gaîté. Outre une nouvelle édition de la *Grammaire italienne* de Vénérone, avec des corrections, une *Vie de Pinon*, à la tête des *Oeuvres choisies* de ce poète, et des *Notices* sur Florian, dont il avait recueilli

les manuscrits (V. FLORIAN), et l'*Astrologue parisien*, Almanach qu'il a publié de 1812 à 1817, 6 vol. in-18, on a de Pujoulx : I. La *Critique des salons de peinture*, des années 1783, 1785 et 1787, sous les titres suivants : *Momus au Salon*, comédie en vers et en vaudevilles ; — le *Songe*, ou la conversation à laquelle on ne s'attend pas, scène critique ; — *Figaro au Salon*, pièce épisodique, en prose, mêlée de vaudevilles ; — les *Grandes Prophéties* du grand Nostradamus, sur le grand Salon de peinture, en vers et en prose. II. Des Pièces de théâtre : les *Caprices de Proserpine*, ou les Enfers à la moderne, comédie en un acte et en vers, 1784 ; — le *Souper de famille*, ou les Dangers de l'absence, comédie en deux actes et en prose, 1788 : elle eut beaucoup de succès dans la nouveauté ; et tous les journaux s'accordèrent à en rendre un compte avantageux : l'auteur l'a mise en opéra, sous le titre du *Rendez-vous supposé*, 1798 ; — *Encore des Savoyards*, comédie en deux actes et en prose, 1789 ; Pujoulx réduisit cette pièce en un acte, y ajouta des couplets, et la fit représenter, en 1792, au théâtre Italien, sous le titre de *l'Ecole des parvenus* : c'est la suite des *Deux petits Savoyards* (V. MARSOLLIER) ; — *Amélie*, ou le *Couvent*, comédie en deux actes, 1791 ; — *Mirabeau à son lit de mort*, comédie en un acte, 1791 : les principaux personnages de cette pièce sont MM. de Talleyrand, Lamarche, Frochot, Cabanis, Petit, etc. ; — la *Veuve Calas à Paris*, comédie en un acte, 1791, mise en opéra et jouée sous le titre d'*Une Matinée de Voltaire*, 1799 ; — *Cadichon*, ou les *Bohémiennes*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, 1792 ; —

*Philippe*, ou les *Dangers de l'ivresse*, comédie en un acte, 1794; — les *Montagnards*, ou l'*École de la bienfaisance*, comédie en un acte, 1794; — la *Rencontre en voyage*, opéra-comique en un acte, 1798; — les *Modernes enrichis*, comédie en trois actes et en vers libres, 1798: cette pièce étincelle de traits d'un véritable comique; — les *Noms supposés*, opéra-comique en deux actes, 1798; — le *Voisinage*, opéra-comique en un acte, 1800; — l'*Anticélibataire*, ou les *Mariages*, comédie en cinq actes et en vers, 1803. III. Le *Livre du second âge*, 1800, in-8°, fig. Cet ouvrage a eu trois éditions. IV. Le *Naturaliste du second âge*, 1805, in-8°, fig. Il a été traduit en polonais. V. *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, ou Esquisse historique et morale des monuments et des ruines de cette capitale, etc., 1801, in-8°; traduit en allemand. Cet ouvrage, dans lequel on ne trouve pas un mot relatif à la politique, renferme quelques anecdotes assez piquantes, et des chapitres qui décèlent un observateur judicieux. VI. *Promenades au jardin des Plantes, à la Ménagerie et dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, 2 vol. in-18. VII. *Leçons de physique de l'école polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8°, fig. VIII. La *Botanique des jeunes gens et des gens du monde*, 1810, 2 vol. in-8°, fig. IX. *Promenade au marché aux Fleurs*, ou la Botanique du second âge, 1811, in-12, fig. X. *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8°, fig. XI. *Louis XVI peint par lui-même*, ou Correspondance et autres écrits de ce monarque, précédés d'une Notice sur la vie de ce prince, avec des notes, etc.,

Paris, 1817, in-8°. Depuis la publication de cet ouvrage, M. Beuchot a démontré que la Correspondance attribuée à Louis XVI n'était point authentique (Voy. le *Journal de la librairie*, ann. 1818, p. 351 - 410, et ann. 1819, p. 374). Pujoux s'était chargé de fournir à l'*Encyclopédie des dames* les parties de l'*astronomie*, la *physique*, la *chimie*, la *minéralogie* et la *musique*. Le *Journal* qu'on vient de citer contient le *Catalogue exact des productions* de Pujoux, ann. 1821, n°. 42. W-s.

PUL (N.... LE) naquit à Béziers, vers 1640. Les recueils du temps offrent diverses pièces de vers de sa composition. On insérera ici, sur ce poète, quelques détails, qui éviteront peut-être des recherches aux *Saumaises futurs*. Ils sont tirés d'une correspondance qu'il entretenait avec M<sup>lle</sup>. de Scudéry, et dont les originaux existent dans le cabinet du rédacteur de cet article. Le Pul prend, dans l'une de ces lettres, la qualité de *Viguier de Béziers*, charge de magistrature qui correspondait à celle de prévôt royal. Il se trouvait à Rome pendant le conclave de 1670, dans lequel Clément X fut exalté. De retour dans sa patrie, il fut nommé, en 1681, premier consul et gouverneur de Béziers. On voit dans une lettre datée du 31 mars 1701, qu'ayant été présenté par le maréchal de Noailles au duc de Bourgogne et au duc de Berri, qui venaient d'accompagner Philippe V jusqu'à la frontière d'Espagne, il leur fit hommage d'une traduction en vers français des *Églogues* de Virgile, qu'il venait de faire imprimer. Cette traduction, que nous n'avons pu nous procurer, n'a pas été connue de l'abbé Goujet; et il est vraisemblable que sa médiocrité l'aura condamnée



li. On a inséré dans les *Déli-*  
*la poésie galante*, 1<sup>re</sup>. par-  
 ean Ribou, 1666, p. 193,  
 tite pièce, assez jolie, signée  
 Pul, qui a pour titre : *Le je ne*  
*uoy*. On lit aussi dans la 11<sup>e</sup>.  
 du même recueil, Paris, 1667,  
 une pièce intitulée l'*Epingle*,  
 ée à M<sup>lle</sup>. de Longueval, fille  
 neur de la reine : elle n'est pas  
 ; mais elle se trouve, avec sa  
 ure, dans la correspondance  
 ent d'être indiquée. On conser-  
 la bibliothèque de l'Arsenal,  
 uscrit 902, tome x, p. 537),  
 nces de Le Pul, adressées au  
 de Saint-Paul, depuis duc de  
 eville, qui fut tué au passage  
 in. On lit, au même manuscrit,  
 7, une ode au Roi par le mè-  
 ète, sur la défaite des Turcs,  
 36. Nous avons sous les yeux  
 le à la reine Christine, com-  
 en 1670, et dont il envoya le  
 crit, en 1673, à M<sup>lle</sup>. Scu-  
 Il n'est pas vraisemblable que  
 mmette jamais, envers Le Pul,  
 création de publier ceux de ses  
 ges qu'il a sagement gardés  
 tefeuille. L'époque de sa mort  
 onnue.

M—É.

PULCHÉRIE (*ELIA PULCHE-*  
*RGUSTA*), impératrice, née à  
 antinople, le 19 janvier 399,  
 fille d'Arcadius et d'Eudoxie :  
 ut déclarée Auguste, en 414,  
 iverna l'empire, sous le nom  
 éodose, son frère, plus jeune  
 e de deux ans. Dans un âge si  
 oché de l'enfance, Pulchérie  
 air des vertus et une sagesse  
 ont d'ordinaire les fruits d'une  
 ience consommée. Son éduca-  
 vait été confiée à d'habiles mai-  
 et elle avait répondu à leurs

Elle s'exprimait avec autant  
 ace que de facilité, dans les

langues grecque et latine, aimait les  
 lettres, et accordait une noble protec-  
 tion aux savants. Pour prévenir les  
 divisions qu'aurait infailliblement  
 amenées dans la famille impériale  
 son mariage ou celui de ses sœurs,  
 elle les décida par ses conseils et par  
 son exemple à se consacrer à Dieu.  
 Le vœu solennel des trois filles d'Ar-  
 cadius fut inscrit sur des tablettes  
 d'or, enrichies de diamants, qu'elles  
 déposèrent dans la cathédrale de  
 Constantinople. Dès-lors le palais  
 impérial fut une espèce de monastère  
 où les princesses partagèrent leur  
 vie entre la prière et le travail des  
 mains. Pulchérie, dit Gibbon, est  
 la seule des descendants du grand  
 Théodose, qui semble avoir hérité  
 d'une partie de son courage et de son  
 génie. Malgré son exactitude à rem-  
 plir tous ses devoirs de piété, cette  
 princesse ne négligeait aucun des dé-  
 tails du gouvernement : elle assistait  
 à toutes les séances du conseil, et ré-  
 digeait elle-même toutes les délibéra-  
 tions importantes ; mais c'était sans  
 bruit, sans ostentation, attribuant  
 à son frère tout le bien qu'elle fai-  
 sait, sentant combien il importait  
 de conserver à l'empereur le res-  
 pect et l'affection des peuples. Elle  
 eut la plus grande part à la con-  
 vocation du concile d'Ephèse, qui  
 condamna les erreurs de Nestorius  
 (V. ce nom) ; et, en mémoire de ce  
 triomphe, elle fit ériger, sur le port  
 de Constantinople, une basilique dé-  
 diée à la *Mère de Dieu*. La sagesse  
 de Pulchérie, sa douceur, son iné-  
 puisable bonté, ne purent la mettre  
 à l'abri des traits des envieux. On  
 parvint à lui faire perdre la confiance  
 de Théodose, qui s'abandonnait aux  
 conseils de l'ennuque Chrysaphe ; et  
 elle se vit obligée de quitter la cour,  
 en 447. Sa disgrâce ne dura que pen-

de temps : Théodose ne tarda pas à la rappeler ; et, après la mort de ce prince, Pulchérie fut unanimement proclamée impératrice de l'Orient. C'était la première fois, dit Gibbon, qu'une femme occupait le trône des Romains. Dès qu'elle y fut montée, Pulchérie satisfit son ressentiment personnel par un acte de justice. L'eunuque Chrysaphe, monstre couvert de crimes, fut livré à la rigueur des lois, et pendu devant les portes du palais. L'impératrice ne pouvait se dissimuler le désavantage auquel les préjugés exposent son sexe : elle résolut de prévenir les murmures en s'associant un collègue qui respectât la supériorité de son épouse. Elle offrit le trône avec sa main à Marcien, sous la condition qu'elle resterait fidèle à son vœu (V. MARCIEN, XXVI, 615). Pulchérie, de concert avec l'époux de son choix, continua de travailler au bonheur des peuples et au maintien de la foi catholique ; elle reçut de grands éloges des Pères du concile de Chalcédoine, assemblé en 451, et qui condamna l'eutychianisme (V. EUTYCHÈS). Elle fit construire un grand nombre d'églises, fonda des monastères, dota des hospices ; et, par son testament, elle donna tous ses biens aux pauvres. Elle mourut le 18 février 453. C'est au 1<sup>er</sup> juillet que Benoît XIV a autorisé plusieurs communautés religieuses à honorer la mémoire de cette vertueuse impératrice par une messe et un office particuliers. Les Grecs font sa fête le 13 septembre. Quoique Pulchérie manquât peut-être de vigueur dans son administration, on n'en doit pas moins applaudir, dit encore Gibbon, à sa douceur et à sa longue prospérité (Voy. l'*Hist. de la décad. de l'empire Romain*, ch. XXXII). On a

des médailles de cette princesse en or, en argent et en petit billon ; elles sont très-rares. *Pulchérie* le sujet d'une comédie héroïque de Corneille, représentée en 1672 ; la préface que Voltaire a mise à de cette pièce, il cherche à rassembler les grandes qualités de cette princesse. On a vu que Gibbon ne soupçonnera pas d'être favorable au christianisme, lui plus de justice. Outre les diaphanographies, on peut consulter *Pulchérie*, sa Vie écrite par Contucci, jésuite, Rome, 1754, tome xv des *Mémoires de Telli* pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles. W.

PULCI (LOUIS), le plus jeune mais non le moins célèbre d'une famille de poètes, qui s'associèrent aux efforts des Médicis à la restauration des lettres, était de Florence, le 15 août 1432. Ses talents avaient mérité leur long patronage par des services publics ; ce que nous savons de lui, c'est que Laurent de Médicis l'admettait à sa familiarité, et qu'on ne changeait son nom de celui des plus remarquables de cette lettrée, et surtout du nom de Pulci, dont l'amitié est un des titres de gloire. La vie toute littéraire de Pulci n'a eu d'autres événements que ses ouvrages ; et ce qui le recommande surtout à la postérité, d'avoir été le créateur de l'épique moderne, et d'avoir annoncé l'Arioste. L'Italie du quinzième siècle n'était pas mûre pour la poésie épique. Cent ans plutôt, elle avait consacré l'octave romaine si heureuse qu'il avait empruntée à nos troubadours, et réalisée le premier en Italie, à travers les aventures romanesques

es imaginaires de l'anti-Pulci, le deuxième frère avait suivi cet exemple en tant des temps modernes son poème. Des versifications les noms ne nous sont parvenus avec les poèmes s'ils nous ont laissés (1), dans nos vieilles chroniques, l'histoire sémi-fabuleuse Charlemagne et de ses misérables rhapsodes du Moyen Âge avaient rimé, pour le peu d'effort, ces récits plus épiques, traduits en langue avant eux, et qu'ils ornaient, quelquefois consacrés à l'Eglise, mais qui n'étaient autre que des vœux pour eux, ou pour leurs auditeurs, par une générosité ne leur était étrangère. Ces essais informels sérieux, ainsi que ceux de Pulci, mais rien de tout cela ne conduit à l'épopée. Laurent de Médicis, qui lui-même ne dédaignait pas proposer des chansons pour ses amis, trouva plaisant de parodier quelque sorte ces poèmes épiques, et de faire rire des soupirants épiques qu'ils avaient cette idée sourit à la gaité de Pulci; et la Muse italienne dotée d'un nouveau genre (2). Ces faits rapprochés indiquent tout le dessein de Pulci, qui a été l'objet d'une controverse entre les critiques. Sans admettre et sans partager l'opinion de Gravina, qui Pulci avait voulu vouer au

ridicule toutes les inventions chevaleresques de son temps, et qui en fait ainsi le Cervantes de l'Italie; nous n'hésiterons pas à prononcer, avec lui et avec Ginguené, que le *Morgante Maggiore* ne peut avoir été dans l'intention de l'auteur qu'une débauche d'esprit, qu'un poème héroï-comique; et les deux premières stances du vingt-septième chant témoignent sur ce point les derniers doutes. Comment concevoir autrement le caractère mêlé de bravoure et de bouffonnerie du géant qui donne son nom au poème, dont Roland est le véritable héros, et ce burlesque Margutte, dont Voltaire nous a fait connaître quelques traits, et l'épisode d'Olivier et de Méridienne, et tant d'autres détails qu'on ne peut expliquer que comme une gageure, quand on réfléchit que Pulci écrivait pour des juges tels que Laurent de Médicis et Politien? C'était cependant qui lui avait indiqué l'ouvrage du moine Alcuin, et celui d'Arnould, ancien troubadour de Provence, comme des sources précieuses et inconnues: de là vient la vieille erreur, réfutée par la diversité même du talent des deux amis, avant de l'être par la critique judicieuse de La Monnoye, que leurs portefeuilles s'étaient souvent mêlés pendant la composition du *Morgante*. Le caractère singulier de ce poème, sa conduite bizarre qui contraste surtout avec la grandeur de l'action, cette variété que le chantre de Roland a presque fait oublier en la surpassant, cet art, si familier depuis à l'Arioste, de rattacher ses narrations les unes aux autres, et ce défaut absolu d'unité, qui est resté le défaut dominant de tous ces imbroglis héroïques; enfin cette élégante naïveté qui conserve au récit tout le charme d'une causerie familière, et

*D'Antona, la Spagna, Ancroja regina.*  
L'abbé affirme que le sujet du *Morgante* est né à Pulci, par Lucrusia Tornabuoni, mais; il cite à cet égard un vers du vingt-neufième, qui prouve seulement que cette était la poésie. Il est encore moins prouvé l'existence d'un poème, comme les anciens, le tableau des Médicis.

jusqu'à cette mésalliance de la poésie avec les proverbes populaires dont la diction du Pulci est nourrie, voilà ce qui n'est qu'à lui; voilà ce qui a fait du *Morgante* une production originale, bien que le poète ait mérité de graves reproches. Des plaisanteries grossières, des images basses ou burlesques, des moralités satiriques, souvent judicieuses, mais presque toujours longues et déplacées; enfin un abus monstrueux des choses divines et des applications ironiques des Livres saints, qui ne sont pas loin de l'impiété, souillent presque tous les chants du poème; et Crescimbeni n'essaie de le défendre, contre la sévérité de Gravina, qu'en accusant le siècle de Pulci plus que le Pulci lui-même, et en affirmant que l'auteur est plus retenu que la plupart de ses contemporains et que tous ses devanciers. Cette réflexion fait excuser surtout les préambules de ses chants, qui offrent quelquefois la traduction littérale de plusieurs endroits de la Liturgie (3): ces sortes de prières étaient, comme nous l'avons dit, des formes convenues, qui avaient presque perdu leur solennité en passant dans la bouche de ceux qui chantaient l'*Ancroja* et *Buovo d'Antona* sur les places publiques; et Pulci ne se les est permises que pour contrefaire et ridiculiser ces muses mendiantes du quatorzième siècle. C'est peut-être dans le même but qu'il se joue ordinairement, dans ses fictions, de toutes les connaissances géographiques; car le vingt-cinquième chant du *Morgante* offre, sur l'existence des antipodes, le passage le plus remarquable peut-être qu'on puisse citer avant la découverte

(3) Le 1<sup>er</sup> chant commence par l'*In principio erat verbum*, le 4<sup>e</sup>. par le *Gloria in excelsis*, le 10<sup>e</sup>, par *Te deum laudamus*, etc.

de l'Amérique (4). Du reste, on peut nier que Pulci, sans être entraîné par son sujet, ne soit un poète dans ses derniers chants; c'est, pour ainsi dire, une bizarrerie de plus: on a cité surtout, le vingt-septième, la mort de douin de Maïence, et celle de l'écuyer si touchante et si chevaleresque pendant le *Morgante* est peut-être, nos jours, si ce n'est par les images, qui y recherchent les beautés natives, les anciens tours de langue toscane, et cette foule d'images qui ont fait citer les écrivains Pulci comme classiques, par le d'Alfieri *della Crusca*. Les puristes ont à peine reproché quelques fautes de construction dans les désinences de ces vers; et tous ont loué la perfection de ce style, qui a été cité comme modèle par Machiavel. Ce style est peu-près le seul mérite des poésies de Pulci, et en partie de ses sonnets contre *Matteo*. Ce poète florentin, l'un de ses amis, était, comme lui, de la familiarité de Médicis. Ils avaient l'habitude de déchirer tour-à-tour dans leurs sonnets qu'ils lisaient à la table. Laurent était magnifique; il n'était pas grand: il eut cette émulation d'injures et de mépris, qui exclut toute dignité de caractère, et à laquelle nous plus de cent quarante sonnets part écrits sans la moindre dignité et dans le genre proverbial et de Burchiello. On doit à Pulci l'usage de dire qu'ils ne sont pas lui. Quoi qu'il en soit, plusieurs

(4) Les développements théologiques qu'on a mis dans la bouche du démon Aslaroth, dans le 1<sup>er</sup> chant, ont fait dire à Crescimbeni, sur l'usage de Tasse, qu'il avait été composé par Marsilio Ficino, chef des neoplatoniciens de Florence. Ce n'est pas suffisant.

bés comme impies ; et l'auteur rend honorable , en publiant sivement le *CREDO*, in-4°. , et l'assession à la Sainte-Vierge , : en tercets , suivi de quelques s pieuses , Florence , 1597 , On a encore de lui la *Frottola*, citée dans le Dictionnaire *della a* ; — une Nouvelle imprimée à ice ( 1547 ), et qui se retrouve e Recueil de Doni ( édition de 2, 1551, p. 77 ) ; — des Lettres à nt le Magnifique , souvent réim- es ; — et la *Becada Dicomano*, contr'épreuve de la *Nencia da rino*, de Laurent de Médicis, à *Beca* est faussement attribuée me édition de 1568. On ne sait a datede la mort de Pulci ; on la communément en 1487. Gin- , qui saisit avec tant d'empres- t l'occasion de mettre les pron- s italiennes en opposition avec actère public des auteurs, a im- que Louis Pulci était chanoine : ographes nationaux nous ap- ent , au contraire, qu'il était , et qu'il eut deux fils qui sont inconnus. Les meilleures édi- du *Morgante* sont celles de 2, 1494, 1545, 1574, in-4° ; ice ( Naples ), 1732, in-4°. ) ; is, 1768, 3 vol. in-12. Gra- regarde avec raison ce poème , lques-uns des sonnets de Pulci , ie les premiers monuments du de poésie auquel Berni a laissé om.

F—Tj.

LGAR (FERDINAND DE), histo- spagnol, né en 1436, à Pulgar, de Tolède, mourut vers 1486.

IV de Castille et Ferdinand le dique l'occupèrent à plusieurs ons, soit à la cour de France , près de l'archevêque de Tolède, o, qu'il fut chargé de réconcilier rd avec Henri IV, puis avec Fer-

dinand et Isabelle. Mais c'est moins comme homme d'état que comme historien et poète que Pulgar est cé- lèbre. Sur la demande de Ferdinand et de son épouse, dont il était l'his- toriographe, il composa un ouvrage sur les hommes illustres de ce règne, sous le titre de *Los claros Varones de España*, Alcalà, 1524, in-4°.; souvent réimprimé. Cet écrit contient quarante-six notices biographiques très-courtes : le style en est concis ; mais la partie biographique y est trop resserrée pour avoir beaucoup d'intérêt. Ses souverains l'engagèrent à écrire l'histoire de leur règne. Pulgar rédigea cette chronique ; mais il s'arrêta à la guerre de Grenade. Elle est intitulée : *Cronica de los reyes catolicos D. Fernando y Doña Isabel*, Saragoce, 1567, in-fol. C'est la première édition publiée avec le nom de Pulgar ; car l'édition *princeps* du texte espagnol, Vallado- lid, 1565, in-fol., attribuait l'ou- vrage à Ant. de Lebrixa. Il en a paru, à Valence, en 1780, une édition col- lationnée sur les anciens manuscrits , un vol. in-fol. Elle fut d'abord pu- bliée en latin par Sanche de Lebrixa , avocat à Grenade, qui , sur le titre , annonça l'ouvrage comme ayant été écrit par son père, lequel n'en était que le traducteur, Grenade, 1545, in-fol. ; 1550, in-8°. Les deux livres *De bello Navariensi*, insérés dans l'édition latine, appartiennent à An- toine de Lebrixa. Ce n'est pas dans ses ouvrages historiques que Pulgar a consigné la peinture des mœurs de son temps : c'est dans une pièce de vers ou Dialogue entre deux bergers, qu'il censure sévèrement les mœurs corrompues et efféminées des Castellans sous le règne du faible Henri IV de Castille. Antonio attri- bue à Pulgar une histoire de Gonsalve

de Cordoue, publiée à Alcalá, en 1584, in-fol., et deux ouvrages manuscrits : une Chronique du roi Dittéric IV, et une Histoire des Maures de Grenade. On a aussi de lui trente-deux Lettres, qui ont rapport à l'histoire du temps, et à la vie de Pulgar : on croit y reconnaître l'ambition d'imiter le style épistolaire de Cicéron et de Pline. Dans une lettre au docteur Nuñez, il dit qu'il a vainement recouru au Traité de Cicéron sur la Vieillesse, pour trouver du soulagement, et qu'il pense que, pour les infirmités qui viennent de l'âge, il vaut mieux s'adresser au médecin qui en guérit, qu'au philosophe qui en console. Ces Lettres, imprimées d'abord à la suite de *Los Claros Varones*, ont été imprimées en espagnol et en latin, avec les Lettres de Pierre-Martyr Vermigli, et traduites en français par Magon, chanoine de Dol.

D—G.

**PULMANN** (THÉODORE POELMANN, plus connu sous le nom de), savant philologue, était né vers 1510, à Cranenbourg, dans le duché de Clèves : ses parents, quoique pauvres, l'envoyèrent dans une école, où il apprit rapidement les éléments du latin. Forcé d'interrompre ses études pour prendre l'état de foulon, il continua cependant de lire tous les ouvrages qu'il pouvait se procurer; et, comme il avait beaucoup de pénétration et de mémoire, il parvint à se rendre familiers tous les bons auteurs. Ses talents le firent connaître à l'académie de Louvain et ailleurs; mais il était déjà sur le retour de l'âge, quand il fut admis comme correcteur, dans la célèbre imprimerie de Chr. Plantin (V. ce nom) : il y resta, seize ans, travaillant à la collation des anciens manuscrits, avec un zèle et une assiduité qui lui

méritèrent l'estime des savants. Le désir d'améliorer son sort le conduisit vers 1580, à Salamanque; et croit généralement que, trompé par ses espérances, il y mourut de chagrin. Cependant Conr. Zeltner conjecture que Pulmann vint reprendre sa place à l'imprimerie de Plantin, et qu'il mourut à Anvers, d'un âge avancé (V. le *Theat. virorum doct.*) On lui doit de bonnes éditions des *Poésies* de Juvénac, Arator et Ven. Fortunat, de Virgile, Horace, Ausone, Lucain, Claudien, avec des corrections et des remarques choisies de Turnèbe et de P. Valart; des *Satyres* de Juvénal; de Suetone; du traité de *De consolat. philosoph.*; des *Œuvres* de Prudence, etc. W.

**PULTENEY** (GUILLAUME), comte de Bath, homme d'état distingué, appartenait à une famille ancienne du comté de Leicestershire. William Pulteney, son grand-père, représenta, au parlement, la ville de Westminster, et se fit remarquer par sa chambre des communes par son éloquence mâle et courageuse, qui est le sujet de cet article, na le 1682, et fut élevé à l'université d'Oxford. Lorsque la reine Anne vint visiter le collège où Pulteney était, ce fut lui que le doyen désigna pour haranguer cette princesse. Après de l'université, il voyagea dans différentes parties de l'Europe; et, sur son retour, il fut nommé membre du parlement par le bourg de Heydon, comté d'York. Coxe, dans ses *Mémoires* de Walpole, prétend que Pulteney dut sa nomination à la protection de M. Guy, qui lui laissa quatre mille livres sterling, et une part dans un revenu de cinq cent mille livres, d'une famille de nobles élevés dans les principes de la

En 1688, Pulteney en avait même épousé la cause : aussi tra-t-il, pendant le règne de Anne, l'adversaire prononcé du ministère qu'elle avait en 1710 parmi les torys, et s'opposait à toutes leurs mesures. Il ne se contenta néanmoins à porter la parole dans la chambre des communes, mais y avoir fait un assez long discours, parce qu'il pensait qu'un député devait éviter d'attirer sur lui l'attention du public. Il tendait souvent déclarer qu'on ne pouvait à peine compter une per-sonne qui fût devenue un bon ora-teur lorsqu'elle avait commencé à par un discours d'apparat. La position de Pulteney aux pro-pos torys fut si vive, que les torys, pour s'en venger, éloignèrent du conseil de commerce Pulteney, son oncle. Guillaume ne non-seulement une part à prendre dans les débats qui eurent pendant les quatre der-nières années du règne de la reine Anne, tandis que les whigs étaient en opposition ; mais il fut admis dans les secrets les plus importants du parti, à cette époque critique de la succession protestante étant en danger, ses partisans étaient souvent, pour l'assurer, de grandes entreprises très-hardies. Il vota libéralement à un emprunt et hasardeux, qui fut négocié par le parti whig, en faveur de l'empereur, afin d'encourager le souverain à ne pas coopérer avec la France avec l'administra-tion. Lorsque Robert Walpole ce nom fut poursuivi pour la corruption et d'abus de con-fiance (1712), Pulteney défendit avec son ami ; et quand on envoya à la Tour, il fut du nombre

de ceux qui firent de fréquentes vi-sites à ce prisonnier, que tous les whigs considéraient comme un mar-tyr de leur cause. Il travailla aussi, avec Walpole, à la défense de l'admini-stration whig, et adressa au comte d'Oxford (Harley) une dédicace iro-nique, placée en tête de l'ouvrage de Walpole, intitulé : *Account of the parliament*. George I<sup>er</sup>, étant par-venu à la couronne (1714), récom-pensa Pulteney en l'admettant dans son conseil privé. Il l'éleva en même temps au poste de secrétaire d'état de la guerre, malgré l'opposition de Marlborough, qui croyait, en sa qua-lité de commandant en chef, avoir le droit de recommander celui qui devait occuper cet office. Pulteney fut nommé membre du comité secret chargé par la chambre des communes de faire un rapport sur les papiers relatifs à la négociation de la paix d'Utrecht. Lorsque George I<sup>er</sup> eut triomphé de la rébellion de 1715, si fatale aux plus nobles fa-milles d'Ecosse, et qui n'aurait pro-bablement pas éclaté, au jugement même des écrivains du parti whig, sans les mesures violentes et impoli-tiques du ministère dont Pulteney faisait partie, ce dernier montra une grande animosité contre les vaincus. Il demanda que lord Widdrington fût mis en accusation, et s'opposa même à l'amnistie offerte aux Écossais qui étaient encore en armes. Il était, alors, tellement lié avec Walpole et Stanhope, que faisant allusion à la triple alliance entre la Grande-Bretagne, la France et la Hollande, qui était alors négociée par le dernier de ces hommes d'état, on les appe-lait les trois grands alliés, et qu'il était passé en proverbe de se deman-der si l'on était entré dans la tri-ple alliance. Cette heureuse intelli-

gence ne subsista pas long-temps. En 1716, Stanhope, cherchant à faire sa cour au roi, ouvrit l'avis d'un subside extraordinaire, nécessaire, à son avis, pour garantir le royaume contre les dangers dont il était, disait-on, menacé de la part de la Suède (1); mais plutôt pour empêcher le Hanovre d'être envahi par les troupes suédoises. Cette proposition, que les autres membres du ministère n'approuvaient pas plus que l'opposition, et sur laquelle ils se contentèrent d'abord de garder, dans la chambre des communes, un silence significatif, amena un schisme dans le parti whig. Townshend reçut bientôt sa démission; Walpole résigna (1717), et Pulteney suivit l'exemple de son ami, en abandonnant la place de secrétaire-d'état de la guerre. A peine sorti du ministère, ce dernier parla vivement contre le bill de subsides, et surtout contre le mode inusité, suivi, à cet égard, par Stanhope. Walpole s'étant, quelque temps après, rapproché de la cour, parvint, en 1720, à effectuer une reconciliation entre le roi et le prince de Galles. Il négocia en suite avec Sunderland pour former une nouvelle administration dans laquelle il eut, avec Townshend, la part la plus considérable. Le secret qu'on avait gardé à l'égard de Pulteney sur les progrès de ces négociations, l'offensa vivement. Son amour-propre fut en même temps blessé de ce qu'on ne lui avait réservé, dans le nouveau ministère, aucun emploi important, malgré ses talents bien connus et l'attachement invariable qu'il avait constamment

montré à Townshend et à V. On lui offrit, il est vrai, un mais, lorsqu'il l'eut refusée, ses amis furent plus de dix ans sans lui faire d'autres offres. Ces procédés se gravèrent profondément dans son esprit, et au bout d'enfin une rupture éclatante. Townshend cita néanmoins et obtint la place de trésorier de la maison du roi, mais il n'en fut pas satisfait, parce qu'il la regardait comme fort au-dessous de ce qu'il aurait dû espérer. Pendant qu'il continuait de soutenir quelque temps, les mesures de l'administration, la manière d'agir avec laquelle il croyait qu'il avait été traité par Walpole, à son égard, sur son esprit une trop forte impression pour pouvoir s'effacer entièrement. Persuadé qu'il ne pouvait pas l'entière confiance dans la ministration, et désapprouvant leurs mesures, qui tenaient, suivant lui, à élever le pouvoir de la France sur les ruines de la Hollande, d'Autriche, et à sacrifier les intérêts de la Grande-Bretagne à ceux du Hanovre, opinion qu'il développa par la suite, dans le parlement, avec la plus grande énergie et l'éloquence, il s'éloigna de plusieurs de ses anciens amis, et témoigna publiquement et en particulier, qu'il désapprouvait leurs actes. Son dissentiment arriva enfin à un point tel, qu'il déclara sa résolution de quitter le ministère dans le parlement. Walpole s'aperçut alors de la position qu'il avait commise en ne se défiant pas de la défection de Townshend, et, dans la vue de prévenir une rupture au paiement des subsides au roi, il lui fit entendre, dans la chambre des communes, que, si la place de secrétaire-d'état devenait vacante, les mini-

(1) Les adversaires du bill s'étonnaient, avec quelque raison, qu'une nation naguère la terreur de l'Europe, semblât craindre un ennemi aussi insignifiant que le roi de Suède.



signé pour la remplir. A proposition, Pulteney ne ré-  
sistait ; mais il sourit , et , par  
un hochement de tête , fit connaître à  
Pitt qu'il le comprenait par-  
faitement. Il devint , depuis cet  
instant , l'un des antagonistes les  
plus déclarés du gouvernement ; et  
fut sorti des rangs de  
l'opposition en 1756 , lors de la discus-  
sion de la liste civile , qui se trou-  
va à cette époque , fort arriérée  
(1755). Les sarcasmes (2)  
permettent , à cette occasion ,  
de perdre la place de tré-  
sorier de la maison du roi ; et il  
fit dès - lors une opposi-  
tion systématique aux vues du mi-  
nistre. Il s'y montra tellement re-  
fractaire , que Walpole tenta de  
faire des efforts pour se réconcilier  
avec lui. Lors de la résignation de  
Walpole (mai 1742) , la reine  
offrit à Pulteney la pairie ,  
le poste de secrétaire - d'état  
affaires étrangères ; mais il  
refusa la résolution invariable de ne  
plus désormais partie d'une  
opposition où figurerait sir Ro-  
bert Walpole. Les altercations les  
plus violentes eurent lieu entre ces  
deux ministres d'état , dans la cham-  
bre des communes. Leur animosité  
augmenta en proportion de  
leur ancienne intimité ; et ils ne  
cessèrent ni les sarcasmes , ni les  
insultes , ni les invectives.  
Ce que Pulteney avait con-  
traint Walpole , il l'étendait à tous  
les ministres : aussi ses  
ennemis n'étaient-elles pas toujours  
loignes. Après avoir affirmé , en

1727, que la dette nationale n'avait fait que s'accroître depuis l'établissement de l'amortissement (*sinking fund*), ce qui pouvait être vrai, parce que Walpole y puisait souvent pour les besoins de divers services, Pulteney contesta le mérite de cet établissement, qu'il jugeait plus brillant que solide, ne s'apercevant pas qu'il confondait ainsi l'abus qu'on avait fait du fonds d'amortissement avec l'établissement lui-même (3). Il serait trop long de rapporter tous les détails de la conduite réciproque de Pulteney et de Walpole. Ceux qui désireront les connaître, peuvent recourir à l'histoire parlementaire du temps, et à l'excellente Vie de Walpole par Coxe. Pulteney, placé à la tête des whigs mécontents, et réuni à Bolingbroke, son ancien antagoniste, devint le principal soutien du *Craftsman*, auquel il fournit plusieurs articles. La controverse qui eut lieu, en 1731, entre Pulteney et les amis et pamphlétaires de Walpole, élargit la brèche, et la rendit irréparable. Le *Craftsman* était journellement rempli d'invectives contre Walpole et contre les mesures de l'administration. En réponse à ce papier, il parut sous le titre de *Sédition et diffamation dévoilées*, un pamphlet qui contenait des injures diffamatoires contre Pulteney et Bolingbroke. L'opposition du premier y était uniquement attribuée, et ce n'était pas sans quelque fondement, à une ambition déçue et à une animosité personnelle. Pulteney, qui attribuait cet écrit à

Un de ces discours, Pulteney fit observer pas étonnant que quelques personnes ne bien qu'il designait Walpole, ministère à étendre les dettes de la liste qu'elles et leurs amis puisaient dans ce

(3) Au reste, malgré les critiques spécieuses de Robert Hamilton, l'expérience a suffisamment démontré en France, et même en Angleterre, les grands avantages que pouvait offrir un fonds d'amortissement, toutes les fois qu'on se s'écarter pas des lois organiques de cette institution, et que les gouvernements étaient assez sages pour ne pas faire des emprunts trop considérables et trop fréquents.

lord Hervey, l'un des amis et des plus chauds défenseurs de Robert Walpole, ne le laissa pas sans réplique; et sa *Réponse catégorique à un libelle récent et diffamatoire*, etc., parut sous le nom emprunté de Caleb d'Anvers, de Gray's Inn, écuyer. Il y trace le portrait de Walpole, qui ne le cède en rien, pour l'exagération et les railleries choquantes, à celui qu'on avait fait de lui-même dans le pamphlet auquel il répondait. Pour se venger en même temps de lord Hervey (celui que désigne Pope), dont il croyait avoir à se plaindre, il le couvrit de tant de ridicule en faisant allusion à sa tournure efféminée, que celui-ci en fut vivement offensé, et demanda satisfaction. Un duel eut lieu; et lord Hervey y fut légèrement blessé. Pulteney reconnut ensuite son erreur; mais il en commit une autre, en attribuant le pamphlet à Walpole lui-même. Il est certain aujourd'hui que sir William Yonge, secrétaire de la guerre, en était l'auteur. Le *Craftsman* attira encore à Pulteney d'autres querelles; à l'occasion d'une brochure publiée contre lui, il fit paraître, dans ce journal, un pamphlet devenu fameux, et ayant pour titre : *Réponse à un infame libelle, intitulé : Remarques sur l'apologie des deux honorables patrons du Craftsman, dans laquelle le caractère et la conduite de M. P. sont pleinement justifiés*. Pulteney se laissa tellement entraîner par la colère, en écrivant ce libelle, qu'il s'y livra à toutes sortes d'inconvenances, et que le ressentiment du roi contre lui ne fit qu'augmenter. Franklin, qui l'avait imprimé, fut arrêté; et George II raya de sa main le nom de Pulteney de la liste des conseillers privés (juillet 1731),

en ordonnant de l'exclure des commissions. Ces mesures vigoureuses élevèrent à un point considérable la popularité de son acharnement contre Walpole. Ce dernier disait lui-même qu'il craignait plus la langue de Pulteney, que l'épée d'un adversaire. Après de violentes querelles qui eurent lieu à la chambre communes, à l'occasion de la démission du Pardo conclue avec Madrid au mois de janvier, n'ayant pu réussir à faire la guerre à l'Espagne, l'opinion presque tout entière, sous le prétexte que toutes les motions étaient vaines non par la raison, mais par l'esprit de parti, exécuta la résolution d'abandonner Walpole à la chambre. Elle n'y revint l'année suivante, après que l'année avait été déclarée à l'Espagne, époque, Pulteney, qui était un des membres qui avaient soutenu leur poste, crut devoir faire une démarche aussi hardie qu'inconstitutionnelle, et tint avec chaleur la motion faite dans la même séance, pour mander l'éloignement de Walpole. Celui-ci, dans la discussion, traita les membres de la chambre avec un mépris dédaigneux, et, présentant le tableau de l'infirmité de ceux qui avaient été faits membres de la chambre, et de leur absence, il témoigna que leur présence ne fût d'aucune utilité à l'état. La motion pour le renvoi de Walpole fut rejetée, et il en fut de même de la motion présentée, au mois de février, par Sandys. Pulteney la soutint avec la même ardeur : après avoir fait une longue et animée exposition des erreurs et des fautes de Walpole, il l'accusa de haute trahison, et

emis du royaume. Cette ne servit qu'à détruire putations qui pouvaient

Ce qu'une session n'anner, arriva enfin avec mois de février 1742, tant que l'opposition accables jours de nouvelles vaincu que sa place nable, résigna prudemment ses emplois (3 février), comte d'Orford. L'auteur de *Anecdotes de lord* étend qu'après la re- l'Orford, le duc de New- san déclaré de ce der- rant à semer la divi- s adversaires, proposa ce à Pulteney, et lui n du roi, de le placer à trésorerie. Suivant le in, Pulteney refusa cet ii-même, mais déclara it avec plaisir occupé eret, son ami. Quoique ence se terminât sans tif, l'opposition, qui issance, fut alarmée; e réunion entre les mê- ages compléta la disso- ewcastle désirait. Lord t point la place, qu'on s eu l'intention de lui 'ulteney, qui avait été a pas de sa défection qu'il avait espéré. Ce t que le duc d'Argyle t une nombreuse réu- amis, « qu'un grain é valait mieux qu'une l'or. » (4) Quoi qu'il en rès le changement du ulteney, auquel on at-

tribuaient la formation du nouveau, où il était parvenu à faire entrer lord Carteret comme secrétaire-d'état, fut replacé sur la liste du conseil privé, et obtint la pairie avec le titre de comte de Bath. On l'accusait surtout d'avoir marchandé avec la cour pour la sûreté du comte d'Orford (Walpole): aussi les faveurs qui venaient de lui être accordées, lui firent perdre tout crédit auprès de ses anciens amis et du public, qui n'est pas en général partisan des gens en place, et lui attirèrent beaucoup de désagréments. Le comte de Bath dédaigna les clameurs de ses antagonistes, et passa le reste de sa vie à mépriser ces applaudissements qu'il ne pouvait plus obtenir: il se trouvait sans doute dédommagé par la grande influence dont il jouissait à la cour. Les Pelham (V. PELHAM et NEWCASTLE) cherchèrent à l'affaiblir, et ils y parvinrent en partie, par leur étroite union et leur adresse. L'un des premiers coups qu'ils lui portèrent fut de forcer le comte de Granville (Carteret), à résigner ses emplois. Le comte de Bath conserva son crédit sur l'esprit du roi, jusqu'à la mort de ce souverain (1760). Il sut se concilier les bonnes grâces de son successeur, et dut sans doute la faveur dont il jouit dans la nouvelle cour, aux liaisons qu'il avait contractées en 1753 avec le comte de Bute, auquel il avait, dit-on, suggéré l'idée de créer un double cabinet, pour être exactement informé des intrigues qui pourraient se former contre son autorité, et empêcher qu'elle ne lui échappât. Le comte de Bath ayant perdu son fils unique en Portugal, et lui-même étant mort sans postérité, le 8 juin 1764, son titre fut éteint, et sa fortune passa au lieutenant-général Pulteney,

Hambery fait allusion à ce qui se venait de passer, dans une ode satirique, et qui fit beaucoup de bruit dans

son frère. Le caractère du comte de Bath a été tracé diversement par les écrivains anglais. Suivant lord Orford, dans ses *Royal and noble authors*, les écrits de Pulteney seront mieux connus par son nom, que son nom ne le sera par ses écrits, quoique sa prose produisit de l'effet, et que ses vers, car il était aussi poète, fussent faciles et gracieux. « Il écrit », dit lord Orford, par occasion, et non pour courir après la réputation. La gaieté (*good humour*) et l'esprit de société ont dicté ses poésies; l'ambition et l'aigreur, ses écrits politiques. Ces derniers ont fait dire à Pope :

How many Martials were in Pult'ney lost!

« Cette perte fut néanmoins ample-  
 » ment compensée par les odes aux-  
 » quelles la conduite du comte de  
 » Bath donna naissance. La plume  
 » de sir Charles Hanbury Williams,  
 » fit, en trois mois, de plus profondes  
 » blessures à ce lord, qu'une série de  
 » numéros du *Craftsman*, dans le-  
 » quel il fut aidé par Bolingbroke,  
 » n'en put faire à sir Robert Walpo-  
 » le. Ce dernier perdit le pouvoir;  
 » mais il vécut assez pour voir ren-  
 » dre justice à son caractère. Son ri-  
 » val n'acquit pas le pouvoir; mais...  
 » il mourut fort riche. » On peut  
 penser qu'en portant ce jugement sé-  
 vère, lord Orford a montré une  
 grande partialité pour son père. Chesterfield ne le peint pas avec de  
 plus belles couleurs. Il reconnaît que  
 ses poésies fugitives, quelquefois sa-  
 tiriques, souvent licencieuses, sont  
 toujours pleines d'esprit; qu'il en-  
 tend parfaitement les affaires, et sait  
 présenter les plus compliquées avec  
 une lucidité remarquable; qu'il a  
 une imagination brillante et impé-  
 tueuse; et que, considéré comme ora-

teur de la chambre des com-  
 il était éloquent, persuasif, et  
 vigueur, ou pathétique, suiv-  
 casion; qu'il avait même les  
 à son commandement. Mais il  
 sente, en même temps, comme  
 né par une avarice insatiable  
 ambition sans bornes, et un  
 aveugle, qui allait jusqu'à la ra-  
 tre Walpole. Pour satisfaire  
 sions, ajoute Chesterfield, le  
 de Bath n'hésitait pas à empl-  
 moyens les plus honteux. Le  
 Pearce, évêque de Rochester, e-  
 teur Newton, qui l'avaient con-  
 tuculièrement, en traçant un  
 plus avantageux. Suivant ces  
 tiques, il était plein de piété et  
 s'intéressement; son caractère  
 généreux, et il savait se faire  
 servir des amis. Nous ne rap-  
 rons pas ce qu'ils disent de ses  
 talents; ses adversaires même  
 contestent pas. Le comte de  
 prit non-seulement une grand-  
 à la rédaction du *Craftsman*,  
 il est auteur de poésies estim-  
 de plusieurs pamphlets polit-  
 outre ceux que nous avons cit-  
 le cours de cette notice. Peu  
 sonnes l'ont surpassé dans ce  
 de composition. D—r.

PULTENEY (RICHARD),  
 niste et médecin distingué,  
 en Angleterre, à Loughborough  
 17 février 1730. Il s'établit d-  
 à Leicester, pour y exercer le  
 fessions de chirurgien et d'a-  
 caire; mais, comme il était  
 niste, et que les puritains domi-  
 dans cette ville, il eut peu de pra-  
 et fut obligé de lutter contre  
 soin. Néanmoins il parvint à  
 nir son existence à force d'écon-  
 et s'attacha à l'étude de la m-  
 pendant tout le temps qu'il  
 point occupé de son état; ce q

it souvent. Il mit par écrit ses  
ques et ses découvertes, et les  
uniqua d'abord au *Gentle-*  
*Magazine*, dès l'année 1750  
dans les années suivantes. Pul-  
étudiait aussi les antiquités.  
ciété royale de Londres, qui  
su apprécier le mérite de cet  
ie, aussi modeste qu'instruit,  
primer, à ses frais, les ou-  
s de botanique qu'il avait com-

*Sur le sommeil des plan-*  
*Sur les plantes rares du com-*  
*Leicester*, et l'admit enfin dans  
rps, en 1762. Deux ans après,  
ey reçut de l'université d'E-  
urg, un diplôme de docteur  
écine, sans avoir même ac-  
li le temps de résidence, alors  
airement requis, et mainte-  
ndispensable. Sa Thèse sur le  
*ona officinalis* justifia pleine-  
la faveur dont il avait été l'ob-  
paine eut-il obtenu cette mar-  
estime d'un corps aussi respec-  
que le comte de Bath (V. l'art.  
lent), qui avait conçu une opi-  
favorable de ses talents, le re-  
it comme son parent. Par re-  
naissance, il accompagna ce sei-  
comme son médecin dans  
oyages : mais le comte de Bath  
ut au mois de juin 1764; et  
ney vint se fixer à Bland-  
dans le comté de Dorset, où  
avait une place vacante. Il se  
dans cette ville, en 1779, et  
quit une grande réputation et  
lientelle très-étendue, qu'il con-  
jusqu'à sa mort, arrivée le 13  
re 1801. Les ouvrages qui font  
is d'honneur à Pulteney, sont,  
*Revue générale* (ou *Examen*  
*al*), *des écrits de Linné*, et  
*Essais sur les progrès de la*  
*ique en Angleterre*. Le pre-  
publié en 1782, en un vol.

in-8°, a contribué, plus que tout  
autre, à l'exception peut-être du  
Traité de Stillingfleet, à répandre  
le goût de la botanique en Angle-  
terre, où il est devenu populaire. Le  
docteur Maton, ami de l'auteur, en  
a publié une seconde édition, et y a  
joint les portraits de Linné et de Pul-  
teney, avec une Notice sur ce der-  
nier, et la traduction du célèbre  
journal de Linné sur sa propre vie.  
*Les Essais sur les progrès de la bo-*  
*tanique*, qui parurent en 1790, en  
2 vol. in-8°, n'obtinrent pas un  
succès aussi universel que le livre  
précédent. On y trouve cependant  
des renseignements curieux (1).  
Pulteney fit partie de la société Lin-  
néenne, dès sa première institution,  
et témoigna toute sa vie un vif at-  
tachement pour ce corps savant.  
Plusieurs écrits de lui se trouvent  
dans les Mémoires de cette société,  
à laquelle il légua, par testament,  
son musée d'histoire naturelle, qui  
était d'une valeur considérable. Il y  
mit la condition que les collections  
qu'il laissait seraient conservées sé-  
parément, sans être jamais confon-  
dues avec celles que la société possé-  
dait ou qu'elle pourrait acquérir par  
la suite. Elle avait néanmoins le  
choix, soit de garder le Muséum  
entier, soit d'en disposer, en em-  
ployant le prix à former un capital  
dont les intérêts seraient employés  
annuellement à une médaille d'or,  
pour l'auteur du meilleur Mémoire  
botanique. Il fut décidé, sans hé-  
sitation, que ces trésors seraient  
conservés en entier, comme le meil-  
leur et le plus utile souvenir d'un  
bienfaiteur de la science. Le doc-  
teur Pulteney était remarquable par

(1) Ces deux ouvrages ont été traduits en français,  
chacun en deux volumes, in-8°, le premier par  
Millin, 1789, et l'autre par M. Boulard, 1809.

un air franc et ouvert, par des manières pleines d'aménité, et qui lui avaient fait obtenir l'estime de tous ceux avec lesquels il était en relation. Son ardeur pour la science était sans bornes, et aussi vive vers la fin de sa vie qu'au commencement de sa carrière littéraire. Il était pieux, mais sans affectation, et aussi éloigné de la bigoterie que de l'intolérance.

D—z—s.

PUNT (JEAN), peintre et comédien hollandais, avait acquis, surtout sous ce dernier titre, une grande célébrité. Amateur passionné du théâtre, il devint éperdument épris des charmes et du talent d'une tragédienne très-distinguée, en même temps qu'elle était, sous tous les rapports, l'ornement de son sexe, Anne-Marie de Bruin; et cet amour décida la vocation de Punt pour la scène. Vers la fin de 1733 (il était né à Amsterdam, en 1711), ayant épousé l'objet de son adoration, il ne tarda pas à débiter, sur le théâtre de sa ville natale, par le rôle de Rhadamiste, et il y obtint le plus brillant succès. La troupe d'Amsterdam offrait alors un grand nombre de talents, et surtout beaucoup d'ensemble. Le principal concurrent de Punt était Jacob Duim; mais leur rivalité fut sans jalousie. Duim brillait dans les rôles où il fallait de la gravité, du calme, de la majesté; Punt, dans ceux qui exigeaient de la chaleur: il avait une âme brûlante. Le jeu du premier était plus également irrépréhensible, mais il manquait des transports, des écarts sublimes de l'autre; Punt lançait des éclairs. Lorsqu'ils étaient en scène ensemble, comme dans *Cinna* et *Auguste*, dans *Oreste* et *Pylade*, le premier avait eu d'abord de l'avantage; mais l'autre parvint bientôt à l'emporter sur lui.

Après deux années de félicité égale, Punt perdit l'idole de son cœur et il en fut inconsolable. Il essaya de continuer à jouer; mais l'épreuve au-dessus de ses forces: il fit adieu au public par le rôle de *rode*, dans la tragédie d'*Héro Mariamne*; et ce fut un jour de pour les amateurs. Rentré dans la solitude de son cabinet, ou plus son atelier, les productions de burin ne lui firent pas moins de peine que son talent pour la scène se remaria en 1748, et unit sa destinée, avec non moins de bonheur à Anne-Marie Chicot, fille d'un marchand de tableaux. Les sollicitudes de ses amis, et peut-être de ses regrets, le décidèrent à rentrer au théâtre: ce fut le 22 septembre dans son rôle favori d'*Achille*, s'est lui-même peint et gravé. S'il ne parut pas avoir rien perdu de son poste lucratif de concierge du théâtre d'Amsterdam lui fut dévolu en 1755. Considération et fortune riaient également à Punt; mais il devint veuf en 1771; et, en 1771, il se remaria de nouveau avec une camarade digne de son choix, Elisabeth Fokke. L'année suivante mit un terme à son bonheur par l'incendie du théâtre d'Amsterdam, arrivé le 11 mai. Punt sauva que sa vie et celle de sa nouvelle compagne; mais son mobilier, sa garde-robe, sa bibliothèque, son atelier, sa riche collection de tableaux, tout devint la proie des flammes. Il ne lui resta que son courage. Ne trouvant point dans la direction du théâtre d'Amsterdam le zèle qu'il aurait désiré pour la réputation d'un aussi grand désastre, l'intérêt qu'il prenait à ses compagnons d'infortune, réduits à de misérables secours, lui inspira l'

de construire en charpente, à ses frais, un asile provisoire pour Melpomène et Thalie. Le projet fut goûté, approuvé, mais peu convenablement encouragé; et, sur ces entrefaites, la ville de Rotterdam envoya Punt et ses camarades au théâtre accoutumé de leur gloire. Il accueillit les propositions qui lui furent faites. Des scrupules religieux firent placer *extra-muros* la salle de spectacle construite à ses dépens; et l'inauguration en eut lieu le 26 mai 1773. Cet établissement ne s'est pas soutenu. L'auteur fut abreuvé de dégoûts; et, au mois de septembre 1777, il prit congé des Rotterdamois, par le rôle de Ninus, dans *Sémiramis*. Melpomène et Thalie eurent enfin, dans la métropole du commerce hollandais, un nouveau sanctuaire; mais il n'y avait plus de prêtres dignes de le desservir. Duim et l'actrice Bouhon faisaient trop disparate avec les autres. Punt restait à l'écart; et l'envahissement de la tragédie bourgeoise, triste signal de la décadence du goût dramatique, prolongeait son éloignement. On négociait cependant sa rentrée, et l'on se flattait d'avoir vaincu sa répugnance, quand il mourut, le 18 décembre 1779. Son constant ami Duim, depuis peu retiré du théâtre, à cause de son grand âge, le suivit au tombeau, le 12 juin 1780; et le théâtre hollandais a pu difficilement réparer ces deux pertes. Comme graveur et comme peintre, Punt mérite aussi d'être mentionné avec honneur; on cite parmi ses productions les estampes représentant une suite de trente-six tableaux, que Rubens avait peints pour la grande église des Jésuites d'Anvers, devenue la proie des flammes en 1718. Six ans auparavant, ils avaient été dessinés par le peintre

Jacob de Witt, et Punt les a gravés d'après ces dessins. Sa manière est moins léchée que celle de Houbraken, son illustre contemporain, et approche plus de celle des Italiens. Il a gravé un Corps-de-garde, d'après Troost; le Cortège funèbre du stadhouder Guillaume IV (1755, in-fol., 41 pl., avec texte hollandais et français). Il a orné d'estampes les ouvrages de quelques-uns des poètes hollandais les plus distingués de son temps, tels que Hoogvliet, Smits, etc. Il peignait l'histoire, le paysage et le portrait. Il avait, dans ses compositions historiques, de la noblesse et de l'originalité; elles sont recherchées des amateurs. M—ON.

PUPIEN (*CLAUDIUS-MAXIMUS-PUPIENUS*), empereur, que les écrivains de l'histoire Auguste, nomment Maxime (1), était né vers l'an 164, dans une condition obscure. Il négligea la culture des lettres pour les exercices du corps; et ayant embrassé la profession des armes, il dut à ses talents une élévation rapide. Il fut préteur, consul (2), et gouverna successivement la Bithynie, la Grèce et la Gaule Narbonaise; il battit les Sarmates dans l'Illyrie, et les Germains sur le Rhin; enfin, ayant été nommé préfet à Rome, il se conduisit, dans cette place importante, avec beaucoup de prudence et d'habileté. Le sénat, après la mort des Gordiens, résolut de leur donner un successeur capable de résister à Maximin, que les prétoriens avaient décoré de la pourpre; mais les circonstances parurent si graves, que, sur la proposition de Vectius Sabinus, au lieu

(1) C'était le nom de son père, suivant J. Capitolin, *Vie de Maxime*.

(2) Il fut créé consul, l'an 227, selon Tillemont, dont Crevier adopte les calculs, *Hist. des empereurs*, v, 329, édit. in-4<sup>o</sup>.

d'un empereur, on en élit deux. Le choix tomba sur Pupien et Balbin, que le peuple contraignit de s'associer un descendant des Gordiens, dont le nom restait en vénération (*Voy. GORDIEN*, XVIII, 120). Laissant à son collègue le soin de veiller à la tranquillité de Rome, Pupien se mit à la tête de l'armée qui devait se réunir sous les murs de Ravenne; mais pendant qu'il faisait ses dispositions pour arrêter la marche de Maximin, ce tyran, battu devant Aquilée, fut égorgé par ses propres soldats (*Voy. MAXIMIN*, XXVII, 608). La joie que causa cet événement fut si grande, que le sénat n'hésita pas à décerner à Pupien les mêmes honneurs que s'il eût délivré l'Italie de ce monstre; et son retour à Rome fut un véritable triomphe. Les deux empereurs, quoique jaloux l'un de l'autre, affectaient de vivre dans la meilleure intelligence: après avoir pris, de concert avec le sénat, de sages réglemens pour assurer la tranquillité de l'empire, ils se disposaient à partir, Pupien pour faire la guerre aux Perses, et Balbin pour une autre expédition: mais les préteurs qui regrettaient Maximin, s'emparent des deux empereurs, tandis que le peuple était sorti de la ville pour assister aux jeux capitolins, et, après les avoir accablés d'outrages, les massacrent tous les deux, l'an 238 (*Voy. BALBIN*, III, 262). Pupien, lors de son élévation à l'empire, semblait avoir prévu ce triste sort: « Si nous délivrons, avait-il dit à Balbin, le genre humain du monstre qui le tyrannise, quelle récompense devons-nous nous promettre? — La reconnaissance, répondit Balbin, et l'amour du sénat, du peuple et même de l'univers. — Ajoutez, reprit Pupien, et la haine des soldats, qui

nous deviendra funeste. Pupien avait la taille élevée, le maintien grave et la figure noble; mais son air mélancolique l'avait fait surnommer le *Triste*. Quoique naturellement sévère, il était indulgent, humain sans faiblesse, et d'une douceur admirable. On a des médailles de ce prince en or, en argent, et en grand et moyen bronze; celles d'or sont très-rars (*Voy. l'ouvrage de M. Mionnet, Du prix des médailles romaines*).

W—2

PURBACH. *V. PEURBACH.*

PURCHAS (SAMUEL), théologien anglais, principalement connu par le *Recueil de voyages* qui porte son nom, naquit à Thaxsted, dans le comté d'Essex, en 1577. Il fut élevé à Cambridge, au collège de Saint-Jean, ainsi que l'atteste un vieux registre de cette maison. Purchas y prit ses degrés de maître-ès-arts, en 1600. Quatre ans après, le roi lui accorda le vicariat de East-Wood; mais il le résigna en faveur de son frère, pour se fixer à Londres, résidence plus convenable pour un homme qui préférerait les travaux littéraires aux devoirs ecclésiastiques. Pourvu d'un riche rectorat par l'évêque de cette dernière ville, et nommé chapelain de l'archevêque de Canterbury, il fit servir sa fortune à acquérir la plus nombreuse collection de voyages, tant imprimés que manuscrits, qu'on eût vue jusqu'alors. Ce savant laborieux mourut vers 1628. On doit à son zèle et à sa vaste érudition l'un des plus célèbres recueils de voyages qui aient été publiés, tant par l'abondance des matériaux que par leur importance pour l'histoire des premières découvertes, surtout de celles des Anglais. Ce fut en 1613 que Purchas fit paraître le premier volume de ce *Recueil*, qui



n être regardé comme l'introduction, et dont la quatrième édition, augmentée, fut réimprimée en

Ce premier volume porte le suivant : *Purchas, his pilgrims, or relations of the World and ligions, observed in all ages since discovered from the creation to this present; in four parts*, 1. in-fol. Cette quatrième édition du premier volume est infiniment préférable aux précédentes : elle est dédiée à l'archevêque Abbot ; dans la préface, Purchas annonce qu'il a mis à contribution plus de *cents auteurs de voyages ou de relations*, tant nationaux qu'étrangers. La même édition est ornée de cartes géographiques de Mercator et de ses successeurs. Les quatre derniers volumes de Purchas parurent, en 1625, sous le titre : *Hakluytus Posthumus, or Purchas his pilgrims; containing a history of the World in all voyages and land travels by him and others*, etc.; Londres, 1625, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage a été traduit en hollandais, Amsterdam, 1655, plusieurs vol. in-4°. On y a fait entrer tous les matériaux laissés par Hakluyt, dont on a fait l'acquisition ; et ces matériaux en forment à-peu-près un volume. Les compilateurs postérieurs de Purchas l'ont mis fortement à contribution. Harris, surtout, s'est soigneusement à abréger ses extraits ; et on l'a traduit avec plus de fidélité. Pinkerton y a également puisé pour la Collection de voyages de la dernière édition publiée à Londres, et dont les Anglais font assez grand cas. Ses autres ouvrages sont : *Purchas, his pilgrim or Microcosm, or the historie of man*, 1627, in-8°. C'est un Recueil de méditations sur l'homme, dans tous les âges

et dans toutes les positions sociales ; méditations qui ont pour base le texte du Psaume xxxix, 5. II. La Tour du roi (*The king's tower*, etc.), 1623, in-8°. L. R—E.

PURE (MICHEL DE), fils d'un prévôt des marchands de Lyon, naquit dans cette ville, en 1634. Il était abbé et homme de lettres : sa médiocrité le dérobait à l'envie, et son existence obscure était du moins tranquille. Malheureusement on vint dire à Boileau que l'abbé était le distributeur d'un pamphlet contre lui. C'en fut assez pour que de Pure eût place dans les satires deuxième, sixième et neuvième. Michel de Pure mourut en 1680, à la fin de mars ou au commencement d'avril. On a de lui : I. *Vita Alphonsi Ludovici Plessæi Richelii, presbyteri cardinalis, archiepiscopi Lugdunensis*, 1653, in-12. II. *La Précieuse, ou le mystère de la ruelle*, 1656, 4 vol. in-12. Lérès, qui en général est exact dans son *Dict. des théâtres*, attribue à l'abbé de Pure une comédie, non imprimée, des *Précieuses*. Il aura pris le roman pour une pièce de théâtre. III. *Ostorius*, tragédie en cinq actes et en vers, 1659, in-12. Ostorius figure dans le dialogue de Boileau intitulé : *Les héros de roman* ; mais il paraît, quoi qu'en dise Boileau, que cette tragédie a été représentée plus d'une fois : elle n'en est pas moins pitoyable. IV. *Quintilien, De l'institution de l'orateur*, traduit avec des notes, 1663, 2 vol. in-4°. V. *Histoire des Indes orientales et occidentales*, par J. P. Maffée, trad. du latin, 1665, in-4°. VI. *Histoire africaine de la division de l'empire des Arabes, de l'origine et du progrès de la monarchie des Mahométans dans l'Afrique et dans l'Espagne*, traduite de l'italien, de

Birago, 1666, in-12. VII. *Idée des spectacles anciens et nouveaux*, 1668, in-12. VIII. *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12. IX. *La Vie de Léon X*, traduit du latin de Paul Jove, 1675, in-12. L'abbé de Pure avait composé quelques vers latins en l'honneur de l'abbé de Marolles, qui en retour fit un grand éloge de son flatteur, et dit qu'il s'occupait d'écrire la Vie du cardinal de Richelieu (Armand), celle du cardinal Mazarin, et celle du roi de Suède : aucune des trois n'a vu le jour. Marolles mentionne, parmi les ouvrages de Michel de Pure, une *Erigone*, sans expliquer si c'est un roman ou une pièce de théâtre, et sans dire si cet ouvrage a été imprimé. A. B.—T.

PURI (DAVID), fils du fondateur de Purisbourg, dans la Caroline, était né à Neuchâtel, en 1709. Il commença le trafic des pierreries chez un banquier de Londres, où il avait été envoyé en apprentissage, et le continua en Portugal. S'étant établi à Lisbonne, il fit, par la joaillerie, une fortune considérable, qu'il augmenta encore, en se chargeant d'une partie du bail des fermes générales. Cette fortune fut consacrée, presque tout entière, au bien de sa patrie. Il envoyait, chaque année, à Neuchâtel, des sommes considérables, qu'il laissait à la disposition la plus convenable des magistrats de la ville, indépendamment des fonds qu'il adressait directement au conseil de charité pour les pauvres. Ce fut avec l'argent de Puri que le gouvernement de Neuchâtel bâtit l'hôpital de la ville, portant à la façade cette inscription : *Civis pauperibus*; et qu'il embellit et agrandit l'hôtel-de-ville (V. P. A. PARIS); qu'il fonda des pensions pour les veuves des pasteurs,

etc. Enfin n'ayant pas d'héritier, il légua à sa ville natale tous ses biens, montant à trois ou quatre cent mille francs, à l'exception de quelques biens de ses parents et amis, communaux, et pour les pauvres, qui furent distribués à Lisbonne. Il divisa sa fortune en deux parts, dont l'une fut employée par le gouvernement de Neuchâtel à des œuvres de charité et à des travaux publics, et l'autre à l'entretien de la ville. Il mourut à Neuchâtel le 31 mai 1786 (1). Sa mort fut une grande perte pour la ville. Il avait comblé sa patrie de bienfaits. Les magistrats de Neuchâtel ressentirent un deuil de quinze jours. Les édifices publics de cette ville, tout l'hôpital, sont des monuments durables de la bienfaisance de Puri (V. son *Testament* dans le *Journal de la République Helvétique*, t. 1<sup>er</sup>, 303, VIII, 328). — Jean-Pierre PURRY, né aussi à Neuchâtel, auteur de *Mémoires sur le Cafré et la Terre de Pie*, Amsterdam, 1718, in-8<sup>o</sup>, ont été traduits en hollandais. Il a été lui-même en Cafrérie, où il a conçu le projet de coloniser le désert, et en écrivit à la fin de son voyage des Indes en Hollande; puis la terre de Nuits, dans la Hollande, encore meilleure colonie que la Cafrérie, et qui a ses vues au gouvernement de Batavia, qui l'accueillit. Il se rendit alors en Hollande, et y présenta ses projets à l'empereur. Ses *Mémoires* contiennent des notions curieuses sur les pays qu'il avait visités, et qu'il proposait de servir d'emplacements à des colonies. — Un colonel du r

(1) Et non en 1775, comme le *Dict. hist., crit. et bibliographique*

Rousseau contre molin, mais avec de Rousseau obtint de lord Keith, la ler-d'état, quoiqu'il ait, suivant l'auteur dans l'affaire du mire. Il ne resta pas lace. S'étant opposé du gouvernement, se le maire Puri, et un *Mémoire justifié*, 8°. et in-12. Haller, èque suisse, croit teur de la *Relation tiale de tout ce qui uchâtel, depuis la ubles actuels*, 1767, re pour servir de ré- chure intitulée *Con- les peuples de l'état*, , et les *Quatorze Charles Albert Pury, Ferdinand Oster- de son livre qui a fense des principes 'un écrit intitulé : our les peuples de châtel*, 1762, sont même. — On attri- d'état Samuel Pu- n extrait manuscrit e Neuchâtel, le *Mé- ier que le commerce hâtel doit être libre* erno, 1705, in-4°.

D—C.

JEAN-PIERRE), l'un se sont occupés avec de débrouiller l'his- ités du Milanez, te, en 1589. Dès ontra beaucoup de les lettres, et le plus truire. Après avoir s au collège de Bré- sites, il prit l'habit

ecclésiastique, et fut chargé d'ensei- gner la philosophie, la théologie et l'éloquence, au grand séminaire de Milan. Le cardinal Fréd. Borromée, archevêque de cette ville, le récom- pensa de ses services par les plus ho- norables emplois, et le revêtit, en 1629, de la dignité d'archiprêtre de la basilique de Saint-Laurent. L'an- née suivante, la peste désola Milan; et Puricelli, qui s'était dévoué au service des malades, fut le seul des chanoines qu'épargna la contagion. « Je me souviens, dit Tiraboschi, » d'avoir lu, parmi les manuscrits » de la bibliothèque Ambrosienne, la » déplorable histoire, qu'il écrivit » jour par jour, des ravages que la » peste causa dans son chapitre (1). » Malgré les devoirs de son état, qu'il remplissait avec able, il s'occupait sans cesse de recherches d'érudition. Il recueillit un grand nombre de chartes et de diplômes, ensevelis dans la poussière des archives ou des bibliothèques, et s'en servit utile- ment pour éclaircir les points les plus obscurs de l'histoire ecclésiastique du moyen âge (V. GUILLEMIN, XIX, 165). Les ouvrages qu'il a livrés à l'impression sont la moindre partie de ceux qu'il avait composés, et que l'on conserve dans la bibliothèque Ambrosienne. En lisant le Catalogue qu'en a donné l'Argelati (*Scriptor. Mediol.*, II, 1137-42), on ne peut qu'être étonné de la vaste érudition et de l'infatigable activité de Puricelli. Ce savant mourut à Milan, le 27 novembre 1659. Outre l'édition qu'il a publiée, des deux derniers livres

(1) Les compilateurs du nouveau *Dicte. Allé.*, *diffé.* et *bibliogr.* n'ont pas doute pas connu de passage de Tiraboschi; autrement ils n'auraient pas dit que Puricelli « fut le seul parmi les chanoines de cette » église (Saint-Laurent), lorsque la peste ravageait » Milan, qui se dévoua avec la plus brava à la » service des pestiférés, et qui ne survécut pas à la » ville. »

de l'Histoire du Milanez (*Residua*) par Calchi, 1644, in-fol., ou cite de Puricelli : I. *Ambrosianæ Mediolani basilicæ monumenta*, Milan, 1645, in 4°, suivant Freytag (*Analect. litter.*); 1648, in-fol., selon Argelati, inséré, par Grévius, dans le tome IV du *Thesaur. antiquit. Italiæ*. Tiraboschi regarde cet ouvrage comme un trésor d'érudition et de saine critique (*Storia dell. letteratura italiana*, VIII, 397). II. *Laur. Littæ civis et archiep. Mediolani vita*, ibid., 1653, in 4°. III. *De SS. martyribus Nazario et Celso*, ac *Protasio et Gervasio historica dissertatio*, ibid., 1656, in-fol. IV. *De SS. martyribus Arialdo Alciato et Herlembaldo Cotta, libri quatuor, quibus historia Mediolan. illustratur*, etc., ibid., 1657 ou 1667, in-fol. V. *Sancti Satyri confessoris et sanctorum Ambrosii et Marcellinæ tumulus luci restitutus*, ibid., 1658, in-4°. Tous ces ouvrages, dit encore Tiraboschi, sont pleins d'une érudition choisie, quoiqu'on puisse y relever quelques erreurs. Puricelli se proposait d'écrire l'histoire de l'ordre des *Humiliés*; et il avait rassemblé, dans ce but, un grand nombre de documents et de pièces intéressantes, qui ont beaucoup servi à Tiraboschi pour compléter l'histoire de cet ordre. W—s.

PURICELLI (FRANÇOIS), littérateur, né, vers 1657, à Milan, fit ses études dans le célèbre collège de Brera, dirigé par les Jésuites; et à l'âge de vingt-deux ans, il se rendit à Rome, pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de l'antiquité. Pendant son séjour dans cette ville, il embrassa la règle de saint Ignace : mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever son noviciat; et, après avoir reçu

les ordres sacrés, il revint à où il partagea son temps et devoirs et la culture des lettres bientôt admis à l'académie *quieti*, comme il l'avait été celle des Arcadiens de Rome il établit une colonie à Milan le secours de quelques littéraires Puricelli réussissait particulièrement dans le genre de poésie que liens nomment berniesque, de celui qui l'a mis le premier en vogue (V. BERNI); il a composé un grand nombre de *Sonnets*, *Stol*i, et des vers latins, est connu de plusieurs. Il mourut le 17 1738, dans sa campagne à l' il passait ordinairement les semaines. Par son testament, il légua sa bibliothèque au collège de la reconnaissance des soins qu'il reçus dans sa jeunesse, et il légua pieux. Ses poésies, épiques différents Recueils, ont été publiées par le comte Jos. Imbriani sous le titre Milan, 1750, in-4°. : et des éditions de Venise, 1752, in-8°.; et N. Voyez Argelati, *Bibl. s. diol.*, p. 1134 et suiv.

PUSSORT (HENRI), d'état, était l'oncle de l'induct son élévation unique grand ministre, auquel on ne peut reprocher que son orgueil et sa haine contre le n Fouquet. Pussort se montra plus acharné à la perte de l'induct dant. Il faisait partie de la commission chargée de prononcer sur le sort; et, quoique Fouquet accusé, comme parent du prince de Nesmond, il n'en persista à rester un de ses juges. Pussort, dans les débats, il se conduisit de la plus indécente; interr

t Fouquet, sans motif, s mines d'improbation nient les gens de bien (XV, 355). Lorsqu'on ment, il opina pendant s avec tant de véhémportement, que plu-n furent scandalisés..... e force sur la fin de son ina par dire que, pour ne du surintendant, il : la corde et les gibets ; ause des charges qu'il fes, il se relâchait à l'a-Sainte-Hélène, qui avait décapitation (Voyez 18, 41 et 42 de Mme. de . de Pomponne, édition qué ). Pussort affectait i outrée ; mais person-la dupe. Sur la demande il fut chargé par le roi à la rédaction des Or-le 1667 et 1670, pour on de la justice et pour i des procès. Il dressa le ticles, et se montra l'un saires les plus assidus aux ssi le regarde t-on géné-mme l'auteur de l'Ordon-667 ; mais il est certain y eut beaucoup de part. i ne pouvait guère se dis-donner quelques éloges à principal ministre, l'a ins avec beaucoup de me-ant aux élateurs du *Pro-des conférences* (V. l'A-éd. de 1709), ils ont dé-les bornes de l'adulation, nt Pussort un *grand hom*-ajoutant que son attache-able pour la justice était

e l'a homme qu'une seule fois dans le vers 57, en parlant des progrès de rind, minement par Pussort accourus.

la plus excellente de ses sublimes qualités. Pussort mourut, doyen du conseil, le 18 février 1697, à l'âge de 82 ans. Son portrait a été gravé in-fol. par Ant. Masson. W—s.

PUTEANUS. Voy. DUFUY.

PUTSCHIUS (ÉLIE), philologue, natif d'Anvers, est compté par Kléfer au nombre des savants précoces. Originaire de Hambourg, et d'une famille patricienne, il naquit le 26 novembre 1580. Ses parents, que des affaires avaient amenés dans les Pays-Bas, ne purent donner aucun soin à sa première éducation. A quatorze ans, il commençait seulement à expliquer les auteurs latins ; mais alors, ayant été placé successivement dans les collèges d'Embsen et de Hambourg, il y fit, sous d'habiles maîtres, des progrès étonnants dans les langues et la littérature anciennes. Il alla ensuite à Leyde, où il suivit les leçons du savant Jos. Scaliger, qui le distingua bientôt de ses autres élèves, et lui témoigna beaucoup d'affection. Pendant son séjour à Leyde, il fit paraître une édition de *Salluste* (1602, in-8°), avec des notes que Jos. Wasse et Sigebert Havercamp ont reproduites dans les belles éditions qu'ils ont publiées de cet historien. L'excessive application de Putschius avait affaibli sa vue : on lui conseilla de voyager. Il parcourut l'Allemagne, s'arrêta quelque temps à Iéna, puis à Leipzig, où il se lia d'une étroite amitié avec Godefroi Jungermann (V. ce nom) ; et Conrad Zeltner conjecture qu'ils furent attachés, comme correcteurs, à l'atelier typographique des Wechel (V. *Theatr. viror. eruditor.*, 449). Putschius s'occupait déjà de rassembler des matériaux pour l'édition qu'il projetait du *Recueil des*

anciens grammairiens, et Jungermann l'aïda dans ses laborieuses recherches. L'impression de ce grand ouvrage fut terminée vers la fin de septembre 1605. L'année précédente, notre auteur avait eu la douleur de perdre son frère aîné (Jean Putschius), et il n'avait voulu céder à personne le triste privilège de prononcer son *Oraison funèbre* (Leipzig, 1604, in-4°.) Le chagrin et la fatigue l'épuisaient de jour en jour. Putschius, sentant la nécessité de prendre quelque repos, se rendit à Stade, dans le duché de Brême; mais sa santé ne fit que décliner, et il mourut en cette ville, le 9 mars 1606, à l'âge de 25 ans. Son *Recueil des grammairiens* est intitulé : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, Wechel, 1605, 2 tom. in-4°. (V. sa description dans le *Manuel du libraire* par M. Brunet). Ce volume, dédié à Joseph Scaliger, est très-recherché des amateurs (1); il contient les ouvrages de trente-trois grammairiens, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. latina* de Fabricius: plusieurs de ces ouvrages étaient inédits; et tous ont été revus et corrigés sur les manuscrits des Bongars, des Pithou, de Douza, de Velsar, Gruter, Hoeschel, Ritterhus, etc. Quelque imparfait que soit ce travail, il suffit pour assurer à Putschius une réputation durable, et pour justifier tous les regrets qu'excita sa mort prématurée. Foppens (*Bibl. belgica*) et quelques autres bibliographes citent avec éloge des *Elégies* de Putschius (Leipzig

(1) Il faut joindre au *Recueil* de Putschius, celui qui fut publié sous ce titre : *Auctores latinæ ling. in unum corpus : adjectis Notis Dionys. Gothofredi* (Genève), 1602, in-4°. Cette collection, sur laquelle on trouvera des détails dans la *Bibl. de Fabricius*, ne contient presque aucun des auteurs publiés par Putschius.

et Hanau, in-8°.) Conrad Ritterhus a publié la *Vie* de ce jeune savant, Hambourg, 1608, in-4°.; ib., 1726, in-8°. W—s.

PUTTER (JEAN-ÉTIENNE) fut un des plus célèbres publicistes de l'Allemagne: né, le 25 juin 1725, à Isenlohn en Westphalie, d'un père commerçant, il fit ses premières classes avec un succès si précoce, qu'à l'âge de treize ans, il fut en état de se rendre à l'université. Il étudia successivement à Marbourg, Halle et Iéna, où il s'attacha particulièrement à Estor, qu'il suivit même (1742) de nouveau à Marbourg. De cette université, où Pütter commença sa carrière académique (1744) par un cours sur l'histoire de l'Empire, il fut appelé, comme professeur, à Göttingue, en 1746. Avant d'y entrer en fonctions, il alla, aux frais du gouvernement hanovrien, à Wetzlar, Ratisbonne et Vienne, pour prendre une connaissance pratique des tribunaux suprêmes, et de la diète de l'Empire. Depuis son retour, pendant plus de cinquante ans (1), il donna des cours, sur la procédure des tribunaux suprêmes, le droit public et l'histoire de l'Empire; enfin, des leçons pratiques de jurisprudence. De plus, il travaillait comme membre de la faculté de jurisprudence, dont il fut doyen, en 1797, à la mort de Boehmer. Cette longue activité, dans une université telle que celle de Göttingue, pourrait déjà faire juger de l'influence de Pütter en matière de droit public. Mais cette influence était encore fort augmentée par ses consultations (2), ses autres travaux littéraires,

(1) En 1796, Pütter célébra solennellement son jubilé.

(2) Ces consultations, ainsi que les travaux les plus intéressants de Pütter, comme membre de la faculté de jurisprudence, ont été imprimées en grande partie, soit séparément, soit recueillies sous le

et ses rapports avec beaucoup de grands seigneurs et de gens en place. C'est ainsi que, lors de son séjour à Gotha, de 1762 à 1763, pour donner des leçons au prince héritaire, Pütter fut présenté au grand Frédéric. En 1764, à l'élection de Joseph II comme roi des Romains, ce savant professeur fut adjoint, en qualité de conseiller, à la légation hanovrienne à Francfort. Pütter fait époque dans l'histoire du droit public d'Allemagne. Non moins instruit et laborieux que Moser, le plus fécond écrivain des temps modernes (Voyez MOSER, XXX, 236), il fut plus méthodique et plus clair que celui-ci, et il a de plus le mérite d'avoir introduit un meilleur style tant par ses écrits que par ses cours pratiques. Ses nombreux ouvrages, dont quelques-uns en latin, et les autres en allemand, traitent principalement sur le droit public et l'histoire d'Allemagne, et sur la procédure des tribunaux suprêmes de l'Empire : quelques-uns traitent du droit civil, et de la jurisprudence pratique. Nous ne citerons que ceux d'un mérite supérieur, ou d'un intérêt plus général, comme : I. *Institutiones juris publici germanici*, sixième édition, 1801, Göttingue. II. *Nova epitome processuum Imperii supremorum tribunalium*, 8°, ibid., 1796. III. *Manuel de l'histoire d'Allemagne*, 2 vol., seconde édition, Göttingue, 1772. IV. *Développement historique de la constitution de l'Empire germanique*, 3 vol., troisième édition, Göttingue, 1798. Cet ouvrage, puisé dans les sources et basé sur une profonde connaissance du droit

public, mérite encore une attention particulière. V. *Essai d'une histoire académique des savants de l'université de Göttingue*, 2 vol., Göttingue, 1768-1788. VI. *Littérature du droit public allemand*, 3 vol., Göttingue, 1781-1783. Cet ouvrage a été continué dans un quatrième volume, par Klüber, jusqu'en 1791. VII. Sa *Biographie*, écrite par lui-même, en 2 vol., Göttingue, 1798. Pütter n'était pas considéré seulement pour son grand savoir, mais encore pour sa piété (3) et sa modestie. Il a donné des preuves de cette dernière qualité, et de son attachement plein de reconnaissance pour Göttingue, en refusant, entre autres places honorables, celle de conseiller aulique, qui lui fut offerte par la cour de Vienne, en 1766. Quoique marié fort heureusement, il n'eut jamais d'enfants. Pütter mourut, le 12 août 1807, dans sa quatre-vingt-troisième année. Affaibli, durant les dernières années de sa vie, dans ses facultés morales, il n'eut point le chagrin de connaître les changements politiques de l'Allemagne, et de voir, avec la chute de l'Empire germanique, diminuer l'utilité de ses travaux et le prix de sa gloire littéraire. T—NN.

PUY (DU). Voy. DUPUY.

PUYSÉGUR (JACQUES DE CHASTENET, vicomte de), descendait d'une des premières familles de l'Armagnac, très en faveur à la cour des rois de Navarre. Il existe des lettres de Henri IV, adressées à des membres de cette famille. Puységur fut le septième de quatorze enfants. Après avoir été page du duc de Guise, il entra au service, à l'âge de dix-sept ans, dans

titre de *Causæ christiæ de droit*, 16 vol. in-fol., Göttingue, 1767-1789, et sous celui de *Beiträge*, etc., ibid., 1777-1779, 2 vol.

(3) Nous lui devons même quelques livres de piété et de morale.

le régiment des gardes, par la protection du duc d'Épernon, son parent; fut nommé conseiller maître-d'hôtel du roi, en 1639, et, peu après, colonel du régiment de Piémont. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-général, et fut nommé gouverneur de Berg. En 1648, il eut le commandement de l'armée pendant l'absence du maréchal de Rantzau; on le députa, en 1651, pour porter au roi la nouvelle de la soumission de l'armée du maréchal d'Aumont, alors en révolte contre la cour, ou plutôt contre le cardinal Mazarin. Les Mémoires du temps rapportent, qu'en 1636, les Espagnols avaient entrepris de passer la Somme, pour porter la guerre aux environs de Paris. Puységur, qui les observait sur la rive opposée de cette rivière, n'avait avec lui que peu de monde pour leur en disputer le passage. Le comte de Soissons, qui commandait l'armée française, craignant, avec raison, qu'il ne fût écrasé, lui envoya dire de se retirer, *s'il le jugeait à propos*. « Monsieur, répondit Puységur à l'aide-de-camp, un homme commandé pour une action périlleuse comme est celle-ci, n'a point d'autre vis à donner. Je suis venu ici par ordre de monsieur le comte; je n'en sortirai pas, à moins qu'il ne me l'envoie commander. » Le trait suivant ne lui fait pas moins d'honneur. A l'affaire du pont de Cé, il poursuivit si vivement les ennemis, qu'il pénétra avec eux dans le château. Le pont-levis ayant été baissé, il allait être fait prisonnier; mais son courage et sa présence d'esprit le sauvèrent, et donnèrent une issue très-favorable à cet événement. Il harangua les assiégés, et les détermina à rentrer sous l'obéissance du roi. Puységur était un des officiers les plus

considérés de l'armée; et, dans les troubles de la minorité de Louis XIV, sa fidélité fut souvent à l'épreuve. Il resta constamment à la ligne de ses devoirs; et quoiqu'il n'aimât pas le cardinal Mazarin, n'en refusa pas moins d'entrer dans le parti du faible Gaston: il toutes les offres qui lui furent faites pour laisser échapper les maréchaux d'Ornano et de Marillac (1), incessamment confiés à sa garde les châteaux de Vincennes et de Meaux. Officier-général de l'infanterie, il soutenait les intérêts de ce corps: c'est pourquoi Turenne, lieutenant-général de la cavalerie, ne le méprisait pas, et le lui fit quelquefois sentir. Il prit part, pendant quatorze ans de services, à trente combats et à plus de cent-vingt sièges de canon; et dans une bataille de rivières si longue et si remplie, il eut aucune blessure, et n'eut qu'une maladie. Seulement il fut une fois fait prisonnier; la première fois, au combat de Honnecourt, puis devant Valenciennes, en 1657. L'attaque du quartier des Cravats d'Avesnes en 1639, Puységur de Grange, son frère, fut tué à ses côtés. Quoique Louis XIII lui eût une bienveillance particulière, Puységur mourut sans avoir rien à la fortune qu'il tenait de ses parents. Il est vrai qu'il était plus attaché au roi qu'à ses ministres; et ce temps-là, comme aujourd'hui, c'était le contre-pied de ce qu'il fallait pour arriver aux richesses. Il décéda, le 4 septembre 1682, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On a publié en 1690 des Mémoires que Puységur avait écrits :

(1) On lui proposa cent mille écus s'il favorisait l'évasion du maréchal d'Ornano.



dont il avait été témoin ;  
 nent les années depuis  
 l'en 1658, et forment 2  
 : ils sont curieux, et re-  
 Louis XIII sous un as-  
 avorable qu'on ne le voit  
 part des écrits du temps.  
 ces Mémoires, on a ajouté  
 ctions militaires intéres-  
 tout fut réimprimé en  
 Petitot a compris cet ou-  
 sa collection des Mé-  
 tifs à l'Histoire de France.

M—T.

**ÉGUR (JACQUES-FRAN-**  
**MASTENET, marquis de)**,  
 le France, comte de Ches-  
 de Busanci, et, par cette  
 propriété, l'un des quatre  
 tes de Soissons, était fils  
 précédent. Né à Paris, en  
 ntra au service, en 1677,  
 giment du Roi, infanterie,  
 Louis XIV affectionnait  
 ement, et y parvint, à son  
 rade de lieutenant-colonel.  
 il devint maréchal-géné-  
 is, d'abord dans l'armée du  
 d'Humières, ensuite dans  
 aréchal de Luxembourg,  
 ictoire de Fleurus ; et de-  
 remplit toujours les fonc-  
 me lorsqu'il se trouva le  
 n lieutenant-général. Il fut  
 entilhomme de la manche  
 le Bourgogne, lorsqu'on  
 maison de ce jeune prin-  
 tint le rang de lieutenant-  
 a 1704, n'ayant été absent  
 es que le temps nécessaire  
 aire guérir de ses blessures.  
 ir de chaque campagne,  
 V avait avec lui une con-  
 sur les événements mili-  
 l'année, et lui communi-  
 projets pour la campagne  
 Les Mémoires du temps

s'accordent à le représenter comme  
 un des hommes de guerre les plus  
 expérimentés de son siècle. Le dnc  
 de Saint Simon, si peu prodigue d'é-  
 loges, n'en est point avare pour lui :  
 « Puységur, dit-il, devenu si tard  
 » maréchal de France, eut la gloire  
 » du projet et de l'exécution de la  
 » prise de toutes les places espagno-  
 » les des Pays-Bas, toutes au même  
 » instant, toutes sans brûler une  
 » amorce, toutes en saisissant et dé-  
 » sarmant les troupes hollandaises  
 » qui en formaient presque toutes  
 » les garnisons. » Puységur était alors  
 chargé d'une mission diplomatique  
 auprès des électeurs de Bavière et de  
 Cologne. En 1703, il précéda, en  
 Espagne, le maréchal de Berwick,  
 sous les ordres duquel il devait ser-  
 vir comme directeur-général des  
 troupes : il trouva tout bien préparé  
 pour elles jusqu'à Madrid. Le con-  
 trôleur-général Orry lui avait donné  
 l'assurance que les choses étaient  
 disposées avec le même soin, jus-  
 qu'aux frontières de Portugal. Voilà  
 pourquoi, dans sa correspondance  
 avec Louis XIV, il fit l'éloge le plus  
 complet d'Orry et de la princesse des  
 Ursins : mais ayant reconnu que rien  
 n'était prêt, il s'en plaignit vivement  
 aux cabinets de Madrid et de Ver-  
 sailles, et contribua beaucoup, par  
 ses rapports, à la première disgrâce  
 de la favorite. Un grand nombre de  
 lettres de Philippe V et de ses minis-  
 tres, des maréchaux de Berwick et  
 de Tessé, du prince Nicolas de Til-  
 ly, de Chamillart, ministre de la  
 guerre, du duc et de la duchesse de  
 Beauvilliers, témoignent que Puységur  
 eut une influence considérable  
 sur les événements qui, sous Phi-  
 lippe V, ont consolidé le trône d'Es-  
 pagne dans la maison de Bourbon.  
 Pendant la minorité de Louis XV,

Puységur fut membre du conseil de guerre ; et , jusqu'à sa mort , on ne décida presque jamais aucune opération militaire de quelque importance sans l'avoir consulté. Il avait blanchi sous les armes ; et depuis long-temps l'opinion publique l'appelait au grade de maréchal de France, lorsque, remplissant les fonctions de commandant en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas , il reçut le bâton , en 1734 : il fut fait chevalier des ordres du roi , cinq ans après, et mourut le 15 août 1743 , âgé de quatre-vingt-huit ans. Les dernières années de sa vie furent employées à réunir en un corps d'ouvrage plusieurs petits Traités qu'il avait composés sur différentes parties de l'art militaire. Peu content de son travail , il en avait fait brûler diverses copies ; mais, son fils en ayant retrouvé une , l'*Art de la guerre* parut en 1748 , in-fol. et in-4°. : il a été traduit en allemand par G. R. Fäsch , Leipzig , 1753 , in-4°. La partie de cet ouvrage qui concerne les notions militaires, avait été composée pour le duc de Bourgogne , et celle des marches d'armée pour l'éducation de Louis XV. Quoique la tactique ait éprouvé de grands changements depuis la publication de ce livre , et surtout depuis les campagnes de la révolution , les gens du métier peuvent encore y puiser une instruction solide ; et l'étude en est devenue aussi indispensable que celle de Folard et de Vauban. Le baron de Traversa a publié , en 1752 , un *Abrégé* de cet ouvrage ; et en 1758 , un extrait de la première partie de l'*Art de la guerre* , formant la première partie de son *Étude militaire*. Le maréchal de Puységur est encore auteur d'un règlement pour les armées espagnoles , intitulé : *Ordonnance de Philippe*. M—r.

PUYSEGUR (JACQUES-MAXIME DE CHASTENET , DE ) , fils du précédent , naquit , en 1716. Instruit par dans l'art de commander nommé , en 1738 , colonel de Vexin , se distinguant particulièrement à la journée de et parvint , jeune encore , à lieutenant-général. Il ne se moins remarquer par son esprit que par sa bravoure. Sa publication de sa brochure , intitulée *Discussion intéressante sur l'ordonnance du clergé d'être le ordre d'un état* , 1767 , in-8° le fit mettre à la Bastille. Cette pièce fut supprimée par le conseil d'état , du 12 février. L'évêque d'Orléans , alors d'office la suppression des bénéfices , déclara son indignation contre l'auteur , que jamais aucun ne n'aurait de bénéfice. Cet ouvrage imprégné des désolantes doctrines qui donnaient cette célébrité se trop ambitionnée alors par là mêmes qui , plus tard , cruellement éprouvèrent les effets à l'assemblée constituante. Les tionnaires ne manquèrent-ils pas de citer avec éloge ; et , lors de la discussion sur les biens du clergé , de Nemours s'écria : « Eh p » dans le temps , n'a-t-on pu » plan de M. Puységur , qui » sidérant , il est vrai , le » clergé comme pouvant » ressource de l'Etat , av » admirable plan de réf » moines et des abbés , e » au moins l'existence à » qu'on aurait dépossédés ! » Puis , qu'on mourut l' » 1782. Outre l'*Art de la gu » il fut l'éditeur ( V. l'article » on a encore de lui : I. *Éta**

*Science militaire à la* s livres militaires des diverses observations et les bornes des con- litaires chez les Euro- s (Paris), 1773, in- 8, et 10 pl. (1) Ce livre le comte d'Espie. Les pages de cet ouvrage Saint Maurice de Saint : à la suite, un examen e de Guibert. II. *Du erain sur les biens du soines*, imprimé sépa- 10. Il en a été publié ous le titre de *Lettres e à l'auteur de la bro.*, etc. III. *Analyse et ctacle de la nature* Reims, 1772, 1786, res brochures de cir- r lesquelles on peut ictionnaire des Ano-

M—T.

l (ANTOINE-HYACIN- CHASTENET DE) plus om de comte de *Chas-* ls du précédent, né le , entra de bonne heure . En 1772, il obtint ne la permission de les cavernes servant x Guanches, à Téné- vint, au péril de sa ire des momies très- , qui enrichissent le ire naturelle. Quel- près, il fut chargé il de Castries d'aller es de tous les débou- Saint-Domingue, et

et une analyse critique de brous, publiée à Paris l'année 1772, II, p. 48), et il contient dent à éclaircir ou à rectifier livre. On les a reproduites en ne VII des *Mémoires* etc. sur

de rédiger des observations sur les écueils et sur les moyens de les éviter. L'on se sert encore aujourd'hui de ces cartes pour naviguer dans les parages de cette colonie. Après avoir servi sous les ordres du comte d'Es- taing et de MM. de Borda et de Ver- dun, il écrivit en 1791, et servit dans l'armée de Condé. En 1794, il passa au service de l'Angleterre, sous les ordres du comte d'Hector; et peu de temps après, cédant aux sollici- tations de Don Rodrigo de Sousa Coutinho, ministre du roi de Portu- gal, il entra dans la marine portu- gaise, où il fut bientôt promu au grade de contre-amiral, et obtint la croix de l'ordre du Christ. En 1798, il était, en qualité de capitaine de pavillon de l'amiral marquis de Nisa, sur l'escadre envoyée dans la Méditerranée comme auxiliaire du roi de Naples, Ferdinand IV, sous les ordres de l'amiral Nelson. Du- rant cette campagne, il fut toujours chargé des relations du gouverne- ment portugais avec les amiraux anglais Nelson et Saint-Vincent. L'escadre portugaise était particu- lièrement destinée au blocus de l'île de Malte. Le comte de Chastenet traita en secret de la reddition de l'île, réduite aux horreurs de la fa- mine. Le jour était fixé, la ville de- vait se rendre au marquis de Nisa, et l'étendard portugais allait flotter sur le fort la Valette. Lord Nelson en fut instruit : il rappela l'escadre por- tugaise à Palerme, et s'empara, pour l'Angleterre, de l'île, que le cabinet de Lisbonne voulait rendre aux che- valiers de Malte. Le comte de Chastenet eut le bonheur de sauver de Naples, et de conduire en Si- cile, sur le vaisseau qu'il comman- dait, Ferdinand IV, sa famille, et un grand nombre de cardinaux,

parmi lesquels se trouvait le cardinal Chiaramonte, depuis Pie VII. Rentré en France, en 1803, il n'y retrouva que de bien faibles débris de sa fortune passée. Il aurait pu facilement se rattacher à la marine française, où sa réputation et ses talents l'auraient fait accueillir par le gouvernement d'alors : mais, à tous les avantages qu'il aurait eu lieu d'en attendre, il préféra de vivre dans la retraite. Une courte maladie l'emporta, le 20 février 1809. Le Roi vint d'ordonner la réimpression de son ouvrage *sur les Débouquements de Saint-Domingue*, dont la 1<sup>re</sup> édition est intitulée : *Détail sur la navigation aux côtes de Saint-Domingue et dans ses débouquements*, Paris, 1787, in-4°. M—T.

PUYSEGUR (PIERRE-LOUIS DE CHASTENET, comte de), né, en 1727, de la famille des précédents, mais d'une branche établie près d'Albi, fut successivement colonel des régiments de Vexin, de Forez, de Royal-Comtois et de Normandie, lieutenant-général des armées du roi, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Il était ministre de la guerre au commencement de la révolution : lorsqu'il remit, en 1789, le portefeuille de son département, l'Assemblée constituante déclara qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Il resta toujours près de Louis XVI ; et, au 10 août 1792, il commandait une compagnie de gentilshommes, qui combattit pour la famille royale dans cette funeste journée. Il se retira en pays étranger, rentra ensuite dans sa patrie, et mourut à Rabasteins, en octobre 1807, suivant Millin, qui lui attribue un ouvrage sur le magnétisme animal, publié avec des notes de Dépréménil (*Magas encycl.*, octob., 1807, p. 418). M—T.

PUYSEGUR (JEAN-ANTHONY CHASTENET DE), archevêque ges, frère du précédent, à Rabasteins, le 11 novembre 1775, nommé, à l'âge de trente ans, évêque de Saint-Omer, créé le 29 juin 1775. Ti après, il fut transféré à l'évêché de Carcassonne ; et il devint archevêque de Bourges, en 1788. Nommé suivante, député aux états généraux, il signa plusieurs propositions du côté droit, et fut trente évêques qui souscrivirent la constitution civile du clergé. On lui adressa une Lettre aux électeurs de Bourges pour les détourner de lui désigner son successeur. Obligé de sortir de France, Puysegur parait avoir été en Angleterre et en Allemagne, un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, qui fut publiée, sous le 15 août 1798, par les évêques français exilés. En 1801, l'archevêque de Bourges donna la démission de son siège, et revint en France, où il vécut dans la retraite. Il mourut à Rabasteins, au mois d'août 1807. P—T.

PUZOS (NICOLAS), chirurgien, naquit à Paris. Fils d'un ancien chirurgien des armées, qui servait en cette qualité, dans une compagnie de mousquetaires, il fut à la même profession, avoir fait d'excellentes études, et suivit un cours de philosophie à l'université de Paris, le jeune Puzos donna tout entier aux travaux de la médecine. Il entra dans la carrière de la médecine, de 1703 à 1704, dans les hôpitaux militaires, et arriva à la fin de sa carrière, aide-major

as et des occupations qui il, il parvint à obtenir en chirurgie. Rendu en civilie, il trouva dans l'ancien ami de son père, le frère accoucheur de cette protecteur qui lui commença les premiers principes de l'accouchements, et lui abandonna une partie de son immense fortune. Puzos fit dans cette carrière de rapides progrès ; et sa réputation devint considérable. Membre de l'académie de chirurgie dès la fondation de cette compagnie, il en fut élu vice-directeur, en 1741, et directeur. Les faveurs du roi pour les honneurs de la chirurgie lui furent continuées jusqu'à la mort de Louis XV ; et, en 1755, on lui accorda des lettres de noblesse. Ce praticien célèbre ne jouit pas longtemps des honneurs qui lui furent accordés ; il mourut le 7 juin 1759. Actif, laborieux, infatigable, l'académie de chirurgie, il mérita par la sagesse qu'il apportait dans les discussions, par la bonne-foi avec laquelle il traitait la vérité, par l'empressement qu'il mettait à recueillir les observations. Il rendit à l'accouchements un important service, en démontrant les avantages de la méthode, dans les pertes de sang pendant la grossesse, les moyens médicaux sont efficaces, et après la dilatation du col, de perforer la membrane, de solliciter et d'activer l'accouchement ; en un mot, de déterminer l'accouchement naturel, aussi bien que le permettent les forces de la nature. Cette méthode, qui

tient le juste milieu entre une inaction prolongée, presque constamment fœtale, et une précipitation non moins dangereuse, permet souvent de sauver à-la-fois la mère et l'enfant : aussi est-elle généralement adoptée par les meilleurs praticiens. Puzos donna des détails précieux alors, sur les mouvements de la matrice, sur les conformations vicieuses du bassin, sur les moyens à employer, soit pour rendre l'accouchement moins long et moins laborieux, soit pour extraire le placenta. On lui doit aussi des préceptes judicieux concernant la pratique du toucher. Sa vie ayant été presque exclusivement consacrée à la pratique, il n'a publié qu'un seul écrit : *Mémoire sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur le moyen de les arrêter, sans en venir à l'accouchement, et sur la méthode de procéder à l'accouchement, dans les cas de nécessité, par une voie plus douce et plus sûre que celle qu'on a coutume d'employer*. Ce travail est inséré dans le second volume des Mémoires de l'académie royale de chirurgie. Puzos avait consigné la plupart de ses remarques pratiques dans des cahiers recueillis, après sa mort, par Morissot-Deslandes, qui les mit en ordre, les revit, les enrichit de notes, et les fit imprimer sous ce titre : *Traité des accouchements, contenant des observations importantes pour la pratique de cet art ; deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, et l'autre sur les maladies des enfants du premier âge ; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang chez les femmes, et les trois autres, les dépôts lacteux*, Paris, 1759, in-

4°. L'éditeur a enrichi ce livre d'une Préface, et de la traduction d'une Dissertation de Grantz sur la rupture de la matrice.

B—N.

PYGMALION, roi de Tyr, succéda à Matgen, en l'an 874 avant J.-C. Il régna quarante-sept ans, et mourut en l'an 827, âgé de cinquante-huit ans; ce qui porte sa naissance en l'an 885 avant J.-C. Cette indication prouve en même temps que Pygmalion remplaça Matgen sur le trône de Tyr, à l'âge de onze ans seulement : circonstance qui donne aussi lieu de présumer qu'il était le fils de Matgen, ce que les anciens ne nous apprennent pas. Pygmalion était donc mineur quand il devint roi. Il en avait été de même de son prédécesseur, qui avait porté la couronne pendant vingt-neuf ans, et n'en avait vécu que trente-deux; d'où il suit qu'il était né en l'an 906 avant J.-C., et qu'il était devenu roi en 903, à l'âge de trois ans. Tous les renseignements chronologiques qui font la base de ces combinaisons, nous ont été conservés par Josèphe, d'après l'histoire de Tyr, écrite par Ménandre d'Éphèse, qui avait consulté les archives des Tyriens. La minorité de Pygmalion, à l'époque où il parvint au trône, qui se déduit sans difficulté de ces indications chronologiques, est confirmée par ce que Justin nous apprend du même prince. Selon lui, le roi de Tyr, venant à mourir, laissa pour héritier son fils Pygmalion, et sa fille Elissa, vierge d'une grande beauté; mais le peuple donna la royauté à Pygmalion, qui n'était encore qu'un jeune enfant (1). Pour sa sœur Elissa, nommée Didon par d'autres écrivains, qui n'ignorent cependant pas ce pre-

mier nom, elle épousa son oncle Sichée, qui était revêtu du sacerdoce d'Hercule, la seconde dignité de l'état. Sichée possédait de très-grandes richesses : elles tentèrent la cupidité de Pygmalion, qui assassina son oncle, dans une partie de chasse, et le jeta dans un précipice, où il fit croire qu'il était tombé par accident. Pygmalion fut trompé dans son espoir. Sichée avait caché ses trésors; et sa veuve, qui feignait d'ignorer le meurtre de son mari, parvint à les soustraire aux recherches de son frère. Sans prétexte d'aller vivre auprès de son autre frère Barca, à *Charta* ou *Charitaca*, petite ville entre Tyr et Sidon, elle obtint de Pygmalion des vaisseaux pour l'y conduire, et y porta ses richesses. Celui-ci croyait, par cette complaisance, arriver plus facilement à son but; mais sa sœur méditait le projet de s'enfuir avec Barca (2). Elle fut secondée par plusieurs personnages considérables de Tyr, qui étaient mécontents du gouvernement de Pygmalion. Ils montèrent avec elle sur sa flotte, qui abandonna aussitôt la Phénicie pour n'y plus revenir; et bientôt elle fut rejointe par d'autres fugitifs, que menaçaient les fureurs de Pygmalion, irrité d'avoir été trompé par sa sœur et par ses sujets. Les émigrés Tyriens s'arrêtèrent d'abord dans l'île de Chypre, où ils se pourvurent de femmes : un grand prêtre de Jupiter consentit aussi à les suivre avec sa famille, et à être le chef religieux de l'émigration, sous la condition que sa postérité posséderait à perpétuité le même sacerdoce dans la ville nouvelle. Cependant Pygmalion faisait un arme-

(1) C'est de lui que tirait son origine la famille Barcenne, toujours très-puissante à Carthage, et qui donna à cette ville le fameux Hamilcar.

(2) Just. lib. XVIII, cap. 4.

à poursuivre sa sœur ; et empêché par les prières et les menaces des aïeux, ou Didon fit alors l'Afrique, où elle jeta des fondements de Carthage. On ratagème qu'on lui attribue de tenir des indigènes le terrain suffisant pour ses compagnons lassés d'uvigation, et sur lequel fut bâtie la citadelle de Carthage, *Byrsa*. Cette fable chose qu'une mauvaise chose comme les Grecs aïsaire, et produite par l'ince entre le nom phénétte forteresse, et le *épox*, qui signifie une f. En effet, c'est à-peu-ue se prononce le mot sans doute phénicien, *citadelle*, *forteresse*. ne viennent les noms de *er*, *Bosra* et *Bostra*, qui signent plusieurs villes de e la Syrie. Le fait est que Tyriens achetèrent, des cette partie de l'Afri- a tribut annuel, la per- l'établir dans le lieu où t bâtie. Iarbas, roi des t maître des régions envi- ). Les annales tyriennes e nous a conservé le té- placent la fondation de , en la septième année du gmalion, qui répond à nt notre ère. L'extrême ygmalion, qui ne devait que dix-huit ans à cette

époque, pourrait donner lieu d'élever quelques doutes sur les motifs qui amenèrent l'émigration de Didon, et la fondation de Carthage : malheureusement l'histoire nous offre trop d'exemples d'une cruauté prématurée, pour que ce soit une raison suffisante de rejeter les récits qui concernent l'origine de Carthage. Dans les commencements de leur établissement, les réfugiés Tyriens furent aidés et secourus par la colonie Phénicienne d'Utique, qui existait à quelque distance ; et cette fille de Tyr ne tarda pas à surpasser sa mère, sinon en célébrité, au moins en puissance. La date tyrienne de la fondation de Carthage doit sans doute, par son origine, par la manière dont elle nous a été transmise, ainsi que par les détails qui l'accompagnent, mériter la préférence sur toutes les autres dates, fort différentes, qui sont données par les anciens. Selon deux autorités, recueillies dans la Chronique de Saint Jérôme (5), cette fondation serait antérieure de 668 ans, ou de 748 ans, à la prise de Carthage par les Romains en l'an 146 avant J.-C. La première indication nous porterait en l'an 894 avant notre ère : pour l'autre, elle nous donne l'an 814 ; ce qui est d'accord avec le témoignage de Timée (6), qui plaçait la fondation de Carthage trente-huit ans avant la première olympiade (776 + 38 = 814). Justin (7) et Orose (8) la mettaient soixante-douze ans avant la fondation de Rome, et Velleïus Paterculus (9), soixante-cinq ans seulement, si son texte n'est pas altéré ; ce qui nous

(5) Lib. XVIII, cap. 6. L'opinion du roi Maxime d'Antioche.

(6) Discours de Caton, cité par Solin. Un roi nommé Tyros, qui gouvernait la partie du continent africain, fut le premier à fonder la ville de Carthage.

(5) P. 117, ed. Scaliger.

(6) Apud Dionys. Halicarn. Ant. Rom. lib. 1.

(7) Lib. XVIII, cap. 6.

(8) Lib. IV, cap. 2.

(9) Lib. I, cap. 6.

donnerait les années 824 ou 817, dates qui diffèrent peu de celle de Timée, avec laquelle elles étaient peut-être originairement identiques. Diverses autres dates, recueillies par Eusèbe (10), s'éloignent beaucoup de celles que nous venons de citer : en assignant tour-à-tour à cet événement les années 143, 170 et 229, après la prise de Troie, elles nous portent aux années 1040, 1013 et 954 avant J.-C. Si l'histoire et les origines de Carthage nous étaient mieux connues, il nous serait sans doute possible de rendre raison de toutes ces diversités, qui se rapportent peut-être aux établissements successifs qui contribuèrent à former cette ville. Rien ne prouve en effet que la colonie de Didon ait été la première : il est assez probable, au contraire, qu'elle trouva déjà des Phéniciens, avec lesquels elle se fondit, et qu'elle reçut plus tard de nouveaux auxiliaires, qui contribuèrent à achever Carthage. Selon un autre témoignage, rapporté par Appien (11), c'est à une époque bien antérieure, cinquante ans avant la prise de Troie, qu'il faut placer la fondation de Carthage, bâtie, à ce qu'il assure, par deux personnages nommés Zorus et Carchédon ; mais ce n'était pas là, ajoute-t-il, l'opinion des Romains, ni celle des Carthaginois, qui tous s'accordaient à regarder Didon comme la seule fondatrice de cette ville. L'opinion qu'il allègue est probablement celle de l'historien Philiste de Syracuse cité sur cet objet, par saint Jérôme (12), qui, d'après lui, nomme aussi Zorus et Carchédon, les fonda-

teurs de Carthage. Bochart (13), et plusieurs autres, ont déjà fait voir que les noms de ces deux personnages ne sont que des appellations de la ville qu'il s'agit. Zorus est l'altération du nom original de *Tyr*, qui en phénicien était *Tsour*. Pour Carthage, c'est le nom grec de Carthage, *καρχηδών*. Quant à la vraie dénomination de cette ville dans la langue des Carthaginois, Salluste nous l'indique par ces paroles : *sa mulier extruxit domum et Carthadam dixit, quod cum ore exprimat Civitatem*. Carthage s'appelait donc *nouvelle*, ce qui se retrouve chez Etienne de Byzance (16) et chez Pline (17), qui la nomment en grec *πύλις*. C'était aussi le sentiment de Tite-Live, dans un endroit de son histoire perdu maintenant, où le contenu nous a été conservé par Servius : *Carthago est lingua novorum nova civitas, ut docet*. En hébreu *Karta-hadas*, et en syriaque, *hadath*, signifiant la même chose : en carthaginois, elle devait être *Karta-hadith* : c'est ainsi que je le lis dans les inscriptions phéniciennes de plusieurs médailles qui nous présentent une tête de cheval, emblème de Carthage. Telle fut certainement la véritable dénomination que les colons Phéniciens donnèrent à cette ville fameuse, considérée comme une autre capitale des côtes de l'Afrique. Une ville très-considérable de la ville de Carthage était appelée par les

(10) *Chron.*, p. 305, 306, 314 et 57, ed. Meibomius. — Hieronymus. *Chron.*, p. 91, 100 et 101, ed. de Scaliger.

(11) *De reb. Punic.* § 1, tom. 1, pag. 304, édition de Schweigh.

(12) P. 147, ed. Scaliger.

(13) *Phaleg.*, lib. 1, cap. 24.

(14) *Exercitationes Phinianas*, p. 32.

(15) Cap. 27, p. 49, ed. Salmasius.

(16) Sub voce *Καρχηδών*.

(17) *In Dionys.*



ourrait se faire que ce  
 i eût été fondée par  
 rendrait pleinement  
 rentes époques chro-  
 nous avons rapportées  
 sage conserva toujours  
 avec la ville à qui elle  
 fine. Pygmalion con-  
 à Tyr, après la fuite  
 paraît que ce prince  
 possessions, ou qu'il  
 ance jusque dans l'île  
 tienne de Byzance lui  
 ation de la ville de Car-  
 ans cette île. S. M.-N.  
 l'ameux pantomime,  
 aventeur de ce genre  
 ou du moins pour le  
 porta, chez les Ro-  
 gré de perfection dont  
 eu l'idée jusqu'alors.  
 u'il ne faut pas con-  
 poètes mimiques (*V.*  
*UBLIUS SYRUS*), n'é-  
 bouffons sans consé-  
 squence des pantomi-  
 nt à bout d'exprimer,  
 l, des poèmes entiers,  
 on distinguait même  
 u sens propre de ceux  
 ins un sens figuré; et  
 pouvoir tirer parti  
 ts du visage, car ils  
 iés, comme les comé-  
 ent leur masque était  
 lus agréable, et n'of-  
 fuche béante, comme  
 s acteurs. Pylade était  
 et avait été esclave  
 l'affranchit. Il forma  
 troupe à part, sans se  
 tragédies et comédies  
 , par le moyen d'une  
 ée de sujets tragiques,  
 itiriques, il sut repré-  
 m geste muet, tout ce  
 aurait pu exprimer. Ce

nouveau spectacle excita un enthousiasme général. L'opinion publique se partagea vivement entre la troupe de Pylade et celle de Bathylle, son élève et son rival, qui excellait surtout dans les sujets comiques (*Voy. BATHYLLE*); et l'autorité de l'empereur dut plus d'une fois intervenir pour imposer silence à ces deux factions. Cette espèce de fureur ne fit que s'accroître sous les règnes suivants; et sous Tibère, il fallut qu'un décret défendît aux sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, et aux chevaliers de leur faire cortège en public. On conçoit aisément que ces histrions, devenus ainsi l'objet d'une espèce d'idolâtrie, n'étaient pas moins insolents que certains comédiens de nos jours. Pylade, jouant une fois le rôle d'Hercule furieux, fut sifflé par quelques spectateurs à qui son geste sembla outré. Il ôta son masque, et leur cria : *Fous que vous êtes, ne voyez-vous pas que je représente un plus grand fou que vous ?* (*Macrobe*). Appelé pour remplir le même rôle à un souper de l'empereur, qui voulait égayer ses amis et les régaler de ce spectacle, Pylade se laissa tellement emporter à sa fureur simulée, qu'il commençait à lancer des flèches sur les convives, sachant fort bien pourtant, dans son transport, ne les diriger que sur ceux qu'il regardait comme partisans de la faction de Bathylle. Une autre fois, se voyant sifflé par un spectateur, il le montra au doigt afin de l'exposer à l'indignation de ses partisans. L'empereur châtia l'insolence de l'histrion, en le bannissant de Rome et de l'Italie; mais les murmures du public ne tardèrent pas à obtenir son rappel. Auguste, pour qui le soin d'apaiser ces rivalités devenait une affaire d'état,

l'exhorta sérieusement à bien vivre avec ce concurrent, que Mécène protégeait. L'acteur se contenta de répondre que ce qui pouvait arriver de mieux à l'empereur c'était que le peuple s'occupât de Bathylle et de Pylade. On a vu de nos jours un personnage non moins fameux que cet empereur, remarquer avec complaisance, dans ses *Bulletins*, que le peuple d'une des grandes capitales de l'Europe se battait pour du pain, tandis que celui de Paris se battait pour des actrices ! Les pantomimes furent encore chassés de Rome sous Tibère, sous Néron, sous Domitien, sous Trajan, etc. ; mais leur exil ne dura jamais long-temps. La manie pour ce genre de spectacle ne fit qu'augmenter. Vers l'an 190, Rome se trouvant menacée d'une famine, on prit la précaution d'en expulser tous les étrangers, même ceux qui professaient les arts libéraux. Néanmoins, dit Ammien Marcellin, on laissa tranquilles les gens de théâtre ; et il resta dans la ville plus de trois mille danseuses et autant d'hommes qui jouaient dans les chœurs, sans compter les comédiens. Ce nombre s'accrut encore par la suite ; et ce fut une des causes de la corruption des mœurs, qui ne finit qu'avec la destruction de l'Empire. On prétend avoir retrouvé l'inscription du tombeau de Pylade, et l'on cite trois autres pantomimes du même nom, ainsi qu'un fameux musicien, né à Mégalo polis en Arcadie, et contemporain de Philopémen (Voy. *De la salutation théâtrale*, par M. de l'Aulnaye, p. 62, 69, etc.) C. M. P.

PYLE (THOMAS), ecclésiastique anglais, né en 1674, à Stodey, dans le comté de Norfolk, paroisse dont son père était recteur ; obtint, en 1698, le vicariat de Sainte-Mar-

guerite de King's Lynn, et nommé, en 1701, ministre ou teur de la chapelle Saint-Nicolas de cette ville. Il se livra avec cette ville. Il se livra avec la prédication, et publia 1706 jusqu'en 1718, six sermons qui avaient pour but de définir les principes de la succession de Brunswick au trône d'une grande facilité pour ses sermons, dont le caractère distinctif est la force et l'élégance. Il les débitait avec un coup de chaleur. Pyle se trouva tellement dans la controverse *Bangorienne*, élevée sur la question civile du clergé, au sujet d'un sermon de l'évêque Hoadley sur les paroles de Jésus Christ, *Même n'est point de ce monde*, que le prélat le récompensa par une bende dans l'église cathédrale de Salisbury, et demeura toujours son ami. Il devint ministre de Marguerite, en 1732, et fut nommé à un bénéfice au avant sa mort le 31 décembre 1756 à : où il s'était retiré deux ans avant. Son mérite semblait lui valoir à quelque dignité civile ou l'Église ; mais ses principes et politiques, quoique d'accord avec ceux de sir Robert Walpole de King's Lynn, et avec la reine Caroline, qui tenait sa feuille des bénéfices, ne valaient point au clergé anglican : il ne savait pas pour adopter le système de saint Athanase, et il inclinait vers le socinianisme. Ses manières étaient aussi d'une certaine simplicité qui eût pu lui gagner des adeptes. L'archevêque Herring à un de ses amis, au sujet de la vivacité de son caractère, contenue dans de justes bornes, en fait un homme aimable.

lans quelques circonstances  
vie, et a été nuisible à ses  
s. » Il était cependant ami  
c, et tellement exempt d'a-  
vropre et de confiance en  
il adopta souvent l'opinion  
mnes qui lui étaient de beau-  
ériques. Ses ouvrages, tous  
n anglais, sont : I. *Défen-  
évêque de Bangor, en ré-  
ix exceptions de Guillaume*  
718, 2 part. in-8°. II. *Pa-  
e des Actes des apôtres et  
s les Epîtres du Nouveau-  
ent*, 2<sup>e</sup>. édition, Londres,  
nouvelle édition, 1765, 2  
8°. ; traduite en allemand,  
i. Kuster, Hambourg, 1778,  
n-8°. III. *Paraphrase de  
lypse avec des notes*, 1735;  
: édition, 1795, in-8°. IV.  
rase des livres historiques  
ien-Testament, publiée de  
1725, et réunie sous un titre  
, en 1738, 4 vol. in-8°. P.  
est servi de cet ouvrage dans  
qu'il a publiée avec commen-  
irés de divers auteurs an-  
a Haye, 1742-1790, 8 vol.  
l. *Soixante Sermons sur des  
imples et pratiques*, publiés  
fils Philippe, 1773, 2 vol.  
auxquels on réunit, *Quatre  
s sur la bonne Samaritaine,  
a nature du royaume de J.-  
rente deux autres Sermons*,  
in-8°. ; nouv. édit., 1785, 3  
3°. — Philippe PYLE, le plus  
e ses fils, mort le 12 juillet  
composé des *Sermons à l'u-  
t peuple*, parmi lesquels on  
nprimé qui appartiennent à  
e, 1789, 4 vol. in-8°. B-R j.  
ÉMENES est un nom com-  
presque tous les rois de Pa-  
nie. Leur race se conserva sous  
ination des Assyriens, des

Mèdes, des Lydiens, des Perses et  
des Macédoniens. Elle se perpétua  
jusqu'au temps des Romains ; mais  
elle ne possédait plus alors la totalité  
du pays : les colonies grecques qui  
s'étaient établies sur les côtes, les ty-  
rans d'Héraclée, et enfin les rois de  
Pont s'étaient rendus successivement  
maîtres de la partie maritime ; ces  
derniers avaient fait leur capitale de  
Sinope, ville grecque de la Paphla-  
gonie. Les légitimes possesseurs du  
pays se contentaient de la partie mon-  
tagneuse située dans l'intérieur, et qui  
était, à ce qu'il paraît, partagée en-  
tre plusieurs princes. La domination  
des Pylémènes avait été si longue, et  
leurs droits sur la Paphlagonie étaient  
si bien reconnus, que le pays en était  
même appelé quelquefois Pyléménie,  
*gens Paphlagonia, quam Pylæ-  
meniam aliqui dixerunt*, dit Pline  
( lib. vi, cap. 2 ). Le premier des  
rois de ce nom, dont l'histoire nous  
ait conservé le souvenir, est men-  
tionné par Homère, qui le range  
parmi les chefs venus au secours  
des Troyens. Il était à la tête des  
Hénètes, peuple qui habitait alors  
la Paphlagonie, et qui était presque  
entièrement anéanti au temps de  
Strabon. Homère nomme les prin-  
cipales villes de la Paphlagonie qui  
reconnaissaient les lois de Pylémènes,  
telles que Sésamus, Cronna, Égia-  
lée, Trithynne. Pylémènes reçut la  
mort en combattant les Grecs : après  
lui, les Hénètes, privés de leur chef,  
ne retournèrent pas dans leur patrie :  
ils s'attachèrent à Antenor, et pas-  
sèrent, dit-on, avec lui en Italie,  
où ils fondèrent Padoue, et donnè-  
rent naissance à la nation des Hénètes  
ou Vénètes, qui occupaient autrefois  
le territoire de Venise. — Après le  
siège de Troie, il faut franchir un  
bien grand intervalle pour trouver

un autre PYLÉMÈNES. En l'an 134 avant J.-C., il existait un prince de ce nom, de la même race que le précédent, qui est placé par Eutrope (lib. iv, cap. 20), au nombre des amis et des alliés de la république romaine. Il fournit des troupes aux Romains, et leur rendit de grands services dans la guerre opiniâtre qu'ils eurent à soutenir contre Aristoniceus, fils naturel du dernier des Attalides, qui voulait se remettre en possession du royaume des asiatiques. — Un autre PYLÉMÈNES, sans doute fils de ce dernier, régnait dans la Paphlagonie à l'époque de la première guerre de Mithridate contre les Romains, en l'an 88 avant J.-C. Comme il était également allié des Romains, il fut chassé par le roi de Pont, qui donna ses états à un de ses propres fils. Pour que le nouveau monarque parût moins odieux aux Paphlagoniens, et afin de les tromper, pour ainsi dire, sur l'origine de cet usurpateur, Mithridate fit prendre à son fils le nom de Pylémènes, si cher à la nation : *Pylamenem, Paphlagonum regum nomine appellat, et quasi stirpi regiae reddidit sic regnum, falso nomine, tenet*, dit Justin (xxxvii, 4). Le prince Paphlagonien fut rétabli dans ses états par Pompée, quand, après les revers de Mithridate, le Pont fut réduit en province romaine, vers l'an 64 av. J.-C. La partie occidentale du Pont et la Paphlagonie maritime furent alors divisées en onze cantons, annexés à la province de Bithynie. La race de Pylémènes ne conserva que la partie située dans l'intérieur des terres. Pylémènes, qui avait été chassé par Mithridate, et un autre prince Paphlagonien appelé Attalus (1), furent alors réintégrés dans

leurs états, selon le témoignage de Eutrope (lib. vi, §. 14). Ce d' Pylémènes portait, à ce qu'il paraît, le surnom d'*Evergètes*, si ce n'est à lui qu'il faut attribuer un surnom d'ailleurs extrêmement rare, qui est mentionné dans la légende : ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΥΛΑΙΝ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ (*Du roi Pylé Evergètes*). Telle est l'opinion de Strabon, qui cependant le surnom d'*Evergète* fut porté par le roi de Pont, Mithridate Eupator, et par le grand Mithridate Eupator, et il est à croire que ce nom appartenait plutôt au prédécesseur du roi de Pont, Pylémènes, contemporain de Mithridate Evergète. Les petits princes de l'Asie avaient l'habitude de prendre, par imitation, les surnoms des rois plus puissants, et les rois étaient voisins. Il serait facile de citer des exemples. Après la mort du prince que Pompée avait rétabli sur son trône, la portion de la Paphlagonie qu'il possédait, fut réintégrée dans le territoire de la république (Strabon, lib. xii, cap. 11); et la race de Pylémènes s'éteignit alors (Strabon, lib. xii, p. 562).

S. M. PYM (JEAN), membre de la chambre des communes d'Angleterre, du temps de Charles II, célèbre par les sentiments nationaux qu'il manifesta, descendant d'une bonne famille du comté de Sommerset, et naquit en 1584. Il n'avait commencé son éducation qu'à l'université d'Oxford, il parut dans le monde par Wood, qu'il fréquenta l'année suivante, et qu'il abandonna cette profession pour entrer comme secrétaire dans les bureaux de l'échiquier. Il n'y occupait pas un poste fixe, mais il y occupait un poste fixe, et lorsqu'il fut nommé membre du parlement. Pym se fit connaître par une opposition invincible aux mesures de la cour, sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, et sous ce

(1) Attalus (Mithrid., §. 114) ne parle que d'Attalus.

cesseur. En 1626, il concourut à la rédaction des articles de l'acte d'attainder contre le duc de Buckingham, et, en 1628, il attaqua, dans la chambre des communes, le comte de Mainwaring, qui avait professé des doctrines que Pym considérait comme également injurieuses au roi et pour le royaume. Pym, défendait toutes les opinions des puritains, et qui était, comme eux, profondément affecté de la dissolution du mariage et des mesures de la cour, forma le projet de se rendre en Hollande pour y fonder un gouvernement fondé sur la liberté civile et la liberté de conscience. Il se fut plus respectées qu'en France. Il était déjà rendu dans son pays où il devait s'embarquer avec Cromwell et un grand nombre de leurs coreligionnaires, quand un ordre du conseil les empêcha d'exécuter leur résolution. Ce refus augmenta encore l'animosité qu'il avait conçue contre le roi. En 1639, il entreteint, de concert avec plusieurs autres membres de la chambre des communes et plusieurs pairs, une correspondance secrète avec les commissaires anglais à Londres par les conventions écossaises. Il fut un des membres les plus actifs et les plus influents de l'assemblée qui s'assembla le 13 mai 1640, et dont le roi prononça la dissolution le 6 mai de la même année. A la réunion de celui qui le remplaça immédiatement (novembre 1640), et qu'on a appelé le long parlement, Pym, après avoir déposé un discours préparé, sur les souffrances de la nation, accusa de haute trahison le comte de Strafford, et nomma l'un des commissaires des douanes, pour suivre cette affaire devant la chambre des pairs. Cette effrénée des discours de

Pym et de quatre de ses collègues, déterminèrent le roi à les faire accuser, en son nom, du crime de haute trahison, et à demander leur arrestation. La chambre basse, loin d'avoir égard aux desirs du souverain, déclara, au contraire, que ces actes de rigueur étaient une violation de ses privilèges; et ce prince se transporta en personne au parlement, pour faire saisir Pym et les autres membres qui avaient encouru son indignation : mais cette démarche imprudente n'eut aucun résultat favorable pour les affaires du roi; les membres inculpés ne furent point arrêtés : ils se réfugièrent dans la Cité, dont les habitants étaient dévoués à leur parti; et Pym mit encore plus d'acharnement à défendre les intérêts du parlement. Il s'opposa à toutes les ouvertures de paix et d'accommodement, appuya fortement la proposition d'appeler les Écossais au secours des parlementaires, et parvint, par son habileté et par l'influence qu'il exerçait, à empêcher que le comte d'Essex ne conclût, en 1643, un traité avec le roi, comme il en avait d'abord manifesté l'intention. Charles I<sup>er</sup>, sentant la nécessité de gagner, à tout prix, un ennemi si acharné, et qui pouvait devenir un auxiliaire fort utile, lui fit offrir le poste de chancelier de l'échiquier. Clarendon, qui rapporte ce fait, ne dit pas quelle fut la réponse de Pym : cependant il se montra, dès ce moment, moins virulent dans ses attaques contre la cour, et fit même quelques ouvertures en faveur de la couronne : mais elles furent mal accueillies par ses collègues; et il put se convaincre alors qu'il est plus facile de faire le mal, que d'entreprendre le bien. Sa popularité souffrit un grand échec du nouveau système de conduite qu'il

essayait d'adopter ; et on l'entendit se plaindre avec amertume de l'inconstance du peuple à son égard. Une apologie de sa conduite , qu'il jugea nécessaire de publier quelques temps avant sa mort , laisse quelques doutes sur la part qu'il aurait prise aux événements postérieurs , s'il eût assez vécu pour être témoin des tristes résultats de ses premiers emportements. Nommé lieutenant d'artillerie , au mois de novembre 1643 , Pym aurait obtenu , sans doute , un avancement rapide : car , malgré la méfiance qu'il avait inspirée à quelques parlementaires , il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti , lorsqu'il mourut à Derby-House , le 8 décembre suivant : il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. Plusieurs de ses discours ont été imprimés séparément , et sont insérés dans les annales et dans les histoires du temps. Lord Clarendon et quelques autres assurent qu'il mourut au milieu des plus grandes douleurs , d'une maladie pédiculaire tellement dégoûtante , qu'un très-petit nombre de ses amis seulement fut admis auprès de lui. Mais Etienne Marshall affirme , dans le sermon qu'il prêcha à ses funérailles , que huit médecins , dont l'intégrité ne peut être suspectée , et dont quelques-uns étaient tout-à-fait étrangers à Pym ou d'une croyance différente , furent présents à l'ouverture de son corps , avec une foule d'autres personnes , et que le mal dont il mourut , n'était autre chose qu'un apostume dans les entrailles. La nature n'avait point favorisé Pym , dit lord Clarendon ; mais il était parvenu à acquérir des talents par un travail opiniâtre : il connaissait à fond les formes et la manière de procéder de la chambre des com-

munes , et s'exprimait avec une grande aisance et beaucoup de dignité. Personne ne connaissait , comme lui , le caractère et les opinions de ses concitoyens : il avait observé , avec attention , les erreurs et les fautes du gouvernement , et savait les faire paraître plus graves qu'elles n'étaient réellement. A la première ouverture du long parlement , il partagea l'influence qu'y exerçaient Hampden et Olivier Saint-John. On peut dire qu'à cette époque , et même quelques mois après , personne ne jouissait d'autant de popularité que lui. Dans le procès du comte de Strafford , il montra beaucoup d'animosité personnelle ; et il a été accusé d'avoir employé , pour faire périr ce seigneur , certaines pratiques indignes d'un honnête homme : on lui a également reproché d'avoir l'âme vénele , et d'avoir , dans plusieurs circonstances , reçu de l'argent pour rendre service , soit à des particuliers persécutés par le parlement , soit au roi lui-même. D—z—s.

PYNAKER ( ADAM ), peintre hollandais , né en 1621 , dans un petit bourg non loin de Delft , qui lui a donné son nom , était fort jeune lorsqu'il fit le voyage d'Italie : il s'arrêta trois ans à Rome , pour y copier les plus beaux tableaux modernes , et les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Il ne passait pas un jour sans visiter la campagne de Rome , pour en dessiner les points de vue les plus pittoresques. Fortifié par un exercice aussi continu de son art , il revint en Hollande , et ne tarda pas à y donner des preuves multipliées de son habileté. A l'époque où il retourna dans sa patrie , l'usage était d'orner les appartements de grandes toiles sur lesquelles on peignait des paysages ou des vues de villes. Pynaker , dont

le talent était apprécié, fut chargé de décorer de cette manière les premières maisons de la Hollande : mais , au grand regret des amateurs , la mode des tentures en étoffes , et des lambris en menuiserie , vint régner à son tour ; et les peintures qu'ils remplacèrent , furent reléguées dans les greniers. C'est ainsi qu'on vit disparaître la plus grande partie des productions de Pynaker : heureusement ses tableaux de chevalet sont restés pour conserver sa réputation. C'est dans ces petites compositions qu'il s'est montré habile paysagiste. On distingue la forme et le port des différentes espèces d'arbres : sa couleur est toujours aimable et vraie ; ses lointains et ses ciels sont vaporeux ; il traite surtout d'une manière supérieure les oppositions et les dégradations entre les divers plans de ses tableaux. Le Musée du Louvre a trois sujets de ce maître : I. *Une tour , au riel de laquelle est une barque à l'ancre*. Sur le devant , des passagers débarquent d'une felouque avec leurs bagages. II. *Paysage* dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge. III. *Autre Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs bestiaux ; sur le devant , on voit une vache seule. Pynaker mourut en 1673. P—s.

PYRA ( JACQUES - EMANUEL ) , poète allemand , était né , en 1715 , à Kotbus , en Lusace , d'une famille qui se prétendait issue du maréchal Biron , sans en avoir aucune preuve , mais qui se trouvait réduite à l'indigence , au point que le jeune Pyra se vit obligé de la soutenir , à l'aide d'une bourse qu'il obtint à l'université de Halle. Réduit aux plus grandes privations , il avona une fois , en rencontrant son ami Langen , qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Cet ami , sans être riche , devint son bienfaiteur , et le logea chez lui , à Laublingen , où il fut envoyé en qualité de ministre du culte. Ce fut alors que Pyra , inspiré par l'amitié et par les charmes de la vie champêtre , se livra tout entier à la poésie , qui n'avait point encore fourni de grands modèles en Allemagne. Le professeur Gottsched , écrivain correct , mais sans génie et sans verve , tenait le sceptre de la littérature allemande : Bodmer , en Suisse , fut le seul qui eut le courage d'attaquer la réputation littéraire de cet aristarque. Pyra fit cause commune avec le poète suisse , en publiant la *Preuve que l'école de Gottsched corrompt le goût* , Hambourg et Leipzig , 1743. Cette attaque lui attira de vives répliques : il publia une suite de sa *Preuve* , et il osa s'affranchir de la rime , qui était encore regardée comme indispensable dans la poésie allemande. Ses pièces de vers présentent des mouvements lyriques , des images imitées d'Horace , d'heureuses épithètes , enfin des traits de bonne poésie ; choses dont on avait alors peu d'exemples. Son plus grand morceau fut le *Temple de la vraie poésie* , poème épi-didactique , en 5 chants , ayant pour but d'opposer la poésie , imitée des classiques , aux vers ampoulés ou fades des Lohenstein et des Gottsched. Le poète feint que la déesse de la poésie l'introduit dans son temple ; il y trouve personnifiés les divers genres de poésie ; aux colonnes il voit suspendues les règles de la poétique. Pyra avait emprunté , pour ce poème , plusieurs tableaux , aux anciens poètes épiques. Après avoir été précepteur dans deux maisons , il revint , en 1741 , chez son ami Langen , et commença une feuille périodique , sous le titre de *Pensées de la*

*société invisible*. Il n'en parut que neuf numéros, publiés à Halle. Appelé ensuite à Berlin, pour enseigner au gymnase, dit de Kölla, il y mourut, le 14 juillet 1744. Son ami Langen recueillit ses poésies, et les unit aux siennes sous le titre de *Poésies amicales*. Bodmer les publia, pour la première fois, à Zurich, en mettant, à la place des noms des auteurs, ceux de Tyrcis et de Damon. Langen donna de ce recueil une édition augmentée, Halle, 1749, in-8°. Gleim possédait plusieurs manuscrits de Pyra, entre autres, des Recherches critiques sur les beautés de l'*Enéide*. Une tragédie du même auteur, *Jephthé*, est perdue. D—c.

PYRARD (FRANÇOIS), voyageur français, était né à Laval. Non moins desireux de voir et d'apprendre, que d'acquérir du bien, il s'embarqua sur le *Corbin*, gros navire, qu'une compagnie de marchands de Saint-Malo, Laval et Vitré, arma, ainsi que le *Croissant*, pour sonder le gué, chercher un chemin des Indes, et le montrer aux Français. Les deux bâtiments partirent de Saint-Malo, le 18 mai 1601. « Je » n'avais jamais eu bonne opinion » de notre voyage depuis l'embarquement, dit Pyrard, vu le mauvais ordre et le peu de police qui » étaient dans nos navires. » On relâcha successivement aux îles Annonbon, Madagascar et Comore. Le 7 juin 1602, on quitta cet Archipel; le 2 juillet, le *Corbin* fit naufrage sur les Maldives, par l'inexpérience du capitaine; le *Croissant*, averti du danger, s'éloigna des écueils, et fit voile pour Sumatra (V. Fr. MARTIN, XXVII, 120). Pyrard et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, qui les divisèrent sur plusieurs îles. Pyrard fut mené de Pou-

ladouie à Palindoué. « Ainsi écartés et » séparés les uns des autres en ces » îles, dit-il, nous souffrîmes toutes » sortes d'afflictions et misères, pressés de famine, couchés sur la dure, » au-dehors, sans couvert, exposés » aux injures de l'air, et des pluies » qui étaient lors fort continues, » parce que c'était leur hiver. Joint » que les eaux de toutes ces îles sont si » mal-saines pour tous étrangers qui » n'y sont point accoutumés, et l'insalubrité de l'air si grande, que » j'ai remarqué durant mon séjour, » que ceux du dehors, et toutes sortes » d'étrangers, même des Indiens de » la terre-ferme et des autres îles, » n'y peuvent faire une longue demeure que presque tous ne deviennent malades, et que la plupart n'y meurent. Aussi, grande » partie de mes compagnons ne devinrent guère là qu'ils ne moururent. » Pyrard fut ensuite conduit à Malé, résidence du roi, qui le traita fort bien, parce qu'il parlait facilement la langue du pays. Quelques-uns de ses compagnons en conçurent de la jalousie : d'autres furent punis de mort pour avoir essayé de s'évader; il y en eut qui réussirent dans cette tentative. Le roi irrité défendit de continuer les distributions de vivres à ceux qui restaient; n'empêchant pas néanmoins les insulaires de leur donner des provisions, s'ils le voulaient. Tous ces événements, et la mort d'un de ses amis, affligèrent tellement Pyrard, qu'il fut attaqué d'une longue maladie. On l'avait relégué, avec les autres, dans une île écartée; au bout de quatre mois, ils revinrent auprès du roi : « Je » servais le roi, comme l'un de ses domestiques, dit Pyrard, prêt à faire » tous ses commandements. J'étais » fort bien auprès de lui et des reines,



t s'enquéraient des fa-  
vres des Français, de  
rs, habits, et princi-  
les habits de dames de  
de notre religion. Le  
na un logis à part, assez  
; et, tous les jours, on  
t de sa maison du riz  
isions nécessaires pour  
me bailla aussi un ser-  
r me servir, outre quel-  
t d'autres présents dont  
moda : par le moyen de  
vins quelque peu riche  
re du pays, à laquelle  
rmais au plus près qu'il  
sible, et à leurs coutu-  
ms de faire, afin d'être  
a parmi eux. Je trafi-  
les navires étrangers,  
nt là, avec lesquels j'a-  
pris une telle habitude,  
oufiaient entièrement à  
aissant grande quantité  
adises de toutes les sor-  
rendre en leur absence,  
rder jusqu'à leur retour,  
onnaient une certaine  
rais quantité de cocos à  
st là une espèce de ri-  
je faisais accouttrer par  
s, qui sont gens qui se  
r cet effet. Bref, il ne me  
ien que l'exercice de la  
rétienne, dont il me fâ-  
être privé, comme aussi  
'espérance de jamais re-  
ance. » Depuis cinq ans,  
t dans ces îles, lorsqu'au-  
ier 1607, elles furent at-  
me flotte du roi de Ben-  
des Maldives s'enfuit et  
rd alla trouver les étrau-  
iant de le sauver. On le  
Portugais, et on voulut  
ie; on le mit tout nu,  
ouilla de tout ce qu'il

avait. Cependant, lorsque l'on eut  
reconnu qu'il était français, on le  
trai ta plus humainement, et on le  
conduisit au chef, qui le prit sous  
sa protection avec trois de ses com-  
pagnons. Ils s'embarquèrent sur la  
flotte, qui fit voile pour le Bengale.  
Au bout d'un mois, l'on entra dans  
le port de Chartican. Un navire de  
Calecut transporta les quatre Fran-  
çais à Montingue, port voisin de  
Cananor; ils gagnèrent ensuite Cal-  
cut. Deux Jésuites, qui jouissaient  
de la confiance du roi, leur conseil-  
lèrent d'aller à Cochîn : c'était au  
mois de février 1608. Les Portugais  
les arrêterent en route, et les envoyè-  
rent garottés à Cochîn : on les y em-  
prisonna. Pyrrard ne sortit de capti-  
vité que pour être traîné malade à  
l'hôpital de Goa. Revenu à la santé,  
il servit deux ans comme soldat, et  
fut employé dans plusieurs expédi-  
tions qui lui donnèrent la facilité de  
connaître différentes parties des Indes;  
et de recueillir des renseignements  
sur celles qu'il ne vit pas. Il était de re-  
tour depuis six mois, lorsqu'il fut mis  
en prison avec tous les étrangers qui  
se trouvaient à Goa. Les Jésuites  
vinrent à bout de les délivrer. Py-  
rrard et trois Français partirent le  
30 janvier 1610; et le 20 janvier  
1611, il débarqua aux îles de Baïon-  
ne, dans une baie de la côte de Gali-  
ce : il profita du voisinage pour ac-  
complir un pèlerinage à Saint-Jac-  
ques de Compostelle. Il ne mit en-  
suite que trente-six heures à faire la  
traversée d'un petit port de Galice à  
la Rochelle; et, le 16 février, il re-  
vint à Laval. Il alla bientôt à Paris;  
et le récit de ses aventures lui va-  
lut la protection de personnages  
puissants. Le président Jeannin  
lui conseilla de publier la relation  
de ses voyages. Elle parut sous ce

titre : *Discours du voyage des François aux Indes Orientales , ensemble des divers accidents , adventures et dangers de l'auteur en plusieurs royaumes des Indes , etc. Traité et Description des animaux , arbres et fruits des Indes , etc. Plus un brief avertissement et avis pour ceux qui entreprennent le voyage des Indes*, Paris, 1611, in-8°. Le Discours est dédié à la reine-régente ; et les Traité et Description des animaux , etc. , avec l'avis , au président Jeannin. Le succès de ce petit livre fixa l'attention sur Pyrard. Jérôme Bignon , avocat-général , le fit veur chez lui , le questionna , et tira , de ses réponses ainsi que des entretiens qu'il eut avec lui , des renseignements beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans le Discours. Ces matériaux , soigneusement transcrits , furent confiés à Bergeron , qui les mit en ordre et les publia sous ce titre : *Voyages des François aux Indes Orientales , Maldives , Moluques , et au Brésil , depuis 1601 jusqu'en 1611*, Paris, 1615, 2 vol. in-8°. La narration est beaucoup plus détaillée que dans le premier ouvrage. Quelquefois les circonstances diffèrent un peu entre elles ; mais le fond est le même : cette édition est enrichie d'un Vocabulaire de la langue des Maldives. Enfin Pierre Duval fit imprimer : *Voyage de François Pyrard , de Laval , contenant sa navigation aux Indes Orientales , etc. , divisé en trois parties , nouvelle édition revue , corrigée et augmentée , etc.*, Paris, 1679, in-4°. Duval , quoi qu'il se vante de donner une édition du Voyage de Pyrard plus correcte et plus ample que les précédentes , et d'y avoir ajouté quelques Discours fort curieux , a été assez mal-adroit

pour omettre le Vocabulaire des Maldives. Il a au reste dressé une carte ou routier de ce Voyage , pour l'ernement du livre. On ne peut que partager son opinion , lorsqu'il dit que la relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus agréables que l'on puisse lire. Il y a , s'écrite-t-il , des aventures si extraordinaires , qu'elles passeraient pour des incidents de roman , si l'on n'était pas persuadé de la sincérité de l'auteur , qui , n'étant pas homme savant , avait eu la précaution de prendre les avis des plus savants hommes de son temps. Quiconque a lu les Voyages de Pyrard confirme ce jugement. Il faut qu'il ait eu une mémoire prodigieuse , pour s'être souvenu de tout ce qui lui était arrivé durant un si grand nombre d'années , et dans les divers pays où il était allé. On suppose difficilement qu'il ait tenu un journal , ou qu'il ait pu le conserver au milieu des événemens de sa vie agitée. Il se plaint même de ce que la méfiance des Portugais ne lui permit pas de s'instruire de beaucoup de choses qu'il aurait voulu connaître. Il n'avait pas fait beaucoup d'études ; mais son bon sens , son esprit observateur , et sa sincérité , l'ont mis à même de donner un livre excellent sur un pays peu connu. Des voyageurs anglais , qu'un malheureux hasard avait jetés , de même que lui , sur les Maldives , ont , par leur récit , confirmé son témoignage. On trouve des extraits de la relation de Pyrard dans plusieurs recueils de Voyages , écrits en français ou dans les langues étrangères. E—t.

PYRAULT ou PYRAUX (1)  
(CLAUDE) , médecin , né , vers 1720.

(1) Il a écrit lui-même son nom des deux manières ; les titres , que nous avons entre les mains , ont signés *Pyrard* , et les autres actes qu'on a vu de lui , *Pyrault*.

on, après avoir achevé ses succès, prit ses degrés de cette ville, et vint où il se fit connaître d'une avantageuse. De retour à , il épousa la nièce de Bal- que et consul de France à ( V. BALLYET ); et, sur la indation de ce prélat, il ob- emploi dans la compagnie s. Il était attaché, depuis , au service de cette compa- and il fut nommé, en 1765, t à Bassorah. Pyrault tran- ns relâche à rétablir nos re- commerciales avec la Perse; t le bonheur d'obtenir, en le Kerim-Khan, régent du s, le renouvellement des pri- dont avait joui le commerce ce, et la cession de l'île de située avantageusement pour 'entrepôt à nos marchand- s la négligence du ministère empêcha l'exécution du et la remise de Kerek ne fut ffectuée ( V. MIR-MAHNA, 1760 ). Sans cesse occupé des d'étendre notre commerce . In-les, Pyrault avait établi, s déserts, un service de cour- qui ne put pas se soutenir ps, malgré son utilité. Il cueilli des renseignements im- s sur les produits des pays ait visités, et sur les mœurs bitants; et il se disposait à n voyage en France, pour compte du résultat de ses tra- a gouvernement, quand il fut é par la peste (2) qui causa rands ravages à Bassorah, et on oncle Ballyet fut aussi vic- an mois d'avril 1773. Tou-

tes ses collections et manuscrits fu- rent perdus. On a de Pyrault : *Traité de la pharmacie moderne*, Paris, 1751, in-12. Selon M. Grappin (*Histoire abrégée du Comté de Bourgo- gne*, p. 299), il est encore auteur de quelques *Traductions* d'ouvrages an- glais sur la médecine, et d'une *Lettre* intitulée, *l'Art de faire des songes*, etc. Cette lettre est peut-être le même ouvrage que l'*Art de se rendre heu- reux par les songes*, etc., Francfort, 1746, in-12, rare, et dont l'auteur a échappé jusqu'ici aux recherches des bibliographes. W—s.

PYRGOTÉLES, graveur en pier- res fines, vivait sous le règne d'A- lexandre, et fut un des plus grands artistes de ce siècle fécond en mer- veilles. Il paraît que la gravure en pierres fines fut alors portée à sa perfection, comme la peinture et la sculpture; et Pyrgotèles partagea avec Apelles et Lysippe ( Voy. ces noms ) l'honneur de pouvoir retra- cer exclusivement les traits du con- quérant de l'Asie. Pline le cite par- mi les quatre plus habiles gra- veurs qui aient existé. Il fut toute- fois précédé de plus d'un siècle, dans cet art difficile, par Théodore de Samos, qui grava le fameux anneau de Polycrate; ensuite, par Mnésar- que, père de Pythagore; Héïus ou Eïos, dont il nous est parvenu une *Diane chasseresse*; Phrygillus, qui a gravé l'*Amour sortant d'une co- quille d'œuf*; Thamyrys, auteur d'un *Sphinx qui se gratte*; Admon, dont on a un *Hercule buveur*; Apolloni- des, un des quatre cités par Pline : le sculpteur Polyclète de Sycione fut aussi un graveur célèbre; son nom se trouve sur un *Diomède enlevant le Palladium*. Pyrgotèles les effaça tous; mais les pierres qui portent son nom, et qui sont, une *Tête d'A-*

(1) avec remarquable qu'il en choisit le trou-  
(2) la Peste pour le sujet de la thèse qu'il  
tenne, en 1773, pour le doctorat.

*Alexandre*, une de *Phocion*, et un *Hercule assommant l'Hydre*, sont contestées; et il est probable qu'aucun ouvrage antique ne nous révèle le talent d'un artiste que les historiens ont immortalisé. L—s—E.

PYRON DE LA VARENNE. V.  
PIRON.

PYRRHON, fut l'un des philosophes qui firent école chez les Grecs: né à Elis, ville du Péloponnèse, qui avait donné son nom à l'une des sectes fondées par les disciples de Socrate, ou plutôt à Elée ou Velia en Sicile, il florissait vers l'an 336 av. J.-C. Il est permis de présumer que les traditions de l'école éléatique ne lui furent pas étrangères; du moins la direction qu'il choisit offre plus d'un trait d'analogie avec l'enseignement philosophique du maître de Phédon: même éloignement des recherches spéculatives, même aversion pour les sophistes, même respect pour la vertu. Mais le doute ironique de Socrate était un moyen; le doute sérieux de Pyrrhon était un but. Le sage d'Athènes avait commencé par être un sculpteur. Pyrrhon, né pauvre, exerça la peinture dans sa jeunesse. D'abord disciple de l'école de Mégare, il avait appris comment on abuse du raisonnement, lorsque les leçons d'Anaxarque le préparèrent à l'étude des ouvrages de Démocrite. Pyrrhon accompagna son maître dans la grande expédition d'Alexandre en Asie, et s'entretint, dit-on, avec les mages de la Perse et les gymnosophistes de l'Inde. Sa sagesse devint célèbre dans toute la Grèce. Athènes lui donna le droit de cité (1).

(1) Bayle nie le fait, à cause du motif qu'on assigne à cette faveur. Ce motif est le meurtre du roi de Thrace. Bayle prouve très-bien que Pyrrhon ne fut pas le meurtrier; mais il ne prouve pas qu'il n'a pas été citoyen d'Athènes.

Ses concitoyens l'élevèrent au rang de grand-prêtre, et, par pour lui, accordèrent une immunité d'impôts à tous les philosophes. Ces témoignages, et celui d'Épiphane philosophe contemporain, universaire déclaré de sa doctrine furent hautement les folies que les anciens ont prêtées à Pyrrhon. Il mourut nonagénaire; et, pendant son cours d'une si longue vie, on ne vit guère une occasion où l'égalité de caractère ait paru se démontrer. Il partageait avec sa sœur les plus petits soins du ménage, jusqu'à porter lui-même des poulets et des légumes au marché. On raconte un jour il s'emporta contre elle comme on lui rappelait ses maximes sur l'indifférence du sage: « Pyrrhon, » vous, répondit-il, que ma philosophie soit applicable à moi-même? » Pyrrhon aimait la sagesse sans ambition, comme sans orgueil. Il n'aspirait pas même à la gloire. Quand il parlait, il ne s'attachait point à captiver ses auditeurs; quelques-uns l'abandonnaient, mais il continuait ses instructions, comme si rien ne s'en fût pas aperçu. « Les feuilles, » disait-il, « ressemblent à des feuilles, qui tournent au gré des vents, et qui séchent bientôt. » Son estime n'importe pas plus que son mépris. Son impassibilité, son éloignement des souffrances, lui a mérité les éloges d'Épictète, si connu pour son mépris pour les Pyrrhoniens. Un jour qu'il ne voyait aucune différence entre vivre et mourir, il se dit: *Pourquoi donc ne mourrez-vous pas? Pourquoi ne demandez-vous pas la mort? Parce que cela est indifférent.* Il expliqua le maître sans hésiter. Ses ennemis conviennent que, dans une telle frange, il fut le seul que l'aspect de la mort n'effraya point. Il pria le

in ton calme, de regarder un u qui mangeait près d'eux : leur dit-il, *quelle doit être ité du sage*. Cette comparais donne la mesure de la phi- : pyrrhonienne, que M. De o a si bien appelée l'épicu- le la raison. Anacharsis, au es sept sages, Héraclite, Xé- e et Zénon, dans la première Élée, Démocrite et Métro- ans la nouvelle, Protagoras, t Gorgias, parmi les sophis- s récemment enfin les dispu- école de Mégare et les para- s Cyrénaïques, avaient semé germes du scepticisme par- rees. La poésie avait recueilli aximes ; et leurs disciples in- nt, comme des autorités, plu- ers d'Homère, d'Archiloque ipide. Tous cependant, en à beaucoup d'égards, les fon- de toute croyance, avaient quelque chose. Pyrrhon ré- urs doutes en corps de doc- t du scepticisme indirect des es qui avaient enseigné que ut se soutenir, il tira cette ience rigoureuse, que rien ne : démontrer. Son axiome ental a été exprimé en latin seul mot : *Non liquet*, que aduit par ceux-ci : *Soit plus rent informé*. En effet, Pyr- ie rejetait point la vérité ; rait seulement que les philo- ne l'avaient pas encore trou- voulait que le sage suspendît entiment, sans lui défendre évéer dans la recherche de érité, qu'il croyait obscure. ettait comme un fait notre ce involontaire dans les in- us des sens. Il reconnaissait la é d'agir, l'autorité pratique i commun, celle des lois et

des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite au fond du cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. On a surtout calomnié cette partie de sa doctrine. Bayle lui-même a répété, et tous les biographes après lui, que Pyrrhon regardait les règles du juste et de l'injuste comme une convention des hommes. Mais le philosophe grec était trop l'ennemi des sophistes pour leur emprunter cette absurde maxime ; et Cicéron l'absout pleine- ment de ce reproche. Pyrrhon n'a rien écrit ; mais il paraît l'inventeur des dix *Tropes* ou *Époques* qui portent son nom, et qui sont comme les lieux- communs du scepticisme. C'est un résumé de raisonnements contraires sur nos moyens de connaître et sur nos jugements les plus habituels ; il peut être renfermé tout entier dans ce prin- cipe : Point de motif de croire auquel on ne puisse opposer un doute d'un poids égal et d'une même force. Ainsi Pyrrhon n'affirme rien, ne détruit rien ; et, suivant la judicieuse remar- que de l'auteur des *Systèmes com- parés de philosophie*, sa doctrine, au milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. On est surpris de l'étroite analogie des motifs par lesquels le sceptique s'élève au culte de la Divi- nité, avec le fameux raisonnement proposé par Kant, qui appuie le même sentiment sur la croyance prati- que, comme celle-ci sur la nécessi- té d'agir. La plus grande contradic- tion du pyrrhonisme, c'est de pré- senter le doute suspensif comme un état fixe, et de placer, dans cette si- tuation inquiète et violente, le par- fait repos de l'intelligence et de la volonté, que les sceptiques appelaient

le souverain bien. Tout ce qu'il y a de plus intime en nous, proteste contre cette doctrine, qui tend à paralyser l'intelligence de l'homme, et à *matérialiser* la vie, en éteignant toute énergie dans son âme, et toute sensibilité dans son cœur. La Vie de Pyrrhon a été écrite par Sextus Empiricus, qui nous a laissé l'Exposé le plus complet de sa philosophie. Elle se trouve aussi dans le Recueil de Diogène Laërce, qui s'est fait l'écho de toutes les fables répandues sur le père des sceptiques. Ce biographe lui assigne un grand nombre de disciples, dont le seul connu est Timon de Phlionte. Leur enseignement fut individuel et isolé; ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement éclipsés par la seconde et la troisième académie, qui s'emparèrent de presque toutes leurs opinions. F—r j.

PYRRHUS, roi d'Épire, au troisième siècle avant l'ère vulgaire, descendait de Pyrrhus, fils d'Achille. Il est le douzième des rois Pyrrhides dans les listes chronologiques; mais il s'en faut que la succession de ces princes soit authentiquement établie. On sait au moins qu'Alexandre, frère d'Olympias, et oncle d'Alexandre-le-Grand, régna sur l'Épire depuis l'an 342 avant J.-C. jusqu'en 328, époque où il fut tué en Italie (V. ALEXANDRE, roi d'Épire, 1,507); et que son cousin-germain, Éacide (V. ce nom, I, 261), lui succéda, et prit pour épouse Phthia, fille du Thessalien Ménon. De ce mariage naquit Pyrrhus vers l'an 315: comme on supposait que Ménon était de la race d'Hercule, Pyrrhus passait pour descendant d'Hercule, par sa mère, et d'Achille par son père. Le livre *De illustribus viris*, attribué à Aurelius Victor, dit précisément tout le con-

traire: *materno genere ab Achille, paterno ab Hercule oriundus*. Bayle a mal lu ce texte, et l'a cité tel qu'il devait être, et non tel qu'il est dans les éditions correctes. Les Romains avaient fort peu éclairci la généalogie de Pyrrhus; il leur suffisait de donner deux héros pour ancêtres à un roi qu'ils avaient vaincu. L'histoire de Pyrrhus, depuis sa naissance jusqu'à l'an 280, où il entre en guerre avec les Romains, n'est pas sans difficultés; les auteurs qui la racontent, ne s'accordent parfaitement ni sur les dates, ni même sur les faits. Il n'a point immédiatement succédé à son père Éacide. Ce prince périt vers l'an 312; et ce fut Alcète, autrement appelé Néoptolème, qui s'empara du trône d'Épire. Pyrrhus n'avait alors que trois ans: deux seigneurs Épirotes le sauvèrent, dit-on, et le conduisirent à la cour de sa tante Béroa, l'épouse de Glaucias, roi d'Illyrie. Selon certains récits, Pyrrhus était encore au berceau; il s'en dégagea, et se traîna sur ses pieds jusqu'aux genoux de Glaucias, qui le fit élever avec ses propres enfants, et refusa de le livrer à Cassandre. Quoi qu'en disent Plutarque et Justin, il paraît que le roi d'Illyrie ne tenta point de placer Pyrrhus sur le trône de l'Épire: cependant Bayle et Rollin adoptent la tradition qui le fait régner dès l'âge de deux ans. Plutarque parle de la majesté précoce de son visage, et du don qu'il avait de guérir des maladies de la rate, ceux de ses sujets qu'il touchait après le sacrifice d'un coq blanc; le coq lui restait pour salaire, et lui en était le présent très-agréable. Tout en avouant qu'il n'était pas très-bien affermi en Épire, on suppose qu'il fit un voyage en Illyrie, pour assister aux noces de l'un des enfants de Glau-

pendant son absence, les Maces se révoltèrent; et Pyrrhus, ne put rentrer dans ses états, se réfugia chez son beau-frère Démétrius de Macédoine (V. ce nom. XI, 29-34). En dire, l'histoire de Pyrrhus ne s'arrête qu'à la bataille d'Ipsus, où il était âgé d'environ quinze ans, il se distingua par sa bravoure. Démétrius n'en fut pas moins vaincu; et il ne consentit à se rendre comme prisonnier en Égypte, après le traité conclu avec les successeurs d'Alexandre. Ses qualités brillantes fixèrent l'attention de la reine Bérénice, femme de Ptolémée: il obtint d'elle la main de la princesse Antigone, qu'elle lui donna en mariage; et cette alliance le mit en état de revendiquer ses droits sur l'Épire. En effet, il entra bientôt avec des troupes en Épire, et ne s'y rétablit tout-à-fait qu'en s'accommodant avec Alcyon Néoptolème: ils partagèrent entre eux le pouvoir. Comme il arriva dans un pareil cas, Alcète ne tarda pas à vouloir régner seul, et tenta d'empoisonner Pyrrhus, qui le prévint et l'égorgea au milieu d'un festin. C'était probablement en l'an 275, que Pyrrhus se mettait ainsi en possession de son royaume. Les quinze années suivantes sont remplies par ses démêlés avec son beau-frère, et par ses tentatives pour s'emparer de la Macédoine. Pyrrhus ayant tué Alexandre, l'un des fils de Cassandre, et s'étant fait roi des Macédoniens, Pyrrhus prit les armes contre lui, et fut son ennemi le plus redoutable. Mais, comme il profita d'une maladie de son fils pour envahir la Macédoine entière. Un Traité suspendit pendant quelque temps leurs querelles, et Déas remonta sur le trône: mais il n'avait un parti chez les Ma-

cédoniens; et, dès l'an 270, on le voit ligé contre leur roi, avec les rois de Thrace, de Syrie et d'Égypte, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Démétrius, qui craignait de se mesurer avec Lysimaque, se porta d'abord à la rencontre de Pyrrhus, qui s'était rendu maître de Bérée, place importante. Quand les deux rivaux furent en présence, il n'y eut pas de bataille: les Macédoniens n'en voulurent point soutenir; ils abandonnèrent Démétrius, et Pyrrhus fut proclamé roi de Macédoine: il le fut pendant sept mois, en 269 et 268. Pyrrhus, dans son nouveau royaume, se montrait affable et clément: de jeunes officiers, auxquels il reprochait quelques propos légers qu'ils avaient tenus à table contre lui, osèrent lui répondre: « Nous en aurions bien dit davantage, si le vainqueur ne nous eût manqué »; il ne s'en offensa point. Cependant Lysimaque arriva, et prétendit qu'ayant contribué à la défaite de Démétrius, il avait droit à une part de ce royaume: il fallut lui céder des provinces; et le partage amena, selon l'usage, une rupture entre les deux alliés. Les Macédoniens que Pyrrhus fatiguait d'expéditions militaires, se détachèrent bientôt de lui: Lysimaque le représentait comme un étranger auquel il était honteux d'obéir; et l'aversion publique se manifesta d'une manière si rapide et si menaçante, que Pyrrhus se hâta de retourner en Épire. Il ne s'y tint pas long-temps paisible: « estimant, » dit Plutarque, que s'il ne faisait du mal à quelqu'un, ou que quelqu'un ne lui en fît, il ne saurait à quoi passer son temps. » Voilà donc l'unique motif pour lequel il accepta, en 260, la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre la république romaine.

En vain le Thessalien Cinéas (*V. ce nom*, VIII, 566) s'efforça-t-il de l'en détourner, dans un entretien que tout le monde connaît depuis que Boileau l'a mis en vers : Pyrrhus envoya Cinéas à Tarente avec trois mille hommes d'infanterie, et s'embarqua lui-même pour cette ville, où il conduisait vingt éléphants, trois mille cavaliers, et plus de vingt-trois mille fantassins. Une tempête submergea une grande partie de ces troupes : le reste suffit au roi d'Épire, d'abord pour subjuguier ses nouveaux alliés, les Tarentins ; puis pour marcher contre le consul Lævinus qui, à la tête d'une armée considérable, s'avancait dans la Lucanie. Avant d'attaquer les Romains, Pyrrhus s'offrit à eux pour arbitre de leurs démêlés avec les Grecs établis dans l'Italie méridionale. Rome lui répondit « qu'elle » ne le voulait point pour arbitre, » et qu'elle ne le craignait pas pour » ennemi. » Alors il conduisit ses troupes près de la ville d'Héraclée ; il attendait là les Tarentins, avant de livrer bataille : l'ordre et la discipline qui régnaient dans le camp romain, lui avaient conseillé ce délai ; mais ses ennemis, plus pressés que lui, passèrent la rivière de Siris ou Semno, et le forcèrent d'en venir aux mains. Ils obtenaient déjà un avantage qu'ils auraient conservé, si l'odeur des éléphants n'eût effarouché leurs chevaux. Profitant de cette circonstance, Pyrrhus mit en déroute leur cavalerie, et bientôt toute leur armée. Il avait, en cette journée, couru de grands périls, et perdu beaucoup de monde ; mais aussi Lævinus laissa quinze mille guerriers sur le champ de bataille. Malgré cette défaite, on maintint à la tête des légions, le consul qui venait de l'es-suyer ; et on le chargea de repousser

les Épirotes, qui usaient de leur victoire en ravageant la campagne de Rome : ils n'étaient plus qu'à douze ou quinze lieues de cette ville. Un ambassadeur de Pyrrhus vint offrir la paix au sénat ; c'était Cinéas, disciple de Démosthènes : on l'écoutait, et ses propositions semblaient assez bien accueillies, lorsque le vieux Appius Claudius, celui qu'on surnommait *Cæcus* ou l'Aveugle (*Voy. Annus II*, 336, 337), dicta une réponse conforme à l'orgueilleuse politique des Romains : « Pyrrhus, s'il voulait » traiter, devait commencer par se » tir de l'Italie, et n'envoyer qu' » d'Épire les députés chargés de de » mander la paix. » Néanmoins le sénat jugea convenable de négocier la rentrée des prisonniers : ce fut l'objet d'une mission confiée à Cains Fabricius (*V. ce nom*, XIV, 44), pauvre et grand citoyen, que Pyrrhus ne parvint ni à séduire, en lui offrant des trésors, ni à effrayer par l'apparition subite d'un éléphant. Ce désintéressement et cette fermeté lui valurent l'estime de Pyrrhus, à laquelle il acquit bientôt d'autres droits. Élu consul, en 278, il reçut une lettre du médecin du roi d'Épire, qui offrait d'empoisonner ce prince. Fabricius la fit passer à Pyrrhus, en le plaignant de choisir aussi mal ses amis que ses ennemis. Touché de cette générosité, Pyrrhus renvoya tous les prisonniers romains sans rançon ; et le consul, pour n'être pas en reste avec un Épirote, se pressa de lui rendre un égal nombre de Samnites et de Tarentins : après quoi il lui livra bataille, non loin d'Asculum ou Ascoli. Le courage également opiniâtre de l'une et de l'autre armée, prolongea l'action durant deux jours ; et la victoire semblait incertaine, lorsque, cette



, les éléphants de Pyrrhus perdirent en sa faveur. Ils perdirent six mille hommes Epirotes, trois mille selon Hieronyme de Carthage; Plutarque. Denys d'Halicarnasse cite aussi le même fait, dit qu'il périt quinze milliers dans les champs de Cruthus, et que les deux armées sortirent avec une perte égale. L'écrit semble confirmé par ce que fit Pyrrhus à ceux qui complimentaient sur sa victoire : nous en remportons encore, disait-il, c'en est us. » Déjà il avait perdu une partie de ses propres hommes, le zèle de ses alliés se relâchait jour en jour. Survinrent les ambassadeurs Siciliens, qui venaient défendre leur île contre les attaques des Carthaginois : l'empressement cette occasion de quitter l'Italie, et d'aller combattre les autres ennemis que les Romains laissent à Tarente une considérable, il descendit avec trente-deux mille cinq cents hommes. A la tête de cette armée, secondé par les Siciliens, il repoussa les Carthaginois des places qu'ils occupaient. Cette conquête lui inspira le projet de soumettre la Libye; et, comme il avait besoin de matelots pour naviger dans cette contrée, il se rendit chez les Siciliens : les soldats forcés indisposèrent les habitants des poursuites qu'il leur fit dresser de diriger contre les principaux capitaines de la flotte pour porter le mécontentement au comble, si bien que les habitants qui avaient appelé Pyrrhus à leur secours, les Carthaginois et les Romains, résolus de solliciter leur

alliance contre lui-même. Pour couvrir sa fuite d'un prétexte honnête, il publia que les Tarentins et les Samnites, ses alliés, redemandaient son appui. A peine s'était-il embarqué, que les Carthaginois attaquèrent sa flotte à l'entrée du port de Messine, où ils l'attendaient, et lui prirent plusieurs vaisseaux : de leur côté, les Mamertins descendirent avant lui sur la côte d'Italie, le surprirent dans les montagnes, et tuèrent un assez grand nombre de ses soldats. Il reçut un coup d'épée sur la tête; et à l'instant même, l'un de ces Mamertins, *homme de haute taille, et tout armé à blanc*, osa le défier en combat singulier, *s'il était encore vivant* : Pyrrhus, quoique blessé, pourfendit le téméraire, *de sorte qu'en un moment les parties du corps divisé en deux, tombèrent l'une de çà, l'autre de là*, dit Plutarque; véritable exploit de paladin, selon la remarque de Bayle, et qui pourtant déconcerta les ennemis, à ce qu'on assure. Pyrrhus gagna Tarente avec vingt mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. Des guerriers Tarentins se joignirent à cette armée, qui aussitôt marcha contre Rome : mais cette fois, les éléphants ne déroutèrent plus les Romains; et le roi grec se retira battu par le consul Manius Curius Dentatus (V. ce nom, X, 373), sous les murs de Benevent. Cette bataille, la dernière que Pyrrhus ait livrée en Italie, est de l'an 274, ainsi que son retour en Epire. Il ne ramenait dans ce royaume que huit mille fantassins et cinq cents cavaliers. Ennius rapporte un oracle amphibologique qui avait annoncé le résultat de cette expédition : *Aio te, Æacida, Romanos vincere posse*; mais Cicéron observe qu'en ce temps les oracles ne parlaient plus

en vers, et qu'à aucune époque, ils n'avaient répondu en vers latins. Le fils d'*Æacide* n'avait ni vaincu les Romains, ni conquis le monde; et néanmoins il pouvait encore se reposer et *faire bonne chère*, ainsi que *Cinéas* le lui avait si sagement conseillé avant le premier départ pour Tarente : mais il fallait à *Pyrrhus* du mouvement, et non du repos; il lui fallait de l'argent pour payer et entretenir ses troupes : il attaqua donc *Antigonos*, qui régnait alors sur la Macédoine, et cette entreprise fut aussi heureuse qu'elle était injuste. Déjà presque tout ce royaume s'était soumis au roi d'Épire, quand le roi de Sparte, *Cléonyme*, chassé par les Lacédémoniens, vint l'inviter à s'armer pour le rétablir sur le trône. C'était-là un de ces projets aventureux que *Pyrrhus* ne savait pas repousser. Aussitôt il marche contre les Spartiates, campe sous leurs murs, tente plusieurs assauts; et, fatigué d'un siège inutile, il part, non moins soudainement, pour Argos, cité alors divisée entre les factions d'*Aristeas* et d'*Aristippe*. Les Lacédémoniens l'attaquèrent plusieurs fois dans sa retraite, et tuèrent son fils *Ptolémée* : il le vengea par un carnage horrible. Lui-même touchait au terme de sa carrière, et divers présages l'en avertissaient, suivant l'usage du temps. Par exemple, un jour qu'il venait de sacrifier des bœufs, on vit les langues de ces animaux sortir de leurs têtes coupées, et lécher leur propre sang. *Putarque* rapporte bien d'autres prodiges, qui, selon lui, annonçaient clairement la mort de *Pyrrhus*. L'intrépidité monarque n'en persista pas moins dans le projet de soumettre Argos. Il entra dans cette ville avec deux mille des

qu'il avait à sa solde. On se

battit de nuit dans les rues; et plus l'action se prolongeait, moins il restait aux Épirotes et aux Gaulois de moyens de soutenir et de concentrer leurs mouvements. *Pyrrhus* comprit que le péril était extrême : il ne commandait plus; on n'entendait plus ses ordres. Renonçant donc à la fonction de général, il voulut combattre en soldat; et, déposant sa couronne entre les mains de l'un de ses officiers, il s'engagea dans la mêlée. Il allait frapper un Argien qui venait de le blesser : tout-à-coup une tuile jetée du toit d'une maison, le renverse et l'étend par terre. La femme qui l'avait lancée, était la mère de l'Argien que le glaive de *Pyrrhus* menaçait. Les Argiens ont débité que c'était la déesse *Cérès*, déguisée sous l'image de cette femme. Le prince commençait à reprendre ses sens : des ennemis le reconnuèrent, et lui tranchèrent la tête. *Alcyonéus* la porta à son père *Antigonos*, qui accueillit mal ce présent. Par ordre d'*Antigonos*, on brûla et l'on inhumait honorablement les restes du roi d'Épire, l'an 272 avant J.-C. Après *Alexandre*, que l'immensité de ses ravages élève au-dessus des autres conquérants antérieurs à l'ère vulgaire, *Pyrrhus* était, aux yeux des anciens, le plus célèbre dans l'âge qu'ils appelaient historique. Nul n'a paru plus persuadé que lui qu'il fallait attaquer, usurper, détruire, pour régner avec gloire. Ses principes, comme ses goûts, le retenaient dans de perpétuels brigandages. Ses pareils, et plusieurs guerriers mêmes qui ont combattu pour leur patrie, l'ont déclaré le plus grand des capitaines. C'était l'avis d'*Annibal*, qui l'a pourtant surpassé; c'était celui des généraux romains, qui ont été dignes de le vaincre. *Cicéron*, dans ses *Let-*

rie avec éloges des livres si d'Épire avait composés de la guerre; et, ce qui est étrange, dans le *Traité De*, il loue sa probité. On croit que son courage égale sa probité militaire; qu'il en brava les plus grands périls affrontant le premier. Il ne savait pas les accomplir, cette persévérance opiniâtre seule enchaîner la fortune. Il n'achevait aucune entreprise, vu qu'il passait si rapidement de la Sicile, de Syracuse en Afrique, en Italie, que ses succès toujours imparfaits, épuisèrent ses moyens, et le laissaient sans ressource, dès qu'il tombait des revers. Il eut trois femmes: Antigone, mère de Ptolémée; mère d'Alexandre; Bircenna, d'Hellenus. D'autres disent que la mort d'Antigone, il épousa d'Autoléon, roi des Péoniens l'Illyrienne Bircenna; et, d'autres noces, Lanassa, fille d'un Agathocle: c'est beaucoup de femmes pour un prince qui n'avait que quarante-trois ans. Il eut ses fils à la guerre, et dit qu'il voulait laisser l'empire à son fils, mais il mourut avant qu'il eût atteint l'âge de la majorité. Son Histoire avait été écrite par Hiéronyme de Cardie (*V. XXI, 545*); et ce livre, quoiqu'il est à regretter, parce qu'il avait été attaché à Pyrrhus, a été suivi dans la plupart de ses erreurs (*Voy.*, sur ce sujet, un ouvrage de Sevin, tome XIII du *Recueil de l'acad.* des inscriptions et belles lettres). Hiéronyme est cité dans la Vie de Pyrrhus par Plutarque, vie très-détaillée, dans laquelle sont rassemblées presque toutes

les traditions relatives à ce personnage, vraies ou fabuleuses. Il faut rapprocher des récits de Polybe (I. I, II, III), de Diodore de Sicile (liv. XXII), de Tite-Live (I. XXII et XXIX) et de Justin (I. 16, 17, 18, 23, 24, et 25). On peut aussi consulter avec fruit l'article du Dictionnaire de Bayle, et plusieurs morceaux de l'Histoire ancienne de Rollin (t. VII, in-12). J.-B. Jourdan a composé une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12. — Alexandre, fils de Pyrrhus, qui occupa le trône de Macédoine, depuis l'an 272 jusqu'en 242, eut pour successeur son fils Ptolémée, père d'un dernier Pyrrhus. Celui-ci, dans sa minorité, perdit une partie de l'Acarnanie, que les Étoliens lui enlevèrent. Sa mère Olympias fit empoisonner une Leucadienne nommée Tigris, que ce jeune prince aimait. Les règnes de Ptolémée et de Pyrrhus, son fils, ont été fort courts; et la famille des Pyrrhides s'est éteinte, avant l'année 200, dans la personne de la princesse Dédamie ou Laodamie, sœur de ce dernier Pyrrhus. D—N—U.

PYRRHUS LIGORIUS. *V. Ligorio.*

PYTHAGORE, chef et fondateur de l'école philosophique qu'on désigne sous le nom d'*Ecole d'Italie*, semble presque appartenir aux temps fabuleux, si l'on considère l'incertitude des documents historiques que l'antiquité nous a transmis à son sujet, et les récits merveilleux qu'on s'est plu à accumuler sur toutes les circonstances de sa vie. C'est que d'une part, quel que fût le vif intérêt que dut inspirer aux philosophes de la Grèce la carrière de ce génie extraordinaire, ceux de ses biographes qui nous sont connus, n'ont vécu qu'à une époque fort éloignée de celle

qu'il avait illustrée ; c'est que , d'un autre côté , la plupart de ces biographes appartenait à l'école nouvelle , qui avait défiguré le Pythagorisme primitif , en le confondant avec les autres doctrines grecques et avec les traditions orientales , et qui , livrée aux spéculations mystiques , cherchait à les entourer des prestiges de tout genre que peut admettre et accréditer une imagination exaltée. Nous ne possédons ni sa vie écrite par la pythagoricienne Théano , ni celles qui avaient eu pour auteurs Aristoxène , Hermippe , Lycon , Moderat de Gades , etc. Diogène Laërce , le premier de ses historiens qui nous soit parvenu , est un guide peu sûr : Porphyre et Iamblique , qui ont traité avec étendue la vie de ce philosophe , auquel ils voulaient rapporter l'origine de leur secte , l'ont peint tel qu'il convenait à cette secte de le représenter. L'époque même de sa naissance a été long-temps controversée. Lloyd l'assignait à la troisième année de la XLVIII<sup>e</sup>. olympiade ( 585 avant J.-C. ) ; Dodwell à la 4<sup>e</sup>. année de la LII<sup>e</sup>. ( 568 ), ou à la 1<sup>re</sup>. année de la LIII<sup>e</sup>. ( 567 ) ; enfin , les savantes Dissertations de Lanauze et de Fréret ( Mémoires de l'Académie des inscriptions , tomes XIII et XIV ), l'ont placée entre la XLIX<sup>e</sup>. et la L<sup>e</sup>. olympiades ( vers 580 ), sans en déterminer l'année précise. Les témoignages de l'antiquité diffèrent également sur le lieu qui lui donna le jour ; mais le plus grand nombre s'accorde à lui donner pour patrie l'île de Samos ; et cette opinion a prévalu. L'île de Samos jouissait alors d'un grand degré de prospérité sous l'autorité de Polycrate : elle étendait au loin ses relations commerciales ; l'industrie et les beaux arts florissaient dans son sein.

Mnesarque , père de Pythagore , livra lui-même au négoce , associa de bonne heure son fils à ses voyages , et lui procura tous les avantages d'une éducation distinguée. Le jeune Pythagore recueillit les leçons de Phérécyde ; et l'on présume qu'il put être admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Doué de tous les dons extérieurs , d'une éloquence naturelle , et surtout d'une passion ardente pour la vérité , d'un enthousiasme profond pour la vertu , il entreprit , suivant l'usage commun aux philosophes de ce temps , de visiter les contrées que la renommée signalait comme jouissant au plus haut degré des bienfaits de la civilisation , et du trésor des connaissances , afin d'y observer les mœurs , les institutions , afin de s'instruire dans les communications avec les hommes les plus éclairés , et de pénétrer , s'il était possible , dans la science des traditions antiques. Il habita long-temps l'Egypte , parcourut la Phénicie , l'Asie-Mineure , visita les temples les plus célèbres de la Grèce , fut initié dans les mystères de Bacchus et d'Orphée. Iamblique et le plus grand nombre des auteurs ont voulu le conduire jusque dans la Perse , dans l'Inde ; d'autres ont voulu le mettre en rapport avec les Hébreux , et même avec les Druides des Gaules. De ces suppositions , dont le motif et l'origine sont manifestes , et qui se contredisent entre elles , la dernière est inadmissible ; les autres ne se présentent que comme des conjectures plus ou moins hasardées. Il dut , sans doute , dans le cours de ses longs pèlerinages , étendre le cercle de ses connaissances , et s'exercer surtout à d'utiles comparaisons : mais il est permis de douter qu'il eût autant d'obligations

l'a dit, aux Chaldéens, pour tions en astronomie, aux Phé- s pour l'étude de la géométrie, rétres égyptiens pour l'art mé- et les diverses connaissances éussit à acquérir : car il fit lui- des découvertes importantes es sciences mathématiques (1). donna une forme méthodique, ne paraît pas qu'elles fussent : en possession chez ces diffé- peuples : on sait d'ailleurs avec jalousie les prêtres égyptiens se laient de toute communication rète, surtout avec les étrangers. u dans sa patrie, Pythagore en- d'abord la géométrie et l'arith- ie à Samos : Porphyre et lam- le transportent successivement a plupart des îles de la Grèce, r propager, avec ces sciences, ctrine mystérieuse et sacrée ls se plaisent à le représenter e l'apôtre ; il est certain, du , qu'il abandonna définitive- le séjour de Samos, et qu'il dans la Grande-Grèce, où it pour lui un brillant et non- héâtre. Il entreprit d'y faire ier les résultats de ses médita- et de son expérience, pour ction et pour l'amélioration mmes, deux buts qui se con- ent à ses yeux, et dont l'heu- alliance, dans la carrière qu'il posa de remplir, est son plus

beau titre de gloire. Ce fut au com- mencement de la LXXI<sup>e</sup>. olympia- de (an 490 avant J. - C. ), sui- vant Cicéron (2), que Pythagore a'é- tablit à Crotone. Il n'aspira point à revêtir le caractère de législateur, à obtenir le pouvoir : il n'exerça au- cune fonction publique. La seule au- torité dont il emprunta l'influence, fut celle des lumières et de la vertu ; et, par cette seule influence, cet hom- me extraordinaire obtint sur ces heu- reuses contrées un empire égal à celui des législateurs eux-mêmes. La ma- jesté empreinte sur son front et dans ses manières, l'austérité de sa vie, sa frugalité, son costume lui-même, qu'on nous représente composé d'une simple tunique blanche, inspiraient le respect ; ses discours excitaient l'admiration la plus vive. On accou- rait en foule autour de lui ; les ci- toyens les plus distingués se ran- geaient au nombre de ses disciples ; la jeunesse surtout recueillait avec avidité ses éloquentes paroles : tous ses efforts étaient dirigés vers la ré- forme et le perfectionnement des mœurs ; c'est par cette voie qu'il es- pérait procurer aussi le perfection- nement des institutions sociales : il sentait que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté, est de commencer par les en rendre di- gnes ; que c'est en formant de bons magistrats, qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire em- pire. Aussi un grand nombre de ses auditeurs furent-ils naturellement ap- pelés aux principaux emplois pu- blics dans les villes de la Grande-Grèce ; et déjà, par leurs soins, les institutions politiques prenaient un nouveau caractère. Consulté par les

Pythagore lui attribue la fautive dé- couverte du carré de l'hypothénuse, qui est d'un usage dans la géométrie. Pythagore passe pour avoir déterminé les rapports mathématiques des intervalles musicaux. Voici comment Nicomache (*ar. theor.*) rapporte qu'il fut cou- lée l'idée. En passant devant un atelier de , il avait entendu que les sons des marteaux : la quarte, la quinte et l'octave ; et il re- marqua que les poids de ces marteaux étaient dans le rapport de 3, 4, de 9, 16 et de 25. C'est cette relation calculée de l'harmonie des sons, qui fut l'école musicale de Pythagore, de celle que, qui prétendait au contraire que les sons ne sont que des rapports harmoniques.

C—CE.

(2) *De Republica*, lib. II, § 20.

magistrats eux-mêmes, le premier conseil qu'il leur donna fut d'élever un temple aux Muses; il leur recommanda la bonne-foi, la justice, leur représenta l'anarchie comme le plus grand des maux, l'éducation des enfants comme le moyen le plus efficace d'assurer un jour d'heureuses destinées à l'état. Il enseignait aux simples citoyens les vertus privées, convenables à leur situation; il s'adressait aux femmes, aux enfants mêmes: il enseignait dans les temples, comme pour consacrer les leçons de la sagesse sous les auspices de la religion. Mais, quelle que fût la réserve que Pythagore s'était imposée, les passions s'irritèrent, la jalousie réussit à empoisonner ses intentions, les intérêts ambitieux s'élevèrent contre son ouvrage: on s' alarma des innovations qu'il introduisait, on s'effraya de la sévérité de ses préceptes; déjà, de son vivant, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école. Suivant quelques auteurs, il en aurait personnellement été la victime. Mais toutes les incertitudes qui règnent sur sa naissance, se reproduisent relativement à sa mort: on sait seulement qu'elle arriva vers la 69<sup>e</sup>. olympiade (vers l'an 500 avant J. - C.) Si nous en croyons au témoignage de Diogène Laërce, qui s'appuie d'Aristote, il eut pour épouse cette illustre Théano, qui occupe aussi un rang distingué dans l'histoire de la philosophie, et à laquelle on attribue plusieurs ouvrages: suivant d'autres, elle fut sa fille. Parmi ses fils, on cite Télange, qui fut le maître d'Empédocle; Mucsarque; et quelques-uns leur joignent Arimneste, qui fut le maître de Démocrite. Les anciens rangent encore deux de ses esclaves, (Astrée, et Zamolxis le Thrace), dans

le nombre de ceux qui ont transmis après lui les mystères de sa philosophie; et ils veulent que le dernier ait été le même que le législateur des Gètes, supposition qui est cependant contredite par la grave autorité d'Hérodote. Ce fut surtout par la création de son célèbre institut, que Pythagore voulut asseoir, étendre, perpétuer l'exécution du vaste plan qu'il avait conçu pour le bien de l'humanité. On peut présumer qu'il a avait pris l'idée d'après le motif des castes sacerdotales d'Égypte, et des initiations établies dans les mystères. Ce n'était pas seulement une institution académique, destinée à recevoir et à conserver le dépôt des doctrines scientifiques; c'était aussi une sorte d'école pratique, dans laquelle les élèves étaient appelés à recevoir le bienfait d'une grande éducation morale, et qui avait quelque analogie avec les ordres monastiques, nés plus tard du sein du Christianisme: c'était même une espèce d'association politique, mais dont le but et les moyens avaient un caractère essentiellement moral, comme son principe. Ce grand homme est le premier, dans l'antiquité, qui ait compris toute la puissance de l'esprit d'association, développé sous les lois d'une organisation forte et régulière. Persuadé, avec la plupart des sages de l'antiquité, que la vérité, pour porter ses fruits, ne doit tomber que sur un sol convenablement préparé; que la fausse science, produit inévitable d'une instruction superficielle, est plus funeste encore que l'ignorance, il institua, par un exemple que suivirent après lui Platon et Aristote, la distinction du double enseignement, dont l'un, s'adressant à l'universalité des auditeurs, leur offrait des leçons à leur

et les disposait à en recevoir élevés; dont l'autre était réservé à un petit nombre d'élèves choisis; soumettait ces derniers à de nombreuses épreuves; il les faisait passer par des degrés successifs, toujours proportionnés non-seulement au développement de leur intelligence, mais encore à leurs progrès dans la science. Les épreuves embrassaient la gymnastique, le régime diététique, les exercices mentaux, et le sommeil, et les exercices gymnastiques; tout y tendait à fortifier l'âme en la purifiant, à dompter les sens, à faire braver les privations et vaincre l'ennemi du corps, à façonner l'esprit aux exigences de la méditation. Les adeptes devaient subir un silence de deux, trois, cinq années, silence absolu au repos, d'après quelques auteurs, mais pas été aussi rigoureux, ni absolu qu'on l'a généralement dit. C'est alors seulement qu'ils étaient initiés à la doctrine secrète, les sciences mathématiques formaient l'introduction. Le dépôt ne leur était confié que sous le serment d'en garder religieusement le secret. Tous ces disciples mettaient leurs biens en commun, avec la faculté de dépendre, laissée à chacun, de reprendre, s'il lui convenait, à se retirer de la société; ils habitaient ensemble, avec leurs familles, dans un vaste édifice appelé *gymnasion* ou auditoire commun: ils vivaient, pendant toute la journée, sous la règle dont l'austérité était tempérée par la promenade, le chant, la musique instrumentale, la danse, les exercices des poètes. La frugalité de la cuisine n'admettait ni la viande, ni le poisson; le vin était interdit aux disciples; tous étaient vêtus d'une robe blanche d'une extrême propreté; les cérémonies religieuses et les

sacrifices se mêlaient aux travaux de l'étude. Les femmes étaient admises aussi dans cette vaste communauté; et plusieurs d'entre elles occupèrent un rang éminent dans l'école Pythagoricienne: Ménage a recueilli leurs noms. Cet institut, par la force et l'esprit de sa constitution, devait exercer sur l'état social une action puissante tout ensemble et salutaire; et la Grande-Grèce en recueillit quelque temps de nombreux bienfaits; mais il devait aussi rencontrer des ennemis: il en trouva d'acharnés, dans des individus bannis de la communauté. Peut-être même des circonstances qui nous sont inconnues contribuèrent-elles à soulever de vives préventions contre cet institut. Il fut exposé tour-à-tour aux violences des émeutes populaires et aux attaques d'hommes puissants. Il y succomba enfin; mais ses membres opposèrent à la persécution qui les atteignit une fermeté calme, une patience courageuse. Séparés, dispersés, ils conservèrent quelque temps encore les traditions du fondateur. « La vie d'un Pythagoricien, dit Platon, dans sa République, est devenue le synonyme d'une vie exemplaire. » Les derniers restes de cette brillante école disparurent vers l'époque des conquêtes d'Alexandre. Quel que fût le mérite des sujets qu'elle avait formés, quels que soient les éloges que l'on doive à l'auteur pour la noblesse de son but et la grandeur de son plan, il est juste cependant de reconnaître que l'institut de Pythagore, considéré surtout comme un établissement, non-seulement momentané, mais durable, aurait présenté les graves inconvénients attachés aux associations secrètes; qu'il aurait tendu à renouveler, en partie, les funestes conséquences qu'a produites,

dans la Chine, l'Inde, l'Égypte, cette division des castes qui, en faisant des lumières scientifiques le privilège d'un petit nombre d'initiés, a mis un obstacle invincible aux progrès de la civilisation et à l'avancement de l'esprit humain. Il n'est pas, dans l'histoire entière de la philosophie, de problème plus curieux, plus important, mais en même temps plus difficile, que celui qui a pour objet de déterminer avec quelque précision la véritable doctrine de Pythagore. Une hypothèse imposante au premier coup-d'œil, par son éclat et par sa grandeur, tend à admettre une philosophie unique et primitive, qui, née dans le berceau même de la civilisation, cultivée d'abord en Asie, aurait passé ensuite dans la Grèce, aurait traversé les premiers siècles de notre ère, et se serait perpétuée jusqu'à nos jours : car cette philosophie, qui serait celle des nouveaux Platoniciens, a régné pendant le cours du moyen âge, bien plus qu'on ne le croit communément ; elle se confond avec les doctrines mystiques qui, sous diverses formes, subsistent encore de notre temps. Dans cette hypothèse, la philosophie de Pythagore serait l'anneau principal qui unirait les traditions orientales avec les doctrines grecques : Pythagore aurait reçu d'Hermès, de Zoroastre, d'Orphée, les trésors qu'il aurait transmis à Platon. Platon lui aurait emprunté, non-seulement celles de ses opinions fondamentales que nous retrouvons dans ses écrits, mais celles aussi que lui a prêtées l'école de Plotin, de Porphyre et de Proclus. Dans ce système, les nouveaux Pythagoriciens, qui prétendirent ressusciter, au commencement de l'ère chrétienne, l'antique enseignement de l'école d'Italie, en auraient été les fidèles inter-

prètes : les Plotin, les Porphyre, les Iamblique, les Proclus, en y rattachant l'enseignement de Platon et d'Aristote, n'auraient fait que restituer celui-ci à sa vraie origine. La théorie pythagoricienne des nombres ne serait qu'un voile emblématique imaginé pour déguiser au vulgaire, pour représenter aux yeux des adeptes ce même idéalisme transcendantal et mystique que la critique sévère de la plupart des historiens a désigné sous le nom de *synchrétisme*, et dont ils ont placé le berceau à Alexandrie. Le savant Dacier, dans sa *Vie de Pythagore*, a prêté à cette opinion son autorité, plus grande à la vérité dans les matières d'érudition que dans les questions philosophiques ; de même qu'il a attribué à Socrate les doctrines que Platon met dans la bouche de son maître. Mais quels documents authentiques interrogerons-nous pour connaître les pensées de Pythagore ? il n'a rien écrit. Les *Vers dorés* qui portent son nom, ne sont point de lui : on ne peut fixer avec certitude l'époque à laquelle ils ont été composés (3). Les ouvrages attribués aux premiers Pythagoriciens, à Théano, à Ocellus de Lucanie, à Timée de Locres, à Philolaüs, soumis par les modernes à une critique savante, ont été généralement jugés apocryphes, d'après des motifs à-peu-près irrécusables. D'ailleurs l'intérêt qu'avaient les nouvelles sectes nées sous les Césars, à faire remonter leurs dogmes à la plus haute antiquité, à les placer sous la protection des noms les plus vénérables, rend leurs assertions fort suspectes ; et ce soupçon s'ac-

(3) Voyez *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers hexamétriques français, etc.*, par M. Falcet d'Olivet, Paris, 1813, in-8°.



orsque l'on considère qu'un actères propres à ces mêmes ut de dénaturer les faits his- s, de fabriquer des écrits sup- et d'accréditer les fables les surdes. Plus on étudie les doc- ue ce système ferait attribuer igore, moins on peut recon- dans des abstractions aussi , dans un spiritualisme aussi un germe de notions compa- avec le degré de culture que humain pouvait avoir acquis, es Grecs, à une époque aussi Refuserait-on d'ailleurs ainsi rite d'originalité, toute con- neuve, toute puissance de a aux plus beaux génies de la qui, sur cette terre féconde en tions libres et spontanées, fu- onnés par le concours des cir- ces les plus favorables? Cette e considération détruit, si nous e trompons, tout le prestige e grande chaîne à laquelle les x Platoniciens ont donné le *chaîne d'or*; et certes ce serait re la beauté à un prix trop e de dépouiller ainsi tant de hommes, de la propriété des i les avaient illustrés, pour en eux que les canaux par e serait transmise je ne sais agesse primitive, découlée aue même de la société hu- Si l'on veut des témoignages tains, on les trouvera dans ecle et Démocrite, qui certai- furent élèves des Pythagori- oiqu'ils enissent pris une direc- leur était propre, et dont les s étaient certainement liés à eement de Pythagore, par sanguinité très - prochaine. ouve dans Platon et Aristot- ore si voisins de l'ancienne 'Italie, et dont le second

surtout avait d'ailleurs étudié avec tant de soin les opinions de ses prédécesseurs. On admettra même le témoignage de Cicéron, qui a précédé les nouveaux Pythagoriciens, et qui était exempt des préventions et des vues particulières à ceux-ci. Or, la philosophie mécanique de Démocrite et d'Empédocle atteste l'idée fondamentale qui tend à expliquer les phénomènes de la nature par des combinaisons géométriques. Aristote, dans un grand nombre de passages, déclare, non - seulement que les Pythagoriciens avaient admis très - sérieusement l'axiome que *les nombres sont les principes des choses*; mais il explique comment ils avaient conçu et expliqué ce principe : il prend le soin de le réfuter. Cicéron est d'accord avec lui; Diogène Laërce est d'accord avec l'un et l'autre. Aucun des trois ne soupçonnait encore les interprétations symboliques, introduites plus tard par des écrivains qui avaient, il est vrai, un système nouveau à accréditer, mais qui n'avaient aucun moyen de recueillir des traditions plus certaines, et dont la crédulité, les affirmations gratuites, sont devenues proverbiales. Si Aristote et Cicéron ne séparent point la doctrine de Pythagore de celle des Pythagoriciens, c'est qu'en effet il n'existe aucun moyen de les distinguer, puisque Pythagore n'a laissé aucun monument où soient consignées ses idées personnelles; c'est que le caractère de son institut ne laisse guère supposer que ses disciples pussent s'être écartés de ses voies. Si la nature des choses permettait d'établir entre eux quelque différence, on concevrait que les disciples auraient pu développer les opinions du maître, et non qu'ils les auraient restreintes; qu'ils auraient spirituali-

sé et non matérialisé sa doctrine. Enfin toutes ces inductions sont encore fortifiées par celles qui naissent de la marche naturelle de l'esprit humain et de l'état dans lequel se trouvaient alors les connaissances. La grande division des sciences, opérée ensuite par Aristote, n'était pas encore sentie ; le domaine des sciences morales et celui des sciences physiques se confondaient l'un dans l'autre ; les sciences mathématiques, à leur naissance, ne se séparaient pas encore des phénomènes du monde sensible, par des abstractions qui les rendissent à toute leur pureté. Cela posé, on conçoit comment Pythagore a pu procéder, et comment il a pu se trouver conduit à créer ses doctrines des nombres. Le premier objet des spéculations de tous les philosophes, consistait à découvrir ce qu'ils appelaient le *principe des choses* ; ils confondaient même encore alors, sous le terme de *principes*, et les causes productives, et les éléments primitifs. L'école d'Ionie avait demandé ces principes à la nature elle-même. Pythagore, exercé dans l'étude des connaissances mathématiques, dut être frappé de cette propriété génératrice qui caractérise la science des nombres, de cette vertu qu'ont les notions de l'arithmétique et de la géométrie, de s'expliquer les unes par les autres, et de former des combinaisons systématiques : jetant ensuite les yeux sur la grande scène du monde physique, il y vit reparaître, sous mille aspects, et les proportions, et les lois sur lesquelles se fondent la géométrie et l'arithmétique ; il put soupçonner d'une manière confuse, tout ce que la physique pouvait attendre de l'application de ces deux sciences à l'investigation des phénomènes de la

nature. Mais le succès de cette grande application, qu'il était réservé à Galilée de pénétrer dans les temps modernes, ne pouvait se révéler dans l'enfance de la philosophie. Les idées abstraites adhéraient encore si fortement aux objets eux-mêmes par l'alliance que les sens ont instituée ; elles conservaient encore tellement la forme concrète, que les spéculations de Pythagore ne purent s'affranchir de ces liens naturels. C'est un fait historique, que Pythagore considérait l'univers comme une vaste harmonie ; et cette grande et belle conception explique toutes ses autres pensées. Comme tous ceux qui, au début d'une carrière d'investigations, découvrent un principe de solution, il lui donna une valeur absolue et universelle. Cette interprétation de sa doctrine est dans l'accord le plus parfait avec la marche d'idées que nous retrouvons dans tous les philosophes de son temps. Il est deux espèces de vérités générales : les lois physiques ou positives, les lois mathématiques ou hypothétiques ; les secondes portent seules en elles-mêmes une évidence intrinsèque : Pythagore crut donc y trouver les principes dont les premières dérivent. C'est ainsi qu'il fut conduit à instituer cette philosophie corpusculaire dont il fut le premier auteur parmi les Grecs, à moins qu'avec Strabon et Sextus l'Empirique, on ne la rapporte, sur le témoignage de Posidonius, à un *Sidonien nommé Moschus, qui a vécu avant la guerre de Troie*. Suivant Platon, dans le *Theétète*, « la philosophie pythagoricienne supposait en général que tout est composé de particules insensibles formées par le mouvement local ; la couleur, par exemple, n'est pas une chose qui existe hors

yeux, ni dans nos yeux : nous ne voyons que des mouvements diffusés sur les objets diversement réfléchis dans l'œil. N'est-ce pas l'origine de la célèbre distinction entre les qualités premières et les qualités secondes ? » C'est le célèbre pythagoricien, déclarant que les unités n'étaient autre chose que des atomes ; et Aristote confirme cette observation. L'hypothèse des atomes, qu'Aristote et Diogène attribuent à Démocrite et Leucippe, paraît donc avoir sa racine dans la physique antique ; Démocrite professait une haute estime pour Pythagore, même intitulé l'un de ses disciples ; le célèbre Empédocle considérait de tous les corps composé de tous les mélanges et de toutes les parties ; sa doctrine des qualités sensibles était, comme celle d'Aristote, conforme à celle de Démocrite. Ce dernier philosophe et Leucippe auraient donc mérité le mérite de coordonner une méthode systématique cette hypothèse, développée par Epicure et traversée les siècles. Démocrite aurait aussi emprunté du fondateur de l'école d'Italie, la découverte importante pour cet âge, du mouvement de la terre autour du soleil, la sorte qu'avec Aristote il expliquait la pensée de Pythagore : *la terre, étant un des astres, est à dire une des planètes, tourne autour d'un centre* : mais les philosophes qui suivent semblent faire illusion à la rotation de la terre elle-même ; car il ajoute : *si qu'elle produit le jour et la nuit*. Cependant Pythagore s'était consacré à une ardeur non moins grande de la morale ; il était na-

turellement porté aux exercices contemplatifs : les notions morales lui offraient aussi ce caractère d'ordre et de régularité qui est propre aux idées géométriques. La musique, qu'il cultivait avec soin, en était le lien commun, et semblait les confondre. Les notions morales se réfléchissaient à ses yeux sur le théâtre de la nature : il y admirait l'œuvre du *grand architecte* ; il y voyait resplendissantes ces images du beau, qui sont comme le reflet du bon. Ainsi, les trois ordres de connaissances, confondus autant qu'associés, se rattachèrent pour lui à des fondements communs, furent soumis par lui à des lois communes. C'est ce qu'on voit manifestement dans la célèbre Décade attribuée à Alcmaeon. Gardons-nous de croire, au reste, que la notion des *nombre*s pût offrir aux Pythagoriciens la précision que lui donne pour nous le langage des mathématiques. Elle représentait pour eux non-seulement les quantités arithmétiques, mais toute grandeur, toute proportion. Les nombres étaient pour eux identiques avec les êtres, avec les objets eux-mêmes, avec les parties élémentaires et constitutives de la nature ; l'univers était pour eux un nombre aussi ; le nombre, en un mot, n'était point encore séparé de la réalité. C'est ainsi qu'ils transportaient, dans le domaine de la réalité, les lois qui, dans le domaine de la pensée, gouvernent cet ordre de combinaisons. Le système des nombres résolvait, dans leur doctrine, le problème de la cosmogonie. L'unité, ce terme éminent vers lequel se dirige toute philosophie, ce besoin impérieux de l'esprit humain, ce pivot auquel il est contraint de rattacher le faisceau de ses idées, l'unité, cette source, ce centre de tout

ordre systématique, ce principe de vie des institutions sociales, ce but élevé de la nature morale, ce foyer inconnu dans son essence, mais manifeste dans ses effets, de toutes les puissances physiques; l'unité, ce nœud sublime auquel se rallie nécessairement la chaîne des causes, fut l'auguste notion vers laquelle convergèrent aussi toutes les méditations des Pythagoriciens. La dyade déjà produite et composée, origine des contrastes, représenta pour eux la matière, ou le principe passif, suivant les opinions du temps. La triade, nombre mystérieux qui joue un si grand rôle dans les traditions de l'Asie et dans la philosophie platonicienne, image des attributs de l'Être Suprême, réunit en elle les propriétés des deux premiers nombres. La *tétrade* ou le quaternaire, qui exprime la première puissance mathématique, représente aussi la vertu génératrice, de laquelle dérivent toutes les combinaisons: c'est le plus parfait des nombres; c'est la racine de toutes choses; le nombre septenaire appartient aux choses sacrées; l'enneade est le premier carré des nombres impairs; le décade ramène à l'unité les nombres multiples. Nous ne pouvons offrir ici que la clef de ce système, qui, au travers des siècles, dans l'insuffisance des documents, se présente nécessairement d'une manière confuse, que ses partisans se plaisaient encore à envelopper des voiles de l'obscurité, et qui d'ailleurs ne pouvait guère être en lui-même qu'une esquisse fort imparfaite, qu'un mélange d'idées hétérogènes. Nous savons que l'unité de Dieu se montrait aux Pythagoriciens dans sa simplicité sublime; que le monde se présentait à leurs regards comme un tout ordonné

et harmonieux, et reçut d'eux le nom de *Cosmos*, qui en est l'expression: nous comprenons ces vues appartenant à l'ensemble de leur doctrine; mais nous ne comprenons aussi pourquoi leur théologie fut encore empreinte d'une foiblesse matérielles, pourquoi la lumière, la chaleur, reçurent des propriétés divines, pour envisager la Divinité comme l'essence de la nature. Leur psychologie ne put se dégager davantage d'un alliage semblable: « les âmes des émanations de la Divinité remplissent l'air; elles se distillent en une nombreuse hiérarchie d'anges, de géants, d'âmes infernales, à sa naissance, à la mort de ces âmes préexistantes, rend, lors de son trépas, à une nouvelle transformation incessantes; » l'immortalité elle-même ne s'offrait aux Pythagoriciens que sous des formes corporelles. Sans l'habitude de la méditation, l'étude des vérités théoriques et spéculatives, leur apprit à mieux juger qu'on ne l'avait fait encore des facultés intellectuelles, des sensuelles: c'est au principe des premières, qu'ils réservèrent la prérogative d'une existence future. Nous comprenons encore combien la physique dut être imparfaite, comment ils concevaient le système de l'univers comme un grand poème, et comment ils daignaient les rapports symétriques des lois productrices. La pratique de la médecine dut cependant attirer l'attention sur une branche spéciale de phénomènes; c'est à leurs succès dans l'art de guérir, qu'il faut attribuer sans doute, l'opinion qui les représentait comme se livrant aux pratiques de la magie: mais, en envisageant les phénomènes isolés,

ent les lier entre eux , préciparce qu'ils allaient chercher immédiat dans les rapports universels des choses. Le méopre aux Pythagoriciens , conns l'application avec laquelle vrèrent aux sciences mathéses, et à la pratique de la morale. e Laërce dit qu'ils plaçaient ière de ces deux études , au plus noble , et qu'ils en faileur occupation principale. thagoriciens ne s'attachaient revêtir la morale de formes iques; et cette circonstance est le remarque : ils se dirigèrent aux préceptes d'application; s y portèrent, certainement, e élévation. Les Vers dorés , en soit l'auteur , sont , sous port , un monument admiraiqui commande encore aujouri vénération. Les signes d'une ntiquité qui y sont empreints , s permettent guère de douter ne renferment les traditions elles de cette école. Les règles titut de Pythagore, la vie de ses es , sont comme autant de téenaccord avec elles. Cette école trait la vertu comme une har , l'unité comme le caractère erfection , le multiple comme lu désordre. Elle s'attachait à faire naître la vertu, de l'emir soi-même , à procurer la stérieure comme sa récompense concevait aussi la vertu comcaractère de ressemblance avec nité : « car la vérité et la bonté s attributs de Dieu , disait Pye ; et le plus précieux présent omme ait reçu de son auteur , nour du vrai et de la bienfai- Dieu est le juge moral de ne, » disait-il encore , au rap-e Iamblique. La justice était,

d'après lui , contenue dans cette formule : *un nombre réputé plusieurs fois semblable à lui-même*, c'est-à-dire , qu'il la fondait sur l'égalité, la réciprocité : aussi supposait-il qu'un homme doit recevoir d'un autre ce qu'il a fait à son égard. Les préceptes de la morale , dans le code des Pythagoriciens , étaient exprimés dans des sentences détachées , et sous des symboles , à la manière des Orientaux et des gnomiques Grecs ; c'est sous cette forme que nous les retrouvons toujours dans la philosophie primitive. Le mystère dont les Pythagoriciens s'entouraient, les allégories dont ils se servaient pour protéger ce mystère, les vues neuves et hardies, qu'ils avaient semées dans le champ de la spéculation, la pureté de leur doctrine, le respect qui s'attachait à leur caractère , tout concourait à faciliter l'extension nouvelle et prodigieuse que l'on tenta de donner à leur enseignement , lorsqu'on prétendit le faire revivre , à une époque où un enthousiasme exalté saisissait avec empressement toutes les notions du merveilleux , où le mélange des doctrines mystiques pénétra dans la philosophie et vint la dominer. De là ce Pythagoricisme moderne qui servit de prélude au nouveau Platonisme , et fut ensuite adopté par lui. Telle est du moins l'opinion que nous nous sommes formée , d'après nos propres conjectures , et après une investigation assidue des monuments épars de l'antiquité. Ceux qui voudraient comparer les points de vue divers sous lesquels cette philosophie a été envisagée, peuvent consulter les divers historiens de la philosophie : ils trouveront particulièrement dans Brucker les indications relatives à l'érudition bibliographique; dans Tennemann, une ap-

préciation sage et prudente ; dans Meiners , un tableau intéressant de l'institut de Pythagore. Peu de sujets ont autant occupé les modernes , quoique , à nos yeux , il en soit peu qui laissent encore autant à désirer.

D—G—O.

**PYTHÉAS**, astronome, géographe et navigateur, passe pour le plus ancien écrivain qu'aient produit les Gaules. Il était de Marseille, et florissait au commencement du quatrième siècle avant J.-C., son voyage ayant précédé la conquête des Indes par Alexandre, qui eut lieu l'an 327. A cette époque, Marseille avait acquis par son commerce une splendeur qu'elle n'a jamais perdue. Pythéas trouva dans sa patrie les moyens de cultiver son goût pour les sciences : il s'appliqua surtout à la physique et à l'astronomie ; et il y fit des progrès qui lui méritèrent l'estime de ses compatriotes. On conjecture que les Marseillais, dans la vue d'étendre encore leur commerce, envoyèrent Pythéas reconnaître de nouveaux pays vers le nord, tandis qu'Eutymène allait en découvrir vers le midi. Il suivit les côtes de l'Espagne et de la Lusitanie, longea l'Aquitaine et l'Armorique, entra dans le canal qu'on nomme aujourd'hui la Manche ; et s'avancant de cap en cap, jusqu'à l'extrémité orientale des îles Britanniques, après six jours de navigation, aborda l'île que les barbares nommaient *Thulé*, et que l'on a cru être l'Islande. Le célèbre Danville cherche à démontrer que dans six jours, Pythéas, avec sa manière de naviguer, ne put arriver qu'aux îles de Shetland, que les anciens désignaient aussi par le nom de *Thulé* (Voy. les *Mém. de l'acad. des inscript.*, xxxvii, 439) ; mais ce qui ferait croire que Pythéas s'est

avancé réellement jusque dans l'Islande, ou du moins qu'il en parle d'après des témoins oculaires, c'est qu'il rapporte qu'au solstice d'été, le soleil n'y quitte pas l'horizon, phénomène qu'il n'avait pu deviner et qui n'a lieu que dans les climats aussi rapprochés du pôle. Aussi, M. Gosselin (1) reconnaît que la *Thulé* de Pythéas n'est pas celle de Ptolémée. Dans un second voyage que Danville ni M. Gosselin n'admettent pas, Pythéas se dirigea vers le nord-est, pénétra par le Sund dans la mer Baltique, et poussa jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme le *Tanaïs*, et qui serait, ou la Vistule selon quelques uns, ou, selon Bougainville, la Radaune, rivière qui se jette dans la Vistule près de Dantzic, ou, suivant M. Gosselin, la Duna. Pour apprécier les difficultés que Pythéas dut vaincre dans cette double navigation, il faut se rappeler qu'il était privé de tous les secours que l'art et l'expérience ont opposés depuis aux dangers de la mer. Il rendit compte de ses découvertes dans deux ouvrages : le premier intitulé, *Description de l'Océan*, contenait la relation de son voyage de Gadès à l'île de *Thulé* ; et le second, qui avait pour titre le *Période*, ou selon d'autres le *Périples*, le récit de sa dernière navigation : il ne nous reste de l'un et de l'autre que de courts fragments dans la *Géographie* de Strabon, et dans l'*Histoire naturelle* de Pline. Strabon, qui paraît se défier en général des rapports des voyageurs, traite Pythéas avec une excessive sévérité : cependant il avoue que ses remarques sur les mœurs des habitants et sur les productions des pays qu'il a

(1) *Géographie des Grecs analysée*, p. 197. — *Recherches*, etc., I, 3-39; IV, 60-228.

parcourus, sont assez exactes. Il n'en est pas de même des latitudes que Pythéas avait assignées aux principales villes de l'Espagne, des Gaules et des îles Britanniques : Strabon les contredit presque toutes ; mais les observations des géographes modernes ont confirmé celles de Pythéas, et démontré que Strabon lui-même s'était trompé. Pythéas est célèbre en astronomie, pour avoir déterminé la latitude de Marseille en mesurant avec un gnomon la hauteur du soleil au solstice d'été (2). Cassini déclare que, si l'on avait exactement les circonstances de cette observation, elle pourrait servir à décider la célèbre question du changement de l'obliquité de l'écliptique (Voy. les *Mémoires de l'acad. des sciences*, VIII, 11, et l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, I, 471). Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même ; mais qu'avec trois autres étoiles voisines elle formait un quadrilatère ou carré, dont le pôle était le centre (Voy. l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, I, 189). Enfin, il paraît être le premier qui ait soupçonné la liaison du phénomène des marées avec le mouvement de la lune. Plusieurs savants modernes, parmi lesquels on distingue Nicol. Sanson, Gassendi, Rudbeck, etc., ont vengé Pythéas des injustes reproches de Polybe et de Strabon. On peut consulter pour des détails, le *Dictionnaire* de Bayle ; l'*Histoire littéraire de la France*,

(2) On a révoqué en doute la réalité ou la justesse de cette observation, sur ce que Pythéas avait, dit-on, identifié la latitude de Marseille avec celle de Byzance, qui en diffère de plus de deux degrés : l'accusation est mal fondée : c'est Hipparque, et non Pythéas, qui supposait cette égalité de latitude. Voy. le *Journal des savants* de 1816, pag. 558, art. 1, et le IV<sup>e</sup> vol. des *Recherches* de M. Gousselin, pag. 366, et pag. 691.

I, 71-78 ; les *Éclaircissements sur la vie et sur les voyages de Pythéas*, par Bougainville, dans le *Recueil de l'acad. des inscrip.*, XIX, 46 ; le *Mémoire* de J. P. Murray, *De Pythææ Massiliensi*, publié en 1775, dans les *Nouv. comment. soc. Gotting.*, tom. VI ; et les *Mémoires pour servir à l'histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille* par M. D. A. Azuni. Le P. Hardouin a confondu Pythéas de Marseille, avec un orateur athénien, contemporain et ennemi de Démosthène. W—s.

PYTHIS. Voy. BAYAXIS.

PYTHODORIS, reine de Pont, fille de Pythodorus, riche citoyen de Tralles, dans la Lydie, qui avait été ami de Pompée, était femme de Polémon I<sup>er</sup>, qui gouverna le Pont, le Bosphore Cimmérien et la Colchide, peu de temps avant notre ère. Nous avons peu de choses à ajouter à ce que l'on en a dit à l'article de son mari. Quand ce prince périt, en combattant les Aspurgitains, sa veuve lui succéda dans l'administration des états qu'il possédait dans l'Asie-Mineure. Le Bosphore seul resta au pouvoir des barbares, qui avaient vaincu Polémon ; et il ne revint jamais à sa famille. Pythodoris avait eu de ce prince deux fils et une fille ; elle régna pendant leur minorité. On connaît quelques-unes des médailles qu'elle fit frapper à cette époque ; elles sont fort rares : elles offrent la tête de Tibère, et, au revers, un des signes du zodiaque, et la légende : BAZIAEZZA ΠΥΘΟΔΩΡΙΣ ΕΤΟΥΣ Σ, *Larvæ Pythodoris*, l'an 60. On peut voir, sur ces médailles, un *Mémoire* de l'abbé Belley (*Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXIV). Cette princesse régnait sur toute la partie orientale de l'ancien royaume de

Pont, connue sous le nom de Pont Polémoniaque, et qui s'étendait depuis le fleuve Iris jusqu'aux frontières de l'Arménie et de la Colchide. Elle y joignait la souveraineté de ce dernier pays, comme Strabon nous l'atteste (lib. xi, p. 499). Les Chaldéens, les Tibaréniens et les autres peuplades barbares qui habitaient dans les montagnes au sud-est de Trébizonde, lui étaient également soumis. Elle résidait ordinairement dans la ville de Cabire, que Pompée avait appelée *Diopolis*, mais qui fut considérablement agrandie par elle, et décorée du nom de *Sebaste*, sans

doute pour témoigner sa reconnaissance à Auguste. Strabon, contemporain de cette princesse, et qui était né dans une des villes grecques enclavées dans ses états, vante ses belles qualités, sa prudence et son habileté dans l'art de la guerre. Elle épousa en secondes noccs Archelaüs, dernier roi de Cappadoce, dont elle devint veuve en l'an 17 de notre ère. Elle continua de régner dans le Pont, avec son fils aîné, Polémon II, qu'elle avait associé au trône, mais en se réservant tout le soin des affaires. On ignore à quelle époque Pythodoris mourut. Son fils lui succéda. S. M. A.

## Q

**QUADE** (MICHEL-FRÉDÉRIC), philologue, naquit en 1682, à Zechan, en Poméranie. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, à Berlin, Wittenberg et Greifswalde, il se fit connaître dans la dernière université par plusieurs Thèses et Dissertations, et fut chargé du soin de la grande bibliothèque du vice-chancelier Mayer. Outre l'avantage de profiter de cette vaste collection, Quade eut celui d'accompagner son protecteur dans ses voyages en Allemagne, et d'y connaître plusieurs hommes célèbres, tels que Leibnitz, Olearius, etc. En 1704, son bienfaiteur, en sa qualité de comte Palatin, usant du droit de sa charge, de couronner des poètes, fit ce petit honneur à Quade, qui pourtant n'a composé de vers, que des inscriptions latines, et une pièce de vers allemands sur l'imprimerie, remarquable seulement en ce que les noms de tous les imprimeurs de Poméranie s'y trouvent réunis.

Ayant reçu ensuite le titre de bachelier en théologie, il obtint, en 1716, le rectorat et la chaire de philosophie au gymnase du Vieux-Stettin; il conserva la place de recteur jusqu'à sa mort, arrivée le 11 juillet 1757. Quade a publié un grand nombre d'écrits, surtout de brochures latines dans le genre que les Allemands appellent *micrologie*, c'est-à-dire, des traités sur des sujets minutieux. Dans cette catégorie doivent être rangées : sa Dissertation *De viris staturâ parvis eruditione magnis*, Greifswalde, 1786, qu'il paraît avoir faite avec d'autant plus de plaisir qu'il était lui-même fort petit; *De rectoribus scholarum quadragesimum laboris annum supergressis*, Stettin, 1719, in-fol.; *De jurisconsultis ex theologis factis*, 1728; *De morbis eruditorum ordini familiaribus et plerumque exitiosis*, 1741, in-fol. Parmi ses autres écrits, on remarque : I. *De Dionysio*



*ita scriptisque eidem sup-*  
Greifswalde, 1708. II. *Allatii instructio de biblio-*  
*alatinâ Romam transpor-*  
ibid., 1708, in-4°, d'après  
uscrit de la bibliothèque de  
cette instruction a été ré-  
e dans divers Recueils. III.  
*nus vindiciarum gloriæ et*  
*Pomeranorum*, Rostock  
reau-Brandebourg, 1721,  
défendit l'honneur de sa pa-  
tre Schoettgen, et fut atta-  
un pamphlet anonyme.  
*ritu veterum vota solvendi*,  
in-fol. V. *De conditoribus*  
*inæ confessionis*, ibidem.  
*isu et abusu studii mathema-*  
7, in fol. VII. Son *Specimen*  
*entorum ad Mich. Maittaire*  
*typographicos, cum tribus*  
*ationibus*, a été inséré par  
s dans le tome VII de sa *Ber-*  
*ibliothek*. VIII. *De varid*  
*ymnasii fortunâ et fati-*  
n-fol. IX. *Dissert. epist. de*  
*ilitterariæ successu et incre-*  
*ver academias et scholas illus-*  
756, in-4°. X. *De caussis*  
*legantiores disciplinæ, in-*  
*itteræ latinæ, hodie contem-*  
*teantur à multis*, 1757, in-  
ade a coopéré à la première  
poméranienne de la Bible en  
d, publiée à Stettin en 1708;  
est à tort que Fabri lui attri-  
*Bibliothécaire impartial*,  
le Klosen et Krausen, comme  
e positivement Marc - Paul  
, dans sa curieuse Notice des  
x (1), pag. 11. D—G.

QUADRAT (SAINT), un des apo-  
logistes de la religion chrétienne,  
florissait dans le second siècle de  
l'Eglise. Nous ne savons presque rien  
de lui. Il était disciple des apôtres,  
au rapport d'Eusèbe (*Hist. eccles.*  
lib. III, c. 37), et se montra véri-  
tablement l'héritier de leur esprit.  
Doué, comme eux, du don de prophé-  
tie, et opérant les miracles qu'ils  
avaient opérés, il contribua puis-  
samment à la propagation de l'Evan-  
gile. Publius, évêque d'Athènes,  
ayant reçu la couronne du martyre  
en 125, Quadrat fut élevé sur son  
siège. Son premier soin, dit saint  
Jérôme, fut de rassembler les Chré-  
tiens que les persécutions avaient  
dispersés, et de ranimer dans leur  
cœur le feu de la foi qui commen-  
çait à s'éteindre. L'an 126, l'empe-  
reur Adrien se fit initier aux mys-  
tères de Cérès-Eleusine. Cette céré-  
monie devint le signal d'une nou-  
velle persécution. Quadrat composa  
une apologie du christianisme, et la  
présenta à ce prince, à la fin de l'hi-  
ver qu'il passa dans cette ville. Elle  
produisit son effet; et la violence  
de la persécution fut entièrement  
apaisée. Les anciens ont donné de  
grands éloges à l'Apologie de Qua-  
drat. Eusèbe l'appelle un admirable  
monument des talents et de la pureté  
de la foi de l'auteur: elle est un  
ouvrage très-utile, selon saint Jé-  
rôme, et digne de la doctrine apos-  
tolique. Il est fâcheux qu'il ne nous  
en reste qu'un très-petit fragment  
qu'Eusèbe nous a conservé. Quoiqu'il  
se trouve dans une multitude de li-  
vres, nous le rapporterons à cau-  
se de son importance. « Jésus-  
» Christ a fait ses miracles à la vue  
» de l'univers, parce qu'ils étaient  
» au-dessus de tout soupçon. Il a  
» guéri des malades, et il a ressuscité

*Vericht von der heut zu Tage grand Mode*  
*Journal-Quartal und annual Schriften*,  
I, in-8°. La 2<sup>e</sup> édition est de Leipzig,  
imprimée à Jena, 1716 et 1717; et avec des  
notes à Gerdelen, 1718 et 1724. L'auteur,  
rédauteur en Pologne, est mort en octo-

» des morts. Quelques-uns même ont  
 » survécu long-temps à l'auteur du  
 » prodige, et ne sont morts que de  
 » nos jours. » Valois, Dupin, Tille-  
 mont et Basnage ont prétendu que  
 Quadrat l'apologiste n'était pas le  
 même que l'évêque d'Athènes; mais  
 cette opinion a été réfutée par Cave,  
 Grabe et Lardner. L—B—E.

QUADRIGARIUS (QUINTUS  
 CLAUDIUS), historien romain, an-  
 térieur à Sisenna, qui travailla sur  
 la même matière, vivait du temps  
 de Sylla, 80 ans avant J.-C., et  
 peut être considéré comme le plus  
 ancien de ceux qui écrivirent les An-  
 nales de la république. Tite-Live  
 s'en est approprié plusieurs passa-  
 ges. Aulu-Gelle le cite fréquemment,  
 et semble faire grand cas de son au-  
 torité : les nombreux passages de  
 Quadrigarius répandus dans ses *Nuits  
 Attiques*, sont d'un style assez pur,  
 et prouvent que cet écrivain, quoi-  
 que fort ancien, n'était point dépour-  
 vu de goût ni d'élégance. Les Annales  
 de Quadrigarius existaient, dit-on,  
 encore sur la fin du douzième siè-  
 cle; du moins elles sont citées par  
 Jean de Salisbury : ce qui en reste  
 donne lieu de regretter ce qui est per-  
 du. Antoine Augustin l'a inséré dans  
 ses *Fragmenta historica*, et Haver-  
 camp l'a mis, *cum notis variorum*,  
 à la suite de son édition de Salluste,  
 Amsterdam, 1742, in-4°, tom. II,  
 p. 344. V—R.

QUADRIO (FRANÇOIS-XAVIER),  
 littérateur italien, naquit à Ponte,  
 en Valteline, le 1<sup>er</sup> décembre 1695.  
 Après avoir achevé de très-bonne  
 heure ses études littéraires, il se dis-  
 posait à se rendre à Pavie pour y  
 suivre des cours de jurisprudence,  
 lorsque l'envie lui prit de se fai-  
 re jésuite. Il s'engagea, bien jeune  
 encore, dans cet ordre religieux,

sans avoir réfléchi sur les consé-  
 quences d'une telle résolution. Vers l'â-  
 ge de vingt ans, il commença d'en-  
 seigner les humanités à Padoue,  
 avec un brillant succès; et, après  
 cinq années consacrées à cette fonc-  
 tion laborieuse, il fut envoyé à Bo-  
 logne. Il y étudiait la théologie, et  
 en même temps il y donnait des le-  
 çons, en qualité de répétiteur, ou  
 de maître de conférences, dans le  
 collège de Saint-Xavier. Il se livra  
 ensuite à la prédication : il expliqua  
 l'Écriture sainte à Venise et à Mo-  
 dène; après quoi il revint à Padoue  
 pour y être préfet des classes. Ce fut  
 alors qu'il composa deux livres in-  
 titulés : *Della poesia italiana*, qui  
 furent imprimés à Venise, en 1734,  
 sous le nom fictif de Giuseppe Ma-  
 ria Andrucci, par les soins de Seghe-  
 zi et d'Apostolo Zeno. Bientôt il  
 conçut un plan beaucoup plus vaste.  
 Encouragé par Cordara, son confre-  
 re et son ami (F. CORDARA, IX,  
 567), il entreprit une Histoire gé-  
 nérale de la poésie, histoire qui devait  
 embrasser tous les âges, tous les  
 pays, tous les genres. Cette entre-  
 prise a exigé de lui de longues et pé-  
 nibles recherches : il lui a fallu vi-  
 siter les bibliothèques de Venise, de  
 Milan, de Bologne. Il séjourna ainsi,  
 entre les années 1734 et 1743, à  
 Modène, à Borgo San-Donino, et ne  
 laissa pas de rencontrer, en ces di-  
 vers lieux, assez de contrariétés et  
 de dégoûts. En 1743, il se rendit à  
 Rome, où le général des Jésuites, et  
 surtout le pape Benoît XIV, l'accueil-  
 lèrent avec bienveillance. Sensible  
 à ces témoignages d'estime, il écri-  
 vit un long Mémoire où il expo-  
 sait avec confiance sa propre situa-  
 tion, l'état de ses affaires et de  
 ses travaux; et il le remit, en par-  
 tant, au souverain pontife. L'in-

le son ouvrage, commencée et à Bologne, se continuait il vint habiter cette ville, arda point à fixer sur lui les u public par l'humeur même dont il se montrait atdevint inquiet, soupçonnettes qu'il avait contracte faire imprimer, accruhagrins; il s'imagina qu'il ru des personnes avec lesrivait, et qui, au contraire, eaucoup de considération Ayant résolu de se dégager qu'il avait contractés, il t obtint de ses supérieurs ion de passer quelque temps agne pour rétablir sa santé nt affaiblie. De Milan, d'où récipitamment, au mois de innée 1744, il se dirigea ; et non loin de cette ville, uilla de l'habit de jésuite, a sur la grande route. Enisse, il écrivit de Zurich, ire, des lettres au Saint- r justifier le parti qu'il vrendre, et reçut du sage IV des réponses bienveillutefois Quadrio refusa obsles chaires que des villes tes s'empressaient de lui il soutint à Bâle plusieurs contre les théologiens réle goût des lettres l'attira Paris : il resta en France fin de mai 1747, et il eut ons avec des personnages : on cite particulièrement l de Tencin et Voltaire, qui t son savoir et appréciaient e. De retour en Italie, et lques mois de séjour à Ponrie, il fit un nouveau voyage, en 1748, et obtint de IV l'autorisation de porter e prêtre séculier pendant

trois ans. Cet excellent pontife (*quel saggio pontefice*, disent les biographes italiens de Quadrio) lui fournit des moyens de subsister, et lui donna des lettres de recommandation pour le cardinal Querini, évêque de Brescia, et le Mécène de cette époque: le pape fit mieux encore; il lui conféra, en avril 1751, deux canonicats, et le dispensa, pour sa vie entière, de porter le costume des jésuites. Par surcroît de bonne fortune, Quadrio, dès le mois de septembre de la même année, fut présenté au comte Pallavicini, gouverneur de Milan, qui le prit pour bibliothécaire. Pallavicini quitta ce gouvernement, en 1753, et continua de s'occuper du sort de Quadrio: il ne tenait qu'à celui-ci de se placer avantageusement à Gênes ou à Bologne; mais il aima mieux rester à Milan, et se retira dans le couvent des Barnabites, où il termina, le 21 novembre 1756, sa carrière, qui, depuis 1744, avait été heureuse et paisible: auparavant ses travaux, et plus encore ses chagrins, avaient fort altéré sa santé. Il laissait manuscrit un Traité de médecine, fruit de ses souffrances autant que de ses études; c'était un abrégé qu'il avait composé en cédant aux conseils de Morgagni, un de ses amis les plus illustres. On conservait aussi à Venise, dans la bibliothèque des Jésuites, une Botanique universelle, écrite de la main de Quadrio; et on lui attribuait une grande partie d'un ouvrage de Jacques Zannichelli (fils) sur le même sujet. Il avait fait, à l'âge de trente-trois ans, un poème intitulé: *Il cavaliere errante*, en soixante chants; mais depuis, il le condamna, dit-on, aux flammes. Dans le cours des six dernières années de sa vie, il a publié, à Milan, plusieurs ouvrages, à commencer par une lettre sur

les titres honorifiques, imprimée en 1751. En la même année, il a inséré dans un Recueil intitulé : *Borlanda impasticiata*, in - 4°. , des vers runiques (*versi in lingua runica di Skogon knufa*), retrouvés dans la bibliothèque Magliabecchi. Sa *Lettera intorno alla sferistica*, sur le jeu de paume des anciens, est de la même date. Il n'existait qu'une ancienne et rare édition (donnée vers 1480), de la Traduction des sept Psaumes pénitentiels, en vers italiens, par le Dante: Quadrio, en y ajoutant d'autres vers pieux de ce poète, et des observations littéraires, en fit paraître une édition nouvelle, en 1752, in-8°. Ce livre a été réimprimé à Bologne, en 1753, petit in-4°. En 1755, Quadrio publia, toujours à Milan, les deux premiers vol. petit in-folio, de ses *Dissertazioni critico-storiche intorno alla Rezia* (la Rhétie) *di quà dalle Alpi, oggi detta Valtellina* : ( le 3°. tome, quoique portant la date de 1756, ne parut que deux ans après la mort de l'auteur ). Ces recherches sur les antiquités de la Valteline, sont précédées d'un exposé des motifs qui avaient déterminé le P. Quadrio à changer d'état. L'ouvrage était dédié à Benoît XIV, qui, de sa main, écrivit à l'auteur, le 3 janvier 1756, une lettre de remerciements très-affectueuse (1). Il y a de plus, dans la *Raccolta Milanese* de 1756, un opuscule de Quadrio, ayant pour titre : *Lettera intorno all'origine ed alla propagazione della lingue*. Nous avons indiqué son

Histoire de la poésie italienne, en deux livres : c'était l'essai de l'ouvrage volumineux par lequel il est principalement connu : *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, 7 tomes in-4°. Le premier volume avait été imprimé à Venise, en 1736; il reparut à Bologne, en 1739 : les suivants sont de Milan. 1741-1759; et dans le frontispice des deux derniers, l'auteur prend le titre d'*Abbate*, au lieu de *della Compagnia di Gesù*. Si cette publication a été conduite à son terme, on le doit aux soins du marquis Trivulci et du comte Pallavicini; car l'auteur ne trouvait plus d'imprimeurs ni de libraires. L'ouvrage était pourtant fort instructif; on n'avait point encore rassemblé, sur la théorie et l'histoire de la poésie, un aussi grand nombre de notions générales et particulières, de recherches et d'observations, de jugements littéraires et de détails biographiques et bibliographiques. Depuis même qu'on a les moyens de mieux faire, ce vaste recueil n'a point été remplacé; on a fort souvent besoin de le consulter encore. Il suffit d'en mesurer l'étendue pour s'attendre à y rencontrer des inexactitudes : Tiraboschi en a relevé plusieurs; on doit s'étonner qu'il n'y en ait pas davantage. Les omissions n'y sont fréquentes et graves qu'à l'égard des littératures modernes, distinctes de l'italienne. Mais les jugements hasardés, prononcés par tradition ou sans examen, presque sans connaissance de cause, ne sont malheureusement rares en aucune partie de cet ouvrage. On s'aperçoit, dans les derniers volumes, de la fatigue de l'écrivain : ils prennent quelquefois le caractère d'une pure compilation. La méthode n'est pas non plus excellente. Quadrio a

(1) La carte qui accompagnait cet ouvrage est devenue une rareté bibliographique, ayant été supprimée dans presque tous les exemplaires, par ordre du gouvernement de Milan, comme donnant d'une manière fautive, les limites entre ces deux pays, relativement au lac de Chiavenna (Haller, *Biblioth. hist. suiss.*, 1, 567).

lu associer partout l'histoire à la poësie ( *Storia e ragione* ) ; plan serait assurément le meilleur , était parfaitement exécuté , mais offre des difficultés de plus d'un genre. Le tome 1<sup>er</sup>. a pour objet la poësie , ses formes , sa théorie , et son instrument ou son art , c'est-à-dire la versification. L'auteur distingue ensuite trois grandes espèces de poésies , qu'il désigne sous les noms de mélique , dramatique , épique. Il comprend dans la première , avec les poésies chantées , les autres qui sont assujéties à des règles particulières : le sonnet , le madrigal , et jusqu'aux madrigaux , les romances , les rames , énigmes , emblèmes : les tomes II et III correspondent à la première classe. Les deux suivants sont consacrés à la poësie dramatique : tragédies , comédies , tragico-comédies , pastorales , etc. La poësie lyrique , sous laquelle Quadrio range les poèmes didactiques , remplit le sixième volume : et le septième renferme des additions , des corrections , une table enfin , à laquelle on est souvent forcé de recourir : car il n'est pas assez d'ordre dans l'ouvrage pour que les recherches immédiates y soient toujours praticables. Si qu'il en soit , ce travail , par son étendue et par son utilité , a mérité l'estime des littérateurs instruits rivaient au milieu du dernier siècle. Les Italiens l'ont généralement attribué à celui de Crescimbeni , qui ne leur ne concernait que leur poétique vulgaire ( *V. CRESCIMBENI* , X , 240 ). Entre les jésuites hommes de lettres qui ont aidé Quadrio de lumières , on cite , avec Corda-André Zuccheri , Belgrado ( *V. 79-80* ) , et Noghera ( *XXXI* , 311 ). Hors de cette société , on pour amis ou pour protec-

teurs , Lazzarini , Morgagni , Querini , et comme on l'a vu , Benoit XIV. Passeroni ( *V. XXXI* , 102-104 ) , qui l'avait connu à Milan , lui a rendu hommage dans son *Cicerone* :

*V'è il dotta Quadrio a cui la poesia  
Dove cotanto , ed i poeti egregj ,  
Per quel ch'ha scritto o scrive tutta via ,  
È caro al papa , a' cardinali e regi .*

On peut consulter , sur la vie du Quadrio , la préface qu'il a mise à la tête de ses *Dissertazioni intorno alla Rerzia* ; la *Raccolta Milanese* , de 1756 ; les *Annali letterarj d'Italia* , tome I , part. II , p. 263 , etc. ; les notices sur les hommes illustres della *Comasca diocesi* , par le comte Giovinio. — Le médecin Jos. QUADRIO , né à Ponte en 1707 , était cousin du précédent , et l'un des élèves les plus distingués de Vallisneri et de Morgagni. Il est mort le 26 septembre 1757 , connu par quelques poésies et par des livres de médecine : tels que : *Uso , utilità e storia delle acque termali di Trescorio , nel territorio di Bergamo* , Venise , 1749 ; *Nuovo Metodo per curare il canchero scoperto e specialmente le ghiande scirroscie* , Venise , 1750. Il est honorablement cité dans la 3<sup>e</sup>. partie des *Dissertations historiques* de Fr. Xav. Quadrio , sur la Valteline. — Un autre QUADRIO ( Jos.-Marie ) , un peu plus ancien que les deux précédents , était archiprêtre de Locarno , sur le lac Majeur. Il a publié , en 1711 , à Milan , une Paraphrase lyrique en vers italiens du *Stabat* , du *Dies iræ* , et de quelques autres proses qui se chantent à l'église. D—N—V.

QUANZ ( JEAN-JOACHIM ) , musicien , naquit en 1697 , à Oberscheden , village situé près de Göttingue. Son père qui était maréchal-ferrant , l'avait destiné au même métier. Mais le fils s'étant plu , dès sa

première jeunesse, à jouer de la basse, à la grande satisfaction des paysans de son village, et ayant pris du goût pour la musique, se mit, à l'âge de dix ans, en apprentissage chez son oncle, qui était musicien pensionnaire de la ville de Mersbourg, où Quanz eut dans la suite l'occasion de former son goût dans l'orchestre du duc. Il alla, en 1714, à Dresde, y fut nommé, deux ans après, musicien-pensionnaire de la ville, et admis, en 1718, comme hautbois, à l'orchestre de Varsovie, où la flûte devint l'objet de son application particulière. Il fit, en 1724, le voyage d'Italie, à la suite de l'ambassadeur de Pologne; vit, à Naples, Hasse et Scarlatti, dont il sut se concilier l'amitié; visita Paris et Londres; et, de retour à Dresde, obtint une place dans l'orchestre de la cour. Le grand Frédéric, n'étant encore que prince royal, avait reçu de lui des leçons de flûte : dès qu'il fut monté sur le trône, il appela Quanz à Berlin, lui donna une pension de deux mille écus avec d'autres avantages, et il prit plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, jusqu'à la mort de l'artiste, qui eut lieu, à Potsdam, le 12 juillet 1773. Quanz passait pour un des plus grands virtuoses sur la flûte, et il perfectionna cet instrument. En 1726, il commença par y ajouter une languette; en 1752, il inventa le bouchon, à l'aide duquel on peut faire baisser la flûte ou hausser de ton, sans avoir besoin de toucher au corps de rechange. Il établit, en 1739, un atelier; et la fabrication de ses instruments lui rapporta beaucoup d'argent. Son ouvrage intitulé : *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4°, eut plusieurs éditions, et a été traduit en français et en hollandais.

Comme compositeur, Quanz ne travailla guère que pour son royal disciple, à l'usage duquel il composa, dit-on, 299 concertos et 200 solos; mais celles de ses compositions qui ont été publiées sont estimées des gens de l'art, et font preuve de sa profonde connaissance de l'harmonie. Rotermond cite de lui, en français, sous le nom de QUOTARCI, une *suite de pièces à deux flûtes*, publiée en 1729. Pour montrer quels furent l'attachement, la tendresse même du roi pour son instructeur, il suffira de dire qu'il prit personnellement soin de lui, qu'il remplaça souvent son médecin, et qu'après sa mort, il lui érigea un très-beau monument. L—o.

QUARIN (JOSEPH), médecin célèbre, naquit à Vienne le 19 novembre 1733. Son père, médecin distingué de cette ville, lui procura une excellente éducation. A l'âge de 15 ans, le jeune Quarin fut reçu docteur en philosophie; et, à dix huit ans, il obtint à Fribourg, en Brisgau, le grade de docteur en médecine. D'après l'invitation de Van-Swieten, il se livra à l'enseignement, et il fit, à l'université de Vienne, en 1754 et en 1756, des cours sur l'anatomie et la matière médicale. Il continua ensuite ses leçons à l'hôpital des frères de la Charité, dont il fut le médecin pendant vingt-huit ans. En 1756, il fut nommé conseiller aulique, et médecin-inspecteur de la Basse-Autriche. Ce fut vers cette époque que Storck son maître fit retentir l'Europe des succès qu'il prétendait avoir obtenus de la ciguë contre les affections cancéreuses. Quarin fit des essais sur ce médicament; et il en publia les résultats en 1761. Quelques années après, il donna au public un *Traité des fièvres*, que suivit

bientôt après son *Traité des inflammations*. Ces deux ouvrages eurent un grand succès en Allemagne, et furent traduits en anglais et en italien. Peu s'en fallut que la carrière de notre médecin ne fût ici terminée: il fut atteint, en 1772, d'une fièvre putride, qui mit sa vie dans le plus grand danger. Il reçut, à ce sujet, comme il l'a consigné dans ses écrits, des témoignages du plus vif intérêt, de la part des habitants de Vienne; et il dut son rétablissement aux bons soins de Storck, son ami. Les travaux de Quarin lui avaient acquis une juste célébrité: l'archiduc Ferdinand étant tombé dangereusement malade à Milan en 1777, Quarin y fut envoyé par Marie-Thérèse pour diriger son traitement: il fut assez heureux pour rétablir la santé du prince, qui, par reconnaissance, le fit nommer son médecin. En 1781, Quarin reproduisit son *Traité des fièvres*, et celui des inflammations, réunis en un seul corps d'ouvrage. Emonnot, praticien distingué, que la science vient de perdre, en a donné une traduction française en 1800. Quarin étant de retour de Milan, l'empereur Joseph II le nomma médecin de l'hôpital-général, et, quelque temps après, son premier médecin. Il profita de l'influence que lui procurait ce poste éminent pour perfectionner l'instruction médicale et améliorer le système des hôpitaux. Des écoles de clinique qu'il établit, ont depuis servi de modèle à celles qui ont été formées en Italie et en France: il procura la fondation d'hôpitaux, et s'occupa de surveiller leurs moyens de salubrité. Dans la vue de donner à ces établissements toute la perfection dont ils étaient susceptibles, il fit un voyage en France, en Angleterre, en

Italie, pour visiter ceux de ces différents pays, afin de connaître ce qui avait trait à leur économie, à leur assainissement, et à leur administration. Les occupations nombreuses de Quarin ne lui permirent pas de continuer ses fonctions de médecin à l'hôpital-général; il s'en démit en 1791: mais l'activité de son zèle pour tout ce qui intéressait l'exercice de sa profession ne se ralentit pas: il remplit six fois les fonctions de recteur à l'université; et il publia divers ouvrages sur la médecine, et notamment ses *Observations pratiques sur différentes maladies*. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par M. Sainte-Marie, sous le titre impropre d'*Observations pratiques, sur les maladies chroniques*, 1807, in-8°. Quarin jouit de son vivant d'une grande réputation; et ses services furent honorablement récompensés. Les sociétés de médecine de Copenhague, Londres, Venise, Vienne, l'admirent au nombre de leurs associés. Dans la dernière maladie de Joseph II, ce monarque ayant demandé à Quarin ce qu'il pensait de son état, celui-ci eut la candeur de lui répondre qu'il ne restait aucun espoir, et que sa Majesté n'avait que peu de jours à vivre. L'empereur lui sut gré de cette franchise; il lui décerna le titre de baron, et lui fit présent de mille souverains d'or (environ 20,000 liv.) En 1797, Quarin reçut le titre de comte; et en 1808, le cordon de l'ordre de Saint-Léopold. Son buste, exécuté en marbre en 1802, fut placé avec solennité dans la salle consistoriale de l'université. Ce respectable médecin est mort le 19 mars 1814. Les ouvrages de Quarin ont eu peu de succès en France: ils n'y ont guère été con-

nus que par les traductions trop tardives d'Emonnot et de M. Sainte-Marie : ils sont remplis de vues pratiques très-sages ; mais ils pèchent par des divisions peu exactes , et par des théories erronées sur les fièvres , théories qui régnaient au moment où ils ont été publiés. En voici la liste : I. *Tentamina de cicuta*, Vienne, 1761, in-8°. II. *Methodus medendarum febrium*, ib. 1772, in-8°. III. *Methodus medendi inflammationes*, ib. 1774, in-8°. IV. Nouvelle édition de ces deux derniers ouvrages sous ce titre : *De curandis febribus et inflammationibus commentatio*, ib., 1781. V. *Tractatus de morbis oculorum*. VI. *De Entomiâ noxâ et utili physico-medice consideratâ*. VII. *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784. VIII. *Animadversiones practicæ, in diversos morbos*, ib. 1786, in-8°. L'auteur avait annoncé des Observations sur la digitale , et une Pharmacopée, qui n'ont pas été publiées.

N—H.

QUARREY ou QUARRÉ (JEAN-HUGUES), écrivain ascétique, né, en 1580, à Poligni, d'une famille noble, acheva ses études à l'université de Paris : après avoir pris ses degrés en Sorbonne, il fut nommé chanoine-théologal dans la collégiale de sa ville natale, et se démit de cette prébende pour entrer, en 1617, dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Sa piété, sa douceur, et son talent pour la chaire, l'ayant bientôt fait connaître d'une manière avantageuse, l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, le demanda, en 1634, pour remplacer le P. Bourgoing dans le gouvernement des maisons de l'Oratoire de Flandre, et se l'attacha personnellement par un canonicat dans son église métropolitaine : mais

Quarrey en abandonna les revenus à la maison de l'Oratoire de Malin. Il mérita la confiance de l'archevêque Isabelle-Claire-Eugénie, gouverneur des Pays-Bas, qui le choisit pour confesseur, et lui fit obtenir le titre de prédicateur du roi d'Espagne pendant son gouvernement. Il fut partie de la congrégation de l'Oratoire établie dans les provinces belges, se sépara de l'Oratoire de France, et se soumit au régime de chef particulier, qui, sous le nom de prévôt, devait néanmoins être confirmé par le général de cette congrégation. Ce pieux ecclésiastique vint à Bruxelles, le 26 mai 1660, et mourut avec une odeur de sainteté. Par son testament, il légua tous ses biens à la maison de l'Oratoire de Poligni, dont il fut l'un des fondateurs. On a de lui plusieurs ouvrages qui eurent un succès dans le temps ; mais il est en est suranné. Les principaux sont : I. *Le Trésor spirituel*, Paris, 1660, in-8° ; la septième édition, 1660. II. *Traité de la pénitence*, ibid., 1648, in-12. III. *Vie de la B. Angèle*, fondatrice des Ursulines, ibidem, 1648, in-12. IV. *Le Riche charitable*, Bruxelles, 1653, in-12. V. *Direction spirituelle*, avec des méditations, 1654, in-8°. — Guillaume QUARRÉ, chirurgien de Paris, publié en 1638, un *Traité de myologie* en vers latins, *Myologia heroica explicata*, in-4°. de 40 pag. à Bouvard, premier médecin. — THOMAS QUARRÉ ou CARRÉ, confesseur des bénédictines anglaises, Paris, à l'époque de la contestation sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, a publié, contre les Conjectures de Valgrave en faveur de J. C. de des Preuves ou Réclamations



pis, Paris, 1641, (avec le texte); français; et 1651, avec une préface de V—s et G—CE.

RE (DOM JEAN-RO- de la congrégation aquit, en 1611, à le diocèse de Séez, onastique à l'âge de loya toute sa vie à e et les intérêts de la fameuse querelle vre de l'*Imitation*, ertations pour éta- prétendu Gersen, , contre le père s plus ardents dé- is (V. FRONTEAU, rôle important que oua dans cette dis- oute l'Europe prit a réputation; et il : supérieurs à l'ab- ermain-des-Prés, es privilèges contre y, redoutable ad- s les erreurs et de dans les siècles d'i- LAUNOY). D'autres t encore D. Quatre- faiblissement de sa rcé d'interrompre e rendit à l'abbaye Gatinois, pour s'y ant dans la rivière bain, il tomba dans et s'y noya, le 7 âge de 59 ans. C'é- l'esprit et plein d'é- is ardent et causti- plupart des savants s principaux ouvra-

nit comme le plus savant bé- s France. Voy. sa *Liste des me la Bibliothèque des livres t*), août 1726, p. 140.

ges sont : I. *Joannes Gersen, Ver- cellensis ordinis Sancti Benedicti abbas, librorum de Imitatione Chris- ti auctor assertus*, Paris, 1649, in- 8°. II. *J. Gersen auctor librorum de Imitatione Christi iterum asser- tus*, ib., 1650, in-8°. (2) III. L'*É- pitaphe* de Math. Molé, garde-des- sceaux en France; elle est insérée dans l'*Hist. littér. de la congrégat. de Saint-Maur*, 74-78; — celle de Jérôme Bignon, dans le recueil des Éloges de ce grand magistrat, à la tête des *Formules* de Marculphe; — et une Pièce (*Epicedium*) sur la mort de la reine Anne d'Autriche (1666), imprim. in-8°. et in-4°. IV. *Privilegium Sancti - Germani adversus Joannis Launoii inquisi- tionem propugnatum*, Paris, 1657, in-8°. D. Quatremaire y soutient que l'abbaye de Saint-Germain est exempte de la juridiction de l'ar- chevêque de Paris. Cette contestation, qui ne présente plus aucun intérêt, fit éclore de part et d'autre plusieurs ouvrages, dont on trouvera les ti- tres dans la *Biblioth. historiq. de France*, n°. 12497-504. V. *Privi- legium Sancti-Medardi Suessoniensis propugnatum*, Paris, 1659, in- 8°. VI. *Concilii Remensis, quod in causâ Godefridi, Ambianensis epis-*

(2) Nous devons ici restituer à D. Quatremaire, avec D. Delfau lui-même (Voy. ce nom), le texte publié par ce dernier, du livre *De Imitatione Chris- ti*, en 1694. C'est en redonnant, la même année, sa dissertation préliminaire considérablement aug- mentée, que D. Delfau reconnaît qu'il doit le tra- vail de son édition du texte latin de l'*Imitation*, aux soins de D. Quatremaire (*Qui labore impro- ba exemplaria edita recensuit ad decem et octo Mss*); et il y joint l'extrait du privilège du roi accordé pour l'impression dès le 10 mars 1669. Nous nous sommes assurés en effet de la collation de ces dix-huit manuscrits faite par D. Quatremaire, quoiqu'ils ne soient pas indiqués dans l'édition, et qu'elle ait admis dans le texte beaucoup de leçons non autorisées. L'auteur de la présente note fait connaître ces leçons, ces manuscrits, leurs varian- tes, et un grand nombre d'autres, discutées et com- parées, dans son édition latine de l'*Imitation*, qui est la base de la nouvelle Traduction française qu'il a publiée en 1820.

*copi, celebratum fertur, falsitas demonstrata*, ibidem, 1663, in-8°. C'est une défense des droits de l'abbaye de Saint-Valery. VII. *Histoire abrégée du Mont Saint-Michel*, avec les motifs de son pèlerinage, ibid., 1668, in-12. D. Quatremaire a laissé quelques ouvrages en manuscrit. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibliothèque* de D. LeClerc, et l'*Histoire littéraire* de la congrégation de Saint-Maur (par D. Tassin), p. 72-80. W—s.

QUAUTE MOTZIN. V. GUATIMOZIN.

QUENSEL (CONRAD), mathématicien, né à Stockholm en 1676, mort à Lund le 13 janvier 1732, professa les mathématiques à Abo en Finlande, à Pernau en Livonie, et à Lund en Scanie. Dans cette dernière ville, Charles XII s'entretint plusieurs fois avec lui, et assista à ses leçons. En 1728, Quensel fut reçu membre de la société royale d'Upsal, qui venait de se former, et enrichit de plusieurs savants Mémoires le Recueil que cette société commençait à publier. Les autres Dissertations ou Mémoires dont il est l'auteur, sont indiqués dans la seconde partie de l'Histoire de l'université de Lund, par Doeholm, où l'on trouve quelques détails sur la vie de Quensel. (Voy. aussi les *Acta litter. Sueciæ*, tom. III (1734), pag. 88; et le *Dictionn. de Chaussepé*.) — Conrad QUENSEL, de la famille du précédent, né, en 1768, à Heyda, près d'Ilmenau, en Scanie, est mort, le 22 août 1806, à Stockholm, où il était intendant du cabinet d'histoire naturelle de l'académie des sciences. Il fit un voyage en Laponie, pour observer le climat, les productions et surtout les papillons de ce pays. Peu après, il fut chargé

de rédiger en suédois le 1<sup>er</sup> collection des plantes de Suède pour titre : *Flore suédoise*. Il occupait d'un grand travail de botanique naturelle, lorsque la peste le leva, à l'âge de trente-huit ans. Il était l'ami du célèbre Oléus, professeur de botanique à Upsal, et l'un des plus habiles de l'Europe.

QUENSTEDT (JEAN) savant théologien protestant, né en 1617, à Quedlinbourg, d'une famille patricienne : après avoir reçu des leçons d'instituteur à Quedlinbourg, il fréquenta le gymnase de sa ville natale, pour se perfectionner dans la connaissance des langues grecque et latine. Il se rendit à l'université d'Helmstadt, où il étudia la théologie pendant quatre ans, en 1643, le degré de bachelier en arts. L'année suivante, il vint à Wittemberg, où il continua de recevoir des leçons de géographie et d'histoire naturelle. Mais les thèses qu'il fut obligé de soutenir dans ces circonstances l'ayant fait connaître avantageusement, il fut reçu à la faculté de philosophie; et, étant mort, en 1647, il fut nommé à la chaire de théologie, qu'il remplit avec distinction. En 1660, le titre de professeur lui fut donné, et fut nommé directeur du collège de la prévôté de l'église de Saint-Martin, et devint la récompense de ses services dans l'enseignement; et il mourut, le 22 mai 1688, à l'âge de soixante et onze ans. Quenstedt avait écrit trois fois. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur différentes questions théologiques, dont on trouve les titres dans le tome I<sup>er</sup> des *Mémoires de Nicéron*, et quelques autres distingués les

*istione linguarum*, Genes., xi, *Explicatio Dei maussim*, Da-xi, 38; — *De germine Jeho-Davidis Christo-Jesu*. Jerem., 5; — *De petitione Naamani* — *De puritate fontium hebræi-ris, et græci Novi-Testamenti; deprecatione calicis Christi*, 1., xxv, 36; — *De lectione turæ sacræ laïcis concedendæ; primitiis et decimis Hebræo-rum Christianorum*; — *De Pau-Petri increpatione*; — *De aqua Christi latere profluente*, Joann., 34. Quelques Dissertations de tedi ont été insérées dans le *urus theologico-philologicus*. e encore de lui: I. *Sepultura ve-*, seu *Tractatus de antiquis ri-sepulchralibus Græcorum, Ro-rum, Judæorum et Christia-*, Wittemberg, 1648, 1660, Ce savant Traité a été inséré, ronovius, dans le tome xi du *ur. antiquitat. græcar.*, et rimé à la suite de l'ouvrage it: II. *Antiquitates biblicæ et iasticæ*, ibid., 1688, 1695, in-*.Dialogus de patriis illustrium nd et scriptis virorum, om-ordinum ac facultatum, qui tio mundi per universum ter-orbem usque ad annum 1600 runt*, ibid., 1654 et 1691, in-are. C'est une espèce d'histoire ire, distinguée par l'ordre des elle commence par l'Espagne it par l'Éthiopie. On y trouve stices trop peu détaillées sur ants; et l'ouvrage, d'ailleurs, et puisé, sur chaque genre, les meilleurs auteurs connus, ui ne sont pas toujours exacts, nt beaucoup d'erreurs chro-ques et géographiques. IV. *a pastorum et instructio ca-lis*, ibid., 1678, in-8°; 3°.

éd., 1708, même format. V. *Theo-logia didactico-polemica, sive sys-tema theologicum*, ibid., 1685 et 1696, in-fol. W-s.

QUER Y MARTINEZ (JOSEPH), botaniste espagnol, né, en 1695, à Perpignan, y reçut sa première éducation, et se livra à l'étude de la botanique, de l'anatomie et de la chirurgie. Il fut ensuite nommé chirur-gien-major d'un régiment espagnol, et resta, comme son père, attaché à son ancienne patrie, quoiqu'il fût de-venu Français par la cession de sa ville natale à la France. Quer alla suc-cessivement herboriser dans les pro-vinces orientales de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique, où son régiment faisait partie de l'expédition d'Oran; à Naples, en Sicile, où il fut nommé chirurgien-major de plusieurs hôpi-taux; et dans les autres parties de l'Ita-lie, où il cultiva aussi la chimie. Reve-nu en Espagne, en 1737, ils'établit chez le frère de son colonel, le duc d'Atrisco, devenu son Mécène. Il mit en ordre ses collections, et for-ma dès - lors le projet de composer une *Flore espagnole*, pour laquelle il réunit encore, dans son pays, de nombreux matériaux. En 1742, il revit l'Italie, en qualité de chirur-gien-major de l'armée, et sut allier les devoirs nombreux de sa nouvel-le place avec le commerce des natu-ralistes italiens, et les excursions bo-taniques. Lors de l'attaque du camp de Viterbe par les Allemands, ne voulant pas quitter le duc d'Atrisco au moment du danger, il fut fait prisonnier, mais bientôt relâché, après avoir été dépouillé de tous ses vêtements, ne conservant que son herbier, qu'il avait confié au tré-sorier-général de l'armée. A la paix, il revint en Espagne par le midi de la France, où il vit Sauvages et Bar-

rère. Accueilli par la duchesse d'Atreisco, devenue veuve, il profita de sa protection pour semer dans ses jardins les nombreuses graines que ses voyages lui avaient procurées, ainsi que celles que de nouvelles excursions en Espagne lui rapportèrent, et celles qu'il continua de recevoir de France et d'Italie. Il ne tarda pas à manquer d'espace; et alors il fit l'acquisition d'un jardin, dans le voisinage, où, en peu d'années, il réunit plus de deux mille espèces. Cet établissement, le premier de ce genre qui fut formé en Espagne, accrût beaucoup sa réputation, et répandit le goût de la botanique. Les succès de Quer donnèrent à Charles III l'idée de créer un jardin de botanique dans le potager du Prado: mais ce projet ne fut mis à exécution que sous Ferdinand VI, en 1755. Les plantes cultivées dans le jardin de Quer firent le fond de celui du roi, et lui-même en fut nommé le professeur. Les premiers progrès de la botanique en Espagne furent dus aux cours qu'il fit en cette qualité, à ses conversations avec les jeunes gens qui visitaient en grand nombre ce jardin, autant peut-être qu'à sa Flore. Quer renonça dès-lors presque entièrement à la pratique de la chirurgie, qui lui avait été très-utile, et se consacra exclusivement à la botanique. Il avait précédemment visité l'Estramadure et la chaîne des Pyrénées, où il observa le lagopède et le chamois, dont le 4<sup>e</sup>. vol. de sa *Flore*, p. 158, 513 et suiv., contient des descriptions détaillées et intéressantes. Il explora ensuite la Vieille-Castille et les provinces maritimes du nord-ouest. Au retour de ce voyage, il s'occupa de la rédaction de sa Flore espagnole, et mit en ordre les matériaux qui de-

vaient remplir les derniers volumes; mais il n'eut pas la satisfaction de terminer cet ouvrage. Il mourut d'un fièvre inflammatoire, le 19 mai 1764. Avant Quer, la botanique était très-peu cultivée en Espagne. Il convient lui-même, et c'est aussi l'opinion de Rodriguez, que les Espagnols n'avaient aucun botaniste marquant à opposer à ceux des autres nations. Laguna, moins naturaliste que médecin, n'était connu que par un Commentaire sur Dioscoride. Hernandez, Garcias ab Horto, Acosta, Monardès, avaient fait connaître un grand nombre de plantes utiles des deux Indes; mais ils avaient très-peu avancé la botanique. Jacques Salvador, contemporain et ami de Tournefort, était seul nommé avec distinction, quoiqu'il n'eût rien publié. Les plantes de l'Espagne n'étaient connues que par les herborisations ou les ouvrages de l'Ecluse, Tournefort, Ray, Barrelier et Ant. de Jussieu, Læffling et d'autres étrangers. Quer fut le premier Espagnol qui publia un travail sur les plantes de son pays. Les quatre premiers volumes de son ouvrage parurent, en 1762, sous le titre de *Flora Española, o historia de las plantas que se crían en España*, etc., in-4<sup>o</sup>, Madrid, avec une dédicace au roi, une petite carte de la Péninsule et 188 planches. Le premier volume se compose: 1<sup>o</sup>. d'une Lettre du P. A.-J. Rodriguez à Quer, sur l'état de la botanique en Espagne et la Flore de Quer; 2<sup>o</sup>. d'un Avis au lecteur, annonçant une suite de Mémoires spéciaux, qui n'ont point été publiés; 3<sup>o</sup>. d'une Introduction; 4<sup>o</sup>. de la traduction espagnole de l'*Isagoge* de Tournefort; 5<sup>o</sup>. d'une Analyse des méthodes botaniques. L'auteur les passe toutes en revue; il donne

férence à celle de Tournefort, est grand admirateur, et se fort injuste envers Linné, critique les défauts, sans par- immenses services que ce homme avait rendus à la bo- . Le second volume contient au lecteur, dans lequel Quer s'à prouver, par de nouveaux de nouveaux arguments, que me sexuel est totalement dé- de fondement; un petit Dic- re botanique; une Liste des au- spagnols qui ont écrit sur re naturelle; enfin le com- nent de la Flore, dont les troi- et quatrième volumes com- nt la continuation. Les des- ns en sont fort détaillées; et ont accompagnées de tout ce teur a pu rassembler d'inté- sur l'utilité des plantes et propriétés chimiques. Cette st disposée par ordre alpha- , ce qui l'a empêchée d'avoir succès qu'elle méritait sous es rapports. Quer n'a tenu au- mpte de la réforme opérée né dans l'étude de l'histoire le, et ne cite sa synonymie rement et d'une manière in- te. La cryptogamie y est omi- que en entier, tandis que les , corallines, etc., y figurent les plantes, Quer regardant en- a question comme indécise, e B. de Jussieu eût prouvé, ns auparavant, qu'ils appar- it au règne animal. Enfin, et ouvrage, qui n'est point un de matière médicale, les dé- ir les propriétés sont hors de ction avec la botanique pure. insi, par exemple, que dix pa- nt consacrées à l'*aloës*, vingt leau, quarante-deux à la ci- te. Ces défauts ne doivent pas

empêcher de reconnaître les servi- ces rendus par Quer à la botanique: et c'est avec raison que Læffling lui consacra le genre *Queria*, de la fa- mille des légumineuses, qui fut adop- té par Linné lui-même. Ortega (V. ce nom), continuateur de cette Flore, obligé de suivre le même ordre, a su du moins éviter quelques-uns de ces défauts. Les cinquième et sixième volumes parurent en 1784, Madrid, in - 4°, avec le portrait de Quer et vingt-quatre planches. Le cinquième est précédé d'un Éloge historique de Quer, d'où nous avons tiré les dé- tails biographiques de la présente notice. Le quatrième se terminait par le genre *Cornus*; mais Quer avait lais- sé des matériaux jusqu'au genre *Sium*. Ortega en profita, donnant toutefois moins d'étendue à l'exposé des propriétés, et en retranchant les analyses chimiques. Il a également abrégé la synonymie, ne citant que Tournefort, Linné, quelquefois La- guna, et un petit nombre d'autres; et il a trouvé le moyen de rendre la Flore utile, en rapportant, dans un tableau de concordance, les genres de Quer aux classes de Tournefort. En un mot, la seconde partie de la Flore est fort supérieure à la première. Elle n'est pourtant pas exempte de dé- fauts particuliers à Ortega. Ainsi la plus grande confusion règne dans les graminées, presque toutes rangées sous le nom général de *gramen*. Deux espèces d'*eschara* T. (*millepo- ra*, L.), et cinq de *lithophyton*, T. (*gorgonia*, L.), sont maintenues dans le règne végétal, quoique Or- tega dise, en note, que ces derniè- res n'en font point partie. Il cite exactement la synonymie de Linné; mais il n'adopte aucun de ses genres. Enfin cet ouvrage, pour l'exposé des caractères génériques et les descrip-

tions spécifiques, n'est nullement au niveau de la science, telle qu'elle était à cette époque, et il est fort inférieur aux *Décades* du même auteur.

D—U.

**QUERBEUF** ou **QUERBOEUF** (YVES-MATHURIN-MARIE DE), littérateur, né, à Landernau, le 13 janvier 1726, entra chez les Jésuites, et fut chargé de l'enseignement de la rhétorique dans différents collèges. Après la suppression de la société, il s'établit à Paris, et continua d'y cultiver les lettres dans la retraite, restant étranger à toutes les intrigues. Obligé de fuir la France, en 1792, pour se soustraire aux mesures odieuses prises à cette époque contre les prêtres, il abandonna sa bibliothèque, qui fut confisquée. On y trouva le *Recueil* des lettres autographes de Huet, dont M. M. Poirier et Barbier ont publié la *Notice* dans le *Journal des savants* de l'année 1796, p. 334, et qui fait partie aujourd'hui des manuscrits de la bibliothèque du Roi. L'abbé de Querbeuf, que ses talents, ses vertus et son zèle pour la religion, rendaient également estimable, est mort en Allemagne, vers 1799, dans un âge avancé. On a de lui : une *Ode sur la naissance du duc de Bretagne*; et la *Traduct. française de l'Éloge funèbre du duc de Bourgogne*, composé en latin par le P. Cl. Fr. Willermet, Paris, 1761, in-4° et in-12 (1). Mais ses droits à l'estime et à la reconnaissance des gens de lettres sont principalement fondés sur les excellentes éditions qu'il a publiées des ouvrages suivants : *Sermons* du P. de Neuville, Paris, 1776, 8 vol. in-12 (V. NEUVILLE). — *Mémoires pour ser-*

*vir à l'histoire de Louis, da de France*, recueillis par le P. fct, ibid., 1777, 2 vol. in-12. — *Recueil des Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, ibid., 1780-83, 21 in-12, avec cartes et fig. (DUBALDE et LEGOBLEN), coll importante, à laquelle on doit : *Nouvelles des Missions étrangères*, Paris, 1787, 2 vol. in-12 et *Nouvelles lettres édifiantes*, 1818-21, 6 volumes in-12. — *Œuvres de Fénelon*, ibid., 1780-83, 9 volumes in-4°, édition, que le malheur des temps ne permit pas de terminer. A la fin du premier volume, on trouve une très-étendue de Fénelon, laquelle l'abbé Querbeuf a fait des pièces qui n'avaient point paru le jour : mais il n'eut pas le temps d'employer tous les manuscrits qu'il avait rassemblés pour cette édition ; et il a commis quelques erreurs que M. de Bausset a corrigées dans son histoire de l'archevêque de Cambrai (V. FÉNELON, XIV, 30). — *Observations sur le Contrat social*, de J.-J. Rousseau, par le P. F. thier, Paris, 1789, in-12. Querbeuf ajouta une suite. On lui doit : *Principes de Bossuet et de Fénelon sur la Souveraineté*, Paris, 1789, in-8°. M. Barbier nous apprend que l'éditeur de cet ouvrage fut Émery, supérieur de St. Sulpice (V. ÉMERY). — *Histoire des intri- gues les plus mémorables tirées des vies des saints, de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, et de la Vie des Saints et des Martyrs*, traduite de l'anglais, Paris, 1792, in-8°, 166 pag. (Voy. le *Dict. des écrivains* par M. Barbier, 2<sup>e</sup> édit., n°. 7891). La littérature de la Bretagne n'était pas moins fam-

(1) Voy. sur cette pièce, les *Mém. de Trévoux*, septembre 1771.

neuf que celle des Romains : e Boisbilly, l'abbé de Pentrez étaient les troubadours du de Bresal près Landernau , en 1776, le rendez-vous de qu'il y avait d'aimable dans Bretagne. Rien de plus gai Veillées de Bresal : on y faisait vers bretons et français ( *V. Hist. de la langue des*, page 74 ). W—s.

RCETANUS. Voy. Du-

RINI (ANGELO-MARIA), calligraphe, naquit à Venise, vers 1680. Son père, son aïeul et Marco Giustiniani, et deux frères, ont tous été procureurs à Saint-Marc (1). Dès le mois de 1687, ses parents l'entraînaient, avec son frère aîné, au collège des Jésuites à Brescia. Il y eut ans à étudier la grammaire, les humanités et la philosophie : mais pendant qu'on lui faisait d'études arides, il en faisait de lui-même, de plus et acquérait de véritables connaissances qui n'entraient point dans le système de l'enseignement : il apprenait particulièrement la langue française. Comme ses talents et son caractère studieux méritaient un littérateur distingué, les Jésuites s'efforcèrent de l'attacher à leur société ; et, si nous

Querini, dit M. Daru, étaient une maison ; ils se prétendaient issus de la famille de Sulpicius, et, comme tels, ils comprenaient sous leur nom l'empereur Galba, dont le nom porte par trois Querini, élevés au douzième siècle. Le provveditore Léonard Querini, en 1558, battit la flotte de l'empereur, et a laissé une description de l'île de description qui se conserve manuscrite à la bibliothèque du Roi. Beaucoup d'hommes d'état, de la même famille, figurent dans l'ouvrage ; et ceux qu'il a fournis aux lettres, *letterati veneziani* de Fuscarini, et les *queriniani* du P. Jean degli Agostini.

en croyons le récit qu'il en fait, ils ne négligèrent aucun moyen pour y parvenir : mais leur institut ne lui parut pas convenir assez aux études pour lesquelles il était passionné ; il préféra l'ordre de saint Benoît, où il entra en effet, malgré les efforts de ses parents pour l'en détourner. Au mois de novembre 1696, il alla se renfermer dans l'abbaye des Bénédictins de Florence, et y fit profession, le 1<sup>er</sup> janvier 1698, en prenant les prénoms d'Ange-Mario, au lieu de celui de Jérôme qu'il avait reçu au baptême. Ce monastère était gouverné par un homme de mérite, Angelo Ninzio, qui ne croyait pas, dit l'académicien Le Beau, que l'ignorance fût une des vertus monastiques. Avidé de tous les genres d'instruction, le jeune Querini étudia la théologie, la langue grecque, l'hébreu, les mathématiques : il lisait avec délices le *Traité de la grandeur*, du P. Lami ; et son goût pour la géométrie, science qu'il a peu cultivée depuis, annonçait l'esprit judicieux et l'exactitude méthodique qu'il porterait dans toutes les autres. Quoiqu'il trouvât de très-bons maîtres dans l'intérieur de son abbaye, il recherchait la société des plus habiles littérateurs de Florence. Ses relations avec Salvini, Magaloni, Guido Grandi, le sénateur Buonarrotti, le médecin Bellini et Antonio Magliabecchi, accélérèrent ses progrès en plusieurs sciences ; philosophie, antiquités, littérature grecque et latine. Magliabecchi lui procura des occasions de connaître un grand nombre de savants étrangers qui visitaient Florence (2), et

(1) Le nouveau *Dict. hist., critiq. et bibliogr.*, dit, d'après Labann, que ce fut par ce moyen qu'il connut le célèbre Newton, alors député vers le grand-duc Cosme III. Le célèbre Newton n'était jamais en Italie ; et celui que Querini a vu à Florence, est Hans Newton, dont nous avons parlé ailleurs ( *V. BERNHARDT* ).

dont le plus illustre fut son confrère Montfaucon, qui y passa deux mois, en 1700, et dont les entretiens lui inspirèrent le goût de l'érudition. En 1702, on fit venir Querini à Pérouse pour y soutenir une thèse de théologie: on disputait alors beaucoup sur ce qu'on appelait la *science moyenne* de Dieu: Quelle est, lui demanda un jésuite, la science moyenne que vous rejetez? Précisément celle, répondit-il, qu'admettent et enseignent les Pères de la société de Jésus; et tous les assistants applaudirent à cette réponse. Après avoir passé à Venise, auprès de sa famille, les vacances de 1704, il revint à Florence, d'où il fit quelques voyages à Pise, à Césène et à Bologne. Malgré les travaux qu'exigeaient ses études particulières, et les leçons de langue hébraïque et de théologie qu'on l'avait chargé de donner à ses jeunes confrères, il jouissait d'une santé parfaite; il se persuada néanmoins, en 1709, à l'âge de vingt-neuf ans, qu'il était attaqué de la pierre: il alla consulter Bellini, qui en ce moment expirait lui-même par l'effet du régime qu'il s'était prescrit pour se guérir d'une maladie imaginaire. Cet exemple dissipa les inquiétudes du jeune professeur, en lui en montrant les dangers; et il ne lui fallut pas d'autre remède que la mort de son médecin. Il rapporte lui-même cette aventure, en y attachant la date de 1709, que Le Beau a conservée: mais il y a là quelque erreur; car Bellini (*Voyez* ce nom, IV, 119 et 120), est mort en 1704. Entraîné par le besoin d'étendre ses connaissances littéraires, Querini employa près de quatre années, depuis le mois de septembre 1710 jusqu'en avril 1714, à visiter et à étudier l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France; en-

tretenant partout d'honorables relations avec la plupart des hommes célèbres de cette époque. Il eut en Hollande, Jacques Gronovius, Kuster, Jean Le Clerc, et Quaker avec Petitpied, Fouillou et Brémond. Malgré les différences d'opinions théologiques, il trouvait des amis dans leur société: en plaignant leurs erreurs, il se complaisait à leur politesse, leur savoir et leurs vertus. En Angleterre, il fréquenta Christopher Burnet, Thomas Burnet, Benjamin Hudson, Potter: il regrette d'avoir rencontré ni Addison, ni Swift; mais il vit deux fois Newton qu'il avait, répète ici Le Beau, à Florence. C'est une fautive transcription de l'expression, *Florentino*, dont se sert Quaker parlant de Newton, de Hiccup Bentley; il veut dire seulement qu'il avait connu leurs ouvrages traversant les Pays-Bas pour aller à Paris, Querini passa plusieurs jours à la Haye, auprès du comte de Passionné; à Leyde dans la société de Périzonius, de Jacques Bernier, de Casimir Oudin: il eut à Amsterdam, un entretien amical avec le duc de Brieux, après avoir assisté à une prédication de ce ministre protestant d'origine française. Les conversations d'un tel vieillard, du jésuite Papebrooke le retinrent deux jours à Anvers: il eut peine à s'arracher de Carthus où Fénelon l'accueillit avec la plus tendre bienveillance. Durant son séjour à Paris, il habita l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qu'il trouva alors l'une des plus savantes et des plus aimables de l'Europe. On donnera une liste presque complète des savants et des littérateurs français qu'il avait connus en 1711, 12 et 13, s'il est possible de nommer tous ceux qu'il a particulièrement recherchés, ou qu'il n'a



ez le cardinal d'Es-  
 'Aguesseau. Il ne vou-  
 r la France sans avoir  
 rovinces, et recueilli  
 l'instruction qu'elles  
 firir: il fréquenta par-  
 e P. Bernard Lami,  
 é Le Beuf, à Auxerre;  
 on; et leurs entretiens  
 ient une heureuse di-  
 erelles théologiques,  
 retentir dans les mo-  
 as les palais épisco-  
 lans sa patrie, où il  
 ruits de tant d'obser-  
 cherches, il fut char-  
 apitre de son ordre,  
 nales des Bénédictins  
 jamais publié qu'une  
 amme de cette his-  
 qu'il ait employé les  
 1715 et 1716 à fouil-  
 èques et les archives  
 Trévise, de Padoue,  
 Modène, de Florence,  
 Naples et du Mont  
 é les renseignements  
 ne lui ont fournis quel-  
 conservateurs de ces  
 Muratoriet Assemani,  
 enoncer à ce travail.  
 partie la plus difficile  
 à faite par Mabillon,  
*les Benedictini*, dont  
 ers volumes in-folio,  
 03 à 1713, condui-  
 l'an 1116, l'histoire  
 r de saint Benoît. Quoi  
 uerini, dans son pre-  
 Rome, depuis le mois  
 714 jusqu'au mois de  
 15, obtint l'amitié de  
 epuis Benoît XIV), et  
 âces de Clément XI,  
 qui eut avec lui plu-  
 ns secrets sur les affai-  
 Toutefois le souverain

pontife ne voulut pas consentir à la  
 publication d'un premier tome d'his-  
 toire monastique, que le P. Querini  
 avait préparé, et qui devait contenir  
 certaines chartes extraites des ar-  
 chives de l'abbaye de Farfa. Les  
 examinateurs y avaient remarqué  
 des dispositions propres à compro-  
 mettre les droits de la cour romaine,  
 et malgré les explications de l'édit-  
 teur, Clément XI fut inflexible. Dès-  
 lors Querini résolut de ne plus s'oc-  
 cuper de cet ouvrage, et entreprit,  
 en 1718, une édition des livres litur-  
 giques de l'Eglise grecque, et des au-  
 tres chrétiens Orientaux. On établit,  
 pour l'examen de ces livres, une  
 congrégation dont il fut membre:  
 il l'était déjà de quelques autres. Le  
 plan qu'il se bâta de rédiger de son  
 nouveau travail ayant été approuvé,  
 il eut bientôt mis en ordre un pre-  
 mier volume; et les censeurs du ma-  
 nuscrit n'y trouvèrent rien à repren-  
 dre. Pour le récompenser de son zèle  
 et surtout de sa docilité, Clément  
 XI le fit abbé de ce monastère de  
 Florence, où il avait embrassé l'état  
 religieux; il était même question de  
 lui donner l'évêché de Bergame: le  
 siège n'ayant point vaqué, comme  
 on s'y attendait, il fut nommé  
 consulteur du Saint-Office, emploi  
 souvent considéré comme un avant-  
 coureur du cardinalat. L'impression  
 de ce premier tome de liturgie grec-  
 que ne s'acheva qu'en 1721; Inno-  
 cent XIII, qui venait de succéder à  
 Clément XI, en reçut la dédicace.  
 De nouvelles intrigues forcèrent Qua-  
 rini d'interrompre ce second travail;  
 revenant à l'histoire monastique, il  
 mit au jour, en 1723, une *Vie* de  
 saint Benoît, attribuée à saint Gré-  
 goire-le-Grand, avec une version  
 grecque qu'on dit être du pape Za-  
 charie; et ce volume, dédié encore à

Innocent XIII, lui valut l'archevêché de Corfou. Ses amis le plaignaient d'une telle destination : il ne songea qu'à la bien remplir, et après un voyage à Venise, où il séjourna deux mois au sein de sa famille, il alla s'embarquer à Otrante, et arriva dans son île au mois de juin 1724. Les magistrats s'empressèrent de lui accorder les immunités et les préséances qu'ils avaient disputées à ses prédécesseurs ; et il eut le bonheur, non moins inespéré, de se concilier l'amitié des Grecs schismatiques : aucune rivalité n'éclata entre lui et leur *protopapas*. Pour qu'il ne lui manquât à Corfou aucune des jouissances dont il avait contracté le besoin, il s'y créa une occupation littéraire ; il entreprit un ouvrage sur les antiquités de cette île (*Primordia Corcyrae*). Après en avoir publié, en 1725, une première édition, avec une dédicace à Benoît XIII qui, l'année précédente, avait succédé à Innocent, il partit pour Rome, en 1726, sans aucun dessein, à ce qu'il assure, d'y obtenir la pourpre romaine ; mais il en était fort soupçonné par quelques compétiteurs moins timides que lui. L'accueil honorable qu'il reçut du nouveau pontife présageait des faveurs qui ne se firent pas long-temps attendre. L'archevêque de Corfou avait recueilli, pour l'usage de ses diocésains, un *Enchiridion Græcorum*, qui fut imprimé à Bénévent, en 1727, et dont Benoît XIII agréa l'hommage. Fort peu de mois après, Querini devint évêque de Brescia et cardinal : sa promotion à cette dernière dignité est du 25 novembre de la même année. Le pape désirait qu'on fit une nouvelle édition de l'ouvrage de Pierre Comestor, intitulé *Historia scholastica* ; l'évêque

de Brescia se chargea de ce travail ; l'édition parut dès 1728, à mais à ce qu'il semble, sans travail littéraire qui lui appartint en propre, sinon une déduction concile alors assemblé à Bénévent. Il s'occupait à réparer et à magnifier son église. Depuis il a trouvé encore des moyens de contribuer à un grand nombre de constructions et de fondations utiles hors de son diocèse et même de l'Italie. Benoît mourut en 1730 ; Clément XIII le remplaça, voulut s'attacher plus près le cardinal Querini, nomma bibliothécaire du Vatican, fit taire les envieux qui craignaient de s'alarmer de voir les honneurs de la cour de Rome entre les mains d'un prélat vénitien. C'est de son côté, calma les inquiétudes des diocésains, qui craignaient de ne pas le revoir. Il leur permit de ne point les quitter ; et, pendant qu'il passait au milieu d'eux, il faisait de chaque année, et ne fit que deux voyages à Rome, de ses diocèses chacun, pour entretenir du dépôt confié à ses soins. Il acheta par le don de sa propre bibliothèque, pour laquelle il faisaient construire au Vatican une nouvelle bibliothèque. La ville de Brescia reçut de lui une grande bibliothèque qu'il rendit plus utile et pour l'entretien de laquelle il donna des revenus. Il usait avec une grande fortune, dont il réservait la plus grande partie pour ses diocésains. Durant le conclave de 1758, il montrait sa collection de médailles aux autres cardinaux, qui lui en offrirent 180 mille francs : ainsi, s'écria-t-il, il ne tient pas de posséder un trésor au milieu des pauvres ; fit don à la bibliothèque du

i, son ancien ami, devint Benoît XIV, lui offrit de Padoue, dont le revenu considérable que celui de Brescia : Querini n'accepta, et resta fidèle à la parole donnée aux Bressans. Ses écrits, et les relations entretenues avec un grand nombre de savants, l'avaient fait associé à l'Institut de Bologne, aux académies de Vienne, de Berlin, de Göttingue : celle des inscriptions et belles-lettres de Paris lui décerna, en 1744, la place d'académicien vacante par la mort de M. de la Harpe.

Sa correspondance avec Voltaire commença en 1744 : la Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne, qui précède *Sémiramis*, est adressée à Voltaire. « Il était digne, dit Voltaire, d'un génie tel que le vôtre, d'un homme qui est à la tête de la bibliothèque de Berlin, de vous donner toutes ses lettres..... Mais si toutes ses lettres vous doivent de la reconnaissance, je vous en dois une à aucun autre, pour avoir vu si beaux vers latins, l'imitation de la Henriade et le style de Fontenoy. » Nul n'a embrassé tous les genres de littérature, et rendu plus utile à ceux qui s'y consacrent, que Voltaire, qui compulsait pour eux des manuscrits, recueillait les notes qui pouvaient être utiles, et facilitait la publication, autant que la diffusion, de leurs ouvrages. On a particulièrement l'édition des Œuvres de saint Ephrem, en syriaque et en latin, par Jos.-Simon Assemani, et au Vatican, de 1732 à 1738, six vol. in-fol. Les écri-

vains de toutes les sectes l'ont comblé d'éloges, parce que, malgré son ferme et inébranlable attachement à ses propres croyances, même aux maximes particulières de la cour de Rome, il savait rendre justice à tous les talents, et porter, jusque dans les controverses, la plus douce et la plus bienveillante urbanité. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, au milieu de ses fonctions épiscopales, à Brescia, le six janvier 1759. Ses ouvrages sont fort difficiles à rassembler; Voltaire demandait qu'on en publiât une collection complète : ce vœu n'a point été et ne sera probablement jamais rempli. Voici les titres des plus importants : I. *De monasticis Italianis historiis conscribendis Dissertationes*, Rome, 1717, in-4°. II. *Officiorum quædragesimalis Græcorum, ad fidei codicis Barberini, cum versione latina, et distribis*, Rome, 1721, in-4° : c'était le 1<sup>er</sup>. volume d'une collection des liturgies grecques et orientales. III. Édition de la Vie de saint Benoît, par Grégoire 1<sup>er</sup>., avec la version grecque de Zacharie, Venise, 1723, in-4°. IV. *Primordia Corcyrae*, Lecce, 1725, in-4° ; *adaucta*, Brescia, 1738, in-4° : on y joint un *Appendix de nominibus Corcyrae*, Rome, 1742, in-4°, en réponse aux objections de Mazzochi, sur l'origine des anciens noms de Corfou. V. *Enchiridion Græcorum*, Bénévent, 1725, in-4°. VI. *Animadversiones in propositionem vigesimam primam libri VII Euclidis, cum novæ demonstratione, et demonstrationum algebricarum specimine*, Brescia, Rizzardi, 1738, in-4°. maj. VII. Édition des Œuvres des anciens évêques de Brescia, saint Philastre, saint Gaudence, etc.; Brescia, 1738, in-

fol. VIII. *Specimen litteraturæ Brianæ*, Brescia, 1739, 2 parties in-4°; excellent morceau d'histoire littéraire, spécialement en ce qui concerne la seconde moitié du quinzième siècle, et la première du seizième. IX. *Pauli II Vita*, Rome, 1740, in-4°. Cet ouvrage fut composé pendant les nuits du conclave où fut élu Benoît XIV; c'est pourquoi le cardinal de Fleury lui donnait le nom de *Noctes Vaticanæ*. Ce n'est qu'une révision du livre de Canensius sur le même sujet (Muratori, *Script. rer. Ital.*, tome III): mais Querini, pour justifier Paul II accusé par Platina d'avoir persécuté les gens de lettres, y ajoute le tableau des encouragements donnés par ce pontife aux études et principalement à l'art typographique; ce qui amène une description des éditions publiées à Rome, depuis 1465 jusqu'en 1471 et au delà. Cet appendix de la vie de Paul II a été imprimé avec des additions de Shelhorn, sous le titre de *Liber de optimorum scriptorum editionibus quæ Romæ primum prodierunt*, etc., Lindau, 1761, in-4°; et ce volume était recherché avant la publication, faite en 1783, d'un travail plus complet d'Audiffredi sur le même sujet. X. *Diatriba præliminaris ad Francisci Barbari et aliorum adipsam Epistolas* Brescia, 1741, in-4°. — *Franc. Barbari*, etc., *Epistole*, Brescia, 1743, in-4°. Querini a rassemblé des Notices précieuses dans le premier de ces volumes: il serait seulement à désirer, dit Ginguené, qu'il y eût mis plus d'ordre, et laissé échapper moins d'erreurs. XI. Soixante Épîtres latines de Querini lui-même, distribuées en dix livres, ont été imprimées à Brescia, de 1742 à 1749, 6 parties in-4°; et dix autres à

Rome, en 1743, même forme d'ailleurs réuni dix de ses lettres italiennes, en un volume in-4° publié à Brescia, en 1746; et celles qu'il avait écrites en latin ont été rassemblées par Nic. Co. Venise, 1756, in-fol. XII. *Naldi Poli et aliorum ad eum Epistolæ*, Brescia, 1744 et 2 vol. in-fol.; Querini a joint un recueil de la vie du cardinal et une Dissertation sur ses Lettres. XIII. *Imago optimi pontificis pressa in gestis Pauli III, quæ exhibentur in Regim. Poli et aliorum*, Brescia, 1745, in-4°. XIV. *del cardin. Gasp. Contarelli Lodov. Secatelo*, con alcune lettere (dall' editore Ang. M. Qu.) Brescia, 1746, in-4°. (F. I. DELLI, IV, 4; CONTARINI (C. I), 504). XV. *Epistola ad eum*: cette lettre de l'évêque de Brescia à J. M. Gesner a été en deux recueils, l'un de M. en 1749, l'autre de Gori, en 1751. XVI. *Commentarius de rebus tinentibus ad Ang. M. Qu.* Brescia, 1749, 2 tomes in-4° avec appendice, ibid., 1751. Mémoires, écrits par Querini même, conduisent l'histoire de sa vie jusqu'à l'année 1740. On réimprima, en 1750, in-8°, nom de ville, les trois premières, qui ne vont que jusqu'à l'année 1727. Nous n'avons pas fait dans cette liste chronologique d'ouvrages publiés par Querini dont nous ne connaissons pas les dates précises; telles sont plusieurs Lettres pastorales, une Relation de ses voyages, la Traduction du poème de Fontenoy (3) et d'une partie

(3) Le *Mercur* (second volume de décembre 1746) contient l'Extrait d'une lettre du cardinal Querini, au sujet du poème de

le, et diverses pièces fugitives peut consulter, sur sa vie, pres Mémoires, dans l'édition

Brescia, que nous venons de voir, et ses écrits intitulés : *alia Brixiensia Emin. carliothecarii Ang. M. Quirini, tain academia Gottingensi*, ne, Vanderhoeck, 1748, in-

*Lettera intorno alla morte d. Quirini, dell' abate Ant. za*, Brescia, 1759, in-8°; —

ge par Le Beau, tome xxvii de la collection des inscriptions et belles-lettres, etc. Quoique si renommé par sa vie et long-temps

avant sa mort, ce cardinal n'a laissé qu'un grand ouvrage; mais l'ensemble de ses productions annonce une écriture étendue et fort variée, et un caractère

judicieux et un caractère noble. — Les autres QUERINI, Italiens ont conservé quel-

ques-uns, sont au nombre de vingt; nous ne parlerons

de *Lauro*, né vers 1420, à Can- d' une branche de cette famille établie au XIII<sup>e</sup> siècle; il vint

à Padoue, et y fit des études. A 29 ans, il ouvrit à

un cours de philosophie, où il enseignait la morale d'Aristote : auditeurs étaient si nombreux

qu'il fut obligé de donner ses leçons dans une place publique. L'université de Padoue le rappela, en 1451, et

lui confia une chaire d'éloquence. Il mourut, en 1453, à Can-

di, d'où il adressa au pape Nicolas V une relation de la prise de Constantinople. On croit qu'il mourut dans sa patrie, vers 1466 : il a pris part à plusieurs querelles littéraires de son siècle; disserté sur les doctrines d'Aristote et de Platon; et laissé divers écrits, des Oraisons, des Lettres, un Livre contre les Juifs, et un traité de *Nobilitate*, qui déplut à beaucoup de Vénitiens. Le cardinal Querini fait mention de lui dans la préface des Épîtres de Fr. Barbarò (ci-dessus n<sup>o</sup>. X), parce qu'il se trouve des lettres de Lauro dans ce recueil. D—N—U.

QUERLON (ANNE-GABRIEL MEUSNIE DE), laborieux littérateur, naquit à Nantes, en 1702, de parents peu favorisés de la fortune. Il acheva ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat; mais, entraîné par son goût vers les lettres, il renonça bientôt aux succès qu'il pouvait espérer au barreau, pour suivre son penchant. Quelques articles insérés dans le  *Mercure l'ayant fait connaître avantageusement*, il fut attaché par l'abbé Sallier à la garde des manuscrits de la bibliothèque du Roi; et pendant huit années qu'il occupa cette place, il lut avec fruit les meilleurs ouvrages dans tous les genres. Il devint ensuite l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, et obtint, en 1752, le privilège des *Petites Affiches de Province*, journal dont ses articles firent long-temps tout le succès, et qui en eut réellement beaucoup, quoi qu'en dise La-

harpe, dans sa *Correspondance russe* (1). La rédaction de ce journal,

est un bavard qui écrit, d'un style platement bourgeois ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter ou de maisons à vendre (*Correspond. littér.*, 1, 308). Un autre critique prétend que, si l'on détachait des *Petites Affiches* les articles qu'

(1) Ce Querlon, dit le trop sévère Aristarque, est un bavard qui écrit, d'un style platement bourgeois ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter ou de maisons à vendre (*Correspond. littér.*, 1, 308). Un autre critique prétend que, si l'on détachait des *Petites Affiches* les articles qu'

est un bavard qui écrit, d'un style platement bourgeois ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter ou de maisons à vendre (*Correspond. littér.*, 1, 308). Un autre critique prétend que, si l'on détachait des *Petites Affiches* les articles qu'

est un bavard qui écrit, d'un style platement bourgeois ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter ou de maisons à vendre (*Correspond. littér.*, 1, 308). Un autre critique prétend que, si l'on détachait des *Petites Affiches* les articles qu'

est un bavard qui écrit, d'un style platement bourgeois ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter ou de maisons à vendre (*Correspond. littér.*, 1, 308). Un autre critique prétend que, si l'on détachait des *Petites Affiches* les articles qu'

est un bavard qui écrit, d'un style platement bourgeois ou ridiculement burlesque, des annonces de livres à acheter ou de maisons à vendre (*Correspond. littér.*, 1, 308). Un autre critique prétend que, si l'on détachait des *Petites Affiches* les articles qu'

sur la bête l'âne de Fontenay; extrait dans certains passages du poème de Voltaire ont été traduits dans ce morceau; et peut-être qu'on a traduit Que mi le cardinal avait le projet de traduire toute la pièce; mais c'est la cause du trop grand nombre de vers qu'elle contient. Vous ne qu'il dit lui-même: *ille meus refingens erat, in cauda suis nominibus (corum scilicet, quorum manus erant in pugna copiose describit) elatus phalaris... itaque ab eo cognatum coactum me senti.* A. B—T.

à laquelle il associa dans la suite l'abbé de Fontenay (2), ne suffisait pas à l'activité de Querlon, augmentée, depuis son mariage, par la nécessité de subvenir aux besoins de sa famille. Forcé de se mettre aux gages des libraires, il acquit la réputation d'un éditeur plein de goût, publia d'utiles compilations, et en outre se chargea de retoucher le style des ouvrages dont les auteurs étaient par leur profession presque étrangers à la littérature. Cependant, malgré son ardeur pour le travail, et son économie, il n'avait rien pu mettre en réserve pour la vieillesse; et il allait être obligé de vendre ses livres, son unique ressource, quand l'abbé Mercier de Saint-Léger, son ami, lui fit accepter, avec un traitement convenable, le titre de bibliothécaire de Beaujon, riche financier, qui consacrait une partie de son immense fortune à protéger les lettres et les arts: grâce à ces secours, qu'on lui a reproché d'avoir reçus, et à une pension que lui fit accorder, dans le même temps, M. de Maurepas, Querlon connut enfin l'aisance, et passa dans un doux repos les dernières années de sa vie. Il mourut à Paris, le 22 avril 1780, regretté des gens de lettres, dont il avait été constamment le conseil et l'ami. A des connaissances très-variées, à une instruction solide et profonde, il joignait beaucoup de modestie, de simplicité, de bonhomie et de candeur. Outre la part qu'il a eue à la *Gazette de France*, au *Jour-*

*nal étranger*, aux *Petites-Affiches*, qu'il rédigea pendant vingt-deux ans, au *Journal encyclopédique* et à l'*Avant-Coureur*, Querlon a publié un assez grand nombre d'opuscules; mais, avant d'en donner les titres, il convient de faire connaître les services qu'il a rendus aux lettres comme éditeur. On lui doit de bonnes éditions du *Géographe méthodique* de l'abbé de Gourné, 1741, avec une préface; — du poème de *Lucrèce*, 1744, et des *Fables* de Phèdre, 1748, avec des notes, dans la collection de Coustelier; — des *Dons de Comus*, par Marin (maître-d'hôtel du maréchal de Soubise), avec une Préface, 1749-58, 3 vol. in-12 (V. BOUGEANT); — de l'*Éloge de la Folie*, trad. de Gueudeville, Paris, Barbou, 1751, in-12; — des *Poésies d'Anacréon*, trad. par Gaccon, 1754, in-12; — des *Mémoires de M. de \*\*\**, pour servir à l'Histoire du dix-septième siècle, 1759 (3); — des *Oeuvres* de Grécourt, 1761, 4 vol. in-12; — des *Poésies* de Malherbe, avec la vie de ce grand poète, 1764, in-8°. : accoutumé à retoucher le style des autres, on doit reprocher à Querlon d'avoir voulu donner un vernis moderne au langage de ce poète, qu'il fallait savoir respecter — des *Pièces dérobées à un ami* (L'Attaignant) (4); — de l'*Encomium Morie*,

(3) Cet ouvrage fut attribué dans le temps à *Elu. celles de Brégy*; mais il déclara formellement qu'il n'en était pas l'auteur, dans une lettre à Fréron, insérée dans l'Année littéraire. Voy. le *Diction. des Anonymes*, par M. Barhier, 1777, éd., n°. 4311.

(4) Dans la *Notice* sur Querlon, citée à la fin de l'article, on prétend qu'il a rédigé la *Préface* de l'édition des *Oeuvres* de l'Attaignant, publ. par l'abbé de La Porte (F. ATTAIGNANT); on lui attribue encore, dans la même Notice, p. 315, une édition de *Pétrone*, avec une Préface et des Notes; celle des ouvrages de Bionin, chirurgien-dentiste; celle des ouvrages de Mouton et de Bourdet, premiers chirurgiens-dentistes du roi; et enfin celle de *Lettres sur la Grèce*, en 2 vol. in-8°. mais cette édition de

concernant les ouvrages nouveaux, on aurait peut-être le meilleur journal qui ait paru en France (*Nérol.*, p. 304).

(5) Le recueil des *Petites-Affiches* formerait environ 40 vol. in-4°. Querlon y travailla seul depuis 1753 jusqu'en 1776; ce fut alors qu'il associa l'abbé de Fontenay, qui changea le titre de ce journal, en 1781, et l'intitula *Journal général de France* (F. FONTENAY).

asme, 1765, in-12; — des *Grâces* ou Élite des meilleurs écrits anciens et modernes faits à la louange des Grâces, 1769, in-8°. — du *Meursii elegantiae latinæ sonis*, 1774, in-8°. (V. GAO- ) (5); — du *Voyage de Monne* en Italie, avec une Préface et Notes (V. MONTAIGNE); — de *l'histoire de la chirurgie*, depuis son origine jusqu'à nos jours, par J. J. Quidin, 1774, 1<sup>er</sup> vol. (6). Querlon fut un des éditeurs du *Recueil B. C. D.* etc., 1745-62, 12 in-12; et il y a fourni tout le seul volume. Il a continué l'*Histoire des Voyages*, par l'abbé Prévost, et a publié, avec Surgy, le 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> vol. de cette intéressante compilation (V. PRÉVOST). Il a traduit en français : le *Poème de la Peinture* de l'abbé de Marsy (V. ce nom); et *le Problème sur les femmes* (V. GALIUS); et six *Livres de l'Histoire naturelle* de Pline. Enfin on a vu : I. *Les Soupers de Daphné*, ou *Discours de Lacédaémone*, notes grecques, Oxford (Paris), 1780, in-8°, de 96 pages; rare et recherché des curieux : c'est la même *des Soupers de Marly*; Querlon imposa sur les notes de Monnet. II. *Réfutation d'une Lettre sur l'Opéra funèbre du Card. de Fleury*, défense du P. de Neuville, 1743, in-8°. III. *Le Code lyrique*, ou Règlement pour l'Opéra de Paris, 1743, in-8°. Les statuts de l'opéra, dit on, sont d'un homme d'esprit,

se n'est citée par aucun bibliographe; et les remerciements donnés par l'auteur de la Notice paraissent pas mériter une grande confiance. M. Kerlouët, dans ses Notices sur les écrivains de la Bretagne, p. 361, lui attribue aussi le *à une concubine*, 1750, in-8°. (V. HILL, 1801.)

On assure, dit M. Barthez, que Querlon est le véritable auteur de ce volume. Voy. le *Diction. des sciences*, 1<sup>er</sup> édit., n<sup>o</sup>. 8562.

établi depuis long-temps à Saint-Domingue. Querlon, pour grossir un peu cette brochure, y ajouta le *Point de vue de l'opéra* (Voy. l'*Ann. littér.*, 1780, tome 11). IV. *Testament littéraire de l'abbé Desfontaines*, la Haye, 1746, in-12. C'est une critique assez vive du Discours de réception de Voltaire à l'académie française, et de la Réponse de l'abbé d'Olivet, qui remplissait les fonctions de directeur. V. *Psaphion*, ou la *Courtisane de Smyrne*, 1748, in-12; roman dans le goût de l'antiquité, écrit d'une manière agréable, mais qui présente des tableaux trop voluptueux. VI. *Lettre de M. D.... licencié en droit, à Fréron*, 1756, in-12. VII. *Collection historique*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Paris, 1757, in-12; réimprimé sous ce titre : *Histoire du Siège de Pondichéry*, sous le gouvernement de Dupleix, Bruxelles (Paris), 1766, in-12. VIII. *Les Impostures innocentes*, 1761, in-12. C'est le *Recueil de plusieurs Opuscules* que Querlon avait publiés dans sa jeunesse comme traduits du grec, du latin et de l'italien; il renferme le *Point de vue de l'opéra*; *Psaphion*; les *Hommes de Prométhée*; *Serpille et Lilla*, ou le *Roman d'un jour* (7), et *Cinname*; histoire grecque. Ce premier volume devait avoir une suite qui n'a point paru. IX. *Naufrage et retour en Europe de Kearny*, 1764, in-12. X. *Mémoire historique sur la chanson en général, et en particulier sur la chanson française* (à la tête du 1<sup>er</sup> vol.

(7) Cette agréable bagatelle, que l'auteur donna d'abord comme traduite de l'italien, avait déjà paru dans le *Journal étranger*, mai et juin 1755. Son second titre a fait attribuer à Querlon le *Roman du jour*, qui est du chevalier d'Arcq.

de l'*Anthologie française*. (Voy. MONNET, XXIX, 386). On trouve une *Notice* sur Querlon, dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1781, pag. 301-16. Son portrait a été gravé d'après Vispi, in-12 (8). W—s.

QUESNAY (FRANÇOIS), le chef de la secte des économistes, en France, naquit, en 1694, à Mérei, près de Montfort-l'Amauri. Son père, que le goût de l'agriculture avait fixé à la campagne, était un avocat fort instruit; mais comme il s'occupait uniquement de prévenir les procès en accommodant les parties, il ne tirait pas un grand revenu de son cabinet. Le jeune Quesnay fut laissé, dans son enfance, aux soins de sa mère, femme active et laborieuse, qui l'initia de bonne heure dans tous les détails de l'exploitation de la ferme dont le produit les faisait subsister. A l'âge de douze ans, la *Maison rustique* de Liebault (V. ce nom) lui tomba sous la main; et, avec le secours du jardinier, il parvint bientôt à la lire couramment. Il lut ensuite, ou plutôt il dévora tous les livres qui se trouvèrent à sa portée; et il apprit, presque sans maître, le latin et le grec. Dès-lors ses progrès furent très-rapides dans la carrière des sciences: mais sentant la nécessité d'y faire un choix, il se décida pour l'art de guérir; et, malgré les tendres inquiétudes de sa mère, qui le voyait s'éloigner d'elle à regret, il vint à Paris étudier la médecine et la chirurgie. Non content d'assister assiduellement aux leçons de la faculté, Quesnay suivait encore les cours d'anatomie, de

chirurgie et de botanique: il visitait les malades dans les hôpitaux, et montrait tant de zèle, qu'on lui accorda la permission de fréquenter, comme élève, l'Hôtel-Dieu. Dans les courts loisirs que lui laissaient des occupations si multipliées, il étudia la métaphysique, dont le livre *De la recherche de la vérité* (Voy. MAIBRANCHE) lui avait inspiré le goût: il cultiva les différentes branches de la philosophie, même les mathématiques; et il apprit du célèbre Cochin, chez qui le hasard l'avait placé, les principes du dessin et de la gravure. Après avoir terminé ses cours, il se fit recevoir maître en chirurgie, et s'établit à Mantes. Malgré l'opposition qu'il éprouva de la part de ses confrères, jaloux d'un concurrent si dangereux, il ne tarda pas à se faire connaître d'une manière avantageuse. Les succès qu'il obtint dans le traitement des grandes blessures, lui méritèrent la place de chirurgien-major de l'hôtel-dieu de Mantes; et le maréchal de Noailles lui procura la confiance de la reine, qui le consultait dans les voyages qu'elle faisait à Maintenon. La réfutation du *Traité* de Silva, sur la saignée, que ce médecin, après avoir tout employé pour empêcher la publication, crut devoir laisser sans réponse, accrut encore la réputation de Quesnay. La Peyronie, occupé du projet de l'établissement de l'académie de chirurgie, jeta les yeux sur lui, pour remplir la place de secrétaire-perpétuel de cette compagnie: il le détermina, non sans peine, à se fixer à Paris, et lui fit obtenir, en 1737, avec la charge de chirurgien ordinaire du Roi, le brevet de professeur royal, et enfin sa nomination à la place de secrétaire, choix que justifia bien-

(8) Querlon laissait une bibliothèque choisie, dans laquelle on remarquait un grand nombre de belles éditions et de livres très-rars, dont le *Catalogue* a été imprimé en 1780, in-8°.



publication du premier volume des *Mémoires* de l'académie, à laquelle Quesnay mit une *Préface* gardée comme un chef-d'œuvre de genre. Quesnay prit, comme on imagine bien, une part très-active dans les déplorables querelles qui eurent lieu à cette époque entre la médecine et le collège de chirurgiens. Il rédigea le plus grand nombre des écrits qui parurent au sujet de ces disputes, et rendit à sa vie les services les plus essentiels. Il ne cessa pas de la servir en changeant d'état, il fut appelé dans la question qui agita les esprits ; et il montra le même attachement pour ses confrères. Des attaques de goutte interdisaient à Quesnay les opérations manuelles de son art : pendant la campagne de 1757, où il avait suivi le roi Louis XV, il se fit recevoir docteur en médecine, à l'université de Pontreuil. Peu de temps après, il fut chargé de la charge de médecin ordinaire du Roi, avec l'aide de ce prince, qui lui témoigna beaucoup de bienveillance, et lui fit à l'interroger, même sur des questions étrangères à la médecine, au milieu des divers emplois qu'il exerçait, Quesnay n'avait point le triste sort des habitants des provinces, dont il avait été le témoin à sa jeunesse. Il crut devoir attirer l'attention du gouvernement sur les améliorations que réclamait l'économie, dans un royaume dont

elle est la principale richesse : mais, aussi modeste que désintéressé, et n'ayant que le bien public en vue, il ne songea point à former une secte. Ses idées, accueillies avec enthousiasme, furent reproduites, dans un style ridiculement emphatique, par des écrivains qui n'avaient pas la candeur et la bonne-foi de Quesnay, qu'ils proclamaient, malgré lui, leur chef et leur maître. Parmi les réformes proposées par les économistes, celles qui pouvaient être réalisées, l'abolition des corvées, la libre circulation des grains, et la suppression des douanes à l'entrée de chaque province, l'ont été depuis par Louis XVI, sous le ministère de Turgot (Voy. ce nom). Le temps a fait justice des autres, en démontrant qu'elles étaient impraticables. L'âge et les infirmités ne diminuaient rien de l'activité de Quesnay. Il avait plus de 70 ans, quand, regrettant d'avoir négligé l'étude des mathématiques, il résolut de les approfondir : mais la vigueur de ses organes ne répondait plus à son ardeur ; et il n'était plus en état de soutenir un travail long et pénible sur des matières abstraites. Il crut avoir résolu le problème de la quadrature du cercle ; et, malgré les instances de ses amis, il fit imprimer sa prétendue découverte. Les douleurs de goutte qui le tourmentaient depuis sa jeunesse, en l'affaiblissant, n'étaient rien à sa gaité. « Il faut bien, disait-il à ses amis, avoir quelques maux à mon âge ; les autres ont la pierre, sont paralytiques, aveugles, sourds, cacochymes ; eh bien ! moi, j'ai la goutte : je ne suis pas plus à plaindre qu'eux. » Il avait senti que la liberté de penser a des bornes. Jamais il n'oublia le respect que l'on doit au gouvernement et à la religion,

XV appela Quesnay le *Penteur* : en récompense de ses services, ce prince lui donna pour fleurs de pentee, avec cette devise : *salutem mentis*.

dont il avait fait une étude suivie. Aussi vit-il approcher la fin de sa carrière avec calme et résignation. « Console-toi, dit-il à son domestique, qui pleurait près de son lit, console-toi; je n'étais pas né pour ne pas mourir. Regarde ce portrait qui est devant moi; lis au bas l'année de ma naissance; juge si je n'ai pas assez vécu..... » Quesnay mourut octogénaire, le 16 décembre 1774. Doué d'un sens droit et d'un esprit exact, mais tranchant et rigoureux (2), il était bon, franc, loyal et obligeant. Quoiqu'il eût peu de fortune, il n'employa jamais son crédit à la cour pour lui ni pour les siens, et s'y montra constamment le défenseur des malheureux. Il était membre de la société royale de Londres, de l'académie de Lyon, et de l'académie des sciences, où Grandjean de Fouchy prononça son éloge. Outre la *Préface* du premier volume des *Mémoires* de l'académie de chirurgie, collection dans laquelle on distingue de lui quatre *Dissertations* sur les plaies à la tête et l'usage du trépan; outre des articles dans l'*Encyclopédie*, entre autres, *Grains* et *Fermiers*, et un grand nombre de *Mémoires*, dans les *Journaux d'agriculture* et dans les *Ephémérides du citoyen*, on citera de Quesnay : I. *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730; nouv. édit., 1750, in-12. II. *Essai physique sur l'économie animale*, avec l'Art de guérir par la saignée, ibid., 1736, in-12; 1747, 3 vol. in-12. Selon que ques critiques, la doctrine que l'auteur expose dans cet ouvrage, est

entièrement fondée sur l'expérience et l'observation; et les faits y tiennent plus de place que les raisonnements. Mais Eloy prétend attribuer qu'il a souvent été sourd à la voix de l'expérience et de l'observation, pour n'écouter que ce que sa vivacité de son imagination lui dictait. III. *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1744, in-12, 2 vol.; reproduit sous le titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, 1749, in-4°. A la fin de cet ouvrage, on trouve l'*Index* fourni par Jean Devaux. On dit que Lamoignon a travaillé, et que l'abbé Desfontaines en a retouché le style (V. *Bibl. hist. de la France*, n°. 44). IV. *Traité de la suppuration*, 1749, in-12; traduit en allemand par J.-H. Pfingsten, 1786. V. *Traité de la gangrène*, ibid., 1749, in-12. VI. *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12. VII. *Physiocratie, ou Constitution naturelle des gouvernements*, ibid., in-8°.; publié par Dupont de Nemours. « Dans cet ouvrage, l'auteur, dit des économistes, l'auteur, dit la harpe, se propose de substituer dans toute l'administration du royaume, relative aux impositions et au commerce, principes universels et constants au calcul et d'intérêt général, à la variation du gouvernement, et à la liberté indéfinie à la variation des règlements. » Le style est obscur et ampoulé. VIII. *Recherche philosophiques sur l'évidence des vérités géométriques*, suivies d'un *Projet de nouveaux éléments de géométrie*, Amsterdam et Paris, 1751, in-8°. IX. *Observations sur la*

(2) Un jour le Dauphin, père de Louis XVI, se plaignait des embarras de la royauté; Mousigneur, lui dit Quesnay, je ne trouve pas cela. — Eh! que ferez-vous donc si vous n'êtes roi? — Mousigneur, je ne fais rien. — Et qui gouvernerait? — Les lois.

*la vue*;—*Observations hologie, ou science de l'Extrait des économies Sully*. Ces trois ouvrages imprimés à Versailles, par ordre du roi Louis XV, contiennent même quelques épreuves qui ont été si soigneusement corrigées, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire de l'auteur (Voy. l'*Essai*, dans le Recueil de sciences, 1774, p. 134).

de Mirabeau, l'un des admirateurs de Quesnay, aidé dans la rédaction de ses ouvrages (V. Mirabeau son *Eloge*, d'un ouvrage, que les curieux, dit-on, ont conservé comme un galimatias. Il existe un *log* de Quesnay, par le comte de Paris, 1775, in-8°. Dans le tome XII du *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Portrait gravé par Will., fol., et par J.-Ch. Français, à la manière noire; ce portrait recherché (V. FRANÇOIS - ALEXANDRE).

3 (DU). F. DUQUESNE.

3 (FRANÇOIS - ALEXANDRE). Un cultivateur, était-il y est mort, le 17 avril 1768, de soixante-dix-huit ans. Il passa quelque temps la carrière, et la quitta pour aller goûter pour les plantes. Bois-Guillaume, près de Paris, avait un jardin dans lequel il planta plusieurs arbres. Les tulipiers favorisés de la qualité du sol et de la fraîcheur du climat, y étaient de la plus belle qualité. Les mélèses et les célastrum y poussaient avec vi-

gueur. On y vit fleurir, il y a déjà plus de cent ans, le *Ginkgo biloba*. Quesné a traduit en français la *Philosophie botanique* de Linné, Rouen, 1788, in-8°. Il a publié plusieurs *Mémoires* sur la botanique, et inséré diverses *Notices* dans le Recueil annuel de la société d'émulation de Rouen. Il avait traduit l'excellent Discours que M. A.-L. de Jussieu a placé en tête de son *Genera plantarum*; mais ce travail est resté inédit.

E—s.

QUESNEL (PASQUIER), théologien, fameux par ses écrits, et par la longue lutte qu'il soutint pendant les querelles du jansénisme, naquit à Paris, le 14 juillet 1634. Il fit avec succès sa théologie en Sorbonne, et entra, en 1657, dans la congrégation de l'Oratoire, où il reçut l'ordre de prêtrise. Il s'y adonna à l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères, et à la composition de livres de piété. Il avait à peine vingt-huit ans lorsque ses supérieurs le jugèrent capable de remplir l'emploi important de premier directeur de l'institution de Paris. L'ouvrage par lequel il débuta, celui qui produisit le plus d'éclat, et qui rendit la vie de l'auteur si orageuse, fut le livre des *Réflexions morales*. Il paraît qu'il fut fait à bonne intention, et qu'originellement il ne contenait rien de répréhensible : il ne consistait qu'en de courtes maximes et de pieuses pensées sur les paroles du Sauveur, que l'auteur avait écrites pour l'usage des jeunes confrères qu'il était chargé d'instruire. Le ministre-d'état Loménie, le marquis de Laigue, et d'autres personnages pieux qu'elles avaient édifiés, l'engagèrent à en donner de pareilles sur les quatre Évangiles; et, trouvant l'occasion d'en parler à M. Vialart, évê-

que de Châlons-sur-Marne, ils le firent avec tant d'éloges, que ce prélat, renommé pour sa sagesse et ses vertus, voulut en prendre connaissance. Après avoir lu et examiné ce livre avec soin, il l'approuva par un mandement du 5 novembre 1671, et en recommanda la lecture aux ecclésiastiques et aux fidèles de son diocèse. L'édition en fut publiée à Paris, la même année, chez Pralart, avec privilège et approbation des docteurs, au su et du consentement de M. de Harlay, archevêque de cette ville. Quesnel donna ensuite une édition de saint Léon. Il s'occupait en même temps, par les conseils de Nicole, à faire, sur les Actes des apôtres et sur les Épîtres de saint Paul, le même travail qu'il avait entrepris sur les Évangiles. Jusque-là rien n'était venu le troubler dans ses occupations : mais M. de Harlay avant fait exiler le P. Abel de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire, ami du fameux Arnould, et qui partageait les opinions de ce docteur, Quesnel, qu'on savait fort attaché à son supérieur-général, et qu'on crut, avec raison, imbu des mêmes principes, reçut ordre de sortir de Paris et du diocèse. Il se retira, de son propre gré, dans la maison de l'Oratoire d'Orléans, où il arriva vers le mois de décembre 1681. Il continuait d'y travailler à ses *Réflexions morales*, lorsqu'un nouvel incident l'obligea encore de changer de demeure. Dans une assemblée tenue en 1678, la congrégation de l'Oratoire avait dressé pour elle un formulaire de doctrine qui condamnait et défendait d'enseigner la philosophie de Descartes, reçue dans quelques écoles, et le jansénisme. Une nouvelle assemblée, tenue en 1684, exigea de tous les membres de l'Oratoire la signature de ce

formulaire. Plusieurs la refusèrent, et Quesnel fut du nombre. Il quitta la congrégation ; et, craignant d'être inquiété, s'il restait en France, il alla joindre Arnould à Bruxelles, et demeura auprès de lui, jusqu'à la mort de ce dernier. C'est à Bruxelles que Quesnel acheva son livre des *Réflexions morales*. Il en fit la première partie, imprimée en 1671, et lui donna plus d'étendue, pour la mettre en rapport avec son nouveau travail. L'ouvrage, ainsi refait à neuf, parut en 1694, et fut présenté à M. de Noailles, qui avait succédé à M. Vialart sur le siège de Châlons. Ce prélat, informé que ce livre avait cours dans son diocèse et y était goûté, après y avoir fait, dit-on, quelques changements, l'approuva par un mandement du 23 juin 1695, et en recommanda la lecture au clergé et aux fidèles de son diocèse, comme l'avait fait son prédécesseur. Jusque-là les *Réflexions morales* n'avaient pas fait grand bruit ; et l'on ne voit pas qu'elles eussent été l'objet d'aucune animadversion (1). Un événement imprévu en fit un brandon de discorde. M. de Noailles, qui n'était point encore cardinal, fut, cette même année, transféré sur le siège métropolitain de Paris. Le 20 août 1696, il publia une ordonnance dans laquelle il condamnait un livre de l'abbé Barcos, intitulé : *Exposition de la foi de l'Eglise, touchant la grâce et la prédestination*. C'était, comme on l'imagine bien, toute la doctrine de Port-Royal. Deux ans après, on vit paraître, sous le titre de *Problème ecclésiastique*, un écrit où l'auteur opposait Louis-Antoine de

(1) Une ordonnance de M. de Forcett de Cologne, évêque d'Apt., publiée en 1703, paraît être le premier acte de l'autorité épiscopale contre elle.

es, évêque de Châlons, en approuvant cette doctrine *Reflexions morales*, à Louis de Noailles, archevêque de Sens en 1696, condamnant la même doctrine dans l'*Exposition de la foi* y demandait malignement : des deux il fallait en croire ? Le problème fut condamné au feu, par le parlement de Paris, du 27 février 1699 (2) ; mais cela ne satisfaisait pas M. de Noailles de l'état où le mettait cet embarrassant problème. On sait aujourd'hui que la dogmatique de l'ordonnance de 1682, était l'ouvrage de Bossuet ; mais ce prélat ne s'en crut que ligé de venir au secours de l'archevêque de Paris ; en conséquence, il composa un écrit dont l'objet était de démontrer qu'il existait des différences essentielles entre la doctrine contenue dans le livre de l'*Exposition*, que M. de Noailles avait condamnée, et celle contenue dans le livre du P. Quesnel, qu'il avait approuvé : et quant aux propositions de ce dernier ouvrage, qui paraissaient offrir un sens répréhensible, il s'efforça de les réduire au sens que les théologiens romains que l'Eglise permet de s'admettre ou de rejeter. » Cet écrit et quelque autre traité du même genre, que le P. Quesnel et ses partisans appellent la *Justification des Reflexions morales*, de Bossuet. (3) On doit à la bel-

l'écrit satirique fut d'abord attribué aux deux P. Daniel, qui s'en défendirent ; mais on crut que le P. Dancin, de la Compagnie, en était l'auteur. Il avait été par le P. Soufflet, flamand, et aussi Jésuite, qui fortifiait les soupçons. Cependant dom de Vaux, bénédictin de la congrégation de Saint-Vincent, déclara que l'ouvrage était de lui ; mais, néanmoins, on continua de le croire un. et prétendit que dom Thierry n'en était que le copiste. Hist. de Bossuet, par M. Le Bausset, 2<sup>e</sup> éd. tom. IV, p. 41 et suiv. fut un abbé Le Brun, doyen de Tournai, qui avait surpris une copie de ces lettres parmi les papiers de Bossuet, après

la mort de Bossuet, par M. le cardinal de Bausset, l'éclaircissement complet de ce point de critique : il résulte de son récit, que, loin d'avoir approuvé le livre des *Reflexions morales*, Bossuet y avait trouvé beaucoup de choses à redire, et avait proposé d'y mettre de nombreux cartons. Soit insinuation, soit peur et honte de se contredire, M. de Noailles, qui fut nommé cardinal l'année suivante, ne voulut point consentir qu'on y touchât. La nouvelle édition des *Reflexions morales* parut en 1699, sans corrections ; mais aussi sans approbation de M. de Noailles. L'effet du problème ecclésiastique fut de ranimer les disputes que la paix de Clément IX avait eu pour objet d'étouffer. On vit, de part et d'autre, se multiplier des écrits où l'on se faisait une guerre à outrance. La plupart portaient de Bruxelles, où Quesnel, devenu le chef du parti depuis la mort d'Arnauld, vivait sous des noms supposés, et déguisé sous des habits laïcs. Humbert de Precipiano, archevêque de Malines, craignant que la tranquillité de son diocèse n'en fût compromise, obtint de Philippe V un ordre pour le faire arrêter. Quesnel fut découvert, saisi et enfermé dans les prisons de l'officialité, d'où, tandis qu'on instruisait son procès, quelques amis, en perçant les murs, parvinrent à le faire échapper. Il se cacha de nouveau, erra pendant quelque temps, non sans inquiétude, ayant été arrêté à Namur et à Huy : il put enfin se rendre à Amsterdam, où Codde, évêque de Sebaste, et vicaire apostolique en Hollande, qui venait d'être

sa mort, l'envoya au P. Quesnel, qui le fit imprimer en Hollande, sous le titre de *Justification des Reflexions morales* par M. Bossuet, ibid. à l'endroit cité.

déposé pour son attachement au même parti, l'avait invité à venir. Là, il put écrire en liberté, et usa largement du droit d'attaque et de défense. Clément XI, voulant mettre fin à ces contestations, rendit, le 13 juillet 1708, un décret, par lequel il condamnait le livre des *Reflexions morales*, avec des qualifications assez sévères. Cette mesure n'ayant pas produit l'effet désiré, Louis XIV, las de voir l'Eglise de France déchirée par des divisions, demanda au pape une constitution assez prononcée pour mettre fin aux débats. C'est sur cette demande et d'après le rapport d'une congrégation créée à cet effet, et aux séances de laquelle le pape assista souvent, que fut dressée la fameuse constitution *Unigenitus* : elle condamnait le livre des *Reflexions morales*, et 101 propositions qui en sont extraites, avec des qualifications diverses, parmi lesquelles se trouve celle d'hérésie ; toutefois sans application à aucune proposition particulière, et aussi sans approbation du reste de l'ouvrage. Cette bulle ne fut pas, sur-le-champ, reçue unanimement. Dans une assemblée de quarante-neuf évêques, tenue le 25 janvier 1714, sous la présidence du cardinal de Noailles, quarante l'acceptèrent ; les neuf autres, parmi lesquels se trouvait le cardinal, furent d'avis d'attendre des explications. Un des neuf néanmoins, M. de Clermont, évêque de Laon, se réunit à la majorité ; le parlement de Paris enregistra la bulle, exemple qui fut suivi par la plupart des cours du royaume. La Sorbonne, sur des lettres de jussion, l'inscrivit sur ses registres, malgré un mandement du cardinal, qui lui défendait de rien statuer à cet égard. Louis XIV mourut, sans que rien fût fini. L'opposi-

tion, les appels, la scission dans le corps épiscopal, subsistèrent pendant la régence : ce ne fut qu'en 1718, que le cardinal de Noailles céda, en acceptant définitivement la bulle. Cependant Quesnel était mort à Amsterdam, le 2 décembre 1719, dans sa quatre-vingt-sixième année, après une vie passée dans l'agitation, et dans de continuels travaux, dont des troubles pour l'Eglise, une plaie qui n'est point encore fermée pour la religion, et pour lui-même une assez triste célébrité, furent les amers et uniques fruits. On s'accorde à lui reconnaître des talents, des mœurs et une conduite régulière. Beaucoup de ses ouvrages respirent la piété ; mais le propre de l'esprit de parti est de dénaturer les meilleures choses. Il fit, avant d'expirer, une profession de foi : il y déclarait, dit-on, « qu'il voulait mourir dans le sein de l'Eglise catholique, comme il y avait toujours vécu ; qu'il croyait toutes les vérités qu'elle enseigne, et condamnait tout ce qu'elle condamne ; et qu'il reconnaissait le souverain pontife pour le vicaire de Jésus-Christ. » On ajoute qu'interrogé par un de ses neveux, sur le parti à prendre dans les disputes qui l'avaient occupé, il lui recommanda d'être attaché à l'Eglise, et attribua aux persécutions dont il avait été l'objet, l'opiniâtreté qu'il avait mise dans ce qu'il avait soutenu ; sentiments qui ne cadrent guère avec la manière dont il avait vécu, et avec quelques regrets. Heureux si, dans ces moments solennels, ces regrets furent sincères et accompagnés d'un véritable et salutaire repentir ! Quesnel ayant passé toute sa vie à écrire, la liste de ses ouvrages est fort nombreuse. Les principaux sont, outre

le livre des *Réflexions morales* : I. Une édition des *OEuvres de St. Léon*, (faite sur un manuscrit apporté de Venise, lequel avait été donné à la maison de l'institution de l'Oratoire de Paris), avec des *Notes*, des *Observations* et des *Dissertations*, 2 vol. in-4°. Elle fut mise à l'*index* à Rome. Cette édition a été revue, beaucoup augmentée et corrigée, à Venise, par les frères Ballerini, 3 vol. in-fol.; elle l'a été encore à Rome, en 1751 et 1753, 3 vol. in-fol., par Cacciari, professeur à la propagande, qui reproche à Quesnel des infidélités et des altérations (*V. Léon*, XXIV, 3). II. Plusieurs ouvrages de piété, tels que l'*Abrégé de la morale de l'Evangile*, 1687, 3 vol. in-12; — les *Trois Consécration*s, in-18; — *Élévations à N. S. Jésus-Christ*, in-18; — *Jésus pénitent*, in-12; — *Du bonheur de la mort chrétienne*, in-12; — *Prières chrétiennes, avec des pratiques de piété*, in-12; — l'*office de Jésus, avec des réflexions*, in-8°. III. *Tradition de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints, et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, docteur en théologie. IV. *Apologie historique des deux censures de Louvain et Douai, sur les matières de la grâce*, sous le nom du sieur Gery, bachelier en théologie, in-12, 1688. V. *La Discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau-Testament et de quelques anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4°. VI. *L'Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, in-12, souvent réimprimée. VII. *Causa Arnaldina*, in-8°, 1699; c'est un Recueil de pièces latines en faveur de ce docteur. VIII. *Histoire abrégée de la vie d'Antoine Arnauld*, l'âge, 1699, 2 vol. in-

12. IX. *Justification de M. Arnauld*, 1702, 3 vol. in-12. X. *La Souveraineté des rois, défendue* contre Leydeker, Paris, 1704, in-12; cité avec éloge pour la pureté des principes sur cette matière. XI. *Recueil de lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, 1721, 3 vol. in-12. XII. Une quantité prodigieuse de *Mémoires*, *Ecrits polémiques*, *Opuscules*, *Pièces* relatives aux contestations dans lesquelles Quesnel s'est trouvé engagé; productions de circonstance, oubliées aujourd'hui, et dont Moréri donne la longue nomenclature (*V. ARNAULD* (Antoine), II, 501, et NOAILLES (Louis - Antoine), XXXI, 305). L—Y.

QUESNEL (L'abbé), nommé Pierre, et surnommé Bénard dans le Dictionnaire de Feller, est connu dans la république des lettres par divers ouvrages, et surtout par une *Histoire des Jésuites*: mais il l'est peu quant à son personnel, sur lequel même plusieurs renseignements se contredisent. Feller, par exemple, dit qu'il mourut à la Haye, en 1774, âgé de soixante-quinze ans, et d'autres assurent qu'il est mort à la Bastille. On convient assez qu'il est né à Dieppe. Néanmoins, dans des *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe*, on ne trouve point son nom parmi ceux des personnages de la même ville qui se sont fait quelque réputation. D'après les dates de Feller, il serait né en 1699, et n'aurait eu que quarante-un ans, en 1740, époque où a paru la première édition de l'*Histoire des Jésuites*. Cela ne s'accorde pas avec ce que l'auteur dit dans la préface qui sert d'introduction à cette histoire, où il se donne pour un vieillard à qui « il ne reste qu'un souffle de vie, que la vieillesse et les infirmités sont prêtes

à lui arracher. » Le P. Quesnel avait un frère qui portait le nom d'*abbé Quesnel*; mais l'âge qu'il aurait eu ne permet guère de voir en lui l'auteur de cette histoire. M. Barbier l'attribue à un neveu du fameux oratorien. Il paraît, au reste, qu'il était dans l'intention de son auteur de n'être point connu. Voici, outre l'âge avancé qu'il se donne, ce que, dans la préface déjà citée, il annonce ou veut faire croire de lui-même : il dit qu'il avait été mis jeune chez les Jésuites, pour y être élevé; que dès lors il sentit le desir de connaître ces hommes, dont il avait entendu parler comme de personnages qui jouaient un grand rôle dans le monde..... afin de les faire connaître à toute la terre, après qu'il les aurait lui-même parfaitement connus; « qu'il vit, dès lors, que ces prétendus maîtres en Israël, n'avaient aucune teinture de la vraie religion; » qu'ils avaient cherché à l'engager dans leur compagnie, « ce qui leur parut d'autant plus assuré, qu'ayant perdu, dans son enfance, les parents qui auraient pu s'opposer à cette démarche, il se trouvait maître de ses volontés; » que sa fortune était considérable, et sa naissance illustre; qu'il avait voyagé en France, en Angleterre, en Hollande, parcouru toutes les contrées de l'Europe, visité les Indes orientales et occidentales, le Pérou, le Mexique, en un mot, fait le tour du monde, pour ne rien omettre de ce qui pouvait l'instruire sur l'objet de son ouvrage, dont l'exécution « lui avait coûté quarante ans de travail et de recherches. » Enfin, il se dit étranger, et réclame l'indulgence du lecteur « pour sa diction; le français n'étant point sa langue naturelle. » Rien de tout cela ne peut assurément convenir à un neveu du P. Quesnel.

L'écrivain semble donc ne s'être proposé d'autre but que celui de détourner l'attention du public, et de dérober à sa connaissance l'auteur ou les auteurs de cette Histoire; car Fontette laisse entrevoir que l'abbé Quesnel ne fut pas le seul. Quoi qu'il en soit, et quel que soit cet abbé Quesnel, on a de lui : I. *Histoire des religieux de la compagnie de Jésus, contenant ce qui s'est passé dans cet ordre depuis son établissement jusqu'à présent, pour servir de supplément à l'Histoire ecclésiastique des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles*; Soleure, 1740, 4 vol. in-12. La préface ou introduction comprend, à elle seule, presque tout le premier volume : elle contient un article très-étendu sur le commerce des Jésuites. L'auteur avait annoncé qu'il commencerait son Histoire à la naissance même de l'institut, et qu'il la conduirait jusqu'en l'année 1737. Les quatre qui ont paru ne vont que jusqu'en 1572, et se terminent à la mort de saint François de Borgia, troisième général de la compagnie. Fontette dit que l'abbé Quesnel en présenta la suite à divers libraires de Hollande, mais y mit un prix si excessif qu'elle lui est restée. Suivant Feller, elle ne fut achevée que trois mois avant la mort de l'abbé Quesnel, qui, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, à la persuasion de certaines personnes qui lui en firent un cas de conscience, jeta au feu le manuscrit, lequel aurait formé 20 volumes in-12. Quoi que les quatre premiers volumes contiennent des choses curieuses, il y règne un tel esprit de dénigrement et tant de partialité, que la perte du reste n'est pas fort regrettable. Il existe une édition retouchée du com-



ment, Utrecht, 1741 et 1742. La seule que Feller ait connue. *Trait de l'almanach du Diable*, 137, et *Almanach du Diable*, in-12. Ces deux pièces sont des faits anecdotes et satiriques sur plusieurs personnes de la prélats et beaux-esprits. On a parfois attribué à l'abbé Quesnel l'ouvrage allégorique sur les affaires de la bulle *Unigenitus*, intitulé : *Le don Ranucio d'Alèts*, (Rouen), 1736, 1738, 2 vol. in-12. Ce roman est de l'abbé Porée (V. ce nom.) L—Y. ÉSNOY (DU). V. DUQUES-

ÉTIF (JACQUES), savant dominicain, était né à Paris le 6 août 1644. Dès l'âge de dix-sept ans, il prit l'habit de l'ordre de Saint-Dominique ou des Frères-Prêcheurs, au couvent de la rue Saint-Hippolyte. Après avoir étudié en philosophie à Paris, et en théologie à Bordeaux, il habita successivement divers monastères de son ordre. Il vint en 1644, à Amiens; en 1645, à Mont-de-la-Croix de Saint-Dominique à Paris; et à Toul, en 1649. Il vint, en 1652, dans la maison de Saint-Honoré, où il avait fait profession, et s'y fixa pour tout le reste de sa vie. Il y remplissait la charge de bibliothécaire; et il put avoir exercé, depuis l'âge de quatre ans, aucun autre emploi. Il n'aimait, dit son confrère, que les occupations littéraires, fuyant les charges claustrales. Il s'appliquait surtout à enrichir et à mettre en ordre la bibliothèque qui était confiée. Elle était peu étendue encore, quoiqu'en 1638, par l'ordonnance du Dauphin, qui fut le roi Louis XIV, les religieux fussent avisés de la dédier à

ce prince. On lisait sur la porte de ce dépôt: *Hæc principi Delphino bibliotheca dicata fuit, die natali ejus*, 5 sept. 1638; mais on ne croit pas que cette dédicace leur ait attiré aucune libéralité de quelque valeur. Ce fut aux soins de Quétif, durant quarante-six ans, que la bibliothèque de ce monastère dut ses premiers et ses plus précieux accroissements, et même le legs qu'elle reçut, peu de mois après la mort de ce religieux, des livres de Piquet, docteur de Sorbonne: elle était, en 1789, composée de plus de trente mille volumes, bien choisis, au moins en ce qui concernait les sciences ecclésiastiques, l'histoire et les langues orientales. Quétif doit être compté parmi les bibliothécaires qui ont laissé des traces de leur zèle et de leur habileté dans les dépôts de ce genre. Il avait acquis des connaissances bibliographiques très-étendues, et alors assez rares. Le chancelier Séguier lui avait, en quelque sorte, confié le soin de ses propres livres; et l'on dit qu'il n'en admettait aucun dans sa collection qui n'eût été acheté ou examiné par Quétif: la bibliothèque de Séguier est connue par le Catalogue qui en a été imprimé à Paris, 1685. Intimement lié avec ce chancelier, Quétif entretenait des relations non moins honorables avec plusieurs littérateurs de son siècle; en France, avec les frères Du Puy, Thévenot, Ducange, Renaudot, Richard Simon, Longuerue, et les jésuites Labbe et Garnier; au-dehors avec Léo Allatius, Luc Holstenius, Em. Schelstrate, Bolland et ses associés Henschen et Papebrock. Il était d'ailleurs fort souvent consulté sur des questions de droit-canon; car il passait pour très-versé dans cette jurispruden-

ce, alors extrêmement compliquée; et lorsqu'il s'élevait en cette matière des difficultés graves, on avait recours à lui, comme à un oracle, dit Échard. L'étendue de ses connaissances, et le talent qu'il avait d'écrire élégamment en latin, le désignaient à ses supérieurs comme le littérateur le plus capable de composer, en cette langue, une histoire générale de leur ordre: il en fut chargé; mais il renonça bientôt à une entreprise qui lui parut trop vaste, et qui, selon lui, exigeait encore plus de matériaux et de monuments qu'il n'en avait à sa disposition, quoiqu'il eût fait, pour en rassembler et en vérifier un grand nombre, plusieurs voyages en France, en Belgique et en Allemagne. Il se borna donc à l'histoire littéraire de l'ordre des Frères-Prêcheurs, à partir de leur établissement au treizième siècle; c'était un travail déjà bien considérable, selon le plan qu'il en avait conçu, et qu'il a en partie exécuté. Il en était encore occupé, lorsqu'il termina, en 1698, sa paisible et laborieuse carrière. Échard dit qu'il n'avait pas soixante-dix-huit ans accomplis : *ætatis anno LXXVIII nondum completo*; et cependant c'est Échard lui-même qui donne les dates de sa naissance, en 1618, le 6 août, et de sa mort, le 2 mars 1698; il y a soixante-dix-neuf ans et plus de six mois entre ces deux termes. Voici les ouvrages qu'il avait publiés: I. En 1657, *Hieronymi de Medicis, formalis explicatio Summæ theologicæ D. Thomæ Aquinatis, edita deteris mendis*, à Paris, 5 tomes in-folio, avec une préface de Quétif. II. *Concilii Tridentini canones*, Paris, 1666, in-12. Quétif y a joint une table des personnages qui ont figuré au concile de

Trente, et un index des livres défendus. Bayle et Nicéron indiquent cette édition; Échard l'a omise. III. *Johannis à S. Thomæ theologiæ tomus VIII et ultimus*, Paris, 1667, in-fol. Les sept premiers tomes avaient paru en Espagne et à Lyon: Quétif a concouru avec Combefis, son confrère, à l'édition du huitième, et y a joint une Vie de l'auteur, Jean de Saint-Thomas, dominicain portugais. Il a de plus préparé le manuscrit d'après lequel on devait imprimer un opuscule du même théologien, sur la confession. IV. *Vie de Savonarole, par Pic de la Mirandole; révélations, épîtres et autres écrits de Savonarole, avec une préface, des notes et des additions*, par Quétif, Paris, 1674, 3 vol. in-12. V. *Petri Morini opuscula et epistolæ*, Paris, 1675, in-12. Quoique le P. Quétif se soit annoncé comme l'éditeur de ce livre, sur le frontispice même, Échard n'a pas jugé à propos d'en faire mention: mais Richard Simon parle avec éloge de ce recueil, dont il dit (*Lettr. choisies*, t. 1, p. 314) avoir vu les originaux dans la chambre du P. Quétif, savant religieux dominicain de la rue Saint-Honoré. VI. *Factum des Dominicains contre les Bénédictins*, qu'ils accusent d'avoir usurpé leur couvent de Metz, 1690, in-4°. Ce Factum est le sujet d'une lettre (t. III, p. 147) de Richard Simon à Quétif, qui le lui avait envoyé, et qui paraît avoir contribué à le rédiger. VII. *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti*, Paris, 1719 - 1721, 2 vol. in-fol. C'est le principal titre de la réputation littéraire de Quétif. A la vérité, il n'a pu achever cet ouvrage; mais il en a fait huit cents articles, qui sont les plus importants, puisqu'ils concernent les écrivains que l'ordre

aint-Dominique a produits aux ème, quatorzième et quinzième s, temps où la littérature était ée plus qu'ailleurs dans les stères, et principalement dans des Frères-Prêcheurs. On doit à Quétif une partie considérable de l'histoire littéraire de cet âge; n'a négligé aucune recherche pour compléter ce travail, aucun en pour le rendre exact, aucun même pour en polir le style, tant que le permettait la matière. Il avait d'ailleurs préparé, pour continuer, des matériaux dont a é Jacques Échard (*V. ce nom*, 455-56), qui, en suivant la méthode, a conduit ces Anna- qu'à 1720. Dom Liron (*Sin- histor.*, III, 369-383) a re- lants ces deux volumes, un petit re d'omissions et d'erreurs, et pas moins rendu hommage lents et au travail des deux au- C'est en effet un excellent Re- e Notices biographiques et bi- agraphiques. On y lit avec inté- s Vies de plusieurs écrivains es en leurs siècles, et fameux ; leurs ouvrages sont indi- avec précision, et appréciés 'ils en valent la peine : les édi- ont bien décrites; et il est per- e dire, qu'à tous égards, ces volumes tiennent un rang très- gué parmi les livres d'histoire ire et de biographie, rédigés 1721. VIII. Quétif avait fait ditions à la Vie de Barthéle- s Martyrs, par J.-B. Le Beau : t préparé une édition de cette de toutes les OEuvres de Bar- u; mais ce travail est resté crit. La Vie du P. Quétif se lit e par Échard, p. 746, 747 du ou *Scriptores ord. Prædicat.*; : moins de détails biographi-

ques, au tome XXIV des *Mémoires de Nicéron*. — Il ne faut pas confondre Jacques QUÉTIF, dominicain, avec Jacques QUÉTIF, bourgeois de Paris, auteur d'un volume in-8°, intitulé : *La Vie et les miracles de sainte Aure*, abbesse de l'ordre de saint Benoît, Paris, 1623, et avec des additions, Paris, 1625, in-8°. Ce Quétif était probablement de la même famille que le religieux dominicain; mais il y a peu d'apparence que ce soit son père : car celui-ci était notaire, et il est à croire qu'il aurait pris cette qualité, plutôt que celle de bourgeois de Paris, dans l'intitulé de son livre.

D—N—U.

QUEVEDO DE VILLEGAS (DON FRANÇOIS), l'un des littérateurs espagnols les plus féconds et les plus spirituels, et le seul que l'on puisse comparer à Cervantes, quoiqu'il ne l'ait point égalé, naquit en 1580, à Madrid (1), de parents nobles et attachés à la cour par d'honorables emplois. Orphelin dès son enfance, il fut envoyé, par son tuteur, à l'université d'Alcalá, où il fit de grands et rapides progrès dans toutes les sciences. Il s'attacha d'abord à la théologie (2); ensuite il étudia les belles-lettres, la philosophie, la jurisprudence et la médecine, avec un égal succès. Outre le latin et le grec, il possédait l'hébreu (3), l'arabe, l'italien et le français; et il passait les jours et les nuits à lire les meilleurs ouvrages dans ces différentes

(1) Et non pas à Villanueva de l'Infantado, comme le prétendent quelques biographes.

(2) Quevedo prit ses degrés en théologie à l'âge de quinze ans; ce qui paraît à peine croyable, comme le remarque M. Bouterwek, dans l'Histoire de la littérature espagnole, II, 115.

(3) L'auteur de l'Essai sur la littérature espagnole (M. de Malmontet) assure (p. 113) qu'il le rapporte de l'historien Marius, Quevedo fut chargé par le roi de revoir la nouvelle édition de la Bible d'Arias Montano.

langues (4). Quevédo n'avait cependant point négligé les arts d'agrément : il avait trouvé le loisir de cultiver la musique ; et , malgré la difformité de ses pieds , qui devait lui rendre plus pénibles les exercices du corps , aucun cavalier de son âge ne le surpassait dans les armes et dans la danse. Aimé de ses camarades , souvent ils le prenaient pour juge de leurs querelles ; et presque toujours il parvenait à réconcilier les deux adversaires , en ménageant leur délicatesse et leur susceptibilité. Jouissant d'une grande fortune et de la considération générale , il vivait heureux , quand une aventure singulière vint changer sa destinée. Un jour , il vit dans une église , à Madrid , un cavalier qui maltraitait une femme : il prit la défense de l'inconnue , et eut le malheur de tuer son adversaire , qui était également inconnu. C'était un grand seigneur. Craignant les poursuites de sa famille , Quevédo suivit , en Sicile , le duc d'Ossone , qui venait d'en être nommé vice-roi. La capacité qu'il montra pour les affaires , lui mérita bientôt toute la confiance de son protecteur. Il fut chargé de l'inspection-générale des finances , dans la Sicile et dans le royaume de Naples ; et il remplit cet emploi difficile avec une rare intégrité. Ayant enfin obtenu sa grâce , par le crédit du duc d'Ossone , il fut employé dans plusieurs négociations , dans différentes ambassades à la cour d'Espagne , et près des papes ; et il déploya partout beaucoup d'habileté , de prudence et de coura-

(4) Ses lectures continuelles affaiblirent sa vue , au point qu'avant l'âge de trente ans , il ne pouvait plus distinguer les objets sans le secours de lunettes. Aussi tous les portraits de Quevédo le représentent avec des lunettes très-larges , au travers desquelles on distingue sa physionomie vive et spirituelle.

ge. Il se trouvait à Venise lors de la découverte de la conspiration Bedmar ( *V. BEDMAR* , IV Ossone , XXXII , 216 ) ; réussit à se dérober à toutes recherches , et revint en Espagne disgracié du duc d'Ossone ne manquant d'entraîner celle de son favori. Quevédo fut arrêté et transporté dans sa terre de Torre de Juan Abad , où on tint prisonnier pendant trois demi-jours , sans vouloir lui permettre pendant les deux premières de faire venir , de la ville , un médecin pour lui donner ce qu'il réclamait sa santé. Son absence fut enfin reconnue : mais en l'imprudence de réclamer ment des arrérages de ses parents et en outre un dédommagement des maux qu'il avait soufferts en exil de nouveau. Ce fut alors cherchant des consolations à trouver dans la culture des lettres ses occupations politiques l'ont depuis long-temps détourné ; composa la plupart de ses poésies , qu'il publia sous le nom de bachelier de La Torre (5) ; les ennemis se lassèrent à la fin de le persécuter : il obtint la permission de revenir à la cour ; et en 1616 fut revêtu de la charge de secrétaire du roi : mais il se contenta de l'honneur et refusa de rentrer dans les affaires , malgré les instances de don Juan d'Olivares , qui lui proposa l'ambassade de Gènes. Éclairé , par son expérience , sur le néant des grandeurs , il avait résolu de se vouer sans partage à l'étude de la philosophie et à la culture des lettres. Ses voyages étendaient chaque jour sa réputation dans toute l'Europe ;

(5) C'était le nom de la terre qu'il habitait dans la province de la Manche.

une correspondance suivie avec les hommes les plus savants des Pays-Bas ; et ses contemporains mêmes rendaient justice à son mérite. Une fortune suffisante pour ses besoins, s'était accrue par les bénéfices ecclésiastiques qu'il obtenait ; il avait un revenu de huit cents rials. Il y renonça pour épouser, à l'âge de cinquante-quatre ans (4), une femme d'une haute naissance, qui lui avait inspiré la plus vive passion. Après quelques années d'une union paisible, il eut le malheur de perdre son épouse, et vint à Madrid demander des secours à l'amitié. Ses ennemis l'obligèrent bientôt d'être l'auteur d'un rapport au ministère : il fut arrêté en 1641, et jeté dans un noir cachot où il languit oublié pendant plusieurs mois. Tous ses biens furent saisis ; et il fut réduit à vivre en prison, où il ne trouva qu'un chirurgien pour panser ses plaies dont tout son corps se couvrit. Il écrivit enfin au comte d'Olivarès, pour lui exposer sa situation et demander justice. On lui fit savoir que l'auteur du libelle qu'il avait faussement attribué, était déjà sa peine dans une autre prison ; et il recouvra sa liberté. Mais, dont il était la victime, l'auteur fut également ruiné : mais il savaient que ses plaintes ne seraient point écoutées ; et il retourna malade dans sa prison de la Torre, où il mourut, le 8 mai 1645. Pendant sa dernière détention, les manuscrits de Quevedo furent dispersés (6), et entre autres

ses *Pièces de théâtre* et ses *Ouvrages historiques*, en sorte que le Recueil de ses Oeuvres ne contient pas tous les genres de littérature, comme il l'aurait désiré. Quevedo, dit M. Sismondi, est de tous les écrivains de l'Espagne, celui qui offre le plus de rapports avec Voltaire, non par le génie, mais par l'esprit : il avait, comme lui, cette universalité de connaissances et de facultés ; ce talent pour manier la plaisanterie ; cette gaieté un peu cynique, lors même qu'elle était appliquée à des objets sérieux ; cette ardeur pour tout entreprendre et pour laisser des monuments de son génie dans tous les genres à-la-fois ; cette adresse à manier l'arme du ridicule, et cet art de faire comparaître les abus de la société au tribunal de l'opinion. Mais Quevedo écrivait sous un gouvernement soupçonneux ; et il avait en outre à lutter contre le mauvais goût de son siècle, à l'influence duquel il n'a pas entièrement échappé. Quevedo, en évitant l'enflure et l'exagération, qu'il reprochait avec raison aux disciples de Gongora (Voy. ce nom, XVIII, 64), n'a pas su se garantir de l'affectation de l'esprit : peu d'écrivains en ont eu plus que lui ; mais aucun n'a tant affecté d'en montrer, et c'est ce qui rend fatigante la lecture de ses ouvrages. Il a porté cet abus de l'esprit plus loin qu'aucun de ses compatriotes ; et il pourrait fournir, à lui seul, un immense recueil de *concetti*, de *rebus*, de jeux de mots et de calembours. Ses œuvres ont été réimprimées plusieurs fois en Espagne et dans les Pays-Bas, au dix-septième siècle ; mais on ne fait aucun cas des anciennes éditions en 3 vol. in-4°. , parce qu'elles sont mal exécutées, et d'ailleurs fort incomplètes. Les deux

nouveau est parvenu à se procurer un ouvrage inédit de Quevedo, et qui, s'il n'est pas, est du moins une bonne copie du premier des annales de quinze ans. *Historia de los que pararon en un mes. Escrito por Juan Abad, 1611, in-4°. Voyez le biblioth. d'un amateur, III, 256.*

seules que recherchent les amateurs, sont celles de Madrid, Ibarra, 1772, 6 vol. in-4°; ou 1791, 11 vol. in-8°. Outre des *Traductions* espagnoles de l'*Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales (1634, in-8°); de la *Vie de M. Brutus*, par Plutarque; des *Remèdes contre la fortune*, ouvrage attribué quelquefois à Sénèque, mais qu'on sait être de Pétrarque (*V.* ce nom); du *Romulus* de Malvezzi; des *Sentences* de Phocylide, et du *Manuel d'Epictète*, trad. en vers, ce Recueil contient un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera : I. *Politica de Dios*, etc. (la Politique de Dieu et du gouvernement de Jésus-Christ, tirée de la sainte Écriture). Ce n'est point un traité de politique tel qu'on pouvait l'attendre du confident du duc d'Osone; mais, dit M. Sismondi, à défaut de profondeur, on y trouve de l'esprit et des idées ingénieuses, et un style précis et énergique. II. La *Vie de l'apôtre saint Paul*. III. La *Vie abrégée du B. Thomas de Villeneuve*. IV. *Mémorial per el Patronato de sant Iago*; l'auteur y prouve que saint Jacques doit être regardé seul comme le patron de l'Espagne. V. *Carta*, etc. (Lettre à Louis XIII, roi de France). Quevedo s'y plaint avec force des excès que les protestants commettaient dans les Pays-Bas, sous la conduite du maréchal de Châtillon. VI. *Los Sueños*, etc. (les Songes ou visions), Rouen, 1627; ils sont écrits avec une gaîté que le sujet ne semble pas toujours comporter. Le premier intitulé : *El sueño de las cavalleras* (le songe des crânes ou des têtes de mort), est un tableau du jugement dernier, dans le genre grotesque : il est impossible d'être plus gai dans un sujet aussi

grave, et de peindre d'une manière plus piquante les abus des différents états et les vices des hommes de toutes les classes. Les *Visions de Quevedo* ont été trad. en français, par de La Geneste, Paris, 1667, 1683, in-12; sous le titre de *Voyage récréatif*, par l'abbé Bérault, Paris, 1756, in-12, et dans le Recueil des *Voyages imaginaires*, tomes xv et xvi. Enfin il en a paru, en 1812, une traduction nouvelle, par M. L. (Paris, Blanchard, un vol. in-12) (7). Moscherosch (sous le nom de Philander de Sittewald) les avait traduites en allemand dès 1645, Strasbourg, in-8°. VII. *Historia y vida del gran tacanno del Buscon*; c'est un roman dans lequel les mœurs nationales sont peintes d'une manière très-divertissante. Il a été traduit en français sous le titre de l'*Aventurier Buscon*, par de La Geneste, Paris, 1633, 1644, in-8°; sous celui de *Coureur de nuit ou l'aventurier nocturne*, par Raclet, Amsterd. (Paris), 1731, in-12; et enfin, sous celui de *Fin matois ou histoire du grand taquin*, par Retif de La Bretonne, et d'Hermilly, Lahaye (Paris), 1776, 3 part. in-12 (8). Bertuch en a donné dans son *Magas. de litter. esp.* une traduction allemande fort estimée sous ce titre : *Leben und Thaten des Erzschalks*. VIII. *Cartas del cavallero de la tenaza* (les Lettres du chevalier de l'Épargne). Cette correspondance enseigne toutes les manières de refuser un service, un prêt ou un présent : elle a été traduite par La Ge-

(7) La Gazette de France, du 30 nov. 1812, rend un compte assez peu avantageux de cette traduction.

(8) Sur 500 exemplaires de cette édition on a conservé l'ancien titre l'*Aventurier Buscon* : voyez le Dict. des anonym., 2<sup>e</sup> édit., n<sup>o</sup>. 6738.

ar Retif de La Bretonne, le l'ouvrage précédent. IX. *Adas las cosas*, etc. (le Livre des choses et de beaucoup encore). X. *La culta latini* sont des conseils ironiques sur le langage cultivé ; y raille, avec beaucoup de Gongora, Lope de Véga et imitateurs. XI. *Cuento de XII. Carta de los calidanos casamiento*. Dans cette Quevedo fait la description des qu'il souhaiterait dans une Elle a été trad. par Retif de ne. XIII. *Tira la piedra y s mano*, c'est-à-dire, jette et cache la main. XIV. Les e Quevedo consistent dans ets, des Romances, des es-agrèables, des Sylves, es, des Odes ; des Chances Satires, genre où il ex-culièrement et dans lequel nombreux imitateurs. Elles recueillies par J. N. Ant. de Salas, qui les a publiées re de *El Parnaso español*, 1648, 2 vol. in-4°. L'édidivisées en neuf livres, qui bacun le nom d'une Muse.

Ant. de Tarsia est auteur e de Quevedo, en espagnol, 1663, in-8°. M. Sismondi né une bonne analyse dans : *de la littérature du midi* 34) ; et l'on s'en est aidé rédaction de cet article.

W—s.

IX ( CLAUDE LE ). *Voyez*

N ( MICHEL LE ). *V. LE-*

NONEZ ( FRANÇOIS DE ), né royaume de Léon, vers la fin ème siècle, était fils du com- na. Il fut admis parmi les

pages du cardinal-Ximènes, et quitta la maison de cet homme célèbre, pour entrer chez les Cordeliers. Après avoir passé par toutes les charges de cet ordre, il fut élevé à la dignité de général dans un chapitre tenu à Burgos, en 1522. Charles-Quint, qui avait de l'affection pour lui, témoigna beaucoup de joie de son élection, et lui donna une place dans son conseil de conscience. Wading ne parle de Quignonez qu'avec éloge : il se plaît à raconter divers actes de son administration, et à relever tout le bien qu'il fit à l'ordre de Saint-François. Ce savant religieux était très-zélé pour le maintien de la discipline, et ne s'en écartait jamais. On voyait briller dans sa personne une charité ardente et une abnégation apostolique. Pendant que la peste ravageait l'Estramadoure, il ne dédaigna pas de servir les malades de ses propres mains, d'administrer les sacrements aux mourants, et d'ensevelir les morts. Son humilité le porta, en 1526, à se démettre du généralat dans un chapitre qui se tenait à Assise ; mais son abdication ne fut point acceptée. Clément VII, prisonnier au château Saint-Ange, le chargea de négocier auprès de Charles-Quint : Quignonez eut de la peine à obtenir l'élargissement du souverain pontife, et encore plus à consommer sa réconciliation avec l'empereur. Le cardinalat fut la récompense de tant de services. Clément VII ne fut pas le seul pape qui l'honora de sa confiance : Paul III, son successeur, l'envoya en Allemagne pour des affaires importantes. En 1534, Quignonez fut nommé protecteur des Franciscains. Au mois de juin 1539, il devint évêque de Cauria dans le royaume de Naples ; mais, au mois d'octobre

suivant, il donna sa démission. En 1540, l'évêché de Palestrine étant venu à vaquer, Quignonez en fut pourvu par le pape : mais il ne le garda pas long-temps ; il mourut à Veruli, dans le mois de septembre de la même année. Son corps fut transporté à Rome, et enterré dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, dont il était titulaire, et qu'il avait fait réparer. Nous avons de lui : I. *Registrum accuratissimum sui generalatûs*, manuscrit. II. *Compiatio omnium privilegiorum Minoribus concessorum*, Séville, 1530, in-fol. III. *Breviarium Romanum ex sacra potissimum Scripturâ, et probatis sanctorum historiis nuper confectum*, Rome, 1535, in-8° ; Lyon, 1540, in-4° ; 1541, in-8° ; 1544, in-4° ; 1556, in-8°, avec privilège du souverain pontife et du roi de France ; Paris, 1536, in-4° ; 1558, in-8° ; 1566, in-8°, Venise, 1546, in-8° ; Anvers, 1563, in-16, et et ailleurs in-4°, in-8°. et in-16 : dans quelques-unes de ces éditions, on a annoncé des corrections sur le frontispice, mais il n'en existe presque pas dans le livre. Il a été reproduit en 1679, à Paris, in-8°, sous le titre de *Breviarium Colbertinum*. Cette édition fut faite pour l'usage particulier du grand Colbert : aucun exemplaire ne fut mis dans le commerce. Afin que le volume ne fût pas trop gros, on n'y inséra point les leçons tirées de l'Écriture sainte ; seulement on y laissa à la fin un filet de soie, pour mettre en feuille la *Leçon de l'écriture occurrente*, extraite de la Bible de Vitré. Le Bréviaire du cardinal de Quignonez, composé par ordre de Clément VII, obtint successivement l'approbation des papes Paul III, Jules III, et Paul IV ; mais il ne put obtenir celle de la Sorbonne, à la-

quelle l'auteur l'avait soumis. culté nomina des docteurs pour miner ; leur rapport fut loind vorable : entre autres défauts, il sent la différence de ce nouveau d'avec ceux qui sont e dans toutes les autres églises tamment dans celle de Rome n'y voit point, disent-ils, l'office de la Vierge, les antie répons, les capitules, les ho l'ordreet le nombre des psau qu'on les lit dans l'Église, ne l'ordre à suivre pour lire ture sainte aux matines. T changements, ajoutent-ils, se traires aux anciennes pratique la dévotion des fidèles ; en se c'est une grande témérité à l' d'avoir ôté tout cela. Ce qu principalement leurs plaintes que la Vie des saints dont l'office, y est si abrégée, q pourrait être instruit, ni e vertus, ni des miracles que faits par leur ministère pour cation de l'Église. On trouve o sure de la Sorbonne dans la tion des jugements etc. par d tré, tom. II, pag. 121 et su Il faut le dire cependant, la se montra moins sévère en elle passa sous silence la plu vices qui l'avaient choquée e Dans le temps que le cardinal gnonez était accusé d'avoir ri trop de choses de son brévi jésuite Maldonat se plaigna tement de son *impudence* qu'il avait osé recueillir troisième leçon de l'office de ception, les témoignages de saints, *qu'on prétend* avoir que la sainte Vierge a été co péché originel. En 1568, Pie V, s'étant aperçu que l ecclésiastiques avaient aban



romain pour adopter celui  
onez, défendit la récita-  
ui ci par une bulle. Depuis  
essé d'être en usage, et il n'a  
qu'à présenter un modèle,  
ques-unes de ses parties,  
ses qui jouissent du privi-  
r une liturgie particulière.  
la préface qui précède le  
et dans laquelle le cardinal  
onez expose ses motifs et  
, elle a été constamment  
comme un excellent mor-  
yez les *Lettres* de Richard  
la *Biblioth. Ritual.* de  
tom. 1, et Claude Joly *De*  
*dishoris canonicis*, 2<sup>e</sup>. édi-

L—R—E.

ET (CLAUDE), l'un des poètes latins modernes, na-  
 1622 à Chinon, dans la Tou-  
 raine d'abord la médecine,  
 acquit quelques années avec  
 dans le temps que Laubarde-  
 normait touchant la préten-  
 sion des Ursulines de Lou-  
 GRANDIER, XVIII, 297),  
 se rendit en cette ville, cu-  
 ssa à la cérémonie de  
 ne. Un jour le diable, par-  
 la bouche d'une des reli-  
 gieuses, menaça d'élever jusqu'à la  
 l'église, le premier incréd-  
 paraîtrait douter de son  
 Quillet vint le lendemain à  
 et somma le diable de tenir  
 . Cette imprudence fut mal  
 Laubardemont; et Quillet,  
 d'être arrêté, s'enfuit à  
 où il prit l'habit ecclésias-  
 ses talents et la politesse de  
 sœurs le firent connaître du  
 d'Estrées, ambassadeur de  
 près du Saint-Siège, qui le  
 pour secrétaire. Les loisirs  
 qu'il jouissait, lui permirent de  
 son talent pour la poésie.

Ce fut alors qu'il composa la *Callipédie*, poème auquel il doit toute sa réputation, et dont le sujet paraît lui avoir été inspiré par le souvenir de ses études médicales. Il termina cet ouvrage à Paris, où il ne revint qu'après la mort du cardinal de Richelieu, et le fit imprimer à Leyde, en 1655, sous le nom de *Calvidius Letus*, anagramme du sien. On ignore s'il avait lieu d'être mécontent du cardinal Mazarin; mais son poème contenait plusieurs traits satiriques contre le ministre et sa famille. Celui-ci en fut averti, et fit appeler Quillet. « Quel sujet, lui dit-il, vous ai-je donné pour me traiter comme vous l'avez fait dans votre admirable *Callipédie*? Malgré votre procédé, j'ai toujours senti quelque chose qui me portait à vous demander votre amitié, et à vous donner des marques de la mienne. » Quillet, touché d'une si grande bonté, voulut bégayer quelques excuses; mais le cardinal, l'interrompant, lui annonça qu'il venait de le nommer à l'abbaye de Doudeauville (diocèse de Boulogne), dont le revenu était de quatre cents pistoles, et le congédia par ces mots : « Adieu, apprenez à mieux connaître vos amis. » Comme on le devine aisément, Quillet s'empressa de faire disparaître de son ouvrage les traits offensants pour son bienfaiteur, et y substitua des éloges dans une nouvelle édit. (1656), qu'il lui dédia (1) par une épître pleine de louanges. Il travaillait alors à un poème en l'honneur de Henri IV, dont on doit regretter la perte (2). Il en laissa par

(1) Il est singulier, dit un critique, qu'un poème sur un pareil sujet ait été composé par un ecclésiastique, dédié à un cardinal, et ait procuré une abbaye à son auteur: mais la science des bienheureux n'a été connue que fort tard parmi nous.

(a) « Je ne puis vous exprimer, écrivait Coster à Ouillet, la passion que j'ai de voir votre divin poë-

son testament, le manuscrit à Ménage, avec cinq cents écus pour le faire imprimer : Ménage garda l'argent, et oublia le poème, qui devait ajouter à la gloire de son ami. Quillet mourut à Paris dans les derniers jours de septembre 1661. L'abbé de Marolles parle, dans ses *Mémoires* (tome III, p. 344), d'une Traduction en vers français des *Satires* de Juvénal que Quillet lui avait communiquée ; mais on ignore ce qu'elle est devenue. Il ne nous reste donc de lui que le poème dont on a parlé ; il est intitulé : *Callipædia ; seu de pulchre prolis habendæ ratione poemæ didacticon*. L'édition de Leyde, 1655, in-4°, est rare sans être recherchée. Celle de Paris, 1656, in-8°, a souffert plusieurs retranchements (3) ; mais elle est augmentée d'une *Épître à Eudoxe*, et d'un *Eloge funèbre* (*lugubre encomium*) du philosophe P. Gassendi (V. ce nom). L'édition la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8°, dont le texte a été rétabli sur celui de l'édition de 1655, et dans laquelle on a réuni la *Pædotrophie*, poème de Scévole de Sainte-Marthe. La *Callipédie* a été traduite en français (par Nonthenault d'Egly), Paris, 1749, petit in-8°. Il en existe une traduction en vers (par Lancelin de Laval), ibid., 1774, in-12 ; enfin Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, dans cette ville,

me latin, dont vous m'avez envoyé le commencement. Si le reste est de même force, il est aussi loin au-dessus de la belle *Callipédie*, que la belle *Callipédie* est au-dessus de tous les ouvrages de cette nature que notre siècle a produits. (*Lettre 250* de Costar, tom. II.) La *Henricias* se trouvait, dit-on, entière dans la bibliothèque du cardinal d'Estrees, réunie à celle du maréchal, son neveu ; cependant elle n'est pas indiquée dans le Catalogue imprimé à Paris, 1740, in-8°. (Voy. la *Bibl. hist. de France*, tom. IV, p. 408, n°. 20015.)

(3) Les passages supprimés ont été recueillis dans le *Menagiana*, III, p. 233 et suiv.

en 1799, in-12, une nouvelle édition, avec des variantes. La Notice sur la Vie de l'auteur du poème est divisée en quatre livres critiques s'accordent à y faire une juste distribution des parties du génie, de l'emploi de la fable, des épisodes, et la beauté de la diction, pleine de douceur et de simplicité ; malgré quelques fautes relevées avec aigreur, elle est monnoyée (dans le *Menagiana*, 235), qui reproche en outre à Quillet de n'avoir pas traité son sujet fort solidement, comme si ce poète n'était pas plutôt de l'homme d'instruire. Tout ce qu'on peut dire avec raison dans la *Callipédie*, ce sont des peintures licencieuses, malheureusement, mais naïves, du sujet, et des détails trop nombreux sur l'influence des astres que Quillet mettait sans doute pas, pour piquer de force d'esprit. Ce troisième livre est entièrement consacré aux défauts qu'on vient de reprocher à l'auteur ; y traite des soins qu'il faut donner aux enfants, et donne d'utiles préceptes sur l'éducation ; seau a développés depuis le *Emile*, avec toute la sagesse de son génie. Ce livre a été traduit en entier par Coupé, tome XI<sup>e</sup>. des *Soirées littéraires*, qui se conserve, à la bibliothèque de la ville, un exemplaire d'une petite édition de Quillet, intitulée : *Ad Alæm, VII pontif. opt. max. pro populi reges conciliandis carmen didacticon*, in-4°.

QUILLOT (CLAUDE), artisan du dix-septième siècle, originaire d'Arnai-le-Duc, province de Bourgogne, y fit ses premières études, et alla les achever à Paris. Dépourvu de fortune, il se fit une qualité de précepteur chez

ey, conseiller au parlement de la ville. Quillot avait de la réputation, il se crut appelé à l'état religieux, et entra chez les Chartreux : ses forces ne répondirent point à son zèle ; sa santé souffrant de ce genre de vie, il fut obligé de renoncer après quelques mois à son vœu : il résolut alors d'entrer à l'état ecclésiastique, prit les ordres, et s'attacha, en qualité de vicaire, à la paroisse de Saint-Étienne à Dijon. S'étant livré à la direction des consciences par ordre de son évêque, il s'y fit bientôt un grand nom et sa réputation de piété attirait à son confessionnal un grand nombre de pénitentes, parmi lesquelles se trouvaient des personnes très distinguées de la ville. Ce succès lui fit des jaloux ; malheureusement Quillot, sans s'en douter, se fournit des armes contre lui. Il lut les mystiques, étudia assez profondément à un directeur ; il avait pris goût pour leur doctrine, qui fut le principe de plusieurs saints personnages. Il était à la spiritualité et aux pratiques intérieures celles de ses pénitentes qu'il croyait susceptibles de perfection. On agitait alors la question du quietisme, dont quelques personnes avaient séduit d'assez bons esprits. Quillot avait eu des relations intimes avec Philibert Robert, le Seurre, prévenu depuis de son hérésie, et condamné par cour de justice à être brûlé pour abus de mission et séduction de plusieurs pénitentes. Plus anciennement, il avait reçu chez lui la célèbre Madame Guyon et le père Lacombe son confesseur, et avait eu avec eux de nombreuses conférences sur ce genre de religion. Madame Guyon lui avait laissé quelques-uns de ses ouvrages, et entre autres un assez

grand nombre d'exemplaires du *Moyen court de faire l'oraison*. Quillot les avait distribués ou fait distribuer à plusieurs dames de la ville (1). Ses ennemis surent transformer ces faibles apparences en réalités odieuses. Suivant eux, Quillot était l'ami et le complice de Robert ; les mêmes principes leur étaient communs ; ils en avaient tiré les mêmes conséquences : les crimes dont celui-ci était convaincu, et qui faisaient peser sur sa tête une sentence si rigoureuse et infamante, Quillot devait en être coupable. Ces allégations furent si souvent répétées, que l'autorité ecclésiastique crut devoir les prendre en considération. L'arrêt du parlement de Dijon contre Robert, portait qu'il serait informé contre ses complices, sectateurs et adhérents. En conséquence de cette clause, une procédure fut établie par-devant l'official de Dijon. Les esprits étaient tellement échauffés, que Quillot ju-

(1) Ce livre avait eu de la vogue et la réputation d'un bon ouvrage de piété. « Des notes manuscrites » de l'abbé Fleury nous apprennent que l'évêque » de Chartres (Godet Desmarais) vint un jour dire » à Mme. de Maintenon qu'il ne fallait pas s'éton- » ner s'il y avait à Saint-Cyr de la division ; qu'il y » courait des livres pernicieux, entre autres, le » *Moyen court*. Mme. de Maintenon le tira de sa » poche en riant, lui demandant si c'était celui-là, » et soutenant qu'il était fort bon. » L'abbé Fleury » ajoute : « Depuis deux ans Mme. de Maintenon le » portait toujours sur elle. » *Hist. de Bossuet*, par » M. le cardinal de Beaumont, édit. de 1819, tome III, » p. 466. Le voyage de Mme. Guyon à Orléans date de » 1686. L'abbé Philipeaux, dans sa *Relation de l'ori- » gine et des progrès du quietisme*, tom. 1, p. 35, ra- » conte que « l'abbé de la Pérouse et plusieurs doc- » teurs en théologie faisant, au commencement de » l'année 1689, une grande mission à la paroisse de » Saint-Michel de Dijon, découvrirent que le sieur » Quillot enseignait à ses dévotés la nouvelle spiri- » tualité. Le *Moyen court*, ajoute-t-il, était répandu » dans toutes les maisons. Ils en firent brûler trois » cents exemplaires, par Mme. Languet, veuve de » M. Languet, procureur-général au parlement. » Cette bonne dame, très-vertueuse, dit encore » l'abbé Philipeaux, était chargée de les distribuer » sans en connaître le poison et l'illusion. » Il paraît » que Quillot lui-même, qui cela dédaignait le dan- » ger du livre, en remit plusieurs exemplaires aux » supérieurs ecclésiastiques.

gea dangereux de se présenter ; et sentence intervint contre lui par défaut, en date du 17 juillet 1700 : il y est déclaré contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du quietisme, d'avoir distribué des livres suspects desdites erreurs, d'avoir entretenu des liaisons avec Robert et d'autres personnes suspectes, pour raison de quoi il est condamné à être renfermé pendant trois ans dans un monastère. La même sentence englobant d'autres personnes condamnées à diverses peines, l'autorité séculière en prit connaissance en ce qui la regardait. Quillot envoya divers mémoires justificatifs. Enfin, par arrêt du 7 août 1700, il fut mis *hors de cour*. Enhardi par ce premier succès, Quillot se pourvut en révision contre la sentence de l'officialité, se rendit en prison ; et une nouvelle sentence, rendue par le même official, le 10 avril 1701, le déchargea *à pur et à plein*. Il sortit de prison, et reprit ses fonctions. Seulement on crut convenable qu'il s'abstînt du confessionnal et de la direction. Il paraît qu'après cet orage, Quillot vécut dans la retraite ; du moins on entendit peu parler de lui. Cependant le jugement solennel qui l'innocentait, n'en imposa point à la haine qui l'avait poursuivi. Ses ennemis voulurent faire de lui le chef d'une nouvelle secte, sous la désignation de *Quillotisme* ; et pour donner l'apparence d'une sorte d'existence à cette fiction, ils firent circuler un livre sous ce titre : *Histoire du Quillotisme ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quietisme, avec une réponse à l'Apologie en forme de requête produite au procès criminel, par Claude Quillot, etc.* Ce livre, ou plutôt ce libelle, prétendu imprimé

à Zell, chez Henriette H 1713, forme un volume 434 pages. Il est sans nom mais on sait aujourd'hui l'ouvrage d'Hubert Maupercureur au présidial de . paraît qu'il fut tiré à un nombre d'exemplaires. Du jour d'aujourd'hui assez rare. Il débute par l'évêque diocésain contenant des faits faux ; et un arrêt du parlement de Dijon (9 juin 1703) ordonnait qu'il fût lacéré et brûlé par le bourreau, etc., etc. A propos du *Quillotisme* hérésie nouvelle, n'est-ce pas digne de la flétrissure qu'on a primée le double jugement ecclésiastique et séculier ignore la date du décès (Voy. GUYON, XIX, 241 VAL, XXVI, 333.)

QUIN (JACQUES), surnommé né à Londres, en 1693, d'une ancienne famille d'Irlande, était le fruit du mariage du maire de Dublin et d'une dame qui avait épousé parce qu'elle veuve ; son premier mari des spéculations aux Indes, ayant cessé depuis de lui donner de ses nouvelles, retour de ce négociant retenu en prison de J. Quin illégitime beaucoup sur le reste de sa vie fut élevé à Dublin : mais qu'il fit peu de progrès de littérature ; et, à vingt ans, il était sans ressources et sans espoir qu'on assure qu'il avait pendant quelque temps, l'âme. Il se décida pour la carrière, et débuta, en 1714, à Dublin. Ne se croyant payement encouragé en Irlande dit à Londres, et entra au

mais on ne lui confia, ières années, que des propres à faire briller novembre 1716, ce- accident survenu subite- teur Mill, fournit à casion qu'il cherchait - temps. Il représenta *Tamerlan*; et les ap- s qu'il reçut des spec- cèrent dès-lors au pre- btint plus de succès en- dans le rôle de sir John *Commères de Wind- ore Shakspeare*). On un acteur n'avait aussi lui l'esprit de l'auteur; us de dix ans, il régna glaise presque sans ri- vers la fin de 1732 uverture du théâtre de n, où Rich passa avec ont Quin faisait alors 40, Fleetwood, ayant : troupes de Drury La- -Market, tâcha d'atti- eilleurs acteurs des au- , surtout ceux de Co- r, en leur offrant des s hors de toute pro- ceux qu'on avait eu jus- tume de leur donner. as résister à l'appât de res sterling par an, et n ancien ami Rich pour on rival. Au théâtre de Quin parut avec suc- *Comus* de Milton, dans on de Thomson, et dans présida le comité de lec- de donner son opinion nouvelles qui lui étaient i poète lui ayant remis, il était sur le théâtre, qu'il venait de terminer, dans sa poche, et n'y L'auteur, ne recevant

que des défaites toutes les fois qu'il parlait de son ouvrage, insista un jour si vivement pour qu'on le lui rendit, que Quin voulut le satis- faire. Mais il arriva qu'au lieu d'u- ne tragédie, ce fut une comédie qu'il lui donna; et, lorsque le malheureux poète l'eût fait apercevoir de sa mé- prise, Quin lui répondit, en riant, « qu'il avait sans doute perdu son » ouvrage. Perdu mon ouvrage! s'é- » cria le poète, comme frappé de la » foudre. — Eh! mon Dieu oui, ré- » pliqua Quin, j'ai eu ce malheur; » mais je puis le réparer; » et, lui montrant un tiroir rempli de co- médies et de tragédies nouvelles, il lui offrit, en compensation, la pièce qui lui conviendrait le mieux. On ne dit pas si le nourrisson des Muses fut satisfait de cette proposi- tion. Après un court séjour à Drury- Lane, Quin se rendit en Irlande, et revint à Londres, en 1741. A son arrivée, il trouva toute l'attention du public fixée sur Garrick, qui ve- nait de commencer sa carrière théâ- trale avec un succès jusque-là sans exemple. Quin essaya vainement de lutter contre ce rival, qui lança con- tre lui une épigramme; et il eut en- core le chagrin de se voir éclipsé à Dublin, par Shéridan. Il cessa de jouer pendant quelques mois; ce qui donna lieu à son ami Thomson, qui travaillait à son poème du *Châ- teau de l'Indolence*, de le placer dans le *Palais de la Paresse*. Après avoir essayé long - temps de réunir au même théâtre Garrick et Quin, Rich parvint à obtenir ce résultat en déterminant Garrick à s'engager à Covent - Garden. « Un pacte d'al- » liance entre deux grands monar- » ques, dit à ce sujet Davies, n'est » pas aussi difficile à conclure que » les préliminaires d'un traité où de

« hauts et puissants seigneurs de » théâtre sont parties intéressées. » Ils devaient jouer alternativement certains rôles, entre autres, ceux de *Richard III* et d'*Othello*, mais sans être obligés de paraître ensemble dans la même pièce. Le même écrivain ajoute que Quin s'aperçut bientôt que la concurrence de Garrick, dont la réputation croissait journellement, tandis que la sienne était sur son déclin, lui était trop défavorable : car il avait à peine quelques auditeurs lorsqu'il représentait *Richard III*, tandis que les spectateurs accouraient en foule si Garrick jouait ce même rôle. On ne les avait point encore vus chargés, dans la même pièce, de rôles d'une importance à-peu-près égale, lorsqu'en novembre 1746, la *Belle Pénitente* offrit cette occasion aux amateurs de spectacles. Au moment où *Horatio* et *Lothario* (c'étaient les rôles qu'ils remplissaient) parurent ensemble sur la scène, ils furent accueillis par des applaudissements si effrénés, que les deux rivaux en furent un peu déconcertés, et ne purent s'empêcher de changer de couleur : ils se remirent cependant bientôt, et jouèrent fort bien tous les deux, quoique Garrick l'emportât de beaucoup sur son rival. La pièce eut un grand nombre de représentations ; et la salle fut chaque fois encombrée de spectateurs. En 1747 ou 1748, Quin, croyant avoir à se plaindre des procédés de Rich, quitta brusquement le théâtre de Covent-Garden, pour se retirer à Bath, quoiqu'il n'eût pas terminé le temps de son engagement. Se repentant ensuite de cette démarche, et desirant se rapprocher de Rich, il lui adressa, dit-on, cette épître laconique, « Je suis à Bath, » et il n'obtint que

la réponse peu civile et presque brève : « Restez - y, » « diable (*And be damned*) » rait néanmoins qu'ils se rendèrent ; et Quin reentra à Covent-Garden, vers le 1<sup>er</sup> janvier 1749, par le rôle *lan* (2), dans la tragédie d'ouvrage posthume de Thomas le quel nous avons déjà dit intimement lié. Ce fut lui le célèbre prologue composé telon (V. ce nom, XXV) l'émotion dont il était véritablement pénétré, passa dans l'âme d'ailleurs, qui ne purent retenir les larmes. Vers le même temps qui avait un talent particulier à lire les ouvrages des grands anglais, et qui rendait son cœur autant d'âme que de goût, les de Shakspeare et de M. de la cour du prince Frédéric (père de George III, l'honorable mission d'enseigner les enfants à prononcer correctement la langue, et à bien débiter au gré de son auguste père. La tragédie de Caton fut représentée à Leicester-House (3). La parole et la cour du prince Frédéric furent dirigées par Quin. Lors du décès de la scène eut appris que George III, âgé alors de dix-huit ans, avait débité avec autant de pureté que de grâce son premier discours au parlement (1760), il ne put s'empêcher de s'écrier avec enthousiasme : « C'est cependant moi qui » cet enfant ! » Garrick dit-on, vers 1750, à lui faire quitter Covent-Garden, et à l'atti-

(2) Suivant d'autres, Quin ne se rendit à Bath, en 1749, que pour jouer sur le théâtre de Covent-Garden, le rôle d'*Othello*, au palais de Cornhill.

(3) Leicester-House était le lieu de résidence du prince de Galles.

## QUI

il était, à cette époque, directeur ; mais il ne r. Ce fut le 10 mars 1766 qu'il termina sa carrière d'acteur salarié, par sa mort. Il se fixa ensuite à Londres, revint quelquefois à Paris pour représenter Falstaff de son ami Ryan, mais il fut dans le malheur. En 1764, ayant perdu deux cent livres, il repoussa toutes les offres de Ryan, et lui écrivit pour l'excuser, une Épître dans laquelle il disait que dans ce monde il ne se rêverait pas Falstaff. Quin avait été d'abord un fort économe, depuis qu'il fut au théâtre ; ce qui lui permit de conserver une certaine fortune. Vers la fin de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus trouver de motif de rivalité entre lui et ces deux fameux acteurs, il se rappela assez particulièrement le retour d'une visite que lui avait faite à Paris, le 21 janvier 1766. C'est lorsqu'il sentit sa fin approcher qu'il se fit apporter une bouteille de vin de Bordeaux, et se mit à boire. Il dit : « Je ne veux plus voir la fin de ma vie ; la dernière scène tragique ; je ne veux que y conserver tout ce qui est convenable. » Quin était, par quelques écrits, un homme ayant été hautain, mais rare. Le docteur Smollett dit qu'il était souvent insensible aux inférieurs, grossier lorsqu'il était pris de vin, mais qu'il le faisait souvent comme un fort bon homme, parfaitement bien capable de sentir le prix de son talent et d'éprouver ce senti-

## QUI

419

ment. On ne peut disconvenir que Quin n'ait été quelquefois généreux. Sa conduite pleine de délicatesse envers Thomson en est une preuve irrécusable. Ce poète célèbre était dérangé pour dettes : Quin, qui ne le connaissait que de réputation, se rendit à sa prison. Thomson, étonné de cette visite, le fut encore plus, lorsque Quin lui dit qu'il venait sans façon lui demander à dîner ; mais il ajouta presque aussitôt, que, comme il supposait qu'il pouvait y avoir quelques inconvénients à faire préparer le repas dans le lieu où ils se trouvaient, il l'avait commandé à la taverne voisine. On apporte une douzaine de bouteilles de vin de Bordeaux pour débiter ; et, après avoir fini de manger, Quin, s'adressant au poète, lui dit : « Il est temps de régler maintenant nos comptes. » Ces paroles commençaient à effrayer le détenu, qui craignait de voir un créancier dans son hôte, lorsque celui-ci ajouta : « Monsieur Thomson, je ne puis vous évaluer à moins de cent livres sterling, le plaisir que j'ai éprouvé à lire vos ouvrages ; et je veux absolument acquitter ma dette sur-le-champ. » En disant ces mots, il jeta sur la table un billet de banque de cette valeur, et prit congé sans attendre une réponse. Outre sa liaison avec Thomson, Quin était dans l'intimité de Pope et de plusieurs autres personnages éminents de son temps. Nous avons vu qu'il lisait parfaitement bien : il contait également d'une manière admirable, concise et pleine de vigueur, quoiqu'avec une certaine affectation. Il n'était pas fort instruit ; mais il connaissait à fond Shakspeare, Milton, Dryden et Pope. Considéré comme acteur, il passe pour n'avoir pas eu de rivaux dans les rôles de Falstaff, du Moine

espagnol, de sir John Brute, de Volpone, etc. ; il montrait du talent dans Caton, Pierre, Coriolan, et en général dans les caractères fortement sévères, qui sont aujourd'hui perdus pour la scène anglaise. Il excellait à peindre le chagrin profond, qui ne peut s'exprimer par des paroles, et montrait une profonde sensibilité, quoique Churchill lui conteste cette qualité. On lui reprochait des défauts graves, et de mauvaises habitudes, qu'il avait contractées dans ses débuts, et dont il ne put jamais se corriger. Il existe une Vie de Quin, 1766, in-8°. On trouve aussi de grands détails sur cet acteur, dans la Vie de Garrick, par Davies.

D—z—s.

QUINAULT (PHILIPPE) naquit à Paris, le 3 juin 1635. Son extrait de baptême l'atteste (1) : c'est donc à tort que tous les dictionnaires historiques le font naître à Felletin, dans la Marche. Furetière, dans son 2°. et 3°. Factum, prétend que Quinault devait le jour à un boulanger de petits pains. L'abbé d'Olivet, dans son Histoire de l'académie française, affirme que cette assertion est celle d'un imposteur, et qu'elle lui fut dictée par la médisance et la colère. « Quand » cela serait, ajoute l'abbé, Quinault » n'en mérite que plus d'estime, pour » avoir si bien réparé le tort de sa » naissance. » Tout le monde adoptera cette opinion ; mais il n'en est pas moins hors de doute que le poète, qui va faire l'objet de cet article, était « fils de Thomas Quinault,

» maître boulanger, et d' » Riquier, sa femme, de » rue de Grenelle. » C'est à suite des registres de la paroisse d'Eustache, où il fut baptisé, avoir fait quelques études. Quinault manifesta un penchant pour la poésie ; penchant qui doubla une connaissance alors. Ce fut celle de Tristram, qui, malgré son espérance et son mauvais goût, d'une certaine réputation. On le vit, mais sans aucune idée de vérité, que le jeune poète fut son domestique. Ce qui est certain, c'est que Tristram épris pour lui d'une amitié qu'il lui avait fait accepter ment et sa table ; et qu'en laissa, par son testament, une somme considérable, à l'aide de laquelle le jeune poète acheta une place de valet-de-chambre du roi. Ce fut sous les auspices de ce général que Quinault fit ses premiers pas dans la carrière dramatique. Il composa une pièce intitulée *Les valets* : il engagea Tristan à présenter aux comédiens, ce qui de ses propres ouvrages. L'entreprise fut découverte ; les comédiens, qui avaient cent écus, ne voulurent plus donner que la moitié. Le résultat de la nouvelle négociation fut que Tristan serait payé, chaque semaine *pro rata* de la recette ; et l'on dit - on, l'origine de ce nomme aujourd'hui la part. Encouragé par un premier succès, d'autant plus flatteur qu'il n'avait encore que dix-huit ans (1653), Quinault ne laissa pas passer une année sans donner et quelquefois même deux pièces de théâtre. Elles s'élevaient

(1) Nous devons la connaissance de l'extrait de baptême de Quinault, et plusieurs circonstances de la vie de ce poète, à M. Bédarride, auteur de *l'Esprit de Molière*, d'une *Dissertation sur l'année de sa naissance*, d'un *Dictionnaire de l'académie royale de musique*, d'un autre *Dictionnaire des ballets-opéras qui n'ont pas été représentés* et d'une *Dramaturgie lyrique étrangère*. Ces trois derniers ouvrages sont encore manuscrits.



de seize, en 1666 ; et il n'est encore que dans sa trentième année. Parmi ces productions les unes portent le titre de comédie, d'autres celui de tragédie, et enfin celui de tragédie-comédie, on en compte deux seules dont on ait conservé le souvenir : *La mère coquette*, et *l'Astrée*, si courue dans son temps, et si malheureusement imitée par Boileau. La première a longtemps soutenu au théâtre, comme on le voit, dit Laharpe, Quinault avait plus d'un talent : son vers est bien conduit ; les caractères et la versification sont d'une nature naturelle, mais un peu fautive dans les détails agréables et les plaisanteries, quoique Voltaire ait dit qu'il n'est pas de belles scènes dans *l'As-tre* ; ce serait assez difficile de décrire la tragédie contre le satirique, c'est ici le lieu d'examiner quel est son ton, ou, du moins, de quel ton, du mépris injurieux que Quinault affectait pour Quinault, les cruautés dont il l'accablait un certain temps. Voici ce trait de la Satire II :

« exprimer un auteur sans défaut,  
« dit Virgile, et la rime Quinault.

re de la Satire III :

« Les Quinault parlent bien autrement ;  
« vous haïs, tout s'y dit tendrement !  
« ait ici laisser Boileau s'ex-  
« même. Dans la préface de  
« édition de ses œuvres,  
« il répète, avec un soin  
« r, ce qu'il avait dit, dans  
« préface, trente ans aupa-  
« Dans le temps où j'écrivis  
« M. Quinault, nous étions  
« dix fort jeunes ; et il n'avait  
« alors beaucoup d'ouvrages  
« écrits, dans la suite, acquis

« une juste réputation. » On trouve une garantie plus certaine encore des sentiments de Boileau, dans une lettre confidentielle qu'il écrivait à Racine, le 19 août 1687 : « Dites bien à M. Quinault que je lui suis infiniment obligé de son souvenir. » Vous pouvez l'assurer que je le compte présentement au rang de mes meilleurs amis, et de ceux dont j'estime le plus le cœur et l'esprit. » On voit maintenant à quel point Voltaire était fondé à flétrir l'immortel satirique du nom odieux de *Zoïle de Quinault* ! En supposant même qu'il faille prendre à la lettre toutes les boutades qu'un poète, dans sa mauvaise humeur, peut se permettre contre un autre, qu'avait produit Quinault à l'époque où Boileau l'attaqua dans ses Satires ? les pièces de théâtre que nous avons mentionnées ci-dessus, et dont aucune assurément ne faisait présager la hauteur à laquelle, vingt ans plus tard, il s'éleva dans ses chefs-d'œuvre lyriques. Mais tel est l'empire de la routine et des préjugés populaires, que l'on entend, chaque jour encore, des gens lettrés ou du moins qui devraient l'être, appliquer aux tragédies lyriques de Quinault, ce vers composé si long-temps avant leur existence :

« Et jusqu'à je vous haïs, tout s'y dit tendrement.

Brossette nous apprend pourtant quelle était l'application de ce trait. Il était dirigé contre une tragédie-comédie de *Stratonice*, où Quinault, âgé de vingt-un ans, avait fait dire à sa princesse, secrètement éprise d'Antiochus :

« Adieu : croyez toujours que me haïs est extrême,  
« Prince ; et si je vous haïs, haïssez-moi de même.

Le silence que le législateur du Parvasse a gardé, dans son *Art poétique*, à l'égard de Quinault et du gen-

re où il a excellé, paraît décisif à certaines gens. Mais Boileau, dans ce poème, où il n'a oublié ni le sonnet, ni la ballade, a-t-il donné plus de place à la fable et à La Fontaine? De tous les arguments employés contre Quinault, celui qui se reproduit le plus souvent est fondé sur ces vers, tant de fois répétés :

... Ces discours sur l'amour seul roulants,  
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,  
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,  
Que Lulli rechauffa des sons de sa musique.

Ce trait de la Satire *sur les Femmes*, qui ne fut composée que cinq ans après la mort de Quinault, n'en a paru que plus concluant contre ce poète. D'autres personnes en ont fait un crime à Despréaux : ils l'ont trouvé impardonnable d'attaquer, jusque dans sa tombe, un homme avec lequel, depuis long-temps, il s'était réconcilié. Les noms de Renaud et de Roland désignent en effet deux des plus célèbres ouvrages de Quinault; et il est d'autant moins permis de s'y méprendre, que, quelques lignes plus bas, il nomme Angélique et Armide; mais l'équité veut qu'on s'attache à l'intention du poète : ce n'est point à Quinault personnellement qu'il déclare ici la guerre; c'est à la morale licencieuse d'un *spectacle enchanteur*. Peut-on s'étonner de cette sévérité de la part de Boileau, dont l'âge était avancé, l'esprit morose et la piété rigide? Au reste, comme le dit Laharpe, si le satirique est insensible aux charmes du style de Quinault, il faut lui pardonner d'avoir été injuste : il était assez puni; et ne s'en punit-il pas lui-même, lorsqu'il fit, pour un opéra ébauché par Racine (la *Chute de Phaëton*), ce malheureux Prologue, indigne du dernier des rimeurs qu'il avait livrés à la risée publique. Nous

avons donné une certaine étendue à cette discussion : elle nous a été nécessaire pour détruire des préjugés trop généralement répandus en un mot, pour ôter à l'ignorance tout prétexte d'attaquer l'un ou l'autre de deux hommes qui s'estimaient réciproquement, et qui firent tout l'honneur au grand siècle. La prodigieuse fécondité dont Quinault donna des preuves dans la première partie de sa carrière dramatique ne l'empêcha point de dérober aux Muses un temps qu'il employa utilement pour ses intérêts. Il rechercha avec ardeur la main d'une fort jolie personne, nommée Goujon, qui ressentait pour lui une inclination non moins vive. Ses parents de la demoiselle la forcèrent d'épouser un riche négociant Bouvet. La mort de cet homme, laissant veuve, à l'âge de vingt ans, Quinault la détermina à se marier : elle ne se refusa point à s'unir à lui (1660) : elle porta une fortune considérable à l'époque (quarante mille écus) l'estimation la plus modeste. Quinault composa, sur ses amours, son mariage, une Nouvelle intitulée : *L'Amour sans fail*, titre usurpé, si l'on en croit certains Mémoires du temps, qui présentent les jeunes mariés se brûlant l'un et l'autre d'une passion si violente, qu'ils n'eurent pas le temps d'attendre la retraite de nombreux convives pour se livrer aux douceurs du tête-à-tête. Quinault, dans son acte de mariage, prit le titre d'avocat en parlement; et l'acte de naissance de sa fille, le lendemain de l'année d'après, il se fit d'écuyer, valet de chambre du roi. Il avait promis à sa femme de ne plus travailler pour le théâtre, mais, ayant été reçu membre

française, en 1670 (2), il entre l'opinion consacrée par des exemples, qu'il fallait honorer l'auteur par de nouvelles propositions. Il accueillit donc avec empressement la proposition que lui fit de se charger de la partie de sa *Psyché*, qui fut donnée en janvier 1671 (3). Après, Quinault acheta une place d'auditeur en la chambre des comptes. Cette compagnie ayant fait difficulté de l'admettre, il composa un Épigramme qui finit par

« qu'il a fait tant d'auditeurs,  
pourquoi l'empêchez-vous de l'être ? »

On observe que l'éloge contenu dans cet Épigramme ne se rapporte qu'aux premières pièces de Quinault, dont il a été question au commencement de cet article. Ce fut l'année suivante que, sur six instances de Lulli, qui venait d'obtenir le privilège de l'académie royale de musique, il arrangea le premier opéra des *Fêtes de l'Art de Bacchus*. Digne appréciateur de son rare talent pour la poésie, le compositeur florentin passa à ses pas avec une telle opinion, que La Fontaine, dans une lettre violente qu'il eut avec Lulli, ne put le pouvoir mieux exprimer que par la citation dont il avait eu à se plaindre, sa part, qu'en disant : « Cet homme a voulu m'enquinauder. » On a mis dans cette nouvelle

note ce qu'il faut penser de l'assertion du *sire historique* de Chaulieu et Delandine, qui dit que les *Opéras* de Quinault lui avaient fait place dans cette compagnie. Or, à cette époque, il n'avait pas encore composé un seul vers.

On ne pouvait nous abstenir d'observer, en lisant ce fut une chose bien étonnante que les talents qui concoururent à la composition de *Psyché*. Molière, Corneille et Quinault rivalisèrent les vers; et, indépendamment de Lulli, Lulli fournait le premier intermède, à l'acte.

carrière, Quinault, pendant l'espace de quatorze ans, n'en laisse point passer un seul sans livrer à Lulli un de ces poèmes qui ont immortalisé son nom. Le compositeur les lui payait quatre mille francs, selon les conditions passées entre eux. Louis XIV, toujours appréciateur des talents, et particulièrement sensible aux beautés des premiers Opéras de Quinault, s'était plu à lui indiquer des sujets, tels que celui d'*Amadis de Gaule* : il le décora du cordon de Saint-Michel, en y joignant le brevet d'une pension de deux mille livres. L'académie des inscriptions et belles-lettres s'empressa d'admettre Quinault au nombre de ses membres (1674). Son talent poétique semblait s'accroître avec sa fécondité, lorsqu'après avoir donné son chef-d'œuvre d'*Armide*, il cessa tout-à-coup de produire. Profondément religieux, comme tous les hommes distingués du grand siècle, et frappé de la mort de Lulli (F. LULLI, XXV, 423), il ressentit des scrupules de travailler pour le théâtre; scrupules qu'il exprima dans ces vers, qui devaient faire le début d'un poème intitulé *l'Hérésie détruite* :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours.  
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre;  
Je vous dis adieu, Muse tendre,  
Je vous dis adieu pour toujours!

Quinault mourut à Paris, le 26 novembre 1688, n'ayant encore que cinquante-trois ans. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Louis en l'île. Sa succession s'élevait à trois cent mille francs. Cette fortune, considérable pour le temps, ne l'avait pas empêché de se plaindre de son sort, si toutefois il faut prendre à la lettre les vers suivants :

C'est, avec peu de bien, un terrible devoir  
De se sentir pressé d'être cinq fois homonyme.  
Quel est celui qui dans cet état se voit,

Pour cinq filles qu'il faut pourvoir ?  
O ciel ! peut-on jamais avoir  
Opéra plus fâcheux à faire ?

Tout ce que Quinault a écrit dans le genre lyrique devant exciter vivement la curiosité des amis des lettres, nous allons donner la liste la plus complète qui ait encore paru de ceux de ses ouvrages qui ont été représentés sur le théâtre de l'Académie - Royale de musique ; nous suivons l'ordre des dates : les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus* ; *Cadmus* ; *Alceste* ; *Thésée* ; le *Carnaval* ; *Atys* ; *Isis* ; *Proserpine* ; le *Triomphe de l'Amour* ; *Persée* ; *Phaëton* ; *Amadis de Gaule* ; *Roland* ; la *Grotte* ou l'*Eglogue de Versailles* ; le *Triomphe de la paix* ; *Armide*. Indépendamment de la partie chantante de la *Psyché* de Molière et de Corneille, dont nous avons déjà fait mention, Quinault avait aussi composé, pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV, une pastorale où tout est allégorique, jusqu'au titre : *Lysis et Hespérie*. Cette pièce n'a point été imprimée ; et beaucoup d'autres écrits de l'auteur ne l'eussent point été, si l'on eût respecté les dispositions testamentaires par lesquelles il défendait la publication de tous les ouvrages que l'on pourrait trouver après sa mort. La prodigieuse facilité dont était doué ce poète ingénieux, s'exerça dans tous les genres connus, mais non pas, assurément, avec le même succès. Une seule de ces productions mêlées mérite quelque attention : c'est la description de *Sceaux*, poème en deux chants, offert en manuscrit à Colbert, et qui n'a été imprimé que dans ces dernières années. La plus grande gloire, ou, pour mieux dire, toute la gloire de Quinault réside maintenant dans ses tragédies lyriques. Nous ne croyons pas,

néanmoins, pouvoir lui décerner le titre de créateur de ce genre, qu'on lui donne assez communément. Longtemps avant l'apparition du premier opéra de Quinault, Corneille avait donné son *Andromède*, et sa *Toison d'Or*, pièces fort inférieures, assurément, aux chefs-d'œuvre de l'auteur d'*Armide*, mais qui ont suffi pour faire dire à Voltaire : « Le génie de Corneille se pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies, le premier qui fit des tragédies, et le premier qui ait donné des pièces à machines. » Le prodigieux mérite de Quinault, en ce genre, loin d'avoir été exagéré, n'est pas assez généralement senti. D'autres poètes, sans doute, ont possédé les grâces et l'élégance du style ; mais nul d'entre eux n'a été doué de cette mélodie enchanteresse qui permettrait de dire que les vers de Quinault étaient déjà de la musique, avant d'être livrés au musicien. Racine seul a mérité le même éloge dans quelques strophes de ses chœurs d'*Esther* et d'*Atthalie*. Celui qui a dit que Quinault avait déssé la langue française, a cru lui décerner la louange la plus délicate, et il lui a fait injure. Ce poète, en effet, si moelleux et si suave dans la peinture des scènes tendres et voluptueuses, devient quelquefois énergique et même sublime dans l'expression des grandes pensées, et des passions violentes. Nous croyons faire plaisir aux amis des lettres en rassemblant ici les opinions des juges les plus accrédités. Nous commencerons par Voltaire. On a prétendu que dans les éloges qu'il prodiguait au poète lyrique, il était bien moins dirigé par une admiration sincère, que par le désir de se mettre en opposition avec Boileau. Nous avons déjà fait voir

lait penser du mot connu :  
 » *Quinault*. Voltaire n'écou-  
 » ainement que son goût per-  
 » lorsqu'il s'exprimait dans  
 » les suivants : « *Quinault* in-  
 » des morceaux admirables  
 » es opéras que *Lulli* lui com-  
 » ait. Ce musicien était très-  
 » et bon courtisan ; et *Qui-*  
 » n'était que doux et modeste.  
 » fit accroire que celui-ci était  
 » rçon poète , qui , sans lui ,  
 » ait connu que par les satires  
 » ileau. Quoi , cependant , de  
 » beau et même de plus su-  
 » que ce chœur des suivants de  
 » dans *Alceste* :

t mortel doit ici paraître , etc.

armante tragédie d'*Atys*, les  
 » s ou nobles ou délicates , ou  
 » , répandues dans les pièces  
 » ates , auraient dû mettre le  
 » le à la gloire de *Quinault* , et  
 » rent qu'augmenter celle de  
 » ... Y a-t-il beaucoup d'odes  
 » ndare plus sères et plus har-  
 » uses que ce couplet de l'opéra  
 » oserpine :

» les geants armés contre les dieux , etc.

» atrième acte de *Roland* , et  
 » la tragédie d'*Armide* sont  
 » hefs-d'œuvre. Le sévère au-  
 » le l'Art poétique , si supérieur  
 » son seul genre , devait être  
 » iuste envers un homme supé-  
 » aussi dans le sien. » Un cri-  
 » souvent aussi sévère que l'au-  
 » l'Art poétique , a consigné  
 » usieurs endroits de son *Cours*  
 » rature , ses opinions sur *Qui-*  
 » Nous les reproduisons ici :  
 » n'approche , dit *Laharpe* ,  
 » e de loin , dans le genre de  
 » a , de l'heureux génie qui l'a  
 » et qui , seul , jusqu'ici , y a  
 » lé. *Quinault* y reste toujours

» hors de comparaison , comme *Mo-*  
 » lière , comme *La Fontaine* , com-  
 » me *Boileau* , chacun dans le sien.  
 » — Seul , et cela suffirait pour son  
 » éloge , *Quinault* a séparé sa gloire  
 » de celle de son musicien , au point  
 » de gagner dans la postérité autant  
 » que *Lulli* y a perdu. Aussi , a-t-on  
 » cru ( *Laharpe* lui-même ) devoir  
 » retourner ainsi *Boileau* :

Aux dépens du poète on n'entra plus venter  
 Ces accords languissants , cette faible harmonie ,  
 Que réchauffa *Quinault* du feu de son génie.

» Son expression est aussi pure et  
 » aussi juste que sa pensée est claire  
 » et ingénieuse. Ses vers coulants , ses  
 » phrases arrondies , offrent un mé-  
 » lange continuel d'esprit et de sen-  
 » timent , sans que l'on y sente ja-  
 » mais la recherche ou le travail.  
 » Comme *Virgile* nous fait recon-  
 » naître *Vénus* à l'odeur d'ambrosie  
 » qui s'exhale de sa chevelure ; de  
 » même , quand nous venons de lire  
 » *Quinault* , il nous semble que l'A-  
 » mour et les Grâces viennent de pas-  
 » ser près de nous. » *Laharpe* cite  
 » ici ces vers fameux de l'opéra d'*Isis* :

Depuis qu'une nymphe incon-tante , etc.

Et il ajoute un mot auquel nous avons  
 fait allusion plus haut : « En vérité ,  
 » si *Despréaux* était insensible à la  
 » douceur charmante de semblables  
 » morceaux , il faut lui pardonner  
 » d'avoir été injuste : il était assez  
 » puni. » Enfin , le *Quintilien* mo-  
 » derne n'oublie pas plus que *Voltaire* ,  
 » de faire observer que , lorsque la  
 » situation l'exige , *Quinault* sait s'éle-  
 » ver au sublime. Le monologue de  
*Méduse* :

J'ai perdu la beute qui me rendait si vain , etc.

lui arrache cet éloge : « Ce mor-  
 » ceau est comparable , pour l'émer-  
 » gie , la noblesse , le nombre , la  
 » marche poétique , aux endroits

« les mieux écrits des cantates de  
 » Rousseau. » La pureté soutenue du  
 langage ne frappe pas moins vive-  
 ment Laharpe; et, sous ce rapport,  
 il déclare Quinault *classique*. « Il  
 » semble que ce poète, dit Palissot,  
 » était né pour donner à un grand  
 » roi des fêtes nobles et majestueuses.  
 » Personne, en effet, n'a su lier avec  
 » plus d'art des divertissements agréa-  
 » bles et variés à des sujets intéres-  
 » sants; personne n'a porté plus loin  
 » cette molle délicatesse, cette douce  
 » mélodie de style qui semble appe-  
 » ler le chant. » Les étrangers qui  
 ont fait une étude profonde de notre  
 littérature, sont tellement enchantés  
 par la lecture de Quinault, qu'ils  
 nous reprochent de ne pas savoir lui  
 rendre justice. « Pour être presqu'ou-  
 » blié de nos jours, dit un critique  
 » allemand justement célèbre (A-W.  
 » Schlegel), ce poète lyrique n'en  
 » mérite pas moins les palmes les  
 » plus brillantes. Ses opéras sont  
 » remarquables par leur marche lé-  
 » gère et animée, et par l'imagina-  
 » tion fantastique qui y brille. La  
 » tragédie lyrique ne peut pas renon-  
 » cer à l'attrait du merveilleux sans  
 » tomber dans une monotonie assou-  
 » pissante. C'est en cela que je trouve  
 » la route qu'a tracée Quinault fort  
 » préférable à celle que Métastase a  
 » suivie long-temps après. Quinault  
 » est resté sans successeurs : et com-  
 » bien les opéras français d'aujourd'hui  
 » ne sont-ils pas inférieurs aux  
 » siens, soit pour le plan, soit pour  
 » l'exécution ? L'on a visé à l'héroï-  
 » que et au tragique, dans un genre  
 » qui n'est nullement propre à de tels  
 » effets. » Aux suffrages des littéra-  
 teurs, il ne manque plus que ceux des  
 musiciens; et voici deux autorités  
 imposantes. On sait quel enthous-  
 me excitaient chez Gluck les vers

d'*Armide*, pendant qu'il composait  
 cet opéra; mais ce que l'on sait  
 moins, et ce qui est beaucoup plus  
 extraordinaire, c'est qu'un compo-  
 siteur italien, le célèbre Paisiello, ar-  
 rivé à Paris avec toutes les préven-  
 tions de son pays contre la langue  
 française, ne cessait, en mettant  
*Proserpine* en musique, d'admirer  
 la suavité et la *musicalité* du style;  
 style, disait-il, qui ne le cède en rien  
 à celui de l'élégant Métastase. Le se-  
 cret de ce style enchanteur paraît  
 perdu : les littérateurs qui écrivent  
 présentement des poèmes d'opéra,  
 oublient trop que les poèmes doivent  
 être chantés. En offrant au musicien  
 des difficultés insurmontables, ils  
 blessent l'oreille; et Quinault la  
 charme toujours. Le talent des vers  
 n'était pas le seul qu'il possédât. Il  
 avait le don de la parole; et plusieurs  
 fois il eut l'honneur de haranger  
 Louis XIV, au nom de l'académie  
 française. Dans un de ces jours so-  
 lennels, au moment où il allait par-  
 ler, il apprit la mort de Turenne. Il  
 improvisa sur-le-champ un morceau  
 qui lui attira les louanges du roi et  
 de toute la cour. Il existe deux *Vies*  
 de Quinault : l'une, par l'architecte  
 Boffrand, son neveu, en tête de l'édi-  
 tion de 1715; l'autre, par Boschron,  
 inédite. Celle-ci mérite peu de con-  
 fiance, puisque l'auteur n'était pas  
 même instruit du lieu de la naissance  
 de son personnage, qu'il place à Fel-  
 letin, et non à Paris, comme nous l'a-  
 vons démontré. Marmontel a retouché  
 plusieurs opéras de Quinault : mais  
 ce littérateur avait l'oreille peu mu-  
 sicale; et on l'a quelquefois accusé  
 d'avoir gâté ce qu'il voulait corri-  
 ger. Aussi disait-on qu'il avait  
*marmontélisé* Quinault. (1) S-V-8.

(1) L'édition du *Théâtre de Quinault* (Amster-  
 dam, Elsevier), 1663, 2 volumes, petit in-12, 20

NAULT-DUFRESNE (ANNA-LEXIS), célèbre acteur du théâtre, né en 1695, était fils d'un comédien nommé Quinault, plus grand mérite fut d'avoir le jour à cinq des premiers de la scène française. Ayant avec beaucoup de succès, le 1712, par le rôle d'Oreste *Électre* de Crébillon, Quinault fut reçu le 27 juin même année. Comme à ses autres dispositions, il joignait une plus beau et le plus séduisant, il eut particulièrement le plaisir de plaire aux femmes à la fois et cela dans un temps où elles eurent peu la peine de combattre les inclinations. La multitude, d'ordinaire, lui préféra long-temps aux vains Beaubourg, si bien tourmenté dans Gilblas; et ce fut seulement après la retraite de l'acteur, qu'il put enfin obtenir l'unanimité des suffrages. Les leçons de Ponteuil, autre acteur du théâtre, qui avait eu le mérite de rendre la diction pure et naturelle, furent, dit-on, très-utiles à Quinault. Ce fut lui qui, le premier, joua l'OEdipe de Voltaire, et sait qu'il y produisit le plus grand effet. Il est aussi le premier à avoir représenté au théâtre, Aman

(d'Esther), Don Pèdre (d'*Inès de Castro*), Orosmane, Gustave, Vendôme, etc. Ce fut pour lui, en outre, que Destouches fit la comédie du *Glorieux*; et, comme la personne de l'acteur avait servi de modèle au personnage, jamais rôle ne fut mieux joué, dans l'origine, que celui du comte de Tuffières (1). La tradition de Dufresne dans la *Métromanie* et les *Dehors trompeurs*, servit long-temps de règle à ses successeurs; et il paraît qu'on ne l'a jamais surpassé dans le rôle d'Euphémon fils (de l'*Enfant prodigue*). Nous avons dit que la superbe représentation de cet acteur avait singulièrement contribué à ses premiers succès. Il paraît aussi qu'il avait le son de voix extrêmement flatteur, et qu'il était, pour les belles manières, comme l'ont été, depuis, Grandval et Bellecour, un modèle pour beaucoup d'hommes du grand monde. S'il faut en croire M<sup>lle</sup> Clairon, il aurait été plus éblouissant que profond, plus noble que terrible, et il n'aurait dû sa célébrité qu'aux *suprêmes beautés* de toute sa personne. En récapitulant, au surplus, ce qui a été écrit dans le temps sur le talent de Dufresne, on peut croire que cet acteur ne porta pas aussi loin que Lekain, ce qu'on nomme le grand pathétique; et que sa manière, moins entraînant, se rapprochait plus de celle de Baron. Tous les dictionnaires dramatiques rapportent diverses anecdotes, dont l'effet semble être de prouver que Dufresne avait un orgueil démesuré. Les suivantes sont les plus connues, et sans doute aussi

que deux tragédies, trois comédies ou opéras sont toutes les pièces de ce genre qu'il composées, quatre autres qu'il fit depuis imprimées dans le même format. Les *Œuvres de Quinault*, 1730 ou 1738, 5 in-12, contiennent les sept comédies ou opéras, et quatorze opéras. On a donné, en 1782, sous le titre de *Œuvres de Quinault*, 5 vol. in-8, contenant la *Mère Coquette*, comédie, 1712, et *Academi*, pièce en deux actes, qui n'est restée ni dite. Une pièce qui fait partie du théâtre manuscrit de l'Opéra, sous le titre des *Aventures de Jean de Porche*, était destinée pour le fils de l'ouvrage de Grandval père, Légrand et Quinault, qui a donné au théâtre de l'Opéra comique, vers 1812, un opéra en un acte, intitulé: *Le fils de l'Opéra*, ou *le Dejeuneur impossible*, imité de l'opéra de l'Opéra.

A. B. T.

(1) On prétend qu'il garda cette comédie pendant trois ans sur le ciel de son lit avant d'y jeter un coup d'œil, et qu'elle était à moitié rongée par les vers, lorsqu'il prit enfin le peine de se la faire lire. D'autres disent que ce fut au chef-d'œuvre de Piron, que Dufresne fit cette insulte.

les plus dignes de foi. Un jour qu'il déclama d'un ton trop bas pour se faire bien entendre, les auditeurs lui crièrent : *Plus haut !* Il parut mépriser cet ordre, et continua ainsi qu'il avait commencé. *Plus haut !* reprirent les mécontents : *Et vous plus bas*, leur répliqua-t-il fièrement. Nous supprimons la peinture du tumulte que causa cette impertinence. Le lendemain, forcé de demander pardon au public, il commença ainsi sa harangue : « Messieurs, je n'ai » jamais mieux senti que dans ce » jour, la bassesse de mon état.... » Quoiqu'il fût facile de reconnaître toute l'aigreur de ce préambule, les spectateurs l'interrompirent par des applaudissements, et lui épargnèrent ainsi le malheur d'aggraver sa première faute. Était-il question de payer un cocher ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe à ses gens, ou de leur dire, d'un air hautain : « Allons, qu'on paye ce mal- » heureux. » Enfin, on cite ce propos qu'il aurait tenu dans un lieu public : « On me croit heureux ; quelle er- » reur ! je changerais volontiers » mon état contre celui d'un pauvre » gentilhomme, qui mangerait tran- » quille dans ses terres, douze » à quinze mille liv. de rentes. » C'é- » tait à ce sujet qu'un auteur peu connu (le baron de Walef) avait fait entrer ces vers satiriques dans un poème sur les comédiens de l'époque (2) :

« J'ignore encor par quel ancien usage,  
 « Il est permis aux acteurs de tout âge,  
 « Quoiqu'opposés d'humeur, de sentiment,  
 « D'être orgueilleux et fâts impunément.  
 « A quel excès qu'en Orient, en Grèce,  
 « Ils aient porté la faveur qui nous blesse,  
 « En remontant jusqu'aux siècles passés,  
 « Dufresne seul les a tous effacés. »

La décence nous force de supprimer les grossières imputations qui suivent

(2) Le poème de Thémire, qui est maintenant devenu telérama.

cette vive apostrophe. Quinault-Dufresne se retira du théâtre en 1741, et mourut en 1767. Il s'était marié, en 1727, à une actrice (Catherine ou Jeanne-Marie Dupré) qui, sous le nom de M<sup>lle</sup>. de Seine, avait acquis la réputation d'une habile comédienne. M<sup>lle</sup>. de Seine, que nous appellerons désormais M<sup>me</sup>. Quinault-Dufresne, jouait avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques; et il lui fallait d'autant plus de mérite pour obtenir la faveur du parterre, qu'elle se trouvait en concurrence avec les plus célèbres actrices de son temps, M<sup>lles</sup>. Duclos, Lecouvreur et Gaussin. Elle excella principalement dans le rôle de Didon, qu'elle avait créé. On la voit sous ce costume dans son portrait gravé par Lépicié, d'après Aved. Dès son premier début (c'était en 1724, et elle avait alors dix-huit ans), elle joua le rôle d'Hermione avec tant d'âme et d'intelligence, que Louis XV, témoin de son succès, donna ordre de la recevoir sur-le-champ. Malheureusement elle était d'une complexion délicate : elle se retira du théâtre une première fois, le 24 décembre 1732; essaya de remonter sur la scène, où elle ne joua plus qu'à de longs intervalles; et prit sa retraite définitive en mars 1736. Elle mourut en 1759. F. P—r.

QUINAULT cadette (JEANNE FRANÇOISE), l'une des sœurs de Quinault-Dufresne, dont nous avons parlé dans l'article précédent, joignit à la réputation d'une excellente actrice, celle d'une femme de société, pleine d'esprit et d'instruction. Elle débuta, sous le nom de M<sup>lle</sup>. Quinault-Dufresne, le 14 juin 1718, par le rôle de Phèdre. Se reconnaissant presque subitement plus de vocation pour le culte de Thalie, que pour



Ielpomène, elle s'essaya, et après, dans les rôles de ; et ce fut pour cet emploi qu'elle fut ensuite admise avec des comédiens français. Trop long de rappeler ici les rôles dont elle décida le succès : il suffit de dire que tous les auditeurs, charmés de son talent et de son piquant, s'empressèrent d'offrir des rôles. La franchise d'une servante, les grâces de la comtesse, les grands airs de la reine, les traits marqués des héros, lui étaient également faciles. Elle joua même de la manière originale plusieurs rôles d'importance. Non contente de servir par son talent, elle était pas moins utile par ses conseils et elle leur donna plus de succès dans les sujets de pièce. Ce fut ses idées que La Chaussée emprunta pour le *Préjugé à la mode* ; et la suivante prouve que Voltaire même, avait en elle une confiance. Dans le carême de 1734, elle avait vu jouer, sur une scène de la Foire Saint-Germain, la pièce de l'*Enfant prodigue*, pleine de nombreuses trivialités, et cru reconnaître des motifs propres à être mis en œuvre par des mains habiles. *Je veux l'essayer*, dit-elle à Voltaire, *que j'en parle à Destouches*. Cette conversation changea d'objet, et de moments après, Voltaire parut. Le lendemain de son arrivée, il arrive chez Mlle. Quinault, et de l'air le plus inquiet, demande si elle a vu Destouches. *En vérité*, lui répond-elle, reprend-il, *ma chère, ne lui parlez pas de ce que vous venez de dire. J'ai passé la nuit à planifier de votre Enfant pro-*

*digue, et je m'empresse de vous l'apporter.* Mlle. Quinault, surprise, approuve, critique, corrige ; et, pour rendre la chose plus singulière, s'engage, quoique jeune encore, à jouer le rôle ridicule de la baronne de Croupillac. Il paraît que Mlle. Quinault tint parole : elle présida, en outre, à toutes les répétitions, sans faire connaître le nom de l'auteur ; et la pièce, malgré d'assez grands défauts, obtint, comme on sait, le plus brillant succès. Cette autre anecdote racontée par Laharpe, n'est pas non plus sans intérêt : « Voltaire avait lu *Zaïre* à Mlle. Quinault... Cette actrice, qui joignait à un grand talent comique, beaucoup d'esprit naturel, de finesse et de gaieté, sachant combien Voltaire, sur tout ce qui avait rapport à ses pièces, était facile à s'alarmer, se divertit d'autant plus à faire une plaisanterie sur son ouvrage, qu'elle le même assurément n'y attachait aucune conséquence. Quand elle eut entendu cet acte : Savez-vous, lui dit-elle, comment il faut intituler votre pièce ? la *Procession des Captifs*. Voltaire jeta un cri d'effroi : Mademoiselle, si vous ne me donnez votre parole d'honneur de ne jamais répéter cette plaisanterie, jamais *Zaïre* ne sera représentée. » On peut imaginer que Mlle. Quinault lui promit tout ce qu'il voulut. La soubrette voulut attirer chez elle les gens du monde, et les gens de lettres. Elle eut, pendant quelque temps, un dîner qu'on appelait *dîner du bout du banc*, où l'on voyait ce que la cour et la ville offrait d'hommes les plus aimables et les plus éclairés (1). M. le marquis

(1) On s'assemblait deux fois par semaine, et chacun apportait son tribut, soit en prose, soit en vers. Le dîner avait lieu alternativement chez Mlle. Qui-

d'Argenson y était fort assidu. Lorsqu'il fut appelé au ministère, M<sup>lle</sup>. Quinault se rendit à sa première audience pour le complimenter; et il l'embrassa cordialement en présence de cinquante sollicitateurs. Un d'entre eux, chevalier de Saint Louis, s'approcha aussitôt de M<sup>lle</sup>. Quinault, pour lui demander, tout bas, sa protection auprès de Monseigneur. Ah! Monsieur, lui répondit-elle en riant, je ne puis rien faire de mieux que de vous rendre ce que le ministre vient de me donner; et elle l'embrassa aussitôt, à la grande surprise de tout le monde. Cette actrice, qui avait quitté le théâtre, en 1741, n'ayant alors que quarante ans, vécut jusqu'au commencement de 1783. Sa vieillesse fut aussi heureuse que longue. Toujours gaie, vive, spirituelle, M<sup>lle</sup>. Quinault faisait encore le charme de sa société, et s'occupait même du soin d'une toilette recherchée, au moment où la mort vint la frapper presque à l'improviste. Elle était devenue la meilleure amie de D'Alembert (2), à qui elle laissa, dit-on, par testament, un diamant de valeur, et beaucoup de manuscrits précieux. On trouve, sur elle et sur ses relations avec Duclos, de curieux détails dans les *Mémoires* de M<sup>me</sup>. d'Épinay, 1818, 3 vol. in-8°. On remarque que la famille de cette actrice fournissait au théâtre, outre Quinault-Dufresne, sa femme, et M<sup>lle</sup>. Quinault cadette (3), quatre

Quinault et chez le comte de Caylus. Le fond de cette société et il comptait de douze à quatorze personnes. De ce nombre étaient le chevalier d'Orléans, grand-prieur, Voltaire, Destouches, Fagan, Duclos, Collé, M. de la Harpe, Crillon fils, Font de Veyle, Voisenon, M. de Mairoux. Ces petites sociétés particulières ont été plusieurs fois le berceau des plus célèbres académies. L.—P.—E.

(2) Après la mort de M<sup>lle</sup>. Lespinasse et de M<sup>me</sup>. de Mairoux.

On a 37 lettres de Voltaire à M<sup>lle</sup>. Quinault, 16 à 1741. On y voit que cette actrice était sa

sujets en réputation. — QUINAULT le père, qui avait, dit-on, commencé à jouer en 1695, et qui tenait l'emploi des manteaux, ou des *grimmes*, n'avait que le talent d'un farceur; mais, s'il plaisait peu à la bonne compagnie, il s'en consolait par les applaudissements de la multitude. On place, en 1736, la date de sa mort. — Jean-Baptiste-Maurice QUINAULT l'aîné débuta le 6 mai 1712 par le rôle d'Hippolyte dans *Phèdre*, fut reçu le 27 juin suivant, et, depuis 1718, partagea les premiers rôles comiques avec son frère Dufresne. C'était un comédien plein d'intelligence et de finesse. A son talent d'acteur, il joignait celui de musicien. Il chantait avec beaucoup de goût; et outre ses divertissements, composés pour de petites pièces de la Comédie Française, il fit la musique du ballet de *l'Amour des déesses*, mis au théâtre, en 1729. Il était fort répandu dans la société des gens de lettres; et l'on cite de lui quelques mots piquants qui donnaient une idée avantageuse de sa conversation. Retiré définitivement du théâtre, en 1733, il mourut à Gien, en 1741. — M<sup>lle</sup>. QUINAULT l'aînée (Marie-Anne), plus célèbre par sa beauté que par ses talents, fut reçue en 1715, et quitta le théâtre en 1722. Elle avait plu d'abord au duc d'Orléans, et ensuite au vieux duc de Nevers, père du duc de Nivernais; il passait même pour l'avoir épousée. On croit qu'elle mourut en 1791, âgée d'au moins cent ans. On ne l'avait appelée Quinault l'aînée, qu'après la mort de M<sup>lle</sup>. Quinault Denesle, dont il

confidente, et qu'il n'en désignait pas les avis pour ses ouvrages dramatiques. Ces lettres ont été imprimées pour la première fois par M. Roussier, en 1822, dans un volume de *Lettres inédites*, qui forme aussi le 63<sup>e</sup>. volume de son édition de Voltaire. A. B.—C.

question. — M<sup>lle</sup>. QUINAULT (se), sœur des précédentes, d'un officier de la louveroi ( Hugue Denesle ), qui t comédien, fut encore plus ou le nom de M<sup>lle</sup>. Denesle, celui de sa propre famille. na, le 4 janvier 1708, par : Monime, fut reçue dans la inée, et mourut, le 22 décembre 1713, âgée d'environ vingt. Cette actrice était fort aipublic; et l'on croit qu'elle acquérir une grande réputation dans les deux genres dramatiques la mort ne l'avait pas ainsi à la fleur de l'âge.

F. P—r.

QCY ( CHARLES SEVIN, mar- ), brigadier des armées du vers 1690, signala sa valeur guerres que Louis XIV eut ir contre les différentes puissances de l'Europe, et fut récompensé services par le grade de at-général d'artillerie. Il se a dans la malheureuse bataille de Steddt ( 1704 ), et y reçut sure. En 1707, il commanda l'artillerie sous les ordres du maréchal de Villars; et, l'année suivante, fut nommé chef de l'armée commandée par le duc de Bavière pour agir sur le Rhin, tandis que Villars pénétrait en France. Après la paix d'Utrecht, fut nommé lieutenant du roi au gouvernement de la province d'Anjou. Il consacra ses loisirs à mettre en ordre les matériaux qu'il avait rassemblés, et publia l'*Histoire militaire du règne de Louis-le-Grand, France*, etc., Paris, 1726, 8. - 4°. , avec des cartes et des notes de l'auteur, dit Voltaire, entre autres de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre, dans leur vie, les opérations d'une campagne.

gne. Ces détails pourraient fournir des exemples, s'il y avait des cas pareils; mais il ne s'en trouve jamais, ni dans les affaires, ni dans la guerre. Les ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux d'adresse qu'on n'apprend que par l'usage; et les jours d'action sont quelquefois des jeux de hasard ( *Siècle de Louis XIV* ). Le huitième volume est intitulé : *Maximes et instructions sur l'art militaire*; il renferme des leçons et des exemples de conduite pour tous les grades, depuis le simple soldat jusqu'au général, et le *Traité des mines* de Vauban ( V. ce nom ). Le marquis de Quincy mourut vers 1729; du moins il est certain que depuis cette époque, son nom ne se trouve plus dans l'*Almanach Royal*. W—a.

QUINETTE ( NICOLAS-MARIE ) était jeune encore, et nouvellement pourvu d'une charge de procureur à Soissons, lors des premiers troubles de la révolution. Sans expérience, et dépourvu de l'instruction qui met les gens sages en garde contre la séduction des principes nouveaux, Quinette les embrassa avec cette violence désordonnée qui devait bientôt tout bouleverser : il était bel homme, fort et vigoureux; et, bien que sans éloquence, il avait assez de facilité dans le langage du temps pour captiver momentanément la faveur des assemblées populaires, où ce n'étaient certainement pas les hommes raisonnables qui obtenaient du succès. On sait qu'aussitôt que l'assemblée dite constituante fut formée, les révolutionnaires de Paris firent établir des clubs dans toutes les villes, et même dans les plus petits bourgs. Quinette fut membre de ces sociétés qui arrachèrent l'autorité

publique aux classes élevées, pour la faire arriver, par un mouvement naturel, non pas précisément aux plébéiens, mais à cette portion d'hommes sans frein que les Romains appelaient *plebecula*. La plupart des députés à l'assemblée législative tinrent véritablement leur mission des clubs; ce fut par leur pouvoir que Quinette en devint membre. Avant son élection il était l'un des administrateurs du département de l'Aisne. Dès la première séance, il prit place au côté gauche : c'est là qu'on avait vu siéger les plus violents révolutionnaires de la constituante; et ceux des législatures suivantes se placèrent constamment du même côté. Pendant les premiers mois de la session, le député de l'Aisne garda le silence : il parut attendre la détermination définitive de l'assemblée. Les cris contre les émigrés se faisaient entendre dans toutes les séances; Quinette y mêla les siens : le 9 février 1792, il demanda que les biens de ces malheureux fugitifs fussent séquestrés; et sa motion fut adoptée à la presque unanimité. Le 10 mars, il appuya la proposition de son collègue Lamarque, qui voulait que le décret du séquestre ne fût pas soumis à la sanction royale. Le 31 mai, le capucin Chabot demanda que le duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi, fût mis en accusation : Quinette appuya vivement la motion de Chabot; et l'acte d'accusation fut immédiatement porté. Depuis cette époque jusqu'après la révolution du 10 août, on entendit rarement parler de Quinette, qui, dans l'assemblée législative, ne fut guère qu'un révolutionnaire à la suite. Il fut cependant nommé membre de la commission chargée de surveil-

ler et de diriger le nouveau gouvernement après le détrônement de Louis XVI : ce fut lui qui fit décréter, au nom de cette commission, que le malheureux prince et sa famille seraient logés à l'hôtel de la chancellerie, sous la surveillance d'un garde à la disposition du maire, et que jusqu'à la réunion de la Convention, il serait accordé un fonds annuel de cinq cent mille fr., payable par semaine, pour les dépenses de la famille royale. Quinette fut un des premiers représentants du peuple, envoyés aux armées. Revenu de celle du Nord, il fut nommé député à la Convention par le département de l'Aisne. Dès la première séance, l'abbé Grégoire et le comédien Collot d'Herbois ayant demandé l'abolition de la royauté, Quinette, républicain très-prononcé, osa dire que c'était au peuple à choisir entre l'ancien gouvernement et la république : il parut qu'il fut effrayé lui-même de sa motion, et chercha à la faire oublier par les propositions les plus violentes. Le 12 décembre 1792, il demanda que le roi fût traduit à la barre de la Convention, jugé sans délai; et que ses défenseurs pussent, dans leurs discours, dépasser les bornes qui leur seraient assignées. Il vota ensuite contre l'appel au peuple, pour la mort, et contre le sursis; et il prit l'engagement de traiter de même tous ceux qui usurperaient les droits du peuple et prendraient le titre de roi; de sorte qu'il prononça par anticipation un jugement de mort contre celui qui, peu d'années après, fit de lui un noble baron (1) et l'un de ses principaux administrateurs. Après la mort de

(1) Il quitta alors le nom de Quinette, et se fit appeler le baron de Beaumont.

rof, Quinette devint membre du comité de salut public, et fut envoyé à l'armée de Dumouriez, pour faire arrêter ce général, qui le fit saisir lui-même, et le livra au prince de Cobourg. Après une détention de deux ans et demi, en Autriche (V. CAMUS), il fut échangé, le 25 décembre 1793, avec ses collègues, contre Madame, fille de Louis XVI, alors enfermée dans la prison du Temple. Lorsqu'il revint à Paris, la Convention n'existait plus : il fut présenté au conseil des Cinq-cents, et porté en triomphe jusqu'au fauteuil du président : le conseil déclara que Quinette avait bien mérité de la patrie. Membre de cette assemblée par la réélection des deux tiers de la Convention en 1796, il reprit des sentiments plus humains, et demanda qu'on assurât des secours aux enfants des Français émigrés. Il sortit du conseil, en 1797, avant la révolution du 18 fructidor. Le parti jacobin ayant eu une espèce de succès dans l'été de 1799, parvint à faire nommer Quinette ministre de l'intérieur : après le 18 brumaire, Buonaparte lui donna la préfecture d'Amiens. Il s'y comporta sagement ; son administration fut bienveillante, et n'excita aucune plainte : pour reconnaître les services qu'il avait rendus dans ce pays, le collège électoral de la Somme le désigna comme candidat au Sénat conservateur. Buonaparte n'accepta point le candidat ; mais il le fit conseiller-d'état dans la section de l'intérieur, et créa pour lui une sorte de ministère, sous la dénomination de direction-générale de la comptabilité des communes et des hospices. Le 11 avril 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de Buonaparte, qui, après le 20 mars 1815, le nomma commissai-

re pour rétablir son autorité dans les départements de la Somme et de la Normandie, et en fit un des pairs des cents jours. Le nouveau pair ne parla qu'une fois, pour essayer de faire passer la motion de la Fayette, qui avait demandé, dans la chambre des représentants, que ceux qui tenteraient de dissoudre ce qu'il appelait la représentation nationale, fussent déclarés traîtres à la patrie, et punis comme tels. Quinette fut appelé par Fouché, à faire partie de la commission qui gouverna pendant quelques jours, après la seconde abdication de Buonaparte. Banni comme régicide, il se retira à Bruxelles, où il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 14 juin 1821 : aumoment où il cherchait quelques livres dans sa bibliothèque, il tomba comme une masse de plomb. Sa femme, qui se trouvait dans une pièce voisine avec sa fille, envoya celle-ci pour savoir d'où venait ce bruit ; et elle trouva son père expiré : il avait environ soixante ans. On ne cite de lui que le *Rapport* des représentants du peuple Camus, Bancal, Quinette, Lamarque et Drouet (sur leur détention), lu au conseil des 500, les 22-27 niv. an IV, in-8°, de 206 p. B—v.

QUINONÈS. V. QUIGNONÈS.

QUINQUARBOREUS. V. CINQUARBORES.

QUINTE-CURCE ( *QUINTUS-CURTIUS-RUFUS* ), auteur latin d'une histoire d'Alexandre-le-Grand, a vécu probablement au premier siècle de l'ère vulgaire. Toutefois il y a des savants qui le croient contemporain de Constantin ou de Théodose : quelques-uns même prétendent que son ouvrage porte un nom supposé, et n'est qu'une production du moyen âge. On peut compter jusqu'à treize opinions sur l'époque où il a

écrit : c'est le règne d'Auguste, selon P. Pithou; de Tibère, selon Périzonius; de Caligula, selon Sainte-Croix; de Claude, selon le P. Teller, Tillemont, Dubos et Tiraboschi; de Vespasien, selon Vossius; de Trajan, selon d'autres. Un littérateur italien, nommé Bagnolo, a publié en 1741, une Dissertation à l'appui du système qui fait vivre Quinte-Curce sous Constantin, et qui a été adopté par M. Cunze, éditeur de cet historien, en 1795. Barth s'était persuadé que cette Vie d'Alexandre n'avait été composée que sous l'un des Théodose. Enfin, elle aurait été fabriquée, sous le nom imaginaire de Quintus-Curtius, par quelque auteur du douzième ou du treizième siècle, ou par un Italien du quatorzième, ou même au quinzième, par un contemporain de Platina, s'il en fallait croire Bodin, Gui Patin et Jean Leclerc. Pour se déterminer entre tant d'hypothèses, on est réduit, faute de données positives, à de simples considérations sur les personnages divers appelés *Quintus Curtius Rufus*, sur certaines lignes de l'ouvrage, sur les manuscrits qui le contiennent, et sur les citations qui en ont été faites. Cicéron parle de plusieurs Curtius, et donne à l'un d'eux le prénom de Quintus : mais il n'en désigne aucun comme auteur de livres historiques. Dans Tacite, un Curtius Rufus, fils d'un gladiateur, disait-on, devient questeur, puis consul, obtient les honneurs du triomphe en l'année 47 de notre ère, va gouverner l'Afrique, et y meurt fort âgé, toujours adulateur des grands, oppresseur des faibles, et incommode à ses égaux. Pline le Jeune fait mention de lui : mais quoi qu'en aient dit Juste-Lipse, Brisson, Crevier, etc., on n'a aucune raison de présumer que

ce soit-là l'historien d'Alexandre; et il serait bien plus naturel de le trouver dans le *Quintus Curtius Rufus* inscrit parmi les rhéteurs sur lesquels Suétone avait rédigé des notices : cependant celle qui le concernait ne s'est point conservée; et l'on ne croit qu'elle a existé que sur la foi d'un manuscrit où se lisait ce catalogue de rhéteurs. Quant aux manuscrits de l'ouvrage même de Quinte-Curce, Luc Holstenius et Wagenseil assurent qu'il en subsiste un du dixième siècle, à Florence; Montfaucon en cite un du même âge, appartenant à la bibliothèque de Colbert; Bogan en a possédé un pareil, déposé depuis dans la bibliothèque de Berne. Aussi voyons-nous que Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques de Vitri, Vincent de Beauvais, ont connu et cité Quinte-Curce. Alphonse X, qui commença de régner en 1252, fut, dit-on, guéri d'une maladie par le plaisir que lui causa la lecture des livres de cet historien : c'est Antoine de Palerme qui rapporte cette anecdote. On peut la révoquer en doute; mais les manuscrits et les citations immédiates faites par les quatre auteurs du douzième et du treizième siècles que nous venons de nommer, suffisent pour démontrer que la composition de cette histoire n'est pas postérieure à l'an mille. Il est moins facile de réfuter l'opinion qui la place aux temps de Théodose et de Constantin, puisqu'on n'y peut opposer que la trace bien légère d'un texte de Suétone, et quelques passages de Quinte-Curce lui-même, qui sont fort énigmatiques, de l'aveu de Tiraboschi. Le principal (l. x, c. 9) porte « que le peuple Romain est » son salut à un prince qui, comme » un nouvel astre, lui apparut dans » une nuit qu'on croyait la dernière.

toutes. Le lever de cet astre, et celui du soleil, rendit le jour au monde, etc. » Quel est ce ce? C'est une question que les litts modernes ont laissée plus in- se, par les efforts mêmes qu'ils faits pour l'éclaircir et par la raité des solutions qu'ils ont pro- ies. Seulement, nous reconnai- s avec Sainte-Croix, que le ton latterie et de bassesse qui règne cette digression, montre que leur a vécu sous le régime impé- , probablement au premier siè- le l'ère vulgaire. On peut le sup- né en Italie, ou même habi- de Rome. Voilà tout ce que nous us à dire de sa personne : cepen- ; pour lui assigner une époque de patrie, on se détermine aussi l'opinion bonne ou mauvaise n se forme de son ouvrage; on are l'auteur plus ou moins an- , selon qu'on le juge plus ou as habile. Aucun écrivain anté- r à l'an 1100 n'a fait mention ette Histoire d'Alexandre. Mais upart des modernes l'ont admi- Du Perron en préférerait une seu- ge à trente de Tacite : aux yeux 'ossius, elle est digne du siècle guste : La Mothe-Le-Vayer, in, Bayle, Tiraboschi, Laharpe, te-Croix, y trouvent plus à louer reprendre. Au contraire, Bo- Moller, Mascardi, J. Le Clerc, J. Brucker, Rollin même, et ieurs autres, en ont amèrement qué le fonds et les formes. Le c surtout en a relevé ou exagéré les défauts dans une section en- de son *Ars critica*. Sans doute i droit de reprocher à Quinte- ze des erreurs énormes en géo- hie, et trop d'ignorance de la que pour l'historien d'un con- ant. Il néglige la chronologie,

et ne se montre point assez attentif ou assez éclairé dans le choix des faits. Les ornements de son style ne sont pas sans affectation; ses ré- flexions trop fréquentes sont rare- ment profondes : il prodigue les ha- rangues; et si l'on excepte celle de Philotas, qui est fort pathétique, et celle des Scythes qui se recommande par une véritable énergie, et que Dorat a imitée en vers français, ces morceaux ressemblent plus aux dé- clamations d'un rhéteur qu'à l'ex- pression naturelle des idées et des sentiments de chaque personnage. L'ouvrage n'en a pas moins un ca- ractère classique; et, comme l'a dit Bayle, les reproches qu'il peut su- bir s'adressent aussi bien à presque toutes les compositions historiques de l'antiquité. L'auteur a le talent de peindre : il intéresse constamment par l'éclat de ses récits. On doit lui savoir gré de n'avoir vanté Alexan- dre qu'avec quelque réserve. Les deux premiers livres étant perdus, l'ou- vrage commence pour nous par le conte du nœud gordien, et par la ma- ladie d'Alexandre, après qu'il s'est baigné dans le Cydne. Il y a une lacu- ne à la fin du livre v, et deux autres dans le x<sup>e</sup>. On croyait avoir retrouvé le premier livre dans un manuscrit de Saint-Victor; mais c'était un sup- plément, composé, a-t-on dit, par Pétrarque. Brunon, professeur de belles-lettres, à Munich, a essayé, en 1545, de compléter l'ouvrage. Quintianus Stoa (V. QUINZANO pag. 454 ci-après : ) s'était aussi occupé du même soin; mais son travail est tombé dans l'oubli. Les suppléments que Freinsheim (V. ce nom, XVI, 15) a publiés en 1648, ont reparu fort souvent depuis; ceux de Christo- phe Cellarius, mis au jour en 1688, sont recommandables par leur conci-

sion et leur élégance : néanmoins on ne les a pas autant réimprimés, non plus que ceux de Junker, composés en 1700. Les éditions de Quinte-Curce, avec ou sans Suppléments, avec ou sans Commentaires, sont innombrables : en écartant celles qui ont peu de valeur, on en compterait encore cent cinquante qui mériteraient, à divers égards, de fixer l'attention des bibliographes. Il y en a douze du quinzième siècle. Les deux premières sont celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), l'une et l'autre, in-4°. De 1500 à 1600, nous n'en distinguerons que huit : celle de Bologne, en 1502, in-fol., augmentée d'épîtres attribuées à Quinte-Curce ; celles des Juntas à Florence, in-8°, en 1507 et 1517 ; de Bâle, en 1517, in-fol., la première avec les notes d'Érasme ; des Aldes, avec de nouvelles leçons, à Venise, in-8°, 1520 ; de Paris, Simon Colines, 1533, in-8° ; de Bâle, en 1545, in-fol., avec les Suppléments de Bruunon ; de Lyon, chez Antoine Gryphe, in-12, en 1584, avec les corrections de Fr. Modius. Le dix-septième siècle fournit celle de Cologne, 1628, in-fol., enrichie du commentaire de Martin Rader ; de Leyde, Elzevir, 1633, petit in-12, recherchée pour son élégance ; de Strasbourg, 1648, 2 vol. in-8°, où parurent pour la première fois, les Suppléments de Freinsheim ; de 1670, in-4°, à Strasbourg, édition plus correcte qu'aucune des précédentes : celles d'Amsterdam, Elzevir, 1673, in-8° ; la quatrième, de Schrevelius, *cum notis variorum* ; de Paris, 1678, in-4°, *Ad usum Delphini*, donnée par le père Michel Tellier, jésuite, et à laquelle on croit que Huet a coopéré ; de Leipzig, 1688, in-12, avec les Sup-

pléments de Ch. Cellarius, et des cartes géographiques ; de 1700, in-12, à Dresde, avec les Suppléments de Junker. Au dix-huitième siècle, on peut remarquer les éditions de la Haye, 1708, in-8°, avec le commentaire de Pitiscus ; de Londres, 1716, petit in-12, par les soins de Maittaire ; de Delft, 1724, in-4°, où Henri Snakenburg a réuni à un texte soigneusement revu, tout ce que les éditions antérieures contenaient de Variantes, de Suppléments et de Notes instructives. Le Quinte-Curce de Brindley a paru à Londres, en 1748, 2 vol. in-18 ; celui de Barbou, en 1757, in-12 ; celui des Deux-Ponts, en 1782, 2 vol. in-8°, reproduits avec des additions, à Strasbourg, en 1802 ; celui de D. J. T. Cunze, Helmstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8° ; et celui de J. C. Coker, Leipzig, 1818, grand in-8°. L'édition, aujourd'hui la plus récente, est celle qui fait partie de la collection des classiques latins de M. Le Naire. Paris, 1822, in-8°, 2 vol. — Candido Decembrio (v. X, 632) avait composé, avant 1438, une traduction italienne de Quinte-Curce : elle a été imprimée à Florence, en 1478, in-fol. ; à Milan, in-fol., 1481 ; à Florence, chez les Juntas, en 1519 et en 1530, in-8°, etc. La version de Tommaso Porcacchi fut publiée à Venise, en 1558 et 1559, in-4° ; en 1561, in-12 ; et celle de Niccolò Castelli, à Leipzig, in-8°, en 1698. L'Histoire d'Alexandre a été traduite en espagnol, par Fenollet, Barcelone, 1481, in-fol. ; par Gabriel de Castaneda, Séville, in-fol., 1534 ; par Ybannes de Ségovie, Madrid, in-fol., 1699. On cite d'anciennes versions françaises, dont l'une, présentée par Vasques de Lucène à Charles-le-Téméraire, duc de Bour-



au quinzième siècle, se conservait manuscrite à la bibliothèque du saint-Croix dit qu'elle a été achetée en 1503. On connaît mieux l'histoire de Quinte-Curce français sorti vers les presses d'Antoine Vérard, et celui de 1530, Paris, Dupré, même format. La traduction de Nic. Séguier, Paris, 1613, reproduit l'année suivante à Paris. Celle de Vaugelas parut en 1677, in-4°; et l'édition qui en fut faite en 1659, in-4°, encore, à la cinquième : elle contient des suppléments de Freinsheim, par Du Ryer. On dit que Vaugelas avait passé trente ans à composer cette version ; Balzac écrivait à Alexandre de Quinte-Curce qu'il était invincible, et celui de Vaugelas, au contraire, C'était un chef-d'œuvre, d'après Tannegui Le Fèvre, surtout la fille, M<sup>me</sup>. Dacier, n'ageait point cette admiration. On verra des expressions qui ont été il s'y rencontre des contre-sens graves, dont quelques-uns relevés par Dupuy (t. xxix d. des inscript. et belles-lett.). Les nouvelles traductions françaises ont été publiées à Paris en 1781, par l'abbé Mignot, 2 vol. in-8°, et par Beauzée, 2 vol. in-8°. Celle-ci a eu une deuxième édition en 1789. L'historien latin d'Alexandre a été traduit en anglais par J. G. de Londe, Londres, 1553, 1561, in-4°; par Rob. Codrington, etc., in-12; par Nahum Tasso, 1694, in-8°; par Jean G. de Londe, 1714, 2 vol. in-8°. La dernière version a été revue par Young, en 1747. Les traducteurs allemands du même auteur sont : J. G. de Londe, Francfort, 1653, in-8°; Léon Chr. Rulh, 1720, in-8°; Chr. Guillaume

Kritsinger, Bâle, 1748, 2 vol. in-8°; J. Fr. Wagner, Lemgo, 1768, in-8°; P. A. Deling, Augsbourg, 1775, in-8°; J. Phil. Ostertag, Francfort, 1799, 2 vol. in-8°; et A. de Rainer, Vienne, 1806, 2 vol. in-8°. Enfin, Quinte-Curce a été traduit en polonais, Cracovie, 1624, in-fol.; en langue belge, par Glasmaker, 1663 et 1728, in-8°; en suédois, par J. Sylvius, Stockholm, 1695, in-8°; en danois, par Wingaard, Copenhague, 1704, in-4°; et en russe par Kopvewitz, Moscou, in-4°, 1710. — On ne doit tenir aucun compte des lettres publiées sous le nom de Quinte-Curce, à Reggio, en 1500, in-4°, et réimprimées à la suite de l'Histoire d'Alexandre, à Venise, en 1502, in-fol. Elles sont divisées en cinq livres, et il n'y en a qu'une partie qui soit attribuée à Quinte-Curce lui-même. Les autres portent les noms de Numa Pompilius, de Brutus, le premier consul, de Cincinnatus, de Fabius Maximus, d'Annibal, de Masiussa, de Caton d'Utique, etc. C'est un de ces recueils épistolaires que des oisifs se sont amusés à fabriquer après le quatrième siècle; celui-ci est d'une insignifiance extrême, et pourrait bien n'appartenir qu'aux plus déplorables époques du moyen âge : aux yeux de J. Fréd. Gronovius, et de tous les hommes instruits, il n'a aucune sorte de valeur; et l'on a peine à comprendre comment Fabricius s'était déterminé à l'insérer dans quelques éditions de sa *Bibliotheca latina* : Ernesti l'a exclu de celle de 1773. Il suffit, dit Tiraboschi, de jeter les yeux sur ces épîtres, pour reconnaître l'imposture. — Les écrits à consulter sur la vie et l'ouvrage de cet historien, sont : *Dan. Mollerii Dissertatio de Q. Curtio Rufo*; Altdorf,

1683, in-4°. ; Nuremberg, 1726, in-4°. ; — Hermann Brever : *Dissert. de Curtii ætate*, Altdorf, 1683, in-4°. ; — la section III de la 3<sup>e</sup>. partie de l'*Ars critica* de J. Leclerc ; — l'article Quinte-Curce du Dict. de Bayle ; — un article de Jac. Brucker, dans le tom. IX des *Miscellanea Lipsiensia* ; — le chap. XVIII du second livre de la Biblioth. latine de Fabricius, édit. d'Ernesti ; — *Ragionamento di Giov. Franc. Giust. Bagnolo, della gente Curzia e dell'età di Q. Curzio*, Bologna, 1741, in-4°. ; — Tiraboschi, t. II, l. I, c. 4 ; — Sainte-Croix, *Examen des historiens d'Alexandre*, p. 102-115, etc. D—N—V.

QUINTIANUS STOA. V. QUINZANO.

QUINTILIEN (*MARCUS-FABIVS - QUINCTILIANUS*), rhéteur célèbre, vivait au premier siècle de l'ère vulgaire. Sa vie, par un auteur inconnu, se trouve à la tête de plusieurs éditions de ses ouvrages. Nous y lisons « qu'il naquit à Rome, on ne sait sous quels consuls, ni sous quel règne ; et qu'il ne faut point ajouter foi à la tradition qui le fait naître en Espagne à Calagurris ou Calahorra, puisqu'il n'est point du nombre des Ibériens que Martial a célébrés : ce poète le nomme à part ; et, dans l'hommage qu'il lui rend, ne le déclare que Romain :

*Quintilianæ vixit moderata summa juventa,  
Gloria romanæ, Quinctiliane, togæ.*

Quintilien se dit fils d'un avocat, et nous apprend d'ailleurs que dans sa jeunesse, il a connu Domitius Afer et Sénèque, qui tous deux ont péri sous Néron. Sénèque parla d'un Quintilien, déclamateur, aïeul de celui qui enseigna long-temps la rhétorique à Rome. Domitien confia l'instruction de ses petits-neveux à Quintilien. Un

autre élève de celui-ci, C. Cælius, devint le meilleur orateur de ce temps. Ayant épousé une femme d'une famille noble, Quintilien eut la douleur de la perdre, ainsi que l'un des fils qu'elle lui avait donnés ; il essayait cette seconde perte, peu après avoir composé son livre sur les causes de la corruption de l'éloquence. Il écrivit ensuite ses livres de rhétorique ; et, au milieu de ce travail, il perdit son autre fils. Sa fille, née d'une seconde épouse, dont le père était le chevalier Tutilius, eut pour mari Novius Cæler, homme distingué. » L'auteur anonyme finit en disant qu'on ne sait pas en quelle année mourut Quintilien. Selon les calculs de Dodwell, il a dû naître l'an 42 de notre ère, et mourir sous Adrien, entre les années 117 à 138. Ceux qui le tiennent pour Espagnol, disent qu'il fut amené à Rome, par Galba, ce qui se lit en effet dans la chronique d'Eusèbe : mais Quintilien nous assure avoir connu, dans cette ville, Domitius Afer ; et la mort de cet orateur est de l'an 55 (V. AFER, I, 268, 269). En conséquence, Dodwell conjecture qu'en 61, Quintilien suivit Galba en Espagne, y enseigna la rhétorique, y plaida des causes, et revint à Rome, en 68, avec cet empereur. De là, jusqu'en 88, il donna des leçons de rhétorique : un traitement public avait été attaché à cette fonction par Galba, suivant Dodwell ; par Domitien, selon la chronique d'Eusèbe ; par Vespasien, selon Suétone. En même temps, Quintilien brillait au barreau ; on écrivait et l'on vendait ses plaidoyers. Il jouissait d'un honorable crédit, et, selon Juvénal, d'une fortune considérable ; ce qui s'accorde mal pourtant avec le présent que, pour doter sa fille, il reçut de Pline le Jeune. Pline, en énonçant ce fait,

d'un autre Quintilien ? On a point d'autre rhéteur de cette époque. L'auteur des *Orateurs* a-t-il été connu en 118, comme Dodwell le suppose auparavant ou après ? Il est clu de quelques mots d'Avien : Juvénal, qui ne le disent pas. Mais s'il est difficile de démêler les détails de son ouvrage, l'est pas de reconnaître le mérite de son ouvrage : c'est la rhétorique le plus commun des anciens nous aient laissé. Laharpe en ont donné des résumés étendus. Chacun sait le premier livre traite de l'éducation de l'orateur ; le second, de l'art en général ; les suivants, de la disposition, de la mémoire et de l'accessibilité. et dernier, des mœurs et du caractère de l'orateur, ou plus particulièrement de l'avocat. L'auteur descend à tous les détails, même à ceux qui ne tiennent à la grammaire ; et d'ailleurs, il s'attache aux préceptes tant d'observation, et surtout tant de faits, et besoin de son ouvrage pour une connaissance suffisante de la littérature de l'antiquité. La plus grave qu'on y ait est Domitien : elle est inexacte aux yeux de Bayle, de Dodwell et Gibert même. L'une des fautes littéraires que Quintilien commet, est qu'en citant et en analysant les rhéteurs qui l'ont précédé, particulièrement Aristote, il ne cite pas toujours bien le sens de leurs paroles. Du reste son ouvrage est long, il est tel que nous y pouvons trouver, se réduit à quelques-uns qui ont la trace s'est effacée

après lui, et qu'il n'explique point assez pour nous, parce qu'ils étaient familiers à ses premiers lecteurs. L'énumération qu'il fait d'environ cent figures, tient plus qu'on ne croit à la théorie du langage et de la pensée. Cependant Rollin a pris la peine d'abréger cette rhétorique, pour la rendre plus accessible et plus utile à la jeunesse ; il en a retranché près d'un quart : nous ignorons s'il ne vaut pas toujours mieux laisser les livres classiques tels qu'ils sont ; nous parlons de ceux qui, comme celui-ci, n'inspirent que des goûts purs et des sentiments vertueux. On ne peut, sous le rapport du style, l'égaliser, ni le comparer aux *Traité de Cicéron* sur l'art oratoire ; mais il est constamment écrit avec beaucoup de sagesse et d'élégance. Des censeurs sévères ont jugé que la préface du sixième livre sentait un peu la déclamation ; l'auteur y déplore la perte qu'il vient de faire de son second fils, et se retrace les souvenirs de l'autre fils et de la jeune épouse que la mort lui a aussi enlevés : à vrai dire, l'expression de la douleur n'est pas aussi simple, aussi naturelle qu'on le voudrait, dans la dernière page de ce morceau ; et l'on y aperçoit presque autant le rhéteur que le père. Cette préface, néanmoins, se lit avec intérêt, et ne ressemble point aux déclamations dont on a publié, sous le nom de Quintilien, un long et inutile recueil. On les distingue en grandes et en petites : les premières, au nombre de dix-neuf, et les autres au nombre de cent quarante-cinq, qui restent de trois cent quatre-vingt-huit. Philostrate, Vives et surtout Érasme ont reconnu que les dix-neuf grandes ne pouvaient être de l'auteur des *Institutions oratoires* : il y a des manus-

crits qui les attribuent à M. Florus : un texte de Trebellius Pollio autoriserait à croire qu'elles sont de Postumus le jeune, l'un des trente tyrans : *Postumus. . . ita in declamationibus disertus, ut ejus controversiæ Quintiliano dicantur insertæ*. Malgré l'autorité de plusieurs manuscrits, et celle de Lactance, d'Ennodius, de Vincent de Beauvais, nous ne saurions y reconnaître Quintilien : la différence est trop sensible, même dans la diction ; ce n'est pas lui qui écrit *dilectio*, *discretio*, *impudentis*, *lenocinamentum*, etc. Les cent quarante-cinq petites déclamations, si elles étaient de lui, seraient des extraits de ses plaidoyers, recueillis par des tachygraphes. Peut-être appartiennent-elles à son père ou à son aïeul, ou à quelque autre personnage du même nom : on croit remarquer entre elles des inégalités qui indiqueraient différents auteurs et divers âges. Ce qui embarrasse le plus les savants, c'est la distinction de ces pièces en deux espèces, les *coloratæ* et les *tractatæ*. Faut-il appliquer cette seconde qualification à celles dont le sujet a été réellement traité, et la première à celles qui revêtent de couleurs des sujets imaginaires ? ou bien les *tractatæ* ne sont-elles que de simples expositions des causes, et les *coloratæ* admettent-elles plus d'ornements ? Une production qui ferait bien plus d'honneur à Quintilien, serait le dialogue *De causis corruptæ eloquentiæ* : il avait certainement composé un Traité qui portait ce titre ; il le déclare dans la préface du sixième livre des Institutions : mais, à la fin du huitième, en rappelant ce même Traité, il dit qu'il y a parlé plus amplement des tropes, et particulièrement de l'hyperbole ; ce qui ne convient point au dialogue

qui nous a été conservé, et dont les interlocuteurs sont Aper, Maternus, Julius Secundus et Vipsanius Messala. Pierre Pithou, Colomies, Dodwell et beaucoup d'autres savants ont mieux aimé l'attribuer à Tacite ; et l'un des motifs sur lesquels cette opinion se fonde, est le caractère politique des observations répandues dans cet opuscule ; c'est d'ailleurs Tacite que plusieurs manuscrits désignent. L'ouvrage pourrait n'être ni de l'un, ni de l'autre : mais Suétone, qu'on a quelquefois indiqué, n'a pas, dans ses véritables écrits, la même force de pensée et d'expression. Nous reviendrons sur ce dialogue, à l'article de Tacite. Le Traité (non dialogue) que Quintilien avait composé sur les causes de la corruption de l'éloquence, n'est point la seule de ses productions qui ait péri. On a perdu aussi sa rhétorique élémentaire en deux livres ; et il n'est de lui aucun autre ouvrage authentique que ses Institutions, qui ont failli disparaître elles-mêmes. Elles existaient au moyen âge ; Cassiodore, Isidore de Séville, Loup de Ferrière, Vincent de Beauvais, les ont citées. Pétrarque en avait sous les yeux un manuscrit informe et incomplet : celui qu'en 1419, le Pogge déterra au fond de l'abbaye de Saint-Gall, a reproduit Quintilien au grand jour. C'est l'un des services éminents que Poggio (tome XXXV, p. 129) a rendus aux lettres : il est toutefois incontestable que les littérateurs du quinzième siècle possédaient au moins des copies defectueuses de Quintilien ; et l'on en retrouve la preuve jusqu'à la lettre où Léonard Arétin parle avec tant d'emphase de la nouvelle apparition de ce classique ; car il y déclare qu'il a depuis long-temps lu et admiré la moitié des Institutions.

res. Ces deux manuscrits de Gall et de Léonard Arétin, sont arces de tous ceux qu'on a faits, ainsi que des copies imprimées. Les deux premières éditions des Institutions oratoires de Quintilien sont de 1470. à Rome, l'une d'Idalricus Gallus, l'autre chez Remy et Pannartz; toutes deux. Le xve. siècle en a produit dix; et dans le grand nombre des du seizième, on distingue des Aldes, 1514, in-4°, à Paris, en 2 vol. in-8°, de Vascosan, à Paris, en 2 vol. in-8°, de Simon de Colines, 1541; de Robert Estienne, 1542; et de Mamert Patisson, in-8°: cette dernière a été remarquée par P. Pithou, qui y a joint des notes, des notes, et les 145 petites déclamations; on n'en avait encore remarqué que 136. Schrevelius, et lui, J. Fréd. Gronovius, ont pris pour l'édition qui parut, en 1665, à Amsterdam, in-8°, *cum notis*. Toutes les Déclamations y sont jointes aux Institutions, comme celle de Strasbourg, 1698, in-8°, fut en 1715 que Rollin publia, les Estiennes, son Quintilien, en 2 vol. in-12. Pierre Burmann, dans l'édition de 1720, à Amsterdam, en 2 vol. in-4°, profita des nombreux travaux déjà faits sur cet ouvrage, y compris les *Annales Quintiliani* de Dodwell. Capperonier, chez Coustelier, à Paris, l'édition in-fol. de 1725, avec un choix de notes, et quelques observations nouvelles, dont s'offensa Burmann, auxquelles il répondit sans ménagement (Voy. BURMANN, VI. et CAPPERONIER, VII. 83). L'édition de Mathias Gesner, Göttinge, 1738, in-4°, est plus exacte que les deux précédentes. Suivantes de Barbeau, 1769, in-12;

des Deux-Ponts, 1784, 4 vol. in-4°; de Leipzig, 1798-1815, 4 vol. in-8°, due aux soins de G. L. Spalding (1). L'abbé de Pure avait publié, en 1663, une version française des Institutions oratoires; mais on ne lit que celle de Gédoyen, qui vit le jour en 1718, à Paris, in-4°, et qui a été souvent réimprimée depuis jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. Orazio Tescanella a traduit en italien les Institutions, Venise, 1566, in-4°, et les Déclamations, ibid., 1586, même format. On a deux versions anglaises des Institutions; par Will. Guthrie, 1756; et par J. Pastal, 1774; chacune, à Londres, en 2 vol. in-8°; et une version allemande par H. Philip. Conr. Henke, Helmstadt, 1775-77, 3 vol. in-8°; une en espagnol (sur l'édition de Rollin), par deux professeurs des Écoles pies, Madrid, 1800 in-8°; une en danois (du dixième livre seulement), par Schlegel, Copenhague, 1777, in-8°. Le Dialogue sur les orateurs a été traduit en français par Claude Fauchet, Paris, 1585, in-8°; par L. Giry, 1630, in-4°; par Maucroix (dans ses Œuvres); par Jacq. Morabin, 1722, in-12; par Dureau de la Malle (à la suite des Œuvres de Tacite); par M. Dallier, 1809, in-8°; par Chénier, dans ses Fragments de littérature. — Les principales Notices à consulter sur la vie et les ouvrages de Quintilien, sont les *Annales Quintiliani* de Dodwell; Bayle, *Dict.*; Fabricius, *Bibl. lat.*, II. 15; Gibert, *Jugements des savants sur les rhéteurs*, t. II; Maittaire, *Epistolaris des antiquis quintiliani editionibus dissertatio*, 1719, in-4° de 32 pag.; le chap. I

(1) On peut joindre à cette édition, *Scipii (G.) Analectorum ad Spaldingii Quintilianum annotationes*, Halle, 1825, in-8°.

du livre II du *Lycée* de Laharpe.

D—N—U.

**QUINTILLUS** (MARCUS-AURELIUS-CLAUDIUS), empereur romain, avait été employé dans la guerre contre les Goths, et il commandait un corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand Claude, son frère, mourut (V. CLAUDE II). Croyant sans doute que les liens du sang lui donnaient des droits à succéder au trône, il prit le titre d'auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie, à la fin de mai 270. Claude ne jugeait pas Quintillus capable de soutenir le poids d'une couronne : avant de mourir, il avait recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, dont la valeur, éprouvée dans cent combats, promettait un défenseur à l'Empire attaqué de toutes parts (V. AURÉLIEN). En apprenant l'élection de ce dernier, Quintillus désespéra de pouvoir lutter contre un pareil compétiteur : il réunit cependant ses légions, et les engagea, par une harangue, à lui rester fidèles ; mais voyant que les soldats se disposaient à l'abandonner, il rentra dans Aquilée, et s'y fit ouvrir les veines dans un bain, par le conseil de ses amis. Trebellius Pollion dit que Quintillus fut tué dans une émeute, par ses soldats, qu'il voulait assujétir à une discipline trop sévère ; mais, à son témoignage, que son attachement à la famille de Claude rend suspect (V. POLLION), on peut opposer celui de tous les autres historiens. Quintillus n'avait régné que dix-sept jours. Aurélien, délivré de son rival, s'empressa de lui faire accorder les honneurs de l'apothéose. Les médailles en or de Quintillus sont très-rares : on n'en connaît point en argent ; mais elles sont assez communes en petit bronze (V.

*l'ouvrage de M. Mionnet sur la Rareté des médailles romaines*, p. 313).  
W—2.

**QUINTINIE** (JEAN DE LA), célèbre auteur agronomique français, né en 1626, à Chabonais, petite ville de l'Angoumois, où l'on montre encore sa maison paternelle (1), fut appelé par Louis XIV à Versailles, pour soigner ses jardins. Il mérita, par son habileté, de compter parmi les personnes distinguées qui ont illustré ce règne : il mourut à Versailles, en 1688, laissant un ouvrage posthume, qui a été long-temps regardé comme le seul guide des jardiniers. La Quintinie fut envoyé très-jeune à Poitiers, pour son éducation : de là l'erreur qui, jusqu'en ces derniers temps, l'a fait naître dans cette ville ; il y fit de bonnes études, tant pour les belles-lettres sous les Jésuites, que pour la jurisprudence : les ayant terminées, il vint à Paris, où il fut reçu avocat. Il commençait à se distinguer dans cette profession, lorsqu'il l'abandonna pour se consacrer à une éducation particulière, celle du fils de M. Tamboneau, président à la chambre des comptes. Il employa ses moments de loisir à satisfaire la passion qu'il avait eue dès son enfance pour l'agriculture. Ayant entrepris avec son élève, un voyage en Italie, il le tourna au profit de son goût dominant, en observant avec beaucoup de soin tout ce qui se pratiquait dans le jardinage : par-là il y acquit une grande théorie ; mais il fallait l'appliquer à la pratique. M. Tamboneau lui en

(1) C'est par erreur qu'on l'a dit natif de Saint-Loup, près de Poitiers : sa famille subsiste encore à Chabonais ; et l'on y lisait, il y a peu d'années, l'acte d'une donation qu'il avait faite à l'église de Saint-Sebastien, sa paroisse. (Quénot, *Statistique du département de la Charente*, Paris, 1828, in 4<sup>o</sup>, p. 369.)

it le moyen, en lui abandonnant  
din de son hôtel, qui venait  
bâti ( 1641 ), sur un terrain  
s de l'université, et qui com-  
ait la rue de ce nom : il devint,  
a suite, l'hôtel de Pons. La  
inie en profita pour faire des  
, dont les résultats devinrent  
lui des guides certains. C'est  
u'ayant constaté, par des expé-  
s multipliées, que le *chevelu*  
nouvelles racines qu'on respec-  
sancoup dans la transplanta-  
les arbres, était plus nuisible  
e à leur reprise, il apprit à les  
cher absolument. En général,  
t la grande facilité avec laquelle  
ure réparait les plaies qu'on  
aux arbres par la taille et au-  
pérations auxquelles on les  
ttait, il les pratiqua avec plus  
frité que ses prédécesseurs ; en  
u'avant que le succès eût jus-  
tte hardiesse, on le regardait  
comme le destructeur des  
, que comme leur cultivateur.  
it de bonne heure que ce n'é-  
s encore assez de sa propre ex-  
ce pour se perfectionner dans  
, et qu'il fallait y joindre celle  
res : pour cela il entra en com-  
ation directe avec tous ceux  
rtageaient son goût ; et, à la  
sa carrière, il se vantait d'en-  
r, depuis plus de trente ans,  
rrespondance avec tous ceux  
étaient rendus célèbres dans  
, tant en France que dans  
rs étrangers. Il l'avait com-  
e d'abord dans son incursion  
ie, ensuite dans deux voyages  
t en Angleterre : il fut parfai-  
accueilli dans cette île par les  
rands seigneurs, et par le roi  
me. Jacques II apprécia tel-  
ses talents, qu'il lui fit les  
es plus brillantes pour le pla-

cer à la tête de ses jardins ; mais  
l'amour de la patrie, et le pressenti-  
ment qu'il avait peut-être des servi-  
ces qu'il rendrait un jour à son pro-  
pre souverain, l'empêchèrent d'ac-  
cepter ces offres avantageuses : cepen-  
dant il resta en relation avec plusieurs  
lords qui lui avaient accordé leur  
amitié ; et ses lettres contenaient  
toujours quelque instruction pour  
le jardinage : suivant Charles Per-  
rault, elles auraient été imprimées  
pour la plupart à Londres. On a été  
jusqu'à dire qu'elles formaient un  
Recueil en trois volumes ; mais on  
n'en trouve aucune trace chez les  
bibliographes : on ne peut constater  
l'existence que d'une seule lettre in-  
sérée ( par extrait ) dans les *Trans-  
actions philosophiques*, n<sup>o</sup>. 45 et 46,  
concernant la culture des melons :  
elle était adressée au secrétaire mê-  
me de la société royale, Oldenbourg,  
qui la traduisit en anglais. Il est cer-  
tain qu'on ne peut tirer maintenant  
beaucoup d'instruction de cet écrit ;  
mais il dut être utile au moment où  
il parut : on ne peut y recueillir  
qu'une seule particularité sur La  
Quintinie, c'est lorsqu'il dit que la  
graine de melon qui accompagnait  
sa lettre, provenait d'une espèce  
qu'il cultivait depuis plus de vingt  
ans : or comme cette lettre est datée  
de 1668, cela prouve que, dès l'âge  
de vingt-deux ans, il s'occupait du  
jardinage. Les seuls renseignements  
que l'on ait pu se procurer sur les  
époques de sa vie, sont puisés dans  
les services qu'il a rendus ; ce sont  
les seules médailles qui puissent les  
constater : c'est ainsi qu'en parlant  
de la poire de Virgouleuse, il dit que  
c'est lui qui l'a tirée de l'obscurité où  
elle croissait au village de Virgoulé  
près Saint-Léonard, dans les jardins  
du marquis de Chambret ; mais le

nom de cette poire se lit pour la première fois dans le *Jardinier français* de Bonnefons publié en 1651 : La Quintinie avait alors vingt-six ans. Il semble donc certain que, de bonne heure, il devint un centre où venaient aboutir toutes les découvertes qu'on pouvait faire en jardinage ; on peut croire qu'il dut cet avantage à l'excellence de son caractère : la franchise en faisait le fond, en sorte que, naturellement expansif, il contrastait avec ses contemporains ; car, à cette époque, ceux qui cultivaient les sciences et les arts, tenaient plus ou moins des alchimistes : comme eux, ils se croyaient d'autant plus habiles qu'ils se trouvaient possesseurs exclusifs d'un plus grand nombre de secrets. La Quintinie, au contraire, ne paraissait faire cas d'une découverte, que pour avoir le plaisir de la communiquer. Aussi sa conversation était-elle recherchée. Le grand Condé, qui, à l'exemple de Cyrus le jeune, joignait l'amour paisible de l'agriculture à la vive ardeur de la gloire des armes, prenait beaucoup de plaisir à l'entendre parler de son art. Cependant La Quintinie ne tarda pas d'être appelé sur un plus vaste théâtre, où ses préceptes reçurent une plus grande autorité. Louis XIV venait de déployer toute sa magnificence à Versailles. Le nôtre en avait tracé les jardins : par son art, on avait vu l'architecture fondre ses formes régulières avec la vague de la nature, et composer un tout harmonique de ce vaste local. Le beau s'y montrait partout ; mais cela ne suffisait pas au monarque : il voulait que l'utile s'y trouvât aussi ; et La Quintinie fut appelé pour l'introduire. On avait déjà songé à profiter d'un ancien jardin qui existait depuis Louis

XIII ; mais la stérilité du sol blait repousser la culture : d'abord, on forma le projet de transporter les potagers à Saint-Cloud ; c'est ce qu'on dit élégamment Santeul, dans une comédie, intitulée *Pomone*, où il célébrait les travaux de La Quintinie : sur lui cette déesse

*Sanculwios pede præcipiti properabat in.  
Cum Quintiniades properantem sistit. ...*

La Quintinie vint donc, à la fin de Louis XIV, l'arrêter et la fixer à ce séjour. D'abord, il fut obligé de se servir de ce terrain si désert, mais il le força, par ses soins, à produire des produits si beaux, que voulant lui assigner un local digne de ses talents, le roi le chargea de choisir lui-même l'emplacement. La Quintinie avait déjà fixé son emplacement, mais une sorte de hasard en déterminait autrement ; car ce fut à un lieu de chasse, que les dames de la cour déterminèrent le roi à placer ses potagers dans l'endroit même où il trouvait réuni. On sent que, dans une pareille circonstance, on fit plus attention à quelques agréments extérieurs de position, qu'à la fertilité du sol : aussi n'accorda-t-on à La Quintinie qu'une superficie de trente-six arpens ; et il semblait par une sorte de défi, on avait voulu le favoriser que lui offrir l'occasion de développer toutes les sources de son art : c'était l'union de tout ce que le sol présentait de défectueux, sous les rapports. Il dut cependant servir pour y tracer un plan qui devint un modèle pour l'Europe. On peut consulter son ouvrage pour se faire une idée des difficultés qu'il eut à vaincre : d'abord c'était un étang qu'il fallait combler pour cela, on fut contraint d'em



qui existait dans les en-  
 et elle se trouva , suivant  
 ion de La Quintinie , « de la  
 de celles qu'on ne voudrait  
 trer nulle part : c'était une  
 de terre franche qui se ré-  
 en bouillie par la pluie , et  
 pétrifiait , pour ainsi-dire ,  
 sécheresse ; il fallut chercher  
 ède à un si grand inconvé-  
 ou autrement ce grand ou-  
 du potager , dont la dépense  
 fait tant de bruit , et dont  
 re donnait tant de plaisir ,  
 été inutile : on ne pouvait  
 encore que juger deux points  
 le entreprise , la dépense et  
 re. » L'une avait été énorme ,  
 lle montait à dix-huit cent  
 ancs , tandis qu'elle eût été  
 de trois cent mille francs  
 eût adopté le terrain pro-  
 ar La Quintinie ; de plus  
 eu l'avantage du sol et de  
 tion : quant à la figure , ce  
 vait de remarquable , c'était  
 ère dont La Quintinie avait  
 é le terrain dans le but de  
 er les murs , et par consé-  
 : espaliers ; elle consistait  
 carré de douze arpents en-  
 le trente jardins d'un arpent  
 : mais tous ces travaux n'é-  
 ue préparatoires ; le potager  
 it pas encore , puisque l'excès  
 lité ou de sécheresse auquel  
 paraissait condamné , repous-  
 te culture , comme les essais  
 it prouvé. C'est alors que le  
 e montra : par un aqueduc  
 sur toute la longueur , et des  
 es latérales , on se débarrassa  
 t superflues ; et au lieu de faire  
 er de nouvelles terres , La  
 ie imagina de disposer la su-  
 de chaque carré en plan in-  
 u comme il le dit , en dos de

baht. « Le succès , dit-il , a été fort  
 » bon , et la dépense très-petite. » La  
 fertilité , par ces moyens , se fixa dans  
 cette enceinte. Ce fut donc une sorte  
 de création ; et La Quintinie en reçut  
 immédiatement la récompense qu'il  
 ambitionnait le plus , l'approbation  
 du roi. Il était souvent à même de  
 connaître jusqu'à ses moindres fan-  
 taisies ; car , suivant Pluche , « Louis  
 » XIV , après avoir entendu Turen-  
 » ne ou Colbert , s'entretenait avec  
 » La Quintinie , et se plaisait sou-  
 » vent à façonner un arbre de sa  
 » main. » Il mettait donc à profit  
 tout ce qui , dans ces honorables  
 conversations , pouvait servir à dé-  
 voiler les desirs du monarque. C'est  
 ainsi que , sachant , par exemple ,  
 que les figues étaient son fruit de  
 prédilection , il mit tous ses soins à  
 en perfectionner la culture. Quelque  
 multipliés que fussent les murs , il  
 n'y plaçait en espalier que les seuls  
 fruits dont la beauté égalait la bon-  
 té. Aussi les voyait-on figurer com-  
 me décoration , dans ces fêtes splen-  
 dides où Louis XIV conviait toute  
 l'Europe ; mais ce n'était pas « en  
 » formant de brillantes pyramides ,  
 » fort à la mode alors , dont l'hon-  
 » neur était de s'en retourner tou-  
 » jours saines et entières ; elles étaient  
 » remplacées par des corbeilles dont  
 » l'honneur consistait à s'en retour-  
 » ner toujours vides. » On voit figu-  
 rer des couches de melons , couver-  
 tes de fruits à maturité , dans une  
 des fêtes décrites par Molière. Ainsi  
 donc , ce qui entretenait le zèle de  
 La Quintinie , c'est qu'il voyait  
 qu'aucun des efforts qu'il faisait  
 pour plaire au roi , n'était perdu. Ce  
 prince lui témoignait sa reconnais-  
 sance sur-le-champ ; mais ce n'était  
 pas en créant pour lui la place de  
 directeur - général des jardins fruit-

tiers et potagers de toutes les maisons royales (2), ni par l'augmentation de son traitement, qu'il croyait payer son dévouement, mais par des attentions particulières et une sorte de recherche délicate. C'est ainsi qu'il fit construire expressément pour lui, une maison commode. Il étendit ces sentiments de bienveillance au-delà du tombeau; car il dit à sa veuve, lorsqu'elle lui fut présentée: *Madame, nous venons de faire une perte que nous ne pourrons jamais réparer.* Charles Perrault, qui nous a conservé cette expression, ne donne point la date de la mort de La Quintinie; et jusqu'à présent on l'avait ignorée. Quant à sa doctrine, nous avons vu qu'il l'avait propagée par ses conversations et sa correspondance. De plus, les princes et les grands seigneurs l'invitaient à venir, dans leurs palais et leurs demeures, y tracer des potagers. C'est ainsi qu'il exécuta ceux de Chantilli pour le prince de Condé, de Rambouillet pour le duc de Montausier, de Saint-Ouen pour M. Boisfranc, de Sceaux pour Colbert, enfin de Vaux pour Fouquet. Ces monuments n'auraient pas suffi pour perpétuer sa mémoire: comme sa correspondance, ils n'auraient pas tardé à disparaître; mais on apprit bientôt qu'il n'était pas mort tout entier, ou plutôt on vit se réaliser l'espérance qu'on en avait conçue; car on savait qu'il avait travaillé pendant sa vie à un grand ouvrage, dans lequel il comptait reproduire tout ce qu'il avait pu acquérir sur son art. On en a la preuve dans la Dédicace que lui fit Laurent, notaire à Laon, d'un

ouvrage intitulé: *Abrégé de culture des arbres nains*, qui parut en 1673. Cet auteur le qualifie d'« *ouvrant des jardins à fruit de santé, en sa maison royale de Versailles.* Il lui dit entre autres: « *Si vous êtes à présent le plus habile homme de France en la culture de ces choses.* » On voit par-là que, dès 1673, La Quintinie était placé à Versailles, mais encore comme directeur-général. Il répondit avec beaucoup de modestie: « *Vous avez bien fait, monsieur, de donner au public des marques de votre habileté; mais je ne puis, Monsieur, que dans le temps vous verrez des marques de mon ignorance en cette matière: je ne peux plus m'en vanter.* » Cet ouvrage, impatient d'être attendu, parut enfin en 1690: par conséquent posthume de La Quintinie, bachelier en philosophie, pour l'ouvrage portant le titre: *Instructions pour les jardiniers et potagers, avec un traité des Orangers, suivi de réflexions sur l'agriculture, par feu sieur de La Quintinie*, et ce privilège est cédé à Claubin. L'abbé de La Quintinie lui-même peu d'années après surveiller les éditions suivantes. L'ouvrage devint la proie de plus avides qu'instruits; ils l'introduisirent, en y introduisant de ceux étrangers et disparaissant. L'ouvrage est en deux volumes bien imprimé, et orné du portrait de La Quintinie, gravé par Vrain-Lachen; des vignettes élégantes, de chaque livre, représentent quelques-unes des opérations d'outre dix planches, qu'on appelle techniques. On trouve

(2) Quand il en reçut le brevet des mains de Colbert, le 25 août 1687, il vit la particule de précéder son nom: depuis lors il signa *De la Quintinie*.

« Santeul, intitulé *Po-*  
 nous avons parlé, et une  
 Charles Perrault; elle est  
 nombre des poésies de cet  
 uelles le sévère Boileau  
 quelque éloge. L'ou-  
 ivisé en six livres. Le  
 pèce d'introduction, est  
 un Vocabulaire des ter-  
 minage; c'est un tableau  
 de cet art, à cette épo-  
 quatre livres suivants trai-  
 tes fruitiers, de la taille,  
 etc. Dans le sixième, il  
 otager, en indiquant,  
 is, les opérations qu'on  
 Il termine par un Trai-  
 ers; là, il cherche, en-  
 prouver que leur cul-  
 beaucoup plus facile qu'on  
 ommunément. Enfin il  
 des réflexions sur l'a-  
 est en quelque sorte un  
 ysiologie végétale. C'est  
 orie qu'il présente pour  
 ratique qu'il a enseignée  
 s de son ouvrage. Un  
 trait en fut publié dans  
 des savants du mois  
 année même où l'ou-  
 jour. Ensuite Charles  
 ça La Quintinie dans  
 des hommes illustres  
 ème siècle, qui parut  
 is l'éloge qu'il lui a con-  
 te fort peu de détails,  
 exempt d'erreurs. A en  
 égyptiste, La Quintinie  
 emier, découvert, par  
 es, « la méthode infail-  
 tailler les arbres, pour  
 re à donner du fruit, à  
 x endroits où l'on veut  
 , et même à le répan-  
 nt sur toutes les bran-  
 n'avait jamais été pen-  
 cru possible; » en sor-

te qu'il le présente comme le créa-  
 teur de l'art des jardins : ce qui a été  
 répété dans toutes les occasions. Le  
 fait est qu'on jugeait plutôt La Quin-  
 tinie sur ce qu'il avait annoncé que  
 sur ce qu'il avait fait réellement,  
 puisqu'il avait dit expressément que  
 c'était pour suppléer au manque d'un  
 bon ouvrage qu'il avait composé le  
 sien. Quant à l'exécution en général,  
 le style est coulant, mais souvent né-  
 gligé. Il est quelquefois concis : on en  
 trouve un exemple dans les axio-  
 mes ou aphorismes du premier li-  
 vre, et dans les observations qui se  
 trouvent dans le quatrième; mais  
 dans tout le reste, il est au contrai-  
 re très-diffus. L'auteur se perd  
 dans les détails, surtout lorsqu'il  
 entreprend de discuter le mérite  
 de chaque espèce de fruit, pour  
 choisir celle qui doit avoir la place  
 d'honneur d'un espalier. Se souve-  
 nant de son ancienne profession d'a-  
 vocat, il plaide en règle et avec toute  
 la loquacité alors en usage au bar-  
 reau, pour déterminer ce choix en  
 faveur du Bon-Chrétien. C'est prin-  
 cipalement dans les Réflexions sur  
 l'agriculture que cette diffusion se  
 fait sentir. Cela n'empêche pas que  
 l'on n'y remarque des observations  
 neuves; mais elles sont de pratique  
 plutôt que de théorie. Relativement  
 à celle-ci, elle est tout en raisonne-  
 ments vagues, fondée sur des hypo-  
 thèses puériles : par exemple, pour  
 rendre compte des greffes, il les com-  
 pare à des ajustoirs de jet d'eau. Le  
 Traité sur la taille est moins exa-  
 géré dans la pratique que les prin-  
 cipes qu'il pose ne semblaient l'an-  
 noncer. Le choix des arbres, au-  
 quel il s'amuse si long-temps, était  
 utile à cette époque pour guérir la  
 manie des amateurs, qui voulaient  
 renfermer dans leur enclos, quelque

borné qu'il fût, toutes les espèces dont les noms parvenaient à leur connaissance. Il rendit surtout un service important à la culture, en attaquant fortement l'opinion dominante qui prescrivait de consulter les phases de la lune, pour faire les moindres opérations du jardinage. Ce n'est pas qu'il niât les influences de cet astre sur notre globe; mais il en repoussait l'observation pour les pratiques de détail. Non-seulement il admettait l'effet de la lune de mars ou rousse sur l'atmosphère; mais il disait de plus, que les melons commençaient à nouer dans le premier quartier de la lune de mai, ou la pleine lune, etc. Il a sans doute profité des travaux de ses devanciers, quoiqu'il ne les cite pas en détail. Il convient, dans sa préface, que « nous avons beaucoup d'obligations » non-seulement à d'anciens auteurs » qui ont si solidement parlé d'agriculture générale, mais encore à » quelques modernes qui ont fait part » au public de leurs connaissances » particulières; nous sommes sur- » tout redevables à *quelques per-* » » sonnes de qualité éminente, qui, » sous le nom et sur les Mémoires du » fameux curé d'Enonville, ont si » poliment écrit sur la culture des » arbres fruitiers (3). » Il nous reste

(3) On voit qu'il désigne ici Le Gendre, sous le nom duquel parut, en 1651, un ouvrage sous ce titre : *la Manière de cultiver les arbres fruitiers*, petit volume in-16, plusieurs fois réimprimé (Voy. la *Bibliogr. agronom.*, n°. 978). Quel qu'en soit l'auteur, cet ouvrage est très-remarquable quant à la rédaction et au fond des idées; mais d'une année précédente, 1651, le *Jardinier français* de Nicolas Bonnefons avait pris l'initiative; et il fut suivi, en 1653, de *l'Instruction pour les arbres fruitiers*, de Triquet. Ces trois ouvrages, qui parurent comme on voit coup sur coup, et qui sont isolés comme celui de La Quintinie, c'est-à-dire ne se citant pas mutuellement, sont également recommandables sous tous les rapports; mais ils se recommandent surtout par la précision avec laquelle ils fondent les principes de la culture des arbres, tirés de l'observation de la nature; aussi ont-ils devancé La Quintinie sur presque tous les points; et ils ont laissé peu de choses à dire aux auteurs les plus récents.

maintenant à examiner l'influence qu'a eue La Quintinie sur ses successeurs. Les uns, sans le citer, l'abbé de La Châtaigneraie (*Utile sance des Arbres fruitiers*), le frère François Le Gentil, etc. (le *Jardinier solitaire*, 1704), ont fait, en ne prononçant son nom, avec les plus grands éloges, le Dahuron, qui fut jardinier de Lunenburg (*Nouveau Traité de la culture des Arbres fruitiers*), (tome II du *Spectacle de la nature*), Decombe (*Traité de la culture des arbres fruitiers*, publié en 1745), n'ont fait que reproduire sa doctrine; le père d'Ardenne, dans son *champêtre*, qui parut en 1748, est encore celui qui paraît plus de cas de ce *père des jardiniers*; et, dans son *savant ou curieux jardinier* : il avait imaginé pour distinguer les écrivains en jardinage, les simples amateurs de jardiniers. Dans son *Traité des arbres fruitiers*, 1768, parle peu de La Quintinie le Berryais, ayant repris ce nom, lui rendit une sorte de hommage par le titre de *Nom de Quintinie*, qu'il donna à son *Traité des Jardins*, dont fut par lui intitulé : le *Petit Quintinie*, en 1791. L'abbé Robol, au contraire, tout en ayant avec une sorte de respect de la doctrine de La Quintinie, cherche à discréditer sa doctrine. Ce n'était pas pour lui-même à sa place, mais pour établir les habitants de Nantes l'enthousiasme que le bon goût a conçu pour ces cultivateurs, il glissait quelquefois sur le nom de La Quintinie et de Bretonnerie et Bretonne aussi beaucoup de fait contre l'auteur de *l'Astronomie*.

*fruitiers et potagers*. Les éditions et contre-tes livre, qui se succèdent rapidement, témoignent qu'on en faisait. En 1715, le premier tiers en fit paraître une à Amsterdam; elle est l'original, excepté qu'elle a un petit caractère, elle est ornée à un seul volume. L'édition, de Barbin, parut l'année suivante; elle est déjà augmentée d'une section pour la culture des légumes. Le principal auteur crut par-là remplir son devoir; mais par La Quintinie : l'ouvrage est assez maladroitement traité qui avaient paru. Le principal avait été l'ouvrage nouveau, en une simple traduction italienne de Mandirola, paru en 1652. La seconde édition parut à Amsterdam, l'année suivante; elle est anonyme des melons; l'importance : il eût été, plus convenable de recueillir les *Transactions*, l'extrait de La Quintinie sur la compagnie des libraires, l'année de l'ouvrage, en fit en 1715, une troisième édition reproduite en 1730. que l'on cite sous la date 1756, pourraient bien que par un changement de l'ouvrage. Nous ne pouvons révoquer en doute celle de 1730; on y a ajouté un *Traité des Arbres* qui avait paru anonyme, et disait seulement qu'il était de la Rochelle, auteur du *Tableau conjugal*). Ce *Traité* nous mérite; mais il fait voir que les autres auteurs nous avons parlé, surtout Veyrier.

nette, paraissent fort attachés à l'observation des phrases de la langue que La Quintinie proscrivait : la seule addition utile qu'on ait faite à celle-ci, c'est une Table des matières assez complète. Quant aux traductions, Séguier en cite une anglaise sous le titre de *The compleat Gardiner of La Quintinie*, 1693, in-fol., et il l'attribue au célèbre John Evelyn : Haller en fait mention, sous le titre français du *Parfait Jardinier*; mais, à ce qu'il paraît, c'est sous la seule autorité de Séguier : c'est de là que sont partis les auteurs du dernier Dictionnaire historique, pour dire, article *Evelyn* : « Sa nation lui doit la Traduction de quelques bons ouvrages français, tels que le *Parfait Jardinier* de La Quintinie : » mais nous avons cherché inutilement des traces d'un ouvrage aussi majeur, notamment dans l'article *Evelyn* des deux bibliographes que nous venons de citer : on lui attribue seulement *The french Gardener*, et c'est la traduction du *Jardinier français* de N. Bonnefons, de 1651; il n'en est point parlé non plus dans la Bibliothèque de Banks. Tout porte à croire que c'est une méprise : on aura confondu cette production avec un Abrégé anglais de La Quintinie, publié par Loudon et Wise, à la suite d'une Traduction du *Jardinier solitaire*, qui parut en 1717. Haller parle vaguement d'une Traduction belge, qui aurait paru à trois reprises, en commençant par le *Traité des Orangers*; mais il ne cite ni l'année, ni le format. Il annonce plus positivement, ainsi que Séguier, comme traduction italienne, le *Trattato de gli Arbori fruttiferi del La Quintinie*, Bassano, 1697, 1 vol. in-8°; mais ce format semblerait encore annoncer un Abrégé : il est

vrai qu'il reparut à Venise, in-fol., en 1704. Quoique la réputation de La Quintinie soit fort déchue, comme on a pu le voir, il fait honneur à la nation, et doit compter parmi ses auteurs classiques : aussi mériterait-il qu'on en donnât une nouvelle édition faite exactement sur la première, en supprimant tout ce dont on l'avait surchargée ; et on le remplacerait par l'Éloge de Perrault, et la Traduction de la Lettre sur les melons. M. Briquet a inséré un *Éloge de la Quintinie*, dans les Mémoires de la Société d'agriculture de Niort, 1807. in-8°, pag. 253. D—P—S.

QUINTUS ou COINTOS de Smyrne, poète grec, est aussi nommé *Quintus Calaber*, parce que le poème qu'on lui attribue fut découvert près d'Otrante, ville de la Calabre, dans le monastère de Saint-Nicolas, par le savant cardinal Bessarion, avec les Poésies de Tryphiodore et de Coluthus. Les critiques ne s'accordent point sur le temps où il a vécu. Les uns le croient antérieur à Virgile, et trouvent dans l'Énéide, de fréquentes imitations du poète de Smyrne : d'autres le supposent contemporain d'Auguste, dont, suivant eux, Quintus fait un magnifique éloge ; et d'autres enfin conjecturent qu'il florissait dans le cinquième siècle, sous le règne de Zénon ou d'Anastase. Si l'on en croit Reinesius (*Epist.* 67), on ne doit pas distinguer Cointos du grammairien Corinthos, dont on a un Opuscule sur les dialectes grecs, et qui vivait sous les empereurs. D'après un passage du poème de Quintus (liv. xii), cet écrivain aurait, dans sa jeunesse, gardé les troupeaux dans les pâturages de Smyrne, éloignés de l'Hémos trois fois autant que la voix humaine peut s'étendre (*Trad.* de M. Tourlet) :

mais quelques savants ne voient qu'une allégorie, et prétendent trouver la preuve que Quintus à Smyrne une école célèbre de maïre et de philosophie. Selon Tourlet, le nom de *Cointos*, lit à la tête des manuscrits, et a pris pour celui de l'auteur me, indiquerait seulement le r de qui l'a recueilli, et à qui l'a doit la conservation. Ce Poème on n'a pu deviner le titre, car en quatorze livres, le récit de nements du siège de Troie, de mort d'Hector : c'est une continuation de l'Iliade. Aussi les différents auteurs latins l'ont-ils intitulé : *É Paralipomenon* ; *ab Homericis lieta, prætermissa*, ou *Postrica*. Le célèbre Lascaris (son nom), dont le sentiment est si grand poids, retrouvait, dans ce poème, le style d'Homère, et l'auteur *Homerissimus*. La plupart des critiques dont L.aur. Crassus semblé les divers jugements (*ria de poeti greci*), parlent de ce Poème avec éloge. Celui qui a été porté depuis, Baillet et le P. n'est pas aussi favorable. « dit M. Tourlet, tout lecteur impartial doit convenir qu'il y a, dans le style de l'auteur, de la noblesse, de l'enthousiasme, du qu'il règne dans l'ouvrage un sain, une touche nerveuse, et un ton qui convient à l'épopée reconnaissant que ce Poème est inférieur à l'Iliade, M. Tourlet conjecture que les onze premiers (les trois autres lui paraissent ne main plus moderne) peuvent être attribués à Homère ; mais met cette conjecture hasardée. me des savants. Ce Poème fut d'abord publié par les Aldes, à Venise, in-8°, en 1504 ou 1505 : cet

mière édition, qui est très-rare, four-mille de fautes. Il a été traduit en latin, par Jodocus Valasæus, Bernardin Balde et Laurent Rhodomann. La version de Rhodomann, imprimée à Hanau, en 1604 et 1614, a été insérée, par Corn. de Pauw, dans l'édition qu'il a publiée du texte de Quintus, Leyde, 1734, in-8°. Enfin M. Th. Ch. Tychsen, qui avait publié, en 1783, une savante Dissertation : *De Quinti Smyrnæi Paralipomenis Homeri*, Göttingue, in-8°, a donné une édition de ce Poème, supérieure à toutes les précédentes, 1807, in-8°, faisant partie de la Collection de Deux - Ponts (1). Le premier volume, le seul qui ait paru, contient le texte revu et corrigé sur les manuscrits de Munich et de Naples, les meilleurs que l'on connaisse, avec une *Dissertation* sur Quintus de Smyrne et son ouvrage. Le second volume, que les savants attendent avec impatience, doit contenir les notes de Heyne et les éclaircissements de l'éditeur sur les passages les plus difficiles, avec les *Index*. Il existe une traduction italienne du Poème de Quintus, par Ant.-Marie Salvini, dont Bandini a publié une bonne édition, Florence, 1765, in-8°. Boitet avait donné en français, un Extrait du même Poème, à la suite de la version de l'*Odyssée*, 1619, in-8°. (V. BOITET); mais nous devons à M. Tourlet la première traduction complète qui ait paru en notre langue; elle est intitulée : *Guerre de Troie, depuis la*

(1) On peut y joindre le livre de Fr. Spitzner, *De versu græcorum heroico, maxime homerico; accedit ejusdem Mantissa observationum criticarum et grammaticarum in Q. Smyrnæi posthomericonum* l. XIV, et F. T. Friedemannii *Dissertatio de modis syllabarum pentametri græcorum elegiaci*, Leipzig, 1816, in-8°. Brunck a donné, dans ses *Analecæ vol. poet. gr.*, II, 475, un fragment de Quintus sur les

*mort d'Hector jusqu'à la ruine de cette ville*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°. Le traducteur y a joint une Préface fort intéressante, et une Dissertation sur Quintus et son Poème. On trouve, à la fin du second volume, les *Amazones*, imitation du grec de Quintus, par Cournaud, professeur au collège de France. W—s.

QUINTUS-IGILIUS. V. GUICHARDT.

QUINZANO (JEAN - FRANÇOIS CONTI, connu sous le nom de), en latin *Quintianus Stoa*, poète latin moderne, naquit en 1484, au village de Quinzano, dans le Brescian, mais d'une famille milanaise (ou bergamasque selon quelques auteurs). Dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore qu'un écolier, ses condisciples l'appelèrent du nom grec *Stoa*, qui signifie *Portique des muses*, parce qu'il versifiait avec une telle facilité qu'il semblait ne pouvoir parler qu'en vers; et *Quintianus*, à cause de la ressemblance, qu'à leur égard, en corrigeant leurs compositions poétiques, il avait avec ce Quintien par qui Martial dit que ses propres poésies étaient censurées : c'est lui-même qui nous apprend ces particularités, dans ses *Epigraphies*. Après avoir reçu de son père les premières leçons, il vint étudier à Brescia la rhétorique et la langue grecque; et s'appliqua ensuite à l'étude de la philosophie, des mathématiques, et même de l'astrologie, science dans laquelle il s'acquit une réputation peu commune. Pour obéir à son père, il alla faire à Padoue un cours de jurisprudence; mais bientôt, préférant suivre ses penchants, il revint à Brescia s'adonner tout entier à la poésie latine. L'ambition de la fortune, et plus probablement de la gloire, le conduisit en France. Il fut accueilli avec

distinction par le cardinal d'Amboise, qui le présenta au roi Louis XII. Ce monarque le nomma instituteur du jeune duc d'Angoulême, qui fut depuis François I<sup>er</sup>. On ne doute point que ce ne soit à Conti Stoa que ce prince dut cet amour et ce goût pour les lettres dont il devint le restaurateur. La chaire de belles-lettres de l'université de Paris étant devenue vacante, Stoa parut le plus capable de la remplir; et parvint même à la place de recteur et de principal. Son esprit brillant, et la fécondité de son talent poétique, étaient propres à entraîner tous les suffrages : en un seul jour il improvisait et dictait jusqu'à 800 et même 1000 vers latins. Louis XII, qu'il enchantait par cette facilité, le prit avec lui, lorsqu'il passa en Italie à la tête d'une armée, pour la conquête du Milanais; et à peine fut-il entré en vainqueur dans Milan, qu'il l'y couronna lui-même solennellement, comme poète, en présence de ses troupes, suivant l'usage pratiqué d'autres villes d'Italie. Au moment de son couronnement, Stoa improvisa quelques vers, et offrit, en reconnaissance, au monarque, l'histoire qu'il avait écrite de la vie et des exploits de ce royal et généreux bienfaiteur. Le sénat de Milan le nomma à la chaire de belles-lettres de l'université de Pavie; et ce fut là qu'il publia ses *Epographies*, qu'il avait composées à 20 ans. Lorsqu'en 1513, les Français furent obligés d'abandonner l'Italie, Conti Stoa revint à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvrages. Il y eut à souffrir de la jalousie de quelques littérateurs italiens. De retour à Milan en 1515, aussitôt après la victoire remportée à Marignan par François I<sup>er</sup>, successeur de Louis XII, il alla reprendre,

à Pavie, ses fonctions de professeur, et s'en démit, vers 1522, pour demander, à Brescia, le titre de citoyen, qui lui fut accordé. De là, il se rendit à Venise, où le sénat le décora de celui de chevalier, et lui conféra ensuite la présidence de l'université de Padoue; mais il ne l'accepta pas. Il vint, pour vivre tranquille, à Villachiera, qu'il finit par abandonner pour retourner à Quinzano, son lieu natal, où il mourut à 73 ans, le 7 octobre 1557. On lui érigea, dans l'église paroissiale, un pompeux mausolée, d'où ses ossements furent retirés, en 1580, et transportés depuis dans le chœur de l'église Majeure *della Pieve*, où, en 1714, on érigea, en son honneur, un monument orné des portraits de Louis XII, de François I<sup>er</sup>, de Jean et Domitien Conti, ses parents, etc. Stoa fut tout-à-la-fois orateur, philosophe, historien, poète, grammairien. Son compatriote et contemporain, le médecin Jean Planerius, ne fut pas le seul qui le loua, comme on le voit dans ses *Epistolæ morales*. Les plus beaux-esprits du temps lui donnèrent des éloges dans leurs ouvrages. Le père Léonard Cozzando publia sa Vie, à Brescia, en 1694. Elle a été écrite de nouveau et d'une manière plus étendue et plus exacte, par Joseph Nember, sous le titre de : *Memorie aneddote critiche spettanti alla vita ed agli scritti di Gio. Francesco Quinziano Stoa*, etc., Brescia, 1777; à quoi il faut ajouter quantité de notes manuscrites, que ce Joseph Nember, avait écrites pour une seconde édition, sur un exemplaire de la première qui nous a été communiqué. La liste des ouvrages de Conti Stoa est curieuse par leur nombre et leur variété; la voici :



*De accentu lib. 1 contra Quintilianum*, Pavie, in-8°, 1503; — *De omnibus metris libri 1*, Pavie, 1510; — *De litterarum pronunciatione lib. 1*. Cet opusculé est réuni à celui de Jacob Ceratini, *De sono litterarum præsertim græcarum*, sans date; — *De dictionum tenore l. 1*, Venise, sans date; — *De institutione poetica lib. 1*, Venise, 1531; — *Apologia pro poetis*, sans indication du lieu ni de l'année de l'impression; — *De poetices venustate*, Pavie, 1511; — *Cleopolis: De laudibus celeberrimæ Parisiorum urbis; Sylva, et Baccantium elelodia post interfectum Orpheæ*, Paris, 1514; — *Orpheos lib. III*, Milan, 1510, in-4°; — *Monosyllabarum l. 1*, Pavie, 1511; — *De figuris poetice l. II*, Venise, 1507: la préface de cette édition atteste qu'il en avait été fait précédemment une autre; — *De syllabarum quantitate epographiæ sex, et de aliquibus metrorum generibus, ac de omnibus heroïci carminis speciebus*, Pavie, 1511, 1503: Venise, en 1519, 1531, 1533, 1544, 1564, 1568; André Alciat disait, en parlant de ces *Epographies*, que Stoa était le Varron de son temps. Nicéron observe, au contraire, que, dans ce traité de Prosodie, Stoa enseigne souvent à faire brèves les syllabes longues, et longues les brèves; — *Annotationes contra commentaria grammaticæ Joannis Tortellii Aretini*, Brescia, 1519; — *Grippi decem de omnibus numeris ad imitationem Ludicri Ausoniani*, Milan, 1512; — *Lucernæ xx in totidem libros Noctium Atticarum A. Gellii*, Milan, 1531, et Venise, 1542; — *Ode tres ad cardinalem de Roano* (le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen), Paris, 1504; elles

avaient déjà paru en français; — *Vita divi Quintiani Arvernorum episcopi*, Venise, 1519; — *Disticha in omnes fabulas P. Ovidii Metamorphoseon, et Elegia*, Pavie, 1506, et Paris, 1514, édition rare, qu'on trouve dans la grande bibliothèque royale de Paris; idem, Bâle, 1544, Brescia, 1563; — *Paraclesis: ad Ludovicum XII elegia*, 1512; — *De membrorum privilegiis*, Pavie, 1517; — *De mulierum dignitate*, Milan, 1517; — *Threni et monodia in reginâ Gallorum Annæ immaturum fatum, et regis Scotiæ epitaphia cum monodia*, Paris, sans date d'année, et dans les *Pœmata aliquot insignia*, Bâle, 1544, in-16; — *Vita Ludovici XII, regis Francorum*, Milan, sans date; — *Threni in mortem Ludovici XII, Galliarum regis*, Pavie, sans date; — *De Martis et Veneris concubitu lib. VII*, Pavie, 1503; — *Exemplorum muliebrum l. VI*, Brescia, 1533; — *Orationes duæ in Horatii et Plauti prælectionibus*, Brescia, 1534; — *Endecasyllabum in mortem Erasmi Desiderii*, Paris, sans date; — *Sylva in laudem Marini Biccichi*, Pavie, 1516; — *Ephemerides xx, in quibus ostenditur quas mendas incurrerint qui hactenus elucubrarunt*, Bâle, 1538; — *Disticha in Ovidium et Valerium Maximum*, Venise, 1542; — *Annotationes in Caprum et Agretium*, Brescia, 1534; — *Citationes omnium poetarum, cum adnotamentis et scholiis*, Milan, 1538; — *Quinti et Polyphilæ Historiæ*, Pavie, 1511; — *Christianarum Metamorphoseon lib. VIII*, Pavie, 1511; — *Diariorum lib. XII*, Pavie, 1503; — *De miraculis ethniciis*, Venise, 1543; — *Orthographiæ veteris l. 1*, Pavie, 1504; — *Orthographiæ novæ lib. II*,

Pavie, 1504; — *Sylva in laudem R. P. Francisci Columbani*, Pavie, 1511; — *Heraclea, bellumve Venetum*, dédié à Louis XII, Milan, sans date; — *Dicchronia in diphthongos*, Paris, 1514; — *Cosmographia*, Milan, 1529; — *Mirandorum lib. xxx. in quibus naturæ totius miranda à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem*, Brescia, 1536; — *Quintus Curtius suæ integritati restitutus*, Venise, 1537. ( Voyez QUINTE-CURCE, pag. 435 ci-dessus.) — *Dialogi tres, videlicet quantum à divite pauper distet, quantum nova ingenia veteribus cedant; quantum præstet pulchro nomine nuncupari*, Pavie, 1518; — *Facetiarum libri 11*, Brescia, 1534; — *De Dissidio auctorum*, Venise, 1537, grand in-8°. — Poésies chrétiennes en latin, parmi lesquelles sont trois Tragédies, Paris, 1514, in-fol. : la préface du panégyrique de la Vierge, qui fait partie de ce recueil, intitulée *In Parthenocleum Orphnilogia*, a été insérée dans le *Ménagiana* (tome 1, page 94) comme un chef-d'œuvre de galimatias double. Adrien Baillet a dit du mal des tragédies de Stoa ( *Jugements des savants*, tome 1v ); Scaliger en avait dit du bien ( *Poëtic.*, l. vi, ch. 1v ) : elles étaient bonnes pour le temps où elles furent composées. Leur auteur en fit aussi de profanes, qui sont restées inédites, et dont les sujets sont : *Pompeius, Cæsar, Marius, Nero, Tullius, Busiris, Sophocles, Homerus, Hippolytus, Lycus, Sylla, Cato, Alexander, Icarus*. Ses autres ouvrages inédits consistent dans les suivants : *Dubitatum lib. 111*; — *Mysticorum l. 1*; — *Hectoridos l. 111*; — *Mirmecomyomachia*; — *Parallelicarum historiarum l. 11*; — *Publico-*

*rum errorum l. 11*; — *Minutiarum l. 111*; — *Furtivorum*, comédie : il avait composé d'autres comédies qu'il perdit à la prise de Pavie, ainsi que plusieurs productions qu'il regrettait, savoir, les comédies intitulées, *Lesbia, Cerauni, Scrores, Consobrini*; — *Pliniorum studiorum lib. 111*; — *De crisis poetarum lib. 11*; — *Noctisorgium in urbium sequestrum*; — *Proprietatum l. 11*; — *Novorum inventorum, l. 11*; — *De Arvernus l. 1*; — *Nænarum l. 11*, in quibus ducenta virorum illustrium epitaphia continentur; — *Itinerarii l. 11*; — *Epigrammatum l. 1*, etc., etc. Outre les ouvrages imprimés de son vivant, il en est encore d'autres publiés après sa mort, par son ami Planerius; et ce sont : *Geographiæ lib. xxx*, Padoue, 1558; — *Ludicrorum l. 11*, Venise, 1568; — *Tetrastica in omnes pontifices et Cæsares*, Venise, 1570; — *Commentaria in Julium Solinum*, Venise, 1571; — *Linologiæ lib. 11*, in quibus à semine ad chartam usque omnia quæ de lino fiunt describuntur, Venise, 1583; — *Encomium urbis Venetiarum heroicis carminibus conscriptum*, Venise, 1583. On trouve plusieurs autres Poésies particulières de Conti Stoa, dans le Recueil intitulé : *Carminum illustrium poetarum italorum*, aux tomes viii et ix; ainsi que dans les *Deliciæ poetarum italorum*, et parmi les *Poëmata* de Tajetti. Le diplôme que Louis XII lui donna, en le couronnant à Milan, se conserve en original, dans la bibliothèque de feu le comte Jean-Marie Mazucchelli, à Brescia.

G—H.

QUIQUERAN DE BEAUJEU ( PIERRE ), littérateur, d'une ancienne et noble maison de Provence, qui a produit un grand nombre

ames distingués dans tous les s, naquit dans Arles, en 1526. père, maître-d'hôtel du roi Louis I<sup>er</sup>, mourut, le laissant en orphelin. Il fut envoyé peu de temps après à Paris, où il suivit les leçons de Jean de La Moignon, de Lamoignon, de Lambin, Morel, Baïf, et fit de grands et rapides progrès dans les langues et la littérature française. Poussé par le désir d'étendre ses connaissances, il se rendit en Italie, dont il visita les principales villes et les écoles les plus célèbres, recueillant partout des éloges flatteurs de l'intérêt qu'il avait pour l'étude et la précocité de ses talents. A son retour d'Italie, il fut pourvu de l'évêché de Senes, mais à l'aveu qu'il n'avait point sollicité : mais un procès dont dépendait toute sa fortune, l'empêcha de prendre possession de son évêché ; et il revint à Paris, où malade de l'importance de ses affaires, il consacra la plus grande partie de son temps à la culture des lettres et des sciences. Il y mourut, avant d'avoir atteint l'âge d'une attaque d'apoplexie, le 15 août 1550, à l'âge de vingt-neuf ans, et fut inhumé dans l'église des Grands-Augustins, où sa famille lui fit élever un tombeau magnifique, dont Gilles Corrozet a donné la description dans ses *Antiquités de Paris*. Pierre de Quinquart était représenté, soutenu par deux figures, au milieu des attri-

buts des sciences et des arts. Lors de la destruction de ce monument, le cardinal de Joyeuse demanda le buste du prélat, que l'on attribuait au fameux Jean Goujon. L'évêque de Senes est auteur d'un panégyrique de la Provence, qui fut imprimé, après sa mort, sous ce titre : *De laudibus Provinciae libri tres*, Paris, 1551, in-fol. très-rare (2) ; cet ouvrage a été traduit en français par Fr. de Claret, archidiacre de l'église d'Arles, Tournon, 1613 ou 1614, in-8°. Dans le premier livre, l'auteur, après avoir déterminé les limites de la Provence, compare sa fertilité avec celle de l'Afrique, de l'Égypte et des Indes : dans les deux suivants il en détaille les productions ; et il termine par des recherches sur l'histoire ancienne de Marseille, et par des remarques sur le caractère et les mœurs des Provençaux. Cet ouvrage est fort curieux ; mais l'auteur s'abandonne à des digressions qui lui font perdre de vue, presque constamment, son sujet. Ainsi, par exemple, dans le premier livre, après avoir dit que le Rhône est pour la Provence ce que le Nil est pour l'Égypte, il rapporte une grande quantité de passages des anciens auteurs grecs et latins sur le Nil, sur ses débordements périodiques, et sur l'ignorance où l'on était du lieu de sa source. Les citations qu'il a tirées de Plin, et de Solin, son copiste ou son plagiaire, l'entraînent à flétrir les écrivains qui s'ap-

(1) C'est en 1546, suivant le *Gallia christiana*, que Pierre de Quinquart fut nommé évêque de Senes, et non pas dix-huit ans, comme on le dit dans le *Dictionnaire de la biographie*. De Bonne-Liquette fut le premier évêque nommé depuis l'abolition de l'abbaye de Senes, mais le 15 août 1550, fut élu évêque, malgré l'opposition du parlement et de l'université, depuis et il est impossible d'admettre que l'évêque ait été élu longtemps à l'avance d'un évêque qui n'était pas encore élu.

(2) L'édition de 1539, citée dans la *Bibl. histor. de la France*, est imaginaire ; celle de 1551 n'est pas in-fol., mais in-8°. Le P. Le Long cite encore deux éditions de cet ouvrage, Lyon, 1565, in-8°, et 1614, in-8°. Il assure que la traduction française par Claret, est intitulée : *La nouvelle agriculture ou instruction générale pour enseigner toutes sortes d'arbres fruitiers*, etc. L'exemplaire que nous avons sous les yeux a pour titre : *La Provence de Pierre de Quinquart, distinguée en trois livres*.

proprient les recherches de leurs devanciers : vient ensuite un éloge de Pline qu'il prétend venger des attaques de ses envieux ; ce qui le conduit à parler de l'envie, maladie trop commune aux littérateurs : il passe en revue les grands hommes de l'antiquité qui en ont été atteints, et vient enfin à Cicéron, qu'il peint des couleurs les plus odieuses, l'accusant de vanité, de manque de courage, de perfidie, et lui reprochant de n'avoir su ni fuir, ni mourir honorablement. Dans le second livre, après avoir décrit les beaux troupeaux de la Camargue, il parle des *ferrades* ou combats de taureaux : avant de traiter des bêtes fauves, il fait l'éloge de la chasse et du chien, dont il indique les différentes espèces, et les services qu'on en peut retirer. Enfin l'ouvrage entier n'est qu'une suite de digressions, mais presque toujours curieuses et intéressantes. On a de l'évêque de Senes un opuscule en vers, imprimé à la suite de l'ouvrage précédent : *De adventu Annibalis in adversam ripam Arelatensis agri hexametris centum.* W—s.

**QUIQUERAN DE BEAUJEU** (PAUL-ANTOINE DE), célèbre marin, de la même famille que le précédent, fut reçu chevalier de Malte, en 1637. Sa valeur, et les avantages qu'il avait remportés constamment sur les Turcs, lui méritèrent la réputation d'un des plus grands hommes de mer de son temps. Au mois de janvier 1660, obligé par une tempête de relâcher dans un des ports de l'Archipel, il y fut investi par le capitain pacha Mazamamet, à la tête de trente galères de Rhodes. Après avoir épuisé toutes ses munitions, et perdu les trois-quarts de son équipage, il fut forcé de se rendre, et transporté sur la ga-

lère du pacha. Mais bientôt une nouvelle tempête, plus violente que la première, dispersa la flotte victorieuse ; et Mazamamet se vit réduit à implorer le secours de son prisonnier, dont il connaissait les talents. Le chevalier de Beaujeu, par l'habileté de ses manœuvres, sauva le bâtiment d'un danger presque inévitable ; et le pacha, pénétré de reconnaissance, voulut le sauver à son tour, en le cachant parmi les autres prisonniers. Mais le grand-visir le reconnut sous son déguisement, au portrait qu'on lui en avait tracé, et l'envoya au château des Sept-Tours. Toutes les propositions qu'on fit, au nom du roi, pour sa rançon, furent inutiles ; et les Vénitiens demandèrent vainement qu'il fût compris dans le traité de Candie. Enfin un de ses neveux (1) forma la résolution de le délivrer : il partit pour Constantinople, à la suite de M. Nointel, ambassadeur de France à la Porte, obtint la permission de voir le prisonnier, et lui communiqua le plan qu'il avait conçu pour lui rendre la liberté. Une fois d'accord sur les moyens, il continua ses visites à son oncle, sous divers prétextes, et lui porta des cordes, dont il s'entourait le corps, pour les soustraire à la surveillance des gardes. Quand il en eut assez, ils convinrent du jour de l'évasion. Au signal donné, le chevalier de Beaujeu descendit à l'aide de la corde, dont il avait attaché l'une des extrémités aux barreaux de sa prison : elle se trouva trop courte de quelques toises ; mais il n'hésita pas à s'élancer dans la mer qui baigne les murs du château. Le bruit qu'il fit en tombant, attira quelques

(1) Jacques de Quiqueran, frère aîné de l'évêque de Castres ; il n'était âgé que de vingt-deux ans.

cs qui passaient non loin de là un brigantin ; mais son neveu, rant à force de rames dans un if bien armé, dispersa les Turcs, e recueillit, puis le conduisit ord d'un vaisseau que commandait le comte d'Apremont. Ainsi le alier de Beaujeu, après onze ans aptivité, eut le bonheur de relancer la France (1671). Il fut pour peu de temps après, par le d-maitre de Malte, de la comderie de Bordeaux, et vécut eurs années au sein de sa famille, sant de la considération due à talents et à ses services (Voy. *age de l'évêque de Castres*, par e Boze.) W—s.

**UIQUERAN DE BEAUJEU** (Voy. *age de l'évêque de Castres*), neveu du précédent, ans Arles, en 1655, montra, on enfance, une grande vivacité ses parents dirigèrent vers l'é-

Il fit de rapides progrès dans ngues grecque et latine, cultion goût pour l'éloquence, et ndit un profond théologien. A de dix-sept ans, il entra dans ngrégation de l'Oratoire, et hargé de professer la théoau collège d'Arles, et en à Saumur. Les talents qu'il rait pour la chaire, engagèrent ipérieurs à l'employer dans les ons de l'Aunis et du Poitou ; succès les plus brillants furent x de son zèle. Appelé par Flédans son diocèse, nommé cha- de la cathédrale de Nîmes, oisi pour l'un de ses grands- res, il contribua beaucoup à er l'agitation des esprits, encore s par la révocation de l'édit de s, et prévint dans Nîmes une on qu'allait occasionner la sé- du maréchal de Montrevel, andant alors en Languedoc

(1). L'abbé de Beaujeu se conten- tait de tracer, en latin, les plans de ses discours, et s'abandonnait, pour les remplir, à l'inspiration du moment. Par cette méthode, il avait acquis une extrême facilité, qui lui fit beaucoup d'honneur dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, où il fut député du second ordre. Bossuet, frappé de ses talents, le pressa de s'établir à Paris ; mais le prédicateur ne voulut point être infidèle à sa vocation, et continua de se livrer à la carrière évangélique. Le roi le nomma, en 1705, à l'évêché d'Oleron : mais celui de Castres ayant vaqué dans le même temps, il y fut transféré presque aussitôt ; et depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, il ne sortit plus de son diocèse que pour assister aux états de Languedoc, ou aux assemblées du clergé. Il établit dans sa ville épiscopale un séminaire, qu'il soutint, par ses bienfaits, dans les temps les plus difficiles ; et il trouva dans ses économies les sommes nécessaires pour réparer ou reconstruire plusieurs églises. Les devoirs de sa charge, qu'il remplissait avec autant de zèle que d'exactitude, ne l'empêchèrent pas de prêcher fréquemment, et toujours avec le plus grand succès. En 1711, il barangua le roi, en lui présentant le cahier des états de Languedoc ; le discours qu'il prononça dans cette occasion, fut extrêmement applaudi.

(1) Voici comment de Bône rapporte ce fait : le maréchal de Montrevel ayant été informé que, le dimanche des Rameaux, les fontaines devant tenir leur assemblée (c'est un mandin des faubourgs de Nîmes, fit investir ce moulin avec ordre de le brûler. Les habitants effrayés crurent que c'était à leur vie et à leur ville qu'on en voulait ; ils prirent les armes, et se réfugièrent dans l'église, avec la résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité. L'abbé de Beaujeu monta aussitôt en chaire, et parla avec tant de force et d'unction, que le calme ayant succédé au tumulte, le service se fit à l'ordinaire, et chacun s'en retourna chez soi, rassuré et en paix.

Ce fut pendant l'assemblée-générale du clergé, qui se tenait à Paris, que Louis XIV mourut (1715) : l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer l'oraison funèbre de ce prince, à Saint-Denis. C'est la seule pièce d'éloquence de ce prélat, qui ait été imprimée; et elle suffit pour faire regretter la perte des autres. De retour dans son diocèse, il s'occupa d'exécuter de nouveaux projets qu'il avait conçus pour améliorer le sort des peuples confiés à ses soins. Quoique peu riche, il bâtit, à ses frais, le grand-hôpital de Castres, le dota d'une partie de ses épargnes, et fit reconstruire le chœur de la cathédrale. L'étude était l'unique délassement de ses travaux : chaque jour, il passait quelques heures au milieu de ses livres, dont la plupart étaient enrichis de notes de sa main. Ayant voulu goûter la consolation de voir encore une fois sa famille, il se rendit à Arles; mais il y fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui l'enleva, le 26 juin 1736, à l'âge de quatre-vingt-un ans; il fut enterré dans l'église des Dominicains, et universellement regretté. Il était associé de l'académie des inscriptions, depuis son renouvellement; et Boze y lut son *Eloge*, qui est inséré dans le tome XII du *Recueil* de cette compagnie (336-44). Outre l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, 1715, in-4°, on a encore, de ce digne prélat, des *Lettres et des Instructions pastorales*, sur l'établissement du séminaire de Castres, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, sur les abus de la mendicité, sur la légende de Grégoire VII, sur le concile d'Embrun, etc. Son portrait, gravé par Duflos, fait aussi partie du *Recueil* de Desrochers. W—s.

QUIRINI (ANGELO-MARIA QUERINI).

QUIRINO (PIERRE), voyageur vénitien du quinzième siècle, l'un des plus célèbres navigateurs de son temps, le commerce dans l'île de Cambray, mais il n'est remarquable que par les détails qu'il nous a transmis sur le commerce de la Scandinavie, où il fut porté par un naufrage. Ayant armé un navire pour la Flandre, il mit à la voile le 25 avril 1431. Contrarié par les vents, il ne passa le détroit de Gibraltar que le 2 juin, et fut obligé de relâcher à Cadix, ensuite à Lisbonne, puis à Mures en Galice. Il fut porté le 5 novembre, au-delà des Sargues; et la tempête continua sans interruption jusqu'au 17 décembre. Les voiles étaient déchirées, le bâtiment faisait eau de toutes parts, il fallut l'abandonner. Quarante hommes, embarqués sur la chaloupe, essayèrent en vain de gagner la terre. Après avoir enduré les épreuves les plus affreuses du froid, de la faim et de la soif, ils aperçurent une terre, le 4 janvier 1432. Le lendemain, la chaloupe fut portée sur les vagues sur un rocher. Cinq naufragés périrent pour avoir trop de neige; vingt-cinq autres étaient morts en mer. Les dix qui restaient se construisirent une tente avec les avirons, les voiles et les bordages; ils n'avaient que quelques coquillages pour se nourrir. Quatre jours après, le domestique de Quirino trouva, sur la pointe la plus orientale de l'îlot, une maison où on s'y transporta : enfin la Providence prit pitié de Quirino et de ses compagnons. Au bout d'une semaine de jours, des habitants de l'île éloignée de huit milles, arrivés à l'îlot qui s'appelait Saud-Ey-Sable). Ils ne purent emmener avec eux deux des naufragés à l'île de l'

sur la côte septentrionale e. Deux jours après, le 2 s insulaires vinrent chercher : ils n'étaient plus Quirino et ses compagnons partis dans différentes mai-rités avec la plus grande

Les voyageurs sortirent a fin de mai, et furent dé-ès de Drontheim, la veille sion. Comblés de mar-nté de l'archevêque, et du ls se mirent en route pour où on leur avait dit qu'ils nt un de leurs compa-bli à Stichimborg (Stege-ostrogothie), à cinquante e Drontheim. Celui ci ne en pour consoler Quirino dans leur adversité; il les départ, accompagner par usqu'aux bords du Jæthæ-ls s'embarquèrent. Trois eurs allèrent à Rostock; suivirent Quirino en An-uis continuèrent leur route nagne et Bâle, et enfin at-Venise. La relation de téresse non-seulement par if et touchant de ses mal-ais aussi par les renseigne-cieux qu'elle offre pour le la géographie. La des-le la Norvège et de son , la peinture des mœurs et de ses habitants, sont des importants pour l'histoire es. La pêche de la morue den, et le commerce de et de harengs, étaient déjà sants. En un mot, ce voya-es - instructif. Ramusio le remier sous ce titre : *Viag-ignifico Messer Pietro Qui-rale partito di Candia con per ponente l'anno 1431, : uno horribile spaventoso*

*naufragio del quale alla fine con di-versi accidenti scampato, arrivò nel-la Norvegia e Suetiaregni settentrio-nali.* Ce morceau est suivi d'une re-lation du même naufrage, par C. Fio-ravante, et Nicolo di Michiel, com-pagnons de Quirino. L'un et l'aut-re sont dans le tome II du Recueil. Le récit de Quirino a trouvé place dans la plupart des Collections de voyages : l'auteur de cet article en a inséré la traduction dans l'Histoire des Naufrages, en 1816. E—s.

QUIROGA ( JOSEPH ), jésuite , naquit , en 1707 , à Lugo , dans la Galice , d'une ancienne et noble fa-mille. Dans sa jeunesse , il étudia les mathématiques avec succès ; fut ad-mis à l'école de la marine , et fit plu-sieurs voyages sur mer. Il prit en-suite l'habit de Saint-Ignace , et sol-licita de ses supérieurs la permission de passer en Amérique , pour y prê-cher l'Évangile. Dans le même temps , il reçut du roi d'Espagne , Philippe V , la commission de visiter la terre Magellanique , qui n'était encore con-nue qu'imparfaitement ; de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir ; et de déterminer les points les plus propres à l'établissement de ports et de rades pour les bâtimens du commerce. Le P. Quiroga , parti sur un vaisseau ( le *Saint-Antoine* ) que commandait un excellent officier , se rendit d'abord à Buenos - Ayres. Deux de ses confrères , attachés à la mission du Paraguay , et dont l'un ( le P. Matthieu Strobl ) parlait la plupart des langues de cette partie de l'Amérique , lui demandèrent l'honneur de partager les dangers de cette expédition. Après avoir termi-né les préparatifs de son départ , il mit à la voile de Monte-Video , le 27 décembre 1745 ; et , porté par un vent favorable , atteignit sa des-

tination sans aucun accident. Tandis que ses compagnons, escortés de quelques soldats, parcouraient à pied l'intérieur du pays, le père Quiroga, monté sur une chaloupe, en visitait les côtes pour signaler les rochers à fleur d'eau dont elles sont bordées, et pour déterminer avec précision l'étendue et les avantages des havres et des ports naturels qu'il reconnaissait sur sa route. Le résultat de ce voyage ne fut point aussi important qu'on aurait dû l'attendre du zèle du P. Quiroga. Ses compagnons, après s'être avancés jusqu'à 14 lieues du détroit de Magellan, sans rencontrer aucun habitant, se virent pressés par le manque de vivres, et obligés de gagner la côte dont ils ne s'étaient pas trop éloignés. Les provisions du vaisseau étaient presque épuisées, et on avait perdu l'espoir de les renouveler : il fallut donc songer au retour ; et le P. Quiroga arriva, le 4 avril 1746, à Buenos-Ayres, trois mois et quelques jours après en être parti. Il s'empressa d'envoyer à Madrid les observations qu'il avait recueillies dans son voyage, et qui furent déposées aux archives de la marine (1). Peu de temps après, il fut chargé de tracer la limite qui sépare les provinces espagnoles des portugaises dans l'Amérique méridionale. Dès qu'il eut terminé cette opération importante, il revint en Europe, et se rendit à Rome, pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay. Il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des sciences, principalement de l'astronomie et de la physique ; et mourut à Bologne, le 23 octobre

(1) Le P. Quiroga y joignit trente cartes contenant ses découvertes dans les terres Magellaniques : elles sont conservées au secrétariat du ministère des Indes.

1784, laissant la réputation aussi modeste qu'éd d'un parfait religieux. Le du voyage de Quiroga, et ses observations et celle des compagnons, par le P. Pieno (en espagnol), a été parmi les pièces justificatives le tome III de l'*Histoire du guay*, par le P. de Charlece nom). On n'a de lui qu'un ouvrage imprimé : *Tratado verdadero de navegar por lo paralelo a la equinoxia* Emanuel Mendez, son neveu fut l'éditeur de ce traité ; la publication prochaine d'un cule latin de son oncle, donne l'analyse : *De ratiendi longitudinem in m solis, lunæ, planetarum fixarum* ; mais il n'a sa promesse. On conserve plusieurs manuscrits du P. Sur la manière de connaître la hauteur en mer, par l'observation des taches du soleil, de la éclipses, des satellites de et de la boussole ; — Sur la fabrication des boussoles ; — Sur le faire marcher les vaisseaux dans les temps calmes ; — Sur la construction de barques et de pontons de grande légèreté ; — Sur l'invention, dont les ailes placées de telle manière ne peuvent éprouver d'accident par le changement de l'air ; — Sur la construction de vaisseaux artificiels, etc. On trouvera le Supplément à la *Jesu*, par le P. Caballero

**QUIROS (PEDRO-FERNANDEZ)**  
l'un des plus grands hommes des temps modernes, et l'un des héros de l'Espagne, n



se, vers le milieu du seizième. Quelques écrivains, croyant dans son style l'emploi de portugais, et l'usage de la langue de cette nation, en ont fait un patriote des Gama et des ; mais cette supposition est sans fondement. On man- nseignements sur les pre- nées de cet illustre naviga- arait qu'à l'exemple de ses otes, il alla de bonne heu- érique chercher la gloire et . Il ne faisait point partie, n l'a mal-à-propos sup- la première expédition de en 1567. D'après quelques le ses écrits, on peut être penser qu'il voyagea d'a- le commerce; mais ce n'est s 1595, que Quiros, com- homme de mer, appartient e. Il fit, dans cette dernière rtie de la seconde expédi- endaña, en qualité de pre- le. Ami et compagnon du avesti de toute sa confiance, lui confia, au lit de mort, ées de l'expédition. Quiros digne d'un choix aussi ho- Par sa fermeté, il main- discipline parmi des équipages s: il fit passer dans l'ame- elots l'ardeur qui triomphe les; et avec des vaisseaux ayant la famine à bord, et dans des mers peu connues, : enfin à recon- l'aire à Ma- déplorables restes de la là, il s'embarqua sur le ôme pour Acapulco; et du il se rendit au Pérou, au- ice-roi don L. de Velasco, s'adressa pour obtenir un mement destiné à poursui- écouvertes de Mendaña. Il e ce fut, dans ce dernier

voyage, que Quiros conçut l'idée de l'existence d'un continent austral, idée restée vague jusqu'alors chez les géographes et les gens de mer. Ni Magellan, ni Gallego, n'avaient soup- çonné ce continent dans cette par- tie du monde. Sa recherche n'avait encore été l'objet spécial, d'aucun voyage, pas même de la dernière expédition de Mendaña : mais la dé- couverte de Santa-Cruz fit croire à Quiros qu'on avait enfin trouvé cette terre inconnue. C'est dans les deux Mémoires qu'il présenta alors à D. L. de Velasco, qu'on remarque pour la première fois une discussion scien- tifique et approfondie sur cette grande question géographique, qui n'en est plus une depuis les derniers voyages de Cook et de Surville. Le vice- roi, croyant que la demande de Qui- ros excédait les limites de son auto- rité, l'engagea à se rendre à la cour de Madrid, et le chargea de lettres par lesquelles il appuyait fortement ses projets. Philippe III les accueillit; mais tout en caressant les idées de Quiros sur le continent Austral, on a cru que le gouvernement espagnol avait plutôt l'intention de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes Orientales, d'arriver par cette voie aux îles à épices, et de faire reconnaître entre la Nou- velle-Guinée et la Chine, d'autres îles auxquelles une tradition, dont on ignore l'origine, attribuait de grandes richesses. Quoi qu'il en soit, Quiros, muni d'un plein-pouvoir et d'un ordre adressé au comte de Mon- terrey, vice-roi du Pérou, se rendit à Lima; il y fit construire deux vais- seaux et une corvette. L'armement fut soigné dans tous ses détails : ses bâtiments furent pourvus d'une forte et nombreuse artillerie; et l'on dut se promettre les plus grands résultats

de cette expédition destinée, dit un historien espagnol, à *gagner des âmes au ciel et des royaumes à l'Espagne*. A la vérité, les vœux de la religion et de la politique ne furent point exaucés ; mais la géographie dut à ce voyage la découverte d'un grand nombre d'îles. L'océan Pacifique ne parut plus un désert immense. Quiros appareilla de Callao, le 21 décembre 1605, et fit voile à l'ouest-sud-ouest, jusqu'à mille lieues du Pérou, sans rencontrer aucune terre. La petite île de l'*Incarnacion* fut la première qui s'offrit à sa vue. Courant toujours à l'ouest, il en aperçut plusieurs autres, et donna à la dernière d'entre elles, le nom de la *Dezana*, sans doute parce que c'était la dixième qu'il découvrait. Cette *Dezana* a depuis été reconnue pour être l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, et la *Maitea* de Cook. Quiros se trouvait donc à l'entrée de l'Archipel de la Société. Il lui était réservé d'apercevoir le premier la belle Otaïti, que, depuis, le génie français dota du nom de Nouvelle-Cythère. Le 10 février 1606, il vit la *Sagitaria*, qu'il reconnut pour une île : ses chaloupes y abordèrent et y retournèrent le jour suivant. Les détails relatifs à la topographie du pays, mêlés, dans la relation de Torquemada, au récit de la seconde descente dans l'île, offrent une conformité frappante avec les détails du même genre, rapportés dans le Journal de Cook. Fleuriot (*Découvertes des Français*, etc.) a consacré une Note très-savante, à l'examen de ces détails d'identité : c'est là qu'il faut recourir pour se faire une idée juste de cette question géographique. J'ajouterai que le tableau physique et moral que trace le navigateur espagnol, des habitants de la

*Sagitaria*, présente la race la plus parfaite avec les des navigateurs modernes un point qui, sans trancher de difficulté, sert au moins à la. Quiros, en quittant la *S* découvrit plusieurs autres n'ont pas été retrouvées. L'une d'elles le nom de l'*Hermosa*, île de la Belle-cause de la beauté des natur l'île de *Taumaco*, voisine dernière, il fit enlever quatre pour lui servir d'interprète suite de son voyage : manière de reconnaître les serv peuple simple, compatissant, reux, qui avait abondamment aux besoins de ses équip crime de lèse-humanité son dignation les autres Indes attaquèrent, avec leurs femmes, les ravisseurs de leur Les foudres européennes é droit aux Espagnols : mais légitime-t-elle la trahison Taumaco que Quiros obtint seignements qui influèrent : te ultérieure, et sur les de l'expédition. Il apprit de chef ou cacique de l'île, qu nombre d'îles dont il en soixante par des noms par qu'un vaste continent, de trouver par une latitude 1 dionale que celle de 11 de de Santa-Cruz), et qu'en sa route vers le sud, on trerait une grande terre peuplée, et qui se prolonge le midi. Tumay nommait *Manicola*. La recherche de Cruz avait été jusqu'alo avoué du voyage. C'était sur le parallèle de cette Quiros s'était dirigé. Les ments qu'il venait d'obten

ut à changer sa route : il vint vers le sud ; aperçut successivement les îles de Tucopia et de *Señora de la Luz*, et ne trouva point. Cette dernière, que l'on croit être par 14 degrés et demi de sud, aurait été retrouvée, si elle n'avait été découverte par leurieu, et serait la même que l'étoile de Bougainville : mais encore un point douteux. Les indications qui lui avaient été données, Quiros continua de se diriger vers le sud ; et sa persévérance fut couronnée du plus heureux succès. Le 26 avril 1606, plusieurs vaisseaux présentèrent à la vue des îles. Quiros, dans l'embarras de choisir, se décida à faire route sur le sud-ouest de *Nueva de La Luz*. Après quelques recherches d'une baie et d'un mouillage pour le mouillage, il trouva un entre deux embouchures de rivières : la flotte y jeta l'ancre, et nomma ce port *La Vera Cruz*, la terre dont il fait partie, *Austral del espíritu Santo*. Cette île a encore été retrouvée par les navigateurs modernes. Il est bien évident aujourd'hui que c'est la même que les Grandes-Cyclades de Bougainville, et les Nouvelles-Hébrides de Lemaire ; mais si ces navigateurs ne l'ont pas fait illusion sur cette île, s'ils l'ont eux-mêmes reconnue, par quelle manie, de quel nom, ils imposent un nom nouveau à une ancienne découverte ? Quiros y resta un mois entier sur le point de vue de tous les dons de la nature, de toutes les productions végétales, et d'une admirable variété de poissons. Son génie la lui fit regarder, pour le premier moment, comme la plus propre à l'établissement d'une grande colonie, et susceptible de devenir, en peu de temps,

la rivale des îles à épicerie. C'est dans son Mémoire au roi d'Espagne, qu'il en fait le tableau le plus vrai et le plus brillant. Il en prit possession, au nom de son maître, avec toutes les formalités du temps ; formalités ridicules, et qui ne peuvent, sous aucun rapport, légitimer l'usurpation. Le déplorable esprit de domination et d'orgueil, qui dirigeait alors les Espagnols, les engagea dans des querelles sanglantes avec les naturels, où l'abus de la force triompha toujours du bon droit. Il paraît, d'après le récit de Torquemada, que le projet de Quiros, en quittant la baie de San-Felipe y Sant-Yago, était de se rendre à la Chine ; mais ayant éprouvé de grandes contrariétés de temps, et une affreuse tourmente de plusieurs jours, son vaisseau étant d'ailleurs en mauvais état, il abandonna ce projet, et fit route pour la Nouvelle-Espagne. La traversée fut pénible ; et ce ne fut qu'après avoir échappé à de grands dangers, que Quiros atteignit les côtes du Mexique, le 3 oct. 1606, neuf mois après son départ du Callao. L'Amirante, second bâtiment de la flotte, commandé par Louis Vaez de Torrès, et qui avait été séparé du vaisseau de Quiros par la tempête, au sortir de la baie de San-Felipe, suivit la route de l'ouest. Cet événement doit être regardé comme une circonstance heureuse. Torrès toucha, dans sa route, à plusieurs îles abondantes, selon lui, en or, en perles et en épicerie : il y enleva plusieurs naturels ; et longeant ensuite la côte sud d'une grande terre, l'espace de huit cents lieues, parvint enfin aux Philippines, où il rendit compte de ses découvertes. Comme Torrès, dans ce voyage, ne put longer d'autres côtes au sud, l'espace de huit cents lieues, que la partie méridionale

de la Nouvelle Guinée, il en résulte qu'il traversa le premier le détroit que Cook a depuis nommé le détroit de l'*Endeavour*. Se faisant une juste idée de l'importance de ses découvertes, Quiros crut devoir aller solliciter lui-même, à Madrid, les moyens de les poursuivre, ainsi que l'établissement d'une colonie sur la terre du Saint-Esprit : mais ce grand homme n'eut guère une étoile plus heureuse que Mendaña. Ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité, ni la vivacité, il peignit, dans deux Mémoires adressés à Philippe III, les avantages physiques de cette nouvelle partie du monde, les mœurs de ses habitants, la conduite à tenir envers eux ; en vain conjura-t-il son roi, par l'*amour de Dieu*, de ne point laisser tant de travaux, tant de veilles, une si noble persévérance, sans fruit pour le monde et pour la patrie, sa voix fut méconnue par les faibles descendants de Charles-Quint. On ne lui fournit que des moyens peu proportionnés à la grandeur de l'entreprise. Harcelé de contrariétés, et après avoir consumé plusieurs années en démarches faiblement accueillies, il résolut de se rendre à Lima pour tenter un nouveau voyage ; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver : il mourut à Pauama, en 1614. Quiros fut le dernier héros de l'Espagne : avec lui s'éteignit cet esprit entreprenant, qui avait conduit les Colomb aux Antilles, et les Cortez dans le palais de Montezuma. Le Mémoire de Quiros à Philippe III, fut publié à Séville, en 1610 ; en latin, à Amsterdam, en 1613 (1) ;

et en français, à Paris, 1617 (2). Purchas, dans sa Collection des voyages (*his Pilgrimage*), vol. 4, pag. 1422, Londres, 1625, en a donné une traduction en anglais. On en trouve une autre plus élégante, avec quelques changements, dans *Dalrymple's Hist. col.*, vol. 1, p. 162. Fleurieu en a publié une version française abrégée, dans ses *Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle Guinée*, in-4°. On peut encore consulter, sur Quiros, sa vie et ses découvertes : *Lettres de Quiros* à D. Ant. Morga, dans l'ouvrage de ce même Morga, intitulé : *Succesos de las ilas Philipinas*, ch. 6, pag. 29 ; — Torquemada, *Monarchia Indiana*, première partie, liv. v, ch. 64 ; — dans la collection de Garcia, *Hechos de D. Garcia H. de Mendoza*, lib. 6, p. 290 ; — Dalrymple's *Hist. collection*, etc., tome 1, pag. 103 ; — Debrosses, *Navigations aux Terres austr.*, tome 1, liv. III, pag. 306 et suiv. ; — Pingré, *Mém. p. le passage de Venus*, etc., pag. 48 à 60. L. R—x.

QUIROS (THÉODORE DE), missionnaire espagnol, naquit en 1599, à Vivero, dans la Galice. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il prit l'habit de saint Dominique, et sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les Indes. Il s'embarqua pour les îles Philippines, en 1637 ; professa d'abord la philosophie à Manille, et se rendit ensuite dans l'île Formose, où il demeura dix ans, remplissant avec un zèle infatigable les fonctions de son ministère. Les Hollandais s'étant emparés de

(1) Franc. Feil. *Quir narratio de terrâ australi incognitâ et de terrâ Samojediarum et Fingensiorum in Tartaria*, in-4°.

(2) Copie de la requête présentée au roi d'Espagne, par le capitaine Pierre Ferdinand de Quiros la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la Terre Australe, inconnue, et des grandes richesses et fertilité d'icelle, in-12 de 26 pag.

## QUI

le, le P. Quiros fut fait prêtre, et conduit à Jacatra, puis à Macassar. Il retourna, par l'ordre du roi d'Espagne, à Manille, et consacra le reste de sa vie à la conversion des Indiens, dont il parlait l'espagnol aussi bien que les natifs du pays. Enfin, épuisé de fatigue, il mourut le 4 décembre 1662, à l'âge de soixante-trois ans. Le P. Quiros avait composé la *Grammaire Tagalog*; de plus, il traduisit, dans cette langue, un *Catéchisme*, et plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité de la dévotion au Sacrement*, imprimé plusieurs fois à Manille et à Mexico. *Voy. la Bibl. de l'Ordin. prædicator. des PP. Quereux et Échard.* — QUIROS (Augustin), jésuite espagnol, natif d'Andalousie, inspecteur des missions de la Nouvelle-Espagne, mort à Mexico, le 3 décembre 1622, âgé de cinquante-six ans, a laissé des Commentaires, en latin, sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-4, et une Dissertation en espa-

## QUI

465

gnol, contre les écrivains qui affectent de se servir d'expressions anciennes et inusitées. C'est par qui-proquo que l'abbé Declaustre (*Tables du Journ. des sav.*, VIII, 286) lui attribue la relation de la découverte des Torres Australes, en 1605, insérée à la suite des voyages de Fr. Coréal. — Hyacinthe-Bernard de QUIROS, dominicain espagnol, portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thémas. Après avoir enseigné la théologie et le droit canonique à Rome, il apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Lausanne. Il y mourut, d'apoplexie, le 6 novembre 1758: sa bibliothèque a été donnée à cette université, par ordre de la république de Berne. On connaît de lui une *Histoire de l'Eglise*, en allemand, Lausanne, 1756, in-fol., et quelques Dissertations académiques, en latin. Sa Vie se trouve dans la collection de Simler, tom. II, pag. 359-64. *Voy. la Gazette littéraire de Göttingue*, 1759, page 448. W—s.

## R

RABAN-MEUR, appelé quelquefois en latin *Irabanus Magentius*, très laborieux et le plus fécond écrivain de son siècle, naquit vers 750, à Maïence, de parents nobles. Il fut consacré à Dieu, dès l'âge de sept ans, dans l'abbaye de Fulde, où il fit ses premières études; et il se rendit ensuite à Tours, pour s'y perfectionner, sous la direction d'Alcuin (V. ce nom), dans la connaissance des arts libéraux et des saintes Écritures. Sa douceur et son applica-

tion lui méritèrent l'amitié d'Alcuin, qui lui donna le surnom de *Meur*. Après une absence de deux ans, il revint à l'abbaye de Fulde, et fut chargé d'y enseigner la grammaire et la rhétorique. Malgré les soins que réclamaient ses élèves, Raban trouva le loisir de composer quelques ouvrages qui le firent connaître, et de cultiver l'amitié des savants de France et d'Allemagne. Ordonné prêtre, au mois de décembre 814, il fut placé, vers le même

temps, à la tête de l'école que ses talents avaient illustrée. Mais l'abbé Ratgar, interprétant mal la règle de saint Benoît, lui reprocha bientôt de perdre à l'étude un temps qu'il devait consacrer à la prière, le priva de ses livres et dispersa ses élèves. Raban parvint à se soustraire au zèle inconsidéré de son abbé; et l'on conjecture que ce fut à cette époque qu'il fit un voyage en la Palestine, pour visiter les lieux saints. L'empereur ayant exilé Ratgar pour rendre la paix à l'abbaye de Fulde, Raban vint y reprendre ses leçons publiques et ses autres exercices littéraires. Il en fut élu abbé, en 822, après la mort de saint Egil, et mit tous ses soins à y faire fleurir la discipline et les lettres. C'est pendant son administration, que l'abbaye de Fulde acquit une juste réputation, qui la rendit long-temps comme la pépinière des prélats de l'Allemagne, et la plus célèbre école de cette partie de l'Europe. Personne, avant lui, n'avait encore enseigné la langue grecque en Allemagne. Raban se conduisit avec sagesse dans les démêlés de Louis-le-Debonnaire avec ses enfants; et il n'épargna ni soins, ni démarches pour faire cesser une lutte dont le moindre mal était l'affaiblissement du respect pour l'autorité souveraine (Voy. Louis le Debonnaire, XXV, 90, et RABBERT). L'empereur et ses fils lui témoignèrent à l'envi leur reconnaissance, par la cession de nouvelles terres dont il dota plusieurs maisons naissantes, entre autres la célèbre abbaye d'Hirsauge (V. TRUTHHEIM), dont on le regarde comme le fondateur. Raban se démit de sa charge en 842, pour se retirer dans la solitude du Mont-Saint-Pierre, où il se proposait de consacrer le reste de ses

jours à la prière et à l'étude il en fut tiré, cinq ans après occuper le siège épiscopal de ce. Il déploya beaucoup de zèle le gouvernement de son diocèse tint plusieurs synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés dans les cloîtres, et fit de sagelements pour en prévenir le Mais l'histoire lui reproche raison, son excessive sévérité gard de Gotescalc, dont les mœurs ne méritaient point la qualification odieuse d'hérétique, près avoir fait condamner, il se devant Hincmar, son juge et en le traitant de vagabond (GOTESCALC, XVIII, 153). Il mine qui désola son diocèse 850, fournit à Raban l'occasion d'exercer son immense charité envers les pauvres: il leur fit distribuer plus grande partie de ses revenus et en nourrit, à sa propre dépense, qu'à trois cents par jour. Ratsida le concile assemblé à Mayence en 852, par le roi Louis-le-Manique; et il assista, l'année suivante, à celui de Francfort. (Le prélat mourut à Winsfeld, le 27 février 856, et fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Albert, sous un tombeau décorée d'une épitaphe qui était composée, et qui contenait abrégé de sa vie. Le nom de Raban se trouve inscrit dans quelques calendriers; mais l'Eglise ne lui a décerné de culte public. On a recueilli un grand nombre d'Opusculs dont ont été recueillis à Cologne, 1711, 2 tom. en 3 vol. in-fol.; et le hucber, prieur de Saint Emme Ratisbone), en préparait, et une édition plus complète, qui parut le jour. Celle de Cologne est de quarante-quatre ouvrages. vingt-sept paraissaient pour

is : elle est précédée de deux Raban, l'une par Rudolfe, l'autre par Tritheim : ont été insérées depuis, avec une préface de God. Henschen , *Acta sanctorum* ( tome 1<sup>er</sup>. ). Les éditeurs y ont fait plusieurs Opuscules qui ne sont de Raban ; mais ils en ont un bien plus grand nombre de l'archevêque de Maïence emment l'auteur. Parmi les s compris dans la collection rient deciter, on distingue : I. *Traité de la Grammaire de Priscien* ( ce nom ). II. Un *Traité des Lettres*, en vingt-deux livres : on y trouve l'explication et la définition des mots propres et d'un grand nombre de mots employés dans la reytage ( *Analecta*, p. 738 ) une ancienne édition , sans date , de 166 f., dont la *Bibliotheca Portensis* possédait un exemplaire , où la lettre de la dédicace à Lonis le d'offrait le portrait de Raban. Un *Traité des louanges de Dieu*, en deux livres ; c'est un d'acrostiches tétragones , de trente-cinq vers , et de trente-cinq lettres , avec des figures mystiques de la *Amusem. philol.* de M. Peignot ( 17 ). Cet ouvrage , qui n'a mérité que celui de la diffusion , a joui d'une grande vogue dans le siècle qui l'a vu ; mais toutes ces puérilités des poètes de la décadence de l'épaveaient donné l'extravagant ( Voyez OPTATIEN ), sont tant appréciées à leur juste valeur. L'ouvrage de Raban imprimé séparément à Pfortz par Th. Aushelm , en 1501 ,

in-fol , et à Augsbourg , par les soins de Marc Velsler , en 1605 , in-fol. Ces deux éditions sont encore recherchées par quelques curieux ; mais ils préfèrent la première , comme la plus rare. IV. Des *Commentaires* sur presque tous les livres de la Bible , tirés des Saints Pères. V. Un *Homiliaire* , ou *Recueil d'Homélies*. VI. Un *Recueil d'Allégories* sur la Bible. VII. Un *Traité de l'institution des Clercs , et des cérémonies de l'Eglise* ; c'est le plus utile et le plus intéressant des ouvrages de Raban ; il a eu plusieurs éditions dans le seizième siècle , et il a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères*. VIII. Un *Martyrologe* , publié par Canisius dans le tome vi des *Antiqua lectiones* ( *V. Canisius*, vii , 29 ). IX. Des *Poésies* ; ce sont des hymnes parmi lesquelles on doit distinguer celle que l'Eglise emploie dans les cérémonies les plus imposantes , et qui commence par le vers : *Veni creator Spiritus* ; des *Épithames* , des *Inscriptions* , des *Élégies*, etc. : elles ont été publiées par le P. Brower , avec des notes à la suite des *Oeuvres* de Fortunat , Maïence , 1627 , in-4<sup>o</sup>. X. *De inventionibus linguarum ab hebraeo usque ad theotiscam , et notis antiquis* ; cet Opuscule a été inséré par Goldast , dans le tome ii des *Rerum Alemanicarum scriptores* , avec les *Alphabets* hébreux , grecs , latins , scythes et tudesques , recueillis par Raban. On ne trouve pas , dans l'édition des *Oeuvres* de ce prélat , un *Traité des vices et des vertus* , publié par Wolfgang Lazius , Anvers , 1560 , in-8<sup>o</sup>. , dans un *Recueil de veter. Ecclesiae ritibus* ; et depuis on a découvert de nouveaux Opuscules de Raban , entre autres , des *Lettres* publiées par Balans , le P. Simonet ,

D. Mabillon, etc.; un *Traité sur diverses questions* tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, publié par D. Martène, dans le tome v du *Thesaur. nov. anecdotorum*; et le *Commentaire sur le livre de Josué*, inséré dans le tome ix de l'*Amplissima collectio*; un *Traité sur la Passion*, publié par D. Bernard Pez, dans le *Thesaur. anecdotor. novissim.*, tome iv, etc. Enfin on conserve en manuscrit dans les bibliothèques de Vienne et de Munich, un *Glossaire théotisque* de Raban, sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont Lambecius promettait la publication. Diecman en a donné la description sous ce titre : *Specimen glossarii manuscripti latino-theotisci quod Rhabano Mauro inscribitur*, Brème, 1721, in-4°. On en trouve des fragments dans Eckhart (*Francia orient.* II. 326, 950), Lambec (*Comm.* I. II. 416-422, etc.), Denis (*Codices Mss.* tom 1), etc. Outre les auteurs cités dans le cours de cet article, on peut consulter, pour de plus grands détails, l'*Histoire littéraire de France* (par dom Rivet), tom. v, pag. 151-203; la dissertation de J. F. Buddæus, *De vitâ ac doctrinâ Rabani*, Iena, 1724, in-4°; et les *Annal. litter.*, Helmstadt, 1782, 1, 289.

W—s.

**RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE** (JEAN-PAUL), né à Nîmes, en avril 1743, était avant la révolution, avocat et ministre de la religion réformée, et l'un des hommes les plus zélés de sa communion (1). Élève de

Courtde Gebelin, il cultiva les belles-lettres avec succès, et avait même commencé un Poème épique sur Charles-Martel : enfin, il avait tous les moyens de se faire un nom dans cette terrible crise politique qui devait bientôt épouvanter le monde; et il en avait adopté les principes, avant même qu'elle eût éclaté. Ce n'était pas seulement des réformes qu'il désirait : comme quelques-uns de ceux qui, une fois lancés dans l'arène, le dépassèrent de beaucoup, il déclarait qu'une décomposition totale de l'état et du gouvernement était nécessaire. « Tous les établissements anciens nuisent au peuple, disait-il; il faut donner aux esprits une autre direction, changer les idées, détruire les usages, renouveler les hommes et les choses, enfin tout recomposer. » Tel est l'éfrayant système qu'on trouve dans ses écrits. On sait comment l'on s'y prit pour le réaliser : il faut dire cependant que Rabaut eût reculé devant les forfaits dont un si grand nombre de révolutionnaires se rendirent coupable. Quand sa fougue fut calmée, il déplora sa haute extravagance; mais il n'était plus temps : un mur d'airain s'était élevé derrière lui; et le gouffre, dont il avait élargi la profondeur, devait

dans les prisons, pour catéchiser les détenus, au risque d'encourir les peines les plus graves portées contre les auteurs de ces sortes de prédications. Son éloquence inculte et sauvage produisit sur le vulgaire un très-grand effet. Son troisième fils, Rabaut-Dupuis, prôna comme fédéraliste après le 20 mai, ayant pris le parti de se cacher, fut parti sur la liste des émigrés; et Paul Rabaut arrêté comme père d'émigré, subit sous le régime de la liberté, une incarcération à laquelle il avait toujours échappé dans le temps où il prêchait au désert avec une publicité que les lois défendaient sous peine de mort depuis Louis XIV. Perrin (des Voages) lui rendit la liberté après le 9 thermidor; mais il en jouit peu de temps, étant mort le 4 vendémiaire an III (25 sept. 1795). M. J. P. de N. (Pons de Nions) a donné sur lui une *Notice à la suite de ses réflexions philosophiques et polit. sur la tolérance religieuse*, Paris, 1808, in-8°.

(1) La famille de Rabaut était une des plus ardentes du parti protestant. Paul Rabaut, son père, né en 1718, homme d'une condition obscure, mais devint de zèle pour la croyance dans laquelle il avait été nourri, cherchait partout à lui faire des prosélytes ou à fortifier dans leur foi ceux de ses frères que des raisons quelconques auraient pu y faire renoncer. Non content d'évangéliser dans les familles, il s'introduisait



bientôt le dévorer lui-même. Rabaut commença sa carrière politique par la défense de ses coreligionnaires ; entreprise honorable , sans doute , quoiqu'il soit vrai de dire qu'alors les protestants n'étaient point tyrannisés , comme on l'a prétendu. Sur la fin du règne de Louis XV , la sévérité des mesures ordonnées contre eux par les édits de Louis XIV avait cessé ; on était tombé d'accord de ne plus les mettre à exécution : mais comme ils n'étaient point légalement abrogés , les religionnaires crurent qu'un ministre rigoureux pouvait les faire revivre ; et , de concert avec leurs nombreux amis , ils résolurent de faire constituer en droit ce qui n'était encore qu'une tolérance. Rabaut vint à Paris , où le parti philosophique et le ministère même couvraient le protestantisme d'une protection qui n'était plus déguisée : ils obtinrent de Louis XVI , en 1788 , l'exercice des droits civils , à l'égal des sujets catholiques ; ineffable bienfait dont on devait savoir si peu de gré à ce malheureux prince. Rabaut , qui avait montré beaucoup d'activité dans cette négociation , acquit dès-lors une grande importance : c'était un homme d'esprit , qui , soit par conviction , soit pour se conformer au caractère général de cette époque , imprimait fortement à toutes ses productions le cachet de la philosophie moderne. On remarqua surtout un ouvrage de sa composition sur l'histoire primitive de la Grèce , adressé , en forme de lettres , à l'académicien Bailly. Cet écrit , maintenant oublié , eut un grand succès , et ne contribua pas peu à fixer sur l'auteur l'attention du public. On fit valoir les services qu'il avait rendus aux protestants , et ses talents , comme littérateur ; il fut convenu que

le tiers-état ne pouvait avoir un plus habile délégué : Rabaut fut donc désigné aux électeurs de la sénéchaussée de sa ville natale , qui le nommèrent leur député aux états-généraux , où il arriva précédé d'une réputation vraiment colossale. Ses amis voulurent même l'élever au-dessus du fameux Mirabeau (2). La hardiesse de ses opinions , si favorables aux projets des novateurs , motivait cette préférence ; Mirabeau appartenait à la noblesse qu'on voulait détruire , et Rabaut à la classe moyenne , qu'on voulait porter à son niveau : celui-ci était d'ailleurs l'un des chefs d'une secte religieuse , dont on avait intention de se servir pour réaliser contre la religion romaine les projets avoués du parti philosophique. Rabaut entra donc l'un des premiers en lice dans les débats révolutionnaires : on le vit sur la brèche , aussitôt que les états-généraux ouvrirent leurs séances. La première question agitée fut celle de savoir si les pouvoirs des députés des trois ordres seraient vérifiés particulièrement dans chaque chambre , ou si l'opération aurait lieu dans la salle commune , et serait soumise à leur contrôle réciproque. Les états avaient été ouverts le 5 mai 1789 ; le 6 , la noblesse s'occupa de cette vérification , la termina dans une seule séance , et se constitua en corps délibérant. Le clergé s'occupa aussi de cette vérification , et y mit deux jours , mais ne se constitua point : il voulut attendre quel parti prendrait le gouvernement du roi dans cette circonstance difficile. Quant au tiers-état , il resta systématiquement dans l'inertie ; ses membres soutinrent généralement que les pouvoirs des

(2) Jouant sur les noms de ces deux personages , on disait que le député de Provence n'était qu'un *Mir-Rabaut*.

trois ordres ne devaient être vérifiés qu'en commun : Rabaut fut un des députés du tiers qui défendirent ce système avec le plus de constance ; il s'accordait parfaitement avec le projet de soumettre la monarchie à une *régénération* complète. Pour commencer l'épuration, il fallait d'abord détruire les trois ordres : cependant il fut convenu qu'ils nommeraient des commissaires pour discuter cette question, et examiner si, au moyen de quelques concessions, il serait possible de s'entendre. Rabaut fut le premier désigné par le tiers-état, qui lui adjoignit quatorze de ses collègues. La rédaction des pouvoirs de cette commission, rédaction à laquelle le député de Nîmes eut la plus grande part, portait « qu'il était permis aux personnes » nommées par leurs collègues, pré- » sumés députés *des communes* (3), » de conférer avec les commissaires » nommés par MM. les ecclésiastiques et MM. les nobles, sans pouvoir jamais se départir de l'opinion » par tête, et de l'indivisibilité des » états-généraux. » Les termes seuls de cette délibération prouvent qu'une grande révolution était d'avance projetée. La destruction des anciens états-généraux était clairement annoncée, et le bouleversement allait commencer. Les conférences, qui ne pouvaient être qu'inutiles, furent ouvertes le 23 mai, et tour-à-tour suspendues et reprises, sans autre résultat qu'un peu plus d'aigreur et d'irritation des esprits, non-seulement dans l'assemblée, mais dans tout le royaume. Rabaut, et son collègue Chapelier,

(3) La noblesse ne voulait pas reconnaître cette dénomination de *communes*, qu'elle regardait comme un des premiers pas dans la carrière de la révolution. On disputa beaucoup sur ce mot ; les commissaires du tiers-état ne voulurent jamais s'en départir.

son rival en réputation et en talents politiques ( V. CHAPELIER ), furent ceux des commissaires du tiers, qui prirent le plus de part à ces débats. Pendant le reste de l'année 1789, Rabaut fut un des députés qui parurent le plus souvent à la tribune. Lorsque le tiers, ne pouvant faire entrer les deux premiers ordres dans ses vues, résolut de se constituer législateur, sans leur intervention, Rabaut proposa de déclarer que l'ordre se constituait *en assemblée légitime des représentants de la nation, agissant au nom de la majeure partie* ; c'est-à-dire, s'attribuait les droits jusqu'alors reconnus du clergé et de la noblesse. Ce titre parut trop long, obscur et équivoque : il fut rejeté, ainsi qu'un projet d'emprunt, que Rabaut voulut faire passer ; proposition, en effet, assez mal imaginée dans une telle circonstance. Les nouveaux constituants prirent la dénomination d'*Assemblée nationale*, proposée par un député du Berri, nommé Legrand. Dans la fameuse nuit du 4 août, Rabaut fit supprimer quelques privilèges résultant de la féodalité, entre autres celui d'avoir exclusivement des colombiers. Lorsqu'il fut question de publier une déclaration des droits, il s'occupa beaucoup de cette matière, et proposa de mettre en délibération le projet présenté par l'abbé Sieyès, qui était alors le principal oracle du parti révolutionnaire ; mais les intérêts du protestantisme étaient ceux qui touchaient plus particulièrement Rabaut, dans une telle discussion : il s'agissait, en fixant une égalité des droits, tant en matière religieuse que civile, de faire arriver la religion réformée sur le même terrain que la religion catholique. Les évêques, et une grande partie des

s ecclésiastiques, voulaient contraindre au culte catholique une préférence qu'on n'avait pas encore osé contester : ils déclarèrent qu'il fallait baisser au niveau des autres monarchies, c'était saper les bases de la monarchie, et décomposer l'unité sociale lui-même. Rabaut prétendait au contraire, que l'égalité des droits religieux était une suite et une conséquence nécessaires de tous les autres droits, et que cet avantage ne pouvait être refusé aux sujets d'un même état. Ce fut le 23 août, qu'il fut décidé à cette cause avec la plus grande majorité : il la gagna, malgré les efforts de ses adversaires, et fut unanimement applaudi par ses coreligionnaires et tout le parti philosophique. Le *Moniteur* n'existait pas encore : la plupart des écrits, dont les journaux sur la révolution ont été enrichis dans ce journal, ont très-peu survécu de cette discussion, qui fut considérée d'un grand intérêt, et l'une des plus remarquables de cette première époque. Après la dissolution de la commission de constitution, qui avait été proposée aux deux chambres, dont la majorité de l'assemblée ne voulait pas entendre parler, Rabaut fut élu membre de celui qui succéda, et devint l'organe dans plusieurs discussions majeures, notamment de savoir comment seraient organisées les législatures suivantes, quels seraient leurs droits et l'étendue de leurs sessions. Lorsque fut présenté le rapport sur la composition des législatures fut soumis à la discussion générale, les partisans du système des deux chambres tentèrent de faire de nouveaux efforts pour le faire adopter. Rabaut les combattit avec la plus constante opiniâtreté : il soutint que l'assemblée, à qui il attribua le droit de législateur, devait être

une, indivisible et permanente, c'est-à-dire continuellement réunie, sans que le roi eût le pouvoir de la dissoudre, ni même d'arrêter le cours de ses délibérations. Rabaut parvint à son but ; et une grande majorité réjeta de nouveau les deux chambres. Il est bon de remarquer que l'unité du corps législateur fut décrétée par une pluralité formée des députés de l'extrême droite et de l'extrême gauche de l'assemblée constituante : on a aussi très-peu parlé de cette délibération si remarquable, et considérée depuis comme la cause des événements les plus funestes (4). Quelques députés, ne trouvant pas de raisons convaincantes pour faire croire que cette unité était la meilleure des conceptions possibles, s'écrièrent de leurs places : *Un seul Dieu, un seul roi, une seule assemblée !* on applaudit à droite, à gauche, et dans les galeries publiques. On alla aux voix, et le décret fut plutôt emporté que rendu : on l'avait d'ailleurs fait préalablement appuyer par les révolutionnaires du Palais Royal. Cette question était discutée concurrentement avec celle de savoir quelle serait la nature du veto du roi sur les décrets du corps législateur ; Rabaut et les autres députés, qui voulaient consacrer l'unité qu'ils craignaient de voir repousser par le roi, demandèrent l'ajournement de toute

(4) L'unité de l'assemblée était le système que Louis XVI craignait le plus de voir établir ; voici ce qu'on trouve sur ce sujet dans les *Mémoires de Neckker*, qui, à cette époque, était le dépositaire des opinions du monarque. « Le roi, dit ce ministre, ne prétendait pas soustraire à l'examen des états-généraux, l'examen des défauts inhérents à leur ancienne composition : seulement, il combattait avec vigueur les idées nouvelles sur la constitution de ces états en une seule assemblée ; et il déclarait d'une manière positive, qu'il refuserait son assentiment à toute espèce d'organisation législative qui ne serait pas composée au moins de deux » chambres.... »

délibération sur ce *veto*, jusqu'à ce que l'unité et la permanence de l'assemblée fussent arrêtées et reconnues. Pendant que toutes ces questions s'agitaient, les insurrections, dont on vient de parler, s'organisaient au Palais Royal, et les insurgés se préparaient à marcher sur Versailles, pour pendre les partisans des deux chambres et du *veto* (V. SAINT-HURUGE). Rabaut rejeta le *veto* absolu, dont Mirabeau avait fait sentir la nécessité dans un de ses plus importants discours; et il vota pour le *veto* suspensif: il parla long-temps sur cette matière, toujours jaloux d'affaiblir l'autorité du roi, ou plutôt de la rendre tout-à-fait nulle. Il discuta aussi le nouveau système des municipalités et des assemblées des provinces, cherchant à les soustraire au pouvoir monarchique. A la fin de la même année, il proposa, pour éviter les rivalités et le mécontentement, de faire alterner le siège des administrations supérieures entre les principales villes de chaque département. Cette ridicule motion fut rejetée. Voilà à-peu-près tout ce que la vie politique de Rabaut offre de remarquable pendant les huit derniers mois de l'année 1789. Depuis cette époque, le grand crédit politique qu'il avait eu dans l'assemblée et au dehors, baissa sensiblement: plusieurs députés, auxquels on avait d'abord prêté assez peu d'attention, le dépassèrent dans l'opinion, et planèrent au-dessus de lui. En 1790, il parut beaucoup moins à la tribune. Le 7 mars, il parla sur les finances, et n'obtint aucun décret sur cette matière. Le 15, il fut nommé président; puis il s'occupa, dans le cours de l'année, de l'organisation des gardes natio-

nales: il voulut que ceux qui étaient entrés dans les bataillons lors des premiers troubles, continuassent d'en faire partie, quoiqu'ils ne payassent pas les impositions exigées pour être citoyens actifs. Il plaida la cause des écrivains, même incendiaires, et demanda que, lorsqu'il faudrait absolument les poursuivre, ils fussent traduits devant des jurés, pour ne pas être exposés, disait-il, à l'inquisition de la pensée. Il paraît que déjà l'on avait des vues sur les provinces Beligiques: Rabaut cita deux lettres qui lui étaient adressées de ce pays, et dans lesquelles il était question de son indépendance; c'est-à-dire qu'on formait des projets pour un système qui ne tarda pas à se réaliser. Le travail le plus important de Rabaut, pendant l'année 1790, fut l'organisation de la gendarmerie, qui fut substituée à l'ancienne maréchaussée: il la mit absolument dans la dépendance des nouvelles autorités qui, étant toutes formées d'après un système démocratique, devinrent bientôt des instruments de persécution, que la nouvelle gendarmerie servit à souhai-ter, pendant tout le cours de la révolution (5). En 1791, les assignats ayant fait disparaître de la circulation toutes les espèces métalliques, Rabaut proposa de créer les assignats de cinq livres, et demanda qu'il en fût émis pour cinquante millions. Pendant le reste de l'année, il ne parut à la tribune que pour parler de la réunion du comtat d'Avignon à la France: il soutint que cette réunion, qui avait été rejetée dans une première

(5) Lors de la catastrophe du 20 août 1790, le gouvernement du roi voulut employer ce corps dangereux. Loin de défendre le poste qu'on lui avait confié, il ne vit pas plutôt paraître la tête de la colonne des insurgés, qu'il se rallia à eux, et se mit à sabrer les Suisses et les autres défenseurs du roi.

délibération ( *V. MENOU*, XXVIII, 317 ), ne préjugait rien quant aux droits que la France avait sur ce pays. On a remarqué qu'il resta muet lors des événements du Champ-de-Mars, et de la proposition de Pétion et de l'abbé Grégoire, de mettre Louis XVI en jugement. Le député de Nîmes était certainement un républicain très-prononcé ; mais il n'était ni atroce, ni inconséquent, comme les sept à huit révolutionnaires de l'assemblée qui demandaient ce jugement inconcevable : il ne pouvait imaginer comment on avait l'impudence de violer, dans sa base principale, une constitution à peine formée, au moment même où l'on allait la mettre en activité. Après la session de l'assemblée constituante, il publia un Précis de l'histoire de la révolution jusqu'à cette époque. Cet ouvrage, continué par M. Lacroix, contient quelques détails curieux, qu'il faut cependant lire avec circonspection : on regrette que l'auteur, qui était revenu à de meilleurs principes, y laisse encore percer sa mauvaise humeur contre les ministres de la religion catholique : il ne prévoyait pas, sans doute, qu'un tel concours d'attaques et de dénégations provoquait contre ces malheureux ecclésiastiques, les épouvantables proscriptions dont un si grand nombre d'entre eux furent bientôt les victimes. Rabaut fut député à la Convention par le département de l'Aube : c'est ici que sa conduite mérite des éloges. Le 28 septembre, il combattit, de toutes ses facultés, les énergumènes qui voulaient que la Convention jugeât le roi : il rappela les principes qui avaient établi l'inviolabilité personnelle du monarque, et soutint qu'une assemblée législative ne pouvait être

transformée en cour judiciaire ; il ajouta que, si l'on voulait entreprendre un pareil procès, les tribunaux seuls devaient en connaître, et qu'au surplus, il devait être confirmé par le peuple. « Je suis las de ma portion de despotisme, ( s'écria-t-il, au milieu des huées des conventionnels qui siégeaient à gauche ) ; et je soupire après l'instant où un tribunal national nous fera perdre la forme et la contenance de tyrans. » Rabaut appuya son opinion par des arguments pris dans la révolution d'Angleterre ; et il établit que la mort de Charles I<sup>er</sup>. avait amené la domination de Cromwell, qu'avait suivi le rétablissement de la royauté. On sait qu'il y eut dans ce procès quatre appels nominaux. Sur la première question, Rabaut répondit que l'accusé était coupable, opinion qui provoquait une peine quelconque. Cependant, suivant ses principes constitutionnels, cette peine pouvait être infligée au roi qu'il avait reconnu inviolable (6). Il vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la détention jusqu'à la paix, et en faveur du sursis. Jusqu'à la révolution du 31 mai, le parti connu sous la dénomination de Girondin, dont Rabaut faisait partie, eut la majorité, et il le fit nommer président après le jugement du roi, qui fut prononcé sous la présidence et par l'organe de Vergniaux ( *V. ce nom* ). Rabaut fut désigné au mois de mars, pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, dont le parti de la Gironde voulait modérer la violence. Alors les révolutionnaires de Paris préparaient les mesures les plus atroces, sous la direction de la commune, et

(6) Sept à huit députés seulement ne voulurent point voter sur cette question : tous les autres déclarèrent la culpabilité.

du parti de la Convention, dit de la *Montagne*; il s'agissait d'assassiner tous ceux de leurs adversaires qu'ils pourraient saisir, et surtout les députés Girondins. Ceux-ci furent instruits du projet, et formèrent une commission composée de douze d'entre eux, pour en rechercher les auteurs. Rabaut fut membre de cette commission, qui fit arrêter Hébert, substitut du procureur de la commune, qu'on supposait un des principaux agents du complot. Aussitôt que l'arrestation fut annoncée, la commune attroupa tous les jacobins de Paris : ils vinrent entourer la Convention, effrayant l'assemblée et le public par leurs épouvantables cris. Dans ce moment, Rabaut chargé du rapport de la commission, était à la tribune, et le parti montagnard le couvrait de huées. Les habitués des tribunes publiques et les révolutionnaires du dehors faisaient écho : il fut impossible de l'entendre. Les menaces d'assassinat retentissaient à ses oreilles : la majorité de la Convention, n'étant plus reconnue, n'avait plus les moyens de se faire obéir. Rabaut, réduit au silence, donna sa démission de membre de la commission ; et ses collègues suivirent son exemple. Le parti Girondin dut alors se considérer comme perdu. La révolution du 31 mai s'opéra : Rabaut fut mis en arrestation chez lui, le 2 juin 1793 ; mais il s'évada, et se réfugia dans les environs de Versailles. Mis hors la loi le 28 juillet, il revint à Paris, où il trouva un asile avec Rabaut-Pomier son frère, dans une maison du faubourg Poissonnière (7) ; une indiscretion fit découvrir

(7) Chez M. et Mme. Payzac, catholiques courageux, auxquels il avait eu occasion de rendre service, et que cet acte de dévouement conduisit à l'échafaud le 6 décembre.

leur retraite (8), et, comme il était hors de la loi, il fut livré à Fouquier-Tainville, qui le fit exécuter le 5 décembre 1793. Il avait été découvert le 4. Telle fut la fin de l'un des hommes qui eurent le plus d'influence sur les premiers événements de la révolution. Outre les *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8°, et le *Précis sur la révolution de France*, Rabaut a publié : I. *Le vieux Cévenol, ou Anecdotes de la vie d'Ambroise Borely, mort à Londres, à l'âge de 103 ans*, Londres, 1784, in-8°. Ce roman, qui n'est qu'une censure des édits portés contre les protestants depuis 1685, et une apologie des fanatiques des Cévennes (Voy. CAVALIER), fut publié comme traduit de l'anglais d'un prétendu W. Jesterman. Une première édition, donnée à Londres, en 1779, est intitulée : *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes*, etc. Une autre édition, sous la rubrique d'Augsbourg, l'an du rappel, a pour titre : *Justice et nécessité d'assurer en France un état légal aux protestants*; une réimpression donnée par M. Boissy d'Anglas, est ornée de son portrait et de celui de Rabaut (9). II. *A la*

(8) Fabre-d'Églantine ayant voulu faire pratiquer chez lui une cachette, fit appeler un menuisier, qui, pour lui donner une preuve de son adresse en ce genre, lui dit qu'il en avait exécuté, chez M. Payzac, une qu'il était bien sûr qu'on ne soupçonnerait jamais. Fabre alla le même jour le dénoncer.

(9) Cette édition, in-18, est de 1821, et on trouve dans le même volume un *Hommage* (de Rabaut) à la mémoire de M. l'évêque de Nîmes (M. Beccelievre), opuscule dans lequel Laharpe, qui en avait lu le manuscrit, reconnaissait la véritable éloquence, celle de l'âme et du sentiment. Ce volume forme le 10<sup>e</sup>. tome des *Œuvres de Rabaut-Saint-Étienne*, le second, imprimé la même année, se compose du *Précis de l'histoire de la révolution française* (Assemblée constituante), précédé des *Considérations sur les intérêts du tiers-état*. Le *Précis* avait paru sous le titre d'*Almanach historique de la révolution française*. Rabaut avait publié, en 1770, un *Sermon* sur le mariage du Dauphin (depuis Louis XVI), en 1774, un *Sermon* sur la mort de Louis XV. Sa *Lettre sur la vie et*

t, de pauvres paysans, qui furent momentanément sauvés de la guilotine, pour se soustraire aux exactions des proconsuls qui dévastaient les départements du midi, et en faisaient assassiner les habitants (V. SCHNEIDER) : Rabaut fut aussi les émigrés d'Avignon, du comtat Venaissin, et s'éleva contre les Jacobins du midi, qui furent portés à des excès inouïs. Le 15 décembre 1799, il passa dans le conseil législatif formé sous Buonaparte et le présida en 1802 : le conseil fut voté sous sa présidence. Rabaut se prononça vivement pour cette mesure ; et il s'éleva contre les éloges du nouveau gouvernement. Les consuls l'envoyèrent dans les départements du midi, en qualité de commissaire, pour établir l'ordre de choses ; et sa conduite dans cette mission, mérita des éloges. Au moment de son arrestation à Toulouse, on allait fusiller un émigré rentré, nommé Seguy, condamné par un conseil militaire : on prit sur lui de différer l'exécution de concert avec les parents de M. Seguy, on fit faire la surséance d'appel, qui surent dans le jugement des nullités ; et malgré les réclamations du conseil commandant, qui demandait impérieusement le sacrifice de la victime, Rabaut ordonna que l'exécution fût suspendue, se considérant responsable de ce qui pouvait arriver. Le premier conseil condamna cette honorable détermination. Rabaut Dupuis reçut, le 15 mai 1803, la Légion d'honneur, et fut nommé conseiller de préfecture. En 1804, il fut renversé par un cheval fou, et mourut des suites

de cet accident. On a de lui : I. *Détails historiques, et Recueil de pièces sur les divers projets qui ont été concus depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8°. II. *Annuaire ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8°. recueil qui a été continué sous le titre de *Nouvel Annuaire protestant*. B—v.

RABELAIS (FRANÇOIS) naquit vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine. Son père, qui était un apothicaire du lieu, le mit chez les moines de l'abbaye de Seuilley, voisine de Chinon, pour ses premières études ; et, comme il n'y apprenait rien, on prit le parti de l'envoyer à Angers, au couvent de la Bâmette, où il ne fit guère plus de progrès : presque tout le fruit qu'il retira de son séjour dans cette maison, fut de se lier avec les frères Du Bellay, dont un devint cardinal, et fut son plus zélé protecteur. Il se fit ensuite religieux au couvent des Cordeliers de Fontenai-le-Comte. Il répara, dans le cloître, le temps qu'il avait perdu dans les classes. Il acquit toutes les connaissances que les livres pouvaient mettre à sa portée, et devint particulièrement habile dans la science des langues. A cette époque, pour des cordeliers du Bas-Poitou, un livre grec était du grimoire, et celui qui s'en servait, un sorcier. Les confrères de Rabelais le virent avec horreur, comme un homme en commerce avec le diable. Il les scandalisa encore d'une autre manière. Le jour de la fête du couvent, jour où le peuple des environs venait en foule apporter ses prières et ses offrandes à l'image de saint François, il s'avisa, comme cette

1793, contre la tyrannie de la Convention, il fut un des soixante-treize députés, dont l'arrestation fut décrétée : on le saisit le 4 décembre (Voyez l'article précédent), et il fut immédiatement enfermé à la Conciergerie, où l'auteur de cet article l'a vu confondu avec les habitués des cachots, et dans l'état le plus déplorable. Rentré dans le sein de la Convention, après le 9 thermidor, il favorisa le parti modéré, et se comporta prudemment. Le 7 octobre 1795, il fit l'éloge de son frère à la tribune de la Convention, qui décréta que les compositions politiques de ce dernier seraient imprimées aux frais de la nation, et envoyées aux départements. Rabaut-Pomier devint membre du conseil des anciens, sous le gouvernement directorial, et fut secrétaire de cette assemblée, lorsque Portalis (V. ce nom) la présidait; il eut quelque liaison avec lui, et il professait les mêmes principes politiques, mais en prenant le soin de se tenir à l'écart dans les débats qui devaient détruire la misérable constitution dite de l'an III; aussi ne fut-il pas compris dans la proscription du 18 fructidor. Il arriva ainsi, sans événement fâcheux, à celle du 18 brumaire, dont il fut le partisan. Après avoir été employé dans les bureaux de la trésorerie, à la comptabilité intermédiaire, il fut nommé sous-prefet du Vigan. Rabaut quitta cette place, en 1804, et devint l'un des pasteurs de l'église protestante de Paris, fonctions qu'il a remplies jusqu'en 1805. Il est mort le 16 mars 1810. On a dit, et il paraît prouvé, que Rabaut eut la première notion de la vaccine, avant que les Anglais eussent été admis sur cette découverte. Il a déclaré que, vers l'année

1780, il avait observé qu'aux environs de Montpellier, la petite vérole, le claveau des moutons, et les pustules des vaches, étaient regardés comme des maladies identiques connues sous le nom de *Picote*. Ayant reconnu que celle des vaches est la plus bénigne de ces affections, et que les bergers, lorsqu'ils la gagnaient par hasard en trayant ces animaux, passaient dans le pays pour être, par cela seul, préservés de la petite-vérole, il pensa que ce procédé serait aussi sûr et moins dangereux que l'inoculation de la variole. Rabaut racontait qu'en 1784, il eut occasion de communiquer ses observations à un M. Pugh, en présence de sir James Ireland de Bristol. M. Pugh promit qu'à son arrivée en Angleterre, il ferait part de ce qu'il venait d'entendre au docteur Jenner son intime ami. Rabaut était porteur d'une lettre de M. Ireland, datée du 12 février 1811, qui rappelle ce fait (Voy. le *Dictionnaire des Sciences médicales*, art. VACCINE, tom. LVI, pag. 395). Rabaut avait publié, en 1810, un Opuscule intitulé : *Napoléon libérateur, discours religieux*, in-8°, etc.; et en 1814, un *Sermon d'action de grâces sur le retour de Louis XVIII*. — Un troisième RABAUT, surnommé Dupuis, qu'on appelait Rabaut jeune, frère des précédents, et négociant à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit comme eux en 1793, sous le titre de fédéraliste (Voyez la note 1, p. 408 ci-dessus). Député du Gard, au conseil des anciens, en 1797, il écrivit dans les journaux en faveur du Directoire, quoi qu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il défendit à la tribune les émigrés du Bas-Rhin; c'étaient, pour la



, de pauvres paysans , qui momentanément sauvés de s , pour se soustraire aux proconsuls qui dévastaient rées , et en faisaient assassins habitants ( V. SCHNEIDER ) : it aussi les émigrés d'Avignon comtat Venaissin , et s'élevèrent les Jacobins du midi , qui portés à des excès inouis. de décembre 1799 , il passa législatif formé sous Buonaparte présida en 1802 : le comte fut voté sous sa présidence se prononça vivement cette mesure ; et il s'éleva des éloges du nouveau gouvernement Les consuls l'envoyèrent à départements du midi , en commissaire , pour établir l'ordre de choses ; et sa conduite dans cette mission , mérita sa confiance. Au moment de son arrivée à Toulouse , on allait fusiller un républicain rentré , nommé Seguy , et par un conseil militaire : on fit sur lui de différer l'exécution : concert avec les parents de M. Seguy , on fit faire citation d'avocats , qui surent gagner ans le jugement des nullités et malgré les réclamations du commandant , qui défia impérieusement le sacrifice victime , Rabaut ordonna l'exécution fût suspendue , se déclarant responsable de ce qui pourrait arriver. Le premier conseil donna cette honorable détermination Rabaut Dupuis reçut , à Rabaut-Pomier , en 1803 , la nomination de la Légion d'honneur du corps législatif , il se rendit dans sa ville natale , où il fut nommé conseiller de préfecture. En 1804 fut renversé par un cheval , et mourut des suites

de cet accident. On a de lui : I. *Détails historiques , et Recueil de pièces sur les divers projets qui ont été concus depuis la réformation jusqu'à ce jour , pour la réunion de toutes les communions chrétiennes* , 1806 , in-8°. II. *Annuaire ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées* , Paris , 1807 , in-8°. , recueil qui a été continué sous le titre de *Nouvel Annuaire protestant*. B—U.

RABELAIS ( FRANÇOIS ) naquit vers l'an 1483 , à Chinon , petite ville de Touraine. Son père , qui était un apothicaire du lieu , le mit chez les moines de l'abbaye de Seuilley , voisine de Chinon , pour ses premières études ; et , comme il n'y apprenait rien , on prit le parti de l'envoyer à Angers , au couvent de la Bâmette , où il ne fit guère plus de progrès : presque tout le fruit qu'il retira de son séjour dans cette maison , fut de se lier avec les frères Du Bellay , dont un devint cardinal , et fut son plus zélé protecteur. Il se fit ensuite religieux au couvent des Cordeliers de Fontenai-le-Comte. Il répara , dans le cloître , le temps qu'il avait perdu dans les classes. Il acquit toutes les connaissances que les livres pouvaient mettre à sa portée , et devint particulièrement habile dans la science des langues. A cette époque , pour des cordeliers du Bas-Poitou , un livre grec était du grimoire , et celui qui s'en servait , un sorcier. Les confrères de Rabelais le virent avec horreur , comme un homme en commerce avec le diable. Il les scandalisa encore d'une autre manière. Le jour de la fête du couvent , jour où le peuple des environs venait en foule apporter ses prières et ses offrandes à l'image de saint François , il s'avisa , comme cette

image était placée dans un lieu assez obscur, de la dénicher, et d'y substituer sa propre personne, ajustée en conséquence. Son humeur joyeuse ne put tenir aux discours et aux gestes risibles de ses rustiques adorateurs : on aperçut un mouvement, et tous les assistants crièrent au miracle. Un vieux moine, moins crédule, soupçonnant une espièglerie sacrilège où les autres voyaient une marque de la faveur divine, s'approcha du faux saint, et le fit descendre de sa niche. Il fut reconnu, saisi, et dépouillé de ses habits ; et tous les frères, armés de leurs cordons à nœuds, le sonnetèrent presque au sang. Il n'en fut pas quitte pour ce rude traitement : il fut mis *in paco*, c'est-à-dire, renfermé entre quatre murailles, au pain et à l'eau, pour le reste de ses jours. Le savaant Tiraqueau, lieutenant-général du bailliage de Fontenai-le-Comte, obtint qu'on le remit en liberté. Quelques autres personnes considérables, qui avaient en occasion de jouir de sa conversation à-la-fois érudite, spirituelle et facétieuse, lui conseillèrent de quitter un couvent où il ne pouvait étudier ni bouffonner impunément ; et lui obtinrent du pape Clément VII, la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoit. Il entra dans l'abbaye de Maillelais : apparemment cette maison ne lui fut pas beaucoup plus agréable que l'autre ; car il en sortit bientôt ; mais, cette fois, sans permission du pape ; et, étant, comme on dit, le frère aux orties, il se mit à courir et à se faire habit de prédicateur. Après quel que temps de cette vie agitée, il se rendit à Montpelier, où il fut reçu docteur en médecine, enseigna sa et professa avec honneur et avec qualité ; et il publia une édition latine de quelques écrits d'Hippocrate

qui fut estimée des médecins et des lettrés. Le chancelier Duprat, mécontent, on ne sait pourquoi, de la faculté de médecine de Montpellier, avait fait abolir par arrêt ses privilèges. Elle députa Rabelais pour en solliciter le rétablissement. Ne sachant comment avoir accès auprès du chancelier, il imagina de parler latin à son portier, qui, comme on le pense bien, n'en comprit pas un mot : à une autre personne appelée, parce qu'elle savait le latin, il parla grec, langue qu'elle n'entendait pas ; à une troisième qui savait le grec, il parla hébreu, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le chancelier, informé de l'aventure, voulut voir l'homme qui parlait tant de langues, l'écoula, fut charmé de son esprit, et lui accorda ce qu'il était venu demander. Ce n'est peut-être là qu'un conte dont Rabelais lui-même a pu fournir l'idée dans le chapitre où Panurge, rencontrant Pantagruel, lui parle en dix langues diverses, tant mortes que vivantes, avant de se servir du français. Mais, fausse ou vraie, l'historiette n'est pas indigne de Rabelais : il était assez bouffon pour concevoir un pareil tour, et assez savant pour l'exécuter. Quel qu'il en soit, l'université de Montpellier, en reconnaissance du service qu'il lui avait rendu, décida que tout médecin qui prendrait le bonnet, se revêtirait de la robe de Rabelais ; cet usage subsiste encore aujourd'hui. C'est peut-être ici le lieu d'avertir le lecteur, qu'il nous restait à raconter plusieurs autres prétendues aventures dont le cynisme dégoûte, et qui sont leur dégoût, sans nous laisser aucun doute. Voulant les répousser avec l'incrédulité la plus importante, nous serions peut-être d'imiter son scepticisme, et même de le rendre aux deux bi-

que nous avons déjà rap-  
 porté est certain que les unes et  
 les autres ressemblent assez à ces  
 surdes et ridicules dont la  
 population, ou la grossière  
 opinion de certains fabricateurs  
 d'images, ont chargé la mémoire  
 des hommes qui se sont ren-  
 dus par un tour d'esprit fa-  
 vorable. Mais, d'un autre  
 côté, la plume à la main,  
 la bouffonnerie bien impu-  
 ment audacieuse; et si l'homme  
 méprisait peu de l'écrivain,  
 quelques faits plus certains  
 et à le penser, les plaisante-  
 ries de son livre ne ren-  
 dent trop vraisemblables les  
 insolentes de sa vie. N'osant  
 que ces dernières sont toutes  
 et n'ayant aucun moyen de  
 pour discerner celles qui  
 ne sont vraies, nous pren-  
 dant parti de les raconter indis-  
 tinctement, sans y croire, ni deman-  
 der à nos lecteurs y ajoutent plus  
 nous-mêmes. Le cardinal  
 de Rohan, nommé ambassadeur de  
 France à Rome, emmena Rabelais  
 avec lui, peut-être comme méde-  
 cin, peut-être aussi parce que c'était  
 un mode parmi les grands sei-  
 gneurs d'avoir un bouffon ou un  
 valet de suite. Le cardinal étant  
 au service, l'usage, baiser les pieds  
 du cardinal, Rabelais, qui était du cor-  
 tège, tint à l'écart contre un pi-  
 lastre assez haut pour être en-  
 vue, puisque son maître, qui  
 était grand seigneur en France,  
 était digne que de baiser les  
 pieds de sa Sainteté, lui, à qui ne  
 appartenait tant d'honneur,  
 ne lui à lui baiser le derrière,  
 qu'on le lavât. Une autrefois,  
 lui ayant permis de lui de-  
 mander quelque grâce, il dit que

la seule qu'il solliciterait, c'était  
 d'être excommunié par lui. Le pon-  
 tife voulut savoir pourquoi : « Saint  
 Père, répondit-il, je suis Fran-  
 çais, et d'une petite ville nommée  
 Chinon, qu'on tient être fort sujette  
 au fagot : on y a déjà brûlé quan-  
 tité de gens de bien et de mes pa-  
 rents. Or si votre Sainteté m'excom-  
 munit, je ne brûlerai jamais, et  
 voici ma raison : en venant à Rome,  
 nous nous sommes arrêtés, à cause  
 du froid, dans une méchante petite  
 maison de la Tarentaise. Une vieille  
 femme s'étant mise en devoir de  
 nous allumer un fagot, et n'ayant  
 pu en venir à bout, s'est écriée qu'il  
 fallait que ce fagot fût excommunié  
 de la propre gueule du pape, puis-  
 qu'il ne voulait pas brûler. » Ceux  
 qui rapportent ces indécentes anec-  
 dotes, ajoutent que tant de cynisme  
 et d'insolence ayant fini par déplaire,  
 Rabelais fut obligé de quitter Rome  
 précipitamment, et de se sauver en  
 France. Arrivé à Lyon, ajoutent-ils,  
 et n'ayant pas de quoi faire le voyage  
 de Paris, il fit écrire par un enfant  
 ces étiquettes sur de petits sachets :  
*Poison pour faire mourir le roi; Poi-  
 son pour faire mourir la reine*, etc.  
 L'enfant ayant jéré, le voyageur fut  
 arrêté, amené à Paris aux frais de  
 l'état, et, sur sa demande, conduit  
 au roi, devant qui il prit de tous les  
 prétendus poisons, qui n'étaient au-  
 tre chose que de la cendre. On place  
 cette anecdote à l'époque même où  
 le roi et toute la France pleuraient  
 le dauphin qu'on avait cru empoi-  
 sonné (Voy. MONTCECCOLI, XXIX  
 478). « Les auteurs de cette plate  
 historiette, dit Voltaire, n'ont  
 pas fait attention que, sur un in-  
 dice aussi terrible, on aurait jeté  
 Rabelais dans un cachot, qu'il au-  
 rait été chargé de fers, qu'il aurait

» subi probablement la question ordinaire et extraordinaire, et que, » dans des circonstances aussi funestes, et dans une occasion aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. » Tout ce qui vient d'être dit des insolences de Rabelais envers le pape, de la colère du pontife contre lui, et du parti qu'il prit de s'y soustraire par la fuite, toutes ces particularités, plus que douteuses d'ailleurs, semblent démenties par un seul fait qui est certain, c'est que le pape lui remit la peine canonique qu'il avait encourue en quittant le froc pour la soutane, et le cloître pour le monde. De retour en France, il obtint, par le crédit du cardinal du Bellay, une prébende dans l'église collégiale de Saint-Maur-des-Fossés, et la cure de Meudon. Il mourut à Paris, rue des Jardins, sur la paroisse Saint-Paul, et fut enterré dans le cimetière de cette église, au pied d'un arbre qu'on a long-temps conservé par égard pour sa mémoire. La date de sa mort est incertaine : la plupart des auteurs la placent en 1553, dans la soixante-dixième année de son âge. Ses derniers moments n'ont pas été plus épargnés que le reste de sa vie, par les faiseurs de contes ridicules et de prétendus bons mots. Contre le témoignage de ceux qui assurent qu'il mourut de la manière la plus édifiante, ils racontent qu'il se fit affubler d'un domino, et en donna pour raison ces paroles de l'Écriture : *Beati qui moriuntur in Domino*. Ils racontent encore que le cardinal du Bellay ayant envoyé savoir des nouvelles de sa santé, il dit au pape : *Dis à monseigneur l'état où tu me vois. Je m'en vais chercher un grand peut-être. Il est au nid de la pie : dis-lui qu'il*

*s'y tienne ; et, pour toi, tu ne seras jamais qu'un fou. Tire le rideau, la farce est jouée.* Enfin, ils prétendent qu'il rédigea son testament en ce peu de paroles : « Je n'ai rien ; je dois beaucoup ; je donne le reste » aux pauvres. » On n'est point d'accord sur le lieu, ni sur le temps où Rabelais a composé son roman : on l'est bien moins encore sur l'objet qu'il s'est proposé. On a beaucoup dit qu'il s'était couvert du masque de la folie, pour pouvoir impunément tourner en ridicule plusieurs des événements et des personnages considérables de son temps ; et l'on est allé jusqu'à le comparer à Brutus l'Ancien, qui contrefit l'insensé, pour échapper au despotisme, en travaillant à le renverser. Mais à combien d'explications forcées ne faut-il pas recourir pour accorder chez lui l'histoire et le roman, la vérité et la fiction ? D'ailleurs on diffère beaucoup sur l'espèce des actions et des personnes dont on veut qu'il ait fait l'insolente parodie. Quelques inventions semblent rappeler des aventures du règne et de la cour de François I<sup>er</sup> : beaucoup d'autres paraissent n'avoir rapport qu'aux moines, aux bourgeois et aux paysans du Bas-Poitou, ou plutôt du Chinonois, qui est le lieu ordinaire où se passe l'action, et dont les moindres détails topographiques sont soigneusement indiqués par Rabelais. Ce qui n'est aucunement douteux, ce qu'on aperçoit trop clairement dans son livre, c'est le mépris de la religion et de ses ministres. On ne saurait s'abuser sur l'intention des indécentes allusions que l'auteur fait sans cesse aux plus respectables passages des Écritures, aux plus saintes pratiques et même aux plus redoutables mystères du christianisme. Les sobriquets de *papegots*,

*lingots*, *d'évêgots*, etc., sont ures à peine déguisées. Je ne pas des traits de satire contre les moines : c'était alors, tous les écrivains, un droit accablant de se moquer d'eux, et de leur faire les bons tours, si l'on ne faisait leur prêter. Quand on considère l'audace Rabelais tourne en dérision et le dogme et les mœurs, dans un siècle où les moineurs en matière de foi ou de discipline canonique étaient punies par le feu, on ne peut s'émerveiller de la sécurité dans laquelle il vécut : est pourtant vrai de dire qu'il n'a jamais dénoncé comme hérétique même comme athée. François fit lire en entier l'ouvrage ; et, tant pas que l'accusation fût fondée, accorda sa protection à l'auteur. Il en usa de même. Ainsi, les princes n'aperçurent pas ou ne lurent pas apercevoir la satire torité, ni celle de la religion, ni dans le livre dont les détails au en portent, à chaque page, le caractère évident. Jamais les privilèges de la bouffonnerie ne s'étendirent loin ; jamais la folie, servie sous le voile à la témérité, ne fit illusion, ou n'obtint plus d'impunité. Qu'a voulu cependant Rabelais ? Quel a été son véritable dessein ? Son livre est une espèce d'école dont beaucoup de personnes se sont efforcées à chercher le mot, et flattées de l'avoir trouvé, mais n'a peut-être pas. Se livrant, par ses fréquents accès d'une gaieté souvent exaltait l'ivresse, à cette situation louffonne et satirique, il le genre propre de son talent a écrit, peut être sans se proposer autre chose que de s'amuser lui-même et d'amuser les autres, des vers encore plus extravagantes

que merveilleuses, répandant à pleines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquants et les sottises grossières, surtout les ordures et les impiétés, et saisissant quelquefois, avec un rare bonheur, les ridicules de caractère, de mœurs et de profession. Le but de l'ouvrage est si indéterminé, les contraires y sont tellement réunis et mêlés, qu'il a en des prôneurs et des détracteurs également exclusifs, dont les uns y admiraient tout, et les autres n'y approuvaient rien ; ceux-ci n'y voulaient rien comprendre, et ceux-là croyaient y entendre tout. Les bons esprits se sont placés entre ces deux extrêmes : ils n'ont eu ni cet enthousiasme, ni ce dégoût absolu. Ils n'ont pas cru qu'un auteur dont Molière et La Fontaine faisaient leurs délices et leur profit, fût un écrivain tout-à-fait sans génie et sans agrément : ils n'ont pas cru non plus que des saletés fussent de bon goût, que des sornettes fussent pleines de sens, des sottises ingénieuses, et des absurdités amusantes. Enfin, ils ont adopté ce jugement de Labruyère, dicté par la raison : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire ; c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats. » — On a de Rabelais : I. *Ex reliquiis venerande antiquitatis, Lucii Cuspidii Testamentum ; item Contractus venditionis initus, antiquis Romanorum temporibus*, Lyon, Gryphe, 1532, in-8°. : ces prétendus restes de la vénérable antiquité, sont apocryphes ; le *Testament* est l'ouvrage de Pomponius Lætus ; le *Contrat de vente* est de Jovien Pontanus. Tout savant qu'il était, Rabelais a été dupe ; et il est assez singulier que ce soit par là qu'il

ait commencé sa carrière littéraire. II. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, Lyon, 1536, in-16, avec une épître dédicatoire à Godefroi d'Estissac; réimprimé en 1543: pour les traductions d'Hippocrate, il s'est contenté de revoir le travail de Nicolas Leoniceus. III. *Epistola ad Bernardum Salignacum*, dans le volume intitulé: *Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ*, 1702. IV. *Joannis Manardi, Ferrariensis medici, epistolarum medicinalium, tomus secundus, nunquam antea in Gallia excusus*, Lyon, 1532, in-8°, contenant les livres VII à XII; en tête est une dédicace à Tiraqueau. V. *Almanach pour l'année 1533, calculé sur le meridional de la noble cité de Lyon, et sur le climat du royaume de France*. Antoine Leroi, auteur d'une Vie manuscrite de Rabelais, qui cite cet opuscule comme imprimé, n'en donne ni le format, ni la date d'impression, ni même le nom du libraire. Il indique un autre *Almanach pour l'an 1535*, comme imprimé à Lyon, chez François Juste, et enfin un *Almanach et éphémérides pour l'an de N. S. J.-C.*, 1550, comme imprimé à Lyon. Lacroix du Maine indique un *Almanach ou pronostication pour l'an 1548*, imprimé à Lyon. VI. *Joannis Bartholomæi Marliani, topographia antiquæ Romæ*, Lyon, 1534, in-8°, avec une lettre à Jean du Bellay, dans laquelle il dit avoir eu le dessein de donner au public ses observations sur les antiquités, pendant son séjour à Rome; mais que l'ouvrage de Marliani étant tombé entre ses mains, il ne crut pas pouvoir faire mieux (V. MARLIANI, xxvii, 214). VII. *Fr. Rabelæsi Epigramma ad Doletum ac de Garo Salsamento*, pièce de dix vers, qu'on trouve parmi les poésies de Dolet, qui

lui-même a fait des vers sur l'apoplexie dont le corps avait servi les leçons anatomiques de Rabelais. VIII. *La Sciomachie et Festin à Rome, au palais du révérendissime cardinal du Bellay, pour reuser la naissance de M. le duc de Léans*, Lyon, 1549, in-8°. *Notes de François Rabelais*, 1651, in-8°, avec des Observations par les frères de Sainte-Marthe. *Épîtres* sont au nombre de seize, remplissent 75 pages; les *Orations* en remplissent 191 en plus de caractère. Une nouvelle édition de *Lettres de M. Fr. Rabelais* fut donnée à Bruxelles, en 1780, in-8°. X. *Épître à Bouchet*, parmi les *Épîtres familières du duc de Verseau*, 1545, in-fol. XI. *Le conte inestimable du grand Gargamelle, père de Pantagruel, jadis conté par l'abstracteur de quinte, livre plein de pantagruelisme*. Fr. Juste, 1535, in-16. Ce n'est que le premier livre du fameux roman de Rabelais: le second livre est de 1533. Ce second livre contenant à la naissance de Pantagruel, on conçoit comment le nom de Pantagruel a été rappelé dans le premier livre, qui, d'après cela, ne peut avoir été publié qu'après 1533. On ne peut dire que ce second livre de 1533 est fautif, et qu'il faut lire 1538 (soit que l'imprimeur ait mis le chiffre 3 au lieu du chiffre 8, qu'en se servant des chiffres romains il ait omis le v de MDXIII, car on a de ce second livre une impression de 1534 (1). Il paraît que le premier livre est de 1542, des deux premiers livres

(1) A l'instant où cet article est mis sous presse, arrive à Paris une nouvelle livraison du *biogr. univ.* de M. Ebert. On y indique que le *livre du grant et puissant géant Gargamelle* a été nouvellement imprimé à Lyon, 1533, in-16, contenant 13 feuilles, non compris la

éditions, dont deux sous le pseudonyme de *maître Alcofribas*. A la fin du second livre est la *pantagrueline prognostication*. Trois éditions du troisième livre virent le jour en 1546 : en 1547, parut la *Plaisante et joyeuse Histoire du grand géant Gargantua*, etc., Valence, 2 vol. in-16, contenant les trois premiers livres, et onze chapitres du quatrième livre qui paraissaient avoir été volés à l'auteur, à en juger par le mauvais ordre que quelques personnes ont pris pour de grandes différences dans le texte. Le *quart livre* (en 67 chapitres) fut imprimé quatre fois en 1552, réimprimé en 1553. La première édition des quatre livres réunis est de cette dernière année, qui est aussi celle de la mort de Rabelais. Ce ne fut que neuf ans après, qu'on imprima l'*Isle sonnante*, contenant les seize premiers chapitres du cinquième livre : la première édition complète de ce livre, en quarante-sept chapitres, est de 1564. C'est donc par faute d'impression qu'une édition des *OEuvres de Rabelais* qui la contient, est datée de 1558. C'est ce roman qu'on réimprime ordinairement sous le titre inexact d'*OEuvres de Rabelais*. Parmi les éditions qui en ont été faites, on distingue celle de (Leyde, Elzevier), 1663, deux volumes, petits in-12, élégamment mais incorrectement imprimés; 1666, 2 vol. petit in-12; avec les remarques de Leduchat et de La Monnoye, 1711, 5 vol., petit in-8°; réimprimé avec des remarques nouvelles de Gueulette et Jamet l'aîné, 1732, 6 tomes en 5 vol. in-12; avec de nouvelles notes de

Leduchat, et des figures de B. Piccart, Amsterdam, 1741, 3 vol., petit in-4°, contenant aussi les seize lettres de Rabelais, avec des remarques publiées en anglais par Lemot-teux, et traduites en français par C. de Missy, Paris, an vi, 3 vol. in-8°. L'édition de Paris, Desoer, 1820, 3 vol. in-18, a eu pour éditeur M. Delaulnaye, qui a formé le troisième volume de divers glossaires et tables : à la suite du *Pantagruel*, on trouve l'*Épître de Rabelais à Jean Bouchet*, la réponse de Bouchet, et l'épigramme *De Garo Salsamento*. On a conservé les *deux Épîtres à deux vieilles*, qui sont dans toutes les éditions de Rabelais, quoiqu'elles aient pour auteur François Habert : cette édition a de jolies figures en bois. Une nouvelle édition, par le même M. Delaulnaye, en 3 vol. in-8°, a paru en 1823; elle contient non-seulement les écrits indiqués sous les nos. vii à xi, mais encore les épîtres qui font partie des nos. ii, iii, iv et vi. Les *Almanachs* n'y sont pas compris, non plus que la préface du n°. 1. L'éditeur a cru, par respect pour Rabelais, ne pas devoir reproduire cette préface qui donne pour vraies des pièces apocryphes. Cette même année (1823) a paru le 1<sup>er</sup>. vol. des *OEuvres de Rabelais*, édit. *Variorum*, etc., avec un *Commentaire historique et philologique* par MM. Esmaugart et Éloi Johanneau, et qui doit avoir 8 vol., imprimés avec soin, et ornés de 132 gravures. Le travail des éditeurs ne peut être jugé que lorsqu'il aura été entièrement publié. Rabelais est un de ces auteurs susceptibles d'avoir un commentaire plus ample que le texte. Les commentateurs nouveaux pensent que *Grand-Gousier* est Louis XII; *Gargantua*, François 1<sup>er</sup>; *Picrochole*, Maximi-

qui est sans signature. L'exemplaire qui se trouve dans la bibliothèque de Dresde, le seul connu jusqu'ici, est sans frontispice; le titre rapporté par M. Libert, est celui qui se lit à la fin du volume

lien Sforce; *Pantagruel*, Henri II; *Gargamelle*, Anne de Bretagne; *Badebec*, la reine Claude; la *Grande Jument*, Diane de Poitiers; frère Jean *des Entosmeures*, le cardinal du Bellay; *Panurge*; le cardinal de Lorraine. Quelques personnes nient que le roman de Rabelais soit l'histoire allégorique de son temps; mais on ne peut s'empêcher de convenir que beaucoup de passages sont des allusions à des événements ou anecdotes du temps; et voici, à cette occasion, ce qu'on lit sous le n<sup>o</sup>. 183, dans le *Lantiniana* manuscrit: « Rabelais » fait un conte d'un seigneur étranger, dans le retraits de qui l'on » avait peint des lys pour lui faire » peur, et lui tenir le ventre libre » par ce moyen: il ajoute qu'il aurait eu la diarrhée si l'on y avait » peint le roi lui-même. On avait » peint François I<sup>er</sup>. dans le lieu » commun de Charles-Quint. » Quoique le travail de l'abbé de Marsy n'ait pas eu de succès (V. MARSY, xxvii, 269), d'autres ont pensé à rajeunir le style de Rabelais, et à le purger de ce qu'on regarde aujourd'hui comme des obscénités. Un avocat, nommé Thilorier, lut, le 19 avril 1752, à l'académie de la Rochelle, sur la personne et les ouvrages de Rabelais, un discours qui devait servir d'introduction à un Commentaire historique sur Grand-Gousier, Gargantua et Pantagruel. Thilorier ne se bornait pas à vouloir retrancher les obscénités; il ne tenait pas moins à faire disparaître ou atténuer les critiques trop amères des désordres du clergé dans le seizième siècle: autant vaudrait retrancher toutes les médisances des satires de Boileau, et prétendre conserver son caractère et ses traits. Le *cure* du mois d'août 1752 con-

tient, pag. 514, un extrait du discours de Thilorier: il paraît que c'est tout ce qui en a été publié. On doit à Pérau (Voyez xxxiii, 334), *Le Rabelais moderne ou ses OEuvres avec des éclaircissements*, 1752, 6 volumes in-12. On sait que le commentaire de Passerat a été brûlé (V. PASSERAT, xxxiii, 98). Morellet a laissé imparfait le commentaire qu'il avait commencé depuis long-temps: l'exemplaire de Rabelais, interfolié de papier blanc qui contient son travail, est dans la bibliothèque de M. Auger, à qui l'abbé le donna quelque-temps avant sa mort. Le roman de Rabelais a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre. Montauban, échevin de Paris, mort en 1685, a fait deux comédies, l'une intitulée *Pantagruel*, imprimée en 1654; l'autre, les *Aventures de Panurge*, jouée en 1674, non imprimée. On doit à Autreau, *Panurge à marier*, et *Panurge marié dans les espaces imaginaires*, comédies, qui sont imprimées dans ses OEuvres. Tout le monde connaît *Panurge dans l'île des Lanternes* (V. PARFAICT, xxxii, 564), opéra que s'attribuait Mord de Chefdeville. L'*Isle sonnante*, opéra comique de Collé, rappelle le titre du cinquième livre de Rabelais, mais n'a rien autre de commun avec lui: le sujet est entièrement de l'invention de Collé. Ce n'est pas le titre, mais plusieurs idées de Rabelais que Beaumarchais a employées dans son *Mariage de Figaro*. Voltaire, dans sa vingt-deuxième *Lettre philosophique*, avait dit que Rabelais était un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse; il ajouta dans son *Temple du goût*, que l'ouvrage de Rabelais devrait être réduit tout au plus à un demi-quart; mais il



changea d'opinion plus tard. Il écrivait, le 12 avril 1760, à M<sup>me</sup>. du Defland : « Si Horace est le premier des » faiseurs de bonnes Épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier » des bons bouffons : il ne faut pas » qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation ; mais il faut » qu'il y en ait un : je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de » lui. » G. des Autels a, dans son *Fanfreluche et Gaudichon* (V. AUTELZ, III, 93), imité le roman de Rabelais, que J. Bernier a analysé et commenté (V. BERNIER, IV, 304). Le nom de Rabelais fait partie du titre d'un ouvrage du père Garasse (Voyez GARASSE, XVI, 428). Il existe d'autres imitations françaises de Rabelais : aucune ne mérite d'être distinguée. Parmi les traductions on cite la version anglaise de Ph. Urchard, Le Motteux et Ozell, dont les trois premiers livres parurent en 1708, et dont on a fait de nouvelles éditions, 1736 et 1750, 5 vol. in-12 ; 1807, 4 vol. in-8°. La première édition de la version allemande, par J. Fischart, est de 1552, in-8°, sous le titre, *Affentheurlich Naupengeheurliche Geschichtklitterung*, etc., et sous la rubrique de Grenesing. im Güsserich (Voy. FISCHART). XII. Les *Songes drolatiques de Pantagruel*, où sont contenues plusieurs figures de l'invention de M. Rabelais, et dernière Œuvre d'icelui pour la récréation des bons esprits, Paris, 1765, in-8°. C'est encore un ouvrage posthume. Beaucoup de personnes pensent qu'il n'est point de Rabelais : c'est un recueil de cent-vingt figures grotesques, sans autre texte que le titre du volume, et un, *Au lecteur, salut*. Ce volume était très-rare. Le libraire Sallior eut l'i-

dée, vers 1797, de le faire réimprimer. M. Brunet a vu les soixante premières planches, et rapporte qu'on lui a dit que la suite avait été terminée, mais non publiée. Aucun éditeur de Rabelais n'a compris dans les Œuvres de cet auteur, les *Songes drolatiques*, qui ne pouvaient guère s'exécuter dans un format moindre que l'in-8°, et dont d'ailleurs l'exécution eût été très-couteuse : les *Songes drolatiques* formeront le huitième volume de l'édition dirigée par MM. Esmangart et Johanneau. Déjà la première livraison de vingt figures est livrée au public : avec la sixième et dernière livraison, sera distribuée une explication des cent-vingt figures, travail entièrement neuf, et qui ne peut que donner du prix à cette seconde édition des *Songes*, publiée plus de deux siècles et demi après la première. MM. Esmangart et Johanneau, qui les premiers auront rattaché au texte du Gargantua et du Pantagruel les caricatures des *Songes drolatiques*, annoncent qu'on voit reparaître sous ces figures bizarres tous les personnages tant réels qu'allégoriques de ces deux romans. S'il faut en croire Duverdier, « Claude Massuau a traduit du latin de maître François » Rabelais, *Stratagèmes, c'est-à-dire promesses et ruses de guerre du preux et très-célèbre chevalier » Langey, au commencement de la tierce guerre césarienne*, imprimé à Lyon, par Sébast. Gryphius, » 1542. » Duverdier est le seul qui parle de ce volume, inconnu à Nicéron et aux autres bibliographes. L'ouvrage latin de Rabelais a-t-il été imprimé ? La traduction de Massuau existe-t-elle ? c'est ce dont il sera permis de douter jusqu'au moment où l'on en aura trouvé un

exemplaire. Grosley, possesseur d'un exemplaire des opuscules latins du cardinal Bembo, Lyon. Gryphe, 1532, in-8°, avec des notes manuscrites qu'il croyait de Rabelais, en fit, en 1768 ou 1769, hommage à la faculté de médecine de Montpellier. On a publié, en 1799, une facétie sous le titre de *Lettre de Rabelais, ci-devant curé de Meudon, aux quatre-vingt-quatorze rédacteurs des Actes des Apôtres*, in-8°, de 22 pages, brochure qui fut bientôt oubliée; mais on remarqua celle qui avait pour titre: *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente, ou Institutions royales, politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et de Pantagruel*, 1791, in-8°, dont l'auteur est Ginguené. Le *Quart d'heure de Rabelais* est le titre d'une jolie comédie de MM. Dieulafoy et Prévost d'Iray, jouée sur le théâtre du Vaudeville, le 25 nivôse an VII, publiée la même année, in-8°. (2) M. Dumersan a donné, sur le théâtre des Variétés, le 29 juin 1813, *Gargantua ou Rabelais en voyage*, comédie, imprimée la même année. Rabelais est un des personnages du *Clément Marot*, vaudeville de MM. A. Gouffé, et G. Duval, joué sur le théâtre des Troubadours, le 19 floréal an VII (1799). R. M. Lesuire, sous le titre de *Confessions de Rabelais*, 1797, in-18, n'a publié qu'un roman. Bayle, à qui Rabelais ne plaisait guère, ne lui a pas donné d'article dans son *Dictionnaire*. Il n'en parle que deux ou trois fois en passant. La plupart des édi-

tions des Œuvres de Rabelais contiennent une Notice plus ou moins étendue sur sa vie. Nicéron lui a consacré un article dans le tome XXXII de ses *Mémoires*, et Chaulépie dans son Dictionnaire. Tous ces morceaux laissent beaucoup à désirer. La *Vie de Rabelais*, qui doit être placée en tête du premier volume de l'édition de MM. Esmangart et Eloi Johanneau, ne paraîtra qu'avec un des volumes non encore publiés. La *Bibliothèque historique de la France* mentionne huit portraits graves de Rabelais; depuis on en a gravé plusieurs: il y en a deux, l'un en buste, l'autre en pied, dans la première livraison des figures destinées à l'édition de MM. Esmangart et Eloi Johanneau. L'article sur Rabelais, fourni par M. Auger, à la *Galerie française*, est accompagnée d'un beau portrait. (3) A—C—A.

RABENER (THÉOPHILE-GUILAUME), moraliste allemand, auteur de satyres estimées, naquit le 17 septembre 1714, à Wachau, près Leipzig, terre noble, appartenant à son père, qui était avocat au tribunal supérieur du cercle de Leipzig. En 1728, il fut envoyé au collège de Meissen, dont son aïeul avait été recteur, et il s'y lia d'amitié avec Gärtner et Gellert (*Voy.* leurs articles). Six ans après, il se rendit à l'université de Leipzig, où il soutint, à la fin de son cours de droit, en 1737, une thèse *De mitigandâ furti pœnâ ob restitutionem rei ablatae*. Les sciences administratives, surtout l'assiette et la perception des impôts, furent, non moins que la jurisprudence, l'objet de ses études. Il se montra, dès sa jeunesse,

(2) Ces mots, le *Quart d'heure de Rabelais*, sont devenus proverbes pour exprimer le moment de compter avec son hôte, et par allusion à l'embaras ou l'on prétend que Rabelais se trouva à Lyon. A. B—T.

(3) La partie bibliographique du présent article, à partir du bas de la page 381, est de M. A. P—C.

sa vie un excellent hom-  
es. Sa facilité pour le tra-  
reté et la rapidité de son  
, le firent distinguer de  
re : mais cette aptitude  
arrière active ne nuisit  
es progrès dans plusieurs  
es sciences, ni à son goût  
ésic. Ses premiers essais  
dans une feuille publiée  
be sous ce titre, *Amu-  
: l'esprit et de l'imagi-*  
et ils forment le premier  
ses Satyres. Verve, gai-  
ssance du monde et des  
la société, le sentiment  
ances, et une concision  
tait avec la prolixité et  
beux des auteurs de l'é-  
signalèrent aux hommes  
nme un des écrivains ap-  
r la littérature allemande  
nullité ou d'enfance où  
ongée. Mécontents du Re-  
hwabe, et de l'influence  
ied exerçait sur le choix  
ux qui y étaient admis,  
mes littérateurs, parmi  
remarque Cramer, Jean  
-Adolphe Schlegel (oncle  
IM. Aug. Guill. et Fred.  
Ebert, Zachariæ, Klops-  
e réunirent pour encoura-  
rise d'un libraire de Bre-  
ur avait offert de publier  
s un cahier consacré aux  
de leur plume. C'est dans  
périodique (2), que pa-  
premiers écrits de plu-  
ommes qui contribuèrent  
réer la poésie et à per-  
la langue allemande. Ra-

bener vit ses essais accueillis de ses  
collaborateurs et du public. Ces tra-  
vaux littéraires ne l'empêchaient pas  
de rendre à la société des services  
qui semblent, à la première vue,  
inconciliables avec cette indépen-  
dance d'esprit et cette verve d'ins-  
piration qui sont les premières con-  
ditions du talent poétique et les ga-  
rants de ses succès. Dès l'an 1741,  
nommé à une place de réviseur des  
contributions du cercle de Leipzig,  
il se livra, jusque vers sa mort, ar-  
rivée le 22 mars 1771, au détail mi-  
nutieux et aride de diverses fon-  
ctions financières, à Leipzig et à  
Dresde, avec une assiduité, une pro-  
bité et une délicatesse exemplaires.  
La justesse et la rapidité de son  
coup-d'œil, la facilité avec laquelle  
il débrouillait les affaires les plus  
compliquées, lui acquirent l'estime  
publique, mais lui attirèrent en mê-  
me temps un surcroît de travail  
par le besoin qu'éprouvait l'admini-  
stration de recourir à ses lumières  
et à son zèle dans toutes les cho-  
ses difficiles et contentieuses. Il met-  
tait, dans leur expédition, tant de  
rectitude d'intention, et tant de  
sagesse dans la conciliation des in-  
térêts des contribuables avec ceux  
de l'Etat, qu'aucune plainte ne fut  
articulée contre ses décisions, si  
ce n'est dans une épigramme, lancée  
par son ami Kästner (*Voyez ce  
nom*), dont le sens est à-peu-près :  
« Rabener s'acquitte bien de la dou-  
» ble tâche de se moquer de nous,  
» et de nous dépouiller. Il rit aux  
» dépens de tout le monde, tandis  
» qu'il nous fait tous pleurer. » Sa ré-  
putation d'équité était tellement éta-  
blie ; son désir de ménager le con-  
tribuable, si connu ; cette saillie était  
si peu capable de l'atteindre, que, du  
vivant de Rabener, le pieux Gellert

gen des Verstandes und Tittes ,  
soix.

sage zum Vergnügen des Verstan-  
des, auquel succéda bientôt : *Sam-  
mel-Schriften*.

le proposa au brillant auditoire qui suivait son cours de morale ( imprimé depuis, et deux fois traduit en français ), comme un modèle pour ceux qui voulaient allier les travaux littéraires qui demandent le plus de liberté et de fraîcheur d'esprit, aux fonctions de l'homme public les plus sèches et les plus laborieuses. Dans la dernière édition des Épigrammes de Kaestner ( Francfort et Leipzig, 1800, 1<sup>re</sup> partie, pag. 92 ), ce dernier crut devoir lui-même, dans une note, rendre justice à la parfaite bonté de son ami ; et avertir le lecteur que Rabener s'était le premier amusé de cette épigramme, ainsi que d'une autre plaisanterie de Kaestner qui lui prédisait la prochaine arrivée du jour où les campagnards, appauvris par sa sévérité, viendraient à sa rencontre, en chantant comme le voyageur d'Horace, qui, les poches vides, ne craint pas la rencontre des voleurs :

*Cantabit vacuus coram latrone viator.*

A son tour, Rabener prétendait que Kaestner s'était fait le défenseur des paysans et des sots. Dans le bombardement de Dresde, en 1760, il vit sa maison détruite, et perdit son mobilier, ses manuscrits, sa bibliothèque, tout, excepté la sérénité et le calme d'esprit que donnent un heureux naturel et une résignation fondée sur une piété sincère. « N'allez pas croire, mon cher ami ( dit-il dans une lettre adressée à Ferber après ce désastre ), que mon cœur soit en cendres comme mon habitation. Je prends plus que jamais part à tout ce qui regarde mes amis absents ; et je puis vous assurer, en toute vérité, que mes pertes ne m'ont pas coûté une larme. J'ai vu brûler ma maison avec

» le plus grand calme, dont,  
 » plus, je vous prie de ne faire  
 » peur, ni à ma philosophie  
 » mon insensibilité, mais à la  
 » divine que je ne puis assez  
 » Les bombes nous forcèrent  
 » à nous réfugier avec une quarantaine  
 » de personnes, chez M.  
 » elles vinrent bientôt nous cloître  
 » le 15 juillet. Vous n'avez pas  
 » des scènes comiques et lamentables  
 » qui se succédèrent sans interruption.  
 » Fenêtres, chambres, grenier, cour, toutes les ouvertures  
 » étaient garnies de fumier qui servait  
 » de litière à tous les âges, et à  
 » les sexes, et à toutes les espèces  
 » de caractère. Quelques-uns de nos  
 » voisins montrèrent beaucoup de  
 » courage ; il était écrit sur leurs visages  
 » qu'ils reprochaient au bon Dieu  
 » de ne leur tenir aucun compte de  
 » leurs prières qu'ils lui avaient adressées  
 » depuis quatre grandes années.  
 » D'accord sur les opérations de la  
 » guerre, et de la cour qu'ils lui  
 » faisaient à l'église si régulièrement.  
 » Dans un coin de la salle, des  
 » mouches traçaient au feld-marchal  
 » Daun, un plan de campagne  
 » dont le succès leur paraissait assuré.  
 » D'accord sur les opérations de la  
 » guerre, et de la cour qu'ils lui  
 » faisaient en tirant ; les uns pour  
 » que le roi de Prusse fût vaincu  
 » de se rendre à discrétion à l'armée ;  
 » les autres insistant sur la nécessité  
 » de la passer tout au fil de l'épée.  
 » La dispute se chauffa au milieu du  
 » fumier et des éclats de bombes ; on me  
 » donna mon avis : j'opinaï pour qu'il  
 » n'y eût pas de prisonniers, mais  
 » qu'on les trouvât en minorité quand  
 » on les aux voix. Une veuve de  
 » mon âge prit à part pour me dire  
 » que nous étions trop bêtes  
 » et que nous devions des ac-

se au ciel, le roi de Prusse ne s tuant et ne nous incendiant pour servir la cause de la religion. Ventrebleu, Madame, m'é-i-je, qu'a de commun la religion : mes perruques? Je venais d'ap-ordre qu'une grenade de trente es avait dispersé toute ma gar-robe. — Enfin, cher Ferber, me-i en vie, et avec tous mes mem-i, mais pour tout bien un ha-rapé que j'avais mis à la hâte r être plus leste à éteindre le , une vicille perruque qui n'a-pas été peignée depuis le com-cement du siège, et qui s'était remière trouvée sous ma main, deux vieilles chemises que j'a-déjà mises de côté pour mondo-lique. Les manuscrits spirituels ie devaient être imprimés qu'a-ma mort, sont tous consumés grande joie des sots des siècles air. Maintenant il ne vaut pres-plus la peine que je meure, qu'il ne se trouvera rien pour imprimé après ma mort (3). e faisais, depuis quelque temps, pule de vivre, en pensant aux ations que j'imposais au pu-en m'obstinant à ne pas mou-mais à présent, je suis résolu de e, et de m'accommoder de stence dans ce monde comme uis. » Ce fragment, en pei-la tranquillité d'ame de Rabe-t son bon esprit, peut, en mê-ips, donner quelque idée de sa re. On s'était flatté que, trans-à Dresde sur un plus grand e et dans des relations plus im-tes, où le plaçait son em-

vait dans la préface du 4<sup>e</sup> vol. de ses Sa-die en 1755 l'annonce sa résolution de ne uprimer dur out sa vie. Après le brûlement uscrits, ses amis ne purent jamais le des-er remettre au travail, et à repaier cette de nouvelles compositions.

ploi, il agrandirait le cadre de ses satires, et que les rangs élevés lui fourniraient de nouveaux sujets et des couleurs plus brillantes. Mais cette attente fut trompée; et lui-même se hâta d'ôter cet espoir à ses admirateurs, dans la préface du quatrième tome de ses OEuvres, publié en 1755. Il y répète sa détermination irrévocable de ne plus rien donner au public pendant sa vie. Ce qui l'affermissait dans sa résolution, c'est la conviction où il était que, d'enjoués et plaisants qu'avaient été ses écrits, ils prendraient désormais le caractère de l'amertume et de l'indignation, sentiments qu'une ame telle que la sienne repoussait. Il y a peu de doute que cette conviction ne l'ait bien inspiré. Ses écrits, tels qu'ils sont, pleins d'observations fines et vraies, d'une grande connaissance des hommes et de leurs travers, peignent, à la vérité, avec franchise et vigueur leurs folies et leurs sottises; mais, loin d'être empreints d'affections haineuses et misanthropiques, ils respirent la plus aimable gaieté, et constamment l'amour des hommes et une opinion encourageante sur ce qu'ils peuvent faire d'eux-mêmes, par des efforts sincères, et en cultivant les germes du bien déposés dans leur nature. La richesse des idées, une variété de tons et de tournures, dans laquelle il égale La Bruyère; une fidélité, exempte de toute caricature, dans l'esquisse des caractères et dans la manière dont ils sont soutenus; une diction correcte et coulante, une imagination riante et vive, une raillerie fine et presque toujours de bon goût; une grande netteté dans le trait, une franchise d'intention, qui ne laisse aucun doute sur le modèle qu'il a en vue (modèle qui n'est jamais un individu,

mais toujours une espèce tout entière de sots, de fripons ou de têtes à l'envers), sont, dans les tableaux de Rabener, en parfait accord avec cette gaité et cette philanthropie qui, au milieu des excès et des ridicules qu'il expose, ne l'abandonnent jamais. Entre les diverses productions de sa plume, celles qui réunissent ces qualités à un degré plus remarquable sont : le *Testament de Swift*, le *Poisson d'avril*, le *Dictionnaire allemand*, la *Chronique du hameau de Querlequitsch*, la *Liste chronologique de Nicolas Klim*, les *Proverbes d'Anton Panssa*, dédiés à l'âne du grand Sancho Pansa; les morceaux intitulés : *Un poète est-il taillable ? Preuves que la médecine n'a sa source ni dans l'orgueil ni dans la méchanceté, mais dans un véritable amour de nos semblables*, avec une bonne *Table des matières*; mais surtout les *Lettres satiriques*. Ces dernières sont indubitablement son meilleur ouvrage, celui où la vérité des mœurs et des caractères, la justesse des censures, et la force comique, brillent du plus vif éclat. Il faut toutefois avouer que les folies et les préjugés qu'il attaque, ont en quelque sorte disparu de la scène du monde, qu'ils sont remplacés par des travers d'un genre différent, et que les originaux qu'il immole à la risée, appartiennent presque tous aux classes moyennes de la société. Les pédants, les demi-savants, les petits-maîtres; les ecclésiastiques gauches et importuns, quelquefois coupables de bassesses et de simonie; des subalternes trafiquant de leur ascendant sur leurs maîtres insouciant, niais et vaniteux; les gentillâtres présomptueux et bêtes; les mauvais poètes, les charlatans, les avarés, les

femmes vaines et folles, sont principalement les objets de sa critique. Rarement ses sarcasmes semblent-ils atteindre une sphère supérieure. Mais, comme les défauts et les ridicules se retrouvent, sous d'autres habits, à tous les étages de l'édifice social, les portraits que trace la main sûre et habile d'un peintre tel que Rabener, offrent des passions qu'on voit reparaître sous d'autres couleurs dans les situations de la vie les plus disparates, et des sujets d'étude dignes de l'attention du moraliste et du littérateur de tous les siècles et de toutes les nations. Avouons qu'il est un résultat honorable pour les compatriotes de Rabener, que ne manquera pas de tirer de la lecture de ses écrits l'homme qui sait que la littérature est l'expression de la société, et que les tableaux de mœurs que nous ont laissés particulièrement les écrivains dramatiques, nous présentent, en quelque sorte, l'histoire morale des générations dont ils sont contemporains. On peut dire que Rabener est, sous ce rapport, pour son pays, un historien plus exact et plus instructif que les auteurs de pièces de théâtre, souvent fondées, surtout chez les Allemands, sur des mœurs idéales et un état fantastique des affaires humaines. Rabener représente ce qui était sous ses regards; et il faut avouer que son ironie ne s'exerce que sur l'innocence, la pureté, la bonhomie en personne, si l'on en compare les objets avec ceux qui provoquèrent les railleries d'Horace et de Lucien, l'indignation de Juvénal, l'humeur de Boileau, les sarcasmes de Swift, ou qui servirent de modèles au *Méchant* de Gresset, au *Séducteur* du marquis de Bièvre, aux *Saturnales* de Beaumarchais et aux infâmes leçons de lord Chesterfield.

## RAB

iginaux ignominieuse-  
au sonnet d'une satire  
flétris par les louanges  
rompus, les bonnes  
fle Rabener, sont des  
ires, probes, recom-  
des qualités solides et  
de honnêteté. Puissent  
é, et surtout les classes  
s nations civilisées, ne  
aux pinceaux des mo-  
ces plus dignes de blâ-  
rs et des préjugés plus  
moralité, des usages  
es à l'humanité et à  
ceux qui ont exercé  
esque et d'observation,  
on et la gaieté de Rabe-  
mandait si son influen-  
me celle de Molière ou  
, sensible par des ré-  
oit fondé à rapporter à  
evient plus difficile de  
relativement aux chan-  
s, depuis leur première  
ns les mœurs qu'il a dé-  
pourrait, sans se trom-  
, attribuer à ses raille-  
que modification ap-  
queur de l'étiquette qui  
urgeoisie de la nobles-  
ait, par exemple, sou-  
à ce que le précepteur,  
cier, mangeât à la mè-  
les parents nobles des  
l'était l'instituteur et le  
ssi long-temps qu'il  
à leur éducation. On  
ins d'hésitation, affir-  
long-temps, comme son  
le et ami Gellert, le fa-  
allemand, et qu'il a  
contribué à former le  
convenances sociales,  
oùt des concitoyens.  
moi qu'il en soit des ef-  
e son talent satirique,

## RAB

491

Rabener fut, entre ceux qui ont dû à ce même talent une grande renom- mée, le plus digne peut-être par ses vertus, d'exercer cette magis- trature morale dont l'autorité ne peut que s'accroître par le mérite personnel du censeur. Mais si, d'un côté, il n'avait pas à craindre les récriminations de ceux qu'il voulait corriger, en les faisant rougir ou ri- re d'eux-mêmes, il était, de l'autre côté, éminemment propre à s'ériger en réformateur des travers d'une nation distinguée par les qualités de l'âme et par ses bonnes mœurs. Les amis de Rabener ont tous célébré à l'envi l'excellence de son caractère et les charmes de son commerce. Plein d'une gaieté spirituelle, qui, dans l'intimité, se répandait en sail- lies non moins remarquables que celles qui brillent dans les produc- tions soignées de sa plume, plein d'égards et de bonté envers ses in- férieurs, de cordialité et de ten- dresse pour ses amis, de franchise et de dignité dans ses relations avec les grands, il était aussi sévère pour lui-même qu'équitable et indulgent dans ses jugements sur les autres, et dans ses rapports avec ses subor- donnés. Inflexible défenseur de la justice comme magistrat, conscien- cieux et zélé observateur de tous ses devoirs, il apportait à ses travaux une ponctualité, un esprit d'ordre, en même temps qu'une habitude d'é- légance et de concision, qui contri- buèrent au perfectionnement de l'ad- ministration où il occupait une pla- ce importante, et à la réforme du style usité qui, jusqu'alors barbare, ver- beux et compliqué, reçut, par son ascendant et ses rédactions, des amé- liorations importantes, favorables à la clarté et à l'expédition plus promp- te des affaires. Il était animé des sen-

timents d'une piété sincère. Assidu aux assemblées chrétiennes de sa communion, ennemi de toutes superstitions, et de disputes oiseuses sur des matières de dogme, il témoignait à chaque occasion combien il détestait l'incrédulité; et il se moquait également de l'hypocrisie et de l'intolérance. Quoique célibataire et jouissant d'une grande aisance, il s'imposait souvent des privations, et se refusait beaucoup de jouissances pour se ménager de plus abondants moyens de venir au secours des malheureux. Son extérieur était agréable, sa physionomie prévenante, son œil plein de feu, sa stature de grandeur moyenne, et sa mise élégante sans recherche. Son portrait a été gravé par Berger, Haid et autres. Le meilleur est de Baase, d'après le tableau de Graff, petit in-fol. et in-8°. en tête du x<sup>e</sup>. volume de la *Nouvelle Bibliothèque des belles-lettres et beaux-arts*. A l'exception d'une seule de ses Satires, toutes sont écrites en prose, et ont été fréquemment réimprimées, depuis 1751 jusqu'en 1772. La onzième et dernière édition des OEuvres de Rabener (en 6 vol., Leipzig, 1777, in-8°.) est accompagnée d'une Vie de l'auteur, par son ami C. F. Weisse : c'est la source où ont puisé tous ses biographes allemands. Le sixième volume renferme sa correspondance avec quelques dames et avec ses amis : Ant. Cramer, J. Ad. Schlegel, Frédéric de Hagedorn, Giseke, Gellert, Weisse et Ferber. On a traduit les œuvres de Rabener, soit en totalité, soit en partie, en différentes langues : en anglais (*Satirical letters*, Londres 1757, 2 volumes in-8°.; et le *Rêve qui révèle au poète les occupations des ombres*, dans le recueil :

*Summer - Evenings ments*, vol. 2<sup>e</sup>., Lond., danois, en suédois, en toutes ses œuvres : (cette traduction, à laquelle Rab plus grande part, est très-elle a paru à Amsterdam, en 4 volumes). Le public ne peut guère juger du mériter par les traductions ou incomplètes qu'on lui a. A l'exception de quelques Lettres satiriques, traduite par (dans le *Choir de poésies de M. Gellert*, Leipzig et de quelques morceaux de Rabener, et publiés dans le *étranger*, aucun des ouvrages n'a été traduit d'une manière supportable, en français du livre intitulé : *Satires de Rabener*, traduction libre de l'abbé Boispréaux (Dujardin 1754, 2 vol. in-12, est intitulée; et les *Mélanges récréatifs et satiriques de l'allemande*, trad. libre de Rabener, par M. N. L. 1776, 4 vol. in-12, offre une imitation et des extraits de Rabener, qu'une traduction (1). Il est juste qu'une traduction fidèle du tant de soins, et, pour les nombreuses allusions aux personnes et même locutions tellement étendues, que l'auteur capable de se bien faire à cette tâche aurait, pour à la remplir, besoin de talents qu'il est peu pro-

(1) On a aussi Osewons, ou le comédien, traduite d'un manuscrit de Rabener (par Caillaud), Berne (Paris in-12).



public en faveur d'un connu en France, et peu lui, même dans sa patrie. a célébré le talent et les tabener, dans son Win-  
 emple de l'amitié ( 2<sup>e</sup>.  
 vol. de ses Odes , p. 12).

S—R<sub>1</sub>

IN ( ROGER DE ). *Voyez*  
 , 374.

( HONORAT DE BUEIL, E ) naquit en 1589, à la an, château situé à l'ex-  
 la Touraine, sur les con-  
 line et de l'Anjou, dans  
 ntrées les plus poétiques  
 ce, et par son climat dé-  
 par ses sites riants, et par  
 irs historiques dont elle  
 est sans doute à l'inspira-  
 beau pays qu'il fut rede-  
 on goût pour la poésie et  
 re de son talent. L'étude  
 eune influence sur la di-  
 e suivirent ses idées. Son  
 maréchal-de-camp ordi-  
 armées du roi; et l'on  
 cturer avec raison que le  
 s Bergeries reçut une édu-  
 e militaire. Il avait mē-  
 aversion pour la langue  
 il ne put jamais, dit-on,  
*Confiteor*. Mais son jeune  
 ondé par les images gra-  
 lui offrait la terre natale,  
 le besoin et deviné l'art  
 Racan n'attendait qu'une  
 our être poète. Le hasard  
 aver cette occasion dans  
 et dans un emploi où l'on  
 ordinairement de toutes  
 . En 1605, il devint page  
 nbre du roi. Placé comme  
 s ordres du duc de Belle-  
 quelques liens de parenté  
 haient à l'épouse du duc,  
 ent un libre accès dans la

maison de ce seigneur illustre, que  
 le bon Henri avait chargé alors de  
 prendre Malherbe pour commensal.  
 Il était dans la destinée de Malher-  
 be, après avoir été le premier ré-  
 formateur de la poésie française, de  
 créer encore des poètes français. Une  
 de ses Odes devait régler à La Fon-  
 taine le secret de son génie; et lui-  
 même il forma Racan, par des le-  
 çons vivantes, et pour ainsi dire par  
 la pratique. Bientôt on ne distingua  
 plus ni le disciple ni le maître. Rivaux  
 et toujours amis, leur tendre atta-  
 chement dura, sans la moindre alté-  
 ration, jusqu'à la mort de Malherbe,  
 arrivée en 1628. Cette liaison si  
 honorable pour tous deux ne se bor-  
 nait pas à des rapports littéraires.  
 Revenant de Calais, où il avait ser-  
 vi au sortir des pages (1), Racan,  
 inquiet de la manière dont il devait  
 désormais régler sa vie, et s'établir  
 dans le monde, ayant, comme dit  
 La Fontaine :

... Les siens, le cour, le peuple à contester,

pria Malherbe de lui tracer un plan  
 de conduite qui pût obtenir l'appro-  
 bation universelle. On sait comment  
 Malherbe répondit, en lui contant  
 l'ingénieux apologue du Pogge, dont

(1) Son séjour dans cette ville où il était en gar-  
 nison, nous fournit l' anecdote suivante, que Ménage  
 rapporte dans ses *Observations sur Malherbe*. En  
 1608, le jeune Racan, s'avisant de sa verve, jeta  
 tout d'un trait sur le papier le quatrain que voici :

Estime qui vaudra la mort épouvantable,  
 Et la face l'horreur de tous les animaux;  
 Quant à moy je la tiens pour le pinet desirable  
 Où commencent nos biens et finissent nos maux.

A quelque temps de là, il recite son quatrain à un  
 de ses amis. Quelle est sa surprise, lorsque cet ami  
 le lui montre mot pour mot, au commencement du  
 livre intitulé : les *Tablettes de la vie et de la mort*,  
 par le conseiller Matthieu ! Cette rencontre au sur-  
 plus s'explique facilement par l'usage où l'on était  
 alors de faire apprendre par cœur aux enfants des  
 quatrains de l'Euvre, ou de semblables moralistes,  
 ainsi que l'atteste un passage de Molière, dans sa  
 comédie de *Sganarelle*, acte 1<sup>er</sup>, scène 1<sup>re</sup>. Le  
 quatrain dont il s'agit se sera retrouvé tout d'un  
 coup dans la tête du jeune poète, où il était gardé  
 avec d'autres souvenirs d'enfance.

La Fontaine, qui s'est emparé de cette anecdote, a fait depuis sa belle fable intitulée, *Le Meunier, son fils et l'âne*. Racan passe pour avoir été un des seigneurs les plus galants d'une cour qui s'était formée à l'école de Henri IV (2). Il se maria à l'âge de trente-neuf ans. En 1652, il perdit un fils âgé de seize ans, qui mourut page de Mademoiselle, et dont il fit lui-même l'épithaphe dans un sonnet. En voici quelques vers, plus touchants peut-être par leur naturel que la douleur élégante et travaillée de Quintilien, après une semblable perte :

Ce fils, . . . . dont l'aimable jeunesse  
Rendait de mes vieux jours tous les desirs contents,  
Ce fils, qui fut l'appuy de ma faible vieillesse,  
A vu tomber sans fruit la fleur de son printemps.

.....  
Tout le siècle jugeait qu'en sa vertu naissante  
La tige de luecil, jadis si florissante,  
Vouloit sur son déclin faire un dernier effort.  
Son esprit fut brillant, son ame généreuse;  
Et jamais sa maison illustre et malheureuse  
N'en a reçu d'eunuy que celui de sa mort.

Racan fut un des premiers membres de l'académie française. Celui de ses ouvrages qui eut le plus de vogue, et devint le fondement de sa réputation, c'est la pastorale des *Bergeries*, dont le titre est encore cité quelque-

(2) Il était extrêmement sensible à la beauté des femmes, et n'eût pas volontiers échangé ses exploits galants contre les triomphes des plus grands guerriers, ou les succès diplomatiques des plus habiles ministres, ainsi qu'il l'avoue dans une de ses lettres. Malherbe, qui n'avait pas en amour les mêmes avantages, s'était, dans une lettre à Balzac, permis quelques plaisanteries sur les hommes fortunés de Racan : « Du côté des *Bergeries*, son cas va le mieux du monde; mais certes, pour ce qui est des bergères, il ne saurait aller pis. Cette affaire veut une sorte de soins, dont sa nonchalance n'est pas capable. S'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que s'il l'avait prise, il en se- rait bien empressé, etc. » Cette raillerie vint aux oreilles de Racan, qui prit feu Le-dessus, et écrivit à Balzac, avec une indignation comique : « M. de Malherbe a eu l'effronterie de m'accuser de froid, lui qui n'est plus que glace, et de qui la dernière maistrise est morte de vieillesse l'année du grand hyver. Il abaisse à se vanter de s'être veillé de sa jeunesse; personne ne l'en peut démentir, et pour moy, etc. » Ces petits détails servent à faire connaître le ton d'une époque.

fois, mais qu'on ne li Fontenelle a dit qu'ava le viol réussissait dans Hardy. Racan a fait d'anti-dramatique, un d de son bizarre ouvrage ( des passages les plus mo trouvent quelquefois des grâce naïve et enjouée. Racan la plus connue de est celle qui commence stance :

Thyrsis, il faut penser à faire la r  
La course de nos jours est plus qu  
L'âge insensiblement nous condui  
Nous avons assez vu sur la mer  
Errer au gré des vents nostre nef  
Il est temps de jouir des délices d

On remarque, dans toutes un heureux choix d'imagi gere teinte de cette mélau à la mode aujourd'hui. On frappé de la singulière p style qui s'y soutient d l'autre. Rien ne prouve bien le choix même de pend du degré de vérité tion. Racan, sous l'inspi heureuse et forte idée, é élégance et une pureté q se plaiguait de trouve ment dans ses vers. L'expression qui ait vieill que le génie de Racan mais mieux que lorsqu peindre la rapidité de constance de la fortune

(3) Il nous apprend lui-même de se servir d'un sujet assez com dit-il, les de plaisirs que je rec » personne qui eût pu s'en attri » adventures, me feroient résoudre » premiers acts, qui étoient d » que de lui donner le contenten » toire de ses amours : dans mes v passage de la même lettre, il p sonne qu'il a privée d'un contes avait, malgré ses torts et la ve conserve encore des droits sur s s'applaudit d'avoir placé dans sa tenice, que putait cette belle, » dit-il, capable d'en faire d'au » long-temps que l'amour que j'

Parmi les autres productions de ce poète, nous signalerons un discours sur la poésie moderne, prononcé à l'académie française, le 9 juillet 1635. C'est possible que ce simple énoncé ne passe pas aussitôt dans l'esprit du lecteur le souvenir du fameux discours que Rousseau composa sur un sujet semblable, et qui parut de cent ans après celui de Racan, couronné par une académie. En voulant examiner le même sujet, naissant entre les mains de Racan, au commencement du dix-septième siècle, et développé au milieu du dix-huitième, par un philosophe sous le léger prétexte de badinage, on se rendrait grand seigneur opulent à qui l'on ne doit dans l'ordre social ; arme et vengeance pour le plaisir, et non pour l'ordre social fatigué, du poids même des sciences. Le paradoxe dans la bouffonnerie n'a rien de passionné, de vindictif. Bien au contraire Racan tirât assez vanité de son ignorance, et d'un homme de cour un dédain presque pour les savants, on ne saurait moins en cette occasion que de bonne-foi qu'il attaquait les sciences dont il se proclamait l'ennemi. Sa seule intention est de braver l'bel-esprit, et il n'y réussit pas. Sa diction, ingénieuse et subtile, manque de nerf et de force. Quant au fond des choses, on y chercherait en vain une vérité sérieuse, et cette esquivance sophistique dont les poètes tirent leur agrément et leur vanité. Toute la harangue est de ton des plaisanteries de cour. On y rencontre plusieurs traits, mais peu naturels, celui-ci par exemple, où Racan s'appuie

du mépris que les Romains avaient pour les sciences, « qu'ils estimoient, » dit-il, indignes de leur grandeur, » hormis celles qui leur apprennent » à donner la paix à leur estat, et » des loix à tout le reste du monde. » A peine sçavoient-ils assez de nombre pour compter les royaumes » qu'ils possédoient, et ne se sont » point travaillés à mesurer la terre » pour ce qu'ils ne la vouloient partager avec personne. » Racan, dans son vieil âge, chercha, de même que Corneille, à sanctifier la poésie en la rendant l'interprète des Livres sacrés. Les poètes ont seuls le privilège de concilier ainsi leur grande passion dans cette vie avec les intérêts de la vie à venir. De même que Corneille, Racan, en traduisant les psaumes, resta bien inférieur à ce qu'il avait été dans un genre profane. Malheureusement pour lui, sa chute a été moins rude ; car il tombait de moins haut. Racan vécut fort avant dans le siècle de Louis XIV, et mourut en février 1670, à l'âge de quatre-vingt-un ans, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, aux idées, au langage même, qu'il avait trouvés à la cour dans les brillantes années de sa jeunesse. On peut lui appliquer ce mot de Plinie le Jeune, sur un Romain illustre : « La postérité commença pour lui de son vivant. » Cette postérité, quelquefois si amère à ceux qui ont le grand tort de mourir trop tard, n'altéra en rien la gloire de Racan. Dans ses vainqueurs mêmes, elle lui donna des panégyristes ; et le rival de Malherbe, près de rejoindre son ami, parut s'endormir au milieu d'un concert de louanges. Boileau, le persécuteur de tant de renommées littéraires, respecta celle de Racan. Voici le jugement qu'il por-

tede ce poète, dans une lettre à Mau-  
croix : « Racan avoit plus de gé-  
nie que Malherbe. Mais il est plus  
négligé, et songe trop à le copier ;  
il excelle surtout à mon avis à dire  
les petites choses ; et c'est en quoi  
il ressemble mieux aux anciens ,  
que j'admire surtout par cet en-  
droit. Plus les choses sont sèches  
et mal-aisées à dire en vers, plus  
elles frappent quand elles sont di-  
tes noblement et avec cette élégan-  
ce qui fait proprement la poésie. »  
Le même Boileau a bien caractérisé  
Racan et Malherbe, dans ces deux  
vers de l'Art poétique :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;  
Racan, chanteur d'Idée, les bergers et les bois.

Il a été moins exact et moins vrai  
dans sa neuvième satire, lorsqu'il dit  
en se justifiant de ne point quitter le  
fonet de Lucile pour emboucher la  
trompette héroïque :

Tout chanfrein ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,  
Entre nos enroulements la Discorde souffler ;  
Peindre Bellone en feu tombant de toutes parts,  
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.  
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,  
Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère.

Après ce tableau tout lyrique, la  
raison disait sans doute Malherbe ;  
mais la mesure du vers a valu à Ra-  
can un éloge trop pompeux, que nous  
ne pouvons accepter pour l'auteur des  
*Bergeries* (4). Sabatier de Castres,  
dans ses *Trois Siècles de la littérature*  
française, prétend justifier ces

(4) Le *Lantano*, manuscrit que j'ai cité ci-  
dessus à l'article RABELAIS, rapporte que Racan  
s'était ruiné à gagner des procès, et qu'on disait que  
c'était de lui que Boileau a voulu parler dans ces  
vers de son épître II :

Ces fous dont la sottise avare  
Va de ses revenus engraisser la justice,  
Qui, toujours assignés et toujours assignés,  
Souvent demeurent guéris de vingt procès gagnés.

Cette circulaire a été inconnue à Brossette et à  
tous les autres commentateurs de Boileau jusqu'à ce  
jour. L'un des fils de Racan (dit le même *Lantano*) a été  
percepteur des pages du dauphin. Il sem-  
ble que le fils d'un gentilhomme qui avait eu quar-  
ante mille livres de rentes, pouvait prétendre à la  
cour à un emploi plus relevé que celui-ci. A. B.—T.

vers de Boileau, en en fai-  
sant application aux odes que Ra-  
can posées, et qui, dit-il, « le n  
même au-dessus de Mal-  
herbe, elles avaient autant de pu-  
issance de correction qu'elles ont d'  
enthousiasme. » Il se  
l'élevation et l'enthousiasme  
pas le caractère dominant  
de Racan. Il a plutôt de la  
de la mélancolie. Au sur-  
deux éloges de Boileau par  
dire moins que deux vers de  
taine à la gloire de Malher-  
Racan :

Ces deux rivaux d'Horace, les rivaux  
Disciples d'Apollon, les maîtres pos-

Racan n'était pas seulement  
distingué ; c'était un hom-  
ble, qui savait et converser  
On recherchait sa société. Il  
dans son heureuse même  
source intarissable d'histo-  
de bons mots. Mais, soit  
faiblesse naturelle d'organ  
comme plusieurs traits de s-  
tère le pourraient faire cr-  
une sorte de coquetterie et  
teur dédaigneuse, il conta-  
basse, et ne se faisait pas  
bien distinctement. Un jo-  
avait fait un conte des plus  
dans un cercle nombreux, j-  
ne se mit à rire, parce qu'on  
pas saisi toutes ses paroles.  
se tournant alors vers Nér-  
dit : « Je vois bien que je ne  
pas fait entendre ; traduis  
je vous prie, en langue vul-  
— Les ouvrages de Racan  
les *Bergeries*, Paris, 1628  
— *Lettres diverses*, dans l-  
des *Lettres nouvelles* de Fa-  
ris, 1627, in-8°. — *Les Sep-*  
*mes de la pénitence*, en 16-  
8°. — *Poésies diverses*, 1-  
recueils de 1621, 1627, 1-

es sacrées, dont le sujet est pris Psalms de David, et qui sont immodées au temps, avec un Discours contre les sciences, Paris, 1651, 8°. — *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1651, in-12 (2). — *Œuvres Œuvres et Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Ce volume, dont sollicitations de deux amis arrachèrent à Racan la publication tardive, fut adressé par une épître de l'auteur à l'académie française. Cousin donna, en 1724, à Paris, une nouvelle édition des *Œuvres* de Racan, 2 vol. in-12 : il la disait com- plète; mais il y manque, entre autres choses, une Ode à Richelieu, et les poésies noires sur la vie de Malherbe. On a donné au théâtre du Vaudeville, en 1799, la *Visite de Racan* ou l'homme bel-esprit (*Magasin en- l.*, 5<sup>e</sup> année, II, 539). P. D-T. LACHYD ED DYN. V. RASCHID- DYN.

Quelques bibliographes citent cette édition de ; mais beaucoup ne voient en doute son exis- tence. Personne ne l'a vue. La *Bibliothèque histo- rique de la France*, III, 1733 de la 1<sup>re</sup> édition ou de la seconde, ne mentionne pas d'édition an- térieure à celle qui parut en 1661, dans le volume de *Divers traités d'histoire, de morale et de sa- crée*, un petit volume in-12. P. de Saint- Simon, abbé de Saint-Ursin, qui en fut l'édi- teur, n'a mis aucune note, ni avis, et n'explique conséquemment ni jusqu'à quel point cette pu- blication, ou s'il n'en donne qu'une nouvelle impres- sion. Les auteurs et éditeurs de la *Bibliothèque his- torique de la France* pensent que « Racan n'a pas proprement une Vie de Malherbe, mais un po- éme intitulé : *Les Faits et dits de Malher- be*. Le titre convenant assez à l'opuscule imprimé en 1672, et réimprimé en 1717, dans la première s du tome second des *Mémoires de littérature*, de l'abbé Joly ne peut croire que *Vie de Malherbe*, telle que nous l'avons, soit l'œuvre de Racan, l'ami, le disciple, le fils de Malherbe, et d'aut il n'a pu honorer la mémoire seulement cette Vie est injurieuse à Malherbe ; est remplie de contradictions qui ne peuvent être d'un écrivain aussi judicieux que Racan. Cas- siodore Pellisson, dans son *Relat on contenant l'his- toire de l'académie française*, page 280 de l'édition 1651, parle de faits concernant Malherbe, qu'il prend depuis peu dans quelques Mémoires que de Racan a donnés pour la vie de cet excel- lent poète. On peut conclure, de ces paroles, en *Mémoires* de Racan sur Malherbe existaient déjà, mais non qu'ils fussent imprimés. Pellis- son conserve les mêmes termes dans son édition de 1651. A. R-T.

RACINE (JEAN) naquit à La Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, de Jean Racine, contrôleur du gre- nier à sel de cette ville, et de Jean- ne Sconin, fille d'un procureur du roi aux eaux-et-forêts de Villers- Coterets. Sa famille, anoblie par l'acquisition d'une charge, avait un cygne dans ses armoiries; et certes, jamais *armes parlantes* ne se trou- vèrent mieux justifiées. Orphelin de père et de mère, à l'âge de trois ans, il passa sous la tutelle de son aïeul paternel, nommé aussi Jean Racine (1), qui légua, peu de temps après, cette tutelle à sa veuve. Il étudia d'abord à Beauvais, puis à Paris au collège d'Harcourt, puis enfin à Port-Royal-des-Champs, où s'étaient alors retirés, pour se dévouer à Dieu et à l'instruction de la jeunes- se, l'avocat Lemaître, le docteur Hamon, Nicole, Sacy, Lancelot, auteurs de la *Logique*, de la *Gram- maire générale* et d'autres ouvrages classiques, connus sous le titre de *Méthodes de Port-Royal*. Lancelot se chargea particulièrement d'ensei- gner le grec au jeune Racine. Avec le goût des bonnes-lettres et des étu- des sérieuses, ces immortels *solitai- res* inspirèrent à leur élève ces prin- cipes religieux qui ne l'abandonnè- rent jamais, et dont s'honorèrent, comme lui, sans exception, tous les grands écrivains, tous les grands hommes du grand siècle. La docili- té de Racine envers ses maîtres éga- lait son ardeur pour l'étude. Il se montra pourtant indocile une fois. On lui avait ôté des mains le roman grec de *Théagène et Chariclée*; il s'en procura un autre exemplaire, et

(1) Et non pas Pierre Sconin, comme l'a dit Le- harpe, sur la foi de Louis Racine, dont plusieurs er- reurs de ce genre ont été recueillies d'après des actes notariques.

l'apprit par cœur : puis, le remettant à Lancelot, il lui dit : *Vous pouvez brûler encore celui-là. On excusa sans peine une désobéissance d'un genre si nouveau : on n'avait pas à craindre qu'elle eût beaucoup d'imitateurs. Son premier essai poétique fut la *Nymphe de la Seine*, ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV; et qui l'ayant fait connaître de Chapelain, arbitre passager des réputations littéraires et des grâces de la cour, lui valut cent louis comptant, que Colbert lui envoya de la part du roi. Il reçut, peu après, une pension de six cents livres. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre Ode, la *Renommée aux Muses*, composée à l'occasion de l'établissement des trois académies, lui mérita une seconde gratification royale, dont l'ordre était énoncé avec cette grâce qui accompagne toujours les bienfaits des Bourbons. Cette Ode, inférieure à la première, fut cependant plus heureuse. Récompensée, comme l'autre, par le roi, elle eut le bonheur d'être critiquée par Boileau. Le poète désira remercier le critique; et ce fut là l'origine de cette liaison intime, si honorable, si utile à Racine, et qui ne fut pas un des moindres avantages que la fortune lui donna sur Corneille. Un peu avant cette époque, Racine avait connu Molière; il lui avait communiqué une tragédie de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman pour lequel il s'était tant passionné à Port-Royal. Molière, n'en ayant point été content, lui donna le plan de la *Thébaïde*, ou les *Frères ennemis*, sujet sur lequel on assure qu'il s'était exercé lui-même (2). Cette pièce eut quelque succès.*

(2) « Plusieurs personnes ont entendu raconter à Montesquieu un fait qui passait pour constant à Bordeaux, d'après une ancienne tradition du pays;

*Alexandre*, joué l'ann (1665), réussit complètement : montra de grands progrès de versification de l'auteur de vingt-cinq ans; mais, vers, rien, dans ces deux n'annonçait encore Racine : deux faibles imitations dont, par un malheur assez aux imitateurs, Racine prit que les défauts, c'est-à-dire une galanterie froide mêlée à des maximes oiseuses, les maximes métaphysiques et la déclamation. Corneille, à qui Racine avait communiqué son *Alexandre*, lui conseilla de ne plus faire de tragédie : ce conseil fut donné, d'ailleurs, par Fontenelle, à l'occasion de *Brutus*. Il est heurteux que les lettres que ces conseils ont été suivis. Voltaire en donnant *Zaïre*; Racine en donnant *Andromaque*. Engagé là dans une mauvaise route, ne en prit tout-à-coup de la rente, inconnue peut-être à Corneille lui-même. Celui-ci, enlevé le spectateur, son rival chercha à l'étonner et à le tendrir. La pitié lui parut un effet plus actif, plus d'un effet plus pénétrant que le cœur humain, ses passions, ses faiblesses, ses replis les plus secrets. C'est là qu'il découvrit une tragédie tout nouveau, de le premier, et probablement le meilleur modèle, dans son *Andromaque*, celle de toutes se qui, sans être la plus par

« c'est que Molière, n'étant encore qu'un valet de campagne, avait fait représenter à Paris une tragédie de sa façon, intitulée *Andromaque*, dont le peu de succès l'aurait empêché de faire des tragédies. » (*Œuvres de Molière*, publiées en 1807.)

plus d'effet au théâtre, par son énergie et vraie des mœurs et des caractères, et par sa simplicité alternative de crainte et de pitié, de terreur et de pitié, le poète sait agiter nos âmes. La représentation d'*Andromaque* fut suivie, presque chaque jour, d'un nouveau chef-d'œuvre. Racine surprit d'abord le public par une excursion dans le domaine de Molière. — Les *Plaideurs*, les *Guêpes* d'Aristophane, comédie d'une intrigue un peu facile, de gaîté, devinrent des proverbes ! Mal accueilli d'abord à Paris (1668), la pièce réussit fort bien à Versailles. Les comédiens, tout joyeux du succès, à leur retour, réveillèrent le milieu de la nuit, pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Les voitures, à cette heure, sur la rue des Marais (3), fit croire, et le lendemain à tout Paris que la justice s'était vengée de ces *Plaideurs*, en le faisant brûler à la Bastille. Cette plaisanterie, et la connaissance qu'on eut bientôt du suffrage du monarque, amenèrent à la comédie de Raison le peuple de Paris; et, depuis, la pièce est en possession de faire rire la Justice elle-même. On ne peut pas dire que les *Plaideurs* eurent plusieurs mains. Racine a fait voir de ses amis le motif de ces scènes, et emprunter à quelques-uns de palais (4) quelques expressions, quelques expressions étran-

partement occupé par Racine dans cette rue du faubourg Saint-Germain. Fa été une fois depuis par les deux tragédiennes qui jouèrent les mieux jour ses chefs-d'œuvre, Mlle. et Mlle. Clairon.

3. Brillac, conseiller au parlement, et d'ore Lamoignon.

gères à ses études habituelles : mais l'ensemble, mais le tissu du style est trop parfait pour n'être pas d'un seul et même écrivain. Le succès d'*Andromaque*, qui n'était comparable qu'à celui du *Cid*, avait éveillé l'envie : peut-être aussi avait-il rendu le public plus difficile. — *Britannicus* fut reçu froidement (1669), et se traîna péniblement jusqu'à la huitième représentation. (*Voyez FLORIDA.*) On ne sentit point d'abord tout ce qu'avait de vrai, de profond, de terrible, ce tableau historique du caractère et de la cour de Néron. Boileau, presque seul, en fut frappé; et, courant embrasser Racine, il lui cria devant tout le monde : *Voilà ce que vous avez fait de mieux.* Ce grand critique ne fut pas seulement utile à Racine, en le louant; sa sévérité le servit encore mieux, en lui faisant supprimer deux scènes qui dépareraient l'ouvrage : l'une entre *Burrhus* et *Narcisse*, au commencement du troisième acte; l'autre, qui ramenait Junie, au cinquième, en présence de Néron (5). Louis Racine, dont on apprend chaque jour à lire les Mémoires avec plus de défiance, parce qu'il ne les a écrits que sur des oui-dire, rapporte que « ces » vers de la dernière scène du quatrième acte :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,  
Il excelle à conduire un cher dans le carrosse,  
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

» firent une vive impression sur » Louis XIV, qui crut y voir une » censure de sa conduite, et que, » dès ce moment, il quitta l'habitude où il était de figurer dans les » ballets qui se donnaient à sa cour. » Il est très-possible que Louis XIV ait réfléchi, à propos de ces vers,

(5) Édition d'Agasse, t. II, p. 336 et 404.

sur le peu de dignité qu'il y avait à danser en public; mais qu'il les ait crus dirigés contre lui, et surtout que Racine ait jamais eu la pensée de les lui appliquer, c'est ce qui est contraire à toute vraisemblance. Ces vers sont si naturellement placés dans la bouche de Narcisse, ils sont si conformes à l'histoire, ils vont si directement au but de la scène, il était si impossible qu'ils ne s'y trouvassent pas, qu'il serait superflu de supposer au poète d'autres intentions que des intentions purement dramatiques, quand même il ne serait pas ridicule et odieux d'imaginer qu'il ait songé le moins du monde à Louis XIV, en parlant de Néron. — *A Britannicus* succéda *Bérénice*. Ce fut à la sollicitation de la célèbre Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi, que Racine et Corneille traitèrent tous deux, et à l'insu l'un de l'autre, ce sujet si peu fait pour la scène. Outre le plaisir de voir lutter ensemble deux illustres rivaux (6), la princesse s'en promettait secrètement un autre, dans la peinture de la séparation héroïque des deux augustes amants (7). Trois mots de Suétone : *invitus invitam dimisit*, voilà tout le fonds de la pièce : fonds bien léger, que Boileau, s'il n'eût été absent, n'aurait pas laissé exploiter à son ami; travail ingrat, dont Corneille vieilli ne prévit pas le danger beaucoup plus grand encore pour lui que pour Racine. Les deux *Bérénice* furent représentées sur la fin de 1670; celle de Corneille au Palais-Royal, par la troupe de Molière; celle de Racine, à l'hôtel de Bourgogne. Corneille

(6) L'infortunée ne fut point témoin de cette lutte. Une mort prématurée ravit cette princesse au monde, dont elle était l'ornement, et aux lettres, dont elle était l'appui (Voy. son article, XX, 197).

(7) On sait qu'elle-même avait mis un frein à son penchant pour Louis XIV.

tomba : Racine eut trente représentations de suite, honorées des de la cour et de la ville. La Coudé répondit un jour, par vers de la pièce, aux critiques en faisait devant lui :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je  
Et crois toujours la voir pour la prem

On a dit, et de très-zélés amateurs de Racine ont avoué, que *Bérénice* n'était pas une véritable tragédie. Tragédie ou drame, porte le titre qu'on lui donne, que l'on convienne que c'est racle de l'art, et qu'il n'y a eu, dans aucune pièce, un plus mérite de difficulté vaincue : au style, écoutons comme l'auteur de *Zaïre* : « Voilà » doute, la plus faible des tr » de Racine qui sont restées : » tre : ce n'est pas même un » die; mais que de beautés de » et quel charme inexprima » gue presque toujours dans » tion ! Pardonnons à Corne » n'avoir jamais connu ni ce » reté, ni cette élégance; mai » ment se peut-il faire que pe » depuis Racine, n'ait appri » ce style enchanteur ? » — Q les noms de *Roxane* et de *Bérénice* : Racine ait eu l'intention de plaire à la reine Christine de Suède, par jalousie, son favori naldeschi, en 1657, dans une de Fontainebleau, ou qu'il ait simplement voulu, comme il le fit transporter sur le théâtre les tragiques, alors presque inconnues, qui s'étaient passées au siècle 1638, cela est tout-à-fait indigne du mérite de la pièce. Mais ce fut probablement pas étranger au succès de vogue qu'elle obtint. La nouveauté des mœurs et des costumes dut aussi piquer beau-



le spectateurs habitués à presque toujours sur la scène grecs et des Romains. Voilà l'habitude. Les connaisseurs, à leur tête, admirèrent la passion de *Roxane*, l'incarnant d'*Acomat* (8); et ce deux véritables créations : vivre à jamais *Bajazet*, les défauts. Segrain raconte celle, placé près de lui à la représentation, lui dit tout ses habits sont à la turque, ses caractères sont à la française ne le dis qu'à vous, pour r'aille pas croire que j'en ai jalousie. » Non, personne t cru : non, Corneille pouvait hautement ce reproche cères de *Bajazet* et d'*Acomat* était trop juste pour l'ex autres personnages. Boileau le style de cette tragédie. La sentence est sévère. jugeait *Bajazet* par comparaison les autres pièces de son temps c'était Boileau. — Mir représenté pour la première fois 1673, est, suivant l'ouvrage où *Racine paraît* du *lutter de plus près* Corneille, en mettant sur les grands personnages de la pièce, tels qu'ils sont dans la pièce. Il semble que ce désir de si tant est que Racine l'ait déjà manifesté dans *Brienne*, avec non moins d'éclat, ses admirables figures d'*Agrippa* le *Néron* méritent d'être placés des personnages historiquement peints par Corneille, si bien au moins que *Mithridate* ou qu'il en soit, le théâtre de

Corneille offre peu de caractères plus grandement tracés que le *Mithridate* de Racine (9). On a reproché toutefois à ce poète d'avoir fait son héros amoureux et jaloux. Corneille aussi a souvent commis une pareille faute, qui était un sacrifice au goût du temps. Mais, ici, que cette faute est heureuse ! elle nous a valu *Monime*, le rôle le plus parfait, le plus touchant du théâtre de Racine, et par conséquent de la scène française. Voltaire a dit que l'intrigue de *Mithridate* n'était autre chose que l'intrigue de *l'Avare*. On aurait pu lui répondre que l'intrigue de *Zaire* n'est autre chose aussi que l'intrigue de *Nanine*. Mais qu'est-ce que cela prouve contre les deux tragédies, si des moyens de comédie y sont traités noblement, tragiquement, et de manière à exciter l'intérêt et la terreur ? — « J'avoue, » dit Voltaire, que je regarde *Iphigénie* (1674) comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans exaltation, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? Tout le rôle d'*Ulysse* en est plein, et c'est une politique parfaite ; uniquement fondée sur l'amour du bien public ; elle est adroite, elle est noble, elle ne discute point ; elle augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie*, celui de la simplicité noble et intéressante ; *Agamemnon* est tel qu'il doit être : et quel style ! c'est-là le vrai sublime. » C'est à propos de cette

re considère le rôle d'*Acomat* comme l'opéra humain.

(9) « De toutes les tragédies françaises, dit Voltaire, celle qui plait le plus à Charles XII, c'est *Mithridate* ; et, quand on la lui lisait, il marquait du doigt les endroits qui le trouvaient le plus intéressant. »

pièce que l'auteur de *Méropé* s'écrie ailleurs : « *O tragédie des tragédies ! beauté de tous les temps et de tous les pays ! malheur au barbare qui ne sent pas ton prodigieux mérite !* »

Il y eut, pour le tourment de Racine, un assez grand nombre de ces *barbares*, lors de l'apparition de ce chef-d'œuvre, auquel pourtant une foule immense courait et pleurait chaque jour. On ne se contenta pas de la critiquer amèrement, et sous plusieurs formes. On voulut lui opposer une autre *Iphigénie*; celle-ci fut jouée quatre ou cinq fois : donnée d'abord sous le nom de Coras, elle fut revendiquée par Leclerc, très-indigne confrère de Racine à l'académie française. Coras, Leclerc, et leur *Iphigénie*, ne sont connus aujourd'hui que par l'épigramme de Racine :

Entre Leclerc et son ami Coras, etc.

L'*Iphigénie* de Racine était réservée, dans le dix-huitième siècle, à un plus sanglant outrage. Un Luneau de Boisjermain (10), un La Dixerie (11), conçurent l'idée de substituer à l'admirable récit d'*Ulysse*, un dénouement en action; et l'auteur de la comédie de l'*Oracle* et d'*Arlequin au Sérail* (12) se chargea intrépidement, en 1769, de refaire le 5<sup>me</sup> acte, d'après le plan de ces réformateurs : il retranschait cent vers; il en fit ou refit une douzaine. Ce sacrilège fut sifflé; et le chef-d'œuvre de Racine resta imparfait... comme auparavant (13). - Trois

(10) Auteur d'un Commentaire sur Racine, qu'on croirait entrepris dans le seul dessein de rabaisser le mérite littéraire de ce grand poète, et même d'attaquer son caractère personnel; ouvrage à-la-fois inepte et odieux, que Laharpe a pris la peine de réfuter d'un bout à l'autre avec toutes les forces de sa raison; dans un nouveau Commentaire plein de goût et de savoir, dont Geoffroy s'est beaucoup servi, tout en le déprimant, pour faire le sien qui n'en est pas moins à-peu-près oublié.

(11) *Lettres sur l'état présent de nos spectacles.*

(12) Saint-Foix.

Les réformateurs de Racine se sont trop

ans s'écoulèrent entre *Iphigénie* et *Phèdre* (1677). Les critiques, dont l'une de ces tragédies avait été l'objet, n'étaient qu'un faible essai des persécutions qu'on préparait à l'autre : le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, neveu et nièce du cardinal Mazarin, ennemis de Racine, on ne sait pourquoi, se déclarèrent d'avance, et sans pudeur, les chefs d'une cabale odieuse et ridicule. Tout fut mis en œuvre pour faire tomber la *Phèdre* de Racine, et pour faire aller aux nues la *Phèdre* de Pradon, qui fut jouée, trois jours après, sur le théâtre de la rue Guénégaud. On a peine à le croire, malgré le témoignage de Boileau, transmis par Louis Racine : toutes les premières loges des deux théâtres avaient été louées par cette cabale pour plusieurs représentations; elles furent remplies pour Pradon, et laissées vides pour Racine, de façon que sa pièce parut être jouée dans le désert : cette manœuvre coûta environ vingt-huit mille francs de notre monnaie actuelle; et, ce qu'il y a de plus incroyable, elle réussit assez, pendant quelque temps, pour tromper le public, et pour donner à Pradon toutes les apparences du triomphe. Il est fâcheux pour la mémoire de M<sup>me</sup>. Deshoulières que son nom ait figuré parmi les chefs d'une si scandaleuse intrigue : on sait que, soupant avec le triomphateur, le soir même de la première représentation, elle composa ce sonnet que nous n'osons citer en entier, par un reste d'égards pour elle :

Dans un fauteuil doré, *Phèdre* tremblante et blême,  
Dit des vers où d'abord personne n'eut rien, etc.

preses. Ils auraient réussi vingt-cinq ans plus tard, où l'on vit accueillir avec acclamation le nouveau 3<sup>e</sup> acte de la *Mort de César*, et le nouveau 5<sup>e</sup> acte des *Horaces*. Les lumières avaient fait des progrès!

na d'abord ce sonnet au duc s. Des amis indiscrets, vou-  
ger Racine, répondirent par  
très-injurieux, sur les mê-  
s, que le duc imputa à Racine  
eau, et auquel il répliqua par  
ème sonnet et par des mena-  
nelles contre ces deux poë-  
lut toute l'autorité du prince  
pour mettre fin à la querelle.  
shoulières, véritable auteur  
ier sonnet, fut seule punie,  
sévèrement, quoique long-  
près; car tout Paris la re-  
lans ces vers de la dixième  
Boileau :

C'est une préieuse,  
s'esprits jadis si renommés.  
oup de son art, Molière a diffusé, etc.

se de *Phèdre*, qui eut lieu  
d'un an, mit les deux pièces  
lace. Mais cette réparation  
ne put consoler Racine : elle  
leurs empoisonnée par de  
s indignités de ses ennemis,  
ièrent une édition fautive de  
, et substituèrent aux plus  
ers, des vers de leur façon,  
ou plats; tant il est vrai  
a rien de plus méchant que  
ants auteurs, et rien de pire  
e populace, que le bas peu-  
la littérature. L'auteur de  
, dégoûté du théâtre, y re-  
à l'âge de 38 ans, c'est-à-  
ans toute la force et la matu-  
son génie. — Ce ne fut qu'a-  
silence de douze années que,  
rede M<sup>me</sup>. de Maintenon, Ra-  
nposa son *Esther*, pour être  
non sur la scène française  
nais dans la maison de Saint-

n n'y fut jamais représentée du vivant de  
me les premières éditions qui en furent  
iqu'*Esther* porte le titre de tragédie, elle  
intitule ainsi dans le privilège du Roi;  
t injuste de la juger comme telle, bien  
stiments, la diction et la plupart des ca-  
soient véritablement tragiques.

Cyr (15). Le succès fut prodigieux  
(20 janvier 1689). « Le roi, dit M<sup>me</sup>.  
» de la Fayette, n'y mena, pour la  
» première fois, que les principaux  
» officiers qui le suivaient à la chas-  
» se. La seconde fut consacrée aux  
» personnes pieuses, telles que le  
» Père Lachaise et douze ou quinze  
» jésuites (16). Ensuite elle se répan-  
» dit aux courtisans, etc. » L'hon-  
neur d'y assister devint l'ambition  
de tous. M<sup>me</sup>. de Sévigné y fut ad-  
mise; et l'on sait avec quel enthous-  
iasme elle en parle dans ses lettres  
(17). Le théâtre en France, et plus  
particulièrement à la cour, est un  
éternel sujet d'applications et d'al-  
lusions. Les spectateurs en trouvent  
souvent là-même où l'auteur n'en a  
pas prévu. Il faut donc en général se  
défier de tous les récits faits sur ces  
matières. Il est toutefois assez const-  
tant que, dans cette pièce, Racine eut  
en vue quelques allusions, ou du  
moins qu'il ne protesta point contre  
celles qui furent faites. M<sup>me</sup>. de Main-  
tenon se reconnut avec plaisir dans

(15) « M<sup>me</sup>. de Maintenon était persuadée que les  
» amorceurs de la scène sont bons à la jeunesse;  
» qu'ils donnent de la grâce, apprennent à mien-  
» prononcer, et cultivent la mémoire. Mais après  
» avoir fait jouer *Andromaque* par les demoiselles  
» de Saint-Cyr, elle craignit que cela ne leur in-  
» nuit des sentiments opposés à ceux qu'elle voulait  
» leur inspirer. Elle écrivit en conséquence à M. Ra-  
» cine : Nos petites filles viennent de jouer votre  
» ANDROMAQUE, et l'ont si bien joué qu'elles ne  
» le joueront plus, ni aucune autre de vos pièces;  
» et elle lui demanda ensuite un poème moral ou  
» historique dont l'amour fut entièrement banni. »  
(Souvenirs de M<sup>me</sup>. de Caylus.)

(16) « Aujourd'hui, disait M<sup>me</sup>. de Maintenon,  
» on ne jouera que pour les saints. »

(17) Il est permis de croire que M<sup>me</sup>. de Sévigné  
fut encore plus sensible à l'invitation du roi,  
qu'aux lectrices de l'ouvrage. Elle ne prouve que  
trop dans ses lettres, dont la lecture est d'ailleurs si  
remplie de charme, combien peu elle sentait le mé-  
rite de ce grand poëte. Au reste, M<sup>me</sup>. de Sévigné  
n'a jamais écrit que Racine passerait comme le ca-  
se, et Voltaire, sur la foi duquel Leharpe, l'abbé  
de Vauxcelles et Sauré l'ont répété, ne lui a jamais  
rien prêté de semblable (Voy. la Notice sur M<sup>me</sup>.  
de Sévigné, par M. Saint-Surin, à la tête des Let-  
tres de cette dame, dans l'édition de M<sup>me</sup>. de Sévigné,  
1810, tom. I<sup>re</sup>, 4<sup>re</sup> et 5<sup>es</sup>, pag. 156.)

*Esther*; et tous ses amis ne manquèrent pas de voir M<sup>me</sup>. de Montepan dans l'altière *Vasthi*. Les chansons du temps qui, comme on l'a dit ingénieusement, formaient, en France, une sorte de contre-poids et de tempérament au pouvoir absolu, donneraient même à penser que le ministre Louvois et la révocation de l'édit de Nantes étaient signalés dans *Aman*, surprenant au roi *Assuérus* l'édit de proscription des Juifs. Mais cette hardiesse est peu vraisemblable; et il faudrait, pour y ajouter foi, des pièces historiques plus graves que des chansons. — *Athalie*, composée pour Saint-Cyr comme *Esther* (18), eut un sort bien différent. L'envie, masquée d'un faux zèle, en empêcha la représentation. Elle fut jouée seulement deux fois à Versailles, dans une chambre, sans théâtre, sans costumes, par les demoiselles de Saint-Cyr (19). Racine, ne lui ayant point donné d'autre destination, la fit imprimer. Mais, ô injustice scandaleuse et vraiment inexplicable! ce chef-d'œuvre, au-dessus duquel il n'y a rien, ni chez les anciens, ni chez les modernes, ne trouva point de lecteurs! Que dis-je? S'il faut en croire certains mémoires du temps, dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits,

(18) On a souvent dit que l'idée de ce sujet était absolument neuve, et qu'Arnauld lui-même n'avait pas cru que les livres saints pussent fournir un autre sujet de tragédie que celui d'*Esther*. Cependant les Jésuites avaient, le 10 août 1678, fait jouer une *Athalie* dans leur collège de Clermont. Voici ce qu'en dit Loret, dans sa Gazette en vers, lettre du 24 août :

Au collège de Saint-Ignace,  
Où, dans une assez bonne place,  
Je me mis et me cantonnai  
Pour quinze sols que je donnai,  
Fut avec appareil extrême  
Représenté certain poème,  
Durant cinq jours il y eut,  
Portant pour titre *Athalie*, etc.

(19) « Cette pièce est si belle, dit M<sup>me</sup>. de Caylus, que l'action n'en parut pas refroidie. »

on en prescrivait la lecture pour *nitence*! tant les jugements des temporains sont souvent bizarres et passionnés! On ne saurait en se défendre d'une affliction profonde en songeant que Racine est mort le chagrin de voir son siècle méconnaître cette œuvre immortelle. Vain Arnauld, du fond de son souterrain, par son suffrage son élève découragé; en vain Boile répétait : *C'est votre meilleur ouvrage, le public y reviendra* s'en fallut que Racine ne crût survécu à son génie, comme l'écrit Corneille. La voix de Boileau bien entendue de la postérité, point écoutée du vivant de son auteur. Le succès d'*Athalie* composé en 1691, ne commença qu'en 1716 depuis ce temps, ils s'accroissent chaque jour; et, s'il augmentait encore, on trouvera bientôt que Racine n'en a pas dit assez, qu'il a proclamé *Athalie*, l'ouvrage qui s'approche de la perfection qu'il n'a jamais sortie de la main des hommes (20). Cette seconde injure du public envers Racine, en aggravant la plaie de la première, comble à ses dégoûts, et le pousse tout-à-fait à quitter la carrière du théâtre, beaucoup plus, sans

(20) Quand le célèbre Lekain vint à Paris, chez Voltaire, faire devant lui l'épreuve de sa voix, il fut étonné de ne pas entendre trop tôt perdu pour le théâtre dont il se croyait la gloire, il voulut d'abord lui reciter le rôle de *Phèdre*. « Non, non (dit le poète), je n'ai pas de mauvais vers. » Le jeune homme lui dit de repéter la première scène d'*Athalie*, et *Abner*. Voltaire l'écoute; et l'ouvrage s'écroule. L'acteur, il s'écrie avec transport : « Quelle poésie! et toute la pièce est si bien faite!... Ah! Monsieur! quel homme est celui-ci? » C'est Lekain qui rapporte, dans ses Mémoires, tout ce qui fut dit d'autant plus frappé qu'il n'aurait pas voulu que Voltaire pût un peu plus de lui et un peu moins de l'acteur. L'imitation de Voltaire se fit un jour plus vivement encore devant Lekain, lorsqu'après avoir déclaté la scène de *Phèdre*, il lui dit, en faisant tout à fait sur sa poitrine : « Mon ami, je ne saurais plus en comparaison de cet homme-là.

que les autres motifs qu'on lui a prêtés. Les sentiments religieux qu'il puisa dans sa famille, et dans l'exemple de ses maîtres, se fortifièrent avec l'âge : mais ils étaient, ce semble, assez vifs, dès sa jeunesse, pour le faire renoncer plutôt encore qu'il ne l'a fait, à des travaux qu'il aurait cru incompatibles avec la vie chrétienne ; et, en supposant que sa dévotion, qui d'ailleurs était douce et tolérante comme celle de Fénelon, l'eût empêché de traiter des sujets de tragédie profane, combien de sujets sacrés n'aurait-il pas pu mettre sur la scène ! combien de chefs-d'œuvre utiles à la religion même, n'aurait-il pas pu joindre aux chefs-d'œuvre d'*Esther* et d'*Athalie* ! Disons le franchement : ceux qui s'obstinent le plus à attribuer à la religion la retraite prématurée de Racine, ne sont peut-être pas fâchés d'avoir ce petit reproche à lui faire, et de pouvoir en conclure qu'elle rétrécit l'esprit et étouffe le génie. C'étaient, en effet, des esprits singulièrement rétrécis, que le grand Corneille, Pascal, Bossuet, Fénelon et Despréaux ! Et comment s'étonner que le res-sentiment d'une grande injustice ait suffi pour éloigner Racine du théâtre, quand on sait, quand il a lui-même avoué, que *la plus mauvaise critique lui faisait plus de peine que les plus grands succès ne lui faisaient de plaisir* ? C'est une faiblesse, dira-t-on ; mais peut-être est-elle inséparable de cette sensibilité ardente, qui seule produit de grandes choses. Ne reprochons pas si légèrement aux hommes de génie des défauts qui peuvent avoir été la source de leur talent. Molière, dira-t-on encore, n'a point eu cette faiblesse. Mais, de bonne foi, a-t-il été mis à de pareilles épreuves ? Peut-

on comparer le froid accueil fait aux premières représentations de l'*Avare*, des *Femmes Savantes* et du *Misanthrope*, à la rage aveugle et stupide qui, après s'être essayée contre *Iphigénie* à l'aide de Leclerc, après avoir, pendant un an, fait triompher la *Phèdre* de Pradon, se déchaîne contre *Athalie*, et parvient à en faire dédaigner la lecture ? Racine ne pouvoir être lu ! Qui peut affirmer que Molière, dont le style n'avait pas pourtant la perfection de celui de Racine, aurait supporté sans amertume un pareil affront ? Qui sait même si le peu de succès de trois de ses chefs-d'œuvre n'aurait pas suffi pour le dégoûter aussi du théâtre, sans la nécessité où il était d'y demeurer pour faire vivre sa troupe, et pour vivre lui-même ? En n'attribuant qu'à des motifs temporels la retraite de Racine, il ne faut pas dis-convenir toutefois, que c'est à partir de la disgrâce de *Phèdre*, que sa conduite privée devint ce qu'elle resta pendant toute sa vie, c'est-à-dire, d'une régularité exemplaire : non qu'auparavant il eût jamais manqué, dans ses actions, de cette décence inséparable du bon goût dans les écrits. Mais, en se détachant du théâtre, il renonça naturellement aux distractions et aux liaisons, tant soit peu périlleuses, qu'il y avait trouvées. La piété, dans laquelle il avait été élevé, se réveilla facilement dans son cœur, et lui offrit, dans ses chagrins, des consolations que le genre de monde qu'il quittait ne pouvait lui donner. On assure même qu'il songea un moment à se consacrer tout-à-fait à Dieu, en embrassant la vie monastique. La réflexion lui fit préférer des chaînes plus légères. Il se maria, en 1677, à la fille d'un trésorier de France d'A-

miens (21). Il fit un bon choix, et fut heureux. Ce fut cette même année que le roi nomma Racine et Boileau historiographes de France. Au retour de la campagne qui fut si courte et si glorieuse, le roi leur dit : « *Je suis fâché que vous ne soyez pas venus avec moi ; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long.* » — « *Votre Majesté*, lui répondit Racine, *ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits.* » Boileau, dont la proscassee négligée se serait élevée difficilement peut-être à la dignité historique, eut sans doute une très-petite part à l'histoire du roi. Racine, qui s'en occupa beaucoup, ne put la terminer. On sait que l'ouvrage, interrompu à sa mort, périt à Saint-Cloud, dans l'incendie de la maison de Valincourt, son successeur, le 13 janvier 1726. On sait aujourd'hui que Valincourt, voyant le manuscrit près d'être consumé, donna vingt louis à un savoyard pour aller le chercher au travers des flammes, et que celui-ci lui rapporta un recueil de Gazettes de France. Il était assurément difficile, que l'Histoire du Roi, lue au roi lui-même à mesure qu'elle avançait, ne ressemblât pas un peu à un panégyrique ; mais nous avouerons que cette réflexion ne nous paraît point, comme à Laharpe, devoir diminuer nos regrets, à en juger uniquement par le *Précis historique des Campagnes de*

(21) Mlle. Catherine Romanet. Sept enfants naquirent de ce mariage. Deux filles prirent le voile. Louis Racine assure que M<sup>me</sup>. Racine n'avait jamais lues tragédies de son mari. — Ses devoirs de mère l'occupaient si exclusivement, qu'un jour que Racine, revenant de Versailles, lui rapportait une bourse de mille louis qu'il avait reçue du roi, à peine y fit-elle attention, ne songeant qu'à lui parler d'un de ses enfants qui n'avait pas voulu être dier depuis deux jours (Laharpe). — Elle mourut six ans après lui. Une partie de sa fortune périt système de Law.

1672 à 1678, seule partie de l'ouvrage, qui, ayant été confiée par Valincourt à l'abbé de Vatry avant l'incendie, n'ait pas été la proie des flammes. Le style de ce *Précis*, faussement attribué d'abord à Pellisson (V. ce nom, XXXIII, 300), est élégant et simple : la narration en est claire, rapide et animée ; et la louange n'y est point donnée aux dépens de la vérité (22). — Quelques esprits indépendants, à qui peut-être il n'a manqué, pour être des flatteurs, que des souverains qui voulassent écouter leurs flatteries, ont reproché à Racine, ainsi qu'à Molière et à Despréaux, d'avoir trop fréquenté la cour, et d'avoir consacré leurs travaux à l'éloge de Louis XIV, et à ses plaisirs. Eh ! où donc est le crime d'avoir recherché souvent l'entretien d'un prince qui comblait à-la-fois le mérite, et de distinctions et de largesses ; qui, au milieu des pénibles soins du trône, disait à Boileau : « *Souvenez-vous que j'ai eu tous les jours une demi-heure à vous donner ?* » Où est le crime d'avoir loué un monarque que ses plus cruels ennemis ont jugé louable à tant d'égards ; dont les travaux ont à jamais illustré la France ; qui a donné son nom à son siècle ; dont les plaisirs même avaient un caractère de grandeur, et nous ont valu *Esther*, *Athalie*, le *Tartuffe*, le *Bourgeois gentilhomme*, et tous les chefs-d'œuvre des Quinault, des Lulli, des Lebrun, des Mansard et des Girardon ? — Louis XIV se plut à prodiguer à Racine les gratifications et les faveurs ; il le fit trésorier de la généralité de Moulins, et Gentilhomme ordinaire (23) : il lui accorda les en-

(22) La relation du siège de Namur (en 1695), imprimée la même année par ordre du roi, est un modèle d'exactitude et de précision. — (23) Le ser-

trées, et un appartement au château : il le nomma plusieurs fois des voyages de Marli : il l'admit fréquemment dans son intimité, lors même qu'il ne recevait aucun de ses courtisans. Il trouvait sa conversation si remplie d'agrément que, durant une maladie, il le fit coucher dans une chambre voisine de la sienne, afin de le voir plus souvent. Racine alors lui servit de lecteur, et lui lut un jour Plutarque dans la version d'Amiot, en substituant habilement le langage moderne aux expressions gauloises que le roi n'aimait pas. — Comme la faveur dont Louis XIV honorait le premier de nos poètes n'était, ni le fruit du caprice, ni le prix d'une basse adulation, elle se soutint long-temps. Une circonstance imprévue vint malheureusement l'affaiblir. C'était en 1657. Dans un de ces entretiens intimes que M<sup>me</sup>. de Maintenon accordait souvent à Racine, la conversation ayant eu pour objet la misère du peuple épuisé par de longues guerres, cette femme célèbre pria le poète de rédiger ses idées en forme de mémoire, promettant que l'écrit ne sortirait pas de ses mains. Racine y consentit, non point par une complaisance de courtisan, et bien moins encore dans aucune vue ambitieuse (la conduite de toute sa vie repousse cette accusation), mais dans l'unique dessein d'être utile. Le roi surprit ce Mémoire, et le nom de l'auteur fut révélé. Peut-être la leçon était un peu trop directe, puisque Louis s'en offensa. « *J'aime beaucoup*, disait un jour ce prince à un prédicateur qui l'avait apostrophé personnellement, *J'aime beaucoup, mon père, à prendre ma part d'un sermon* ;

« *mais je n'aime pas qu'on me la fasse*. » Louis XIV avait-il besoin d'ailleurs qu'on lui exposât si vivement la misère du peuple, lui qui, bien que victorieux de tous côtés, venait, dit Torcéy, *de précipiter la paix de Riswick, par le seul besoin de soulager le royaume* ? mais peut-être aussi (et cette conjecture est la plus vraisemblable) le roi fut-il blessé seulement de voir un homme de lettres, sortant de la sphère exclusivement assignée alors à chaque profession, vouloir se mêler des affaires de gouvernement. Voici, en effet, quelles furent ses paroles : « *Parce qu'il fait bien des vers, croit-il tout savoir ? et, parce qu'il est grand poète, prétend-il être ministre ?* » Si l'on se reporte à ce qu'était alors l'état social, aux usages, aux convenances, aux devoirs particuliers à chaque classe et à chaque individu, on conçoit que la sévérité du roi dut paraître toute naturelle ; mais qu'elle doit nous sembler *barbare*, à nous qui, dans notre siècle de lumières, avons vu, non-seulement des poètes qui n'étaient pas des Racine, mais jusqu'à des histrions, s'arroger le droit de régenter leur souverain, et, pour comble de *civilisation*, se constituer les arbitres de sa couronne et de sa vie ! Quel qu'ait été le motif de l'humeur de Louis contre Racine, elle ne fut que passagère ; son estime et sa bienveillance ne l'abandonnèrent point : Racine ne cessa pas de le voir. Durant sa dernière maladie, le roi se fit donner chaque jour de ses nouvelles avec un intérêt touchant ; et ses bienfaits le suivirent au-delà du tombeau (24). Il n'est donc pas exact de dire que ce fut une disgrâce, et en-

visage de cette charge fut donné à J. B. Racine, son fils aîné à jeune âge de seize ans.

(24) Sa pension de 3000 liv. fut conservée à sa veuve.

core moins, que cette disgrâce ait causé sa mort. Mais on ne peut nier que le chagrin d'avoir pu déplaire un moment à son roi et à son bienfaiteur n'ait contribué à augmenter le mal dangereux (25) dont il était atteint depuis plusieurs années. — On a reproché à Racine d'être trop enclin à la raillerie; et Boileau lui-même eut à s'en plaindre quelquefois. Un jour qu'il raillait trop vivement et depuis trop long-temps son ami, celui-ci lui dit enfin : « Aviez-vous envie de me fâcher ? — Dieu m'en garde ! — Eh bien ! vous avez donc tort, car vous m'avez fâché. » Quoique son cœur n'eût aucune part à ce penchant de son esprit, il fit, pour s'en corriger, de nobles et heureux efforts sur lui-même. Quand la charité chrétienne ne le lui aurait pas ordonné, Racine avait trop bon goût, il avait l'âme trop élevée pour ne pas sentir que, si la raillerie a ses dangers entre des égaux, elle est, à l'égard de nos inférieurs quelconques, un abus de la force qui ressemble à de la lâcheté, comme un acte de violence envers un homme désarmé. Les épigrammes échappées à sa jeunesse sont piquantes et d'une malice très-fine; mais elles sont gaies, sans fiel, et en fort petit nombre. On ne peut guère trouver à redire qu'à celles contre *D'Olone* et *Créqui* (26). Son fils aîné lui en ayant un jour envoyé une contre Perrault : « Je voudrais, lui écrivit Racine, que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurois trop vous recommander de ne point vous laisser aller à la tentation de faire des vers françois : surtout il n'en faut faire contre

personne. » Il ya, dans toutes ses lettres à son fils, un caractère de dresse, de simplicité, de bon d'indulgence, qui émeut et qui touche. Quoi de plus touchant que celle où il lui dit (27) : « Je n'ai pas demandé à M. l'ambassadeur si vous pensiez un peu au bon et à moi, et j'ai eu peur que la réponse fût pas telle que je l'aurois souhaitée : mais enfin, je veux que, faisant votre possible, vous deveniez un parfait honnête homme, me, vous concevrez qu'il peut être sans rendre service qu'on lui doit. Vous croyez à la religion : je puis même vous la connoîtrez bien comme elle est, et c'est possible que vous ne soyez pas. Pour moi, plus je voyais plus je trouve qu'il y a de si doux au monde que la conscience, et de si comme un père qui ne querra pas dans son tour. M. Despréaux, qui est tant, est plus que de sentiments, etc., etc. » de Racine à ses amis, faciles, élégantes. I traits de force. En pos de la mort de Laurent, précepteur de son fils, qui fut depuis été emporté, et de son seul accès de colère. Je ne crois pas que, dans le Palais-Royal, le d'homme peut se dispenser de nous est resté de la d'ance de Racine

(25) Un abrès au foie.

(26) À propos des critiques d'*Andromaque*.

(27) 21 juillet 1698.

(28) Lettre à Boileau.



**RAC**

meilleurs amis, de remar-

» linistes, dit J.-B. Racine, y batti-  
 » rent des mains, et furent charmés  
 » d'avoir enfin trouvé ce qu'ils cher-  
 » chaient depuis long-temps et si  
 » inutilement, c'est-à-dire, un hom-  
 » me dont ils pussent opposer la plu-  
 » me à celle de l'auteur des *Provin-*  
 » *ciales*. » Provoqué par deux ré-  
 » sponses très vives de Dubois et de  
 » Barbier-d'Ancourt, Racine allait ré-  
 » pliquer par la publication d'une se-  
 » conde lettre plus piquante encore  
 » que la première. Les conseils de  
 » Boileau, ou plutôt son bon naturel  
 » et le regret d'avoir manqué aux ins-  
 » tituteurs de sa jeunesse, le décidè-  
 » rent à ne point l'imprimer (33) : il  
 » retira même tous les exemplaires de  
 » la première qu'il put trouver. Il avait  
 » commis une grande faute sans doute :  
 » mais combien la réparation fut plus  
 » grande encore ! De quel respect, de  
 » quel attendrissement ne se sent-on  
 » point saisi, quand on se représente  
 » Racine, se faisant conduire par Boi-  
 » leau, chez Arnauld, et se précipitant  
 » aux pieds de celui-ci, en présence  
 » de vingt témoins ; Arnauld se jetant  
 » à son tour aux pieds de Racine, et  
 » tous deux s'embrassant en frères, en  
 » amis, en chrétiens ! Le souvenir de  
 » cette faute pesait encore sur son  
 » cœur long-temps après. L'abbé Tal-  
 » lemant s'avisant un jour de la lui re-  
 » procher en pleine académie : « *Oui,*  
 » *Monsieur*, lui répondit Racine,  
 » *avec une noble humilité, vous*  
 » *avez raison ; c'est l'endroit le plus*  
 » *honteux de ma vie, et je donne-*  
 » *rois tout mon sang pour l'effa-*  
 » *cer.* » Ces faits répondent suffisam-  
 » ment aux biographes inconsiderés,  
 » malveillants ou mal instruits (34),

(33) Son fils aîné prit la même résolution : mais  
 ayant été trouvée en manuscrit dans les papiers  
 de l'abbé Dupin, parent et ami de Racine, en 1710,  
 elle fut alors livrée à l'impression pour la 1<sup>re</sup> fois.

(34) Luceau, le *Dictionnaire historique*, etc.

qui ont accusé Racine d'avo-  
 amour-propre excessif. Si  
 ce défaut, aurait-il été si do-  
 critique ? Aurait-il, sans le  
 crier il est vrai, mais aussi  
 fâcher, suivi jusqu'aux con-  
 Subligny (35) ? Parmi les  
 dramatiques de nos jours  
 modestes, combien y en a  
 profitassent des avis donnés  
 une parodie ? Ne serait-ce  
 une petite rancune de Bar-  
 Racine a dû cette accusa-  
 tion ? On sait que ce comédi-  
 tant un jour, sans aucune  
 mesure, auprès de Racine,  
 ses observations concerna-  
 ses rôles : « *Baron*, lui dit  
 » *je vous ai fait venir pour*  
 » *donner des instructions,*  
 » *pour en recevoir ;* » et  
 aussi que Messieurs les co-  
 sont sujets à prendre pour un  
 amour-propre excessif, la digni-  
 homme de lettres qui sait ga-  
 rang. — Racine était natu-  
 mélancolique avec lui-même  
 que fort doux avec les autres  
 avait l'âme tendre ; il regar-  
 les émotions tristes ou reli-  
 plutôt que celles de la joie.  
 généreux, et savait se conser-  
 moyens de l'être, par la bonté  
 d'ordre et d'économie. Il a  
 ses secours beaucoup de  
 éloignés ; il avait un soin t  
 de sa nourrice, et ne l'oublia  
 dans son testament. Parmi  
 qu'il s'était faits dans le mo-  
 de ceux qui lui paraissaient  
 attachés, c'était le chevalier  
 gnant, si connu par son dis-  
 son ami Lafontaine. Poign  
 nonça long-temps d'avance  
 ferait son héritier, et il tir

(35) *Anteur de la Folle Quercelle*, 1<sup>re</sup>  
 parodie d'*Andromaque*, Paris, 1688, in-

sa mort, tout le bien se ingé. Racine n'en acquitta avec zèle et reconnaissance de maladie et de sépulture si que testateur. Nul ne fut époux et plus tendre père. On chrétienne de ses en- sa grande affaire. Il faisait sur la prière en commun mme, ses enfants et ses do-. Il leur lisait et leur ex- Évangile. Dans les dix der- ées de sa vie, tous ses plai- son bonheur, étaient con- ins ses affections domesti- allait même plus à la cour, les devoirs de sa charge et atérêts de sa famille : et ce- combien n'avait-il pas de 'y plaisir et de s'y faire ai- belle et noble figure, des gracieuses, tous les char- esprit, tout l'éclat de la re- unis à l'art heureux de les ier ! Soixante ans après les ations d'*Esther*, à Saint- lames qui en avaient été té- arlaient encore de lui avec ement, et disaient à Louis « Vous êtes fils d'un hom- avait un grand génie et nde simplicité. » Il avait, nchanté tout le monde, plus r l'aménité et la grâce des ns qu'il donnait aux jeunes es de Saint-Cyr, que par t même pour la déclama- e talent, il le possédait au degré. Aucun homme de s ne lisait et ne récitait e lui. Un jour, chez Boileau, raison d'Autenil, lisant et t d'abondance l'*OEdipe* de , il fit verser des larmes à ssistants. Il enseigna à Ba- la Champmélé un système nation plus conforme à la

nature et au bon goût, ou, pour mienx dire, il leur apprit à parler et non à déclamer. — Comment un homme doué de tant de qualités naturelles ou acquises a-t-il eu des ennemis ? Cette question pourrait paraître par trop ingénue ; et nous ne la ferons point. Mais comment ces inimitiés lui ont-elles survécu pendant plus d'un demi-siècle ? C'est ce qu'on ne peut guère expliquer que par l'extrême influence de Fontenelle sur la littérature du siècle dernier. Fontenelle, neveu de Corneille, et, à ce titre, disposé à défendre et à maintenir la prééminence de son oncle sur ses rivaux, fût-ce aux dépens de la justice et de la vérité ; Fontenelle haïssait personnellement Racine, depuis l'épigramme qui avait immortalisé sa tragédie d'*Aspar*. Sa rancune dura soixante ans ( cela est un peu long pour un philosophe ) : elle lui inspira cette odieuse et absurde épigramme où l'auteur d'*Esther* est traité de *suppôt de Lucifer*. Elle se manifesta de toutes les manières et dans toutes les occasions, sans se lasser jamais, et sans avoir à craindre la fêrule de Boileau qui n'était plus : enfin elle parvint à retarder, pour Racine, le jour de la justice. Grâce soit rendue à Voltaire, qui s'indigna de cette iniquité, et qui, tant que la passion de l'irréligion ne vint pas fasciner ses yeux et fausser son goût exquis, proclama dans tous ses écrits, comme dans tous ses entretiens, l'inimitable perfection de Racine. Si Racine n'a pas, comme Corneille, joui, de son vivant, de tout l'éclat de sa gloire, il faut plaindre ses contemporains. Pour lui, il s'était depuis long-temps consolé, dans le sein de Dieu, de l'injustice des hommes. Il poussait l'indifférence pour ses ouvrages jusqu'à refuser

de revoir les éditions qu'en faisaient les libraires; et l'auteur de tant de chefs - d'œuvre, uniquement occupé, en mourant, de l'immortalité de son ame, ne songea pas même à celle de son nom. Sa fin, qui eut lieu le 22 avril 1699, fut douloureuse, et d'une intrépidité toute chrétienne. Il voulut être enterré à Port-Royal, aux pieds du docteur Hamon (V. ce nom), afin de n'être plus séparé, même par la mort, de ses anciens instituteurs. Après la destruction de ce monastère, on transporta (en 1711) ses restes à Paris, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, où ils furent placés à côté de Pascal. Le marbre tumulaire de celui-ci, enlevé en 1793, par les violateurs des tombeaux, a été rétabli à la restauration. La tombe de Racine, beaucoup moins apparente, déposée, depuis long-temps, dans une église de village (à Magni-Lessart), y fut retrouvée en 1808, et fut rapportée à Saint-Étienne-du-Mont, le 21 avril 1818 (Voyez la *Quotidienne* du 23<sup>e</sup> avril de la même année). Son épitaphe, composée par Boileau, fait peut-être sourire de pitié nos soi-disant philosophes (36); elle se termine ainsi : « O toi ! qui que tu » sois, que la piété attire en ce saint » lieu, plains, dans un si excellent » homme, la triste destinée de tous » les mortels; et, quelque grande » idée que puisse te donner de lui sa » réputation, souviens-toi que ce » sont des prières, et non pas de » vains éloges, qu'il te demande. » Outre les ouvrages dont nous avons

(36) Le texte de cette épitaphe est mal rapporté dans les *Mémoires* de L. Racine sur la vie de son père; elle est même incorrecte sur le marbre tumulaire pour l'avoir exactement, il faut la chercher dans les *Œuvres* de Boileau, édition de Saint-Marc, ou mieux encore dans l'édition de Blaise, 1823, donnée par M. Saint-Surin.

parlé dans le cours de cette Notice, il en est encore quelques-uns qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence; de ce nombre sont : I. *L'Abbrégé de l'histoire de Port-Royal*, composé en 1693. C'est à-la-fois un monument de la reconnaissance de Racine pour cette maison, et une preuve de plus de son talent pour écrire l'histoire. Boileau le regardait comme un morceau de beaucoup de mérite; toutefois il est aujourd'hui peu lu. II. *Les Cantiques spirituels*, composés pour la maison de Saint-Cyr, en 1694; c'est la dernière production poétique de Racine: c'est le chant du cygne. Ils sont remplis de grâce et d'onction; Fénelon n'en parlait qu'avec enthousiasme. Le sujet du troisième Cantique est la *Plainte d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même*.

« Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !  
 « Je trouve deux hommes en moi.  
 « L'un veut que, plein d'amour pour toi,  
 « Mon cœur te soit toujours fidèle;  
 « L'autre, à tes volontés rebelle,  
 « Me revolté contre ta loi. »

On dit qu'à cette strophe le roi s'écria: *Voilà deux hommes que je connais bien*. — Les Discours académiques qui nous restent de Racine se réduisent à deux : l'un, que nous avons déjà cité, pour la réception de Thomas Corneille; l'autre, pour la réception de l'abbé Colbert. Il est à remarquer que cet abbé Colbert, reçu de l'académie à l'âge de vingt-quatre ans, ayant eu à haranguer le roi, quelque temps après, au nom du clergé (en 1685), pria Racine de lui faire sa harangue : aussi se trouve-t-elle dans les *Œuvres* de ce poète. Quant au Discours que prononça Racine pour sa propre réception, il n'a jamais été imprimé; il paraît qu'il avait eu peu de succès, et que

nier, reçu le même jour que lui 2 janvier 1673), avait eu tous honneurs de la journée. Racine e quoï se consoler de ce petit c, dans la même semaine, par cès de sa tragédie de *Mithrida-* - Tout a été dit sur les ouvrages talent de Racine. On proposait ur à Voltaire de faire un comaire de ce grand poète, comme avait fait un de Corneille. « *Il a* », répondit-il, *qu'à mettre bas de toutes les pages : beau, thélique, harmonieux, ad- rable, sublime !* » Cette rée, ou ( si l'on veut ) cette e, n'a pas empêché une foule ivains plus ou moins recom- lables, de commenter Racine; urs travaux sont loin d'avoir inutiles. Quoi de plus propre réter les progrès du mauvais que de faire sentir tout le char- lu bon? Quelle meilleure répon- ix novateurs, aux *romantiques*, peintres de la nature brute, que vveloppement des beautés de l'art é à sa plus haute perfection? telle est la perfection de Racine, n'y a peut être pas, dans toutes ièces, nous ne disons point une e scène, mais un seul vers qui se être remplacé par un autre. t y est juste et vrai; tout y est pli de cette poésie d'images et de iments, de cette élégance conti- que, depuis les Grecs, Virgile i ont seuls possédée, et qui est tant plus admirable dans Raci- qu'il avait pour instrument une ue moins riche, moins harmo- ise, moins flexible et bien plus de que celle de Virgile. C'est out dans *Esther*, dans *Athalie*, articulièrement dans les chœurs es deux tragédies, qu'appuyé le plus sublime des modèles, il

est presque toujours sublime lui-même. C'est là que Racine a toute l'élévation d'un prophète hébreu, qui, empruntant et embellissant notre langue, viendrait nous annoncer des vérités divines dans des vers presque divins. Mais ce qui caractérise principalement Racine, c'est l'union complète, et peut-être unique, de deux qualités qui semblent incompatibles, de l'imagination la plus brillante et de la raison la plus parfaite qui fût jamais, de la sensibilité la plus exquise avec le bon sens le plus invariable. La raison en effet, autant et plus encore peut-être que l'imagination, domine dans la conception de ses œuvres les plus touchantes, dans l'exécution de ses scènes les plus dramatiques, dans le choix même de ses expressions les plus riches, de ses tours les plus elliptiques, de ses alliances de mots les plus hardies. Boileau, que plusieurs critiques ont surnommé le poète de la raison, Boileau lui-même n'est pas, sous ce point de vue, supérieur à Racine : et, d'ailleurs, cette qualité nous étonne moins en lui, parce qu'elle est accompagnée d'une imagination beaucoup moins vive. On a souvent proclamé Racine le plus grand des poètes français : il faudrait aussi le proclamer le plus raisonnable ; ou plutôt, n'est-ce pas précisément parce qu'il a été le plus raisonnable, qu'il a été le plus grand ? — Indépendamment des ouvrages cités dans le cours de cet article, on attribue à Racine la traduction (au moins pour un tiers) du *Banquet* de Platon, publiée par d'Olivet, Paris, 1732, in-12. Le reste de cette traduction est de M<sup>me</sup>. de Rochemouart, abbesse de Fontevraud. Quelques passages de la correspondance de Racine avec Boileau donnent lieu de

croire qu'il est l'auteur de l'*Épître du chancelier Letellier* et de celle de M<sup>re</sup> de Lamoignon (37), pièces que Piganiol a insérées dans sa Description de Paris. L'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, composé vers 1695, et, même, dit-on, à la sollicitation de l'archevêque de Paris, ne fut imprimé en entier qu'en 1767 : la première partie seulement avait paru en 1742. L'édition la plus complète des *Oeuvres* de Racine est celle que M. Aimé Martin a publiée en 6 vol., in-8°, Paris, Lefèvre, 1820, réimprimée en 1822. La correspondance avec Boileau y comprend 50 lettres, tandis que les éditions précédentes n'en contenaient que 47 et avec beaucoup de lacunes. Les éditions du *Théâtre* sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-fol. ; et celle de P. Didot l'aîné, an 11 (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie d'aucun pays ait encore produit. Nous avons parlé des Commentaires, not. 10 ci-dessus. Son éloge fut mis au concours, en 1772, par l'académie de Marseille (V. LAHARPE, XXIII, 187). Son portrait, gravé par A. Pirron, d'après le tableau original (par J. B. Santerre) conservé chez M. de Nauvois (arrière petit-fils de J. Racine), est joint à l'édition de ses *Oeuvres*, donnée en 1807, par G. Garnier, en 7 vol., in-8°, avec le commentaire de Laharpe. Ce même portrait avait été gravé in-fol., par Edelinck, en 1699.

R—R.

RACINE (Louis) le second fils du poète le plus parfait dont s'honore la scène française, s'est montré digne de cette illustre origine. Il naquit à Paris, le 6 novembre 1692.

(7) Lettres du 29 juillet et du 4 août 1687.

Son père se plut à former son enfance, et, peu de temps avant sa mort, le recommanda aux soins de Rollin, alors principal du collège de Beauvais. Il fut dirigé dans ses études par cet habile maître, et par Mésenguy, dont les conseils le fortifiaient dans les principes de sagesse et de piété qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine faisait des vers à l'insu de sa mère, prévenue contre la poésie; Boileau qu'il consulta sur ses premiers essais, voulut le détourner du commerce des Muses. « Depuis que le monde est monde, lui dit-il, on n'a point vu de grand poète fils d'un grand poète; et d'ailleurs vous devez savoir, mieux que personne, à quelle fortune cette gloire peut conduire. » Mais les remontrances furent inutiles. Au sortir du collège, il étudia le droit, et se fit recevoir avocat. Ne se sentant aucun goût pour cette profession, il prit l'habit ecclésiastique, et passa quelque temps, comme pensionnaire, dans la congrégation de l'Oratoire. Pendant trois ans qu'il habita la maison de Notre-Dame-des-Vertus, il composa le poème de la *Grâce*. Les lectures qu'il en fit à quelques personnes, révélèrent son talent pour les vers, et on l'engagea de s'appliquer à la Tragédie. Peut-être, dit-il, me serais-je laissé séduire (1) et aurais-je eu la témérité de vouloir approcher du Théâtre, si des amis plus sincères ne m'en eussent détourné, en me représentant

(1) Racine se sentait poussé malgré lui dans la carrière que son père a rendue si difficile. « La gloire d'être poète tragique, dit-il, m'a tenté. Je me sentais capable de faire comme un autre de ces poètes qui ne demandent pas un grand effort de génie, et qui cependant, à cause de leur nouveauté, rapportent à l'auteur beaucoup d'applaudissements dans quelques représentations, avec des emolument; mais je n'en voulais faire que d'excellentes : mon ambition fut mou salut. Ayant toujours devant les yeux l'*OEdipe* de Sophocle, et *Athalie*, je n'osais jamais la hardiesse de commencer une scène. »

des difficultés du poème dramatique (*Avertissement sur l'épître à Racine*). Le chancelier d'Angoulême le pressa de venir partager avec lui de Fresnes; Racine passa dans une agréable retraite les moments qu'il regardait comme les plus heureux de sa vie, et ne revint à Paris que par la volonté de son illustre protecteur. Sa nomination, et la mémoire de son père, le firent ouvrir, en 1719, les portes de l'académie des Inscriptions, et, peu de temps après, ses collègues s'engagèrent à se mettre sur les rangs, pour une place vacante à l'académie française. L'ancien évêque de Meaux (depuis cardinal de Fleury) traversa son election. Il manœuvra, et lui promit une place plus utile que celle d'académicien, mais elle il devait renoncer pour le moment. Racine, dont la fortune médiocre se trouvait réduite à moitié par le système (V. LAW), mit aux volontés du prélat, et, en 1722, pour Marseille, obtint le titre d'inspecteur-général des finances en Provence. Il passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, puis à Soissons, où il demeura deux ans, et où il se fit recevoir, par un marbre, maître parleur des eaux-et-forêts du duché de Bourgogne. Tout en remplissant avec ses occupations si peu conformes à ses goûts, il trouvait encore le loisir de cultiver les lettres; et, chaque année, il payait son tribut à l'académie des inscriptions, par quelques Mémoires qu'il venait de composer, et qui sont insérés dans le tome VII de cette société savante, vu à xv. Ce fut au milieu de divers emplois qu'il composa tous ses ouvrages; et, tant que les récompenses et les encouragements étaient prodigués à des ta-

lents médiocres, l'auteur du poème de la *Religion* languissait oublié dans le fond d'une province. Pendant son séjour à Lyon, Racine avait épousé M<sup>lle</sup>. Presle, fille d'un secrétaire du roi: cette union, d'ailleurs assortie, assura sa fortune; et après avoir été vingt-quatre ans commis de finance, jamais financier, il demanda sa retraite, et revint à Paris, avec la résolution de consacrer le reste de sa vie aux lettres. Les nouvelles éditions qu'il publia de ses ouvrages, accrurent bientôt sa réputation. En 1750, il se mit une deuxième fois sur les rangs pour une place à l'académie française; mais il se retira, dans la crainte d'être encore exclus par la cour, comme soupçonné de jansénisme. Admirateur de Milton, il avait appris l'anglais pour faire passer dans notre langue les beautés du *Paradis perdu*. Il venait d'en terminer la traduction, quand il reçut l'affreuse nouvelle de la mort de son fils unique, jeune-homme de la plus grande espérance. Cet infortuné se trouvait sur la chaussée de Cadix, et fut entraîné par les flots, lors de l'inondation causée par le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne et se fit ressentir jusque dans l'Amérique (2). Ce coup terrible plongea Racine dans le désespoir, et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. Il vendit sa bibliothèque et une collection d'estampes qu'il avait pris plaisir à former: renonçant pour jamais à l'étude, il ne conserva que les livres qui pouvaient entretenir en lui le goût de l'autre vie, après laquelle il soupirait. La seule distrac-

(2) Ce déplorable événement fit venir à Lefranc de Pompignan le sujet de stances si touchantes; et Lefranc a consacré la mémoire du fils de Louis Racine, son ami, dans les vers très-étudiés de sa belle Ode sur les comètes physiques des tremblements de terre.

tion qu'il se permit, fut la culture des fleurs, dans un petit jardin qu'il avait loué au faubourg Saint-Denis. Il y recevait quelquefois ses anciens amis, dont la conversation avait le pouvoir de suspendre ses douleurs. Ce fut dans cette humble retraite qu'il accueillit Delille, qui désirait lui soumettre sa traduction des *Georgiques* : « Je le trouvai, dit Delille, dans un cabinet, au fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paraissait aimer extrêmement. Il me répéta plusieurs fois combien mon entreprise lui paraissait audacieuse. Je lis, avec une grande timidité, une trentaine de vers ; il m'arrêta et me dit : « Non-seulement je ne vous détourne pas de votre projet, mais je vous exhorte à le poursuivre. » J'ai senti peu de plaisirs aussi vifs dans ma vie. Cette entrevue, cette retraite modeste, ce cabinet, où ma jeune imagination croyait voir rassemblées la piété tendre, la poésie chaste et religieuse, la philosophie sans faste, la paternité malheureuse mais résignée, enfin le reste vénérable d'une illustre famille prête à s'éteindre faute d'héritiers, mais dont le nom ne mourra jamais, m'ont laissé une impression forte et durable. » (V. la Préface de *L'Homme des Champs*.) Delille n'est pas le seul poète dont Racine ait encouragé les essais ; Lebrun s'honorait d'avoir reçu de lui les premières leçons de l'art des vers (Voy. *LEBRUN*, XXIII, 499). Quelques atteintes d'apoplexie l'avertirent de sa fin prochaine, à laquelle il se prépara en chrétien ; et la mort le frappa, sans le surprendre, le 29 janvier 1763. Racine était d'un caractère simple et vrai, sans jalousie comme sans malice, bon et obligeant, et sincère-

ment modeste. On sait qu'il peindre, les OEuvres de son p la main, et le regard fixé sur ce de *Phèdre* :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père

Il était membre des académies de Lyon, de Marseille, d'Angers, Toulouse. Son *Eloge*, par Lebeinséré dans le tome XXXI du *R* de l'académie des inscriptions. la source où l'on a puisé principalement pour la rédaction de ce cle, qu'on terminera par l'ition de ses ouvrages. I. La *C* poème, 1722, in-12. Racine comprend que ce fut la lecture du de saint Prosper (V. ce nom), donna l'idée de traiter en verçais une question agitée de long-temps ; mais que son but pas de réveiller le souvenir discussion encore récente, qu'drait, dit-il, oublier. Néanmoins malgré l'impartialité et la bo qu'il crut y mettre, les tracecole de Port-Royal y perçev visiblement (3) ; et l'ouvrage quelques ennemis dans le cleon y aperçoit, dit Laharpe, l caractère d'élégance et de pu dans le poème de la Religion

(3) On sait que Voltaire (*Poésies* d' adressa une pièce qui commence ainsi :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers di  
De ton Jansénisme les dogmes fanatiques

Et qui se termine par ce vers :

Et soyons des chrétiens, et non pas d

On peut voir dans le *Dictionn. des L* nistes, III, 251-59, l'examen des pas poème qui prêtent le plus à la censure.

(4) Racine raconte (dans une *Lettre à* seau) qu'étant allé rendre visite à un o ce prelat lui montra un exemplaire d la *Grèce*, dont plusieurs endroits étai au crayon ; et lui dit : « Ne croyez pas e les beaux endroits que j'ai ainsi crayon vos hérésies. Voilà un ouvrage qui sera damnation au jour du jugement. » Rac comme il put, ajoutant « que ne venant ler pour le théâtre, il ne s'attachait jets saints. — Eh ! tant pis, s'écria le pr rais mieux que vous finier des comédie



qué; rien ne s'élève jusque dans la poésie. Il a été traduit en français par Schaeffer, et en latin par M. R. (Revers), 1768, in-12. II. *La Remède*. L'auteur y développe les idées de Pascal, qui en est, dit-il, l'abrégé: « A ceux qui ont une répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable, la rendre aimable, en montrant qu'elle soit vraie, qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable. » L'existence de Dieu est le sujet du premier chant; de la révélation est le sujet du second; au troisième poète en montre les caractères; la religion chrétienne est le sujet du quatrième chant; et dans les deux derniers on répond aux objections des incrédules. Ce poème, selon J.-B. Rousseau, un des plus estimables de la littérature anglaise. Le sujet, dit Lamoignon, est parfaitement tracé; les vers sont bien choisis, fortifiés par un enchaînement, et dérivés d'un ordre lumineux. Rien n'est à la partie didactique: l'auteur n'a rien de cette imagination inventrice; et la versification est un plus assez de cette poésie simple et vivifiée tout. Malgré tout, il n'y a point de chant ni de vers; on ne trouve des traits si simples et un grand nombre de beautés; ce poème, en un mot, est très-supérieur à celui du *De Bernis* (V. ce nom): il fait un grand nombre d'édits, et il a été traduit en vers

français, dans le nombre, celle de Paris, 1768; suivie du poème de la *Grâce*.

anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens, et plusieurs fois en vers latins, notamment par Étienne Bréard (V. ce nom), et par l'abbé Revers (6). III. *Des Odes*, tirées des Livres saints: on y trouve de l'élégance et du nombre, s'il n'y a pas toujours de l'élévation et de la force. IV. *Des Epîtres* sur l'homme, adressées au chevalier de Ramsay; sur l'ame des bêtes, etc.; et des *Poésies* variées, parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie*, où le précepte et l'exemple sont joints heureusement, dit Laharpe, qui l'a insérée toute entière dans le tome XIII du *Cours de littérature*. V. *Réflexions sur la Poésie*, 2 vol. in-12. Elles sont le fruit d'une critique sage et éclairée. L'auteur avait étudié les anciens en poète et en érudit: cet ouvrage peut être consulté avec profit par les jeunes littérateurs. VI. *Mémoires sur la Vie de J. Racine*, avec ses Lettres et celles de Boileau, 2 vol. in-12. C'est un monument de la piété filiale, et un morceau de biographie du plus grand intérêt (V. l'article précédent); mais il n'est pas toujours exact (7). VII. *Re-*

Les dernières éditions offrent des changements assez considérables, surtout dans les notes. L'auteur y joint quelques *Epîtres*, et la *Prière de Clément* (V. ce nom), qu'il regardait comme plus chrétienne que la *Prière universelle de Pope*, bien qu'elle fût l'ouvrage d'un païen.

(6) Cette traduction de l'abbé Revers a été réimprimée avec beaucoup de changements, par l'abbé Lantier, Paris, Barthe, in-12, vers 1806 (Voy. la *List. des anonymes*, 1<sup>re</sup> édit., n<sup>o</sup> 10685).

(7) Par exemple, c'est d'après son témoignage que l'on a souvent répété que Boileau laissa en mourant presque tous ses biens aux pauvres; mais le témoignage du satirique, retrouvé de nos jours, et publié pour la première fois par M. Saint-Surin, dans son édition des *Œuvres de Boileau* (tom. 1<sup>er</sup>, à la fin de la Notice sur l'auteur), contient pour environ cent mille francs de legs ou dispositions particulières, qui certainement formaient une très-grande partie de sa fortune. Quant aux *Lettres de Racine* et de Boileau, M. Saint-Surin a fait voir (ibid. tom. IV pag. IX de l'avertissement) les changements considérables que L. Racine s'est permis en publiant cette correspondance.

marques sur les *Tragédies de Racine*, avec un *Traité de la Poésie dramatique ancienne et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12. Elles sont précédées d'une Lettre de Lefranc de Pompignan à l'auteur, pour l'engager à publier cet ouvrage. Les Notes sur le style sont le plus souvent justes, mais généralement superficielles, quoiqu'on s'aperçoive, ajoute Laharpe, qu'il est bien plus au fait de la versification que du théâtre. VIII. Le *Paradis perdu de Milton*, traduit en français, avec les notes et remarques d'Addison, et un Discours sur le poème épique, ibid., 1755, 3 vol. in-12. Cette traduction est plus exacte, mais moins agréable que celle de Dupré de Saint-Maur, qu'elle n'a point fait oublier. Elle a obtenu plus de succès dans la patrie de Milton; et les Anglais s'en servent assez communément pour étudier la langue française. On a publié, sous le nom de Louis Racine, en 1784, des *Pièces fugitives*, que sa veuve et ses amis ont désavouées hautement. Les *Oeuvres* de cet auteur ont été recueillies en 1747, en 1752, 6 vol., petit in-12; mais la seule édition complète est celle qu'a publiée M. Lenormant, Paris, 1808, 6 vol. in-8°, (8) précédée de l'*Eloge* de l'auteur par Lebeau (9).

(8) On regrette de ne pas trouver dans cette édition en passage de six vers, contenant, d'après Augelle, le récit de l'aventure d'André, et du bon; ce récit très ancien, sur lequel depuis qu'il a été admis par Perceval, dans sa *Morale en action*, faisant partie de la première Epître à Mme. la duchesse de Noailles, sur l'art de bien être. Ce morceau existe non seulement dans les nombreuses éditions de la *Morale en action*, mais encore dans les *Mémoires* de Desmolets, et dans la partie du tom. VI.

A. 1—7.

(9) Selon M. Barbier, Louis Racine est l'éditeur des *Poésies traitées en vers*, par les meilleurs poètes français, Paris, 1751, in-12; mais il eût pu de part à l'édition des *Lettres de J.-B. Rousseau*, dont on avait dit qu'il était l'éditeur. Voy. la *Lettre* qu'il écrivit à ce sujet aux auteurs du *Journal des sçavants*, 1759, p. 763. Brussette l'avait mis en correspondance avec ce grand poète, en 1731; et Racine

On peut encore consulter une sur cet écrivain par Palissot, *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, pour l'année 1766; *brégé de sa Vie*, dans la *France française*. Son portrait, gravé plusieurs fois d'après Aved, fait du *Recueil d'Odéuvre*. W

RACINE (BOXAVENTURE) logien appelant, né le 25 nov. 1708 à Chaumi, diocèse de Sens, se livra d'abord à l'enseignement; fut principal du collège de Sens, dans le diocèse d'Autun, nommé pour ses opinions, il fut de quitter cette place, et revint à Sens, où il fut employé au d'Harcourt, comme précepteur; le cardinal de Fleury donna ordre de le congédier. L'abbé Racine publia aux disputes élevées, en 1734, les appelants, sur la crainte et la confiance; il publia successivement *Simple exposé de ce qu'on doit penser sur la confiance et la crainte*; *Mémoire sur la confiance et la crainte*; — *Suite du Mémoire*; — *Instruction familière sur la crainte et la confiance chrétienne*, 1735. M. de Lus, évêque d'Auxerre, l'attira dans son diocèse, et lui donna un bénéfice afin de pouvoir lui conférer des ordres en lui épargnant la signature formulaire. Du reste l'abbé résidait habituellement à Paris, y publia l'*Abrégé d'Histoire ecclésiastique, contenant les événements considérables de chaque siècle des réflexions*, 1748-1756, 12 vol. in-12. Les premiers siècles de l'Église y sont traités avec assez de liberté et de mesure; mais les derniers n'offrent qu'une continuelle ap

proche, en effet, l'amitié depuis avec beaucoup de zèle, prenant sa défense dans toutes les occasions, et cherchant à le justifier des imputations de son ennemi.

art à lequel l'auteur s'était voué, ses déclamations contre tous ceux étaient contraires à ce parti. Il a une suite de cette Histoire en 1. in-12; on l'attribue à l'abbé d'Assigny: ce n'est qu'un extrait du *Journal* de l'abbé Dorsanne, des *Nouvelles ecclésiastiques*; et cet extrait est fort inférieur au travail de l'abbé Racine. Celui-ci ne manquait point de talent: il avait ordonné un assez bon plan, son style est animé; mais son ouvrage devient insoutenable quand il arrive aux dernières contestations. Racine mourut à Paris, le 14 mai 1745. On fit paraître, après sa mort, ses *OEuvres posthumes*, 3, in-12, et des *Discours sur l'histoire universelle de l'Eglise*, 3, 2 vol. in-12: il y a, dans ce dernier ouvrage, des réflexions qui sont de Racine; mais l'éditeur, Ronzy, y a mêlé beaucoup du sien. Clécet fut éditeur des *OEuvres posthumes*. Ronzy donna, depuis, une nouvelle édition in-4<sup>o</sup>. de l'*Abrégé d'histoire ecclésiastique* de Racine, auquel il joignit des notes et des suppléments.

P—C—T.

RACLE (LÉONARD), architecte, né en 1736 à Dijon, montra, dès l'enfance, un goût décidé pour les arts du dessin, et fut admis, fort jeune, à travailler dans le cabinet de dessin de Saint-André, ingénieur en chef de la province de Bourgogne, qui lui enseigna les principes de l'architecture. Doué d'une grande vivacité d'esprit, et de beaucoup de pénétration, il acquit, presque sans maître, des connaissances très-étendues dans les mathématiques et dans les différentes branches de la physique. Ses talents le firent connaître de Voltaire, qui le choisit pour son architecte, et le chargea des travaux qu'il avait

entrepris à Ferney. Les éloges et la recommandation de Voltaire lui méritèrent la faveur du duc de Choiseul; et le premier ministre invita Racle à donner les plans de la ville et du port de Versoix (1), dont diverses circonstances empêchèrent l'exécution. Racle obtint, en 1786, un prix qui lui fut décerné par l'académie de Toulouse, pour un *Mémoire* sur la construction d'un pont de fer ou de bois, d'une seule arche de quatre cent cinquante pieds d'ouverture. A cette époque, l'impératrice Catherine lui fit des propositions très-avantageuses pour l'attirer en Russie; mais il préféra rester pauvre dans son pays, auquel il avait l'espoir d'être encore long-temps utile. Il dirigeait alors les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Saône à la Rhodane; et il profita de cette occasion pour appliquer la théorie qu'il avait développée dans son *Mémoire* couronné par l'académie de Toulouse, en faisant construire, sur le canal, un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui, malheureusement, n'a subsisté que peu d'années. Il avait établi près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, d'où sont sortis un grand nombre de beaux ouvrages que la révolution a détruits. C'est à Racle qu'on doit le secret de cette espèce d'enduit que Voltaire nommait *argile-marbre*, parce qu'il en a le poli et la dureté. Il en a revêtu, au château de Ferney, la *chambre dite du cœur*, où il construisait

(1) Tous les amateurs ont dans la mémoire les charmes de Versoix de Voltaire, à l'époque de Choiseul.

Madame, un héros destructeur,  
S'il est grand, n'est qu'un grand complice, etc.  
où l'on trouve ces vers

A Ferney, nous avons des vers,  
Et nous n'avons pas de sciences.

le monument qui renferme le cœur de Voltaire. Racle fut nommé membre de la première administration centrale du département de l'Ain : il s'occupait avec ardeur de divers projets utiles à ce pays, quand une mort prématurée, causée par l'excès du travail, l'enleva, le 8 janvier 1791, à Pont-de-Vaux. On a de lui : *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain, et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in 8°. de 41 pages : c'est le seul opuscule qu'il ait fait imprimer ; mais il a laissé beaucoup de manuscrits, parmi lesquels on cite : *Projet* pour mettre, pendant la paix, les vaisseaux de ligne à l'abri de l'intempérie des saisons. — *Un Mémoire sur la terre cuite*. — *Des Projets* pour régulariser le cours du Rhône. — *Le Projet* d'un pont en fer sur la Saône ou le Rhône, à Lyon. — *Des Mémoires* sur les propriétés de la cycloïde, honorés des suffrages de Bailly, et de Lombard, savant professeur d'artillerie (Voy. LOMBARD). Racle était, depuis 1785, membre de la société d'émulation de Bourg ou Bresse (2). M. Amanton, conseiller de préfecture du département de la Côte-d'Or, a publié, en 1810, une *Notice biographique sur Léonard Racle*, Dijon, Frantin, in 8°. de 17 pag. ; et M. Chardon de La Rochette en a inséré, dans le *Magasin encyclopédique* (août 1810), un extrait fort étendu, qu'il a reproduit dans le troisième volume de ses *Mélanges philologiques*. W—s.

RACOCZI. Voyez RAGOTZKY.

**RADAGAISE**, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irruption qu'il fit en Italie, au commencement du sixième siècle. Il avait sous ses ordres une multitude de Suèves, de Vandales et de Bourguignons : les Alains lui fournirent un corps formidable de cavalerie légère ; et les Goths demandèrent à l'accompagner, en si grand nombre que les historiens lui ont donné le titre de rois des Goths. L'armée de Radagaise, forte de deux cent mille combattants, était suivie d'un nombre égal de femmes et d'enfants : elle s'avança des bords de la mer Baltique, traversa le Danube sans obstacle, et pénétra dans la haute Italie ; mais alors la division se mit parmi les barbares, dont une grande partie refusa de passer les Alpes. Stilicon, général d'Honorius, ne pouvait opposer à Radagaise que trente à quarante mille hommes : il acheta par des sacrifices le secours des Huns ; et les Goths, conduits par Huldin et Sarus, leurs princes légitimes, le joignirent comme auxiliaires. Trop faible encore pour s'exposer au hasard d'un combat, il établit son quartier à *Ticinum* (Pavie), et laissa s'avancer Radagaise, qui prit et pillait plusieurs villes, et vint enfin assiéger Florence, dont les habitants arrêtaient l'impétuosité des barbares. Stilicon, s'avancant alors, enferma Radagaise dans une circonvallation, et laissa son armée se détruire par la disette et par les maladies. Radagaise, qui ne pouvait compter sur la clémence du vainqueur, tenta de s'échapper ; mais il fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée, l'an 404 ou 406. Ceux des Germains qu'épargna la fureur des auxiliaires, furent vendus comme esclaves, au prix d'une pièce d'or par tête : mais la différence du climat et

(2) Parmi les Mémoires qu'il lut à cette société, on peut citer une Description du cours du Rhône, depuis Genève jusqu'à Lyon ; il y donne de curieux détails sur le gouffre appelé la Perte du Rhône, qu'il avait examiné avec soin, et discute les moyens de rendre ce fleuve navigable. (Voy. le *Journal des savants* de décembre 1788, p. 816.)

irriture les fit tous périr dans Le succès inespéré de Stilicath attribué par les historiens orains à une protection spéciale ; c'était la seconde fois ritait le titre de libérateur e, dont il acheva d'éloigner are, par son adresse et son ( *V. STILICON* ) ; mais il né-assurer la tranquillité des au-ovinces de l'empire ; et les e l'armée de Radagaise exé-, deux ans après, l'invasion ule, projetée par Alaric ( *V. nt, Hist. des emper.*, et Gib-*st. de la décad. de l'empire*, ch. xxx ). W—s.

BERI (PASCASE), abbé de au neuvième siècle, naquit ons, ou dans le voisinage, its obscurs, qui n'ayant pas en de le nourrir, l'exposè-ivant l'usage de son temps, rte de l'église du monastère e-Dame de cette ville. Les ses en prirent soin, et lorsque le permit, elles le mirent en-nains des moines qui desser-l'église de Saint-Pierre, dé-e de l'abbaye, pour qu'ils ent dans la piété et dans les Lorsqu'il y eut fait quelques , ces religieux le consacrè-Dieu, et lui donnèrent même re. Il se déroba néanmoins à remière destination, entra monde, et s'y livra quelque a la dissipation ; mais reve-i-même, il se rendit à Cor-embrassa la vie monastique saint abbé Adelard l'ancien, lu roi Pepin. Corbie avait le célèbre et d'habiles mai-ldbert fit sous eux de grands dans les lettres divines et es ; après quoi lui-même fut de les y enseigner. Il était

profondément versé dans les saintes Écritures, et les écrits des Pères ; et il avait étudié avec soin l'histoire ecclésiastique. Les meilleurs auteurs profanes lui étaient familiers. A la connaissance de la langue latine, il joignait celle du grec et de l'hébreu. Il écrivait avec facilité en prose et en vers : aux jours solennels, il expliquait l'Evangile à la communauté. Mais ses études, quelque assidues qu'elles fussent, ne nuisaient en rien à ses autres devoirs ; et aucun religieux n'était plus exact aux offices. Ses talents et sa régularité l'avaient rendu cher à Adelard, son abbé, et à Vala, aussi moine de Corbie, frère d'Adelard. Radbert était de leur société intime, de leur conseil, de leurs voyages ; ils l'admettaient en tiers dans toutes les affaires d'état, dont à raison de leur haute naissance, ils étaient chargés. En 826, après la mort d'Adelard, Radbert fut député, par son chapitre, vers l'empereur Louis-le-Debonnaire, pour obtenir la confirmation de l'élection de Vala, qui succédait à son frère. Le même empereur l'envoya en Saxe, en 831, et l'employa dans diverses négociations. Il eut part à l'établissement de la Nouvelle-Corbie, ou Corvey, en Saxe. En 833, il accompagna Vala, son abbé, dans le voyage que celui-ci fit en Alsace, appelé par Grégoire IV, qui s'y était rendu dans l'espoir de concilier les différends qui s'étaient élevés entre Louis-le-Debonnaire et ses enfants (1).

(1) L'auteur d'une Dissertation insérée dans le *Défenseur* (IV, 320), reproche à un article de la *Biographie universelle* (celui de Louis I<sup>er</sup>, XXV, 90) d'avoir imputé à Grégoire IV une part beaucoup trop active dans l'indigne traitement que firent éprouver à Louis-le-Debonnaire, son oncle. « Le pape, disent les rédacteurs de cet article, ne craignit pas de se rendre au camp de ces rebelles, et de les menacer des foudres de l'Eglise, dont il menaçait ceux qui ne se déclarèrent pas contre l'empereur ; »

à la rébellion contre Louis-le-Debonnaire. On doit la découverte de cette vie à dom Mabillon, qui en trouva le manuscrit à Saint-Martin-des-Champs, où on l'avait eu de Saint-Arnould de Crespi, monastère, comme St.-Martin-des-Champs, de l'ordre de Cluni. Cette *Vie* est insérée au cinquième volume des Actes des saints de l'ordre de saint Benoît. IX. *Traité sur la foi, l'espérance et la charité*, publié par dom Bernard Pez, à la tête de son premier volume d'*Anecdota*, et imprimé sur une copie d'un manuscrit original du monastère de Corvey, trouvée dans les papiers de Leibnitz. On en est redevable au savant J. G. Eckhart. X. *Traité de l'enfantement de la Vierge, De partu Virginis*. On attribue, en outre, à Paschase Radbert, des *Poésies*, dont il nous reste peu de chose, et quelques *Traductions* du latin et du grec. Ce qui vient d'être dit de lui prouve qu'il réunissait dans sa personne toutes les qualités qui forment un grand théologien, un interprète habile des saintes Écritures, un philosophe chrétien, un savant véritable, à une époque où les lumières n'étaient pas fort avancées. Il savait en littérature tout ce qu'on pouvait savoir de son temps : son érudition était étendue et solide ; saint Augustin était celui des Pères auquel il s'était le plus attaché. L'objet auquel il visait principalement était de former les mœurs. On a reproché à son style d'être un peu diffus : mais il voulait être entendu ; et dans cette vue, il multipliait les explications. Cette diffusion, au reste, n'empêche pas que sa manière d'écrire ne soit fleurie, élégante et agréable. L—Y.

RADCLIFFE (JEAN), médecin anglais, né l'an 1650, à Wakefield, dans le Yorkshire, acheva ses études

à l'université d'Oxford, où il se fit remarquer plus par son esprit vif et brillant que par la solidité de ses connaissances. Ce fut à Oxford qu'il commença de pratiquer la médecine : mais, en frondant avec aigreur les anciennes coutumes et traditions de son art, il s'attira l'inimitié de tous les vieux médecins de la ville. On ne sait si ce fut son habileté ou cette censure qu'il exerçait sur la médecine, qui lui valut sa réputation ; il est de fait que, dans peu de temps, il eut les principaux habitants parmi ses clients. Esperant avoir autant de succès dans la capitale, il alla s'établir à Londres, en 1684 ; il ne s'était point trompé dans son calcul : les gens du bon ton s'empressaient de recourir, dans leurs maladies, à un médecin aussi spirituel ; la princesse Anne de Danemark lui confia le soin de sa santé. Radcliffe, à ce qu'il paraît, ne s'en soucia pas beaucoup : du moins, à la révolution de 1688, il refusa de suivre la princesse auprès du prince d'Orange, s'excusant sur le grand nombre de malades qu'il avait à Londres. Le nouveau roi, Guillaume, le consulta, ainsi que plusieurs personnes de sa cour. Radcliffe conserva son franc-parler auprès du trône, et n'en but même pas, dit-on, une bouteille de moins. Son ivrognerie fut le prétexte de son renvoi d'auprès de la princesse de Danemark. La reine Marie, qu'il avait traitée, mourut de la petite vérole : les autres médecins, irrités de sa causticité, ne manquèrent pas d'attribuer cette mort à la négligence ou à l'ignorance de Radcliffe. Il perdit, en effet, la faveur du roi lui-même, qui s'était d'abord fort amusé des saillies du docteur, mais qui ne goûta pas du tout la réponse que Radcliffe lui fit un jour que ce prince le consultait

verses reprises. Les quatre premiers livres sont dédiés à Gontran, moine de Saint-Riquier, et les huit autres à tous les religieux de ce monastère. II. Trois livres d'*Expositions* du Psaume 44 : *Ereclavit cor meum*, etc., faites en faveur des religieuses de Notre-Dame de Soissons, auxquelles ces livres sont dédiés, et où il adresse la parole à l'abbesse, en la remerciant, ainsi que ses sœurs, des soins qu'elles ont pris de lui dans son enfance. III. Cinq livres sur les *Lamentations de Jérémie*, adressés à un vieillard nommé Odilman Severe, à qui Radbert donne le titre de frère. Cet écrit avait été imprimé à Bâle, en 1502, et à Cologne, en 1531. IV. Le Livre du sacrement de l'Eucharistie : *De sacramento corporis et sanguinis Domini nostri Jesu - Christi ad Placidum liber*. Ce Placide était Warin, abbé de la Nouvelle-Corbie, qui avait pris ce nom : il était disciple de Radbert. De tous les ouvrages de ce savant religieux, celui-ci est le principal, et celui qui fit le plus de bruit ; il parut pendant l'exil de Vala (le P. Labbe et quelques autres disent, d'Adelard). Radbert y établit le dogme de la présence réelle, tel que l'Eglise catholique l'enseigne et l'a toujours enseigné. Ce Traité était, depuis plus de quinze ans, entre les mains du public, lorsqu'il devint l'objet de quelque attaques de la part de Ratram, moine, ainsi que Radbert, de l'abbaye de Corbie, et de Scot Erigène. Il paraît néanmoins que, dans le sens de Ratram, le fond du dogme, c'est à dire, la transsubstantiation, comme les Catholiques l'entendent, était conservé, et qu'il n'était question que de la manière de l'exprimer. Mais, deux cents ans après, Berenger, archidiaque d'Angers, s'éleva contre

la doctrine même, et fut condamné (V. BERENGER, IV, 24). Luther et Calvin ont prétendu que ce dogme était inconnu avant le Traité de Radbert, et ils lui imputent de l'avoir introduit. Une tradition suivie et démontrée en fait remonter évidemment la connaissance et la profession jusqu'aux premiers temps du christianisme. Il paraît, au reste, que le Traité de Radbert fut altéré par le luthérien Job Gast, qui en donna la première édition, à Haguenau, chez Jean Secerius, 1528, et que toutes les éditions suivantes, malgré les soins qu'on avait pris, avaient, plus ou moins, été entachées de ces altérations. Enfin, dom Pierre Sabbatier, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, après avoir revu le texte de ce Traité sur vingt manuscrits, livra son travail à ses confrères Martène et Durand, qui l'imprimèrent dans le dernier volume de leur *Amplissima collectio*, et l'on en eut une édition correcte. V. *Lettre à Frudegard*, sur le même sujet ; c'est un des derniers ouvrages de Radbert. VI. *Vie de saint Adelard, abbé de Corbie*, composée après la mort du saint, arrivée en 826, et avant celle de Vala, son frère et son successeur, lequel mourut en 836. VII. *Actes des saints martyrs Rufin et Valerius*, qui avaient souffert dans le Soissonnais, vers l'an 287. Radbert les écrivit, à la prière des gens du pays, chez qui la mémoire de ces martyrs était en grande vénération. A ces sept ouvrages, compris dans l'édition du P. Sirmond, il faut joindre : VIII. *La Vie de Vala, abbé de Corbie*, dont le premier livre fut écrit aussitôt après la mort de cet abbé, et le deuxième ne fut composé qu'après l'an 850. Radbert y justifie Vala de la part qu'on l'accusait d'avoir prise

à la rébellion contre Louis-le-Debonnaire. On doit la découverte de cette vie à dom Mabillon, qui en trouva le manuscrit à Saint-Martin-des-Champs, où on l'avait eu de Saint-Arnould de Crespi, monastère, comme St.-Martin-des-Champs, de l'ordre de Cluni. Cette *Vie* est insérée au cinquième volume des Actes des saints de l'ordre de saint Benoît. IX. *Traité sur la foi, l'espérance et la charité*, publié par dom Bernard Pez, à la tête de son premier volume d'*Anecdota*, et imprimé sur une copie d'un manuscrit original du monastère de Corvey, trouvée dans les papiers de Leibnitz. On en est redevable au savant J. G. Eckhart. X. *Traité de l'enfantement de la Vierge, De partu Virginis*. On attribue, en outre, à Paschase Radbert, des *Poésies*, dont il nous reste peu de chose, et quelques *Traductions* du latin et du grec. Ce qui vient d'être dit de lui prouve qu'il réunissait dans sa personne toutes les qualités qui forment un grand théologien, un interprète habile des saintes Écritures, un philosophe chrétien, un savant véritable, à une époque où les lumières n'étaient pas fort avancées. Il savait en littérature tout ce qu'on pouvait savoir de son temps : son érudition était étendue et solide ; saint Augustin était celui des Pères auquel il s'était le plus attaché. L'objet auquel il visait principalement était de former les mœurs. On a reproché à son style d'être un peu diffus : mais il voulait être entendu ; et dans cette vue, il multipliait les explications. Cette diffusion, au reste, n'empêche pas que sa manière d'écrire ne soit fleurie, élégante et agréable. L—Y.

RADCLIFFE (JEAN), médecin anglais, né l'an 1650, à Wakefield, dans le Yorkshire, acheva ses études

à l'université d'Oxford, où il se fit remarquer plus par son esprit vif et brillant que par la solidité de ses connaissances. Ce fut à Oxford qu'il commença de pratiquer la médecine : mais, en frondant avec aigreur les anciennes coutumes et traditions de son art, il s'attira l'inimitié de tous les vieux médecins de la ville. On ne sait si ce fut son habileté ou cette censure qu'il exerçait sur la médecine, qui lui valut sa réputation ; il est de fait que, dans peu de temps, il eut les principaux habitants parmi ses clients. Espérant avoir autant de succès dans la capitale, il alla s'établir à Londres, en 1684 ; il ne s'était point trompé dans son calcul : les gens du bon ton s'empressaient de recourir, dans leurs maladies, à un médecin aussi spirituel ; la princesse Anne de Danemark lui confia le soin de sa santé. Radcliffe, à ce qu'il paraît, ne s'en soucia pas beaucoup : du moins, à la révolution de 1688, il refusa de suivre la princesse auprès du prince d'Orange, s'excusant sur le grand nombre de malades qu'il avait à Londres. Le nouveau roi, Guillaume, le consulta, ainsi que plusieurs personnes de sa cour. Radcliffe conserva son franc-parler auprès du trône, et n'en but même pas, dit-on, une bouteille de moins. Son ivrognerie fut le prétexte de son renvoi d'auprès de la princesse de Danemark. La reine Marie, qu'il avait traitée, mourut de la petite vérole : les autres médecins, irrités de sa causticité, ne manquèrent pas d'attribuer cette mort à la négligence ou à l'ignorance de Radcliffe. Il perdit, en effet, la faveur du roi lui-même, qui s'était d'abord fort amusé des saillies du docteur, mais qui ne goûta pas du tout la réponse que Radcliffe lui fit un jour que ce prince le consultait



ure de ses jambes. Que pen-  
 les jambes? lui demanda  
 e. « Ma foi, répondit le mé-  
 ne voudrais pas avoir ces  
 , quand même vous me  
 vos trois royaumes. » Il  
 serva pas moins la vogue  
 capitale. Ses ennemis avaient  
 écrier comme un empirique  
 arlatan; le grand monde  
 de ses plaisanteries; et  
 gens ne voulaient gué-  
 sous le traitement d'un mé-  
 esprit. Il fut toujours à la  
 qu'à sa mort, arrivée le  
 mbre 1714. L'*Encyclopé-  
 nique* termine l'article qui  
 ne, par cette réflexion: Si  
 n'a jamais rien fait impru-  
 du moins éternisé son nom,  
 nt une belle bibliothèque à  
 pour conserver les écrits des  
 ). On a publié quelques let-  
 ti, avec sa Vie ( par Will.  
 n 1736. Cette Vie, à laquelle  
 ir Mead a fourni diverses  
 r, avait eu déjà, sans nom,  
 trois éditions, dont la pre-  
 ait paru dès 1714 ou 1715,  
 itre: *Quelques Mémoires  
 ie du docteur Radcliffe.*

D—G.

RADCLIFFE (ANNE), anglaise,  
 le quelques romans, qui  
 traduits dans presque tou-  
 ngues de l'Europe, naquit  
 12. Les seules particularités  
 connaissances sur cette dame,  
 en 1794, elle se trouvait à  
 en Brisgau, d'où elle se

proposait de se rendre en Suisse;  
 mais qu'elle fut obligée de renoncer  
 à ce projet, parce que le gouverneur  
 de cette ville, soupçonnant qu'elle  
 n'était point anglaise malgré les  
 passeports et les lettres de recom-  
 mandation qu'elle produisit, lui re-  
 fusa la permission de continuer son  
 voyage. Les journaux anglais, en  
 donnant l'avis de sa mort, n'y joi-  
 gnent aucun détail sur sa vie: rien n'a  
 été publié sur elle, même en Angle-  
 terre (1), si nous nous en rapportons  
 à l'éditeur de l'*Encyclopédie britan-  
 nique*, publiée à Edinbourg, qui n'a  
 pu, faute de matériaux, lui consac-  
 rer une courte Notice dans son Re-  
 cueil. Nous nous bornerons donc à  
 donner la liste de ses ouvrages, en  
 faisant connaître le jugement qu'en  
 ont porté quelques écrivains. I. *Les  
 Châteaux de Dumblaine et d'Ath-  
 lin*, trad. en français, 1819, 2 vol.  
 in-12. II. *La Forêt ou l'Abbaye  
 de Saint-Clair*, roman mêlé de poé-  
 sie, 3 vol. in-12; traduit en fran-  
 çais, 1798, 3 vol. in-12. Chénier pla-  
 ce ce roman immédiatement après les  
 Mystères d'Udolphe. III. *Julia ou  
 les Souterrains du château de Maz-  
 zini*, trad. en français 1801, 2 vol.  
 in-12. Chénier le regarde comme le  
 plus faible des romans d'Anne Ra-  
 deliffe: il a été traduit en français,  
 par un anonyme. IV. *Les Mystères  
 d'Udolphe*, roman mêlé de poésie,  
 Londres, 1794, 4 vol. in-12. La  
 réputation de l'auteur était déjà si  
 bien établie, que le libraire acheta  
 son manuscrit pour la somme de  
 mille livres sterling; il n'eut pas

sa 50,000 liv. st. pour la construction du  
 d'une rente annuelle de 100 liv. sterl.  
 de livres, et de 150 pour le traitement  
 de ses livres. On voit que le tout s'élève à en-  
 viron cent vingt-cinq mille francs. Si un  
 seais, moins riche, mais qui, du moins  
 nt, a fait une fondation aussi généreuse  
 s'ET, il a donné ses livres, ou bien que  
 donne que son argent.

(1) Nichols (*Anecdotes of Bowyer*, VIII, 367)  
 parle bien d'une Anne Radcliffe, célèbre par son  
 esprit, et qu'il qualifie *Very ingenious dramatic  
 writer*: celle-ci était fille unique de William  
 Ward, et petite-nièce du docteur John Jebb, dont  
 la bibliothèque fut vendue en 1787. Il n'en dit rien  
 de plus.

lieu de s'en repentir; car ce roman sombre et mystérieux eut un débit extraordinaire, et fut souvent réimprimé. Chénier, dans son *Tableau historique de la Littérature française*, dit, « que c'est le meilleur des » Romans d'Anne Radcliffe, et que » M<sup>lle</sup>. V. de Chastenay, qui l'a traduit (4 vol. in-12, 1797, 1808, » 1819) n'en a pas affaibli les » sombres beautés. » — « Un fonds » d'événements probables, piquants » et variés, un style brillant, des » sentiments délicats, une morale » pure, l'attrait constant de l'in- » térêt », voilà ce qu'on trouve dans les *Mystères d'Udolphe*, au jugement du rédacteur de la Bibliothèque britannique, dans le compte qu'il rend de cette production. V. *A Journey made in summer 1794, ( Voyage fait dans l'été de 1794, en Hollande et sur la frontière d'Allemagne, avec des observations faites dans une tournée près des lacs de Lancashire, Westmoreland et Cumberland )*, un vol. in-4°, avec planches, 1795, traduit en français, par Cantwel, deuxième édition, Paris, 1799, 2 vol. in-8°. Ceux qui s'étaient attendus à retrouver dans cette relation l'esprit romanesque qui domine dans les *Mystères* furent bien étonnés de n'en découvrir presque aucune trace. L'auteur de la relation décrit avec simplicité et sans aucuns frais d'imagination les lieux qu'il avait parcourus, et les événements qui s'y étaient passés sous ses yeux : c'est ainsi qu'il détaille jusqu'aux opérations militaires, et jusqu'au siège de Maïence, par Custine : ce n'était pas là ce qu'on attendait d'Anne Radcliffe en voyage; aussi sa relation fut elle assez froidement reçue en Angleterre. Bientôt on retrouva la célèbre romancière tout

entière dans un nouveau roman VI. *L'Italien*; le manuscrit, acheté 1,500 liv. sterl. par les libraires Cadell et Davies : M<sup>lle</sup>. le traduisit en français sous le titre de *L'Italien ou le Confessionnaire des Pénitens noirs*, Paris, 1795, 3 vol. in-12; et il en parut une autre traduction en 7 vol. in-12 par Mary Guy - Allard, sous le titre de *Éléonore de Rosalba*. L'infatigable de ces livres remplis d'horreurs manesques engagea quelques écrivains vains à s'élever avec force contre le genre qui dégénérerait de plus en plus entre les mains d'imitateurs sans génie. Ces critiques ne blessèrent moins l'amour-propre d'Anne Radcliffe, que les faibles copies et plats écrivains osèrent lui opposer. On poussa la témérité jusqu'à la supposer morte (2), et parut comme un ouvrage posthume, un roman intitulé le *Tor* (supposé traduit de l'anglais, 2 vol. in-12). Ces curiosités, jointes à une santé déjà dégoûtée de la carrière, on prétend qu'elle a continué d'autres ouvrages, mais qu'elle a toujours refusé de les céder aux libraires. Elle se retira avec son fils à Lincolico, auprès de Londres, et termina ses jours le 7 février dans la soixante-deuxième année de son âge (3). Anne Radcliffe était petite taille; dans sa jeunesse avait montré dans la conversation un esprit vif et agréable. M<sup>me</sup> de La Harpe a recueilli les romans de Radcliffe, dans son édition des ro-

(2) C'est sans doute d'après quelques jours de silence, que M. Barbier a dit, dans le 1<sup>er</sup> tome de son *Dictionn. des anonymes* (IV, 335), que Radcliffe mourut à Brighthelm près de Brighton le commencement de 1807, à l'âge de 71 ans.

(3) Voyez la courte notice insérée au *Norfolk Magazine* de mai 1823 pag. 232.

es divers romans d'An-  
 se, offrent, dit Chénier,  
 ères fortement pronon-  
 situations terribles que  
 nène et accumule, au ha-  
 en tirer péniblement ; de  
 riptions de l'Italie et du  
 France ; d'énergiques ta-  
 e vrais coups de théâtre,  
 quelques tons de Shaks-  
 énie éminemment anglais  
 deux siècles, féconde en  
 sa patrie tous les champs  
 nation. Ces romans, con-  
 aus leur ensemble, se  
 : à une seule idée d'un  
 s. Partout le merveilleux  
 dans les bois, dans les  
 , dans les cloîtres, on se  
 ironné de revenants, de  
 d'esprits célestes ou in-  
 la terreur croît, les pres-  
 assent, l'apparence ac-  
 esque de la certitude ; et,  
 dénouement arrive, tout  
 e par des causes naturel-  
 rrer les esprits crédules  
 de croire aux prodiges,  
 ut très-philosophique ;  
 plans n'ont pas l'étendue  
 ée dont ils étaient suscep-  
 exécution en serait tout-  
 plus originale et plus uti-  
 ecteur était forcé de rire  
 es mêmes qui lui ont fait  
 ut ce qui blesse la raison,  
 ui tend à la dégrader, est  
 le du ridicule : ses traits  
 plus fortes armes contre  
 es importantes. Horace l'a  
 itaire l'a prouvé. Le genre  
 Radcliffe exige des facultés  
 es : aussi n'a-t-elle pas  
 l'imitateurs. » L'auteur de  
 Radcliffe, dans le nouveau  
 ire historique, critique et  
 hique, lui attribue : 1°.

*l'Avocat des femmes*, ou la *Tenta-  
 tive pour recouvrer les droits des  
 femmes usurpés par les hommes* ;  
 2°, les *Visions du château des Py-  
 rénées* ; on sait que ce roman est de  
 M. G. R. — M. Pigoreau nous apprend  
 que l'on a encore faussement attribué  
 à M<sup>me</sup>. Radcliffe le *Tombeau*, qui est  
 d'Hector Chaussier et Bizet ; *l'Her-  
 mite de la tombe mystérieuse*, qui  
 est du baron de La Mothe-Houdan-  
 court ; le *Couvent de Sainte-Cathe-  
 rine* ; la *Forêt de Montalbano*.

Z.

RADEGONDE (SAINTE) était  
 fille de Berthaire, roi d'une partie  
 de la Thuringe, ou plutôt du pays  
 de Tongres (V. CLOVIS, IX, 134,  
 note 1). Elle fut emmenée prison-  
 nière, à l'âge de dix ans, par Clo-  
 taire, qui la fit instruire dans le  
 christianisme, et lui donna des maî-  
 tres pour cultiver ses heureuses dis-  
 positions. Touché des charmes de  
 sa captive, Clotaire l'épousa ; mais  
 Radegonde ne pouvait aimer un ty-  
 ran voluptueux et cruel, qui lui don-  
 nait d'indignes rivaux et qui bientôt  
 fit égorger le frère de son épouse (V.  
 CLOTAIRE 1<sup>er</sup>.) Elle fit part au pieux  
 évêque de Noyon, du projet qu'elle  
 avait de fuir la cour pour se con-  
 sacrer à Dieu dans un monastère.  
 Saint Médard, redoutant la vengean-  
 ce de Clotaire, refusa de favoriser son  
 dessein. Alors Radegonde coupa ses  
 cheveux elle-même, couvrit sa tête  
 d'un voile, et retourna près du pré-  
 lat, qui, touché de son généreux  
 courage, l'ordonna diaconesse, quoi-  
 qu'elle n'eût pas l'âge prescrit par  
 les canons. Radegonde se rendit en-  
 suite à Poitiers ; et, ayant apaisé  
 Clotaire, en obtint la permission d'y  
 fonder un monastère, devenu célè-  
 bre, qui prit le nom de Sainte-Croix,  
 d'une précieuse relique que cette

princesse reçut de l'empereur Justin, et qu'elle y déposa. Elle y introduisit la règle de saint Césaire d'Arles, et mit ce convent sous la direction d'une abbesse, à laquelle elle resta soumise elle-même. Elle mêlait à ses exercices de piété la culture des lettres, et se rendit savante dans la connaissance des Pères grecs et latins, des poètes, et des historiens ecclésiastiques. Radegonde devint la protectrice de Fortunat, qu'elle s'attacha d'abord en qualité de secrétaire et ensuite de chapelain (V. FORTUNAT, XV, 305). Cette pieuse reine mourut, en 587, à soixante-huit ans, le 13 août, jour où l'Église honore sa mémoire. Ses obsèques furent célébrées par saint Grégoire de Tours, pendant l'absence de l'évêque de Poitiers. On déposa ses restes dans une basilique qu'elle faisait bâtir, et qui reçut le nom de la sainte fondatrice que la ville de Poitiers regarde comme sa patronne, et dont les reliques ont été exposées à la vénération publique jusqu'à leur destruction par les protestants, en 1562. Nous avons de sainte Radegonde un *Testament* en forme de lettre adressée aux évêques de France. Cette pièce a été insérée par Grégoire de Tours, dans son *Histoire*, d'où elle a passé dans les *Recueils* des conciles, dans les *Annales* de Baronius et dans celles d'Aquitaine. Les signatures d'évêques dont elle est suivie, dans ce dernier Recueil, ont été ajoutées après coup. L'histoire contemporaine fait mention de plusieurs autres Lettres de sainte Radegonde; mais elles ne nous sont point parvenues, ou bien elles sont encore ensevelies dans la poussière des bibliothèques (Voy. l'*Hist. littér. de la France*, III, 346). On a la *Vie de sainte Radegonde*, par Fortunat. Une religieuse du monas-

tère de Sainte-Croix, nommée donovie, y joignit un second qui contient, sur la vie intérieure, sur les miracles de cette sainte, des détails que Fortunat n'avait pas crus, ou qu'il n'avait pas cru rapporter. Les deux livres sont insérés dans le *Recueil* de S. dans le tome 1<sup>er</sup>. des *Acta s. ord. S<sup>u</sup>. Benedicti* (V. MARI et dans les *Actes* des Bollandistes au 13 d'août, avec un long et Commentaire, suivi d'une notice de Radegonde, par Hildebert que du Mans (V. HILDEBERT, 378). Ce sont les sources de celles ont puisé les nombreux historiens de sainte Radegonde Bouchet, Pidoux, Monteil, dom Liron, etc. (1) M<sup>me</sup>. de a publié récemment un roman intitulé : *l'Abbaye de Sainte-Croix*, ou Radegonde, 1<sup>re</sup> France, 1823, 5 vol. in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, où il régna de 851 à 871, le fils et le successeur de R. 1<sup>er</sup>, qui avait introduit les Sarasins dans ces contrées, et causé le partage et la ruine du grand royaume de Bénévent. Radelgaire, par sa valeur et sa probité, s'efforça de surmonter les désastres du règne précédent, mais on ne connaît aucune particularité de sa vie. Il eut pour successeur son frère Adelgise. S.

RADELGISE 1<sup>er</sup>, prince de Bénévent, dont le règne fut une funeste pour l'Italie méridionale, il appela les Sarrasins d'Afrique en Sicile, avait été trésorier de son père, et ce dernier ayant été assassiné en 839, son trésorier fut désigné par le peuple de Bénévent pour lui succéder : mais Salerne et Capoue

(1) On trouvera la liste détaillée de ces ouvrages dans la *Bibl. hist. de la France*, II.

rent point reconnaître cette on. Siconolfe, frère du dernier et Landolfe, prince de Capoue, opposèrent par les armes. Radelgise pour maintenir sa nouvelle dignité, offrit, dans ses états, un établissement aux Sarrasins, qui, depuis l'année, avaient conquis la Sicile et les Grecs. Il les incorpora dans son royaume; et il força ainsi Siconolfe de fuir à d'autres Sarrasins, que le roi de Palerme fit à son tour venir en Italie. Le fanatisme religieux des musulmans, la férocité de sol-dats qui ne vivaient que de brigandage, l'opposition des mœurs, des usages, du langage, tout se réunissait pour rendre cette guerre désastreuse et porter la désolation dans le plus beau pays du monde. Tour-à-tour vainqueur et vaincu, Radelgise assiégea Salerne, en 842; et il fut assiégé dans Bénévent, en 843. Après plusieurs ans de combats, l'Italie méridionale fut partagée entre les deux rois; par un traité dont Louis roi d'Italie, fut médiateur. Les provinces situées sur la mer Adriatique demeurèrent à Radelgise et aux princes de Bénévent ses successeurs; les provinces situées sur la terre ferme échurent en partage au prince de Salerne. Celui de Capoue se rendit indépendant, quelques années après; et les Sarrasins, établis à Bari et dans plusieurs autres places fortes, restèrent en guerre avec tous les Chrétiens de ces contrées. Radelgise I<sup>er</sup>. mourut, en 851, après ce traité de partage: il eut pour successeur Radelgise, son fils. RADELGISE II, prince de Bénévent, régna de 881 à 900. Son père Radelgise avait été massacré, en 879, par le roi de Gaiderise, son neveu. Celui-ci fut chassé à son tour, en 881; et Radelgise II fut élevé sur

le trône de son père. Mais, faible, lâche, et s'abandonnant aux plus méprisables favoris, il excita l'indignation du peuple, qui le chassa en 884. Après douze ans d'exil, Radelgise fut rétabli dans sa principauté, par Ageltrude, sa sœur, qui avait épousé l'empereur Gui, auparavant duc de Spolette. Mais Radelgise ne se maintint qu'avec peine sur le trône, de 896 à 900. Les Bénéventins, qui le méprisaient, le livrèrent enfin à Atenolfe I<sup>er</sup>., prince de Capoue, qu'ils reconnurent pour souverain. Avec Radelgise II finit la principauté de Bénévent, qui, sous Radelgise I<sup>er</sup>., avait perdu son ancienne puissance, en se divisant. S. S—1.

RADEMAKER (GUÉRAUD), peintre, naquit à Amsterdam, en 1672. Son père, habile charpentier, et qui était assez versé dans l'architecture pour en donner publiquement des leçons, voulut qu'il exerçât son premier métier, avant de se livrer à ce dernier art. Rademaker devint donc charpentier: mais les moments de loisir, que lui laissait sa profession, étaient employés à lever des plans, à dessiner des élévations, à étudier la perspective. Tandis qu'il se livrait avec ardeur à ce travail, un habile peintre de portraits, nommé Van Goor, vint apprendre l'architecture chez le père du jeune Rademaker, qui se lia bientôt de la plus vive amitié avec le peintre, et puisa dans son exemple et dans ses conseils le goût le plus décidé pour la peinture. Entraîné par cette nouvelle inclination, il abandonna, un beau jour, la maison paternelle, et alla se réfugier chez Van Goor, qu'il eut le malheur de perdre au bout de six mois. Mais il sut mettre à profit le peu de temps qu'il vécut avec son ami: les jours, les nuits, tous ses instants, étaient

consacrés au travail ; et les progrès qu'il fit furent vraiment merveilleux. La veuve de Van Goor , qui peignait elle-même avec talent , le perfectionna dans son art , et parvint , par son crédit , à le placer auprès de Codde , évêque de Sébaste , pour enseigner le dessin à la nièce de ce prélat , qui l'emmena avec lui à Rome. Pendant un séjour de trois ans dans cette ville , une étude constante des chefs-d'œuvre des grands maîtres , le mit en état de marcher désormais sans guide. Son protecteur , accusé de jansénisme , ayant été retenu à Rome , Rademaker se vit forcé de revenir seul en Hollande. Arrivé à Amsterdam , il alla trouver son ancienne élève ; et ils firent tant , par leurs démarches , qu'ils engagèrent les États de Hollande et la régence d'Amsterdam à écrire à Rome , en faveur de l'évêque de Sébaste , qui obtint du Saint-Père la permission de revenir en Hollande. A son retour , le prélat , pour témoigner sa reconnaissance à l'artiste , lui donna sa nièce en mariage. Rademaker avait un véritable génie pour la peinture ; son imagination était inépuisable , et sa facilité presque incroyable : néanmoins ses tableaux sont étudiés , et peu de peintres ont possédé mieux que lui la science de l'architecture et de la peinture. Toutes ses productions sont , en général , de vastes machines , parmi lesquelles on cite une vue perspective de l'église de Saint-Pierre de Rome , et surtout le *Tableau allégorique de la Régence d'Amsterdam* , qu'il a peint dans l'hôtel-de-ville de cette cité. Malgré le nombre considérable de ses tableaux , il en aurait exécuté bien davantage , si une mort prématurée , due en partie à l'excès de ses travaux , ne l'eût enlevé aux arts , en 1711 , âgé seulement

de trente-huit ans. — Abraham RADEMAKER , peintre hollandais , naquit à Amsterdam , en 1675. On ne dit pas qu'il fût parent du précédent. Son père était un pauvre vitrier , qui lui permit toutefois de cultiver le dessin. Le jeune Abraham se livra à l'étude le jour et la nuit , et se mit à dessiner , à l'encre de la Chine , tout ce qui le frappait. Bientôt après , il peignit à la gouache ; et il sut mettre dans ses tableaux une telle vigueur de coloris , et une telle hardiesse de pinceau , que ses tableaux paraissaient peints à l'huile. Lorsqu'il fut parvenu à ce degré de perfection , il apprit la perspective et l'architecture ; et ses paysages surtout , ornés de fabriques et d'animaux , firent l'admiration générale. Toujours guidé par la nature , son unique maître , il peignit alors à l'huile ; et ses ouvrages montrèrent la même perfection et obtinrent le même succès. Ses petits tableaux sont composés avec art , peints avec facilité et avec choix : sa couleur est excellente ; et rien n'y déceit cette sécheresse qui se laisse quelquefois apercevoir dans ses tableaux de plus grande dimension. En 1730 , il alla se fixer à Harlem , où , deux ans après , il fut reçu membre de la société des peintres de cette ville. Il mourut le 22 janvier 1735. Le Musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume , lavé à l'encre de la Chine , qui représente l'*Hiver*. Il a dessiné et gravé , d'une pointe légère , un recueil fort curieux des *Vues les plus intéressantes des monuments de l'antiquité , répandus dans les Provinces-unies*. Ce Recueil , composé de trois cents estampes , a été publié à Amsterdam , en 1731 , en un vol. in-4°. Nicolas Dufour a gravé , d'après Rademaker , deux *Vues de la Meuse*. P—s.

**RADER (MATTHIEU)**, savant jésuite, né dans le Tyrol, à Inichingen, en 1561, embrassa la règle de saint Ignace à l'âge de vingt ans, et professa la rhétorique dans divers collèges avec beaucoup de succès. Il fit une étude approfondie des langues grecque et latine, et mérita, par les notes dont il enrichit plusieurs auteurs, l'estime de Juste Lipse, de Velsér, et des plus célèbres philologues de son temps. Son ardeur pour l'étude était si grande, qu'il y consacrait les jours et les nuits, et que l'on a dit de lui qu'il n'avait fait toute sa vie qu'apprendre, enseigner et écrire. Cependant il remplissait avec exactitude les devoirs de son état; et, après avoir servi long-temps de modèle à ses confrères, il mourut à Munich, le 22 décembre 1634. Outre des *Commentaires* très-étendus sur Martial et Quinte-Curce, et des *Notes* sur la Médée, la Troade, et le Thyeste de Sénèque; on a du P. Rader, des traductions latines de l'*Histoire du Manichéisme*, par Pierre de Sicile, Ingolstadt, 1604, in-4°, et dans le tom. ix de la *Magna Bibl. Patrum*; — des *Actes* du huitième concile œcuménique, ibid., 1604, in-4°; — des *Œuvres* de saint Jean Climaque (*V. ce nom*); — du *Chronicon Alexandrinum*, Munich, 1615, in-4°; ouvrage plus connu sous le nom de *Chronicon paschale*, et dont le célèbre Ducange a publié la meilleure édition (1), qui fait partie de la collection Byzantine (*V. DUCANGE*, VII, 15). Enfin les autres ouvrages de Rader sont : I. *Viridarium*

*Sanctorum ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus et similibus historiis illustratum*, Augsbourg, 1604-1612, 3 part. in-8°. C'est un assez bon abrégé des *Ménées* ou ménologes grecs; le P. Rader se proposait de compléter la version de cet important Recueil, et il avait prié Bollandus de traiter avec Balt. Moretus pour l'impression. Celui-ci ne consentit à s'en charger qu'à la condition qu'on y joindrait le texte grec; mais Rader n'eut pas le temps de terminer ce grand travail (*V. la Préface générale* de Bollandus, dans le tom. 1<sup>er</sup> des *Acta sanctorum*, p. XLVI). II. *Aula sancta Theodosii Junioris imperatoris, è græcis et latinis scriptoribus editis et non editis concinnata*, Munich, 1604, in-8°. III. *Vita P. Canisii soc. Jesu*, ibid., 1614; deuxième édition, 1623, in-8°. IV. *Bavaria sancta*, ibid., 1615-24-27, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, auquel il faut joindre un quatrième volume, intitulé, *Bavaria pia*, 1628, n'est plus guère recherché qu'à cause des belles gravures de Sadeler, dont il est orné. V. *Auctarium ad librum quintum Nicolai Trigaltii de christianis apud Japonios triumphis*, Munich, 1623, in-4°. (*V. NIC. TRIGAULT.*) W—s.

**RADHY-BILLAH. V. RADY-BILLAH.**

**RADICATI (ALBERT).** *V. PASERANI.*

**RADIER (DREUX DU).** *V. DREUX.*

**RADONVILLIERS (CLAUDE-FRANÇOIS LYSARDE DE)**, littérateur très-estimable, né à Paris en 1709, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, sous le P. Porée, qui, témoin de son application et de ses progrès, conçut pour lui la plus tendre amitié. La reconnaissance qu'il devait aux

(1) Ducange l'a enrichie de Notes et d'une Préface très-avertie, dans laquelle il examine l'importance de cette *Chronique*, dont il indique les principaux manuscrits. A la suite de cette préface, on trouve une courte *Analyse* du *Chronicon*, tirée des manuscrits de J. B. Hauffius, célèbre numismate (*V. HAUTLUS*, XLX, 193).

Jésuites, et son goût pour les lettres le déterminèrent à prendre l'habit de saint Ignace; et, après avoir subi les épreuves du noviciat, il professa les humanités et la rhétorique dans différents collèges. Pendant qu'il était à Bourges, il eut occasion de voir le ministre Maurepas, exilé pour avoir fait une chanson contre M<sup>me</sup>. de Pompadour (V. MAUREPAS, XXVII, 546); il gagna son estime, et lui fut redevable de son avancement. Ce fut par ses conseils que Radonvilliers quitta les Jésuites, sans cesser de leur être attaché, et accepta l'emploi de secrétaire, que lui faisait offrir le cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Bourges. Il accompagna ce prélat dans son ambassade à Rome, et fut ensuite employé, sous ses ordres, dans le ministère de la feuille des bénéfices. Après la mort de son illustre protecteur, l'abbé de Radonvilliers fut nommé sous-précepteur des enfants de France; et il justifia, par son zèle et par ses talents, cette marque d'une haute confiance. Une intrigue formée, dit-on, à son insu, le mit sur les rangs, après la mort de Marivaux, pour lui succéder à l'académie française. Il y fut admis sans aucune opposition, par le sacrifice que lui fit Marmontel, son concurrent, de toutes les voix dont il pouvait disposer; et il se montra très-reconnaissant de ce procédé généreux (Voy. les *Mémoires de Marmontel*, liv. VII). L'abbé de Radonvilliers, en qualité de directeur de l'académie, se trouva chargé d'y recevoir l'abbé Delille, Ducis, qui succédait à Voltaire, et l'illustre Malesherbes; et, dans ces trois circonstances mémorables, il se montra le digne interprète des sentiments de l'académie et du public. Il sut sans restriction, le traducteur

des Géorgiques, et le vertueux chef de la magistrature; mais, en rendant justice au talent prodigieux de Voltaire, il osa le plaindre de n'en avoir pas toujours fait l'usage que lui conseillait l'intérêt même de sa gloire (1). D'utiles travaux, des études grammaticales, ou des essais de traductions, qu'il ne confiait qu'à l'amitié, occupèrent ses loisirs. Il consacrait tout le reste de son temps à des devoirs dont il connaissait l'importance, et dont rien ne pouvait le détourner. L'expérience qu'il avait acquise des affaires le faisait consulter par les divers ministres, sur plusieurs questions épineuses; et rarement on s'écartait de son avis. Il eut pour récompense de ses services la charge de conseiller-d'état, qu'il n'accepta que malgré lui, par la défiance qu'il avait de ses forces et par le désir de rester utile à son pays, qu'il aimait sincèrement. L'abbé de Radonvilliers mourut à Paris, le 20 avril 1789, dans sa quatre-vingt-unième année. Il n'eut point de successeur à l'académie française; et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury, admis, pour la seconde fois, à l'académie, se chargea de payer un tardif hommage à la mémoire de son ancien confrère. A des talents très-remarquables, l'abbé de Radonvilliers joignait des vertus plus rares encore, et surtout une charité inépuisable envers les pauvres, auxquels il distribuait annuellement plus des trois quarts de son

(1) Laharpe, grand admirateur de Voltaire à cette époque, n'approuvait point la conduite de l'abbé de Radonvilliers. « Ceux des académiciens, dit-il, à qui il avait lu son discours, n'avaient pu l'engager à supprimer les expressions déplacées dans l'éloge d'un confrère. On avait même fait des efforts pour lui persuader de laisser à un autre les fonctions de directeur, s'il ne trouvait pas qu'elle s'accorderait assez avec ses principes et avec son état. Il a persisté à vouloir les remplir » (*Correspondance littér.*, II, 344).



1 (2). Ses *OEuvres diverses* ont été recueillies et publiées par Noël, Paris, 1807, 3 vol. in-8. Le premier volume, précédé de la notice de l'auteur par le cardinal de Noailles (Voy. ce nom), contient le *De la Manière d'apprendre la grammaire*, imprimé en 1768, in-8, qui suffirait pour assurer à Radonvilliers une place parmi nos grammairiens les plus distingués. On y a joint les remarques de Radonvilliers sur son ouvrage; l'indication des principaux auteurs dont les méthodes se rapprochent de celle de notre académie, tels que Dumarsais, Pluquet, etc., et une *Notice* sur le collègue de Radonvilliers, sous la principalité de Govea (3). On trouve, dans le second volume, une *Idylle* sur la jeunesse du roi, seul morceau de poésie qui reste de Radonvilliers (4); divers *Opuscules* composés pour l'éducation des enfants de France, et qui, selon Maury, ont été la manière et le style de Radonvilliers; des *Fragments* d'un ouvrage en forme de lettres, entrepris par Radonvilliers pour la défense de la religion; quelques *Articles* traduits du *Spectateur* de Londres; les *Discours académiques* et la traduction des trois premiers

livres de l'*Énéide*. Enfin le troisième volume, qui se détache des deux premiers, renferme la traduction des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius Nepos, revue et terminée par M. Noël. W—s.

RADY-BILLAH (ABOU'L ABBAS MOHAMMED VIII, AL-) onzième khalyfe abbasside de Bagdad, fils de Moctader, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah l'avait fait renfermer, et mis en la place de ce prince, déposé l'an 322 de l'hég. (933 de J.-C.) (Voy. CAHER). Il choisit pour vezyr le célèbre Ibn-Moclah qui, n'ayant pas su réprimer les troupes mutinées, fut destitué peu d'années après, et périt misérablement (V. MOCLAH, XXIX, 191). L'an 324 (936), Rady, pressé de tous côtés par les divers usurpateurs qui avaient démembré l'empire musulman, créa la charge d'*Emyr al-omrah* (prince des princes), en faveur de l'un d'eux, Aboubekr Mohammed Ibn-Raïek, maître de Koufah, de Waseth, de Bassorah et de presque tout l'Irak-Araby. Cette charge donnait à celui qui en était revêtu, l'administration suprême des finances et de toutes les affaires civiles et militaires, avec le droit de suppléer le khalyfe dans les fonctions sacerdotales, et d'être nommé après lui dans la khotbah. Ainsi l'indolent Rady, en croyant se donner un protecteur, acheva d'avilir le khalyfat, et l'asservit à une puissance tyrannique dont plusieurs de ses successeurs furent les victimes. Lui-même fut réduit au point de ne pouvoir disposer d'un dinar, sans la permission de l'emyr al-omrah, ou de son secrétaire. Le vezyrat ne fut plus qu'un vain titre, que l'on supprima dans la suite. Telle fut la forme du gouvernement qui subsista dans Bagdad

Dans tous les pays où il avait des revenus ecclésiastiques, il en déléguait le quart aux indigents. Quand à Paris, il avait abonné au mois ses ouvrages, et durant les trente-trois dernières années de sa vie, il n'a jamais manqué d'argent pour le culte de Saint-Roch, sa paroisse (son *Éloge*, par le cardinal Maury).

L'article consacré à ce savant jurisconsulte, VIII, p. 210, peut être complété d'après les recherches de M. Berryat Saint-Prix : sa Notice sur l'ancienne université de Grenoble, en 1841, dans les *Mém. de la société des antiquaires de France*, III, 300-352.

Il avait composé, en 1740, une comédie sur les *Talents cachés*, qui fut jouée avec succès par les élèves du collège de Louis le-Grand; mais cette pièce s'est perdue avec la plupart des écrits de Radonvilliers, en bien son éditeur ne jugea digne de figurer dans la collection de ses

pendant plus de deux siècles, jusqu'à la décadence des sulthans seldjoukides, qui succédèrent aux princes de la maison de Bowaïah, dans la charge d'émir al-omrah. Avant ces derniers, elle ne fut possédée que par des brigands et des scélérats. Ibn Raïek, qui en avait été revêtu le premier, débuta par un traité honteux avec les Carmathes, auxquels il s'obligea de payer un tribut annuel au nom du khalyfe, pour obtenir, en faveur des Musulmans, la liberté du pèlerinage de la Mekke, qui était au pouvoir de ces sectaires. (Voy. CARMATH). Ibn Raïek employa les forces de Bighlad à venger ses querelles personnelles. Il n'avait pas encore gouverné deux ans, lorsqu'il fut chassé par le turk Yahcam, son lieutenant, qui s'empara de Baghdad et de la charge d'émir al-omrah. De tout le vaste empire fondé par les premiers successeurs de Mahomet, il ne restait que cette ville au faible khalyfe. Le Khorasān, le Kerman et la Transoxane étaient possédés par les princes Samanides. Le reste de la Perse était partagé entre Washmeggheyr, frère du fameux Mardawidj (V. ce nom), et les enfants de Bowaïah. (V. IMAD-EDDAULAH). Les Lamdanides étaient maîtres de la Mésopotamie; et l'Égypte avait pour souverain Aboubekr Mohammed al-Ykhehid. Tous ces usurpateurs reconnaissaient du moins le khalyfe Rady pour suzerain et pour chef spirituel. Mais l'Espagne, où régnait une branche des Ommaïades, l'Afrique et la Sicile qui obéissaient aux khalifes Fathimides, et l'Arabie presque entière dont les Carmathes étaient restés maîtres, s'étaient entièrement affranchies de la domination des khalyfes Abbassides. Rady fut forcé, l'an 328, de suivre son nou-

veau tyran, qui marcha pour faire la guerre au prince de Moussoul (Voy. NASSER - ED - DAULAH). Il mourut d'hydropisie, fruit de ses excès avec les femmes, le 16 raby 1<sup>er</sup>. de l'année suivante (19 décembre, 940 de J. - C.), dans la trentième année de son âge, et la septième d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois fainéants. Ce prince indolent et voluptueux était affable et libéral, surtout envers les savants et les gens de lettres. Il cultivait l'éloquence et la poésie; et l'on trouve quelques-uns de ses vers dans Elmakin et dans Abou'l-feda. Il fut le dernier des khalyfes (au moins jusqu'à l'époque où ils recouvrèrent, sinon leur puissance, du moins leur indépendance) qui ait fait des vers, officieusement pontificalement, paru à la tête des armées, disposé des trésors de l'état, en un mot, qui ait conservé quelque ombre d'autorité sur les Musulmans.

A—T.

RADZIWIL (NICOLAS IV), palatin de Wilna, au seizième siècle, descendait d'une noble et ancienne famille connue dans l'histoire de Lithuanie, long-temps avant sa réunion à la Pologne, par Jagellon. Nul gentilhomme ne le surpassait en adresse aux exercices du corps; et la réputation de sa bravoure s'étendait dans toutes les cours de l'Europe. Luther venait de donner le signal des querelles théologiques qui troublèrent et ensanglantèrent l'Allemagne pendant plus d'un siècle. Le jeune Radziwil s'engagea dans la controverse avec toute l'ardeur de son caractère, et se prononça pour les réformateurs, dont il favorisa l'établissement en Pologne. Son devoir l'appela à la cour de Sigismond-Auguste, qui l'avait nommé capitaine de ses gardes, et qui ne cessait de le

ler de marques d'amitié. Radziwiłł se distingua dans la guerre contre les chevaliers Teutoniques, en 1527, et fut nommé gouverneur de Livonie, cédée aux Polonais par le grand-duc Kettler, dernier grand-duc de Lithuanie. En 1564, il fut chargé de recevoir les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie sans aucune déclaration de guerre : forcé de lever le drapeau de Polotsk, faute d'artillerie, il se retirait en bon ordre, quand il prit l'armée russe dans ses campements, le 26 janvier 1565, et la fit en pièces. Les soldats échappés de cette journée furent poursuivis par les paysans ; de sorte que la Lithuanie fut entièrement délivrée de ses ennemis. Au milieu des camps, Radziwiłł n'oubliait pas les intérêts de la réforme : le nonce du pape, Lipinski, lui écrivit pour le plaindre de l'aveuglement qui compromettait son salut : « C'est vous-même, lui récrivit Radziwiłł, qui êtes un hérétique. » Il avait recueilli les nouveaux chrétiens dans son palais de Wilna, et les réformés polonais tinrent leur premier synode, au mois de décembre 1557 ; enfin, il établit à Brzescie un atelier typographique d'où sortirent plusieurs ouvrages ascétiques, et la traduction de la Bible en polonais (1), dont l'impression fut terminée en 1563. Elle est de la plus grande rareté, parce que beaucoup d'exemplaires en ont été mutilés et brûlés au feu. Cette version, faite d'après le texte hébreu, et imprimée aux frais de Radziwiłł, lui valut, dit-on, plus de trois mille florins. Le palatin de Wilna mou-

rut en 1567, et fut porté dans le tombeau de ses pères par ses quatre fils.

W—s.

**RADZIWIŁŁ** (NICOLAS-CHRISTOPHE), duc d'Olicka et de Nieswitz, fils aîné du précédent, naquit en 1549. Le père, qui était grand-chancelier de Lithuanie, l'envoya en Allemagne, lorsque son fils n'avait que quatorze ans. Le jeune Radziwiłł fut présenté à l'empereur Maximilien II, à la diète d'Augsbourg. Il abjura le luthéranisme ainsi que ses frères, après la mort de son père, et alla ensuite en Italie, où le pape Pie V l'accueillit avec bonté. De retour dans sa patrie, Radziwiłł, attaqué, en 1575, d'une maladie grave, contre laquelle l'art des médecins échouait, fit vœu, s'il en réchappait, de visiter le Saint-Sépulchre. L'année suivante, il prit les eaux de Javor, pour compléter sa guérison ; elle n'était pas achevée en 1577. Sur ces entrefaites, la guerre avec la Moscovie éclata. Il fit la campagne de 1578. Les fatigues qu'il éprouva, l'obligèrent de chercher la santé en Allemagne. Songrant cependant à l'accomplissement de son vœu, il était revenu en Lithuanie pour les préparatifs de son départ, lorsque l'arrivée d'Etienne Batthori, roi de Pologne, changea sa résolution. « Ayant embrassé l'état militaire, dit-il, je devais marcher avec mon roi, contre l'ennemi de la patrie. » Il fut blessé à la tête d'un coup de feu, à la bataille de Polotsk. Dès qu'il fut convalescent, il reprit son projet de pèlerinage, et s'achemina vers l'Italie, en 1580. La peste, qui dévastait l'Orient, le força de retourner en Lithuanie ; et il accompagna le roi au siège de Pleskow. La paix permit à Radziwiłł d'effectuer son dessein, le 16 sep-

(1) Il existait déjà une Bible en polonais, Cracovie, in-fol., mais cette version avait été faite d'après la Vulgate, et postérieurement à la Bible de Radziwiłł, il a paru dans la même langue différentes éditions, sur lesquelles on trouvera des détails dans la Bibliothèque curieuse de Dav. Clément.

tembre 1582. Reçu partout avec distinction, il alla s'embarquer à Venise; visita, en passant, la Dalmatie, Zante, Candie et Cypre, et prit terre à Tripoli de Syrie. Il vit le Liban, Balbek, Damas, le lac de Gènesareth et Samarie. Après avoir satisfait sa dévotion à Jérusalem, il gagna les bords du Jourdain et de la mer Morte, revint à Jérusalem, et se dirigea sur Iafa, puis sur Tripoli, où il appareilla pour Damiette. Ayant séjourné au Caire, examiné les pyramides, et parcouru les puits des momies, il descendit le Nil, fit voile d'Alexandrie pour Corfou, et ensuite pour Otrante. Dépouillé, ainsi que ses compagnons de voyage, par des brigands, près de Monte-Silvano, sur les bords du Sala, dans la Principauté citérieure, il continua son voyage le long de la côte orientale de l'Italie, traversa le Tyrol, et revint ses foyers, en 1584. Il assista, en 1587, à la diète d'élection de Sigismond Auguste III, devint maréchal de la cour, puis voïvode de Trozka et de Wida. Il mourut à Nieswies en 1616, et fut inhumé dans l'église des Jésuites, revêtu de son habit de pèlerin. On a de Radziwil, en polonais : *Voyage à Jérusalem*. Ce livre fut traduit en latin, par Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie; il est intitulé : *Ierosolymitana peregrinatio illust. Pr. N. - Chr. Radzivil*, etc., Brunsberg, 1601, in-fol.; 2<sup>e</sup> édit., corrigée et augmentée, Anvers, 1614, in-fol., fig. Cette édition, quoique moins rare, est plus recherchée que la première. La relation de Radziwil, comprise en quatre lettres, est intéressante par les détails qu'elle donne sur la Terre-Sainte, l'Égypte et les autres pays que Radzivil a vus, et par la manière

dont elle est écrite. L'auteur sans prétention ce qui lui est. Quelquefois il est crédule; mais ses récits ne peuvent fausser sa bonne-foi.

RADZIWIŁ (FRANÇOISE CECILIE DE), fille du prince Jarsieniowiecki, castellan de Cracovie, arrière-neveu du roi Michaël, première femme du prince Casimir Radziwil, palatin et grand-maréchal de Lituanie dans le dernier siècle. Elle était polonaise des tragédies et des comédies, et traduisit, dans la même langue, quelques pièces françaises, notamment un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, Wilna, 1712, fig. Le Recueil des pièces dramatiques de la princesse Radziwil parut en 1751. On a de cette princesse une *Instruction des enfants*, sur leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes. — La seconde femme du prince Radziwil, palatin de Lituanie, de la famille Mycielski, fut également poète par son goût pour la poésie, et laissa un Recueil sur divers sujets sacrés et profanes. — Ulric, prince de Radziwil, grand-connétable de Lituanie dans le dernier siècle. Il cultivait la poésie et publia plusieurs Poèmes dans la langue de son pays : celui qui a pour titre, *Des peines des hommes dans toutes les conditions de la vie*, parut en 1741, in-8<sup>o</sup>, sans date de l'impression. Le prince Radziwil traduisit aussi en vers polonais la *Haïde*, ou les *Frères ennemis*. Voyez *Bibliotheca polonorum* de Zaluski. - C.

RADZIWIŁ (CHARLES DE), duc de Wilna, descendait d'une ancienne famille de Lituanie, qui fut éteinte par la substitution des biens.

vée dans cette province malgré les lois et les réglemens de la Pologne, possédait d'immenses richesses. A la mort de son père, il se trouva maître d'une fortune évaluée à cinq millions de revenu : il avait, dans ses domaines, plusieurs forteresses, et pouvait lever jusqu'à six mille soldats. Elevé, dit Rulhière, comme dans les temps barbares, le jeune Radziwil n'était presque jamais sorti des forêts de la Lithuanie. Étranger à tous les arts, à toute politesse, il avait une confiance féroce dans sa force corporelle, dans le nombre de ses amis, dans la valeur de ses soldats, et surtout dans la droiture de ses intentions : car un sentiment de justice et de grandeur le guidait malgré sa férocité ; et, quoique sans esprit, il avait un sens droit, quand la passion du vin n'en obscurcissait pas la lueur. Presque toute la jeune noblesse de Lithuanie lui composait une cour, et, à son exemple, se livrait à une licence effrénée. D'autres s'attachaient à lui dans l'espérance que ses bonnes qualités finiraient par l'emporter sur ses vices, et qu'il emploierait un jour sa fortune à défendre la liberté publique ( Voy. l'*Hist. de l'anarchie de Pologne* ). Le roi le revêtit, en 1762, de la première dignité de la province, pour l'opposer aux Czartorinski, vendus aux Russes, et que, pour cette raison, Radziwil haïssait mortellement. Celui-ci fit procéder aussitôt à l'élection du tribunal suprême, qui fut installé sans opposition de la part de ses adversaires, certains que les Russes, dont ils avaient imploré le secours, ne tarderaient pas à changer l'état des choses, ou que la présence des étrangers amènerait une confédération dont ils seraient les chefs. Quelques corps russes s'approchèrent en

effet des frontières : Radziwil réunit alors à Wilna quatre mille hommes de troupes avec quarante pièces de canon ; et le tribunal continua l'exercice de son autorité sous la protection de cette armée, qui ne tenta d'ailleurs aucune entreprise, pour ne pas aigrir l'impératrice de Russie, avec laquelle on négociait. Les démonstrations du grand Frédéric, et les menaces du khan de Crimée, déterminèrent la retraite des Russes. Après la mort du roi Frédéric-Auguste II, les diétines s'assemblèrent dans la Lithuanie : mais aucun des candidats présentés par Radziwil ne réunit les suffrages ; et, dans quelques districts, ses partisans furent même battus et dispersés. A cette nouvelle, il accourt à Wilna, suivi de 200 gentilshommes, son cortège ordinaire et la terreur du pays, force la maison de l'évêque, connu par son attachement aux Czartorinski, en chasse les magistrats nouvellement élus par cette faction ; et menaçant l'évêque de le tuer s'il continuait à se mêler des affaires publiques : « Rappelez-vous, lui dit-il, que j'ai cent mille ducats en réserve pour aller demander mon absolution à Rome. » L'évêque de Wilna sollicite l'appui des Russes, et prêche une espèce de croisade contre Radziwil, qui, de son côté, travaille à rétablir son autorité dans la Lithuanie. Il quitte Wilna pour aller se marier dans une province éloignée ; apprend, dans la route, que les Russes sont entrés en Pologne, hâte son voyage, se marie, part le surlendemain de son mariage pour visiter ses principales forteresses, et se rend, avec son épouse, à Varsovie, où la diète était assemblée pour procéder à l'élection du nouveau roi. Il réunit les nobles qui professaient les mêmes opinions, et leur jure de consacrer à

la défense du pays tous ses biens et toutes ses forces, et d'en soumettre l'emploi à leurs conseils. Poniatowski est élu roi, sous le nom de Stanislas-Auguste; et la diète, dominée par les Czartorinski, cherche les moyens de dépouiller Radziwil d'une fortune qui lui laissait tant d'influence. Radziwil, ayant échoué dans le projet de former une confédération, et voyant les divers états de l'Europe indifférents sur le sort de la Pologne, voulut se rapprocher de ses adversaires, et leur fit des propositions qui furent rejetées : dès-lors, ne comptant plus que sur son courage, il s'éloigna avec son armée, enlève sur sa route l'artillerie et les munitions des Czartorinski, dont il incorpore les soldats dans ses régiments, et bat, près de Stornica, un détachement russe qui voulait s'opposer à son passage. Instruit que ses ennemis étaient maîtres de la Lithuanie, et craignant d'être enveloppé par les Russes, qui s'avançaient de toutes parts, il prit le parti de chercher un refuge en Turquie. Il abandonna son infanterie, en lui laissant le soin de capituler comme elle pourrait; et, avec l'escorte de cinq cents chevaux, il s'approcha des frontières, traversa le Niester à la nage, sous le canot russe, et vint demander un asile au pacha. Les ennemis de Radziwil s'emparèrent aussitôt de ses biens, qu'ils se partagèrent, sous le prétexte d'acquitter d'anciennes dettes de sa maison : son palatinat de Lithuanie fut déclaré vacant, et donné aux Czartorinski; et les tribunaux, composés par ses adversaires, sanctionnèrent des mesures si rigoureuses. Loin d'être abbatu par l'infortune, Radziwil s'en montrait fier : il demandait vengeance, et non pas grâce; et sa voix retentissait dans

le nord de l'Europe. En attendant le jour de la justice, il vint à Dresde, d'où il ne pouvait être chassé sans honte pour la Saxe, et reprit ses relations avec ses anciens amis. Il rejeta les propositions que lui firent les dissidents Polonais, de se mettre à leur tête, préférant de rester à jamais proscrit et dévoué, plutôt que de se rendre le chef d'une entreprise regardée comme une rébellion par le plus grand nombre de ses concitoyens. Mais il ne put résister aux invitations pressantes qu'il reçut de l'impératrice Catherine, de se joindre aux confédérés qui travaillaient à renverser Stanislas d'un trône où elle-même l'avait placé ( *V. STANISLAS PONIATOWSKI* ). Le retour de Radziwil en Lithuanie fut un véritable triomphe. Il entra dans Wilna ( 3 juin 1767 ), suivi d'un peuple immense, accouru sur son passage; il était escorté de deux mille gentilhommes, et brillant de l'éclat des diamants qu'il avait emportés dans son exil. La diète s'empressa d'annuler les arrêts rendus contre lui par des juges iniques; et il fut rétabli dans tous ses droits, dans toutes ses dignités, et dans tous les biens de sa maison. Le lendemain il partit pour Bialistock, où le grand-maréchal Branicki le reçut avec la tendresse d'un père ( *V. BRANICKI*, V, 500 ). Élu maréchal de la confédération dans ce district, il se rendit à l'assemblée générale de Radom, sans soupçonner les vues secrètes de la Russie. Le prince Repnin, accrédité par Catherine près de cette assemblée, travaillait à gagner des suffrages à Radziwil; et, après l'avoir fait déclarer chef de la confédération générale, il le conduisit à Varsovie. Malgré la pompe dont on l'entourait, Radziwil s'aperçut enfin qu'il était

nier des Russes. Maudissant si l'avaient retiré de la misère exil pour l'employer à l'asservissement de son pays, il voulut mais il était gardé dans son pays par des soldats russes, qui s'efforcèrent à son évvasion. Il parvint à tromper leur surveillance, et gagna la Lithuanie. La seigneurie de cette province s'efforçait de se réunir à son chef dans la seigneurie de Niewitz : mais les seigneurs, surpris par les Russes, obligés de se soumettre, et restés dans leurs terres. Sous le règne de se former une garde, il leva six cents hommes, qu'il comptait employer au service de la patrie quand il le pourrait sans obstacle : par suite de son inexpérience, tous ses efforts tournèrent contre la Pologne; et, à trois reprises, ses armes ne servirent qu'à recruter de nouvelles ennemies. Il remit enfin à lui restait de soldats et d'armes à Birsinski, que la Saxe cherchait à rendre le chef de la confédération; et, quoique dans cette circonstance il eût feint de n'avoir cédé que de force, redoutant la vengeance des Russes, il gagna la frontière des chemins détournés, et se rendit à Teschen, où se trouvait le général des confédérés, et où il venait les trésors qui lui restaient pour les partager avec tant de ses citoyens dépouillés par les Russes. Privé des moyens de s'opposer au démembrement de la Pologne, Radziwil ne voulut pas en être témoin. Dans le dessein de susciter une révolte à Catherine, il enleva la seigneurie Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, et la conduisant avec elle, se flattant de parvenir à reconnaître les droits qu'elle avait au trône. Les ressources de

Radziwil furent bientôt épuisées; et pour rentrer dans la possession de ses domaines, il abandonna sa protégée, qui périt peu de temps après, victime de la plus atroce perfidie (Voy. Orlow, XXXII, 143). De retour dans sa patrie, Radziwil cessa de prendre part aux affaires publiques, quoique ses richesses lui donnassent une influence qui l'avait fait surnommer le roi de Lithuanie. Il mourut le 22 novembre 1790, laissant, malgré ses revers, une succession très-opulente. La précieuse bibliothèque qu'avaient formée ses ancêtres à Niewitz, en fut enlevée par les Russes, en 1772, et donnée par Catherine à l'académie des sciences de Pétersbourg. On peut consulter, sur cette bibliothèque, le *Voyage de deux Français au Nord*, par M. de Fortia de Piles, et le *Dictionnaire de bibliologie* de M. Peignot. W-s.

RÆMOND ou RÉMOND<sup>(1)</sup> (FLORIMOND DE), historien médiocre, né, vers 1540, à Agen, d'une ancienne famille, fit ses études à Bordeaux, sous un régent qui professait en secret les principes des réformateurs, et vint ensuite à Paris, où il suivit les leçons du célèbre Ramus. Il était présent au supplice d'Anne du Bourg (V. Bourg, V, 371); et le courage qu'il montra ce prêtre apostat, acheva de le gagner à la cause du calvinisme. Il fréquenta dès-lors les prédicateurs, et les instructions qu'il faisait alors le fameux Th. de Beze, dans le faubourg Saint-Antoine. Mais, ayant été témoin de la guérison miraculeuse d'une femme qui passait pour possédée, il se rallia dans les principes de la foi chrétienne, dont il devint plus tard un ardent défenseur. Il reçut ses degrés en droit

(1) Il a encore écrit son nom *Reymond*, *Raymond* et *Romond*.

à Toulouse; et, en 1572, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. La même année, il eut le malheur de tomber entre les mains des Protestants, qui désolaient la Guienne; et il n'en sortit qu'après avoir payé une rançon de mille livres: mais il trouva l'occasion, plus d'une fois, de se faire rembourser cette somme; et si l'on en croit ses adversaires, il n'y manqua pas. Dans sa jeunesse, Florimond cultivait la poésie avec quelque succès. Ne jugeant pas cet art compatible avec la gravité de son état, il cessa de faire des vers. Toutefois il continua de chercher, dans les lettres, un utile délassement, et de former sa société des poètes qui brillaient alors à Bordeaux, tels que Brach (2), Du Bartas, Peletier, etc. Le zèle amer avec lequel il combattait les Protestants, par ses écrits et dans ses fonctions de juge, ne pouvait manquer de le rendre odieux à tous les partisans de la réforme. Ils se sont vengés, en cherchant à flétrir sa mémoire par les accusations les plus graves, que Bayle a recueillies dans son *Dictionnaire* (art. *Remond*). Sans doute Florimond aurait pu mettre plus d'impartialité dans ses fonctions. Quelquefois la passion l'emporta trop loin: mais l'aveu qu'il en fait lui-même, prouve qu'il n'était pas, comme on l'a dit, un juge sans conscience. Ses ennemis prétendent aussi que le P. Richeome, jésuite, est le véritable auteur des ouvrages de controverse qui portent le nom du conseiller de Bordeaux; mais Joly a démontré sans réplique la fausseté de cette allégation (*Voy. ses Remarques sur le Dictionn. de Bayle*).

(2) On trouve une pièce de vers intitulée *le Cousin*, pour Remond, dans le Recueil des *Poèmes* de Pierre de Brach, son ami, Bordeaux, 1576, in-4°.

Comme écrivain, Florimond ne pas un rang bien distingué; et d'ailleurs il a joui, en son temps, d'une réputation générale. Il comptait au nombre de ses amis ou de ses correspondants Fronton du Duc, Théoph. Ray, Juste Lipse et Pasquier (*Voy. Recueils de lettres de ces savants*). Il fut chargé de publier les *Mémoires* de Montluc (*Voy. ce nom*), et quelques autres marques de confiance qu'on avait dans ses talents. Flor. de Remond mourut en 1605. Outre quelques écrits moins connus, et sur lesquels on peut consulter le *Journal de Joly*, on cite de lui : I. *La République populaire de la papesse Jeanne*, Bordeaux, 1588, 1592, Lyon, 1595, in-8°.; Paris, in-4°.; traduit en latin, par Charles de Remond, l'un des disciples de l'auteur (3), Bordeaux, in-8°. De l'aveu de Bayle, sonne n'avait encore si bien écrit cette fable. II. *La Couronne de David* et *l'Exhortation aux martyrs*, traduit du latin, de Tertullien, Bordeaux, 1594, in-8°, et réimprimé à la suite de l'ouvrage précédent. III. *L'Anti-Christ*, 2<sup>e</sup> ed., Lyon, in-4°.; Paris, 1599, avec *l'Épître populaire*, etc., qui porte, dans l'édition, le titre d'*Anti-Papisme*. L'auteur y réfute l'opinion des Protestants, qui regardaient le Christ comme l'Ante-Christ. Nicolai lui répondit, dans le *Traité de l'Ante-Christ*. IV. *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, en huit volumes, Paris, 1605, in-4°.; réimprimé plusieurs fois, dans ce format.

(3) Charles de Remond embrassa l'état ecclésiastique, et obtint l'abbaye de la Frenade. Il lui a écrit : *Regrets funèbres sur la mort de Henri III*, Paris, 1610, in-8°. — *Le Sacre et couronnement de Louis XIII*, ibid., 1610, in-8°.



en latin et en allemand, et par Cl. Malingre (V. ce succès qu'eut cet ouvrage n'était pas dénué de mé- beaucoup de digressions ations; mais on y trou- curieux, racontés avec artialité qu'on ne devait le l'auteur; et tous les ont puisé largement.—

RÆMOND, l'un des fils nd, continua l'*Histoire*, que son père avait lais- site. Il ajouta quelques cinquième livre, et ré- sixième, qui contient le Angleterre. Baillet le re- ommel l'auteur de l'*Anti-* ris, 1607, in-8°.; opus- re, et que l'on a souvent ec l'*Erreur populaire*, Baillet, *Jugem. des sa-* 323, éd. in-4°. W-s. -PACHA (MOHAMMED), nd -vêzr de l'empire é vers l'an 1702, était de neuf ans lorsqu'il à Constantinople, où il ducation soignée, sous a de ses parents, officier irerie. L'ardeur du jeune pour l'étude, les con- qu'il acquit, les grands annonça, lui valurent eure le surnom de *Ra-* dioux). Admis dans les grand-vêzr, il parcourut tion différents emplois; que trente ans au plus, agesse et son expérience evoir parmi les princi- rs de la secrétairerie. A la guerre de 1736, il a charge de mektoubdjy- mier secrétaire-d'état du r). Nommé plénipoten- ée suivante, au congrès

de Niemirow, Raghib y signa un traité avec le ministre de l'empereur. Il fut élevé ensuite à la charge de reis-efendy, puis à la dignité de pa- cha à trois queues, et obtint succes- sivement les gouvernements d'Aidin, d'Alep et du Caire. L'indiscipline, et la puissance des beys mamlouks ne lui avaient laissé en Égypte que la corruption pour se soutenir, sans en être moins exposé aux voies de fait; et il venait d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son pro- pre divan, lorsqu'en 1757, le sul- than Osman III, qui, dans l'espace de deux ans et demi, avait déposé ou fait étrangler cinq vèzys et six caïm- hakem, ou lieutenants de vèzys, appela Raghib - Pacha au suprême mais dangereux ministère de l'em- pire. La mort du sulthan, arrivée la même année, préserva le vèzr du sort de ses prédécesseurs, affermit son crédit, et augmenta sa puis- sance. En effet, maître un instant de disposer du trône othoman, Raghib y plaça Mustafa III; et ce prince, par reconnaissance, fit de son vèzir son ami, son confident, et se l'atta- cha plus intimement, en lui donnant en mariage une de ses sœurs, qui était veuve. Raghib était digne de ces faveurs, par la supériorité de ses lumières, et par son zèle pour la gloire de son maître et la pros- périté de l'état. Voulant remédier au fléau de la peste, il eut l'idée d'éta- blir des lazarets dans les îles des princes, près de Constantinople. Il renouvela aussi l'ancien projet de couper l'Asie mineure, par un canal de navigation qui aurait facilité les approvisionnements de Constantino- ple, en les préservant des dangers et de l'incertitude des trajets par mer. Raghib n'était pas homme de guerre. Déjà avancé en âge, il était aussi

propre à l'administration de l'état, qu'il l'eût été peu au commandement des armées. Aussi détourna-t-il constamment Mustafa III de déclarer la guerre à la Russie, et de protéger les Polonais à la mort du roi Auguste III. On pourrait sans doute lui reprocher d'avoir en cela moins consulté la gloire et les véritables intérêts de l'empire, que ses habitudes pacifiques et son goût pour le repos; d'avoir éludé de faire respecter les garanties du traité de Carlowitz, et préparé en quelque sorte les malheurs de la campagne de 1768 et des années suivantes. L'anglais Porter parle avec éloge des talents, de l'éloquence, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais il compare sa politique à celle de Tibère lorsqu'il voulait se débarrasser des hommes qui lui portaient ombrage. Le baron de Tott, qui, en peignant Raghib-Pacha des mêmes couleurs, nous paraît avoir chargé le tableau, est accusé par Chenier d'avoir parlé de ce vézyr avec prévention. Ce dernier écrivain excuse Raghib, comme turc, comme ministre, de sa dissimulation. Il avoue seulement qu'il était peu porté pour la France, depuis que les cours de Versailles et de Vienne s'étaient unies, en 1756, par un traité qui déplut à la Porte Othomane. Raghib mourut en place, dans l'année 1768, suivant Chenier, et non pas en 1763, comme le dit Toderini. Ce n'est pas seulement comme habile ministre, mais aussi comme ami des sciences, et savant lui-même, que ce vézyr mérite d'être cité. Raghib était un des Turcs les plus éclairés de son temps, et celui peut-être qui écrivait le mieux. Il avait l'esprit caustique, et fertile en bons mots. Avidé des connaissances étrangères, il voulut avoir en

langue turque une Histoire Chiue, qui ne fut achevée que par sa mort. On peut juger, par le suivant, qu'il ne partageait pas les préjugés de sa nation. Un péen, qui se disait parti tout de Dantzig pour embrasser le christianisme, se présenta un jour à la Porte. Le grand vézyr trouva son jet trop bizarre, et la voyant équivoque, pour n'être pas obligé d'interroger cet aventurier. Le péen expliqua que le néoplatonisme n'était venu de si loin, parce que Mahomet avait découvert des fautes réservées aux Musulmans. « Voilà un étrange coquin, » vézyr ! Mahomet lui a-t-il dit : « Dantzig ! à un infidèle ! tu ne m'a jamais fait pareil ! » à moi qui, depuis plus de cinquante ans, suis exact aux cinq commandements ! « Dites à cet homme qu'on ne le trompe pas impunément ; qu'il est certainement tué père et fils ; qu'il ne peut que je vais le faire pendre ! » me dit pas la vérité. » par ces menaces, l'allemand qu'il était maître-d'école, l'avait chassé de Dantzig, à cause de ses mœurs suspectes. « Que fasse prononcer la prose, » foi, reprit Raghib ; mais que ne che qu'aucune religion ne soit pareille ! les indignités. » On voit par ces mélanges en langue turque intitulés : *Séfinei Raghib*, Vaisseau des gens studieux, un livre, divisé en cent vingt-cinq chapitres, traite de différentes questions de religion, de morale, de philosophie, et d'autres études en usage chez les Musulmans. Ce sont des Dissertations sur l'unité de Dieu, la prédestination, le libre arbitre, la défense et l'intégrité du Ca-

l'enfer, du paradis, de l'é-  
de l'homme et de l'immor-  
l'ame; des songes, des sor-  
de l'arithmétique, de la  
n du monde, du déluge, des  
des minéraux, etc. Dans un  
fèrent, on a encore de Ra-  
ha un *Divan*, ou Recueil de  
s; le *Mounte kalat*, ou  
mots remarquables et de  
s. Ce manuscrit se voit dans  
thèque du sultan Osman à  
inople. Il reste aussi de lui  
*il de Lettres* concernant les  
ions, les actes, ou les intri-  
son vézyrat. Enfin, il fonda  
ntinople, en 1762, une bi-  
ue publique, qui porte son  
n'est pas, comme dit le ba-  
ott, la première qui fut éta-  
cette capitale; mais c'est une  
belles et des plus élégantes  
treize qu'on y voit. A cette  
èque il attacha une école,  
des fonds pour l'entretien  
es de l'une et des professeurs  
re. On peut en voir la des-  
dans Toderini, *Littérature*  
*cs*, tome II, pag. 122 à 129.  
a été enterré près de ce mo-  
de sa munificence. Parmi les  
qui décorent le *Tableau de*  
*e Othoman*, par Mouradgea  
, se trouve celle qui repré-  
chapelle sépulcrale, et le  
de ce célèbre vézyr, ainsi  
artie du bâtiment de sa bi-  
ue.

A—T.

IMBERT, roi des Lom-  
était fils de Godebert, roi  
. Lorsque ce dernier fut mas-  
n 652, par Grimoald, duc  
vent, qui usurpa le trône des  
ds, Ragimbert, encore en-  
fut dérobé, par un servi-  
le, à la première fureur de  
leur. Grimoald ne chercha

point à le poursuivre; et Ragimbert,  
élevé parmi la jeune noblesse de  
Lombardie, vit, au bout de quel-  
ques années, Pertarite son oncle re-  
monter sur le trône. A celui-ci suc-  
céda Cunibert son fils, et plus tard  
enfin, Liutbert fils de Cunibert. Ra-  
gimbert avait reçu en fief de Perta-  
rite le duché de Turin; il devait tout  
à ce prince: il lui demeura fidèle  
ainsi qu'à son fils; mais l'ingrat pro-  
fita de la faiblesse de Liutbert, qui  
était encore mineur, pour faire va-  
loir, contre l'héritier de ses bienfai-  
teurs, de prétendus droits au trône,  
qu'il avait laissé dormir pendant  
quarante ans. Il prit les armes, en  
701, et il remporta, près de Novare,  
une grande victoire sur Ansprand,  
tuteur de Liutbert: il se fit ensuite  
couronner avec son fils Aribert II;  
mais il mourut cette même année,  
avant de recueillir les fruits de son  
ingratitude.

S. S—1.

RAGOBACH. V. RAKOUBACH.

RAGOIS (L'abbé LE) était ne-  
veu de l'abbé Gobelin, directeur de  
M<sup>me</sup>. de Maintenon, et obtint, par  
la protection de cette dame, la place  
de précepteur du duc du Maine. Il la  
remplit avec zèle, et, tout occupé  
de ses devoirs, resta constamment  
étranger aux intrigues de la cour.  
Le Ragois mourut vers 1683. On a  
publié une *Instruction sur l'his-  
toire de France et sur l'histoire Ro-  
maine*, qu'il avait composée pour  
son élève, et que, sans doute, il ne  
destinait point à l'impression. Cet  
ouvrage, qui parut pour la première  
fois en 1684, in-12, sous le titre  
d'*Introduction à l'histoire de Fran-  
ce*, fut adopté par toutes les maisons  
d'éducation; et il a été réimprimé  
un très-grand nombre de fois, avec  
des corrections et des additions qui  
ne l'ont pas rendu meilleur. L'édi-

tion de Paris, 1820, 2 vol. in-12, a été totalement refondue par M. Moustalon, et augmentée d'un *Abrégé de géographie*, de l'*Histoire poétique*, avec un précis des *Métamorphoses* d'Ovide, et enfin d'une *Instruction*, par demandes et par réponses, sur l'*Histoire ancienne*.

W—s.

RAGOTZKY, ou plus exactement RACOCZI (FRANÇOIS - LÉOPOLD), prince de Transylvanie, naquit, en 1676, au château de Borshi, près de Patack. Il perdit son père, au berceau; et sa mère, dans l'espoir de lui procurer un défenseur de ses droits, se remaria, peu de temps après, avec le comte Tekeli, d'une des premières familles de Hongrie. Tekeli, qui n'avait en vue, dans cette alliance, que les richesses de la maison Ragotzky, abandonna bientôt son jeune pupille aux domestiques; et ceux-ci le négligèrent au point de le laisser manquer souvent d'habits et de nourriture. Une vie si rude fortifia son tempérament, et le rendit capable de supporter, dans la suite, les fatigues et les privations de toute espèce. Cependant le comte Tekeli continuait de faire la guerre à l'Autriche. Vaincu successivement dans plusieurs rencontres, il s'enfuit chez les Turcs (V. TEKELI); et le prince Ragotzky, conduit, avec sa mère et sa sœur, à Vienne, fut placé sous la tutelle du cardinal Colonitz, qui le relégua dans la Bohême, où il passa cinq ans, dans un collège, confondu avec les autres écoliers. Sur les instances du comte d'Apremont, son beau-frère, il obtint enfin la permission de revenir à Vienne; mais il reçut, presque en même temps, l'ordre de voyager en Italie. A son retour, il fit déclarer sa majorité, triompha des obstacles que le cabi-

net autrichien mettait à son avec la princesse de Hesse- et se retira dans les domaines possédait en Hongrie, où se était de vivre étranger à toutes intrigues. Les paysans hongrois, tant révoltés, on l'accusa de citer en secret; on alla même qu'à supposer qu'il entretenait la France des intelligences avec les. Les avis qu'il recevait de ne purent le déterminer à s'Il fut arrêté (avril 1701), par l'empereur (1), et renfermé dans les prisons de Neustadt. On y envoya des commissaires pour instruire le procès, et son innocence ne put le sauver; mais la tendresse de sa femme lui procura les moyens de sortir de prison et de se réfugier à Varsovie, où il se logea chez Bercheny, son parent, comme lui, de cherches en Pologne (V. BERCHENY). En partant, il avait laissé une lettre à l'empereur, dans laquelle il se plaignait des traitements qu'on lui avait faits, et engageait sa parole de se justifier, pourvu qu'on lui accordât un sauf-conduit et qu'on ne le soupçonnât pas d'être un suspect; mais les comtes qui avaient reçu l'ordre de le faire condamner, prononcèrent la confiscation de ses biens, et mirent à prix. Le malheureux Ragotzky put échapper aux émissaires autrichiens qu'en changeant de demeure et de déguisement; qu'il errait dans les forêts de Pologne, il apprit que les paysans voulaient tenter encore

(1) Feller qui, pendant son séjour à Vienne, recueillit les traditions de plusieurs anciens, dit que Ragotzky, quand il fut dans sa chambre un tigre qui le dévorait contre les soldats.

recouer le joug. Sur l'assurance leur fit donner de se mettre à tête avec Bercheny, quelques uns de paysans prirent les armes et se livrèrent à toutes sortes d'exces, mais, incapables d'opposer la moindre résistance à des troupes régulières, ils venaient d'être dispersés. Un détachement de cavalerie, commandé par Ragotzky, parut sur les frontières de la Hongrie, au mois de juin 1703. Bientôt il fut rejoint par une partie des fuyards, et vint s'établir devant la ville de Mongatz : il n'osait pas attaquer le château, qui n'avait qu'une faible garnison, dans la crainte qu'un échec ne jetât le dégoût parmi les siens. L'arrivée de quelques escadrons autrichiens le força même de se replier avec sa petite troupe : néanmoins aidé par Bercheny et quelques autres nobles hongrois, qui vinrent le rejoindre avec leurs paysans, il s'empara de plusieurs villes, et décida, par ce premier succès, le soulèvement de toute la Hongrie. Des députés vinrent lui offrir à Ragotzky le trône de Hongrie ; mais il le refusa, ne voulant point abandonner au ressentiment de l'Autriche ceux qui s'étaient ralliés sous ses drapeaux. La campagne de 1704 s'ouvrit par de nouveaux succès. Quoique ses soldats fussent mal disciplinés et mal armés, Ragotzky ne pouvant point lever d'impôts dans un pays ravagé par la guerre civile, il manquait d'argent et de vivres, il manquait d'argent et de vivres, Ragotzky fit trembler un instant l'Autriche, et poussa des exactions jusqu'aux portes de Vienne. L'empereur Léopold, occupé d'un autre côté par la guerre contre les Turcs et les Français, eut recours à la voie des négociations, et lui demanda une trêve. Ragotzky n'osa, pour condition de traité, le

rétablissement des privilèges de la nation hongroise et la reconnaissance du droit qu'elle avait d'élire son souverain. La victoire des Impériaux à Hochstedt, et les secours que Léopold reçut de la Hollande et de l'Angleterre, lui permirent enfin d'envoyer des troupes en Hongrie. Ragotzky, malgré sa prudence, ne put éviter quelques actions, dans lesquelles il fut battu. Des lors, que la France envoyait près de lui, comme ambassadeur, arriva ; mais il n'était accompagné que de deux ingénieurs, et n'apportait ni les armes ni l'argent promis. Dans cet abandon, Ragotzky conserva toute sa fermeté. Ses troupes, qui ne pouvaient opposer aucune résistance aux Autrichiens, les fatiguaient par des marches continuelles, et pillaient souvent leurs bagages et leurs vivres. Il s'empara lui-même de quelques villes mal défendues, et prit ses quartiers d'hiver dans des montagnes où l'ennemi n'osait s'engager. En 1707, Ragotzky prit possession de la Transylvanie, après avoir juré de maintenir les lois et les privilèges du pays ; et, à son retour, il convoqua les états de Hongrie, dont il fut élu président à la presque-unanimité des suffrages. La session s'ouvrit d'une manière orageuse. Les députés du comté de Turviz, venus à l'Autriche, accusèrent Ragotzky d'être le seul auteur de la prolongation de la guerre. Le prince se justifia par un discours qui produisit un tel effet sur l'assemblée, que les députés se levèrent en tumulte. Des deux accusateurs de Ragotzky, l'un fut massacré sur son siège ; et l'autre, grièvement blessé, périt, peu de jours après, sur l'échafaud. Le reste de la session fut employé à chercher des moyens de continuer la guerre contre

l'Autriche. Le système qu'avait adopté Ragotsky, d'éviter toute bataille rangée, pouvait la prolonger encore plusieurs années ; mais surpris, en 1708, près de Trenčin, il fut défait entièrement, et laissa ses équipages et toute son artillerie au pouvoir des vainqueurs. La mésintelligence se mit alors parmi ses généraux : quelques-uns passèrent du côté des Autrichiens ; et ceux qui lui restaient fidèles en apparence, refusèrent de lui obéir, ou paralysèrent toutes ses dispositions. Le secours qu'il avait demandé, n'arrivait point. Pour comble de malheur, la peste se déclara sur les frontières, du côté de la Turquie, et il se trouva dans l'impossibilité de communiquer avec les places fortes qui tenaient encore pour lui. Toute résistance devenait donc impossible. Ragotsky, s'en étant convaincu, résolut d'écrire à l'empereur pour lui recommander les malheureux Hongrois ; et ayant réuni quelques sénateurs, il les dégagés du serment de fidélité, les priant de lui remettre les siens, et partit pour la Pologne, le 2 février 1710. Après avoir erré quelque temps dans les différents pays du nord, il vint en France, en 1713, et fut accueilli par Louis XIV, qui lui assigna une pension considérable. Dégoûté des grandeurs, il demanda la permission de se retirer dans la maison des Camaldules de Grosbois, où, sous le nom de comte de Saros, il passa plusieurs années, partageant son temps entre l'étude, la méditation et les exercices de piété. Le cabinet d'Autriche ayant demandé son éloignement de France, il partit, en 1717, par Marseille, et ne put trouver d'asile que dans les états du Grand-Turc. Il obtint pour retraite la ville de Rodosto près de la mer de Marmara ; ce fut

là qu'il mourut, le 8 avril 1735. Le prince Ragotsky avait composé plusieurs ouvrages, entre autres, des *Méditations sur l'Écriture sainte* ; des *Confessions* (2), qu'il cite plusieurs fois dans ses *Mémoires*, publiés par l'abbé Brenner, dans les tomes v et vi de l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, la Haye, 1739, édition in-12. On a le *Testament politique et moral du prince Racoczi*, 1751, in-12 ; mais c'est un ouvrage supposé. W—s.

RAGUENET (FRANÇOIS), littérateur estimable, né vers 1660, à Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, et devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon. Cette place lui laissant le loisir de cultiver son goût pour les lettres, il se signala dans les concours de l'académie française ; obtint, en 1685, un accessit par un discours sur ce sujet, *De la patience et du vice qui lui est contraire* (1) ; et, deux ans après, remporta le prix par un discours : *Sur le mérite et l'utilité du Martyr*. Encouragé par ce premier succès, il publia la *Vie de Cromwel*, qui reçut un accueil favorable. L'abbé Raguenet suivit, en 1698, le cardinal de Bouillon à Rome ; et, pendant deux ans, étudia les chefs-d'œuvre des arts qui décorent les palais et les églises de la capitale du monde chrétien. La *Description* qu'il en donna, peu de temps après son retour à Paris, lui valut des lettres de citoyen romain, titre qui le flatta beaucoup

(2) Selon son désir, le manuscrit de ces deux ouvrages, et son tour embourbé, furent transmis au Camaldule de Grosbois. Le P. Macaire Fies, général de cet ordre, consacra, en 1737, à la mémoire de ce prince, un monument dont l'inscription nous les principaux traits de sa vie (Voy. les *Annales Camaldulenses*, VIII, 524, et la *Disertation* de M. Champollion Figeac sur une ancienne sculpture grecque, dans le *Magaz. encycl.*, 1801, IV, 153).

(1) Ce fut Fontenelle qui remporta le prix.

u'il ajouta depuis à son nom. son séjour à Rome, il s'était né pour la musique italienne; reprit de démontrer sa supériorité sur la triste psalmodie des des Campa : mais les partisans français ne purent lui pardonner d'avoir jeté du ridicule sur les usages de leur culte; et peu s'en fallut qu'on ne vit alors une guerre terrible que celle qu'excita, plus première apparition des bouffons, la rivalité de Gluck et de L'abbé Ragueneau eut le bon

le céder à l'orage. Il paraît loigné de Paris, sur la fin de 1722, dans la retraite qu'il s'était choisie. Outre les deux *Discours* qu'il avait écrits et qui sont insérés dans les *Œuvres* de l'académie française, on lui a attribué : I. *Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, Barbou, 1691 (3), en 2 vol. in-12; elle est écrite, avec assez d'impartialité, tout ce qui n'a pas trait à Cromwell. On la recherche à cause des pièces justifiées; et c'était la seule qu'on pût lire avant que M. Villemain eût donné son excellente Vie de cet usurier. II. *Œuvres de Rome*, ou Description des plus beaux ouvrages de sculpture et d'architecture qui se voient à Rome et aux environs, avec des Observations, 700, in-12; Amsterd., 1701, format. III. *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la guerre et dans les opéras*, ibid.,

1702, in-12. Cet ouvrage fut vivement critiqué par Lecerf de La Vieville, compatriote de Ragueneau (V. Lecerf, xxiii, 509). IV. *Histoire abrégée de l'Ancien-Testament*, ibid., 1708, in-8°; réimprimée plusieurs fois. V. *Vie de Turenne*. Ragueneau la composa par l'ordre et sous les yeux du cardinal de Bouillon, qui lui avait appris plusieurs particularités intéressantes : elle était restée en manuscrit; et Ramsay, qui l'avait eue à sa disposition, dit que les faits sont vrais et les dates exactes, et que la narration est claire, mais que Ragueneau semble plutôt avoir écrit un journal qu'une histoire (V. La Préface de l'histoire de Turenne, par Ramsay). Malgré ce jugement peu favorable, la *Vie de Turenne*, par Ragueneau, a été imprimée enfin à la Haye, Paris, 1738, 2 vol. in-12; et les différentes éditions qui se sont succédées prouvent qu'elle jouit de l'estime générale. Le libraire Barbou en a publié une nouvelle édition, en 1806, revue avec soin, et enrichie d'augmentations qui viennent de bonne main (V. La Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, par M. Barbier, IV, 25). On a quelquefois attribué à Ragueneau les *Aventures de Jacques Sadeur*, mais c'est à tort (V. Gab. Foigny).

W—s.

RAGUET (GILLES-BERNARD), littérateur, naquit en 1668, à Namur, et vint fort jeune à Paris, où, après avoir terminé ses cours de théologie, il embrassa l'état ecclésiastique. Il entra dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Ses talents l'avaient fait connaître de l'évêque de Fréjus (depuis cardinal de Fleury). Ce prélat employa l'abbé Raguet à l'é-

patentes, datées du 19 février 1701, sont par M. Guillet, dans ses *Mémoires*. J'ajoute que depuis Montaigne aucun écrivain n'avait obtenu cet honneur.

On voit en 1701, comme le disent tous les auteurs, l'erreur qui a passé dans la *Biographie universelle*.

ducation de Louis XV, et lui fit obtenir plusieurs bénéfices, entre autres le prieuré d'Argenteuil. Il obtint dans la suite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et mourut à Paris, le 20 juin 1748, à quatre-vingt et un ans. Raguet a coopéré, de 1705 à 1721, à la rédaction du *Journal des savants*. On cite de lui : I. *La Nouvelle Atlantide* de Fr. Bacon, trad. en français et continuée, Paris, 1702, in-12. II. *Histoire des contestations sur la Diplomatique*, avec l'analyse de cet ouvrage composé par le P. Mabillon, Paris, 1708, in-12; Naples (Genève), 1767, in-8°. On y trouve l'analyse exacte et impartiale des objections du P. Germon et des autres adversaires du système du savant bénédictin, avec les réponses de Mabillon et de ses confrères. Malgré la neutralité qu'affecte Raguet, on voit qu'il penche pour le P. Germon (V. ce nom). III. *Explication d'un bas relief en bronze* (supposé antique) du cabinet de l'abbé Bignon (dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1714, et dans le *Journal des savants*, avril 1715, page 223) : ce bas relief, qui représente les noces de Thétis et de Pélée, a été gravé par M<sup>me</sup>. Lehay (V. CHÉRON).

W—s.

RAGUSA (JÉRÔME), savant jésuite, naquit, en 1665, à Modica, dans la Sicile. Il embrassa la règle de saint Ignace, à seize ans; et après avoir terminé ses études, il professa la philosophie et les différentes branches de la théologie, avec un succès qui lui mérita l'estime de ses compatriotes. Dans ses loisirs il cultivait la littérature, ou s'occupait de recherches d'érudition. On ignore l'époque de sa mort; mais il paraît qu'il vivait encore en 1715.

Mongitore, dans le deuxième *Appendix* de sa *Biblioth. Sicula*, cite encore de lui quelques ouvrages publiés en 1712 et 1715. Nous indiquons les suivants : I. *Elogia Siculo-rum qui veteri memoria litteris flourerunt*, Lyon, 1690, in-12. Ronda-Ragusa, neveu de l'auteur, a publié, sous son nom, une nouvelle édit. de cet ouvrage, avec des additions (*Siciliæ biblioth. vetus*) Rome, 1700, in-4°; et Burmann l'a inséré dans le *Thesaurus antiquit. Italiae*, tom. x, 14. II. *Fragmenta progymnasium diversorum*, Venise, 1706, in-8°. III. *Ragionamenti, panegirici*, etc., ibid., 1706, in-12. On trouvera dans la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore, 1, 284-85, l'Éloge de de P. Jér. Ragusa, et les titres des ouvrages qu'il a laissés en manuscrit, parmi lesquels on distingue : *Siciliæ biblioth. vetus et recens*, 2 vol. in-4°.

W—s.

RAHN (JEAN-HENRI), historien et biographe suisse, né à Zurich, en 1646, mort le 26 sept. 1708, était *seckelmeister* ou questeur à Zurich. Il fut employé à diverses missions et autres affaires d'état, et chargé, dès 1666, du soin de la bibliothèque de sa ville natale. Il a fait des recueils immenses sur diverses matières relatives à la Suisse. Ces recueils, encore manuscrits, se montent à 160 volumes. Il avait organisé, en 1679, avec quelques amis des lettres et des sciences, une société savante qui subsista plusieurs années à Zurich sous le nom de *Collegium philomusorum*. Rahn en conservait les Mémoires parmi ses manuscrits (1). Il composa, pour cette société, divers morceaux sur

(1) Ce recueil forme 417 pag. in-fol., et se termine à l'an 1682. Haller en a donné l'extrait réimprimé dans sa *Biblioth. hist. suisse*, t. II, n°. 252.



arts politiques de la Suisse et des puissances voisines. On trouve encore, parmi ses manuscrits, un ouvrage intitulé : *Methodii historico-politici Helvetiae* et une *Biologia historico-politica* : c'est un Dictionnaire de cent huit auteurs, dont il est l'auteur et juge quelquefois les ouvrages, et fait connaître brièvement. Il existe en Suisse, sous le titre de cette biographie, sous le titre de *Catalogus bibliothecæ Rhaetice* : a écrit, en outre, *Hist. Burgundici*, demeurée manuscrite. Son ouvrage le plus important est son *Histoire de la Suisse* en allemand, continuée par lui-même de 1676 à 1711, mais dont il ne publia qu'un abrégé, Zurich, 1676, in-8°, de 1172 pag. — (Jean-Henri RAHN), bailli à Zurich, mort en 1676, avait écrit en allemand un *Traité d'Alchimie* qui fut traduit en anglais, et d'autres ouvrages de magie. — Un troisième Jean RAHN, né en 1749, et de la ville de Zurich, pratiqua la médecine : professeur de physique au lycée de Zurich, il fut en 1782 professeur de physique au lycée de Zurich, où il donna des cours de physique et de thérapeutique. Il a beaucoup d'autres établissements du même genre, qui eurent lieu vers cette époque, fut nommé palatin par l'électeur de Bavière, et député de son pays à l'Assemblée nationale helvétique lors de la révolution de 1802, mourut le 2 août 1812, il a publié plusieurs ouvrages de physique, recueils périodiques et adhésives, la plupart en allemand. — Jean-Henri-Guillaume RAHN, à Walbeck, au pays d'Hal-

berstadt, le 7 décembre 1766, mort le 7 juillet 1807, jurisconsulte-avocat à un collège de l'université de Helmstadt et d'un tribunal d'Altona, a laissé en allemand quelques ouvrages sur divers points de jurisprudence, et contre les jeux de hasard. — Jean-Rodolphe RAHN, bourgeois de Zurich, en 1644, est auteur d'un ouvrage qui fut traduit en français sous le titre de *Discours véritable sur l'état des trois ligues communes des Grisons*, 1621, in-4°, dont il parut un extrait : *Sommaire description de l'état présent des trois ligues*, 1624, in-4°. D—G.

RAI (JEAN). Voy. RAY.

RAIDEL (GEORGE-MARTIN), savant bibliographe, naquit à Nuremberg, le 26 août 1702. Après avoir terminé ses études théologiques avec succès, il fut admis au saint ministère, et pourvu de quelques bénéfices. Entraîné par son ardeur pour les recherches littéraires, il avait parcouru l'Allemagne pour visiter les savants et les bibliothèques. La publication de l'ouvrage dont on parlera tout à l'heure le fit connaître d'une manière avantageuse; et l'on attendait de nouveaux fruits de ses travaux, quand il fut enlevé par une mort prématurée, le 28 janvier 1741. Outre une édition d'une partie de la correspondance de Jean-Gérard avec les érudits de son temps (*J. Gerardi litterarium quod cum doctis habuit commercium ex parte editum*, Nuremberg, 1731, in-8°), et la *Géographie du moyen âge*, publiée par J. D. Koehler, en 1737, dont il composa la seconde partie (Voy. KOEHLER, XXII, 520, n°. 1x), on ne connaît de Raidel qu'une Dissertation intitulée : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemy Geographia, ejusque codicibus tam*

*manuscriptis quàm typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4°. Cet ouvrage est divisé en douze chapitres : le premier contient de savantes recherches sur la vie et les écrits de Ptolémée, et en particulier sur sa Géographie; le second, la notice des manuscrits grecs de cet ouvrage, conservés dans les principales bibliothèques de l'Europe, et dont les meilleurs, selon Raidel, sont ceux de Vienne et de la bibliothèque Saint-Marc à Venise; le troisième, celle des manuscrits latins; le quatrième, la description du précieux manuscrit que possède la bibliothèque de Nuremberg de la version latine de J. Angelus, avec les cartes de Nicolas Donis, bénédictin allemand, que Maittaire confond avec Nicolas Halin, dont il fait un imprimeur (V. DONIS, XI, 558); ce manuscrit est richement orné, et relié par des cercles d'or. Dans le cinquième chapitre, on trouve l'indication des éditions grecques et des éditions grecques et latines: la première édition grecque fut publiée par Erasme, d'après un manuscrit de Th. Feltich, médecin d'Ingolstadt, Bâle, Froben, 1533, in-4°; elle fut suivie de l'édition de Paris, Wechel, 1546, in-4°; et il en parut une troisième édition par les soins de Montanus, Amsterdam, 1605, in-fol., avec une version latine. Raidel prétend que l'édition de 1618, publiée par Bertius, ne diffère de la précédente, que par le changement du frontispice; mais c'est une erreur (Voy. BERTIUS, IV, 369). Le sixième chapitre traite des éditions latines du quinzième siècle, au nombre de sept. La première, comme on sait, est celle de Vienne, 1475. Parmi les autres, on distingue celles de Rome, 1478; de Bologne, 1482, célèbre par

sa date fautive, qui la reporterait à 1462 (V. PROLÉMEZ, XXXVI, 277, not. 5), et d'Ulm, 1482, dont le cardinal de Brienne possédait l'exemplaire sur velin offert par Donis lui-même au pape Paul II (Voy. l'*Index* du P. Laire, II, 63). Le septième chapitre contient la liste des éditions latines publiées pendant le seizième siècle, au nombre de quinze, parmi lesquelles on distingue celles que l'on doit au fameux Servet (Voy. ce nom); et le huitième, la description des deux seules éditions du dix-septième siècle, l'une d'Arnheim, 1607, et l'autre de Bologne, 1608. Dans le neuvième, Raidel donne le résultat de ses recherches sur les versions de la Géographie de Ptolémée, dans les langues modernes; le dixième chapitre traite des écrivains qui ont annoté cet ouvrage, ou qui l'ont éclairci par des commentaires; le suivant indique les différences que l'on remarque entre le texte de Ptolémée et les cartes d'Agathodémon d'Alexandrie, et celles de Nicolas Donis; enfin dans le douzième, il parle des différentes éditions annoncées de la Géographie de Ptolémée, et qui n'ont point été publiées. Cette analyse suffira pour faire apprécier l'ouvrage de Raidel, et justifier les éloges des auteurs contemporains qui en ont rendu compte. Murr y a néanmoins signalé quelques erreurs (V. MURR, XXX, 456, n° 1x). W—s.

RAIMOND (SAINT), surnommé de PENNAFORT, du nom d'un château de Catalogne dans lequel il naquit en 1175, descendait des comtes de Barcelone, et sa famille était alliée aux rois d'Aragon. Il montra de bonne heure des dispositions peu communes pour l'étude; et il fit des progrès si rapides dans les sciences,

gt ans, il fut en état d'ouvrir  
gratuit de philosophie. Il se  
n Italie, pour se perfection-  
la connaissance du droit ;  
s avoir reçu le laurier doc-  
l'université de Bologne, il y  
vu d'une chaire, qu'il rem-  
s autant de zèle que de dé-  
nement. Beranger, évêque de  
re, revenant, en 1219, d'un  
qu'il avait fait à Rome, en-  
mond à l'affection des Bolo-  
nomma chanoine de sa ca-  
; et le revêtit successivement  
nières dignités du chapitre.  
imond, que son goût portait  
raite, prit la résolution de  
lir dans un cloître, et entra  
rdre des Frères-Prêcheurs,  
12, huit mois après la mort  
t Dominique. Il avait alors  
e - sept ans ; et cependant il  
it être dispensé d'aucune des  
du noviciat. Il choisit, par-  
onfrères, un directeur, et le  
lui imposer quelque péniten-  
expiation de la vanité qu'il  
ontrée dans le monde. On le  
de composer un *Recueil* des  
onscience pour l'instruction  
sesseurs. Ce travail impor-  
l'empêcha pas de se livrer  
leur à la prédication, et de  
tous les devoirs de l'état  
ait embrassé. Bientôt il fut  
de toutes parts ; et l'on vit se  
ous sa direction les hommes  
été la plus éminente (V. St.  
NOLASQUE, XXI, 347).  
1<sup>er</sup>, roi d'Aragon, se fit ac-  
ner par Raimond au concile  
nonça la dissolution de son  
avec Éléonore de Castille,  
ne-germaine. Raimond par-  
s cette assemblée, avec tant  
orce et d'action, que le légat  
jea de prêcher une croisade

contre les Maures. En 1230, le pape  
Grégoire IX, instruit de sa capacité,  
le fit venir à Rome, le nomma son  
confesseur et son grand-pénitencier,  
et le choisit pour recueillir les dé-  
crets des papes et des conciles, pos-  
térieurs à l'année 1150, où finit la  
compilation de Gratien (Voy. ce  
nom). Ce travail l'occupa pendant  
trois ans ; et, en 1235, Grégoire  
nomma Raimond à l'archevêché de  
Tarragone : mais celui-ci s'excusa  
d'accepter un fardeau qu'il jugeait au-  
dessus de ses forces ; et le pape, cédant  
à ses instances, accepta sa démission,  
en exigeant qu'il désignât lui-même  
son successeur. Peu de temps  
après, il obtint la permission de re-  
tourner en Espagne, et se hâta de  
rentrer dans son couvent, où il re-  
prit ses premiers exercices avec la  
même ferveur qu'avant de le quitter.  
A peine goûtait-il le plaisir d'être  
rendu à la vie privée, qu'il fut élu  
général de son ordre, en 1238. Il  
recourut vainement aux prières et  
aux larmes pour être dispensé d'ac-  
cepter cette dignité : il fut obligé de  
se soumettre. Raimond fit à pied la  
visite des maisons de l'ordre ; et,  
malgré la fatigue du voyage, il en  
diminua rien de ses austérités. Il re-  
vit la règle laissée à ses religieux par  
saint Dominique, en disposa les ar-  
ticles dans un meilleur ordre, et y  
joignit quelques dispositions nouvel-  
les, qu'il fit approuver par les divers  
chapitres d'Espagne, de France et  
d'Italie. En 1240, il se démit de  
ses fonctions, sous prétexte de son  
âge, et reprit néanmoins avec joie ses  
travaux évangéliques. Il a con-  
tribué à l'établissement de l'inqui-  
sition dans l'Aragon et dans les pro-  
vinces méridionales de la France,  
mais avec le soin de ne plaquer dans  
les tribunaux du Saint-Office que

des hommes connus par leurs lumières et leur charité. Il stimula le zèle de Raimond Lulle, engagea ses confrères à étudier l'arabe et l'hébreu, pour mieux travailler à la conversion des Maures et des Juifs, et fonda deux chaires d'arabe, l'une à Tunis et l'autre à Murcie. Il accompagna le roi Jayme dans un voyage que ce prince fit à Maïorque, et y affermit la foi catholique, par ses prédications et ses exemples. Sentant sa fin prochaine, il s'y prépara par la prière et par les exercices de la pénitence, et mourut à Barcelone, le 6 janvier 1275, dans sa centième année. L'Église célèbre la fête de saint Raimond de Peñafort, le 23 du même mois. Le Recueil de *Décrétales*, compilé par cet illustre docteur, fut imprimé à Maïence, par P. Schoeffer, en 1473, in-fol. Il en parut un grand nombre d'éditions, dans le quinzième siècle, parmi lesquelles les curieux recherchent surtout celle qu'on vient de citer, et les deux éditions de Rome, 1474, in-fol. Cet ouvrage forme la seconde partie du corps de droit canonique (V. GRÉGOIRE IX). La Somme de saint Raimond, intitulée *Summa de pœnitentiâ et matrimonio*, a souvent été réimprimée dans le seizième siècle, avec des commentaires; mais la meilleure édition est celle qu'a publiée le P. Laget, Lyon, 1718, in-fol., ou celle de Vérone, 1744, in-fol. Un certain Adam en a donné un Abrégé, en vers hexamètres, Cologne, 1498, 1502, in-4°, et Venise, 1569, in-8°. On peut consulter, pour de plus grands détails, la *Bibliot. Frat. Prædicator.*, par le P. Quetif, t. 1, 109, où l'on trouvera les titres de quelques *Opuscules* de saint Raimond, dont on n'a pas cru devoir allonger cet article. La Vie

de saint Raimond, écrite en latin, par le P. Penna, Rome, 1601, in-4°, est très-détaillée, mais manque de critique. L'auteur l'a composée d'après d'anciennes traditions dont l'authenticité n'est pas bien prouvée. On lira avec plus de fruit celle que le P. Touron a insérée dans le tome 1<sup>er</sup>. des *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*. W—i.

RAIMOND IV, dit RAIMOND DE SAINT GILLES, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, naquit vers l'an 1042, de Pons, comte de Toulouse, et d'Almodis, fille du comte de La Marche. Son frère aîné, Guillaume IV, se voyant sans enfants, lui céda, ou vendit, en 1088, la souveraineté de Toulouse, et ses autres domaines, que Raimond agrandit encore par ses armes : tout le Languedoc moderne, l'Albigeois, le Querci, l'Agenois, le Rouergue, le Périgord, etc., formaient ses vastes états, auxquels il ne tarda pas à joindre une partie de la Provence, par droit de succession, ayant épousé, en 1066, la fille de Bertrand I<sup>er</sup>, comte de Provence, quoiqu'elle fût sa cousine germaine; ce qui attira sur lui les foudres de l'Église. En 1080, il épousa ses secondes noccs Mathilde, fille du comte de Sicile, nièce du célèbre Robert Guiscard; et en troisièmes noccs (1094), Elvire, fille d'Alphonse VI, roi de Castille, auquel il avait porté du secours contre les Maures. Raimond de Saint Gilles est principalement connu par la part qu'il prit à la première croisade (1096), où il fut mis sur les rangs pour obtenir la couronne après la prise de Jérusalem (V. GODEFROI de BOULON, XVII, 550). Après la mort de Godefroi, le sceptre fut encore offert au comte de Toulouse, qui h

refusa, content des domaines acquis par sa valeur. Il assiégea la forte ville de Tripoli, et bâtit, dans le voisinage, la forteresse de Châtel-Pélerin : il résidait souvent aussi à Laodicée. Sa vie, de ce moment, ne fut plus qu'une suite d'événements guerriers, ou de voyages politiques. Il se rendit à Constantinople pour traiter avec l'empereur, et ramena en Asie une nouvelle armée de croisés, en 1101. Après s'être trouvé à vingt batailles, il tomba au pouvoir du neveu de son ennemi Bohémond, qui le retint prisonnier dans Antioche ; mais il fut délivré par le vœu unanime des seigneurs français, qui le choisirent même pour chef dans leur dernière expédition. Il mourut à Châtel-Pélerin, le 28 février de l'an 1105. Bertrand, son successeur, né de sa première femme, prit en 1109, Tripoli (1), qu'il assiégeait depuis sept ans : il mourut trois ans après, et laissa ses états d'Occident, à son frère Alphonse-Jourdain, ainsi nommé parce qu'il avait été baptisé dans ce fleuve, étant né en Palestine, en 1103. Z.

RAIMOND V, fils d'Alphonse-Jourdain, naquit en 1134. Il épousa Constance, fille du roi Louis-le-Gros, mais il la répudia, et refusa de la reprendre, malgré tous les efforts du pape pour les réconcilier. Il eut à défendre ses états contre Henri II, roi d'Angleterre, qui prétendait y avoir des droits, du chef de sa femme Éléonore de Guienne. Raimond fut même

assiégé dans sa capitale : mais les secours de son beau-frère, Louis-le-Jeune, et son propre courage, obligèrent l'ennemi à se départir de cette entreprise ; et une trêve, plusieurs fois renouvelée, mit fin à cette guerre. Celles que firent au comte de Toulouse, Alphonse IV, roi d'Aragon, et quelques-uns de ses vassaux, se terminèrent aussi à son avantage ; et, par un traité avec le vicomte de Nîmes, il réunit à son domaine, cette ville et son territoire. Il permit aux habitants de substituer de nouveaux murs à ceux qui avaient formé l'enceinte romaine, depuis long-temps ruinée ; et c'est derrière ces nouvelles murailles qu'on a trouvé, en 1790, à-peu-près intacte, une porte antique, dont l'inscription a révélé l'époque jusqu'alors ignorée, de la construction des portes et des murs dont l'empereur Auguste environna la ville. La barbarie du siècle ne permet pas de faire honneur à Raimond de la conservation de ce monument. Cependant il aima les lettres autant qu'on pouvait les aimer alors : il protégea les troubadours ; et plusieurs ont consacré dans leurs vers, le souvenir de ses bienfaits, et l'expression de leur reconnaissance. Sa cour, qu'il tenait presque toujours à Saint-Gilles, paraît avoir été spirituelle et galante. Il résidait aussi quelquefois à Nîmes : il mourut dans cette ville, vers la fin de 1194.

V. S. L.

RAIMOND VI, dit le *Vieux*, comte de Toulouse, fils du précédent, naquit en 1156. Neveu, par sa mère, du roi Louis-le-Jeune, et allié aux principales maisons souveraines, il épousa, en quatrième nocces (1195), Jeanne, veuve du roi de Sicile, et sœur du roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion. Ce

(1) Ce fut en cette occasion que périt la fameuse bibliothèque de Tripoli, la plus riche qui eût existé jusqu'alors : on y comptait trois millions de volumes, si l'on en croit le historien arabe. Il y avait jusqu'à 5000 copies du Coran. Les vainqueurs, voyant une multitude d'exemplaires de ce livre, crurent que la bibliothèque ne contenait pas autre chose, et tout fut abandonné aux flammes : il n'échappa qu'un petit nombre de livres qui furent dispersés en différents pays (Mém. géog. sur l'Égypte, par M. L. Quatremère, II, 506).

fut sous son règne que l'hérésie des Albigeois fit les progrès les plus rapides. Contenus par la fermeté de Raimond V (V. MAURAND), et confondus au concile de Lombès, ils avaient pris le parti du silence; et ce n'était que dans l'ombre qu'ils agissaient. Saint Bernard, et saint Dominique (V. ce nom, XI, 515), prêchèrent contre eux, ainsi que plusieurs autres docteurs recommandables par leur science et leurs vertus. Les chefs des Albigeois, Pierre de Bruix, Henri Olivier, etc, furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager: mais leur opiniâtreté croissait de leur défaite même. Raimond VI mettant peu de zèle à les empêcher de se répandre, le pape Innocent III envoya, en 1192, deux religieux, en qualité de commissaires, dans la Provence, le Lyonnais, le Dauphiné et le Languedoc. Le premier, nommé Arnould, sortait de l'illustre maison de Narbonne: il était abbé de Cîteaux, et recommandable par ses vertus ainsi que par son adroite politique. Le second, Pierre de Castelnau, était résolu de poursuivre l'hérésie sans ménagement. Les prélats, les seigneurs, et généralement toutes les autorités, étaient menacés de l'excommunication s'ils refusaient de prêter main-forte à ces légats, pour les assister utilement dans leur opération. Les légats déposèrent les évêques de Beziers, de Viviers et de Toulouse, l'archevêque de Narbonne, tous accusés de montrer trop de faiblesse ou de pencher en faveur des nouvelles opinions. Raimond, taxé de favoriser les hérétiques, fut excommunié: intimidé par la menace d'une croisade dirigée contre lui, il demanda l'absolution, s'attira encore les foudres de l'Eglise, éclata en menaces, et, sur ces entre-

faites, Pierre de Castelnau fut assassiné. Ce meurtre sacrilège imputé au comte de Toulouse, devint le signal d'un soulèvement universel contre lui; on publia une croisade, on court aux armes de toute part: vainement il protesta de son innocence; la présomption était trop forte: il n'avait pas fait punir l'assassin; et ses amis les plus chauds convenaient au moins que s'il n'avait pas ordonné le crime, il l'avait vu commettre sans regret. Cependant l'orage s'approche, les croisés menacent les états du comte Raimond: il s'humilie, et obtient une absolution nouvelle, après avoir, pour gage de sa sincérité, livré sept places-fortes au légat Milon. Pendant que ces choses se passaient dans le Languedoc, on prenait la croix dans toutes les villes du royaume. Après la Saint-Jean de l'an 1209, le Rhône parut couvert de plus de trois cent mille soldats, appelés pèlerins: à leur tête on voyait Odon, duc de Bourgogne; Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre; le comte de Nevers, celui de Saint-Pol; le comte Simon de Montfort, héros de la croisade, et une foule d'autres princes et grands capitaines. Raimond lui-même marchait avec eux: le légat l'avait exigé ainsi. La campagne s'ouvrit par le siège de Beziers, place qui passait pour imprenable, et que l'on regardait comme le boulevard des Albigeois. Mais ses remparts ne lui servirent que faiblement; elle fut emportée d'assaut, et, suivant les plus modérés, vingt mille hommes y furent passés au fil de l'épée. De Beziers on se rendit devant Carcassonne, défendue par le jeune Roger-Trincavel, neveu du comte Raimond. On essaya en sa faveur les voies d'accommodement: le roi d'Aragon, qui s'en mêla, ne put y réussir. La ville

contrainte à se rendre : on en a les habitants , après avoir brûlé ceux qui refusaient d'abjurer l'hérésie. Le vicomte fut tué , et mourut quelques jours après , non sans soupçon de poison. Jusque-là , cette armée n'avait pas eu de chef : elle obéissait au légat ; et l'on s'aperçut qu'il était temps de mettre fin à cette espèce d'anarchie. Le commandement fut successivement au comte de Montfort et au duc de Bourgogne. Ces princes n'ayant pas voulu l'accepter , les évêques , unis aux princes-évêques , désignèrent Simon de Montfort , comte de Leicester (MONTFORT) , auquel on donna en même temps le gouvernement des terres conquises , et de celles qu'une terreur déterminait à se rendre volontairement aux croisés. Ce chef ne put retenir plus long-temps avec lui la multitude des soldats et des hauts barons , qui , ne s'étant pas sentis que pour une croisade de quelques jours , se retirèrent dans leurs foyers. Malgré la désertion d'une partie de ses forces , il lui en resta assez pour subjuguier l'Albigéois , pour attaquer les sectaires dans leur dernier retranchement. Le comte de Montfort n'avait pas chassé les hérétiques de Toulouse : les légats députèrent deux prélats , qui le sommèrent , sous peine d'excommunication , de leur livrer tous ceux des habitants de cette capitale qu'ils lui considéraient comme hérétiques. Raimond , voyant son indépendance menacée , en appela au pape. Le pape lui fit un accueil plus favorable qu'il ne méritait ; il écouta ses plaintes ; le déchargea de l'accusation du meurtre de Castelnau , et lui reprochait toujours ; lui adressa un bref adressé à l'archevêque

de Narbonne , portant défense de distribuer les terres du comte ; et , au moment de se séparer de lui , le revêtit d'un riche manteau , et lui donna une bague de grand prix , comme témoignage de la bonne intelligence entre eux rétablie. Revenu en Langue-d'oc , et se croyant dorénavant tranquille , Raimond continua de protéger ouvertement les Albigeois. Les légats tinrent un concile solennel à Arles , en 1211 , où il fut excommunié de nouveau. Cette proscription le jeta dans le désespoir : il se renferma dans Toulouse , s'y préparant à la plus vigoureuse résistance. Un interdit ayant été jeté sur cette ville , tout le clergé en sortit processionnellement , par ordre de l'évêque Foulque , qui s'était retiré dans le camp des croisés. Le siège fut mis devant la place , au mois de juin 1211 ; mais Raimond , appuyé des comtes de Foix et de Comminge , soutint les attaques avec tant de vaillance , que Simon se vit contraint à se retirer. Ce fut alors que Baudouin , frère du comte de Toulouse , passa dans le parti de Montfort , auquel il abandonna le château de Monferrand qu'il défendait. Le comte de Leicester , pour se l'attacher davantage , lui donna des domaines dans l'Agénois. Baudouin fut dans la suite cruellement puni de sa défection. Ayant été fait prisonnier , et livré à son frère , en 1214 , il fut traduit devant un conseil , qui se tint en plein champ. Le comte Raimond présidait , et le comte de Foix y assistait. Baudouin fut condamné à mort ; et , suivant les historiens , fut pendu à un arbre par le comte de Foix , Bernard de Portelle , et autres chevaliers , qui ne rougirent pas d'exécuter eux-mêmes la sentence. Jusqu'à ce moment , Raimond s'était tenu sur la défensive ; mais en-

hardi par la levée du siège de Toulouse, il marcha en avant; et sachant que Montfort s'était retiré dans Castelnau-dari avec peu de monde, il courut l'y investir, et pressa vivement l'attaque. Il était prêt à forcer la ville, lorsque Gui de Levis, l'un des plus braves seigneurs croisés, et connu sous le nom glorieux de *Maréchal de la Foi*, vint au secours de Montfort. Raimond courut au-devant de lui pour lui livrer bataille : dans ce moment, Simon tenta une sortie qui lui réussit; et Raimond leva le siège, après avoir brûlé ses machines. Le roi d'Aragon, beau-frère du comte de Toulouse, offrit alors sa médiation pour faire la paix de Raimond avec ses adversaires; mais le pape intervint, et défendit au roi de se mêler des affaires du comte. Pierre, loin de recevoir le bref avec respect, s'en indigna; il prit hautement la défense de son parent, se déclara contre Montfort, lui envoya un défi, et commença une guerre que la bataille de Muret termina malheureusement. Muret est une petite ville à trois lieues au-dessus de Toulouse, sur les bords de la Garonne : Montfort en était maître; il incommodait de là les Toulousains, qui prièrent le roi d'Aragon de les dégager en s'emparant de cette place. Ce prince, fier des victoires qu'il venait de remporter contre les Maures, vint, avec une armée que les historiens les plus modérés portent à soixante mille hommes, investir la ville. Les évêques qui étaient avec Montfort, tremblant pour eux, voulaient aller implorer la clémence du roi : mais le chef des croisés les en détourna. Il marcha avec deux mille hommes, remplis de confiance dans les prières de saint Dominique (V. XI, 518). Il ne se trompa point :

une terreur panique s'empara de ses adversaires; le roi d'Aragon fut tué à la première charge (12 ou 17 septembre 1213) : la cavalerie, qui seule avait donné, se débâta; l'infanterie prit aussi la fuite avant d'avoir combattu : enfin ce fut moins une bataille qu'une déroute, où les partisans de Raimond perdirent quinze ou vingt mille hommes tués ou noyés dans le fleuve, tandis que Montfort, si l'on en doit croire des historiens, n'eut à regretter la mort que d'un seul chevalier et de huit croisés. Ainsi finit cette journée, qui parut miraculeuse, et qui ruina pour long-temps la puissance de Raimond VI. Un dernier coup de foudre acheva de le terrasser : le concile général de Latran l'excommunia de nouveau, en 1215; adjuge (1) à Simon de Montfort le comté de Toulouse et les autres conquêtes des croisés, ne laissant à Raimond qu'une pension viagère de quatre mille marcs d'argent, et à son fils qu'une partie du marquisat de Provence. A cette funeste nouvelle, Raimond, sans troupes et sans états, ne pouvant plus soutenir une lutte aussi inégale, se retira en Aragon, auprès du roi Jacques, son neveu; et Raimond, son fils, passa en Provence. Leicester, solennellement reconnu comme possesseur légitime de tous les domaines formant l'ancienne souveraineté des comtes de Toulouse, se croyait bien affermi dans son autorité; mais il se vit tout-à-coup enlever ses conquêtes, par la bravoure du fils du comte alors dépossédé (Voyez l'article suivant). Les Toulou-

(1) Cette mesure, qui semble d'abord étranger aux droits d'un concile, fut prise en vertu du secours de la puissance temporelle. Le roi de France, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au pape le jugement de son vassal. Raimond le comte et plusieurs autres princes assistèrent à ce concile.



exaspérés par la cruauté des , se soulevèrent aussi : ils ap-  
 it à leur secours Raimond VI,  
 éfugie sur la frontière d'Es-  
 Ce prince arrive à Toulouse,  
 eptembre 1617, passe la Ga-  
 la faveur d'un brouillard,  
 luit dans la place, et appelle  
 ecours son fils et les seigneurs  
 sins, et ses alliés. Vainement  
 reçoit des renforts de nouveaux  
 ; les Toulousains, que la pré-  
 le leur comte et son exemple  
 nsformés en héros, ne se lais-  
 s'abattre. Le siège se pro-  
 en fin Montfort périt en 1218,  
 d'un coup de pierre. Cette  
 épandit la consternation dans  
 np. Amauri, fils du comte de  
 er, se vit contraint de lever le  
 il se retira dans Carcassonne,  
 mond victorieux ne tarda pas  
 l'investir. De nouveaux en-  
 s'armèrent pour l'accabler.  
 fils aîné du roi Philippe-Au-  
 fut le chef d'une seconde croi-  
 l vint assiéger encore Toulou-  
 is le même esprit animant le  
 et les habitants, ils tinrent  
 et comme l'indulgence accor-  
 x croisés n'exigeait d'eux,  
 ela, qu'un service de quarante  
 au bout de ce terme, la plus  
 partie retournèrent chez eux,  
 is fut obligé de lever le siège.  
 nd nombre de villes, qui s'é-  
 soumises aux croisés, rentrè-  
 us l'obéissance de Raimond,  
 it par recouvrer à-peu-près  
 états. Après une carrière aus-  
 se, il mourut, au mois d'août  
 Raimond VI, marié cinq fois,  
 a que deux enfants légitimes,  
 nd VII qui lui succéda, et  
 uce, mariée en premières no-  
 anche VIII, roi de Navarre,  
 econdes noces à Pierre Ber-

mond de Sauve, seigneur d'Anduse.  
 Vigilant, actif, libéral, fécond en  
 intrigues et en ressources, plein de  
 hardiesse et d'intrépidité; aucun prin-  
 ce n'eut des alliés si constants, ni  
 des sujets si fidèles. Tour-à-tour l'en-  
 nemi ou le soutien des plus puissants  
 rois, il put leur résister avec avan-  
 tage, ou les secourir avec succès.  
 Chancelant dans sa croyance, effré-  
 né dans ses mœurs, chassé de ses  
 états par un pouvoir auquel tout cé-  
 dait à cette époque, il sut y rentrer,  
 et eut la gloire de s'y maintenir contre  
 les plus formidables puissances  
 de l'Europe. Sa cour fut la plus bril-  
 lante de ce temps; il y rassembla les  
 troubadours les plus célèbres, les  
 combla de ses bienfaits, les honora  
 de son amitié : aussi tous vantèrent  
 sa générosité, et prirent sa défense.

L—M—X.

RAIMOND VII, dit le *Jeune*,  
 dernier comte de Toulouse, né à  
 Beaucaire en 1197, passa son en-  
 fance au milieu des calamités dont  
 le sort accablait son illustre maison;  
 et, dès qu'il put tenir les armes, il  
 se signala, et parut digne de ses an-  
 cêtres. Il épousa, en 1211, San-  
 cie, sœur du roi Pierre d'Aragon,  
 et se trouva, par ce mariage, beau-  
 frère de son propre père. Après la  
 malheureuse bataille de Muret, dont  
 les suites lui furent si funestes, il se  
 rendit à la cour du roi d'Angleterre,  
 son oncle; puis, en 1215, au con-  
 cile de Latran, où Innocent III, tou-  
 ché de ses infortunes, lui accorda le  
 marquisat de Provence, et lui per-  
 mit de rester à Rome. Près d'en par-  
 tir cependant, il demanda une der-  
 nière entrevue au pape. Après lui  
 avoir témoigné sa reconnaissance,  
 il ajouta : « Saint-Père, si je puis re-  
 couvrer mes domaines sur le com-  
 te de Montfort et sur ceux qui les

» détiennent, n'ensoyez pas fâché. —  
 » Quoi que vous fassiez, lui répliqua  
 » Innocent, Dieu vous fasse la grâce  
 » de bien commencer et de mieux  
 » finir ! » Il lui donna ensuite sa bénédiction, lui remit les lettres par lesquelles il lui conservait ses propriétés en Provence, et le congédia. Raimond alla ensuite rejoindre le comte, son père, à Gènes, d'où, s'étant embarqués, ils arrivèrent heureusement à Marseille. A la vue du fils de leur souverain, les habitants d'Avignon se levèrent spontanément, aux cris de *Vive Toulouse, le comte Raimond et son fils !* Les principaux seigneurs du pays s'offrirent pour le seconder dans son entreprise, qui fut couronnée par un heureux succès. La ville de Beaucaire lui ouvre ses portes ; la garnison se retire dans le château, où le jeune Raimond la force de capituler au bout de quelques jours. Il repousse le comte de Leicester, qui accourait au secours de cette place, et le contraint de se retirer vers Nîmes, après avoir perdu une bonne partie de ses troupes, et vu incendier les machines par lui construites à grands frais. Simon ayant été tué au siège de Toulouse, le jeune Raimond, toujours infatigable, soumet Nîmes, le Rouergue, le Querci, l'Agénois, et rentre à Toulouse au milieu des acclamations. Amauri de Montfort, en 1219, assiégeait Bariege, petite ville du Lauragais, dans laquelle s'était renfermé le comte de Foix, allié de Raimond : celui-ci l'apprend ; il y court avec vitesse, présente le combat, range lui-même son armée en trois lignes, et se place à l'arrière-garde, pour soutenir les siens s'ils venaient à reculer. En effet, le corps que commandait le comte de Foix commençait à plier ; Raimond se dé-

tache alors de l'arrière-garde lance dans la mêlée, et, par sa valeur chevaleresque, décide la victoire. Cependant le prince fils aîné du roi de France, Philippe Auguste, marchait au secours d'Amauri de Montfort : il parut à Toulouse, le 16 juin de la même année, et en forma le siège. Raimond, prévoyant cette attaque, avait augmenté les fortifications de la ville, et s'était assuré du secours de nombreux chevaliers, ses amis ou ses vassaux. Il distribua à ces seigneurs les postes des murailles. La défense du siège fut levée le 1<sup>er</sup> août de la même année. Raimond poursuivit ses succès : il perdit peu sur ces entrefaites ; et, malade, il fut forcé de l'Église, dont il était évêque, il contraignit Amauri de Montfort, à traiter avec lui : celui-ci lui promit même sa fille en mariage ; car Raimond voulait se marier avec Sancie d'Aragon, sa femme, comme il le fit dans la suite. Cet hymen n'eut pas lieu. Le comte continua ; et Montfort, se sentant chaque jour plus faible, et sachant qu'il ne conserverait pas la ville, qu'il ne conserverait pas le siège : il voulut s'en défaire. Il écrivit à Raimond un ennemi personnel. Il s'arrangea en conséquence avec le roi de France (Louis VIII), et il céda ses droits et ses prétentions sur les états du comte de Toulouse. Louis alors prit la croix, de la ville du Rhône avec une nombreuse armée, et vint mettre le siège devant le château, après avoir pris Avignon comme l'hiver survenait, il se tourna, et mourut à Montpellier (Louis, XXV, 116). Son fils Philippe IX lui succéda, en 1226, sous le nom de la reine Blanche, si elle donna ordre de conti-

entre Raimond. On porta le comte dans les environs de Carcassonne ; et Raimond finit par se rendre. La paix fut signée à Paris, le 1228. Raimond conserva Jeanne, sa fille, avec un douaire du roi. Il leur abandonna sa terre après sa mort, sans pouvoir transporter à d'autres en l'absence de son fils dans l'avenir. Il fit à poursuivre les hérétiques et établissait la dime dans ses terres. Enfin il subit toutes les choses qu'on voulut lui imposer. Raimond fut dans l'église de Notre-Dame le légat du Saint-Siège ; un grand chevalier. Il ne tardait pas de reprendre les choses ; mais il les posa aussi promptement toujours mu par son caractère constant, on le voyait poursuivre, on tantôt soulevait l'Albigeois. Il laissa étalonner l'inquisition à Toulouse et acquiesça de nouveaux états, négociations, ou par la force des armes. Il se mit à voyager, au service de l'empereur qu'à la fin le pape le reçut avec dis-  
 A son retour à Toulouse, au concile plénier, où il créa de nouveaux chevaliers. Toujours in-  
 e fit excommunier de nou-  
 vanda et obtint la cassation  
 second mariage (il avait  
 arguerite de La Marche),  
 plusieurs fois le voyage  
 e ; enfin, pour se remettre  
 dans les bonnes grâces du  
 - Louis, il consentit à se  
 rendre à se rendre dans la Ter-  
 re ; mais il retardait toujours  
 et, lorsque la mort le sur-  
 prit, le 27 septembre  
 les peuples le pleurèrent sin-  
 . On ne douta jamais de sa  
 bonté, lors même qu'il proté-

geait le plus les hérétiques. Il trans-  
 mit ses domaines à Jeanne, sa fille  
 unique, qui avait épousé, en 1237,  
 Alphonse, comte de Poitiers, frère  
 de Saint-Louis. Ainsi finit la posté-  
 rité masculine des comtes de Tou-  
 louse, dans la ligne aînée, après  
 avoir duré pendant quatre siècles,  
 depuis Fridelon, créé comte de Tou-  
 louse en 850 par Charles-le-Chau-  
 ve. Une branche cadette de cette  
 maison subsiste de nos jours, dans  
 celle des seigneurs de Lautrec, Saint-  
 Germier et Montfa. Raimond VII  
 aima et favorisa les lettres, fut am-  
 plement loué par les troubadours ;  
 et il doit être considéré comme le  
 fondateur de l'université de Toulou-  
 se, où il établit, en 1228, les facul-  
 tés de théologie, droit canonique et  
 philosophie, par suite du traité de  
 Paris.

L—M—R.

**RAIMOND D'AGILES**, chanoine  
 de l'église cathédrale du Puy en Ve-  
 lai, fut de l'expédition de la pre-  
 mière croisade, ainsi que l'évêque  
 du Puy, le célèbre Adhemar ou Ay-  
 mar de Monteil, qui en avait été  
 déclaré le chef, avec le titre de légat  
 du pape Urbain II. A son départ  
 pour la Terre-Sainte, en 1096, il  
 n'était encore tout au plus que diacre :  
 il fut ordonné prêtre, lorsque l'ar-  
 mée était déjà en route, et fut atta-  
 ché pendant la croisade, en qualité  
 de chapelain, à Raimond, comte de  
 Toulouse et de Saint-Gilles, l'un des  
 chefs de l'armée croisée. C'était, sui-  
 vant les auteurs de l'*Histoire litté-  
 raire de la France*, un homme  
 d'esprit, de piété et de mérite, un  
 qui le comte de Saint-Gilles avait  
 tant de confiance, qu'il l'admettait  
 volontiers dans ses conseils. Ce qui  
 prouve la considération dont il jouis-  
 sait parmi les croisés, c'est qu'il fut  
 du petit nombre de ceux qu'on cher-

sit pour prendre part au recouvrement, dans l'église d'Antioche, de la lance, l'un des instruments de la passion de J.-C. Il écrivit l'histoire de la croisade; et son ouvrage, qui a pour titre : *Raimundi de Agiles historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, a été inséré par Jacq. Bongars, dans le *Gesta Dei per Francos*, etc. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Z.

RAIMONDI (MARC-ANTOINE), célèbre graveur, naquit à Bologne, en 1488. Destiné d'abord à la pratique des ouvrages d'orfèvrerie, la vue des estampes d'Albert Durer le décida pour l'étude de la gravure en taille douce, dont F. Francia lui enseigna les premiers éléments. Étant allé à Venise, il contrefit les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour les originaux; et afin de rendre encore la méprise plus facile, il imitait la marque de l'auteur. Albert Durer, plus sensible à un procédé aussi peu délicat, à cause du tort qu'en pouvait souffrir sa réputation, qu'au préjudice qui en résultait pour ses intérêts, adressa ses plaintes aux magistrats de Venise, qui contraignirent le contrefacteur à effacer cette marque trompeuse. Ayant passé à Rome, où il fit connaissance avec Raphaël, Marc-Antoine se perfectionna dans l'étude du dessin, sous la direction d'un maître aussi renommé, qui, charmé des talents qu'il développait pour la gravure, le chargea de reproduire un sujet de Lucrèce, et ensuite ses plus beaux ouvrages, tels que le Massacre des Innocents, la Sainte Cécile, le Martyre de saint Laurent, et beaucoup d'autres. Échappé au sac de Rome, de 1527, en abandonnant à l'armée du connétable de Bourbon tout ce qu'il possédait

afin de racheter sa liberté, Marc-Antoine faillit perdre la vie, pour un gravé, d'après Jules Romain, estampes obscènes, qui acquiescent les sonnets de l'Arétin; mais le pape Pie VII ne lui accorda sa liberté qu'à cause de la supériorité de ses talents. Cet artiste mourut en 1564, assassiné, suivant Malvasia, par un particulier, pour lequel il avait gravé la première planche du Massacre des Innocents, indigné de ce que le pape, par sa promesse formelle, il en avait gravé une seconde. Marc-Antoine est le premier graveur italien qui se soit distingué : la grande réputation de Raphaël, les heureuses circonstances qui le mirent à portée de graver les chefs-d'œuvre, et surtout la pureté et la fidélité avec lesquelles il le contour des figures de ce maître célèbre, auxquelles on dit même que Raphaël retouchait souvent, contribuèrent à la vogue qu'il lui donna, et au prix excessif qu'il met à ses productions. Bergheme en a soixante florins de son temps, des Innocents. La Sainte Cécile fut payée, à la vente de Saint-Étienne, six cent dix-neuf francs. Quoi qu'il en soit, cet artiste supérieur pour son siècle où il a vécu, ne peut être considéré comme un modèle à suivre : on trouve dans ses ouvrages une variété de style, aucune entente de clair-obscur, aucune souplesse dans les travaux; en général, il est dur et n'a point ce goût délicat, ce bon sens et cette marche savante, qui caractérisent un graveur habile. Mais malgré cette monotonie et cette dureté de ses tailles qu'on peut lui reprocher, il n'en mérite pas moins le premier rang dans son genre pour la pureté du trait et la correction du dessin. Augustin, son principal élève, l'imita sans l'égaler. P.

IMONDI (JEAN-BAPTISTE), les premiers orientalistes du 16<sup>e</sup> siècle, naquit à Crémone, l'an 1540. Un assez long séjour à Rome (1), le mit en état d'acquiescence la connaissance approfondie des langues orientales; et après qu'il fut retourné en Italie, le cardinal Ferdinando de Médicis qui, suivant les vues du pape Grégoire XIII, n'épargnait ni dépenses pour fonder un atelier de typographie orientale, le logea dans son palais, et lui donna la direction de cet établissement qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Prode. Le plus habile graveur en caractères (V. GRANJON), fut appelé à Rome; et ce fut sous l'inspection de Raimondi qu'il grava, de 1586 à 1592, quatre corps d'alphabets, outre les syriaques et autres caractères, furent exécutés alors pour la typographie des Médicis, et avec lesquels on imprima, en 1591, les éditions des *quatre Evangiles*; en 1592, la *Géographie* d'Édrisi (ce nom, XII, 538); l'*Avicenne* de 1583, chef-d'œuvre de typographie arabe (Voy. AVICENNE, 118), et l'*Euclide* de 1594 (NASSIR-EDDYN, XXX, 590), parler d'autres ouvrages moins importants. Il paraît aussi que Raimondi eut quelque part à l'édition de la *cosmographie* arabe, de Saladin ou Alzalechi, publiée par lui, en 1585, avec les caractères de Granjon (2). On n'avait encore vu, en typographie orientale, qui se fût soucié de la beauté de ces éditions; et tout ce que l'on avait voulu jusqu'alors en langue arabe, n'avait produit que des résultats in-

formes, tels que la *Grammaire* de Postel (V. ce nom, XXXV, 497, n<sup>o</sup>. 111), ou bien n'avait pu être exécutée qu'avec des caractères hébreux ou syriaques, comme le *Liber VII precatationum*, imprimé chez Basa, en 1584, ou le *Coran* de Paganini, Venise, 1509, dont nous avons parlé à l'article HINCKELMAN (XV, 394), mais qui fut supprimé si exactement qu'il n'est un peu connu que par le *specimen* qu'en a donné Thesaurus Ambrosius. Raimondi ne bornait pas ses soins à la surveillance de la typographie: il était chargé de mettre en ordre tous les livres orientaux que les voyageurs envoyés par le pape et par le cardinal de Médicis, leur transmettaient du Levant. Il s'occupait long-temps de l'exécution d'une polyglotte plus complète que celles d'Alcalá et d'Anvers, puisqu'elle devait donner de plus les versions arabe, persane, égyptienne, éthiopienne et arménienne: mais depuis la mort de Grégoire XIII (1585) et le départ du cardinal Ferdinand, retourné à Florence, en 1587, pour succéder au grand-duc François son frère (Voy. tome XXVIII, pag. 83), on cessa d'appliquer à la typographie orientale des fonds aussi considérables; le travail se ralentit; et Raimondi, avancé en âge, et resté seul de tous ceux qu'il avait associés à cette belle entreprise, abandonna son projet, qui devait plus tard recevoir en France son accomplissement (V. GABRIEL Sionite). Ce fut par le conseil du cardinal Duperron, qu'il résolut de consacrer le reste de ses forces à la publication d'une *grammaire arabe*, très-répandue en Asie; et il la dédia, en 1610, au pape Paul V, par une longue épître qui a été réimprimée, en 1713, dans le *Discours sur les bibles polyglottes*, par le P. Le-

1. *Scripturae Orient. tres*, p. 76.

2. *Manuscr. Bibloth. arabica*, in-8<sup>o</sup>, p. 175.

long, p. 349, et en 1723, dans sa *Bibliotheca sacra*, pag. 3-5. Cette grammaire, intitulée *Liber Tasripli*, ne traite guère que des conjugaisons des verbes. L'éditeur y joignit une version latine littérale, et une espèce de commentaire. Ce livre n'est presque d'aucun usage aujourd'hui. Raimondi survécut probablement peu à cette publication. Le seul de ses élèves qui lui ait survécu, Étienne Paulin, dirigeait à Rome la typographie orientale de Savary de Brèves, avant qu'elle fût transportée à Paris (V. BRÈVES), et il continua d'imprimer à Rome quelques livres arabes. La version arabe du Catéchisme de Bellarmin, publiée dans la même ville, en 1627, porte encore son nom. Les caractères orientaux passèrent bientôt après à l'imprimerie de la Propagande, dont le nom se voit pour la première fois sur l'Alphabet arabe qu'elle mit au jour en 1631. Depuis lors il n'est plus fait mention de Paulin; cependant on sait qu'il vivait encore en 1630, comme on l'apprend par une lettre de Pietro della Valle à Richard Simon, rapportée par ce dernier dans ses *Antiq. eccles. orient.*, p. 161. Les beaux caractères orientaux des Médicis, après avoir servi quelque temps à l'imprimerie de la Propagande, furent rapportés à Florence, dans les magasins du *Palazzo vecchio*; ils sont maintenant à l'imprimerie royale à Paris. C. M. P.

RAINALDI (ODERIC). Voy. RINALDI.

RAINFROI ou RAGENFROI, était un des principaux seigneurs de France lors des troubles qui amenèrent la fin de la première race. Pepin-le-Gros, qui, sous le titre de maire du palais d'Austrasie, gouvernait en effet la monarchie, avait,

en 711, mis sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, Dagobert III, âgé de douze ans, fils du dernier roi, et lui avait donné pour tuteur son propre fils Grimoald : celui-ci mourut en 714, laissant un fils, Théodoald, âgé de six ans, qui ne voulait pas que la cour du palais sortît de sa famille, en cet enfant, qui se trouva ainsi de Dagobert III, encore roi. C'était, dit Montesquieu, *un fantôme sur un autre fantôme*. Dans le fait, c'était Pepin qui régnait. Il mourut le 16 décembre 714, laissant le sceptre d'Austrasie à Charles-Martel et Childéric III. Sa veuve Plectrude s'empara du gouvernement, et l'exerça quelque temps avec Théodoald. Les seigneurs, indignés d'être gouvernés par une femme et un enfant, se levèrent, attaquèrent Théodoald à la forêt de Guise, près de Compiègne, le mirent en fuite, et firent de la mairie du palais de Neustrie et de Bourgogne à Radbod. Celui-ci, pour opposer à Pepin un rival redoutable, alla demander l'appui de Charles-Martel, qu'il eut retenu prisonnier dans Cologne, et fit alliance avec Radbod, duc des Frisons. Dagobert III mourut sur ces entrefaites (715), ne laissant qu'un fils, Dagobert IV. Les seigneurs, ne voulant être gouvernés par un enfant, le firent élever au trône de Neustrie. Childéric II (V. ce nom), qui avait eu quarante-cinq ans. Quoique ce prince eût passé sa vie dans un monastère, il montra du talent et de l'activité. Rainfroi, son maire du palais, le seconda de toute son influence; mais ils ne purent résister à la violence de Charles-Martel, qui, sous le titre de duc d'Austrasie, était, pour le vrai maître de la France.

en suite l'armée de Chilperic II, 16: en 717, Rainfroi se sépare de Chilperic, se retire à Angers, et fait alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, qui, à l'approche de Charles-Martel, en 719, s'enfuit ainsi que ses troupes, emmène aussi Chilperic, et livre à Charles-Martel, l'année suivante. Rainfroi, se sentant trop faible contre un si puissant adversaire, transige avec lui, en 724, et obtient le comté d'Angers, pour sa vie seulement, et lui laisse son fils en héritage. Il mourut à Angers, en 731. Les Chroniques d'Anjou ne parlent pas de Rainfroi que comme d'un tyran. Il s'empara des biens de l'abbaye de Marmoutier sur Loire, en chassa les moines, démolit ce beau monastère, et transporta les matériaux à Angers, et s'en servit pour s'y bâtir, sur les ruines de l'ancien capitole, et l'abbaye, qui fut encore celui des comtes d'Anjou, ses successeurs, la série commence à Ingelger, comte de Tortelle, sénéchal du Gâtinais vers l'an 870. — RAINFROI ou RAINFROI, évêque de Rouen, fut expulsé de ce siège, en 755, par Charles, qui lui avait déjà précédemment ôté le gouvernement de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre RAINFROI, secrétaire de Charles-le-veuf, devint évêque de Meaux, en 876, au concile de Compiègne. Il paraît que le Rainfroi de Loup, abbé de Ferrières, vers sa soixante-sixième Lettre, est un personnage différent. — On trouve un RAINFROI, évêque de Noyon, en 735, qui occupait ce siège en 743. C. M. P. RAINOLFE, premier comte d'Anjou, était le frère et le successeur de Drengot, qui avait commandé les premiers aventuriers Normands établis dans les provinces que nous

nommons aujourd'hui *royaume de Naples*. Dans ces provinces, deux souverainetés indépendantes furent fondées au commencement du onzième siècle, par les Normands: l'une, dans la famille de Drengot, fut celle des comtes d'Averse, depuis princes de Capoue; l'autre, dans la famille de Tancrède de Hauteville, fut celle des comtes de Melfi, qui devinrent ensuite ducs de Pouille, puis rois des deux Siciles. Rainolfe avait assisté à la bataille de Cannes, livrée aux Grecs, par Melo, en 1019. Ses compatriotes y avaient été presque détruits, et son frère Drengot y avait été tué. Les survivants le reconnurent pour leur chef; et, s'attachant à l'empereur Henri II, ils firent, en 1021, une seconde tentative infructueuse sur les Grecs de la Pouille. Rainolfe, cependant, avait recruté sa petite armée; et s'éloignant des Grecs, dont il n'espérait plus se venger, il s'empara du petit château d'Averse, situé à dix milles de Naples sur la route de Capoue, pour faire, de ce lieu fort, l'asile des aventuriers Normands qui viendraient se joindre à lui, et le dépôt de leurs richesses. Il eut, peu d'années après, la bonne fortune de faire recouvrer à Sergius, duc de Naples, la liberté de sa patrie, qui avait été ravie par Pandolphe IV, prince de Capoue. En reconnaissance, Sergius l'investit, en 1029, de la ville et du territoire d'Averse, sous le titre de comté, et en même temps il contracta une alliance avec lui: ce fut la garantie de cette première colonie des Normands. Mais dans les révolutions fréquentes de l'Italie méridionale, Rainolfe ne fut point fidèle aux Napolitains, dont il s'était déclaré le feudataire: il faisait de la guerre son métier, et s'attachait, tour-à-tour,

aux princes qui lui offraient la meilleure solde. Cependant, il s'occupait d'assurer l'indépendance de son comté d'Averse. Il en obtint, en 1038, l'investiture, de l'empereur Conrad II, par l'intercession de Guaimar IV, prince de Salerne. Vers la même époque, Guillaume Bras-de-Fer, et les fils de Tancrede de Hauteville commencèrent la conquête de la Pouille : Rainolfe les seconda, et eut part à leurs succès ; mais il traita toujours avec eux en prince indépendant : il fut reconnu en cette qualité par Henri III, qui lui donna, en 1047, l'investiture du comté d'Averse, aux mêmes conditions sous lesquelles Drogon recevait du même empereur celle du comté de Pouille. Rainolfe mourut en 1059, après un règne de près de quarante ans : il eut pour successeur Richard I<sup>er</sup>, son neveu. S. S—r.

RAINSSANT (PIERRE), savant numismate, né, vers 1640, à Reims, étudia la médecine, dans sa jeunesse, avec beaucoup de succès. La découverte d'une urne pleine de médailles de bronze, détermina son goût pour la numismatique, science dans laquelle il fit de rapides progrès : mais, malgré son penchant pour l'antiquité, il ne négligea point l'étude de la médecine ; et, après avoir reçu le doctorat, il vint exercer son art à Paris, où il fut bientôt connu avantageusement. Nommé directeur du cabinet des médailles du roi (V. RASCAS), il fut admis, l'un des premiers, à l'académie des inscriptions, qui portait alors le titre d'académie des médailles. Un jour qu'il se promenait seul dans le parc de Versailles, il se laissa tomber dans la pièce d'eau dite des Suisses, et s'y noya, le 7 juin 1689. Oudinet, son parent, qui partageait son goût

pour les médailles, et qu'il avait associé pour la rédaction du catalogue de celles du roi, lui succéda à la place de directeur de ce cabinet (V. OUDINET). Rainssant a fait les éloges de la plupart des savants de son temps : il était en correspondance avec Bayle ; et à sa prière, il s'intéressa pour faire restituer les planches de ses *Tables chronologiques*, qui avaient été saisies par la police, comme renfermant des faits favorables aux protestants (V. les *Lettres* de Bayle). Outre ses *Dissertations* dans le *Journal de Trévoux*, on a de Rainssant : I. *De tio medica an cometa morbus prodromus ?* Reims, 1665. II. *Dissertation sur l'origine et la figure des fleurs de lys*, Paris, in-4°. D'après quelques monnaies découvertes à Reims, il voit que le signe d'une espèce de fer de lance sur le *Journ. des sav.* de 1678, p. 111. III. *Dissertation sur douze jeux des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, ibid. (Versailles, Muguet), 1684, in-4° ; traduit en latin et en italien, Brescia, in-8°. C'est une histoire concise de ces jeux célèbres, sur lesquels l'antiquité ne nous avait laissé que quelques détails que ceux qu'on peut recueillir d'un passage de Zonare, dont Rainssant a joint la traduction à son ouvrage. IV. *Explication des tableaux de la galerie de Versailles*, ibid., 1687, in-4°. Il a entrepris une *Histoire de l'empereur Adrien, par les médailles*, dont partie des planches étaient déjà gravées ; mais ce travail est demeuré imparfait. W

RAIS ou RAIZ (GILLES DE), chevalier, maréchal de France. Voy. R.

RAITSCH (JEAN), archimandrite du couvent de saint Michel à



Kovila, né, en 1726, à Kartz, mort à Kovila, le 23<sup>e</sup> décembre 1801, étudia la théologie ew, et entreprit plusieurs voyages dans les provinces turques, pour des recherches sur l'ancienne histoire de la Serbie. Il prit des extraits des divers manuscrits qu'il trouva dans les couvents serviens. À ces savantes recherches que doit l'important ouvrage historique imprimé à Vienne, en 1794, 2 volumes in-8°, figures, sous le titre : *Istorija pazyich slavenih Narodnâpatsche Bolgar, rwatov, i Serbow, iz tmji zabia isjataja u wo swét istoritskii proizweden in Joannom schem*; c'est-à-dire : *Histoire divers peuples Slaves, particulièrement des Bulgares, des Croates des Serviens, tirée de sources pures et oubliées, et mise au jour Jean Raitsch*. Cet Auteur a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une *Relation de ses voyages* et des *Fragments pour servir à l'histoire de la Serbie*. P. L.

AJALIN (THOMAS DE), amiral suédois, naquit en Finlande, en 1673. Il commença sa carrière comme simple matelot, servit en Angleterre, et dans plusieurs autres pays, et revint en Suède, au commencement du règne de Charles XII. Placé à l'amirauté de Carlskrona, il avança rapidement, et parvint jusqu'au grade d'amiral. En 1717, il donna une preuve éclatante de son habileté et de son courage : il combattit avec un vaisseau suédois, contre trois vaisseaux de ligne et deux frégates anglaises, qui lui laissèrent le champ de bataille. Pendant les années de paix qui suivirent le règne de Charles XII, Rajalin perfectionna les établissements de l'amirauté de Carls-

krona, et publia en suédois deux ouvrages : l'*Instruction sur l'art du pilote*, 1730, in-4°; et l'*Instruction sur l'architecture navale*, 1732, in-8°. Ces ouvrages fixèrent l'attention du gouvernement; et l'auteur obtint une récompense considérable. L'amiral Rajalin mourut en 1741, à bord d'un vaisseau de ligne, faisant partie de la flotte de Carlskrona. Ses descendants ont tous servi dans la marine; et l'un d'eux s'est élevé, sous le règne de Gustave III, au grade de vice-amiral. C—U.

RAKOUBAH, peischwah ou régent des Mahrates, appelé aussi quelquefois *Ragobah*, mais dont le vrai nom est *Rakonah-Raou*, était le second fils de Badji-Raou, mort en 1759, premier *peischwah* indépendant de cette nation (1). Rakoubah s'était distingué par sa valeur sous les règnes de son père, et de Baladjî, son frère aîné. Il avait conquis la moitié du Guzarât sur un autre chef mahrata, et ne s'était pas moins signalé en combattant pour le nabab Ghazi-eddyn, contre les Djattes. Il avait, depuis, chassé de Lahor, Tymour, fils du roi de Kaboul, Ahmed-Chah Abdally. Celui-ci, alarmé des progrès des Mahrates dans le Pendjab, y accourut en 1761; et, soutenu par les armes de quelques autres princes musulmans de l'Indoustan, il remporta sur les Mahrates, près de Pannipout, une victoire mémorable.

(1) Sous le faible règne du troisième successeur de Sewadji, fondateur de l'empire des Mahrates (V. SEWADJI), les deux principaux officiers de l'état convinrent de partager les domaines du Rani-Rajah, leur souverain. Le *peischwah* (chancelier ou premier ministre), Badji-Raou, relégué le monarque dans la forteresse de Sattarah, gouverna sous son nom les provinces occidentales, et s'établit à Pounah, l'ancienne capitale. Le *boukhshi* (généralissime) Ragadji s'empara des provinces de l'est, et fixa sa résidence à Nagpou, dans le Berar. Mais d'autres chefs Mahrates conservèrent des gouvernements héréditaires comme chefs de l'un ou l'autre état.

ble, mais vivement disputée. Rakoubah, qui avait refusé d'y commander en chef, y fit des prodiges de valeur. Baladji, son frère, mourut peu de temps après, laissant deux fils, dont l'aîné, Mad'hou-Raou, lui succéda, à l'âge de dix-huit ans. Rakoubah, ayant élevé des prétentions pour s'emparer de la régence, comme tuteur naturel de son neveu, eut recours à Nizam Aly Khan, soubah du Dekhan, et en obtint une armée. Vainqueur dans une bataille, il fut rappelé à Pounah, et revêtu de la dignité de peischwah; mais bientôt, victime des intrigues de quelques courtisans qui étaient dans les intérêts de la mère de Mad'hou Raou, il fut renfermé dans le palais par ordre de son neveu, qui eut pour lui les égards et la déférence d'un parent respectueux. La détention de Rakoubah dura jusqu'à la mort de Mad'hou, arrivée en novembre 1772. Le jeune peischwah n'ayant pas d'enfants, et ne laissant pour héritier du trône des Mahrates qu'un frère, Narain Raou, âgé de dix-neuf ans, rendit la liberté à son oncle avant d'expirer, et lui recommanda de servir de père et de protecteur au nouveau souverain. Rakoubah prit les rênes du gouvernement; mais, soit qu'il eût abusé de son pouvoir ou voulu usurper l'autorité de son neveu, soit qu'il fût la dupe des artifices de sa belle-sœur ou de la politique des brahmes, il fut encore une fois dépouillé de son autorité et mis en prison. Il parvint à gagner quelques officiers, qui complotèrent d'assassiner Narain Raou. Les conjurés ayant pénétré dans le palais, le jeune prince se réfugia dans l'appartement occupé par son oncle, entre les bras duquel il fut poignardé, le 18 août 1773. Rakoubah, regardé généralement

comme l'instigateur de ce crime, avait promis quatre cent mille piastres à ses complices, qui le prisonnier jusqu'à ce qu'il eût obtenu la moitié de la somme et la moitié de la somme et de la somme pour le surplus. Il fut connu peischwah: mais son règne ne dura pas jusqu'à ce qu'il l'eût rendu odieux; on commença un nouveau contre lui. Tandis qu'il faisait la guerre en personne au Dekhan, la veuve de Narain Raou, six mois après la mort de son mari, accoucha d'un posthume. Les officiers reconnurent cet enfant pour le fils de Narain, et formèrent un conseil de régence, composé de douze membres, au nombre desquels étaient Madadji Scindiah, dont le nom se fit si souvent retentir en Europe. Rakoubah fut déposé, abandonné, et la plus grande partie de son pouvoir fut rejetée par tous les chefs militaires, et contraint d'aller chercher un asile à Bombay, où ses trésors et ses promesses lui valurent, de la part des Anglais, une réception favorable et une armée. Telle fut l'origine de la première guerre directe des Anglais contre les Mahrates. Les hostilités commencèrent par terre et par mer. Les Anglais s'emparèrent de la place-forte à douze lieues de Bombay, et conquièrent ensuite l'île de Salsette, le 1774. Rakoubah leur offrit la reddition. Mais ce chef venait d'être tué par les troupes de Pounah, et de lever le siège de Broder. Il fut tué avec mille hommes, il fut vers Cambaye, dont on refusa d'ouvrir les portes, et se rendit à Pounah, d'où il passa, dans un bateau, à Surat. Ce fut là qu'il fut tué, commandé par le capitaine anglais, étant venus le rejoindre d'autres troupes. Ils furent ensemble vers Pounah, le printemps de 1775. Leur

adéroute par les Mahrates. C'est un des douze chefs du gouvernement de Pounah ayant pris tout les intérêts de Rakoubah, stilités continuèrent avec des balancés. Mais le conseil de l'adésapprouva cette guerre, et le colonel Upton à la cour de , pour y négocier une paix geuse, qui fut conclue et ratifiée mars 1776. Cette convention peu Rakoubah et ses auxiliai- i, ayant obtenu quelques avan- menaçaient de nouveau Pou- buoiqu'elle cédât aux Anglais e et les îles adjacentes , dans de Bombay, et la ville de Ba- (l'ancienne Barygaza), avec rritoire considérable ; elle igeait d'abandonner Rakou- e lui retirer leurs secours , et escrivait à ce prince de congé- ses troupes , de renoncer à ses tions , et de se retirer dans les es Mahrates, où on lui offrait e et une pension convenable. bah , se croyant vendu à ses is, et regardant comme une la résidence qui lui était assi- refusa les conditions stipulées ii, et ne licencia pas ses trou- ui, faute de paiement, pillé- s villages des environs de Su- t en dévastèrent les campa- Craignant enfin d'être livré, i Anglais, aux Mahrates, et t put eussir, auprès du consul is à Surate, Anquetil de Brian- à s'assurer des secours de chéri, ou même de France, il cha la protection des Portu- luis le gouverneur de Daman isa l'entrée de la ville ; et le oi de Goa, ne voulant pas se er avec les Mahrates, qui né- ent avec lui, fut sourd aux itions de Rakoubah. Celui-

ci, dans cet intervalle, ayant épuisé ses provisions et ses finances, vivait en chef de brigands, et ravageait les provinces qu'il parcon-rait. Il tenta vainement de corrom- pre le gouverneur mahrata de Baçain, et n'osa pas même attaquer cette pla- ce. Poursuivi par une partie de la garnison, il n'eut que le temps de s'enfuir, et de traverser un bras de mer, auprès de Bombay, où il se je- ta une seconde fois entre les bras des Anglais, qui, très - contents de re- commencer la guerre, le reçurent avec joie, et lui promirent de nou- veaux secours. Les circonstances sem- blaient plus favorables. Ses intrigues avaient excité deux révolutions à Pounah ; et le conseil de Calcutta, inquiet des négociations des Mahr- tes avec l'agent français, Saint-Lu- bin ; trompé d'ailleurs sur la force réelle du parti de Rakoubah, consen- tit à opérer une diversion en sa faveur, de concert avec le gou- vernement de Bombay. Mais la soif des conquêtes aveuglait étrangement les Anglais. Les hommes attachés à ce prince turbulent étaient prison- niers à Pounah ; et personne, parmi les Mahrates, ne songeait à le réta- blir sur le trône. Le 22 novembre 1778, une armée de huit à dix mille hommes, y compris sept cents Eu- ropéens, suivant Anquetil de Brian- court, ou seulement de quatre mille hommes, suivant les relations an- glaises ( qui sans doute n'y compren- nent pas la division d'avant-garde, composée de deux régiments de ci- payes, de six cents chevaux et de plusieurs éléphants, que comman- dait Rakoubah, monté sur un de ces animaux ), partit de Bombay avec une énorme quantité d'artillerie, de bagages et de bestiaux, qui retar- daient sa marche, dans une contree

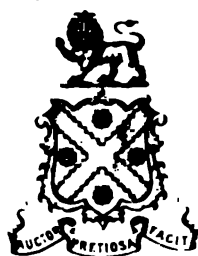
aride et montagneuse. Pendant cinquante jours, elle ne rencontra point d'ennemi, et put impunément mettre à feu et à sang tout le pays qu'elle traversait. La ruine du beau village de Tulicanoun fut son dernier exploit. Attaquée par 60,000 Mahrates, à deux journées de Pounah, elle battit en retraite, fut enveloppée à Wargaoun, le 16 janvier 1779, et forcée, après un combat très-meurtrier, de se rendre à discrétion. Les ennemis se montrèrent généreux : ils se contentèrent de la restitution des pays cédés aux Anglais, ou conquis par eux ; et, moyennant des otages, ils leur permirent de retourner à Bombay, et leur fournirent des provisions. Rakoubah, prévoyant l'issue de cette expédition, avait traité secrètement avec les chefs mahrates, et il passa dans leur camp, dès le commencement de l'action générale ; mais, dupe d'une feinte réconciliation, il fut conduit prisonnier à Pounah. Il s'échappa, au mois de juin, et se réfugia dans le camp du colonel Goddard, qui commandait l'armée anglaise du Bengale. On lui témoigna cependant moins d'égards ; on diminua sa pension, et on le traita comme un homme qui pouvait aider à faire la paix ou la guerre avec

plus d'avantage. Les succès qu'eut Goddard remporta sur les Mahrates, et les intelligences entretenues avec Madadji Scindial de leurs chefs, amenèrent un traité définitif, qui fut signé à Pounah, le 17 mars 1782. Les Anglais rendirent leurs dernières conquêtes, mais ils obtinrent la cession à perpétuité de Salcette et des îles voisines de Baroché et de son territoire. Ils renoncèrent aussi à protéger et à courir Rakoubah, à qui l'on accorda quatre mois pour choisir sa résidence, ce irrévocable auprès de Scindial ou de tout autre chef mahrata. Les Mémoires ne nous disent pas quel asile cet usurpateur se choisit avec son fils adoptif. Nous ignorons également l'année de sa mort ; il est probable que ses jours furent respectés par les Mahrates, qu'il était de la race des braves. L'Anglais Mackintosh nous apprend que Rakoubah était grand et noble, qu'il avait l'abord sévère, mais qu'il était doux et expressif ; qu'il était superstitieux, rusé, insinuant et fourbe ; qu'il aimait le faste dans son costume et dans ses équipages ; et que les officiers anglais lui rendaient les honneurs militaires pendant son séjour à Bombay. A-





LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection  
Purchased in 1893.

